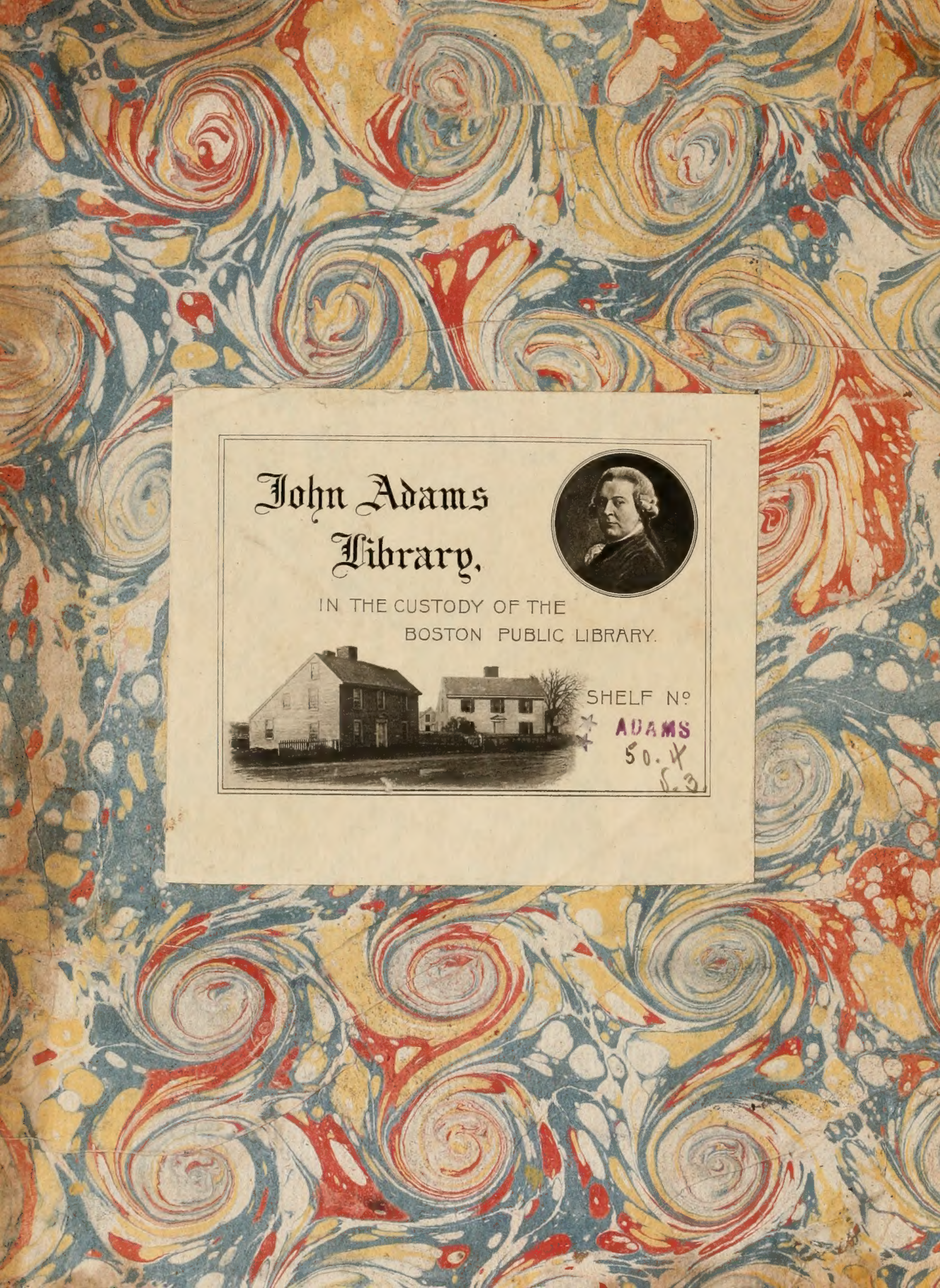
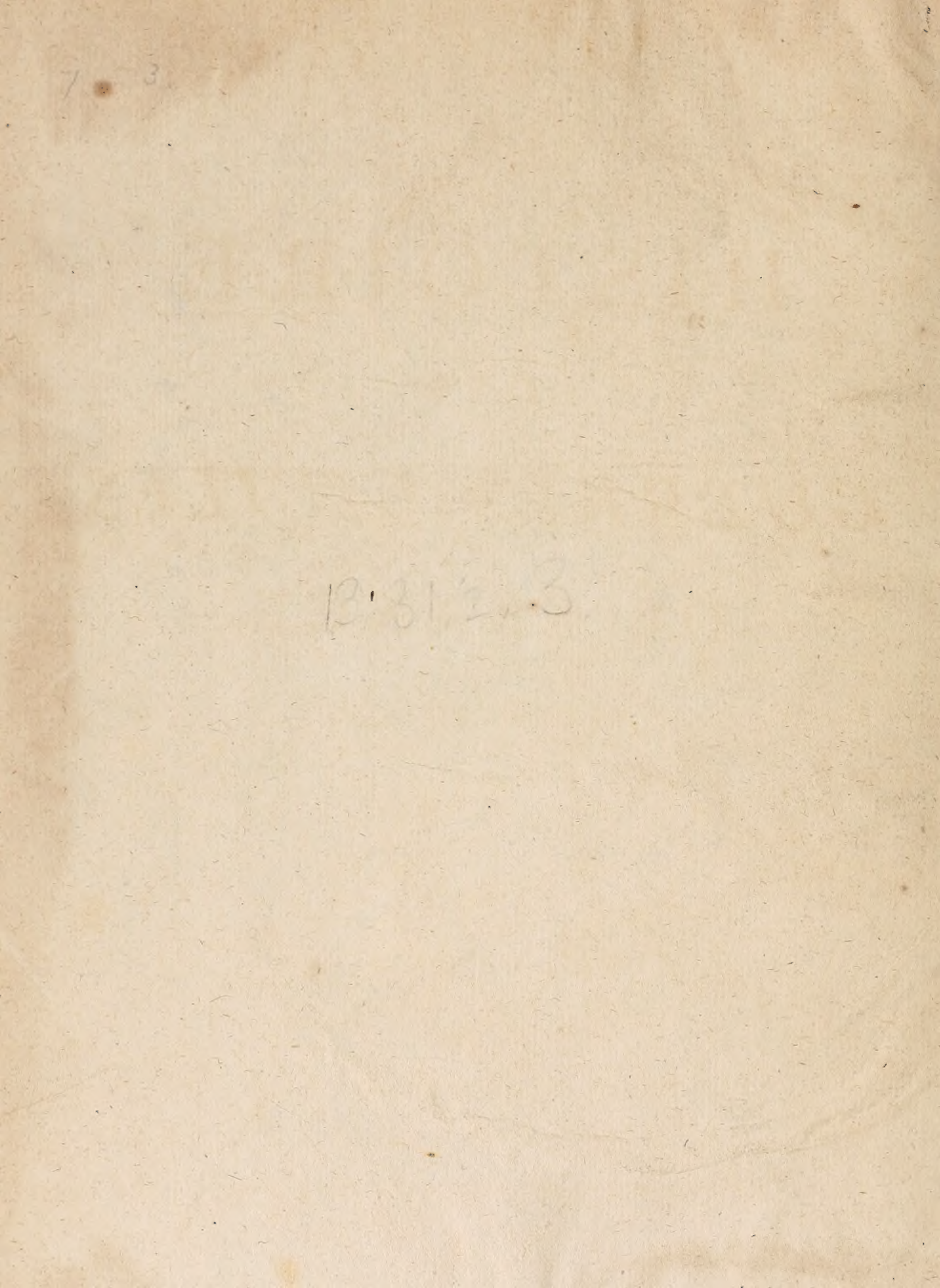



John Adams
Library,
IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.
SHELF No
ADAMS
50.4
S.3





HISTOIRE

DES

GUERRES CIVILES

DE FRANCE,

TOME TROISIEME.

HISTOIRE
DES
GUERRES CIVILES
DE FRANCE,

Sous les Regnes de FRANÇOIS II. CHARLES IX. HENRI III. & HENRI IV.

Traduite de l'Italien de HENRI CATERIN DAVILA;

AVEC DES NOTES CRITIQUES ET HISTORIQUES,
Par Monsieur l'Abbé M * * *.

TOME TROISIEME.



A AMSTERDAM,
CHEZ ARKSTÉE & MERCUS.

M. DCC. LVII.



C. Eisen inv. N. Le Mire Sculp.

HISTOIRE
DES
GUERRES CIVILES
DE FRANCE.

LIVRE XI.

HENRI IV. 1590.



L'ANNÉE ſuivante 1590 vit tous les malheurs que les guerres civiles ont coûtume d'entraîner à leur ſuite, & fut encore ſignalée par la grandeur des événemens qui l'accompagnerent. La révolution naturelle des choſes du monde y occaſionna les derniers efforts, on en vint à des actions déciſives. Dès l'année précédente, les Ambaſſadeurs & Miniſtres de Henri III. avoient quitté Rome, à cauſe de l'excommunication lan-

Henri IV. 1590.

Diſpoſitions du Pape ſur les affaires de France.

cée contre lui, lorſqu'on y apprit la nouvelle de ſa mort. Elle y arriva dans des circonſtances, où l'eſprit du Pape étoit très-aigri du Traité conclu avec les Huguenots, & même extrêmement inquiet & allarmé du ſuccès des armes du Roi, & ce Pontife la reçut avec de vives démonſtrations de joye. Il lui ſembla que le bras du Tout-Puiſſant avoit inopinément détourné un déſaſtre que nul moyen humain ne paroiſſoit pouvoir prévenir. Sa ſatisfaction fut comblée par les Agens de la Ligue, qui, en lui confirmant la nouvelle de la mort du Roi, lui annoncerent la réſolution priſe par le Duc de Mayenne & le conſeil de l'Union, de déclarer Roi de France le Cardinal de Bourbon. Ils lui apprirent auſſi que les Ligueurs l'avoient reconnu en cette qualité, & s'étoient engagés par ſerment à employer toutes leurs fotces pour le délivrer de priſon; que les principales Villes, la plus grande partie de la Nobleſſe & tout le Clergé du Royaume adhéroient à cette réſolution, & s'empreſſoient de concert à l'exécuter. Toutes ces circonſtances flattoient les ſentimens du Pape, qui déſiroit extrêmement d'exclurre du Trone le Roi de Navarre, qu'il regardoit comme un irréconciliable ennemi de l'Egliſe; mais comme il ne vouloit pas que le Royaume fut démembré, ainſi que quelques-uns le déſiroient, encore moins qu'il tombât ſous la domination d'une Prince Etranger: ces événemens l'engagerent à écrire des lettres pleines d'affection au Duc de Mayenne & aux Catholiques ligués, & le déterminerent à les ſécourir de troupes & d'argent, afin de les aider à délivrer le Cardinal de Bourbon & à l'affermir ſur le trône.

Dans cette vûe, & pour hâter un deſſein qu'il regardoit comme très-juſte & intéreſſant pour l'honneur & l'exaltation du Siege Apoſtolique, il réſolut d'envoyer en France un Légat, qui par ſa préſence influant ſur des affaires ſi importantes, employât les moyens qu'il jugeroit les plus propres à réunir tous les Catholiques ſous l'obéiſſance du Cardinal de Bourbon déja élu & déclaré Roi de France, & pour la délivrance duquel on feroit tous les efforts imaginables. Il confia cet emploi délicat au Cardinal Henri

Gaëtan, personnage d'une haute réputation, tant par la noblesse de sa naissance, que par son expérience & son mérite proportionné à la grandeur de l'entreprise, mais trop porté à soûtenir les intérêts & les prétentions de l'Espagne, comme le lui reprocherent les Royalistes, & comme ses démarches ne le justifierent que trop. Le Pape nomma encore pour accompagner le Cardinal Légat un certain nombre de Prélats choisis & distingués, ou par leur réputation dans les sciences, ou par leur expérience dans les affaires d'Etat. De ce nombre étoient Laurent Bianchetti & Philippe Sega depuis Cardinaux, Marc-Antoine Mocenigo, Evêque de Teneda, personnage très-estimé du Souverain Pontife & employé dans les négociations; François Panigarole, Evêque d'Ast, fameux par son talent pour la chaire, & Robert Bellarmin, Jésuite, distingué par sa rare & profonde érudition. Le Pape donna ensuite au Légat des lettres de change à tirer sur les Marchands de Lion pour la somme de trois cent mille écus, avec ordre de les employer suivant les occasions & le besoin, mais surtout de les consacrer à délivrer le Cardinal de Bourbon, objet qui sembloit l'occuper préférablement à tout autre. Ces résolutions si vives furent néanmoins tout-à-coup refroidies, & le Pape chancela en recevant des lettres du Duc de Luxembourg qui l'informoit que la Noblesse Françoise, dont un très-grand nombre étoit attaché au Roi de Navarre, & le reconnoissoit en qualité de Roi de France, l'avoit nommé Ambassadeur auprès de S. S. & du Siege Apostolique pour lui exposer les raisons qui avoient déterminé les bons François à se soumettre à ce Prince, & pour lui demander, comme au Pere commun des Fideles, quelles voyes & quels moyens il jugeoit les plus propres à réunir les esprits, & à rendre la paix au Royaume. Le Pape comprit par ces lettres que les Agens de la Ligue lui en imposoient, en l'assurant que la plûpart des François étoient attachés à leur parti, & qu'il n'y avoit qu'une poignée de désesperés qui suivissent celui du Roi de Navarre: il conçût même quelque esperance, qu'on pourroit par voye de négociation, mettre fin aux maux & aux troubles du Royaume, ramener dans le sein de l'Eglise

Il pense à y envoyer le Cardinal Gaëtan en qualité de Légat.

Sentimens divers sur les ordres dont le Légat est chargé.

HENRI IV. 1590.

ceux qui s'en étoient écartés, & parvenir au but qu'il se proposoit, d'y voir un Roi Catholique & François, à qui le trone appartint légitimement, sans exposer plus long-temps les peuples de France à de nouveaux dangers & aux malheurs sans cesse renaissans d'une guerre opiniâtre. Disposé d'ailleurs par les informations exactes que lui procuroient les Ambassadeurs de Venise zélés pour la conservation de la Couronne de France; il répondit avec bienveillance au Duc de Luxembourg & à la Noblesse Françoise qui étoit dans le camp du Roi, assurant le premier, qu'il le verroit avec plaisir, & le recevroit avec affection, & exhortant les autres à persévérer constamment dans la Religion Catholique, qu'ils protestoient vouloir défendre jusqu'à la derniere goute de leur sang, ainsi que le portoient leurs lettres jointes à celles du Duc de Luxembourg.

Néantmoins sur les instances des Agens de la Ligue, & surtout de Frison, Doyen de Reims, envoyé depuis peu à Rome par le Duc de Mayenne, qui lui représentoient qu'il ne falloit point rétarder le départ du Légat sur ces motifs qui n'étoient que de purs artifices du Roi de Navarre pour refroidir son zéle & pour gagner du temps; il ordonna au Légat de prendre la route de France: mais avec des ordres bien différens de ses premieres intentions, car au lieu que d'abord tout ses efforts tendoient à tirer le Cardinal de Bourbon de prison & à l'affermir sur le trône, maintenant en s'abstenant même de le nommer, il tendoit seulement à réunir les Catholiques par quelque vûe que ce fut, sous l'obéissance du Saint Siege, & à établir un Roi Catholique & agréable à tous les François, sans désigner nommément personne. A ces ordres exprimés dans un Bref datté du quinze Octobre, le Pape en joignit de particuliers, & recommanda de vive voix au Légat de marquer autant de neutralité & de désinteressement pour les prétentions des Puissances séculieres, que d'ardeur & de zéle pour la Religion: de ne point se déclarer pour un concurrent au trône plutôt que pour un autre, pourvû qu'il fut François, soumis à l'Eglise & agréable à ses compatriotes. Même dans les derniers entretiens, le Pape ajouta, & lui

recommanda fortement de ne point paroître ouvertement opposé au Roi de Navarre, à moins qu'il ne perdit toute esperance de le voir rentrer dans le sein de l'Eglise. Ces insinuations étoient directement opposées au but principal de sa Légation, qui étoit de soûtenir le parti Catholique de la Ligue, comme la ressource de la Religion en France : point qu'on lui avoit souvent répété dans ses instructions, & qu'il ne perdit jamais de vûe, mais que le Pape prétendoit avoir modifié par ses derniers avis ; de maniere que le fond de l'affaire étant alteré, comme il arrive par la varieté des circonstances, traversa tellement l'exécution, qu'elle fut moins l'ouvrage de la prudence & de la maturité, que des circonstances & des accidens.

L'avis du Pape à cet égard fut assez conforme à ceux que donna au Legat Gaëtan le Cardinal Morosini, qui le rencontra à Boulogne. Instruit, comme il étoit, des intérêts du Royaume, il le mit particuliérement au fait des intentions de l'Espagne, des prétentions du Duc de Mayenne, de la foiblesse de la Ligue animée par des passions contraires & différentes, & des forces du Roi plus assurées par le concours de la plûpart de la noblesse, que ne pouvoient être celles de la Ligue, soutenues seulement par une conspiration du peuple. Ferdinand Grand Duc de Toscane lui parla de même à Florence. Ce Prince parfaitement informé de l'état des affaires de France, l'exhorta à garder la neutralité & à ne point refuser les ouvertures d'accommodement qui ne seroient pas incompatibles avec le bien de la Religion & avec la gloire du Pape. Mais les avis du Cardinal Morosini & les conseils du Grand Duc furent également suspects au Legat. Il craignit que le premier ne voulût le faire tomber dans les mêmes fautes qu'on lui reprochoit à la Cour de Rome, & que le second par intérêt ou par inclination pour le Roi, ne lui donnât un conseil peu sincere. Ainsi en homme devoué à soûtenir, sans se relâcher, les droits & la puissance de l'Eglise, & accoûtumé au train des affaires d'Italie, où l'autorité du Pape est souverainement révérée, tant à cause de la piété de la nation, que parceque tous les Princes y sont ses voisins,

Henri IV. 1590.

il s'étoit fortement persuadé de s'attacher en France tous les Catholiques, par la seule terreur de l'excommunication; d'exclure de la couronne le Roi de Navarre, & de la mettre sur la tête d'un Prince dépendant du saint Siége, allié & obligé à la couronne d'Espagne, à laquelle lui-même étoit extrêmement attaché, & par son ancien penchant & par les nouvelles intrigues du Comte d'Olivarez Ambassadeur de cette Cour à Rome. Il se confirma encore davantage dans cette idée, que tout devoit respecter son autorité; car arrivé à Turin, il vit le Duc de Savoye le prier avec les termes les plus soumis, & comme s'il eût été le souverain dispensateur des graces, d'avoir égard à ses droits à la couronne de France, parcequ'il étoit fils de Marguerite sœur de Henri II, aux descendans de laquelle il prétendoit qu'appartenoit ce Royaume, la loi Salique cessant d'avoir lieu à l'égard des autres, qui descendoient des Rois de France par les femmes, mais dans un degré plus éloigné que lui. Ce Prince faisoit valoir ses services envers le saint Siége, & entr'autres les dépenses énormes & les fatigues continuelles qu'il lui en coûtoit pour soumettre Geneve, la base & le principal appui du Calvinisme. Il tâchoit d'engager le Legat à le proteger, & ce Ministre mal informé de l'état des affaires, ne s'appercevoit pas que le Duc vouloit lui faire goûter ses raisons par cette voie, parcequ'il n'avoit pas de meilleur appui pour les soutenir, & qu'il s'efforçoit de gagner les bonnes graces du Pape & du Legat, pour en tirer quelques secours de troupes & d'argent, afin de subjuguer les Genevois, de se fortifier & de se maintenir en possession du Marquisat de Saluces, contre la puissance du Prince qui seroit enfin élû & reconnu Roi de France: & le Duc sentoit qu'à cet égard il ne pouvoit avoir de plus puissant protecteur que le Pape.

Arrivée du Légat dans le Royaume.

A peine le Cardinal Legat fut-il entré en France, qu'il y éprouva des desagrémens bien opposés à l'opinion qu'il avoit conçûe. Il écrivit au Colonel Alphonse Corse pour l'engager à ne plus inquieter Grenoble & Valence, qui tenoient seules en Dauphiné pour la Ligue, & le solliciter, en qualité de Catholique & d'Etranger, d'abandonner le

parti du Roi, pour embrasser celui de l'union : sa tentative fut inutile. Le Colonel lui répondit qu'à la vérité il étoit Catholique, & enfant docile à la voix de l'Eglise, pour ce qui concerne le spirituel, mais qu'en qualité de Militaire il devoit toute sa fortune aux Rois de France, dont il ne pouvoit quitter le service, & qu'en conséquence il étoit obligé de traiter Grenoble & Valence de la maniere qu'il jugeoit la plus convenable aux intérêts du Prince, qu'il avoit l'honneur de servir. Le Legat un peu mortifié de cette réponse, fut bien plus déconcerté, lorsqu'arrivé à Lyon, il trouva les affaires de la Ligue si boulversées par la prosperité des armes du Roi, qu'il ne pût même obtenir ni saufconduit, ni escorte, pour continuer sa route. Le Comte de Brissac chargé par le Duc de Mayenne d'aller le recevoir & de le conduire en sureté, fut obligé de se porter ailleurs & de faire la guerre en Normandie. La Bourdaisiere chargé ensuite de la même commission venoit d'être défait auprès de Bar sur Seine par les Royalistes que commandoit Prâlin. Ainsi le Legat se trouva dans un extrême embarras, incertain de quel côté il dirigeroit sa route, & agité de mille réflexions différentes qui se présentoient à son esprit. Le Duc de Nevers retiré dans ses terres, sans être attaché à aucun parti, l'invitoit à se rendre dans son Duché, où en gardant la neutralité convenable, selon lui, au Ministre du saint Siege, il pourroit librement choisir les expédiens qu'il jugeroit les plus à propos : & ce conseil sembloit assez conforme aux desseins & aux intentions du Pape. Le Duc de Mayenne au contraire le sollicitoit sans cesse de se rendre à Paris, en lui représentant que sans son autorité, & sans les secours qu'on attendoit de lui, la Ligue couroit risque de se desunir & d'être subjuguée par les armes du Roi, & qu'en conséquence Paris & tout le Royaume alloient être en proye aux Huguenots. Le Roi ne desesperoit pas absolument, que si le Legat refusoit de resider dans les terres de son obéissance, il ne consentit au moins à s'arrêter dans quelque ville neutre, loin du Théatre de la Guerre & peut-être à se fixer à Avignon, jusqu'à ce qu'il vît quel tour prendroit à Rome l'Ambassade du Duc de Luxembourg.

Ses incertitudes.

Henri IV. 1590.

Pour appuyer ces espérances, il avoit fait publier que si le Legat du Pape, dont on annonçoit la prochaine arrivée, lui étoit addressé, il ordonnoit à chacun de le recevoir avec honneur & respect, de prendre garde de l'offenser ni lui ni sa suite, & de lui fournir toutes les escortes & les sûretés nécessaires; mais que s'il étoit addressé au parti de la Ligue, il défendoit expressément à chacun de le reconnoître en qualité de Legat, ni de le recevoir dans aucun lieu de son Royaume, sous peine de rébellion. Le Legat ne trouvoit nulle sûreté à se retirer auprès du Duc de Nevers, petit Prince qui n'avoit aucune forteresse, ni ville considérable, où il pût se mettre à couvert des embûches des Huguenots. Il ne jugeoit pas qu'il fût de son honneur de retourner en arriere, encore moins d'abandonner le parti Catholique; une démarche si indécente & si préjudiciable eût achevé de confondre & de décourager les Ligueurs, en augmentant les forces & la réputation du Roi, ce qui eût encore été plus funeste à la Religion qu'à l'Etat. La cause des Catholiques se seroit ainsi trouvée abandonnée par sa faute, & d'une maniere deshonorante pour le Pape; & le Roi que la crainte actuelle de ses ennemis obligeoit à dissimuler, & à traiter de sa conversion, auroit eû le champ libre & le pouvoir d'agir à son gré sans aucun ménagement. Le Legat persista donc à penser qu'il étoit venu en France pour pacifier les troubles, mais sur-tout pour procurer la ruine du Roi de Navarre, ennemi de l'Eglise, & l'Election d'un nouveau Roi, entiérement soumis au Pape, & devoué aux Espagnols.

Cette opinion eut tant d'empire sur son esprit que croyant céder aux motifs d'honneur, & ne trouvant dans ses instructions rien qui la combattit, il résolut enfin de satisfaire le parti de la Ligue, & de se rendre incessamment à Paris. Ainsi voyant le Duc de Mayenne extrêmement occupé des opérations militaires, il dépêcha le Prélat Bianchetti au Duc de Lorraine, pour lui demander une escorte de ses troupes, afin de voyager en sûreté. Il l'obtint aisément, prit sa route par Dijon & par Troyes, & arriva à Paris le vingtiéme de Janvier. Il y fut reçû avec la derniere

SOMMAIRE

DU XI. LIVRE.

DISPOSITIONS du Pape sur les Affaires de France. Il pense à y envoyer le Cardinal Gaëtan en qualité de Légat. Sentimens divers sur les ordres dont il est chargé. Son arrivée dans le Royaume. Ses incertitudes. Sa marche vers Paris. Examen des différentes fins que se proposoient les Ligueurs. Le Marquis de Belin entame un accommodement. Le Duc de Mayenne tient conseil sur ce point, & se détermine à continuer la guerre. Il assiége & prend Pontoise. Il campe devant Meulan qu'il fait battre opiniâtrement. Le Roi vient au secours de la place. Le Duc leve le siége, & va en Picardie audevant du secours d'Espagne. Le Roi attaque Dreux sans succès. Le Duc de Mayenne s'en approche avec son Armée considérablement renforcée. Le Roi sort de ses retranchemens, & se met en bataille dans la plaine d'Ivri. Le Duc le suit & arrive dans la même plaine. Bataille d'Ivri où le Roi remporte la victoire. Les Prédicateurs en annoncent la nouvelle aux Parisiens qui se préparent vigoureusement à soutenir un siége. On tente différentes voies d'accommodement sans rien conclure. Le Duc de Mayenne va sur la frontiere de Flandres pour obtenir du secours. Le Roi prend toutes les villes voisines de Paris. Il assiége cette Capitale dans l'espérance de la réduire par famine. Extrémités horribles où elle réduit les Parisiens. Leur constance. Le Roi d'Espagne charge le Duc de Parme d'entrer en France avec toute son Armée pour faire lever le siége de Paris. Ce Général y entre avec de puissantes forces & de très-grands préparatifs. Sa jonction avec le Duc de Mayenne & leur marche vers Paris. Le Roi tient conseil sur le parti qu'il falloit suivre, & prend celui de lever le siége & de marcher aux Ennemis. Les deux Armées demeurent plusieurs jours en présence. Le Duc de Parme prend Lagny, & ouvre

un paſſage aux vivres dans Paris. Le Roi dans ſa retraite fait eſcalader cette Capitale, mais ſans ſuccès. Le Duc de Parme par la priſe de Corbeil acheve de mettre les Pariſiens plus au large. Il prend la réſolution de retourner en Flandres, & marche en très-bon ordre. Le Roi le pourſuit & lui livre différens combats. Le Duc en partant laiſſe quelques Troupes aux Ligueurs, & leur promet un ſecours d'argent. Le Roi ceſſe de le pourſuivre, & ſe rend en Picardie.



SOMMAIRE

DU XV. LIVRE.

PROGRÈS des armes Espagnoles en Picardie. Prise & reprise de Ham. Prise du Câtelet. Le Comte de Fuentes Général des Espagnols en Flandres, forme le projet d'assiéger Cambray. Ses préparatifs pour cette fin. Pour faciliter cette entreprise, il songe à s'emparer d'abord de Dourlens, & vient camper devant cette place. Les Généraux François se mettent en mouvement de leur côté pour la secourir. Ils tentent d'y jetter des Troupes. On en vient à un combat où les Espagnols demeurent victorieux. Les François y perdent l'Amiral de Villars & quantité de Noblesse. Les Vainqueurs prennent d'assaut Dourlens, où ils passent tout au fil de l'épée, & viennent former le siége de Cambray. Le Duc de Nevers arrivé depuis-peu pour défendre ce pays, envoye d'abord au secours des Assiégés le Duc de Rételois son fils, qui traverse heureusement le camp ennemi & entre dans la place. De Vic s'y jette encore après lui, & ils s'y défendent avec bravoure. Le Peuple mécontent du gouvernement de Balagny, qui avoit cette principauté, se révolte, s'empare d'une porte & la livre aux Espagnols. Les François se retirent dans la citadelle, où faute de munitions de guerre & de bouche, ils sont forcés de capituler. Le Comte de Fuentes leur accorde des conditions honorables. Le Roi part de Bourgogne pour marcher au secours de Cambray, & ne peut arriver à tems. Il délibere sur les entreprises qu'on peut former, & se détermine pour le siége de la Fere. Accommodement des Ducs de Nemours & de Joyeuse. Le Duc de Mayenne conclut enfin le sien, & vient trouver le Roi au camp devant la Fere. Le Cardinal Albert, Archiduc d'Autriche, arrive d'Espagne pour gouverner les Pays-bas. Il envoye Nicolas Basti au secours de la Fere, dont néanmoins le Roi pousse toujours vivement le siége. L'Archiduc tente de

faire une diverſion ; attaque bruſquement Calais & le prend. Priſe de Guines & ſiége d'Ardres, qui ſe rend par la lacheté de ceux qui y commandoient. La Fere ſe rend en même-tems au Roi, qui voyant ſon Armée en mauvais état, prend le parti de la licentier. Le Cardinal de Médicis, Légat du Pape, arrive en France, où on le reçoit avec de grands honneurs. On traite d'un accommodement avec le Duc de Mercœur, qui le traine en longueur. Le Roi aſſemble les Etats à Rouen pour obtenir de l'argent & retablir les Affaires de ſon Royaume. Il tombe malade & revient aux environs de Paris. Les Eſpagnols ſurprennent Amiens, capitale de la Picardie. Le Roi vivement touché de cette perte, forme le deſſein d'aſſiéger la place ſans perdre de tems. Divers événemens du ſiége & de la défenſe d'Amiens. L'Archiduc à la tête d'une puiſſante Armée marche au ſecours de la place. Les deux Armées demeurent en préſence pluſieurs jours, & ſe livrent différens combats. L'Archiduc ſe retire, & Amiens capitule. Le Roi fait une courſe dans le Comté d'Artois ; mais l'hyver & la contagion le forcent à ſe retirer. Le Cardinal Légat fait des ouvertures de paix entre les deux Couronnes. Leurs Plénipotentiaires s'aſſemblent à Vervins. Le Duc de Mercœur ſe ſoûmet au Roi. Après quelques difficultés par rapport au Duc de Savoye. La Paix générale eſt enfin ſignée & publiée.



niére magnificence, logé au Palais Epiſcopal, qu'on avoit ſomptueuſement decoré des plus riches meubles de la couronne, qu'on tira pour cet effet des appartemens du Louvre. A ſon arrivée il fit publier le Bref du Pape en date du 15 d'Octobre. Après une mention honorable des ſervices que la couronne de France avoit rendus au ſaint Siége, & des bienfaits & des faveurs accordées dans tous les temps aux Rois Très-Chrétiens par le Siége Apoſtolique; après avoir deploré amérement les calamitez & les troubles qui déchiroient le Royaume, le ſouverain Pontife y declaroit que de l'avis des Cardinaux, il avoit nommé ſon Legat en France, le Cardinal Gaëtan, chargé d'employer, avec le ſecours de la grace, tous les moyens qu'il jugeroit convenables, pour proteger la Religion Catholique, rappeller les Hérétiques dans le ſein de l'Egliſe, rendre la paix & la tranquillité au Royaume, & enfin faire enſorte que le peuple François, après tant de dangers & de malheurs inſéparables de la guerre, pût vivre dans le calme & le repos pour la gloire de Dieu, ſous le gouvernement d'un Monarque humain, pieux & ſincérement catholique: qu'en conſéquence il exhortoit & prioit tous les Ordres & les Etats du Royaume, de perſévérer dans la Religion Catholique, & en ſuivant le glorieux exemple de leurs ancêtres, de faire tous leurs efforts pour extirper & déraciner l'héréſie, prévenir les occaſions & couper les racines des diſcordes, & enfin d'enſevelir dans l'oubli les diviſions & les animoſités particulieres, & de quitter les armes qu'ils tournoient avec fureur contre leurs concitoyens, pour obéir unanimement à un Roi legitime & vraiment catholique, afin qu'après avoir rétabli la Religion ſous ſa protection ils vêcuſſent dans la concorde & l'union d'une parfaite charité; en recevant toutefois le Cardinal Legat avec le reſpect dû à ſa qualité, & méritant par leur docilité à ſes avis paternels, les bénédictions du Ciel jointes aux proſpérités temporelles.

Sa marche vers Paris.

La publication du Bref fut ſuivie de deux déclarations différentes; l'une du Parlement de Tours, qui défendoit à un chacun de reconnoître le Cardinal Gaëtan en qualité de Legat & de lui obéir: l'autre du Parlement de Paris,

Henri IV. 1590.

qui exhortoit les peuples à profiter de la tendresse paternelle du saint Siége, & à porter le respect convenable aux avis du Legat. Après ces déclarations opposées, les gens de lettres combattirent pour leur parti avec autant de chaleur que le faisoient les militaires. On vit paroître une foule d'arrêts du Parlement, d'écrits des particuliers, de décisions de la Sorbonne, de lettres du Legat, de réponses des Evêques attachés au parti du Roi, & les écrivains inonderent le Royaume d'une multitude si prodigieuse de Libelles, qu'il n'y avoit point d'esprit qui ne s'évertuât ni de plume qui n'écrivît, pour faire valoir & défendre les raisons de l'un ou l'autre parti. Tous avoient pour but la venue & les pouvoirs du Legat, mais avec tant d'acharnement dans les esprits, & de vivacité dans les raisons, qu'il étoit aisé de remarquer que les foudres de l'Eglise mal dirigées & détournées de leur but, dans la chaleur & le trouble de la guerre, étoient plus propres à entretenir & à accroître l'incendie qu'à l'éteindre. Aussi bientôt le Cardinal Gaëtan reconnut-il le peu de fondement de ses premieres idées, & qu'il auroit agi beaucoup plus prudemment en demeurant neutre, puisqu'en se fixant à Paris, sa légation n'avoit lieu que pour un des deux partis. Cette réflexion l'inquiettoit, sa conduite en ce point étoit très-opposée aux vûes & aux desseins du Pape, d'ailleurs il commençoit à connoître évidemment les foibles ressources & les desordres de la Ligue. En effet les affaires de ce parti étoient alors fort chancelantes & en mauvais état. La diversité des intérêts, & la contrariété des fins qu'envisageoient les Ligueurs, déconcertoient, comme c'est l'ordinaire, le cours de leur entreprise, tenoient les esprits dans l'irrésolution, & même suspendoient les opérations nécessaires aux intérêts du parti, qui souffroient d'autant moins de retardement, que le Roi agissoit avec plus de vigueur & de célérité.

Examen des differentes fins que se proposoient les Ligueurs.

Mayenne

Le Duc de Mayenne qui étoit à la tête de l'entreprise & du parti, dont il dirigeoit toutes les affaires par l'autorité de sa personne, la profondeur de sa politique, & son expérience dans l'art militaire, pensoit qu'on ne pouvoit, sans injustice, lui refuser la récompense que lui

méritoient & le ſang de ſes freres & ſes propres travaux. Il projettoit de s'aſſûrer la couronne pour lui-même & pour ſa poſtérité, comme il étoit arrivé du temps de Pepin & de Charles Martel; où s'il n'y pouvoit réuſſir, de la faire au moins tomber ſur la tête de quelque Prince qui reconnut la tenir abſolument de lui. D'ailleurs ſcrupuleuſement attaché à cette probité ſevére & aux maximes dont il avoit toujours fait profeſſion, il étoit réſolu de ne jamais ſouffrir qu'on démembrât le Royaume, encore moins que le Sceptre paſsât à quelque Prince étranger. Au contraire le Roi d'Eſpagne qui avoit d'abord appuyé la Ligue en ſecret, & la protégeoit alors ouvertement, après avoir dépenſé par le paſſé deux millions d'or en faveur de ce Parti, s'étoit engagé pour le preſent à entretenir de l'Infanterie & de la Cavalerie, & à fournir tant en public qu'en particulier des ſommes immenſes, pour le ſoutenir; mais voyant que ſans les ſecours puiſſans & multipliés que déſiroient les Ligueurs, l'entrepriſe ne pouvoit réuſſir ni même ſubſiſter, & que la Ligue ſe ſeroit bien-tôt diſſipée, il croyoit qu'il étoit également juſte & raiſonnable de recueillir des avantages proportionnés aux dépenſes qu'il avoit faites & aux riſques qu'il avoit courus. Ainſi outre l'eſpérance ſecrette qu'il concevoit d'unir la couronne de France à celle d'Eſpagne, ou de faire tomber la premiere à l'Infante Iſabelle ſa fille née de ſon mariage avec la Reine Elizabeth ſœur aînée de Henri III; il demandoit encore qu'on le déclarât Protecteur de la couronne de France, avec toute l'autorité & les prérogatives de la Royauté, comme de nommer aux Charges de la Couronne, aux Gouvernemens, au Commandement des Armées & aux grands Bénéfices, avec tout le pouvoir qui appartient au Souverain. Ses Miniſtres Dom-Bernardin de Mendozze, le Commandeur Morreo, & Jean-Baptiſte Taxis Inſpecteur général des armées d'Eſpagne, nouvellement arrivé de Flandres, demandoient ces conditions de ſa part, & travailloient ouvertement à les obtenir. Les Pariſiens qui ſe regardoient comme le principal fondement de la Ligue, par leur nombre, par la puiſſance de leur ville, & ſurtout par leurs contributions continuelles qui fai-

Roi d'Espagne

Parisians

Henri IV. 1590.

soient le nerf de la guerre, se croyoient en droit de disposer de la Couronne. Mécontens du Duc de Mayenne, à cause du mauvais succès de ses armes, & parce qu'ils imputoient à sa lenteur la perte de leurs fauxbourgs & à sa négligence le blocus de la Capitale & la disette extrême des vivres, ils panchoient à se soumettre aux volontés des Espagnols, se flattant, soutenus des forces de ces Etrangers, d'accabler le Roi qu'ils détestoient, & d'exterminer la réligion des Huguenots qu'ils haïssoient naturellement. Les subsides que promettoit l'Espagne, leur persuadoient encore qu'ils se verroient déchargés du poids excessif des impositions, comme les Ministres artificieux du Roi Catholique les en assuroient avec ostentation, en public & en particulier. Au contraire la Noblesse attachée au parti de la Ligue, maîtresse des troupes & des places fortes, éloignée de se soumettre à la domination Espagnole, jalouse d'avoir un François pour Monarque, mais zélée pour la maison de Guise, soit par affection, soit par intérêt, inclinoit pour le Duc de Mayenne. Devouée à son nom & soumise à ses ordres, elle mettoit tout le reste du parti dans la nécessité de dépendre de lui, & de respecter ses volontés & son autorité. Dans le Parlement plusieurs étoient favorablement disposés pour le Roi, & désiroient qu'il se fit Catholique, afin de pouvoir le reconnoître & se ranger sous son obéissance. En général la plûpart des Magistrats s'opposoient à ce qu'on démembrât le Royaume, ou qu'on reconnut pour Souverain un Prince étranger. Le Duc de Lorraine qui appuyoit assez fortement la Ligue de ses troupes & de son crédit, pensoit que la Couronne appartenoit au Marquis de Pont son fils, issu de Claude de France, sœur de Henri III., & il trouvoit mauvais que les autres Princes Lorrains osassent la disputer au chef de leur Maison. Le Duc de Savoye avoit aussi de pareilles prétentions du chef de Marguerite de France sa mere, sœur de Henri II. Il esperoit que les Espagnols pourroient le favoriser, & comptoit encore davantage sur la protection du Pape. Outre leurs prétentions à la Couronne, ces deux Princes avoient encore des vûes particuliéres: le Duc de Lorraine aspiroit à s'emparer de Toul,

Noblesse

Parlement

Duc de Lorraine
Marquis de Pont

Duc de Savoye

Metz & Verdun & du Duché de Sedan, sur lesquels il s'imaginoit avoir des droits. Le Duc de Savoye pensoit à se maintenir en possession du Marquisat de Saluces, & l'on découvrit ensuite qu'il vouloit joindre à ses Etats la Provence, pays extrêmement à sa bienséance, & où il pouvoit aisément pénétrer par la Ville & le Comté de Nice dont il étoit maître. Les Ducs de Nemours & de Mercœur songeoient aussi de leur côté à profiter des débris du Royaume : le premier en se faisant une petite Souveraineté de son Gouvernement de Lion, le second en s'emparant de la Bretagne qu'il prétendoit appartenir à sa femme (*a*) par d'anciens droits : plusieurs particuliers auroient volontiers pris le même parti dans le dessein de rendre leurs Gouvernemens héréditaires dans leurs maisons.

Henri IV. 1590.

Nemours Mercœur

Tels étoient les caractéres différens, les conseils & les desseins de ceux qui composoient la Ligue. En s'entrechoquant & se suscitant de la sorte des obstacles mutuels, ils arrêtoient le cours des choses, & rallentissoient l'ardeur avec laquelle ils avoient d'abord concouru à former cette union, qui paroissoit n'avoir d'autre but que la défense de la Religion. L'expérience du Roi & les avis qu'il recevoit tous les jours, ne lui laissoient ignorer ni la diversité des vûes, ni l'incertitude des résolutions des Ligueurs. Pour tâcher d'en tirer avantage, à son départ de Dieppe, il relâcha sur sa parole le Marquis de Belin fait prisonier au combat d'Arques, & le chargea de proposer un accommodement au Duc de Mayenne, & d'exhorter ce Prince naturellement doux & modéré, à ne point se livrer aux desseins pernicieux des Etrangers; mais à se soustraire aux indignités de la populace & aux artifices des Espagnols, pour penser à une paix solide & salutaire, dont il retireroit plus d'honneur & d'avantage en se soumettant au Roi, qu'il n'en pouvoit désirer. En même temps il engagea secretément les Catholiques de son parti à prier le Marquis de Belin de conjurer, de leur part, le Duc de Mayenne de solliciter instamment le Roi de se faire Ca-

Le Marquis de Belin entame un accommodement.

(*a*) Marie de Luxembourg son épouse prétendoit avoir des droits sur la Bretagne en qualité d'héritiere de la maison de Penthievre & descendante de Charles de Blois, Duc de Bretagne, tué à la bataille d'Aurai en 1364.

Henri IV. 1590.

tholique, parce que c'étoit l'unique voye pour le ramener au ſein de l'Egliſe, aſſurer la Religion, & rendre, en ménageant ſa réputation & ſa gloire, la tranquillité ſi néceſſaire à la France & ſi ardemment déſirée par les peuples. Le Marquis s'acquitta de ſa commiſſion, & réïtéra ſes inſtances, même après que le Roi eut abandonné les Fauxbourgs de Paris. Cependant les ſentimens & les raiſons ſe croiſoient vivement dans le Conſeil de la Ligue, & même dans l'eſprit du Duc de Mayenne.

Le Duc de Mayenne tient conſeil ſur ce point.

Ceux qui appuyoient la propoſition des Catholiques du parti du Roi, alléguoient qu'on ne pourroit prendre de réſolution plus à propos, plus avantageuſe, ni plus honorable au Duc, quelqu'en dût être enfin l'iſſue; que ſi le Roi cédoit à leurs inſtances en ſe faiſant Catholique, on aſſoupiroit les diſcordes, on aſſureroit la religion, on rendroit le Royaume à ſon légitime Succeſſeur, & on mettroit fin aux funeſtes révolutions de la guerre civile. Que le Duc, en procurant un ſi grand bien, s'acquereroit une réputation & une gloire immortelles aux yeux de tout l'Univers, qu'il juſtifieroit par là la pureté de ſes intentions & des motifs qui lui avoient mis les armes à la main, & s'attireroit les bénédictions de toute la France : qu'un des effets d'un ouvrage ſi ſalutaire ſeroit la délivrance du Cardinal de Bourbon, qui dans un âge ſi caduc, devroit probablement déſirer avec plus d'ardeur ſa liberté & une mort tranquille, qu'une vaine ombre de Souveraineté, empoiſonnée par les rigueurs de ſa captivité; qu'on obtiendroit par le même moyen la liberté des Ducs de Guiſe & d'Elbœuf, qu'on n'avoit nulle, ou preſque nulle eſperance de délivrer de long-temps; enfin que l'élévation du Duc de Mayenne & de ſa famille ſeroit auſſi brillante qu'il pouvoit ou l'exiger, ou le déſirer; que ſi le Roi refuſoit d'avoir cette condeſcendance, & s'opiniatroit dans le Calviniſme, on juſtifieroit les raiſons de la Ligue aux yeux de tout le monde, & l'on confondroit ceux qui interprétoient malignement les démarches des Ligueurs; que les Catholiques mêmes attachés au Roi, déſeſperans de ſa converſion & convaincus de la fauſſeté de ſes promeſſes, l'abandonneroient; qu'alors n'étant plus ſoûtenu que d'une poignée

d'Hérétiques, il feroit fort aifé de l'accabler & de terminer la guerre par une victoire glorieufe.

Ceux qui combattoient ce parti, prétendoient au contraire que la guerre n'ayant pour but que la défenfe de la Religion, on ne pourroit prêter l'oreille à aucun accommodement fans avoir préalablement l'agrément du Pape, à qui il appartenoit d'approuver & de confirmer la converfion du Roi; que le Duc de Mayenne n'étant pas le Souverain abfolu de la Ligue, mais feulement le chef de fon parti, ne devoit faire une demarche fi importante & fi décifive, que du confentement de tous ceux qui le formoient, & de tous les Princes alliés ou protecteurs de la fainte Union: que fi le Pape ne ratifioit pas la converfion du Roi, toute cette négociation & les réfolutions prifes en conféquence, n'abouboutiroient à rien, & que fi les Ligueurs ne vouloient point acquiefcer aux fentimens du Duc, ils éliroient un autre Chef, & le laifferoient privé de l'appui des Catholiques à la merci de fes ennemis: que c'étoit un artifice de la part du Roi pour rendre le Duc fufpect à fon parti & femer la divifion parmi les Ligueurs : que peut-être feroit-il femblant de fe convertir pour fe rendre plus fouverainement arbitre de la Religion : qu'en ce cas on blâmeroit à jamais la credulité imprudente & précipitée du Duc: que vrai-femblablement le Roi promettoit des monts d'or pour défunir les Ligueurs fans leur donner aucune affurance,que dès qu'il feroit paifible poffeffeur de la Couronne, il eut intention d'exécuter la moindre partie de fes promeffes: qu'ainfi le Duc n'en devoit rien attendre que fa propre ruine & celle de tous fes amis, jointe à un opprobre éternel : que l'état actuel des chofes exigeoit qu'il demeurât inféparablement uni avec fes partifans, & qu'il n'infpirât nul mécontentement au Pape, au Roi Catholique, ni au Duc de Lorraine : qu'il ne falloit pas fe décourager pour quelques mauvais fuccès, mais efperer que Dieu qui avoit vangé la mort de fes freres, l'aideroit à affermir la Religion, & à parvenir lui-même au comble des grandeurs où il afpiroit.

D'un côté le Duc étoit ébranlé par les propofitions honorables qu'avoient avancé les Royaliftes, & par l'indignation

Henri IV. 1590.

qu'il avoit conçue de la legereté & de l'insolence du peuple de Paris. Chagrin de se voir sans finances, hors d'état de payer les troupes étrangeres, & de satisfaire aux demandes de toutes les garnisons & de tous les Gouverneurs, qui dans leurs besoins s'adressoient à lui; il étoit sur-tout allarmé des manœuvres & de l'inflexibilité des Espagnols, qui ayant fait venir de Flandres la Motte Gouverneur de Graveline, à la tête de quelques troupes auxiliaires, jusques sur les frontiéres du Royaume, refusoient de le faire avancer, ni de compter la moindre somme pour les frais de la guerre, à moins qu'on ne declarât le Roi d'Espagne Protecteur de la couronne de France, avec pouvoir de disposer des principales dignités tant ecclésiastiques que séculieres; ce qu'ils appelloient *des marques de justice* que leur maître prétendoit avoir de sa prééminence & de sa souveraineté sur la Ligue. Le Duc trouvoit ces prétentions si déraisonnables, si préjudiciables à la couronne, & si deshonorantes, qu'intérieurement il ne pouvoit ni les souffrir, ni en entendre parler. Il n'imaginoit pas qu'aucun des Ligueurs, pas même les Parisiens, consentissent jamais à les leur accorder; sûr qu'une pareille bassesse livreroit au Roi d'Espagne les rênes du Gouvernement, pour amener les choses au point où ce Monarque vouloit les conduire.

D'un autre côté la crainte de se voir abandonné de son parti, l'incertitude de la conversion & de la solidité des promesses du Roi, l'ancienne animosité qu'il nourrissoit contre lui, & sur-tout l'espérance de parvenir lui-même à la couronne, ne lui permirent pas d'acquiescer sincerement aux propositions du Marquis de Belin. Ainsi il le renvoya vers le Roi, chargé de réponses ambigues & generales, & rompit absolument toute négociation. Mais pour remedier, autant qu'il le pouvoit, au desordre des circonstances présentes, il parvint par ses sollicitations, par son adresse & même par la terreur de ses armes, à modérer en partie la fougue du Conseil de l'Union composé d'abord de séditieux, qui ne dépendoient point entiérement de lui, & voulut que l'Archevêque de Lion, nouvellement relâché par le Capitaine du Guast, moyennant une grosse somme d'argent, & de retour à Paris, y fit

Le Duc se détermine à la guerre.

y fit les fonctions de Chancelier, & présidât au Conseil en cette qualité. Il y fit aussi entrer Villeroi & le Président Jeannin, tous deux ses confidens, & très-éloignés de se prêter aux volontés des Espagnols; il augmenta le nombre des Conseillers, en y admettant un si grand nombre des principaux Gentilshommes, que dans les déliberations, qui se présentoient tous les jours, il ne redouta plus tant l'inconstance & l'audace de ces hommes choisis parmi le peuple. Toutefois, pour satisfaire tout le monde, au moins en apparence, il fit rendre un Edit au Parlement, pour signifier aux Princes, Pairs, Maréchaux de France, Gouverneurs des Provinces, Officiers de la Couronne, & aux trois Ordres du Royaume, de se rendre à Melun dans le cours du mois de Février prochain, pour y tenir les Etats généraux, où d'un commun consentement on délibereroit & décideroit de toutes les affaires présentes. Quoique les personnes sensées comprissent parfaitement que cette convocation demeureroit sans effet, eû égard aux troubles de la guerre, & qu'il seroit impossible de s'assembler ni de se fixer dans une ville placée, pour ainsi dire, dans le centre de l'incendie, elle servit néanmoins à amuser le peuple, qui se repaît autant d'espérances vaines & spécieuses, que de démarches sérieuses & essentielles. Le Duc usoit d'un autre tempérament avec les Espagnols, qui le pressoient avec chaleur sur la déclaration en question, il prétextoit l'arrivée du Légat qui n'étoit pas éloignée, & sans la présence & l'avis duquel il ne convenoit pas, disoit-il, de terminer une affaire de cette importance; il les repaissoit d'espérances avec tant d'adresse & de dissimulation, que les Ambassadeurs, bien assurés du penchant & de la bonne volonté du Légat, accorderent aisément des délais jusqu'à son arrivée. Ils ne voulurent néanmoins ni faire avancer le secours, ni délivrer la moindre somme, alléguant aussi de leur côté qu'ils attendoient l'approbation du Cardinal Légat.

proh Dolor!

Cependant pour appaiser les murmures vifs & fondés des Parisiens qui se plaignoient de la disette des vivres, le Duc rassembla toutes ses forces, & assiégea Pontoise, pour ouvrir de ce côté là un passage aux convois qui venoient de Normandie. Sur ces entrefaites le Légat arriva à Paris, où le

Il assiége Pontoise.

Henri IV. 1590.

Duc de Mayenne se rendit pour s'aboucher avec lui, plusieurs des principaux Seigneurs de la Ligue, voisins de la Capitale, y accoururent aussi, & entre autres le Cardinal de Gondi, qui, depuis la mort de Henri III, s'étoit retiré à Noisy terre appartenante au Maréchal de Retz son frere, où il étoit demeuré neutre. Dans cette assemblée on commença à traiter des affaires de la Ligue. Les Espagnols surtout faisoient de vives instances pour qu'on accordât à leur Maître le titre de Protecteur & les prérogatives dont nous avons parlé. Ils étoient soûtenus par le conseil des Seize, qui assuroient que le Duc de Mayenne seul s'opposoit à cette résolution, & que tout le parti concourroit avec zéle à obliger Sa Majesté Catholique, à laquelle il étoit redevable & de son état & de la conservation de la foi. La plûpart de la Noblesse & les Magistrats du Parlement combattoient cet avis, résolus de n'y jamais consentir. La dispute auroit eu de facheuses suites, si le Légat n'eût representé aux Espagnols qu'il n'étoit pas temps d'insister sur cette proposition, que c'étoit vouloir forcer mal à propos l'inclination des François, qu'on obligeroit par là à se réunir au Roi de Navarre, qui ne négligeant rien de son côté, proposoit des conditions très-avantageuses ; qu'il falloit attendre que les choses vinssent à maturité, ne point indisposer les esprits à contretemps, qu'autrement on détruiroit infailliblement la Ligue, au risque de ruiner la Religion & de faire échouer tout ce qu'on projettoit : qu'il étoit d'abord nécessaire de s'opposer au progrès des armes du Roi, de peur qu'il ne profitât de ces divisions pour s'affermir sur le trône ; que ce danger une fois détourné, l'on ne devoit négliger ni moyens, ni occasions de donner satisfaction à Sa Majesté Catholique, dont il soutiendroit les droits de toutes ses forces en temps & lieu.

Il arriva fort à propos dans le même temps, que soit par hasard, soit par artifice, on rendit publics quelques articles d'accommodement entre le Roi & le Duc de Mayenne. On prétendoit qu'ils avoient été arrêtés entre Villeroi & le Maréchal de Biron. Bien des gens assuroient qu'ils étoient très-véritables, & que les Duchesses de Nemours & de

Henri IV. 1590.

Mayenne, l'une mere du Duc & l'autre ſon épouſe, les avoient déja ſignés : & en effet elles étoient oppoſées aux demandes des Eſpagnols, ce qui produiſit l'effet ordinaire en pareil cas. La crainte l'emporta ſur les autres paſſions, & ſurmonta tous les autres obſtacles. Les Miniſtres Eſpagnols convinrent enfin que Jean-Baptiſte Taxis l'un d'entre eux, & Roiſſieux de la part du Duc de Mayenne, paſſeroient enſemble en Eſpagne pour apprendre de la propre bouche du Roi Catholique quelles étoient ſes intentions, que le Duc de Mayenne prétendoit fort différentes de ce qu'en diſoient ſes Ambaſſadeurs, & pour prendre ſes ordres ſur la conduite qu'il falloit tenir pour l'intérêt de la cauſe commune. Ils conſentirent cependant à faire avancer les troupes auxiliaires de Flandres pour joindre l'armée du Duc de Mayenne, qui depuis la priſe de Pontoiſe, ſongeoit à marcher aux ennemis. Le Cardinal Légat y joignit les trois cent mille écus qu'il avoit apporté de Rome en lettres de change ſur des Négocians, & ne pouvant alors les employer à délivrer le Cardinal de Bourbon, il fut contraint de les accorder au Duc pour favoriſer ſon entrepriſe, celui-ci alléguant qu'il ne pouvoit faire marcher ſes troupes, à moins qu'il ne leur payât une partie des montres qui leur étoient dûes. Le Duc de ſon côté laiſſa rendre à la Sorbonne (*a*)

(*a*) Ce decret eſt du 10 Fevrier 1590, il portoit, entre autres choſes, condamnation des propoſitions ſuivantes.

On peut, ou on doit même reconnoître pour Roi Henri de Bourbon.

On peut en conſcience tenir ſon parti & payer les impôts & tributs qu'il exige.

On peut le reconnoître pour Roi ſous condition qu'il ſe fera Catholique.

Un Hérétique relaps & excommunié peut avoir droit à la Couronne de France.

Les Papes n'ont pas droit d'excommunier nos Rois.

Il eſt permis & même néceſſaire de traiter avec les Bearnois & les Hérétiques.

La Faculté ordonne à tous ſes membres de déteſter de tout leur cœur telle & ſemblable doctrine & termine ſon décret par déclarer les Contrevenans ennemis de Dieu, parjures & déſobeiſſans à l'Egliſe notre ſainte Mere, & dignes d'être retranchés du corps des fideles comme des membres pourris & gangrenés.

Nous n'avons garde de juſtifier ces excez l'ouvrage de la cabale & de l'emportement, dont les plus ſages du corps gemiſſoient&, que le corps entier répara d'une maniere éclatante dans des temps plus calmes. A ces jours funeſtes de troubles & d'obſcurciſſement ont ſuccedé des jours plus ſerains, ou la Faculté de Théologie rendue à elle-même, a ſignalé par ſes

HENRI IV. 1590.

un décret que confirma le Cardinal Légat, & qui défendoit d'entamer aucune négociation avec les Hérétiques & nommément avec Henri de Bourbon déclaré relaps & excommunié, ou d'avoir aucun commerce avec lui sous peine d'excommunication & d'hérésie. Le Duc s'y prêta d'autant plus volontiers qu'il étoit alors dans le cœur, très-éloigné de tout accommodement, & rempli d'esperance qu'une victoire complette sur l'ennemi le mettroit bientôt en état d'amener les choses au but qu'il se proposoit.

Le Duc campe devant Meulan.

Dès qu'il eut ainsi pacifié & calmé les divisions, brûlant du désir de rétablir sa réputation obscurcie par la défaite d'Arques & par la prise des Fauxbourgs de Paris, excité d'ailleurs & flatté par les esperances du Cardinal Légat, il se mit en marche avec toute l'armée pour assiéger Meulan petite place, mais avantageusement située sur la Seine à l'entrée de la Normandie, & qui après Pontoise empêchoit le transport des vivres dans la Capitale. Meulan est un Bourg très-petit, environné d'une muraille antique, & qui s'étend sur le bord de la Seine. Ce Bourg communique par un large pont à une Isle située au milieu de la riviere, où l'on trouve une espece de forteresse défendue & flanquée de quatre ravelins à la moderne. De l'Isle on passe sur un nouveau pont de l'autre côté de la riviere. La tête de ce dernier pont est défendue par une grosse tour de structure antique qui lui sert de boulevard. Le Colonel Berengueville commandoit dans Meulan avec quatre Compagnies d'Infanterie Françoise, cinquante Suisses & quatre vingt chevaux légers. Il jugea qu'après la prise de Pontoise qui avoit déja capitulé, le Duc de Mayenne pour contenter les Parisiens, ne manqueroit pas d'assiéger Meulan. Il fit donc en toute diligence environner le Bourg d'un bon retranchement flanqué de demi-lunes, il fortifia de même la tour, qui est au-delà de la riviere à la tête du pont, trouvant l'Isle suffisamment fortifiée, & il dépêcha en même temps au Roi couriers sur couriers pour lui demander du secours. Après

---

décrets & sa conduite sa fidelité inviolable pour les Souverains qu'elle a su allier avec son respect constant pour les Papes & pour le Saint Siege. *Voyez M. de Thou, Livre XCVIII.*

avoir recruté sa garnison, & fait prendre les armes aux Habitans du Bourg, il se résolut d'y faire une vigoureuse résistance. Le Duc de Mayenne campa du côté du Bourg, & fit dresser une batterie de onze pieces qui commencerent à foudroyer les remparts, mais les Assiégés reparoient les brêches avec tant d'activité, & molestoient tellement les Ligueurs, qu'avec deux canons pointés sur l'angle d'un ravelin de l'Isle, ils désoloient leur armée en la prenant en flanc. Le siege n'avançoit qu'avec des difficultés infinies & une extrême lenteur. Le Duc irrité de ce qu'une bicoque faisoit une resistance si opiniâtre depuis dix jours de tranchée ouverte, ordonna à de Rosne, l'un de ses Maréchaux de Camp de passer de l'autre côté de la Seine, & d'y dresser une batterie contre la tour du pont pour fatiguer de toutes parts les assiégés; cependant le Roi qui campoit alors entre Lizieux & Ponteau-de-Mer dans le dessein d'assiéger Honfleur, qui restoit seul en Basse Normandie au pouvoir de la Ligue, aprit l'extrêmité où Meulan se trouvoit réduit: il résolut de voler au secours de cette place. La plus solide esperance de ses armes consistant à resserrer Paris & à l'affamer, afin de vaincre l'obstination des Parisiens, que l'ennui de la disette & des fatigues de la guerre forceroit enfin à incliner pour la paix, il sentoit que la prise de Meulan leur ouvriroit un passage facile au transport des vivres. Il partit donc de Lizieux le quatorze de Fevrier, emporta sur sa route la ville (*a*) de Verneuil, & marcha avec tant d'ordre & de célérité, qu'après avoit fait quarante lieues en sept jours, il parut le 21 avec son armée en bataille à la vûe de Meulan du côté de la tour que de Rosne assiégeoit & faisoit battre. Ce Général qui n'avoit qu'un détachement hors d'état de tenir la campagne, en présence de l'armée du Roi, fit retirer son artillerie, & repassant la riviere sur des barques qui l'attendoient, il se rendit au camp du Duc. Le Roi entra de ce côté-là en personne dans Meulan, & donna aux Assiégés les éloges que méritoit leur bravoure, il y

Il fait battre vivement la Place.

Le Roi vient au secours de Meulan.

(*a*) Le Comte de Soissons y fut envoyé pendant que Sa Majesté étoit près de Meulan, lequel réduisit la Place en l'obéissance du Roi. Id. *page* 183.

Henri IV. 1590.

laissa trois cent Suisses & deux cent Arquebusiers François, & rejoignit son armée qui campoit aux environs.

Le Duc de Mayenne jugeant que le Roi inférieur en forces, n'oseroit passer la riviere en présence de l'armée de la Ligue, ne balança point à continuer de battre la place, & après cinq cent volées de canon, son artillerie ayanr fait une large brêche, il fit donner le 22 un assaut si furieux, que les Assiégés l'auroient difficilement soutenu, si le Roi ne leur eût envoyé en même temps de l'autre côté de la riviere des troupes fraiches pour les encourager à les soutenir. Néantmoins ils furent chassés de leurs retranchemens & obligés de se retirer dans l'enceinte de la vieille muraille, où il n'esperoient pas tenir long-temps; mais le Maréchal de Biron y étant entré avec de bonne Infanterie, & ayant fait amener dans l'Isle de nouvelle artillerie qui foudroyoit en flanc les Assiégeans, il les forca de se retirer sur la fin du jour. Le Duc de Mayenne s'opiniâtroit néantmoins au siege, pensant qu'il y alloit de sa gloire d'emporter Meulan aux yeux du Roi, d'autant plus que les secours que les Assiégés recevoient à tous momens de leur armée, augmentoient les difficultés de l'entreprise. Mais le Roi décampa, & après avoir pourvu Meulan de toutes les choses nécessaires à sa défense, il se posta sur le grand chemin de cette ville à Paris, & obligea par ce mouvement le Duc de Mayenne à détacher sa Cavalerie légére sous les ordres du Duc de Nemours, pour prevenir les séditions & le désespoir de la Populace, qui se porte aisément aux extrêmités. Dès qu'il eut ainsi affoibli son armée, il reçut avis que quelques mutins s'étoient emparés du vieux Château de Rouen, & que cette ville étoit en combustion & en très-grand danger. Il résolut donc le 25 de décamper & de marcher incontinent de ce côté-là, ainsi le hasard & la fortune favoriserent-ils toujours les armes du Roi. Cependant la crainte qu'on avoit eûe pour Rouen, fut aisément dissipée. La Londe qui y commandoit au nom de la Ligue, chassa, dès le soir même de la sédition, les mutins, & d'Alegre qui les avoit soulevés, & rétablit la tranquillité dans la ville.

Le Duc leve le siege.

Le Duc de Mayenne considéra qu'il étoit desormais

Henri IV. 1590.

impossible d'emporter Meulan, secouru à tous momens par le Roi, & ne voulut point perdre de temps ni ruiner son armée à une entreprise qui ne décidoit de rien. Il résolut donc de s'étendre & d'aller à petites journées au-devant des troupes auxiliaires de Flandres & de Lorraine, qu'il savoit être en marche pour le joindre. Le Roi de son côté occupé à couper de toutes parts les vivres aux Parisiens, se proposa d'attaquer brusquement la ville de Dreux, dans l'espérance de la forcer, avant le retour du Duc de Mayenne, & de lui fermer l'entrée de la Normandie. Il se proposoit encore, en entretenant dans cette place une forte garnison, de rompre les chemins de la Beausse & d'empêcher toute communication de Chartres à Paris. Falandre & le Capitaine la Viette, tous deux braves guerriers, commandoient dans Dreux avec une garnison suffisante. Ils soutinrent vaillamment le siége que le Roi vint y former le dernier de Février, montrans dès les premieres escarmouches beaucoup de résolution & d'habileté dans l'art de la guerre. Opinion qu'ils remplirent avantageusement, tandis que le Maréchal de Biron reconnoissoit la place. Ils lui dresserent une embuscade de plusieurs Mousquetaires cachés dans un fossé, qui tuerent à côté de lui Charles Brisa Commandant de l'artillerie, le Capitaine la Boulaye, & deux de ses amis. Le Maréchal lui-même fut porté à terre de trois balles qui percerent sa rondache (*a*) & ne fut redevable de la vie qu'à l'excellente trempe de ses armes. Il eut néanmoins beaucoup de peine à se retirer, & seroit demeuré prisonnier, si le Baron de Biron son fils, qui le suivoit de près, ne l'eût secouru & dégagé à propos. Les assiégés donnerent encore des marques de valeur dans d'autres occasions, surtout le trois de Mars. L'artillerie avoit fait brêche, le Roi commanda de l'infanterie pour donner un assaut à la courtine : on y combattit avec acharnement depuis midi jusqu'au soir. Enfin les assiégés repousserent les Royalistes avec un très-grand courage, & les poursuivant chaudement jusques dans le fossé, ils y tuerent trois Capitaines & deux cent sol-

Il va en Picardie au-devant des troupes auxiliaires d'Espagne.

Le Roi attaque Dreux.

(*a*) C'est ce qu'aucun Historien n'a dit, & que M. le Duc de la Force a dit être faux. *Id. Ibid.*

HENRI IV. 1590.

dats. Le Roi reçut alors très à propos des secours de différens côtés. Il avoit rappellé tout ce qu'il avoit de troupes distribuées dans les Provinces; il fut d'abord joint par le Maréchal d'Aumont, suivi de la Noblesse de Champagne & de douze cent Réistres récemment envoyés d'Allemagne par Sancy. Peu de temps après le Grand-Prieur & le Baron de Givri arriverent au Camp à la tête de deux cens Gentilshommes & de trois cent Chevaux-Legers. Enfin le Capitaine du Rollet Gouverneur du Pont-de-l'Arche, le Commandeur de Chattes, Larchant & quelques autres Seigneurs lui amenerent les troupes de Normandie. Lorsqu'elles furent toutes rassemblées, le Roi voulant faire un dernier effort contre la place assiégée, fit amener de Meulan quatre pieces d'artillerie avec une grande quantité de munitions pour faire un feu plus vif.

Dès qu'on eut avis à Paris du siége de Dreux, il est incroyable combien les esprits furent allarmés, & quelles furent les agitations & les murmures de la populace, déja pressée par la famine, & qui craignoit bien d'autres dangers à l'avenir. Le Cardinal Legat & les Ministres d'Espagne réduits à un extrême embarras, employerent d'abord les Prédicateurs, pour appaiser & consoler les Parisiens. Ils envoyerent lettres sur lettres, & dépêcherent couriers sur couriers au Duc de Mayenne, pour le rappeller, en le piquant par des plaintes vives & réiterées, & lui remontrant qu'ils s'étonnoient qu'avec une armée bien supérieure à celle des ennemis, il laissât bloquer la Capitale, qui étoit la plus puissante ressource de la Ligue; qu'il falloit prévenir les séditions dont on étoit menacé, & que le Roi fomentoit sécrétement. Que malgré tant de dépenses & de travaux, on n'avoit fait que des entreprises, qui ne décidoient de rien; qu'il paroissoit assez évidemment qu'on ne tendoit qu'à consumer inutilement le temps, & qu'à abuser de la patience des Confédérês; qu'après avoir depensé les trois cent mille écus envoyés par le Pape, où comptoit-on trouver des finances pour entretenir l'armée? Seroit-ce dans la bourse des Parisiens, qui assiégés depuis si long-temps & réduits à une extrême disette des choses les plus nécessaires, étoient obligés de payer le

bled

bled dix écus le boisseau, & de ne se nourrir que de pain? Que tout le monde souhaittoit que l'on essayât enfin si les armes des Ligueurs étoient aussi acerées & aussi tranchantes que celle des Béarnois (c'est ainsi qu'ils nommoient les Royalistes); que le Roi Catholique n'avoit pas dégarni ses places de Flandres, pour que ses troupes demeurassent oisives & perdissent leur temps; qu'on voyoit assez clairement ce que pouvoit l'activité d'un excellent Général, puisque le Roi sans finances, sans alliés, sans amis & presque sans places, avoit traversé toute la France depuis quelques mois & emporté plus de villes & de forteresses qu'il n'y a de jours dans l'année, & qu'enhardi par ces succès il menaçoit la Capitale même, en présence de l'armée de la Ligue.

Le Duc de Mayenne s'en approche avec son armée considérablement renforcée.

Le Duc de Mayenne céda à ces plaintes fréquemment réiterées. Il se défioit à la vérité de l'inexpérience de ses troupes, sur-tout en la comparant à la valeur de la noblesse qui combattoit sous les étendarts du Roi, néanmoins il résolut d'en venir à une bataille. La supériorité du nombre de ses soldats l'obligeoit à dissimuler ses véritables sentimens, & sa qualité de chef de la Ligue le forçoit à faire la guerre conformément aux volontés de ses alliés, car il avoit mille inconvéniens à redouter, en ne suivant que ses propres idées. Le Comte d'Egmont qui lui amenoit de Flandres quinze cens lances, & quatre cens carabins ou arquebusiers à cheval, le joignit, & deux jours après le Colonel St. Paul avec douze cens chevaux Lorrains & deux mille fantassins Allemands. Avec ces renforts il marcha sans délai pour faire lever le siége de Dreux, & livrer au Roi une bataille décisive. La Cavalerie Flamande étoit montée avantageusement & ornée de casaques tissues d'or & de soye, mais incomparablement moins brave que la Noblesse Françoise. Au contraire les carabins armés pour la plûpart de plastrons & de casques, & montés sur de petits chevaux vifs & exercés à toutes les évolutions, étoient fort en réputation parmi leurs propres troupes, & même redoutés des ennemis. Les Allemands commandés par St. Paul avoient d'abord été levés par Sancy, que le Roi avoit envoyé vers les Princes d'Allemagne, & qui ayant obtenu quelques sommes du Landgrave

HENRI IV. 1590.

de Hesse, du Comte de Montbelliard & des villes d'Ulm & de Nuremberg, avoit rassemblé de la Cavalerie & de l'Infanterie, pour joindre en Champagne le Maréchal d'Aumont. La Cavalerie y parvint heureusement & arriva au rendez-vous, en prenant sa route par divers chemins du côté de Langres. Mais l'Infanterie, qui avoit déja gagné les environs de Strasbourg, y fut enveloppée par le Duc de Lorraine, & forcée, pour se tirer du danger, d'abandonner le parti du Roi, pour celui des Ligueurs, dont elle reçut de l'argent, & le Colonel St. Paul l'amena dans leur Camp. Avec ces troupes & celles qu'il avoit déja, qui toutes ensemble se montoient au nombre de quatre mille cinq cent chevaux, & d'environ vingt mille fantassins, le Duc bien pourvû de vivres & de munitions fit la revûe de son armée le neuf de Mars & la laissa reposer le lendemain. Le onze au matin il marcha vers Dreux, que le Roi assiégeoit & foudroyoit avec son artillerie.

Le Roi sort de ses lignes.

Dès que ce Prince fut informé que le Duc de Mayenne marchoit en forces à lui, dans le dessein de le combattre, trompé par la fermeté des assiégés dont il n'avoit pas d'abord attendu une si longue défense, & par la célérité du Duc dont il n'avoit point imaginé que la jonction avec les Etrangers dût être si rapide, il résolut de décamper, sans être encore absolument déterminé à combattre à cause de l'inégalité de ses forces, & supposé qu'il voulût en venir à une action, dans le dessein de choisir un champ de Bataille plus commode & plus avantageux à ses troupes. On fit retirer l'artillerie le Lundi matin douze de Mars, mais comme le Roi voulut que l'on fît d'abord partir les bagages & que l'armée marchât en bon ordre, il étoit déja presque nuit lorsqu'on décampa, & l'on n'arriva que bien avant dans la nuit à Nonancourt, où l'on avoit tracé un nouveau Camp. Il tomboit une pluye affreuse, accompagnée de foudres, de tonnerres & d'éclairs horribles qui effrayoient toute l'armée, soit parceque les retraites sont toûjours redoutables à ceux qui ne pénétrent pas les secrets des Généraux, soit que le bruit répandu de la supériorité des forces ennemies les étonnât, soit enfin qu'ils crussent le temps & la fortune conjurés pour perdre une armée,

qui presqu'inondée, marchoit comme en fuyant au milieu des ténébres, mais en corps & toûjours serrée. L'effroi des ignorans fut encore augmenté par un prodige singulier qui parut en l'air. Quand la pluye eut cessé, on vit deux grosses armées de couleur rouge & toutes en feu s'entrechoquer dans les airs avec un bruit épouvantable de tonnerre, & ensuite disparoître & se dissiper sous des nuages obscurs qui les déroberent aux yeux. Ce Phénomène que plusieurs interprétoient diversement, paroissoit présager avec vraisemblance la défaite de l'armée inférieure en forces & dépourvûe d'autre secours que de son propre courage, & qui à mesure que les ennemis avançoient se retiroit comme vaincue; d'autant plus qu'on étoit dans les mêmes lieux où, dès le commencement des guerres de Religion, les prédécesseurs du Roï & le parti des Huguenots avoient perdu, contre le Duc de Guise, la premiere Bataille, où le Prince de Condé après la sanglante défaite de ses troupes étoit demeuré blessé & prisonnier.

Lorsque l'armée fut arrivée à Nonancourt, ville qu'on avoit prise depuis deux jours, & qu'elle s'y fut remise de ses fatigues, par de grands feux qu'elle alluma de toutes parts, & par des rafraîchissemens en abondance que le Marêchal de Biron fit distribuer, avec un ordre admirable, à tous les quartiers, tant de Cavalerie que d'Infanterie; les soldats reprirent leurs forces & leur audace. Le Roi renfermé dans son logement avec les Maréchaux d'Aumont & de Biron, délibera s'il hazarderoit une bataille. Un seul motif l'en éloignoit, c'étoit la disproportion de ses forces avec celles des ennemis. Il n'avoit guéres plus de huit mille fantassins & de trois mille chevaux, & l'armée de la Ligue étoit plus forte du double. D'ailleurs s'il eût voulu éviter une action, il pouvoit encore sans risque se retirer, au-delà de la riviere d'Eure, dans des cantons de la basse Normandie, abondans en rivieres, & dévouez à ses intérêts; où pour peu que les circonstances changeassent, où qu'on disputât le terrain, on pouvoit amuser les ennemis, & même leur faire tête. L'état actuel des choses ne répugnoit pas moins à ce parti que le caractere ardent du Roi naturellement porté aux

Henri IV. 1590.

grandes entreprises. Ses forces les plus redoutables consistant dans ce concours de noblesse qui le servoit à ses propres dépens, & sans tirer de paye, il falloit profiter de la premiere chaleur des esprits, & ne pas laisser refroidir la vivacité de leur bravoure par les fatigues & les dépenses de la guerre. D'ailleurs ce Prince étoit sans argent, & hors d'état d'en trouver pour payer les Suisses & les autres troupes étrangéres, qu'il ne pouvoit plus garder, ni faire subsister long-temps. Au contraire il étoit indubitable que ses ennemis soutenus du Pape & du Roi d'Espagne ne manqueroient jamais de moyens ni d'argent pour entretenir, & même pour augmenter leur armée. Enfin toute l'espérance du Roi se fondoit sur son courage & sur sa hardiesse, & il croyoit devoir risquer peu pour gagner beaucoup. Plus ses autres espérances étoient foibles, plus la nécessité lui persuadoit de faire dépendre son sort de son épée. Il ne voyoit que de la bassesse & de la lâcheté à ne pas suivre la prospérité dont la fortune avoit d'abord favorisé ses armes. Toutes ces raisons étoient appuyées de l'avis du Maréchal de Biron, dont le Roi respectoit les sentimens comme autant d'oracles, par la haute idée qu'il avoit de sa prudence & de son expérience. Ce Général pensoit qu'il étoit difficile, & même absolument impossible d'éviter une bataille, & de faire retraite, sans recevoir quelqu'échec considérable, au passage de la riviere, si le Duc de Mayenne les chargeoit en queue. Il jugeoit plus avantageux de combattre hardiment & vigoureusement, tandis qu'on étoit sûr de la volonté des troupes, que de se laisser battre en détail, dans de petits combats, où l'on n'avoit rien de bon à attendre.

Le Roi déterminé à en venir aux mains, dressa son ordre de bataille, & prit l'avis de plusieurs anciens Officiers, qui tous d'une voix se rangerent à son sentiment; il savoit que l'armée ennemie étoit forte en Lanciers, qui occupans beaucoup de terrein seroient fort redoutables, & capables d'enfoncer sa Cavalerie toute composée de Noblesse volontaire, & qui durant le cours des guerres civiles, avoit préféré à l'usage embarassant des lances, celui des pistolets plus aisés à manier, à l'exemple des Reistres. Afin donc de remedier

par l'induſtrie à ce déſavantage d'armes, que lui & les plus experimentés Capitaines ne ceſſoient de déſaprouver, il jugea à propos de partager ſa cavalerie en pluſieurs eſcadrons, pour affoiblir le choc des lances, & afin que dès qu'elles auroient chargé, deux ou trois eſcadrons moins gros puſſent les attaquer de toutes parts, & ne pas expoſer toute ſa Cavalerie à eſſuyer de front la violence de leur premiere charge. A chaque eſcadron il joignit un bataillon, qui par une grêle d'arquebuſades, devoit ſoutenir la Cavalerie, éclaircir les rangs des ennemis, & rendre par conſéquent leur choc moins vif & moins redoutable : manœuvre que ce Prince avoit profondement méditée, en entremêlant ainſi les armes dans l'occaſion, & dont l'excellence reconnue d'abord par théorie, ſe trouva juſtifiée par l'expérience de cette journée. Le Roi ayant formé ſon ordre de bataille, en donna le plan figuré au Baron de Biron, Meſtre de Camp Général, & nomma Sergent général de bataille de Vic, ancien Colonel de l'Infanterie Françoiſe, Officier renommé pour ſa bravoure & ſon expérience. On ne confie ordinairement cette importante fonction qu'à des perſonnes, qui par leur habileté & un long uſage de la guerre dans les occaſions ſignalées, ont acquis la réputation de Généraux diſtingués, & par conſéquent connoiſſent toutes les troupes, comme ils en ſont eux-mêmes connus.

On repoſa tranquillement le reſte de la nuit. Au lever de l'aurore les trompettes & les tambours annoncerent le jour prêt à paroître ; on commença par célébrer la Meſſe dans tous les quartiers des Catholiques, & les Huguenots firent leurs prieres de leur côté : enſuite toute l'armée ſortit dans la campagne ; les caiſſons paſſerent dans tous les rangs, ſans déſordre & ſans confuſion, par la bonne diſcipline qu'y fit regner le Maréchal de Biron, dont tout le monde admiroit l'expérience & les talens pour la ſubſiſtance de l'armée. Lorſqu'elle eût repû, l'on commença à marcher, mais avec moins de précipitation que la veille, vers la plaine d'Ivri, que le Roi avoit choiſie pour champ de bataille, tant parce qu'elle étoit très-vaſte, qu'à cauſe de

Henri IV. 1590.

quelques postes avantageux, dont il avoit résolu de s'emparer avant l'ennemi. Cette plaine s'étend en forme de cercle l'espace de quelques lieues. A gauche, par où venoit l'Armée Royale, elle est bornée par les villages de Foucrainville & de Saint André, tous deux grands & commodes; du côté opposé, par où débouchoit l'armée de la Ligue, elle est terminée par un bois très-épais que les Habitans du Pays appellent la Haye, ou le Clos de la Prairie; du côté de l'Occident, où s'avançoient les deux armées, elle aboutit à une vallée profonde, où coule l'Eure, petite riviere, sur les bords de laquelle on voit deux gros Bourgs, Ivri du côté du Midy, & Anet en tirant vers l'Occident, au-dessous d'Anet on a coutume de passer la riviere à gué & sans danger; du côté d'Ivri on la passe sur un large pont de planches amarrées avec des cables. La plaine est découverte de toutes parts, sans buissons, sans fossés, sans éminence : elle forme seulement vers son milieu & naturellement, un petit rideau qui ne s'étend pas fort loin vis-à-vis du village de Foucrainville.

Il se met en bataille dans la plaine d'Ivri.

Ce fut dans cette plaine que de Vic & le Baron de Biron, qui s'y étoient rendus auparavant à cheval avec Surenne & le Capitaine Favas, qui faisoient ce jour-là la fonction d'Aides de Camp, reçurent les troupes, & les rangerent de maniere que leur droite fut appuyée au village de Saint André, & la gauche à celui de Foucrainville, où en cas de mauvais temps on pouvoit aisément se mettre à couvert; le rideau de la plaine répondoit au centre de l'armée, où l'on devoit placer les enfans perdus ou les avanturiers. Le Duc de Montpensier commandoit l'avant-garde. Le Roi étoit en personne au corps de bataille, & le Maréchal de Biron à la tête du corps de réserve. Toute la Gendarmerie de l'armée étoit partagée en cinq escadrons : le premier commandé par le Maréchal d'Aumont, & flanqué de deux Régimens d'Arquebusiers, formoit la gauche au bout de la plaine; près de cet escadron étoit posté le second, sous les ordres du Duc de Montpensier, flanqué à sa droite par un bataillon de Suisses, & à sa gauche par un bataillon d'Allemands; le troisieme plus nombreux que tous les autres,

& où le Roi se trouvoit en personne avec le Prince de Conti, le Comte de Saint-Paul, & une troupe de Seigneurs & de Gentilshommes des plus distingués, étoit soutenu à sa droite par les Suisses de la Garde, & à sa gauche par ceux du Colonel Baltazard; le quatrieme escadron que commandoit le Maréchal de Biron étoit à la droite du troisieme, & protegé par deux Régimens d'Arquebusiers François. La Cavalerie Allemande, qui sous les ordres du Comte Théodoric de Schomberg formoit le cinquieme & dernier escadron, s'étendoit jusqu'aux maisons du Village de Saint-André; cinquante pas en avant, & sur le front de l'armée, étoient deux autres escadrons, l'un de quatre cent Chevaux-Legers commandés par le Grand-Prieur & le Baron de Givri, l'autre de trois cent Cuirassiers sous les ordres du Baron de Biron; entre ces deux escadrons étoit l'Artillerie commandée par Philibert de la Guiche, avec cinquante Arquebusiers à cheval, deux cens Pionniers, & la Compagnie ordinaire des Canonniers; les Enfans perdus, aux ordres des Colonels Saint-Denis, Brignoles, & Parabere rangés cinquante pas en avant de l'Artillerie & de toute l'armée, occupoient le rideau au milieu de la Plaine, de maniere qu'ils étoient à couvert du canon de l'ennemi, & comme ils avoient un genou en terre, à peine pouvoit-on les découvrir. L'armée rangée de la sorte ne formoit point un croissant, mais s'étendoit en ligne droite sur un front égal, excepté dans l'endroit où les escadrons du Grand-Prieur & du Baron de Biron, & l'Artillerie rangée en avant couvroient le principal escadron du centre. On n'avoit pas encore achevé de mettre les troupes en bataille, lorsqu'il arriva au Roi des renforts de deux côtés différens : du Plessis, de Mouy (*a*) & la Trimoüille lui amenerent de Poitou deux cent chevaux, & d'Humieres vint de Picardie avec quatre-vingt Gentilshommes, sur le bruit qu'il y auroit bien-tôt une bataille;

(*a*) De Mouy ne vint pas de cette Province, mais de Picardie avec d'Humieres, ils n'arriverent qu'après la bataille commencée, & ne furent qu'à la poursuite. *Id. Ibid.*

HENRI IV. 1590.

ces ſecours, quoique peu nombreux, mais arrivés ſi à propos, & groſſis par la renommée, répandirent la joye & la confiance dans toute l'armée : il ſembloit que le Ciel ſe déclarât ouvertement en faveur du Roi, qui paroiſſoit hors d'eſperance de recevoir ces renforts, dans une circonſtance ſi critique ; on fut moins frapé de la quantité de ces ſecours que de l'heureux préſage qu'ils donnerent : on les reçut avec de grands cris de joye, & de peur de troubler les rangs, on les joignit à l'eſcadron du Roi qui occupoit le centre de l'armée.

Le Duc le ſuit, & arrive dans la même plaine.

Le Duc de Mayenne de ſon côté n'eut pas plûtôt appris que le Roi, après avoir levé le Siege de Dreux, & ſans être arrêté par la pluie ni par l'obſcurité de la nuit, marchoit en toute diligence vers la Normandie, qu'il s'imagina que ce Prince évitoit le combat, parce qu'il ſentoit l'inégalité de ſes forces. Il preſſa donc la marche de ſon armée, dans l'eſperance que les déſordres inévitables dans les retraites, & ſur-tout au paſſage de tant de rivieres, lui fourniroient quelqu'occaſion favorable de défaire ou d'endommager l'ennemi : c'étoit l'opinion générale de toute l'armée, auſſi-bien que de ſon chef. On doubla le pas, chacun ſe promettant une victoire facile, aſſurée, & qui ne coûteroit point de ſang ; l'armée marchoit en corps, à la vérité, mais cette précipitation ne ſervit qu'à y mettre du déſordre, & à tenir les bataillons & les eſcadrons aſſez éloignés les uns des autres, à cauſe de l'inégalité des chemins. En marchant avec cette célérité vers Ivry, où l'on comptoit trouver le Roi occupé à paſſer la Riviere, de Rône & Geſſan qui commandoient la tête de l'armée, découvrirent en débouchant dans la Plaine l'Armée Royale rangée en très-bon ordre, & qui ayant pris l'avantage du terrein, les attendoit pour leur livrer bataille. Cet avis, qui ſe répandit en un inſtant dans toute l'armée de la Ligue, refroidit extrêmement la fougue de la plûpart qui s'étoient flattés imprudemment d'une victoire certaine, & obligea les troupes de faire alte, pour reprendre leurs rangs.

L'armée de la Ligue étoit partagée en deux corps, la droite commandée par le Duc de Nemours, & la gauche par

par le Chevalier d'Aumale. A la pointe de l'aîle droite étoit le Comte d'Egmont avec ses lances Flamandes ; derriere lui un bataillon de Suisses, sous les ordres de leurs Colonels Phiffer & Berling, soutenu par les Régimens de Ponsenac, de Disimieux & de la Chateliere ; venoit ensuite l'Escadron du Duc de Nemours composé de quatre cent chevaux, & entr'eux & les Suisses on avoit posté l'Artillerie. A l'extrémité de l'aîle gauche, & jusqu'au bout de la plaine, s'étendoient les Chevaux-Legers Francomtois & Espagnols, au nombre de quatre cent, protégés en flanc par l'Infanterie Allemande sous le Colonel Saint-Paul, à côté de laquelle étoient les Régimens François & Lorrains de Tremblecourt, de Thenissai & de la Chateigneraie : ensuite étoit l'Escadron du Chevalier d'Aumale, joint aux troupes de Longchamp, de Perdriel & de Fontaine-Martel. Le Duc de Mayenne avec quatre cent Gentilshommes, qui joints à sa Cornette faisoient un corps de sept cent chevaux, occupoit le centre de l'une des deux aîles, soutenu de l'autre côté par les Carabins de Flandres, & devant lui marchoient deux Escadrons de Réistres commandés par le Duc de Brunswcik, & par Bassompierre, qui devoient d'abord caracoler suivant leur coutume, puis en passant entre les deux aîles se rallier derriere l'armée pour se remettre en bataille, & revenir plus frais à la charge. Dans cet ordre, l'armée s'avança au petit pas vers la plaine, laissant derriere elle Ivri & la riviere d'Eure, & elle arriva sur la fin du jour, en présence de l'Armée Royale : comme elle avoit d'abord marché avec peu d'ordre, on avoit consumé beaucoup de temps à l'y rétablir. La proximité de la nuit accompagnée de la pluye ordinaire dans cette saison, empêcha le Roi & le Duc de Mayenne de permettre qu'on engageât la bataille ; les deux armées demeurerent seulement deux heures en présence ; & il ne se passa que de légeres escarmouches, chaque parti craignant de trop s'engager, parce que le jour commençoit à tomber. Le Roi logea son armée très-commodément dans les Villages de Foucrainville & de Saint-André ; le Duc de Mayenne eut au contraire beaucoup de peine à faire camper la sienne dans un petit nombre de chau-

mieres, & ſous des tentes ſur le penchant de la vallée, proche des bords de la riviere.

La nuit ſe paſſa dans l'inquiétude & l'agitation de part & d'autre. On avoit allumé dans les deux camps de grands feux, & répandu dans toute la plaine des ſentinelles que les Meſtres de Camp relevoient dans leurs rondes, de demie heure, en demie heure : mais l'armée du Roi mieux pourvûe de vivres, logée plus à couvert, & dont l'Infanterie étoit barricadée de toutes parts, repoſoit plus tranquillement, & reparoit mieux ſes forces que celle de la Ligue. Le Duc de Mayenne qui inclinoit pour le parti le plus ſûr, auroit bien voulu éviter la bataille, & en traînant la guerre en longueur, émouſſer la fougue de la Nobleſſe attachée au Roi, épuiſer par-là ſes finances, & le forcer à conſumer à la longue ſes munitions, qu'il ſavoit n'être pas trop abondantes. Il ſe flattoit par ce moyen de terminer la guerre; mais d'un côté le Comte d'Egmont lui proteſtoit fiérement qu'il n'etoit pas venu de ſi loin, pour conſumer inutilement les troupes du Roi Catholique, qui dégarniſſant les Pays-Bas de ſes propres forces, pour ſecourir la religion en France, déſiroit qu'on fit un dernier effort pour finir tout d'un coup la guerre. D'un autre côté Jerôme Portia, qui ſe trouvoit au camp de la part du Légat, combattoit avec plus de modération le ſentiment du Duc, & s'efforçoit de le porter à une réſolution généreuſe, en lui repréſentant les fatigues des Ligueurs, & la ſupériorité de ſes forces. Le Duc lui-même réfléchiſſoit ſur les diſpoſitions des Pariſiens; il ſavoit qu'ils étoient las des contributions, excedés de la cherté des vivres, mécontens de lui, & pour peu que les choſes traînaſſent en longueur, tout prêts à ſaiſir l'occaſion de ſe révolter; toutes ces conſidérations le déterminerent enfin à ne plus différer de donner bataille.

Bataille d'Ivri.

Ainſi le lendemain matin mercredi, dès la pointe du jour on entendit ſonner les tambours & les trompettes, & les troupes ſe rangerent dans les mêmes poſtes & dans le même ordre que la veille. Tandis que de Roſne rangeoit l'Infanterie, le Vicomte de Tavannes mettoit la Cavalerie en bataille. Comme il avoit la vue très-courte, il plaça les

escadrons si serrés, & si près les uns des autres, que contre l'ordre qu'on avoit d'abord suivi, il ne laissa aucun intervale pour donner lieu au ralliement des Réistres derriere l'armée, après qu'ils auroient caracolé : les escadrons même n'étant point séparés par des intervales suffisans, ne pouvoient faire aisément les évolutions, ils s'entrechoquoient & s'embarassoient l'un l'autre pour peu qu'ils voulussent se tourner : faute que personne n'apperçut, & qui devenant irréparable dans l'action, jetta le désordre & la confusion dans l'armée de la Ligue. Celle des Royalistes, moins nombreuse, fut beaucoup plus aisée à mettre en bataille, & avec un ordre admirable. D'abord le Maréchal de Biron, & ensuite le Roi en personne examinerent tous les corps l'un après l'autre, & pourvurent exactement à tout.

Le Roi montoit un grand cheval Bay, armé de toutes pieces, ayant seulement le visage & la tête découvertes, & parcouroit tous les rangs, animant ses troupes encore plus par ses gestes & ses regards, que par ses discours que la multitude n'eût pû entendre aisément; il leur représentoit qu'il ne s'agissoit de rien moins que de leur fortune & du salut de toute l'armée composée de l'élite de ses troupes, & de laquelle dépendoient leurs communes espérances; avec un visage assuré, & des yeux d'où s'échápoient de temps en temps quelques larmes, il rappelloit aux Officiers & aux soldats à portée de l'entendre, que la conservation de la Couronne de France, & celle de leur propre vie dépendoit de leurs épées & de la valeur de leur bras; qu'ils n'avoient point d'autre armées prêtes à les joindre, point d'autre Noblesse qui pût prendre les armes; que l'unique voie de salut qui leur restât, c'étoit de combattre vaillamment jusqu'à la mort : enfin s'étant arrêté à la tête de l'armée, les mains jointes, & les yeux levés au Ciel, il profera ces paroles assez haut pour être entendu d'un très-grand nombre : *Mon Dieu, vous connoissez mes intentions; votre Providence pénetre dans l'intérieur de mes sentimens : s'il est plus avantageux au Peuple François que j'obtienne une Couronne qui m'appartient de droit, favorisez, s'il vous plait, & protegez la justice de mes armes; mais si votre volonté a déterminé le contraire, en m'enlevant le Trône, qu'elle*

m'ôte aussi la vie, & que je puisse répandre mon sang en combattant à la tête de mes fideles sujets, qui s'exposent à tant de dangers pour l'amour de moi. A ces mots il s'éleva de la part de ceux qui l'entendirent sur la premiere ligne, un cri général de *Vive le Roi*, qui répété avec ardeur de proche en proche par tous les corps de l'armée, fut d'un heureux augure pour la bataille.

Cependant le Roi prit son casque surmonté d'un haut pannache blanc, pour se faire mieux reconnoître des siens, & ayant remarqué que le vent qui lui étoit contraire, porteroit dans les yeux de ses soldats la fumée de la mousqueterie & du canon, il fit faire, avec une extrême intelligence, un mouvement à ses escadrons, sur la main gauche, pour gagner par cette manoeuvre le dessus du vent, sans néanmoins avancer que de quelques pas. Le Duc de Mayenne qui étoit à la tête de son escadron, apperçut ce mouvement, & voulant prévenir le dessein du Roi, quel qu'il pût être, il fit sonner sur le champ la charge par ses trompettes. A ce signal, l'Artillerie de part & d'autre tira avec un bruit épouvantable, mais avec un succès bien différent : soit artifice, négligence ou hasard, celle du Duc tira si bas, qu'elle ne tua qu'un Gentilhomme du Duc de Montpensier ; celle du Roi, dirigée par les soins & la valeur de la Guiche, fit deux décharges, & renversa avec un carnage horrible les deux escadrons de Réistres rangés sur le front de l'armée ennemie : elle n'endommagea gueres moins l'escadron de Lanciers du Comte d'Egmont qui formoit la pointe de l'aîle droite. Le Comte qui ne voulut point essuyer une troisieme décharge, ni voir ainsi perir sa troupe, fut le premier à engager le combat ; il attaqua avec beaucoup de bravoure les Chevaux-Legers du Grand-Prieur, qui ne pouvant soutenir le choc des lances, ni l'effort de ces gros chevaux Flamands, furent enfoncés au centre, & dispersés à droite & à gauche. Les Flamands, par mépris, allerent donner à reculons contre l'Artillerie du Roi, où ils renverserent & tuerent la plûpart des Pionniers & des Canonniers qui la servoient : mais cette vanité les mit en désordre ; le Maréchal d'Aumont les chargea vigoureusement à droite, & le Baron de Biron à gauche. Le Grand-Prieur & le Baron de Givri qui avoient rallié & remis en bataille leurs

Chevaux-Legers, indignés & déſeſperés de leur déroute, chargerent en même temps de front les Flamands, qui enveloppés de toutes parts par ces eſcadrons, furent en un inſtant taillés en pieces avec le Comte d'Egmont leur Commandant.

En même temps les eſcadrons du Duc de Montpenſier & du Duc de Nemours en vinrent au mains à l'avant-garde, & celui du Comte de Schomberg chargea l'eſcadron du Chevalier d'Aumale à l'arriere-garde ; ce fut avec tant de valeur & d'acharnement de part & d'autre, qu'il étoit très-difficile de décider de quel côté tourneroit enfin la victoire. Le Duc de Montpenſier qui eut d'abord un cheval tué ſous lui, & ne put être remonté ſans des efforts extrêmes de la part des ſiens, environné de la Nobleſſe de Normandie, combattoit avec une valeur admirable ; le Duc de Nemours, jeune Prince plein de courage, animé par la ſupériorité du nombre des Ligueurs, après le premier choc des lances, s'étoit mêlé l'épée à la main parmi les ennemis. D'un autre côté le Comte de Schomberg & ſa Cavalerie Allemande, ſans caracoler, avoient fondu les rangs ſerrés ſur l'ennemi, & le piſtolet à la main, maltraitoient l'eſcadron du Chevalier d'Aumale : celui-ci auſſi brave qu'il avoit la réputation de l'être, & bien ſecondé par ſa troupe nombreuſe, rendoit le combat ſanglant & opiniâtre. Les Réiſtres placés ſur le front de l'armée du Duc de Mayenne, & que l'Artillerie des Royaliſtes avoit d'abord mis en déſordre, s'avancerent néanmoins en caracolant, pour attaquer le corps de bataille ; mais lorſqu'ils furent dans l'enfoncement de la plaine, ils rencontrerent les Enfans perdus, qui s'étant bravement relevés, firent pleuvoir ſur eux une grêle de mouſquetades, qui tuerent le Duc de Brunſwick, l'un de leurs Capitaines, bleſſerent & renverſerent pluſieurs Cavaliers. Les autres, après la décharge de leurs piſtolets, tournerent bride, ſuivant leur maniere de combattre, pour aller ſe rallier derriere leur armée, ainſi qu'ils en avoient ordre du Général; mais n'ayant point trouvé le paſſage libre & ouvert, par la faute de Tavannes, ils ſe renverſerent ſur le grand eſcadron de Lanciers, commandé par le Duc de Mayenne, qui les ſuivoit pour char-

HENRI IV. 1590.

ger le corps de bataille des Royalistes, & ils mirent cet escadron en désordre : de sorte qu'il fut obligé de s'arrêter, de baisser les lances, pour repousser les fuyards, & de se débarrasser d'eux pour n'être point entraîné dans leur déroute.

Le Roi qui remarqua cet embarras, profita de l'avantage que lui offroit le désordre des ennemis ; il poussa son cheval : la Noblesse, qui combattoit sous son étendart, le suivit avec la derniere bravoure, & il pénétra dans le corps de bataille de la Ligue, avant que le Duc de Mayenne pût remedier au désordre qu'avoient causé les Réistres, ni faire prendre le galop à ses lances. Ces armes qui tirent toute leur force & leur avantage de la rapidité de leur course, devinrent donc inutiles ; les Cavaliers furent obligés de les jetter à terre, & de combattre le sabre à la main, contre l'Escadron du Roi, composé de Seigneurs & de Gentilshommes, qui outre leurs armures d'une trempe excellente, portoient chacun un fort espadon, & deux pistolets à l'arçon de la selle. Le Duc ne s'en effraya cependant pas, & ceux qui le suivoient ne perdirent point courage : au contraire, après une décharge furieuse des Carabins, ils fondirent impétueusement avec leurs chevaux vigoureux sur l'ennemi, à qui ils disputerent long-temps la victoire, & qu'ils ne lui cederent qu'après bien du sang répandu. De Rodes, jeune Seigneur, d'une grande esperance, qui portoit la Cornette blanche du Roi, fut d'abord tué d'un coup d'épée dans les yeux : en même temps un Page qui portoit un pannache semblable à celui du Roi ayant été aussi tué, presque tout le monde crût que le Roi lui-même étoit mort. Dans cette fausse allarme, son escadron commença à s'ébranler, & les Cavaliers à se partager, en pliant les uns à droite, les autres à gauche ; mais dès qu'ils eurent reconnu à son cheval & à son pannache le Roi qui combattoit vaillamment, l'épée à la main, aux premiers rangs, & encourageoit de la voix ceux qui étoient les plus proches de lui à le suivre ; ils se rallierent serrés dans un même endroit, & le pistolet à la main, ils combattirent avec la valeur naturelle à la Noblesse Françoise. Après avoir surmonté tous les obstacles, ils renverserent enfin les ennemis,

les forcerent à tourner le dos, & les poursuivirent, l'épée dans les reins, avec un carnage horrible, jusqu'à l'entrée du bois, où les Réistres mis d'abord en désordre par les premieres décharges de l'Artillerie, & ensuite, par la rencontre de différens escadrons, sans jamais faire volte face, s'étoient retirés à leur propre honte, & au préjudice de leur armée.

Presqu'en même temps le Duc de Montpensier soutenu du Maréchal d'Aumont, qui avoit pris l'ennemi en flanc, venoit de mettre en déroute l'avantgarde du Duc de Némours; & le Comte de Schomberg, joint au Baron de Biron, avoit aussi renversé l'arriére-garde du Chevalier d'Aumale. Le Grand-Prieur qui avoit rallié ses Chevaux-Legers, avoit également défait avec un grand carnage les Chevaux-Legers Espagnols & Francomtois, qui formoient de ce côté-là l'arriére-garde des Ligueurs. Toute leur Cavalerie rompue & en déroute abandonna le Champ de bataille aux Royalistes, & s'enfuit à toute bride vers Ivry, pour y passer la riviére. Cependant l'Armée Royale n'étoit pas encore assurée de la victoire & n'en goutoit pas tous les charmes. Le Roi avoit disparu. Plusieurs ajoûtoient encore foi aux premiers bruits qu'on avoit répandus de sa mort, & les allarmes des siens ne se dissiperent que lorsqu'ils le virent revenir à la tête de son Escadron, avec lequel il avoit mis en déroute & poursuivi les ennemis. Il avoit quitté son casque pour se faire mieux reconnoître, & dès qu'il parut toute l'armée répéta ce cri joyeux de *Vive le Roi*, qui d'abord avoit présagé si heureusement le gain de la bataille. Toute l'Infanterie de la Ligue restoit encore en entier, mais enveloppée de tous côtés par l'armée du Roi. Les Suisses firent d'abord mine de se défendre, mais voyant qu'on amenoit de l'artillerie pour les enfoncer & les défaire, ils prirent le parti de se rendre. Le Roi qui ne vouloit pas mécontenter cette Nation, dont il étoit bien aise de conserver l'amitié, leur fit donner bon quartier par le Maréchal de Biron, après qu'ils eurent mis bas les armes & livré leurs Drapeaux. Les Allemands en vouloient faire autant, mais comme c'étoit les mêmes, qui après avoir été levés aux dépens du Roi, s'étoient rendus au Duc de Lorraine, & que ces ames vénales avoient porté les armes

HENRI IV. 1590.

en faveur de la Ligue, après qu'on leur eût fait hausser leurs piques & abaisser leurs Enseignes, on les tailla tous en (*a*) pieces par ordre du Roi pour les punir de leur perfidie. On accorda la vie à tous les fantassins François qui se rendirent. Le Roi dès le commencement de la victoire, voulant se gagner les cœurs de ses sujets, avoit crié plusieurs fois, *main basse sur les Etrangers, sauvez les François.* Ces paroles avoient été répétées par toute la plaine, & dans tous les rangs, & chacun charmé d'une clémence si signalée, même dans l'acharnement du combat, se conformoit volontiers aux ordres du Monarque.

Tout ceci se passa en fort peu de temps, & l'armée étant demeurée maîtresse du Champ de bataille, le Roi remit en ordre ses Escadrons & prit la route d'Ivry où les ennemis s'étoient retirés. Il y régnoit un désordre horrible & une confusion épouvantable. Le Duc de Mayenne après avoir passé la riviére, avoit fait rompre le pont pour empêcher les Royalistes de le poursuivre. La multitude innombrable des fuyards s'entrechoquant & s'embarrassant elle-même dans un passage si étroit & rempli de boue, cette confusion empêchoit & retardoit leur fuite. L'Infanterie du Roi encore toute fumante du sang des Allemands, étant arrivée sur ces entrefaites, attaqua les Ligueurs. Plusieurs entrainés par la peur voulurent tenter de passer la riviére à gué, mais la plûpart furent noyés & engloutis dans les gouffres accrus par l'abondance des pluyes. Les Reîtres, qui ne purent se résoudre à courir le même risque, couperent les jarrets à leurs chevaux pour s'en faire une espece de rempart, &

Le Roi remporte la victoire.

(*a*) Cette inhumanité n'est nullement dans le caractére de Henri IV., elle eût revolté tous les Princes protestans d'Allemagne, dont ces Soldats que Davila suppose massacrés de sang froid, étoient sujets. D'ailleurs nul de nos Historiens ne fait mention de cette circonstance, & le Maréchal de Biron n'en touche pas un mot dans sa lettre à M. du Haillan, rapportée par le P. Daniel, Tome IX. pag. 474, où néanmoins ce Général réléve des choses infiniment moins importantes. Enfin s'ils furent tous taillés en pieces, ce ne fut nullement pour la raison que rapporte Davila, mais parce que la supercherie qu'ils avoient faite à la journée d'Arques, empécha qu'on ne leur donnât quartier, quoiqu'ils eussent baissé les enseignes & les piques pour le demander. *Voyez Mezeray. Gr. Hist. Tom. III. page* 888.

voulurent

Henri IV. 1590.

voulurent donner alors des preuves de bravoure & d'audace, qu'ils eussent bien mieux fait de montrer pendant la bataille. Mais pendant une heure ce fut moins un combat qu'une boucherie. Les Arquebusiers, qui de postes élevés & avantageux les foudroyoient de toutes parts, les tuerent presque tous. Il en coûta néanmoins du sang aux vainqueurs, plusieurs d'entr'eux pour s'être avancés avec trop de précipitation, où s'enfoncerent dans les boues & dans les corps morts, où furent tués à coups de pistolet par les Reîtres. Le Duc de Némours, le Chevalier d'Aumale, de Rosne, Bassompierre, le Vicomte de Tavannes & d'autres se sauverent par différens chemins, & prenant le plus long, mais le plus sûr, à côté du bois, ils gagnerent Chartres sans être poursuivis. Le Duc de Mayenne, le Colonel St. Paul, Jerôme Portia & la plûpart des Gentilshommes échapés de la déroute, firent sept lieues sans s'arrêter, & arriverent à Mante, où les Bourgeois, après avoir balancé quelque temps, leur ouvrirent les portes le même soir. Le Roi ne cessa point de les poursuivre, mais n'ayant pû passer sur le pont d'Ivry, qui étoit déja rompu & abattu, pour éviter le danger des gouffres de la riviére, il fut obligé d'aller la passer à gué auprès d'Anet; ce contretemps qui lui fit perdre plus de deux heures, l'empêcha d'atteindre les ennemis, & il coucha dans le village de Rosni à une lieue de Mante, où (*a*) le Maréchal d'Aumont, le Grand-Prieur & le Duc de Montpensier le joignirent, le Maréchal de Biron étant demeuré avec l'Infanterie & le reste de l'armée.

Les Ligueurs perdirent dans cette journée, tant sur le Champ de bataille qu'au passage de la riviére(*b*), plus de 6000

(*a*) On lui fut rédévable en grande partie du gain de la bataille d'Ivri par les belles manœuvres qu'il y mit en usage. Lorsqu'il rejoignit le Roi à Rosny, le soir même de l'action, ce Monarque qui étoit à table, se leva pour aller le recevoir au bas de l'escalier, & l'embrassant tendrement » puisque » vous avez honoré mes nôces de votre » présence, lui dit-il, il est juste qu'à » mon tour je vous fasse les honneurs de chez moi, après quoi il le força de s'asseoir à table avec lui. C'est ainsi que les grands Rois savent honorer les grands hommes. *De Thou, Livre XCVIII.*

(*b*) M. de Thou ne fait monter qu'à huit cent hommes le nombre des Ligueurs qui périrent tant sur le champ de bataille, qu'à Ivry dans la fange,

Henri IV. 590.

hommes, parmi lesquels on compta le Comte d'Egmond, le Duc de Brunswick & la Chateigneraye. Cigogne qui portoit la Cornette-Blanche du Duc de Mayenne, le Comte d'Oostfrise Allemand, le Marquis de Magnelais, Boisdauphin, Médavi, Longchamp, Falandre, Fontaine-Martel, & les Colonels Thenissay, Disimieux & la Châteliere y demeurent prisonniers. Les vainqueurs y prirent vingt Cornettes de Cavalerie, l'Etendart des Lances Flamandes, celui de la Colonelle des Reîtres, vingt-quatre Enseignes de Suisses, soixante Drapeaux aux troupes Françoises, huit pieces de Canon, tout le bagage & les munitions qui suivoient l'armée. Le Roi ne perdit pas cinq cent hommes, parmi

---

ou en voulant passer la riviere. Le Maréchal de Biron dans sa lettre à M. du Haillan compte environ dix-neuf cent chevaux de tués. Le Roi dans une lettre écrite au Maire de Langres le soir du jour de la bataille, marque qu'il y avoit eû douze cent Lansquenets de l'armée de la Ligue tués sur la place & autant de l'Infanterie Françoise, neuf cent ou mille Cavaliers sans, compter plusieurs autres qui se noyerent au passage de la riviere d'Eure, ce qui seroit encore fort éloigné du compte de Davila. Il est vrai que le Roi ajoutoit qu'il ne croyoitpas que de l'armée ennemie, composée de seize mille hommes, le quart se fut sauvé. Mais parmi ce grand nombre il faut comprendre vingt-quatre Enseignes de Suisses & vingt Enseignes de troupesFrançoises qui se rendirent au Maréchal de Biron, & les prisonniers qu'on fit dans la déroute, tant en deçà, qu'au de-là de l'Eure, & ceux qui furent assommés par les Paysans, en sorte que le nombre des morts ne monta jamais à six mille. Une victoire si complette ne coûta au Roi que cinq cens hommes : on en célébra la mémoire par un médaillon qui porte d'un côté le Buste de Henri IV. & pour légende : *Henricus IV. Franc. & Navarr. Rex Christianissimus.* Et au revers est un trophée d'armes & cette inscription : *Victoria Ivriaca.*

Les Officiers Ligueurs tués à Ivry, furent le Comte d'Egmond, Eric bâtard de Brunsvvick, d'Arconat, Jean de Vivonne de la Chateigneraye. Le Comte d'Ostfrise, Commandant des Réistres, y fut fait prisonnier, aussibien que Bois-Dauphin, Cigogne, Chantelou, Medavy, Fontaine Martel, Longchamp, Lodon ou Lodouen, Falandre, Enguessan, Falandre, le Marquis de Maignelais, Thenissay, Treusail, la Casteliere, Disimieux & un très-grand nombre d'Officiers. Le Roi y perdit Charles de Balsac de Clermont, Capitaine des Gardes du Corps, Theodoric de Schombert, Commandant des Réistres, Longaunai, de Crenay, de Pas de Feuquieres. Le Marquis de Nesle & Lavergne moururent de leurs blessures. Les autres blessés furent le Baron de Biron, d'Angennes de Mont-Louet, Jacques de l'Hôpital, Comte de Choisi, François de Daillon, Comte du Lude, d'O & le Baron de Rosny, qui malgré six blessures de lance, d'épée & de feu, fit des prisonniers de conséquence, & entr'autres Cigogne avec la Cornette Blanche du Duc de Mayenne. *De Thou, Liv. XCVIII. Daniel, Tome IX. Mem. de Sully, Tom. I. Liv. III.*

lesquels on compta Clermont Capitaine de ses Gardes, un Colonel Allemand, Crenay qui portoit la Cornette du Duc de Montpensier, Longaunai Gentilhomme Normand, qui fut tué dans la mêlée à l'âge de soixante & douze ans, & le Marquis de Nêle, qui mourut quelque temps après de ses blessures. Parmi les blessés, dont le nombre ne monta pas à deux cent, on compta le Baron de Biron, les Comtes de Choisy & du Lude, Maximilien de Rosni, Montlouet, d'O, Lavergne, qui guérirent tous en peu de jours.

Telle fut la Bataille donnée le quatorze Mars dans la plaine d'Ivry. Si le Roi y donna des preuves éclatantes de sa valeur & de sa haute prudence, il est certain qu'après lui on fut redevable de la victoire au Maréchal d'Aumont, au Baron de Biron, & au Duc de Montpensier. Les deux premiers dès le commencement de l'action arrêterent par leur valeur la premiere fougue des Lances Flamandes, qui après avoir renversé tout ce qui se présentoit devant elles, avoient pénétré jusqu'à l'artillerie du Roi, & sur la fin du combat, ils enfoncerent & détruisirent les Carabins, qui après avoir fort endommagé l'Escadron du Roi, caracoloient dans la Campagne, & harceloient les autres Escadrons, dont ils retardoient la victoire. Le Duc de Montpensier y contribua, en s'acharnant contre l'aile droite des ennemis, où étoit la fleur de la jeunesse de la Ligue. Quoiqu'il eût eu un cheval tué sous lui, & qu'on n'eût pu le remonter qu'avec un extrême danger, puisqu'il vit tomber à ses côtés Crenay qui portoit sa Cornette, que l'on n'arracha aux ennemis qu'après les plus grands efforts ; le Duc combattit avec tant de bravoure, qu'il enfonça & mit en déroute les ennemis, & fut encore des premiers à joindre le Roi dans la poursuite des fuyards. Dans tous les événemens de cette Bataille, où des deux côtés la Cavalerie eut la plus grande part, la Noblesse Françoise fit des prodiges de valeur. Comme elle ne combattoit que pour la gloire, couverte d'armures de très-bonne trempe & montée sur d'excellens chevaux, elle remporta la victoire dans toutes les charges qu'elle fit, sans employer d'autres armes que le pistolet & l'épée, contre le choc furieux des lances, dont ces Gentilshom-

Henri IV. 1590.

mes ſentirent d'autant mieux le deſavantage, que c'étoit moins l'ordre & la diſcipline des Généraux que leur propre commodité qui leur avoit appris à n'en plus faire uſage. Du côté des Ligueurs, le Vicomte de Tavannes fit une très-grande faute, en rangeant les Eſcadrons ſi près les uns des autres, qu'ils ne pouvoient faire la moindre évolution, ſans ſe mettre mutuellement en deſordre : enſorte que non-ſeulement les Reîtres, qu'on regardoit comme fort redoutables, demeurerent inutiles, mais que le Duc de Mayenne même,malgré ſon habileté à ſe démêler d'un ſi grand déſordre, ne pût faire aucun uſage de la force de ſes lances.Exemple fameux qui prouve, que dans le mêtier de la guerre, la prudence & la valeur ne ſuffiſent pas aux Généraux, s'ils n'y joignent des forces naturelles & un corps bien organiſé. On remarqua auſſi la ſotte vanité des Flamands qui, par mépris, ayant voulu renverſer l'Artillerie avec les croupes de leurs chevaux, rompirent leurs rangs, de maniere qu'il fut aiſé de les enfoncer & de les battre ; car s'ils euſſent chargé le Duc de Montpenſier, qui ſuivoit le Grand Prieur, avec la même furie qui leur avoit fait percer l'eſcadron de ce dernier, le Duc de Nemours qui marchoit après eux, auroit fait une ſeconde charge, & déterminé de ce côté-là la victoire en faveur de la Ligue. On vit en même temps éclatter la juſtice & la clémence du Roi par des traits qu'on n'oubliera jamais. Ce Monarque fit un exemple mémorable de ſévérité en ordonnant de faire main baſſe ſans exception ſur les Allemands qui avoient violé leur parole, & ſignala ſa bonté en accordant la vie, non-ſeulement à ceux qui ſe rendirent de bon gré, mais encore aux priſonniers qu'on fit dans le combat. On ne remarqua pas moins ſa prudence & les raiſons d'Etat qui le guidoient : ſachant combien la Nobleſſe aime la Nobleſſe, & combien dans les guerres civiles ceux-mêmes qui combattent avec le plus d'acharnement les uns contre les autres, ſont étroitement unis par les liens du ſang ou de l'amitié, il en parut toujours vivement occupé & touché, juſqu'à crier ſouvent à haute voix dans la plaine, qu'on épargnât la Nobleſſe Françoiſe : action ſi bienfaiſante & ſi généreuſe, qu'elle lui ga-

gna pour toûjours les cœurs des ſiens, & lui mérita même des éloges de la part de ſes ennemis, qui avouoient qu'un Vainqueur qui épargnoit avec tant de tendreſſe le ſang de ſes ſujets & de ſes enfans, même déſobéiſſans & rébelles, étoit bien digne des titres de pere & de Roi. On ne fut pas moins ſatisfait de l'affabilité avec laquelle ce Prince ſoupant en public à Roſny le ſoir même de la bataille, admit ſes Généraux à ſa table en proférant ces paroles mémorables, que ceux qui partagent les mêmes dangers, ſont dignes de partager les mêmes honneurs & les mêmes avantages. Durant le ſouper il eut l'attention de nommer par leur nom tous ceux qui étoient preſens, en les comblant d'éloges & de careſſes & remerciant juſqu'aux plus ſimples ſoldats pour leur témoigner, même dans ſa détreſſe actuelle, ſa reconnoiſſance pour l'avenir, & leur inſpirer par-là les plus hautes eſpérances & un déſir ardent de s'attacher à lui. Moyens d'autant plus merveilleuſement appliqués aux circonſtances préſentes & à l'état étroit de ſes affaires, qu'il avoit alors beſoin du moindre particulier.

Henri IV. 1590.

La nouvelle de la deroute fut annoncée le lendemain à Paris par du Tremblay, qui étant priſonnier & relâché ſur ſa parole, n'avoit point combattu à Ivry, & avoit eu le loiſir de ſe retirer des premiers. Il la porta d'abord à l'Archevêque de Lyon, Vice-Chancelier & Chef du Conſeil de la Ligue, qui en fit part au Légat & aux Ambaſſadeurs d'Eſpagne. Tous accablés de ce revers, craignirent avec raiſon que cette nouvelle ne fit révolter le peuple, & ne cauſât un très-grand déſordre dans la Capitale, qui s'attendant à tous momens à ſe voir délivrée, par une victoire complette, des extrêmités où elle étoit réduite, & ſe voyant privée, de toute eſpérance de s'en tirer par la voye des armes & à force ouverte, penſeroit à s'en délivrer par celle des négociations : la famine étant l'aiguillon le plus vif & le plus puiſſant pour ſoulever la populace, qui n'étant point retenue par le frein de l'honneur, incline toujours aiſément à ſaiſir ſon avantage preſent. Pour remedier à cet inconvénient, autant qu'il étoit poſſible, après une longue délibération, ils réſolurent que les Prédicateurs, qui avoient

Les Prédicateurs annoncent cette défaite aux Pariſiens.

Henri IV. 1590.

un très-grand crédit sur l'esprit du peuple, lui annonceroient dans leurs sermons la nouvelle de la bataille, & tâcheroient par leur éloquence de rassurer les esprits & de les disposer à résister constamment au coup terrible qu'on venoit d'essuyer. Dom Christin de Nice s'acquitta le premier de cette commission dans un sermon qu'il fit au peuple le vendredi seize de Mars. Dans la premiere partie de son discours, il amena à propos ces paroles, *Quos amo, arguo & castigo*, (je reprens & je châtie ceux que j'aime) qu'il paraphrasa en présageant que Dieu ne manqueroit pas d'éprouver la foi & la constance des Parisiens, comme il avoit autrefois éprouvé celle de son peuple bien aimé, ainsi qu'il le montra par plusieurs exemples de l'Ecriture; que c'étoit ainsi qu'il avoit coutume d'éprouver la force du courage de ses Elus; & dans sa seconde partie il se leva en chaire, tenant à la main une lettre, & comme s'il l'eût reçue dans le moment, il dit qu'il étoit fâché d'avoir fait en ce jour moins la fonction d'un Prédicateur que d'un Prophete, & que Dieu par sa bouche avoit voulu annoncer au peuple de Paris l'épreuve qu'il lui préparoit, & qu'il ne pouvoit lui découvrir qu'avec une tristesse profonde: que l'armée Catholique avoit été défaite par les ennemis, dans une bataille donnée depuis deux jours. A ce premier avis il ajouta, avec son éloquence véhémente, des exhortations si pathétiques, & des prieres si efficaces, que le peuple qui l'écoutoit, loin de faire le moindre bruit, se montra très-disposé à défendre Paris & la Religion sans craindre les horreurs de la famine, ni les maux d'un siege dont il se voyoit menacé. Guillaume Roze, Boucher, Prévost & tous les autres Prédicateurs imiterent l'exemple de Dom Christin, & enfin le Prélat François Panigarole, qui avoit toûjours un fort nombreux auditoire par sa réputation d'éloquence, quoiqu'il prêchât en Italien.

Ils se préparent à soûtenir un siege.

Trois jours après, le Duc de Mayenne arriva, sans pouvoir néanmoins se résoudre à entrer dans Paris, où il craignoit de voir renouveller les événemens tragiques, auxquels la fureur populaire s'étoit si souvent portée depuis quelques années. Il s'arrêta à S. Denis, où le Cardinal Lé-

gat, l'Ambaſſadeur Mendozza, le Commandeur Morreo, l'Archevêque de Lyon, Villeroi & enfin les Principaux de Paris allerent promptement le trouver. Ces perſonnes, mais ſurtout la Ducheſſe de Montpenſier ſa ſœur, dont le génie impétueux étoit un des plus fermes appuis de la Ligue, l'informerent de la bonne diſpoſition du Peuple à défendre la Capitale juſqu'au dernier ſoupir. Le Duc loua d'abord cette réſolution généreuſe, puis s'entretint avec eux ſur l'état actuel des affaires, en leur faiſant voir que c'étoient moins les forces des ennemis, que le déſordre des Réiſtres, & quelques autres accidens imprévûs qui avoient cauſé la perte de la bataille, puiſque ſon armée, & ſur-tout ſa Cavalerie avoit été moins défaite que débandée, & qu'il eſperoit en remettre bien-tôt ſur pied une plus forte que la premiere : qu'il étoit aſſuré que le Pape & le Roi d'Eſpagne n'abandonneroient jamais la Religion ni le Royaume, & qu'ils les défendroient d'autant plus vivement, que le péril étoit plus preſſant : qu'ainſi l'on verroit dans quelques ſemaines reparoître une armée plus puiſſante, compoſée de troupes fraiches & entieres, avec leſquelles il eſperoit accabler les troupes du Navarrois épuiſées de fatigues : que tout dépendoit d'arrêter ſa premiere fougue, & de ſoutenir courageuſement les premieres opérations du Siége, que l'ennemi alloit indubitablement mettre devant Paris : que pour le ſoutenir il ſe renfermeroit, ſi l'on vouloit, dans cette Ville, afin d'encourager les habitans, par ſon exemple, à endurer les extrémités de la famine : qu'au reſte il ne craignoit point les ennemis, & jugeoit plus avantageux, & pour le bien général de la Ligue, & pour le ſecours de Paris en particulier, de ſe porter en perſonne ſur les frontieres de Picardie, pour y raſſembler promptement une armée, y recevoir les troupes auxiliaires de Flandres & de Lorraine, & revenir avec des forces ſuffiſantes pour faire lever le ſiége, où il étoit ſûr que les ennemis échoueroient, pour peu qu'on eût la patience de ſouffrir quelques incommodités : qu'il laiſſeroit, en ſa place, à Paris le Duc de Nemours, ſon frere, jeune Prince d'une haute valeur, & le Chevalier d'Aumale, ſon Couſin, pour

Henri IV. 1590.

commander les troupes, & pourvoir à la discipline militaire, pour la défense de la Capitale : que du reste le Cardinal Légat y résidant avec les Ministres du Roi Catholique & le Conseil zelé des Seize, il ne doutoit pas que la prudence ne présidât à toutes les démarches & les mesures qu'ils jugeroient convenables : que pour montrer combien peu il craignoit que la Ville ne tombât au pouvoir des ennemis, & pour gage du prompt secours qu'il alloit leur préparer, il laisseroit dans Paris, sa mere, sa sœur, sa femme, & ses enfans, pour y partager la fortune que courroient les habitans : & qu'enfin il suffisoit d'accoûtumer le peuple à résister à la famine, & qu'on ne pouvoit en attendre que le succès le plus heureux, le triomphe de la Ligue, & la ruine totale de ses ennemis. Tout le monde aprouva ce conseil : les Chefs du peuple promirent de demeurer unis & résolus de se défendre jusqu'à la mort, suppliant seulement le Duc d'user de la plus grande célérité, pour ne pas réduire aux dernieres extrémités cette multitude, qui par zele pour la religion, & par confiance en ses promesses, étoit prête à braver courageusement les périls multipliés & terribles qui la ménaçoient.

Le Duc de Mayenne va sur la frontiere de Flandres pour obtenir du secours.

Le Duc prit le lendemain la route de Picardie, pour s'y aboucher avec le Duc de Parme, Général des Armées du Roi Catholique dans les Pays-Bas. Il sentoit que tout dépendoit de cette démarche, & que si les Espagnols ne se hâtoient de lui accorder de puissans secours, il ne pourroit jamais former à temps une armée capable de faire lever le siege de Paris. Cependant on commença dans cette Capitale à reparer les murs avec la derniere activité, à creuser les fossés, à placer le canon sur les remparts, à faire prendre les armes au peuple, & sur-tout à prevenir, autant qu'on le pût, la disette de vivres dont on étoit menacé. Le Roi, depuis sa victoire, avoit pris Mante & Vernon, où il fut obligé de s'arrêter, contre son gré & sa résolution; le mauvais temps & les pluyes continuelles & abondantes avoient inondé les campagnes, & gâté les chemins : elles empêchoient l'armée de marcher avec du bagage & de l'Artillerie : à peine les hommes & les chevaux pouvoient-ils se tirer & se mettre

à couvert

à couvert dans les maisons. En même temps le Roi reçut la nouvelle d'un autre combat, donné en Auvergne, sous les murs d'Issoire, où Florat & Chazeron qui commandoient en son nom, avoient défait & tué le Comte de Randan, Général des troupes de la Ligue dans ces quartiers, & après lui avoir tué deux cens hommes, ils s'étoient rendus maîtres de cette Place. Il en reçut de pareilles du Pays du Maine, où Gui de Lansac, qui commandoit les Ligueurs, avoit attaqué de Hertré, Gouverneur d'Alençon, Chef des Royalistes, avec une issue aussi funeste : car Lansac, après avoir perdu trois cent soldats, & vû dissiper le reste, avoit été forcé de prendre la fuite, & de laisser les troupes du Roi maîtresses de la campagne dans cette Province. Ces mêmes nouvelles répandues successivement dans Paris, inquiétoient vivement ceux qui étoient à la tête des affaires, mais surtout le Cardinal Légat qui en portoit principalement le poids ; chacun s'imaginoit, que comme il représentoit la personne du souverain Pontife, dans une cause où la religion étoit le grand objet, il devoit fournir des secours d'hommes & d'argent, pour réparer les désastres qu'éprouvoient les Ligueurs. Le Duc de Mayenne même se plaignoit publiquement, & avoit écrit au Pape avec liberté, que l'épargne, avec laquelle il appuyoit une cause si juste, étoit la premiere source de tous les malheurs. Les Ministres d'Espagne faisoient les mêmes plaintes : ils prétendoient que c'étoit la faute du Légat, si le Roi Catholique n'avoit pû obtenir ses demandes ; que tandis qu'il soutenoit par ses troupes & ses trésors la religion chancelante, au préjudice de ses propres intérêts, le Pape mal-à-propos œconome, & nourissant dans son cœur des sentimens équivoques, n'envoyoit point les secours nécessaires & si souvent promis, & ne s'intéressoit nullement à ce qu'on donnât satisfaction à leur maître, qui, lorsqu'on auroit acquiescé à ses justes demandes, feroit les derniers efforts pour la cause commune. Les Parisiens ne tarderent pas non plus à murmurer : déja mécontens de la nécessité présente, & de la cherté exhorbitante des vivres, ils sollicitoient avec importunité, le Légat de leur obtenir du Pape des secours & des soulagemens, pendant qu'ils

Henri IV. 1590.

étoient disposés à tout souffrir, & à tout entreprendre pour la Foi Catholique & la défense de la Sainte Eglise. Le Légat, ainsi obsedé de toutes parts, étoit dans une très-grande agitation d'esprit; elle fut portée à son comble par la nouvelle qu'il reçut de l'arrivée & des négociations du Duc de Luxembourg qui avoit presqu'entierement détaché le Pape du parti de la Ligue: ensorte que S. S. paroissoit mécontente de la résolution qu'il avoit prise de venir à Paris, au lieu de demeurer dans un pays neutre, où il eût fait le personnage de médiateur désintéressé entre les deux partis, & d'entremetteur d'une paix qu'on auroit pû conclure sans danger, ni préjudice pour la religion catholique.

Le Duc de Luxembourg étoit allé à Rome, en qualité d'Ambassadeur des Catholiques attachés au parti du Roi, mais en effet pour tâcher de reconcilier le Roi même avec le Pape & l'Eglise, & dissiper les préventions que les Ligueurs avoient inspirées contre lui, & qu'on adoptoit assez généralement à Rome, comme si ce Prince eût été un hérétique opiniâtre, le persécuteur des Catholiques, un rebelle au Saint Siége, & le plus implacable ennemi de l'Eglise. Le Duc s'étoit d'abord arrêté à Venise, pour conferer avec le Senat sur les voyes qu'il falloit prendre, & après avoir tout concerté sur les sages avis de cette Compagnie, il continua hardiment sa route vers Rome. Dès les premieres audiences, il mit adroitement sur le tapis les raisons des Catholiques, pour les justifier de ce qu'ils suivoient le parti du Roi, & prétendit que leur conduite tournoit à l'avantage de la religion, en n'abandonnant pas leur légitime souverain à la séduction des Huguenots, mais en le retenant par leurs protestations, & l'obligeant par des instances respectueuses, & faites à propos, de rentrer dans le sein de l'Eglise: que ce seroit le précipiter dans le désespoir que de le forcer à ne trouver d'asile, qu'entre les bras des hérétiques. Ensuite il exposa au Pape les intérêts, qui, sous ombre de piété, & sous le voile de la religion, faisoient agir les Chefs de la Ligue; il lui représenta que sous ce prétexte ils ne cherchoient qu'à enlever la couronne au légitime Successeur, pour la faire tomber au pouvoir des Princes

étrangers, ou pour démembrer le Royaume : que ce dessein, outre qu'il étoit injuste & contraire aux loix divines & humaines, étoit extrémement préjudiciable à la religion même, & au Saint Siége, qui perdroit une couronne la plus puissante protectrice de l'Eglise, & la verroit passer sur la tête de plusieurs petits Princes foibles ou tyrans, ou la réunir par l'oppression de la Nation Françoise à la Monarchie Espagnole, déja si redoutable : qu'il étoit bien plus juste, plus aisé, plus avantageux à toute la Chrétienté, d'inviter le Roi à se convertir, & de l'y disposer : que non seulement ce Prince y inclinoit, pourvû qu'on prît les voyes décentes & convenables à son honneur & à la gloire d'un Roi de France, mais qu'il y étoit même engagé par la nécessité de ses affaires, éprouvant chaque jour combien peu il avoit de fonds à faire sur les Huguenots, pour conquerir sa couronne : puisque, dans les occasions les plus importantes, il étoit ordinairement redevable de ses succès aux forces des Catholiques, qui le suivoient en grand nombre, mais qui l'abandonneroient infailliblement, s'il ne pensoit point à se réunir à l'Eglise.

Ces réflexions détaillées avec toutes leurs circonstances, & appuyées de l'éloquence de l'Ambassadeur, firent une vive impression sur l'esprit du Pape. Le Duc de Luxembourg lui fit encore observer que Sa Sainteté ne devoit pas s'imaginer, que les Catholiques attachés au Roi fussent foibles ou en petit nombre, mais qu'ils formoient la meilleure, la plus saine, & la plus forte partie du Royaume; qu'il y avoit très-peu de Noblesse dans le parti de la Ligue, qui n'étoit qu'un ramas de peuple turbulent, sans principes de conduite, & sans lumieres ; que d'ailleurs presque tous les grands Prélats de France s'étoient déclarés pour le Roi, sous la promesse qu'il avoit donnée de se faire Catholique, & d'abjurer le Calvinisme. Outre la crainte de perdre le Royaume de France, & d'accroître la puissance Espagnole, le Pape envisagea encore le danger de mécontenter tant de Noblesse Catholique réunie, & qu'il ne seroit point aisé de vaincre à force ouverte : d'où il inféra qu'il étoit plus à propos de chercher des expédiens & des

Henri IV. 1590.

remédes doux, de gagner l'esprit du Roi, & de réunir ceux des François, en pacifiant le Royaume. Enfin l'Ambassadeur l'assura que les Cardinaux de Bourbon, de Lenoncourt, & de Gondi, joints à l'Archevêque de Bourges, & à d'autres Prélats, avoient fait les mêmes représentations au Légat, en l'exhortant & le conjurant de demeurer neutre, jusqu'à ce que Sa Sainteté parfaitement informée de tout, lui donnât les ordres qu'elle jugeroit les plus convenables. Le Pape commença à soupçonner, comme les autres, que le Cardinal Gaëtan pouvoit bien avoir trop de penchant à favoriser les vûes des Espagnols; en conséquence il n'ajouta plus tant de foi à ses dépêches, & ne lui accorda que difficilement de l'argent.

Le Légat au milieu de tant d'obstacles, soit pour se laver du reproche d'être trop attaché au Roi d'Espagne, soit pour regagner la réputation de Ministre neutre & désintéressé, qu'il eût beaucoup mieux fait de se conserver d'abord, soit pour détourner le Siége dont Paris étoit menacé, com-il le disoit aux Ambassadeurs d'Espagne, fit proposer au Maréchal de Biron de s'aboucher avec lui à Noisy, Château du (*a*) Cardinal de Gondi à quelques lieuës de Paris, afin de trouver ensemble quelques remedes aux maux publics. Le Roi qui gagnoit toujours à montrer ses bonnes dispositions envers le saint Siége, & son désir de terminer la guerre, permit au Maréchal d'accepter l'entrevûe : on en convint de part & d'autre, & elle eut lieu quelques jours après. Le Maréchal, le Baron de Givri, Revol Sécretaire d'Etat, Liancourt & la Verriere, y assisterent de la part du Roi ; les Députés du parti contraire furent le Cardinal Légat, Villeroi, le Marquis de Belin, & quelques autres Seigneurs attachés à la Ligue. On se fit l'accueil le plus gratieux de part & d'autre : cependant la conférence n'aboutit

(*a*) Il appartenoit au Maréchal de Retz, frere de ce Cardinal. Le Maréchal de Biron dans sa lettre à M. du Haillan du 24 Mars 1590, parlant de cette conférence qu'on proposoit, dit : » le Saint Pere m'a envoyé un Bref authentique & le Légat une lettre à quatre pieces, le tout bien honorablement : je ne sai si je m'aboucherai avec M. le Légat, comme il montre désirer » la conférence se tint, mais infructueusement.

à rien. Le Légat fit tous ses efforts pour engager les Catholiques à abandonner le Roi, ou à différer le Siége de Paris qu'ils méditoient, sans leur donner d'assurance solide d'une paix prochaine; de l'autre côté, le Maréchal sollicita le Légat d'offrir au Roi des facilités, & de l'exhorter à se faire Catholique, en promettant de ramener à l'Eglise tous ceux de ses sujets qui s'étoient séparés d'elle. Des vûes si différentes n'étoient pas conciliables, & la politique des deux partis ne permettoit pas que l'un l'emportât sur l'autre: ainsi l'on se sépara sans succès, & sans rien conclure, le Légat n'ayant obtenu ni le titre de médiateur, ni détaché les Catholiques du parti du Roi, ni fait différer le Siége de Paris, qui étoit, peut-être, son principal but dans cette entrevûe. La rupture de la conférence n'entraîna pas néanmoins celle de toute négociation. Villeroi, soit dans l'espérance de parvenir enfin à un accommodement solide, soit dans la vûe de retarder les progrès du Roi, entama, du consentement du Duc de Mayenne, une négociation avec du Plessis Mornai, ancien Serviteur & Confident intime du Roi, mais, par son attachement au Calvinisme, peu propre à faire réussir cette affaire.

Le Roi prend toutes les villes voisines de Paris.

Le Roi qui ne consumoit pas inutilement le temps, pendant toutes ces ouvertures de paix, & qui savoit que plus ses ennemis seroient réduits à l'étroit, plus il obtiendroit des conditions avantageuses, donnoit tous ses soins à s'emparer des postes voisins de la Capitale, en se rendant maître de tous les passages par où l'on y conduisoit des vivres; il songeoit à fermer le cours des rivieres & les avenues de la campagne, afin d'obtenir par la famine une reddition qu'on regardoit comme presqu'impossible par la force des armes. Il partit donc de Mante avec son armée le vingt-neuf de Mars, & emporta d'emblée, Chevreuse, Montlhery, Lagni & Corbeil, tous postes très-propres à resserrer Paris, & vint le cinq d'Avril camper devant Melun. Cette Ville est petite, mais bien fortifiée, & à sept lieuës de Paris: la Seine qui s'y divise en deux bras, la partage en trois parties qui se communiquent par deux ponts. Fouronne y commandoit avec soixante chevaux

Henri IV. 1590.

& cinq cent hommes de pied, mais dépourvûs des choses nécessaires pour se défendre long-temps, & d'ailleurs consternés par la victoire du Roi. Ils firent néanmoins d'abord bonne contenance, parce qu'ils se voyoient soûtenus de cinq cent Bourgeois bien armés, & qui montoient la garde comme eux; mais dès qu'on eût battu le ravelin de la porte avec sept canons & deux grosses coulevrines, l'Infanterie du Roi, accoûtumée à surmonter les plus grands obstacles, y donna l'assaut avec tant de valeur, que, quoique la brêche fut fort haute & très-peu large, les Royalistes emporterent le ravelin & la porte avec perte de plus de soixante hommes du côté des assiégés, qui s'étant retirés au-delà du second pont à l'extrêmïté & à l'opposite de la ville, mirent le feu à celle qu'ils abandonnoient pour arrêter la fougue des Vainqueurs qui les poursuivoient chaudement. L'incendie consuma plusieurs maisons & les autres furent abandonnées au pillage. L'autre partie de la ville, où les assiégés s'étoient retirés, étant absolument hors d'état de faire résistance, promit de se rendre, si elle n'étoit sécourue dans deux jours, ce qu'elle fit.

On tente différentes voyes d'accommodement sans rien conclurre.

Pendant que le Roi logeoit dans le Fauxbourgs de cette ville, Villeroi vint l'y trouver avec un sauf-conduit. Ce Seigneur qui s'apperçut que du Plessis Mornay, dans la crainte que le Roi ne changeât de Religion, agissoit froidement dans la négociation, avoit obtenu, par l'entremise de la Verriere, la permission de s'aboucher avec le Roi en personne, & étoit venu pour cet effet le trouver à Melun. Le Duc de Mayenne alors retiré à Soissons, n'avoit pas d'abord voulu permettre que Villeroi entamât cette négociation, craignant qu'on n'attribuât cette demarche à un défaut de courage de sa part après sa défaite; mais ensuite, soit que par ces défiances d'accommodement il voulut piquer d'honneur les Espagnols, pour en tirer de plus prompts & de plus puissans secours, soit qu'il esperât de rétarder par cette négociation le siege de Paris, soit qu'il voulût pénétrer par cette voye les desseins & les intentions du Roi, soit enfin qu'il écoutât tous ces motifs à la fois, il permit à Villeroi d'aller trouver ce Prince & de commencer la

négociation. Villeroi fut admis à l'audience du Monarque qui le reçut avec affabilité : il commença avec cette éloquence féconde & touchante qu'il devoit moins à l'art, qu'à la nature, à lui peindre les dangers & les malheurs qui déchiroient sa Patrie, dont le sort l'intéressoit, & qu'il désiroit de préserver de ces troubles funestes : qu'il avoit obtenu la permission du Duc de Mayenne, Chef de la Ligue, de passer dans le camp de Sa Majesté pour chercher de concert avec elle, quelque remede propre à assoupir & à terminer les différends, & parvenir à la paix, s'il étoit possible : qu'il esperoit avec confiance que Sa Majesté ne désireroit pas moins ardemment de terminer les guerres civiles, & de rendre le repos & le calme à un Royaume, que Dieu, les droits du Sang & sa valeur lui avoient destiné : que le remede unique & efficace pour parvenir à un si grand bien, étoit très-aisé, & dépendoit absolument de sa volonté : que tout consistant de sa part à changer de Religion, le Duc de Mayenne promettoit de le reconnoître pour son Souverain, dès qu'à la réquisition des Catholiques, & non par timidité ou pour céder à leurs menaces, il se résoudroit à rentrer dans le sein de l'Eglise Catholique : qu'ainsi il dépendoit uniquement de Sa Majesté non-seulement de pacifier son Royaume, mais encore de se voir le Monarque le plus florissant, le plus puissant, le plus respecté & le mieux servi que la France eut vû depuis long-temps » Sire, ajoûta-t-il, jamais conjoncture ne fut plus favorable à cette résolution. Après la victoire signalée que » Votre Majesté vient de remporter sur ses ennemis, on » ne pourra dire que la crainte soit le motif de votre conversion, ni que la violence vous force à embrasser la Religion Catholique : on regardera cette démarche si utile, comme un mouvement de votre propre volonté, » de votre conscience & de votre choix : une démarche si salutaire & faite si à propos, rendra votre victoire aussi » avantageuse, que votre valeur l'a rendue illustre & glorieuse : vous en retirerez les douceurs de la paix, qui doivent être le véritable but de toutes les victoires ; mais » surtout de celles qu'on remporte sur ses concitoyens : vo-

Henri IV. 1590.

» tre clémence vous soumettra plus de villes en un jour que » la force de vos armes, toutes victorieuses qu'elles sont, » ne vous en conquereroit pendant toute votre vie : en pour- » suivant votre victoire les armes à la main, quels fruits en » récueillerez-vous ? Des dégats infinis, des calamités dé- » plorables, la ruine des forteresses, le sac des villes, le » carnage des Habitans, la désolation des Provinces dont » vous êtes naturellement le maître. Ces malheurs re- » tomberont donc directement sur Votre Majesté ; mais si » elle daigne terminer la guerre par sa conversion, sa » victoire assurera à tout le Royaume la paix, la tranquil- » lité, la joye & la sûreté, fruits infiniment plus doux & » plus précieux pour un Souverain légitime, que toutes les » victoires & les conquêtes imaginables : Considérez pour » un moment, Sire, que la victoire d'Ivri, toute complette » & signalée qu'elle ait été, n'a ni consterné les Villes, ni » attérré les Partisans de l'Union, aucun ne s'est déterminé » à quitter ce parti pour passer dans celui de Votre Majes- » té. Cette constance a pour principe la force, & l'empire » qu'a la Religion sur les cœurs de tous les hommes, jusqu'à » leur faire endurer tous les malheurs imaginables, plutôt » que de risquer leur conscience & leur salut : eh si le peu- » ple des villes une fois animé de ce motif montre tant de » fermeté, qui ne sent que les autres en marqueront en- » core davantage ? Le Duc de Mayenne & les autres Chefs » de l'Union, le Pape & le Roi d'Espagne sont résolus d'em- » ployer toutes leurs forces pour conserver la Religion : Vo- » tre Majesté n'ignore pas, elle l'a même éprouvé de la part » des Huguenots, que le motif de la Religion est si puissant, » qu'il rend les courages invincibles, & qu'on ne peut les » dompter, ni par les armes, ni par la violence : les Etran- » gers eux-mêmes pour leurs propres intérêts ne pourront- » ils point se prévaloir de ce prétexte de Religion ? S'il a » autrefois porté les Huguenots à traiter avec les Anglois, » seroit-il étonnant que dans la nécessité présente, il forçât » les Catholiques à acquiescer aux demandes des Espagnols ? » C'est un danger qu'on ne sauroit trop prévoir ni prévenir » trop promptement, pour tranquiliser les consciences, &

ne

» ne pas précipiter les peuples dans le désespoir : remettez-
» vous, Sire, devant les yeux combien de villes grandes
» & fortes il vous reste à prendre, de Provinces à soumet-
» tre, de forteresses à emporter, d'armées à vaincre par le
» droit de la guerre, tandis qu'en un jour vous pouvez
» surmonter ces obstacles en satisfaisant vos sujets sur l'ar-
» ticle de la Religion. A la vérité Votre Majesté a remporté
» une victoire éclatante, mais ne sent-elle pas qu'il est de la
» prudence de fixer l'inconstance de la fortune, & de ne pas
» exposer au sort journalier des armes les avantages qu'elle
» peut obtenir de sa modération & de sa bienveillance pour
» ses sujets? Le temps & les circonstances actuelles vous pres-
» sent, Sire, de prendre une résolution si salutaire & si di-
» gne de vous, & de ne pas attendre que le Duc de Mayen-
» ne & les autres Chefs de la Ligue ayent pris des engage-
» mens indissolubles avec le Roi d'Espagne, dont les se-
» cours leur sont nécessaires pour continuer la guerre. L'hon-
» neur & l'intérêt concourent à vous inspirer cette géné-
» reuse résolùtion. Non; Sire, comblé des graces & des
» bienfaits du Ciel, vous ne pouvez plus différer votre con-
» version, & c'est une démarche que Votre Majesté peut
» faire aujourd'hui, sans compromettre sa gloire & sans
» qu'on puisse dire qu'elle s'y soit portée par crainte ou par
» lâcheté. »

Le Roi répondit avec bonté qu'il louoit les intentions droites de Villeroi pour rétablir la paix dans le Royaume, & voyoit avec plaisir les dispositions favorables du Duc de Mayenne : qu'il reconnoissoit qu'il étoit d'abord rédévable à Dieu & ensuite à la Noblesse de son parti de la victoire signalée qu'il venoit de remporter; que Dieu défenseur de la justice & de la raison, protegeroit sa cause, & que cette Noblesse invincible, qui combattoit sous ses étendarts, seroit l'instrument des desseins de la Providence : » la Couronne,
» ajoûta-t-il, m'est dévolue par droit de succession directe
» & naturelle par des voies légitimes, & que personne
» n'ignore, les Princes Etrangers ont visiblement tort de m'en
» disputer la possession, à plus forte raison mes sujets se
» rendent-ils criminels en me refusant l'obéissance qu'il me

Henri IV. 1590.

» doivent, ſans que je les aye jamais offenſé, ni mérité
» l'oppoſition que j'éprouve de leur part. Je me ſuis tou-
» jours conduit avec modération & renfermé dans les bor-
» nes d'une défenſe légitime, ſans faire aux Princes Etran-
» gers, ni aux ſujets de la Couronne la moindre violence,
» ou le moindre préjudice qui pût autoriſer leur vengean-
» ce: mais lorſque je me rappelle la protectiou miraculeuſe,
» & toutes les faveurs dont le Ciel m'a comblé en me prote-
» geant & me défendant contre des perſécutions ſi longues
» & ſi cruelles dans les temps de ma foibleſſe & de mes
» malheurs, quand tout l'Univers paroiſſoit conjuré contre
» moi, je ne puis me perſuader que la divine Providence
» veuille laiſſer imparfait un ſi grand ouvrage : au contraire
» je ſuis convaincu que le Tout-Puiſſant a reconnu la juſtice
» de ma cauſe & exaucé les prieres que je lui addreſſe à
» tous momens du fond du cœur. Je ne crains ni les armes
» de l'Eſpagne, ni les forces des Rebelles, j'eſpere, qu'avec
» l'aide de Dieu & le ſecours de ma brave Nobleſſe, je
» parviendrai à les vaincre & à renverſer leurs deſſeins. Je
» ſai parfaitement que la modération & la modeſtie ſont en-
» core plus de ſaiſon après une victoire, qu'en toute autre
» circonſtance ; je ne prétends ni offenſer, ni opprimer per-
» ſonne, mais me faire obéir, conformément à la raiſon,
» par ceux que la nature a ſoumis à ma puiſſance. Je n'ai
» pour but que d'être Roi en effet, comme je le ſuis par
» mes droits, celui du Duc de Mayenne & de ſes partiſans
» doit être de vivre en paix, en ſûreté & en honneur ſous
» l'empire du Souverain légitime que Dieu & la nature leur
» ont deſtiné : je ſuis prêt de leur donner, à cet égard, tou-
» tes ſortes de ſûretés & de ſatisfactions, de leur accorder
» une part diſtinguée dans mes bonnes graces, & d'oublier
» tout le paſſé : j'aime mieux les vaincre par ma bonté, ma
» libéralité, ma clémence, que de les voir ſuccomber ſous
» l'effort de mes armes. De ces deux partis le premier eſt
» le plus court, & en même temps le plus conforme à mon
» caractére, ennemi du ſang & de la vengeance & naturel-
» lement porté à combler mes ſujets de bienfaits & pacifier
» mon Royaume. C'eſt à moi à faire la loi à mes ſujets, &

» non à eux à me prescrire des conditions : cependant s'ils » sont si allarmés pour leurs consciences & leur Religion, » & qu'ils désirent de la mettre en sûreté, je m'offre à leur » accorder toutes les satisfactions convenables · j'ai déja » donné des preuves suffisantes de la franchise & de la sûreté » de ma parole ; l'ai-je jamais violée par le passé ? Je suis » résolu de l'observer de même à l'avenir. Les Princes, Sei- » gneurs & Gentilshommes attachés à ma personne, & qui » surpassent infiniment en nombre ceux qui suivent le Duc » de Mayenne, se sont bien contentés de la promesse que » je leur avois faite de les laisser jouir en paix de la liberté » de conscience, & de professer librement leur Religion; ainsi » les autres peuvent bien se contenter de la même assuran- » ce, & me permettre de penser à mon salut, par les moyens » qu'il plaira à Dieu de m'inspirer, dans les circonstances, » & de la maniere que je jugerai les plus convenables. »

Ensuite il demanda à Villeroi, s'il avoit vû la promesse & la déclaration qu'il avoit faites après la mort du feu Roi. Villeroi lui répondit, qu'il l'avoit vûe ; & que le Duc de Mayenne & tous les Seigneurs de son parti l'avoient vûe également ; que néanmoins il ne croyoit pas pouvoir, en conscience, sur ce seul engagement, obéir à un Roi qui n'étoit pas Catholique, mais d'une Religion différente de celle qu'ils avoient reçûe de leurs Ancêtres. Le Roi lui répliqua qu'il n'étoit ni infidele, ni payen, ni idolâtre, qu'il adoroit, & servoit le même Dieu que les Catholiques, & qu'il pensoit que la Religion qu'il avoit succée avec le lait, n'étoit point incompatible avec la Religion Romaine : que dans une affaire de cette nature, où il n'y alloit pas moins que de sa conscience & de son salut, il falloit laisser agir Dieu & non pas les hommes; & que ce n'étoit point à coups d'épée ou de pistolets, mais par de charitables instructions qu'il falloit travailler à sa conversion : que s'il avoit refusé de le faire par force, quoique vivement sollicité par le feu Roi, & qu'il touchât, pour ainsi dire à sa perte, à combien plus forte raison, devoit-il le refuser aux instances de ses sujets rebelles, surtout depuis que, graces à Dieu, il en étoit victorieux : que loin d'être opiniâ-

tre, il vouloit céder à la vérité, & ne souhaitoit que d'être instruit, mais qu'en cela même, il prétendoit tranquilliser sa conscience, & que s'il ne gênoit point ses sujets, il n'étoit pas juste qu'ils l'assujettissent à faire, à leur fantaisie, une démarche qui demandoit de mures refléxions, & qui ne pouvoit s'effectuer que dans le temps marqué par la volonté divine : qu'il avoit la conscience timorée, & préféroit son salut à toutes les grandeurs de la terre, & qu'ainsi il vouloit procéder dans cette affaire, non pas à tâtons, mais les yeux ouverts & avec les précautions convenables.

Villeroi répondit que c'étoit parce que tout le monde le regardoit comme un Prince plein de conscience, & attaché à sa religion, qu'on craignoit que, dès qu'il seroit sur le trône, il ne voulut pas permettre à ses sujets de professer une religion différente de la sienne, & qu'il regardoit comme fausse & mauvaise : qu'il avoit toujours entendu dire Théodore de Beze dans le colloque de Poissy, que ces deux religions étoient plus éloignées l'une de l'autre que le Ciel ne l'est de la Terre : qu'au reste c'étoient des disputes qu'on ne devoit pas vuider par la voye des armes : que Sa Majesté avoit toujours dit qu'elle vouloit se faire instruire, sans jamais avoir effectué ce désir; qu'on ne manquoit ni de Prélats, ni de Docteurs, qui lui feroient connoître en peu de temps la vérité; qu'il ne falloit plus continuer la guerre, ni éterniser les discordes, mais consoler par l'exécution de ses promesses, tous ses sujets, tant ceux qui lui avoient facilité sa victoire, que ceux qui, par zele pour leur religion, étoient encore éloignés de lui : enfin, qu'on ne pouvoit dire que les rébelles & les séditieux perpétuassent la guerre, puisqu'au point où en étoient les choses, il dépendoit uniquement de Sa Majesté de leur donner la paix par sa conversion, & que s'il ne l'exécutoit pas, après tant de promesses, on n'imputeroit qu'à lui tous les maux & les malheurs qu'entraîneroit la guerre.

Ces dernieres paroles firent une vive impression sur l'esprit du Roi, qui répondit qu'il vouloit prendre l'avis de ses bons & fideles serviteurs attachés à sa personne, & que

lorſqu'il en auroit conferé avec eux, il lui feroit ſavoir ſa réſolution. Le lendemain, ſur le point de partir de Melun, il fit venir Villeroi, le chargea de retourner vers le Duc de Mayenne, & de lui témoigner, qu'il avoit pris en bonne part tout ce qu'on lui avoit expoſé en ſon nom: qu'il déſiroit de ſe reconcilier avec tous ſes ſujets, de les combler de bienfaits, & en particulier le Duc de Mayenne, & les Princes de ſa Maiſon, s'ils vouloient l'aider à pacifier ſon Royaume, comme ils le pouvoient aiſément, & qu'en ce cas ils pouvoient attendre de lui toutes les ſatisfactions juſtes & raiſonnables : que quant à l'article de la Religion, il avoit déja contenté les Catholiques attachés à ſon parti, & qui étoient conſidérables par leur nombre, leur naiſſance, leurs troupes, leur haute prudence, & qu'il croyoit que tout le reſte des François pouvoit bien s'en tenir à ce qu'ils avoient approuvé : que ſi cependant ils déſiroient de plus grandes ſûretés, & des précautions, pour la conſervation de leur religion, & la tranquillité de leur conſcience, il étoit prêt à leur en accorder des plus amples, après avoir murement réfléchi ſur tout ce que Villeroi avoit repreſenté : mais qu'il ne pouvoit aller plus avant avec lui, puiſque le Duc de Mayenne ne lui avoit donné aucun pouvoir de conclure : & que ſi on lui envoyoit des Députés & des Commiſſaires munis de plein-pouvoirs, il les verroit avec plaiſir, les recevroit bien, & tâcheroit d'accorder au parti du Duc la ſatisfaction la plus complette, par le déſir qu'il avoit de délivrer ſes ſujets des afflictions & des malheurs des Guerres Civiles. Villeroi répondit que la réflexion de Sa Majeſté étoit très-juſte & très-prudente, de ne vouloir traiter qu'avec des perſonnes ſuffiſamment autoriſées à conclure; mais qu'il la prioit de ſe reſſouvenir que le Duc étoit Chef, & non pas maître de ſon parti : qu'il avoit, en cette qualité, des rapports avec tous les Membres, ſans le conſentement deſquels il ne pourroit reconnoître Sa Majeſté pour Roi de France, ni décider rien ſur l'article de la Religion; qu'il falloit qu'il en conferât avec eux, & qu'ils déliberaſſent en commun, comme Sa Majeſté, qui avoit été

HENRI IV. 1590.

si long-temps à la tête des Calvinistes, l'avoit éprouvé personnellement : que tout cela demandoit d'assez longs délais pour rassembler les intéressés, alors séparés & fixés dans différentes Provinces éloignées ; que dans la chaleur de la guerre il étoit impossible de tenir une pareille assemblée, à moins qu'on ne convint d'une suspension d'armes, ou d'accorder le nombre de passeports nécessaires à ceux qui devoient déliberer du sort de l'Etat. Au mot de suspension d'armes, le Roi répondit qu'il ne convenoit pas de la lui proposer : qu'il ne vouloit pas perdre le fruit de sa victoire, par le moindre délai, ni retarder le cours de ses conquêtes, ayant éprouvé combien cela étoit important pour le succès de ses affaires : qu'au reste il laissoit à la prudence du Duc de Mayenne à pourvoir aux moyens de rassembler ses partisans : que pour lui il ne vouloit pas retarder un seul moment les opérations de son armée. Villeroi s'en retourna chargé de cette réponse, & d'autres pareilles que lui fit le Maréchal de Biron, mais sans avoir conclu ni paix ni trêve : & tous les ressorts qu'on avoit fait jouer, pour détourner le siége de Paris, furent inutiles.

Le Roi, à qui s'étoient rendus Creci & Moret, postes foibles, & Provins, Capitale de la Brie, Ville riche, mais peu forte, à vingt lieuës de Paris, se rendit à Nangis, où l'armée, qui s'étoit séparée pour reprendre ses places, vint se rassembler. Il en partit le quinze d'Avril, pour s'emparer de quelques autres Villes situées plus loin, & propres à incommoder & resserrer Paris de plus près. On emporta d'emblée, Montereau, Brie-Comte-Robert, & Nogent sur Seine ; le Bourg de Mery qui voulut faire résistance, fut pris d'assaut & pillé par l'armée. Il ne restoit plus de ce côté-là que Sens, Ville considérable, qui tenoit pour le parti de la Ligue, & située sur les confins de la Brie & de la Bourgogne ; Chanvalon & le Marquis Fortunat Malvicini s'y étoient renfermés, mais il regnoit entr'eux peu d'intelligence. (*a*) Chanvalon épioit l'occasion favorable de

(*a*) Jacques de Harlay de Chanvalon, Gouverneur de Sens, ne songeoit qu'à amuser le Roi, & lui faire différer le siege de Paris en traitant, comme il fit

passer dans le parti du Roi, & d'assurer sa fortune, en lui livrant cette place. Le Marquis au contraire vouloit la défendre, comme son honneur l'exigeoit, n'ayant, en qualité d'étranger, d'autre but que de paroître brave soldat, & de bien servir le Duc de Nemours, dont il commandoit la Compagnie de Gendarmes, en qualité de Lieutenant. Chanvalon avoit traité secrétement avec le Maréchal d'Aumont. Sur ses instances, le Roi s'approcha de la place, & en forma le siége; on dressa des batteries qui commencerent à tirer, dans l'espérance qu'il s'éleveroit dans la ville quelqu'émeute entre les habitans, en faveur du Roi; mais après un assaut donné pour sonder les forces des assiégés, & que le Marquis soutint courageusement avec eux, le Roi qui ne vouloit pas perdre de temps à une conquête si peu importante, ni abandonner celle de Paris, de laquelle tout dépendoit, leva le siége incontinent, & s'occupa à prendre ou à fortifier les autres postes qui pouvoient empêcher le transport des vivres à Paris.

Cependant le Légat inquiet & allarmé du danger qu'il couroit lui-même, & du siége qui menaçoit les Parisiens, avoit fait entamer une nouvelle négociation par l'Evêque de Ceneda avec le Maréchal de Biron, avec qui pour cet effet l'Evêque eut une entrevue à Brie: comme il étoit Venitien, & par cette raison, favorable aux intérêts du Roi, il fut mieux accueilli que tout autre, parla avec la plus grande liberté de la nécessité de la conversion de ce Prince, & demanda ensuite une suspension d'armes, à la faveur de laquelle on pût travailler solidement de part & d'autre au grand ouvrage de la paix; mais cette tentative ne réussit pas mieux que les précédentes, parce que

de la reddition de la place avec le Maréchal d'Aumont qui fut dupe de ce stratageme. Ce Général se transporta même à Sens; à peine y fut-il arrivé, que le peuple se souleva contre le Gouverneur, de concert avec le Gouverneur même, & l'obligea d'aller chercher un asile dans l'Archevêché. Le Roi commença ensuite le siege de la place qu'il leva après y avoir donné un assaut. Chanvalon & Malavicini n'étoient donc point en mésintelligence, comme le prétend Davila, ou du moins elle n'étoit qu'apparente pour mieux tromper le Roi. *De Thou Livre XCVIII.*

Henri IV. 1590.

le Roi ne vouloit point abſolument retarder les progrès de ſes armes. Plus ſes ennemis s'efforçoient de l'amener à ce point, moins il étoit diſpoſé à leur accorder le moindre relâche; plus il voyoit les Chefs de la Ligue attentifs à gagner du temps pour lever des troupes, & s'aſſurer des ſecours, plus il concevoit d'eſpérances d'emporter dans peu Paris, par un ſiége qui ne lui coûteroit pas beaucoup de ſang ni de travaux. Ainſi rien ne réuſſiſſant au gré des vûes de l'Evêque, il tâcha d'obtenir une entrevûe avec le Roi en perſonne, de maniere qu'elle ne parut pas concertée, mais amenée par pur haſard: il en confera avec l'Abbé d'Elbene, qui fit enſorte qu'un matin le Roi ſortit pour aller à la chaſſe, & l'Evêque partit quelques temps après, pour retourner à Paris: de maniere qu'ils ſe rencontrerent comme par haſard ſur le chemin. Cette premiere rencontre ſe paſſa en politeſſes reciproques: enſuite l'Evêque marcha à cheval à côté du Roi un aſſez long eſpace de chemin; il entama alors le diſcours qu'il avoit projetté, & exhorta le Roi à ſe convertir, & à rentrer dans le ſein de l'Egliſe. Ce Prince lui répondit à ſon ordinaire, qu'il n'étoit point opiniâtre, mais qu'il vouloit être éclairci de la vérité en temps & lieu, & par des perſonnes convenables, qu'il ne prétendoit point être forcé par la violence & les menaces de ſes ennemis, mais attiré par la grace & les inſpirations du Ciel. L'Evêque repartit qu'une trêve feroit le meilleur moyen de parvenir à ce but, parce qu'elle feroit ceſſer l'animoſité des eſprits qu'entretenoit l'acharnement de la guerre: que Sa Majeſté pourroit alors ſe faire inſtruire à ſon aiſe, & procéder dans cette action importante, avec toute la prudence & la dignité convenables. Dès que le Roi entendit ce mot de trêve, il répondit à haute voix à l'Evêque, que s'il eût été bon Vénitien, il ne lui eût jamais donné ce conſeil: que c'étoient-là les intentions du Cardinal Gaëtan, qui ſe montroit bien meilleur Eſpagnol, que bon Catholique. Il ſe plaignit alors vivement du Légat, qui ſe comportant d'une maniere tout-à-fait oppoſée aux ordres du Pape, s'étoit déclaré ſon ennemi, en mettant le pied dans le Royaume, & réſidoit dans la Capitale

du

du parti contraire au ſien, tandis qu'en qualité de Miniſtre du ſaint Siége & du Pere commun des fideles, il auroit dû ſe fixer dans un pays neutre, & tâcher de procurer la paix, par de ſages conſeils, qui auroient alors eû plus de force, & par une conduite convenable à ſon devoir & à ſon caractere : que maintenant conſterné des périls qui l'environnoient, ou pour mieux dire, ſecondant les vûes des Eſpagnols, il ne cherchoit pas ſincerement à conclure la paix, mais à rendre inutile le fruit de ſes travaux & de ſa victoire, pour donner à la Ligue le loiſir de réparer ſes pertes : & qu'ainſi il n'étoit nullement diſpoſé à entendre parler de trêve ; à ces mots l'Evêque prit congé du Roi, & retourna à Paris annoncer cette derniere réſolution. Dès qu'on y eut perdu toute eſpérance d'obtenir une trêve, tout le monde s'appliqua, avec plus d'ardeur que jamais, à faire les préparatifs néceſſaires pour ſoutenir le ſiége qu'alloit former l'ennemi.

Le peuple étoit diſpoſé de longue main par les exhortations des Prédicateurs, & les manœuvres cachées des Chefs de la Ligue, à ſoutenir un ſiége, & à expoſer ſa vie, plutôt que de mettre ſa religion en péril : impreſſion ſoutenue par les fréquens décrets de la Sorbonne, par les déclarations & les proteſtations du Légat, où l'on prétendoit qu'on ne pouvoit, ſans ſe damner, parler d'accommodement avec les Hérétiques, & par conſéquent, encore moins ſe ſoumettre à un Roi d'une religion différente, opiniâtre dans ſes erreurs, perſécuteur de l'Egliſe, & ennemi du ſaint Siége. Les chaires dans les Egliſes, & les aſſemblées particulieres dans les maiſons, retentiſſoient à tous momens de ces opinions, qui ſoulevant & confirmant étrangement les eſprits dans leurs réſolutions, les diſpoſoient à ſouffrir conſtamment non ſeulement les dangers & les travaux de la guerre, mais encore des maux plus certains & plus terribles, les horreurs de la famine la plus cruelle. On ne ſouffroit pas même que d'autres oſaſſent penſer ou ſoutenir le contraire ; de maniere que pluſieurs à qui il échapa de dire, qu'il valoit mieux traiter avec le Roi, que de périr de faim, & qu'il feroit plus avantageux de conclure la paix, que de ſoutenir un ſiége,

Henri IV. 1590.

furent exécutés publiquement, ou jettés dans la riviere par le peuple en furie, comme criminels, ennemis de la foi Catholique, & infectés du poiſon de l'héréſie. Cette fermeté étoit ſoutenue par la préſence du Légat, & par celle des Ducheſſes de Nemours, de Montpenſier, & de Mayenne, par l'activité & la valeur du Duc de Nemours & du Chevalier d'Aumale, & plus encore par l'eſpérance très-certaine que leur donnoit le Duc de Mayenne, en leur écrivant avec chaleur, & à chaque inſtant, qu'il viendroit dans quelques ſemaines au ſecours de la Ville avec une puiſſante armée. Les Chefs de la Ligue voulurent augmenter & affermir de plus en plus ces diſpoſitions favorables de la multitude, par quelque démarche d'éclat. On fit par ordre du Cardinal Légat une (*a*) Proceſſion ſolemnelle & nombreuſe, pour implorer le ſecours du Ciel, dans une néceſſité ſi preſſante; les Evêques, les Prêtres, les Moines & les Religieux y aſſiſterent avec leurs habits ordinaires, mais revêtus par-deſſus de cuiraſſes, & portant des arquebuſes, des épées, des pertuiſannes, & toutes ſortes d'armes offenſives & défenſives, donnant un double ſpectacle & de dévotion & de réſolution à faire une vigoureuſe défenſe : ſpectacle au reſte, qui parut indécent & ridicule à bien des gens, mais qui ſervit à augmenter & relever le courage de la populace, en voyant ceux-mêmes qui par leurs diſcours l'exhortoient à la conſtance, armés & prêts à courir les mêmes dangers, & à ſupporter avec

(*a*) Roze, Evêque de Senlis, & Hamilton, Curé de Saint Côme marchoient à la tête, tenant d'une main un Crucifix, & de l'autre une hallebarde. Enſuite marchoient les Peres Capucins, Feuillans, Minimes, Cordeliers, Jacobins, Carmes, Chartreux, &c. la robe retrouſſée, le capuchon abbattu, le caſque en tête & la cuiraſſe ſur le dos, ſuivoient les jeunes Moines dans le même équipage & armés d'arquebuſes, dont ils ſe ſervoient ſi mal adroitement qu'un d'eux tua le Secrétaire du Légat tout à côté de lui. Le P. Bernard ou le petit Feuillant, célébre par ſes prédications & boiteux, étoit dans un mouvement perpétuel, tantôt à la tête & tantôt à la queue de ce bataillon ſingulier. On remarqua que les Chanoines Reguliers de Sainte Génévieve & de Saint Victor, les Bénédictins, les Céleſtins & quelques autres n'aſſiſterent point à cette marche ridicule, dont on a une eſtampe dans la Satyre Ménippée, où la choſe eſt décrite d'un ton très-plaiſant & dans les Monumens de la Monarchie Françoiſe du Pere de Montfaucon. *Voy. M. de Thou, Livre XCVIII. & le P. Daniel, Tom. IX. pag.* 494.

elle les mêmes fatigues : tant les choſes les plus vaines influent quelquefois ſur les réſolutions les plus graves & les plus importantes. Après cette Proceſſion, on en fit une ſeconde, où aſſiſterent tous les Magiſtrats de Paris, le Duc de Nemours, Gouverneur, & les Chefs des troupes, qui firent tous ſerment dans la Cathédrale, de défendre la Ville, juſqu'à la mort, ſans jamais parler de ſe rendre, ni de traiter avec un Prince hérétique, quelques dangers, malheurs, pertes ou néceſſités qui puſſent leur arriver.

Il y avoit dans Paris deux cent chevaux d'élite, commandés par Vitri, les Compagnies de Gendarmerie du Duc de Nemours & du Chevalier d'Aumale, cent Arquebuſiers à cheval, huit cent Fantaſſins François, dont une partie ſous les ordres de Fouronne avoit été en garniſon à Melun, cinq cent Suiſſes, & douze cent hommes d'Infanterie Allemande, levés par le Comte de Collato, & commandés par le Baron d'Herbeſtin; mais la principale reſſource, ſur laquelle on comptoit, pour défendre la Ville, étoit l'union & la fermeté du peuple, qui étoit très-nombreux, & depuis long-temps exercé au maniement des armes. Il avoit ſes Officiers, formoit pluſieurs Compagnies, ſelon la diviſion des quartiers, & ſe préſentoit de bon cœur, & avec activité à toutes les factions; animé par l'exemple des Prêtres & des Moines qui montoient en armes ſur les remparts, & y faiſoient la garde avec une conſtance admirable, il ne négligeoit rien de ce qui pouvoit contribuer à la défenſe de la Ville. On avoit tendu deux chaînes au travers de la Seine, au-deſſus & au-deſſous de Paris; on réparoit les murs & les terrepleins, dans les endroits où ils paroiſſoient foibles : on faiſoit des plateformes aux lieux où l'on les jugeoit convenables : on terraſſoit quelques parties des remparts : on plaçoit de l'artillerie dans les poſtes les plus expoſés, & l'activité des Bourgeois ſe ſignaloit dans tous ces travaux; mais ce n'étoit pas-là ce qui inquiétoit le plus les Chefs de la Ligue. Tout le monde étoit perſuadé que le Roi ne tenteroit point d'emporter de vive force une place défendue par un peu-

Henri IV. 1590.

ple si nombreux, & plus encore par le courage des assiégés, que par la force de ses remparts; mais qu'il tourneroit tous ses soins à la réduire par famine: ce qui paroissoit très-aisé, à cause de la multitude du peuple, accoûtumé à vivre dans l'abondance, & qui se trouvoit alors dans une si grande disette, que privé de toutes les commodités de la vie, il étoit forcé de se contenter du pain qu'il achetoit un prix exorbitant. L'on ne doutoit pas que, pour peu que le secours tardât, ou que le Roi fût attentif à couper les vivres aux assiégés, ils ne se vissent bien-tôt réduits à la plus affreuse disette; ils la prévoyoient trop clairement, pour ne pas solliciter avec la plus grande vivacité le Duc de Mayenne de rassembler le secours qu'il leur destinoit. Le Cardinal Légat avoit dépêché en Flandres Pierre Gaëtan, son neveu, pour engager le Duc de Parme à envoyer, sans délai, les plus prompts secours, conformément aux ordres du Roi Catholique; & le Commandeur Morreo, Commissaire & Tresorier Général des troupes auxiliaires de ce Prince, étoit aussi passé en Flandres pour le même sujet. A ces précautions du dehors, on en joignit d'autres qui regardoient l'intérieur de la Capitale; les Chefs du Gouvernement attentifs à remedier, autant qu'il étoit possible, aux besoins du peuple, faisoient distribuer avec beaucoup d'ordre, le bled qui se trouvoit dans la Capitale, & dont à peine le peuple pouvoit avoir pour subsister, parce qu'il étoit monté à un prix excessif. Le Cardinal de Gondy, Evêque de Paris, moins par attachement pour la Ligue, que par compassion de voir périr tant de malheureux qui manquoient de pain, parce que tous les travaux & les métiers avoient cessé, permit d'enlever des Eglises les châsses & l'argenterie, pour les convertir en argent monnoyé, qu'on destineroit à la nourriture des pauvres, avec promesse de rendre ces richesses aux Eglises, dès que la nécessité actuelle seroit passée. Le Cardinal Légat, attentif aux mêmes objets, distribua aux pauvres cinquante mille écus, qu'il eut bien de la peine à tirer du Pape; il fit fondre & convertir en monnoye sa propre argenterie, qu'il distribua aux pauvres, avec une

généroſité digne d'éloges. L'Ambaſſadeur Mendozza promit de faire donner tous les jours pour ſix vingt écus de pain. Les Princeſſes & les plus riches Seigneurs faiſoient tous leurs efforts pour aſſiſter ce peuple malheureux, juſqu'à vendre leurs meubles, leurs habits précieux, & leurs pierreries.

Siege de Paris par l'armée du Roi.

Cependant ces proviſions étoient bien mediocres, eû égard à la multitude prodigieuſe des habitans, & à la conſommation continuelle des grains. Le Roi, en approchant de la Capitale, la reſſerroit de jour en jour, par la priſe des villes voiſines, & il n'y entroit par la riviere aucune ſorte de vivres. Lagni, Saint-Maur, & le pont de Charenton, gardés par le Baron de Givri, fermoient l'embouchure de la Marne; celle de l'Yonne l'étoit par Montereau, où commandoit Champlivaut, avec une groſſe garniſon; celles de Moret, de Melun, de Brie & de Corbeil rendoient le Roi maître du cours de la Seine au-deſſus de Paris; le Maréchal d'Aumont en étoit maître au-deſſous, par le Pont de Saint-Cloud, qu'il occupoit à une lieuë de Paris; Poiſſy & Conflans Sainte-Honorine, où il y avoit de bons corps de troupes fermoient encore de ce côté-là le paſſage de la riviere, & Beaumont bien gardé interrompoit tellement la navigation de l'Oiſe, que toutes les rivieres qu'on appelle communément les nourrices de Paris, ſe trouvoient bouchées. La Ville n'avoit donc d'autres reſſources que la médiocre quantité de vivres qu'on pouvoit y conduire par terre, & même à la dérobée. Pour la lui enlever, le Roi paſſa la Seine, & ſe poſta dans les plaines voiſines de la Capitale, où il étendit ſon armée depuis la Porte Saint-Antoine qui regarde l'Orient, juſqu'à celle de Montmartre ſituée vers le Couchant; profitant de l'avantage du terrein, il fit pointer deux canons ſur la hauteur de Montfaucon, & deux autres à Montmartre, protegés par des épaulemens, & par des détachemens. Le lendemain neuf de Mai, il fit faire des courſes par ſa Cavalerie juſqu'aux portes des Fauxbourgs Saint-Martin & Saint-Denis, ſitués entre ceux de Saint-Antoine & de Montmartre; cette Cavalerie détruiſit

Henri IV. 1690.

ou brûla tous les moulins à vent, & ne pouvant pénétrer dans les Fauxbourgs qui étoient fortifiés de retranchemens, de fossés & de barricades de tonneaux remplis de terre: elle escarmoucha vivement contre la Cavalerie de Vitri, qui étoit sortie par la Porte Saint-Martin, & contre quelques compagnies d'Infanterie & de Bourgeois. La Noue, dans les conseils & la valeur duquel on avoit beaucoup de confiance, mais toûjours malheureux dans ces occasions, y fut blessé d'un coup d'arquebuse. Le Roi avoit déterminé de faire camper son armée de ce côté-là, pour deux raisons: la premiere, parce que le Château de Vincennes, situé vers le Levant, & proche de la riviere, & de l'autre côté Saint-Denis qui est à l'Occident, tenant encore pour la Ligue, il pouvoit par les courses de sa Cavalerie, empêcher que de ces postes on ne passât dans la Capitale; par-là encore il les resserroit de si près, qu'il esperoit s'en rendre maître dans peu: la seconde, que les Parisiens attendant des secours du côté de la Champagne & de la Picardie, il coupoit précisément le grand chemin qui conduisoit de ces Provinces à la Capitale, & pouvoit aisément poster son armée du côté où il verroit paroître son ennemi.

Les troupes du Roi étendues de la sorte, depuis les bords de la Marne, jusqu'à ceux de la Seine, au-dessous de Paris, faisoient des courses continuelles dans la Campagne, & engageoient à tous momens de chaudes escarmouches avec les assiégés, qui pressés par la faim tâchoient d'enlever des grains, des légumes, ou d'autres victuailles, même les chevaux morts jettés à la voirie, ce qui ne leur réussissoit que très-rarement. En même temps on resserroit & l'on assiégeoit St. Denis & Vincennes, Château très-fort. Le Comte de Maulévrier passa la Seine & assiégea Dammartin, ville appartenante à la Maison de Montmorenci & à sept lieues de Paris, où les Ligueurs avoient de grands magasins de vivres, ensorte que les Parisiens resserrés de toutes parts commençoient déja à ressentir les horreurs de la famine, & n'avoient de ressources que dans leur courage, pour soutenir les maux qu'ils éprouvoient. Pendant que les deux partis étoient uniquement occupés, l'un du siége de Paris

& l'autre de sa défense, le Cardinal de Bourbon cassé de vieillesse & consumé d'ennuis de sa prison mourut à Fontenai. Sa mort fit connoître clairement à tout le monde, que son nom n'avoit servi que de voile, pour masquer les passions & les intérêts des Grands, car elle ne produisit pas le moindre changement parmi les Ligueurs. Au contraire, les Parisiens appuyés par de nouvelles décisions de la Sorbonne, persisterent dans leur obstination, à ne point élire un nouveau Roi, qui ne fût Catholique. Et le Duc de Mayenne se contenta de répandre un Manifeste, pour inviter les Députés des Provinces à se trouver à Meaux, afin d'y proceder d'un commun consentement à l'Election d'un Roi. Il retint toûjours le titre de Lieutenant Général de l'Etat & Couronne de France, & continua sur le même pied la guerre, dont tout le but alors étoit de faire lever le siége de Paris. Le Duc qui n'y pouvoit parvenir sans de puissans secours de la part du Roi Catholique, voulant déliberer sur la maniere de sécourir la Capitale & sur les moyens de l'exécution, se rendit à Condé, sur la frontiere, pour en conferer avec Alexandre Farnese Duc de Parme, Généralissime des troupes Espagnoles dans les Païs-Bas.

L'intention de Philippe II. étoit qu'on assistât la Ligue, & qu'on délivrât Paris du danger qu'il couroit, mais avec tant de prudence, que les sommes immenses qu'il consacroit à cette entreprise & les troupes qu'il y employoit ne demeurassent pas inutiles à ses propres intérêrs. Il prévoyoit que si le Duc de Mayenne & les Ligueurs consentoient à reconnoître le Roi de Navarre, il ne lui resteroit d'autre fruit de tant de travaux, que de s'être fait un puissant ennemi, & que si la Couronne tomboit au Duc de Mayenne ou à quelqu'autre Prince de la Maison de Lorraine, il n'y gagneroit guéres davantage; parceque les intérêts d'Etat rendroient bientôt le nouveau Monarque, quel qu'il pût être, son rival & son ennemi, dès qu'il seroit une fois affermi sur le Trône; les intérêts présens affectant toûjours plus vivement les hommes que le souvenir des services passés. On ne pouvoit faire passer une armée en France, sans de très-grosses dépenses, & sans exposer les Païs-Bas, ou les Etats Généraux

des Provinces-Unies, dont le Comte Maurice de Naſſau commandoit les troupes, ne trouvant plus les obſtacles ordinaires, auroient pû faire de très-grandes conquêtes. Le Roi d'Eſpagne déſiroit donc que l'on prît des meſures capables de lui procurer la plûpart des avantages qu'il ſe promettoit des dépenſes, des dangers, des fatigues, des ſoins & des ſecours que lui coûtoient les intérêts de la Ligue ; avantages qui lui ſembloient très-difficiles à obtenir, eu égard au caractere des François & à l'état actuel des affaires. En effet le Duc de Mayenne chef de la Ligue, & maître abſolu des troupes, prétendoit non-ſeulement à la Couronne, mais étoit très-déterminé à ne point permettre qu'on en démembrât aucune portion, ou ville, ou province, & en général les François, naturellement ennemis des Eſpagnols, auxquels ils ne s'attachoient alors que par néceſſité, n'étoient pas d'humeur à paſſer ſous leur domination. Ils penſoient que le Roi d'Eſpagne devoit ſe contenter qu'ils lui accordaſſent le titre de Protecteur & de Défenſeur de la Religion Catholique, & que le Roi que l'on éliroit, l aidât à reconquérir les Païs-Bas, ſans exiger d'autre reconnoiſſance des ſervices eſſentiels qu'il avoit rendus à la cauſe commune. Il étoit difficile de trouver un milieu entre de ſi grands obſtacles, & plus difficile encore de s'aſſurer de ces eſprits délicats & ombrageux & de les empêcher de pancher pour le Roi de Navarre, Prince du Sang Royal, de même Nation qu'eux, & de le reconnoître pour leur Souverain. Il étoit donc abſolument néceſſaire de conduire cette entrepriſe avec des dépenſes énormes, une adreſſe extrême, beaucoup de lenteur & une patience infinie. Encore à travers toutes les défiances & les obſtacles que ſuſcitoient les circonſtances, il y avoit plus d'apparence de tout riſquer & de tout perdre, que d'eſpérance d'en tirer un avantage proportionné à ce qu'il en coûtoit à la Couronne d'Eſpagne.

Alexandre de Parme, Prince prudent, habile & très-éloigné d'abandonner aiſément les choſes aux caprices de la fortune, regardoit comme une réſolution dangereuſe, de négliger les affaires de Flandres, qui intéreſſoient directement le Roi d'Eſpagne, pour employer toutes ſes forces à une

une entreprise incertaine, uniquement appuyée sur l'inconstance des François. En conséquence, il avoit tâché d'en détourner le Roi Catholique ; mais le Conseil d'Espagne, ou par ambition d'augmenter la gloire de la Couronne en défendant la Religion, ou ébloui par les espérances dont on le flattoit, en avoit décidé tout autrement. Enfin le Duc de Parme ayant reçû des ordres du Roi qui lui enjoignoient de donner sa principale attention aux affaires de France, jugea que, pour faire réussir plus aisément ce qu'on désiroit en Espagne, il étoit moins à propos d'envoyer en France des armées entieres & d'y risquer en une seule action l'honneur de la Nation, que d'y traîner la guerre en longueur, & d'affoiblir par-là le parti de la Ligue, & celui des Royalistes, afin de mettre le Roi d'Espagne en état de disposer à son gré de la Couronne & de la Religion. En conséquence, il ne hâtoit point le secours, à proportion du besoin des Parisiens, ni au gré du Duc de Mayenne, qui s'étant transporté à Condé & abouché avec lui, le sollicitoit vivement de se disposer à marcher sans délai au secours de Paris. Le Duc de Parme, qui pensoit ne devoir point hazarder la réputation du Roi Catholique ni tout risquer sans des forces suffisantes, contre un aussi grand Capitaine que le Roi & contre une armée victorieuse, remontroit au Duc qu'on ne pouvoit pas dans un moment faire les préparatifs nécessaires, former un corps d'armée, ni pourvoir à la défense des Païs-Bas ; & qu'ainsi il ne pourroit être en France qu'au commencement du mois d'Août. Ce terme parut bien long au Duc de Mayenne, qui craignoit que les Parisiens ne pussent l'attendre. Assuré même du contraire, il pria le Duc de Parme de lui accorder, en attendant, un certain nombre de troupes, pour renforcer les siennes, & tenter de jetter des vivres dans Paris. Le Duc de Parme agréa cet expédient, qui s'accordoit avec son projet d'entretenir la guerre, en évitant les actions décisives, afin de consumer d'un côté peu à peu les forces du Roi, & de l'autre de lasser & d'abattre avec le temps la fermeté du Duc de Mayenne & de ses partisans, à ne point élire pour Roi un Prince Etranger, & à ne rien démembrer du Royaume. Il

Henri IV. 1590.

lui accorda donc volontiers quinze cent fantassins Espagnols, qui s'étant d'abord mutinés, étoient rentrés dans le service, sous les ordres de Dom Antoine (*a*) Quiroga, il y joignit douze cent hommes d'infanterie Italienne commandés par Camille Capisucchi Romain, & huit cent chevaux Flamands & Francomtois. Le Duc prit en diligence la route de Picardie, à la tête de ces troupes.

Dans le même temps un projet de l'Ambassadeur Mendozza & des autres Ministres Espagnols résidans en France, manqua de faire échouer tous les desseins du Duc de Parme, & de révolter les François. Ces Ministres plus occupés à profiter des circonstances, qu'à seconder le vaste projet & les intentions du Duc de Parme, qu'ils ne pénétroient point, commencerent à traiter avec les Gouverneurs de quelques Places de Picardie, pour les engager, par l'appât d'une récompense, à les livrer aux Espagnols. Manœuvre, qui non-seulement dévoiloit que les desseins du Roi Catholique étoient bien différens de ses démonstrations extérieures, mais encore capable de soulever les esprits vifs & bouillans des François, jusqu'à les engager à se réunir pour reconnoître le Roi, & n'être pas dupes des artifices des Espagnols, dont cette seule démarche pouvoit détacher, de la Ligue, les Parisiens, qui soutenoient leur premiere résolution avec tant de patience & de fermeté. Le Duc de Parme ne fut pas plutôt informé de ces manœuvres, qu'il les interrompit, & s'efforça de prouver que ç'avoit été le dessein des Gouverneurs de ces places & non celui du Roi Catholique, & que ses Ministres n'y avoient point trempé, puisque ce Monarque ne consultoit d'autre intérêt que celui de la Religion. Cependant le Duc de Mayenne piqué de ces intelligences, jugea à propos de prendre le plus long, & de passer à son retour dans chacune des villes suspectes, où il séjourna, & fit promettre, par serment & par écrit, à tous les Gouverneurs, qu'ils ne se sépareroient point de la Ligue, & ne traiteroient avec aucun Prince en particulier. Non content de cette précaution, il prit toutes

(*a*) M. de Thou le nomme Zuniga.

les mesures possibles pour s'assurer de ces forteresses, en y laissant de grosses garnisons, ce qui l'obligea d'affoiblir tellement son armée, qu'elle fut hors d'état de secourir Paris. Cependant afin de ne rien négliger, il s'avança sur le chemin de cette Capitale, dans la vûe d'obliger le Roi d'en lever le siége, ou dumoins de le pousser plus lentement, & il y réussit en partie. Le Roi informé de l'approche du Duc avec ses troupes, partit de son camp, accompagné de douze cent Cuirassiers, de cinq cent Réîstres & de douze cent Arquebusiers à cheval, & après une marche de dix-huit lieues en un jour, il le rencontra auprès de Laon le cinq de Juin. Ce Prince arriva si brusquement, que le Duc qui n'étoit point en état de combattre, fut obligé de se retirer à grand pas dans les Fauxbourgs & d'y cantonner ses troupes sous les remparts & le canon de la place, pour n'être point forcé à une bataille. Le lendemain il y eut une escarmouche furieuse, où les Espagnols de Quiroga, fiers du butin qu'ils avoient fait autrefois, bien armés & richement vêtus, s'engagerent fort avant & avec bravoure: mais le Baron de Biron ayant fait mettre pied à terre aux Arquebusiers à cheval & avancer une Cornette de Réîstres sur chaque flanc des ennemis, les Espagnols se retirerent sans faire beaucoup de résistance, & laissant meilleure opinion de leur audace vaine & fastueuse, que de la valeur ou de la discipline militaires incompatibles avec leurs anciennes mutineries; ensorte qu'il fallut que le Régiment Italien composé de vieux soldats bien disciplinés, continuât l'escarmouche, que les Ligueurs entretinrent jusqu'à la nuit, sans s'engager à une action générale, ni perdre l'avantage du terrain, ou s'écarter de dessous les remparts.

Tandis que les deux armées escarmouchoient ainsi à la vûe de Laon, Saint Paul, qui dans le commencement s'étoit séparé de celle du Duc de Mayenne, à dessein de ravitailler Paris avec 800 chevaux & un convoi considérable, étoit arrivé à Meaux, après avoir traversé la Champagne. De-là cotoyant les bords de la Marne, il avoit évité les Gardes de l'armée Royale, qui affoiblie par le départ du Roi, ne pouvoit, comme auparavant, fermer

Henri IV. 590.

exactement tous les passages. Il entra sans danger dans Paris avec son convoi, & en sortit, sans avoir reçu le moindre échec. Le Roi qui en fut informé, & ne vouloit pas laisser entrer de nouveaux convois dans Paris, voyant d'ailleurs qu'il n'avançoit rien à rester en présence du Duc de Mayenne, qui bien rétranché dans les Fauxbourgs de Laon, ne manquoit pas de vivres, regagna le neuf de Juin son premier poste, où il s'attacha plus fortement que jamais à assiéger Saint Denis, & à couper le chemin aux vivres. Il donnoit lui-même à ces soins plusieurs heures du jour & de la nuit, & ses Généraux se piquoient d'imiter son exemple, surtout le Baron de Biron jeune Seigneur robuste & infatigable. Le Roi rendoit ainsi inutiles tous les efforts des assiégés ou des Provinces voisines pour introduire dans Paris la moindre quantité de vivres : la vigilance exacte des Généraux du Roi fut portée aussi loin qu'elle pouvoit l'être dans la circonstance présente. Comme on savoit que le boisseau de bled se vendoit à Paris jusqu'à six vingt écus & le reste des denrées à proportion, les amis & les alliés de la Ligue, & même ses ennemis & les partisans du Roi, attirés par l'appas du gain excessif, laissoient passer en cachette quelque peu de grains & de viandes, ce qui arrivoit pourtant rarement, à cause de la multitude des partis qui battoient les chemins. Ce n'étoient donc que des ressources presqu insensibles pour les Parisiens, qui réduits aux dernieres extrêmités, ne se soûtenoient plus que par leur constance, & par la prochaine esperance du secours qu'on leur promettoit. Pour l'entretenir, le Duc de Mayenne, quoiqu'éloigné d'eux, & les Grands qui se trouvoient dans la Capitale, usoient d'artifices, & employoient toute leur addresse, tantôt en faisant courir le bruit que les troupes étoient parties de Flandres pour venir faire lever le siege, tantôt qu'on préparoit des convois pour ravitailler la ville, & tantôt que leur parti avoit remporté quelqu'avantage ou quelque victoire ; ensorte qu'en supposant tous les jours des Couriers & des lettres, mêlant les nouvelles fausses aux vraies, & les faisant publier dans les chaires & débiter parmi les gens de guerre, ils parvinrent à amuser le peuple

durant quelques jours. Mais comme la famine se faisoit sentir de plus en plus, les personnes sensées ne voulurent plus prêter l'oreille à ces fables & l'on n'entendoit dans la ville que plaintes & que murmures qui annonçoient un mécontentement général.

Extrêmités horribles ou la famine réduit les Parisiens.

On étoit au commencement de Juillet, & l'on avoit déja consumé dans Paris toutes les provisions de bled; le peuple n'avoit plus pour nourriture que de l'avoine, dont il restoit encore une certaine quantité, qu'on faisoit moudre aux moulins qui sont sur la riviere : on en faisoit du pain, une espece de potage ou de bouillie, & les mets les plus délicats qu'on y ajoutoit étoient de la chair de cheval, de chien, d'âne, & de mulet. On ne gardoit de chevaux que ce qu'il en falloit pour la guerre, & l'on vendoit publiquement les autres, pour en servir la chair sur les tables des plus grands Seigneurs. Cette maniere de vivre étoit encore supportable, & même désirable, en comparaison de celle du menu peuple, qui ne travaillant point, & ne gagnant rien, étoit réduit à la derniere misere, sans pain, sans argent, obligé de paître, comme les brutes, l'herbe qu'on trouvoit dans les cours, dans les rues, & sur les remparts, encore manquoit-elle à une multitude si nombreuse; d'ailleurs peu nourrissante, parce que la chaleur de l'été l'avoit dessechée, ou même malfaisante de sa nature, elle causoit des vomissemens & des dissenteries. On voyoit ces malheureux, traînans leurs corps étiques & épuisés, tomber à tous momens morts dans les rues: spectacle déplorable & funeste, capable d'amollir les cœurs les plus barbares, & les moins sensibles à la pitié! Cependant les Chefs de la Ligue, & ceux qui avoient autorité sur le peuple, tels que le Cardinal Legat, l'Ambassadeur Mendozza, & les Princes étoient si obstinés, que jamais ils ne penserent à capituler, & firent même pendre avec la derniere sevérité, Renaud, Procureur au Châtelet, & quelques autres, qui, comme lui, voulant se délivrer d'un si grand péril, un jour qu'on tenoit le conseil, avoient osé crier qu'on leur donnât du pain ou la paix. Le peuple même réduit à ces affreuses extrémités,

Henri IV. 1590.

& la mort dans les yeux, se glorifioit de souffrir ces maux; persuadé que c'étoit une espece de martyre très-méritoire pour sauver leur ame, & défendre la religion. Quelques uns plus touchés de leurs propres maux, ou plus lâches, ou peut-être moins zelés pour la religion, tenterent d'exciter quelqu'émeute, pour entamer une négociation, ou faciliter au peuple les moyens de se soumettre au Roi; ils allerent même si avant, en effrayant les esprits, par l'idée d'une mort inévitable, & des horreurs d'une famine cruelle, qu'ayant gagné quelques habitans, ils résolurent de s'attrouper un matin, & de se défaire des principaux Chefs de la Ligue, qui devoient tenir conseil dans le Palais. Dom Christin de Nice, l'un des plus fameux Prédicateurs de la Ligue, en fut secrétement informé, & avertit les Princes & le Légat de se tenir sur leurs gardes. Ils firent mettre toutes leurs troupes sous les armes, & les repartirent dans les quartiers pour garder la Ville, que le Duc de Nemours parcourut nuit & jour à cheval, & en armes. Le Chevalier d'Aumale fut chargé de faire continuellement bonne garde au Palais : néanmoins les mutins parurent, en grand nombre, au temps marqué, demandant du pain ou la paix, & menaçant de passer tout le Conseil au fil de l'épée, s'il ne leur donnoit satisfaction. Un Capitaine de Bourgeoisie, nommé le Gois, qui voulut imprudemment arrêter leur fougue, fut tué d'un coup de pistolet que l'un d'entr'eux portoit sous ses habits; mais le Chevalier d'Aumale ayant fait fermer la porte du Palais, le Duc de Nemours & l'Ambassadeur Mendozza étant accourus à la tête des troupes bien armées, le meurtrier fut jetté par les fenêtres des Galeries du Palais, & quelques-uns des principaux qui ne pûrent se sauver, ayant été arrêtés & exécutés le même jour, le peuple se dissipa de lui-même, & la Ville fut délivrée du danger. Cependant les Chefs eurent toujours à craindre que la famine ne causât encore de pareilles émeutes, parce que les choses alloient en empirant, & qu'on ne voyoit luire aucune espérance certaine de secours.

Les chaleurs excessives qui succéderent cette année aux

Constance des Assiégés.

pluies abondantes, aggraverent encore les maux du peuple; mais d'un autre côté elles hâterent la maturité des bleds dans les campagnes. Les assiégés qui montoient la garde nuit & jour sur les remparts, s'en étant apperçûs, prirent le parti de sortir, les uns armés, les autres sans armes, en diverses bandes, tant à pied qu'à cheval, avec des faucilles, pour moissonner les bleds, dans l'esperance d'en enlever une partie; mais l'Armée Royale étoit attentive à toutes ces sorties, & à reprimer l'effort des assiégés, en mettant le feu aux bleds, & repoussant à coups d'arquebuses les femmes & les enfans qui sortoient sans armes, pour recueillir furtivement les grains. On ne voyoit de toutes parts dans la plaine qu'incendies & que massacres, & les Parisiens ne pûrent recolter des fruits dont la campagne étoit couverte, que ceux qui étoient sous le canon de leurs remparts, & en si petite quantité, qu'à peine suffirent-ils à les soulager cinq ou six jours, après lesquels la misere recommença, & la famine se fit sentir plus vivement & plus cruellement que jamais. De la farine & de la bouillie d'avoine, on fut obligé de passer aux alimens les plus sales, jusqu'à broyer les os (*a*) des morts, &

(*a*) Selon M. de Thou, l'Ambassadeur d'Espagne ayant rapporté que dans une place des Turcs assiégés par les Perses, la garnison réduite à la derniere extrêmité, avoit mangé du pain fait avec des os de mort mis en poudre: ce conseil fut d'abord pris en mauvaise part, comme venant d'un Espagnol qu'on soupçonnoit de n'avoir proposé cet expédient, que pour voir jusqu'où pouvoit aller la patience des François, qu'il regardoit déja comme asservis à son Maître. Cependant la nécessité devint si grande, que cela se pratiqua à la fin. M. du Puy dans ses notes sur la Satyre Ménippée, particularise la chose un peu d'avantage. » Le 15 de Juin 1590, dit-il, Dom Bernardin de Mendozze, » Ambassadeur d'Espagne, se trouva » en une assemblée chez M. Courtin, » Conseiller en la Cour, où se faisoit » une épreuve du pain, où on mêloit » de l'avoine. Là cet Ambassadeur fit » ouverture d'un moyen, sçavoir de faire passer sous la meule & par le moulin les os des morts qui étoient au » cimétiere des Innocens de Paris pour » les réduire en poudre, laquelle détrempée & mollifiée avec de l'eau, » serviroit à faire du pain, ce qui fut » exécuté, & on le nomma le pain de » Madame de Montpensier qui en avoit « loué l'invention. Cela dura peu, » parce que ceux qui en mangerent, » moururent. Il fut dit alors qu'il avoit » été fait à ce dessein, c'est par allusion » au détestable expédient que dans la » même Satyre, Daubray dit dans sa harangue: » & n'a pas tenu à l'Ambassadeur Mendozze, que n'ayons mangé les os de nos peres, comme font » les Sauvages de la nouvelle Espagne ». *Voyez de Thou*, Liv. XCIX.

Henri IV. 1590.

à en faire du pain : nourriture non-seulement dégoutante, & qui faisoit horreur, mais encore malfaisante & pernicieuse, qui causa la mort à une infinité de pauvres. En même temps le bois vint à manquer : on mangea la viande crue ; d'autres, en démolissant leurs propres maisons, ou celles de leurs voisins, en employoient le bois à faire cuire & à amollir les peaux & les cuirs préparés pour faire des habits & des souliers. Il n'y eut point d'aliment, quelqu'étrange qu'on puisse l'imaginer, dont ne s'avisassent ces malheureux, rendus industrieux par le besoin extrême. Une seule chose les soulageoit, c'est que la Ville se trouvant dépeuplée par le grand nombre des habitans qui étoient morts, ou qui avoient pris la fuite, quelques rues & particuliérement celles des Fauxbourgs, comme moins fréquentées, produisoient quantité d'herbe, que ces malheureux affamés prenoient pour nourriture : mais cette foible ressource leur fut bien-tôt enlevée par l'arrivée du Prince de Conti, de Châtillon, du Duc de la Trimouille, du Marquis de Pisani, du Duc de Nevers, & de plusieurs auttes Seigneurs de Normandie, d'Anjou, de Poitou, de Gascogne & de Languedoc, au camp du Roi. Ce Prince, qui vit son armée considérablement renforcée ; voulut pousser le Siége, & par conséquent attaquer & forcer les Fauxbourgs ; pour cet effet, la nuit du vingt-quatre de Juillet, veille de S. Jacques, il rangea ses troupes en diverses postes, sous les ordres de leurs Officiers, & commanda qu'à trois heures précises on donnât l'assaut de toutes parts, & qu'on présentât l'escalade aux murailles. Le Baron de Biron attaqua le Fauxbourg Saint-Martin, & Fervaques celui de Saint-Denis ; Saint-Luc donna l'assaut à celui de Montmartre, le Maréchal de Biron au Fauxbourg Saint-Honoré, le Maréchal d'Aumont au Fauxbourg Saint Germain, & Lavardin à ceux de Bussi & de Nesle. Châtillon attaqua ceux de Saint-Michel & de Saint-Jacques, & le Prince de Conti avec le Duc de la Trimouille ceux de Saint-Marceau & de Saint-Victor : ainsi tous les Fauxbourgs furent attaqués & forcés en même temps. Envain les assiégés firent-ils tonner leur artillerie,

&

& pleuvoir une grêle de mousquetades du haut de leurs murailles ; les Royalistes demeurerent maîtres de tous les Fauxbourgs : ce qui resserra encore plus étroitement la Ville, & incommoda de plus en plus les habitans. Quelque temps auparavant, c'est-à-dire, le sept de Juillet, Saint-Denis s'étoit rendu ; les assiégés, après y avoir éprouvé les mêmes calamités qu'on souffroit dans Paris, étoient convenus de se rendre, si dans trois jours ils ne recevoient un secours considérable, soit de Paris, soit d'ailleurs ; mais ce secours n'ayant point paru, ou par l'impuissance des Parisiens, ou par l'activité du Roi à faire garder les avenues, en demeurant à cheval quarante heures de suite : enfin les assiégés lui remirent la Ville, & sortirent avec armes & bagages ; ceux qui défendoient le Château de Dammartin (*a*) au-dessous de la Seine, en firent de même.

Tandis que l'armée d'abord partagée pour le siége de ces différens postes étoit réunie pour presser celui de Paris, le malheur qui menaçoit cette Capitale sembloit inévitable, car on ne recevoit aucune nouvelle certaine de l'arrivée du secours. Ainsi, quoique les assiégés eussent refusé jusques-là de répondre à plusieurs lettres du Roi, qui leur promettoit la vie sauve & la liberté de conscience, & les exhortoit à se relâcher de leur opiniâtreté, en les invitant à se rendre & à le reconnoître pour leur légitime Souverain ; néanmoins il y eut alors quelques députations entre le Marquis de Pisani, qui avoit été Ambassadeur à Rome & le Cardinal Légat. On convint d'entamer quelque négociation, plus pour amuser le peuple ou rallentir les opérations du siege, que dans l'intention de rien conclurre. On se donna de part & d'autre les sûretés convenables. Le Légat & le Cardinal de Gondi se rendirent à l'Hôtel de Jerôme de Gondi, situé dans le Fauxbourg Saint Germain, & peu de temps après le Marquis de Pisani y arriva accompagné de quelques Seigneurs de l'armée. Mais après un long entretien, on ne conclut rien. Le Légat vouloit qu'on s'en rapportât entiére-

(*a*) Cette petite ville n'est ni au-dessus, ni au-dessous de la Seine, mais de côté dans les terres & au Nord de Paris à sept lieues.

Henri IV. 1590.

ment à la décision du Pape, & qu'en l'attendant on convint d'une suspension d'armes ; & le Marquis demandoit pour préliminaires que Paris se soumit au Roi, qui sur l'article de la Religion, donneroit au Pape les satisfactions convenables. Ces prétentions étoient trop vagues & trop opposées pour produire aucun accommodement. Le retour du Légat dans la ville, sans avoir rien avancé, trompa l'espoir de la populace. Une consternation générale s'empara des esprits, en refléchissant sur leur misere actuelle & sur la mort certaine qui les menaçoit dans quelques jours. On ne voyoit dans toutes les rues qu'un peuple gémissant & fondant en larmes, & croître à tous momens le nombre de ceux, qui pressés par la famine, ou effrayés de la grandeur du danger, demandoient du pain ou la paix, paroles qu'on entendoit souvent répéter dans la ville, & surtout pendant la nuit. Ce commencement de révolte étoit fomenté par d'Andelot (*a*), frere de Châtillon & par quelques autres Gentilshommes du parti du Roi, qui avoient été faits prisonniers par les assiégés, dans les fréquentes escarmouches qui s'engageoient tous les jours à la vûe des remparts, & qu'on laissoit aller librement dans la ville sur leur parole. Ils entretenoient leurs amis & leurs connoissances de la clemence du Roi, de sa facilité à pardonner, de la liberté & de la sureté dont jouissoient les Catholiques sous sa protection ; du respect qu'il témoignoit pour la Religion Ca-

(*a*) Les discours que Davila lui prête en faveur de Henri IV, ne sont pas vraisemblables. On en jugera par le simple récit de M. Thou. « Au mois de » Juillet suivant, dit-il, les assiégés firent une sortie, où fut pris Charles » de Coligni d'Andelot, frere de Châtillon. On ne peut exprimer avec » quelle joye il fut reçû des Parisiens, » qui mirent tout en œuvre pour le gagner par leurs caresses. Châtillon qui » qui étoit alors dans l'armée du Roi, » fit à son frere les reproches les plus » amers de ce qu'il abandonnoit la défense de son Prince, pour embrasser » le parti des ennemis mortels de leur » maison & de ces Parisiens, qu'on avoit » vûs trainer ignominieusement par les » rues les corps de leur pere, après » avoir souffert qu'on l'assassinat par la » plus insigne de toutes les trahisons. » Les reproches furent inutiles, d'Andelot se laissa aveugler par l'espérance des honneurs qu'il crut trouver » parmi les Factieux ; il signa l'Union » & se mit au service du Duc de Nemours ». Est-il probable que ce nouveau proselyte de la Ligue eut affecté de détacher les Parisiens de la Ligue pour les gagner au Roi ? *Voyez M. de Thou, Livre XCIX.*

tholique, de ses forces nombreuses & qui s'accroissoient de jour en jour, à la tête desquelles il étoit résolu d'aller au-devant du secours dont on les flattoit, de le combattre avec certitude, de le défaire aussi aisément qu'il avoit dissippé à la bataille d'Ivri les troupes fraîches & réunies de la Ligue. Ces discours ne contribuoient pas peu à disposer ce peuple, presque sans esperance de secours, & forcé par la nécessité, à éprouver la clémence & la bonne foi si renommée du Vainqueur. Le peuple paroissoit donc pencher à la révolte, ou pour forcer ses Chefs à capituler, ou pour s'emparer de quelque porte & introduire dans la ville les Royalistes, & en ce cas les soldats & les habitans étoient si extenués par la famine, qu'on jugeoit qu'ils ne soutiendroient pas longtemps les efforts des ennemis. Le Parlement & le Conseil de la Ligue s'assemblerent dans la salle de S. Louis, & convinrent de nommer deux Députés, pour aller au camp du Roi traiter avec ce Prince, & sous son bon plaisir, trouver le Duc de Mayenne, sans les charger de traiter de la reddition de Paris en particulier, mais de comprendre, s'il étoit possible, l'accommodement de cette ville dans la paix générale. On choisit pour cette négociation le Cardinal de Gondi & l'Archevêque de Lyon, parce qu'on étoit sûr, que ni l'un, ni l'autre n'accorderoient rien de préjudiciable à la Religion. Cependant le Duc de Nemours sortit de l'assemblée tout indigné, & protestant qu'il vouloit soutenir ce qu'il avoit promis par serment, dès les premiers jours du siége; de mourir plutôt, que de remettre Paris en d'autres mains qu'en celles de son frere, qui lui en avoit confié la défense. Le Cardinal Légat parut aussi très-mécontent, & dit, qu'il toléroit cette résolution par nécessité, mais sans l'approuver, & qu'après avoir tant fait & tant souffert, on pouvoit bien avoir patience encore quelques jours, attendre l'issue des affaires, & l'arrivée du secours qui étoit prêt à paroître à tous momens.

Néanmoins les députés, après avoir obtenu un sauf conduit, sortirent de Paris, & se rendirent à l'Abbaye Saint-Antoine des Champs à cinq cent pas de la porte de même nom; ils y trouverent le Roi accompagné de la plû-

Henri IV. 1590.

part des Princes & Seigneurs de ſon armée, & entr'autres du Chancelier de Chiverni, qui s'étoit retiré dans ſes terres, depuis que Henri III. l'avoit éloigné de la Cour, & que le Roi venoit d'y rappeller depuis peu, en lui rendant les ſceaux. Les députés expoſerent au Roi que le Parlement & le Peuple de Paris, touchés de compaſſion des malheurs du reſte de la France, acharnée à la guerre Civile, les avoient chargés de venir travailler avec Sa Majeſté, & d'aller enſuite trouver le Duc de Mayenne, Chef du parti Catholique, pour tâcher de trouver quelque voie de parvenir à la paix; qu'ils avoient accepté volontiers une commiſſion ſi honorable, & qui tendoit au bien & au ſalut de tout le Royaume: qu'ils exhortoient Sa Majeſté à leur accorder des conditions propres à aſſurer l'état de la religion & la tranquillité générale de l'Etat, & la ſupplioient de ne point imaginer que la famine ou la crainte des dangers forçaſſent les Pariſiens à accepter un accommodement tant ſoit peu capable de préjudicier à leur conſcience & à leur religion: qu'ils étoient réſolus de mourir, plutôt que de bleſſer ou de ſouiller leurs conſciences, & même prêts à s'expoſer à toutes ſortes de tourmens, puiſqu'ils eſperoient d'être puiſſamment ſecourus dans peu de jours. Le Cardinal de Gondy, quoiqu'intérieurement attaché au parti du Roi, ajouta pluſieurs autres choſes, pour perſuader que ce n'étoit point par néceſſité, mais par zele pour la paix générale, que la Ville & le Conſeil de l'union les avoient députés, afin de trouver quelque moyen de rétablir la tranquillité dans le Royaume. Ces propos tenus publiquement & en préſence d'une foule de Nobleſſe & de Militaires, choquerent vivement ceux qui les entendirent; le reſpect même qu'ils devoient au Roi, ne put contenir leur vivacité naturelle: elle éclata par des ris & des paroles pleines d'indignation, d'entendre des propoſitions qui ſembloient mieux convenir à une Ville victorieuſe ou neutre, qu'à une place réduite aux dernieres extrémités de la famine. Le Roi, ſoit de ſon propre mouvement, ſoit entraîné par le ſentiment général qui lui avoit, pour ainſi dire, dicté ſa réponſe,

repliqua sur le champ aux députés, qu'il savoit parfaitement que le Peuple de Paris avoit le poignard sur la gorge, & que, malgré les couleurs spécieuses, sous lesquelles on voiloit cette députation, on sentoit qu'ils n'étoient venus que pour remedier aux extrémités où ils se trouvoient réduits : mais que leurs propositions répondoient mal à leur situation présente : que si le Sénat de Venise, Puissance indépendante & souveraine, & par son ancienne constitution choisie d'ordinaire pour médiatrice entre les Princes Chrétiens, avoit interposé ses bons offices, pour conclure la paix entre lui & le Duc de Mayenne, cette démarche ne lui auroit pas paru étrange, & qu'il l'auroit prise en bonne part : mais que la populace d'une Ville de son Royaume, coupable de trahison & de rébellion, oubliant son devoir naturel, osât usurper les noms de Parlement & de Conseil, & se porter pour médiatrice de la concorde & de la paix ; c'étoit d'une part un procedé ridicule, de l'autre un attentat qui ne méritoit que de l'indignation & des châtimens ; & que ce seroit beaucoup, si les députés obtenoient de sa clémence grace pour eux-mêmes, sans s'ingerer plus avant dans une pareille négociation ; ensuite, comme il avoit le talent de la parole, & qu'il vouloit contenter la Noblesse qui l'écoutoit, il ajouta plusieurs autres choses, pour montrer que par sa bonté & sa clémence naturelles il désiroit la paix, pour la conservation des peuples que la Providence avoit confiés à ses soins : mais qu'il ne craignoit ni la guerre, ni ces armées formidables que les Parisiens s'imaginoient voir voler à leur secours ; & qu'enfin il voudroit avoir perdu un doigt, & que dès le lendemain la guerre fut terminée par la voie des armes entre lui & ses sujets rébelles : mais qu'il en sacrifieroit volontiers deux pour que tout le monde rentrât dans son devoir par la voie de la paix. Ensuite les députés furent conduits dans un appartement qu'on leur avoit préparé, & le Roi tint Conseil avec les Seigneurs de sa suite.

Le Chancelier de Chiverni représenta que la réponse du Roi avoit été un peu dure & fiere, quoiqu'il parut qu'il

Henri IV. 1590.

étoit bon d'uſer en public de ces manieres hautes & mépriſantes : mais que maintenant il falloit peſer mûrement les choſes, & changer de conduite, pour ne pas manquer le but auquel on touchoit, après tant de travaux : que le Roi ſe propoſoit de ramener Paris à ſon obéiſſance, mais ſans employer la force des armes, & ſans en exterminer les habitans : qu'on avoit préferé la voie du Blocus, à cauſe du grand nombre de peuple réuni pour la défenſe de la place, & pour ne pas détruire la plus vaſte & la plus opulente Ville du Royaume ; que puiſque maintenant les Pariſiens réduits par la famine, commençoient à parler d'accommodement, la raiſon exigeoit qu'on les traitât avec douceur, & qu'il ne falloit pas regarder de ſi près aux conditions, pourvû qu'ils ſe rendiſſent, & leur accorder le parti le plus avantageux & le plus favorable ; que ſi le déſir de ſauver Paris engageoit le Duc de Mayenne & ſes Partiſans, à accepter l'accommodement, loin de rejetter leur démarche, on devoit la regarder comme déſirable & ſalutaire : que ſon avis étoit qu'on apportât beaucoup de modération à traiter d'un accommodement avec les députés, & qu'on leur permit même d'aller trouver le Duc de Mayenne, pour eſſayer de le faire conſentir à la paix. Le Maréchal de Biron approuva la premiere partie de l'avis du Chancelier, ſavoir, d'accorder des conditions très-avantageuſes aux Pariſiens, pourvû qu'ils ſe ſoumiſſent au Roi, d'autant plus que les troupes étoient très-fatiguées, & épuiſées par les longues veilles & par les travaux continuels, & qu'eû égard à la ſaiſon, les maladies commençoient à regner, & à faire du ravage dans le camp ; mais il ne fut pas d'avis de permettre aux députés d'aller trouver le Duc de Mayenne, en remontrant que ce ſeroit leur donner le moyen de gagner du temps, juſqu'à l'arrivée du ſecours de Flandres : que la concluſion de la paix générale étoit une affaire qui demandoit beaucoup de temps & de maturité, & que les circonſtances préſentes ne comportoient point : qu'il falloit battre le fer pendant qu'il étoit chaud, & reſſerrer de plus en plus les Pariſiens, juſqu'à ce que la famine les forçât à penſer à leur propre con-

ſervation : que la réduction de Paris entraîneroit la ruine de la Ligue, & qu'il ſeroit enſuite très-aiſé de s'accommoder avec le Duc de Mayenne, & avec le reſte de ſes Partiſans. Tout le monde embraſſa cet avis : on rappella les députés, & après pluſieurs diſcours de part & d'autre, on convint que pourvû que les Pariſiens vouluſſent ſe rendre, le Roi leur accorderoit toutes les ſuretés ſuffiſantes pour la religion & les autres articles qu'ils demanderoient, mais qu'il ne vouloit point recevoir la loi d'eux, quant à ſa conſcience & ſa converſion, qu'il réſervoit au pouvoir & à l'inſpiration du Ciel : qu'il n'entendoit pas non plus permettre aux députés d'aller trouver le Duc de Mayenne, ni traiter d'autre accommodement que celui de Paris, en particulier ; & il leur fit remettre une déclaration dreſſée par Revol, Sécrétaire d'Etat, contenant les mêmes choſes en termes très-moderés, & avec des proteſtations d'accorder aux Ligueurs toutes les ſuretés & toutes les ſatisfactions poſſibles. Il y joignit des lettres particulieres pour le Duc de Nemours, la Ducheſſe de Nemours, ſa mere, & la Ducheſſe de Guiſe, où en leur donnant mille marques de bienveillance, il les exhortoit à la paix, & les aſſuroit qu'il les combleroit de plus de bienfaits qu'ils ne pourroient en déſirer.

Henri IV. 1590.

Les députés rentrerent dans Paris, chargés de cette réponſe. Le Duc de Nemours, que les conſeils du Légat & de l'Ambaſſadeur Mendozza éloignoient de la paix, ne voulut pas permettre qu'on fit lecture au peuple de l'écrit qu'avoit donné le Roi, mais que les députés diſſent ſimplement de vive voix, que le Roi ne vouloit d'autre accommodement, ſinon qu'on lui rendit Paris, ſans conſulter, & ſans y comprendre le Duc de Mayenne, ni les autres Seigneurs de la Ligue ; ce qui ſe trouvant oppoſé au ſentiment du plus grand nombre, & ſur-tout de ceux qui compoſoient le Conſeil, parce que la Ville ne vouloit nullement ſe ſéparer du Duc de Mayenne, mais courir juſqu'au bout la même fortune que lui, toutes ces idées d'accommodement ſe changerent en réſolution de ſe bien défendre.

HENRI IV. 1590.

Le Roi d'Espagne charge le Duc de Parme d'entrer en France avec toute son armée pour faire lever le siége de Paris.

Cependant le Duc de Parme, quoiqu'il eût communiqué & exposé très-nettement son avis à la Cour d'Espagne, avoit reçu de nouveaux ordres & très-absolus du Roi Catholique, de passer en personne en France avec toute son armée, pour secourir les Ligueurs, & faire lever le siége de Paris : le Conseil de Madrid jugeoit cette entreprise aussi glorieuse qu'importante, d'ailleurs soutenue d'espérances si brillantes, qu'elle étoit sans contredit préférable aux intérêts même des affaires de Flandres, qui dans l'état où elles étoient, paroissoient ne devoir point, ou presque point souffrir de préjudice de l'absence du Duc & de son armée pendant quelques mois : qu'il approuvoit en partie le sentiment du Duc de Parme, d'entretenir & de tirer la guerre en longueur, pour obtenir de la foiblesse & de l'épuisement des François ce qu'on avoit d'abord jugé impossible d'en tirer de vive force : que néanmoins le Conseil pensoit qu'il devoit secourir Paris au plutôt, précisément pour ne pas laisser accabler tout d'un coup le parti de la Ligue, & abandonner une pleine victoire au Roi, qui n'auroit pas plutôt pris cette Ville, qu'il viendroit à bout du reste, avec autant de facilité que de bonheur : que d'ailleurs la Monarchie Espagnole ayant accoûtumé, dès son origine, de couvrir toujours ses desseins du prétexte si favorable & si plausible de la religion, elle ne pouvoit, dans une occasion si importante, séparer des intérêts si érroitement liés, sans démentir cette magnifique idée qu'ils faisoient sonner si haut, que les Espagnols n'avoient point d'autres ennemis que les ennemis même de l'Eglise. Ainsi ils donnerent au Duc des ordres précis & absolus, de mettre des garnisons suffisantes dans les places de Flandres, les plus voisines des Provinces unies, de marcher en diligence avec toutes ses forces au secours de Paris, & de se borner à en faire lever le siége.

Le Duc, après avoir reçû un ordre si absolu, fut fort embarrassé à l'exécuter. D'un côté, il ne pouvoit laisser les Places de Flandres si bien gardées qu'il n'eût à craindre quelque danger ou surprise, qu'on n'attribueroit point en Espagne

pagne à la néceſſité des circonſtances, ou aux ordres dont on l'avoit chargé, mais à ſa négligence. Il voyoit que dans cette Cour on jugeoit des choſes bien différemment de ce qu'elles étoient dans le vrai : & d'un autre côté, il ne pouvoit paſſer en France, ſans l'élite de ſon armée. Il s'agiſſoit d'une guerre où il devoit eſperer peu de ſes amis, & tout craindre d'un ennemi brave, courageux, infatigable, d'une expérience conſommée, environné d'un corps preſqu'invincible de nobleſſe Françoiſe, & d'autant plus redoutable qu'il falloit aller l'attaquer juſques dans ſes propres foyers, & dans le centre de ſes forces. La briéveté du temps ne l'inquietoit pas moins. Il ſavoit que Paris étoit déja réduit aux dernieres extrémités de la famine, cependant il vouloit d'abord pourvoir aux affaires de Flandres, puis paſſer en France avec toute la diſcipline & les précautions que la grandeur de l'entrepriſe exigeoit, & qui demandoient néceſſairement du temps; mais le danger des Pariſiens étoit ſi preſſant, qu'ils ne pouvoient ni attendre, ni tenir encore long-temps. Cependant ce Prince, en qui la grandeur de courage & la haute prudence égaloient l'activité dans l'exécution, jugeant, comme il étoit vrai, que jamais il n'avoit eu d'entrepriſe plus importante & plus difficile à conduire que celle-ci, ſe propoſa de ſurmonter tous les obſtacles, & d'en ſortir glorieuſement, comme il avoit fait dans d'autres occaſions. Après avoir bien médité ſon plan, il donna tant de ſoins à l'exécuter, qu'il eſpera pouvoir ſécourir Paris vers le 15 d'Août. Ainſi ne voulant ni tromper ni être trompé, comme il l'avoit déja déclaré au Duc de Mayenne, il écrivit ſur la fin de Juillet une Lettre aux aſſiégés, où en leur faiſant part de ſes préparatifs, il les aſſuroit qu'il ſeroit en France au milieu du mois ſuivant, & les exhortoit à ſurmonter toutes les difficultés, & à ſe gêner, juſqu'au moment où il eſperoit indubitablement les délivrer de leurs maux. Cette lettre qui arriva à Paris le premier d'Août, fut lûe par les Magiſtrats, communiquée au peuple, & jetta d'abord tout le monde dans le déſeſpoir. Le terme paroiſſoit ſi long que perſonne ne croyoit pouvoir prolonger ſes jours juſques-là. Les ſoldats quit-

toient ſecrétement leurs drapeaux & déſertoient de nuit. Les pauvres de la ville privés de tout ſecours cherchoient à en ſortir, & à ſe retirer ailleurs ; & les Chefs de la Ligue s'y oppoſoient d'autant moins, qu'ils leur en avoient accordé la permiſſion dès le commencement du ſiége. Mais le Roi qui permettoit volontiers qu'on laiſſât échaper les ſoldats déſerteurs, avoit donné des ordres très-ſévéres de rechaſſer dans Paris les habitans qui voudroient en ſortir, ſachant que les aſſiégés tâchoient de s'en décharger, & les ordres furent ſi ponctuellement exécutés par les gardes, qu'il n'y eut qu'un très-petit nombre de ces malheureux qui trompa leur vigilance.

Le plus grand embarras des Chefs du Gouvernement étoit de contenir les troupes Allemandes, qui ayant vêcu avec une extrême licence, détruiſant ſans diſcrétion tous les jardins, & les plus belles maiſons, pour en tirer du bois & le vendre, après avoir tout conſumé, pilloient & voloient ouvertement, afin de trouver de quoi ſubſiſter. Pluſieurs ont même rapporté qu'ils égorgeoient les petits enfans qui leur tomboient entre les mains, pour ſe nourrir de leur chair. Néanmoins ils commençoient à ſe mutiner & à vouloir ſe débander, quoique le Duc de Nemours & le Chevalier d'Aumale fiſſent tous leurs efforts pour les arrêter. Les aſſiégés réduits à ces extrémités écrivirent au Duc de Mayenne pour derniere réſolution, que ſi dans dix jours ils n'étoient pas ſecourus, ils ne pourroient tenir plus longtemps, & qu'ayant fait l'impoſſible, ils ſeroient juſtifiés devant Dieu & devant les hommes, d'avoir pourvû à leur conſervation. La Ducheſſe ſa femme lui écrivit à peu près les mêmes choſes, le conjurant par la tendreſſe qu'il portoit à leurs enfans, de ne pas les laiſſer tomber entre les mains de leur plus cruel ennemi. Le Duc, en recevant ces lettres, ne ſe trouva pas moins embaraſſé que les Pariſiens. Il raſſembla toutes ſes troupes & s'avança juſqu'à Meaux Ville à dix lieues de Paris. Il dépêcha le Marquis Alexandre Malaſpina au Duc de Parme, pour l'informer que, s'il ne hâtoit la marche de ſon armée, tout ce qu'on avoit fait juſqu'alors ſeroit inutile, parceque les aſſiégés ne pouvoient

tenir plus long-temps, & pour l'en convaincre il lui envoya les lettres qu'il en avoit reçûes.

Outre les mutins de Quiroga, le Régiment de Capiſucchi & la Cavalerie Flamande que le Duc de Parme lui avoit accordés, le Duc de Mayenne avoit encore avec lui ſix cent Lances du Duc de Lorraine, commandées par le Comte de Chaligni frere de la Reine Douairiere de France, l'Infanterie Françoiſe du Colonel St. Paul, le Duc d'Aumale avec les troupes de Picardie, le Marquis (*a*) de Meignelai, Balagni Gouverneur de Cambrai, la Châtre & de Roſne avec leurs compagnies & leurs partiſans; ce qui formoit un corps de dix mille hommes d'Infanterie & de deux mille quatre cent Chevaux. Avec ces forces il s'étoit avancé juſqu'à Meaux, pour ſaiſir quelqu'occaſion favorable, & encourager les aſſiégés par ſa proximité. Mais il ne ſe croyoit point encore en état de jetter des troupes, ni des vivres dans Paris. Il ſavoit que par les renforts arrivés au Roi, ce Prince avoit ſous ſes drapeaux vingt-ſix mille fantaſſins & plus de ſept mille chevaux, parmi leſquels on comptoit cinq mille Gentilshommes, bien accompagnés & bien montés, & qui ne ſervant que pour la gloire, paſſoient pour invincibles dans l'eſprit du Roi, tant par leur nombre que par l'éclat de leur naiſſance. Le Duc de Mayenne écrivoit a tous momens & dépêchoit des courriers au Vice-Sénéchal de (*b*) Montelimart, qui réſidoit de ſa part auprès du Duc de Parme, pour preſſer vivement l'arrivée de ce Prince, ſans laquelle il déſeſperoit de pouvoir ſecourir les aſſiégés. Le Duc de Parme tint Conſeil le premier d'Août & y expoſa les ordres qu'il avoit reçûs de Sa Majeſté Catholique, d'entrer en France avec toute ſon armée. Il ne diſſimula pas que cette réſolution n'étoit pas de ſon goût, & allégua les raiſons qui lui faiſoient enviſager beaucoup de danger & très-peu d'avantage dans cette entrepriſe : que néanmoins, puiſque le Roi leur Maître l'ordonnoit, il étoit réſolu d'employer à

(*a*) Florimond de Hallewin, Marquis de Meignelai.

(*b*) Colas, l'un des plus ardens Ligueurs & des plus détermimés ſcélérats qui ſignalerent leurs fureurs durant ces troubles.

HENRI IV. 1590.

cette marche toute l'ardeur que Dieu lui avoit accordée : qu'il conjuroit les autres de s'y porter de toutes leurs forces, afin que les emplois dont ils seroient chargés tournassent à la gloire de Dieu, à la satisfaction du Roi, & à leur propre gloire. Et après avoir assigné à chacun sa charge, il ordonna que l'armée, qui étoit déja rassemblée, se tint prête à marcher le quatre du mois. Il écrivit au Duc de Mayenne, pour l'assurer du temps où il arriveroit, & donna le même avis aux Parisiens, en leur protestant qu'uniquement pour les secourir & pour soutenir la Religion, le Roi Catholique négligeoit ses propres intérêts & ne ménageoit ni ses troupes ni ses finances, sans exiger pour sureté aucune Place forte sur la frontiere qui pût leur servir de retraite, quoiqu'il eût pû en demander & l'obtenir, suivant l'usage; qu'il ne formoit cette entreprise si importante que pour manifester sa candeur vraiment royale, & qu'il esperoit l'exécuter heureusement, avec le secours du Ciel, & fondé sur la justice de la bonne cause.

Ce Général n'y entre qu'avec des puissantes forces & de très-grands préparatifs.

L'armée partit de Valenciennes le quatre d'Août. Le Marquis de Renty commandoit l'Avant-garde. Le Duc étoit au Corps de bataille avec les Princes d'Ascoli, de (*a*) Château-Bertrand, & de Chimay, les Comtes de Barlemont & d'Aremberg, & plusieurs autres Seigneurs Flamands, Italiens & Espagnols. L'Arriere-garde étoit sous les ordres de la Motte Gouverneur de Gravelines, à sa suite marchoient vingt pieces de canon, deux pontons, & tout l'attirail de guerre qui suit ordinairement une armée royale. Il regnoit toûjours une exacte discipline dans les armées commandées par le Duc de Parme. Ses soldats étoient accoûtumés aux travaux & toûjours prêts à les entreprendre, parfaitement soumis à ses ordres, bien éloignés de piller ni de commettre le moindre désordre dans les pays amis. Ce Général, sur le point d'entrer dans un Royaume où le nom Espagnol étoit

(*a*) Davila qui en cet endroit a copié M. de Thou a fait la meme faute que lui. Le dernier Traducteur de M. de Thou croit après l'Auteur des nouvelles remarques sur la Satyre Ménippée (M. le Duchat) qu'au lieu du Château *Bettrand* ou *Bertrand*, on doit lire *Château Porcien*, Principauté en Champagne qui étoit dans la Maison de Croy, comme celle de Chimay.

universellement en horreur aux peuples, & où il avoit affaire non-seulement à des esprits défians, prêts à se soulever au moindre mouvement, mais encore à combattre contre une armée victorieuse commandée par un Guerrier, d'une expérience consommée, tourna tous ses efforts & ses soins à empêcher que ses troupes ne fissent aucun dégât, & ne donnassent, par leurs extorsions, le moindre sujet de plainte aux François. Il campoit toujours, comme s'il eût été en présence de l'armée ennemie, & tenoit toute son armée serrée & en bon ordre dans ses quartiers. Toujours précédée par de bons détachemens, elle marchoit sans désordre & sans confusion, campoit de bonne heure le soir, & tandis qu'on traçoit & qu'on retranchoit le camp, le Duc faisoit demeurer sous les armes la plus grande partie de l'armée. De grosses escortes protegeoient les convois de munitions & de vivres, qu'il avoit rassemblés & rassembloit tous les jours en abondance. Dans toutes les occasions, il tâchoit de s'acquérir la bienveillance de la Nation Françoise, en cedant aux François les aisances, ou leur accordant par préférence toutes les marques d'honneur & de distinction : pour cet effet, quoiqu'il eût vécu en Flandres avec ce cérémonial & cette gravité qui convient à la Nation Espagnole, depuis qu'il étoit entré en France, on ne connoissoit plus dans son logement ni anti-chambres, ni portes gardées, il mangeoit en public, tenoit table ouverte pour les Gentilshommes François, & marquoit beaucoup d'affabilité & de familiarité dans ses discours & ses manieres. Mais, comme malgré le grand nombre d'Officiers expérimentés qui l'environnoient, il avoit résolu de ne s'en rapporter qu'à lui-même, il vouloit entendre en personne les rapports de ceux qui alloient à la découverte, raisonner lui-même avec les espions, poster les gardes, & examiner tout ce qui avoit rapport à la discipline de l'armée ; il y employoit toutes les nuits, ne donnant que quelques heures au sommeil, c'est-à-dire, l'espace qui s'écouloit depuis la Générale, jusqu'au moment où l'armée se mettoit en marche.

Avec ces précautions & en marchant à petites journées

Henri IV. 1590.

Sa jonction avec le Duc de Mayenne.

pour menager ſes troupes, le Duc arriva à Meaux à dix lieues de Paris le ving-trois d'Août, où il s'aboucha dans la campagne & en marchant avec le Duc de Mayenne, & où ſe fit la jonction des deux armées. L'Archevêque de Lyon & le Préſident Vetus y arriverent auſſi. Ils avoient été tout recemment trouver le Roi pour entamer une nouvelle négociation, & ſous un ſauf-conduit de ce Prince, que l'approche de l'armée Eſpagnole avoit rendu plus traitable, ils s'étoient rendus auprès du Duc de Mayenne. Celui-ci les introduiſit dans le conſeil de guerre, où ils expoſerent que les Pariſiens réduits aux dernieres extrêmités ne pouvoient tenir plus de quatre jours, que ſi on ne pouvoit les ſécourir dans ce terme, ils demandoient permiſſion de traiter avec le Roi, puiſque c'étoit le ſeul moyen de les délivrer du danger inévitable qui les ménaçoit. Le Duc de Parme leur répondit avec modération & gravité, qu'il étoit venu par ordre du Roi Catholique ſimplement pour ſécourir Paris, & détourner le péril qui ménaçoit la Religion, mais qu'il n'étoit pas chargé de traiter d'aucun accommodement, & que ſa conſcience ne lui dictoit pas qu'on pût penſer à en faire avec un Prince hérétique & ennemi de la ſainte Egliſe : que les Pariſiens ayant juſques alors ſouffert de ſi cruelles extrêmités, avec la plus grande gloire & l'exemple héroique d'une conſtance vraiement chrétienne, ils les ſoutiendroient bien encore quelques jours, au bout deſquels il eſperoit que le bras de Dieu & la valeur de ſon armée les en délivreroient aiſément, qu'ainſi ils pouvoient retourner vers eux, & les exhorter à prendre un peu de patience. Les Députés allerent trouver le Roi, auprès duquel ils avoient laiſſé le Cardinal de Gondi, & lui rapporterent, que dans l'armée on ne vouloit entendre à aucun accommodement, & que le Duc de Parme les avoit renvoyés, pour aſſurer les Pariſiens d'un ſecours prompt & certain. Le Roi les congédia également, & l'on ne penſa plus de part & d'autre, qu'à terminer l'affaire par la voie des armes.

Le Roi étoit dans une inquiétude extrême. Outre que ſon armée étoit diminuée par les maladies qui avoient en-

levé un grand nombre de personnes, & entr'autres l'Abbé d'Elbene, homme d'un rare mérite pour les affaires d'Etat, il rouloit dans son esprit mille résolutions opposées & différentes. Il ne pouvoit se résoudre à lever sans avantage un siége qui lui avoit coûté tant de travaux & de dangers, sur-tout après avoir réduit la place aux dernieres extrémités, & il panchoit à laisser une partie de l'armée pour continuer le Blocus, tandis qu'avec l'autre il marcheroit aux ennemis. D'un autre côté, l'armée du Duc de Parme lui paroissoit trop forte pour lui faire tête, sans rassembler toute la sienne : ainsi il n'osoit aller à sa rencontre seulement avec une partie de ses troupes, qu'il ne jugeoit pas suffisantes pour arrêter l'ennemi. Dans cette perplexité, il assembla ses Généraux, dont lés principaux étoient le Duc de Montpensier, le Duc de Nevers, les Maréchaux d'Aumont & de Biron, le Baron de Biron, Philibert de la Guiche, Lavardin, Guitri, la Noue, le Vicomte de Turenne, le Duc de la Trimouille, & Châtillon, qui n'étant préoccupés d'aucune passion, conclurent tous d'une voix, que le parti le plus pernicieux qu'on pouvoit prendre, seroit de séparer l'armée, parce qu'on ne pourroit ni tenir en bride la Ville assiégée, ni empêcher le secours; que ce ne seroit pas le premier siége levé par de très-fameux Capitaines, & après plusieurs attaques; que si l'on parvenoit à battre, ou à faire reculer le Duc de Parme, le peu de vivres que les Parisiens tireroient des environs, seroient bientôt consumés, & qu'en revenant devant la Capitale, on la réduiroit aisément aux mêmes extrémités. Dès qu'on eût pris cette résolution dans le Conseil, le Roi donna les ordres nécessaires pour faire tête à temps à l'ennemi : il leva le siége le trente d'Août, & alla camper avec toute l'armée à Chelles, Bourg à trois lieuës de Paris, & dont l'armée de la Ligue n'étoit éloignée que de quatre lieuës.

Le Roi tient conseil sur le parti qu'il falloit suivre.

Il se détermine à lever le siege & à marcher aux ennemis.

Chelles est un gros Bourg situé dans une plaine marécageuse, où se répandent les eaux d'un petit ruisseau qui l'arrose de toutes parts; des deux côtés s'étend une vaste campagne, & vis-à-vis sont deux côteaux, sur le sommet

Henri IV. 1590.

desquels est le grand chemin qui conduit en droiture de Meaux à Paris. L'Armée Royale forte de sept (*a*) mille chevaux & de dix-huit à vingt mille fantassins, occupa ce poste. Les Chevaux-Legers soutenus par l'infanterie de l'avant-garde, étoient postés au pied des collines, & sur les avenues du chemin, le corps de bataille dans les maisons du Bourg, & la Cavalerie de l'arriere-garde qui protegeoit l'armée par derriere, étoit à l'entrée de la plaine qui regarde Paris. A main droite du Bourg on posta les Suisses & quatre Régimens François sous les ordres de Châtillon, & à gauche les Allemands avec cinq Régimens d'Arquebusiers sous ceux de Lavardin, & aux deux flancs on avoit placé l'artillerie. A peine l'armée du Roi étoit-elle campée, qu'on apperçut sur le sommet des collines les Chevaux-Legers Italiens & Franc-Comtois de la Ligue, qui commencerent à escarmoucher avec les gardes avancées de l'Armée Royale. Cependant les Ducs de Parme & de Mayenne, avec peu de suite, parcoururent à cheval les environs, & reconnurent exactement les forces & la disposition du Camp, qui leur ayant paru très-avantageuse, ils se retirerent dans le leur, établi au-delà & sur le penchant des collines. Ils le firent fortifier d'un retranchement large & relevé, flanqué d'espace en espace de fortins & de redoutes, garnies d'artillerie qui le protegeoient contre toute attaque ou surprise; les armées demeurerent ainsi en présence l'espace de quatre jours. Le Duc de Parme

Les deux armées demeurent plusieurs jours en présence.

(*a*) M. de Thou n'y compte que cinq mille chevaux & seize mille hommes d'Infanterie; mais Davila veut relever la gloire du Prince de Parme aux dépens de celle du Roi. Et comment pouvoit-il dire que le Roi craignoit d'attaquer une armée supérieure, puisque suivant ce calcul, les deux armées auroient été égales? Suivant Pierre Corneio, celle du Duc de Parme se montoit à douze ou treize mille hommes d'Infanterie & trois mille chevaux, & selon M. de Thou, treize mille hommes en tout; ce qui joint aux douze mille que Davila donne au Duc de Mayenne en particulier, n'eut fait qu'égaler l'armée du Roi, qui eut été au moins de ving-cinq mille hommes. Ce ne fut jamais la disproportion des forces qui empêcha le Roi d'attaquer les Espagnols, mais la position avantageuse de leur camp & les manœuvres fines de leur Général attentif à lui dérober son véritable dessein, & à ne point hazarder une action sans laquelle il pouvoit délivrer Paris. L'Auteur des temarques sur Davila ne compte que ving-un mille hommes effectifs dans l'armée du Roi.

savoit

savoit que les Parisiens qui étoient sortis de leur Ville, s'étoient pourvus pour quelques jours de vivres, qu'ils avoient tirés des lieux voisins, où l'Armée Royale avoit abandonné quelques provisions : ainsi il ne vouloit ni se presser, ni rien hasarder. Le Roi, quelqu'envie qu'il eût de combattre, & presque sûr de vaincre, regardoit néanmoins comme une témérité le parti d'attaquer dans ses retranchemens un ennemi supérieur en nombre. On engageoit cependant de fréquentes escarmouches, où les différentes nations signaloient leur valeur, & où l'on éprouvoit celle des différens corps. Souvent l'Infanterie combattoit contre la Cavalerie, & les Cuirassiers chargeoient tantôt la Cavalerie-Legere & les Carabins, & tantôt les Lanciers qui étoient en grand nombre dans l'armée de la Ligue. Le Roi ennuyé de ces longueurs, craignoit que les fatigues passées, & le défaut de paye n'obligeassent son armée à se débander, d'autant plus qu'il y regnoit des maladies dangereuses. Il voulut sonder les dispositions des ennemis, en envoyant un Trompette déclarer au Duc de Mayenne que le moment étoit arrivé de terminer en un jour tous leurs différends, de metrre fin aux miseres & aux calamités de la guerre : qu'ainsi il le défioit de sortir de sa taniere, où il se tenoit plutôt comme un renard, que comme un lion, & de paroître avec ses troupes en rase campagne, où la valeur & le courage des Guerriers pussent décider promptement de la victoire. Le Duc de Mayenne renvoya le Trompette au Duc de Parme, comme au Généralissime. Ce Prince répondit en soûriant, qu'il savoit parfaitement ce qu'il avoit à faire, & n'étoit pas venu de si loin, pour prendre conseil de son ennemi, qu'il savoit assez que sa maniere de faire la guerre ne plaisoit point au Roi : mais que si ce Prince étoit aussi grand Capitaine que la renommée le publioit, il n'avoit qu'à le forcer à une bataille, malgré qu'il en eût ; que pour lui il n'étoit pas d'humeur à abandonner aux caprices de la fortune une chose dont il étoit le maître.

Cependant les affaires pressoient du côté de Paris. On y avoit consumé le peu de vivres qu'on avoit pû enlever

à la campagne, la famine recommençoit à s'y faire sentir, comme auparavant, & il falloit ouvrir les passages, pour y jetter des vivres. Pour cet effet le Duc de Parme, après ces jours passés en escarmouches, reconnut exactement le pays, pensa mûrement au parti qu'il prendroit, & dit hautement qu'il vouloit livrer bataille. Il rangea effectivement son armée le cinq de Septembre au matin, & marcha au point du jour, comme pour aller aux ennemis. Il mit à l'avant-garde deux gros escadrons de Lances, & toute la Cavalerie-Legere de l'armée, sous les ordres du Marquis de Renti. Il chargea cet Officier, dès qu'il seroit sorti d'un petit bois qui étoit sur le penchant de la colline, & qu'il en auroit gagné le sommet où la plaine s'élargit, de déployer les lances commandées par le Prince de Chimai, & par George-Basta, ensuite de former deux grandes aîles de sa Cavalerie-Legere, de masquer, le plus qu'il pourroit, la face des collines, & d'en descendre, en s'avançant vers ses ennemis, mais à pas lents pour arriver dans la plaine, en faisant souvent halte & s'arrêtant pour attendre ses ordres. Il donna au Duc de Mayenne le commandement du corps de bataille, où il avoit placé l'élite de l'Infanterie Italienne & Espagnole avec vingt pieces de canon; l'arriere-garde étoit commandée par La Mothe avec les lances de Franche-Comté & l'Infanrerie Wallone. Il posta sur les flancs du corps de bataille à droite & à gauche la Châtre & le Colonel Saint Paul avec la Cavalerie & l'Infanterie Françoise. Pour lui il se réserva la liberté de se porter partout, accompagné d'Alexandre Sforce, de Nicolas Cesi & d'Appio Conti avec une escorte de cent chevaux. Lorsqu'on vit l'armée de la Ligue occuper le grand chemin & marcher en si bonne contenance aux ennemis, on se persuada de part & d'autre, qu'on alloit en venir à une action. Le Roi plein de valeur & faisant éclatter la joye dans ses yeux, mit avec autant d'intelligence que de célérité son armée en bataille, dans le même ordre où elle étoit campée, attendant avec impatience que les ennemis descendissent dans la plaine, pour y engager le combat à égal avantage. Ses escadrons

étoient déja rangés, son artillerie dressée & prête à tirer; déja le Marquis de Renty déployoit ses Lanciers, le plus qu'il pouvoit, à mesure qu'ils quittoient le sommet de la colline, d'où ils descendoient vers la plaine, mais au petit pas, lorsque le Duc de Parme, voyant tout le terrain masqué par son avant-garde, & le Roi qui l'attendoit de pied ferme dans le dessein de combattre, courut à toute bride se mettre à la tête du corps de bataille, & arrêta le Duc de Mayenne qui marchoit aux ennemis. Il le fit tout à coup tourner vers Lagni qui est à main gauche, changeant ainsi en un moment son ordre de bataille, ensorte que le centre devint l'avant-garde & l'arriere-garde forma le corps de bataille. Il marcha promptement pour s'emparer des Fauxbourgs de cette place.

Le Duc de Parme prend Lagni.

Lagni est situé sur la Marne, les Fauxbourgs composés d'une assez petit nombre de maisons, sont sur les bords de cette riviere, à la droite de laquelle étoient les deux armées. La ville est sur la rive gauche, & elle a sur la Marne un très-beau pont. Comme cette riviere est une de celles par où il arrive le plus de vivres à Paris, c'étoit un des principaux passages qu'il falloit ouvrir. La Fin commandoit dans Lagni avec quinze Enseignes d'Infanterie Françoise. Dès qu'il vit, contre son attente, approcher toute l'armée ennemie pour le forcer, il jugea qu'il ne pourroit défendre les Fauxbourgs situés au-delà de la riviere, & du côté par où les ennemis arrivoient. Il fit rompre le pont pour les arrêter, & se retira avec sa garnison dans l'enceinte de la place, que les Ligueurs ne pouvoient attaquer, sans passer la riviere. Le Duc de Parme s'empara des Fauxbourgs sans resistance, & y posta sur le champ l'Infanterie Françoise. Ensuite il campa à un quart de lieue d'elle dans un lieu nommé Pomponne avec tout le reste de l'armée. Son premier soin fut de fortifier son camp par de bons retranchemens, des redoutes & des demilunes & de fermer toutes les avenues aux environs. Le Marquis de Renty, après avoir long-temps amusé l'armée Royale dans l'espérance de combattre, marcha vers Lagni sur la fin du jour, laissant le Roi fort incertain des desseins des ennemis. Ce

Henri IV. 1590.

Prince jugeoit que pour prendre cette ville, il falloit nécessairement qu'ils passassent la Marne, démarche, qui selon lui, devoit leur coûter au moins leur arriere-garde. Il avoit encore plus de peine à se persuader que le Duc de Parme entreprit, sous ses yeux, de forcer aucun poste, encore moins qu'il voulut s'avancer vers Paris, en laissant derriere lui Lagni, puisqu'il se mettroit par là entre deux feux, & se couperoit à lui-même les vivres. Ces refléxions l'inquiétoient, & le rendoient irrésolu. Cependant pour tâcher de pénétrer le but des ennemis, il détacha le Baron de Biron, le Grand Prieur & la Noue à la poursuite du Marquis de Renty, avec ordre d'engager vivement l'escarmouche & de découvrir ce qu'ils pourroient des démarches & des manœuvres des ennemis. Mais ces détachemens furent vigoureusement reçus par des Carabins, mis en embuscade dans les petits bois des environs, & George Basta s'étant avancé avec quatre cent lances pour les soûtenir, l'escarmouche dura jusqu'au soir avec divers succès, & chacun regagna son camp.

Cependant le Duc de Parme, attentif à prendre & à fortifier tous les postes qui se trouvoient entre les deux armées, & à empêcher que l'ennemi ne l'attaquât à dos, fit dès la même nuit élever des batteries contre Lagni, quoiqu'il en fut séparé par la riviere, & le lendemain au point du jour, onze canons commencerent à battre en brêche. La Fin méprisoit d'abord la batterie du Duc, croyant que, quand même il y auroit brêche, il ne pourroit donner l'assaut, parce que la riviere étoit entre deux; mais il fut bien trompé, lorsqu'il vit que le Duc, qui avoit fait jetter un pont de batteaux, cinq quarts de lieuë au-dessus, fit passer le Régiment Italien de Capisucchi, celui de Wallons de la Berlotte, & George-Basta, avec huit cent chevaux, pour attaquer les remparts, lorsqu'il en seroit temps. Ils étoient foibles & non terrassés, & l'on pouvoit en peu d'heures y faire une assez large brêche. Le Roi se douta enfin du dessein des ennemis, mais au moment que le Camp des Ligueurs étoit suffisamment retranché, & les avenues occupées par les gros corps de gar-

de que le Duc de Parme avoit postés aux environs. Il fit avancer divers détachemens, & de différens côtés pour secourir les assiégés : ces renforts entrerent tous dans Lagni sans obstacles. Le Duc s'en embarrassoit peu, pourvû que toute l'Armée Royale ne se mit point en mouvement. Tous les partis que pouvoit prendre le Roi étoient difficiles & dangereux : en restant dans son camp, il perdoit sûrement Lagni, & de ce côté-là le passage demeuroit ouvert aux vivres pour Paris. Au contraire, s'il quittoit son poste pour passer la riviere, & secourir Lagni, le Duc en levant le siége, & s'emparant du camp de Chelles, pouvoit marcher droit à Paris avec des vivres. Il se tint donc comme immobile dans son camp, sans prendre aucun parti : mais occupé à délibérer sur celui qu'il embrasseroit. Le Maréchal de Biron vouloit qu'en suivant la même route qu'avoit prise le Marquis de Renty, & forçant deux corps de garde postés de ce côté-là, on attaquât le Camp du Duc de Parme, sur la main gauche du côté de Meaux, où ses retranchemens étoient plus foibles qu'ailleurs. La Noue étoit d'avis qu'on passât la Marne, & qu'en campant derriere Lagni, l'on renforçât & l'on rafraichit continuellement la garnison, soutenant que c'étoit le seul moyen de conserver cette place. Le Roi leur répondoit que de maniere ou d'autre, c'étoit laisser le chemin de Paris libre au Duc de Parme ; qu'en tournant vers Meaux on abandonnoit nécessairement l'avantage du poste de Chelles, & qu'en passant la Marne, on livroit encore mieux passage à l'ennemi.

Le Duc de Parme résolu de ne pas perdre un instant, & sûr de la justesse de ses mesures, fit donner un assaut vigoureux aux murs de Lagni, quoique la brêche ne fût pas fort spacieuse. Tandis qu'on y combattoit avec acharnement de part & d'autre, le Roi indigné de voir tous ses travaux passés inutiles, ne pût s'empêcher de marcher vers cette place, avec toute son armée rangée en bataille, mais sans résolution bien décidée sur ce qu'il feroit. Le Duc de Parme de son côté, sans sortir de ses retranchemens, mit aussi son armée en bataille dans son Camp, faisant face à l'ennemi, & or-

HENRI IV. 1590.

donnant néantmoins à une partie de ſes troupes de continuer l'aſſaut. Les aſſiégés le repouſſerent d'abord avec valeur, mais il ſurvint un déſordre qui procura la victoire aux Ligueurs. Les aſſiégés voulant changer & rafraichir les troupes qui avoient ſoutenu l'aſſaut, ne firent point filer celles qui devoient les remplacer, comme le dicte l'art de la guerre dans la défenſe des places; mais ſoit précipitation, ſoit inexpérience, ils les firent arriver toutes en un ſeul corps, il en réſulta un embarras & une confuſion dont les aſſiégeans profiterent. Ils redoublerent leurs efforts avec tant de vigueur, qu'ayant mis en déroute les Royaliſtes, déja peu en ordre, ils s'emparerent de la ville & firent Lafin priſonnier. Le Roi eut le chagrin de voir, pour ainſi dire, de ſes propres yeux, maſſacrer ſes troupes enveloppées par les Wallons & les Italiens qui avoient monté à l'envi à l'aſſaut, & ſe diſputoient l'avantage de les paſſer ſans quartier au fil de l'épée. Ce Prince, jugeant qu'il n'y avoit plus rien à faire, ni pour défendre, ni pour reprendre Lagni, fut contraint de retourner le même ſoir à ſon Camp, tranſporté d'une vive douleur, & ſans avoir rien exécuté. La priſe de Lagni rendant libre la navigation de la Marne, on fit entrer dans Paris une quantité prodigieuſe de vivres, qu'on tenoit toute prête. Les Pariſiens ouvrirent avec de grandes démonſtrations de joye à leurs libérateurs les portes de ſa ville, qu'ils ſe croyoient, ſix jours auparavant, ſur le point de livrer aux ennemis, qui y auroient porté le ravage & la déſolation.

Il ouvre le paſſage aux vivres dans Paris.

Le Roi voyant Lagni pris ſous ſes yeux & Paris ravitaillé, réſolut de s'éloigner de l'armée ennemie, ſûr que le Duc de Parme parvenu à ſes fins éviteroit toûjours une action, & qu'il étoit inutile de penſer à le forcer dans ſon Camp bien retranché & bien pourvû de vivres. D'ailleurs l'armée royale étoit épuiſée des fatigues qu'elle avoit eſſuyées tout l'été, & affoiblie par des maladies dangereuſes qui augmentoient tous les jours. Elle commençoit à ſouffrir de la diſette; tout le pays qu'elle avoit ſur ſes derriéres étoit dévaſté. L'impatience de la Nobleſſe, le défaut d'argent, le caractére des François, qui n'ayant plus d'eſpérance de prendre Paris, ni de livrer bataille aux ennemis, ne pouvoient ſupporter plus

long-temps les fatigues & les maux de la guerre, l'engagerent à faire, de son propre mouvement, ce qu'il eût été contraint de faire par force dans peu de jours & même dans peu d'heures. Ainsi le sept de Septembre, le lendemain de la prise de Lagni, il mit son armée en bataille, & y demeura quelque temps, comme pour défier les ennemis au combat; mais personne ne se présentant, même pour escarmoucher, & la campagne demeurant libre, il se mit en marche pour se retirer sous les murs de St. Denis. Il étoit fort inquiet & affligé du mauvais succès de ses affaires, & voulant former quelqu'entreprise qui ranimât le courage de ses troupes & rendit à ses armes leur réputation, il se proposa de faire escalader Paris, cette même nuit; afin d'emporter ainsi d'un coup de main ce qu'il n'avoit pû gagner par un long siége & par la famine la plus extrême. Ce projet n'étoit pas mal fondé. Depuis la levée du siége un grand nombre d'habitans, dans l'incertitude du tour que prendroient les choses, s'étoient refugiés à la campagne. Ceux qui restoient dans la ville étoient si affoiblis ou si malades, pour avoir d'abord mangé avec trop de voracité, après une famine si cruelle, qu'ils étoient incapables de supporter les fatigues de la guerre. La plûpart de la Garnison étoit sortie pour escorter les vivres qu'on tiroit de Chartres & d'ailleurs, & protéger les convois contre les garnisons royalistes; & surtout il étoit très-vraisemblable que le voisinage d'une armée aussi puissante que celle de la Ligue, que les Parisiens savoient être en présence de celle du Roi, rendroit leurs soldats déja consumés & épuisés de fatigues, plus négligens aux fonctions ordinaires, & aux veilles nécessaires pour garder une ville d'une si vaste enceinte. Le Roi ayant donc résolu de tenter cette entreprise, donna ordre à toute son armée de se rassembler dans la plaine de Bondy, peu éloignée de la Capitale. Il fit préparer les échelles qui suivoient l'armée pour cet effet, & à deux heures de nuit il s'avança vers Paris. Le Maréchal d'Aumont commandoit une troupe legere pourvûe d'échelles, le Baron de Biron une seconde avec de pareils instrumens, & Lavardin la troisiéme dans le même ordre. Le Roi suivoit accompagné de

Le Roi dans sa retraite fait escalader la Capitale.

Henri IV. 1590.

tous les Princes & Généraux avec la Cavalerie rangée en bataille. On passa la Seine, & l'on marcha du côté de la ville, qu'on croyoit le moins bien gardé, parcequ'il étoit plus éloigné du danger. L'escalade fut présentée à la porte & aux murailles de St. Germain par le Maréchal d'Aumont, à celles de St. Michel par Biron, & par Lavardin, entre les portes de St. Jacques & de St. Marceau. Mais on trouva partout les assiégés alertes & sur leurs gardes. Le Duc de Némours qui avoit fait battre exactement l'estrade, ayant eu vent que l'armée royale se rassembloit à Bondy, & marchoit vers Paris, avoit eû grand soin de poster les gardes & de faire sa ronde. La négligence & la garde peu exacte sur lesquelles on avoit compté pour cette entreprise n'étant pas telles qu'on s'en étoit flatté, les Généraux de l'armée royale sans s'y opiniâtrer, firent retirer les échelles & revinrent à l'endroit où le Roi les attendoit avec sa Cavalerie. Il tourna bride & reprit au petit pas le chemin qu'il avoit d'abord tenu. Mais ne pouvant renoncer à l'idée de tirer quelqu'avantage de cette démarche, il s'imagina que les Parisiens qui avoient repoussé ses troupes, fatigués d'avoir veillé toute la nuit, seroient peut-être négligens & endormis au point du jour. Il fit faire halte à sa Cavalerie & avancer les trois troupes d'Infanterie dans les fossés de la porte & des remparts de Saint Marceau, résolu d'y faire un dernier effort, & il ne se trompa pas entiérement. Les Bourgeois fatigués d'avoir veillé si long-temps, s'étoient retirés pour prendre du repos. On appliqua deux échelles, en grand silence & sans qu'on entendit aucun bruit sur les remparts, ou que personne parût pour s'y opposer : mais un Jésuite qui faisoit sentinelle hors d'un corps-de-garde occupé par ces Religieux, & Nicolas Nivelle Libraire, qui étoit aussi en faction sur la porte de la ville, mais un peu plus loin, ayant entendu quelque bruit, donnerent l'allarme. Ils coururent promptement à cet endroit armés de hallebardes, renverserent une des échelles qui étoit trop haute & passoit au-dessus des murs, & firent tant de résistance au lieu où l'autre aboutissoit, qu'après avoir tué le Lieutenant de Parabere & Cremonville déja prêts à sauter sur le rempart, ils donnerent le temps de venir à leur secours.

Les

Les gardes qui dormoient, éveillés par leurs cris, & par le bruit des armes, prirent les leurs, & accourrurent de toutes parts avec un grand nombre d'habitans. Le Duc de Nemours qui avoit fait sa ronde toute la nuit sur les remparts, avec une vigilance extrême, y accourut des premiers. Ainsi cette seconde tentative échoua, & le Roi, après avoir fait retirer toutes ses troupes au point du jour, arriva sous les murs de Saint-Denis.

Plusieurs jugerent que dans cette occasion le Roi avoit négligé les regles & les maximes de la guerre : que si, en laissant bien gardés ses postes aux environs de Paris, il se fut avancé avec la partie la plus leste de son armée, jusqu'à Claye, village beaucoup plus marécageux & plus fourré que Chelles, & qu'il s'y fût retranché & fortifié, en gardant soigneusement ce poste, il auroit peut-être tenu en bride l'armée du Duc de Parme, qui ne pouvoit passer par ailleurs, & forcé enfin Paris à se rendre : car le Duc de Parme n'auroit pû forcer un passage gardé par d'excellentes troupes, & si bien retranché, encore moins eût-il osé attaquer Lagni, si le Roi s'étoit d'abord posté à Claye. D'autres penserent que le Roi qui étoit déterminé à une bataille, & n'avoit levé le siége de Paris qu'à cette intention, devoit dès la premiere rencontre attaquer vivement le Duc de Parme, sans lui donner le loisir de se retrancher. En effet quoi que l'espace d'une nuit fût fort court, les soldats du Duc, accoutumés à la fatigue, travaillerent avec tant d'ordre & d'activité, qu'en moins de vingt-quatre heures, leurs retranchemens furent achevés & perfectionnés, les Officiers & les Gentilshommes y mettant la main comme les simples soldats, & le Duc en personne faisant tracer & distribuer en sa présence les travaux par les Ingénieurs. Quelques-uns, après avoir été témoins de la constance prodigieuse avec laquelle des artisans & des femmes renfermées dans Paris, y avoient souffert durant plusieurs mois les dernieres extrémités d'une cruelle famine, blâmerent l'impatience de l'armée Royale. Ils trouvoient étrange que tant de Cavaliers, de Seigneurs & de Gentilshommes qui la composoient

Henri IV. 1690.

n'eussent pas le courage de soutenir même l'appréhension de manquer de vivres, mais abandonnassent la partie & l'honneur de la victoire aux ennemis, après avoir paru quelques momens en leur présence, & sans leur avoir opposé d'autres obstacles que le désir & l'apparence d'en venir aux mains. Ainsi d'un côté on louoit & l'on admiroit la conduite & les talens du Duc de Parme, & de l'autre on blâmoit fort l'impatience & le caractere des François qui avoient crû trop légerement qu'un si grand Capitaine fut assez téméraire, pour abandonner à la fortune, ce qu'il pouvoit exécuter sûrement par sa prudence, & qui dans cette persuasion avoient négligé de profiter des avantages du terrein. D'autres justifioient le Roi, en disant avec assez de fondement, que s'il eût laissé devant Paris de foibles gardes, c'eût été les exposer à être taillées en pieces par les assiégés & par leurs troupes qui seroient sortis de la Ville en désesperés & en grand nombre : qu'il n'eût été ni moins téméraire, ni moins dangereux, d'attaquer de prime-abord, & sans réflexion, l'armée du Duc qui étoit très-supérieure en nombre à celle du Roi : que quoiqu'elle ne fût pas encore alors entiérement retranchée, elle étoit néanmoins campée : qu'on n'avoit point affaire à un corps de troupes ramassées à la hâte, sans discipline, & qu'on pût effrayer du premier choc, ni mettre aisément en désordre, mais à une armée de vieux soldats commandés par des Généraux fameux par leur valeur & leur expérience, & qui n'auroient pas manqué de profiter & de leur propre avantage, & de la témérité des assaillans. Ils justifioient de même la promptitude de la retraite de l'Armée Royale, en l'attribuant non à l'impatience du caractere des François, mais à des conseils sages & mesurés, puisqu'on ne devoit ni risquer des troupes, ni les exposer à des fatigues certaines, à moins qu'il n'en résultât quelqu'avantage équivalent à ces risques & à ces fatigues : que la présence de l'Armée Royale n'avoit pû causer le moindre échec au Duc de Parme, excellement retranché, & maître de tout le pays sur ses derrieres, par la prise de Lagni, ni empêcher l'entrée des

convois dans Paris ; qu'il avoit donc été de la prudence de soustraire la Noblesse au danger des maladies qui faisoient déja bien du ravage dans l'armée, & à celui de la famine qui commençoit à se faire sentir, afin de la réserver pour des circonstances plus favorables.

Quoiqu'il en soit, le Roi s'étoit retiré à Saint-Denis. Voyant que les maladies augmentoient, & qu'il ne pouvoit tirer d'argent ni du public, ni des particuliers, pour la subsistance de son armée, il jugea à propos de la séparer, & en pourvoyant à la sûreté des Provinces, de ne se réserver qu'un camp volant, avec lequel il pût empêcher le Duc de Parme de faire des progrès considérables. Il envoya pour cet effet le Prince de Conti en Tourraine, le Duc de Montpensier en Normandie, le Duc de Longueville en Picardie, le Duc de Nevers en Champagne, & le Maréchal d'Aumont en Bourgogne. Il laissa la Noue en Brie. Pour lui, accompagné du Maréchal & du Baron de Biron, après avoir fortifié & approvisionné toutes les places qu'il tenoit autour de Paris, il se retira avec un corps de troupes plus leste que nombreux, dans ces cantons riches & fertiles qu'arrose la riviere d'Oyse, pour y refaire ses soldats des fatigues excessives qu'ils avoient essuyées. Il parut d'abord devant Clermont, petite Ville qui osa lui fermer ses portes, parce qu'elle avoit une forte garnison. Il la fit battre avec tant de furie, que le troisiéme jour les murailles furent renversées, la Ville prise d'assaut, & saccagée avec un rrès-grand carnage. Le Château se rendit le lendemain sans résistance, & le Roi demeura maître de tout le pays d'alentour, où Senlis & Compiegne tenoient déja pour lui, & il eut toute la facilité d'y cantonner commodément, & d'y faire rafraichir les troupes qui l'accompagnoient. Dans le même temps la Guiche & Sipierre, qui avoient quitté l'armée, pour se retirer dans leurs terres, accompagnés d'un bon nombre de chevaux, eurent une rencontre avec le Vicomte de Tavannes & Falandre, qui escortoient un convoi de Dreux à Paris. On se chargea de part & d'autre, sans se donner le temps de se reconnoître, & l'on combattit avec

Henri IV. 1590.

une extrême valeur. Après deux heures d'un combat opiniâtre, les Royalistes l'emporterent, Tavannes & Falandre abandonnerent les vivres & les chariots, & se retirerent à Dreux en fuyant. Dans le même temps la Ville de Troyes courut grand risque d'être surprise par Dinteville, Lieutenant de Roi en Champagne. Il avoit pratiqué avec quelques-uns des Bourgeois une intelligence si bien conduite, qu'il entra dans la Ville, & s'étoit déja emparé de la grande place, lorsque Claude de Lorraine, Prince de Joinville, fils du Duc de Guise dernier mort, Prince très-jeune, mais qui ne dégénéroit point de la valeur & du courage de son pere, & qui se trouvoit alors à Troyes, ayant rassemblé ses partisans, chargea les Royalistes avec tant de vigueur, qu'ils eurent bien de la peine à se sauver, après avoir perdu beaucoup de monde.

Le Duc de Parme prend Corbeil, & acheve de mettre les Parisiens plus au large.

Cependant le Duc de Parme, depuis la séparation de l'armée Royale, avoit pris le pont de Saint Maur & celui de Charenton, afin de faciliter l'entrée des vivres dans Paris. Pressé par les vives instances du Duc de Mayenne & des Parisiens, il alla le vingt-deux de Septembre assieger Corbeil, pour ouvrir encore de ce côté-là le passage de la Seine. Le Duc n'avoit pas consenti volontiers à cette entreprise. Corbeil étoit bien fortifié & défendu par une bonne garnison. Quoique la place fut petite & sans réputation, elle lui paroissoit néanmoins disposée à soûtenir un siege. Comme il n'avoit que peu d'artillerie pour battre les murailles, & ce qui importoit encore plus, très-peu de poudre & de boulets, il craignoit qu'il ne lui fut très-difficile de la prendre, même en perdant beaucoup de monde & en risquant sa propre réputation. Il apprehendoit d'ailleurs que la discipline militaire, jusqu'alors si sévérement observée dans ses troupes, ne vint à se relâcher. Les Ligueurs ne faisoient pas des magasins, tels qu'il avoit coutume d'en établir, pour entretenir l'abondance dans son armée, & comme elle manquoit souvent de vivres, par leur négligence, il étoit contraint de permettre à ses soldats de courir le pays, & aux Goujats de s'étendre dans les villages pour marauder : excès qui le chagrinoient par la nécef-

ſité de fouler & de ruiner un pays ami, & de permettre le pillage à ſes troupes. Tout cela l'inquiétoit par rapport à ce ſiege, pendant la durée du quel, pour peu qu'il traînât, il prévoyoit que les fautes, les déſordres & les beſoins ſe multiplieroient dans ſon armée. L'événement juſtifia ces réfléxions. On aſſiégea Corbeil, où Rigaud (*a*) commandoit pour le Roi. Cet Officier fit ſi une belle défenſe, que les Eſpagnols & les Italiens, mais ſutout les Wallons furent obligés, faute de vivres, de piller tout le pays, ſaccageant les villages que le Roi avoit épargnés durant le ſiege de Paris. Les Ligueurs, quoique cauſe de ces déſordres, murmuroient hautement contre les troupes du Duc, & ne les déteſtoient pas moins que les Huguenots. Le ſiege de Corbeil avançoit lentement, l'armée manquoit de plusieurs choſes néceſſaires pour le pouſſer. On fut même obligé de faire venir des boulets d'Orléans & de Pontoiſe, encore en tira-t-on très peu. Le Duc tâchant de ſuppléer par ſon habileté à tant de défauts, fit renouveller les batteries de tant de côtés & avec tant d'efforts, qu'enfin le ſeize d'Octobre, après un combat qui dura quatre heures avec acharnement, les Eſpagnols, les Italiens & les Wallons entrerent pêle mêle dans la ville. Rigaud y fut tué avec la plus grande partie de ſa garniſon; La Grange, Gouverneur, demeura priſonnier, & la ville fut ſaccagée par la fureur du ſoldat. Le Roi étoit parti de Clermont avec huit cent chevaux, pour tenter de jetter quelque ſecours dans Corbeil, mais averti de ſa priſe, il retourna ſur ſes pas, & tomba ſur un quartier de deux (*b*) Cornettes de Cavalerie légere, ſéparées (*c*) du gros de l'armée, il les mit en déroute en un moment, prit leurs Officiers, & tailla en pieces les ſoldats.

Après la priſe de Corbeil, les mécontentemens s'accrûrent entre le Duc de Parme & les Chefs de la Ligue. Le

(*a*) Ce brave Officier ne commandoit qu'en ſecond dans Corbeil, dont la Grange, Gentilhomme du Pays, étoit Gouverneur.

(*b*) Il y avoit outre cela deux Régimens d'Infanterie de Poutrincourt & du Capitaine Lurc Baſque. Nicolo Glaſſi de Dalmatie & Baroni, Commandans des Albanois, étoient à la tête de ces troupes, & y demeurerent priſonniers.

(*c*) Ils étoient en quartier à Surenne à plus de dix-huit lieues du camp.

Henri IV. 1590.

Duc vouloit mettre dans cette place une garnison de Wallons ou d'Italiens capables de conserver cette conquête : mais le Duc de Mayenne & les Parisiens craignirent que les Espagnols, sous prétexte de les sécourir, ne prétendissent s'emparer de cette place & de plusieurs autres, & garder pour eux-mêmes toutes les conquêtes que l'on feroit. Le Duc de Parme qui s'apperçût aisément de ces défiances, revint à sa premiere idée de traîner la guerre en longueur, pour consumer insensiblement les forces & dompter l'humeur des deux partis, d'autant plus qu'il ne voyoit pas les esprits disposés à recevoir les impressions convenables aux intérêts du Roi Catholique. Il resolut donc de partir & de s'en retourner en Flandres, où sa présence & ses troupes étoient absolument nécessaires. Plusieurs autres circonstances le déterminoient encore à prendre ce parti, telles que l'affoiblissement de son armée, qui diminuoit de jour en jour par les maladies, le défaut d'argent & de vivres, qui ne permettoit pas de faire observer aux troupes une discipline exacte, & la saison contraire qui empêchoit de former aucune entreprise. Il craignoit de perdre sa gloire dans cette inaction, & de voir le courage de ses troupes s'amollir. De toutes parts on lui demandoit de l'argent avec de vives instances, ses soldats pour leur paye, & les Ligueurs, parce qu'ils s'étoient persuadés qu'il avoit amené avec lui des monts d'or, pour satisfaire leur avidité insatiable. Enfin il étoit tous les jours exposé aux défiances de la plûpart des Ligueurs, qui murmuroient plutôt, qu'ils ne le remercioient du secours, qu'il venoit de leur donner dans une nécessité si pressante & dans un danger si évident. Déterminé par toutes ces raisons, après avoir remis Corbeil au Duc de Mayenne, & laissé Lagni dans l'état où il se trouvoit, quoiqu'il eût résolu de le faire démanteler, il fit entendre au Duc & aux Parisiens, que l'état des affaires de Flandres redemandoit sa présence, & qu'ayant exécuté les ordres du Roi Catholique, en faisant lever le siege de Paris & en ouvrant le passage aux vivres, il croyoit ne pas devoir s'arrêter plus long-temps en France, pendant une saison dure & peu propre à faire la guerre ; mais retour-

Il Prend la résolution de retourner en Flandres.

ner, mettre ordre aux affaires des Païs-Bas, qu'il avoit laiffés en défordre & en danger, pour voler à leur fecours. Les Ligueurs furent très-fâchés de cette réfolution. Ils s'étoient flattés que l'armée Efpagnole ne les abandonneroit point, qu'ils n'euffent entiérement éxécuté leurs deffeins, & que le Duc de Parme affiftéroit puiffamment leur parti & de fes troupes & des tréfors du Roi d'Epagne, & ils voyoient tous leurs deffeins s'évanouir en un inftant, & la Ligue privée des fecours d'hommes & d'argent dont elle avoit fi grand befoin. Le Duc de Mayenne, les députés de Paris & Sega, Evêque de Plaifance, que le Cardinal Gaëtan, obligé de retourner précipitamment à Rome, fur la nouvelle de la mort du Pape, avoit nommé Vice Légat, firent les inftances & les repréfenrations les plus vives au Duc de Parme, pour le faire changer de réfolution. Lorfqu'ils virent que tous leurs difcours ne produifoient aucun effet, & que le Duc rallioit fon armée pour partir, le Duc de Mayenne entama tout-à-coup une nouvelle négociation avec le Roi par l'entremife de Villeroi, afin d'infpirer de l'ombrage aux Efpagnols, & de leur perfuader qu'il étoit dans le deffein de conclure la paix immédiatement après le départ de leur armée, & qu'ainfi ils ne tireroient aucun avantage de toutes leurs fatigues & leurs dépenfes. Cette démarche ne put encore ébranler le Duc de Parme. Il favoit que le Duc de Mayenne ne fe détermineroit pas fi aifément à abandonner toutes fes efpérances, & à fe remettre à la difcretion de fes ennemis, & que quand il le voudroit, ce parti ne dépendoit pas uniquement de fa volonté, mais du confentement de fes partifans, qui étoient éloignés, divifés & entraînés par des intérêts fi differens & même fi oppofés, qu'avant la conclufion, il auroit le temps de revenir de Flandres, & de renverfer tous leurs projets. Cependant, de peur de défefperer abfolument les Ligueurs, il leur promit de leur faire compter, incontinent après fon arrivée à Bruxelles, deux cens trente mille ducats, pour le payement des troupes étrangeres, & de laiffer un corps fuffifant de Cavalerie & d'Infanterie fous les ordres du Duc de Mayenne, pour foutenir & conti-

Henri IV. 1590.

nuer la guerre. Mais cette ſomme paroiſſoit bien modique à des gens qui s'étoient imaginés qu'on alloit répandre dans leurs mains tous les tréſors des Indes ; & les troupes que le Duc laiſſoit pouvoient bien entretenir, mais non pas terminer la guerre. Ainſi tous les Ligueurs, mais ſur-tout les Pariſiens, qui avoient tant ſouffert, avant l'arrivée de l'armée Eſpagnole, & conçù depuis de ſi belles eſpérances, étoient dans la plus grande affliction. Elle fut encore augmentée par le départ du Cardinal Gaëtan, & parce qu'ils ignoroient ce qu'ils devoient attendre du nouveau Pape Urbain VII. qui ne vécut que douze jours, ni de Gregoire XIV. qui venoit de lui ſucceder au Pontificat.

Il marche en très-bon ordre.

Le Duc de Parme ferme dans ſa réſolution, après avoir accordé vingt jours de repos à ſon armée, prit la route de la Champagne. Pour tenir l'ennemi en ſuſpens ſur le but de ſa retraite, & par-là mieux aſſurer ſa marche, il avoit partagé ſon armée en quatre corps : l'avant-garde étoit commandée par le Marquis de Renti, & le premier corps de bataille par la Mothe. Le Duc lui-même menoit le ſecond corps de bataille, & l'arriere-garde avoit pour Chef George Baſta. Tous ces corps marchoient en bataille : ſur les aîles les chariots de bagage leur tenoient lieu de retranchemens, & ils étoient ſi voiſins, qu'ils pouvoient s'entreſecourir en peu de temps. On avoit formé des magaſins, & d'ailleurs, comme l'armée marchoit dans un pays fertile, les ſoldats n'avoient pas beſoin de s'écarter du gros, à l'exception des Chevaux-Legers, qui battoient l'eſtrade aux environs, pour aller à la découverte ; encore ne s'éloignoient-ils pas beaucoup. L'armée toujours ſur ſes gardes, & prête à combattre, ne craignoit ni les ſurpriſes, ni les attaques imprévûes. A peine étoit-elle partie, tirant vers Château-Thierry en Champagne, que le Baron de Givri qui étoit à Melun, attaqua de nuit Corbeil, où les Pariſiens n'avoient mis qu'une garniſon foible, & qui gardoit aſſez négligemment cette place. Il s'en empara & ſe ſaiſit avec le même ſuccès de Lagni, qu'on n'avoit pas démantelé, contre l'avis du Duc de Parme.

A

A ces nouvelles les Parisiens émûs & déconcertés firent de vives instances au Vice-Légat Sega, pour tâcher de faire suspendre la marche de l'armée Espagnole, du moins jusqu'à ce qu'on eût repris des postes si nécessaires à faire entrer des convois dans Paris. Le Vice-Légat dépêcha le Protonotaire Caracciolo au Duc de Parme, pour lui communiquer les sollicitations & les besoins de la Ville de Paris, & le Duc de Mayenne qui étoit dans son armée, n'oublia rien pour l'engager à demeurer; mais le Duc prétextant toujours que ses troupes étoient extrêmement diminuées par les maladies, que la saison ne permettoit de faire aucune entreprise, & que sa présence étoit nécessaire aux Pays-Bas, continua sa marche, dans l'espérance de s'emparer de Château-Thierri, par une intelligence qu'il entretenoit avec le Vicomte de Pinart, Gouverneur de cette Ville.

Le Roi poursuit le Duc de Parme.

Le Roi qui étoit parti de Compiegne, accompagné du Baron de Biron, & du Duc de Longueville à la tête d'un corps de troupes d'élite, suivoit à la piste l'armée Espagnole, pour l'empêcher de s'emparer des places qui tenoient pour lui, & tâcher de saisir l'occasion favorable de lui donner quelqu'échec. Il eut vent du traité de Pinart, & fit entrer dans Château-Thierri trois cent chevaux & six cent fantassins, sous les ordres de la Noue. Le Duc de Parme frustré de son espérance, tourna à main gauche, & prit en droiture la route de Flandres. Le Roi le poursuivoit en marchant lestement, & se trouvoit tantôt devant son armée, tantôt campé sur ses flancs. Quelquefois il le suivoit en queue, & par de fréquentes allarmes & de chaudes escarmouches il harceloit jour & nuit de tous côtés l'armée Espagnole. Le Duc de Parme marchoit en bon ordre, & avec des précautions extrêmes, contenant tous les corps de son armée dans une severe discipline. Elle étoit toujours prête à faire face à l'ennemi de quelque côté qu'il parût, & qu'il attaquât. On marcha de la sorte jusqu'au vingt-cinq de Novembre; le Roi qui brûloit de tirer quelqu'avantage de tant de soins & de fatigues, partagea sa Cavalerie en cinq escadrons, & se posta sur

Henri IV. 1590.

Il lui livre différens combats.

le même chemin que tenoit l'armée de la Ligue, comme s'il eût voulu la charger dans sa marche. Les Carabins qui étoient préparés à toutes les attaques, reçurent sierement l'escarmouche, & sortant de derriere les chariots de bagage, incommoderent beaucoup la Cavalerie du Roi, en caracolant, faisant leurs décharges, & revenant souvent à la charge. Le Baron de Biron qui vouloit les rompre & s'en délivrer, les attaqua avec plus de bravoure que de prudence, suivi seulement de quatre-vingt Cuirassiers, dans l'espérance de les arrêter, & de les mettre en désordre. Les Carabins céderent, conformément à leur maniere de combattre, pour se retirer derriere les autres troupes de leur armée. Le Baron les poursuivit si chaudement, qu'il se trouva engagé entre deux escadrons de Lances de l'avant-garde. Il eut un cheval tué sous lui, & courut grand risque de demeurer prisonnier. Le Comte de Tilieres qui étoit à droite, avec un gros de Cuirassiers, & d'Humieres posté à gauche, avec quatre-vingt-dix chevaux, voyant le danger du Baron, s'avancerent avec la même bravoure que lui, pour le dégager; mais ils furent chargés par toute la Cavalerie de l'avant-garde. Les autres corps de l'armée Espagnole, qui avertis par le bruit de la mousqueterie que l'escarmouche étoit engagée, avoient hâté leur marche, arrivant successivement, les Royalistes abandonnerent le champ de bataille, en fuyant à toute bride. Ils couroient risque d'y rester tous sur la place, si le Roi & le Duc de Longueville ne se fussent avancés avec deux escadrons, pour favoriser leur retraite. On dégagea & l'on remonta à grande peine Biron, qui s'étoit long-temps défendu, lui troisieme, derriere un fossé. Les ennemis poursuivirent les Royalistes, jusqu'au village de Longueval, où la nuit fit cesser le combat, & donna au Roi le temps de se retirer. Il campa avec toutes ses troupes à Pontarsy, où elles passerent la nuit sous les armes: les ennemis ne la passerent pas plus tranquillement. La bravoure & l'activité du Roi tenoient tous leurs quartiers en allarme, d'autant plus que dans la déroute de la veille, les deux escadrons Royalistes avoient eû plus de peur que de mal,

(a) n'ayant eû que cinq hommes de tués, & vingt de blessés. Le lendemain le Duc de Nevers, à la tête des troupes de Champagne, vint joindre le Roi, auprès duquel se rendirent aussi Givri & Parabere, qui après la prise de Corbeil, où ils laisserent garnison, se hâterent de le joindre. Avec ces renforts il entreprit de harceler plus vivement que jamais, l'armée du Duc de Parme, qui uniquement occupée de sa marche, avançoit toujours, sans rompre son ordre de bataille, & couvert par ses chariots.

Le vingt-neuf de Novembre, comme les ennemis marchoient vers Guise, le Roi résolu de tenter quelque coup d'éclat, attaqua leur arriére-garde avec toute sa Cavalerie. L'arriére-garde fit halte & prépara ses armes pour combattre Les Carabins commencérent l'escarmouche avec leur audace ordinaire, mais la Cavalerie Royale séparée à dessein en pelotons, avec ordre de marcher à eux & de ne pas leur donner le temps de faire leurs décharges, les enveloppa de maniere qu'ils auroient été tous taillés en pieces, si Georges Basta avec douze cent Lances ne les eut dégagés à propos. Les pelotons de Cavalerie Françoise destinés d'abord à repousser les Carabins, chargerent l'Escadron de Basta, mais comme ils étoient trop foibles pour soutenir le choc de tant de Lances, le Baron de Biron les fit retirer, presqu'à demi rompus. Le Roi étant venu le soutenir avec le reste (b) de sa Cavalerie, qui portoit en croupe mille fantassins du vieux Régiment de Parabere, Biron s'avança pour charger de nouveau. Basta qui n'avoit point ordre de combattre, se retira en bon ordre sous le feu des autres corps de son arriére-garde. Mais il ne put le faire avec assez de précautions, pour empêcher que quelques chariots de bagages, qui s'étoient

(a) Davila a copié ici les Historiens Espagnols qui ont fait sonner bien haut ce même avantage, où ils ne nous tuerent que deux hommes, & perdirent le Capitaine Capisucchi & plusieurs Soldats. *Voyez de Thou*, *Liv. XCIX.*

(b) Elle n'arriva point à temps, sans quoi l'armée Espagnole eut peut-être été entiérement défaite : leurs Carabiniers y furent très-maltraités par le Baron de Biron, & le renfort amené par George Basta fut mis en deroute par le corps que commandoit en personne le Roi, qui n'acquit pas moins de gloire par son activité dans cette poursuite, que le Duc de Parme en mérita par son habileté dans sa retraite. *De Thou, ibid.*

HENRI IV. 1590.

par hazard écartés des autres, ne tombassent entre les mains des François. Le Roi approcha de cette arriére-garde, où Pierre Gaëtan l'attendoit de pied ferme, avec son Infanterie en bataille, & remparée par ses chariots: Le Duc de Parme y accourut de son côté, après avoir fait faire volte-face à son second corps de bataille, à qui il ordonna de le suivre. Le Roi résolut de se retirer, sans attaquer davantage les ennemis, eû égard à la bonne contenance qu'ils faisoient & à la superiorité de leur nombre. Ce fut la derniere fois que le Roi harcela leur armée dans cette marche. Le Duc de Parme, arrivé sur les frontieres, prit congé du Duc de Mayenne, après s'être efforcé de le rassurer par de bonnes paroles, & de lui persuader qu'il lui enverroit dans peu de puissans secours d'hommes & d'argent. Cependant afin de ne pas le laisser dans une foiblesse qui l'obligeât de traiter avec les ennemis, il ordonna au Régiment Italien de Pierre Gaëtan & à celui des Espagnols d'Alfonse Idiaques, de rester en France sous les ordres du Duc, auquel il laissa encore quatre cent Chevaux & cent Carabins. Ces forces jointes au Régiment Allemand de Collalto payé par le Roi d'Espagne & aux troupes Françoises de la Ligue, paroissoient former un corps capable de soutenir ce parti, sur-tout dans un temps où l'armée du Roi séparée, étoit en assez mauvais état, faute de paye, & par les mauvais succès qu'elle venoit d'essuyer.

Le Roi cesse de poursuivre les Espagnols.

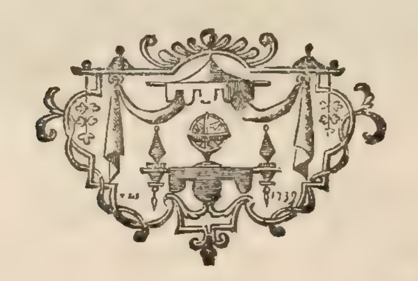
Le Duc de Parme laisse quelques troupes aux Ligueurs, & leur promet un secours d'argent.

Fin du Livre Onziéme.

SOMMAIRE
DU XII. LIVRE.

TROUBLES dans les diverses Provinces du Royaume. Succès du Duc de Mercœur en Bretagne, & du Duc de Savoye en Provence & en Dauphiné. Le Roi prend Corbie. Inquiétudes où le jettent les differentes sollicitations que lui font les Catholiques & les Huguenots attachés à son parti. Il envoye en Angleterre & en Allemagne, le Vicomte de Turenne qui leve une puissante armée, destinée à passer en France au Printemps suivant. Le Duc de Mayenne n'éprouve pas moins d'inquiétudes que le Roi. Tentative des Parisiens sur S. Denis. Leur entreprise échoue, & le Chevalier d'Aumale y est tué. Le Roi de son côté tâche de surprendre Paris, mais sans succès. Gregoire XIV. successeur de Sixte V. se déclare en faveur de la Ligue, & envoye en France le Duc de Montemarciano son neveu à la tête d'un secours considérable. Le Roi assiége & prend Chartres. Le Duc de Mayenne, hors d'état de sécourir cette Place, se retire en Champagne, prend Château-Thierri, & va s'aboucher à Reims avec le Duc de Lorraine. Marsilio Landriano, Nonce du Pape, arrive dans cette Ville, & publie un monitoire contre ceux qui suivoient le parti du Roi. Il en résulte différentes révolutions. Le jeune Cardinal de Bourbon essaye de former parmi les Catholiques un tiers parti pour se faire déferer à lui-même la Couronne. Le Roi prend diverses mesures pour rémedier à ce coup fâcheux. Le Duc de Mayenne tente une entreprise sur Mante. Elle échoue. Le Roi assiege Noyon, & après divers combats, prend cette Place abandonnée à ses propres forces. Les troupes du Pape jointes aux Espagnols, passent les Alpes, & secourent le Duc de Savoye. Elles livrent divers combats. Le Duc de Guise s'évade de sa prison de Tours. Le Roi & le Duc de Mayenne marchent, l'un pour recevoir le Vicomte de Turenne & les Allemands, qui venoient par la Lorraine, & l'autre pour s'y opposer. Les deux armées s'ap-

prochent aux environs de Verdun, & le Roi se retire après sa jonction avec les troupes auxiliaires du Vicomte. Les Seize de Paris se révoltent, & font pendre le Premier Président du Parlement & quelques Conseillers. Le Duc de Mayenne accourt dans la Capitale, y rétablit le bon ordre, & châtie les coupables. Le Roi passe en Normandie, & assiége Rouen. Villars défend cette Place avec un grand nombre de soldats & d'Officiers d'élite. Evénemens divers de ce siege. Le Duc de Parme entre en France avec l'armée Espagnole pour sécourir Rouen. Le Roi s'éloigne de devant cette place avec une partie de son armée, & marche au Prince de Parme. Combat d'Aumale, où le Roi est blessé, & ses troupes mises en deroute. Il n'échappe qu'avec peine aux ennemis. Villars fait une sortie, force les tranchées & s'empare de l'artillerie des Royalistes. Le Duc de Parme s'approche de la Place, mais la trouvant presque hors de danger par cette sortie, il prend le parti de se retirer & d'épier une occasion favorable. Le Roi retourne devant Rouen, & recommence le siege. Le Duc de Parme revient au secours, & le Roi dont l'armée étoit affoiblie, leve le siege, & se retire sur les bords de la Seine.





HISTOIRE DES *GUERRES CIVILES* DE FRANCE.

LIVRE XII.



LES esprits n'étoient pas moins animés, ni les opérations de la guerre moins sanglantes dans les autres parties du Royaume, que dans les Provinces, où se trouvoient les grandes armées. Les motifs de Religion, mélés aux intérêts particuliers & aux haines invétérées des partis, enflammoient tous les cœurs, & chacun acharné comme pour sa propre cause & pour un différend personnel, tournoit ses soins & toutes ses pensées à la guerre. Ainsi les Chefs des deux factions & les Particuliers la faisoient de leur propre mouvement & avec

HENRI IV. 1590.

Troubles dans les diverses Provinces du Royaume.

Henri IV. 1590.

une égale fureur dans toutes les Provinces, mais avec différens succès, & la fortune n'étoit pas toûjours la même pour l'un & l'autre parti. Les mouvemens les plus violens & les plus dangereux se faisoient sentir en Bretagne, Province vaste, riche, peuplée, remplie de Noblesse, considérable par la grandeur de ses villes & dans une situation avantageuse par rapport à l'Océan qui la borne vers le Nord. Henri de Bourbon, Prince de Dombes, fils du Duc de Montpensier, jeune Prince très-distingué par sa valeur, commandoit dans cette Province au nom du Roi; mais il avoit si peu de villes dans ses intérêts, que sans l'appui de la basse Normandie contigue à la Bretagne, attachée au Roi, & dont le Duc son pere étoit Gouverneur, il auroit été aisément accablé ou chassé de la Province par la superiorité des forces de la Ligue. Elle avoit pour Chef en Bretagne, Emmanuel de Lorraine, Duc de Mercœur, qui, comme Gouverneur, s'étoit d'abord trouvé en possession des meilleures villes & des postes les mieux fortifiés. Il formoit même des prétentions sur la Bretagne du chef de son Epouse, Marie de Luxembourg, Comtesse de Penthievre, ce qui lui attiroit pour partisans tous ceux qui préferoient la domination d'un Prince particulier à l'union de leur païs avec la Couronne de France, union qu'ils supportoient impatiemment. Dans le désir de profiter des circonstances pour s'en emparer, le Duc de Mercœur avoit traité en son particulier avec les Espagnols par l'entremise d'un de ses Genrilshommes, nommé Laurent Tournebon, qu'il avoit envoyé par mer à la Cour de Madrid. Il avoit obtenu que le Roi Catholique lui envoyeroit quatre mille hommes d'Infanterie de troupes auxiliaires, en leur remettant pour place de sûreté Blavet, poste alors peu important, mais qui par la suite le devint extrêmement pour la Province & même pour tout le Royaume, lorsque les Espagnols eurent amelioré & fortifié le port qui étoit très-spacieux.

Succès du Duc de Mercœur en Bretagne.

Dès que le Prince de Dombes fut informé de ces menées, quoique ses troupes fussent très-foibles, & que jusqu'alors il se fût contenté de maintenir par de legers combats l'autorité du Roi dans la Province, il remédia néantmoins autant

autant qu'il put par son activité à une extrémité si pressante, & marcha vers Blavet pour s'opposer à l'entrée des Etrangers. Chemin faisant il mit en déroute trois cent Chevaux-legers qui alloient joindre l'armée du Duc de Mercœur, attaqua brusquement Hennebond, poste voisin de Blavet, & s'en empara sans peine. Il fit ensuite promptement élever un fort sur le bord de la mer, pour y dresser des batteries & fermer aux vaisseaux l'entrée du port. Il s'y employa de maniere qu'il l'auroit bientôt perfectionné, & qu'il en eût tiré tout l'avantage qu'il projettoit : mais le Duc de Mercœur, dont l'armée grossissoit de jour en jour, s'étant posté à Vannes à sept lieues de Blavet, le Prince de Dombes fut obligé d'abandonner son fort, qui n'étoit pas entierement achevé, & de se retirer dans les cantons qui tenoient pour lui. Il laissa néanmoins dans le fort une bonne garnison avec sept pieces de canon, & mit huit cent fantassins dans Hennebond, esperant que ces postes pourroient empêcher les Espagnols d'entrer & de s'établir dans la Province.

La Flotte Espagnole composée de quatre Gallions & de trente-six Vaisseaux, arriva à la vûe de Blavet, poussée par un vent favorable. Malgré les décharges furieuses & réiterées que fit sur elle la garnison du fort de Dombes, elle entra dans le Port, presque sans être endommagée, & débarqua quatre mille cinq cent fantassins sous les ordres de Dom Jean d'Aquila. Ce Général, pour rendre le Port libre, ne différa point à attaquer le fort de Dombes, qui n'étant pas perfectionné & n'attendant du secours d'aucun côté, se rendit après cinq jours de siége. Les Espagnols le razerent sur le champ. Ensuite joints au Duc de Mercœur, ils reprirent avec la même facilité Hennebond & les autres postes voisins. Enfin protegés par leur Flotte ils s'occuperent à fortifier Blavet, en construisant deux forts royaux à l'entrée du Port, pour faciliter les secours par mer; & du côté de la terre, ils le munirent par des fossés, des bastions & d'autres ouvrages. Le Roi & le Prince de Dombes voyant qu'ils n'avoient point en Bretagne de troupes capables de résister aux forces réunies du Duc de Mercœur & des Espagnols, implorerent le secours de l'Angleterre, qui par sa situation vis à vis de cette Province, n'avoit

Henri IV. 1590.

pas moins de facilité que l'Espagne à y envoyer des troupes. Ils obtinrent en effet de la Reine Elisabeth un corps de six mille fantassins, & attendirent qu'ils vinssent débarquer à Saint Lô, Port de Basse-Normandie le plus voisin de la Bretagne.

Progrès du Duc de Savoye en Provence & en Dauphiné.

La guerre étoit allumée à l'extrémité opposée du Royaume avec un danger égal & des succès aussi balancés. Le Dauphiné & la Provence, pays contigus aux Etats du Duc de Savoye, & qui s'étendent jusqu'au pied des Alpes, éprouvoient les malheurs de la guerre, avec des succès différens. Dès le commencement de la guerre le Duc de Savoye avoit conçû les plus hautes espérances, & avec quelque fondement. Après avoir pourvû à la sûreté du Piedmont par la conquête du Marquisat de Saluces, & soutenu à propos le parti de la Ligue en Dauphiné, Province qui confine à la Savoye, il se flattoit de pouvoir aggrandir ses Etats. D'un autre côté il avoit quelques prétentions sur la Provence, à cause des Villes qu'il y possedoit déja, & comptoit s'emparer du reste du Pays. Il entretenoit pour cet effet des intelligences dans ces deux Provinces, & tâchoit d'y avancer ses desseins à la faveur de son argent & de ses armes. Il ne borna pas là ses espérances. Dès qu'il vit le Royaume plongé dans le trouble & prêt à enfraindre la Loi Salique & à exclure le Roi de Navarre de la succession au Trône, il s'imagina qu'en qualité de fils d'une fille de France, il pouvoit faire pancher les Etats à l'élire. Il croyoit y réussir d'autant plus aisément, que ses exploits l'avoient déja rendu célébre ; qu'il avoit bien mérité du parti Catholique, & comptoit sur les bonnes graces du Pape, qui, du côté de la Religion, influoit infiniment sur l'état des affaires de France. Quelqu'issue que pussent avoir ses projets, il n'oublioit pas que des circonstances si favorables lui offroient une occasion de subjuguer les Genevois, auxquels le Roi de France, assez occupé de ses propres affaires, ne pouvoit donner alors aucun secours. Enflé de ces espérances, il avoit envoyé des Agens pour traiter avec le Duc de Mayenne, & après une convention formée entr'eux, il avoit rassemblé beaucoup d'Infanterie & de Cavalerie, & fait entrer en Provence le

Comte François Martinengue Général de ses armées. Dom Amedée de Savoye son frere inquiétoit les Genevois; & par le moyen des Gouverneurs de ses Places frontieres, le Duc donnoit du secours aux Ligueurs en Dauphiné.

Les premiers succès répondirent à la grandeur de ses desseins. De Vins & la Comtesse de Saulx, femme d'un courage au-dessus de son sexe, qui soutenoit le parti de la Ligue en Provence, se trouvant inférieurs en forces à la Valette Lieutenant de Roi dans cette Province, accepterent volontiers les secours du Duc; ils projetterent même de lui en procurer la Souveraineté, de se mettre sous sa protection, & de l'y reconnoître pour Maître. Le Duc négocia & conclut avec eux, & se rendit en personne à son armée, à la tête d'un assez bon corps d'Infanterie & de Cavalerie, que lui accorda le Gouverneur de Milan, sur les ordres de la Cour d'Espagne. A son arrivée les Royalistes, inférieurs en forces, furent obligés de céder. Lesdiguiere, qui étoit passé de Dauphiné en Provence, tâchoit à la vérité, de les soutenir par sa valeur & son activité, mais les Ligueurs y prirent un si grand ascendant, que leur armée faisoit la loi à tout le païs. Le Duc vint à Aix ville où réside le Parlement de Provence, & où il fut reçû avec la pompe & les solemnités usitées à l'Entrée des Princes Souverains. Il refusa le Dais, comme le Duc de Mayenne avoit fait à Amiens, mais il fut declaré, au Parlement, Chef des troupes & du Gouvernement Civil dans la Province, pour y maintenir l'union des Catholiques, sous la domination de l'Etat Royal & Couronne de France. Le Duc de Mayenne ne fut pas moins piqué que le Roi de ce procedé. Il crut que le Duc de Savoye, non content d'ambitionner & d'usurper l'autorité que tous les Ligueurs lui avoient déférée d'un commun consentement, songeoit encore à démembrer la Provence du Royaume & à s'en emparer peu à peu, à la faveur de Nice & des autres Places qu'il possedoit aux environs. En conséquence il écrivit des lettres vives & foudroyantes, au Parlement, à de Vins, & à la Comtesse de Saulx, en leur remontrant la faute qu'ils faisoient de se séparer du reste de la Ligue, au risque d'aliéner & de livrer aux

Henri IV. 1590.

Etrangers une ſi belle & ſi importante partie du Royaume. Ces lettres firent de fortes impreſſions ſur de Vins, attaché depuis long-temps à la Maiſon de Lorraine. Il montra moins d'ardeur à ſe prèter aux vûes & à ſeconder les progrès du Duc de Savoye. A ſon exemple la ville de Marſeille qui, ſuivant les traces du Parlement, avoit d'abord appellé le Prince, par l'avis du peuple, commença à s'en repentir, & à ſe ſoulever.

Le Roi irrité de voir les troupes étrangeres introduites dans cette Province, ordonna à Leſdiguiere de bloquer le mieux qu'il pourroit Grenoble en Dauphiné, & d'aller joindre en Provence la Valette avec le plus de troupes qu'il lui ſeroit poſſible. Leſdiguiere accoûtumé dès ſa jeuneſſe à combattre les obſtacles & les caprices de la fortune, laiſſa tous les poſtes aux environs de Grenoble bien gardés, pour en continuer le ſiége, qui duroit depuis pluſieurs mois, & marcha au ſecours de la Provence à la tête de quatre cent chevaux & de 2000 hommes de pied. Il y inquiéta & harcela le Duc de Savoye, qui preſqu'abandonné par les Catholiques de la Province, & mal ſecondé par les Eſpagnols peu contens de ſes démarches, ne ſongeoit qu'à amuſer les Royaliſtes par de legers combats. Il avoit dépêché Ligni en Eſpagne, pour faire des conventions plus préciſes avec le Roi Catholique, & La Croix au Duc de Mayenne, pour juſtifier ſon entrée en Provence & regler la conduite qu'il devoit y tenir par la ſuite.

Le ſuccès de ſes armes étoit beaucoup plus brillant dans le pays de Geneve. Amedée qui n'y avoit en tête que les troupes peu nombreuſes des Genevois, commandées par des Chefs ſans expérience,ou d'une réputation médiocre, les avoit ſouvent battus en raze campagne. Il avoit enlevé leurs quartiers, pris pluſieurs Châteaux, couru & ſaccagé tout le pays, & enfin il bloquoit de toutes parts cette Ville, qui par de vives & fréquentes ſollicitations demandoit du ſecours, tantôt au Roi de France, tantôt au canton de Berne. Au contraire les armes des Royaliſtes proſperoient en Dauphiné. Les Généraux & les Partiſans du Duc de Savoye, joints à ceux de la Ligue, qui ſe trouvoient dans

cette Province, faisoient, à la vérité, une vigoureuse résistance; néanmoins le Colonel Alfonse Corse & Lesdiguiere remportoient sur eux des avantages. Le dernier, après avoir mis ordre aux affaires de Provence, étoit revenu devant Grenoble, dont il poussa le siége si vivement, que les assiégés, après avoir souffert plusieurs mois, capitulerent & se rendirent, à condition qu'on ne les inquiéteroit ni dans leur conscience, ni dans leurs biens, ni dans leurs privileges, & que la religion Catholique seroit maintenue dans la Ville, dans l'état où elle se trouvoit alors: que de son côté elle reconnoîtroit Henri IV. pour légitime souverain, & recevroit la garnison & le Gouverneur qu'il jugeroit à propos d'y mettre.

Le Roi prend Corbie.

Dans le même temps le Roi délivré de l'armée Espagnole & de la crainte qu'il avoit eûe du Duc de Parme, s'étoit, à son retour, arrêté à St. Quentin. Là épiant toutes les occasions avec sa vigilance ordinaire, il résolut d'attaquer brusquement Corbie, ville située sur la Somme, & propre à tenir en bride Amiens, Capitale de cette Province, qui tenoit pour la Ligue. Dans ce dessein, il décampa de dessous les remparts de St. Quentin sur la brune; mais trouvant dans sa marche tout le pays soulevé, par le tocsin qu'on sonnoit avec fureur dans tous les villages, il ne pût arriver auprès des murs de Corbie, qu'une heure avant le jour. L'espérance d'exécuter son entreprise n'en devint pas néanmoins plus certaine. Toute la Ville étoit en armes, & les murailles bordées de défenseurs, qui, à la lueur des feux & des flambeaux, & avertis par les cris & le bruit des paysans, étoient prêts à soutenir l'assaut. Cependant de Humieres s'approchant des remparts avec les Régimens de Saint-Denis & de Parabere, fit, au point du jour, attacher le petard à la grille de fer du Canal qui sortoit au-dessous de la Ville. La violence du petard ayant fait sauter la grille, l'Infanterie s'avança partie par le Canal qui étoit glacé, partie en appliquant des échelles à la muraille contigue au Canal, pour y donner l'assaut. Les assiégés qui étoient accourus pour défendre l'entrée de la grille & leurs remparts, soutinrent courageusement l'at-

Henri IV. 1591.

taque. Mais Belleforiere, leur Gouverneur, ayant été tué dès le premier choc, avec ses meilleurs soldats, après trois heures d'un combat sanglant, la Ville demeura au pouvoir du Roi, & cet événement après le mauvais succès qu'on venoit d'essuyer, parut terminer assez heureusement l'année.

Inquiétudes où le jettent les différentes sollicitations que lui font les Catholiques & les Huguenots attachés à son parti.

De Corbie le Roi se rendit à Senlis, Ville située sur le grand chemin qui mene de Picardie à Paris, & là, dès le commencement de l'année il forma ses plans, pour rétablir ses affaires, & trouver moyen de désunir ou de dompter la Ligue. Mais il n'étoit pas moins embarrassé de la maniere de retenir les Catholiques attachés à son service, que des expédiens propres à mettre sur pied des forces suffisantes, pour vaincre ses ennemis. Dès l'automne de 1589. il avoit promis de tenir, dans le mois de Mars suivant, une assemblée pour se faire instruire dans la Religion Catholique, avec la dignité convenable à sa personne. Les plus grands évenemens de la guerre, la bataille d'Ivry, ensuite le siége de Paris, & l'approche de l'armée Espagnole, qui comptoit l'accabler, l'avoient empêché de tenir sa promesse. La retraite de cette armée & l'affoiblissement des ennemis sembloient ramener le calme, & le sentiment des personnes judicieuses rapelloit tacitement au Roi qu'il étoit temps de remplir ses engagemens. Ceux qui n'avoient pas tant d'égards, ou plus de de zele pour la religion, murmuroient hautement, & disoient qu'on les avoit joués & surpris. Le Parlement de Bordeaux surtout, que le Maréchal de Matignon, avec toute son habileté & son activité, avoit eû beaucoup de peine à amener dans le parti du Roi, s'en plaignit ouvertement, & paroissoit faché de voir ce Prince differer encore sa conversion. Il lui avoit alors député le premier Président & deux Conseillers de cette Compagnie, pour le supplier de se déterminer. Ils lui représenterent que les scrupules des Catholiques ne pouvoient absolument se calmer, tant qu'ils ne le verroient pas rentré dans le sein de la véritable religion, que tous les Rois Très-Chrétiens, ses glorieux prédécesseurs, avoient professée durant tant de siécles. Ces députés s'acquitterent librement & avec force de leur commission. Le Roi leur répondit avec bonté, & témoigna qu'il agréoit leurs remon-

trances ; mais dans le fond il étoit vivement piqué, & très-embarrassé du parti qu'il devoit prendre, pour choisir un milieu capable de contenter les Catholiques & les Huguenots. Il voyoit que le principal fondement de ses espérances consistoit dans les derniers ; qu'il n'étoit nulle part plus absolu que dans les endroits dont ils étoient les maîtres, & que les Provinces où dominoient les Catholiques, étoient divisées entre la Ligue & lui, ensorte qu'aucune de celles-cy n'étoit entiérement à sa dévotion. L'expérience lui dictoit combien pour l'ordinaire il est peu avantageux d'abandonner les anciennes amitiés & les vieilles liaisons, pour en former de nouvelles, & se livrer à la discrétion de ceux qu'on ne connoît point encore. Il concluoit que s'il n'avoit pas changé de religion, lorsque supérieur en forces, & victorieux de la Ligue, il pouvoit le faire avec honneur, on penseroit qu'il ne prenoit ce parti que forcément & par crainte, maintenant que ses troupes étoient diminuées. Il se représentoit l'extrême besoin qu'il avoit du secours des Princes Protestans d'Allemagne & de la Reine d'Angleterre : en sorte qu'il se trouvoit dans la nécessité de ne leur point inspirer d'ombrages. Mais d'un autre côté il sentoit encore plus vivement, qu'en perdant les Catholiques il n'auroit plus de troupes capables de résister aux Ligueurs, & qu'à la réserve du titre de Roi de France, il retomberoit dans le même état où il se trouvoit, avant que de quitter la Rochelle.

Dans ces agitations, il n'envisageoit que deux partis : le premier, de donner pleine satisfaction aux Grands de son armée, afin de les empêcher de remuer & de les engager à contenir les autres par leur exemple ; le second, de tenir ses troupes continuellement en haleine, de peur que l'inaction & le repos ne les forçassent à l'abandonner. Ainsi, comme il connoissoit le crédit extrême que le Duc de Nevers s'étoit acquis dans le parti Catholique, & combien seroit décisive la conduite de ce Prince, qui avoit toujours donné des preuves éclatantes de la délicatesse de sa conscience & de sa religion, il lui conféra le Gouvernement de Champagne, Province étendue, importante, & que le Duc désiroit depuis long-temps. Outre le grade de Maréchal de camp

Henri IV. 1591.

de ſon armée qu'il conféra au Baron de Biron, il lui promit la Charge de Grand-Amiral, tant à cauſe de la haute réputation de ſon pere, qu'en conſidération de ſa propre valeur & de ſon mérite perſonnel. En tenant aux autres des diſcours pleins de bienveillance, il ſe montra bienfaiſant & liberal à leur égard, accordant toujours les charges & dignités aux Seigneurs Catholiques, capables par leur mérite ou par leur naiſſance, ou par leur attachement reconnu pour l'Egliſe, de retenir dans l'obéiſſance ceux qui chanceleroient, en le voyant différer l'accompliſſement de ſes promeſſes.

Afin de ne pas donner lieu à l'inaction & aux pernicieux effets qu'elle occaſionne, il rappella à l'armée le Duc d'Épernon, dans le deſſein de le regagner, & même de l'employer, ainſi que le Duc de Nevers, qui pour lors aſſiégeoit Provins. Il rappella auſſi le Duc de Longueville, le Comte de Saint Paul ſon frere, & pluſieurs autres Seigneurs Catholiques, réſolu, dés qu'il auroit raſſemblé ſes troupes, de former quelqu'entrepriſe, qui en avançant ſes affaires, occupât avec gloire tous ſes partiſans. A ce deſſein ſuccéda celui de mettre ſur pied des forces capables de s'oppoſer en Bretagne aux progrès des Eſpagnols, & en Provence aux efforts du Duc de Savoye. Il comptoit encore par-là groſſir tellement ſon armée, que ſi le Duc de Parme rentroit en France, même joint au Duc de Lorraine, il pût leur réſiſter & tenir la campagne devant eux. Pour obtenir des ſecours d'argent & une nombreuſe levée de troupes, il ne devoit compter que ſur la Reine d'Angleterre & ſur les Princes Proteſtans d'Allemagne, mais il les voyoit ſi refroidis & ſi indifférens, qu'il réſolut d'envoyer un Négociateur habile & très-accredité pour conférer avec chaque Puiſſance en particulier, & enſuite pour concilier le tout, & en tirer l'avantage qu'exigeoit le beſoin actuel & urgent de ſes affaires. Il jetta d'abord les yeux ſur le Maréchal de Biron, grand Capitaine & d'une prudence proportionnée à cette négociation, mais enſuite le jugeant plus néceſſaire à commander ſon armée, parce qu'il ſe repoſoit principalement ſur lui de l'ordre, de

la

la discipline & du fondement de toutes les entreprises, il jugea plus à propos d'y envoyer Henri de la Tour, Vicomte de Turenne. Depuis long-temps l'attachement de ce Seigneur pour sa personne & sa constance à partager sa fortune, lui avoient fait connoître sa fidélité, sa prudence & son éloquence singuliere propre à bien manier une affaire aussi délicate. Sa bravoure & son expérience dans l'art militaire le lui faisoient regarder comme très-capable de conduire & de commander les troupes auxiliaires qu'on lui accorderoit, d'autant plus qu'étant Calviniste, il seroit plus agréable aux Princes Protestans & plus propre à terminer cette négociation; d'ailleurs Beauvais, Ambassadeur de France à la Cour d'Elisabeth, jusqu'au temps de la mort de Henri III (*a*), plaisoit peu à cette Princesse, parce qu'il étoit Catholique, & par la même cause le Comte de Schomberg, qui depuis long-temps étoit passé en Allemagne, étoit devenu suspect au Prince de Saxe & au Prince Casimir, Tuteur du Palatin du Rhin son neveu & plus encore au Marquis de Brandebourg. Ils craignoient tous, que sous prétexte de ménager les intérêts du Roi, il ne cherchât à pénétrer leurs intentions & leurs desseins pour en instruire les Ligueurs.

Il envoye le Vicomte de Turenne en Angleterre & en Allemagne.

Le Vicomte passa d'abord en Angleterre, où les choses n'étoient pas si bien disposées en faveur du Roi, que la Reine ne pensât à tirer avantage de l'extrême nécessité où ce Prince se trouvoit, pour l'obliger à restituer Calais, ou à lui remettre quelqu'autre Place forte de pareille importance, chose qu'avoient non seulement désirée tous les Rois d'Angleterre, mais que souhaitoit encore ardemment tout le peuple Anglois. Cette négociation exigeoit une extrême dexterité. La Reine avoit toute la prudence & toute l'habileté propre à la bien conduire : dès qu'elle eut proposé la demande que fai-

(*a*) Il étoit Calviniste & très-agréable à cette Princesse, auprès de laquelle il avoit été député par le parti en 1562. Il n'avoit point été envoyé en Angleterre par le Roi Henri III, dans l'armée duquel il étoit, lorsque ce Prince fut assassiné. Henri IV. l'y avoit envoyé. Après deux ans de séjour en cette Cour, il demanda son rappel, & devoit être remplacé par Buzenval, que le Duc de Bouillon laissa en Hollande, parce qu'il n'étoit point agréable à Elisabeth. *Remarques sur Davila, page* 189 *&* 190.

Henri IV. 1591.

ſoient les Négocians de ſon Royaume, d'avoir ſur les côtes de France un Port ſûr, où ils puſſent retirer leurs vaiſſeaux, leur argent, leurs effets & leurs perſonnes, elle expoſa les raiſons qu'elle avoit de l'exiger d'un Roi ſon Ami & ſon Allié, qu'elle ne nommoit jamais que ſon Frere : qu'elle avoit fait les mêmes inſtances à Charles IX. & à Henri III. ſes derniers Prédéceſſeurs, pour reparer l'uſurpation que le Duc de Guiſe avoit faite de Calais ſur la Couronne d'Angleterre, qui poſſedoit cette Place depuis tant de ſiécles. Le Vicomte, qui n'avoit pas moins de politique, ne refuſoit pas nettement de ſatisfaire la Reine, mais il éludoit & différoit ſous divers prétextes, tantôt alléguant la haine qui rejailliroit ſur le Roi encore mal affermi, s'il penſoit à aliéner la moindre Place de ſes Etats ; que les Catholiques déja choqués & mécontens ſe révolteroient infailliblement contre lui ; tantôt remontrant à la Reine, qu'elle ne devoit pas faire une pareille demande, dans la circonſtance préſente, de peur de montrer qu'elle vouloit mettre le Roi dans la néceſſité d'y conſentir, & profiter de ſa détreſſe pour en extorquer de pareils avantages.

La Reine feignit de ſe rendre à ſes raiſons & réſerva à lui faire les plus vives inſtances, lorſqu'il faudroit exécuter ſes promeſſes de part & d'autre, comme à une conjoncture plus favorable, & où Henri oſeroit moins s'en diſpenſer. Cependant le Vicomte obtint d'elle un emprunt de cent mille écus pour lever des troupes en Allemagne, & les ſix mille fantaſſins qu'elle envoya en Bretagne au ſecours du Prince de Dombes. Il obtint auſſi de cette Princeſſe, qu'elle députeroit avec lui Horace Palavicini, Génois refugié en Angleterre pour cauſe de Religion, afin d'exhorter les Etats d'Hollande & les Princes d'Allemagne à ſecourir de leur côté le Roi d'hommes & d'argent. Eliſabeth promit encore, que ſi le Duc de Parme quittoit la Flandre, pour entrer en France, elle aſſiſteroit puiſſamment le Comte Maurice de Naſſau & les Hollandois, afin de faire une diverſion conſidérable, en ſe jettant ſur la Flandre & ſur le Brabant. Avec ces aſſurances le Vicomte quitta l'Angleterre, & paſſa à la Haye, où il obtint des Etats d'Hollande, non trente mille

écus qu'il demandoit, mais trois mille fantaſſins à la ſolde des Etats, qui ſe joindroient aux troupes qu'on leveroit en Allemagne. Cette promeſſe demeura ſans effet, par le beſoin que les Hollandois eurent de toutes leurs forces. Le Vicomte eut encore plus de peine à obtenir ce qu'il déſiroit des Princes d'Allemagne, à cauſe de leur nombre & de la diverſité de leurs intérêts, mais il négocia avec tant d'habileté, ſecondé à propos par Pallavicini, qu'il obtint de l'un des troupes, de l'autre de l'argent, & fit afficher une levée de quatre mille cavaliers, & de huit mille Fantaſſins, qui devoient ſe tenir prêts à marcher avec lui au commencement de l'Eté, au ſecours du Roi de France, ſous les ordres du Prince Chriſtian d'Anhalt, avec l'artillerie & les munitions néceſſaires.

Le Vicomte leve une puiſſante armée deſtinée à paſſer en France le Printems ſuivant.

Les inquiétudes du Duc de Mayenne n'étoient guéres moins vives, que celles du Roi. Pluſieurs Princes de ſa Maiſon formoient des prétentions auſſi vaſtes que les ſiennes, & il ne pouvoit trouver moyen de les ſatisfaire tous, non plus que les autres Seigneurs & Officiers de ſon parti, qui demandoient continuellement de l'argent, pour le payement & l'entretien de leurs troupes. Pluſieurs mécontens ſe détachoient inſenſiblement de la Ligue; il craignoit qu'elle ne ſe déſunit, & qu'ils ne paſſaſſent dans le parti du Roi. D'un côté les peuples ſe plaignoient d'être exceſſivement foulés, & ne pouvoient plus ſupporter les dommages & les maux de la guerre; de l'autre, les ſoldats ſe permettoient toute ſorte d'excès, & demandoient ſans ceſſe des privileges, de l'argent, des gratifications & des dédommagemens. Les Pariſiens ſur-tout, comme les principaux du parti, étoient auſſi les premiers à ſe plaindre de ne pas voir les ſuccès dont ils s'étoient flattés d'abord, & de ce que les contributions & les dépenſes croiſſoient de jour en jour. Ils accuſoient le Duc d'une mauvaiſe adminiſtration, ou d'une avidité trop marquée de retenir tout pour lui, ou d'une profuſion & d'une prodigalité exceſſive du bien d'autrui, ſans conſidérer quel goufre c'eſt qu'une guerre civile, & à combien d'intérêts différens il faut pourvoir dans toutes les parties d'un Royaume. Ajoûtez à cela les intrigues des

Le Duc de Mayenne n'éprouve pas moins d'Inquiétudes que le Roi.

Henri IV. 1591.

Espagnols, qui pour ne pas laisser prendre trop d'empire au Duc de Mayenne, qu'ils connoissoient peu disposé à se prêter à leurs vûes, & pour accréditer davantage le Roi d'Espagne dans l'esprit du peuple, exaltoient les préparatifs, les dépenses qu'il faisoit pour aider la Ligue, & déchiroient la réputation du Duc, en publiant qu'il rendoit toutes ces ressources inutiles, par le mauvais usage qu'il en faisoit.

Le Duc de Lorraine avoit aussi quelques sujets de mécontentement. Il venoit de prendre Ville-Franche, Place du Domaine de la Couronne de France, & par cette raison le Duc de Mayenne se prétendoit en droit d'y mettte garnison & d'en nommer le Gouverneur. Le Duc de Lorraine qui l'avoit prise à ses dépens, au prix du sang & des fatigues de ses troupes, prétendoit en disposer & en demeurer maître. Indigné de n'avoir pû y parvenir, il leva le siége de Montleaut qu'il avoit commencé, alléguant qu'il ne vouloit pas que les fruits de ses peines & de ses dangers tournassent au profit des autres; mais ces germes de division venoient de plus loin. Le Duc de Lorraine, comme Chef de la Famille, se croyoit supérieur à tous les Princes de sa Maison, & il voyoit le Duc de Mayenne non content de l'emporer sur lui, par son titre de Lieutenant Général de l'Etat de la France, aspirer encore à la Couronne, à laquelle lui-même imaginoit avoir des droits mieux fondés, parceque sa mere étoit fille de France, & il lui paroissoit raisonnable que tous les autres Princes Lorrains cédassent au Chef de leur Maison. Mais ces pensées secretes, qu'il nourrissoit dans l'ame, n'avoient pas encore éclaté jusqu'à une rupture ouverte.

Le Duc de Mayenne étoit encore plus mécontent du Duc de Nemours, ce jeune Prince, plein de Bravoure & d'audace, mais d'un caractere haut & dédaigneux, avoit défendu vaillamment Paris & soutenu le siege avec une fermeté qui surpassa l'attente de tout le monde. Il n'aspiroit à rien moins qu'à être declaré Lieutenant général de son frere, pour ce qui concernoit les affaires des Parisiens, & en qualité de conservateur & Gouverneur de la Capitale, d'y jouir d'une autorité suprême. Ce qui causoit beau-

coup de jalousie au Duc de Mayenne qui ne vouloit pas que personne se mêlât du Gouvernement, & surtout qu'aucun autre que lui-même osât le moins du monde s'ingérer des affaires de Paris, qui étoit la base de la Ligue. Ces deux Princes se brouillerent très-vivement au sujet de l'élection du Prévôt des Marchands & des autres Officiers Municipaux. Le Duc de Mayenne, sans la participation du Duc de Nemours, ni des autres Ligueurs, choisit à son gré ceux qu'il voulut, sans égard pour ceux qui étoient proposés & soutenus par d'autres, jugeant cette élection si importante, qu'il ne devoit faire part à personne des raisons qui le déterminoient. Mais dès que l'élection eut été publiée, le Duc de Nemours cria hautement, qu'on avoit exclus ceux qui avoient le mieux servi pendant le siege pour leur préferer des gens suspects & sans mérite : & dit au Duc de Mayenne, qu'avec de pareils Magistrats, il n'avoit plus le courage de défendre Paris, comme il l'avoit fait par le passé, & qu'ainsi il renonçoit au gouvernement de cette Ville. Le Duc de Mayenne accepta sa démission, qui s'accordoit parfaitement avec ses intentions, & nomma sur le champ Gouverneur de la Capitale Emanuel Duc d'Aiguillon, son fils aîné, & à cause de son bas âge, il lui donna pour Lieutenant le Marquis de Belin, homme dont il disposoit absolument. Quoique le Duc de Nemours & les Parisiens qui lui étoient extrêmement attachés, à cause de la belle défense qu'il avoit faite durant le dernier siege, en fussent vivement piqués ; les choses s'accommoderent néanmoins de maniere que le Marquis de S. Sorlin, frere du Duc de Nemours, eut le gouvernement du Dauphiné, & qu'on lui destina à lui-même de l'argent & des troupes, pour faire la guerre dans son Gouvernement de Lyon, où il ne différa pas de se rendre, sans être absolument content, ni ouvertement mécontent du Duc de Mayenne.

Les plaintes de la Duchesse de Guise étoient encore plus ameres. Elle disoit à tous momens, les larmes aux yeux & avec cette sensibilité naturelle à son sexe, qu'au milieu de tant de projets, on ne pensoit pas à faire la moin-

Henri IV. 1591.

dre tentative pour délivrer ſon fils ; que dans une rencontre, où l'on avoit fait priſonnier le Colonel Alfonſe Corſe, l'un des inſtigateurs de la mort de ſon mari, loin de le déchirer & de le faire écarteler par repreſailles, on l'avoit relâché moyennant une rançon de trente mille écus, & qu'enfin, au lieu de penſer à échanger avec ſon fils la Ducheſſe Douariere de Longueville, on ſongeoit à l'échanger avec le Duc d'Elbeuf. Le Duc de Mayenne lui répondit, que le Duc de Guiſe étoit reſſerré dans un lieu environné des troupes du Roi, où l'on ne pouvoit pénétrer qu'avec une puiſſante armée, en état de tenir la campagne, & que cependant on négocioit pour la délivrance de ce Prince : que le Colonel Alfonſe Corſe étant priſonnier de guerre, on n'avoit pû lui faire aucun mauvais traitement, ni lui oter la vie, & que les trente mille écus qu'on en avoit tirés, avoient été d'un grand ſecours à la cauſe commune : qu'on n'avoit parlé d'échanger la Ducheſſe de Longueville avec le Duc d'Elbeuf, que parce qu'on avoit ſouvent entendu dire au Roi, qu'il ne vouloit point entendre parler d'échange pour le Duc de Guiſe. Néanmoins ſa mere ne ceſſoit d'exhaler ſa douleur & d'entretenir tout le monde de ſes mécontentemens. Le Duc de Mayenne ne pouvoit non plus être en bonne intelligence avec le Duc de Mercœur. Il s'étoit fermement propoſé de ne pas permettre que, ſous ſon Gouvernement, on demembrât la moindre partie du Royaume, & voyoit avec chagrin le Duc de Mercœur tenter de s'emparer de la Bretagne pour lui-même, & entretenir, en ſon particulier, des intelligences avec les Eſpagnols.

A ces idées affligeantes des diviſions inteſtines, ſe joignoient les inquiétudes qu'il éprouvoit au ſujet des ſecours Etrangers, infiniment moins puiſſans, qu'il n'avoit d'abord eſperé. Il découvroit trop de prétentions, trop d'intérêts ambitieux dans le Duc de Savoye, qui, au lieu de ſécourir & d'appuyer le parti de la Ligue, ne cherchoit qu'à le diviſer & à le démembrer. Il trouvoit dans le Duc de Parme & dans les autres Miniſtres d'Eſpagne peu de diſpoſitions à le ſoûtenir aſſez puiſſamment, pour lui laiſſer l'honneur de terminer la guerre. Il voyoit au contraire, qu'ils

temporisoient pour saisir les occasions favorables d'exécuter leurs complots. L'élection d'un nouveau Pape le chagrinoit encore davantage. Quoique Sixte V. sur la fin de sa vie, eut conçû des défiances des démarches des Espagnols & de l'indignation du procédé violent du Comte d'Olivarez; & paru refroidi pour la Ligue & peu content de la conduite des Ligueurs: quoique ce Pontife fut peut-être disposé à se réconcilier avec le Roi, si ce Prince lui en eut ouvert les voies par sa conversion, cependant l'élection du Cardinal Sfondrate, qui prit le nom de Gregoire XIV. ne flatta point d'abord le Duc de Mayenne, qui le crut trop attaché à l'Espagne & trop dépendant des volontés de cette Couronne. Il craignoit qu'il ne réglât ses démarches sur celles du Roi Catholique, d'autant plus que ce Pape étoit d'un caractere si lent, que la Renommée publioit par tout, qu'on n'en devoit attendre ni chaleur, ni promptitude dans ses résolutions. Dans cette agitation, le Duc de Mayenne crut devoir tendre principalement à augmenter ses troupes, de maniere qu'il pût demeurer maître de la campagne, persuadé que c'étoit le seul moyen de dégager les villes, de tranquilliser les Parisiens, & par quelque victoire d'éclat, de tenir en bride tous les mécontens. Il donna donc tous ses soins à renforcer ses troupes dans le Royaume, & envoya au Roi d'Espagne le Président Jeannin, Magistrat d'une prudence consommée & très-versé dans les affaires d'Etat. Il dépêcha vers le Pape Baudouin de la Porte (*a*), son Secrétaire, qui par son expérience dans les intrigues de la Cour, où il avoit été élévé sous les derniers Rois & par la vivacité de son génie, lui parût très-propre à hâter la lenteur des résolutions du Pape. Il recommanda à ces deux Agens de hâter leur marche, & surtout de tâcher d'obtenir de ces deux Puissances un secours prompt, puissant, fixe & assuré de troupes & d'argent.

Tentative des Parisiens sur S. Denis.

Ce fut avec ces projets & ces préparatifs que commença l'année 1591, dès les premiers jours de laquelle, les Pari-

(*a*) Ou Desportes Baudouin, comme l'appellent tous nos Historiens & les Mémoires du temps.

Henri IV. 1591.

ſiens tenterent de ſurprendre S. Denis. Ils étoient fort impatiens de reprendre ce poſte, ſitué à deux lieues de leur Ville, ſur le chemin qui conduit dans les fertiles plaines de l'Iſle de France, & qui empêchoit beaucoup le tranſport des vivres, parce que la garniſon de cette place couroit tout le païs, & infeſtoit les chemins. Les Pariſiens eſperoient de réuſſir dans leur entrepriſe. La ville preſque depeuplée, n'étoit gardée que par trois cent Fantaſſins & cent cinquante chevaux, qui à la vérité, couroient hardiment la campagne, mais n'étoient pas ſuffiſans pour garder l'enceinte des murs déja foibles par eux-mêmes & ruinés, ou demolis en pluſieurs endroits. D'ailleurs, ce qui fait ordinairement la force des places, ſa poſition dans un terrain marécageux & ſon foſſé toujours plein d'eau, ſervoient alors à en faciliter les approches aux aſſaillans, un froid très-rude avoit gêlé toutes les eaux, & les glaces formoient, pour ainſi dire, un pont très-sûr & très-commode, pour faire avancer les troupes & monter à l'aſſaut.

De Vic venoit de ſuccéder à Lavardin dans le Gouvernement de St. Denis. Quoiqu'il n'oubliât rien pour faire faire bonne garde, néanmoins la foibleſſe de la garniſon & les courſes continuelles qu'elle faiſoit pour battre les chemins, fatiguoient ſes troupes, & la rigueur du froid les empêchoit de garder exactement les remparts. Bien des gens penſoient que l'entrepriſe des Pariſiens ne réuſſiroit pas, à cauſe du petit nombre de troupes qu'ils pouvoient employer; mais le Chevalier d'Aumale qui aimoit les coups de main, bien informé d'ailleurs de l'état de la Place, ſe chargea de l'attaquer avec mille fantaſſins & deux cent chevaux. Il ſortit de nuit par la porte St. Denis, & prenant un petit détour, il s'approcha de la Ville du côté de la fameuſe Abbaye. Il ſavoit que cet endroit, comme le plus écarté, étoit le moins bien gardé, il trouva par-tout une glace très-épaiſſe & ſur-tout dans le foſſé, & fit en grand ſilence appliquer quatre échelles à la muraille, ſans que les ſentinelles poſtés de loin à loin de ce côté-là en entendiſſent rien. Deux Capitaines & vingt-quatre ſoldats armés de toutes pieces monterent à l'eſcalade, & s'emparerent ſans obſtacles

de

de la porte la plus voisine, qu'ils enfoncerent. Le Chevalier d'Aumale entra, l'épée à la main, à la tête du reste de ses gens, & marcha en bon ordre pour s'emparer de la Place. Le Gouverneur qui entendit ce bruit, informé que les ennemis étoient maitres d'une porte & des remparts, & désesperé de se voir, par la négligence de ses soldats, sur le point de perdre la gloire qu'il avoit acquise depuis tant d'années dans le métier des armes, monta à cheval avec trente (a) de ses gens. Résolu de ne pas survivre à sa défaite, il fit sonner fortement deux trompettes qui l'accompagnoient, pour persuader aux ennemis, à la faveur des ténébres, qu'il avoit beaucoup plus de monde à leur opposer qu'ils n'imaginoient, & la visiere baissée il chargea vigoureusement la tête de leur troupe, qui s'avançoit en bon ordre, par la grande rue, vers la place. La furie des chevaux mit bientôt en désordre l'Infanterie dans les ténébres d'une nuit fort obscure, car les Officiers de la Ligue n'avoient pas voulu qu'on mit le feu aux maisons, de peur d'endommager la Ville dans cette confusion.

Leur entreprise échoue.

Le Chevalier d'Aumale, occupé à faire tête aux Royalistes, & à rallier les siens pour les mettre en bataille & faire ferme, reçut un coup d'épée dans la gorge & tomba mort. Ses gens découragés, rompus, sans force ni résolution, se renverserent, en fuyant, sur les corps qui les suivoient; ils y communiquerent le désordre de proche en proche, & tous se sauverent par la porte par laquelle ils étoient entrés; sans que personne les poursuivît, ils gagnerenr Paris à toutes jambes, laissant sur la place plus de cent des leurs, ou tués par les Royalistes ou étouffés par la foule en sortant. De Vic, aprés avoir repris la Place & reparé le malheur par sa bra-

Le Chevalier d'Aumale y est tué.

(a) De Vic ne rallia d'abord que sept Gentilshommes de ses amis, avec lesquels il fit ferme, tandis qu'il ordonnoit à ses Lansquenets de se écouler le long des murs, pour reprendre la porte de Paris. Ceux-ci firent à propos une décharge furieuse sur la Cavalerie des Ligueurs, qui entroit dans S. Denis trompettes sonantes, comme dans une ville prise. Ce contretemps imprevû lui fit prendre la fuite. Alors de Vic chargea l'Infanterie dans une rue fort étroite, qui conduit à l'Abbaye, & ce fut dans ce désordre que le Chevalier d'Aumale fut tué. *Voyez M. de Thou, Livre CI.*

Henri IV. 1591.

voure, informa le Roi du succès. Ce Prince le combla d'éloges, & lui donna pour récompense une riche Abbaye dont le Chevalier d'Aumale jouissoit en qualité de Chevalier de Malthe. Les curieux remarquerent que ce Chevalier fut tué devant la porte d'une Hôtellerie, qui avoit pour enseigne l'Epée (*a*) fleur-de-lisée; &, ce qu'ils regardoient comme un plus grand prodige, que son cadavre, qu'on avoit mis dans un cercueil dans l'Eglise des Religieux de Saint Denis, se trouva, la nuit suivante, tout rongé & défiguré par les rats.

L'exemple de ce mauvais succès n'empêcha pas le Roi de tenter, avec plus de fondement, de surprendre Paris de la même maniere. Le premier Président Brisson, qui s'étoit volontairement, pour ne pas dire indiscretement, livré le premier à la Ligue dans le Parlement, s'apercevoit alors, comme le disoienr ses amis, que les Grands ne tendoient pas aussi sincerement au bien public qu'il se l'étoit imaginé. Soit, comme le publioient ses ennemis, qu'il fut ébloui par les récompenses, que lui avoient promises, de la part du Roi, quelques personnes retenues prisonnieres dans Paris; soit enfin, comme le public le pensa, qu'il ne fit que suivre son inconstance naturelle, ce Magistrat avoit eommencé à favoriser secretement les politiques; c'est ainsi que l'on nommoit ceux qui penchoient pour le Roi. Encouragés par sa protection, ils formoient déja un corps considérable & commençoient à prendre des mesures, pour faire soulever la Capitale & la ramener à l'obéissance du Roi. Le caractere nonchalant du Prevôt des Marchands seconda leurs tentatives & leurs menées. Ce Magistrat n'ajoûtoit aucune foi ou ne s'arrètoit nullement aux rapports qu'on lui en faisoit,

(*a*) Parmi les morts que De Vic fit tous apporter devant l'Hôtellerie, qui a l'Epée Royale pour enseigne, se trouva le corps du Chevalier d'Aumale, qui étant tout nud, & ayant le visage tout sanglant & defiguré d'une grande balafre, ne fut reconnu qu'à des chiffres, qu'une femme d'amour nommée la Raverie, lui avoit gravés sur le bras..... sur quoi les Royalistes égayerent diversement leurs plumes, supposant pour leur donner carriere, qu'il avoit été tué sous l'enseigne de l'Epée Royale : mais cette derniere remarque n'étoit point vraie. *Mezeray, Gr. Hist. Tom. III. pag.* 952.

& ne prenoit pas la moindre précaution, pour dissiper les projets d'une révolution, dont on parloit assez publiquement. Le parti du Roi étoit encore mieux appuyé par le mécontentement du peuple, épuisé par la disette des vivres & par les fatigues qu'il essuyoit continuellement à garder les murailles. D'ailleurs il ne pouvoit souffrir qu'on lui eût donné pour Gouverneur le Marquis de Belin, qui n'étoit, à son gré, ni assez actif, ni d'une assez haute naissance, pour ce poste ordinairement rempli par les premiers Princes du Sang & par les grands Officiers de la Couronne. Le Duc de Mayenne étoit absent, le Duc de Nemours renvoyé à Lion & mécontent, le Chevalier d'Aumale dont l'audace avoit coûtume d'animer le parti, venoit de périr tout récemment à St. Denis.

Le Roi tâche de surprendre Paris.

Toutes ces circonstances engageoient le Roi à tenter quelqu'entreprise sur la Capitale. Il y étoit encore plus excité par le désir de ne point tenir son armée dans l'inaction, & de l'employer à quelque coup d'éclat qui la tint en haleine. Les Ducs de Nevers & d'Epernon qu'il avoit rappellés auprès de Sa Personne, s'y étoient déja rendus. Il crut que certaines intelligences formées, par ses partisans, dans Paris, étoient assez avancées, & pensa à joindre la force ouverte au stratagême. Il imagina que quatre-vingt Capitaines & Officiers Reformés travestis en paysans, conduisant chacun un mulet chargé de farine, s'approcheroient de la porte S. Honoré, pour entrer dans la Ville sur le minuit, parceque c'étoit ordinairement de nuit qu'arrivoient & qu entroient les convois, à cause des courses continuelles des partis Royalistes sur les chemins. Ces Officiers armés sous leurs habits devoient d'abord s'emparer par force de la porte, soutenus par cent hommes armés de toutes pieces, qui les suivoient de près. Il avoit ordonné secretement qu'au premier bruit de cette attaque les partisans qu'il avoit dans la Ville fissent quelque mouvement, mais du côté opposé à la porte St. Honoré, & tâchassent de s'emparer de celles de St. Jacques ou de St. Marceau, & que dans le même tems l'armée s'approchât des remparts pour les escalader du côté de St. Honoré, de Montmartre

Henri IV. 1551.

& de St. Denis. Par toutes ces attaques, qui devoient commencer au même instant, il esperoit fortement d'emporter la Ville de vive force, ou de s'en faire ouvrir les portes par les Bourgeois, que ses partisans ne manqueroient pas de faire soulever par leurs intelligences.

On choisit pour exécuter ce projet le vingt de Janvier, dont la nuit, quand elle ne seroit pas pluvieuse, devoit néanmoins être obscure, parceque la Lune se couchoit vers le minuit. Mais l'arrivée du Duc d'Epernon à Beaumont, où il joignit l'armée royale, celle du Duc de Nevers, qui, sans aucune raison apparente, leva le siége de Provins, la marche du Baron de Givry, qui passa la Marne à Lagny pour se joindre aux autres, & la présence du Roi dans une place si voisine de Paris, inspirerent des défiances aux Princesses qui demeuroient dans cette Capitale. Elles presserent vivement le Marquis de Belin de veiller à sa défense, d'autant plus qu'on avoit déja découvert quelque chose des dispositions du premier Président, & des manœuvres des politiques, qui tendoient à faire soulever la populace. Le Marquis, excité par les discours & les vives sollicitations de ces Princesses, commença à faire attention aux bruits que l'on répandoit & conçut les mêmes défiances. Le dix-huit, il fit publier une ordonnance très-sévére, portant que, si l'on voyoit le moindre mouvement ou désordre dans la Ville, chacun eût à sortir de sa maison & à se tenir en armes dans la rue, au son du tocsin de l'horloge du Palais, & des cloches de chaque Paroisse, sans néanmoins quitter son quartier, sous peine de la vie; & il commanda aux Capitaines des quartiers d'observer à la rigueur les démarches d'un chacun. D'où il résultoit que les politiques moins nombreux que les Ligueurs, seroient éclairés & comme gardés par ceux-ci, & que demeurant dispersés dans leurs quartiers, ils ne pourroient se réunir en un corps, pour les inquiéter ou s'emparer d'une partie de la Ville, qui, par cet ordre, se trouvoit également gardée par tout. Cependant les indices & les soupçons se fortifiant de plus en plus, par les dépositions de quelques soldats de la garnison de St. Denis, que Tremont avoit fait prisonniers, en battant

la campagne, & qui dirent qu'on préparoit dans cette Ville des échelles & d'autres instrumens propres à la surprise des Places. Les Princesses inquiétes & allarmées firent venir le Gouverneur chez Madame de Montpensier, & l'engagerent à faire fermer & terrasser, sur le champ, la porte St. Honoré, comme l'endroit le plus foible & le plus exposé, ce qui fut exécuté promptement le dix-neuf. L'on en confia la garde à Tremblecourt avec son Régiment de Lorrains. A celles de St. Denis & de Montmartre, on posta le Régiment du Marquis de Magnelais, & les Allemands de Collato demeurerent à la garde des Fauxbourgs situés de l'autre côté de la riviere.

Son projet ne réussit pas.

Le vingt, après midi, le Roi qui n'étoit point instruit des précautions prises dans Paris, où l'on avoit pris un soin extraordinaire d'empêcher personne d'en sortir, se mit en marche vers cette Capitale. De Vic, Gouverneur de St. Denis, conduisoit les quatre-vingt Officiers déguisés en paysans, & Lavardin commandoit les cent hommes qui devoient les soutenir. Le Baron de Biron les suivoit avec douze cent Arquebusiers, qui devoient s'avancer pour s'emparer de la porte, & derriere eux étoient seize cent hommes en quatre bataillons armés de casques & de cuirasses, destinés à escalader les remparts de Saint-Denis & de Montmartre, sous les ordres de Givri, de Dunes, d'Humieres & de la Noue. Venoient ensuite les Suisses avec trois piéces de campagne, & deux pétards, pour s'en servir au besoin. Ils menoient aussi tous les autres attirails propres à cette attaque. Le Roi en personne étoit à l'arriere garde, avec les Ducs d'Epernon & de Longueville, & huit cent Gentilshommes armés de pied en cap, qui avoient mis pied à terre, le pistolet & l'épée à la main, pour se porter où le besoin l'exigeroit. Enfin le Duc de Nevers commandoit le reste de la Cavalerie en armes, pour garder la campagne. Les premiers arriverent avec leurs sacs de grains & de farines, en demandant qu'on les laissât entrer. Ils s'adresserent à Tremblecourt, qui informé du stratageme, s'entretint assez long-temps avec eux, & leur ordonna de descendre vers la riviere, où ils trouveroient des batteaux tous prêts pour les

Henri IV. 1591.

recevoir. Sur le champ on ſonna le tocſin par toute la Ville; & les troupes armées accoururent ſur les remparts. Les quatre-vingt Royaliſtes ſe retirerent un peu à l'écart, feignant d'obéir & de tourner du côté de la riviere. Ils informerent le Roi de la rumeur qu'on entendoit dans la Ville, dont le bruit des cloches l'avoit déja aſſez averti, & lui demanderent ſes ordres. Le Baron de Biron & d'Humieres vouloient qu'on eſcaladât les murs, & qu'on attachât le pétard à une des portes, mais tous les autres Généraux penſerent qu'il ſeroit inutile de le tenter, & que la ruſe n'ayant pas réuſſi, il y auroit trop de danger & trop peu d'eſpérance à employer la force. Ainſi après s'être arrêtée quelque temps, pour attendre ſi les Royaliſtes ne feroient aucuns mouvemens dans Paris, & rien n'ayant parû, l'armée fit volte face, & protegée dans ſa retraite par la Cavalerie, elle retourna, dans le même ordre, à ſes quartiers.

Cette tentative produiſit un effet bien différent de ce qu'en avoit eſperé le Roi. Les Pariſiens, mécontens du Duc de Mayenne, qui les laiſſoit à tous momens preſque ſans garniſon, expoſés à de pareils dangers, & voyant que le Roi ne ceſſoit de vouloir ſurprendre leur Ville, conſentirent à l'inſtigation des Miniſtres d'Eſpagne, d'y recevoir le Régiment Eſpagnol d'Idiaques, & un de Napolitains commandé par Dom Alexandre de Monti, Lieutenant de Pierre Gaëtan. Ce ſecours ſervit à raſſurer & à fortifier les ennemis du Roi, auſſi-bien qu'à accabler, pour toujours, ſes partiſans: & mit encore la Capitale en danger de tomber ſous le joug des Eſpagnols. Néanmoins il en réſulta ſur le champ une circonſtance avantageuſe aux intérêts de ce Prince. Le Duc de Mayenne conſentit à la réſolution des Pariſiens, de peur de les indiſpoſer abſolument, quoique très-mécontent de les voir recourir à la protection des Etrangers, comme s'ils ne ſe fioient plus à lui. Confirmé dans ſes défiances, que les Eſpagnols avoient des vûes différentes des ſiennes, & cherchoient à lui enlever ſon autorité, & à tirer avantage de la légéreté des Pariſiens, il renoua la négociation qu'il avoit déja fait entamer par Villeroi avec le Chancelier & le Maréchal de Biron: & n'ayant pû obtenir une

tréve, ni le commerce libre entre les deux partis, quelque proposition qu'il fit faire, il se contenta d'obtenir du Roi un certain nombre de sauf conduits, afin de rassembler des députés de toutes les Provinces, pour délibérer en commun des moyens de conclure la paix, en mettant la religion à couvert, & en reconnoissant le Roi : ce qui alla si loin, que pendant quelques jours on crut la paix absolument conclue. Mais comme les idées des hommes sont changeantes, & que les moindres accidens déconcertent les plus importantes résolutions, pendant qu'on expédioit les sauf conduits, que le Roi fit d'abord quelque refus d'accorder, le Duc de Mayenne reconnut la fermeté du Parlement de Paris à soutenir ses intérêts, & la foiblesse de la garnison qui étoit entrée dans Paris, & qui ne montoit pas à plus de trois mille trois cent Fantassins, tant Espagnols que Napolitains, plus propres à amuser le peuple par une vaine montre, qu'à donner la loi à cette Capitale. Le Duc, qui ne pouvoit encore renoncer à ses espérances, n'eut pas plutôt reçu les saufs conduits, qu'il les envoya dans toutes les Provinces, avec des lettres, portant ordre aux députés de s'assembler à Reims en Champagne, non pour traiter de la paix, comme on en étoit convenu, mais pour proceder à l'élection d'un Roi. Dès que cela fut connu & divulgué de toutes parts, le Roi qui se crut joué, puisqu'on vouloit rassembler à son préjudice ces députés, dont on n'avoit permis la réunion, que pour travailler à la paix & à la concorde entre les deux partis, en fit de grandes plaintes à Villeroi. Il revoqua les saufs conduits, & ordonna à ses Partisans de faire main-basse sur tous les députés qui leur tomberoient entre les mains, ce qui néanmoins n'auroit pas empêché le Duc de tenir cette assemblée, mais les choses n'étoient pas encore avancées, ni disposées de la maniere qu'il désiroit, & sous prétexte de craindre l'exécution des menaces du Roi, il laissa le projet de cette assemblée s'en aller, insensiblement & comme de lui-même, en fumée.

Les esperances du Duc s'étoient encore fortifiées par la déclaration de Gregoire XIV. Comme les résolutions des Papes sont toujours fort vives à leur avenement, mé-

HENRI IV. 1591.

Gregoire XIV. Successeur de Sixte V. se déclare en faveur de la Ligue.

prisant le flegme que Sixte V., sur la fin de ses jours, avoit témoigné pour les affaires de France, de peur de fomenter l'ambition des Grands, par le prétexte de la Religion, le nouveau Pontife parut entiérement décidé à favoriser & à procurer les progrès de la Ligue, pensant que cette conduite étoit convenable à la sûreté de la Religion, à la grandeur & à la gloire du saint Siége. Il désiroit d'ailleurs que Hercule Sfrondate, son neveu, qu'il venoit de décorer du titre de Duc de Montemarciano, s'acquit de la réputation & des richesses par ses exploits, & par le commandement des armées. Il avoit résolu de l'envoyer, avec des troupes nombreuses, au secours de la Ligue : en conséquence il avoit donné ordre de lever promptement dans l'Etat de l'Eglise de la Cavalerie & de l'Infanterie, pour la solde desquelles il résolut dans un consistoire, malgré l'opposition des Cardinaux, d'employer les sommes que Sixte V. avoit ménagées & déposées au Château St. Ange, & d'en dépenser tout ce qu'il faudroit pour cette guerre, comme pour le plus grand & le plus pressant besoin que pût avoir l'Eglise. En même temps il nomma Nonce en France Marsilio Laudriano, Prélat natif du Milanès, son confident, & homme à soutenir les droits de l'Eglise. Dès qu'il eût pris ces résolutions & ces mesures, il dépêcha deux Couriers, l'un au Duc de Mayenne, & l'autre à l'Evêque de Plaisance qu'il avoit continué par *interim* dans la Vice-Légation de France, pour leur promettre de puissans secours d'hommes & d'argent, capables de préserver tout le Royaume de danger, par l'extirpation de l'hérésie, & même de faire succéder la paix à la discorde, d'y rétablir le calme, en procurant l'élection d'un Roi Catholique, & de rendre le repos aux peuples fatigués & ruinés par les malheurs de la guerre. Sur-tout, en considération des services infinis qu'avoit rendus la Ville de Paris, en se montrant véritablement la Capitale du Royaume, & le Boulevard inébranlable de la foi, il protestoit qu'il feroit tous ses efforts, pour la dédommager des maux qu'elle avoit soufferts, & lui rendre son premier lustre, son ancienne grandeur, & tous les avantages dont elle jouissoit autrefois.

Il envoye en France le Duc de Mantemarciano, son neveu, à la tete d'un secours considérable.

Ce

Ce bref fit grand plaisir au Légat, & ranima le Duc de Mayenne, d'autant plus que le Pape y joignit des lettres de change pour quinze mille écus par mois, à tirer sur des Banquiers de Paris & de Lyon. Il fut imprimé & répandu dans tout le parti, où chacun conçut les plus belles espe-rances, en voyant que le nouveau Pape, loin de demeurer comme Sixte V. dans la perplexité & dans l'inaction, se déclaroit hardiment & ouvertement ennemi du Roi, protecteur ardent de la Ligue, & sans attendre, pour ainsi dire, de sollicitation, ajoutoit aux promesses des secours très-effectifs. L'habileté du Duc de Parme ne contribua pas moins que l'activité du souverain Pontife, à soutenir les esperances du Duc de Mayenne. Le premier qui persistoit dans son dessein de traîner en longueur la guerre civile en France, pour tirer avantage de la foiblesse & de l'épuisement des deux partis, mais qui ne vouloit pas néanmoins que le Duc de Mayenne fût le plus foible, se décourageât, ou fût enfin forcé de traiter avec le Roi, feignoit de ne pas trouver bon que Mendozza & Dom Diego d'Ibarra, qui étoient dans Paris, agissent sans sa participation. Il l'assuroit par différens Couriers, qu'il s'appliquoit à mettre ordre aux affaires de Flandres, pour pouvoir au plutôt passer en France avec son armée, lui protestant de disposer les choses de maniere qu'ils prendroient ensuite leurs résolutions de concert, sans s'arrêter aux idées des Ministres d'Espagne, & que tels étoient les ordres qu'il avoit reçûs du Roi Catholique. Pour confirmer le Duc de Mayenne dans cette opinion, il faisoit voir aux députés que ce dernier lui dépêchoit, les préparatifs & les moyens de rassembler son armée, les plans & les états tout dressés, pour entrer en Picardie, avec quarante mille combattans pour la solde desquels il assuroit qu'on avoit déja destiné en Espagne des fonds, dont il attendoit les assignations, de moment à autre; aussi-bien que pour fournir à la Ligue de puissans secours d'argent, ainsi que le désiroient les François.

Le Duc de Mayenne, ainsi rassuré, reprit ses premieres esperances, & dépêcha à Rome, pour la seconde fois, Baudouin de la Porte, son Secretaire, pour solliciter le

Henri IV. 1591.

Pape de hâter la marche du Duc de Montemarciano, qui devoit paſſer par les Etats du Duc de Savoye, & par la Franche-Comté, pour ſe rendre droit en Lorraine, & s'oppoſer aux troupes que le Vicomte de Turenne & le Prince d'Anhalt levoient en Allemagne pour le Roi. Il avoit expédié pour le même ſujet un exprès en Eſpagne au Préſident Jeannin ſon Agent dans cette Cour, afin d'obtenir du Roi Catholique que les troupes, qui devoient paſſer cette année du Milanès en Flandres, ſe joigniſſent en Lorraine à celles du Pape, pour combattre les Allemands. Il eſperoit fortement que, ſi ces derniers trouvoient un ſi puiſſant obſtacle ſur la frontiere, ils ne pourroient pénétrer en France, ni joindre le Roi, & que ſi le Duc de Parme entroit en Picardie, la Ligue demeureroit bientôt & fort aiſément victorieuſe. Il avoit invité en même temps le Duc de Lorraine & les autres Princes de ſa Maiſon, de ſe trouver à Reims, afin d'y diriger les affaires à leur but d'un commun conſentement, & d'éloigner les obſtacles qui s'oppoſoient à la fortune & aux intérêts de leur famille. Telles étoient les diſpoſitions & les projets que le Duc avoit alors formés, & qu'il entretenoit de toutes parts, avec la derniere chaleur, par l'entremiſe de quelques hommes habiles & expérimentés.

Le Roi aſſiege Chartres.

Cependant le Roi, que les circonſtances & la foibleſſe des ennemis engageoient aſſez à ne pas conſumer le temps inutilement, perſiſtant dans ſon premier deſſein de reſſerrer de plus en plus Paris, dont la chûte enleveroit au parti ſa plus puiſſante reſſource, réſolut d'aſſiéger Chartres, Ville dont le territoire fournit à Paris la plupart des vivres ordinaires. Comme cette place grande, peuplée & aſſez bien fortifiée ne paroiſſoit pas d'abord facile à prendre, il ſongea à prévenir les ſecours que les Pariſiens & le Duc ne manqueroient pas d'envoyer, pour munir ſuffiſamment un poſte de cette importance. Le Duc, avec ce qui lui étoit reſté de troupes, s'étoit arrêté à Soiſſons, prêt à ſe porter par-tout où le beſoin l'exigeroit. Le Roi envoya donc d'abord le Maréchal de Biron du côté de Dieppe, pour recevoir & conduire à l'armée les munitions & les

autres secours arrivés d'Angleterre, & marchant lui-même du côté opposé, il alla avec le Duc de Nevers remettre le siége devant Provins, place peu importante, & pour la défense de laquelle les Ligueurs ne vouloient rien hasarder. Mais dès que le Maréchal de Biron eût reçû les provisions qui étoient à Dieppe, & commencé à revenir sur ses pas, le Roi lui donna ordre de menacer Dreux, de tomber tout-à-coup sur Chartres, & de l'investir, de maniere qu'aucun secours n'y pût entrer. Biron, ayant passé la Seine à Vernon, avec ses troupes & son artillerie, & tenant diverses routes, donnoit en même temps à ses soldats l'occasion de se remettre de leurs fatigues, & tenoit les ennemis incertains sur le lieu où il vouloit tomber, feignant tantôt de marcher pour joindre le Roi & le reste de l'armée devant Provins, tantôt de se préparer à assiéger Dreux, & se portant quelquefois sur le grand chemin de Paris. Enfin après avoir fait douze lieuës en un jour, à la tête de sa Cavalerie, il arriva le (a) seize de Février à la vûe des remparts de Chartres.

Cette Ville est située dans un terrein inégal, plein de collines fertiles & assez élevées. Du côté de l'Orient elle occupe la cîme d'un coteau, & du côté de l'Occident elle s'étend dans le bas de la plaine que traverse la riviere d'Eure, proche des murs de la Ville. Du côté du Midi cette riviere se partage en trois bras : l'un entre dans la ville, où il fait tourner plusieurs moulins. Le second passant sous les murs de la Ville, entre & coule dans les fossés, & le troisieme, à la distance de cent pas des murailles, environne les Fauxbourgs ; ces trois bras se rejoignent du côté où se termine la Ville à l'Occident, & ne forment plus qu'une riviere qui coule vers la Normandie. L'armée n'assiégea point Chartres du côté de l'Orient, où elle occupe des collines sur lesquelles il n'est pas aisé de conduire l'Artillerie, & qui regardoient des postes d'où elle n'avoit aucun secours à attendre, mais de l'autre cô-

(a) Cette Place fut investie par le Maréchal de Biron le 9 de Fevrier, *selon M. de Thou, Liv. CI.*

Henri IV. 1591.

té qui s'étend dans la plaine, regarde Paris, & qui fut investi de toutes parts en même temps. Vivans, avec les Arquebusiers se posta dans le Faubourg des Eparts, situé du côté de l'Occident. Sourdis avec l'Infanterie Françoise campa vis-à-vis de la porte de Dreux. Le Maréchal de Biron, avec le reste de la Cavalerie & les Suisses, prit son quartier au Midi, à l'opposite de la porte & du bastion de Saint-Michel.

La Bourdaisiere Gentilhomme actif & expérimenté étoit Gouverneur de la Place, & le Capitaine du Pescheray guerrier renommé commandoit l'Infanterie de la garnison. Mais les autres ressources ne répondoient pas à la valeur ni à l'activité de ces Officiers. Il y avoit dans la place peu d'Infanterie, encore moins de Cavalerie. Les secours, qui y étoient entrés depuis quelques jours, étoient si foibles, qu'on en tiroit peu d'avantages. Lacroix sorti d'Orleans étoit accouru à la hâte avec soixante Cuirassiers & deux cent Arquebusiers à cheval pour se jetter dans la ville, mais il étoit tombé imprudemment dans l'armée, au moment qu'elle investissoit Chartres, il avoit été battu, mis en déroute, & à peine avoit-il pû y entrer avec quatre-vingt de ses gens. Grammont qui marchoit vers la Normandie, étoit revenu vers la Ville assiégée, où il n'avoit amené que quarante Gentilshommes & cent soldats. Vitri qui craignoit que les ennemis n'eussent des desseins sur Dreux, s'étoit renfermé dans cette ville, & n'avoit eu ni les moyens ni le temps de se rendre à Chartres; ainsi la garnison étoit beaucoup plus foible qu'il n'eût fallu. A ce besoin se joignoit encore la disette des munitions. Quoique d'abord le Gouverneur eût visité les magasins, où il trouva trente mille livres de poudre, cependant la fraude des gardes-magasins la diminua tellement lorsquelle se vendoit par-tout à très-haut prix, que dès le premier jour du siége la Bourdaisiere fut extrémement chagrin de n'en plus trouver que huit mille livres, & l'on reconnut également qu'on manquoit de la plûpart des choses nécessaires à soutenir un siége. L'activité des Bourgeois suppléoit en partie à ces besoins, ils s'exposoient volontairement & avec bravoure à tous les

travaux militaires, aussi-bien qu'un grand nombre de Paysans refugiés dans la ville, & qui servoient de pionniers pour reparer les fortifications.

Le Maréchal se contenta, les premiers jours, de bien fermer toutes les avenues de la ville, pour couper chemin à tous les secours, jusqu'à ce que le Roi fût arrivé au camp avec le reste de l'armée. C'est pour cela que tout en arrivant, il songea à s'emparer des fauxbourgs. Le Gouverneur, pour lui enlever cet avantage très-important, eu égard à la saison, fit mettre le feu aux maisons, mais il s'y prit trop tard. Les ennemis arriverent brusquement, & eurent le temps d'éteindre le feu avant que l'incendie eut gagné. Ainsi les Royalistes se rendirent aisément maîtres des fauxbourgs & s'y cantonnerent. Dès que le Maréchal de Biron fut campé commodément, le Roi arriva le dix-neuf, néanmoins on ne commença pas encore à établir les batteries, parceque les Généraux n'étoient pas absolument d'accord sur l'endroit où l'on formeroit l'attaque, & que les assiégeans n'avoient guéres plus de munitions de guerre que les assiégés. Celles qu'on avoit envoyées d'Angleterre étoient infiniment moins considérables que ce qu'avoit demandé le Roi, & qu'on avoit fait esperer au Vicomte de Turenne. Mais le Chancelier de Chiverni Gouverneur du pays Chartrain, où il possedoit de grandes terres & avoit beaucoup de credit, ayant fait venir à ses propres dépens des villages & des châteaux voisins la plûpart des choses néceſſaires, on résolut de battre la ville du côté du fauxbourg des Eparts, comme l'endroit le plus foible, & qui n'étoit défendu que par des tourelles à l'antique & une foible muraille qui n'étoit point terrassée de longue main. Les assiégés ayant prévû que les Royalistes pourroient former leur attaque de ce côté-là, quoiqu'ils n'eussent aucun Ingénieur parmi eux, tirerent du mieux qu'ils purent un retranchement derriere cette muraille, le flanquerent de ravelins & d'un haut parapet de terre; après que le canon des assiégeans eût fait en peu de temps une large brêche, on vit les assiégés faire très-bonne contenance derriere ce retranchement. Le Roi,

qui ne vouloit pas expofer fes troupes à la boucherie, mais qui connoiffoit le petit nombre des affiégés & fongeoit à les fatiguer par les travaux du fiége, réfolut de faire tranfporter ailleurs fon canon, pour rendre inutiles toutes les peines qu'ils avoient prifes à élever ce retranchement.

Dès les premiers jours de Mars, on ouvroit deux tranchées vis-à-vis la porte de Dreux, & l'on commença à battre la ville de ce côté-là avec onze pieces de canon. Les affiégés tournerent leurs travaux du même côté avec d'autant plus de confiance, qu'il étoit fortifié de deux bons ravelins élevés depuis l'année 1569, lorfque le Prince de Condé affiégea Chartres. Ils y ajouterent de nouvelles fortifications & les mirent en fi bon état, qu'envain les Royaliftes y donnerent deux affauts, où ils perdirent bien du monde. On travailla tout le mois de Mars, fans rien avancer ; à mefure que les affiégeans battoient la place, les affiégés reparoient les brêches. On efcarmouchoit tous les jours à celle de la courtine, & à la pointe des ravelins. Le cinq d'Avril le Roi, fuivant fon premier projet de rendre inutiles tous les travaux des affiégés, fit encore déplacer fa batterie & élever onze redoutes pour la couvrir & l'établir plus bas vers la porte St. Michel. Châtillon fe chargea de diriger cette attaque ; & craignant que l'obfcurité de la nuit ne lui fit manquer le lieu où il avoit réfolu d'ouvrir la tranchée, il imagina de convenir d'une fufpenfion d'armes de deux heures fous prétexte de faire enlever les morts. Dès qu'elle fut conclue, il donna en perfonne fes foins, pour faire retirer les cadavres du foffé & pour aller plus vîte, il les fit tranfporter le long des remparts jufqu'au lieu où la batterie étoit dreffée, ce qui non-feulement lui donna le moyen de reconnoître & de mefurer à fon aife le terrain, mais encore de faire femblant qu'un cadavre n'avoit pû être enlevé à temps par fes gens, & il le laiffa fur le bord du foffé pour marque de l'endroit où il avoit projetté d'établir un logement pendant la nuit : tout lui réuffit de la forte fans fe tromper. La batterie qui étoit prête commença à tirer avec douze canons de l'endroit où il avoit ouvert la tranchée, & en même temps il fit conf-

truire une galerie couverte de grosses poutres, pour pouvoir passer sûrement le fossé & gagner le pied du rempart. On avoit beaucoup compté sur cette nouvelle attaque, où les assiégés déja épuisés de fatigues n'avoient pas eû le temps de se fortifier. Mais la batterie tiroit lentement & de loin à loin, parcequ'on manquoit de munitions dans le camp, disette si importante & si irréparable, que plusieurs fois le Roi avoit songé à lever le siége. Le Duc de Nevers & surtout le Chancelier le retinrent par leurs instances & leurs prieres, & quelques personnes, qui s'étoient échapées de la ville, rapporterent qu'on y manquoit de poudre encore plus que dans l'armée. En effet, tous les magasins étoient épuisés, & à peine avoit-on pû en distribuer aux soldats deux cent livres, qu'on trouva chez des particuliers.

On avoit déja achevé la galerie. C'étoit une charpente en forme de Pont-levis, couverte de planches, garnie par dessus de cuir & de gazons, sur lesquels on avoit encore ajoûté pour les soûtenir des madriers & des soliveaux. Les côtés étoient fermés de fortes poutres jointes de si près, qu'elles couvroient ceux qui étoient dans l'intérieur de cette machine, dont le fond étoit aussi garni de grosses planches qui élévoient les assaillans jusqu'à la brêche. Les Assiégés, à qui il restoit encore quelques feux d'artifices, rassemblerent toute la poix qu'ils purent trouver chez les Marchands, & mirent le feu à la galerie, dans le temps même qu'un grand nombre de Royalistes y étoit entrés, pour donner l'assaut. L'Ingénieur nommé La Garde & quelques autres ayant été tués à côté de lui, le Colonel Parabere avec ses gens fut obligé de sortir de la galerie & de marcher à découvert assez long-temps avant de commencer l'assaut, ce qui fit perdre un grand nombre de bons soldats. Cependant il engagea avec bravoure un combat acharné & sanglant; qui dura quatre heures, & où les Royalistes laisserent sur la place deux Colonels, huit Capitaines, plus de deux cent solats, Parabere lui-même & du Montet, brave Gentilhomme du Languedoc & Aide-de-Camp de Châtillon, y furent dangereusement blessés. Les Assiégés ne pouvoient plus tenir faute de poudre. D'abord Vitri & ensuite le Vicomte de Ta-

Henri IV. 1591.

vannes tenterent de jetter dans la place des troupes & des munitions, mais la Cavalerie, qui battoit exactement le païs, les en empêcha.

Prise de Chartres.

Lorsqu'on eut appris depuis que le Duc de Mayenne, qui s'étoit avancé jusqu'à Vincennes, mais sans forces capables de tenir la campagne, avoit formé le siege de Château-Thierry, ville assez éloignée de Chartres, les Assiégés réduits à se défendre à coups de piques & d'épées, & dépourvûs de munitions pour la mousqueterie & pour l'artillerie, d'ailleurs épuisés de fatigues & affoiblis par le monde qu'ils avoient perdu dans les assauts précédens, convinrent le douze d'Avril de se rendre, s'ils n'étoient sécourus dans six jours par un corps de troupes de quatre cent hommes au moins & d'une certaine quantité de munitions. Ce terme expiré, sans qu'aucun secours parût, enfin le dix-neuf du même mois la Bourdaisiere & Grammont qui avoient perdu le Capitaine du Pêcheray dans un assaut, sortirent en bon ordre avec leur bagage, enseignes déployées, & remirent la place au Baron de Biron, qui y entra avec huit cent hommes de pied & deux cent chevaux. Le Roi en donna le Gouvernement à Sourdis, pour obliger le Chancelier, à qui Sourdis, ou du moins sa femme étoit attachée, si l'on en croit les satyres du temps.

Le Duc de Mayenne se retire en Champagne, & prend Château-Thierry.

Pendant que le Roi étoit occupé au siege de Chartres, le Duc de Mayenne partit de Soissons avec toutes ses forces, & s'étant avancé jusqu'à Vincennes, il y demeura quelque temps, incertain s'il devoit hasarder le peu de troupes qu'il avoit pour secourir la place assiégée. Mais celles qu'il avoit mandées de divers endroits, ne l'ayant pas joint à temps, & se voyant si inférieur, qu'il risqueroit trop à marcher aux ennemis, sans esperance de procurer aucun secours aux Assiégés, il prit la route de Champagne, où il avoit invité les Princes Lorrains à venir le trouver. Pour soutenir la réputation de ses armes, il campa devant Château-Thierry, ville assez considérable, peuplée & agréable, mais dont les murs & le Château étoient si foibles, qu'elle ne pouvoit faire une longue résistance. Le Vicomte de Comblisy, fils de Pinart, Secrétaire d'Etat, étoit Gouverneur

verneur de cette Ville. Outre sa femme & ses enfans, son pere & sa mere étoient encore enfermés dans le Château avec un grand nombre de Dames, qui, par leur consternation, causoient beaucoup de confusion, quoique ceux qui le défendoient, pussent y tenir durant quelques jours. D'ailleurs le pere & le fils avoient mis à couvert dans cette forteresse tous leurs meubles, leur argenterie & leur argent qui montoient à des sommes considérables, & craignoient que tout cela ne tombât entre les mains des ennemis, s'ils abandonnoient la ville au pillage. L'armée du Duc s'attendoit à saccager la ville qui étoit fort peuplée, & à piller le Château, où l'on disoit qu'il y avoit des richesses inestimables renfermées, esperance qui encourageoit extrêmement les soldats, mais surtout les Etrangers. Dès le premier abord, ils s'emparerent des Fauxbourgs, en répandant partout la consternation & abattant par leur hardiesse le peu de courage des Assiégés.

Incontinent après la prise des Fauxbourgs, on dressa des batteries qui renverserent une bonne partie des murailles de la ville, où les Ligueurs donnerent l'assaut. Les Assiégés, malgré leur bravoure à le soûtenir jusqu'au soir, se crurent hors d'état de défendre la ville plus long-temps, & l'abandonnerent la même nuit, pour se retirer dans le Château. Le désordre y augmenta, on n'entendit de toutes parts que les cris des femmes, qui par leurs instances & leurs prieres, engagerent Pinart à envoyer un Trompette à Villeroy son ancien confrere, qui étoit dans le camp du Duc de Mayenne, pour capituler avec lui. Après deux heures entieres de négociations, l'on ne conclut rien, & dès que Villeroy fut sorti du Château, l'artillerie commença à tirer. Le bruit du canon épouvanta non-seulement les Dames, mais encore Pinart & plusieurs autres, qui n'étoient point aguerris. Le lendemain on rappella Villeroy, Mme. Pinart & les autres femmes qui étoient avec elle, se prosternerent à ses genoux, & le prierent, les larmes aux yeux, de les délivrer, par une capitulation, du danger de tomber entre les mains des soldats & surtout des Etrangers. Ce spectacle toucha Villeroy, qui retourna vers le Duc de Mayen-

Henri IV. 1591.

ne, & lui remontra, qu'il valoit mieux recevoir le Château à composition & en tirer une rançon, pour le soutien de la guerre, que de répandre le sang des François & d'assouvir l'avidité des Etrangers. Il y fit aisément consentir le Duc, qui n'aimoit ni les violences, ni le pillage, & malgré les murmures & les cris de l'armée, on conclut l'accommodement moyennant vingt mille écus, pour le Château, & une grande quantité de vivres à laquelle la ville fut taxée. La Place fut d'ailleurs rendue à discrétion au Duc de Mayenne avec toute l'artillerie & les munitions. Pinart qui croyoit être delivré des malheurs du siege, tomba dans d'autres inconvéniens. On l'accusa d'avoir manqué de fidélité au Roi (*a*), & d'avoir rendu cette place, moins par lâcheté, que par trahison & sans nécessité. Il fut pour ce sujet cité au Parlement de Châlons, condamné par contumace, comme rebelle, & n'obtint depuis sa grace du Roi & la main lévée de la confiscation de ses biens, qu'en payant trente mille ducats.

Le Duc de Mayenne va s'aboucher à Rheims avec le Duc de Lorraine.

Quoique la prise de Château-Thierri n'égalât celle de Chartres, ni par la force de la place, ni par les conséquences qu'elle entraînoit après elle, elle ne laissa pas de donner quelque réputation aux armes de la Ligue. Le Duc de Mayenne encouragé & rempli de nouvelles esperances, se rendit à l'assemblée de Rheims, ou l'on devoit délibérer en commun sur les mesures qu'on prendroit, pour menager les intérêts de la Maison de Lorraine &, pour s'opposer aux conquêtes du Roi, qui, depuis la prise de Chartres, s'étoit emparé tant par force, que par stratagême, de Louviers, poste aux environs de Rouen, & qu'on regardoit comme très-important, parce qu'il étoit bien fortifié par l'art & par la nature.

(*a*) Il en manqua en effet 1°. en persuadant au Vicomte de Comblisy, son fils, de ne pas s'opiniâtrer à soûtenir le siege, de ne faire résistance, que pour mettre son honneur & sa réputation à couvert, & de capituler ensuite facilement. 2°. En remontrant à la Noblesse, qui vouloit le défendre, qu'il étoit inutile de s'exposer au péril, tandis que le Duc de Mayenne leur offroit des conditions honorables. 3°. En traitant en particulier avec ce Duc & en acceptant une pension égale aux appointemens qu'ils retiroient du Gouvernement de la Place. *Voyez M. de Thou, Liv. CI.* & les remarques sur Davila, *pag. 196.*

Malgré la prosperité des armes du Roi, tout le reste n'alloit pas de même : il arrivoit dans son propre parti des événemens nouveaux & fâcheux. Les Seigneurs & Gentilshommes Catholiques, voyant qu'il différoit sans cesse le moment de sa conversion, que ses promesses demeuroient sans effet, aussi-bien que la convocation de toutes ces assemblées d'Etats & d'Evêques pour l'instruire, qu'il avoit lui-même offertes, & dont il les avoit flattés tant de fois, avoient déja commencé à chanceler dans leurs résolutions, à penser à se retirer, à murmurer entr'eux, & à témoigner du mécontentement. Il s'accrut extrêmement par une déclaration que rendit le Roi, après la prise de Chartres. Il avoit fait assembler à Mante son Conseil, avec plusieurs personnes des plus considérables de son parti, & leur avoit déclaré que les Princes d'Allemagne, ses alliés, & la Reine d'Angleterre, desquels il avoit un si extrême besoin, que sans eux il n'esperoit plus de pouvoir conserver sa couronne, le pressoient tous les jours de tranquiliser les consciences, en accordant à ses sujets la liberté de vivre en paix dans la religion qu'il leur plairoit, pour les réunir en un même corps par les liens de la charité : que comme le temps approchoit où l'armée Allemande devoit entrer en France, il croyoit devoir prévenir les demandes qu'on lui feroit alors, les armes à la main, & dans la circonstance d'une extrême nécessité, & accorder dès maintenant à ceux de la Religion réformée quelque chose, pour n'être pas obligé de leur en accorder pour lors infiniment davantage : qu'il n'avoit pas intention de leur permettre plus que ne leur avoit permis Henri III. son Prédécesseur, d'heureuse mémoire, & si zélé pour la Religion Catholique ; mais de renouveller simplement le dernier Edit de pacification, qui n'avoit été cassé & revoqué, que par la violence de la Ligue, & non de la pleine volonté du Roi : qu'il avoit bien voulu exposer en plein Conseil les motifs de sa résolution, de peur que quelque personne ne l'interpretât en mauvaise part : qu'il protestoit n'avoir en vuë que l'avantage de la Religion Catholique, pour ne pas se mettre dans la nécessité d'accorder une liberté plus

Henri IV.
1591.

grande que celle qu'avoient accordé & permis ses prédécesseurs : que chacun devoit peser les circonstances présentes, considérer les forces redoutables, que le Pape & le Roi d'Espagne faisoient marcher contre lui, qui le mettoient dans la nécessité de se servir du secours des Protestans, auxquels il ne pouvoit raisonnablement refuser quelque satisfaction juste, s'il vouloit être aidé de leur argent, de leurs troupes, de leurs services, & de leur sang : que cette démarche ne retarderoit point l'effet de ses promesses, & ne préjudicieroit en rien à la Religion Catholique, qu'il vouloit constamment maintenir, protéger & favoriser.

La plus grande partie des opinans se rangea au sentiment du Roi : quelques-uns en furent choqués, & surtout le Cardinal Charles de Vendôme, qui depuis la mort de son oncle, portoit le nom de Cardinal de Bourbon. Il dit qu'il ne pouvoit, sans blesser sa conscience, assister à cette délibération, & fit semblant de vouloir sortir : mais cette démarche lui fit peu d'honneur, aucun des Prélats ne le suivit, & le Roi l'ayant rappellé assez vivement, il fut obligé de reprendre sa place dans le Conseil. L'Archevêque de Bourges, l'Evêque de Nantes, le Président de Thou, le Chancelier & plusieurs autres Catholiques demanderent que l'Edit, qui permettoit la liberté de conscience, ne fût point illimité & indéfini, mais qu'on y ajoutât une clause, portant qu'il n'auroit lieu que jusqu'à la conclusion de la paix, & à la fin des troubles de la Religion, afin de réunir alors tous les François sous une même croyance. Le Roi y donna volontiers les mains, l'Edit fut dressé, publié & enregistré dans les Parlemens qui tenoient pour ce Prince. Ceux qui composoient le Conseil ne s'opposerent pas trop fortement à cette déclaration; soit qu'ils sentissent combien le Roi avoit besoin du secours des Protestans, soit qu'ils reconnussent que leur opposition ne produiroit aucun avantage : outre que déja les Huguenots jouissoient réellement de la liberté qu'on leur accordoit par écrit. Mais les Militaires attachés à la Religion Catholique, & qui n'avoient point entendu les raisons du Roi, en furent très-choqués, & commencerent

même à témoigner presqu'ouvertement leur mécontentement, que fomentoit le Cardinal de Bourbon, & quelques autres grands Seigneurs, qui non-seulement en sécret, mais même en public aigrissoient les esprits, & les excitoient à en marquer leur ressentiment.

Henri IV. 1591.

Le jeune Cardinal de Bourbon essaye de former des Catholiques un tiers parti pour se faire déférer la Couronne.

Il y avoit déja long-temps que le Cardinal de Bourbon avoit conçu le projet de former un parti de Catholiques, différens des Ligueurs & des Royalistes. Il l'avoit imaginé, en réfléchissant que le Roi, par sa répugnance à se convertir, ne parviendroit, qu'avec peine, à la possession de la Couronne, & priveroit même la Famille Royale des droits légitimes qu'elle y avoit, puisque tous les Princes du Sang en seroient également exclus, comme fauteurs d'un hérétique, & que les Ligueurs parloient déja d'abroger la Loi Salique, & d'appeller à la Couronne d'autres Princes que ceux de la Maison Royale. Cette idée l'inquiétoit & l'intéressoit plus que toute autre. Le Prince de Condé, son cousin, qui sortoit à peine du berceau, étoit Huguenot, & le Prince de Conti, son frere aîné, peu propre au Gouvernement : ce dernier étoit begue, & l'opération de la taille qu'il avoit souffert dans son enfance, le faisoit regarder comme incapable d'avoir posterité. Le Cardinal pensoit donc avoir plus d'esperance qu'eux à la Couronne, parce que le Comte de Soissons, leur troisieme frere, étoit plus jeune que lui, & enfin que le Duc de Montpensier étoit encore dans un dégré plus reculé qu'eux tous. De ces réflexions & de l'indignation que lui causoit la conduite du Roi, il passa insensiblement à nourrir le désir de s'opposer au tort qu'il imaginoit que Henri faisoit à la Religion, & de se faire un parti, qui le choisit lui-même pour Roi. Il se flattoit que ni le Pape ne pouvoit en ce cas donner l'exclusion à un Cardinal, ni le Roi Catholique le rejetter comme hérétique, ni les Ligeurs lui refuser enfin l'obéissance qu'ils devoient à leur souverain. Il avoit communiqué ces idées à Jean Touchard, Abbé de Bellozane, autrefois son Précepteur, homme qui, loin d'avoir les manieres du pedantisme, ou le génie médiocre & incapable de grandes choses, étoit plein de senti-

Henri IV. 1591.

mens nobles, & rompu dans les intrigues de la Cour. Touchard envisageant son avancement & sa propre élévation dans celle qu'il tâcheroit de procurer à son maître, confirma le Cardinal dans ses idées, & par de solides avis, il dirigea ses prétentions, en lui conseillant d'agir secretement, & avec beaucoup d'adresse, jusqu'à ce qu'il eût acquis des partisans & des adhérans. Il lui montra à profiter des conjonctures & des momens qui lui présenteroient des occasions avantageuses & favorables à ses vuës. Afin d'avoir des gens qui l'aidassent à conduire une entreprise si délicate, il en fit part à Jacques David du Perron, jeune homme d'une naissance obscure, (*a*) mais fameux par sa profonde érudition, & par son gout exquis pour les belles lettres. Ses talens lui avoient ouvert depuis long-temps l'entrée de la Maison du Cardinal qui l'aimoit. Touchard en parla aussi à Scipion Balbani, Lucquois, homme qui après avoir long-temps fait le commerce, sans s'enrichir, s'étoit appliqué aux négociations.

Ces trois personnes firent tous les efforts imaginables pour former ce tiers parti. Pour cet effet, du Perron alla trouver le Duc de Longueville & le Comte de S. Pol, sous prétexte de leur faire des complimens de la part du Cardinal. Ces deux freres descendus de la Maison Royale, mais par des Bâtards, & qui portoient le nom d'Orléans, étoient fort attachés à la Religion Catholique & concouroient avec les Princes du Sang à soutenir la succession légitime à la Couronne. Du Perron leur représenta le préjudice que l'obstination du Roi causoit à leurs intérêts communs, & les engagea adroitement à former les mêmes desseins que le Cardinal, & à entretenir avec lui une intelligence & une correspondance secrete. D'un autre côté Balbani, sous prétexte (*b*) de ses affaires particulieres, passa à Rome, pour jus-

(*a*) Jacques David ou Davy du Perron, célébre par son érudition & son éloquence, & qui mérita depuis d'être élévé au Cardinalat, étoit Gentilhomme, issu des Maisons nobles du Perron, de Cretteville & de Langueville en Basse Normandie.

(*b* Le Cardinal de Bourbon avoit eu permission du Roi de l'envoyer à Rome sous prétexte de prêter obédience, & de reconnoitre le Pape. *Id. pag.* 195.

tifier auprès du Pape le séjour du Cardinal dans les pays soumis au Roi, conduite qui n'avoit, disoit-on, pour but, que d'exhorter ce Prince & de l'engager à se convertir. Mais que comme il différoit de jour en jour, contre l'attente des Catholiques & malgré ses promesses réiterées, le Cardinal, qui ne vouloit pas blesser sa conscience, envoyoit Balbani à Sa Sainteté, pour se justifier auprès d'elle, & la supplier de protéger la Maison Royale, exposée à perdre ses droits légitimes à la Couronne par l'obstination d'un seul de ses membres; que dès que le Cardinal seroit assuré, comme il le pensoit & l'esperoit, que le St. Siége ne vouloit pour Roi en France qu'un Prince Catholique & un légitime descendant de St. Louis, il se déclareroit avec la noblesse & le peuple Catholique, pour enlever au Roi de Navarre l'appui de ceux qui le suivoient maintenant, sous prétexte de soutenir les droits de la Famille Royale.

Tandis que du Perron & Balbani, l'un au-dedans & l'autre au-dehors du Royaume, tâchoient de jetter les fondemens de ce tiers parti, le Cardinal demeurant à Tours, comme Chef & Président du Conseil du Roi, qui résidoit dans cette ville, travailloit soit par lui-même, soit par l'entremise de Touchard, à attirer dans son parti plusieurs personnes, & sur-tout Gilles de Souvré Gouverneur de cette ville, personnage d'une éminente piété & d'une rare prudence, & qui avoit toûjours joui à la Cour d'une haute réputation de droiture & d'expérience. Ces projets qu'on communiquoit à tant de personnes ne purent demeurer secrets. Ils vinrent à la connoissance du Cardinal Philippe de Lenoncourt, de tout temps attaché à la Maison de Navarre. Il suivoit aussi le parti du Roi & résidoit à Tours, où il assistoit au Conseil, mais sans vivre en trop bonne intelligence avec le Cardinal de Bourbon. Il fut le premier à informer le Roi de toutes ces menées, en l'avertissant, en gros, de ce qu'il avoit pû découvrir des projets dont on parloit. Le Roi instruit de la jalousie qui regnoit entre ces Cardinaux, n'ajouta pas d'abord entierement foi au rapport du Cardinal de Lenoncourt, néanmoins il en prit quelqu'ombrage, & se tint sur ses gardes, afin d'éclaircir da-

Henri IV. 1591.

vantage le fait, qu'un hazard lui découvrit par des voyes qu'il n'eût jamais imaginées.

Balbani déja arrivé en Italie, avoit rencontré en chemin la Porte secretaire du Duc de Mayenne, qui alloit aussi à Rome pour les affaires de France : il avoit lié amitié avec lui, comme il arrive à des personnes chargées des intérêts d'une même nation, & soit imprudence, soit pour jetter les semences de quelque liaison avec les Ligueurs, il communiqua à la Porte le sujet pour lequel le Cardinal le dépêchoit vers le Pape, & lui montra même les instructions qu'il en avoit reçûes, contenues dans un long écrit. La Porte homme adroit & négociateur habile, sut se comporter & flatter Balbani de maniere que non-seulement il découvrit le fond du complot, & apprit quels étoient les partisans du Cardinal, mais en même temps il tira copie de ses instructions & en envoya, par deux voies différentes, un double au Duc de Mayenne. Le hazard voulut qu'un de ces doubles fut intercepté par la garnison d'Auxerre & tomba entre les mains du Roi, qui fut ainsi pleinement informé du complot. Pour mieux éclaircir & vérifier l'avis reçû par les lettres de la Porte, Jacques du Quesnay Gentilhomme Normand, qui avoit été autrefois Page du Duc de Longueville, se trouvant un soir au coucher de son maître, & ne pouvant être apperçû, parceque les rideaux le cachoient, entendit sans y penser un long discours que fit du Perron sur ce sujet. Quesnay le rendit par hazard à Jean de l'Epinay son parent. Celui-ci qui étoit huguenot & homme d'esprit, ne tarda pas à tout découvrir à Chazeron, sous les ordres duquel il servoit, & qui en informa le Roi dans le dernier détail.

Le Roi prend diverses mesures pour parer ce coup.

Le Roi instruit de tout ce complot, en fut extrêmement inquiet & chagrin, & communiqua la chose au Chancelier & à la Noüe pour prendre leurs avis. Le Chancelier qui désiroit la conversion du Roi, ou soit qu'il crût lui donner le meilleur conseil, lui représenta qu'il ne dépendoit que de lui de lever tous ces obstacles, de dissiper ces nuages, & qu'en se faisant Catholique il ôteroit d'un seul coup aux brouillons tout prétexte de remuer, & ouvriroit une voie

très-

très-assurée à la réunion des esprits & à la paix : qu'il étoit inutile & même pernicieux d'imaginer d'autres remedes, parcequ'en se divisant du Cardinal de Bourbon & des autres Princes du Sang qui pensoient comme lui, ce seroit se couper un bras à lui-même & affoiblir son parti jusqu'à le mettre hors d'état de résister à ses ennemis ; que d'un autre côté en dissimulant qu'on savoit leurs complots, ce seroit leur donner la facilité de les exécuter, en attirant à leur parti les Catholiques mécontens des longs délais que le Roi mettoit à sa conversion : que pour éviter ces deux extrémités également dangereuses, il falloit que Sa Majesté se résolût à donner satisfaction à tous ses bons serviteurs, tandis que les circonstances présentes lui permettoient de le faire avec honneur : que si les Catholiques l'abandonnoient une fois, il ne seroit plus temps de se convertir, ni de leur promettre cette satisfaction, ni de les rappeller, comme on fait les oiseaux de chasse qu'on a lâchés ; qu'ainsi il devoit prendre cette résolution de son plein gré & l'exécuter avec un courage digne de lui, pour couper racine à tous ces maux dangereux qui gagnoient insensiblement.

La Noue lui témoigna d'abord qu'il alloit parler avec plus de liberté : que Sa Majesté & tout le monde savoit, que dès le commencement, il avoit dit que le Roi ne monteroit jamais sur le trône de France, s'il n'embrassoit la Religion Catholique, mais qu'il n'étoit pas encore temps, & qu'on n'étoit point dans la conjoncture favorable, pour prendre cette résolution : que le Roi n'ignoroit pas, que toutes les forces des ennemis alloient bien-tôt fondre sur lui, puisque le Pape & le Roi d'Espagne avoient fait de très-grands préparatifs pour sécourir la Ligue ; que pour s'opposer à cette attaque, il n'avoit pour lors d'autre appui que les secours de la Reine d'Angleterre & des Princes d'Allemagne, qui levoient une puissante armée, sous les ordres du Vicomte de Turenne, pour l'assister dans un danger si pressant : secours qui se dissiperoient tout-à-coup, s'il changeoit pour lors de Religion : que non-seulement ses Alliés indignés l'abandonneroient, mais encore que tous les Huguenots du Royaume qui suivoient son

Henri IV. 1591.

parti, le quitteroient, & qu'à l'arrivée des forces ennemies, il se trouveroit delaissé, seul, au dépourvû, hors d'état de résister & livré à la discrétion des Ligueurs : que le besoin actuel étoit trop pressant, pour permettre de prendre le parti de remedier aux maux avenir, par sa propre perte, alors inévitable : que les troupes Italiennes étoient déja en marche ; que le Duc de Parme rassembloit les siennes ; que le peu de temps qu'on avoit devant soi, ne permettoit pas de penser à des choses si éloignées, mais qu'il falloit se servir des moyens qu'on avoit en main : que le complot du Cardinal de Bourbon étoit un dessein mal concerté, & dont le succès, quand même on le supposeroit assuré, demandoit beaucoup de temps : que pour le present, il ne falloit point y opposer des remedes prompts & vifs, mais seulement propres à adoucir & à ménager le mal, jusqu'à ce qu'on eut le moyen de le guérir radicalement : qu'il falloit donc séparer les Chefs de cette faction, éclairer leurs démarches, tâcher de les appaiser & de les amuser, jusqu'à ce qu'on vit où aboutiroit la venue des armées étrangeres, qui marchoient au secours de l'un & de l'autre parti ; qu'ensuite le temps & les occasions fourniroient naturellement des remedes proportionnés au mal & quelque moyen de se démêler enfin un jour de tous ces labyrinthes.

Le Roi s'en tint à cet avis, qui fut encore appuyé par celui du Maréchal de Biron, au sentiment duquel il s'en rapportoit dans les plus importantes affaires. Il écrivit sur le champ au Cardinal de Bourbon & aux autres Seigneurs du Conseil de venir le trouver dans son camp, parce qu'il avoit besoin de leurs lumieres & de leur présence. Il éloigna le Comte de Soissons du Gouvernement de Touraine & de Poitou, & y envoya commander, en sa place, le Prince de Conti, bien éloigné de tremper dans ces complots, & que ses propres freres en avoient exclus. D'ailleurs le Comte de Soissons étoit irrité de ce que le Roi, qui lui avoit promis plusieurs fois en mariage la Princesse Catherine, sa sœur unique, refusoit pour lors de la lui accorder, & il appuyoit les desseins du Cardinal de Bourbon, quoique moins âgé que lui ; mais comme Laïc, il esperoit avoir plus de part à l'é-

lection que les Catholiques feroient d'un Prince du Sang. Le Cardinal se rendit au camp devant Chartres, & continua d'assister au Conseil. Il étoit present, lorsqu'on proposa l'Edit en faveur des Huguenots, & s'y opposa par ses gestes & par ses discours. Même après qu'il fut rendu, il ne cessoit d'en parler mal, pour engager les Catholiques à s'unir à lui. Le Roi ne se seroit pas tiré si aisément de cet embarras, si une nouvelle batterie dressée, par les Ligueurs, pour lui nuire, ne l'eût merveilleusement servi.

Marsilio Landriano, Nonce du Pape, arrive à Rheims.

Le Nonce Landriano envoyé par le Pape, étoit arrivé à Rheims, chargé de monitoires addressés aux Evêques qui suivoient le parti du Roi, à la Noblesse, aux Seigneurs, Villes & Communautés attachées à ce Prince. Après le préambule ordinaire, on y exageroit au long, & l'on détestoit la faute que commettoient les Catholiques, & surtout les Ecclésiastiques de suivre & de soûtenir un Roi hérétique, relaps & excommunié, & de subir volontairement le joug malheureux & l'esclavage de l'hérésie. Ce monitoire ordonnoit, en termes très-forts, & enjoignoit expressément aux Ecclésiastiques de se retirer, dans un certain temps, des païs soumis à Henri de Bourbon, & de rompre toute liaison ou commerce avec son parti, sous peine d'excommunication & de privation de leurs Bénéfices & dignités, & d'être réputés sectaires & hérétiques. Enfin, après plusieurs exhortations & remontrances, on y commandoit à la Noblesse & aux peuples de l'abandonner également, jusqu'à quitter les lieux, qui reconnoissoient ce Prince hérétique, pour se retirer parmi les bons Catholiques, qui, réunis dans la véritable Religion, étoient soumis au Saint Siege Apostolique.

Il publie un monitoire contre ceux qui suivoient le parti du Roi.

Ce monitoire étoit rempli d'expressions fortes & énergiques, de maximes dures & violentes, de commandemens sévéres & rigoureux, tel en un mot, qu'il paroissoit peu convenable aux circonstances présentes, où les armes du Roi prosperoient, & où la réputation de celles des Ligueurs diminuoit tous les jours, ainsi que leurs forces. Aussi dès que le Duc de Mayenne & les principaux Chefs de son parti l'eurent vû, la plûpart, & surtout Villeroy, pen-

Henri IV. 1591.

ſerent, qu'il ſeroit à propos d'en remettre la publication à un autre temps, où les armes des Ligueurs reprenant plus de crédit & de réputation, on eſperoit en tirer quelque avantage. Mais le Nonce, peu au fait des affaires de France, & accoûtumé à méſurer les choſes ſur les idées de la Cour de Rome, l'Evéque de Plaiſance même, quoique mieux inſtruit de l'état actuel des choſes, mais, par complaiſance & pour faire ſa cour au Pape, & les Miniſtres Eſpagnols, tranſportés par leur haine & éblouis du déſir de voir les troubles augmenter de jour en jour, vouloient abſolument qu'on publiât le monitoire. Les Seigneurs François repréſentoient qu'il étoit difficile, ou pour mieux dire impoſſible, de ſe flatter, que les Evêques & la Nobleſſe, des biens, dignités & bénéfices, deſquels le Roi pouvoit diſpoſer ſouverainement, ſe reſoluſſent de l'abandonner, pour faire plaiſir au Pape : que dans le ſiecle où l'on vivoit, le nombre de ceux qui ſacrifioient leur bien par délicateſſe de conſcience, étoit fort rare : qu'ils s'étoient préparés à les voir publier, que plus on employeroit la force contre eux, plus ils s'endurciroient, & que perdant l'eſpérance de jamais rentrer en grace avec le Pape, ils n'en ſeroient que plus acharnés à pourſuivre la victoire & à rendre leur parti dominant : qu'il falloit plutôt les attirer par la douceur, que de les épouvanter & les jetter dans le déſeſpoir : que de ſemblables menaces ſeroient bonnes après une victoire, pour fournir aux vaincus un prétexte ſpecieux d'abandonner le Roi, lorſqu'il verroit ſes affaires déſeſperées, mais non pas dans la circonſtance préſente, où il étoit ſi puiſſant, qu'il n'étoit pas croyable, que perſonne quittât ſon parti ; qu'on ne devoit pas fonder des réſolutions prudentes ſur des vraiſemblances, mais ſur le vrai ; ni ſe conformer aux ſentimens de ceux qui ne jugeoient des choſes, que dans une perſpective très-éloignée, mais s'en tenir à l'avis des perſonnes d'une expérience conſommée, & qui étoient témoins de tout ce qui ſe paſſoit.

Les Miniſtres du Pape & ceux d'Eſpagne imaginoient que ces difficultés n'étoient ſuggerées que par l'amour de la nation, & non par la vérité. Le Duc de Mayenne qui

avoit mis toutes ses esperances dans les secours qui venoient d'Italie & de Flandres, & qui ne vouloit mécontenter ni le Pape, ni le Roi d'Espagne, s'en remettoit à la décision de leurs Agens. Ainsi, sans différer plus longtemps, on publia le monitoire, qui produisit l'effet qu'avoient prédit les Seigneurs François. Le Roi assembla son Conseil, où il voulut qu'assistassent tous les Prélats qui étoient à Mante, & les personnes les plus distinguées de l'armée. Il s'y plaignit amérement du procedé du nouveau Pape à son égard, & loua & approuva la modération de Sixte V. qui, informé que les troubles de France n'avoient d'autres principes, que l'ambition & le désir de démembrer le Royaume, & non le zele, ou l'attachement pour la Religion, avoit balancé à secourir la Ligue, & lui avoit à lui-même accordé du temps, pour revenir à la Foi Catholique, quand il pourroit faire cette démarche à propos, jusqu'à accueillir & écouter favorablement ceux qui étoient attachés à leur légitime souverain, pour une bonne fin, pour le service de Dieu, de la Justice & de la Patrie, comme le Duc de Luxembourg pouvoit l'attester. Il déclara que son intention étoit de tenir la parole qu'il avoit donnée à la Noblesse Catholique, dès les premiers jours de son regne : il s'excusa de ce que la chaleur de la guerre l'avoit empêché de penser aux moyens qu'il jugeoit convenables à sa conversion, & par l'importance de l'affaire, & par la dignité de son rang. Enfin il conjura les Evêques, la Noblesse & le tiers-Etat, de faire tous leurs efforts, pour conserver les prérogatives & les libertés de l'Eglise Gallicane, afin de ne point laisser diviser & démembrer le Royaume, qu'ils avoient reçu si florissant des mains de leurs ancètres, & ne pas permettre qu'on enlevât aux peuples leurs Pasteurs & leurs Evêques, au risque de voir s'élever un schisme, & de marcher dans les voies de l'erreur & de la perdition : inconvéniens qu'on n'avoit ni prévus, ni approfondis à Rome, mais dont tous ceux qui les envisageoient, avec les yeux de la Religion, ne sentoient que trop les conséquences. Après avoir parlé de la sorte, il fit rendre par son Conseil un Arrêt très-im-

Divers effets de ce monitoire.

Henri IV. 1591.

portant, où il déclara qu'il vouloit obſerver inviolablement ſa parole, & exhorta les Parlemens à ſoutenir les droits de la Couronne, & les Prélats à veiller ſur leurs Diocéſains, pour conſerver les libertés de l'Egliſe Gallicane. L'arrêt fut rendu d'un commun conſentement. Tout le monde étoit indigné de la ſévérité du monitoire, & de l'arrivée du Nonce Landriano. Le Roi envoya à Tours le Préſident de Thou, & le Préſident Faure à Châlons. Les Parlemens qui réſidoient dans ces deux villes, parlerent avec une extrême liberté, décreterent Landriano de priſe de corps, & arrêterent que le monitoire ſeroit brûlé par la main du bourreau. En même temps ils rendirent des arrêts très-ſeveres contre ceux qui abandonneroient le parti du Roi, & ſe prêteroient aux vuës du Nonce, ſous peine de privation des dignités & bénéfices pour les Eccléſiaſtiques, de confiſcation des fiefs & biens, de quelque nature qu'ils fuſſent, pour les Nobles ou Roturiers, & de crime de rébellion & de leze-Majeſté.

Ces démarches jointes à l'indignation que les François, naturellement libres, avoient conçû de la rigueur du monitoire, continrent ſi bien les eſprits, que perſonne ne remua. Au contraire, ceux qui avoient d'abord penſé à cabaler en faveur du Cardinal de Bourbon, ne ſongerent plus qu'à ſoutenir & à défendre le Roi, dont ils voyoient les armes victorieuſes proſpérer de jour en jour. Les Eccléſiaſtiques diſoient publiquement que les Saints Canons ne les obligeoient point à abandonner leur troupeau, dans des circonſtances ſi critiques & ſi dangereuſes : que leur devoir n'exigeoit pas qu'ils quittaſſent leur patrie, leurs maiſons, les biens qu'ils tenoient de la liberalité des derniers Rois, en récompenſe de leurs ſervices, pour errer vagabonds, malheureux, & réduits à mandier quelque penſion médiocre de la charité des neveux du Pape : qu'enfin le Roi en demeurant victorieux, feroit leur paix avec le ſouverain Pontife, au lieu que ceux qui déſobéiroient à Sa Majeſté, ou ſe révolteroient contre elle, reſteroient dans la miſere & ſans reſſources, & qu'ils ne pouvoient, en conſcience, abandonner un Prince qui reclamoit leurs

instructions & leur secours, pour rentrer dans le sein de l'Eglise. C'est ainsi que les machines dressées, pour accabler le Roi, tournerent toujours admirablement en sa faveur, & que les poisons se convertirent en remedes. Aux arrêts des Parlemens de Tours & de Châlons, le Parlement de Paris opposa des arrêts contraires. Il reçut le monitoire, & enregistra les pouvoirs du Nonce, exhortant & enjoignant de recevoir le monitoire, de le publier, & de s'y conformer, sous des peines & des châtimens très-severes contre les contrevenans : ce qui ne fut pas capable d'ébranler la résolution des Evêques & de la Noblesse, attachés au Roi. Les discours & les murmures qui couroient auparavant contre la liberté de conscience accordée aux Huguenots, se changerent en plaintes contre la résolution severe & prématurée du Pape. Car c'étoit ainsi qu'on la nommoit hautement.

Cependant les Princes Lorrains, le Nonce Landriano, les Ambassadeurs d'Espagne & de Savoye, & le Cardinal de Pellevé, Archevêque de Reims, ancien protecteur & partisan de la Ligue, s'étoient rassemblés dans cette ville, pour s'y aboucher. On y traita de point en point, & dans de longues conférences, de tous les intérêts du parti : quoique chacun y palliât ses vuës particulieres, sous divers prétextes spécieux, on voyoit néanmoins assez clairement qu'ils ne pouvoient tous se réunir au même but. Les Espagnols comptoient sur leur puissance, & sur le besoin que les Ligueurs avoient de leur secours. Le Nonce faisoit valoir la dignité du Saint Siége, & l'intérêt de la Religion, objets dont il prétendoit que le Pape seul avoit droit de disposer. Le Duc de Lorraine alléguoit des raisons d'honneur, & prétendoit qu'en qualité de chef de sa Maison, tous les autres Princes de son Sang devoient lui céder & le respecter. Le Duc de Savoye aspiroit à s'emparer de la Provence, & le Duc de Mercœur à se rendre maître de la Bretagne. Le Duc de Nemours songeoit à se faire une Principauté de ses Gouvernemens, enfin le Duc de Mayenne, comme Général des troupes, & Chef du parti, se reposoit sur l'union des peuples, & sur le

Henri IV. 1591.

consentement de la Noblesse attachée au nom des Guises: Mais les choses n'étoient point encore assez avancées, & chacun agissant avec beaucoup de réserve & de secret, cachoit ses propres sentimens, & témoignoit qu'il n'avoit en vuë que le bien public. Le Duc de Mayenne le remarqua, & esperant à la faveur du temps, des circonstances & des manœuvres de sa politique, d'amener les autres à son sentiment, on convint seulement de s'opposer avec toutes les forces de la Ligue, & les troupes auxiliaires, à l'entrée des Etrangers qui venoient au secours du Roi. On remit tout le reste à des circonstances plus favorables. Le Duc remontra qu'il falloit profiter de la saison, & l'employer à agir, & non à délibérer : que les Allemands étoient déja en marche, & que le Roi continuoit à faire des conquêtes. Ainsi l'assemblée de Reims, se sépara, sans prendre d'autre résolution. Le Duc de Mayenne y sentit seulement s'affoiblir un peu la confiance qu'il avoit fondée sur la protection du Pape : il s'apperçut que le Nonce étoit toujours étroitement lié d'intérêts, avec les Espagnols. Ne voulant donc se servir des troupes Italiennes, que pour empêcher les Etrangers d'entrer dans le Royaume, il résolut d'ailleurs de ne se fier en rien qu'aux François qui lui étoient attachés.

Pour cet effet, il dépêcha sur le champ, en toute diligence, un Gentilhomme au Président Jeannin, qui étoit déja arrivé en Espagne, pour l'engager à obtenir du Roi Catholique un secours de troupes Espagnoles & Italiennes, qui ne l'empêchât pas néanmoins de soudoyer une certaine quantité de Cavalerie & d'Infanterie Françoise, sous prétexte, que les Officiers Espagnols & Italiens n'obéissoient pas volontiers à ses ordres, & qu'avec les troupes Françoises plus soumises, & qui connoissoient mieux le pays & le génie de la nation, il soutiendroit les intérêts de la cause commune, avec plus de promptitude, de facilité, & moins d'obstacles. Dans la même vuë, il envoya deux couriers à la Porte, & se chargea d'obtenir du Pape que les troupes du Duc de Montemarciano s'arrêtassent en Lorraine, pour y joindre son armée, & les secours de Flandres, & s'opposer

s'opposer tous ensemble au passage du Vicomte de Turenne : de remontrer au Pape, qu'il falloit nécessairement couper tout passage au Roi, pour terminer aisément la guerre. Il étoit convenu de la même chose avec le Nonce, auquel il avoit persuadé que c'étoit-là le point décisif. Ensuite il marcha vers Paris & la Normandie, pour s'opposer aux conquêtes que le Roi faisoit continuellement.

Les forces du Duc de Montemarciano qui étoient considérables, s'étoient rassemblées sous Lodi, place qu'on avoit choisie pour rendez-vous, sous le bon plaisir du Roi Catholique : elles étoient commandées par des Officiers distingués par leur naissance & leur expérience, & se montoient à douze cent chevaux, & à deux mille fantassins, que devoient joindre quatre mille Suisses, levés par les cantons Catholiques, avec les sommes que le Pape avoit tirées du Château St. Ange. Les troupes du Roi d'Espagne, destinées pour la Flandre, commandées par Marc Pio, Gouverneur d'Alexandrie, & composées de deux Terces (*a*) d'Infanterie, & de quatre cent chevaux, marchoient en même temps, & tenoient la même route que celles du Pape. Cette armée, en cotoyant la Savoye, & traversant la Franche-Comté, devoit se rendre en Lorraine, & joindre celle du Duc de Mayenne, qui se montoit alors à quatre mille hommes d'Infanterie, & à huit cent de Cavalerie : de maniere, que réunie aux troupes des Alliés, elle pouvoit empêcher les Allemands levés pour le Roi, de joindre ce Prince, lui faire tête à lui-même, s'il s'avançoit pour les recevoir, les obliger à se dissiper sur les frontieres, ou même les défaire.

Le Duc de Mayenne, après l'assemblée de Rheims, se rendit avec une extrême diligence à Rouen, où le peuple mécontent du gouvernement du Vicomte de Tavannes, s'étoit soulevé & avoit pris les armes pour le chasser. André de Brancas Seigneur de Villars Gouverneur du Havre-de-

(*a*) C'étoient des Régimens d'Infanterie composés de 3000 hommes chacun. *Voyez les guerres de Flandres de Strada & du Cardinal Bentivoglio.*

Henri IV. 1591.

Grace y étoit accouru avec quelques troupes, de peur que la ville ne se révoltât & ne se livrât au Roi. Il en étoit résulté entre ces deux Officiers une jalousie & une animosité si vives, qu'ils étoient à tous momens sur le point d'en venir aux mains, ce qui auroit occasionné quelque combat sanglant, & peut-être procuré occasion aux Royalistes de s'emparer de la place. Le Duc arriva si à propos, que s'il eût tardé d'un jour, les choses auroient été portées aux dernieres extrémités. Sa présence en imposa aux Chefs des deux factions, & ne voulant pas que leurs querelles particulieres missent en danger une ville si importante, il satisfit aux désirs du peuple & du Parlement, en nommant Gouverneur Henri de Lorraine son fils, auquel, à cause de son bas âge, il donna pour Lieutenant Villars, dont on vient de parler, homme de cœur & d'une bravoure singuliere, & il envoya le Vicomte de Tavannes ancien partisan des Guises, commander sous le Duc d'Aumale, en Picardie, en qualité de Maréchal de Camp.

Dans le même temps, la Fere place de la derniere conséquence sur les frontieres de Picardie, fut sur le point de se révolter. Le Marquis de Magnelais qui en étoit Gouverneur, quoique d'abord Ligueur passionné, commença pour lors à changer de sentimens. Quelqu'en pût être le motif, il étoit convenu, en secret, de livrer la Fere au Roi, & de passer dans son parti. Pour cet effet le Roi rôdoit aux environs de cette ville avec son armée, mais le Duc de Mayenne eut vent de cette intelligence, ou la soupçonna simplement, comme quelques-uns le prétendent. Il dépêcha le Vice-Sénéchal de Montelimar, homme adroit, dont il avoit coutume de se servir dans les occasions pressantes, & Magni Lieutenant de ses Gardes, pour se rendre à la Fere, avec ordre de tuer promptement le Marquis, s'ils ne pouvoient le chasser de cette place. Ils exécuterent ponctuellement leur commission, car étant entrés dans la Fere & ayant remis des lettres du Duc aux Officiers de la garnison, tandis que le Gouverneur entendoit la Messe, sans attendre qu'il prit aucunes mesures, ils l'attaquerent brusquement au sortir de l'Eglise, & le trouvant sans suite &

déconcerté, ils le tuerent de deux coups d'épée & s'emparerent de la ville, sans rencontrer le moindre obstacle. Cette action, qui sentoit plus le Monarque absolu que le Chef d'un parti, choqua bien des gens. En vain le Duc s'efforça de prouver qu'une nécessité inévitable l'avoit contraint d'agir ainsi, contre son gré. On fut encore plus choqué de le voir donner le Gouvernement de la Fere au Vice-Sénéchal de Montelimar l'un des assassins de Magnelais, & l'on disoit publiquement que les armes de la Ligue étoient toûjours émoussées, si ce n'est lorsquelle les employoit contre ses propres amis. La naissance & les alliances du Marquis indisposerent tous les esprits, & l'on ne put souffrir d'ailleurs que le Duc de Mayenne s'arrogeât ainsi un pouvoir despotique.

Le Duc de Mayenne tente une entreprise sur Mante.

Le Duc de Mayenne qui voyoit son crédit diminuer & qu'il falloit le ranimer par quelqu'entreprise éclatante, parceque pour l'ordinaire les derniers événemens effacent & font perdre le souvenir des premiers, résolut d'escalader Mante, où résidoient le Conseil du Roi, nombre de Prélats & Seigneurs, & la plûpart des Officiers de la Couronne attachés à ce Prince, mais sans une garde convenable à leur qualité, ni suffisante pour la foiblesse de la place. Il crut qu'en exécutant cette entreprise, il se couvriroit lui-même de gloire, affoibliroit extrêmement le parti du Roi & interromproit le cours de ses conquêtes. Pour cet effet, il rassembla les troupes qui étoient dans Paris, & les garnisons de Dreux, de Meaux & de Pontoise; & choisissant une nuit obscure & pluvieuse, il fit appliquer par deux endroits des échelles aux murs de Mante, dont il connoissoit parfaitement la situation par lui-même. Il comptoit y entrer aisément, à cause du petit nombre de soldats qui étoient dans la place; mais le hazard voulut que dans les deux endroits où l'on présenta l'escalade, les sentinelles se trouverent éveillées. Elles donnerent l'allarme, & toutes les gardes accoururent sur les remparts pour les défendre; néanmoins leur résistance auroit été courte & inutile, si les Seigneurs même du Conseil, intéressés à leur propre conservation, n'eussent pris les armes avec plus de

Henri IV. 1591.

bravoure qu'on n'en pouvoit attendre de personnes de leur état, & n'eussent couru avec leurs domestiques renforcer les postes. Les soldats du Duc, mouillés, fatigués, & ne pouvant, pour la plûpart, faire usage de leurs armes à feu, à cause de la pluye, ni gagner le haut des murs, qu'ils avoient crû trouver mal gardés, se mirent en désordre; la plûpart des échelles furent rompues ou renversées par les Royalistes, & les Ligueurs se retirerent, sans aucun avantage, après avoir fait plus de bruit que de mal. Le Duc ne perdit pourtant pas courage, mais sachant qu'une partie des Suisses du Roi étoient en quartier à Houdan, il alla le lendemain avec la même activité les attaquer. Ce fut inutilement, il les trouva parfaitement fortifiés & retranchés, & fut contraint de se retirer de même sans avoir rien gagné. La vigilance ou le bonheur des troupes du Roi leur attirerent de grands éloges, & rendirent inutiles la prudence & la célérité du Duc de Mayenne. Cependant le danger qu'on venoit de courir à Mante parut si grand aux yeux des personnes judicieuses, que Jean Mocenigo Ambassadeur de Venise, remontra qu'il étoit de la derniere témérité, d'attendre une nouvelle attaque du Duc, dans un poste si foible & si mal gardé, & il engagea le Conseil & les autres Seigneurs, qui se trouvoient dans cette ville, à se retirer à Chartres, place plus vaste, plus commode, où ils seroient plus décemment & plus en sureté, tant par la force de la ville que par celle de la garnison. Le Roi approuva cette résolution, qu'il n'avoit pas d'abord imaginée, parcequ'on ne fait point attention à tout.

Elle échoue.

Ce Prince étoit alors à Compiegne, où il commença à disposer son armée, pour aller recevoir les Allemands qu'il attendoit : mais comme il n'avoit aucune nouvelle de leur départ, il résolut dans l'intervalle, pour ne point perdre de temps, d'assiéger Noyon, ville située sur les frontieres de Picardie & de Champagne, & dont la garnison plus forte en Cavalerie qu'en Infanterie, rompoit tous les chemins aux environs, & incommodoit tous les postes qui tenoient pour lui dans ces quartiers. La raison qui engageoit le Roi à s'en débarrasser, facilitoit encore

Le Roi assiege Noyon.

la prise de Noyon, la garnison presque toute composée de Cavalerie étoit moins propre à soûtenir le siege, & la place étoit très-mal pourvue d'Infanterie, de munitions & d'autres choses nécessaires, pour faire une longue résistance. Ainsi dès que toute l'armée fut réunie, il ordonna au Maréchal de Biron de prendre poste le 25 de Juillet à un quart de lieue des fauxbourgs de la place. Le même jour de Rieux, qui soupçonna le dessein du Roi, partit de Pierrefont avec soixante Cavaliers, qui portoient chacun un fantassin en croupe & un sac de poudre à l'arçon de la selle, & se coulant secretement par les bois il entra dans la place; ce qui fut d'une grande ressource aux assiégés.

Noyon est situé entre une montagne & un marais, au Midi est le marécage formé par les eaux de la riviere d'Oise, & au Septentrion la montagne roide & escarpée du côté de la plaine. Derriere s'étendent de grands bois très-épais l'espace de plusieurs lieues, & l'on n'y aborde d'ailleurs que par une petite plaine qui aboutit à la porte de St. Eloy & à une très-riche Abbaye située dans le fauxbourg. La ville étoit environnée d'une ancienne muraille avec ses tours placées d'espace en espace, mais la muraille & les tours étoient assez bien terrassées. Le Maréchal de Biron après avoir reconnu le terrain, campa vis-à-vis de la ville, proche de la riviere, dans le dessein d'attaquer le fauxbourg & l'Abbaye, qui étoient dans la plaine, hors du marécage, & tâcher par-là de pénétrer jusqu'au fossé, qui est assez large, & qui environne la place de ce côté-là. De la Ville Gouverneur de Noyon, qui connoissoit la foiblesse de la garnison, & de combien de choses il manquoit, n'avoit cessé, quelques jours avant le siege, & ne cessoit depuis l'arrivée de l'armée royale, de solliciter du secours, envoyant lettres sur lettres, & dépêchant couriers sur couriers au Vicomte de Tavannes, & au Duc d'Aumale Gouverneur de la Province. Ces deux Généraux, qui n'étoient guéres moins embarrassés que lui, lui envoyerent d'abord (*a*) Griboval avec cent fan-

(*a*) Robert de Grouches de Griboval ou de Gribouval.

Henri IV. 1591.

taſſins & environ vingt chevaux, & enſuite Tremblecourt avec ſon Régiment, quoique très-diminué, pour tâcher de ſe jetter ſecretement dans la ville à la faveur des bois. Mais l'un & l'autre furent attaqués par les garniſons de Chauni, de Corbie & du Câtelet, & mis en déroute en chemin; Griboval eut peine à entrer dans Noyon avec vingt hommes de pied, & Tremblecourt n'en put approcher d'une lieue.

La défaite de ces deux Officiers obligea le Vicomte de Tavannes à hazarder en perſonne de tenter de ſe jetter dans la place; pour cet effet il partit de Roye le ſoir du premier d'Août, avec une eſcorte de cinq cent Arquebuſiers & de trois cent chevaux, & arriva à la faveur de la nuit, une heure avant le jour, en préſence des gardes de l'armée royale, eſperant de les forcer & de paſſer outre, avant que l'armée ſe fut miſe en poſture de le repouſſer. Mais d'Arges (*a*) qui, par ordre de Biron avoit battu l'eſtrade cette même nuit, tomba tout à coup dans le corps commandé par Tavannes. Malgré le petit nombre de ſes gens, il ne perdit pas courage, au contraire il leur fit prendre les armes & commença hardiment l'eſcarmouche à coups d'arquebuſe, dont le bruit attira tous les autres qui battoient l'eſtrade. Les Ligueurs ſe voyant découverts & ne ſachant à quel nombre d'ennemis ils avoient affaire, dans l'obſcurité des ténébres, où il eſt auſſi aiſé que dangereux de ſe tromper, ils ſe diſſiperent d'eux-mêmes, ſans combattre, ni faire de réſiſtance, & s'enfuirent conſternés, en différens endroits. Le Vicomte de Tavannes ſeul, & l'épée à la main, tâchoit de retenir les ſoldats, il fut bleſſé au bras & à la cuiſſe, & enfin fait priſonnier par d'Arges lui-même.

Divers combats entre les Royaliſtes & les Ligueurs.

Le Duc d'Aumale chargé des affaires de cette Province, & chagrin du malheur de ſes Officiers, réſolut de tenter & de ſecourir Noyon, en perſonne, ſûr que ſi l'on n'y jettoit de l'Infanterie & des munitions, la Place ſeroit obligée de ſe

---

(*a*) Louis d'Oignies de la Hargerie, fils du Comte de Chaulnes.

rendre dans peu de jours. Il partit donc de Ham le ſept d'Août au ſoir, avec ſix cent chevaux & neuf cent hommes de pied, & afin que ſes troupes fiſſent leur devoir & ne fuſſent point découragées par les ténébres, il prit le parti d'attaquer, au point du jour, un des quartiers du Roi, afin de pouvoir, durant l'alarme & le combat, faire entrer du ſecours en plein jour dans la place, plutôt que de s'expoſer à ſe mettre en déſordre pendant la nuit. Dans cette vùe, il s'approcha du côté de la plaine par le grand chemin, qui conduit droit à la porte de la ville, & attaqua bruſquement le quartier des Chevaux-legers du Roi, qui étoient campés hors des retranchemens, & dans quelques maiſons répandues ſur le chemin. L'attaque fut vigoureuſe, & la défenſe ne le fut pas moins. Ce même d'Arges dont nous venons de parler, jeune homme très-courageux, & ceux qui l'accompagnoient, reçurent bravement les ennemis. Mais le Duc d'Aumale redoublant ſes efforts, avec la Cavalerie, & (a) Berengliſe Meſtre-de-camp étant arrivé avec l'Infanterie qui marchoit derriere, les Chevaux-legers, malgré leur valeur, auroient été forcés d'abandonner leur quartier, & de laiſſer le paſſage libre au ſecours, ſi le Baron de Biron, à la tête de trois cent Cuiraſſiers & de deux cent Reîtres, n'eût accouru pour le ſoûtenir. En arrivant il chargea fierement le Duc en flanc; & les Chevaux-legers qui avoient perdu du terrain reprenant courage, ils continrent les ennemis, juſqu'à ce qu'il arriva de proche en proche de nouveaux renforts de divers côtés : toute l'Infanterie de l'armée fut bien-tôt en bataille pour défendre ſes retranchemens, & le Duc d'Aumale obligé de ſe retirer, quoique toùjours en combattant. Il perdit dans ſa retraite ſoixante de ſes meilleurs ſoldats, & entr'autres Longchamp, Officier de mérite, & François Guevarra Capitaine des Chevaux-legers Eſpagnols; il fut pourſuivi par les Royaliſtes juſques ſous les murs de Ham, ſans avoir pû donner aucun ſecours aux aſſiégés.

Le Duc de Mayenne, ſur l'avis du ſiege de Noyon,

(a) Du Hamel de Bellingliſe.

Henri IV. 1591.

avoit rappellé en diligence auprès de lui de Rône, avec les troupes qui étoient en Champagne, & le Prince (a) d'Ascoli, envoyé dans cette Province par le Duc de Parme à la tête de huit cent chevaux, & de trois mille hommes de pied. Il les joignit à La Fere, & se rendit à Ham le dix Août. Il fit camper son armée sur le chemin de Noyon, mais en laissant la riviere d'Oise entre elle & la ville, persuadé que sa présence suffiroit pour encourager les Assiégés à se défendre. Le Roi, après avoir établi ses quartiers dans les postes les plus avantageux & poussé la tranchée assez avant, avoit déja commencé à faire battre l'Abbaye (b), située hors des Fauxbourgs, les ennemis la défendoient opiniâtrement pour écarter, le plus qu'ils pourroient, les Assiégeans du corps de la Place. On avoit mis en batterie contre l'Abbaye cinq canons, qui l'avoient tellement criblée & foudroyée, que l'Infanterie, qui y monta l'assaut le huit d'Août, l'emporta avec perte de trente hommes tués & de plus de cinquante prisonniers du côté des Assiégés, ce qui mit la garnison, déja foible par elle-même, hors d'état de défendre l'enceinte de la Place. Mais l'approche du Duc de Mayenne obligea le Roi de suspendre les attaques. Comme ce Général avoit dix mille hommes de pied & deux mille chevaux, on jugeoit qu'il en viendroit à une bataille, s'il le falloit, pour secourir la place, plutôt que de la laisser prendre. Les avis étoient néanmoins partagés dans son armée, le Prince d'Ascoli ne croyoit pas la perte de Noyon assez importante, pour risquer une bataille, afin de l'empêcher, & hasarder les seules forces que la Ligue eût actuellement sur pied, pour tenir tête aux ennemis. Il représentoit, que puisqu'on attendoit les troupes du Pape & du Roi d'Espagne, qui avoient déja passé les Monts, il seroit de la derniere témérité, d'abandonner aux caprices de la fortune, un succès dont on seroit maître dans

(a) De Leyva ou De Leve, l'un des Descendans d'Antoine De Leve, Général fameux au service de Charles V. qui érigea en sa faveur en Principauté Ascoli, ville de la Marche d'Ancone, l'an 1530.

(b) De S. Barthelmi.

quelques

quelques jours. Le Duc d'Aumale, au contraire, piqué de l'échec qu'il avoit reçu, & brûlant du désir de le réparer, prétendoit que la perte de Noyon étoit de la derniere importance pour la Ligue en Picardie, parce qu'elle n'avoit aucune autre Place forte aux environs, & que d'ailleurs les Généraux devoient encore faire plus de cas de leur réputation, qui seroit infailliblement ternie, si en présence d'un ennemi, qui ne les égaloit pas en force, ils laissoient prendre cette forteresse, sans faire le moindre mouvement, ni livrer aucun combat. Le Duc de Mayenne prit le parti le plus sûr, & par aversion naturelle pour les entreprises hasardeuses, & parce qu'il usoit moins d'autorité, que de prieres avec le Prince d'Ascoli & les Espagnols, qu'il voyoit alors très-déterminés à ne point risquer une bataille.

Le Roi qui vouloit pénétrer quels pouvoient être les desseins de l'ennemi, n'ayant pas de voie plus courte pour s'en éclaircir, fit passer l'Oise au Maréchal de Biron avec la plus grande partie de sa Cavalerie, pour voir, si le Duc de Mayenne demeureroit dans ses retranchemens, ou s'il en sortiroit pour combattre. Le Maréchal s'avança jusqu'à la vûe de Ham & du camp des Ligueurs, qui s'étendoit au milieu du grand chemin, & trouva le païs libre & abandonné, personne ne sortit des lignes, pour escarmoucher dans la plaine : ce qui étant arrivé pendant trois jours consécutifs, le Roi jugea que le Duc de Mayenne prétendoit conserver Noyon par sa seule présence dans le voisinage. Il fit donc battre la courtine de S. Eloi le quinze d'Août, & après avoir ruiné les ouvrages, qui la flanquoient à droite & à gauche, il résolut d'y faire donner l'assaut le seize, pendant que la Cavalerie se porteroit au-delà de la riviere, comme elle avoit déja fait, pour se tenir prête à recevoir l'ennemi, s'il faisoit le moindre mouvement. Il rangea son Infanterie en bataille, & commanda au Baron de Biron de s'avancer pour attaquer la place. Le Gouverneur qui avoit attendu du secours, autant qu'il avoit pû, mais envain, se voyant alors hors d'état de soûtenir l'assaut, qu'on se préparoit à lui donner vigoureusement, battit la chamade, & au bout de quelques heures, convint de se

Henri IV. 1591.

La Place abandonnée à elle-même, se rend.

rendre, si dans deux jours, le Duc de Mayenne ne livroit bataille, ou ne jettoit au moins (*a*) cinq cent hommes dans Noyon. Dès qu'on eut arrêté ces articles & donné des otages de part & d'autre, il dépêcha (*b*) un Gentilhomme pour en faire part au Duc de Mayenne, qui ayant assemblé de nouveau son conseil de guerre, où l'on persista dans la premiere résolution, se retira le même soir sous les murs de Ham, & de La Ville observa exactement la capitulation en remettant le 18 Noyon à d'Etrées (*c*), qui la reçût au nom du Roi.

Après la prise de cette place, les Royalistes & les Ligueurs ne furent occupés que de l'attente des troupes Etrangeres, qui tardoient également à paroître. Les Allemands que le Vicomte de Turenne, aidé des Princes Protestans, avoit mis sur pied, au nombre de huit mille hommes d'Infanterie & de quatre mille de Cavalerie, ne se mettoient point aisément en mouvement, faute de paye, & l'on attendoit d'Angleterre des remises considérables pour les rassembler & les entretenir. La Reine Elisabeth ne pouvoit tirer ces sommes que de ses sujets, qui avoient promis de les fournir, à certaines conditions. Les choses ne s'arrangeoient pas promptement, & les conditions n'étoient pas du goût de tous les intéressés. Les Anglois qui ne demandoient pas mieux que de remettre le pied en France, & surtout en Normandie, Province dont ils avoient été longtemps maîtres autrefois, avoient promis à leur Reine un subside de trois cent mille ducats, pour les employer en faveur du Roi, pourvû qu'il lui cédât quelque port de mer; tant pour la sûreté du remboursement de cette somme, que pour faciliter leur commerce en France, & y servir d'entrepôt à leurs marchandises. La Reine l'avoit demandé d'abord à Henri, & le demandoit encore vivement, aussi bien que la liberté de conscience pour les François Protestans, alleguant les instances que lui en faisoient les Anglois. Le Roi, inquiet & chagrin de ces sollicitations, ne vouloit point se désaisir de Dieppe, où il avoit éprouvé &

(*a*) M. de Thou augmente ce nombre du double.

(*b*) Brouilly de Mevilliers.

(*c*) Antoine d'Etrées, Pere de la Belle Gabrielle, Maitresse du Roi.

Henri IV. 1591.

ſoutenu les premiers efforts de la Ligue, & encore moins de Calais, place, ſur laquelle les Anglois avoient de fortes prétentions. Les autres ports étoient au pouvoir des Ligueurs. Enfin il envoya à Eliſabeth, de Salettes Gentilhomme Huguenot, pour lui propoſer & lui promettre en ſon nom, que, ſi les Anglois vouloient l'aider de troupes & d'argent, pour prendre Rouen, qu'il avoit deſſein d'aſſiéger, dès qu'il en ſeroit maître, il leur accorderoit dans cette place, tous les avantages convenables pour la ſûreté & la liberté de leur commerce : & qu'enſuite, s'il prenoit Caudebec ou Harfleur, villes voiſines de Roüen, il leur remettroit l'un de ces deux ports franc & libre, pour leurs vaiſſeaux. Les Anglois n'étoient pas trop contens de ces propoſitions : tandis qu'on en traitoit de part & d'autre, avec les réſerves ordinaires, le départ des Allemands traînoit en longueur, & l'on ne pût jamais obtenir d'eux qu'ils ſe miſſent en marche, que l'on ne leur eût compté cent mille ducats, & donné des lettres de change, pour deux cens mille autres.

Les troupes du Pape jointes aux Eſpagnols, paſſent les Alpes.

D'un autre côté, le Duc de Montemarciano, & les troupes qui paſſoient du Milanez en Flandres, ſur les vives inſtances du Duc de Savoye, avoient reçû ordre de s'arrêter quelque temps dans ſes Etats, afin de reprendre quelques poſtes, que les Royaliſtes lui avoient enlevés, & de repouſſer les troupes de Leſdiguieres, qui le preſſoit furieuſement, tantôt en Dauphiné, & tantôt en Provence. Le Duc en fut fort incommodé, par la priſe de quelques places, d'ailleurs peu importantes, dont les troupes du Roi s'étoient emparées, mais ſurtout, par un fort que Leſdiguieres avoit commencé à élever vis-à-vis de Montmelian. Il obtint donc que l'armée Italienne, & les quatre mille Suiſſes, ſoudoyés par le Pape, s'arrêteroient quelque temps dans ſes Etats, & chargea ſon frere Amedée d'aſſiéger le fort de Moreſtau, ainſi nommé du lieu où il étoit ſitué : pour lui, avec des troupes différentes, il entra en Dauphiné, d'un autre côté, pendant que le Comte François Martinengue, avec l'élite de ſon armée, aſſiégeoit & preſſoit la Ville de Berre, en Provence. Leſdiguieres, obligé, tantôt de veil-

Elles ſecourent le Duc de Savoye.

Henri IV. 1591.

ler sur le Dauphiné, & tantôt de secourir La Valette en Provence, s'étoit alors avancé, pour faire lever le siége de Berre, tandis que La Valette assiégeoit & battoit Gravion : mais il étoit arrivé trop tard, pour empêcher Berre de capituler, & après quelques légers combats, il étoit promptement revenu en Dauphiné, à dessein de secourir le fort de (a) Morestau, il s'étoit avancé à la tête de quatre cent chevaux, & de trois mille hommes de pied, jusqu'à Pont-Charra, poste voisin du fort, & très-propre à ses vuës. Les Savoyards renforcés par une partie des troupes du Pape, informés de l'approche de Lesdiguieres, leverent en secret le siége, qu'ils poussoient depuis plusieurs jours, & laissant le fort derriere eux, se camperent sur le chemin même que l'armée Françoise paroissoit vouloir tenir.

Elles livrent divers combats.

Lesdiguieres, après avoir reconnu en personne la position & le nombre des ennemis, & faisant peu de cas des nouvelles levées qui étoient dans leur armée, en comparaison de ses vieux soldats, résolut de leur présenter la bataille, sûr de les épouvanter aisément par l'audace, & par la fierté de ses troupes. Les deux armées se trouvoient entre une montagne & l'Isere, dans un terrein assez resseré, mais très-avantageux au petit nombre de ses troupes. Il partagea son Infanterie en deux corps, envoya l'un sur le sommet des collines, & posta l'autre sur les bords de la riviere. Pour lui, il occupa la plaine, entre deux, avec sa Cavalerie, divisée en quatre escadrons, soutenus par des pelotons d'Arquebusiers, mêlés parmi ses Cavaliers, & s'avança hardiment, pour charger les ennemis. Les Savoyards l'attendoient en très-bel ordre, & reçurent bravement son premier choc de front : mais, tandis qu'ils combattoient, & n'étoient occupés qu'à faire tête de ce coté-là à Lesdiguieres, ils se virent tout-à-coup chargés en flanc, par l'Infanterie, qui tomba sur eux du côté de la colline, dont ils n'avoient pas songé à s'emparer. Cet accident imprévû les déconcerta : ils rompirent leurs rangs & prirent bien-tôt la fuite, après une légere résistance. Ar-

(a) Ou de Morestel.

rivés dans la plaine qui étoit derriere eux, ils reprirent courage, & se rallierent, pour faire volte face, d'autant plus qu'ils étoient supérieurs en Cavalerie, & qu'ils se trouvoient dans une campagne vaste & découverte, qui leur donnoit beaucoup d'avantage pour recommencer le combat. Mais les Royalistes arriverent si promptement sur eux, & les chargerent avec tant de vigueur, qu'ils les enfoncerent encore, & les pousserent jusques sous les murs de Montmelian. Les Savoyards y perdiren quinze cent hommes, deux étendarts, dix-huit drapeaux, & presque tous leurs bagages. Cet évenement malheureux, qui ôtoit alors aux Savoyards toute esperance de faire des conquêtes, & les instances des Ducs de Mayenne & de Lorraine, pour que les troupes du Pape & les Espagnols avançassenr, afin de s'opposer à l'entrée des Allemands, les obligerent à sortir de Savoye, & à marcher droit en Lorraine, en traversant la Franche-Comté.

Depuis la prise de Noyon, le Duc de Mayenne étoit toujours campé à Ham, pour renforcer son armée, & la temetrre en ordre, tandis que le Roi victorieux s'avançoit, & faisoit des courses dans tout le pays. Le Président Jeannin, nouvellement revenu de la Cour d'Espagne, y vint trouver le Duc, auquel il ne rapporta rien de satisfaisant, sur ce qu'il avoit négocié avec Philippe II. Le Duc de Mayenne s'étoit imaginé que les démarches lentes & artificieuses des Espagnols ne venoient que du caractere & de la mauvaise volonté de leurs Ambassadeurs, mal disposés en sa faveur, ou qui vouloient exceder leurs instructions. Il jugeoit que le Duc de Parme, Général habile, & politique profond, ne risqueroit pas volontiers sa réputation contre le Roi, soutenu d'une Noblesse presqu'invincible, & d'ailleurs actif, intrépide, & déterminé dans toutes ses opérations. Il croyoit que Dom Diego d'Ibarra, & Mendozza, que plusieurs raisons particulieres avoient indisposés contre lui, soit pour le décréditer, soit par avarice, détournoient l'argent d'Espagne, & l'employoient à d'autres usages qu'à sa destination, ou en disposoient à leur fantaisie, & sans sa participation, persuadé, que si le Roi

d'Espagne étoit une fois pleinement informé des affaires de France, & des véritables intérêts d'un chacun, du crédit que le Duc y avoit lui-même, des peines & des fatigues qu'il se donnoit, il prendroit des résolutions plus favorables, lui accorderoit des secours suffisans, pour terminer la guerre, & lui permettroit de penser à la Couronne, pour lui-même : dans cette vuë, quelque besoin qu'il eût des conseils, & de la présence du Président Jeannin, il l'avoit envoyé à la Cour d'Espagne, comme un Ministre, au fait de ses intentions les plus secretes, bien instruit de tous les détails, plein de prudence & de lumieres, & capable, par son éloquence, & par son expérience, de bien conduire une négociation si délicate. Mais le Duc & le Président furent bien trompés dans leurs idées, soit que tel fut, dès le commencement, le but des Espagnols, ou soit que le Conseil d'Esagne prévenu par les Ministres qui résidoient en France, eût pris d'abord la résolution dont nous allons parler. On désiroit à la Cour de Madrid qu'on traînât en France la guerre en longueur, que le Duc de Mayenne n'eût pas trop de crédit ni d'autorité dans son parti, jusqu'à disposer absolument de tout, & qu'insensiblement on applanit les voies à la réunion de la Couronne de France, à celle d'Espagne, ou à faire tomber la premiere à l'Infante Isabelle, ce qu'on ne pouvoit obtenir qu'à force de temps & de dissimulation, ou du moins de faire tourner à l'avantage & à l'aggrandissement de la Monarchie Espagnole, les dépenses excessives qu'elle faisoit pour la Ligue, si l'on ne pouvoit pas en tirer un meilleur parti.

Le Président Jeannin, à son arrivée en Espagne, trouva, dès la premiere audience, Philippe II. parfaitement instruit de l'état des affaires de France, & très-éloigné de consentir à ce que s'étoit imaginé le Duc de Mayenne, qui lui-même n'étoit pas au fait des véritables intentions de la Cour d'Espagne. Il employa néanmoins, dans les audiences qu'il obtint ensuite, toute l'adresse imaginable, pour dissiper ces impressions, qui lui paroissoient croiser les intérêts du Duc, & tâcha d'engager le Roi à concourir au même but : mais ce fut envain, il sentit qu'il

n'avançoit rien. Lorſqu'il demandoit des ſubſides, il trouvoit le Roi peu diſpoſé à en fournir de plus conſidérables qu'à l'ordinaire : mais en accordant les mêmes ſommes qu'il avoit coutume de faire toucher auparavant au Duc de Mayenne directement, ce Prince vouloit qu'elles paſſaſſent par les mains de ſes Ambaſſadeurs, pour en diſpoſer de concert avec le Duc, prétextant qu'il avoit vû le peu d'avantage qu'on tiroit de tant de dépenſes, & qu'il vouloit que ſes ſecours ne fuſſent point tenus ſecrets, mais que tout le monde ſût d'où ils partoient, & lui en eut la principale obligation. Quant au ſecours de troupes, il répondoit que ſon intention étoit, que les ſiennes entraſſent en France, pour parer au danger que couroit la Religion, & y établir un Roi Catholique, & agréable à la nation : mais que le Duc de Parme ne pouvoit pas quitter ſitôt la Flandres, où les Hollandois avoient pris Zutphen en Friſe, & pluſieurs autres places dans le Brabant, & qu'il ne falloit point agir à l'avanture, ſans ſavoir ſur quoi l'on pouvoit compter : qu'ainſi il falloit aſſembler les Etats Généraux, pour procéder à l'élection d'un Roi, afin de pouvoir tendre avec ordre & prudence à un but ſixe & déterminé. Enfin, ſur la ſolde que le Duc de Mayenne demandoit pour les troupes Françoiſes qu'il vouloit lever & commander, le Roi d'Eſpagne déclara qu'il étoit diſpoſé à l'accorder, dès qu'on l'auroit ſatisfait ſur le point principal, pour la concluſion duquel, il alloit envoyer en France un nouvel Ambaſſadeur, chargé de notifier ſes intentions aux Etats, & de faire réſoudre tout ce qui étoit néceſſaire pour exécuter les projets de la Ligue : qu'en attendant, il donneroit ordre au Duc de Parme de rentrer en France, ſi la ſituation des affaires de Flandres le permettoit : mais qu'il entendoit qu'on ne perdît point de temps, & que l'on convoquât l'aſſemblée des Etats Généraux, qu'il vouloit voir terminer, avant que d'accorder aux Ligueurs de plus puiſſans ſecours d'hommes & d'argent : ce fut ſa derniere réponſe. Envain le Préſident Jeannin lui repréſenta l'état des choſes, & les ombrages des François, & les intérêts des diverſes factions, & les ſervices de la Maiſon de Lorraine, & les

Henri IV. 1591.

travaux & le crédit du Duc de Mayenne, il n'en put obtenir rien de plus. Il revint rendre compte de cette résolution au Duc de Mayenne, qui, plus chagrin que jamais, de voir évanouir toute la confiance qu'il avoit conçue de faire échouer la politique des Espagnols, contre la sienne, eut encore de nouvelles inquiétudes, causées par la délivrance de Charles, Duc de Guise, son neveu.

Le Duc de Guise s'évade de sa prison de Tours.

Ce Prince, depuis la mort de son pere, avoit toujours été gardé prisonnier, & toutes les tentatives, ou propositions qu'on avoit faites pour sa liberté, étoient demeurées infructueuses. Le Roi avoit toujours constamment refusé de l'échanger contre qui que ce fût, alléguant qu'il n'étoit pas prisonnier de guerre, mais d'Etat. Le Duc de Mayenne, lui-même, malgré les instances & les plaintes de la Duchesse de Guise, ne s'étoit pas trop soucié de procurer la liberté à son neveu, prévoyant que sa délivrance mettroit la Ligue en risque de se désunir, par l'attachement qu'un grand nombre de Ligueurs auroient pour ce jeune Prince, par reconnoissance pour la mémoire & les bienfaits du feu Duc de Guise, & que le peuple concourroit volontiers à son élévation, de maniere que, loin de reconnoître l'autorité de l'oncle, il mettroit le neveu à la place que son pere & son ayeul avoient si long-temps occupée : ce qui produiroit infailliblement une rupture & une division dans la Ligue ; ainsi il croyoit ne devoir pas penser à le tirer de prison, jusqu'à ce que les choses fussent amenées à un point, où il ne pût les troubler, quand on le mettroit en liberté. Mais dans la circonstance présente, soit que le Roi, comme quelques-uns le soupçonnerent, prévoyant les mêmes choses que le Duc de Mayenne, consentit secrettement à la délivrance du prisonnier, soit que la Châtre attaché de tout temps au feu Duc de Guise, & qui avoit le Gouvernement du Berry, proche de Tours, y réussit heureusement, il est certain que ce dernier convint avec le jeune Duc, de lui faire tenir prêts un laquais & un valet-de-chambre, avec un cheval excellent coureur, pour l'attendre dans les champs situés au-dessous du Château de Tours, où il étoit renfermé.

Le

Le quinze d'Août, le Duc, après avoir diné vers midi, & s'être ensuite retiré dans sa chambre, sous prétexte de se reposer, pendant que ses gardes & ses domestiques étoient encore à table, ou ils buvoient & se réjouissoient, il les enferma tous adroitement dans la salle, où ils mangeoient. Il monta au haut d'une Tour, qui donnoit sur la campagne, & à la faveur d'une échelle de soye (*a*) qu'on lui avoit envoyée sécrettement dans un pâté, il se coula, avec un extrême danger, le long des murs, dont il gagna le pied, sans se blesser. Ensuite, courant dans la campagne, le long de la Loire, il trouva le cheval, & les deux hommes, qui l'attendoient, & vint à toute bride trouver le Baron (*b*) de Maisons, fils de la Châtre, qui l'attendoit à quelques milles de-là, avec trois cent chevaux, au-delà de la riviere du Cher, & qui l'escorta jusqu'à Bourges, Capitale du Berry, où il fut reçu avec les plus grandes démonstrations de joye. Souvré, Gouverneur de Tours, & Grillon, qui, depuis la blessure qu'il avoit reçûe au bras gauche, en défendant les Fauxbourgs de cette Ville, y étoit toujours resté, ayant appris que les troupes de la Châtre rodoient aux environs, & craignant qu'il n'eût quelqu'intelligence dans la place, en avoient fait fermer les portes, depuis quelques jours, & y faisoient faire la garde, plus exactement que de coutume. Le Capitaine Rouvrai, Gouverneur du Château, étant venu leur annoncer l'évasion du

(*a*) Cette circonstace a l'air bien romanesque. Les autres Historiens rapportent ce fait bien plus simplement. M. de Thou raconte, que le Duc, après avoir enfermé ses Gardes, monta dans une tour dont il ferma la porte sur lui : que son Valet-de-Chambre, qui l'aidoit en cette occasion, attacha à une corde qu'il tenoit prête pour cet effet, un morceau de bois en travers, sur lequel le Duc s'assit pour couler sans danger : qu'ensuite le Valet-de-Chambre lâcha doucement la corde, & que voyant son Maître en bas, il attacha fortement cette même corde à un poteau, il se laissa couler avec plus de danger que le Duc qu'il rejoignit ensuite. *De Thou Livre CI.* Au reste, loin que cette évasion fut complotée, le Roi en marqua beaucoup de deplaisir. Quelle nécessité en effet de recourir à ce moyen pour mettre en liberté le Duc de Guise, qu'il pouvoit relâcher ou échanger avec d'autres prisonniers, s'il eut voulu? *Remarq. sur Davila, page 197.*

(*b*) Le fils ainé de M. de la Châtre, Gouverneur du Berry, & depuis Maréchal de France, se nommoit le Baron de Maisonfort.

Henri IV. 1591.

Duc, ils entrerent, ou feignirent d'entrer dans de plus grandes défiances, & ne firent ouvrir les portes, qu'avec tant de précautions, & après avoir fait mettre toute la garnison sous les armes, & reconnoître avec soin les dehors, que le Duc eut plus d'une heure & demie d'avance sur ceux que l'on détacha, pour le poursuivre, & qui ne purent le joindre. Ce qui fit soupçonner à quelques-uns, que le Roi avoit donné des ordres secrets, pour qu'on le laissât échapper, d'autant plus que dans le même temps, on lui avoit laissé recevoir des lettres, des couriers & des présens de divers endroits, & entr'autres, ce pâté, qui renfermoit l'échelle de soye, sans laquelle, il lui eût été impossible de se sauver du Château.

Lorsque les Chefs des deux partis apprirent cette nouvelle, le Roi ne fut pas trop fâché, il esperoit que ce mal produiroit quelque bien. Le Duc de Mayenne au contraire conçut un extrême chagrin, surtout dans la circonstance présente, où il se défioit des Espagnols, & de plusieurs François de son parti, mécontens de lui. Néanmoins il dissimula son dépit, & sans se décourager, il marqua à l'exterieur beaucoup de joie de la délivrance de son neveu, & l'invita à se rendre incessamment auprès de lui. Il esperoit que, peu au fait des affaires & jusqu'alors trop peu connu, dès qu'il seroit auprès de lui, il céderoit à son âge, à son habileté, & à l'autorité dont il étoit en possession sur tout le parti. Il eut recours à l'artifice, pour contenir les manœuvres des autres Ligueurs, & fit promptement entamer par Villeroi une négociation avec le Cardinal de Bourbon & les autres Princes du Sang. Il avoit appris par la relation de la Porte, qu'ils étoient mécontens du Roi, & vouloient former un tiers parti différent des Royalistes & des Ligueurs. Il se proposa donc, par cette négociation, d'inspirer de l'ombrage aux Espagnols, & de les obliger d'acquiescer au moins à une partie de ses demandes. Villeroi qui ne désiroit que de voir finir la guerre par un accommodement, ne tarda pas à le faire proposer par l'Abbé de Choisy son frere. La négociation fut commencée & suivie avec autant de chaleur que d'adresse, quoiqu'on n'y proposât que

des conditions & des espérances chimériques. Le Roi qui en eut vent, ne se trouva guéres moins embarrassé que le Duc de Mayenne. Il étoit également gêné par les complots des Politiques de son parti, & par les instances des Anglois & des Princes Protestans d'Allemagne, dont les premiers lui demandoient quelques places de son Royaume, & les autres la liberté de conscience pour les Huguenots, & qu'il persévérât lui-même dans le Calvinisme, s'il vouloit compter sur leur secours. Son chagrin augmenta lorsqu'à son arrivée à Sedan, il ne trouva point l'argent promis par la Reine d'Angleterre, & que, faute de paye, les Allemands avoient tant tardé, qu'il étoit évident que les troupes du Pape & celles d'Espagne arriveroient avant eux en Lorraine.

A ce chagrin se joignit encore celui d'être obligé de se résoudre à marier promptement (*a*) Charlotte de la Marck, héritiere du Duché de Bouillon, Princesse nubile, & sur laquelle il comptoit pour la possession de Sedan, de peur que le Duc de Lorraine ne le prévint, comme il y songeoit, & ne la fit épouser à un de ses fils. L'importance de ce Duché, & surtout de Sedan, forçoit le Roi à empêcher cette alliance, mais il balançoit fort sur le choix de l'Epoux qu'il donneroit à cette Princesse, qui apportoit en dot un Etat de si grande conséquence. Charles de Gonzague fils du Duc de Nevers aspiroit à épouser Charlotte de la Marck. Le Duché de Rhételois; dont il portoit le titre, touchoit à celui de Sedan; mais le Calvinisme que Charlotte professoit, aussi-bien que la noblesse & les peuples de son Duché, ne permettoit pas au Roi de consentir à ce mariage, de peur d'aliéner les esprits des Huguenots, & de mécontenter ceux qu'il prenoit tant de peine à retenir dans ses intérêts. D'un autre côté il craignoit que le Duc de Nevers, naturellement facile à concevoir des mécontentemens, ne fût piqué, s'il voyoit le Roi préférer à son fils quelque sujet d'un sang moins illustre. Ces réflexions opposées le

(*a*) Elle étoit sœur de Robert de la Marck, mort de maladie en 1588 à Geneve, où il s'étoit refugié après la défaite des Reitres à Auneau.

Henri IV. 1591.

jetterent, durant quelques jours, dans la perplexité; mais comme il falloit prendre un parti, il se décida enfin pour le Vicomte de Turenne, tant par la confiance qu'il avoit en lui & qu'il étoit Calviniste, que pour le récompenser des services importans qu'il venoit de lui rendre, en levant & amenant en France l'armée étrangere. Cette résolution eut néanmoins les suites qu'en avoit appréhendées le Roi. Le Duc de Nevers, témoigna son désagrément, en montrant son penchant pour ceux qui pressoient le Roi de se convertir, & en formant des brigues secretes avec le Cardinal de Bourbon, le Duc de Longueville son gendre, & les autres principaux du tiers parti, qui paroissoient n'agir que pour l'intérêt de la Religion, qui, disoient-ils, étoit foulée aux pieds. Ils se plaignoient encore qu'on les avoit eux-mêmes trompés, pendant que, malgré la foi donnée, on combloit sans cesse d'honneurs & de puissance ceux qui faisoient ouvertement profession de vivre & de mourir Huguenots. Il n'y avoit point d'autre remede à cet inconvénient, que d'agir sans relâche, & de ne pas permettre que l'inaction fomentât de pareilles intrigues, mais d'imposer silence à ces ennemis secrets, & d'étouffer par des exploits victorieux ces sentimens inquiets qu'ils nourrissoient dans le cœur. Ainsi le Roi s'occupa à presser la marche de l'armée Allemande, & à lui envoyer peu à peu tout l'argent qu'il avoit pû tirer à grande peine de divers côtés; enfin il la joignit, avant que les troupes du Pape & celles d'Espagne pussent arriver pour empêcher cette jonction, comme le Duc de Mayenne l'avoit toûjours projetté & les en avoit pressé. Faute si lourde, qu'elle rendoit inutile tant de dépenses faites & de peines prises, pour lever ces troupes, & les conduire jusqu'en France. Pour s'être arrêtées imprudemment en Savoye, à se mêler de choses qui ne touchoient point à l'essentiel de la guerre, elles n'arriverent point à temps, pour empêcher la jonction du Roi avec les Allemands, & c'étoit le point capital d'où tout dépendoit pour ce Prince dans cette campagne.

Le Roi marche pour joindre le Vicomte de Turenne & les Allemands qui venoient par la Lorraine.

Dès que le Roi eut joint, sans aucun obstacle, le Vicomte de Turenne, & pris plusieurs Châteaux aux environs de

Metz & de Sedan, il attaqua enfin Attigni grosse Bourgade, où étoient renfermées toutes les richesses, les meilleurs effets & les bestiaux des lieux circonvoisins. Il la força sans perte, & en abandonna le butin immense aux Allemands, qui, mal payés jusques-là, s'y rafraichirent & s'appaiserent durant quelques jours. Le Roi, toûjours prêt à former de grandes entreprises, jugea ensuite à propos de tenter si les Généraux de la Ligue auroient le courage d'en venir à une action. Pour cet effet, ayant appris que les troupes du Pape, le Duc de Lorraine & le Duc de Mayenne, avoient enfin fait leur jonction à Verdun, il songea à s'approcher d'eux, & à les défier au combat par sa présence & par tous les moyens que son habileté pourroit lui suggérer. Il pensoit que les troupes Italiennes nouvellement levées & peu aguerries, ni celles du Duc de Lorraine, n'étoient nullement comparables aux siennes. Il partit d'Attigni le premier d'Octobre, & campa le soir même à Grand-Pré avec l'avant-garde. Ce jour-là d'Amblise qui commandoit une partie des troupes Lorraines, partit de Monfaucon & joignit l'armée de la Ligue. Le lendemain sur le midi, le Roi arriva avec son armée à la vûe de Verdun, étendant ses troupes en bataille dans la plaine. Les Ligueurs, qui campoienr sous cette place, se mirent en bataille de leur côté sous les remparts, les Italiens formoient la droite, le Duc de Lorraine le centre, & les troupes Françoises du Duc de Mayenne l'aile gauche. Ce dernier commandoit en chef toute l'armée & la rangea en bataille, comme il le jugea à propos.

HENRI IV. 1591.

Le Duc de Mayenne tâche de s'y opposer.

Les deux armées s'approchent des environs de Verdun.

Dès l'arrivée du Roi, il s'engagea entre les deux armées une escarmouche si chaude & si vive, que plusieurs Officiers crurent qu'on alloit en venir à une bataille. Prâlin, la Curée, d'Arges & le Baron de Givri, chacun à la tête d'un Escadron de Chevaux-legers, chargerent les premieres lignes des ennemis, soutenus à droite & à gauche par le Comte de Brienne & par Marivaut avec deux cent Cuirassiers. Du côté des Ligueurs, le Chevalier Avolio, Octavio Cesi, & Ascagne de la Cornia, s'étoient avancés, dans le même dessein, avec la Cavalerie legere du Pape; & d'Amblise les soutenoit avec un gros de Lances Lorraines.

HENRI IV. 1591.

Quoique d'abord l'escarmouche fut fort vive, que Prâlin y eut eû un cheval de tué sous lui, que la Curée eut été renversé d'un coup de lance, & que les Italiens combattissent vaillamment de toutes parts : néanmoins les Ducs de Mayenne & de Lorraine ne voulurent point engager une action générale. Les troupes du Roi Catholique arrivées d'Italie, suivant leur premier plan, n'avoient pas voulu demeurer avec les Ligueurs, & avoient marché en droiture pour se joindre au Duc de Parme. Les Suisses du Pape étoient réduits à trois mille. Ainsi les Généraux de la Ligue ne se sentant point assez forts, pour résister à l'armée du Roi, dans un poste aussi découvert que la plaine qui s'étend aux environs de Verdun, firent insensiblement cesser l'escarmouche, & retirer leurs troupes sous les remparts, mais sans marquer d'épouvante. Le Roi de son côté campa à la vûe de la place & de leur armée, & fit munir tous ses quartiers de bons retranchemens. Les vivres abondoient dans le camp des Ligueurs, & la ville leur procuroit bien des commodités, tant pour subsister que pour loger à couvert. La saison étoit pluvieuse, & l'armée royale, au milieu d'un pays ennemi, souffroit de la disette des vivres & d'autres commodités : ses soldats, qui n'observoient point une discipline trop exacte, ne pouvoient, dans une saison si fâcheuse, supporter la fatigue & l'inconvénient de camper en rase campagne. Dès la premiere nuit, l'armée essuya un orage accompagné de tonnerre & d'une pluye très-abondante, qui renversant les baraques des soldats, & inondant toute la plaine, mit les troupes dans un très-grand désordre. Ainsi le lendemain le Roi, après être resté plusieurs heures en bataille, voyant que les enemis ne faisoient aucun mouvement, se mit en marche avec ses troupes, & revint camper à Grand-pré. Là les Allemands furent sur le point de se mutiner, parce qu'on ne leur comptoit pas l'argent qu'on leur avoit promis. Le Roi, qui ne pouvoit se dispenser de satisfaire aux promesses faites à la Reine d'Angleterre, pour en recevoir les deux cent mille Ducats, emprunta à Sedan, sur les pierreries & le crédit de la Princesse Charlotte, quelques sommes, pour appaiser les Allemands; & prit incontinent

Le Roi se retire.

la route de Normandie, pour y former le siége de Rouen.

Le Duc de Mayenne, qui, contre son attente, avoit vû les troupes du Pape arriver si tard, & celles du Roi Catholique, se rendre droit en Flandres, sans vouloir s'arrêter en Lorraine, dépêcha promptement le Comte de Brissac, vers le Duc de Parme, pour lui représenter, que, s'il n'entroit en France, ou n'y envoyoit un secours suffisant, pour faire tête au Roi, c'en étoit fait de la Ligue & de la Religion, & que lui-même ne pouvoit empêcher que plusieurs ne fissent leur accommodement avec le Roi, comme ils l'en ménaçoient tous les jours, en voyant la lenteur & les desseins mal concertés de leurs alliés. Le Duc témoigna encore plus au long ces mêmes choses à Diego d'Ibarra, qui se trouvoit alors à l'armée. Il lui remontra le mauvais effet que produisoient les lenteurs & les démarches sourdes des Espagnols : que si l'on n'avoit destiné qu'à un objet les sommes fournies par le Roi Catholique, & réuni ses troupes auxiliaires en un seul corps, au lieu de les accorder séparément à des Chefs particuliers, soit en Bretagne, soit en Provence, en Savoye, ou en Languedoc, si on les eût employées au principal nœud de l'affaire, & qu'on eût été à la source, on auroit défait le Roi, & accablé, sans peine, les ennemis de toutes parts, sans se diviser de tant de côtés: mais que, tandis qu'on ne cherchoit qu'à désunir la Ligue, qu'on méprisoit ses avis, & que le Duc de Parme n'entroit pas en France, le Roi avoit eû le loisir de se joindre aux Allemands, & que, maintenant redoutable par ses forces, il pouvoit, à son gré, ravager tout le Royaume, au grand étonnement, & au grand regret de tous les gens de bien. Ces protestations & ces raisonnemens ne firent nulle impression sur Dom Diego d'Ibarra, qui étoit prévenu & entraîné par des vûes différentes. Les Ducs de Lorraine & de Mayenne connurent évidemment, par le rapport du Président Jeannin, la cause de cette inflexibilité, de la part des Espagnols ; & n'y pouvant remédier autrement, ils résolurent sécrétement & en général, de demeurer toujours unis, & de ne jamais permettre que la Couronne tombât sur la tête d'au-

Henri IV. 1591.

cun Prince Etranger, à moins qu'il ne fût de leur Maison : & s'ils étoient enfin forcés de choisir une autre personne, de n'élire pour Roi qu'un Prince Catholique, & du Sang de France, sans jamais consentir à l'aliénation, ou au démembrement de la moindre partie du Royaume.

Dès qu'ils eurent pris cette résolution, dont ils dresserent un écrit signé de leur main, le Duc de Mayenne se disposa à continuer la guerre, & partit de Verdun avec les troupes du Pape, les siennes, & quelques renforts que lui accorda le Duc de Lorraine, qui permit au Comte de Vaudemont, au Comte de Chaligny, & à Bassompierre de le suivre. Il prit la route de Champagne, pour ne pas s'éloigner des frontieres, jusqu'à ce qu'il eût avis des résolutions du Duc de Parme. A Rhetel en Champagne, le Duc de Guise vint le joindre avec six cent chevaux, tous composés de Noblesse, qui, sur le bruit de sa délivrance, s'étoit rendue auprès de lui. Le Duc de Mayenne lui fit d'abord un très-bon accueil, & lui marqua toute la tendresse & la confiance possibles : mais, dans le fonds, les mesures qu'il prenoit en secret, ne répondoient gueres à ces belles démonstrations. En effet, l'événement justifia les défiances du Duc de Mayenne. Tous ceux qui étoient mécontens de lui, commencerent à tourner les yeux vers le Duc de Guise, jeune Prince, plein de grands sentimens, d'une figure très-avantageuse, gracieux & affable dans ses manieres, & plus que tout cela, héritier du nom d'un pere fameux, & de l'affection singuliere que lui avoient portée tous les François. Les Parisiens, & sur-tout, le Conseil des Seize, qui souffroient impatiemment que le Duc de Mayenne les retint dans la dépendance, & qu'il eût disposé des charges de leur ville, sans se fier à aucun d'entr'éux, désiroient hautement l'élévation du Duc de Guise, & le nommoient déja pour leur Chef. Les Espagnols, peu d'accord avec le Duc de Mayenne, qu'ils trouvoient mal disposé à seconder leurs vûes, songerent à contrebalancer son autorité, en comblant son neveu d'honneurs, & en appuyant ses intérêts. Il avoit pour partisans, la Châtre, de Vins, le Colonel Saint-Paul, & tous

tous les amis, ou les créatures de son pere. Quoique jeune, & presque sans expérience, il ne négligeoit pas ses propres intérêts. Ainsi informé par le Duc de Mayenne, & par de Bassompierre, de la résolution prise avec le Duc de Lorraine, de ne pas permettre qu'aucun Prince parvint à la Couronne, à moins qu'il ne fût de leur Maison, ou du moins, d'élire un Prince du Sang, il s'excusa d'abord d'y acquiescer, sur ce qu'il n'étoit pas bien au fait de l'état des choses : en suite il demanda du temps, pour consulter la Duchesse, sa mere, & enfin il protesta nettement, qu'il ne vouloit point indisposer les Espagnols, mais savoir d'abord ce qu'en pensoit le Duc de Parme, & enfin envoyer quelqu'un en son nom à la Cour d'Espagne, pour menager ses intérêts auprès du Roi Catholique. Le Duc de Mayenne, naturellement flegmatique & accoûtumé à surmonter tous les obstacles par la patience, ne blâma point d'abord la résolution de son Neveu. Il affecta même de vouloir travailler à son élévation, & s'efforça de le retenir auprès de lui, afin de lui ôter les moyens de former de nouveaux projets ou de remuer.

Pendant qu'ils étoient occupés de ces intrigues, en attendant le retour du Comte de Brissac & la réponse du Duc de Parme, on reçut la nouvelle de la mort du Pape, qui ne servit qu'à susciter de nouveaux obstacles. Le Duc de Montemarciano, ignorant le parti que prendroient les Cardinaux, pendant la vacance du S. Siege, ni ce qu'ordonneroit le Pape qu'on devoit élire, commença à user de délais, & à assurer qu'il vouloit régler sa conduite sur celle du Duc de Parme. Mateucci, Archevêque de Raguse, Commissaire général des troupes Italiennes, voyant ses fonds presque épuisés, proposoit de congédier les Suisses, jusqu'à ce qu'on eût reçu de nouveaux ordres de Rome. Tandis que tous ces contretemps retenoient le Duc de Mayenne dans le même poste, un accident fâcheux & inoüi pensa ruiner de fond en comble tous les desseins de la Ligue. Le Conseil des Seize de Paris, étroitement uni avec les Prédicateurs & avec la Sorbonne, & qui avoit été d'abord la base & le fondement de la Ligue, avoit toûjours prétendu

gouverner tout à sa fantaisie, se conduisant par les sentimens & les passions ordinaires aux Factieux, sans aucun égard à la conservation des Officiers de la Couronne, à l'honneur & à la gloire du nom François. Ils n'aspiroient & ne tendoient qu'à opprimer le Roi, qu'ils haïssoient à la mort, qu'à exterminer le parti & jusqu'au nom des Huguenots, & qu'à mettre les rênes du Gouvernement entre les mains des personnes livrées à leurs vûes & à leur fureur. Quoique le Duc de Mayenne leur fut rédévable de sa premiere élévation, du soutien de la Ligue & de ses armes, & de la constance avec laquelle les Parisiens avoient derniérement soûtenu le siege, il n'étoit pas néanmoins disposé à se prêter à leurs vûes. Au contraire uniquement occupé de la conservation du Royaume, en son entier, il tâchoit de modérer & de reprimer leurs projets turbulens. Pour cet effet, il avoit d'abord établi un Conseil d'Etat pour l'opposer à celui des Seize, & y avoit fait entrer plusieurs personnages prudens & moderés, qui contrebalançoient les premiers, & arrêtoient leur fougue. Tels étoient, entr'autres, l'Archevêque de Lyon, Villeroi, le Président Jeannin, l'Evêque de Meaux & de Videville, tous fort éloignés de seconder, ni les desseins des Espagnols, ni le zele indiscret des Prédicateurs.

Le Duc avoit encore tâché de maintenir toûjours en crédit & en vigueur l'autorité du Parlement, en s'en rapportant aux sentimens de cette Compagnie sur plusieurs affaires importantes, & marquant beaucoup d'égards pour les Arrêts qu'elle avoit rendus en différentes occasions. Quoiqu'on lui eût inspiré des soupçons sur la fidelité du Premier Président Brisson & de plusieurs autres, qu'on accusoit de vouloir faire révolter la Capitale, en faveur du Roi, néanmoins à force de dissimuler, il n'étoit pas fâché que l'un de ces Conseils contrebalançât l'autorité de l'autre; mais il avoit toûjours trouvé mauvais, que les Seize eussent accusé de trahison ceux dont on vient de parler & quelqu'autres Membres du Parlement. Il en connoissoit, à la vérité, quelques-uns qui penchoient pour le Roi, & travailloient en sa faveur, sans s'imaginer qu'ils pûssent nuire

beaucoup, mais assez puissans pour réprimer les résolutions audacieuses des Seize, dont le Duc craignoit l'insolence pour lui-même, s'il venoit une fois à affoiblir le crédit & l'autorité du Parlement. Cette jalousie secrette entre le Parlement & le Conseil d'Etat d'une part, & le Conseil des Seize de l'autre; se manifesta insensiblement, & alla si loin que, comme les premiers soûtenoient la grandeur & l'autorité du Duc de Mayenne, les autres s'opposerent à plusieurs de ses prétentions, & appuyerent celles des Espagnols. Ce furent eux qui, pendant le siege, firent périr, sans forme de procès, par la main du Boureau, plusieurs Bourgeois soupçonnés de favoriser le parti du Roi. Soûtenus par le Duc Nemours, ils s'opposerent à l'élection des Officiers de Ville, faite par le Duc de Mayenne. Enfin ils persuaderent aux Parisiens de recevoir garnison Espagnole, & travaillerent plusieurs fois à faire reconnoître le Roi d'Espagne, en qualité de Chef de la Ligue & de Protecteur de la Couronne de France, avec toutes les prérogatives qu'il exigeoit.

Les Seize de Paris se revoltent.

Leur passion augmentoit de jour en jour: mécontens du Duc de Mayenne, qu'ils traitoient de Prince lâche & foible, & furieux contre le Parlement, dont ils voyoient l'intégrité croiser leur tyrannie, ils s'étoient enhardis & devenus plus insolens, depuis l'évasion du Duc de Guise, & depuis que les Espagnols eurent découvert la convention signée entre les Ducs de Mayenne & de Lorraine. Ils commencerent à entreprendre ouvertement de rabaisser le Duc de Mayenne, & d'attirer à eux toutes les forces de la Ligue, dont la principale puissance consistoit dans la Capitale. La Populace étoit à leur devotion, outre qu'ils étoient tous concitoyens, elle étoit excédée des impositions que le Duc de Mayenne naturellement économe, multiplioit souvent, sans justifier par des dépenses connues & équitables, le poids des Charges publiques. Quelques-uns des Principaux des Seize & des plus affectionnés au parti qu'on appelloit *Les Zélés*, commencerent à prendre des mesures, pour déprimer l'autorité du Parlement, afin de pouvoir disposer plus aisément de Paris & de soûmettre cette Ville, ou au Duc de Guise, ou

immédiatement au Roi d'Espagne, en qualité de Protecteur. Les Ambassadeurs Espagnols consentirent à cette entreprise, & l'appuyerent aussi-bien que l'Evêque de Plaisance, qui, depuis la mort du Pape, s'étoit entiérement livré à eux. Les principaux Auteurs du complot étoient Bussi, Gouverneur de la Bastille, Cromé, Conseiller au Grand Conseil, le Commissaire Louchard, l'Avocat Ameline, Olivier, Trésorier de France, Boucher, Docteur de Sorbonne, le Pere Commolet, Jésuite & plusieurs autres Ecclésiastiques.

Après plusieurs déliberations entr'eux, ils choisirent, par l'avis de l'Evêque de Plaisance, quatre hommes du nombre des Seize, qu'ils députerent au Duc de Mayenne, pour lui porter leurs plaintes & lui demander, que le Conseil d'Etat fût composé de sujets capables, fidéles & non suspects à la Ville; que ce Conseil résidât toûjours à Paris; qu'on y examinât les comptes des Trésoriers, & surtout ceux de Ribo Caissier particulier du Duc de Mayenne; que cet examen fût fait par des personnes que choisiroit & aggréeroit le Conseil de l'Union; qu'on supprimât les impôts nouvellement créés par le Marquis de Belin & par le Prevôt des Marchands; qu'on payât la garnison de la Capitale, & même qu'on la renforçât pour leur sûreté; & enfin que l'on déposât de leurs charges & qu'on punît sévérement & exemplairement, comme traîtres & rebelles, le Président Brisson, contre lequel ils avoient de très-grands sujets de plainte, & quelques autres principaux Magistrats du Parlement. Ces quatre députés se rendirent à Rheims, dans le temps que le Duc de Mayenne étoit passé en Lorraine. Après l'avoir attendu plusieurs jours, ils le joignirent enfin à Rhetel, où il leur donna audience. Il leur fit d'abord une sévére réprimande, comme à des gens qui formoient des prétentions exorbitantes, & qui aspiroient à une domination tyrannique. Mais dans les Audiences suivantes, il les traita plus doucement, de peur de les aigrir sans ressource, & leur représenta que, tandis qu'il étoit en présence de l'ennemi, il ne pouvoit suffire à tant d'affaires; qu'en temps & lieu il se rendroit en personne à Paris, pour leur accorder toutes les satisfactions convena-

bles : qu'en attendant ils s'abſtinſſent de machiner des nouveautés, qui mettant tout en confuſion, leur ſeroient auſſi préjudiciables qu'avantageuſes aux ennemis.

Ces Députés retournerent à Paris, mécontens de la réponſe du Duc, mais ſurtout indignés de ſa premiere reprimande, & au lieu de modérer l'audace des autres, ils ne firent que l'accroître & que l'enflamer de plus en plus contre le Duc, & aſſurerent qu'il falloit enfin prendre quelque réſolution, parcequ'ils avoient remarqué en lui des diſpoſitions tout-à-fait oppoſées à leurs deſſeins. Tous bouilloient de rage & ſe croyoient mépriſés par le Duc, ainſi ils réſolurent d'abbaiſer ou de changer entierement le Parlement, afin de diſpoſer de la Capitale à leur gré ; ils commencerent à ameuter le peuple, en lui inſinuant qu'on trahiſſoit la Religion & que le Parlement étoit prêt à livrer la ville au Navarrois. Il arriva alors que Brigard, l'un des principaux arcboutans de la Ligue dans Paris, ayant été accuſé au Parlement, d'avoir tout-à-coup changé de parti, & de comploter ſecrétement en faveur du Roi, fut trainé en priſon avec violence à l'inſtigation des ſeize ; mais tandis qu'on cherchoit contre lui les preuves néceſſaires avec aſſez de lenteur, il trouva moyen, ou par argent ou par adreſſe, de s'évader de priſon, de ſortir même ſecrétement de Paris, & d'échaper des mains de ſes ennemis.

Cet événement aigrit de plus en plus les Seize, & penſant que les Juges eux-mêmes, qui faiſoient le procès à Brigard, avoient favoriſé ſon évaſion, ils en vinrent au comble de la fureur. Soûtenus par les Miniſtres d'Eſpagne & par la garniſon, qui leur étoit vendue, ils firent prendre les armes au peuple le matin du 15 de Novembre, & ſans autre formalité, ayant à leur tête Buſſi & le Commiſſaire Louchard, après avoir occupé & inveſti toutes les rues qui aboutiſſent au Palais, ils arrêterent le premier Préſident Briſſon, Claude l'Archer Conſeiller au Parlement, & Jean Tardif Conſeiller au Châtelet, qui avoient été Commiſſaires pour l'inſtruction du Procès de Brigard. Ils les menerent liés & garrotés au Châtelet. Le même jour, ſans autre forme de procès qu'une information faite à la hâte par Cromé, ces Magiſtrats

Ils font prendre le Premier Préſident & quelques Conſeillers.

HENRI IV.
1591.

furent étranglés dans la prison, & le lendemain matin exposés en public, ignominieusement attachés à des potences. Delà, les factieux comme s'ils eussent remporté quelque victoire signalée, parcoururent la ville avec la populace en armes. Ces furieux mirent des gardes en plusieurs endroits, & menacerent de faire le même traitement à plusieurs personnes. Le Gouverneur, qui vouloit réprimer en quelque sorte ces excès, cemmença, par le conseil des Duchesses de Nemours & de Montpensier, à essayer si les troupes étrangeres seroient disposées à lui obéir, mais il les trouva au contraire prêtes à appuyer les Seize & leurs derniers attentats. Alexandre de Monti eut même la hardiesse de lui dire, qu'il ne prendroit point les armes contre ceux qui soûtenoient de bonne foi la cause de Dieu & de tous les gens de bien. Le Marquis de Belin jugea donc plus à propos d'aller au Parlement, sans armes, de tâcher d'apaiser le peuple & de remedier en partie aux maux dont on étoit menacé, ce qui ne lui réussit point encore; les Ligueurs l'estimoient peu, manquoient de confiance pour lui aussi-bien que pour le Prevôt des Marchands, & désiroient ardemment de les déposer l'un & l'autre.

Toute la journée du seize se passa dans ce désordre, & le dix-sept au matin le Conseil des Seize, assemblé chez le Docteur Pelletier, Curé de S. Jacques de la Boucherie, résolut de mettre (*a*) de son chef, Paris sous la protection du Roi d'Espagne, & en attendant la réponse de ce Prince, de présenter au Conseil d'Etat quelques Réglemens, pour le gouvernement de la Ville, qu'ils vouloient qu'on acceptât & que l'on suivît. Ces Réglemens portoient, qu'il falloit établir une Chambre de Justice composée de personnes de leur

(*a*) Les Seize écrivirent à ce sujet à Philippe II. une lettre en date du 20 Novembre 1591, dont on peut voir la substance dans M. de Thou, Liv. CII. Cette lettre fut signée par le Docteur Martin, par Génébrard, aussi Docteur & Professeur Royal, par Joly. Turquet, Olivier Menager, Rainsant, Nicolas Ameline, Louchard, Louis Morin de Cromé, Isnard La Capelle de Nice, Jean Hamilton, Crucé, Acarie, Maitre des Comptes, Matthieu Launoy & la Bruyere. Elle fut interceptée par Gilbert de Chaseron, Gouverneur du Bourbonnois qui l'envoya au Roi. *De Thou. Ibid*

parti, pour informer contre les hérétiques & les fauteurs du Navarrois, esperant par les procédures & les supplices détruire & annéantir le Parlement; qu'il falloit interrompre avec St. Denis le commerce que le Duc de Mayenne avoit permis avec cette ville, pour faciliter l'entrée des vivres dans la Capitale; supprimer les impôts mis sur le vin; faire rendre compte à tous ceux qui avoient manié les deniers publics provenant des contributions, ou des impôts des villes: regler que l'argent qu'on tiroit des tailles ordinaires, ne pourroit être employé qu'au payement des garnisons, qu'il étoit à propos de renforcer de troupes étrangeres, soit Wallones, soit Italiennes, soit Espagnoles; d'ajoûter un certain nombre de personnes au Conseil d'Etat, & que le choix de ces personnes fût à la disposition des Seize; d'établir de même un Conseil de Guerre, où assisteroient quelques Colonels de la Ville & les principaux Officiers des troupes étrangeres, sans le consentement desquels le Gouverneur ne pourroit rien décider &, enfin que les sceaux de la Couronne, qui accompagnoient toûjours le Duc de Mayenne, resteroient à Paris, sans pouvoir être transportés ailleurs.

Dès qu'ils eurent pris cette résolution, ils dépêcherent le Pere Claude Mathieu (*a*) au Roi Philippe II., avec des lettres, pour le prier de les prendre sous sa protection, & à force de cris & de menaces, ils firent assembler le Conseil, pour y proposer & faire admettre leurs réglemens. Le Gouverneur, le Prevôt des Marchands, & quelques Echevins des plus modérés, leur représenterent qu'il étoit trop tard. Ils espéroient gagner du temps, & par ce moyen,

(*a*) M. de Thou le nomme le Jésuite Claude Matthieu; mais le P. Daniel prétend que ce Jésuite étoit mort, il y avoit trois ans à Anconne, où son Général lui avoit assigné sa demeure, après lui avoir défendu de se mêler désormais en aucune maniere des affaires de la Ligue: & que le porteur de la lettre dont il s'agit, étoit un Pere Matthieu d'un autre Ordre. D'ailleurs cet Historien dans une note marginale observe que la lettre en question étoit dattée du 2 Septembre, ce qui insinue que ce n'est pas la même que celle dont parle M. de Thou, car celle-ci fut postérieure à la mort du Premier Président Brisson, & l'autre étoit antérieure de plus de deux mois à cet événement. *Voyez le P. Daniel, Tome IX. page* 545.

Henri IV. 1591.

ralentir la fougue du peuple : mais le Conseil, en se conformant à leurs vûes, ayant demandé du délai, jusqu'au lendemain, les Seize, & le peuple armé arrêterent la Duchesse de Nemours, qui en sortoit, & voulurent absolument que leurs Réglemens fussent approuvés. Les Seigneurs du Conseil y consentirent, pour éviter un plus grand mal, & la Duchesse elle-même rapporta au peuple leur arrêté, en le priant avec douceur, d'en surseoir l'exécution, jusqu'à ce que le Duc de Mayenne, son fils, l'eût ratifié : elle ajouta qu'il ne falloit pas conclurre des choses de cette importance, sans sa participation : qu'elle ne demandoit que quelques jours, pour dépêcher, en son nom, & de la part du Conseil, du Bourg au Duc, pour lui porter cet arrêté, & en rapporter la ratification, & qu'elle les assuroit qu'ils seroient pleinement contens & satisfaits.

Cette condescendance appaisa en partie la fureur du peuple, qui commença à quitter les armes, & à reprendre son train de vie ordinaire, en attendant la résolution du Duc de Mayenne. Il étoit venu de Rhetel à Laon, pour s'aboucher avec la Duchesse, mere du Duc de Guise, & reçut, le vingt au soir, la nouvelle de ce qui venoit d'arriver à Paris. Il fut troublé d'un événement si dangereux, qui alloit à sapper son autorité, néanmoins il ne voulut pas laisser éclater son émotion, de peur que le Duc de Guise, qui l'accompagnoit, ne s'apperçût de son mécontentement contre ses adhérans. Il se contenta de dire que du Bourg, selon les lettres du Marquis de Belin, devoit se rendre incessamment auprès de lui, pour l'informer pleinement de l'affaire : que dans les émeutes populaires, il étoit à propos d'user de douceur, & de ne pas trop se roidir contre les auteurs, pour éviter un plus grand mal, & les empêcher de commettre des fautes plus pernicieuses, parce que le peuple, qui se laisse emporter par un bon zele, agit, pour l'ordinaire, sans réflexion. Ce discours rassura le Duc de Guise, qui craignoit que son oncle ne sévit contre ses partisans, & les discours que ce dernier lui tint, le tranquilliserent encore davantage : ainsi, quoique le Duc de Mayenne ajoutât qu'il comptoit se rendre à Paris,

Paris, pour prévenir les maux que pouvoit causer la division des esprits, son neveu consentit néanmoins à demeurer à Laon, pour se charger du commandement de l'armée, & s'aboucher avec le Duc de Parme, qui de Valenciennes, devoit se trouver à Guise, sur la fin du mois, afin d'y regler de concert le temps, & les mesures pour entrer en France.

Le Duc de Mayenne accourt dans la Capitale.

Du Bourg arriva le lendemain, & raconta au Duc tout ce qui s'étoit passé, & l'arrêté que le Conseil avoit été forcé de faire, pour calmer la populace. Le Duc résolu de venir à Paris, & de profiter de cette occasion, pour maintenir sa puissance & son autorité, dépêcha de Rône au Duc de Guise, pour s'excuser sur ce qu'il ne pouvoit se trouver au rendez-vous, au jour marqué. Il laissa au Duc de Parme le commandement de l'armée, & le soin de s'aboucher avec ce Prince, mais pour l'empêcher de former aucune entreprise, il défendit en secret à de Rône, & à Tavanne, Marêchaux de Camp, de tirer ni artillerie, ni munitions de la Fere, où elles étoient en dépôt, & ne communiqua au Duc de Guise aucun des articles secrets, dont il devoit traiter avec le Duc de Parme, afin qu'il ne pût conclure rien d'important. Ensuite il obtint du Duc de Montemarciano, & du Commissaire Matteucci, qu'ils ne congédieroient pas les Suisses, pour le présent, & que toutes les troupes se tiendroient tranquilles, jusqu'à son retour. Enfin il se hâta de prendre le chemin de Paris, le vingt-cinq de Novembre, accompagné des Comtes de Vaudemont, de Chaligni & de Brissac, des Seigneurs de Bassompierre & de Villeroi, & de sept cent chevaux, l'élite de ses troupes, partie François, & partie Lorrains: il laissa le Président Jeannin, auprès du Duc de Guise, pour diriger ses desseins, & veiller sur ses démarches.

La même nuit, Dom Diego d'Ibarra prit aussi la route de la Capitale, quoique le Duc l'eût prié de rester à l'armée : mais ce Ministre ne se laissa pas amuser par ses discours, comme avoit fait le Duc de Guise. Il partit donc, dans le dessein d'aider de ses conseils, & de toutes ses forces, les partisans de l'Espagne, à détourner le dan-

Henri IV. 1591.

ger qui les menaçoit. Le Duc pressa sa marche, & voulut néanmoins amener avec lui deux Régimens d'Infanterie, qui étoient en quartier à Soissons. Il prit à Meaux Vitry, avec deux cent chevaux, & arriva aux environs de Paris, le vingt-huit de Novembre, au soir. Les Seize, les Prédicateurs, & la Sorbonne, voyant venir le Duc si bien escorté, sentirent que le Gouverneur, le Prévôt des Marchands, & les partisans du Conseil d'Etat & du Parlement, seroient les plus forts dans Paris. Quoique Bussi, l'un des Seize, fût maître de la Bastille, ils furent néanmoins consternés pour la plûpart, & se proposetent d'appaiser le Duc, par des soumissions & des complimens. Ils lui députerent quatre des principaux d'entr'eux, avec plusieurs Bourgeois, pour tâcher d'appaiser le ressentiment, avec lequel ils s'imaginerent qu'il venoit. Ces Députés le rencontrerent à l'Abbaye St. Antoine, hors des murs, & dans un discours fort respectueux, ils s'efforcerent de lui prouver que, dans tout ce qui venoit de se passer, ils n'avoient eû que de bonnes intentions, pour la sûreté de la Ville, pour la conservation de la Religion, & le maintien de sa propre autorité, & pour contenter un peuple furieux, de ce qu'on ne sévissoit pas contre les traîtres & les rébelles; qu'on n'en étoit venu à ces extrémités, que pour éviter un plus grand mal, & empêcher la populace forcenée de faire quelque massacre encore plus cruel: que ceux qu'on avoit exécutés étoient évidemment criminels, & qu'on en avoit des preuves suffisantes: que si on n'avoit pas suivi les formes ordinaires de la justice, ces preuves n'en étoient pas moins réelles, claires & évidentes: que les articles proposés au Conseil d'Etat leur avoient parû justes & raisonnables, que néanmoins ils les soumettoient à ses lumieres. Enfin ils lui rappellerent tout ce qu'ils avoient fait & enduré pour la grandeur de sa maison, pour sa propre élévation, & le supplierent de les traiter plûtôt en pere indulgent, & plein de tendresse, qu'en Prince exact & sévere.

Le Duc qui ne vouloit pas trouver d'obstacles à son entrée dans Paris, mais y être reçû sans résistance avec ses

troupes, diſſimula parfaitement l'outrage qu'on lui avoit fait, & l'indignation qu'il en reſſentoit. Il careſſa tous les députés en particulier, & leur répondit en général, qu'il ne venoit dans la Capitale, que dans le deſſein & l'intention de la mettre en ſûreté, mieux informé que perſonne, que la Religion, & ſes propres eſpérances n'avoient point de plus ſolide appui, que les Pariſiens & le Conſeil des Seize, qui étoient les premiers auteurs & les plus fermes colomnes de la ſainte Union. Après avoir raſſuré les eſprits par ces diſcours, & par cet accueil, il entra dans la Ville, ſur le ſoir, & lorſqu'il étoit déja tard, & ſe rendit à ſon hôtel, où il répéta les mêmes choſes à pluſieurs perſonnes. Il penſa qu'en agiſſant de la ſorte, s'il trouvoit de la réſiſtance, on attribueroit à ſa propre volonté & à ſon choix le pardon qu'il accorderoit aux mutins, & que s'il pouvoit en venir à ſon but, ces démonſtrations extérieures ne ſeroient pas capables de lui préjudicier en rien. Dom Diego d'Ibarra arriva quelques momens après lui, & vint le trouver avec les autres Miniſtres d'Eſpagne. Ils s'efforcerent tous de l'engager à ne témoigner aucun reſſentiment du paſſé, mais à contenter le peuple à l'avenir, puiſque tout ce qui étoit arrivé étoit bon en ſoi, & avantageux pour la conſervation de la Religion, quoiqu'on y eût négligé les formalités ordinaires de la juſtice : ils ajoûterent que dans les troubles des Guerres Civiles, on ne peut pas toujours obſerver exactement les regles d'un Gouvernement tranquille, & que dans des dangers ſi preſſans, on fait ſouvent, à bonne intention, des choſes qu'on n'exécuteroit pas dans un temps plus calme : que lui-même en avoit uſé de la ſorte, en faiſant tuer, de ſens froid, à la Fere, le Marquis de Magnelais, ſans lui faire faire ſon procès, parce qu'il ne pouvoit conſerver autrement cette place : qu'ainſi, il valoit mieux appaiſer tout, en approuvant la conduite des Seize, que de prétendre punir quelques coupables, au riſque d'allumer de nouvelles diſcordes, & de s'expoſer à de nouveaux dangers.

Le Duc leur répondit avec la même diſcrétion, & ſe débarraſſa ainſi d'eux. Mais s'étant informé du nombre des

Henri IV. 1591.

troupes qui étoient dans la Ville, & ayant sû du Gouverneur & du Prevôt des Marchands, que la plus grande partie du peuple seroit à sa dévotion, il ordonna aux Colonels de la Ville de faire bonne garde dans leurs quartiers, & le lendemain fit prendre les armes à la Cavalerie & à l'Infanterie, qu'il avoit amenées. Il occupa le quartier St. Antoine, & fit sommer Bussi de lui remettre sur le champ la Bastille. Bussi voulut s'en dispenser, & user de délais, en demandant des sûretés pour sa personne : mais le Duc fit tirer de (a) l'artillerie de l'arsenal, & commença à la faire pointer contre cette forteresse. Le Gouverneur, qui n'avoit nulle expérience dans l'art militaire, fut épouvanté, & voyant que le peuple ne faisoit aucun mouvement en sa faveur, parce que le Gouverneur & le Prevôt des Marchands avoient fait occuper & barrer toutes les rues, il convint, après quelques pour-parlers, de rendre la Bastille, sur la parole que le Duc & plusieurs autres lui donnerent, de lui laisser la vie sauve. Néanmoins, lorsqu'il se fût retiré dans son logis, il y fut attaqué la même nuit, & obligé de se sauver par-dessus les toits, avec beaucoup de peine & de danger. Quelques jours après, ce scélérat s'enfuit sécrétement de Paris, pour aller vivre ailleurs.

Il chatie les coupables.

Dès que Bussi fut sorti de la Bastille, le Duc en donna le gouvernement à Dubourg, homme brave, & dont il étoit sûr, & y mit une garnison suffisante, pour la préserver de tout danger à l'avenir. Maître de la Bastille, il détacha le lendemain matin, Vitri, avec sa Cavalerie, tandis que les rues étoient bien gardées, & la Bourgeoisie sous les armes, & fit arrêter dans leurs maisons, le Commissaire Louchard, Emmenot, Capitaine de quartier, Barthelemi Auroux, Colonel du quartier des Carmes, & l'Avocat Ameline. Le Conseiller Cromé s'étoit évadé sécrétement, après avoir demeuré trois jours déguisé en soldat, & caché parmi

(a) On ne fut point obligé d'en venir là avec Bussi qui remit la Bastille à Vitry, sur la seule promesse de n'etre point recherché pour la mort du Président Brisson. *Voyez le P. de Thou.*

Henri IV. 1591.

les Espagnols qui étoient en garnison dans Paris, il passa en Flandres, où il traina une vie misérable. Les quatre autres, comme les plus coupables d'entre les Seize, furent étranglés le lendemain, par le Bourreau, dans une salle du Louvre, & ensuite leurs corps exposés en public à des potences. Le Duc crut que cette exécution suffisoit pour rétablir son autorité & sa réputation, sans repandre le sang de tant d'autres mutins coupables du même crime. Cet acte de sévérité jetta la consternation parmi les Prédicateurs & les Docteurs; mais comme il ne vouloit ni se priver de leur appui, ni user d'une rigueur, qu'on pourroit interprêter en mauvaise part, ni causer un désordre capable de mettre la division dans son parti, il se rendit en personne dans l'Eglise (a) de Sorbonne, où il assura en termes graves & modérés les Docteurs de ses bonnes graces & de sa protection, & leur dit, qu'en conséquence de la valeur & de la fermeté que les Parisiens avoient marquée par le passé, il leur pardonnoit la revolte & la conspiration qu'ils venoient de tramer, & pour témoigner que c'étoit en considération des Docteurs, il fit publier un Edit portant, qu'après avoir satisfait à la Justice par le supplice des quatre séditieux, il pardonnoit à tous les autres, & ensevelissoit tout le passé dans le silence & dans l'oubli. Il excepta néanmoins de cette amnistie le Conseiller Cromé, Adrien Cocheri & le Greffier, qui avoit signé la sentence rendue contre le Président Brisson. Ces scélérats périrent depuis misérablement de diverses manieres. En même temps, sachant par experience, combien étoient pernicieuses les assemblées secretes & particulieres, faites sans être autorisées par les Magistrats, il défendit, sous peine de la vie, de tenir soit au dedans, soit au dehors de Paris aucun autre Conseil que celui de l'Union, où l'on appelleroit les Magistrats légitimes. Ces Edits que le Parlement enregistra tout d'une voix,

Et rétablit le bon ordre.

(a) Le Duc de Mayenne ne s'y transporta point, mais fit dans son propre Hôtel cette réponse au Docteur Boucher, Curé de S. Benoist, qui dans une harangue violente & séditieuse qu'il fit au Duc, osa qualifier de Martyrs les quatre scélérats, qui venoient d'être pendus. *Remarq. sur Davila, pag. 19.. Voyez aussi le Journal de Henri III. An.* 1591

Henri IV. 1591.

abatirent la tyrannie des Seize, & arrêterent encore quelque temps les projets & les complots des Miniſtres d'Eſpagne.

Lorſque le Duc de Parme apprit le détail de cette émeute de Paris, il témoigna beaucoup de mécontentement de ce qu'avoient fait les Seize, & déſapprouva hautement l'indiſcrétion des Miniſtres d'Eſpagne, qui pour gagner les eſprits de la lie du Peuple, mécontentoient & indiſpoſoient le Duc de Mayenne, maître des troupes & des forces du parti, & ſans le ſecours duquel on ne devoit eſperer rien d'avantageux. Il proteſta à Rône; qu'il n'avoit eu aucune part à ces manœuvres, approuva le châtiment que le Duc de Mayenne avoit fait de quelques ſéditieux & ſa modération à pardonner aux autres : & lorſque le Duc de Guiſe vint le trouver à Valenciennes, il le reçut, à la vérité, avec toute la diſtinction imaginable, mais il refuſa de traiter de la moindre choſe avec lui, ſans la préſence & le conſentement de ſon oncle. Il voyoit que tous les autres Chefs de la Ligue étoient mal appuyés, qu'il n'y avoit aucun fonds à faire ſur le peuple; que la Nobleſſe dépendoit des volontés du Duc, que les Places fortes étoient entre les mains de ſes confidens, & que lui ſeul, par ſa prudence & ſa valeur, étoit capable de faire agir tous les autres. Ainſi il n'étoit pas d'avis de l'aigrir ou de le réduire au déſeſpoir, on l'avoit déja comme forcé de ſigner une convention avec le Duc de Lorraine, d'ailleurs il étoit certain que le Duc de Mayenne feroit ſon accommodement avec le Roi, dès qu'il ſentiroit qu'il ne pourroit plus ſoûtenir ſa dignité, ni le rang qu'il occupoit, & le Duc de Parme ne doutoit pas que le reſte des François ne ſuivit bien-tôt l'exemple & la conduite du Chef. Ainſi il voyoit évidemment que, pour ſuivre ſon premier plan, il falloit agir lentement & avec addreſſe, ne pas expoſer tout à une ruine certaine par des réſolutions téméraires, & ſurtout éviter d'effaroucher les François & de leur inſpirer de l'ombrage. Il en écrivit ſur ce ton en Eſpagne, & donna les mêmes avis aux Miniſtres Eſpagnols qui réſidoient en France, quoiqu'on penſât bien différemment à Paris & à Madrid. Le Conſeil d'Eſpagne ſur-

tout imaginoit, qu'en envoyant de foibles secours dans diverses Provinces, on débaucheroit au Duc de Mayenne une infinité de ses partisans, & qu'on entretiendroit & traîneroit la guerre en longueur avec plus d'avantage & moins de dépense. C'étoit par cette raison qu'ils avoient accordé quelques troupes au Duc de Joyeuse en Gascogne, afin qu'il pût soûtenir la guerre dans cette Province voisine des Pyrenées. Par le même motif ils avoient envoyé au Duc de Savoye trois mille hommes de pied & trois cent mille ducats, pour entretenir la guerre en Provence & en Dauphiné, & le Régiment d'Aquila en Bretagne, pour attacher le Duc de Mercœur à leurs intérêts.

Ce dernier secondé par ce renfort, & poussant ses avantages dès le commencement du Printemps de cette année, avoit presque chassé de la Province le Prince de Dombes, qui à son tour, après la jonction des Anglois débarqués à Brest, rendit la partie si égale, qu'après différentes actions qui ne décidoient de rien, les deux armées se trouverent enfin en présence. Le Duc de Mercœur étoit fort en Cavalerie legere commandée par le Marquis de Belle-Isle fils du Maréchal de Retz, son Infanterie n'étoit pas moins bonne, & le Régiment Espagnol dont nous avons parlé, aussi propre à bien combattre en campagne, qu'à défendre les places, en composoit l'élite. Le Prince de Dombes au contraire avoit beaucoup de Noblesse & l'emportoit en Gendarmerie, mais son Infanterie composée d'Anglois nouvellement enrôlés, & d'Arquebusiers François, n'étoit pas comparable à celle de la Ligue. Par cette raison, quoique les deux armées ne fussent qu'à cinq cent pas l'une de l'autre, le Duc demeuroit campé & retranché dans des lieux escarpés & couverts de bois, où l'Infanterie avoit plus d'avantage, & le Prince tenoit la plaine où ses escadrons pouvoient s'étendre & se déployer à leur gré. L'un & l'autre ne vouloient point abandonner leur avantage. Après être ainsi demeuré en présence trois jours, durant lesquels il s'engagea divers escarmouches, les deux armées prirent le parti de se retirer, & de marcher chacune de leur côté, pour attaquer différens postes. Le Roi ayant alors envoyé en Bretagne la

HENRI IV. 1591.

Nouë, avec le titre de Lieutenant Général, à la tête de huit cens Allemands, pour aider le Prince à soûtenir la guerre dans cette Province, ils résolurent avec ce renfort d'Infanterie, de marcher de nouveau aux ennemis, & de les défaire, s'ils en trouvoient l'occasion : mais il étoit difficile de les joindre.

Le Duc de Mercœur, Général prévoyant & judicieux, ne vouloit pas hazarder tout ce qu'il possedoit dans cette Province. Soûtenu des forces & de l'argent d'Espagne, il ne songeoit qu'à fatiguer les ennemis. La Nouë, de son côté, moderant par sa prudence & ses sages conseils la vivacité du Prince de Dombes, n'étoit pas d'humeur de risquer une action générale, à moins qu'il n'y vît un avantage évident. Après quelques legers combats & diverses tentatives pour attirer l'ennemi en raze campagne, le Duc alla enfin attaquer St. Maximin, & le Prince forma le siége de Lamballe. Il battit la place & y fit une brêche assez large, la Nouë voulut la reconnoître en personne aussi-bien que les remparts, mais il fut blessé à la tête d'un coup d'arquebuse, dont il mourut quelques jours après. Dans une expédition peu importante, comme il arrive souvent, il trouva la mort qu'il avoit bravée dans tant d'entreprises si glorieuses & si difficiles. Le Roi nomma Lavardin pour le remplacer en Bretagne. Cet Officier suivit le même plan que la Nouë, & quoiqu'il se livrât dans toute la Province de très-fréquens combats, avec différens succès, on n'en vint jamais à une action générale, le Prince de Dombes se contentant de maintenir le parti du Roi dans un pays si vaste où il étoit inférieur aux ennemis.

Les affaires du Roi prenoient un tour plus heureux en Dauphiné. Quoique le Duc de Savoye, infatigable de corps & d'esprit, fit les plus grands efforts dans cette Province, tant avec l'élite de ses troupes, qu'avec celles d'Espagne, qui étoient considerables, néanmoins la meilleure partie du pays tenoit pour le Roi, sous un Général prudent, actif & brave, qui suppléoit souvent par la ruse à ce qu'il ne pouvoit exécuter de vive force, & qui, depuis la déroute de Pontcharra, avoit chassé presqu'entierement les

Ligueurs

Ligueurs du Dauphiné, & transporté le théâtre de la guerre dans les Etats mêmes du Duc de Savoye. Au contraire les armes de ce Prince étoient plus heureuses en Provence; Marseille, sans être entierement livrée à lui, étoit absolument dévouée à la Ligue, ainsi que les villes d'Aix, Arles & plusieurs autres places importantes. Ses troupes, après la prise de Berre, faisoient trembler tout le pays, & le Comte Martinengue, qui s'étoit emparé de plusieurs Bourgs & Châteaux, couroit, sans trouver d'obstacles, tout le pays qui s'étend le long des côtes de la Méditeranée. Enfin il assiégeoit & battoit furieusement Vinon. La Valette résolut de montrer plus d'audace qu'il n'avoit de forces, & aima mieux risquer dans un combat le sort de la Province, que de s'affoiblir en détail en se battant continuellement en retraite. Il marcha vers la place assiégée à la tête de sept cent chevaux & de douze cent fantassins au plus. Il partagea ses troupes en quatre corps, dont le dernier qui formoit la reserve, devoit soûtenir tous les autres sous les ordres du Vicomte de Gouvernet, & marcha droit aux ennemis pour les attaquer en rase campagne.

Les Savoyards avoient levé le siége, & après avoir passé un ruisseau (a) qui les séparoit des Royalistes, ils s'avancerent en bon ordre pour les combattre. L'action répondit à la bravoure des Généraux. On combattit durant quelques heures avec un courage & un acharnement égal de part & d'autre, mais le Vicomte de Gouvernet étant survenu avec son escadron frais, & que la Valette avoit reservé pour derniere ressource, dans une action si décisive; les Savoyards déja fatigués d'un si long combat, commencerent à céder du terrain aux troupes fraiches du Vicomte, qui chargerent brusquement. Le reste des escadrons de la Valette encouragé par ce succès, poussa les ennemis, & les obligea de s'enfuir à toute bride au-delà du ruisseau. Les Royalistes les y auroient poursuivis & défaits totalement, si la perte qu'ils avoient faite eux-mêmes ne les eût forcé de cesser

(a) Le Verdon.

le combat. Pendant ſa plus grande chaleur la garniſon de Vinon fit une vigoureuſe ſortie, & tomba ſur les troupes qui gardoient les batteries des Savoyards, qu'elle mit en déroute. Elle encloua auſſi quelques pieces de gros canon, brûla quantité de munitions & fit pluſieurs autres dégâts. Cette déroute arrêta les conquêtes du Duc de Savoye & rétablit pour un temps les affaires du Roi en Provence.

La guerre ſe faiſoit avec la même chaleur dans le Comté de Genêve. Sancy qui réſidoit à Baſle, pour obtenir de ce Canton quelques levées de Suiſſes, ayant eu avis qu'on faiſoit paſſer cent mille ducats du Milanez en Allemagne, pour y lever des troupes, ſous la conduite d'une eſcorte très-peu nombreuſe, lui dreſſa une embuſcade dans la forêt de Baſle. Il s'empara de cette ſomme, & s'étant rendu à Genêve, il s'en ſervit pour lever un Régiment de Suiſſes du Canton de Berne. Il arriva encore dans cette ville trois cent chevaux levés à Veniſe par de Maiſſe Ambaſſadeur du Roi auprès de la République. Ils étoient commandés par Pauſanias Braccio Duro; par le Comte Mutio Porto de Vicence, & par le Capitaine Nicolas Naſi Florentin. Avec ces troupes, Sancy avoit repris en peu de temps tout le Comté de Genêve, & s'étoit avancé pour attaquer les poſtes occupés par les Savoyards. Dans l'attaque d'un de ces poſtes nommé Boringes, quelques compagnies de Napolitains & de Milanois des troupes d'Eſpagne envoyées au ſecours du Duc de Savoye, en ſortirent pour enfoncer les ennemis, mais la Cavalerie Italienne, qui brûloit de ſe ſignaler, les chargea bravement, les mit en déroute & les diſſipa, & Boringes fut obligé de ſe rendre à diſcretion. Dom Amedée de Savoye raſſembla ſes forces, & marcha pour réprimer les courſes des ennemis. Les deux armées s'approcherent; celle de Genêve renvoya dans cette ville ſa groſſe artillerie, & ſe campa dans un poſte avantageux; le gros de l'armée occupant le ſommet d'une colline, & l'avant-garde un bois. Les Royaliſtes n'y firent qu'une legere réſiſtance, & ſe retirerent en pliant vers le reſte de leur armée, qui étoit rangée en bataille ſur le ſommet de la colline; mais la Cavalerie Italienne qui deſcendit dans la plaine chargea

vigoureusement, & repoussa l'avant-garde des ennemis, en leur tuant bien du monde, & les obligeant de rejoindre aussi le gros de leur armée presque diminuée de moitié.

Le Duc de Savoye prévoyant que ses troupes feroient peu de conquêtes dans le Comté de Genêve plein de défilés très-forts, & qu'au contraire elles couroient risque d'y essuyer des échecs, en voulant faire tête aux Genevois, commanda sur ces entrefaites au Prince Amedée, de se borner simplement à défendre la Savoye, jusqu'à ce que les troupes auxiliaires de Genêve se fussent séparées, ou qu'on les eût rappellées ailleurs. Il ne se trompa pas dans ses espérances. Guitri, qui commandoit les François & la Cavalerie Italienne, voyant les Savoyards retirés chez eux & sur la défensive, résolut d'aller au secours du Maréchal d'Aumont, qui avoit beaucoup de peine à résister en Bourbonnois au Duc de Nemours, dont la valeur & l'audace faisoient redouter ses armes dans tous les cantons voisins de son Gouvernement. La guerre se fit encore foiblement de ce côté là. Le Maréchal tenta d'assiéger Autun, place forte, dont la garnison nombreuse infestoit tout le païs d'alentour. Après plusieurs assauts & diverses tentatives, le Duc de Nemours l'obligea d'en lever le siege, avec une perte assez considérable. Dans le temps même que le Duc de Mayenne étoit occupé de la sédition de Paris, il se donna un grand combat près de Cahors; où le Marquis de Villars, qui commandoit le parti de la Ligue & le Duc de Vantadour Chef des Royalistes en vinrent aux mains, accompagnés de quantité de Noblesse de part & d'autre & d'une Infanterie assez nombreuse. Après deux heures d'un combat très-vif, les Royalistes demeurerent enfin victorieux, les ennemis perdirent six cent hommes, & entr'autres, plusieurs Gentilhommes distingués. Ils abandonnerent le champ de bataille & leurs bagages aux Royalistes, qui poursuivant leur victoire, prirent Cadenet, place très-forte & plusieurs autres moins importantes. Dans toutes ces actions le Capitaine Vivans & Themines signalerent leur valeur, & contribuerent plus que personne à la défaite des Ligueurs & à la prise des postes dont on vient de parler.

HENRI IV. 1591.

Le Roi passe en Normandie pour former le siege de Rouen.

Pendant que l'on combattoit de la sorte avec divers succès dans les autres Provinces du Royaume, le Roi marchoit avec toute son armée vers la Normandie, résolu d'assiéger Rouen, tant pour accomplir la promesse qu'il avoit faite à la Reine d'Angleterre, ou de lui donner quelque pouvoir dans cette ville, ou de lui céder quelqu'autre port, que dans le dessein de soûmettre entiérement cette vaste & riche Province. Rouen & le Havre-de-Grace étoient presque les seuls postes importans qui n'y tenoient pas pour lui, & leur prise, outre les avantages qu'elle lui eût procuré du côté des tailles & des impôts qu'on en tireroit, devoit le rendre encore entiérement maître d'un païs vaste, rempli de grandes villes, d'un nombre infini de Châteaux, de Noblesse & de peuple, très-abondant en vivre & situé de maniere, que d'un côté les secours d'Angleterre pouvoient y aborder fort aisément, par l'Océan, & que de l'autre, on touchoit presque Paris, qu'on privoit de la Navigation de la Seine très-importante dans la circonstance présente. Le Roi donna donc toute son attention à cette entreprise. Il avoit laissé le Maréchal de Biron en Normandie avec une partie de ses troupes, lorsque lui-même marchoit vers la Lorraine, avec ordre exprès de tâcher de s'emparer de tous les postes voisins de Rouen, & de faire les plus grands magasins qu'il pourroit, de vivres, de munitions & des autres choses nécessaires pour former le siege de cette place. Biron, après la prise de Louviers, où il trouva une prodigieuse quantité de grains, qu'il eut soin de faire mettre en reserve, attaqua & prit Gournay. Puis passant dans le Païs de Caux, il emporta Caudebec, place située sur la Seine entre le Havre-de-Grace & Rouen. Il s'empara aussi d'Eu, situé sur le grand chemin de Picardie. Maître de la campagne par ces conquêtes, il s'étoit occupé à former des magasins, en faisant resserrer des bleds à Evreux, à Ponteau-de-Mer & surtout au Pont de l'Arche, poste plus voisin de Rouen. Il faisoit fabriquer à Caën une grande quantité de tentes & de draps pour les troupes, & ramasser à Dieppe des munitions & tous les outils de fer nécessaires pour ce siege. Dans toutes ces villes on faisoit ces préparatifs

avec beaucoup d'ordre & de soins, sans éclat toutefois & sans se donner des mouvemens extraordinaires. Néanmoins il n'y avoit personnne dans le parti contraire, qui ne s'apperçût que toutes ces dispositions annonçoient le siege de Rouen. Le Duc de Mayenne sûr que tel étoit le dessein du Roi, ne donnoit pas moins d'attention aux préparatifs nécessaires pour la défense de cette place, & afin de la rendre célébre, il y avoit envoyé Henri de Lorraine, son fils, pour y donner les ordres nécessaires, rassurer le peuple, & lui donner parole qu'il ne manqueroit pas de secours.

Villars défend cette place avec un grand nombre de Soldats & d'Officiers d'élite.

Villars, Seigneur d'une très-grande bravoure, & zelé partisan du Duc de Mayenne, étoit chargé du soin de tout le militaire, & de la défense de la ville : il y étoit venu du Havre de Grace, place très-bien fortifiée par les derniers Rois, dont il avoit laissé le commandement à Guyon, Provençal, comme lui. Il avoit amené à Roüen trente-deux pieces de canon, de différens calibres; avec tous les attirails pour les servir, qu'il fit remonter par la Seine, sur de gros vaisseaux. Il y conduisit aussi six cent chevaux du païs, & douze cent fantassins Provençaux, du nombre de ceux qui avoient long-temps servi sous lui, dans ces quartiers. La connoissance des belles-lettres, dont il avoit l'esprit orné, lui inspiroit des sentimens élevés, une longue expérience dirigeoit ses conseils, par les regles de la prudence & de la sagesse. Sachant combien la discipline exacte produit d'avantages à la guerre, & voulant que tout s'exécutât avec ordre, sous la direction de Chefs intelligens, & que chacun sût ce qu'il y avoit à faire, & s'en acquittât bien, il fit assembler les Principaux du Clergé & du Parlement, les Officiers de la Bourgeoisie, & ceux des troupes, & distribua à chacun sa part des travaux & des fonctions nécessaires pour soutenir le siége. Il chargea la Londe, vieux Capitaine très-connu dans la ville, où il avoit demeuré long-temps, des fonctions de Sergent Major. Il confia la défense de la montagne & des forts de sainte Catherine, qui étoient les postes les plus importans, au Chevalier Picard, avec son Régiment, & deux cent Mousquetaires comman-

Henri IV. 1591.

dés par (a) Geſſan. Au vieux Palais, ſitué entre la porte Cauchoiſe & la Seine, du côté de l'Occident, il poſta Bocquemare, premier Préſident du Parlement, avec cent Suiſſes & trois cent François. Au vieux Château, avec le quartier voiſin, vers le Nord-Oueſt, il mit le Chevalier d'Oiſe, ſon frere, à la tête des Régimens du Colonel Boniface, & du Commandeur de Grillon. Du côté de l'Occident, qui regarde le Faubourg de St. Sever, ſitué au-delà de la riviere, il poſta le Capitaine Jacques Argenti Ferrarois, avec ſon Régiment. Charles Siginolfi, Napolitain, Ingénieur très-habile, commandoit l'artillerie. Le Capitaine Bazin étoit chargé des feux d'artifice, qu'on fabriquoit en très-grande quantité : & à chaque porte de la ville, pour plus grande ſûreté, & pour faire honneur aux Magiſtrats, il avoit placé un des Préſidens, & un des plus anciens Conſeillers du Parlement. La Bourgeoiſie étoit diviſée en dix compagnies, commandées par autant de Colonels qu'elle avoit choiſis : huit de ces compagnies gardoient huit baſtions, ou boulevards terraſſés, qui flanquoient l'enceinte de la Ville, & les deux autres montoient la garde ſur la grande place. Dans le Palais, où l'on rend la juſtice, il y avoit deux cent Suiſſes, & deux cent Arquebuſiers François, prêts à ſe porter par-tout où il en ſeroit beſoin. Le Gouverneur avoit encore fait armer quelques bâtimens legers, montés de petites pieces d'artillerie, & de vingt ſoldats chacun. Ils occupoient le haut & le bas de la riviere, ſous les ordres d'Anquetil, & devoient y faire des courſes, pour arrêter les batteaux, & prendre les beſtiaux, ou les autres denrées, qu'ils trouveroient ſur les bords de la Seine, afin d'entretenir toujours l'abondance dans Roüen. Deux Conſeillers au Parlement, & deux Echevins aſſiſtoient à la diſtribution du pain, & le vieux Seigneur de Courſi préſidoit à celle des munitions. Dans cet ordre ſi bien entendu, & parfaitement exécuté par la vigilance du Gouverneur, & par l'expérience de tous ceux qui le ſecondoient, les choſes ſe paſſerent avec tant de tranquillité & de bonheur, que,

(a) Aymar de Chattes de Geſſan, Gouverneur de Dieppe pour le Roi, Couſin du Commandeur de Chattes,

pendant tout le cours du ſiége, il n'arriva point le moindre déſordre, & que perſonne ne ſouffrit de la diſette des vivres, dont le prix ne fut gueres plus haut que de coutume.

Siege de Rouen.

Le Maréchal de Biron, de ſon côté, qui, après avoir reçu trois mille fantaſſins Anglois, débarqués au port de Boulogne, & commandés par le Comte d'Eſſex, ſe trouvoit fort de neuf a dix mille hommes d'Infanterie, & de dix-huit cent chevaux, vint le 11 de Novembre camper à Darnetal, à la vûe de Roüen, pour en commencer le ſiége. Le même jour, ſa Cavalerie fit des courſes dans toute la campagne, & juſques ſous les murailles de la Ville, & du fort de ſainte Catherine. Le Capitaine Boiſrozé, brave ſoldat, accompagné de deux cent chevaux, & le Colonel Boniface, à la tête de cinq cent hommes de pied, firent une ſortie par la Porte Cauchoiſe, & ayant d'abord attaqué la Cavalerie, & enſuite un Régiment Anglois, ils eſcarmoucherent vivement, durant quelques heures, au bout deſquelles, les deux partis las de combattre, ſe retirerent d'eux-mêmes, & ſans avoir remporté d'avantage de part ni d'autre. Néanmoins les aſſiégés ſe vanterent d'avoir aſſez bien commencé, parce que le Comte d'Eſſex y perdit un neveu, (*a*) qui, entraîné par ſon courage, dans l'endroit où l'eſcarmouche étoit la plus chaude, fut tué par Boiſrozé, d'un coup de piſtolet dans la gorge. D'un autre coté, Perdriel, avec deux cens chevaux, & le Capitaine Bazin, avec quatre cent fantaſſins, ſortirent par la porte de Martinville, & après avoir long-temps eſcarmouché contre les Chevaux-Legers Royaliſtes, commandés par François des Urſins, Seigneur de la Chapelle, ils furent contraints de ſe retirer, ſans néanmoins faire grande perte, parce que leur retraite fut favoriſée par le feu d'un baſtion voiſin. Le Maréchal de Biron fit retrancher les poſtes de Darnetal, afin que ſon armée campât, ſans craindre les allarmes des aſſiégés, qu'il voyoit faire ſi bonne contenance. Sans s'avancer vers la ville, il s'occupa, les jours ſuivans, à faire détourner le

(*a*) Edouard d'Evreux, fils du frere du Comte d'Eſſex.

Henri IV. 1591.

cours du Robecq, petite riviere, qui, traversant la campagne, & entrant dans la ville, y faisoit tourner onze moulins, à côté de la porte St. Hilaire : ce qui étoit d'une extrême ressource pour les assiégés. Il ne fut pas difficile d'en détourner le cours, & ç'auroit été une très-grande incommodité pour la Ville : mais Villars qui avoit prévû cet inconvénient, y avoit aussi pourvû, en faisant fabriquer quantité de moulins à bras, qu'on faisoit tourner par les paysans des environs, qui s'étoient refugiés dans Roüen, aux approches de l'Armée Royale.

Pendant qu'on travailloit à détourner le Robecq, le Maréchal, qui savoit aussi-bien user de stratagêmes, que combattre à force ouverte, avoit lié une intelligence dans la ville, avec le Capitaine Graveron, qui devoit lui livrer la porte de Beauvais, où il étoit de garde. Cet Officier en traitoit, par l'entremise d'un de ses parens, domestique du Maréchal, & qui, pour cet effet, étoit entré déguisé dans Roüen, plusieurs fois, avant le siége. Graveron découvrit toute l'intrigue au Gouverneur, qui lui donna ordre d'attirer de nuit les ennemis dans une embuscade : mais il ne sut pas feindre assez bien, l'artifice fut découvert, & cette intelligence demeura inutile, sans grande perte de part ni d'autre. Le lendemain, le Chevalier Picard sortit du fort Sainte-Catherine, pour escarmoucher. Le Comte d'Essex sortit aussi du bois de Thuringe, avec ses Anglois, pour le même sujet. Ils s'attaquerent d'abord de paroles, avec chaleur. Le Chevalier reprocha aux Anglois, que, manquans de courage, pour vanger la mort du neveu de leur Général, ils avoient recours à la trahison. On en vint aux injures & aux démentis. Après l'escarmouche, un Trompette Anglois, envoyé par le Comte d'Essex, vint défier au combat le Marquis de Villars. Le Chevalier Picard, qui avoit commencé la querelle, répondit au défi du Trompette, mais la chose n'alla pas plus loin. Le Comte ne voulant se battre que contre le Gouverneur, qui, de son côté, ne refusa point le défi, mais remit le duel à un autre temps, où il ne seroit plus chargé de la défense de Roüen, qui l'intéressoit préférablement à tout, parce qu'il s'y agissoit

de

de la cauſe publique. Tout le mois de Novembre ſe paſſa en eſcarmouches & en combats continuels : le Maréchal s'occupa principalement à fortifier & faire retrancher ſes quartiers, à faire voiturer l'artillerie, les vivres & les munitions, en attendant que le Roi s'approchât de Roüen, avec le reſte de ſon armée.

Ce Prince arriva au camp, le treize de Décembre, & envoya d'abord un (a) Heraut, chargé d'une lettre, pour ſommer la place. Les aſſiégés répondirent fierement, & dès le lendemain on commença à travailler aux approches. Le Roi prit ſon quartier à Darnetal, avec le Maréchal de Biron; la plus grande partie de la Nobleſſe, attachée à ſes intérêts, & les Suiſſes ſoutenus en flanc par le Régiment des Gardes, occupoient le front de ce quartier. Le Vicomte de Turenne, que nous appellerons déſormais le Duc de Bouillon, à cauſe de ſon mariage, étoit campé à la droite du Roi, avec la Cavalerie & l'infanterie Allemande, & s'étendoit fort au loin dans les villages voiſins, ſitués ſur le chemin de Dieppe. L'Infanterie Françoiſe, qui venoit de perdre Châtillon, ſon Colonel général, mort de maladie, étoit commandée par divers Colonels d'une haute réputation, & campoit à côté des Allemands, ſur la droite du quartier du Roi, vis-à-vis de la porte Cauchoiſe, & de celle de Beauvais. L'Infanterie Angloiſe étoit à la gauche du Roi & des Suiſſes, retranchée près du bois de Turinge, & oppoſée à la porte St. Hilaire, & à la montagne de Sainte-Catherine. A leur gauche les Chevaux-Legers, commandés par le Baron de Givri, & par la Chapelle, s'étendoient ſur le chemin qui conduit au Pont-de-l'Arche, & à Paris. Le Comte de Soiſſon, & le Capitaine du Rolet avoient leurs quartiers vis-à-vis le Faubourg de St. Sever, au-delà de la Seine, ſur laquelle on avoit jetté un pont de batteaux.

Evénemens du ſiege de Rouen.

La Ville étoit ainſi inveſtie de toutes parts, & les Royaliſtes n'avoient ni avantage à tirer, ni danger à craindre des Fauxbourgs, le Gouverneur les ayant fait brûler, aux pre-

(a) Le Roi l'avoit envoyé de Vernon dès le commencement de Decembre. *De Thou, Liv. CII.*

Henri IV. 1591.

mieres approches de l'ennemi. Le Roi commanda au Colonel Saint-Denis, de prendre poste dans l'Eglise de Saint André, qui seule, quoiqu'endommagée, avoit échapé de l'incendie, parce qu'elle étoit bâtie de pierres de taille, mais il s'apperçut bientôt que Villars avoit prévû l'avantage qu'on en pouvoit tirer contre lui, & y avoit pourvû très-à-propos. On découvrit deux coulevrines énormes, mises en batterie sur un Cavalier élevé dans la place, qui foudroyoient ce poste. A peine les Royalistes l'eurent-ils occupé, qu'ils furent forcés de l'abandonner : cette tentative demeura donc inutile, & le Roi commença à faire ouvrir deux tranchées : l'une, par les Anglois, & qui partoit du bois de Turinge, pour approcher de la montagne Sainte-Catherine, & l'autre, à laquelle l'Infanterie Françoise travailloit alternativement, pour déboucher vis-à-vis la porte St. Hilaire. Outre les remparts & les fortifications ordinaires, auxquelles travailloient jour & nuit un grandnombre de Pionniers, qui avoient en peu de temps terrassé la Porte S. Hilaire, élévé à côté un cavalier très-haut, rempli le fossé de casemates & fortifié la contrescarpe de petits ravelins, Villars avoit encore fait tirer un retranchement de dix-huit à vingt-pieds de hauteur en avant des forts Ste. Catherine, où le Roi dirigeoit sa principale attaque ,& l'avoit flanqué de deux ravelins seulement, pour y placer des Mousquetaires, sans épaulement, sans angles & sans retirades. Au-devant de ce rétranchement il avoit fait creuser un fossé de 30 pieds de largeur & de 10 de profondeur, comme un ouvrage très-propre à arrêter la premiere fougue des Assiégeans.

Malgré ces fortifications, Villars qui se voyoit à la tête d'une garnison leste & nombreuse, composée de cinq mille fantassins & de douze cent chevaux, sans compter les Bourgeois toûjours prêts au service militaire, résolut de harceler les ennemis par de grosses & fréquentes sorties, afin de retarder leurs travaux. Il jugea que sa résistance deviendroit utile à la place,en interrompant par ce moyen les travaux du siége, & célébre par la gloire & réputation qu'il y acquereroit par d'heureux succès. Ainsi à peine les Royalistes avoient-ils ouvert leurs tranchées, que cinq

Compagnies d'Infanterie, soûtenues par Boisrozé avec six vingt chevaux, firent une sortie par la Porte Cauchoise. Trois cent Provençaux, armés de corcelets, de hallebardes & de pertuisannes & secondés par cent Arquebusiers François, sortirent aussi du poste de Ste. Catherine, & tomberent vigoureusement, de toutes parts, sur ceux qui travailloient aux redoutes. D'un côté les Anglois, & de l'autre les Colonels S. Denis, la Luzerne & Parabere volerent au secours des Travailleurs, & on se livra un combat si vif des deux côtés, qu'il dura plus de trois heures avec un carnage horrible. Enfin le Baron de Biron survint avec un corps de quatre mille Allemands & deux gros de Cavalerie, il repoussa les Assiégés, qui y perdirent plus de quarante hommes, & entr'autres S. Sulpice, mais les Royalistes en laisserent plus de deux cent sur la place. Les Pionniers furent extrêmement effrayés de cette attaque, & n'avançoient plus que lentement; le mauvais temps, les pluyes excessives, une neige abondante, la dureté de la glace, rétardoient encore les travaux. Au contraire les Assiégés, logés commodement & à l'abri, n'éprouvant pas les mêmes obstacles, ne discontinuoient pas leurs travaux. On les voyoit tous les jours éléver des cavaliers, des casemates, des rétranchemens & des boulevards. Leurs sorties vgoureuses & faites à propos, obligeoient les Royalistes à être presque toûjours sous les armes, ce qui fit éclatter la prudence & la valeur de Villars. Quoiqu'il ne pût agir comme il auroit souhaité, parce qu'il étoit boiteux, il vouloit néanmoins se trouver à tous les combats, montant tantôt un bidet & tantôt un cheval de bataille, reconnoissant les postes par lui-même, donnant ordre à tout & encourageant, par sa présence, ses gens à bien faire. Parmi les plus courageux, & de l'aveu des Royalistes, à qui ils en avoient donné des preuves, on comptoit les Capitaines de Boisrozé & Bazin, & le Curé de Goville, plus propre au métier des armes, qu'aux fonctions Ecclésiastiques. C'étoit un homme d'une audace demesurée, méprisant tous les dangers, toûjours à la tête des troupes dans les sorties, & qui ne combattoit jamais seul à seul contre quelqu'un des en-

Henri IV. 1591.

nemis, qu'il n'en demeurât victorieux, au grand applaudissement de ceux de son parti.

Enfin on perfectionna la tranchée qu'on avoit ouverte du côté de Ste. Catherine, quoiqu'elle fut fort étroite & flanquée seulement de trois redoutes, elle étoit du moins protegée à droite par une grande batterie de quatorze canons, & à gauche par une de sept pieces, mais pointées si loin de la place, que les artilleurs ne se donnerent pas la peine d'en remplir les gabions. A la faveur de ces deux batteries, on poussa la tranchée jusques sur la contrescarpe du nouveau retranchement. Comme il étoit trop exhaussé, & que, par la faute de l'Ingénieur Anglois, la tranchée s'avançoit trop en ligne droite à son débouché, on perdoit une infinité de monde par le feu terrible de mousqueterie que faisoient continuellement les ennemis de derriere le parapet de la contrescarpe. Il falloit donc nécessairement les déloger, ce qu'on ne pouvoit faire en plein jour, parcequ'ils étoient défendus par la courtine, d'où des mousquetaires rangés en bon ordre tiroient sans cesse sur les assiégeans. Le Roi y vint en personne avec trois cent gentils-hommes soûtenus de quatre cent arquebusiers d'élite, & y fit donner un assaut furieux dans la plus grande obscurité de la nuit. Les assiégés ne purent le soûtenir, & abandonnerent la contrescarpe, & en défilant à droite & à gauche, ils se retirerens dans le fossé à la faveur des fortifications. Roger Williams Colonel très-brave, s'empara de la contrescarpe avec huit cent Anglois, & ayant fait promptement apporter des gabions, il travailla toute la nuit à se couvrir & à s'établir sur le bord du fossé; mais la nuit suivante Villars ayant posté mille mousquetaires sur la courtine avec ordre de tirer sans relâche, malgré l'obscurité, droit aux angles de la contrescarpe, fit avancer le Capitaine Basin & le Chevalier Picard avec quatre cent soldats Provençaux, & à leur tête soixante gentils-hommes armés de toutes pieces & couverts de rondaches. Ces soldats attaquant le même côté par où ils s'étoient retirés la nuit précédente, reprirent vaillamment ce poste & en chasserent les Anglois, qui, foudroyés par une grêle de mousquetades, n'osoient se hausser pour

manier leurs piques. Vivement irrités de cet échec, ils firent leurs dispositions les deux jours suivans, & la nuit du troisiéme, ils attaquerent si brusquement la contrescarpe en présence du Roi, qu'ils chasserent ceux qui la défendoient, s'y logerent, s'y fortifierent, & s'y couvrirent avec une extrême promptitude. La tranchée déboucha dans le fossé, l'avant dernier jour de l'an, & le lendemain on fit avancer deux batteries, l'une de quatorze canons qui tirerent contre le vieux fort, & l'autre de sept destinée à battre le nouveau. Quoiqu'elles tirassent tout ce jour-là avec un bruit épouvantable, & continuassent pendant toute la nuit, de peur de laisser aux ennemis le temps de réparer les brêches, elles firent néanmoins peu d'effet, parceque les forts étoient construits de terre-franche & nouvellement revêtus de gazon. D'ailleurs l'artillerie étoit plus basse que les forts, les coups ne portoient que mollement & faisoient très-peu d'impression.

Le second jour de l'année 1592, on commença à élever une plate-forme entre les deux batteries, pour y établir le canon & battre les forts à coup plus sûr. Les assiégés ne voulurent pas passer la nuit dans l'inaction; mais sortant entre la ville & la montagne, ils attaquerent les tranchées qui étoient à la contrescarpe du vieux fort, & ayant mis les gardes en désordre, ils en tuerent plus de soixante & enleverent plusieurs outils. Ils auroient même comblé tous les travaux, si le Colonel Williams, en les arrêtant en personne avec un petit nombre de ses gens, à la gorge d'une redoute, n'eût réprimé long-temps leurs efforts la pique à la main, secondé seulement de deux Capitaines, d'un Enseigne & d'un Sergent. Il soûtint si bravement le choc des assaillans, qu'un petit nombre de soldats qui travailloient plus avant, eurent le temps de faire une coupure dans la redoute. D'autres Anglois accoururent au bruit, au secours de leurs compatriotes, & soûtinrent d'abord la furie de l'attaque. Ensuite différens corps de l'armée arriverent successivement, & forcerent les assiégés d'abandonner leur entreprise & de se retirer. Cette retraite qu'ils firent avec honneur & bravoure ne termina

Henri IV. 1592.

pas néanmoins le combat, ils ne cesserent de fatiguer les Royalistes & de retarder l'effet de leur batterie, par le feu de leur canon & de grands mousquets à chevalet, par des feux d'artifices & d autres semblables machines. A la seconde tranchée qui regardoit la porte St. Hilaire, & d'où l'on déboucha le troisiéme jour de l'année, on dirigea une batterie de quatre canons & de deux coulevrines, qui fit peu d'effet, parceque la porte étoit terrassée. On résolut donc d'abandonner cette attaque, & d'en former une nouvelle vers la porte de Beauvais, qui est au-dessus de celle de St. Hilaire. Les Colonels François appuyoient cette résolution, parceque ce poste étoit plus commode & plus voisin de leurs quartiers. Mais pendant que les Généraux tenoient un conseil, que prolongea la diversité des avis, le Chevalier d'Oise fit une sortie par la porte Cauchoise, attaqua la tranchée, au débouché de laquelle il fit un très-grand carnage des soldats du Colonel St. Denis, privés alors de la bravoure & de la présence de leur Colonel, qui, pendant qu'on déliberoit d'abandonner ce poste, étoit allé prendre les ordres du Maréchal de Biron. Le lendemain on transporta l'attaque un peu plus bas, du côté que l'on avoit choisi, & les soldats François pousserent leurs travaux à l'envi de l'Infanterie Angloise, qu'ils voyoient déja logée sur la contrescarpe de Ste. Catherine. La tranchée fut perfectionnée en peu de jours. Ensuite on déboucha & l'on battit la porte avec sept canons; & sans attendre que la brêche fut fort élargie, le Colonel St. Denis se présenta pour y monter à l assaut. En même temps le Colonel de Piles, à la tête de son Régiment, déboucha de cette même tranchée, & fit appliquer plusieurs échelles à la courtine contigue à la porte de Beauvais. L'assaut fut furieux & soûtenu avec acharnement; mais comme la brêche étoit haute & étroite, & qu'on jettoit sans cesse du haut de la courtine des feux d'artifices, de grosses pierres, & de l'eau bouillante, sur les assaillans, ils furent contraints de se retirer avec perte de plus de soixante hommes. Cette action se passa le quatorze de Janvier.

Pendant que l'on combattoit ainsi courageusement de

ce côté-là, les troupes du Roi qui étoient campées au-delà de la Seine, vis-à-vis le Faubourg de St. Sever, & qui n'avoient ordre que d'empêcher les secours & les convois d'entrer dans la place, ne faisoient que des escarmouches légeres, où il y avoit peu de sang répandu. Dans un de ces petits combats, ils firent prisonnier (*a*) Landon, Lieutenant, qui servoit dans le Régiment du Commandeur de Crillon, & tâcherent de le gagner, & de tirer parole de lui, de leur ouvrir le Fort du Pont, situé sur la Seine, lorsqu'il y seroit de garde. Landon qui avoit autrefois servi sous le Capitaine du Rolet, & en avoit reçu quelque bienfait, feignit de consentir à la proposition. On le relâcha : il feignit encore de vouloir tenir sa parole, & la nuit du dix-huit de (*b*) Janvier, comme il étoit de garde, il donna aux Royalistes le signal, dont il étoit convenu avec eux. Ceux-ci l'ayant apperçû, le Capitaine du Rolet, à pied, mais armé de toutes pieces, & suivi de vingt Gentilshommes, & de trente Arquebusiers, s'approcha du fort, pour y entrer, tandis que le Comte de Soissons, & le reste de ses gens étoient sous les armes, prêts à le suivre. Mais Landon, qui avoit tout découvert au Gouverneur, apperçut à peine les premieres troupes des Royalistes, qu'il sortit du fort, avec soixante braves soldats, & chargea si vertement les ennemis, qu'épouvantés de cette attaque imprévue, ils prirent tous la fuite, à l'exception de Du Rolet, qui, faisant ferme, demeura prisonnier, sans que le Comte de Soissons, qui s'étoit avancé, pût arriver à temps pour le dégager. On entretint dans le même temps une intelligence plus réelle avec le Seigneur (*c*) de la Fontaine : elle fut découverte par Mauclerc, Avocat, qui logeoit avec lui : tous les complices furent arrêtés & pendus.

Cependant on travailloit de divers côtés, avec une activité extraordinaire, les soldats se piquans d'honneur d'a-

(*a*) M. de Thou le nomme *Langone* ou *Langonne*, il étoit Lieutenant du Capitaine Marc. *De Thou*, *Liv. CII.*

(*b*) Ce fut le 16 de Decembre précédent. selon M. *de Thou*, *Ibid.*

(*c*) Il étoit simple Sergent de la Compagnie du Capitaine S. Saturnin. *Voyez M. de Thou*, *Ibid.*

Henri IV. 1592.

chever leur entreprife. Déja l'émulation entre les Nations leur faifoit preffer les travaux; pour l'augmenter, le Roi forma une nouvelle attaque entre le fort de Sainte-Catherine, & la porte de Martinville, où il plaça trois mille Allemands, qui travaillerent auffi ardemment que les autres, à pouffer une tranchée jufques fur la contrefcarpe du foffé. Les Affiégés, de leur côté, encouragés par le fuccès de leurs forties, s'accordoient admirablement pour tout ce qui concernoit la défenfe de la place; excités par l'exemple du Gouverneur, qui mettoit la main à l'œuvre, & fe trouvoit par-tout, preffés enfin par la Londe, qui avec une vigilance infatigable, faifoit fans ceffe la ronde, & pourvoyoit à tous les befoins, ils travailloient fans relâche, tantôt à réparer les brêches faites par le canon, tantôt à élever de nouveaux forts, & de nouvelles cafemates, tantôt à difpofer les machines de guerre & les feux d'artifice, mais fur-tout ils étoient actifs à faire des forties, auxquelles les troupes reglées, & même les compagnies de Bourgeoifie fe portoient avec la plus grande volonté. Ils en firent deux en même temps le vingt-un de Janvier, l'une, par la porte Cauchoife, & l'autre, par celle de Martinville, & engagerent un furieux combat. Mais le Roi, qui faifoit pointer fécretement à côté de ces poftes quelques pieces de campagne, les repouffa avec cette artillerie, qui leur tua le Lieutenant (*a*) des Gardes du Gouverneur, deux Capitaines de Bourgeoifie, & plus de trente foldats.

Le combat du (*b*) vingt-trois fut beaucoup plus dangereux. Trois cent Cavaliers & mille Fantaffins fortirent par la porte Cauchoife, & fe féparerent en divers endroits; la Cavalerie marcha vers la plaine qui conduit droit à Darnetal, pour attaquer le Régiment des Gardes dans fon quartier: & l'Infanterie, pour marcher plus à couvert, entra dans le lit deffeché de la petite riviere de Robecq, tirant au bois de Turinge, & aux Anglois. Le combat commença vers

(*a*) Il fe nommoit de Maubec. Le combat où il fut bleffé mortellement ne fe donna que le 19. de Janvier felon M. *de Thou*, *Liv. CII.*

(*b*) Il ne fe donna que le vingt-fix. *Id. Ibid.*

le

le midi, & d'abord légerement, parce que Grillon, Mestre de Camp du Régiment des Gardes, avoit à peine pû rassembler cent soldats, & que les Anglois tirant foiblement & de loin, n'osoient se mêler avec les ennemis; mais à l'arrivée des Officiers Généraux, le combat s'échauffa. C'étoit moins une sortie, qu'une bataille. Le Baron de Biron, & François de Montmorency, Seigneur du Hallot, à la tête de deux escadrons de brave Noblesse, vinrent au secours de ces deux postes. Le Baron de Givry & la Chapelle vinrent aussi les renforcer, & Villars voyant le danger de ses troupes qui s'étoient trop avancées, sortit lui-même de la place, pour les secourir, à la tête des compagnies de Cavalerie de Boisrozé & de Perdriel. La Londe le suivit, avec le Régiment du Capitaine Jacques Argenti, & trois compagnies de Bourgeoisie. On combattit de toutes parts, comme dans une bataille rangée, avec beaucoup de danger & de sang répandu, à cause des renforts nombreux que recevoient les deux partis. Le Roi, qui étoit du côté de la batterie de Martinville, accourut suivi de quelques Cavaliers, en passant avec beaucoup de danger sur une chaussée très-étroite, construite pour arrêter le cours du Robecq. Il arriva sur le champ de bataille, où il apprit que du Hallot (*a*) blessé d'un coup de mousquet à la cuisse, avoit été transporté au quartier le plus voisin, & que le Baron de Biron, blessé au visage, quoique légérement, étoit en grand danger de la vie. Il fit avancer au secours de ses troupes le Duc de Bouillon avec un escadron de Réitres qui firent une charge si furieuse, que Villars y eût un cheval tué sous lui & fut blessé légérement à la main; plusieurs de ceux qui l'accompagnoient, furent renversés, & il eut beaucoup de peine à se retirer sous l'ar-

(*a*) François de Montmorenci du Hallot ne fut blessé que dans une autre sortie que les Assiégés firent le sept de Fevrier, & non dans celle du 26 de Janvier. Ce Seigneur périt d'une maniere bien funeste. Ses blessures l'ayant mis hors d'état de servir, il s'étoit retiré à Vernon pour y passer tranquillement le reste de ses jours. Christophe, Marquis d'Alegre, avec qui il avoit eu quelques demelés, alla le saluer dans sa retraite, sous le voile d'une sincere réconciliation, & par un trait de la plus noire perfidie, il le poignarda dans le temps qu'il l'embrassoit. *De Thou*, *Liv. CII.*

Henri IV. 1592.

tillerie des remparts. Il perdit en cette occasion le Capitaine du Laurier, Plumetot, Gentilhomme du Païs de Caux, Bois-Poulain, Capitaine de Cavalerie, son Capitaine des Gardes (*a*), de Molart, de Brebion & plus de cent soldats. Il en resta sur la place du côté du Roi cent cinquante & un bien plus grand nombre de blessés, entr'autres Grillon, Colonel du Regiment des Gardes, qui reçût deux balles au-dessous du coude, & fut long-temps sans pouvoir se servir de son bras.

Le même jour Varneville, Chevalier de Malthe, mourut dans la ville de ses blessures, & quelques jours après, le Chevalier Picard, qui avoit eu la cuisse emportée d'un coup de canon. Cette perte fut suivie de celle du Capitaine Bazin, qui s'étoit comporté avec beaucoup d'honneur dans tous les combats. Comme il regardoit par une canoniere, pour reconnoître les travaux des Assiégeans dans le fossé, il fut tué d'un coup d'arquebuse au front, sans qu'on s'en apperçût pendant un assez long-temps. Le lendemain le Curé de Goville fut aussi tué dans une escarmouche, il se démit le pied en sautant dans une tranchée, & ne pouvant se retirer qu'à pas lents, il fut attaqué par plusieurs Royalistes, auxquels il vendit chérement sa vie, mais qui le tuerent enfin d'un coup d'arquebuse dans la gorge. Toutes ces pertes diminuerent le nombre des Assiégés, & rendirent les sorties moins vives. Les travaux des assiégeans en avancerent d'autant: ils s'étoient, en plusieurs endroits, logés & fortifiés sur la contrescarpe proche du vieux fort de Ste.Catherine & à la courtine de Martinville. Ils avoient même passé le fossé, & travailloient à une mine sous la porte & les remparts de Beauvais, & l'avoient déja fait jouer sans grands succès. Le Maréchal de Biron pressoit les travaux, & les soldats s'y portoient avec tant d'ardeur, qu'ils arriverent à la sappe jusques sous le bastion du vieux fort; comme il n'étoit plus soûtenu que sur de foibles étais, les Généraux crurent, que, sans employer la poudre à canon, il s'écrouleroit de lui-même, dès que ces étais vien-

(*b*) Collin.

droient à manquer. En conséquence, ils rangerent deux bataillons prêts à monter l'assaut, & firent mettre le feu aux étais : mais dès qu'ils furent consumés, le terrain qui étoit frais & bien battu, ne fit que s'affaisser doucement, sans s'ouvrir, ni s'écrouler, & le bastion demeura un peu plus bas, sans être ébranlé, ni endommagé d'aucun côté, ce qui obligea les deux bataillons de rentrer dans les tranchées, sans rien entreprendre.

On commença, dans le même lieu, à travailler à une mine capable de faire l'effet qu'on n'avoit pû produire avec les étais. Tandis que les Allemands sapoient la courtine de Martinville, Fontaine Martel & d'Acqueville, jeunes Gentilshommes Normands, sortirent par des canonieres du bastion voisin, avec vingt Cuirassiers & dix Arquebusiers chacun. Entraînés par l'émulation qui regnoit entr'eux, ils attaquerent bravement la tête de la tranchée, mais comme ils étoient inférieurs en nombre, & qu'on ne pouvoit les soûtenir de dessus le rempart, dont les défenses étoient ruinées, après un combat long & sanglant, où ils perdirent presque tous leurs soldats, ils eurent beaucoup de peine à rentrer dans la place par les mêmes canonieres. La mine du vieux fort étoit déja perfectionnée, & l'on devoit y mettre le feu le lendemain, lorsque le Colonel Boniface en faisant sa ronde, entendit, dans le calme de la nuit, le bruit du travail qu'on faisoit à cet endroit. Il fit jetter dans le fossé quantité de feux d'artifice, pour découvrir ce que faisoient les ennemis. Ces feux en courant & s'étendant de côté & d'autre, rencontrerent par hasard l'ouverture de la mine, & l'allumerent avant le tems, de maniere que la flamme & une partie du bastion se rejettant en dehors, elles brûlerent, ou firent sauter toute la garde des Assiégeans, & blesserent un grand nombre de ceux qui se préparoient à monter l'assaut le lendemain matin. Néanmoins la brêche fut si large & le terrain si éboulé à l'angle du bastion, qu'on eut pû aisément y donner l'assaut, si l'accident dont nous venons de parler, & la mort de quelques-uns des Assiégeans, n'eussent effrayé les autres. D'ailleurs le Baron de Biron, qui devoit donner le signal de l'attaque,

Henri IV. 1592.

ne se trouva point à la tranchée, & l'Infanterie destinée à attaquer, n'étoit ni sous les armes, ni en bataille. Le Comte d'Essex & le Colonel Willams, sans qnitter leurs postes, envoyerent demander les ordres convenables, & dans l'intervale, les Assiégés eurent bientôt reparé la brêche avec des fascines & des sacs à terre.

Le siége de Rouen étoit trop important, pour n'avoir pas, dès le commencement, causé de vives inquiétudes au Duc de Mayenne. Il avoit quitté Paris, rejoint son armée, & envoyé de Rône à Landreci, où se trouvoit le Duc de Parme, pour le presser d'entrer en France, ou du moins de prendre sa résolution. Le Duc de Montemarciano & Matteucci, Commissaire Général des troupes du Pape, lui avoient aussi dépêché Antoine-Marie Palavicin, pour lui notifier, que si le 15 de Décembre il n'entroit point en France avec son armée, ils avoient ordre de Rome de congédier leurs troupes. Dom Diego d'Ibarra s'étoit aussi rendu auprès de lui, tant pour l'informer de tout ce qui s'étoit passé à Paris, que pour lui représenter le danger & l'importance du siége de Rouen. Le Duc suivant les ordres qu'il avoit d'Espagne, & son ancien projet de ne jamais laisser prendre assez d'avantages aux Royalistes, pour accabler les Ligueurs, & sentant qu'il ne pouvoit plus différer de sécourir le Duc de Mayenne, résolut de le faire, toûjours dans le dessein de ne laisser éclater d'autre intérêt, que le désir de secourir & de soûtenir la Religion, de peur de mettre du désordre dans les affaires, & d'inspirer à contretemps de la défiance aux François. Dom Diego d'Ibarra étoit d'un sentiment contraire. Attaché à son opinion & à celle des autres Ministres d'Espagne qui résidoient en France, il vouloit qu'on profitât d'une occasion si pressante, pour obliger le Duc de Mayenne & les autres Seigneurs François à assembler les Etats Généraux, afin d'y élire Reine de France l'Infante Isabelle, qui ensuite, avec le consentement des Princes Ligués, prendroit l'Epoux qu'on lui choisiroit, & si cela réussissoit, il étoit d'avis de ne rien épargner & d'attaquer le Roi avec toutes les forces de l'Espagne, & de les tenir en France, jusqu'à ce qu'on l'eût entiérement défait & accablé.

Quoique le Duc sût que telle étoit la derniere intention du Roi Catholique, & du Conseil d'Espagne, il jugeoit néanmoins que la circonstance présente nétoit pas favorable à cette démarche; que si les Seigneurs François s'appercevoient qu'on les trompoit, & qu'on abusoit de la nécessité, pour leur tenir le poignard sur la gorge, ils se jetteroient de désespoir entre les bras du Roi, qui cherchoit à les attirer par toutes sortes de caresses; que d'ailleurs il n'étoit pas encore temps de conduire ce projet à sa fin avec toute la politique & l'adresse qu'il demandoit, pendant que Rouen étoit assiégé, & qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour le sécourir. Les Espagnols, & surtout Dom Diego d'Ibarra, homme vif & d'un caractere caustique & mordant, ajoùtoient, que le Duc de Parme & les autres Princes Italiens, comme lui, étoient trop intéressés à empêcher l'agrandissement de la Monarchie Espagnole; que c'étoit par ce motif qu'ils n'y opposoient pas moins de délais & de défiances que les Seigneurs François. Mais l'événement a pleinement justifié la sagesse & l'utilité du sentiment du Duc de Parme, qui, résolu de sécourir les Ligueurs dans un danger si éminent, vint s'aboucher à Guise avec les Ducs de Mayenne & de Montemarciano, & ayant laissé le Comte de Mansfeld pour commander en Flandres, il chargea le Prince Ranuce Farnese son fils & ses autres Généraux, de rassembler ses troupes, & de les faire marcher vers les frontieres de France.

Le Duc de Parme ne pût néanmoins se dispenser d'insinuer au Duc de Mayenne & aux autres Seigneurs François, ce que le Roi Philippe II. avoit dit en personne au Président Jeannin: qu'il ne falloit point désormais agir au hazard, & sans un but fixe, mais tenir les Etats du Royaume: qu'ainsi connoissant les intentions de Sa Majesté Catholique, qui les leur feroit déclarer par de nouveaux Ambassadeurs, ils devoient se résoudre sur ce qu'ils avoient à faire par la suite, & ne pouvoient toujours se conduire avec la même incertitude que par le passé; puis voyant que le Duc de Mayenne répondoit assez froidement sur cet article, il le lui fit proposer nettement par le Président

Henri IV. 1592.

Richardot, un de ses Conseillers. Le Duc ne refusa pas de convoquer les Etats, & dit seulement qu'il falloit en remettre l'assemblée à un autre temps, & en communiquer d'abord avec les Ducs de Lorraine, de Nemours, & de Mercœur, & concerter le but auquel tous devoient tendre unanimement, afin de ne point agir au hazard, ni causer quelque discorde parmi les Ligueurs; raisons qui étoient assez conformes au sentiment du Duc de Parme.

Ce dernier s'étoit apperçû que sa proposition avoit étonné tous les Seigneurs François & même la Duchesse de Guise qui assistoit à l'entrevûe. Il parut donc content, & l'on ne parla plus de cette affaire. Il demanda seulement, que pour assurer sa retraite, on lui accordât la Fere, pour y mettre en dépôt son artillerie, ses munitions & le bagage de son armée, alléguant qu'il n'étoit pas juste que tout cela demeurât exposé aux courses des Royalistes, ni que lui-même, pénétrant dans le cœur du pays ennemi, il n'eut pas une place forte, pour se retirer en cas de besoin. Il eut assez de peine à obtenir cet article. Le Duc de Mayenne refusoit d'abandonner aucune place du Domaine de la Couronne; mais ayant eu vent, que le Vice Sénéchal de Montelimar, Gouverneur de la Fere, étoit d'intelligence avec les Espagnols, il craignit, que ces derniers ne s'en emparassent malgré lui, & consentit enfin que le Duc y mit son artillerie, ses attirails de guerre & une garnison de cinq cent Wallons, à la solde du Roi d'Espagne; mais sous la protection de la Couronne de France, à condition encore que les Magistrats François y resteroient pour rendre la justice. Enfin il exigea du Duc de Parme une promesse par écrit de rendre cette place, dès qu'il en auroit retiré son artillerie.

Une nouvelle démarche prudente & généreuse, de la part du Duc de Parme, satisfit extrêmement tous les Ligueurs. Quelques députés de la Ville d'Orléans lui ayant représenté, qu'elle étoit hors d'état d'entretenir sa garnison, à laquelle on devoit plusieurs mois de paye, & voyant que le Duc de Mayenne n'avoit pas grand égard à leurs intérêts, & qu'ils désiroient de se mettre sous la protection du Roi

d'Espagne, prêts à recevoir telle garnison qu'il jugeroit à propos, le Duc les réprimanda de ce qu'ils cherchoient à se soustraire à l'obéissance dûe au Lieutenant Général de la Couronne, & ne voulut point accepter leurs offres, quoique Jean-Baptiste Taxis, & Dom Diego d'Ibarra, fussent d'un sentiment opposé, & il répondit à ceux-ci, que, s'ils s'imaginoient conquérir la France, en prenant les villes une à une, le monde finiroit avant qu'ils eussent entiérement exécuté leur dessein, & qu'il falloit s'attacher au gros de l'arbre, sans s'amuser aux branches.

Après ces mesures prises avec les Seigneurs François, il fallut en prendre d'autres avec les Chefs des troupes Italiennes. Depuis la mort de Gregoire XIV. on avoit élu Pape Jean-Antoine Fachinetto, Cardinal du titre des Saints quatre-Couronnés, qui prit le nom d'Innocent IX. Il paroissoit qu'il ne soutiendroit pas la Ligue, avec autant de chaleur que son prédécesseur : en effet, il avoit déclaré, avec franchise, aux Agens de France & d'Espagne à Rome, pour ce parti, qu'il ne feroit aucune démarche pour envoyer du secours en France, qu'on n'y eût élu un Roi libre, Catholique, & agréable à la Nation, par où il sembloit désigner un Prince du Sang, parce que déja Scipion Balbani avoit communiqué à plusieurs personnes les desseins du Cardinal de Bourbon, & que la plûpart des esprits en étoient imbus. Le nouveau Pape même ne s'éloignoit pas trop de cette idée : aussi, lorsqu'on le sollicita vivement de ne point abandonner la cause de la Religion, & de secourir la Ligue dans un si grand danger, il répondit qu'il ne pouvoit aller plus vîte : que les dépenses faites par son prédécesseur, étoient au-dessus des forces du Saint Siége, qui avoit jusqu'alors fourni quinze mille ducats par mois, sans qu'on eût rien avancé en France : que lorsqu'on y auroit fait quelque chose de solide, il tâcheroit de faire encore de plus grands efforts, que ne permettoit l'état des finances du St. Siége. Ces nouvelles que plusieurs personnes écrivirent en France, inquieterent extrêmement les Seigneurs François, & jetterent le Duc de Montemarciano & le Commissaire Matteucci dans l'incertitude, sur la conduite qu'ils devoient

HENRI IV. 1592.

tenir. Le Pape nomma néanmoins Cardinal l'Evêque de Plaisance, & le destina à la Légation de France, comme un Ministre expérimenté, & au fait des affaires du Royaume. Ce Pontife avoit coutume de dire que les nouveaux Ambassadeurs estropioient, pour l'ordinaire, les affaires, avant que d'avoir eû le temps de les entendre, & de les savoir. Dès qu'il eût nommé ce Légat, il écrivit que, si le Duc de Parme entroit en France dans le quinze de Décembre, il permettoit aux troupes du Saint Siége de joindre l'armée de ce Prince, sinon, il vouloit qu'on les congédiât absolument : ce qui ne plût pas beaucoup aux Ambassadeurs d'Espagne, qui voyoient le Pape peu disposé à seconder leurs vûes, & encore moins au Duc de Mayenne, qui se sentoit privé d'un secours nécessaire au succès de son dessein. Mais la mort de ce Pontife, arrivée deux mois après son exaltation sur la Chaire de St. Pierre, troubla tellement le Légat, & les Généraux Italiens, que le Duc de Parme eut besoin de tout son crédit, & d'employer même les prieres, pour les engager à le suivre dans une circonstance si pressante, en promettant aux Suisses, de les payer de ses propres deniers, si le Pape futur ne les satisfaisoit pas.

Le Duc de Parme entre en France avec l'armée Espagnole pour secourir Rouen.

Lorsque le Duc de Parme eût pris ces divers arrangemens, & rassemblé de toutes parts ses troupes, les deux armées se joignirent, & marcherent à petites journées vers Nesle, où elles arriverent le quatre de Janvier. Le Duc de Parme y passa son armée en revûe, & lui fit compter un mois de paye : le Duc de Mayenne, le Comte de Vaudemont & le Duc de Montemarciano firent aussi la revue de leurs troupes, & tant pour cet effet, que pour attendre l'artillerie & les munitions qui marchoient plus lentement, ils séjournerent douze jours dans le camp de Nesle. Ils en partirent le seize au matin, & prirent en droiture la route de Rouen, par le chemin d'Amiens, qui est, à la vérité, le plus long, mais le plus aisé, & où l'armée devoit subsister plus facilement. Lorsqu'elle eût passé Amiens, & laissé derriere elle la riviere de Somme, le Duc de Parme jugea à propos de la distribuer en différens corps,

de

de la faire toujours marcher en bon ordre, puiſqu'on entroit dans un païs ennemi, inégal, couvert de bois, & entrecoupé de petites rivieres. Il ne vouloit pas s'expoſer au danger d'être attaqué, au moment qu'il s'y attendroit le moins, par le Roi, dont ſa propre expérience lui avoit aſſez fait connoître la promptitude & l'activité. Il y avoit dans ſon armée environ ſix mille chevaux, ſavoir, huit cent Reiſtres commandés par le Baron de Schwartzembourg, deux mille Chevaux-Legers, que George Baſta, Commiſſaire général de la Cavalerie, commandoit, en l'abſence du Duc de Paſtrana, quatre cent lances Flamandes, ſous le Prince de Chimai, cent lances Italiennes du Duc de Montemarciano, aux ordres de Louis Melzi, ſon Lieutenant : ſept cent, tant Lanciers que Cuiraſſiers Lorrains, que commandoit le Comte de Vaudemont, & deux mille chevaux de Nobleſſe Françoiſe, qui ſuivoient les Ducs de Mayenne, de Guiſe, & les autres Princes & Seigneurs de la Ligue. L'Infanterie, qui ſe montoit à vingt-quatre mille hommes, étoit compoſée de deux mille Suiſſes, auxquels ſe trouvoient réduites les troupes de cette Nation, levées par le Saint Siége : des trois Régimens Eſpagnols d'Antoine Zuniga, de Louis de Velaſco, & d'Alonzo Idiaques : de deux Régimens Allemands, ſous les ordres des Comtes de Barlemont & d'Aremberg, de quatre Wallons, commandés par de Vert, le Comte Octave de Mansfeld, le Comte de Boſſu, & le Colonel Claude La Berlotte : de deux Régimens Italiens, celui de Camille Capiſucchi, & une partie de celui de Pierre Gaëtan, commandé par ſon Sergent Major : & de quatre mille François, ſous les ordres de Boiſdauphin, de Balagni & du Colonel Saint-Paul. L'armée étoit diviſée en trois corps : l'avant-garde, commandée par le Duc de Guiſe, accompagné de Vitri, & de la Châtre : le corps de bataille, où étoit les Ducs de Parme, de Mayenne, le Comte de Vaudemont, & le Duc de Montemarciano : enfin l'arriere-garde étoit ſous les ordres du Duc d'Aumale, & du Comte de Chaligni, ſuivis de pluſieurs autres Seigneurs. Le premier corps d'Infanterie legere, tout compoſé d'Italiens, avoit pour Chef Ca-

HENRI IV. 1592.

Capizucchi, les Suiſſes conduiſoient l'artillerie, commandée par la Motte & par Baſſompierre : George Baſta avec un gros de Carabiniers, & de Chevaux-Legers, précédoit toute l'armée, pour battre l'eſtrade, & aſſurer ſa marche, & de Rône faiſoit les fonctions de Major Général.

Le Roi s'éloigne de devant Rouen avec une partie de ſon armée, & marche au Prince de Parme.

Le Roi informé de l'approche de l'armée de la Ligue; délibera mûrement ſur le parti qu'il prendroit. L'exemple encore tout récent de la levée du ſiege de Paris, le détermina à laiſſer le Maréchal de Biron devant Rouen avec toute ſon Infanterie & une partie de la Cavalerie, pour continuer le ſiege, & à marcher lui-même aux ennemis, avec l'élite de ſa Cavalerie, non dans le deſſein de les combattre en pleine campagne, mais pour leur diſputer les paſſages, inquiéter & rétarder leur marche, & ſaiſir les occaſions que lui préſenteroient, ou la ſituation du terrain, ou les mouvemens & les manœuvres de leur armée. Ce qui lui faiſoit prendre ce parti, c'étoit le grand nombre de ſa Cavalerie. Les Ducs de Nevers & de Longueville, le Comte de S. Pol & pluſieurs autres Seigneurs venoient de le joindre, & il ſe trouvoit en tout plus de dix mille chevaux & environ vingt mille hommes d'Infanterie. Le Roi ſe fiant ſur ce nombre, laiſſa donc devant Rouen la plus grande partie de la Cavalerie Allemande difficile à conduire, & une partie de ſa Cavalerie Françoiſe. Pour lui, à la tête de deux mille Cuiraſſiers, de cinq cent Chevaux-Legers, de mille Réîtres, commandés par le Prince d'Anhalt, & de deux mille Arquebuſiers à cheval, il partit le vingtneuf de Janvier, pour aller à la rencontre des ennemis.

En arrivant à Folleville, petit Bourg à l'entrée de la Picardie, il apprit, que dans le moment, l'armée ennemie, marchant vers Rouen, paſſoit un peu au-deſſous dans les plaines que traverſe le grand chemin. Il détacha Rambures avec quinze Chevaux-Legers, pour aller les reconnoître, envoya ſur la droite le grand Ecuyer avec quarante Gentilhommes, ſur la gauche Lavardin avec trente, & lui-même, à la tête de cent vingt chevaux, il s'avanca entre ces deux détachemens, pour reconnoître plus à ſon aiſe, l'ordre que l'armée de la Ligue obſervoit dans ſa marche. Lorſ-

qu'il eut fait près d'une lieue, Lavardin apperçût quelques fantassins Espagnols, qui se reposoient sous un arbre, autour duquel ils avoient dressé leurs piques. Il vouloit s'approcher pour les attaquer, mais les Royalistes, qui étoient sur la droite, apperçurent, que deux gros escadrons, qui étoient de garde, à la tête d'un chemin, s'étoient déja mis en mouvement pour venir à lui. Ils crierent à Lavardin, que les fruits de l'arbre n'étoient pas encore mûrs. Celui-ci appercevant les ennemis, tourna bride courageusement, & à la tête des siens, chargea vigoureusement leurs escadrons. Dès le premier choc, il eut un cheval tué sous lui, les Espagnols le chargerent à leur tour, avec vigueur de tous côtés, mais le Roi, qui arriva avec sa troupe, obligea les ennemis de regagner le gros de leur armée. On la découvrit alors toute entiere occupée à camper; mais comme elle avoit posté de grandes-gardes dans toute la campagne, le Roi qui vit, qu'on n'en pouvoit approcher, rassembla tous ses gens, & se retira le soir à Berteville.

De-là, suivant son premier plan, il arriva le quatre de Fevrier à Aumale, forteresse située sur la riviere qui, sépare la Picardie de la Haute-Normandie. Il logea toutes ses troupes dans le Faubourg, & le lendemain matin, voulant examiner & reconnoître par lui-même l'armée ennemie, il s'avança avec les Archers de sa garde, deux cent Chevaux-Legers & trois cent Gentilshommes d'élite sur le chemin que tenoit l'armée de la Ligue, laissant le commandement des troupes, qui restoient dans Aumale, aux Ducs de Nevers & de Longueville. Mais, comme il arrivoit plusieurs fois à ce Prince de se laisser emporter par son courage, & se mettant aux premiers rangs de ses troupes, de vouloir tout reconnoître de ses propres yeux, ce qui l'exposoit souvent aux plus grands dangers, il l'éprouva encore ce jour là. Après avoir traversé une campagne couverte de vignes très-fourrées, qui s'étendent au-delà de la riviere (a), depuis Aumale jusqu'au pied d'une montagne, il en gagna le sommet, sur lequel est une vaste plaine, &

(a) D'Epte.

Henri IV. 1592.

rencontra tout-à-coup les coureurs de l'armée de la Ligue, qu'il croyoit encore à plus d'une lieue de là. Cette montagne ayant empêché les deux partis d'avoir le temps de se reconnoître, le combat s'engagea si brusquement, qu'il fallut mettre l'épée à la main & se mêler d'abord corps à corps, sans pouvoir faire halte, ni se mettre en bataille.

Combat d'Aumale.

Le Roi en personne, le Baron de Biron, le Comte de S. Paul, Marivaut, Chazeron, Prâlin, d'Aubigné, Rambures, Chamlivaut & plusieurs autres Guerriers fameux, étoient à la tête des François, & l'on ne doutoit pas que les coureurs de la Ligue, fort inférieurs en nombre & en forces, ne cédassent à leur valeur, & ne prissent la fuite après une courte résistance. Mais dans le moment arriva l'armée du Duc de Parme rangée en bataille, & s'avançant du même côté au travers de la plaine. Elle formoit un quarré, & avoit sur le front un intervalle, par où la Cavalerie pouvoit sortir pour combatrre, il y en avoit aussi un à chaque angle de l'arriere-garde, fermés par un escadron leger, & les intervalles du centre étoient fermés par deux gros de Cavalerie, qui devoient se présenter les premiers au combat. Les flancs étoient couverts, à l'ordinaire, par les chariots de bagage, qui marchoient avec un ordre admirable, & à côté desquels étoit rangée l'Infanterie, composée de différentes Nations. Hors du corps de l'armée & de ce quarré, étoient les Chevaux-Legers & les Carabins en très-grand nombre, partagés en plusieurs escadrons, qui couvroient la plaine de toutes parts. Au centre étoit le Duc de Parme, dans une litiere découverte, voyant tout & mettant ordre à tout par lui-même. Tandis que le Roi jettoit un coup d'œil sur cette ordonnance admirable, à peine eut-il fait halte dans la plaine, que Georges Basta, informé par les coureurs, arriva avec ses Carabins & les Chevaux-Legers de l'armée, & chargea le Roi.

Ce Prince se vit enveloppé par deux gros Escadrons d'Arquebusiers à cheval, qui faisoient pleuvoir sur lui une grêle de coups, & songea, mais un peu trop tard, à faire retraite, presque tous les gentils-hommes qui l'accompagnoient étoient sans casques, n'ayant pas eu le temps de

les prendre dans un mouvement ſi imprévû, & combattoient en déſordre par pelotons, la précipitation ne leur ayant pas permis de ſe mettre en bataille. La valeur ſeule, les motifs d'honneur & la préſence du Roi les empêchoient de s'abandonner à une fuite néceſſaire à quiconque auroit voulu ſauver ſa vie : mais comme ils perdoient du monde à chaque inſtant; que leurs cuiraſſes n'étoient pas même à l'épreuve des balles des longues arquebuſes des Carabins, & que d'ailleurs le premier corps d'Infanterie legere, s'étoit, au premier bruit du combat, avancé à grand pas, pour ſe mêler avec les Royaliſtes, le Roi commanda aux ſiens de caracoller, ſans charger, & deſcendit la colline à grand pas, pour joindre ſes Chevaux-legers & ſes Arquebuſiers à cheval qui le ſuivoient d'aſſez près, ſous les ordres du Baron de Givry & de Lavardin. Les ennemis le pourſuivoient avec la même viteſſe, & de toutes parts les Capitaines des Chevaux-legers s'efforçoient de lui couper chemin. Ils l'avoient reconnu à ſon air, à ſon panache & à ſes habits, & chacun d'eux crioit à ſes ſoldats que c'étoit le Roi de Navarre, ils s'encourageoient mutuellement à le pourſuivre, & faiſoient tous leurs efforts pour l'arrêter. La promptitude avec laquelle on ſe retiroit en deſcendant faiſoit tomber & broncher pluſieurs chevaux qui embaraſſoient le chemin, & rendoient la retraite plus lente & plus difficile par le déſordre qu'ils y cauſoient. Il fallut que le Roi, pour arrêter la fougue des ennemis, ſe mit lui-même à la queue, avec un danger évident, & ſoutint une grêle de coups d'arquebuſe, dont l'un, après avoir percé l'arçon de derriere de la ſelle, le bleſſa, mais légerement au-deſſous des reins : cette bleſſure le força à ſe ſauver au galop, pour éviter la mort, & il acheva ainſi lui-même de mettre ſes gens en déroute.

Le Roi y eſt bleſſé.

Lorſqu'ils arriverent dans la plaine ſituée au-deſſous de la colline, ils ſe trouverent arrêtés par les échalas, les ſeps & les branches de vignes. Les hommes & les chevaux tomboient à chaque pas, & reſtoient expoſés aux coups des ennemis. Dans le carnage qu'en firent les Carabins, preſque tous les Archers de la Garde du Roi demeurerent ſur la

Henri IV. 1592.

place, outre un très-grand nombre de Gentilshommes qui y perirent. Les Chevaux-Legers, qui étoient déja arrivés au milieu de la plaine, entre la ville & l'endroit où le combat avoit commencé, furent rencontrés par les fuyards, qui leur dirent que le Roi étoit blessé à mort. Ils se rompirent, sans combattre, & prirent également la fuite du côté d'Aumale. Le Baron de Givri, qui marchoit en tête avec les Officiers, résolu de tirer le Roi d'un si grand danger, s'avança avec trente chevaux, couvrit ce Prince de son propre manteau, qu'il lui jetta sur les épaules, & tint ferme quelques momens, jusqu'à ce que le Roi échapât à la poursuite des ennemis. En même temps Lavardin s'avança, suivi seulement de soixante de ses Arquebusiers à cheval, tous les autres ayant aussi pris la fuite; il se posta sur le revers d'un fossé, qui bordoit le chemin, & tâcha de rallentir la fougue des ennemis. Mais il fut blessé dès le premier choc, (*a*) Givri eut un cheval tué sous lui, & en tombant se blessa dangereusement au Genou & à la jambe gauche. D'Aubigné fut désarçonné, Chazeron blessé, Rambures foulé aux pieds des chevaux, & tout couvert de sang, & tous y auroient péri, si le Duc de Nevers ne fût accouru pour les dégager, avec un gros escadron, où se trouvoient les Comtes de Torigni & de Montgommeri, Montigni & le grand Ecuyer.

Ses troupes sont mises en deroute.

Dès que ce Duc eût appris que le combat s'engageoit, & que les Royalistes fuyoient, il rangea, avec beaucoup d'intelligence, une partie des Arquebusiers à cheval, qui étoient restés avec lui, sur les bords de la riviere, pour en garder le gué, & en faciliter le passage aux fuyards, & avec toute la Gendarmerie bien armée & rangée en bataille, il passa cette même riviere, pour secourir & soutenir ceux de son parti, qu'il voyoit de loin chargés & accablés par le nombre des ennemis. Il arriva fort à propos : s'il eût tardé tant soit peu, le Roi lui-même, & tous ceux qui étoient dans la plaine, ne pouvoient éviter de périr, ou d'être faits

Le Roi n'échappe qu'avec peine aux ennemis.

(*a*) Le Baron de Givry ne fut point blessé, ni demonté dans la plaine, mais dans une rue d'Aumale. *Remarques sur Davila.*

prisonniers. Le Duc s'avança jusqu'à l'endroit où la riviere forme une inondation, que l'on passe sur une chaussée fort étroite : il s'apperçût que les Carabins Espagnols, enhardis par leur premier succès, poursuivoient vivement les Royalistes, & que Vitry, le Baron de la Châtre, & le Comte de Chaligni, qui avoient laissé en arriere le corps de l'armée, s'étoient avancées pour soutenir leurs gens. Il prit donc le parti de se retirer, de peur de perdre toute la Noblesse qui l'accompagnoit, en l'exposant inutilement, & avec tant de désavantage aux coups de toute l'armée ennemie, qui a tous momens étoit sur le point de le charger. Il couvroit ceux, qui, ayant perdu leurs chevaux, ne pouvoient se retirer qu'avec beaucoup de peine. Après avoir recueilli Givry & Lavardin dangereusement blessés, & rallié plusieurs Gentilshommes épars dans la plaine, il s'en retourna en caracolant, & faisant de temps en temps volte face, jusqu'à la riviere d'Aumale : il la repassa en très-bon ordre, soutenu par les Arquebusiers qui la bordoient. Il se remit promptement en bataille, & marcha sur les traces du Roi, qui avoit pris, en toute diligence, la route d'un bois, pour s'y mettre en sûreté.

Il est certain que si l'armée de la Ligue se fût avancée, avec la même ardeur que les Carabins,&qu'elle eut occupé à droite & à gauche tout le terrein, où l'on pouvoit marcher librement jusqu'à la chaussée, le Roi, enveloppé de toutes parts, avant que le Duc de Nevers pût arriver, seroit tombé entre les mains des ennemis, avec tous ceux qui l'accompagnoient, puisque, malgré cela, il eut autant de peine que de bonheur à leur échaper. Mais, comme on dit confusément au Duc de Parme, que les ennemis paroissoient, que le Roi y étoit en personne, qu'on avoit engagé le combat, & que les Royalistes prenoient la fuite, ce Général, qui ne vouloit pas ajouter foi à ces bruits, & ne pouvoit imaginer que le Roi, sans quelque motif secret, fut tombé témérairement parmi les coureurs de son armée, craignit que ce Prince ne lui eût dréssé quelqu'embuscade dans ce Païs, qu'il ne connoissoit point. Ainsi il fit faire halte à son armée, arrêta l'Infanterie légere qui marchoit déja,

Henri IV. 1592.

& voulut s'assurer par lui-même s'il n'y avoit pas de surprise, avant que d'avancer plus loin. Cette précaution prudente donna au Roi le loisir de se sauver, quoique le Duc de Mayenne, après avoir vainement sollicité que l'on fit marcher toute l'armée, fût accouru au grand pas, avec un escadron nombreux, pour le poursuivre : mais, comme la nuit le surprit, en entrant dans Aumale, il compta que ses peines seroient inutiles, & résolut de s'y arrêter. Le Roi fit panser sa blessure à la hâte, dans le bois qui étoit à deux mille d'Aumale : on ne la trouva pas dangereuse, parce que la balle, amortie par l'arçon de la selle, s'étoit arrêtée dans les chairs. Il poursuivit sa route en diligence, & vint, d'une traite, se renfermer dans Neufchatel, où le Duc de Nevers, après avoir rempli tous les devoirs d'un Général sage & brave, le joignit plusieurs heures après, sans avoir perdu un seul homme.

On craignoit que le Duc de Parme ne continuât promptement sa route dès le lendemain, & ne marchât droit à Rouen, où la nouvelle de la déroute & de la blessure du Roi auroit jetté la consternation & le désordre dans l'armée, au risque de la voir défaite & dispersée. On ne voyoit point d'autre moyen d'arrêter l'ennemi, que de défendre Neufchatel, poste situé sur le chemin de Rouen : on pensoit que l'ennemi ne voudroit pas laisser derriere lui cette place, pour peu qu'il y eût une forte garnison, de peur qu'elle n'empêchât ses communications, ou ne lui coupât les vivres qui devoient nécessairement passer aux environs.

Mais, comme la place étoit foible, & qu'il falloit se determiner promptement, le Baron de Givry, quoique blessé à un pied, s'offrit d'y rester, & de la défendre, pour empêcher les ennemis d'arriver devant Rouen, sans y être attendus, donner à l'armée Royale le temps de revenir de sa frayeur, & de se reposer, & au Roi même celui de guérir sa blessure : afin que, comme on l'esperoit, il fut dans quelques jours en état de remonter à cheval, & de diriger en personne les opérations de son armée : ce qui étoit l'unique ressource pour se soutenir. On laissa donc Givry dans Neufchatel, avec trois cent Cuirassiers

&

& quatre cent Arquebusiers à cheval : le Roi se retira à Dieppe, avec le Baron de Biron, pour s'y faire mieux panser; & le Duc de Nevers, avec le reste des troupes, revint renforcer l'armée devant Rouen. Le Duc de Parme campa le lendemain à Aumale : les Ligueurs François disoient, en murmurant, que, s'il se fût avancé la veille, il auroit pû terminer aisément la guerre : le Duc leur répondit que, si cette démarche étoit à recommencer, il la feroit de nouveau, parce qu'elle étoit fondée sur la raison, qu'il avoit crû avoir affaire à un Général d'armée, & non à un Partisan, tel qu'il connoissoit pour lors le Roi de Navarre. Cette réponse ne satisfit point les Généraux de la Ligue. Autant les Espagnols & les Italiens louoient la prudente lenteur du Duc de Parme, & sa méthode de faire la guerre avec sûreté, autant les François exaltoient le caractere vif de leur Nation, & auroient voulu qu'on imitât l'activité du Roi dans ses entreprises : mais la position des deux Généraux étoit bien différente. Le Roi commandoit une armée de volontaires, & n'avoit d'esperances & de ressources qu'en lui-même. Il étoit obligé de s'exposer dans toutes les occasions, & de frayer, à ses propres risques, le chemin à ceux qui le suivoient. Le Duc de Parme, au contraire, qui ne venoit que pour seccurir les Ligueurs, ne vouloit pas risquer en un moment les esperances de la France, & les domaines de l'Espagne dans les Païs-Bas, sans esperer de sa victoire quelqu'avantage capable d'en compenser la perte. Ainsi, usant de la même prudence qu'il avoit montrée, en faisant lever le siége de Paris, il se proposoit moins de vaincre, que de n'être pas vaincu. Qoiqu'il en soit, il est certain que dès lors il s'éleva, entre lui & le Duc de Mayenne, des brouilleries & des mécontentemens, qui ne firent que s'accroître de jour en jour.

L'armée de la Ligue, marchant à petites journées, vint assiéger Neufchatel, pensant que cette place foible ne feroit pas longue résistance. Le Duc de Parme indigné de la hardiesse des assiégés, qui osoient retarder sa marche, fit pointer du canon avec toute la diligence possible, & battre vi-

Henri IV. 1592.

vement la partie de murailles devant laquelle il campoit. Comme elles étoient vieilles & ſans terre-plein, l'artillerie y fit bientôt une large brêche. Alors Givry demanda à capituler. Le Duc vivement piqué de ſa réſiſtance, ne vouloit pas d'abord y entendre, mais cédant aux prieres de la Châtre Parrein de Givry, & par admiration pour la valeur de cet Officier, qui s'étoit expoſé aux plus grands dangers, pour donner à ceux de ſon parti le temps de ſe remettre, il lui accorda des conditions honorables. Il y eut néanmoins quelques difficultés dans l'exécution de la capitulation. On n'y avoit point nommé expreſſément Rebours, Colonel d'Infanterie Françoiſe, qui s'étoit renfermé dans cette place avec Givry. Le Duc de Parme prétendoit que par cette raiſon, il ne devoit pas jouir de l'avantage de la capitulation, mais demeurer priſonnier de guerre : Givry ſoutenoit qu'il avoit fait la capitulation pour lui-même & pour tous ſes gens, & que quoique Rebours n'y eut pas été déſigné nommément avec les autres Officiers, parceque ſon Régiment n'étoit pas dans la place, il devoit néanmoins demeurer libre comme les autres. On diſputa quelque temps, & enfin le Duc de Parme eut la généroſité de s'en rapporter à la déciſion du Roi, qui ſavoit s'il avoit laiſſé Rebours dans Neufchatel avec quelque commandement ou non. Le Roi aſſembla ſon Conſeil de Guerre, & après avoir pris les voix, déclara que Rebours étoit cenſé compris dans la capitulation. Le ſiége de Neufchatel, quoiqu'il n'eût duré que quatre jours, fit néanmoins un grand bien aux affaires du Roi. Outre que ce délai étoit conſiderable, l'armée de la Ligue conſuma dans cet intervalle une partie des vivres qui marchoient avec elle. Il fallut s'arrêter pour former de nouveaux magaſins ; tout le pays d'alentour ruiné & par la longueur du ſiége & par la ſtérilité de l'hiver, ne fourniſſoit rien. Il falloit faire conduire par de groſſes eſcortes, & protéger, par toute la Cavalerie de l'armée, les convois qu'on tiroit de Picardie, parceque le Roi & le Baron de Biron qui étoient à Arques & à Dieppe, rompoient tous les chemins avec leur Cavalerie. L'armée demeura donc à Neufchatel dix jours,

au mécontentement des François, parceque le Duc ne vouloit pas entrer dans le pays ennemi totalement ruiné, & qu'il ne connoissoit point encore assez, sans avoir abondance des vivres nécessaires pour la subsistance de son armée, & qu'il n'avoit pas coûtume d'abandonner au hazard l'issue de ses entreprises.

Il se donna vers ce temps-là quelques combats très-vifs, le Roi guéri de sa blessure ne laissa pas reposer les ennemis sans inquiétude & sans danger, mais les choses alloient presque de pair. Il se passoit entre la Cavalerie des deux partis des rencontres, où la Noblesse de part & d'autre combattoit avec des succès égaux, une hardiesse, une vigueur & une bravoure égale. Le Roi s'étant avancé sur une colline, située à la droite du grand chemin que suivoit l'armée ennemie, dans le moment qu'elle alloit camper, fit attaquer brusquement par Montigny d'un côté avec un escadron de Chevaux-legers, & de l'autre par Prâlin à la tête d'un escadron de Cuirassiers, le quartier du Duc d'Aumale, qui commandoit l'arriere-garde. Après une legere escarmouche, les Royalistes chargés dans leur retraite par le Comte de Chaligni & par de Rône, engagerent dans la plaine une action très-vive, où Fervaques & le Comte de Thorigni fils du Maréchal de Matignon accoururent avec les troupes de Normandie. L'on escarmoucha pendant deux heures avec une extrême bravoure, mais lorsque les Ligueurs voulurent se retirer, ils se trouverent envelopés par le Baron de Biron, qui les attaqua en flanc avec un autre escadron, & furent obligés de se sauver à toute bride.

Le Comte de Chaligni, qui n'en voulut rien faire, & se mêla bravement parmi les ennemis, fut fait prisonnier par Chicot Boufon du Roi, d'ailleurs brave & courageux soldat, à qui le Comte, en se rendant, fit une blessure à la tête, dont Chicot mourut quelques jours après. Le Comte de Chaligni fut amené au Roi, & comme il se lamentoit d'avoir été pris par un homme d'une si vile espece, le Roi le consola en l'assurant que Chicot étoit homme de cœur, & qu'il devoit plutôt s'en prendre à lui-même de

Henri IV. 1592.

s'être engagé si avant. Le Comte répondit, que ce n'avoit été que par envie de voir & de s'instruire. Le Roi lui répliqua, que les Ligueurs ne l'avoient pas encore suffisamment instruit dans l'art militaire, & que s'il vouloit l'apprendre à fond, il n'avoit qu'à servir auprès de sa personne. Ces sortes de réparties étoient ordinaires à ce Prince. Il donna la rançon du Comte à la Duchesse de Longueville, qui ayant été prise à Corbie & retenue plusieurs mois en prison, avoit été obligée d'en payer une de trente mille Ducats.

Le lendemain lorsque l'armée de la Ligue décampoit, le Baron de Biron chargea, dans la plaine, la premiere tête des ennemis commandée par Vitry & par la Châtre. L'escarmouche commençoit à s'échauffer furieusement, mais toute l'armée s'avançant de ce côté-là en très-bon ordre, le Baron prit le parti de se retirer entre les collines, qui, couvertes d'arbres de toutes parts, servoient admirablement au Roi à harceler les ennemis avec son camp volant, & à faire retraite à propos. Ces escarmouches fréquentes & dangereuses, qui ne cessoient ni jour ni nuit, obligeoient le Duc de Parme à marcher toûjours en bataille & lentement. Il ne décampoit jamais qu'au grand jour & après avoir fait reconnoître le pays, & campoit le soir, d'assez bonne heure, pour avoir le temps de faire fortifier & retrancher son camp.

Il approchoit déja de Rouen, & il falloit prendre des mesures, pour faire lever le siége, ou pour jetter du secours dans la place. George Basta s'offrit d'y entrer & d'y mettre un secours suffisant, en partant & arrivant de nuit avec un corps de Cavalerie legere & deux escadrons de Lanciers, & traversant un des quartiers de l'armée royale, qu'il se proposoit de forcer. Camille Capizucchi promit d'exécuter la même chose à la tête de son Régiment, soutenu de quelque Cavalerie. Mais le Duc ne trouva pas ces projets proportionnés à l'extrémité où étoit reduite la place, qui n'avoit pas tant besoin de secours que d'être entierement délivrée. D'ailleurs ces expédiens lui paroissoient dangereux. Il falloit risquer un corps de troupes, mais peu

nombreuses, contre toutes les forces d'une armée royale. Ainsi après de mûres reflexions, il résolut de secourir la place, avec toutes ses troupes, selon le plan qui suit. Le Roi avec la plus grande partie de sa Cavalerie étoit entre Rouen & l'armée de la Ligue, à peu près à égale distance de l'une & de l'autre, sur la droite, tirant vers Dieppe & le pays de Caux, pour faire courir ses partis & disputer le passage à l'armée de la Ligue. Il étoit éloigné de Rouen de cinq ou six lieues, & avoit cantonné ses troupes dans différens postes séparés, mais voisins les uns des autres. Le Baron de Biron étoit à Dieppe & à Arques avec le reste de la Cavalerie, pour resserrer le passage de l'armée ennemie, & inquiéter les convois, en courant sur ses derrieres, & le Maréchal de Biron étoit resté devant Rouen avec l'Infanterie seule.

Dans ces dispositions, le Duc de Parme résolut de décamper après midi, de prendre sur la gauche le chemin qui conduit droit au Pont-de-l'Arche, & après avoir tourné la forêt de Bellancomble, de revenir sur la droite, & en marchant toute la nuit, d'arriver au point du jour, à la vuë de Rouen, & d'attaquer sur le champ les postes de l'Infanterie du Maréchal de Biron. Il étoit sûr de les forcer, à la faveur d'une sortie que feroient les assiégés, avec leur vigueur ordinaire, & de battre & dissiper cette Infanterie, avant que le Roi eût le temps & les moyens de la secourir avec sa Cavalerie, parcequ'au premier avis de la marche de l'armée de la Ligue, il ne pénétreroit pas le but d'un mouvement si extraordinaire. Dans ce dessein, favorisé par un temps assez beau pour la saison, il se mit tout à coup en marche, le vingt-six de Février, prenant sur la gauche la route de Bellancomble. Mais dès la veille, la valeur & l'activité de Villars avoient déja prévenu son dessein. Ce Gouverneur voyant le Roi éloigné avec toute sa Cavalerie & l'Infanterie des assiégeans, divisée en divers quartiers, ne voulut pas laisser à d'autres la gloire qu'il pouvoit acquerir lui-même, en forçant les Royalistes à lever le siége. Il résolut donc de faire une vigoureuse sortie par quatre endroits à la fois, & d'attaquer en même temps

Henri IV. 1592.

tous les quartiers, pour mettre les aſſiégeans en déſordre, ſur-tout lorſqu'il eut appris d'un Irlandois déſerteur, que, depuis le départ du Roi & des principaux Seigneurs, les gardes ſe faiſoient aſſez négligemment, parceque le Maréchal ne pouvoit être par-tout, & que le Cardinal de Bourbon & le Chancelier, qui étoient reſtés à Darnetal avec les Seigneurs du Conſeil, n'avoient nulle expérience de la guerre.

Villars fait une ſortie.

Villars ordonna aux Bourgeois de prendre les armes & de venir garder leurs remparts ſous les ordres de la Londe. Pour lui réſolu de ſortir en perſonne, il fit les diſpoſitions ſuivantes. Le Colonel Boniface fut chargé de ſortir du fort Ste. Catherine avec ſon Régiment, précédé de tous ſes Officiers & de deux cent Gentils-hommes, & ſoutenu par le Chevalier d'Oiſe avec deux eſcadrons qui ſortiroient par la porte de Martinville, pour attaquer le poſte de Turinge. Picard (*a*) avec ſon Régiment, ſoutenu par le Capitaine (*b*) Bois-rozé & par Quitry, devoit attaquer les batteries dreſſées contre le vieux fort. Le Capitaine Jacques Argenti à la tête de ſon Infanterie, renforcé par la Cavalerie de Canonville, avoit ordre de ſortir par la porte Cauchoiſe & de marcher à la Chartreuſe, pour contenir le quartier général de Darnetal, s'il faiſoit quelque mouvement pour défendre les tranchées. Villars en perſonne, avec une troupe choiſie de ſoldats & de Gentils-hommes, ſoutenus par le Capitaine Perdriel, ſe propoſa de ſortir par la porte de Beauvais, pour attaquer la batterie nouvellement dreſſée par l'Infanterie Françoiſe. Tous furent prêts au point du jour, & au ſignal d'un coup de canon ils ſortirent avec une extrème bravoure & tant de vigueur, qu'après avoir attaqué les tranchées en tête & en queue, & renverſé les Gardes, ils en firent de toutes parts une boucherie horrible. Ils s'emparerent de l'artillerie dont ils enclouerent une partie, & entraînerent l'autre dans les foſſés,

(*a*) Le Colonel Picard étoit mort dès le huit de Fevrier d'un coup de canon qui lui avoit emporté la cuiſſe, ſelon Davila lui-même. Il faut donc lire *Pericard de la Lande*, comme on le voit dans M. de Thou.

(*b*) Charles Gouſtiminil de Boiſrozé.

Henri IV. 1592.

briſerent de toutes parts les machines & les inſtrumens de guerre, éventerent les mines, brûlerent les munitions, & porterent partout la mort & la terreur. L'Infanterie, ſans faire de réſiſtance, s'enfuit à toutes jambes vers Darnetal. On y avoit donné promptement l'allarme, & le Maréchal de Biron, à la tête de quatre mille hommes, tant Suiſſes, qu'Allemands, & accompagné des Gentilshommes qui étoient reſtés au ſiege; venoit à grands pas au ſecours des tranchées; mais le Capitaine Perdriel qui étoit ſorti après Villars par la Porte de Beauvais, avec trois Compagnies de Cavalerie, couroit toute la plaine en caracolant & eſcarmouchant vivement, pour contenir les Royaliſtes. Le Chevalier d'Oiſe, Boiſrozé, Quitry & Canonville en firent de même, jusqu'à ce que les Aſſiégés euſſent fait dans les tranchées tout le dégât qu'ils projettoient.

Il Force les tranchées, & s'empare de l'artillerie des Royaliſtes.

Lorſqu'ils l'eurent exécuté, ces quatre corps s'avancerent tous enſemble, pour charger le Maréchal de Biron, & lui livrerent un combat ſanglant, entre les tranchées & Darnetal. Larchant (a) brave Officier & Capitaine des Gardes du Roi, y fut tué, & le Maréchal de Biron luimême dangereuſement bleſſé à la cuiſſe, d'un coup d'arquebuſe : mais, comme il arriva d'autres bataillons Allemands, & que l'Infanterie Angloiſe & Françoiſe ſe rallia de toutes parts, les Aſſiégés furent enfin repouſſés & rechaſſés avec grande peine juſques dans les portes de la place. Cependant les munitions étoient brûlées, l'artillerie perdue, & tout dans un déſordre extrême : la perte fut ineſtimable, & l'on ne pût la réparer durant pluſieurs jours. Les Royaliſtes perdirent plus de huit cent hommes dans les tranchées, &, entr'autres, deux Colonels des troupes Françoiſes, & quatorze Capitaines de différentes nations, & les Aſſiégés eurent environ cinquante hommes de tués.

(a) Nicolas de Grimoville de Larchant, Capitaine des Gardes du Corps, étant monté dans cette occaſion à cheval bruſquement & ſans bottes, fut bleſſé au talon d'un coup de feu, dont il mourut peu de jours après. M. de Thou dit ſimplement vingt jours : & cela eſt plus vraiſemblable. *Voyez cet Hiſtorien, Liv. CIII.*

HENRI IV. 1591.

Le Gouverneur dépêcha sur le champ Francheville au Duc de Mayenne par les Bois, pour l'informer de ce qui venoit d'arriver, & le prier de ne rien précipiter, pour secourir la ville, parce qu'il avoit mis les ennemis hors d'état de rien entreprendre de plusieurs jours.

Le Duc de Parme s'approche de la place.

L'armée de la Ligue reçut cette nouvelle dans sa marche, le vingt-six au soir. On fit halte, & l'on assembla le conseil de guerre. Le Duc de Parme étoit d'avis de poursuivre son entreprise, parce que, trouvant l'Infanterie Royaliste consternée de sa défaite de la veille, il seroit bien plus aisé de la dissiper, de s'emparer de son camp, & de lui faire lever entiérement le siége, ce qui étoit l'unique but de leur marche. Le Duc de Mayenne représenta que tout cela étoit déja exécuté, puisque les mines étoient détruites, les tranchées comblées, l'artillerie prise, & les munitions brûlées; qu'il ne restoit qu'à forcer l'infanterie dans le poste de Darnetal, où elle s'étoit toute retirée, & que, comme il étoit parfaitement fortifié, ce n'étoit point une entreprise aisée; qu'elle demanderoit beaucoup de temps, & que, si dans l'intervalle, le Roi arrivoit avec sa nombreuse Cavalerie, on seroit forcé de le combattre, avec des troupes fatiguées de la marche & du premier combat: que la ville n'étant pas réduite à une extrémité qui exigeât tant de précipitation, il valoit mieux agir avec la circonspection, dont on avoit usé jusqu'alors. On suivit son avis, quoique la plupart des Espagnols pensassent qu'il n'avoit ainsi opiné, que pour enlever au Duc de Parme la gloire d'avoir fait lever le siége de Rouen. On retourna donc sur ses pas dans le même ordre, & l'armée rentra dans son premier camp.

Il la trouve hors de danger, & se retire.

Là on délibera sur le parti qu'on prendroit. Le Duc de Mayenne & les autres Seigneurs François prétendirent qu'on ne pouvoit faire lever le siége de Rouen, sans en venir à une bataille, qu'ils jugeoienr fort dangereuse, à cause du grand nombre de Noblesse qui se trouvoit actuellement auprès du Roi. La place étoit hors de danger de se voir trop pressée pour quelques jours, & même pour quelques semaines. Le Duc jugeoit donc qu'il suffisoit d'y envoyer

sept

ſept ou huit cent Fantaſſins, pour remplacer les morts & renforcer la garniſon, & que le reſte de l'armée marchât d'un autre coté, ſans marquer de crainte ni d'inquiétude pour Rouen, & formât quelqu'autre entrepriſe, parce que la Nobleſſe qui ſuivoit le Roi, épuiſée des fatigues & des dépenſes qu'elle venoit d'eſſuyer durant l'hiver, ne trouvant plus d'occaſion de combattre, & voyant l'armée de la Ligue s'éloigner, ſe retireroit dans ſes terres, avec ſa précipitation ordinaire, & qu'en même temps pluſieurs autres quitteroient l'Armée Royale : que, dès qu'on en ſeroit inſtruit, on reviendroit ſur ſes pas, & l'on ſe préſenteroit de nouveau devant Rouen, ſans perdre de temps: qu'alors le Roi ſeroit forcé de ſe retirer, ou de s'expoſer à une défaite inévitable, s'il prenoit le parti de combattre. Les Eſpagnols & les Italiens qui craignoient que les Ligueurs ne recueilliſſent tout le fruit & toute la gloire de leurs fatigues, déſiroient qu'on allât en avant, perſuadés que le Roi leveroit le ſiége, pour ne pas ſe laiſſer enfermer entre la ville & leur armée, ils vouloient achever leur entrepriſe, & ce ſentiment étoit appuyé par le Prince Ranuce Farnéſe, auſſi avide de gloire qu'aucun autre. Mais le Duc de Parme aima mieux s'en tenir à celui des François. Il envoya à Rouen huit cent Wallons des Régimens du Comte de Boſſu & de la Berlotte, qui arriverent de nuit, & y entrerent ſans obſtacle. Il partit avec le reſte de l'armée, paſſa la Somme, & s'éloignant le plus qu'il pouvoit, il vint aſſiéger Saint-Eſprit-de-Rue, place très-forte, ſur les frontieres de Picardie.

Le Roi retourne devant Rouen.

Lorſque l'armée de la Ligue fut retirée, le Roi qui ne pouvoit pénétrer les motifs de cette réſolution, ſongea à preſſer plus vivement que jamais le ſiege de Rouen. Ayant reçu des vaiſſeaux de guerre, que les Etats de Hollande envoyoient à ſon ſecours, ſous les ordres du Comte Philippe de Naſſau, qui portoient pluſieurs pieces d'artillerie, grande quantité de munitions & plus de trois mille fantaſſins, il fit debarquer le canon & les munitions, dont on avoit très-grand beſoin, depuis le dégat que les Aſſiégés avoient fait dans la derniere ſortie, & ordonna aux vaiſ-

Henri IV. 1592.

ſeaux Hollandois non-ſeulement de faire des courſes ſur la Seine, pour arrêter les vivres & les autres choſes qu'on tranſportoit du Havre-de-Grace à Rouen, mais encore de s'approcher de cette derniere place, afin d'augmenter le danger & les fatigues des Aſſiégés, en canonant le vieux Palais & les autres poſtes voiſins de la riviere. Il fit auſſi armer quelques barques au-deſſus du Pont de l'Arche ſous les ordres de l'Hôpital, Chancelier de Navarre, pour faire des courſes & reſſerrer les Aſſiégés. Dès le premier jour qu'elles voguerent, elles attaquerent Anquetil, & lui livrerent un combat très-vif, dans lequel un de ſes bâtimens fut brûlé & un autre coulé à fonds. Ceux du Roi y firent quelque perte, mais enfin les Ligueurs furent forcés de ſe retirer ſous les murs de Rouen. Les vaiſſeaux Hollandois s'approcherent de la ville au-deſſous du Pont, & y tirerent une infinité de volées de canon, qui ne cauſerent pas grand dommage. Villars ayant fait pointer trois coulevrines ſur un cavalier élévé depuis longtemps du côté de la riviere, bleſſa au corps un de leurs vaiſſeaux, & emporta le grand mât d'un autre. Ils furent obligés de s'éloigner, pour ne plus s'occuper que du ſoin d'interrompre la navigation, & debarquerent deux mille fantaſſins pour renforcer l'armée Royale.

Il en recommence le ſiege.

Cependant le Roi avoit fait r'ouvrir les tranchées, & élever de toutes parts des redoutes, hâtant & encourageant les travaux par ſa préſence. Les Princes & les Seigneurs y mettoient eux-mêmes la main, on les continua jour & nuit, & tous les ouvrages furent perfectionnés en peu de temps. Le premier qui partoit du poſte de Turinge, fut pouſſé plus vivement que les autres, pour reprendre les canons qui avoient été précipités dans les foſſés de ce côté-là. Les Aſſiégés qui s'apperçurent de ce deſſein, fabriquerent une machine, pour les enlever & les tirer dans la ville. Malgré les vives eſcarmouches des Royaliſtes, le feu continuel de leur artillerie, & les feux d'artifice qu'ils lançoient, les Aſſiégés parvinrent néanmoins à enlever ces canons juſques ſur le baſtion du vieux fort. Ils les emmenerent avec grande joye dans Rouen, & les dépoſerent

dans la Cour de l'Archevêché, où demeuroit le Gouverneur, parce que ce lieu étoit également éloigné de tous les postes que battoient actuellement les ennemis. On travailloit par tout avec chaleur, & le Comte de Soissons, qui étoit repassé du côté du Faubourg de St. Sever, y avoit fait dresser une batterie, pour diviser les forces des Assiégés, & les resserrer de toutes parts. Néanmoins Villars, pour montrer qu'il ne craignoit rien, & n'étoit pas encore reduit à la derniere extrémité, fit sortir un grand nombre de Cavaliers, entre les postes de Martinville & de St. Hilaire, où ils donnerent un tournoi, firent des courses de Bagues, & s'exercerent à la Quintaine, comme pour témoigner qu'au milieu de ces grandes & continuelles fatigues, ils jouissoient du repos le plus profond. Le Roi ne regarda point cette bravade comme une marque de vanité, dont Villars ne se piquoit point, mais comme un stratagême qu'employoit ce Gouverneur, pour déguiser sa foiblesse, & l'extrémité où il se trouvoit : il donna donc plus d'attention que jamais à faire battre & miner la place de toutes parts.

Les sorties continuoient, mais avec divers succès, & le petit nombre des Assiégés ne les rendoit plus si vives. Dans une de ces sorties, Francheville fut tué, & la Londe blessé, avec plusieurs autres Officiers : néanmoins il y en eut une si furieuse, du côté de St. Sever, que, malgré la présence du Comte de Soissons qui accourut à la tranchée, pour exhorter & encourager les soldats, les Assiégés, après s'être emparés d'une redoute, entrerent dans la plaine, où ils chargerent le Baron de Givry, qui s'y étoit porté avec quelques compagnies de Chevaux-Legers. Le combat fut vif & sanglant. Givry lui-même, dangereusement blessé à l'épaule, fut tenu pour mort, ce qui causa tant de déplaisir au Roi, qu'il dit, en présence de tout le monde, & en poussant un profond soupir, qu'il ne connoissoit plus de sujet capable de commander la Cavalerie Légere : discours qui choqua plusieurs Officiers, & sur-tout Montigni & la Chapelle, qui aspiroient à cette charge. Montigni l'obtint en effet par la suite, en continuant de servir avec une va-

Henri IV. 1592.

leur singuliere : au contraire, la Chapelle mécontent & désespéré des paroles du Roi, passa quelque temps après dans le parti des ennemis. Néanmoins la blessure de Givry ne fut ni dangereuse, ni mortelle, & les Assiégés furent repoussés avec perte. Ils en souffrirent encore une plus grande, par l'accident qui arriva le vingt-quatre de Mars. Un pan de mur de soixante-dix pieds s'écroula de lui-même, entre la porte Cauchoise & le Couvent des Dominicains, tandis que les Assiégés s'empressoient à réparer la brêche, avec de la terre, des sacs à laine, des fascines & d'autres instrumens, le Roi fit conduire promptement de ce côté-là quelques pieces de campagne, qui tuerent plus de monde aux ennemis, qu'ils n'en avoient perdu pendant tout le siége. Villars, pressé de tous côtés, & dont la garnison étoit fort diminuée, pouvant à peine résister à une attaque si longue & si opiniâtre, résolut d'écrire au Duc de Mayenne, qu'il seroit forcé de capituler, si on ne venoit à son secours avant le vingt d'Avril.

Mais ce que le Duc de Mayenne avoit toujours prédit arriva. La Noblesse épuisée des fatigues de l'hiver, après avoir dépensé son argent, usé ses équipages, ruiné ses chevaux, & ne voyant plus d'espérance d'en venir à une bataille, avoit pris son congé, suivant sa coûtume, pour mettre ordre à ses affaires ; ce qui avoit tellement diminué l'armée, que d'environ dix mille chevaux, il n'en restoit guéres plus de cinq mille ; encore ceux-ci étoient-ils en mauvais état, obligés, pour subsister, de se séparer, & d'occuper des quartiers fort étendus, parceque tout le pays d'alentour étoit ruiné, par le long séjour qu'y avoit fait l'armée, dans une saison où le vieux fourage manquoit, & où la terre n'en produisoit point encore de nouveau. Le Maréchal de Biron & le Vicomte de Turenne avoient prévû cet inconvénient, & tâché d'engager toute l'armée à patienter encore quinze ou vingt jours, au bout desquels elle verroit l'issue des choses, mais la plûpart étoient dans un besoin si extrême, & les volontaires si impatiens de retourner chez eux, qu'il fut impossible de les retenir. Plusieurs Généraux même étoient persuadés que le Duc de

Parme avoit perdu toute espérance de secourir Rouen, & n'avoit formé le siége de St. Esprit de Rue que pour faire une diversion, & qu'il n'y avoit point à craindre qu'il reparût : que d'ailleurs l'Infanterie jointe aux troupes auxiliaires de Hollande suffisoit pour prendre Rouen; cette idée s'étoit si répandue dans l'esprit des François, naturellement avantageux, & qui méprisoient d'ailleurs le Duc de Parme & son armée, que le Roi lui-même en étoit prévenu, & pensoit n'avoir presque pas besoin de sa Cavalerie par la suite. Mais son Infanterie même, qui avoit passé l'hiver dans les tranchées, exposée aux pluyes ou aux neiges continuelles, épuisée de veilles & de fatigues, n'étoit guéres en meilleur état, & avoit plus besoin de repos, que de se consumer à des travaux nouveaux & meurtriers. D'ailleurs les maladies s'étoient mises, à l'ordinaire, parmi les Allemands, & sur-tout parmi les Anglois, dont elles avoient fort diminué le nombre, l'Infanterie Françoise, sans attendre les dernieres extrémités, diminuoit aussi à tous momens, par la désertion. Quoique le Roi s'en apperçût, aussi-bien que de l'épuisement de son armée, il ne pouvoit donner tous les soins nécessaires à entretenir l'abondance parmi des troupes qui campoient depuis plus de cinq mois. Le Duc de Parme, & sur-tout le Duc de Mayenne, informés de ces détails, après avoir différé jusqu'à la réception des dernieres lettres de Villars, afin de laisser encore à l'armée ennemie plus de temps, pour se consumer, leverent tout à coup le siége de Rue, qu'ils avoient fait semblant d'entreprendre, sans rien faire pour s'en emparer. Ils se pourvurent de vivres, passerent la Somme à Blanquetaque, où cette riviere est plate, moins rapide & plus basse qu'ailleurs, & en six marches ils arriverent auprès de Rouen, ayant fait en très-peu de jours, par cette célérité, le même chemin qu'ils n'avoient fait la premiere fois qu'en trente jours.

Le Duc de Parme revient au secours.

Le Roi informé de l'arrivée imprévûe des ennemis, fit sur le champ repasser la Seine à la partie de ses troupes qui bloquoit le fauxbourg de St. Sever, pour rejoindre le reste de l'armée, & rappella, avec une extrême diligence,

Henri IV. 1592.

toute sa Cavalerie au quartier de Darnetal, afin de faire tête à l'ennemi & même de le prévenir. Il fit exactement la revûe de ses forces, & les ayant trouvé si affoiblies, tant pour le nombre que pour la vigueur, qu'elles n'égaloient nullement la nombreuse armée de la Ligue, il résolut de lever le siége, & d'attendre des circonstances plus favorables; sûr que la plus grande partie de la Noblesse viendroit le rejoindre avant peu. Mais de peur que l'armée de la Ligue, qui avançoit à grandes journées & sans obstacle, ne l'inquiétât dans sa retraite, il envoya sur le grand chemin vers Neufchatel le Vicomte de Turenne avec la Cavalerie Allemande, soutenue d'un petit nombre de Cuirassiers & d'Arquebusiers François, pour harceler les ennemis & retarder leur marche. Le pays par lequel arrivoient les Ligueurs étoit plat, sans bois & sans montagnes, ce qui donnoit beaucoup de désavantage au Vicomte, qui, avec sa petite troupe, auroit voulu persuader aux ennemis qu'ils avoient à faire à une armée entiere. Néanmoins il prit si bien son temps pour charger l'avant-garde, commandée par le Duc de Guise, tandis que le reste de l'armée n'avoit pas encore decampé, qu'il mit en désordre les premiers rangs & leur enleva même un étendart; mais de Rône & Bassompierre étant arrivés avec toute l'avant-garde, & peu après, le Duc de Parme, avec le corps de bataille, tout se passa en escarmouches légéres & peu décisives; le Duc détachant plusieurs escadrons de toutes parts, tâcha de reconnoître les flancs & les derrieres des Royalistes, pour découvrir, si c'étoit toute leur armée, & le Vicomte pénétrant son dessein, opposoit aux ennemis le plus grand front qu'il pouvoit, à mesure qu'ils se déployoient, & les empêchoit par là d'en venir à leur but.

Le Roi dont l'armée est affoiblie, leve le siege.

Par cette manœuvre tout se passa en légers combats, & le Roi avec ses Généraux eut le temps de decamper de devant Rouen sans aucun désordre, l'artillerie se retira la premiere, & tandis que l'armée prenoit ses rangs, on envoya devant le canon & le bagage au Pont de l'Arche, où le Roi avoit dessein de se retirer. Après avoir resté une demie-heure en bataille à la vûe de la place, on leva le

Et se retire sur les bords de la Seine.

ſiege le vingt d'Avril, le Baron de Biron fit l'arriere-garde de l'armée, qui ſe retira tranquillement vers le Pont de l'Arche. Le Duc de Parme avec ſon armée rangée en bataille, arriva le même jour auprès de Rouen, & détacha George Baſta, pour ſuivre le Roi en queue, & obſerver ſa marche; enſuite il entra dans Rouen avec le Duc de Mayenne, combla d'éloges Villars & ceux qui l'avoient ſecondé dans la défenſe de la Place, d'où il ſortit le ſoir même pour aller camper avec ſon armée dans les villages d'alentour.

Fin du Livre Douziéme.



SOMMAIRE

SOMMAIRE
DU XIII. LIVRE.

RESOLUTION prise par les Ligueurs d'assiéger Caudebec, afin de rendre la Seine libre, & de délivrer entiérement Rouen. Ils en forment le siege. Le Duc de Parme en reconnoissant la place, est blessé au bras d'un coup de feu. Prise de Caudebec. Les Ligueurs y consument du temps, & donnent au Roi celui de rassembler son armée. Il s'empare de tous les passages, & enferme leurs troupes dans le païs de Caux. Divers combats mémorables. Le Duc de Parme, affoibli par sa blessure & forcé par le défaut de vivres, songe à passer la Seine, & à se tirer du danger. Il conduit son projet avec tant d'habileté, qu'il passe cette riviere, & fait sa retraite sans recevoir le moindre échec. Il s'éloigne de Rouen à grandes journées, & vient repasser la Seine à S. Cloud. Il s'en retourne en Flandres, laissant à de Rône quelques foibles secours. Le Duc de Mayenne mécontent ne le suit pas, & prend Ponteau-de-Mer. Il se brouille avec le Commissaire des troupes du Pape, & entame une négociation avec le Roi. Ce Prince fâché du passage inopiné de l'armée des Ligueurs, diminue la sienne; & poursuit les ennemis à la tête d'un camp volant. Siege d'Epernai en Champagne, dont de Rône s'étoit emparé quelques tems auparavant. Le Maréchal de Biron y est tué d'un coup de canon. Prise d'Epernai & de quelques autres villes voisines. Le Roi fait élever un fort sur la Marne, pour couper les vivres à Paris. Vains efforts du Duc de Mayenne, pour en empêcher la construction. Le tiers parti des Princes du Sang se fortifie parmi les Royalistes. Diverses intrigues & complots de toutes parts. Clement VIII. est élu du Pape, & s'employe avec une grande modération aux affaires de France. Le Duc de Mayenne, sur les instances du Roi d'Espagne & du Pape, se détermine à assembler les Etats Généraux pour l'élection d'un Roi. Cette résolution occasionne diverses menées &

différentes négociations. Philippe II. envoye de nouveaux Ambassadeurs en France, pour notifier ses intentions aux Etats. Le Duc de Mayenne s'abouche avec eux. Ils sont d'abord opposés de sentimens, & s'accordent ensuite pour leurs intérêts particuliers. Le Roi tâche de faire séparer les Etats, & engage les Catholiques de son Conseil à avoir une conference avec les Ligueurs. Elle s'ouvre à Surêne, du consentement du Duc de Mayenne, qui s'empare de Noyon. Le Roi obligé d'aller en Poitou, ne peut sécourir cette place. Les Ambassadeurs de Philippe II. proposent aux Etats d'élire pour Reine de France l'Infante d'Espagne. Cette proposition est mal reçûe des Etats, où il se passe diverses brigues à ce sujet. Le Roi prend Dreux, & cédant aux instances de ses partisans Catholiques qui menaçoient de l'abandonner, il se détermine à abjurer le Calvinisme. Il vient à S. Denys, & va publiquement à la Messe. Il nomme le Duc de Nevers, Ambassadeur à Rome, pour demander son absolution au Pape. Les Etats de la Ligue s'en allarment. Le Duc de Mayenne voyant qu'il ne pouvoit obtenir la Couronne, ni pour lui-même, ni pour sa Posterité, consent à une trêve. Les Députés à la Conférence de Surêne, la concluent pour tout le mois d'Octobre suivant. Elle est acceptée par les deux partis, & les Etats de la Ligue sont congediés de Paris.





HISTOIRE
DES
GUERRES CIVILES
DE FRANCE.

LIVRE XIII.



A levée du siege de Rouen, exécutée avec tant de facilité & sans venir à une action, en se tenant au sage projet d'employer à propos la lenteur ou la célérité, combla de gloire le Duc de Parme, & déprima extrêmement les succès qui avoient jusqu'alors accompagné les armes du Roi. Mais les événemens qui arriverent depuis, rétablirent en peu de temps, les affaires de ce Monarque, même en servant à faire éclater de plus en plus la prudence & la valeur du Duc de Parme. Les Ligueurs, qui ne trouverent plus le Roi devant Rouen, délibérerent dans leur Conseil de guerre, sur ce qu'il convenoit de faire. Les

HENRI IV.
1592.

Résolution prise par les Ligueurs d'assiéger Caudebec, afin de rendre la Seine libre & de délivrer entiérement Rouen.

HENRI IV. 1592.

Généraux Espagnols & Italiens étoient d'avis de poursuivre l'ennemi, tandis qu'il étoit affoibli, & que ses troupes étoient épuisées de fatigues, afin de l'accabler ; ils soûtenoient que jamais on n'en trouveroit une plus belle occasion. Au contraire les Seigneurs François, à l'avis desquels on déféroit beaucoup, parce qu'ils avoient une connoissance exacte du Païs, remontroient, que si le Roi passoit la Seine au Pont de l'Arche, & se transportoit dans la Basse Normandie, il les mettroit dans la nécessité de retourner à Rouen, pour traverser cette riviere, & peut-être hors d'état de le poursuivre dans un païs absolument ennemi, éloigné des secours, des retraites & des vivres : que dans cette position, le Roi secondé de sa Noblesse, qui accourroit auprès de lui, sur le seul bruit de son danger, renforçant son armée de momens en momens, & la rafraîchissant dans un païs si fertile & si abondant, seroit sans cesse prêt à leur faire face, & leur causer quelque échec terrible, en les enveloppant dans un païs qui lui étoit entiérement devoué. Ils jugeoient donc plus expédient, pour délivrer absolument Rouen & lui ouvrir l'embouchure de la Seine, d'assiéger Caudebec, qui la fermoit de ce côté-là, & que lorsque par la prise de cette place, on auroit entiérement exécuté le dessein, pour lequel on étoit venu, on pourroit ensuite examiner quelle entreprise seroit plus avantageuse pour l'intérêt commun.

Le Duc de Parme, qui désiroit de délivrer Rouen parfaitement, & songeoit ensuite, selon son ancien plan, à retourner mettre ordre aux affaires de Flandres, embrassa aisément cet avis. Le peu de connoissance qu'il avoit du Païs, ne lui permit pas de remarquer, qu'il alloit s'engager dans le païs de Caux, qui forme une espece de presqu'Isle, bornée d'un côté par la Seine, & des deux autres par l'Ocean. Pour peu que le Roi, avec son armée, occupât le passage entre la riviere & la mer, qui est le seul & de très-petite étendue, il le renfermeroit comme dans un filet, & que lui coupant les vivres dans un païs si resserré, il le prendroit par famine avec toutes ses troupes. Mais, soit que les Généraux François ne crussent pas, que le Roi

pût être sitôt en état de se mettre à leurs trousses, soit qu'ils esperassent emporter Caudebec, en peu de temps, & avant l'arrivée de ce Prince, le Duc de Parme se laissa entraîner par ceux, qui connoissoient mieux que lui, la situation & la qualité du païs, & par le prétexte spécieux de délivrer entiérement Rouen, qui restoit toujours comme bloqué, à moins que la prise de Caudebec ne lui rendît la liberté de la navigation. Ainsi, après avoir détruit les forts & les retranchemens des Royalistes devant Rouen, les Ligueurs arriverent à la vûe de Caudebec le 24 d'Avril.

Ils en forment le siege.

Cette place s'étend depuis le pied de quelques montagnes d'un accès facile & fertiles en paturages, dans une vaste plaine, jusqu'aux bords de la riviere de Seine. Elle est environnée de murailles assez fortes, mais sans terre-plein, ni ouvrages extérieurs. La Garde, Colonel d'Infanterie Françoise, & Pausanias Braccioduro, qui, depuis la mort de Nicolas Nasi, décedé de maladie au camp du Roi, commandoit seul la Cavalerie légére Italiene, étoient chargés de la défense de Caudebec. Ces deux Officiers, pour remplir le devoir de gens de cœur, se posterent d'abord hors de la ville, entre deux collines, dans l'endroit, où des montagnes voisines on peut deboucher dans la plaine, afin d'éloigner, le plus qu'ils pourroient, l'ennemi de leurs murailles. On détacha les Wallons du Comte de Bossu & du Général de Vert, pour les chasser. Les Royalistes escarmoucherent pour gagner du temps; mais enfin ils furent obligés de céder au nombre, &, en se retirant dans la ville, de laisser le passage libre à l'armée de la Ligue; mais lorsque celle-ci descendit dans la plaine, les vaisseaux Hollandois, qui s'étoient approchés du bord de la riviere, firent sur elle un feu terrible de leur artillerie, & causerent dans les premiers escadrons une perte aussi considérable, qu'inattendue. Le Duc fit faire halte à ses troupes, qui alloient toûjours en avant, & placer, avec autant d'intelligence que de promptitude, du canon sur le sommet d'une colline. Cette artillerie répondit avec une égale vivacité à celle des vaisseaux, & tirant même avec plus de sûreté, elle coula presque bas leur Amiral, maltraita plusieurs de-

Henri IV. 1592.

leurs meilleurs bâtimens, & obligea les autres de s'éloigner du rivage. Ils suivirent le fil de l'eau, & se retirerent à Quilleboeuf, ville située plus bas que Caudebec sur la même rive. Ils y commencerent, pour leur sûreté à environner & fortifier ce poste, qui, par la suite, fut regardé comme une forteresse importante, à cause de sa position, par rapport à la navigation & à l'embouchure de la Seine.

Le Duc de Parme, en reconnoissant la place, est blessé d'un coup de feu au bras.

Après avoir écarté ces vaisseaux qui pouvoient inquiéter l'armée, le Duc de Parme la fit camper, & prendre ses postes à la vuë des murailles. Le lendemain il alla en personne avec le Prince Ranuce, la Motte, & le Comte Nicolas Cesis, reconnoître la place. Tandis qu'il examinoit tout avec attention, & que, sans s'en rapporter à d'autres, il traçoit lui-même l'emplacement de la batterie; il fut blessé au milieu du bras droit d'un coup d'arquebuse, tiré d'une des guerites du rempart. La balle qui étoit entrée sous le coude, pénétra entre les deux os du bras, jusqu'au poignet, & s'y arrêta entre les chairs, parce qu'elle étoit presqu'amortie, lorsqu'elle frappa le Prince. Cette blessure ne le fit ni changer de visage, ni interrompre son discours : il n'en dit même mot d'abord; mais ceux qui l'accompagnoient s'en apperçurent au sang qui couloit sur son manteau. Il voulut néanmoins achever de donner ses ordres, dont il avoit commencé à tracer le dessein. On le ramena ensuite à son logement, où les Medecins visiterent sa playe qu'ils ne jugerent pas mortelle à la verité, mais très-difficile à guérir. En effet, on lui fit trois incisions au bras, pour trouver la trace de la blessure, & en tirer la balle : la fievre le prit, & il fut obligé de garder le lit. Depuis cet accident, le commandement général de l'armée roula sur le Duc de Mayenne; & celui des troupes d'Espagne en particulier, sur le Prince Ranuce Farneze, qui ne faisoit pourtant rien, sans l'agrément de son pere. Le lendemain on dressa les batteries; mais lentement, & elles renverserent bientôt un grand pan de murailles. La Garde, contre l'avis de Braccioduro, demanda à capituler, & après quelque débat, il obtint les conditions qu'il désiroit; l'état du Duc de Parme étant assez

dangereux, chacun souhaittoit qu'on facilitât le progrès des affaires. Ainsi le lendemain la place fut remise aux Ligueurs, qui y séjournerent trois jours, pour y laisser reposer leur armée, & la faire rafraichir, avec les vivres qu'ils y avoient trouvés en abondance.

HENRI IV. 1592.

Prise de Caudebec.

Cependant la Noblesse que le Roi avoit rappellée, dès qu'il apprit le retour des ennemis, étoit accourue de toutes les Provinces voisines, auprès de sa personne. D'Humieres étoit venu de Picardie, avec deux cent chevaux, Sourdis de Chartres, avec cent cinquante, de Hertré, Gouverneur d'Alençon, avec deux cent, le Comte de Montgommeri & la Colombiere, avec trois cent, Canisy, Gendre du Maréchal de Matignon, & Odet de la Noue, fils du fameux la Noue, mort depuis peu, avoient amené chacun cent chevaux, & le Colonel St. Denis étoit venu à la tête de six cent Arquebusiers à cheval. Souvré, & le Comte du Lude, joignirent encore l'armée, accompagnés de trois cent Gentilshommes, qui n'avoient point encore paru au camp. Enfin on y vit arriver le Duc de Montpensier qu'on attendoit depuis long-temps, & la Verune, Gouverneur de Caën, suivis de huit cent Gentilshommes, de deux cent Chevaux-Legers, & de quatre cent Arquebusiers à cheval. Ce qui avoit retardé l'arrivée du Duc de Montpensier, c'étoit le désir qu'il avoit de s'emparer d'Avranches, Ville de la basse Normandie, limitrophe de la Bretagne, & qui seule tenoit pour la Ligue dans ces quartiers. Il l'avoit assiégée sur la fin de l'année précédente, dans l'espérance de l'emporter en peu de jours: mais les choses avoient tourné autrement. De Viques, vieux guerrier, & brave Gentilhomme, qui étoit sorti de Pontorson, pour se jetter dans Avranches, avoit défendu avec beaucoup de fermeté, pendant plusieurs jours, les Fauxbourgs de cette derniere place, jusqu'à ce qu'on eût mis les remparts & les bastions en bon état de défense. Le Duc de Montpensier emporta enfin les Fauxbourgs, & fit ouvrir la tranchée: mais il survint une neige si continuelle & si épaisse, qu'elle combla tous les travaux, empêcha de les pousser, & tint pendant plusieurs jours les Royalistes dans

Les Ligueurs donnent au Roi le temps de rassembler son armée.

Henri IV. 1592.

l'inaction. Ils souffroient d'ailleurs tellement du froid excessif, que, s'ils n'eussent été maîtres des Fauxbourgs dont ils détruisoient les maisons, & brûloient les bois pour se chauffer, il eût absolument fallu abandonner cette entreprise. Les neiges cesserent, mais il continua de faire une gelée si forte, & qui endurcit tellement la terre, qu'on ne pouvoit la remuer qu'avec une peine extrême, ni travailler avec le pic : néanmoins on éleva avec un grand travail, une plate-forme, & deux places d'armes, où l'on établit l'artillerie, qu'on avoit tirée de Caën & de Falaise, & entr'autres, un canon d'une grandeur déméſurée, qu'on nommoit le *grand Robin*. On battit les murailles, par deux endroits, & les volées de canon qui passoient au travers, renverserent plusieurs maisons dans la Ville. Enfin on donna le deux de Février un assaut furieux. Les Assiégés le soutinrent avec bravoure : mais ils y perdirent tant de monde, que de Viques fut contraint de capituler, & de rendre la place au Duc de Montpensier, qui, après avoir remis son armée en ordre, & rassemblé la Noblesse, vint rejoindre le Roi qui lui en avoit fait des instances vives & réiterées.

Le Roi s'empare de tous les passages.

L'armée de ce Prince se trouva ainsi, en peu de jours, forte de sept à huit mille hommes de Cavalerie, & de seize à dix-huit mille d'Infanterie : outre les Hollandois qui servoient sur la flotte. Il avoit tiré toutes les garnisons des villes voisines, & voyant la faute qu'avoient faite les Ligueurs de se renfermer, pour ainsi dire, dans un cul-de-sac, d'où ils ne pourroient se retirer qu'avec beaucoup de mouvemens & de peine, il résolut de leur couper chemin, & en les pressant & les harcelant de toutes parts, de les réduire, sans rien hasarder, à une extrême disette de vivres. Il le pouvoit aisément. L'entrée de la presqu'Isle étoit fermée du côté de la mer, par les villes de Dieppe & d'Eu, où il avoit de grosses garnisons. Quilleboeuf dont il étoit le maître, & la flotte Hollandoise resserroient l'ennemi du côté de la Seine. Il ne restoit plus qu'à fermer entiérement l'autre côté de l'Isthme, vers la riviere de Somme, par où le pays de Caux communique avec les

plaines

plaines de Normandie & de Picardie. Le Roi partit donc en diligence de dessous les remparts du Pont de l'Arche, & faisant marcher ses troupes sans relâche, quoiqu'en ordre de bataille, il arriva le dernier d'Avril, à la vue de l'armée ennemie. Elle étoit partie de Caudebec le même jour, & campoit à Ivetot, gros Bourg, où elle pouvoit trouver des logemens commodes. On remarqua que ce jour-là le Roi s'exposa évidemment à être défait, pour n'avoir pas examiné la situation du terrein. En effet, le païs est rempli de Noblesse qui y possede plusieurs Châteaux, presque tous embellis de vastes parcs, environnés de murailles fortes & bien bâties, de la hauteur d'un Cavalier, & qui ont plus d'une lieue de tour. Le Roi, marchant aux ennemis dans ce païs, par le chemin ordinaire, fut obligé de passer entre deux parcs très-longs, qui bordoient le chemin à droite & à gauche. Il fallut, par conséquent, que tous les corps, tant Cavalerie qu'Infanterie, y défilassent fort serrés, & l'Armée Royale se trouva dans une position si critique, que l'avant-garde avoit débouché dans la plaine, au-delà des parcs, tandis que le corps de bataille se trouvoit resserré entre leurs murs, & que l'arriere-garde étoit encore en deçà. Si les Ligueurs eussent alors chargé l'avant-garde, ils l'auroient battue à plates coutures, sans que le corps de bataille, ni l'arriere-garde eussent pû la secourir. Le Duc de Montpensier qui commandoit l'avant-garde, s'en apperçut, lorsqu'en débouchant d'entre les deux parcs, il découvrit l'armée ennemie campée sur le haut de la colline; mais ne pouvant faire autrement, il mit promptement ses troupes en bataille, & dépêcha exprès sur exprès au Roi, pour le presser de faire avancer le centre. Les Ligueurs s'en apperçurent également: le Comte Alexandre Sforce, Officier habile très-expérimenté, courut en donner avis au Duc de Parme, & comme il me l'a plusieurs fois raconté lui-même, il representa à ce Prince combien il étoit aisé de défaire les Royalistes, pour peu qu'on profitât de leur faute. Mais le Duc, accablé par la fievre, & par les douleurs de sa blessure, & pour lors au lit, ne pouvant prendre sitôt son par-

Il enferme l'armée ennemie dans le païs de Caux.

Henri IV. 1592.

ti, lui répondit, que pour combattre contre le Roi de Navarre, il falloit des hommes vivans, & non des cadavres épuisés, tel qu'il le voyoit alors. Néanmoins il fit appeller le Duc de Mayenne, le Prince Ranuce, & les autres Généraux, & leur donna ordre de charger les ennemis, si les circonstances le permettoient. Il se fit même porter sur un brancard, dans un endroit, d'où l'on découvroit l'Armée Royale, qui débouchoit d'entre les deux parcs : mais déja par l'activité du Duc de Montpensier, l'avant-garde avoit pris poste, & le corps de bataille avoit presqu'entiérement défilé, avant que l'armée de la Ligue qui ne finissoit que de camper, eût entiérement pris les armes. Toute l'armée du Roi passa, & se remit en ordre de bataille. Ainsi la blessure du Duc de Parme fit perdre une occasion si belle, & si sûre de défaire les ennemis.

Divers combats mémorables.

Les deux armées camperent à un quart de lieue l'une de l'autre, n'ayant entre-deux, sur la droite, qu'un bois fort épais, qui donna les jours suivans matiere à plusieurs actions signalées. Dès la méme nuit les Ligueurs, pour en demeurer maîtres, tirerent à la tête de ce bois, du côté qui regardoit les ennemis, un retranchement où ils mirent en garde le Régiment du Comte de Bossu, composé de deux mille Wallons. Le premier de Mai, tandis que le Roi tâchoit de reconnoître ce poste, il s'y engagea trois fortes escarmouches. L'une entre le Baron de Biron & le Duc de Guise, l'autre entre le Duc de Bouillon & de Rône, & la troisiéme dura jusqu'au soir entre Montigny & le Baron de la Châtre. Le Roi ne put jamais découvrir quelles fortifications les ennemis avoient faites à l'entrée du bois, une grêle de mousquetades qui en partoit, & les charges de la Cavalerie ennemie, ne permettoient à personne de les reconnoître de près. Mais le lendemain dans une nouvelle escarmouche, le Baron de Biron, après avoir perdu bien du monde, pénétra assez avant, pour remarquer qu'il n'y avoit qu'un simple retranchement, sans aucune artillerie, & sans flancs ni redoutes. Ainsi le trois de Mai au matin, le Roi ayant formé trois bataillons, l'un d'Allemands, l'autre d'Anglois, & le dernier de François,

les détacha au point du jour, pour attaquer & forcer le retranchement. Ces troupes ayant traversé à grands pas la petite plaine qui étoit entr'elles & les ennemis, attaquerent brusquement ce poste, & chasserent les Wallons, qui se retirerent en désordre avec perte de leur bagage. A l'instant les Royalistes commencerent à se fortifier dans le retranchement; mais le Duc de Mayenne & le Prince Ranuce, sans leur donner le temps d'assurer ce poste, détacherent à droite & à gauche un très-grand nombre de Carabins & de Chevaux-legers, pour occuper la plaine, & chargerent Camille Capisucchi avec son Régiment, soutenu par celui d'Alonso Idiaques, de reprendre ce poste. Capisucchi entrainé par sa bravoure naturelle & par l'émulation qui regnoit entre les Italiens & l'Infanterie Wallone, s'avança fierement pour attaquer le retranchement, & y entra avec tant de furie, que l'Infanterie de l'armée royale fut forcée de l'abandonner après une courte résistance. Les Carabins l'envelopperent dans sa retraite, & jamais elle n'auroit regagné le camp, si les Ducs de Montpensier & de Nevers, & le Comte de St. Paul, chacun à la tête d'un escadron de Gentils-hommes, ne se fussent avancés pour la dégager. Les Italiens travaillerent pendant la nuit, à boucher l'avenue du grand chemin, où ils éleverent une grande redoute avec des flancs & des fossés de toutes parts, & y placerent quatre pieces de canon, par ce moyen ils ôterent au Roi toute espérance de les chasser de ce poste, & les Ligueurs demeurerent absolument maîtres du bois, qui leur étoit extrêmement avantageux, tant pour couvrir leur camp, que pour en tirer du bois & du fourage pour les chevaux des Carabins accoûtumés à vivre de ce qu'ils trouvoient dans la campagne.

Le Roi qui se proposoit toujours de resserrer de plus près l'armée ennemie, non content d'avoir occupé l'avenue de la presqu'Isle, & voulant venir plus promptement à bout de son dessein, changea de position, & se campant sur la droite le long du bois, il s'empara d'une colline d'où il pouvoit battre le bourg d'Ivetot, dans lequel le Duc de Guise étoit logé avec l'avant-garde. Il y fit dresser une

Henri IV. 1592.

batterie de sept canons derriere un retranchement qui fut perfectionné en peu d'heures, & commença à foudroyer les ennemis en flanc; le Duc de Guise fut forcé d'abandonner le bourg d'Ivetot, & de rejoindre le corps de bataille. Dans sa retraite le Duc de Bouillon avec les Reîtres, & le Baron de Biron à la tête d'un gros corps de Cavalerie Françoise, le chargerent en queue, mais le Duc en se tenant aux derniers rangs, & faisant volte-face avec beaucoup de valeur, se retira sans perte, emmenant ses bagages & ses troupes en bon ordre. Les Royalistes firent cependant quelques prisonniers dans cette escarmouche, entr'autres le Baron de Contenant & le Baron de la Maison. Le Roi qui désiroit de resserrer de plus en plus les ennemis, & sur-tout que l'exercice continuel des armes & l'espérance de combattre de momens en momens empêchât l'ardeur de la Noblesse Françoise de se rallentir, ne lui donnoit pas un moment de relâche. Enfin le douze de Mai il voulut tenter de resserrer & de harceler encore davantage les ennemis, en s'emparant d'une colline située plus avant, au-delà des retranchemens faits auprès du bois, & à une portée de canon du camp des Ligueurs. Elle étoit gardée par trois compagnies de Wallons du Régiment d'Octave de Mansfeld, & par autant de compagnies Espagnoles de celui de Velasco. Le Roi fit avancer au point du jour vers ce poste le Comte Philippe de Nassau avec ses Hollandois. Il marcha à couvert le long du bois, & le laissant ensuite sur la droite, il attaqua si brusquement la colline, que ceux qui la défendoient en furent délogés en une demie heure. Le Comte commença à s'y retrancher & à donner des signaux, pour qu'on lui amenât de l'artillerie : mais les Ligueurs considérant le désavantage extrême qu'ils alloient recevoir de ce poste, détacherent sur le champ toute l'Infanterie Wallone & Italienne pour le reprendre, tandis que les Suisses, l'Infanterie Françoise & les Espagnols demeureroient en bataille à la garde du camp, & que la Cavalerie aussi sous les armes & hors des retranchemens, couvriroit l'Infanterie. Le Roi de son côté avoit mis toute son armée en bataille hors de son camp, & ordonné aux Che-

vaux-legers de courir dans la plaine, pour empêcher que les Hollandois qui avoient emporté ce poste ne fussent enveloppés. Pour cet effet le Duc de Montpensier d'un côté avec huit cent chevaux, & de l'autre le Duc de Bouillon avec mille Reîtres se tenoient sur les aîles de l'armée prêts à soutenir les Chevaux-legers. Les Ligueurs combattirent avec acharnement, pour reprendre la colline. L'action dura deux heures, & fut très-sanglante, mais enfin les Italiens surmontant tous les obstacles, reprirent le poste, & en chasserent les Hollandois, dont ils firent un très-grand carnage. La Cavalerie des deux armées accourut; celle des Ligueurs, pour accabler les Hollandois, celle des Royalistes pour les défendre, & l'on crut alors que l'action alloit devenir générale, mais le Duc de Mayenne ne voulut pas ainsi tout risquer, sans la présence & l'agrément du Duc de Parme, & le Roi ne se soucioit pas pour lors d'en venir à une bataille, sûr de vaincre les ennemis dans peu de jours, en leur coupant les vivres. On combattit néanmoins sans relâche pendant dix heures; on engagea de fortes escarmouches; l'artillerie tonnoit de toutes parts; les Généraux mêmes entrerent dans la mêlée, & le Prince Ranuce qui fut blessé & eut un cheval de tué sous lui, courut très-grand risque d'être pris par les Anglois. Le Duc de Parme quitta son lit, & s'étant fait mettre à cheval, s'avança jusques sur le front de son armée, craignant que le hazard, ou la nécessité, ne forçassent ses troupes à une bataille. La nuit termina le combat.

Le lendemain le Roi qui ne pouvoit ni prendre du repos, ni en accorder aux ennemis, fut informé que la Cavalerie légere des Ligueurs occupoit un poste où l'on pouvoit aisément l'attaquer & la défaire, avant que le reste de l'armée se mit en mouvement, (faute essentielle à la guerre.) Il prit un long détour, & s'y transporta en personne: il trouva cette Cavalerie mal en ordre: Basta qui la commandoit, étoit absent, & s'étoit retiré à Caudebec, pour s'y faire guérir de la dissenterie. Le Roi la chargea & la mit dans un tel désordre, qu'elle perdit son quartier, ses bagages, deux de ses Officiers, & eut bien de

Henri IV. 1592.

la peine à regagner le gros de l'armée. Envain on y courut promptement, aux armes, pour ſecourir la Cavalerie légere : le quartier où elle venoit d'être diſſipée, étoit trop éloigné du camp, & le Roi eut encore le temps de regagner le ſien, après avoir battu & mis en déroute ce corps des ennemis. Le Duc de Parme, accablé par ſa maladie, qui lui cauſoit des ſyncopes longues & dangereuſes, avoit beſoin de repos. Il avoit déja penſé à ſe retirer de ce pas dangereux : ainſi il jugea à propos de reculer, en faiſant rapprocher ſon armée de Caudebec, en longeant les bords de la Seine, afin de ſe mettre à couvert ſous cette place, qui pouvoit d'ailleurs ſervir à ſon deſſein, & en changeant de camp, d'empêcher les maladies de ſe mettre dans ſon armée. Pour cet effet, le ſeize de mai, à la faveur d'un brouillard très-épais, ſuivi d'une pluye abondante, il décampa dès le matin, ſans tambour & ſans trompette, précédé par ſon artillerie & ſes bagages, & alla camper à une demie lieue de Caudebec, entre deux collines, vis-à-vis deſquelles s'étendoit une vaſte plaine. Pour tromper le Roi, & lui dérober ce mouvement, outre la circonſtance du temps, le ſilence & l'ordre avec leſquels l'armée ennemie marcha, le Prince Ranuce s'avança juſqu'au bord du bois, avant que l'armée s'ébranlât. Il attaqua vivement les gardes avancées des Royaliſtes, comme s'il eût voulu les chaſſer de leurs poſtes, pour étendre les ſiens. Tandis que tout le monde étoit uniquement occupé de cette allarme, & qu'on faiſoit de toutes parts un grand bruit de mouſqueterie, l'armée de la Ligue décampa, ſans que les Royaliſtes s'en doutaſſent. Le Prince, après avoir eſcarmouché ſans relâche, durant trois heures, fit retirer ſes gens peu à peu, & les envoya par pelotons, rejoindre l'arriere-garde, commandée par le Duc d'Aumale. Enfin lui-même, avec deux cent chevaux, ſuivit à grands pas le reſte de l'armée, laiſſant le Roi fort étonné de la retraite habile des Ligueurs, qu'il n'apperçut qu'après que le brouillard fut diſſipé. Le Prince Ranuce, en arrivant au parc d'artillerie du camp, y trouva trois canons qu'on avoit abandonnés par la négligence ou la frayeur de ceux

qui étoient chargés de les conduire. De peur de les laisser tomber entre les mains des ennemis, comme un trophée de leur victoire, il fut obligé de rappeller son camp volant, pour dégager ces canons, & les mettre en sûreté. Malgré la diligence qu'il y employa, il auroit rendu inutile toute l'habileté du Prince, son pere, dans sa retraite, si le Roi eût été plus prompt à le poursuivre: tant il est vrai qu'à la guerre, les moindres accidens peuvent faire échouer les desseins les mieux concertés.

Le Roi occupa le soir même le camp que les Ligeurs venoient d'abandonner, & le lendemain il s'avança pour reconnoître leur armée : comme il connoissoit aussi-bien qu'eux la situation du païs, il s'empara des collines situées vis-à-vis de leur camp, & y posta toute son armée dans un ordre très-bien entendu, s'occupant toujours à les resserrer, comme il l'avoit d'abord projetté. Le Duc de Montpensier, avec l'avant-garde, composée d'un grand nombre de Cavalerie, avoit son quartier sur la droite, & s'étendoit au loin, & si près de Dieppe, que la garnison de cette place, qui tenoit tous les chemins, rencontroit souvent ses gardes avancées, qui battoient l'estrade. Le Roi, avec le corps de bataille, composé de l'élite de l'Infanterie, campoit au pied des collines, sur le grand chemin de Picardie. Le Duc de Bouillon, avec l'arriere-garde, où se trouvoient les Réistres, étoit sur la gauche, occupant le chemin qui va du païs de Caux à Rouen. Par ces dispositions, les avenues étoient fermées de toutes parts, & le passage n'étoit libre d'aucun côté. L'armée étant ainsi campée dans ses postes, le Roi, contre sa coûtume, ne s'occupa que du soin d'empêcher les ennemis de le forcer à une action. Pour cet effet, il fit munir & fortifier tous ses quartiers, rompre & ruiner tous les chemins, & profitant de l'avantage du terrain, il employa toute son habileté à empêcher les Généraux ennemis de pouvoir forcer par quelque coup de main, aucun de ses postes. Déja l'armée de la Ligue étoit réduite à une si grande disette de vivres, qu'elle ne pouvoit plus subsister. La riviere occupée par les vaisseaux Hollandois, ne lui fournissoit nulles provisions,

Henri IV. 1592.

elle n'en tiroit aucune du païs, tous les grains qu'on avoit trouvé à la prise de Caudebec, étoient consumés. Les bleds naissans de la campagne avoient servi de fourage à la Cavalerie, on avoit épuisé toutes les munitions, qu'on avoit pû se procurer par adresse. On manquoit même d'eau, celle de la riviere gâtée par le reflux de la mer, étoit non-seulement de mauvais goût, mais encore pernicieuse pour la santé. Les chevaux ruinés & manquans de fourage, épuisés d'ailleurs par les pluyes continuelles qu'ils essuyoient en plein air, mouroient à tous momens en très-grand nombre. L'Infanterie à qui l'on devoit plusieurs mois de paye, & qui ne pouvoit se procurer aucun secours, faute d'argent, étoit accablée & épuisée des fatigues d'une campagne très-longue. Le Roi au contraire, qui avoit à côté de lui Dieppe & S. Valeri, & sur ses derrieres les plaines fertiles de Normandie & de Picardie, quoiqu'aussi dépourvû d'argent que les ennemis, avoit des vivres en abondance. Sa Cavalerie s'étendoit librement au loin pour fourager, & le butin que ses troupes faisoient dans le païs, leur tenoit lieu de solde.

Le Duc de Parme affoibli par sa blessure & forcé par le défaut de vivres, songe à passer la Seine & à se tirer de danger.

Le Duc de Parme se voyant réduit à une position si fâcheuse & si embarrassante, pensa que l'unique moyen de s'en tirer, étoit de passer de l'autre côté de la Seine, & en sortant de la presqu'Isle, de gagner les vastes plaines de la Basse-Normandie, afin d'échapper de la sorte au Roi, qui pensoit l'avoir enveloppé comme dans un filet. Mais ce parti, le seul qui pût tirer son armée d'un si mauvais pas, étoit aussi difficile à exécuter, que salutaire. Il n'étoit pas douteux que, pour peu que le Roi s'en apperçût, il n'accablât les Ligueurs au passage de la riviere, & les deux armées étoient si proches, l'une de l'autre, qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'on pût dérober ce mouvement aux Royalistes. Le Duc de Parme communiqua son dessein au Duc de Mayenne & à La Motte, qui le jugerent tous deux dangereux & même impossible. Ils savoient combien il étoit difficile de passer le moindre ruisseau, en présence d'une armée ennemie, à plus forte raison, de faire passer un si grand fleuve, presqu'à son embouchure dans la mer, à une

armée

armée entiere, embarrassée de bagages, de munitions & d'un gros train d'artillerie, tandis qu'on auroit en queue un ennemi puissant & entreprenant. Mais la nécessité pressoit, & il n'y avoit pas d'autre moyen de sauver l'armée. Ainsi le Duc renfermé en lui-même, résolut d'essayer, s'il ne pourroit point exécuter son projet par quelque stratagême. Pour cet effet il fit passer peu à peu dans de petites barques, au-delà de la riviere, huit Compagnies du Régiment de la Berlotte, & fit élever, sur la rive gauche, un fort en forme d'étoile, qni avoit trois bastions tournés vers la riviere, & pouvoit canoner sur son courant. Il en fit faire un autre tout semblable vis-à-vis du premier, sur la rive droite qu'occupoit son armée, mais de maniere que l'intérieur du fort regardoit la riviere, & que le front des bastions étoit tourné du côté par où les ennemis pouvoient approcher. Il mit dans ce dernier le Comte de Bossu avec mille fantassins, la plûpart Mousquetaires, & quatre pieces d'artillerie, pour battre de loin les Royalistes & netoyer le chemin de la plaine. En même temps il fit préparer, en secret, à Rouen plusieurs grandes barques, dans lesquelles on voiture les marchandises sur la Seine. On les couvrit de poutres & de planches, pour en faire un pont de bateaux propre à passer une grande riviere. On apprêtoit en même temps des chaloupes, dans chacune desquelles six Rameurs devoient manœuvrer, pour conduire & remorquer plus aisément ces grandes barques (a). On avoit aussi fait

(a) Il semble par le récit de Davila, que ce Général ne fit point passer ses troupes sur un pont de batteaux, mais sur des barques détachées, & son canon & ses équipages sur des radeaux. M. de Thou dit, que le vingt-deux de Mai, lorsque les pontons furent arrivés à Rouen, unis ensemble & couverts de poutres en travers, l'armée de la Ligue passa, & plus bas, que le Prince Rainuce fit mettre le feu aux pontons & aux bateaux, pour empecher les Royalistes de s'en servir. Le P. Daniel parle aussi d'un pont de bateaux occupant toute la largeur de la riviere. Au reste de quelque maniere que ce passage s'exécutât, c'est une des plus belles actions du Duc de Parme. On dit, qu'étant passé, il envoya au Roi un Trompette, qui, après avoir exécuté sa commission, ajouta, qu'il avoit ordre de son Maître de demander à Sa Majesté ce qu'elle pensoit d'une telle retraite. A quoi le Roi répondit brusquement, *qu'il ne se connoissoit point en retraite, & que la plus belle retraite du monde, il l'appelloit une fuite. Daniel Hist. de France, Tom. IX. pag.* 593.

Henri IV. 1592.

quelques pontons, en forme de radeaux, composés de grosses poutres, capables de soûtenir & porter l'artillerie.

Il conduit son projet avec habileté.

Les barques étant arrivées heureusement de Rouen, & en peu de temps, le vingt de Mai au soir, à la faveur de la marée & du courant de la riviere, la Cavalerie & l'Infanterie Françoise, sous les ordres du Duc d'Aumale, passerent incontinent la Seine, pendant la nuit, qui fut très-calme. On fit ensuite passer l'artillerie & tous les bagages de l'armée, puis l'Infanterie Suisse, & au point du jour l'Infanterie Espagnole, Italienne & Wallonne. Le Prince Ranuce, & Appio Conti, qui, depuis le départ du Duc de Montemarciano pour l'Italie, commandoit les troupes du Pape, demeurerent en deçà de la riviere avec mille fantassins Italiens du Régiment de Capisucchi, & deux cent chevaux, avec lesquels, tournant tête à l'ennemi, ils faisoient semblant de vouloir escarmoucher dans la campagne. Le Roi voyant sur les collines un si petit nombre de troupes, & qu'elles ne faisoient aucun mouvement, quoique ses Chevaux-legers courussent dans la plaine, soupçonna que les ennemis décampoient de nouveau, sans imaginer qu'ils passassent la riviere qui, grossie en cet endroit par la marée, ressemble moins à un fleuve qu'à un bras de mer. Pour s'en éclaircir il détacha le Baron de Biron, avec ordre d'examiner les mouvemens des ennemis. Biron monta sur le sommet d'une colline, où il ne voyoit paroître aucunes troupes des Ligueurs, & revint à toute bride rapporter que les ennemis passoient la Seine. A cette nouvelle le Roi, sans autre réflexion, marcha sur leurs pas avec toute sa Cavalerie, sans donner ordre à son Infanterie de le suivre. Mais la Cavalerie ne pouvoit empêcher le passage des Ligueurs sans emporter d'abord le fort du Comte de Bossu, qui, par le feu de son artillerie & de sa mousqueterie foudroyoit toute la plaine, & couvroit les troupes qui traversoient la riviere. Le Roi, qui en fut informé, jugea la chose trop difficile & trop longue à exécuter. Il occupa une autre colline qui dominoit sur la riviere, & ordonna d'y mener du canon le plus promptement qu'on pourroit, afin de battre & de couler à fond les barques qui passoient la

Il passe la Seine.

Henri IV. 1592.

Seine. Mais tandis qu'on préparoit cette artillerie, & qu'on l'amenoit à la hâte, toute l'armée de la Ligue passa, & le Roi désespéré ne pouvant l'en empêcher, courut attaquer le Prince Ranuce, qui se retirant peu à peu le dernier de tous, s'étoit mis à couvert sous le feu du fort du Comte de Bossu. Le Roi s'avança précipitamment & plus qu'il ne devoit, malgré l'artillerie & la mousqueterie : mais il fut obligé de se retirer avec quelque perte, & sans avoir rien gagné. Le Régiment du Comte de Bossu & les mille fantassins de Capisucchi, passerent à leur tour la riviere; & retirant piece à piece les canons qui étoient dans le fort, ils les mirent sur un ponton. Le Prince Ranuce s'embarqua le dernier de tous avec sa Cavalerie, dans le moment où l'artillerie du Roi étoit arrivée sur la colline, & commençoit à tirer sur les barques qui faisoient le trajet, & sur le fort de la Berlotte. Mais comme les boulets s'enfonçoient dans la terre, ils causerent peu de dommage aux ennemis. Ils en reçurent davantage des vaisseaux de guerre du Roi, qui arriverent de Quillebœuf en ce moment & s'avancerent, pour attaquer le grand bateau chargé de l'artillerie, que les Ligueurs venoient de retirer du fort. Comme ils n'y avoient mis qu'une foible garde, on craignoit que les Royalistes ne s'en emparassent aisément, mais le Prince Ranuce, qui avoit acquis beaucoup de gloire dans toute cette retraite, ne pouvant souffrir que cette artillerie fut prise sous ses yeux, & comptant son honneur intéressé à la conserver, se jetta dans une chaloupe, & courut en personne la défendre. La Motte, Camille Capisucchi, le Colonel St. Paul & plusieurs autres Seigneurs & Officiers, s'étant également jettés dans de petits bateaux, & le fort de la Berlotte les protégeant par son artillerie, qui tiroit sur les vaisseaux du Roi, au-travers de la riviere, ils cesserent d'attaquer la barque, qui gagna enfin l'autre bord. Le canon y fut débarqué sur le champ par deux Régimens Espagnols, chargés de le recevoir & de le conduire, quoique l'artillerie du Roi tirât aussi vivement que celle des ennemis.

Lorsque toute l'armée, l'artillerie & les bagages eu-

Henri IV. 1591.

rent passé la Seine (*a*), sans rien abandonner de conséquence, le Prince Ranuce ne voulut point s'éloigner des bords du fleuve, qu'il n'eût fait brûler de tous côtés les pontons & les barques, de peur que le Roi ne s'en servît pour faire passer son armée & poursuivre les Ligueurs : ce qu'il exécuta tranquillement, & sur le soir il rejoignit l'armée, qui s'étoit éloignée de la riviere. Ce passage exécuté avec tant d'habileté, & ce qui importoit sur-tout, sans avoir reçû le moindre échec, ne calma pas néanmoins entiérement les inquiétudes du Duc de Parme. Il craignit que le Roi ne vînt passer la Seine au Pont-de-l'Arche avec son armée, dans la résolution de le poursuivre; & en ce cas il auroit encore couru de très-grands risques, vû l'épuisement de ses troupes & le défaut d'argent où il se trouvoit pour les entretenir. Il alla donc loger à Neubourg, que son armée saccagea & brûla. Il prit ensuite avec tant de diligence la route de Paris, qu'en quatre marches il arriva (*b*) à St. Cloud, sans vouloir entrer dans la Capitale, pour empêcher la désertion dans ses troupes. Il fit jetter un pont de bateaux, & repassant la Seine, il ne cessa de marcher qu'il n'eût gagné Château-Thierri en Champagne, loin des ennemis & sur la route de Flandres.

Il fait sa retraite sans recevoir le moindre échec.

Il s'éloigne de Rouen à grandes journées.

Et vient repasser la Seine à S. Cloud.

Le Roi qui venoit de passer, contre son attente, de l'espérance la mieux fondée d'accabler les ennemis, à une pleine certitude d'avoir perdu ses fatigues, ses dépenses, ses travaux, le sang de ses soldats & le sien propre depuis tant de mois, voyant le siége de Rouen absolument levé, l'armée de la Ligue hors de danger, & dans une autre

Le Duc de Parme s'en retourne en Flandres.

(*a*) Tout le bagage & la Cavalerie du Duc de Parme ne passerent point la riviere à Caudebec : une partie gagna Rouen par terre, & y passa la Seine. *Remarq sur Davila, pag.* 201. Il paroît en effet incroyable, qu'une Cavalerie aussi nombreuse que celle des Ligueurs, ait pû, en moins d'une nuit, passer la Seine à Caudebec, sur des barques construites de la maniere dont les a décrit l'Auteur Italien.. C'est aux gens du métier à décider, si la chose est praticable ou même possible.

(*b* Le Duc ne passa point la Seine sur le pont de ce Bourg, qui avoit été rompu par les Parisiens, mais sur un pont de bateaux, qu'Alexandre Del-Monté, dont le Régiment étoit en garnison à Paris, fit construire à la hâte audessous de cette ville. *De Thou, Liv. CIII.*

Province, sa Noblesse fatiguée & épuisée, ses troupes Allemandes fort diminuées, & rebutées des maux qu'elles avoient essuyés, demeura deux jours plongé dans un chagrin mortel, & dans une extrême perplexité sur le parti qu'il prendroit. Il résolut enfin de réduire son armée à un plus petit nombre, comme il avoit fait après le siége de Paris, & pour l'exempter lui-même & ses partisans de tant de dépenses & de fatigues, de ne retenir auprès de lui qu'un camp volant, pour épier quel parti prendroient les Chefs de la Ligue. La Noblesse quitta donc l'armée, & les Grands retournerent dans leurs Gouvernemens. On fit la revûe des Allemands, dont on completa les compagnies, en les incorporant les unes dans les autres. Et le Roi à la tête de trois mille chevaux & de cinq à six mille fantassins, se mit aux trousses des ennemis sur les frontieres de Champagne & de Picardie. Les fatigues que les troupes avoient essuyées tout l'hiver précédent, causerent dans l'armée des maladies si dangereuses, qu'elles emporterent un nombre infini de Gentils-hommes & d'Officiers distingués. D'autres en furent long-temps malades, entr'autres François de Bourbon Duc de Montpensier. La fiévre le prit à son retour dans son Gouvernement de Normandie, & si violemment, qu'elle le força de rester à Lisieux, où il mourut le trois (*a*) de Juin. C'étoit un Prince d'un grand courage & d'une rare bonté, & bien digne par ces qualités des postes les plus éminens, si la nature lui eût accordé plus de vivacité, ou un génie plus pénétrant. Guitri mourut en même temps aux environs de Beauvais, il s'étoit acquis parmi les Huguenots une grande réputation par sa haute valeur, sa prudence & son expérience ; & après le Duc de Bouillon, c'étoit en lui & dans la Noue qu'ils avoient mis leurs principales espérances.

Le Duc de Mayenne mécontent ne le fut pas.

Lorsque l'armée de la Ligue s'éloigna des bords de la Seine, on vit les divisions s'allumer & les mécontentemens regner plus que jamais entre les Chefs de ce parti. Le Duc de Mayenne, qui ne goûtoit pas la résolution de s'éloi-

(a) M. de Thou avance d'un jour la date de la mort de ce Prince. *Liv. CII.*

Henri IV. 1592.

gner si promptement de devant l'armée du Roi, ni d'abandonner de nouveau la partie, disoit hautement, qu'on lui étoit redevable du Conseil qu'il avoit donné de faire lever le siege de Rouen, sans coup férir, & de dissiper l'armée du Roi, par une prudente lenteur, sans exposer tout à l'événement incertain d'une bataille : qu'il avoit également conseillé le siege de Caudebec, pour assurer à Rouen la navigation de la Seine, comme cela étoit nécessaire : que lui seul avoit proposé, & fait prévaloir cet avis dans le Conseil : que si par la suite, le Duc de Parme, qui ne se fioit à personne, avoit voulu, sans raison, exposer sa personne dans un lieu & dans une occasion, qui n'exigeoient pas sa présence, & si sa blessure avoit donné au Roi le temps de remettre son armée sur pied & de les enfermer dans un coin, d'où ils avoient été fort heureux de sortir, par une prompte retraite, ce n'étoit nullement la faute de son Conseil, qui étoit très-bon & salutaire ; mais de l'exécution dont on ne s'étoit jamais reposé sur lui : qu'on ne pouvoit assez donner d'éloges à l'habileté avec laquelle le Duc de Parme avoit passé la Seine, mais que s'il l'eût employée à établir un pont de batteaux, pour communiquer librement avec la Basse-Normandie, on eut ouvert de ce côté-là le passage aux convois, & que le Roi, sans finances, avec une armée épuisée & consumée, auroit été forcé de se retirer honteusement, & de leur laisser le champ libre, pour exécuter des entreprises utiles & signalées. Mais que l'épargne sordide des Espagnols & leur intention décidée de n'accorder que de foibles secours, & cependant de vouloir, sans jamais se relâcher, dominer, régler & conduire tout à leur fantaisie, rendoient inutiles toutes les dépenses & les fatigues passées, & redonnoient au Roi son ancienne supériorité, sa réputation & ses forces. Au contraire le Duc de Parme se vantoit d'avoir heureusement & par deux fois, délivré la Ligue avec les seules armes du Roi Catholique, d'avoir, pour ainsi dire, arraché des mains de l'ennemi les deux plus importantes villes de France, d'avoir enlevé la victoire & la réputation de grand Général, au Roi de Navarre, qui écrasoit par-

tout les François, & n'avoit pû être reprimé que par la valeur de l'armée Espagnole. Il ajoûtoit que, quoique le Comte de Vaudemont & les troupes de Lorraine l'eussent abandonné, & malgré la lenteur des Seigneurs François, les plus zélés pour la Ligue, à joindre son armée, il auroit infailliblement accablé le Roi, s'ils eussent consenti à le poursuivre, & si en l'engageant lui-même imprudemment dans un filet fermé de toutes parts, ils n'avoient pas perdu le fruit de la victoire, & fait évanouir l'occasion favorable, qui se présentoit de terminer heureusement la guerre. Que le Roi Catholique prodiguoit ses trésors & le sang de ses soldats en leur faveur, & qu'eux au contraire, ne songeant qu'à s'enrichir en particulier, s'embarrassoient peu de l'intérêt public, & beaucoup moins du salut de l'Etat, & qu'enfin, pour lui, il ne vouloit pas demeurer à Rouen, sans rien faire, & laisser non-seulement les affaires de Flandres, mais encore celles de France, se ruiner sans ressource.

Il se brouille avec Mateucci Commissaire des troupes du Pape.

Les procedés répondoient à ces discours. Le Duc de Mayenne feignit d'être obligé de s'arrêter à Rouen, pour rétablir sa santé, & de ne pouvoir suivre l'armée, qui s'en éloignoit. Le Duc de Parme, piqué de cette résolution, ne voulut lui laisser aucune troupes, & même, en emmenant avec lui le Duc de Guise, il fit entendre qu'il lui laisseroit le commandement des Espagnols qui resteroient en France : ce qui, plus que toute autre chose, irritoit le Duc de Mayenne, qui, voyant partir avec l'armée le Cardinal Légat, & qu'on le laissoit seul & abandonné, obtint à peine que les Suisses à la solde du Pape, & Mateucci leur Commissaire Général restassent avec lui à Rouen. Cependant ce fut encore un nouveau sujet de division : Mateucci, homme dur dans ses manieres, & très-entier dans ses sentimens, voulut dans le même temps congédier les Suisses, soit qu'il eût à ce sujet des ordres de Rome, soit qu'il manquât d'argent pour les payer : on ne pût le détourner de cette résolution, ni par raisons, ni par remontrances, ni par menaces. Le Duc de Mayenne le fit solliciter de retenir les Suisses encore un mois, s'offrant de les payer, ou de les

Henri IV.
1591.

faire rester à sa solde, mais il n'en pût rien obtenir. Enfin irrité & mécontent de se voir insulté par tous ses Alliés, il donna ordre d'arrêter Mateucci, ce qu'on n'exécuta pourtant pas, parce que Mateucci, déguisé en soldat, se cacha parmi les Suisses, & partit avec eux, & que le Duc, après son premier mouvement, dissimula, & se soucia peu de faire exécuter ses ordres. Mais le Légat s'en plaignit hautement, & la chose fut mal reçue à Rome. Ainsi les mécontentemens augmentoient de toutes parts pour le Duc de Mayenne. Ils l'affecterent si vivement, qu'il commença de nouveau à prêter l'oreille à des ouvertures de paix, que Villeroi n'avoit jamais interrompues, dans l'intention, disoit le Duc, de conclure son accommodement avec le Roi, & de se délivrer, par ce moyen, des indignités qu'il éprouvoit de la part des étrangers.

Il entame une négociation avec le Roi.

Villeroi avoit entretenu les négociations avec diverses personnes du parti du Roi, selon que l'un ou l'autre parti s'étoit trouvé supérieur : ainsi ce n'avoit pas toujours été sur le même pied. En effet, lorsque le Roi se sentoit fortement pressé par les ennemis, il parloit de satisfaire les Ligueurs, & de se tirer par-là de peine & de danger : & lorsque le Duc de Mayenne étoit ou insulté, ou mal secouru par ses Alliés, il avoit recours à l'espérance d'un accommodement : mais un obstacle insurmontable avoit toujours rompu les négociations, & fait désesperer entiérement de la conclusion. C'étoit la conversion du Roi, qui ne vouloit pas se rendre sur cet article, aux sollicitations de ses ennemis : & le Duc, de son côté, refusoit d'entendre à aucun accommodement, si, pour préliminaire, ce Prince ne se faisoit Catholique. Dans le temps dont nous parlons, Villeroi avoit négocié long-temps, & en liberté avec Lomenie, l'un des Sécretaires d'Etat du Roi, qui avoit été fait prisonnier par les Ligueurs, & se trouvoit alors à Pontoise. Lomenie fut remis en liberté, & fit part au Roi de ses négociations, lorsque l'approche du Duc de Parme lui causoit des inquiétudes, & le mettoit en danger. Le Roi chargea du Plessis Mornai, en qui il avoit une extrême confiance, à cause de sa prudence

dence & de son attachement au Calvinisme, & qui avoit déja négocié pour le même sujet, de faire de nouvelles propositions à Villeroi. Celui-ci en écrivit plusieurs fois au Duc de Mayenne & au Président Jeannin. Enfin, après diverses négociations, le Duc, qui n'avoit jamais voulu rien articuler de précis, déclara pour lors à Villeroi, que, si le Roi lui donnoit sûreté de se convertir, & d'accorder satisfaction, tant à lui-même qu'aux Ligueurs de son parti, il le reconnoîtroit & se soumettroit à lui.

Duplessis & Villeroi traiterent donc, en se promettant mutuellement le secret : mais on ne trouva aucun biais capable de rassurer les Catholiques pour l'avenir, si le Roi différoit alors sa conversion. Ils alléguoient que dès le commencement le Roi avoit fait cette promesse aux Catholiques attachés à son parti, sans l'avoir encore exécutée : qu'ainsi il n'y avoit pas lieu d'esperer, qu'il l'observât plus fidelement, lorsque ses ennemis l'en presseroient : d'ailleurs que le Roi ne vouloit prendre cet engagement, qu'en termes douteux & équivoques, en se réservant de se faire instruire : que toutes ces tergiversations propres à lui fournir des prétextes suffisans, pour colorer les résolutions qu'il jugeoit à propos de prendre, ne pouvoient calmer les inquiétudes du Duc de Mayenne, & que les conditions qu'on lui offroit, tant pour lui personnellement, que pour les autres Princes & Seigneurs de son parti, ne le satisfaisoient pas entiérement. Après bien des pourparlers, des écrits & des repliques de part & d'autre, le Président Jeannin écrivit enfin de la part du Duc à Villeroi, & le chargea de proposer pour dernieres conditions : que l'affaire de la conversion du Roi fut remise au jugement du Pape, auprès duquel Sa Majesté envoyeroit en Ambassade le Marquis de Pisani, accompagné du Cardinal de Gondy, pour savoir les intentions de Sa Sainteté, & qu'elle se soumît aux conditions qu'il plairoit au St. Siége de lui imposer : que les Ligueurs, de leur côté, envoyeroient une personne en leur nom, & chargeroient leurs Agens à Rome d'appuyer cette affaire, & de travailler à applanir les difficultés, afin d'amener le Pape à une résolution raisonnable :

Henri IV. 1591.

que, pour sûreté que le Roi persévereroit dans la Religion Catholique, & maintiendroit la paix, les places, villes & forteresses demeureroient l'espace de six ans entre les mains de ceux qui les possédoient actuellement, & qu'au bout de ce terme ils les rendroient au Roi, si on le voyoit observer sincerement la paix : qu'il laisseroit au Duc de Mayenne son gouvernement de Bourgogne, y compris les places qui tenoient actuellement pour le Roi dans cette Province, & que ce gouvernement seroit héréditaire dans sa famille, qui pourroit y disposer avec une pleine autorité, de tous les emplois, offices, gouvernemens vacans, par la suite : que le Roi lui donneroit une Charge de la Couronne supérieure à toutes les autres, telle que celle de Connétable, ou de Lieutenant Général ; qu'il lui fourniroit encore une somme suffisante, pour payer les dettes qu'il avoit contractées durant les troubles : qu'à son gouvernement de Bourgogne on ajouteroit celui de Lyon & du Lyonnois, dont le Roi dédommageroit le Duc de Nemours par quelqu'autre gouvernement équivalent : que le Duc de Guise auroit le gouvernement de Champagne, avec deux places fortes, pour sa sûreté : le Duc de Mercœur celui de Bretagne, le Duc de Joyeuse celui de Languedoc, & le Duc d'Aumale celui de Picardie, & pour place de sûreté Saint-Esprit-de-Rue : que tous les Seigneurs de la Ligue seroient maintenus dans les charges, offices, dignités, gouvernemens, qu'ils possédoient avant le commencement de la guerre, que le Roi Catholique seroit compris dans le traité de paix, & qu'on lui accorderoit des satisfactions raisonnables sur ses prétentions : que l'on mettroit en oubli tout ce qui s'étoit fait pendant la guerre : que le préambule & l'exposé du traité seroient concertés de maniere à faire voir clairement, que c'étoit uniquement par le motif de la religion que le Duc de Mayenne avoit différé jusqu'alors de reconnoître le Roi, & qu'il se soumettoit à Sa Majesté, parce qu'elle rentroit dans le sein de l'Eglise, & avec l'agrément du Pape : enfin qu'on spécifieroit encore plus expressement que le Duc n'avoit eû aucune part à la mort du feu Roi Henri III.

Villeroi communiqua ces conditions à Dupleſſis Mornai, & lui en donna le précis par écrit, car la lettre du Préſident Jeannin, & les raiſons & les motifs ſur leſquels on appuyoit toutes ces demandes étoient fort étendues. Dupleſſis feignit d'abord de les déſaprouver, mais Villeroi lui fit obſerver qu'il ne s'agiſſoit pas là d'un traité avec les Huguenots, qui par toutes les loix divines & humaines étoient obligés de reconnoître leur légitime Souverain, mais d'un accommodement, par lequel les Seigneurs de la Ligue conſentoient à reconnoître, ou pour mieux dire, à choiſir pour Roi, à certaines conditions, un Prince qui n'étoit pas maître du Royaume, & auquel leur ſoumiſſion mettoit ſur la tête la Couronne de France, dont il n'étoit pas encore en poſſeſſion, & qu'ainſi ces conditions ne devoient pas lui paroître exhorbitantes : que ces Seigneurs demandoient alors tout ce qu'ils jugeoient néceſſaires pour leur ſûreté, parce que dès qu'ils auroient reconnu le Roi, ils ne pourroient ni traiter de nouveau, ni rien exiger de ce Prince, mais ſimplement lui faire de très-humbles remontrances, comme à leur Souverain : qu'il n'étoit pas étonnant qu'ils demandâſſent beaucoup pour cette fois, parce qu'ils étoient bien ſûrs de ne plus rien obtenir durant le regne du Roi, ni peut-être ſous celui de ſes enfans : que le Duc de Mayenne s'étoit montré ſi bon François, qu'il aimoit mieux à ces conditions reconnoître pour maître un Prince François, quoique ſon ennemi, qu'un étranger qui lui en accorderoit de plus avantageuſes, & de la confiance & de l'amitié duquel il ſeroit ſûr : que le Roi avoit toujours dit qu'il vouloit donner des ſatisfactions & des ſûretés aux Princes Lorrains, & à tous les Seigneurs de leur parti, & que, dans le temps même qu'on combattoit avec tant d'acharnement auprès de Caudebec, il l'avoit aſſuré de ſa propre bouche au Baron de Lux, avec qui il s'étoit long-temps entretenu dans la campagne, en lui proteſtant que, ſi les Ligueurs de l'union vouloient le reconnoître, s'attacher à lui, il acquieſceroit à toutes les conditions qu'ils demanderoient, & donneroit en particulier toute la ſatisfaction qui dépendroit de lui, au Duc de Mayenne, qu'il regardoit comme un Prince eſtimable, &

Henri IV. 1592.

comme un bon François : que le Maréchal d'Aumont avoit répété les mêmes choses au Baron de Lux, de la part du Roi, & qu'ainsi il ne devoit pas trouver étrange qu'on lui demandât les mêmes avantages, qu'il avoit promis, de son propre mouvement, peu de temps auparavant.

Duplessis considérant que de remettre l'affaire de la conversion du Roi au jugement du Pape, sur l'esprit duquel les Espagnols avoient un crédit extrême, c'étoit le moyen de n'en rien obtenir, repliquoit que c'étoit une chose qu'il falloit attendre uniquement de la grace, après des instructions qui démontrassent au Roi qu'il étoit dans l'erreur : qu'autrement il étoit aussi illicite de la solliciter, que pernicieux de l'accorder : qu'il falloit d'abord penser au salut de l'ame, puis aux choses de ce monde : & quant aux autres conditions, en les examinant en particulier, il remontroit qu'en laissant aux Seigneurs de la Ligue tous les gouvernemens, toutes les charges & les autres avantages, le Roi n'auroit rien à réserver, ni à accorder à ses fideles serviteurs : que ce seroit une chose monstrueuse, que de voir tous les gouvernemens entre les mains d'une seule famille, qui en exclueroit les Princes du Sang, & tant d'autres Seigneurs, qui avoient travaillé & exposé leur vie, pour assurer au Roi sa Couronne. Néanmoins, après avoir promis de nouveau à Villeroi le secret, que le Duc de Mayenne exigeoit & recommandoit sur-tout, Duplessis lui dit qu'il vouloit traiter de cette affaire avec le Roi en personne, & lui en remettre la décision. Il entra au Conseil du Roi à Bussi, où ce Prince étoit pour lors, & loin d'y appuyer la négociation de Villeroi, & les conditions proposées par ce Ministre, ou de garder le secret qu'il lui avoit promis, il dit publiquement, en présence de tout le Conseil, qu'il demandoit pardon, si jusqu'alors, sans mauvaises intentions, mais par imprudence, il avoit trompé Sa Majesté, puisqu'on lui avoit proposé des conditions d'une nature à ne pouvoir les réveler, sans se deshonorer, ni concevoir la plus vive indignation : qu'il avouoit que le désir de la paix, & l'ardeur de procurer le bien public, lui avoient inspiré une confiance trop aveugle, mais que les conditions proposées par

les Ligueurs étoient si injustes, si honteuses à Sa Majesté, & si pernicieuses au Royaume, qu'elles marquoient assez que le Duc de Mayenne & ses Partisans ne vouloient point sincérement la paix, mais ne cherchoient qu'à amuser le Roi, & à inspirer de l'ombrage aux Espagnols, afin d'en tirer de l'argent & d'autres avantages : en un mot, qu'elles ne méritoient ni réponse ni l'attention du Conseil. Néanmoins il les communiqua après le préambule. Tous ceux qui composoient le Conseil, & le Roi même ne les jugerent pas si exorbitantes que Duplessis le prétendoit : d'autant plus que, comme tout le monde le sait, on fait toujours d'abord dans les négociations les demandes les plus vastes que l'on peut, & qu'on en rabat insensiblement dans le cours du traité. Tout le monde fut choqué du procedé de Duplessis, & jugea que son attachement au Calvinisme, lui faisant regarder la conversion du Roi avec horreur, il traversoit la négociation, plûtôt qu'il ne désiroit la paix.

Le Roi, qui pensoit de même, fit dire à Villeroi qu'il traiteroit volontiers de vive voix avec lui. Le Maréchal de Biron, & le Duc de Bouillon demanderent même à s'aboucher avec ce Ministre, quoique l'un ou l'autre eussent peu de penchant à la paix. Bouillon, parce qu'il étoit Huguenot, & Biron, parce que toute sa fortune dépendoit de la continuation de la guerre, à la faveur de laquelle il espéroit parvenir au comble de la puissance & des honneurs. En effet, il ambitionnoit, pour récompense de ses services, les mêmes charges & les mêmes titres que demandoit le Duc de Mayenne. Duplessis persistant dans son projet, & découvrant ses plus secrettes intentions aux gens les plus vifs du parti, divulgua toute la négociation, contre la promesse qu'il avoit faite à Villeroi. Il montra même à plusieurs personnes des copies des articles proposés par les Ligueurs. Non-seulement tout le parti du Roi en fut instruit, mais même les Princesses qui étoient à Paris, virent ces copies, & y ajoûterent foi. Elles firent au Duc de Mayenne de très-grandes plaintes, de ce qu'il traitoit d'un accommodement, sans leur participation, & sans consulter les Seigneurs

Henri IV. 1592.

de leur faction : mais ce qui fut encore pire, c'est que ces articles vinrent à la connoissance des Ministres d'Espagne, qui, sans croire trop légerement que le Duc eût conclu, en conçurent beaucoup d'ombrage & de défiance. Duplessis s'étoit imaginé produire en même temps deux bons effets par son projet, l'un, de traverser & de rompre absolument toute négociation, parce qu'il croyoit s'être apperçu que le Roi penchoit à abjurer le Calvinisme, ce que les Huguenots redoutoient extrêmement : l'autre, de rendre le Duc de Mayenne suspect à ses Partisans, & sur-tout aux Espagnols, ce qui devoit entraîner la division & la ruine de la Ligue. Mais comme ces projets trop rafinés échouent souvent, par la volonté de Dieu, à qui ils déplaisent, ou par leur propre artifice, & ont une fin toute différente de celle que leurs auteurs en attendoient avec confiance; l'indiscretion de Duplessis produisit un effet tout contraire à celui qu'il esperoit sûrement : elle n'eut aucune mauvaise suite pour les Ligueurs, & causa beaucoup de bruit & de trouble dans le parti du Roi.

Elle ne fit aucun tort au Duc de Mayenne. Le Pape fut très-édifié de sa bonne foi, en voyant qu'il refusoit tous les avantages & les honneurs auxquels il pouvoit prétendre à moins que le Roi ne se convertît, & qu'il remettoit au St. Siége tout ce qui concernoit la Religion. Les Espagnols eurent quelques appréhensions que la paix ne se conclut aisément : mais enfin ils prirent garde de donner de nouveaux mécontentemens au Duc de Mayenne, & le Duc de Parme obligé de quitter la France, soit pour rétablir sa santé, soit pour mettre ordre aux affaires de Flandres, laissa un certain nombre de troupes en Champagne, sans en donner le commandement au Duc de Guise, comme il l'avoit d'abord résolu, mais il en chargea de Rône, avec le titre de Mestre de Camp Général, & cet Officier étoit absolument soumis aux ordres du Duc de Mayenne. Jean-Baptiste Taxis se rendit même auprès de ce dernier, & tâcha de réparer par son habileté, tous les mécontentemens qu'on lui avoit donné. On fit rester à l'armée Dom Diego d'Ibarra, qu'on savoit lui être peu agréable. D'ailleurs le Duc lui-mê-

Le Duc de Parme laisse quelques foibles secours à de Rône.

me, qui ne s'étoit embarqué dans cette négociation, que par le désespoir où on l'avoit réduit, voyant qu'il avoit recouvré l'ancienne autorité & la réputation que les Ministres du Pape & d'Espagne lui avoient enlevée, se rendit, par la suite, plus difficile à prêter l'oreille à des propositions de paix. Enfin il jugea que le tour qu'on lui avoit joué, en divulgant son secret contre la parole donnée, lui fournissoit une excuse & un prétexte légitime, pour tourner la négociation à son avantage, & il la continua de maniere qu'elle servit à retenir dans ses intérêts tantôt l'un, & tantôt l'autre, selon que le besoin l'exigeoit. Au contraire, les Catholiques du parti du Roi, réveillés par le bruit de ce traité, & fort indignés qu'on chargeât un Huguenot de négocier la paix, & qu'on promît au parti de la Ligue la conversion du Roi, qu'ils n'avoient pû obtenir, après tant d'instances réiterées, commencerent de nouveau à former un tiers parti, à tenir des assemblées particulieres, plus hardiment que jamais, & à parler d'abandonner le Roi, ou de s'accommoder avec les Ligueurs. Il y eut à ce sujet plusieurs conférences entre le Cardinal de Bourbon, le Comte de Soissons, le Duc de Longueville, le Comte de St. Paul, le Duc de Nevers, le Maréchal d'Aumont, d'O, Lavardin, le Comte de Lude, & plusieurs autres Seigneurs, qui convinrent avec le Duc de Mayenne, qu'il étoit du bien & de la sûreté du Royaume, de réunir tous les Catholiques, & de signifier au Roi de se faire Catholique, dans un terme préfix & raisonnable, & de donner des sûretés, pour le maintien de la religion : qu'à ces conditions ils le reconnoîtroient pour légitime Souverain, & l'affermiroient sur le trône : sinon, qu'ils éliroient unanimement un Roi Catholique, auquel ils prêteroient serment. Cette intrigue ayant commencé à se ranimer, & le Roi jugeant qu'elle ne produiroit de sa part qu'une conversion forcée & peu honorable, ou la ruine de ses affaires, puisque des assemblées sécretes, on en étoit déja venu aux murmures publics, il fit presser vivement Villeroi, par l'entremise de Fleuri, son Beaufrere, de venir s'aboucher avec lui, & résolut de travailler, par lui-même, à sa réconciliation avec le S. Siege.

Henri IV. 1592.

Clement VIII. est élu Pape.

Après un Conclave long & difficile, on avoit donné pour Successeur à Innocent IX. sur la Chaire de St. Pierre le Cardinal Hypolite Aldobrandin, homme robuste, & qui n'avoit guéres que cinquante-six ans, doué d'ailleurs d'une prudence consommée, & d'une habileté singuliere dans les affaires d'Etat. C'étoit le fruit d'un usage continuel de la Cour de Rome, & de la part qu'il avoit eue aux Négociations les plus importantes de son siécle. Il avoit pris le nom de Clément VIII. A la vérité les Espagnols avoient favorisé son élection, & il leur témoignoit beaucoup de reconnoissance & d'attachement, mais il n'étoit pas pour cela entierement disposé à se conduire suivant leurs vûes. Il vouloit ne dépendre que de lui-même; & après l'intérêt de la Religion, qui doit marcher avant tout, il se proposoit l'équilibre & l'avantage de toute la Chrétienté. Il avoit beaucoup de confiance dans la République de Venise & dans le Grand-Duc de Toscane, jugeant que la premiere de ces puissances étoit non-seulement la baze de la liberté de l'Italie, mais encore la sage médiatrice de tous les différends qui s'élevoient entre les Princes Chrétiens, & que le Grand-Duc, par sa rare prudence, étoit occupé des mêmes vûes. En conséquence il avoit cimenté avec le Sénat, cette confiance que ses ancêtres avoient eue avec la République, qui, dans leurs malheurs, leur avoit servi d'azile. A l'égard du Grand-Duc, le Pape oubliant les anciennes factions par lesquelles son pere avoit été exilé de Florence, avoit lié avec ce Prince une correspondance très-intime, afin de gouverner l'Eglise avec leur conseil & leur aide, pour l'avantage commun de la Chrétienté.

La premiere & la plus importante affaire qu'il rencontra fut celle de France. Comme il avoit extrêmement à cœur l'intérêt de la Religion, il connoissoit aussi parfaitement les animosités particulieres, les anciennes discordes, & l'ambition actuelle des Grands. Mais parceque le temps & les circonstances devoient faire naître les ouvertures nécessaires à la paix & à l'union de ce Royaume, le Pape s'étoit imaginé devoir, en attendant, soutenir la Ligue, par des secours accordés à propos, mais non pas avec autant

autant de chaleur & de profusion qu'avoient fait ses prédécesseurs. Il désiroit que les choses tournassent de maniere à ne pas causer la division, ou la ruine, mais le rétablissement & le salut d'un si grand Royaume. Ce qu'il pensoit devoir arriver, si l'on élisoit un Roi non-seulement Catholique & soumis au St. Siége, mais encore François & d'une naissance à procurer la satisfaction & la paix universelle. Pour cet effet, il avoit continué dans sa Légation le Cardinal de Plaisance, le jugeant très au fait de l'état des affaires du Royaume, auxquelles il avoit part depuis si long-temps, & même plus propre que personne à procurer cette élection. Quoique ce Cardinal eût montré par le passé une partialité décidée en faveur des Espagnols, le Pape pensoit néanmoins, qu'ayant changé de maître & reçû de nouvelles instructions, son expérience & sa prudence lui dicteroient qu'il devoit suivre les instructions du souverain Pontife, plutôt que de se livrer aux vûes de l'Espagne, dont les desseins ne pouvoient toujours s'accorder avec ceux de la Cour de Rome. En continuant ainsi le Légat dans son emploi, il avoit suffisamment fait connoître à la Ligue ses dispositions favorables pour elle. Du reste, sous prétexte de l'impuissance actuelle du St. Siége, il avoit déclaré nettement, qu'il ne pouvoit accorder aux Ligueurs plus de quinze mille Ducats par mois, alléguant que les dépenses excessives, faites en leur faveur, par ses prédécesseurs, avoient épuisé le trésor de l'Eglise, & foulé les peuples, sans produire aucun avantage équivalent à tant de frais & de préparatifs. Et insistant sur le remede qu'il croyoit convenable, il avoit chargé le Légat de procurer une assemblee libre des Etats Généraux, afin que par l'élection unanime d'un Roi, on sappât tous les complots, on fermât toute voie à l'ambition, & l'on pût, en tendant à une fin certaine, & à un but fixe, travailler au bien de la Religion, & à la pacification générale du Royaume.

Il s'employe avec une grande modération aux affaires de France.

Ces desseins que les deux partis connoissoient par diverses conjectures, faisoient esperer au Duc de Mayenne, que le Pape informé de ses services & de ses travaux, pourroit appuyer ses prétentions à la Couronne. Ils ne dé-

Henri IV. 1592.

plaisoient pas non plus au Roi, qui ne désespéroit pas de trouver auprès d'un Pontife si moderé quelqu'expédient, pour arranger ses affaires. Ainsi forcé par les brigues des Catholiques, qui le pressoient de prendre enfin quelque résolution, il s'aboucha à Vernon avec Jean Mocenigo Ambassadeur de la République de Venise, & lui dit qu'il avoit pensé à trouver les moyens de faire proposer au Pape quelqu'ouverture d'accommodement; qu'il souhaitoit que la République, qu'il savoit être en très-bonne intelligence avec ce Pontife, secondât, à cet égard, ses bonnes intentions, soit en envoyant un Ambassadeur extraordinaire à Rome, soit par l'entremise de son Ambassadeur ordinaire, selon qu'elle le jugeroit plus à propos; qu'il avoit résolu de son côté d'envoyer à Rome le Cardinal de Gondi, dont il connoissoit la droiture & la prudence, & le Marquis de Pisani au nom de la Noblesse Catholique de son parti, pour traiter des moyens de parvenir à sa réconciliation avec le St. Siége & à la paix: que cette négociation souffriroit en apparence bien des difficultés, & par les ménagemens dûs à la Cour de Rome, & par le grand crédit qu'y avoient les Espagnols; qu'ainsi il pensoit que l'entremise, les conseils, le crédit & les bons offices de la République, serviroient comme de boussole, pour diriger une opération si importante. L'Ambassadeur, qui connoissoit les bonnes intentions du Sénat, pour la conservation du Royaume, promit à Sa Majesté d'en écrire sur le champ à Venise, & l'assura qu'elle y trouveroit tout l'appui qu'elle pouvoit désirer. Le Roi fit proposer la même chose au Grand-Duc de Toscane par Jerôme de Gondi, le priant de s'employer auprès du Pape, sur l'esprit duquel il comptoit que les bons offices du Sénat de Venise feroient de fortes impressions, & de disposer, en sa faveur, les Cardinaux, afin que l'affaire rencontrât le moins d'obstacles qu'il seroit possible, lorsqu'on l'agiteroit à Rome.

Après avoir jetté ces fondemens, le Roi pressa Villeroi de se rendre auprès de sa personne, dans l'intention de s'arranger avec le Duc de Mayenne d'une maniere propre à avancer ses affaires à Rome; puisqu'en se reconciliant

de bonne foi avec le S. Siege, il leveroit tous les ſcrupules de Religion, & que le Duc de Mayenne pouvoit, ſans bleſſer ſon honneur, accepter les conditions avantageuſes que Sa Majeſté étoit en état de lui accorder. Le Duc, que la conduite de Dupleſſis avoit jetté dans la défiance, & qui eſperoit racommoder ſes affaires avec les Eſpagnols, laiſſoit continuer la négociation, pour en tirer avantage, ſuivant ſes vûes, mais ſans intention de rien conclurre. Les deſſeins, qu'un moment de dépit avoit depuis peu détruits & déconcertés, commençoient à ſe ranimer dans ſon eſprit. Ainſi, quoique Villeroi fut venu le trouver à Rouen, & qu'il ſe fut même abouché de nuit à Giſors avec le Roi, on n'y traita d'aucune condition en particulier. Le Duc de Mayenne conſentit ſeulement, que le Roi envoyât à Rome, diſpoſé, diſoit-il, à traiter & à conclurre de ſon côté, dès que l'affaire ſeroit arrangée avec le Pape, & le Roi permit au Duc d'aſſembler les Etats de la Ligue, pour conférer avec eux ſur cette réſolution.

Le Duc de Mayenne ſur les inſtances du Roi d'Eſpagne & du Pape, ſe détermine à aſſembler les Etats généraux pour l'élection d'un Roi.

Les Eſpagnols n'avoient jamais ceſſé de demander cette aſſemblée des Etats, & l'avoient ſollicitée, tant en public, qu'en particulier, conjointement avec le Légat. Le Duc de Mayenne y avoit toûjours oppoſé des obſtacles & des délais, alléguant, tantôt la néceſſité de penſer à la guerre, tantôt, qu'il falloit traiter de cette affaire & en convenir avec les Princes de ſon parti, & prétextant quelquefois la difficulté de raſſembler les Députés des Provinces, parmi le tumulte des armes, qui ne leur permettant pas d'abandonner leurs maiſons & leurs propres affaires, pour leurs intérêts perſonnels, leur permettroit encore moins d'entreprendre de ſi longs voyages, au riſque de leurs vies. Mais pour lors tout le monde attribuoit ſa réſiſtance à une ambition demeſurée & au déſir de conſerver ſon autorité. Il ne pouvoit plus différer d'aſſembler les Etats, ſans exciter les juſtes plaintes de tout le parti, & ſans l'expoſer à la diſcorde & à la diviſion. Le Duc penſa à diſſiper ce préjugé, d'où partoient les mécontentemens des Miniſtres d'Eſpagne. Il imagina qu'autant il étoit dangereux de leur refuſer l'aſſemblée des Etats, & de s'attirer par-là une haine

Henri IV. 1592.

générale, autant il lui feroit aifé de fufciter adroitement des obftacles, qui obligeroient les Etats à fe féparer d'eux-mêmes, fans avoir pris aucune réfolution; & que cependant il retrouveroit le temps & les occafions favorables, pour rétablir fon autorité, ou de faifir quelque moyen de s'accommoder avec le Roi, s'il ne pouvoit abfolument obtenir la Couronne pour fes Enfans. Ainfi, comme les Efpagnols & le Légat, conformément aux ordres qu'il en avoit de Rome, marquoient alors qu'ils vouloient l'honorer ni le contenter; le Duc affecta d'accorder à leurs bonnes manieres, ce qu'il n'avoit jamais voulu céder à la crainte ni aux menaces. Il écrivit au Légat & au Duc de Parme, que le temps étoit arrivé d'affembler les Etats, pour fatisfaire les Princes, qui les avoient fi vivement follicités, & de prendre enfin une réfolution fixe : qu'il les prioit de faire venir de Rome & d'Efpagne les pleins pouvoirs néceffaires, parceque dans peu de mois, les Députés feroient affemblés. Il fit expédier, pour cet effet, & addreffer à toutes les Provinces les lettres pour l'élection des Députés, qu'elles envoyeroient au lieu qu'on fixeroit pour tenir les Etats généraux.

En même temps, le Roi fit préffentir le Cardinal de Gondi, pour l'envoyer en Italie, & demanda aux Catholiques de fon parti, qu'ils nommaffent un Ambaffadeur de leur part, auprès du Pape. Quelques-uns s'y oppoferent d'abord, fous prétexte que le Parlement avoit défendu d'envoyer à Rome à l'avenir, pour quelque caufe que ce pût être. Le Roi répondit, qu'à la vérité, cette défenfe avoit été faite durant le Pontificat de Gregoire XIV, mais qu'il la levoit fous celui du Pape, qui fiégeoit alors. Ainfi l'on choifit le Marquis de Pifani, & le Cardinal de Gondi confentit à l'accompagner, pour fatisfaire le Roi, & procurer la paix générale du Royaume. Cette réfolution fervit extrêmement à arrêter celles des Catholiques, impatiens de voir quel effet produiroit cette ambaffade, & contens, en partie, de ce que le Roi traitoit de fa réconciliation avec le S. Siege & avec le Pape. Ce qui contribua encore beaucoup à les appaifer, ce fut la déclaration que le Roi rendit vers le

même temps, touchant la nomination aux bénéfices du Royaume. Depuis que les Parlemens de Tours & de Châlons avoient défendu, par leurs Arrêts, de recourir à Rome, pour les provisions & les bulles, & qu'une assemblée des Prélats, attachés au Roi, avoit décidé la même chose en sa faveur, on accordoit les bénéfices vacans à des personnes de tout état indifféremment, pour les dédommager de leurs dépenses & reconnoître leurs services, ou par pure bienveillance. Le Grand Conseil confioit le soin du Spirituel à un Ecclésiastique du Diocése, sous le titre d'Econome spirituel, ce qui étoit non-seulement opposé aux Canons, mais scandaleux, dangereux, préjudiciable au salut des peuples, & fort approchant de l'usage des Huguenots. Renaud de Beaune, Archevêque de Bourges, homme célébre par sa profonde érudition & par son éloquence singuliere, s'étoit imaginé, que le titre de Patriarche, attaché à sa dignité, lui donnoit un droit, aussi légitime, que facile à acquérir, à se regarder, comme le Premier Supérieur spirituel de tout le Royaume, à en conférer les bénéfices, & à tenir en France le même rang, que le Pape tient dans l'Eglise universelle. Comme il rouloit depuis long-temps ces projets, il avoit mis en œuvre tous les moyens qu'il jugeoit propres à les faire réussir. C'étoit sur ses représentations qu'on avoit traité si durement les Bulles du Pape, & procédé avec tant de chaleur contre les Ministres du S. Siege en France. C'étoit encore pour la même fin, qu'il exagéroit alors les désordres, causés par la pernicieuse collation des Bénéfices, & par les abus des Economes, nommés par le Grand Conseil, qui n'étant qu'un Tribunal séculier, ne pouvoit juger de ce qui concernoit le Spirituel. Il tâchoit dans cette fermentation des esprits, de déterminer la Cour à établir en France un Prélat supérieur à tous les autres, par sa puissance & son autorité, & à lui confier l'élection de ces Economes. Mais le Cardinal de Bourbon & d'autres Seigneurs Catholiques représenterent vivement, que c'étoit le vrai moyen de se séparer du S. Siege, de faire schisme, & de fermer toute voie d'accommodement; que loin de consentir jamais à cette

Henri IV. 1592.

démarche, dès qu'un pareil Edit paroîtroit, ils sauroient bien prendre leur parti.

Le Roi déclara donc publiquement, qu'il ne prétendoit pas, qu'on osât se soustraire à l'obéissance du S. Siege, & que si, de peur d'augmenter le mal, on avoit défendu de porter de l'argent à Rome, pour empêcher, qu'on n'employât les richesses & le sang même du Royaume à l'attaquer, cette défense n'avoit été que provisionnelle, jusqu'à ce que les Papes cessassent de s'opposer aux légitimes Successeurs de la Couronne; qu'il n'entendoit, ni ne vouloit faire aucune innovation, mais maintenir dans leur entier tout ce qui concernoit les biens Ecclésiastiques, la Religion & les libertés de l'Eglise Gallicane, telles qu'il les avoit trouvées à son avénement au Trône, & enfin il fit rendre un Arrêt du Conseil, portant que les Evéques, chacun dans leur Diocése, nommeroient des Economes pour le Spirituel, que dans les Evêchés vacans, le Métropolitain, ou à son défaut, l'Evêque le plus voisin, feroit les fonctions Episcopales. Déclaration qui servit extrêmement à tranquilliser les Catholiques & à arrêter, pendant quelque temps, tous les complots qu'ils formoient.

Cependant les opérations militaires n'étoient pas moins vives que les négociations & les ruses de la politique. Le Duc de Mayenne, après avoir rétabli sa santé à Rouen, en sortit avec une partie de ses troupes pour assiéger Ponteau-de-Mer, place voisine de la Capitale de la Normandie, dont elle incommodoit & resserroit le commerce. D'un autre côté, Villars avoit formé le siége de Quillebœuf, pour dégager entierement l'embouchure de la Seine, & en assûrer la navigation. Il étoit fâché, d'ailleurs, de ce que les Hollandois & les Anglois maîtres de ce Port, pour y recevoir leurs Vaisseaux, pouvoient inquiéter & ravager les Gouvernemens du Havre & de Rouen, entre lesquels il se trouvoit enclavé. Le Roi, qui étoit encore sur les frontieres de Normandie, y envoya Grillon, Mestre de Camp du Régiment des Gardes, avec quinze cens Fantassins François, & Bouquetot avec cent Gentilhommes Normands, n'ayant pas moins d'envie de conserver ce poste, que les

Henri IV. 1592.

ennemis en avoient de l'en chasser. Les fortifications de Quilleboeuf étoient encore imparfaites, quoique les troupes Hollandoises y eussent travaillé avec ardeur, le temps leur avoit manqué pour les achever, elles étoient sans revêtissement de pierre, les bastions & les retranchemens n'étoient que de terre fraîchement remuée, &, tout au plus, de la hauteur d'un homme, quoique tous les ouvrages fussent d'ailleurs très-bien entendus & construits sur un plan excellent. Dès les premiers jours, Villars fit pointer cinq canons pour battre une demi-lune, qui couvroit la porte du côté de la terre ferme. Il avoit rassemblé un grand nombre de païsans de la Province, qui le servoient volontiers, auxquels il fit ouvrir la tranchée, il alla à la sappe jusque sous la demi-lune & se mit en état d'y donner un assaut. Ses troupes s'y présenterent fierement, mais le nombre des assiégés étoit si considérable, qu'elles furent vigoureusement repoussées. L'assaut recommença le lendemain, Grillon ayant chargé le Colonel Rebours, & Belêbat, Gouverneur de la Place, de le soutenir, fit une si furieuse sortie, suivi par Bouquetot, que n'ayant point trouvé de résistance dans la tranchée, il y fit un très-grand dégât, détruisit une partie des redoutes, & encloua deux pieces de canon. Si les Capitaines Boisrosé & Perdriel n'eussent mis pied à terre avec la Cavalerie de Villars, pour secourir leurs gens, la tranchée auroit été entierement nétoyée, & l'Infanterie taillée en pieces. Grillon ne se retira même qu'après plusieurs heures de combat, & Villars, qui connoissoit la foiblesse de ses troupes & désespéroit du succès, leva le siége dès le lendemain & revint à Rouen. Mateucci fut la principale cause de ce malheur ; s'il n'eût pas congédié les Suisses, l'armée destinée à assiéger Quilleboeuf auroit pû être assez forte, pour faire tourner autrement cette entreprise. (*a*) Le Duc de Mayenne fut plus heureux à Ponteau-de-Mer, il en forma le siége, & fortifia si bien ses tranchées par des re-

(*a*) M. de Thou prétend que ce fut Villars, Gouverneur de Rouen, qui s'empara de Ponteau-de-Mer, non par un siege en forme, mais en gagnant par argent Vieux-Pont d'Aqueville, Gouverneur de cette Place.

HENRI IV. 1592.

Le Duc de Mayenne prend Ponteau-de-Mer.

doutes conftruites à diftance égale, qu'il mit à couvert fes troupes, quoique foibles, & à peine fon artillerie eut-elle commencé à battre la Place, que le Gouverneur, qui n'avoit pas une garnifon auffi forte que celle de Quillebœuf, capitula, & fortit vies & bagues fauves. Les chemins demeurerent libres, de ce côté-là, pour faire entrer des vivres dans Rouen.

Dans le même temps, le Duc de Parme, très-malade de fa bleffure & furtout d'une indifpofition habituelle qui le menaçoit d'une hydropifie prochaine, réfolut d'aller aux eaux de Spa en Flandres, & d'y ramener avec lui la plus grande partie de l'armée Efpagnole, afin de pourvoir aux affaires des Païs-Bas, & particulierement à celles de Frife, où les Hollandois faifoient de jour en jour des conquêtes. Il laiffa néanmoins en France fix cens Fantaffins, pour renforcer la garnifon de Paris, fur les inftances que lui en firent le Légat & les Miniftres d'Efpagne, mais, contre le gré du Duc de Mayenne. Il y ajoûta 3000 fantaffins Italiens & Wallons, & 600 chevaux, qu'on cantonna aux environs de Paris, à Soiffons & en Champagne. Quoique le Duc de Guife ambitionnât fort & follicitât inftamment le commandement de ces troupes, le Duc de Parme le donna à de Rône, avec le titre de Meftre de Camp général, avec ordre exprès d'obéir au Duc de Mayenne, à qui il avoit réfolu, pour lors, d'accorder toutes les fatisfactions poffibles, afin de le retenir dans le parti & de l'éloigner de tout accommodement. De Rône, à la tête de ces troupes & des milices de la Province, fe préfenta devant (*a*) Epernay, ville à fept lieues de Châlons, d'une petite enceinte, défendue feulement par d'anciennes murailles, & incapable, dans l'état où elle fe trouvoit, de foûtenir la moindre attaque. Il penfoit, qu'en la prenant & y mettant une forte garnifon, il pourroit incommoder & refferrer de près Châlons, ville où la réfidence du Parlement Royalifte attiroit

(*a*) Ce n'eft point à ce Général, mais au Duc de Guife, que M. de Thou attribue la prife de cette ville. *Hiftoir. Liv. CIII.*

alors

Henri IV. 1592.

alors beaucoup de monde, & située sur la Marne, aussi-bien qu'Epernay. Le siége ne dura pas long-temps, de Rône fit battre les murs, qui, tombant de vetusté, ouvrirent bientôt une large brêche. Saint Etienne qui y commandoit, & n'avoit pas une garnison suffisante, pour défendre un poste si foible, se rendit, sans attendre les dernieres extrémités. Le Roi, qui avoit passé de Normandie sur les frontieres de Champagne, n'ayant pas eu le temps de secourir Epernay, résolut de le reprendre, dès qu'il eut appris que les ennemis en étoient maîtres; uniquement afin de montrer à son Parlement que sa sûreté l'intéressoit. Ainsi il détacha en avant le Duc de Nevers & le Maréchal de Biron : pour lui, parcourant, à son ordinaire, tous les postes voisins, il se rendit enfin sous Châlons. De Rône avoit fait réparer, avec une extrême diligence, les brêches que son canon avoit faites aux murs d'Epernay, & les avoit fortifiés de retranchemens & de ravelins, se doutant bien que le Roi ne tarderoit pas à l'assiéger. Il y avoit dans la Place six cens fantassins François & autant de Wallons du Régiment du Comte de Bossu, environ soixante chevaux, plusieurs pieces de campagne, une quantité suffisante de munitions, & l'on y employoit les païsans, des environs, à travailler sans cesse aux fortifications. L'Infanterie du Roi campa devant la Place le vingt-six de Juillet, & elle n'eut pas plutôt pris ses quartiers, que le Maréchal de Biron s'avança avec vingt chevaux, pour reconnoître la situation de la Place, & les ouvrages que les ennemis avoient construits pour la défendre, mais à peine eut-il gagné le chemin, qui conduit à Epernay du côté du midi, qu'un boulet de canon, entre plusieurs autres que les assiégés tiroient au hasard, le frapa, en bondissant (*a*), au milieu du corps, & le fracassa de maniere qu'il tomba sur le champ mort de dessus son cheval, sans proférer une seule parole.

Siege d'Epernay.

Le Maréchal de Biron y est tué d'un coup de canon.

(*a*) Le Maréchal de Biron eut la tête emportée d'un boulet de canon, & le reste de son corps fut si peu endommagé, que lorsque les Chirurgiens l'ouvrirent, ils remarquerent, comme une preuve de son excellente constitution; qu'ayant été tué une heure après avoir mangé, la digestion étoit déja faite. *De Thou, Liv. CIII.*

Henri IV. 1592.

On fit une perte incomparable dans la perſonne de ce Général. Il étoit le plus ferme appui des affaires du Roi par ſa prudence, ſon expérience, ſa valeur & ſon amour pour la diſcipline. Non-ſeulement le commandement général des armées rouloit ſur lui, mais encore les affaires du Gouvernement, les délibérations dans le Conſeil d'Etat, les négociations avec les Etrangers, & ce qui concernoit l'intérieur du Royaume ſe régloient ſur ſes avis. Ses partiſans le regardoient comme l'auteur de tous les heureux ſuccès qu'on éprouvoit, ſoit en guerre, ſoit en matiere de politique, & ſes flatteurs l'appelloient publiquement le pere nourricier du Roi. En effet, pour peu que l'on conſidere l'état des choſes arrivées depuis l'avénement du Roi à la Couronne juſqu'à la mort de Biron, événemens ſi grands, ſi importans, qu'on peut les appeller les fondemens du regne de ce Prince, on ne ſauroit nier que la prudence & l'activité du Maréchal ne fuſſent l'ame & le mobile, tant des Conſeils que des entrepriſes & des opérations militaires. Ses envieux ne laiſſerent pas néanmoins que de lui imputer la cauſe de pluſieurs déſordres, & ſur-tout la continuation de la guerre civile au détriment public, & les délais artificieux par leſquels il engageoit le Roi à promettre, mais à reculer toujours l'ouvrage ſi néceſſaire de ſa converſion. Ils lui reprochoient, à cet égard, de ne pas déſirer la fin des troubles, mais la continuation de la guerre, pour ſes intérêts particuliers, sûr, tandis qu'elle dureroit, de gouverner l'eſprit du Roi & les affaires du Royaume. Enfin, ils l'accuſoient de s'embarraſſer peu de la Religion, pour laquelle il n'avoit pas marqué beaucoup d'attachement (*a*)

(*a*) Ce reproche ne lui a jamais été fait que par les Ligueurs. Il eſt certain qu'il n'abandonna, ni ne trahit jamais la Religion, à moins qu'on n'appelle trahiſon la répugnance qu'il fit paroître d'avoir part aux maſſacres de la St. Barthelemi, & l'humanité qu'il exerça en donnant à quelques Proteſtans ſes parens ou ſes amis, un aſile dans l'Arſenal, où il demeuroit en qualité de Grand Maître de l'Artillerie. Il parloit au Roi fort librement ſur cet article, & lui conſeilla plus d'une fois de rentrer dans l'Egliſe Romaine. Il n'eſt pas ſi aiſé de diſculper ce Général ſur l'intérêt qu'il avoit à faire durer la guerre. On raconte même à ce propos, qu'après la retraite du Prince de Parme d'auprès de Caudebec, le Baron de Biron étant venu dire au Roi, que s'il vouloit lui donner quatre

des sa jeunesse. Il mourut au commencement de sa soixante & cinquieme année, ayant l'esprit sain, le corps robuste, & une activité infatigable dans tous les travaux de la guerre.

Après sa mort, le commandement général de l'armée roula sur le Duc de Nevers, on commença à former le siége de la Place. Le Roi qui apprit la perte du Maréchal, l'honora de ses larmes & des témoignages publics de son regret. Puis il se mit promptement en marche, pour arriver au Camp. Trois cens fantassins Wallons, du Régiment de la Berlotte étoient aussi partis de Rheims, pour renforcer la garnison d'Epernay, dont la conservation paroissoit intéresser vivement les Ligueurs. Ils approchoient de la Place, & étoient sur le point de s'y jetter, lorsqu'ils furent rencontrés par le Baron de Biron qui, pour vanger la mort de son pere, avoit joint l'armée avant le Roi, & qui ne voulant pas laisser échapper l'occasion de tailler en pieces cette Infanterie, qu'il rencontroit en rase campagne, sans qu'elle fût soutenue d'aucune Cavalerie, fondit sur elle avec fureur. Les Wallons, dont une partie étoit armée de piques, & l'autre de mousquets & d'arquebuses, ne s'étonnerent point, & s'arrêtant dans un chemin creux, bordé à droite & à gauche, par deux tertres ou éminences de terre, qui leur tenoient lieu de remparts, ils y firent halte, & tournant fierement tête, ils reçurent, avec leurs piques, le choc de la Cavalerie, tandis que leurs Mousquetaires & leurs Arquebusiers, mêlés parmi eux, faisoient un feu continuel. Les Royalistes y perdirent deux Capitaines de Cavalerie & plusieurs Gentilhommes, & désespéroient presque de les forcer, lorsque S. Luc survint avec un autre Escadron de la Cavalerie du Roi, qui se rendoit au Camp.

mille hommes & deux mille chevaux, il se faisoit fort de tailler en pieces l'arriere-garde ennemie; le Maréchal s'y opposa, le traita d'avanturier, & que le soir le Baron lui ayant témoigné, qu'il étoit surpris de ce qu'il l'avoit empêché de se signaler par un si beau coup, qui lui auroit fait tant d'honneur : il lui répondit : *Je savois bien que tu pouvois le faire, mais si tu l'avois fait, la guerre étoit finie, & toi & moi n'aurions plus rien eu à faire, qu'à aller planter des choux à Biron. Hist. de Franc. du* **P. Daniel**, *Tome IX. pag. 606. Voyez les Remarques sur Davila, pag. 206.*

Honteux de voir qu'une si petite troupe d'Infanterie tint ferme en pleine campagne, il s'avança pour l'entamer, mais il fut reçû avec la même vigueur & repoussé comme les autres. Givri, qui arriva enfin avec la Cavalerie légere, fut encore moins heureux. Il chargea les Wallons, mais son Lieutenant y demeura sur la place avec plus de soixante hommes; les ennemis ne se voyant plus inquiétés par la Cavalerie, sortirent de ce chemin creux, & gagnerent une colline couverte de vignes, d'où ils pouvoient, en peu de temps, se couler dans les fossés de la Ville, du côté de l'Occident. Le Roi, qui arrivoit en même-temps avec le reste de ses troupes, voyant l'affront que sa Cavalerie venoit de recevoir de ce peloton d'Infanterie, poussa au galop jusques sur le bord du fossé, & malgré le feu terrible d'artillerie & de mousqueterie, qui partoit de la ville, il passa si rapidement qu'il vint charger de front les Wallons, qui étoient descendus de la colline dans la plaine. Il leur coupa chemin pour gagner les remparts de la Place, & les ayant enveloppés de toutes parts, malgré leur longue & vigoureuse résistance, il les tailla en pieces jusqu'au dernier, mais il lui en coûta plus de deux cens hommes tués, & autant de blessés.

Le même jour on resserra la Place de toutes parts, & l'on s'appliqua à en pousser le siége, sans perdre de temps. Tous les jours précédens les assiégés avoient travaillé à faire entrer de l'eau dans leurs fossés, afin d'avoir plus de temps pour perfectionner leurs fortifications, les Royalistes s'attacherent d'abord à la détourner, & à la faire écouler. On y employa trois jours. Mais à peine eut on fait une saignée, pour dessécher le fossé, que le Baron de Biron, sans attendre l'effet des batteries que St. Luc faisoit dresser, présenta l'escalade à une Tour que les assiégés avoient récemment mis en état de défense. Il joignit les ennemis de si près, qu'on en vint aux armes blanches, & il recommença l'assaut à deux ou trois reprises, avec tant de vigueur, qu'il emporta enfin ce poste, après bien du sang répandu de part & d'autre. Mais tandis qu'il s'y retranchoit pour assûrer son logement & couvrir ses gens contre le feu

des assiégés, il fut dangereusement blessé d'un coup de mousquet à l'épaule. Après la prise de cette Tour & de quelques autres ouvrages, le canon fit une large brêche à la vieille muraille, & les assiégés commencerent à reconnoître qu'ils n'étoient point en forces pour soûtenir l'assaut. Ils demanderent donc à capituler, & consentirent de sortir de la Place deux jours après avec leurs bagages, mais en rendant leurs drapeaux, que le Roi voulut absolument avoir pour marque de sa victoire, sur-tout à cause des enseignes Espagnoles du Comte de Bossu. La Ville fut remise le neuf d'Août entre les mains du Duc de Nevers, Gouverneur de la Province.

Prise d'Epernay.

D'Epernay, l'armée alla attaquer Provins, ville de Brie, que l'inégalité de sa situation & la vaste enceinte de ses murs, ne permettoient pas de défendre aisément. En effet elle renfermoit quantité de vignes & de jardins, d'ailleurs elle étoit peu peuplée & presque sans garnison. Cependant le siége traîna en longueur; & comme on ne le pressoit point, il dura tout le reste du mois. Le place ne se rendit au Roi que le deux de Septembre. On songea alors à former le siége de Meaux, que les Parisiens craignoient fort, à cause de la proximité de cette ville, & de sa position propre à resserrer la Capitale. Le Duc de Mayenne, qui ne l'appréhendoit pas moins, s'étant rendu à Beauvais, envoya à Meaux Vitri, avec huit cent fantassins, & trois cent chevaux. De concert avec Rantigny, Gouverneur de la place, & avec la garnison qui y étoit déja auparavant, Vitri donna tous ses soins à la mettre en état de défense. Le Roi, pensant alors que ce siége seroit long & difficile, passa au-delà de Meaux en longeant la Marne vers Paris, & résolut de faire bâtir un Fort dans l'isle de Gournai, que forme cette riviere, afin d'interrompre la navigation & le commerce entre Meaux & la Capitale, & d'en tirer autant & peut-être plus d'avantage, qu'en consumant inutilement le temps au siége de la premiere de ces places. Cette idée lui fut suggerée par le Duc de Nevers, qui eut la commission de l'exécuter, & y travailla avec tant d'activité, qu'en peu de jours on commença à élever dans

Le Roi fait élever un fort sur la Marne, pour couper les vivres à Paris.

Henri IV. 1592.

cette isle un Fort en forme d'étoile avec cinq angles aigus, & une haute plate-forme ou Donjon au milieu. Le Roi avec toute l'armée campoit sur le bord de la riviere, & en employant les paysans des environs, & faisant travailler l'Infanterie alternativement, compagnie par compagnie, il donnoit ses soins à faire achever ce Fort. Les Parisiens de leur côté, allarmés de ces travaux, qui alloient leur couper les vivres, ou du moins en augmenter la cherté, qu'ils n'éprouvoient déja que trop, pressoient continuellement le Duc de Mayenne, de s'opposer à la construction d'un Fort si préjudiciable à la cause commune. Le Duc le désiroit aussi vivement qu'eux : mais le peu de troupes qu'il avoit, l'obligeoit d'aller lentement. Il lui fallut d'abord rassembler les garnisons voisines, & à peine en fut-il venu à bout, que les Allemands du Comte de Collalto, à qui l'on devoit plusieurs mois de paye, & sans lesquels le Duc ne pouvoit marcher en forces aux ennemis, se mutinerent. On les appaisa enfin en leur comptant quelque somme d'argent ; mais dans cet intervalle, il s'écoula plusieurs jours, qui donnerent au Duc de Nevers le temps de mettre le Fort en état de défense, & n'apporterent que plus d'obstacles aux efforts qu'on prétendoit y opposer.

Vains efforts du Duc de Mayenne pour en empêcher la construction.

Néanmoins le Duc s'avança de l'autre côté de la Marne, dans le dessein de combattre & de s'emparer d'une Abbaye qui commandoit la riviere, & d'où l'on pouvoit battre le Fort en ruine. Prâlin & le Comte de Brienne occupoient cette Abbaye avec un gros de Cavalerie & d'Infanterie. On escarmoucha vivement deux jours de suite, avant que le Duc pût camper dans un poste sûr pour attaquer l'Abbaye. A peine eut-il fait amener & pointer son canon, que le Roi, qui avoit été indisposé quelques jours à St. Denis, parut de l'autre côté de la riviere. A son arrivée on y jetta un pont de batteaux, & l'on renforça tellement la garnison de l'Abbaye, que ceux qui la défendoient, non contens de faire à tous momens de vigoureuses sorties, pour escarmoucher contre les troupes de la Ligue, s'avancerent dans la campagne, en y poussant des tranchées, & s'approche-

rent des redoutes du camp du Duc de Mayenne, & même de ses batteries. Il jugea pour lors qu'il lui seroit impossible de forcer l'Abbaye, garnie d'un si bon nombre de troupes, secourue & soutenue par l'armée royale, à la faveur de son pont de batteaux. Ainsi sans s'opiniâtrer plus long-temps à cette attaque, il alla camper au village de Condé, pour y attendre de Rône & le Colonel St. Paul, auxquels il avoit mandé de lui amener les troupes Espagnoles, & celles de Champagne, se sentant hors d'état de résister à l'armée royale, sans ces renforts. Il les attendit en vain depuis le seize de Septembre jusqu'au vingt-deux, & se retira enfin à Meaux, sans avoir pû empêcher les Royalistes d'achever leur Fort. De-là, pour ne pas consumer le temps inutilement, & soulager en quelque sorte la douleur des Parisiens, il alla assiéger Crepi petite ville du Comté de Valois, qu'il prit aisément, & rendit ensuite le passage plus libre & plus sûr à quelques convois qu'on pouvoit conduire à Paris du païs d'alentour, qui est très-fertile.

Pendant que les Chefs des partis étoient occupés à ces petits combats, le Roi, pour resserrer la Capitale, & le Duc, pour la ravitailler, les négociations de part & d'autre étoient encore poussées avec plus de chaleur que les opérations militaires. Le Roi donnoit toute son attention au tour que ses affaires prenoient à Rome. La prudence & l'équité du Pape lui avoient donné des esperances très-bien fondées de pouvoir se reconcilier avec l'Eglise : mais il aimoit mieux que cette affaire se traitât par forme de composition & d'accommodement, qu'à titre de soumission & de pardon. Ainsi il désiroit que le Sénat de Venise, & le Grand Duc de Toscane interposassent leur médiation, pour négocier sa reconciliation avec le St. Siége. Tandis que cette négociation duroit, elle tenoit en suspens les esprits des Catholiques, impatiens d'en voir l'issue, & n'aliénoit point ceux des Huguenots qui n'étoient pas encore bien sûrs que l'accommodement se conclut : au contraire ils esperoient fortement que cette maniere de traiter avec la Cour de Rome ne produiroit aucun fruit. Le Cardinal de Gondy, avant son départ, s'étoit abouché avec le Roi, muni de ses passe-

Henri IV. 1592.

ports, il avoit traversé les Provinces qui tenoient pour lui, & s'étoit arrêté à Florence. Avant que de passer outre, il souhaitoit que le Grand Duc Ferdinand gagnât l'esprit de quelques Cardinaux, qu'il voyoit disposés à traverser sa négociation. Le Marquis de Pisani partit en même temps, & après avoir passé les Alpes, il se rendit à Dezenzano, ville située sur le lac de Garde, & appartenante à la République de Venise, pour tâcher d'engager le Sénat à faire rompre la glace à Rome par son Ambasseur, & à entamer la négociation avec le Pape. Mais ces tentatives ne produisoient pas grand effet, car il se passoit en France des choses qui marquoient peu d'uniformité & de sincerité de la part du Roi dans l'affaire de sa conversion. Son Conseil & les Parlemens de Tours & de Châlons avoient condamné les Bulles du Pape, & les lettres par lesquelles il nommoit Légat le Cardinal de Plaisance. Ces procedés & d'autres déclarations semblables avoient mis le Pape dans une sorte de nécessité de persister a protéger la Ligue, & à marquer son ressentiment de la conduite peu mesurée qu'on avoit tenue à son égard. Il y croyoit la sureté de la religion aussi intéressée que sa propre gloire. Il ne pouvoit se persuader que le Roi, qui avoit été par le passé si opiniâtrement attaché au Calvinisme, pût ainsi l'abjurer tout d'un coup, & de bonne foi. Il craignoit au contraire que ce ne fût une feinte de sa part, pour s'affermir sur le trône. Ainsi il jugeoit qu'il étoit de son devoir de differer, & de s'assurer par bien des preuves & des conjectures de la sincerité de sa conversion, de peur d'achever de perdre la religion par une résolution précipitée, & peu décente à la dignité de sa personne, & à l'opinion que tout l'univers avoit conçue de lui. D'ailleurs la puissance des Espagnols appuyés par la plûpart des Cardinanx, l'obligation que lui-même avoit du Pontificat à leur faction, l'obligeoient à se conduire adroitement avec eux, & à ménager la Cour d'Espagne, qui ne peut souffrir tout ce qui lui paroît blesser les droits & la majesté de l'Eglise. Enfin les mauvais succès que le Roi venoit d'essuyer devant Rouen, & que la renommée n'avoit pas manqué d'exagérer, rendoient cette négociation difficile & déplacée

cée pour le présent. Le Duc de Mayenne qui avoit montré à Villeroi quelque désir de favoriser auprès du Pape l'affaire de la conversion du Roi, persuadé qu'il lui étoit aussi permis de tromper son ennemi (*a*) qu'à celui-ci de lui manquer de parole, & de divulguer des négociations qui s'étoient passées sous le sceau du secret, reprit, plus fortement que jamais, ses anciens projets, & par le canal de la Porte & de l'Evêque de Lizieux, ses Agens à la Cour de Rome, il traversa de tout son pouvoir, par ses discours & ses procédés, tout ce qu'on y négocioit en faveur de la conversion du Roi.

Le Pape, pour ne point occasionner de scandale, à son avenement au Pontificat, & ne voyant pas encore les choses à un point, où, sans risque pour la sûreté de la Religion & l'honneur du St. Siége, il pût prêter l'oreille aux propositions qu'on lui faisoit de la part du Roi, en exposa des raisons très-plausibles aux Ambassadeurs de Venise & du Grand Duc. Il écrivit au Légat d'avertir le Cardinal de Gondy de ne point partir de France, mais cet ordre arriva trop tard, & après le départ du Cardinal. Lorsque le Pape apprit depuis, qu'il avoit déja passé les Alpes, il lui dépêcha le Pere Alexandre Franceschi Dominicain, & son Théologien, pour aller à sa rencontre, & lui défendre, de sa part, de passer outre, bien résolu de ne vouloir ni le voir, ni l'entendre, sous prétexte qu'il se rendoit indigne de sa dignité de Cardinal, en favorisant les hérétiques. Il fit aussi dire nettement au Marquis de Pisani, par son Nonce à Venise, que, comme il étoit suspect d'hérésie, pour s'être attaché à un Prince hérétique, & avoir porté les armes en sa faveur, il eût à ne pas metrre le pied sur lesterres de l'Eglise: qu'autrement il seroit forcé de procéder contre lui. Le Cardinal, qui étoit à l'Ambrosiane, Château du Grand Duc, proche de Florence, ne fut point troublé de la déclaration fiere & hardie que lui faisoit faire le Pape, il voulut même que le Pere Franceschi la lui laissât par écrit, & il renvoya

(*a*) Quel portrait en deux mots du Duc de Mayenne, dont Davila préconise si hautement ailleurs la droiture & la candeur!

Henri IV. 1592.

avec lui à Rome ſon Secretaire, pour ſe juſtifier des choſes qu'on lui imputoit.

Il le chargea de remontrer au Pape, qu'il n'avoit jamais voulu ſigner la Ligue, comme on l'en avoit ſollicité, parce qu'étant au fait des affaires de France, & ſur les lieux, il voyoit que ce n'étoit point par un zele déſintéreſſé, ni par un attachement ſincere à la Religion, qu'on avoit formé cette union, mais pour pallier l'ambition des Grands & déguiſer des intérêts politiques, qu'en qualité d'Eccléſiaſtique, il ne lui convenoit pas d'appuyer, en ſe rendant le Miniſtre des vûes & des paſſions des autres : qu'il s'en étoit excuſé auprès du Pape Sixte V, qui informé de la vérité, avoit approuvé ſa conduite : que s'il avoit traité avec le Roi de Navarre, durant le ſiege de Paris, pour délivrer cette Capitale de la famine qui la déſoloit, ç'avoit été ſous le bon plaiſir du Légat du S. Siege & de ſon conſentement: que ſi, depuis peu, il avoit encore traité avec le Roi en perſonne, c'étoit pour ne pas riſquer d'être fait priſonnier ſur ſa route, & forcé de s'aboucher & de traiter avec ce Prince d'une maniere peu convenable à ſa dignité de Cardinal : qu'il avoit reſpecté les ordres que le Légat Sega lui avoit fait ſignifier à ſon départ de Lorraine, de ne point venir à Rome, s'il étoit chargé de quelque négociation, en faveur des Hérétiques & du Roi de Navarre ; que n'ayant aucune intention ſemblable, il avoit continué ſon voyage : qu'il s'étonnoit que le Pape lui défendit d'aller ſe proſterner à ſes pieds, & lui témoigner ſa ſoumiſſion, puiſqu'en cas qu'il le trouvât coupable, il pouvoit le reprimander & le punir : qu'il étoit prêt à lui rendre compte de toutes ſes démarches dans la plus exacte vérité ; & que ſi le Pape le trouvoit en faute, il ſe ſoumettoit à toutes les peines que Sa Sainteté voudroit lui impoſer : qu'il avoit eu deſſein de ſe rendre à Rome, pour informer le Pape des malheurs & des calamités de la France, qu'on ne lui repréſentoit peut-être pas fidelement : qu'en qualité d'Evêque de France & de Cardinal, il venoit lui remontrer, qu'il y avoit plus de quarante Evêchés vacans, dont les revenus étoient poſſedés par des femmes, des courtiſans, des militaires &

d'autres séculiers, tandis que les pauvres peuples étoient comme des brebis errantes & sans Pasteur : qu'il se croyoit obligé, en conscience, de lui représenter, que les Curés, les Prêtres & les autres Ecclésiastiques avoient abandonné les fonctions de leur état & le salut des ames, pour prendre les armes, & tremper leurs mains dans le sang de leurs concitoyens : qu'il auroit les plus terribles reproches à se faire, s'il laissoit ignorer à Sa Sainteté le danger que couroit un si vaste & un si beau Royaume, de tomber dans le schisme, si l'on ne pourvoyoit à sa conservation & à son union avec le S. Siege : qu'il pensoit en cela ne remplir que le devoir d'un bon Catholique & d'un vrai Chrétien, & non d'un Hérétique & d'un fauteur & partisan de l'hérésie : que, lorsque Sa Sainteté voudroit entendre ses sentimens sur les discordes & les malheurs qui déchiroient la France, il les lui exposeroit, & les soumettroit à ses sages lumieres, & que si elle lui imposoit silence, il le garderoit, puisqu'il n'avoit en vûe que de décharger sa conscience.

Ces raisons proposées sans detour, par le Secrétaire, auquel l'Ambassadeur du Grand Duc obtint une audience, firent impression sur l'esprit du Pape. Il apprit, par cette voie & par les discours de l'Ambassadeur de Venise, plusieurs circonstances qu'il ignoroit, & se confirma dans la résolution, qu'il avoit prise, ou de faire tomber la Couronne, d'un consentement unanime, à un Prince du Sang, ou de pouvoir peut-être un jour voir le Roi de Navarre sincerement réconcilié avec l'Eglise, d'une maniere décente pour le Saint Siege, les troubles de la France, terminés par ce moyen, & tous les Ordres du Royaume rétablis dans leur ancienne splendeur. Mais comme cette esperance étoit encore foible, & dans le lointain, il ne jugea pas à propos de précipiter le cours naturel des événemens, ou d'abandonner entiérement la Ligue, qui étoit au moins un puissant aiguillon, pour hâter la conversion du Roi. Il résolut de continuer d'agir en apparence, comme il avoit fait jusqu'alors, mais d'aller néanmoins à ses fins cachées, habilement & avec la patience convenable. Sur ces entrefaites, il addressa au Cardinal

HENRI IV. 1592.

de Plaisance un Bref (*a*), qui fut imprimé, portant, qu'il désiroit, qu'on élût en France un Roi Catholique & ennemi de l'hérésie & qu'il ne permettroit jamais, qu'on mit, en possession de la Couronne, un Prince, qui persistoit dans ses erreurs. Quoiqu'il parut, par cette déclaration, désirer l'assemblée des Etats généraux, pour parvenir à une élection solide & avantageuse au Royaume, il dépêcha néanmoins au Légat le Protonotaire Aguchi, son Neveu, pour lui recommander, en secret, d'agir avec addresse & réserve, & de ne pas permettre que, dans l'assemblée, les suffrages fussent vendus ou forcés; mais que les volontés fussent libres & les suffrages désintéressés, & de ne pas consentir à l'élection d'un Roi plus capable de rallumer les troubles, que de mettre fin à la guerre: de faire ensorte qu'on ne causât de préjudice à personne, mais qu'on prit les expédiens propres à produire la paix par la voie la plus sûre, la plus aisée, & en innovant le moins qu'il seroit possible: de ne point agir trop à la rigueur: mais de céder au temps & aux circonstances, autant que la décence le permettroit, & pourvû qu'on mit la Religion en sûreté, de passer légérement sur beaucoup d'autres articles dans la maniere de conduire & de traiter cette affaire. Il l'avertit enfin, que la chose étoit si importante, qu'on ne pourroit jamais l'examiner assez mûrement, qu'ainsi il devoit éviter la précipitation dans ses résolutions, & loin de se livrer à des conseils spécieux, ne se proposer uniquement que le salut des ames & la gloire de Dieu.

Le Pape pensoit que ces avis suffiroient, sans autre déclaration plus précise, à un Ministre aussi prudent que le Légat, pour l'engager à se conduire avec modération dans les Etats, & lui faire entendre qu'il n'approuvoit pas qu'on élût pour Roi un Prince Etranger, qu'on ne pourroit affermir sur le trône, sans soutenir des guerres plus longues & plus ruineuses que celles qui duroient encore: mais que si, en conservant l'honneur du St. Siége, & en assurant l'état de la Religion, on pouvoit ou choisir un Roi de la

(*a*) Daté du 15 d'Avril. il fut enregistré au Parlement le 27 d'Octobre.

Maison de Bourbon, ou terminer les differends avec le Roi de Navarre, ce seroit le parti le plus court & le plus avantageux. Mais le Légat étoit entiérement livré aux Espagnols, par le crédit desquels il esperoit parvenir au Pontificat; tant par ses propres services, que par la protection du Roi Catholique. Déclaré ouvertement pour la Ligue, & contre le Roi, par son long séjour en France, & ses liaisons avec les Parisiens, il s'étoit déterminé à seconder de toutes ses forces les vûes des Espagnols. Soit qu'il fut aveuglé par son attachement pour eux, soit qu'il n'écoutât que son ambition, il ne sut ou ne voulut pas pénétrer les vrais sentimens du souverain Pontife. Le Duc de Mayenne, informé en partie par la Porte, son Sécretaire, & par l'Evêque de Lizieux, des instructions moderées que le Pape envoyoit au Légat, s'imagina que ce Pontife inclinoit en sa faveur, & que ces expressions, de faire élire un Roi Catholique, défenseur de l'Eglise, ennemi des hérétiques, mais qu'on pût affermir sur le trône, du consentement de la Nation, sans troubles & sans révolution, ne pouvoient tomber que sur lui. Ainsi il espera fortement sur la protection du Pape, & par conséquent sur celle du Légat, & se flatta qu'ils n'appuyeroient pas les efforts des Espagnols. Il rompit donc toute négociation avec les Royalistes, & ne pensa plus qu'à assembler les Etats, mais à les composer de maniere qu'ils tournassent à son avantage, & procurassent sûrement son élévation. Pour cet effet, il travailla promptement à empêcher qu'on ne choisit pour députés ceux qui avoient été corrompus par les largesses ou les promesses des Ambassadeurs d'Espagne, mais des gens dévoués à ses intérêts; & lorsqu'il ne pût y parvenir, il fit au moins tomber le choix sur des personnes qui pensoient bien, affectionnées à la patrie & au bien public, dans l'esperance qu'elles ne consentiroient pas volontiers à élire pour Roi un Prince Etranger.

Diverses menées à l'occasion des Etats.

Il ne s'agissoit plus que de fixer le lieu où l'on tiendroit l'assemblée des Etats. Les Espagnols vouloient qu'elle se fit dans le temps que le Duc de Parme entreroit en France, & que leur armée s'en approchât pour l'appuyer. Dans cette

Henri IV. 1592.

vûe ils demandoient Soiſſons, afin d'y faire prévaloir les prétentions du Roi leur maître. Le Duc de Lorraine ſouhaitoit qu'on les tint à Rheims, ville plus à portée de ſes Etats, & les Eſpagnols ne s'éloignoient pas beaucoup de ce ſentiment. Mais le Préſident Jeannin & Villeroi conſeillerent au Duc de Mayenne de tenir cette aſſemblée à Paris, ſans avoir égard aux riſques & à la longueur du voyage, ni aux incommodités & à la cherté des vivres, pour les députés, afin de contenter les habitans de cette Capitale, qui le ſollicitoient vivement, & avoient beſoin d'être conſolés & retenus dans le parti, après tous les maux qu'ils avoient endurés. C'étoit d'ailleurs un moyen de rendre cette aſſemblée plus éclatante & plus célebre, par l'importance du lieu où elle ſe tiendroit, & de ne pas mettre en danger les villes de Rheims ou de Soiſſons. En effet, on penſoit que le Duc de Parme, en venant, ſuivant ſa coutume, à la tête d'une puiſſante armée, pourroit aiſément forcer l'aſſemblée à acquieſcer à ſes volontés, & s'emparer de ces places : ce qu'il ne feroit pas ſi aiſément à Paris ; tant à cauſe de la grandeur de cette Capitale, & du nombre prodigieux de ſes habitans, que parcequ'elle étoit plus éloignée des frontieres, environnée de places & de fortereſſes attachées au Roi, & pourvûes de fortes garniſons, qu'on pourroit, à tous momens, appeller au ſecours de la Capitale & des Etats, pour peu que les Eſpagnols vouluſſent leur faire violence. D'ailleurs Paris étoit infiniment mieux diſpoſé qu'il ne l'avoit été juſqu'alors. La Tyrannie des Seize étoit détruite, le Gouvernement réſidoit entre les mains des Magiſtrats ordinaires, que le Duc de Mayenne avoit choiſis avec une extrême circonſpection. Il n'y avoit plus de boutefeux : les eſprits étoient calmes, & l'on n'y éprouvoit plus ces ſéditions qui mettoient tout en déſordre. Enfin le Parlement, qui y réſidoit, pouvoit appuyer les intérêts du Duc, & mettre obſtacle aux complots des mal-intentionnés.

Cette réſolution déplut fort aux Miniſtres d'Eſpagne, qui s'y oppoſerent d'abord, en remontrant combien la préſence du Duc de Parme étoit néceſſaire : qu'il ne pouvoit pas entrer ſi avant dans le Royaume, ni s'écarter ſi

loin des frontieres, & que le grand nombre des Députés augmenteroit les besoins des Parisiens & la cherté des vivres. Mais la mort du Duc de Parme fit évanouir le premier obstacle, & l'on n'eut aucun égard à l'intérêt des Parisiens. Eux-mêmes solliciterent les Espagnols de se désister sur cet article, trouvant qu'il étoit également de leur avantage, de leur intérêt, & beaucoup plus de leur honneur & de leur gloire, qu'une assemblée si célébre se tint dans leur Ville, & que les principaux d'entr'eux pussent y assister. Le Cardinal Légat y donna les mains, pour éviter les dépenses où le jetteroient de nouveaux voyages, & pour profiter du zele des Parisiens, afin de déterminer l'assemblée à élire un Roi agréable au St. Siége & à la Cour d'Espagne.

Le Duc de Mayenne ayant donc laissé le commandement de son armée à de Rône, auquel il donna le Bâton de Maréchal & le Gouvernement de l'Isle-de-France, se rendit à Paris, avec peu de suite, & tâcha de consoler par sa présence & ses discours, le peuple mécontent de la cherté des vivres, & de l'interruption du commerce & des arts dans la Capitale. Il leur représenta qu'on alloit, dans peu, tenir les Etats, qu'on y prendroit les expédiens & qu'on donneroit les ordres les plus propres à délivrer entierement leur ville, & à la tirer des extrémités qu'elle enduroit. Il leur en donna sa parole, combla tout le monde d'honneurs & de caresses, sur-tout les Magistrats & les Prédicateurs, & fit tous ses efforts pour regagner l'affection du peuple, qu'il craignoit d'avoir entierement perdue par sa sévérité. Les espérances qu'il concevoit de se faire déférer la Couronne & de la transmettre à ses descendans, n'étoient pas sans fondement. A considérer sérieusement l'état actuel des choses, la réunion de la Couronne de France à celle d'Espagne, ou l'élection de l'Infante Isabelle, que projettoient les Espagnols, étoient toûjours odieuses aux François, que nul intérêt & nulle intrigue ne pourroit engager à se soumettre à la domination de leurs ennemis naturels. Quelques particuliers, à la vérité, gagnés par argent, ou entraînés par ambition, auroient pû y

HENRI IV. 1592.

consentir, mais la nation en général, qui pouvoit tout, ne s'y seroit jamais prêtée. Ces prétentions chimeriques tomboient donc d'elles-mêmes. Ainsi le Duc pensoit, & avec raison, que le Roi d'Espagne concourroit à son élection, plus volontiers qu'à celle d'aucun autre. En effet, en la faisant tomber sur les Ducs de Lorraine, ou de Savoye, comme le bruit en couroit dans le parti, c'étoit aggrandir les Etats & la puissance de la Couronne de France, dont il étoit vraisemblable que le Roi d'Espagne désiroit bien plus ardemment la diminution. Mayenne ne voyoit pas que le Roi Catholique pût esperer de tirer plus d'avantage de ses dépenses & de ses peines passées, qu'en le faisant élire, parceque le besoin qu'il auroit encore de ses secours, pour s'affermir sur le Trône, l'obligeroit nécessairement à satisfaire ce Monarque, & à condescendre à bien des choses, que d'autres ne lui accorderoient pas avec la même facilité. Il pensoit également que le Pape, désintéressé & plein de cette modération, dont il donnoit tant de marques, le préféreroit à tout autre ; afin de ne pas le priver du fruit de ses travaux, en considérant qu'il avoit soutenu seul le parti Catholique, & la cause de la Religion, que nul autre n'eût pû défendre avec autant de prudence & d'autorité. Il voyoit le corps de la nation disposé en sa faveur, par le crédit qu'il s'étoit acquis dans le parti, à la tête duquel il avoit été si long-temps, & où il gouvernoit tout, sous le nom de Lieutenant Général de la Couronne, avec une puissance aussi absolue que celle du Roi, dont il ne lui manquoit que le titre. Il savoit qu'aucun des Princes de sa Maison ne pouvoit l'égaler en valeur, en expérience, en crédit & en mérite, & que l'ombre seule de ses volontés étoit capable de les troubler & de les atterrer. Ajoûtez à cela les mesures qu'il avoit prises pour faire élire des Députés à sa dévotion, l'attachement du Parlement, auquel il avoit rendu son autorité en punissant les Seize, le dévoüement du Conseil d'Etat pour lui, & son habileté à conduire ce projet, avantages qu'il possédoit supérieurement à tous les autres.

Le Duc de Parme pensoit de même ; depuis que le

Conseil

conseil qu'il avoit donné à la Cour d'Espagne de terminer la guerre en temporisant & de traîner les choses en longueur, n'y avoit pas prévalu, il croyoit, qu'il étoit de l'intérêt du Roi Catholique, de faire tomber l'élection sur le Duc de Mayenne, préférablement à tout autre; parcequ'on pourroit l'affermir sur le trône avec moins de frais, plus aisément, & à des conditions plus avantageuses pour l'Espagne. Il en avoit écrit franchement à Philippe II, & il sembloit que, dans le cours de l'affaire, il auroit appuyé les prétentions du Duc de Mayenne, soit qu'il jugeât ce parti aussi avantageux au Roi d'Espagne, qu'il le témoignoit, soit, comme le disoient les autres Ministres, qu'il craignit que la Monarchie Espagnole n'aspirât à faire de toute l'Europe qu'une Monarchie, où elle ne trouvât rien qui pût balancer sa puissance. Mais sa mort arrivée à Arras, le deux de Decembre, après une longue & fâcheuse maladie, changea la face des choses, non pas avantageusement pour les intérêts du Roi Catholique, comme le publioient alors les Espagnols, mais réellement à leur désavantage, ainsi que les événemens le justifierent. Dès qu'on ne craignit plus ce grand Capitaine, dont le nom seul avoit presqu'assujetti les François, le peu de cas qu'ils faisoient des autres Généraux Espagnols & des Ministres de cette Couronne, qui ne l'égaloient ni en prudence ni en autorité, & qui avoient des vûes & des sentimens opposés à ceux qu'il méditoit sagement, & avec lesquels il avoit jusqu'alors conduit les affaires, les jetta dans un si grand désordre, qu'elles prirent un pli tout différent du premier. Le Duc de Mayenne, en perdant ce Prince, vit évanouir une partie de ses espérances; & s'appercevant que les autres Ministres, & sur-tout Dom Diego d'Ibarra, lui étoient absolument opposés, il craignit de se voir forcé à prendre une résolution différente, & pensa à conduire ses affaires avec encore plus d'adresse & de précaution, qu'il n'avoit fait par le passé. Néanmoins l'assemblée des Etats approchoit, de maniere à ne pouvoir plus la différer, il falloit même la tenir, tant pour ne pas rompre ouvertement avec les Espagnols, que pour répondre

Henri IV. 1592.

aux inſtances du Pape ; & ſur-tout parceque les Députés déja nommés par les Provinces, étoient la plûpart en chemin pour ſe rendre à Paris. Toutes ces choſes arriverent en 1592, année ſignalée par divers autres événemens qui agiterent les différentes Provinces du Royaume.

Au commencement de cette même année, la Valette, Gouverneur de Provence, avoit aſſiégé Roquebrune, poſte occupé, dans cette Province, par le Duc de Savoye. Après l'avoir battu envain durant pluſieurs jours, il réſolut de changer ſon canon de place, & de le pointer d'un autre côté, où il avoit remarqué que la muraille étoit plus foible, & le terrain plus applani, pour monter à l'aſſaut. Il ouvrit une nouvelle tranchée pour établir ſa batterie. Tandis qu'il y donnoit ſes ſoins en perſonne, pour avancer l'ouvrage, il reçut à la tête un coup de mouſquet. On le porta dans ſa tente, où il mourut quelques heures après. C'étoit un Officier qui joignoit à la ſagacité d'eſprit beaucoup de valeur & d'intrépidité, & qui, avec une poignée de monde, avoit ſoutenu glorieuſement, & ſans deſavantage, les efforts du Duc de Savoye, dont les troupes étoient fort ſupérieures aux ſiennes. Après ſa mort, la partie de la Provence, qui tenoit pour le Roi, demeura ſans chef; Leſdiguieres, accoutumé à réparer ces ſortes de pertes, laiſſa le ſoin du Dauphiné au Colonel Ornano, & ſe rendit en Provence, avec ſa célérité ordinaire. Il joignit ſes troupes à celles de la Province, & s'empara, en très-peu de temps, de toutes les Villes & Châteaux ſitués ſur les bords du Var, qui ſépare la France de l'Italie. Enſuite il paſſa promptement cette riviere, força les lignes, que le Duc avoit fait conſtruire, pour défendre l'entrée de ſon païs. Il y porta le ravage & l'épouvante juſques ſous les murs de Nice, & repaſſant le Var, il emporta heureuſement tous les Châteaux d'alentour. Mais il n'oſoit encore attaquer ni Aix, ni Marſeille, ni les autres Places conſidérables, n'ayant ni une armée aſſez forte, ni les préparatifs ſuffiſans pour exécuter une pareille entrepriſe. Mais tandis qu'il s'arrêtoit en Provence, les affaires du Roi eurent du deſſous en Dauphiné. Maugiron, Gouverneur de Valence, convint, ſans qu'on

en sache bien la raiſon, de livrer cette Place au Duc de Nemours, & au Marquis de St. Sorlin ſon frere, qui commandoient pour la Ligue dans ces quartiers : ce qu'il exécuta ſans oppoſition. Le Duc de Nemours, profitant de cet heureux ſuccès, aſſiégea & prit Saint Marcellin, & enſuite pluſieurs autres poſtes, que les Royaliſtes avoient fortifiés, pour empêcher, de ce côté-là, la jonction des troupes de la Ligue avec celles du Duc de Savoye. Au bruit de cette diverſion, Leſdiguieres, obligé de quitter la Provence, laiſſa le champ libre au Duc de Savoye, qui paſſa le Var, & reprit tous les poſtes, dont ce Général s'étoit emparé. Il vint aſſiéger Antibes, ville ſituée ſur le bord de la Méditerrannée, fameuſe par ſon Port. Il la prit après un long ſiége, & bien des obſtacles.

Leſdiguieres, de retour en Dauphiné, éloigna bientôt ce Prince de la Provence, par une diverſion, comme le Duc de Nemours l'en avoit tiré lui-même. Il mit ſur pied une armée moins nombreuſe, que leſte & brave, & réſolut de paſſer les Alpes, & de porter la guerre en Piémont. Après avoir traverſé le Mont-Genevre, qui eſt le paſſage ordinaire des armées au-delà des Monts, il s'étendit dans la vallée de la Pérouſe & dans le Marquiſat de Saluces, répandant part-tout une ſi grande terreur, que le Duc laiſſa le Comte François Martinengue en Provence, & fut forcé de voler au ſecours de ſes propres Etats. La ſituation du terrain eſcarpé, couvert de montagnes, plein de fondrieres & de précipices & environné de toutes parts par les Alpes, ſurtout dans une ſaiſon qui approchoit de l'hyver, (car on étoit alors à la fin de Septembre) empêchoit le progrès des armes, & ne permettoit pas aux deux armées d'en venir à une action déciſive. Néanmoins les François, aprés la priſe de Pérouſe & de la Tour de Luzerne, s'avancerent juſqu'à Briqueras. Ils y apprirent que les Généraux du Duc raſſembloient une partie de leur armée à Vigon, & réſolurent d'attaquer leur camp, avant que toutes leurs troupes les euſſent joint. Ils marcherent toute la nuit, & le quatre d'Octobre au matin, ils attaquerent bruſquement la Ville. La ſituation du terrain, & la réſiſtance des enne-

Henri IV. 1592.

mis rendirent le combat long & dangereux, mais enfin, comme les Savoyards étoient en petit nombre, & que la place étoit foible, ils furent défaits avec perte de plus six cens hommes, la plûpart de leurs Officiers demeurerent prisonniers, & on leur enleva dix drapeaux. Les François victorieux revinrent à Briqueras, qu'ils fortifierent en diligence, & mirent bien-tôt en état de défense, en y faisant travailler tous les païsans des environs. Ils y laisserent une forte garnison, & marcherent vers Saluces, dans le temps que le Duc, à la tête de toutes ses forces, s'étoit avancé jusqu'à Ville-Franche. N'ayant pas d'entreprise plus importante à former, ils attaquerent Cavors, poste situé sur une montagne, & défendu par un Donjon, qui commandoit toute la Place. Tandis qu'ils employoient tous leurs efforts & toute leur adresse à y conduire du canon, & à établir leurs batteries, le Duc de Savoye vint, par un autre chemin, attaquer Briqueras, durant la nuit. Il jugea que les fortifitions étant encore imparfaites, il lui seroit aisé d'enlever ce poste aux François, & par-là de les envelopper de maniere à les défaire aisément dans les défilés de ces vallées: mais il y trouva plus de résistance qu'il n'avoit imaginé. Après un assaut furieux, qui dura quatre heures, il résolut de se retirer, se doutant bien que les François, qui n'étoient pas loin, ne tarderoient point à venir au secours de leurs gens: ce qui arriva effectivement. Lesdiguieres laissa quelque monde devant Cavors, qu'un petit nombre de troupes pouvoit tenir investi, & marcha avec le reste de l'armée du côté où l'appelloit le bruit de la mousqueterie, qui retentissoit dans ces montagnes. Il ne trouva plus le Duc devant Briqueras, & résolut de le poursuivre vivement. Il atteignit son arriere-garde, à côté d'un village, au passage d'un ruisseau, & la chargea si vigoureusement, qu'il mit en désordre les derniers escadrons de la Cavalerie ennemie. Le reste de leur armée fit halte, & l'on escarmoucha vivement pendant quelques heures, jusqu'à ce que les troupes étant fatiguées de part & d'autre, & la nuit approchant, le Duc se retira à Vigon, & Lesdiguieres revint à Cavors, où la Tour & le Château, que l'artillerie avoit foudroyés,

ſe rendirent. Il parcourut enſuite & ravagea toutes ces vallées. Mais les neiges & le froid ne lui permettant pas de former de nouvelles entrepriſes, il revint en Dauphiné, vers la fin de Décembre.

Cependant le Duc d'Epernon s'étoit rendu en Provence, dès qu'il eut appris la mort de ſon frere, voulant ſe conſerver ce Gouvernement, qu'il poſſédoit dès le regne de Henri III. & où il avoit mis la Valette pour Lieutenant. Il y paſſa avec toutes ſes troupes, reprit aiſément Antibes, & s'empara, juſqu'au Var, de toutes les Villes, que leur foibleſſe rendoit tour à tour la proye des deux partis. Quoique pluſieurs Provençaux, même Royaliſtes, ne s'attachaſſent point à lui, néanmoins, ſûr des troupes qu'il avoit amenées, il s'efforça de réduire toutes les Villes à le reconnoître pour Gouverneur de la Province. Les armes du Roi proſpéroient également en Gaſcogne & en Languedoc. Antoine Scipion, Duc de Joyeuſe, frere d'Anne de Joyeuſe, tué à la bataille de Coutras, & commandant pour la Ligue dans ces Provinces, avoit, à la vérité, remporté divers avantages, pris pluſieurs Places, & rendu ſon nom redoutable dans ces quartiers. Il avoit enfin aſſiégé Villemur, Place forte, dans le voiſinage de Montauban, comptant, lorſqu'il l'auroit priſe, & ravagé le païs, aſſiéger Montauban même, qui, depuis pluſieurs années, ſervoit d'azyle & de place d'armes aux Huguenots. Le Duc d'Epernon qui, vers ce temps-là, paſſoit aux environs, avec ſes troupes, pour ſe rendre en Provence, ſe détourna un peu de ſa route, dans le deſſein de ſecourir Villemur. Joyeuſe, qui ſe ſentoit inféreur en forces, leva le ſiége, & ſe retira dans les Villes qui tenoient pour lui, dans le deſſein de le reprendre lorſque le Duc d'Epernon ſe remettroit en marche vers ſon Gouvernement. Il n'y avoit dans Villemur que trois cens Fantaſſins, garniſon trop foible pour ſoûtenir un ſiége qui ne devoit pas manquer d'être vif. Auſſi Themines, qui ſe trouvoit à Montauban, réſolut de ne pas laiſſer périr les aſſiégés ſans ſecours. Il ſortit de cette Ville à la tête de deux cens Arquebuſiers, de ſix vingt Cuiraſſiers, & d'une troupe choiſie de Gentilhommes, & marchant par

Henri IV. 1592.

des chemins détournés, fourrés & difficiles, il se jetta dans la Place pour la défendre, avant que de soutenir un siege dans Montauban, s'il venoit à perdre Villemur. Le Duc de Joyeuse, qui avoit déja ruiné les défenses, & pénétré jusqu'aux fossés, foudroyoit le corps de la Place avec une batterie de huit canons, ne négligeant aucun des devoirs d'un Général brave & actif. La Ville de Toulouse lui fournissoit abondamment tout ce qui étoit nécessaire au siége, & il serroit Villemur de maniere que le danger étoit pressant, & qu'il falloit promptement se résoudre à secourir les assiégés, ou à les laisser périr.

Henri de Damville, Duc de Montmorenci, Gouverneur de Languedoc pour le Roi, ne voulant pas recevoir cet affront sous ses yeux, rassembla ses troupes, & ayant appellé à son secours la Noblesse d'Auvergne, qui touche au Languedoc, il détacha de Leques, Chambaut & Montoisson, pour tenter de faire lever le siége, ou de jetter un puissant secours dans Villemur. Ces Officiers se donnerent rendez-vous à Bellegarde, sur l'avis qu'en eut le Duc de Joyeuse, il laissa son Infanterie continuer le siége, & marcha à aux avec toute sa Cavalerie, & un détachement d'Arquebusiers. Le combat fut d'abord furieux & sanglant, & les Royalistes commencerent à plier, mais de Leques ayant fait tirer deux coulevrines & deux pieces de campagne, qu'ils avoient amenées de Montauban, repoussa si bien les Ligueurs, qu'ils se retirerent, sans avoir remporté aucun avantage. Le Duc de Joyeuse regagna son camp, & continua le siége avec tant de sécurité, & même de mépris pour les ennemis, qu'il cantonna sa Cavalerie dans les villages voisins, pour la faire subsister plus aisément, dans un païs peu abondant en fourrages. Le Vicomte de Gourdon arriva dans ces cantons au secours des Royalistes, qui, encouragés par ce renfort, & se trouvant au nombre de dix huit cens chevaux, & d'environ quatre mille Fantassins, résolurent d'attaquer les lignes du Duc de Joyeuse, dans l'espérance de les forcer, & de jetter du secours dans la Place, si le brave Themines, comme ils n'en doutoient pas, faisoit en même-temps une sortie sur les assiégeans,

Pour cet effet, ils entrerent le dix-neuf d'Octobre dans une vaste forêt, qui s'étend aux environs de Villemur. Le lendemain matin ils attaquerent si brusquement le Camp du Duc de Joyeuse, qu'ils forcerent les premiers retranchemens avant que ceux qui les gardoient négligemment eussent le temps de prendre les armes.

Le Duc, averti de l'arrivée des Royalistes & de la fuite de ses troupes, fit avancer deux cens Arquebusiers à cheval pour arrêter les ennemis, & tirer trois coups de canon, afin de rappeller sa Cavalerie au camp. Pour lui, il se mit en bataille avec toute son Infanterie, entre les lignes de circonvallation, & la tranchée, pour recevoir le choc des Royalistes, qui, encourragés par leur premier succès, le chargerent vigoureusement, & en furent reçûs avec une égale bravoure. Le combat dura une heure & demie, & la victoire balançoit; cependant Themines sortit par les canonieres de la Place, avec la plus grande partie de sa garnison, dont il forma un bataillon peu nombreux, mais brave, & attaqua en queue le corps du Duc de Joyeuse, assez embarrassé à faire face aux Royalistes. Son Infanterie ainsi chargée en tête & en queue, ne put soûtenir leur effort, elle prit la fuite & courut à toutes jambes vers un pont de bateaux qu'ils avoient jetté sur le Tarn, pour la communication de leurs quartiers. Le pont étoit foible & la foule si grande, qu'il se rompit, & tous les fuyards, qui le chargeoient pêle mêle, furent noyés. Le Duc, qui montoit un petit cheval, après avoir fait tout ce qu'on peut attendre d'un bon Général, pour retenir ses troupes, se retira, en combattant toujours, accompagné de quelques Gentilhommes, sur les bords de la riviere, mais trouvant le pont rompu, & ses troupes submergées, il tenta de passer la riviere à la nage. La foiblesse de son cheval, & sa propre précipitation, l'entraînerent dans le fil de l'eau, où il périt aussi malheureusement que les fuyards de son armée. Cependant sa Cavalerie s'étoit ralliée au signal des trois coups de canon. Mais voyant son Général mort, & les lignes forcées de toutes parts, elle ne songea qu'à sauver les débris de l'armée, & se retira, sans charger les

Henri IV. 1592.

ennemis. L'armée de la Ligue perdit mille hommes, vingt-deux drapeaux & toute son artillerie, dans cette déroute, qui délivra Villemur, & acquit aux armes du Roi une grande supériorité dans le Languedoc.

Les affaires alloient bien différemment en Bretagne. Le Prince de Conti, qui commandoit les Royalistes en Poitou & dans le Maine, s'étoit joint au Prince de Dombes, Gouverneur de Bretagne. Ils avoient résolu, de concert, d'assiéger Craon, ville grande & forte, située sur la frontiere qui sépare la Bretagne de ces deux Provinces, & où il y avoit une grosse garnison, qui couroit & ravageoit tout le païs des environs. Ils rassemblerent toutes leurs forces, & formerent ce siége, chacun d'un côté de la riviere, (*a*) qui traverse la ville, & la sépare en deux parties. Mais, comme c'est l'ordinaire dans les armées commandées par plusieurs Généraux, que tout s'y fait avec lenteur, ou plutôt en désordre & en confusion, le siége qu'on avoit commencé, avec les plus belles esperances, traîna en longueur. Le Duc de Mercœur eut le temps de rassembler ses forces, pour secourir la place, comme il le désiroit extrêmement. Pour cet effet, il tira de Blavet les Espagnols, rassembla toute sa Cavalerie & la Noblesse de la Province, leva de plus deux mille Arquebusiers Bretons, & marcha en diligence vers Craon, dans le temps que le Prince de Conti avoit détourné l'eau du fossé, du côté de son attaque, & qu'à celle du Prince de Dombes les batteries avoient fait une brêche si large, qu'à peine les assiégés étoient-ils en état de soutenir un assaut. A l'approche du Duc, les Princes, jugeant qu'il n'étoit pas de leur avantage de tenir leur armée coupée par la riviere, déciderent que le Prince de Dombes la repasseroit, & se joindroit au Prince de Conti, pour ne former qu'un seul corps : ce qui fut exécuté avant l'arrivée des ennemis, mais avec si peu de prévoyance, que, pour ne pas se priver de la commodité de repasser la riviere, soit inadvertance, soit oubli, ou par quelqu'autre cause,

(*a*) D'Oudon, qui ne traverse point la ville, mais passe entr'elle & le Fauxbourg.

ils laisserent en son entier le pont de batteaux, qu'ils avoient jetté à une lieue au-dessous de la ville, & n'y mirent qu'une garde très-foible. Lorsque le Prince de Dombes eût repassé la riviere, & que les deux armées furent combinées, ils voulurent se débarrasser de leur grosse artillerie, & l'ayant fait promptement retirer des batteries, ils l'envoyerent d'avance à Château Gontier, où ils avoient dessein de se retirer, & firent enterrer en divers endroits les boulets qui étoient en trop grand nombre, & que le temps ne leur permettoit pas de faire transporter, de peur que l'ennemi n'en profitât. Le Duc de Mercœur qui trouva leur pont en état, passa promptement la riviere, sans rencontrer de résistance, & marcha à eux en bon ordre, & sans perdre un moment.

A peine les Princes avoient-ils décampé & rangé leurs troupes, pour partir, que Boisdauphin, qui commandoit l'avant-garde des Ligueurs, parut dans la plaine, & détacha sa Cavalerie légere à leur poursuite. Plusieurs Officiers d'expérience, & sur-tout Charles de Montmorenci, Seigneur de Damville, blâmoient le dessein de faire retraite à la vûe des ennemis, prétendant que dans toutes les occasions, ce parti avoit été fatal aux armées qui l'avoient pris : qu'il n'étoit pas possible que l'une ne se retire consternée & en désordre, & que l'autre ne s'avance avec audace & bravoure. Ainsi ils étoient d'avis de faire ferme dans le poste qu'on occupoit, de tirer un retranchement sur le front de l'armée tandis qu'on en avoit le loisir, & d'attendre hardiment derriere l'attaque des ennemis, en faisant revenir l'artillerie qui n'étoit pas loin, & qu'on tourneroit contr'eux. Le Prince de Dombes inclinoit fort pour cet avis, mais le Prince de Conti, qui avoit plus d'âge & d'autorité, & qui commandoit en chef, parce qu'on étoit sur les frontieres de son gouvernement, lui envoya dire de faire sa retraite, suivant le plan dont ils étoient convenus, & qu'étant inférieur en forces aux ennemis, il ne vouloit pas risquer la perte de son armée, & de toutes les Provinces voisines. Ainsi ayant fait marcher l'avant-garde commandée par Hercules de Rohan, Duc de Montbazon, & le corps de bataille qu'il comman-

Henri IV. 1592.

doit en perſonne, il donna ordre au Prince de Dombes de le ſuivre avec l'arriere-garde. Celui-ci, pourſuivi de près par la Cavalerie des ennemis, dont l'avant-garde & toutes les troupes commandées par le Duc de Mercœur, l'avoient atteint, fut enfin forcé de s'arrêter, de faire volte face, & de ſerrer ſes rangs, pour repouſſer les ennemis. Il reprima quelque temps leur fougue: enfin enveloppé par les Ligueurs ſupérieurs en nombre, & abandonné par les ſiens, après avoir fait toutes les fonctions d'un Général ferme & intrépide, il fur réduit à ſe retirer preſque ſeul, & à ceder le paſſage aux ennemis. Ils pourſuivirent leur victoire avec chaleur, & tomberent ſur l'Infanterie qui ſe retiroit aſſez en déſordre, par un chemin étroit. Elle fut défaite & miſe en déroute en peu de temps, ſans faire la moindre réſiſtance. La Cavalerie légere & les Eſpagnols qui l'atteignirent alors, la taillerent en pieces. Le Prince de Conti, ſans faire volte face, arriva ſur le ſoir avec toute ſa Cavalerie à Château-Gontier, où le Prince de Dombes le rejoignit, eſcorté ſeulement d'onze Cavaliers. L'artillerie abandonnée dans les chemins par ceux qui étoient chargés de la conduire, tomba au pouvoir des ennemis: & la Nobleſſe, dès qu'elle fut arrivée ſaine & ſauve en lieu où les ennemis ne pouvoient plus la pourſuivre, ſe débanda d'elle-même, & ſe retira dans ſes maiſons, pour s'y mettre en ſureté. Cette déroute qui arriva le vingt-trois de Mai, abattit tellement le parti du Roi de ce côté-la, que les Princes abandonnerent non-ſeulement Château-Gontier, en ſe retirant plus avant, mais encore Mayenne & Laval, dont les Ligueurs s'emparerent, ainſi que de tous les poſtes voiſins. Le Prince de Conti ſe retira dans le Maine, le Prince de Dombes regagna Rennes par un autre chemin, & les Anglois maltraités, bleſſés & déſarmés ſe réfugierent dans les Fauxbourgs de Vitré. Le Duc de Mercœur demeura maître de la campagne durant pluſieurs jours.

Le Roi avoit déja nommé le Maréchal d'Aumont au Gouvernement de Bretagne, parce que le Prince de Dombes, que nous appellerons déſormais le Duc de Montpenſier, avoit ſuccedé à ſon pere dans celui de Normandie,

Il avoit donné au Maréchal pour Lieutenant François d'Epinai de St. Luc, Seigneur, à qui la vivacité de son génie, son amour pour les lettres, & sa valeur avoient acquis une grande réputation. Ces deux Chefs rassemblerent des troupes de toutes parts, & en leverent aux environs de Brouage, dont St. Luc étoit Gouverneur. Ils hâterent leur marche d'autant plus que le Duc de Mercœur, qui avoit pris le Château de Malêtroit, se disposoit à assiéger Vitré, (*a*) place importante, & de la conservation de laquelle tout dépendoit. Les Généraux Royalistes, en arrivant, assiégerent avec leurs forces réunies, Mayenne, ville plus étendue que forte, & après l'avoir prise par capitulation, ils délibérerent s'ils devoient passer outre, & attaquer le Duc de Mercœur, ou se fixer au siége de Rochefort, poste très-bien fortifié, qui incommodoit extrêmement Angers & toutes les villes voisines. Ils résolurent enfin, sur les instances des peuples & des Seigneurs de leur parti, d'assiéger cette place. Mais ils furent enfin forcés de lever le siége que soutint bravement St. Offange, après avoir tiré contre la place deux mille cinq cent volées de canon, & perdu beaucoup de temps (*b*) & les meilleurs soldats de leur armée. D'ailleurs les pluyes de l'automne, & l'approche du Duc de Mercœur, qui marchoit au secours de la place, les forcerent d'abandonner cette entreprise. Le Duc, après avoir fait divers mouvemens, & tenu les ennemis en suspens, en feignant de vouloir se porter tantôt d'un côté & tantôt d'un autre, tomba tout-à-coup sur Quintin, où s'étoient retirés sept cent Allemands qui servoient sous le Duc de Montpensier dans ces quartiers. Il les trouva dépourvûs des choses nécessaires pour faire une longue résistance, & les obligea de se rendre, à condition de sortir de la Provin-

(*a*) Place très-importante, *Della quale*, dit l'Auteur Italien, *dependeva la somma delle cose*. Personne n'ignore, que même en ce temps là, Vitré étoit une place peu considérable & mal fortifiée. Sa position seule sur les frontieres de Bretagne la rendoit de quelqu'importance pour les affaires de la guerre.

(*b*) Les Royalistes ne perdirent que très-peu de soldats, le Colonel S. George & trois Officiers blessés, savoir Pichery, La Vergne & le Capitaine Magnan. *Voyez le P. de Thou, Liv. CIII.*

Henri IV. 1592.

ce, & de ne plus servir contre lui. Cet échec fut très-préjudiciable au Roi, qui n'avoit point d'Infanterie plus aguerrie, ni mieux disciplinée que ces vieux soldats. Les pertes de ce Prince furent encore augmentées par la déroute des Anglois. Ils étoient, suivant leur coutume, attaqués de maladies dangereuses, & si affoiblis, que le Duc de Montpensier leur avoit permis de se retirer à Domfront, en Basse-Normandie, pour changer d'air, s'y reposer & s'y rétablir. Boisdauphin les attaqua dans leur marche, avec les garnisons de Laval, de Craon, de Fougeres, & des autres villes voisines, & les battit à plates coutures : à peine en échapa-t-il deux cens. Au contraire, les affaires des Ligueurs tournoient mal en Lorraine. Le Duc de Bouillon, qui avoit emporté Stenai, avec le pétard, & pris quelques autres villes moins importantes, voulut enfin secourir (*a*) Beaumont assiégé par d'Amblise, Général du Duc de Lorraine. Les armées en vinrent aux mains : les Lorrains, forcés dans leurs retranchamens, furent défaits & mis en déroute, avec perte de leur artillerie. Après ce combat le Duc de Bouillon surprit Dun, en y attachant le pétard, & courant tout le païs, sans rencontrer la moindre résistance, il y mit dans un grand désordre les troupes de la Ligue.

Henri IV. 1593.

Tel étoit l'état des choses au commencement de l'année mille cinq cens quatre-vingt treize, où la disposition générale des esprits de l'un & de l'autre parti, se tourna plutôt du côté des manœuvres de la politique, que des opérations militaires. La premiere nou-

(*a*) En Argonne. Africain d'Anglure d'Amblise, Grand Maréchal de Lorraine, assiégeoit cette place avec deux mille hommes d'Infanterie & sept cent chevaux. Le Maréchal Duc de Bouillon vint au secours avec des forces inférieures. Six à sept cent Lorrains y demeurerent sur la place avec leur Général : le bagage, les drapeaux & l'artillerie demeurerent au pouvoir des Vainqueurs. Le Roi fit présent au Duc de Bouillon du canon pris aux ennemis, à l'exception d'une piece qu'il réserva pour le Château de Maubert-Fontaine. *Histoir. de France par le P. Daniel, Tom. IX. pag. 6:7. Voyez aussi M. de Thou, Liv. CIII.*

veauté qui signala cette année, fut une Déclaration du Duc de Mayenne, dressée dès le mois de Décembre précédent, mais qui ne fut rendue publique que le cinq de Janvier. Il y exposoit son intention d'assembler les Etats Généraux de la Ligue, & exhortoit les Catholiques, attachés au Roi, de se réunir avec lui, afin de prendre de concert des mesures, pour la conservation & la pacification du Royaume. En voici la teneur.

» Charles de Lorraine, Duc de Mayenne, Lieutenant » Général de l'Etat & Couronne de France : A tous » présens & à venir, Salut. L'attachement inviolable & » constant que ce Royaume a toûjours marqué pour la » véritable religion & la piété, l'a rendu florissant sur tous » les autres Etats de la Chrétienté, & a merité à nos Rois » les titres glorieux de Rois Très-Chrétiens & de Fils aînés » de l'Eglise. Aussi les uns pour l'acquerir & le laisser à » leurs descendans, ont traversé les mers, & volé jusqu'aux » extrémités du monde avec de puissantes armées, pour » faire la guerre aux Infideles, & les autres ont souvent » combattu contre ceux qui tentoient d'introduire de nou- » velles sectes, & des erreurs contraires à la foi, & à la » créance de leurs Ancêtres. Dans toutes ces expéditions, » nos Monarques ont toûjours été suivis de leur Noblesse, » qui exposoit volontiers son sang & ses biens, pour parti- » ciper à cette gloire, la seule véritable & la seule solide, » d'avoir concouru à conserver la religion dans leur patrie, » ou à l'établir dans les païs lointains, où le nom & la » religion de notre Seigneur n'étoient pas encore connus. » Ce qui non-seulement a répandu de toutes parts le bruit » de la valeur & du zele de la nation entiere, mais encore » excité d'autres Potentats à chercher, à son imitation, » l'honneur & les dangers dans de si hautes entreprises & » de si glorieuses conquêtes. Depuis cette noble ardeur, » la pieuse intention de nos Rois & de leurs sujets ne s'est » jamais rallentie, jamais elle n'a varié jusqu'à ces derniers » temps, où l'hérésie, qui s'étoit d'abord introduite sécré- » tement dans le Royaume, s'est tellement fortifiée par des

Henri IV. 1593.

» moyens que personne n'ignore, qu'il est inutile de re-
» mettre sous nos yeux, que nous sommes enfin tombés
» dans ce malheur déplorable, que les Catholiques mêmes,
» qui devoient demeurer inséparablement unis avec l'E-
» glise, se sont armés les uns contre les autres & divisés,
» au lieu de se réunir pour la défense de leur religion.
» Malheur que nous ne pouvons attribuer qu'aux mauvai-
» ses impressions & aux artifices, que les Hérétiques ont
» coûtume d'employer, pour persuader que la guerre que
» nous soutenons n'a point la religion pour motif, mais
» pour but la ruine de l'Etat & l'usurpation de la Cou-
» ronne. Cependant une douleur si juste, ou plutôt une
» nécessité si pressante nous a mis les armes à la main,
» que la cause de la guerre ne peut retomber que sur les
» auteurs du conseil le plus criminel, le plus perfide, &
» le plus funeste qu'on ait jamais donné à un Prince. Quoi-
» que la mort du feu Roi soit arrivée par un coup du
» Ciel & par la main d'un seul homme sans appui, & à
» l'insçû de ceux mêmes qui avoient intérêt de la désirer:
» nous avons donné assez de preuves, que tous nos vœux &
» toutes nos démarches ne tendoient qu'à conserver l'Etat,
» & à suivre les loix du Royaume, en reconnoissant pour
» Souverain le Cardinal de Bourbon premier Prince du
» Sang & héritier présomptif de la Couronne, déclaré tel
» par Lettres Patentes du feu Roi, vérifiées dans tous les
» Parlemens, & en cette qualité désigné son Successeur,
» s'il venoit à mourir sans enfans mâles, ce qui nous obli-
» geoit à lui déferer la Couronne, & à lui rendre toute
» obéissance, fidélité & service, comme nous en avions
» intention, s'il eût plû à Dieu de le délivrer de la prison
» où il étoit détenu. Si le Roi de Navarre, de qui seul
» on pouvoit attendre cet avantage, eût voulu, en obli-
» geant tous les Catholiques, lui rendre la liberté, le recon-
» noître lui-même pour Roi, & attendre que le cours or-
» dinaire de la nature eût terminé les jours de son oncle,
» en profitant de cet intervale pour se faire instruire, &
» se reconcilier avec la Sainte Eglise, il auroit par ce
» moyen trouvé les Catholiques réunis & disposés à lui

» rendre la même obéissauce, & lui marquer la même » fidélité, après la mort du Roi son oncle. Mais ce Prince » persévérant dans ses erreurs, il nous étoit impossible de » nous soumettre à lui, si nous ne voulions être rebelles » à l'Eglise Apostolique & Romaine, qui l'avoit excom- » munié, & privé de ses droits, & prétentions à la Cou- » ronne.

» D'ailleurs en reconnoissant le Roi de Navarre, nous » aurions interrompu & violé l'ancien usage si religieuse- » ment observé, durant tant de siecles, & sous tant de » Rois, depuis Clovis jusqu'à nos jours, de ne point re- » connoître de Souverain qui ne soit Catholique, enfant » soumis à l'Eglise, & qui n'ait promis & fait serment à » son Sacre, en recevant le Sceptre & la Couronne, de » vivre & de mourir dans la Religion Catholique, de la » défendre, de la maintenir, d'extirper de tout son pou- » voir les hérésies. Tel est le premier serment de nos Rois, » & la base de l'obéissance & de la fidelité que leur doi- » vent leurs sujets, si attachés à la religion, que, sans » cet engagement, ils n'auroient jamais reconnu pour » Souverain un Prince qui se seroit prétendu appellé à la » Couronne, par les loix mêmes du Royaume. Usage jugé » si inviolable & si nécessaire, pour le bien & le salut de » l'Etat, par les Etats Généraux tenus à Blois en 1576, » dans un temps où les Catholiques concouroient unani- » mement à la défense de la Religion, qu'ils le regarde- » rent comme une loi principale & fondamentale de l'E- » tat, & qu'on résolut, avec l'autorité & sous le bon plaisir » du feu Roi, d'envoyer deux Députés de chaque Ordre » vers le Roi de Navarre, & le Prince de Condé, pour » leur représenter de la part des Etats, le danger dans le- » quel ils se précipitoient, en demeurant séparés de l'E- » glise, les exhorter à se reconcilier avec elle, & leur signi- » fier, que, s'ils ne prenoient ce parti, ils seroient décla- » rés inhabiles à succéder à la Couronne. La déclaration » rendue depuis à Rouen en 1588, & confirmée dans les » derniers Etats Généraux tenus à Blois, a ordonné que » cette disposition seroit inviolablement observée, comme

HENRI IV. 1592.

» une loi fondamentale du Royaume, & non comme une » ſimple approbation du Jugement rendu par les Etats pré- » cédens, contre leſquels néanmoins on ne peut oppoſer » aucun ſoupçon fondé, pour condamner & rejetter leur » déciſion & leur autorité : auſſi le feu Roi l'a reçûe comme » une loi, & a promis de l'obſerver, en faiſant ſerment à » la face des Autels & ſur le précieux Corps de Notre-Sei- » gneur, ſerment prêté par tous les Députés des Etats dans » la même aſſemblée, non-ſeulement avant les maſſacres » barbares, qui l'ont rendue ſi infâme & ſi funeſte, mais » encore depuis qu'il ne craignoit plus les Princes dont il » s'étoit défait, & mépriſoit ceux qui étoient échappés à » cette ſanglante exécution, & qu'on regardoit comme » perdus ſans reſſource. Ce Prince n'en uſa de la ſorte, » que parcequ'il ſe ſentoit obligé en conſcience, comme » le ſont tous les Souverains, d'exécuter & de protéger » les loix, qui ſont les colomnes principales, ou plutôt les » baſes de leur Etat. Il y auroit donc une extrême injuſ- » tice, à condamner les Catholiques de l'Union, d'avoir » ſuivi les décrets de la ſainte Egliſe, l'exemple de leurs » ancêtres, & les loix fondamentales du Royaume, qui » dans un Prince, qui aſpire à la Couronne, exigent, outre » la proximité du Sang, la profeſſion de la Foi Catholique, » comme une condition eſſentielle & néceſſaire, pour rem- » plir le Trône d'un Etat acquis à Jeſus-Chriſt par la puiſ- » ſance de ſon Evangile, qu'il a reçû depuis tant de ſié- » cles, & dans la forme que cette foi lui eſt annoncée par » l'Egliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine.

» Ces raiſons nous avoient fait eſpérer que, ſi quelque ap- » apparence de devoir avoit retenu pluſieurs Catholiques » auprès du feu Roi, du moins après ſa mort, la Religion, » le lien le plus plus puiſſant pour réunir les hommes, les » uniroit tous, en effet, pour la défenſe de ce qui doit » leur être plus cher que la vie. Cependant nous voyons, » contre toute eſpérance, que le contraire eſt arrivé. Il a » été aiſé de leur perſuader dans cette révolution ſubite, » que nous étions coupables d'une mort, à laquelle nous » n'avions pas ſeulement penſé; que l'honneur les obligeoit

de

» de s'attacher au Roi de Navarre, qui publioit qu'il en » tireroit vengeance, & leur promit de se faire Catholique » dans l'espace de six mois. Embarqués une fois de la sorte, » les animosités qu'engendre la guerre civile, les succès de » ce Prince, les calomnies dont nous venons de parler, que » les hérétiques ont continué de répandre contre nous, sont » les vraies causes qui ont retenu, jusqu'à présent, les Catho- » liques dans son parti, & donné moyen aux hérétiques de » faire de si grands progrès, que l'Etat & la Religion en sont » dans un danger imminent. Quoique nous ayons prévû que » cette division pouvoit causer de très-grands maux, & surtout » qu'elle procureroit l'établissement de l'hérésie par les armes » mêmes, & aux dépens du sang des Catholiques, & ce que » nous ne pourrions empêcher que par notre réconciliation » avec eux, que nous avons, à cette fin, recherchée si ar- » demment : néanmoins il n'a jamais été en notre pouvoir » d'y parvenir; les esprits étant si aigris & si aveuglés par » les passions, qu'ils nous ont empêché de pourvoir à notre » tranquillité. Nous les avons souvent fait prier de vouloir » entrer en conférence avec nous, comme ils le propo- » soient eux-mêmes, pour y chercher des expédiens. Nous » leur avons fait déclarer, ainsi qu'au Roi de Navarre, sur » quelques propositions, qu'on avoit avancées pour la pa- » cification du Royaume, que si ce Prince vouloit aban- » donner ses erreurs, se réconcilier avec l'Eglise, avec le » Pape & le S. Siége, par une conversion véritable, non » simulée, & justifiée par des actions qui prouvassent son » zèle pour notre Religion, nous nous soumettrions volon- » tiers à lui, avec tout ce qui dépend de nous, pour l'aider » à mettre fin à nos maux, & que nous nous y porterions » avec tant de candeur & de sincérité, que personne ne » pourroit douter, avec le moindre fondement, de la droi- » ture de nos intentions. Ces ouvertures & ces déclarations » ont été faites dans le temps de nos plus heureux succès, & » lorsque nous étions en état de former de plus grandes en- » treprises, s'il eût été plus naturel d'y penser, que de nous » occuper du bien public, & de la paix générale. Ce Prince » n'y a répondu, comme personne ne l'ignore, qu'en di-

» ſant, qu'il ne vouloit point être forcé par ſes ſujets, en taxant » de violence les prieres que nous lui faiſions de rentrer » dans le ſein de l'Égliſe, prieres qu'il auroit, au contraire, » dû prendre en bonne part, comme un avertiſſement ſa- » lutaire, qui lui rappelloit un devoir non moins indiſpenſa- » ble pour les plus grands Rois, que pour les derniers de leurs » ſujets. Car quiconque a une fois embraſſé le Chriſtianiſ- » me dans la vraie Egliſe, qui eſt la nôtre, dont l'autorité » eſt inconteſtable, ne peut non plus s'en écarter, qu'un » ſoldat qui s'eſt enrôlé, ne peut violer la foi qu'il a pro- » miſe & jurée, ſans être tenu pour infracteur des Loix » de Dieu & de l'Egliſe. A cette réponſe, il a ajoûté que » dès que tous les François le reconnoîtroient & lui obéi- » roient, il ſe feroit inſtruire dans un Concile général & li- » bre; comme s'il falloit tenir des Conciles, pour con- » damner une erreur, ſi ſouvent proſcrite par l'Égliſe, & » ſur-tout par le dernier Concile tenu à Trente, qui n'eſt » ni moins célebre, ni moins légitime que tous ceux qui » ont été aſſemblés dans les ſiécles paſſés.

» Dieu ayant permis que ce Prince ait remporté quelque » avantage, en gagnant une bataille, la même priere lui fut » réitérée, non pas par nous, qui ne nous croyons pas obli- » gés à cette démarche, mais par des perſonnes diſtinguées, » zélées pour le bien public, & le repos du Royaume. C'eſt » ce qu'ont encore fait, pendant le ſiége de Paris, des Pré- » lats reſpectables par leur autorité, qui, touchés des ſol- » licitations des aſſiégés, conſentirent à l'aller trouver, » pour chercher quelque remede aux maux de ces infor- » tunés. S'il s'y fût alors réſolu, ou plutôt, ſi l'Eſprit Saint, » ſans l'inſpiration duquel perſonne ne peut entrer dans l'E- » gliſe, lui avoit inſpiré cette réſolution, il auroit donné » des eſpérances mieux fondées de ſa converſion aux Catho- » liques, qui ont eu raiſon depuis d'appréhender une ré- » volution ſubite, & de ſe montrer difficiles ſur un point » qui intéreſſe de ſi près la gloire de Dieu, leur vie & leur » conſcience, qui ne peuvent jamais être en ſûreté ſous la » domination des hérétiques. Mais l'eſpérance qu'il conce- » voit alors, de ſubjuguer Paris, & conſéquemment la ter-

» reur de ses armes, & les ressources qu'il comptoit trou-
» ver dans la prise de cette Capitale, pour dompter tout le
» le reste du Royaume, lui firent rejetter cet avis de se re-
» concilier avec l'Eglise : avis qui pouvoit réunir les Catho-
» liques & conserver la Religion. Même depuis que cette
» Ville a été délivrée par la valeur des Princes, Seigneurs
» & de la plûpart de la Noblesse Françoise, & par celle de
» l'armée que le Roi Catholique, qui a toujours soûtenu
» notre cause par ses troupes & d'autres moyens, dont
» nous lui avons d'éternelles obligations, envoya, sous les
» ordres du Prince de Parme, d'heureuse mémoire, assez
» connu par l'éclat de son nom, & par ses importans servi-
» ces, le Roi de Navarre n'a point abandonné ses ancien-
» nes espérances. L'armée étrangere est sortie du Royau-
» me immédiatement après la levée du siége, & ce Prince
» a remis sur pied une puissante armée, avec laquelle il a
» tenu la campagne. C'est alors qu'il a fait déclarer ouver-
» tement & sans détour, que c'étoit un crime, que de le
» solliciter de se convertir, & même de lui en parler, avant
» que de l'avoir reconnu pour Roi, & de lui avoir prê-
» té serment de fidélité ; qu'il falloit que nous missions
» les armes bas, & vinssions nous jetter à ses pieds pour
» lui demander grace ; que nous lui accordassions un pou-
» voir despotique sur nos vies, nos biens, & sur la Reli-
» gion même, pour en user, ou en abuser, comme il lui
» plairoit ; en un mot, que nous devions être assez lâches
» pour exposer la foi à un danger évident, tandis que nous
» avions toujours espéré que Dieu nous feroit la grace de
» la conserver, avec l'autorité & l'appui du S. Siége, le se-
» cours du Roi Catholique & des autres Potentats, qui soû-
» tiennent & favorisent notre cause, & qui nous auroient
» abandonné, si nous avions une fois reconnu le Roi de
» Navarre, & terminé, trop avantageusement pour les hé-
» rétiques, cette querelle de Religion avec un Prince, chef
» & protecteur de l'hérésie, qui tireroit de nouvelles forces
» de notre soumission, & de la puissance du Royaume en-
» tier, & auquel nous n'aurions plus d'autre obstacle à op-
» poser, que de foibles prieres qu'il se contenteroit d'écoû-
» ter, sans y faire droit.

Henri IV. 1593.

» Quelqu'injuste que soit cette résolution, & quoique » l'obstination à la suivre soit le vrai moyen de perdre la » Religion, néanmoins parmi les Catholiques qui soutien- » nent le Roi de Navarre, plusieurs se sont laissez persua- » der que c'est un crime de leze-Majesté que de la combat- » tre, & que nous devons plutôt obéir à ses ordres, & nous » conformer aux Loix de la police temporelle qu'il veut » établir de nouveau, contre les anciennes institutions du » Royaume, qu'aux décisions du Saint Siége, & aux Loix » de nos Rois, dont il prétend que le Trône lui est dé- » volu par droit de succession. Ces Loix ne nous ont point » enseigné à reconnoître pour Rois des hérétiques, mais à » les rejetter, à leur faire la guerre, & à n'en point trouver » de plus juste, ni de plus nécessaire que celle-ci, quelque » dangereuse qu'elle soit. Qu'on se rappelle que ce Prince » a pris plus d'une fois les armes contre nos Rois, pour in- » troduire en France une nouvelle doctrine : qu'on a pu- » blié une foule d'écrits & de libelles diffamatoires contre » ceux qui s'y opposoient, & conseilloient d'étouffer de » bonne heure le mal encore foible & dans sa naissance ; » qu'il vouloit dès-lors qu'on crût que ses armes étoient » justes, parce qu'il s'agissoit de la Religion & de la conscien- » ce ; mais ignore-t-on aussi que nous combattons pour la » défense d'une Religion ancienne, reçûe dans ce Royau- » me aussi-tôt qu'elle y a été annoncée, & avec laquelle la » Couronne s'est accrue, jusqu'à devenir la premiere & la » plus puissante de la Chrétienté. Nous voyons assez qu'on » ne peut la conserver inviolable dans sa pûreté & sans dan- » ger sous un Roi hérétique, malgré sa dissimulation & ses » promesses, pour nous faire quitter les armes, & se rendre » maître absolu de tout le Royaume. Les exemples de nos » voisins, la raison, & ce qui se passe tous les jours sous » nos yeux, devroient nous rendre sages, & nous apprendre » que les peuples ne suivent que trop souvent les exemples, » les opinions, & la Religion de leurs Souverains, pour se » conserver dans les bonnes graces, & participer aux hon- » neurs & aux bienfaits, dont les Rois sont seuls les dispensa- » teurs, & que dès qu'ils ont gagné, les uns par leurs fa-

» veurs, ils sont toujours en état de forcer les autres par » leur puissance & leur autorité. Nous sommes tous hom- » mes, & ce que nous nous croyons une fois permis, quel- » que illicite qu'il soit, nous nous le permettons de nou- » veau, pour quelqu'autre cause qui ne nous paroît pas » moins juste que la premiere, sur laquelle nous nous som- » mes aveuglés. Beaucoup de Catholiques entraînés par » quelques prétextes, ont crû pouvoir s'attacher à un Prin- » ce hérétique, & l'aider à s'affermir sur le Trône, sans » que la désolation & la ruine des Eglises, des Autels » & des tombeaux de leurs ancêtres, dont plusieurs sont » morts en combattant pour détruire l'hérésie des Calvi- » nistes, & détourner le péril qui menace & menacera la » Religion, ayent pû les détourner eux-mêmes de cette fu- » neste résolution. Combien donc devrions nous redouter » davantage ses forces & leur appui, si ce Prince étoit une » fois établi sur le Trône & maître absolu du Royaume ; » puisqu'en pareil cas, chacun se trouveroit si fatigué, si » ruiné, si épuisé par la malheureuse guerre que nous ve- » nons d'essuyer, qu'il aimeroit mieux vivre en sûreté & en » repos, même avec l'espoir d'obtenir quelque récompen- » se, que de s'exposer à toutes sortes de dangers & de mal- » heurs en lui résistant ? Quelques-uns pensent que si la cho- » se arrivoit, tous les bons Catholiques se réuniroient, pour » conserver la Religion, & qu'ainsi il seroit aisé de ren- » verser les projets de ceux qui n'aspirent qu'à une révo- » lution. Nous devons certainement désirer cette réunion, » mais nous n'osons espérer qu'elle soit l'ouvrage d'un mo- » ment. Supposons toutefois que l'incendie soit bien éteint, » qu'il ne reste plus de feu sous la cendre, & qu'en quit- » tant les armes, nous déposions toute animosité, il est très- » certain que nous ne serions pas, pour cela, exempts des » autres passions qui nous précipitent dans tant de fautes, ni » du danger d'être, malgré nous, la victime du caractere re- » muant & des passions des hérétiques, qui se prévalant de » l'avantage d'avoir un Roi de leur Religion, avantage » qu'ils désirent uniquement, feroient, ou par force, ou » par artifice, tout ce qui leur plairoit. Si les Catholiques

Henri IV. 1593.

» vouloient bien considérer maintenant quels effets pro» duisent les conseils des sectaires, ils verroient évidem» ment qu'on leur livre les meilleures Places & les Forte» resses que l'on prend, ou qu'on les confie à des personnes » qui, de tout temps, se sont montrées favorables à leurs » erreurs. Les Catholiques qui habitent dans ces Villes, » sont tous les jours accusés & noircis de crimes supposés, » qui n'ont, pour fondement caché, que l'opposition qu'ils » ont jusqu'alors témoigné aux desseins des hérétiques, & » que ceux-ci qualifient du nom odieux de rebellion. Les » principales Charges sont devenues leur proye, il ne leur » manque plus que la Couronne.

» Les Bulles de notre St. Pere le Pape Grégoire XIV. & » celles de Clément VIII. remplies de saintes iustructions & » d'avertissemens paternels adressés aux fideles, pour les enga» ger à se séparer des Hérétiques, ont été rejettées, foulées » aux pieds, avec toute sorte de mépris, par les Magistrats » qui s'arrogent injustement le titre de Catholiques. En effet, » s'ils l'étoient, il n'abuseroient pas de la simplicité des Fi» deles. En vain ils alleguent l'exemple de ce qui est ar» rivé dans ce Royaume, lorsqu'on y a voulu établir des maxi» mes contraires aux droits & aux libertés de l'Eglise Gallica» ne : ces faits n'ont rien de commmun avec ce qui se passe » aujourd'hui. Depuis que la foi est établie dans ce Royau» me, jamais il n'a été réduit à la dure extrémité de re» connoître pour Souverain un Prince Hérétique. Il n'en a » jamais vû aucun, infecté d'erreurs, prétendre à la Couron» ne. D'ailleurs, s'ils pensoient que ces Bulles souffrissent » quelque difficulté, ils devoient, en qualité de Catholi» ques, garder au moins au dehors les égards & la modé» ration que mérite le St. Siége, & ne pas les recevoir » comme ils ont fait, avec tant de mépris, de blasphemes, » & d'impiétés : mais peut-être ont-ils prétendu, par là, mon» trer aux autres qui sont meilleurs Catholiques qu'eux, » qu'on doit faire peu de cas du Chef de la Sainte Eglise, » afin de les entraîner ensuite plus aisément dans le schisme. » On va toujours par dégrés dans le mal : toujours on com» mence par ce qui semble n'être point un mal, ou par

» un mal plus léger qu'un autre : il s'accroît de jour en jour, » & parvient enfin à son dernier période. Aussi reconnoissons-nous que la colere de Dieu est très-allumée contre » ce Royaume infortuné, & qu'il veut encore nous punir » pour nos crimes, puisque tant d'attentats, qui tendent » à la ruine de la Religion, n'ont pû le fléchir ; non plus » que les déclarations que nous avons si fréquemment réiterées, & sur-tout depuis peu, de nous en remettre à la » décision du Pape & du St. Siége, sur la conversion du » Roi de Navarre, si Dieu lui fait la grace d'abandonner » ses erreurs : déclarations qui devroient certainement justifier aux yeux de tout l'univers, notre bonne foi, la pureté » de nos vûes, notre sincerité & la justice de la guerre que » nous sommes forcés de soutenir pour notre conservation.

» Cependant nos ennemis ne laissent pas de publier » que les Princes ligués pour la défense de la Religion, » ne tendent qu'à ruiner & à démembrer le Royaume, quoique leurs démarches & les propositions qu'ils ont faites » d'un consentement unanime, & de la part de leurs Alliés, » soient le véritable & le plus sûr moyen d'en ôter matiere » ou prétexte à quiconque voudroit l'entreprendre. Les Hérétiques ne s'aheurtent qu'à se plaindre des secours que » nous recevons du Roi Catholique, & qu'ils voyent de » mauvais œil. Ils nous tiendroient pour meilleurs François, » si nous voulions renoncer à cet appui, c'est-à-dire, pour » parler nettement, qu'ils nous vaincroient plus aisément, » si nous étions désarmés. Nous nous contenterons de leur » répondre, que la Religion violemment attaquée & menacée des derniers dangers dans ce Royaume, avoit besoin » de trouver un pareil appui : qu'il est de notre devoir de publier ce bienfait signalé, & d'en conserver une reconnoissance éternelle : qu'un si grand Roi, ami & allié de la Couronne de France, dont nous avons imploré le secours, n'a » rien exigé de nous, & que de notre côté, nous n'avons » fait avec qui que ce soit, ni au dedans, ni au dehors du » Royaume, aucun traité tendant à affoiblir la grandeur » & la majesté de l'Etat, pour la conservation duquel nous » nous exposerions de bon cœur à toutes sortes de dan-

HENRI IV. 1593.

» gers, pourvû que nous ne le livrions pas à un Hérétique : crime que nous avons en horreur, comme le plus noir & le plus abominable de tous les attentats. Si les Catholiques qui ſuivent le Roi de Navarre, vouloient ſe dépouiller de cette paſſion, ſe ſéparer des Hérétiques, & ſe joindre, je ne dis pas à nous, mais à la cauſe de notre Religion, pour chercher de concert des remedes propres à la conſerver, & à pourvoir au ſalut de l'Etat, nous parviendrions ſans doute à cette double fin, & il ne dépendroit pas de celui qui a de mauvaiſes intentions, d'en abuſer, au préjudice de la Patrie, & de faire ſervir une cauſe ſi ſainte de prétexte ſpécieux & injuſte, pour aſſouvir ſon ambition, & nous tyranniſer.

» Nous les ſupplions donc & les conjurons au nom de Dieu & de cette même Egliſe, dans laquelle nous proteſtons que nous voulons toujours vivre & mourir, de ſe ſéparer des Hérétiques, & de conſidérer qu'en demeurant ainſi oppoſés les uns aux autres, nous ne pourrons employer aucun remede qui ne ſoit dangereux, & capable de cauſer de nouveaux maux à tout le Corps politique, & à chaque Membre en particulier, bien loin de leur procurer le plus léger avantage, au lieu que leur réconciliation avec nous levera tous les obſtacles, & mettra bien-tôt fin à nos calamités. Cependant, pour empêcher que les Princes du Sang, les Officiers de la Couronne, & les autres ne craignent de travailler à une ſi bonne œuvre, par l'appréhenſion de n'être pas reconnus, traités & honorés de nous & des autres Princes & Seigneurs de notre parti, ſelon leur mérite, leur rang & leur dignité, nous leur promettons ſur notre honneur & notre foi, de les traiter avec les diſtinctions qui leur ſont dues, pourvû qu'ils ſe ſéparent des Hérétiques, & nous les aſſurons qu'ils éprouveront de notre part & de celle des perſonnes qui nous ſont attachées, toute la vénération & le reſpect qu'ils doivent attendre : mais nous les ſupplions inſtamment de prendre ſans délai cette réſolution, & de couper court à tant d'obſtacles, dont il eſt impoſſible de ſe déméler, ſi nous ne négligeons tout pour ſervir Dieu & ſon Egliſe, & ſi nous

» nous ne nous remettons devant les yeux, que la Religion » doit l'emporter sur toutes les autres considérations, & qu'il » n'y a point de prudence qui puisse nous dispenser de cette » obligation la plus essentielle de toutes. Or, afin de pro- » ceder en ceci, avec plus de maturité, nous leur décla- » rons que nous avons prié les Princes, Pairs de France, » Prelats, Seigneurs & députés des Parlemens & des Villes » & Communautés de notre parti, de se trouver à Paris, » le dix-sept du mois de Janvier prochain, pour y choisir de » concert, sans passion ni égard aux intérêts de qui que » ce soit, le remede que nous jugerons, en conscience, le » plus utile pour la conservation de la Religion & de l'Etat. » S'ils veulent deputer quelqu'un à cette Assemblée, pour » y faire des ouvertures de paix, tendantes à un si grand » bien, ils y trouveront toutes sortes de sûretés, & seront » écoutés avec attention, & avec un désir sincere de les » satisfaire. Que si l'instante priere que nous leur faisons » de donner les mains à cette réconciliation, & le danger » prochain & inévitable qui menace ce Royaume de sa » ruine, ne sont pas des motifs assez puissans, pour les » intéresser au salut de la Patrie, & si, en nous abandon- » nant, ils nous forcent de recourir à des remedes extraor- » dinaires, contre notre intention & nos désirs, nous pro- » testons devant Dieu & devant les hommes, que le blâ- » me en retombera sur eux, & non sur les Catholiques de » l'Union, qui n'ont rien négligé pour défendre & conser- » ver la cause commune, par leur bonne intelligence, » leur concorde & leur prudence. S'ils vouloient s'y porter » sincerement, l'esperance d'une paix générale seroit bien » prochaine, & nous serions tous assurés que les Catholi- » ques verroient bientôt la guerre terminée, en se réunis- » sant contre les Hérétiques, leurs anciens ennemis, qu'ils » sont en possession de vaincre. Ainsi nous prions les Ma- » gistrats des Parlemens de ce Royaume, de faire publier & » enregistrer les présentes, afin qu'elles soient notoires à » tous, & qu'on en conserve toujours la mémoire, pour » notre décharge & celle des Princes, Pairs de France, » Prélats, Seigneurs, Gentilshommes, Villes & Com-

Henri IV. 1593.

» munautés, ligués pour la conservation de leur Reli-
» gion. »

Quoique le Duc de Mayenne, par cette déclaration, fit valoir vivement ses prétentions, & défendit très-bien la cause de son parti, il ne s'engageoit pas cependant à faire élire un nouveau Roi, mais en tenant les choses en équilibre, il ouvroit une voie, pour prendre, à propos, telle résolution qu'exigeroient les circonstances, & que comporteroit la nature des affaires. Ses esperances étoient fort déchues, depuis la mort du Duc de Parme, par l'union qu'il voyoit regner entre le Légat & les Espagnols, à qui il savoit qu'il étoit odieux, & par la concurrence des Ducs de Guise & de Nemours, qui ne négligeoient point leurs intérêts. Il avoit pensé à ne pas demander la Couronne pour lui, ni pour ses descendans, à moins qu'il ne vit tous les suffrages réunis en sa faveur, d'un consentement unanime, & qu'il n'eût des forces & des ressources assez assurées, pour s'affermir sans crainte sur le trône. Autrement il étoit résolu d'exercer dans toute son étendue, l'autorité de sa Charge de Lieutenant Genéral du Royaume, & de continuer la guerre, s'il pouvoit engager les Etats à lui entretenir une armée suffisante, pour se passer presqu'entiérement des troupes Etrangeres; ou s'il ne pouvoit l'obtenir, de leur persuader de faire leur accommodement avec le Roi, pourvû qu'il se convertit, plutôt que de laisser tomber le sceptre à un autre, toujours résolu de ne point souffrir qu'on réunit la Couronne de France à celle d'Espagne, ou qu'on démembrât le Royaume. Cette résolution qui avoit pour principes sa probité & son amour sincere envers sa Patrie, faisoit plaisir à plusieurs de ses Partisans, & même au Roi, qui la connoissant par diverses conjectures, ne pût s'empêcher de l'honnorer quelquefois de ses éloges. Le Cardinal Légat & les Ambassadeurs d'Espagne, peu contens d'une déclaration si équivoque, qui sembloit moins avoir pour but l'élection d'un nouveau Roi, qu'un accommodement avec les Catholiques du parti contraire, résolurent de se réünir, & de manifester nettement leur intention. Pour cet effet, le Lé-

gat fit (*a*) publier un écrit, en forme de lettre, contenant ce qui ſuit.

» Philippe, par la Grace de Dieu, Cardinal de Plaiſance » du titre de S. Onuphre, Légat *a Latere*, dans le Royau- » me de France, de la part de Notre S. Pere le Pape Cle- » ment VIII & du S. Siege Apoſtolique. A tous les Catho- » liques de quelque prééminence, état & condition qu'ils » ſoient, attachés au parti de l'Hérétique, ſes adhérens, ou » fauteurs, en quelque maniere que ce ſoit, ſalut, paix, » dilection & reſipiſcence en Jeſus-Chriſt notre Sauveur & » Rédempteur, qui ſeul eſt la vraie paix, la vraie ſageſſe, » le ſeul Roi & le ſeul Monarque. L'exécution d'une œu- » vre auſſi ſainte & auſſi néceſſaire, que celle qui concer- » ne la charge & la dignité, qu'il a plû à Sa Sainteté de » nous confier dans ce Royaume, nous eſt ſi chere, que » nous penſerions avoir bien employé notre ſang & notre » vie, ſi leur ſacrifice pouvoit y contribuer. Et plût à Dieu, » qu'il nous fut permis de parcourir, en perſonne, les Vil- » les, les Provinces & même chaque maiſon, tant pour » donner à tout le monde des preuves très-certaines de no- » tre affection, que Dieu connoît, que pour reveiller en » vous, par nos diſcours, un généreux déſir de faire renaî- » tre en France par la piété ſinguliere de vos Ancêtres, » c'eſt-à-dire, par la Religion Catholique, Apoſtolique & » Romaine, cet état heureux & floriſſant, d'où l'héréſie a » fait décheoir ce Royaume.

» Mais puiſque le malheur des temps & les obſtacles, » qui ne vous ſont que trop connus, ne nous permet- » tent pas de communiquer librement avec vous, ſuivant » l'intention de Sa Sainteté & ſelon nos déſirs, nous » avons penſé, qu'il étoit de notre devoir d'y ſuppléer par » la préſente, du mieux qu'il nous ſera poſſible. Si vous » la recevez & la liſez avec des ſentimens de vrais Chré- » tiens, de bons Catholiques & exempts de toute paſſion, » comme elle eſt ſans artifice, & conforme à la plus exacte » vérité, vous nous ferez concevoir une eſpérance bien

(*a*) Dix jours après la publication du manifeſte du Duc de Mayenne.

Henri IV. 1593.

» fondée & très-agréable de pouvoir, dans peu, nous pré-
» présenter librement à vous dans toutes les Provinces de
» ce Royaume, non plus pour vous y représenter votre
» devoir, mais pour nous féliciter avec vous de ce que vous
» aurez eu le courage de satisfaire & de consoler tous les
» gens de bien. Nous ne faisons aucun doute, que pour peu
» que vous rentriez en vous-mêmes, & vouliez vous re-
» connoître, comme vous le devez, vous n'aurez besoin,
» ni de nos discours, ni de nos lettres, ni d'aucun autre
» remede extérieur, pour vous remette dans votre pre-
» mier état. Chacun de vous verra du premier coup
» d'œil, que de l'hérésie, comme de la source de tous les
» maux, s'est répandu sur vous cet aveuglement d'enten-
» dement, & cet esprit de vertige, qui vous empêche de
» juger de vos propres actions, & de celles des autres,
» aussi sagement que vous aviez coutume de faire. Vous
» découvrirez certainement les divers artifices que les hé-
» rétiques ne cessent d'employer, pour vous écarter de l'o-
» béissance & du dévouement, qu'en qualité de véritables
» enfans de l'Eglise, vous avez, jusqu'à ces derniers temps,
» si religieusement rendus à son souverain Chef & au Sié-
» ge Apostolique, dont les novateurs s'efforcent, par toutes
» sortes de moyens, de rendre odieux & méprisables le
» nom & l'autorité, persuadés que ce seul point entraîne
» après lui, par une conséquence nécessaire, la ruine de la
» Religion Catholique en France, & l'établissement de leur
» impiété, qui ne peut prendre racine par-tout où la Chaire
» de Saint Pierre est révérée, comme elle le doit être.

» Et, pour ne parler ici que de ce qui a un rapport di-
» rect à notre ministere, peut-on penser, avec quelque ap-
» parence de raison, que le Chef de l'Eglise Chrétienne
» puisse désirer ou appuyer en partie la ruine & le démem-
» brement de ce Royaume très-Chrétien ? Quel avantage
» pourroit-il s'en promettre ? Quels malheurs ne devroit-il
» pas en craindre ? Telle est néanmoins la principale ca-
» lomnie, à la faveur de laquelle ils se sont efforcés de
» noircir le nom & la mémoire respectable des Papes der-
» niers morts, qui ne se sont pourtant nullement écartés

» des traces de leurs prédéceſſeurs, dont vous aviez cou-
» tume, il n'y a pas long-temps, de louer le zèle pour ce
» Royaume, & la reconnoiſſance qu'ils marquoient de tant
» d'entrepriſes glorieuſes & ſignalées, exécutées par les
» Rois Très-Chrétiens, avec une piété, une valeur & une
» générolité ſingulieres, en faveur du S. Siége. Sans nous
» arrêter ici aux exemples des ſiecles paſſés, pouvez-vous
» avoir ſi-tôt oublié avec quel applaudiſſement, & quelle
» reconnoiſſance vous reçûtes le notable ſecours que Pie V.
» d'heureuſe mémoire, envoya au Roi Charles IX. contre
» les hérétiques ? Comment donc blâmer, dans le ſucceſ-
» ſeur de ce Pontife, une conduite que vous approuvâtes
» en lui ? L'héréſie eſt toujours la même, toujours perni-
» cieuſe, exécrable & maudite. C'eſt à ce monſtre infernal,
» que les Vicaires de Jeſus-Chriſt, & les ſucceſſeurs de
» Saint Pierre, pour remplir leur devoir, déclarent une
« guerre mortelle & irréconciliable, & non aux Rois & aux
» Royaumes Catholiques, dont ils ſont les peres & les
» paſteurs. C'eſt contre l'héréſie, que ſans exception de per-
» ſonne, ils déployent, d'une maniere auſſi juſte que ſalu-
» taire, ce glaive ſpirituel que Notre Seigneur Jeſus-Chriſt
» leur a mis en main, pour retrancher, du corps de l'Egli-
» ſe, les membres infectés & gangrénés, de peur que leur
» contagion ne devienne funeſte & mortelle aux autres.
» Mais ils n'en viennent à cette extrémité, que le plus tard
» qu'ils peuvent, faiſant toujours marcher la douceur & la
» tendreſſe paternelle, avant les fonctions de Souverain Ju-
» ge, ils ne puniſſent jamais que les incorrigibles.

» Si vous voulez porter vos regards ſur les autres Etats,
» ou plutôt, ſans ſortir du Royaume, conſidérer quel traite-
» ment il a toujours reçû du S. Siége Apoſtolique, vous trou-
» verez que depuis que le feu de l'héréſie y eſt allumé, &
» continue à le déſoler, les Souverains Pontifes n'ont rien
» négligé de ce qui pouvoit, ou devoit ſervir à l'éteindre. La
» bonne intelligence qu'ils ont toujours entretenue avec
» vos Monarques, les ſecours continuels d'hommes & d'ar-
» gent qu'ils leur ont fournis; les Légats, qu'ils ont ſouvent
» envoyez, prouvent aſſez le zèle qu'ils n'ont ceſſé de mar-

» quer, pour la tranquillité, le repos & la conſervation de » cet illuſtre Royaume. Auſſi n'avez-vous jamais ſuſpecté, » ni mal interprêté leurs démarches, tandis, qu'en qualité » de vrais Catholiques, & de bons François, vous avez » mieux aimé donner la Loi aux hérétiques, que de la re- » cevoir d'eux. Vous avez toujours trouvé les Souverains » Pontifes prêts à vous ſecourir au beſoin, juſqu'à ces der- » niers temps, ou par vos diſcordes, & par votre conni- » vence vous avez laiſſé prendre à l'héréſie un tel pied ſur » vous, qu'elle ne vous demande plus grace des ſuppli- » ces, comme elle faiſoit autrefois, mais qu'elle commen- » ce elle-même à punir, ainſi que perſonne ne l'ignore, » ceux qui, ſoigneux du ſalut de leurs ames, refuſent de » plier ſous ſon joug. Etrange & déplorable révolution, qui » vous fait déteſter, comme un crime énorme, ce que vous » même avez voulu faire paſſer, dans l'eſprit des autres, » pour une vertu rare & excellente, & vous fait, au con- » traire, couronner le vice que vous devriez encore aujour- » d'hui condamner au feu, comme vous avez fait autrefois! » Voilà ce que peut le poiſon mortel de l'héréſie, dont l'at- » touchement ſeul vous a précipités dans tant d'autres abſur- » dités & de contradictions, que vous ne nierez pas s'être » répandues parmi vous, pour peu que vous vouliez être » ſinceres. Car vouloir ſoutenir que les privileges & libertés » de l'Egliſe Gallicane s'étendent juſqu'à permettre de re- » connoître pour Roi un hérétique, relaps & retranché du » corps de l'Egliſe univerſelle, c'eſt une rêverie de fréné- » tique, qui n'a d'autres ſources que la contagion de l'hé- » réſie. C'eſt d'elle qu'ont également tiré leur origine, tou- » tes les interprétations ſiniſtres qu'on a données aux démar- » ches & aux intentions des Souverains Pontifes.

» Mais examinons un peu ſi celles du feu Pape Sixte V, » telles qu'il les a expreſſément déclarées dans ſes Bulles, » concernant la légation de l'illuſtriſſime Cardinal Gaëtan, » ſont repréhenſibles par aucun endroit. Le Cardinal fut » envoyé dans ce Royaume, par ce Pontife d'heureuſe » mémoire, non comme un Héraut ou un Roi-d'armes, mais » comme un ange de paix; non pour ébranler les fonde-

» mens de cet Etat, ni pour en altérer ou changer en rien » les Loix & la constitution, mais pour aider à y entretenir » la vraie, l'ancienne Religion, Catholique, Apostolique & » Romaine, afin que les Catholiques réunis pour la gloire » de Dieu, le bien public & la conservation de la Cou- » ronne, pûssent, d'un consentement mutuel & unanime, » vivre en sûreté & en repos, soumis à l'Empire d'un Mo- » narque légitime & Catholique. Telles étoient les inten- » tions pieuses du Souverain Pontife, & elles ne tendoient » qu'au salut du Royaume. On ne peut nier que le Pape » Sixte V, & le Cardinal Gaëtan n'en ayent poursuivi l'ef- » fet & l'exécution, non pas, peut-être, avec toute la sé- » vérité qui eût été nécessaire, au jugement de quelques- » uns, mais avec toute la douceur, la clémence & la cha- » rité qu'on peut désirer d'un pere tendre envers ses plus » chers enfans. A peine ce sage Légat fut-il entré dans le » Royaume, que pour commencer à mettre la main à l'œu- » vre, conformément à son devoir, il s'adressa d'abord à » tous ceux qu'il crut trouver d'autant mieux disposés à » l'appuyer dans l'exercice de ses fonctions, qu'ils y étoient » plus obligés & plus en état de le faire. Les circonstances » ne lui permettant pas de les aller trouver en personne, il » leur dépêcha en poste des Prélats de sa suite, pour confé- » rer avec eux, sur ce qui pouvoit concerner le fruit de la » légation. Ces mêmes personnes, & tous les Archevêques, » Evêques, Prélats, Seigneurs, Gentilhommes & autres » avec lesquels il traita, ou fit traiter pendant sa légation, » ou auxquels il peut avoir écrit sur cette matiere, peu- » vent rendre témoignage, s'il a jamais passé les bornes de » sa commission, & combien de fois il a protesté que sa » Sainteté n'avoit d'autre vûe, ni d'autre dessein, que de » maintenir & de défendre la Religion Catholique, & de » conserver la Couronne en son entier aux légitimes succes- » seurs, pourvû qu'ils fussent Catholiques, & habiles à la » porter. Que si, par le même moyen, il se plaignoit de » ce qu'oubliant presque entierement la piété singuliere, » & la Religion de vos ancêtres, & négligeant en même » temps la conservation & l'honneur de la Patrie, &, ce

Henri IV. 1593.

» qui eſt encore plus funeſte, le ſalut de vos ames, vous » vous étiez attachés au parti de celui que vous ſaviez être, » à juſte titre, retranché du corps de l'Égliſe, de celui que, » depuis long-temps & encore tout récemment en pleine » aſſemblée des Etats Généraux, vous aviez déclaré très- » équitablement inhabile à ſuccéder à la Couronne, de ce- » lui dont les armes n'ont jamais ſû repandre que le ſang » des Catholiques, & qui enfin, par un exemple de la der- » niere barbarie, avoit violé, en la perſonne d'un ſeul hom- » me, toutes les Loix divines & humaines, en laiſſant pé- » rir dans un cachot, ſous la garde & les mains ſacrileges » d'un hérétique, un Cardinal de la Sainte Egliſe Romai- » ne ſon oncle, Prince du Sang, & d'une vie auſſi ſainte » & auſſi exemplaire que l'avoit toujours été l'illuſtriſſime » Cardinal de Bourbon. Ces plaintes n'étoient ni déraiſon- » nables, ni mal fondées, & vous ne deviez pas en ſavoir » mauvais gré à ceux qui vous faiſoient ces remontrances. » En effet, l'expérience vous a ſûrement aſſez fait ſentir » combien elles étoient charitables & ſalutaires, de com- » bien de malheurs vous auriez préſervé ce Royaume, ſi, » prêtant l'oreille aux ſaintes exhortations dont elles étoient » accompagnées, vous euſſiez promptement abandonné » l'hérétique, pour vous réunir au reſte des Catholiques, » & travailler, de concert avec eux, au bien & au repos » du Royaume. Mais le même malheur qui vous les fit re- » jetter alors, a rendu pareillement infructueuſes toutes » les entrevûes & les conférences liées depuis, en différentes » occaſions, entre ce Légat, ces Prélats & quelques-uns des » principaux Seigneurs de votre parti. Tandis que les cho- » ſes étoient en cet état, & qu'à Rome Sixte V, qui ſié- » geoit alors, déſirant de vous ſéparer de l'hérétique, & » de vous gagner à Jeſus-Chriſt, donnoit un libre accès à » ſa Cour, & accordoit audience à ceux que vous lui aviez » envoyés, tandis que tout paroiſſoit diſpoſé à abréger la » négociation, au lieu d'embraſſer l'occaſion favorable que » la Providence vous offroit, pour vous ſouſtraire, vous » mêmes, & votre patrie, au joug honteux des hérétiques, » vous vous êtes laiſſés emporter par le vent d'une proſpé-

» rité funeste, à des projets & des espérances, qui ont ré-
» duit ce malheureux Royaume dans l'état désespéré où
» vous le voyez.

» La mort de Sixte V. de glorieuse mémoire, & d'Ur-
» bain VII. son successeur, ayant élevé sur le Saint Siége
» Gregoire XIV. il commença incontinent à montrer que
» le soin particulier, & la sollicitude de votre salut, & de
» la conservation de cette Monarchie très-Chrétienne, sont
» inséparables du Pontificat. Le Bref qu'il lui plût de vous
» adresser au mois de Janvier 1591. & qui a été publié, les
» Bulles & les autres Brefs qui furent présentés, au mois
» de Mars suivant, par le Prélat Landriano, Nonce de Sa
« Sainteté, (quoique les hérétiques en puisse dire) ne doi-
» vent pas vous inspirer d'autres sentimens. Ce sage Pon-
» tife, doué d'une rare piété & d'une prudence singuliere,
» jugea parfaitement, que tant que vous resteriez mêlés
» parmi les hérétiques, qui infectent ce Royaume, votre
» salut seroit en grand danger, & qu'ainsi il falloit vous en
» séparer & vous en éloigner promptement. Qu'autrement
» vous perdriez, malheureusement dans peu, vos ames
» avec les leurs, & exposeriez vos corps & vos biens aux
» maux & aux désolations que vous avez essuyées depuis,
» & que vous continuez d'éprouver tous les jours. Aux
» vives & pressantes raisons qu'il alléguoit, à ce sujet, il
» ajoûtoit ses remontrances charitables, & ses exhortations
» paternelles. Ce fut, sans doute, une grande faute de vo-
» tre part, que d'avoir refusé d'y prêter l'oreille, & encore
» plus, d'avoir osé les calomnier, & outrager si insolem-
» ment, non pas ce papier insensible, qui contenoit par écrit
» sa volonté, mais l'honneur & l'autorité du Chef de l'Egli-
» se, & par conséquent du Saint Siége Apostolique. C'est
» une scélératesse qui renferme autant de nouvelles espe-
» ces de crimes, qu'il y a de mots dans les prétendus Ar-
» rêts publiés, sur ce sujet, à Tours & à Châlons: & toute-
» fois ceux mêmes qui auroient pû en témoigner un juste
» ressentiment, ont dissimulé la grandeur & l'énormité de ces
» attentats, & de ceux que commirent en même temps les
» Ecclésiastiques qui composoient le conciliabule de Chartres.

HENRI IV. 1593.

» Le Pape Innocent IX d'heureuse mémoire, successeur » de Gregoire XIV, ne s'est pas conduit autrement avec » vous. Tous les gens de bien pleureroient encore le coup » funeste qui nous l'enleva si rapidement, si la divine pro- » vidence, qui n'abandonne jamais son Eglise, ne lui eût » donné, dans la personne de notre St. Pere le Pape Clé- » ment VIII, un Pasteur tel que l'exigeoit la nécessité des » temps. Loin de céder dans les plus rares vertus à aucun » de ses prédécesseurs, il fait déja voir qu'il les surpasse » tous, pour ce qui concerne le soin particulier qu'ils ont » toûjours pris de la conservation & du repos de ce Royau- » me. A peine a-t-il été élevé au Pontificat, que tous les » fideles transportés d'allegresse, ont tourné sur lui leurs » regards & leurs espérances, comme vers un Soleil éclatant, » que Dieu le Pere de toute lumiere & la source de toute » consolation, a voulu faire briller de nos jours, pour dis- » siper les ténébres d'un siécle si malheureux. Lorsque cha- » cun commençoit à esperer que vous ouvririés vos cœurs » aux rayons d'une lumiere si éclatante & si douce, que vous » vous réuniriés & vous soumetteriés au St. Siége sous l'au- » torité & la protection d'un si grand Chef, voici qu'on vient » de publier, à notre grand déplaisir, un autre Arrêt préten- » du, enfanté à Châlons par l'hérésie, contre les Bulles de » Sa Sainteté, concernant notre Légation; ce qu'on ne fait « sans doute que pour bannir de nos cœurs toute espérance » de ce qui doit être si cher à toutes les personnes sensibles à » la gloire de Dieu, à l'honneur, au repos & à la conserva- » tion de ce Royaume. En effet (quoiqu'en disent ceux que » le Parlement de Paris, qui a toûjours conservé son an- » cienne integrité & fermeté, a justement condamnés, » comme des gens, qui, par toutes leurs démarches, se » montrent plutôt esclaves de l'hérésie, que Ministres de » la justice) il est impossible de voir jamais la France jouir » d'une paix & d'une tranquillité durables, ni d'aucune au- » tre prospérité, tandis qu'elle gémira sous le joug d'un hé- » rétique. Cela n'est pas moins vrai, que connu de chacun » de vous, nous en prenons vos consciences à témoin, ou- » tre que vos démarches extérieures nous dévoilent assez

» clairement vos ſentimens, puiſque dans vos proteſtations » & vos remontrances ordinaires, vous reconnoiſſez que l'o- » béïſſance que vous rendés à l'hérétique, n'a d'autre fon- » dement que la vaine eſpérance de ſa converſion & de ſa » réhabilitation. C'eſt avec une extrême ſatisfaction que » nous voyons que la faute de reconnoître pour Souverain » d'un Royaume très-chrétien, ce Henri relaps & opiniâtre » dans ſes erreurs, vous paroît trop énorme & trop atroce, » pour vous en confeſſer coupables. Mais puiſque ſon obſ- » tination l'a déja privé de tous les droits qu'il pouvoit pré- » tendre à la Couronne, elle vous ôte également tous les » prétextes & les excuſes, que vous pourriés alleguer, en ſa » faveur, & pour votre juſtification. »

» Il ne vous reſte plus maintenant qu'à découvrir hardi- » ment ce que vous avés dans le cœur, & ſi ce ne ſont que » des ſentimens Catholiques, comme vos actions l'ont prou- » vé par le paſſé, lorſque les preſtiges des hérétiques ne vous » avoient pas encore faſcinés, prononcez, nous vous en » conjurons, au nom de Dieu, prononcez avec le reſte des » Catholiques, que vous ne deſirés rien tant, que de vous » voir réunis avec eux, ſous la domination d'un Roi très- » chrétien de nom & d'effet. Rien de plus prudent que d'a- » voir de tels ſentimens, rien de plus généreux que d'en » pourſuivre l'exécution, & ce ſera le comble de la vertu, » que de les concevoir & de les exécuter. Vous n'avés » point pour le préſent de moyen plus juſte & plus légiti- » me, pout arriver à cette fin, que de tenir les Etats Géné- » raux, auxquels M. le Duc de Mayenne vous a invités. Ce » Prince, ſuivant le devoir de ſa charge & l'autorité qui y » eſt attachée, a toûjours cherché, & cherche encore plus » que jamais, avec une piété, une conſtance, & une gran- » deur d'ame, qui méritent d'immortels éloges, les moyens » les plus ſûrs, pour défendre & conſerver en ſon entier » l'Etat & Couronne de France, maintenir la Religion Ca- » tholique, & l'Egliſe Gallicane dans ſes vraies libertés, » qui conſiſtent principalement à ne pas ſe ſoumettre à un » chef hérétique. Ainſi nous renfermant, comme c'eſt no- » tre intention, dans les bornes du Miniſtere qu'il a plû à

Henri IV. 1592.

» Sa Sainteté de nous confier, nous jugeons à propos de » vous protester ici, que nous ne pourrions, ni ne voudrions en aucune maniere appuyer les desseins ou les entreprises particulieres de M. le Duc de Mayenne, ni d'aucun Prince ou Potentat du monde quel qu'il soit, mais » que nous prétendrions nous y opposer de toutes nos forces, » si nous nous appercevions qu'elles pussent être, en quelque sorte, contraires aux vœux & aux désirs communs de » tous les gens de bien, des vrais Catholiques & des bons » François, & en particulier aux pieuses & salutaires intentions de notre St. Pere. Nous vous déclarons encore, par » ces présentes, qu'il n'a d'autre objet, ni d'autre vûe que » la gloire de Dieu, la conservation de notre sainte foi & de » la Religion Catholique, Apostolique & Romaine, l'entiere extirpation de l'hérésie & des schismes, qui déchirent si cruellement ce malheureux Royaume; que Sa Sainteté désire principalement de lui voir reprendre son ancienne splendeur & sa majesté, par l'établissement d'un » Roi très-chrétien, tel que Dieu fasse la grace aux Etats » Généraux de le nommer, aucun hérétique n'en ayant jamais été Souverain, ni ne pouvant l'être. Nous vous y » invitons donc, au nom de Sa Sainteté, afin que vous séparant absolument de la société & de la domination de » l'hérétique, vous y veniés avec un esprit dégagé de toute » passion, plein d'un saint zéle & d'amour pour Dieu & pour » la patrie, & enfin que vous y apportiés toutes les dispositions que vous jugerés les plus propres à éteindre » l'incendie général, qui a presqu'entierement consumé le » Royaume.

» Il n'est plus temps de proposer de vaines excuses & de » nouvelles difficultés : vous n'en trouverez pas d'autres que » celles que vous susciteriez vous-mêmes. En effet, si vous » voulez assister à cette assemblée, pour la fin que vous » devez vous y proposer, nous pouvons vous assurer, au » nom de tous les Catholiques, qui, par la grace de Dieu, » ont toujours perseveré dans l'obéissance & l'attachement » au St. Siége, que vous les trouverez très-disposés à vous » accueillir comme leurs freres, & comme de vrais Chré-

» tiens, qu'ils voudroient ſauver au prix de leur ſang & » de leur vie, & à embraſſer toutes les voies d'une paix » ſalutaire, & d'une parfaite réconciliation avec vous. Don» nez nous la ſatisfaction de vous voir ſincerement ſéparés » de l'Hérétique, & en ce cas demandez toutes les ſûre» tés qui vous paroîtront néceſſaires, pour aller & venir » librement, & propoſer dans cette aſſemblée tout ce que » vous jugerez de plus expédient, pour arriver à la fin où » l'on aſpire. Monſieur le Duc de Mayenne eſt prêt à les » accorder, & nous vous donnons, de notre côté, parole » poſitive qu'on n'y contreviendra en rien, vous offrant » à cet égard, s'il en eſt beſoin, notre protection parti» culiere, c'eſt-à-dire, celle de la Sainte Egliſe & du St. » Siége Apoſtolique, & nous vous conjurons de nouveau, » au nom de Dieu, de prouver enfin, par des effets, que » vous êtes bons Catholiques, en conformant vos vûes à » celles du ſouverain Chef de l'Egliſe, ſans differer da» vantage de rendre à notre Sainte Religion & à votre Pa» trie le devoir & la fidélité qu'elle attend de vous dans » une ſi preſſante extrémité. Vous ne devez attendre de » vos diſcordes que malheurs & que déſolations, & quand » tout devroit ſeconder vos vœux (ce qui ne me paroit » pas devoir arriver ſous un Chef Hérétique,) vous » devriez au moins conſidérer que les diviſions qui déchi» rent ce Royaume, dégénéreront enfin en héréſie. Dieu » veuille, par ſa grace, détourner ce malheur, mais plu» tôt éclairer vos cœurs & vos eſprits, & y répandre ſes » ſaintes inſpirations & ſes bénédictions, afin que, rentrant » de fait & de volonté dans l'unité de la Sainte Egliſe Ca» tholique & Romaine, ſous l'obéiſſance d'un Roi, qui » mérite véritablement le titre de très-Chrétien, vous puiſ» ſiez jouir en cette vie d'une tranquillité conſtante, & par» venir enfin au Royaume que Dieu a préparé de toute » éternité à ceux, qui, perſévérant conſtamment dans la » communion de cette même Egliſe, hors de laquelle il » n'y a point de ſalut, rendent évidemment témoignage » de la vivacité de leur foi, par leurs bonnes œuvres. Daigne » le Tout-puiſſant vous en accorder la grace. »

Par cette déclaration semblable en apparence à celle du Duc de Mayenne, mais en effet, remplie de vûes bien différentes, le Légat tâcha d'établir, que le but principal de l'assemblée, n'étoit pas de négocier avec les Catholiques du parti du Roi, ni de s'accommoder avec ce Prince, supposé qu'il rentrât dans le sein de l'Eglise, ni de mettre sur le trône un Prince du Sang, mais d'élire un nouveau Roi, attaché au Saint Siége & agréable au Roi Catholique, afin de pouvoir profiter de sa puissance, de ses troupes & de ses finances, pour le défendre & l'affermir sur le trône. A la vérité, le Pape instruit des dispositions du Légat, & informé sur-tout par le Sénat de Venise, que l'on se défioit fort de ce Ministre & que plusieurs étoient scandalisés de voir qu'il s'embarrassoit plus de contenter les Espagnols, que de pourvoir au salut de l'Etat & de la Religion, se déclara plus ouvertement qu'il n'avoit fait d'abord par l'organe du Protonotaire Aguchi. Il lui envoya Innocent Malvasio, pour remplacer Matteucci dans la Charge de Commissaire de l'armée : & lui donna des instructions particulieres, pour se donner de garde de l'élection d'un Roi, entreprise monstrueuse, qui n'étoit point approuvée du plus grand nombre, & capable de causer de nouvelles guerres beaucoup plus funestes que les premieres. Néanmoins, soit que le Légat jugeât réellement que les intérêts de la Religion étoient inséparables de ceux des Espagnols, soit par attachement à ses intérêts particuliers, qui le portoient à s'assurer entiérement des bonnes graces du Roi Catholique, soit uniquement par la haine qu'il portoit au Roi, à cause des arrêts que les Parlemens Royalistes avoient rendus contre lui, soit enfin qu'il ne pénétrât pas bien les instructions ambigues du Pape, il ne s'écarta point de sa premiere conduite. Au contraire il employa toujours le prétexte de la Religion, qui étoit à la vérité très-plausible, pour favoriser les desseins & les manœuvres des Ambassadeurs d'Espagne. Ils étoient encore incertains du tour qu'ils prendroient, mais très-décidés sur le but auquel ils devoient tendre. Le Conseil d'Espagne avoit arrêté, que, pour plus de décence,

on ne fit nulle mention de l'union des deux Couronnes, projet plus propre à politiquer en l'air, qu'à en esperer le succès, mais qu'on proposât l'élection de l'Infante Isabelle pour Reine de France, ce qui revenoit au même but, par des voies différentes. Ils n'avoient alors dans Paris pour Ministre, que Dom Diego d'Ibarra, qui, toujours mal intentionné pour le Duc de Mayenne, sans lequel il croyoit que les forces, l'argent & le crédit du Roi Catholique suffiroient pour amener les Etats à cette élection, briguoit en particulier avec les Députés : mais aucune de ses démarches n'échapa à la connoissance du Duc de Mayenne.

Philippe II. envoye de nouveaux Ambassadeurs en France pour notifier ses intentions aux Etats.

On attendoit Laurent Suares de Figuerroa, Duc de Feria, nommé Chef de la nouvelle Ambassade, & avec lui, Dom Inigo de Mendozza, Jurisconsulte Espagnol très-profond, chargé de justifier par des raisons que le trône de France appartenoit à l'Infante, par droit de succession. Jean-Baptiste Taxis étoit allé audevant d'eux, jusques sur les frontieres de Flandres, pour les mettre au fait de tout. Ces Ambassadeurs venoient, prévenus de l'opinion que les droits de l'Infante étoient incontestables, & que l'autorité & les troupes du Roi Catholique étoient si redoutées en France, qu'ils obtiendroient de l'assemblée tout ce qu'ils prétendroient, sans avoir besoin du Duc de Mayenne. Taxis n'etoit pas tout-à-fait de leur sentiment, & leur représentoit, que, sans l'appui du Duc de Mayenne, ils ne pouvoient se flatter de réussir : mais les autres imbus des idées du Conseil d'Espagne, & bien éloignés des sentimens moderés qu'avoit eûs & recommandés le feu Duc de Parme, persisterent dans leurs opinions, & continuerent d'agir suivant leur premier plan. Taxis & les Membres du Conseil de Flandres, qui connoissoient le caractere des François, & voyoient les choses de plus près, à cause du voisinage des deux nations, vouloient qu'on fit entrer en France une puissante armée que devoit commander le Comte Charles de Mansfeld, qu'on s'approchât de Paris, & qu'en distribuant de grosses sommes, on gagnât sur-tout le Duc de Mayenne, & ensuite les autres Principaux Seigneurs & Députés, qui avoient du crédit &

Henri IV. 1593.

de l'autorité dans l'assemblée : qu'on fit des partis très-avantageux aux Princes Lorrains qui tenoient le premier rang parmi les Ligueurs, & qu'on leur donnât pleine sûreté, pour l'exécution : ils pensoient qu'on ne pouvoit faire réussir, qu'à ces conditions, l'élection de l'Infante, que les Ambassadeurs avoient ordre de proposer ; que si l'on n'attaquoit & ne prenoit les François, d'un côté par l intérêt, & de l'autre par la crainte, ils regardoient comme impossible de les amener jamais à se soumettre d'eux-même à la domination Espagnole : & que, si l'on n'éloignoit, par des conditions avantageuses & sûres, les Princes Lorrains du dessein de prétendre à la Couronne qu'ils avoient en vûe pour quelqu'un d'entr'eux, ayant du crédit & des esperances assez bien fondées à cet égard, ces Princes ne seroient jamais d'humeur à ceder à d'autres un trône qu'ils ambitionnoient pour eux-mêmes. D'ailleurs, il étoit indubitable, que, pour soutenir une élection aussi nouvelle, & aussi opposée au goût des François, que celle de l'Infante, il ne fallut des forces puissantes & extraordinaires, en un mot des soldats, des Généraux, & des finances capables de surmonter les obstacles, qui seroient plus grands dans le cours de l'affaire, que dans les commencemens. Ils ajoutoient, que, pour pousser une entreprise si difficile & si importante, il falloit donner de la réputation aux armes Espagnoles, & s'assurer de vaincre & d accabler en peu de temps le Roi de Navarre : dessein qui demandoit nécessairement des armées nombreuses & des trésors immenses.

Tels étoient les sentimens solides & bien fondés de ceux, qui jugeant raisonnablement de l'importance des affaires, n'étoient pas d'avis, que, pour l'honneur du Roi Catholique, l'on proposât un projet, sans être infailliblement assuré du succès. Mais les Ambassadeurs nouvellement arrivés d'Espagne, soit à cause des idées différentes qu'ils avoient puisées à cette Cour, soit sur les instructions que leur donna Dom Diego d Ibarra, jugeoient tout différemment & prétendoient, qu'on ne devoit, ni faire entrer de nombreuses troupes en France, ni y répandre beaucoup d'argent,

gent, ni donner réellement satisfaction à la Maison de Lorraine, mais lui en promettre verbalement & l'amuser par des esperances : qu'en abaissant le Duc de Mayenne & le mettant à l'étroit, lui & ses partisans, on les forceroit d'acquiescer aux demandes de l'Espagne, afin d'en tirer les secours nécessaires, pour sortir de cet état de dépression, dans lequel ils se trouvoient déja, d'autant plus qu'on savoit qu'ils étoient peu disposés à se prêter aux vûes des Espagnols : que lorsqu'on auroit délivré la Ligue, & surtout la ville de Paris, des extrémités cruelles auxquelles elles étoient réduites, les Ligueurs se soucieroient peu de condescendre aux volontés du Roi Catholique, parceque la reconnoissance est un motif bien foible, quand il s'agit d'affaires de cette importance : mais que maintenant ils consentiroient à tout, lorsqu'ils ne verroient plus d'autre moyen de se délivrer de la misere, moyen d'autant plus efficace, qu'ils sentiroient plus vivement leurs maux ; que de leur donner maintenant de l'argent, c'étoit le prodiguer sans fondement & sans sûreté, qui pût produire quelqu'avantage ; qu'on ne feroit qu'assouvir l'avidité de ceux, qui, gorgés de l'or d'Espagne & parvenus à leurs fins, ne se mettroient plus en peine de remplir leur devoir ni leurs promesses : que les François seroient toûjours hauts & insolens dans l'abondance & dans la prospérité, mais traitables & rampans dans le besoin & la nécessité ; & qu'il ne falloit ni diviser ni démembrer le Royaume, pour en accorder des portions à divers Princes Lorrains, & ne l'acquérir que par lambeaux, affoibli, & ruiné. L'état présent des affaires du Roi d'Espagne appuyoit encore fortement ce conseil. Ses finances étoient épuisées, par les dépenses passées ; les troubles du Royaume d'Arragon ne lui permettoient pas de trouver les fonds nécessaires à l'exécution du conseil de Taxis. La mort du Duc de Parme avoit jetté les affaires des Païs-Bas dans un grand désordre, l'armée étoit fort affoiblie, il étoit impossible de mettre promptement sur pied une armée aussi nombreuse que l'exigeoit l'exécution de ce projet : enfin le caractere Espagnol portoit Phippe II à proceder avec épargne & œconomie, dans

les affaires d'un Royaume, qu'on n'avoit pas encore commencé à conquérir. Ces raisons déterminerent les Ambassadeurs d'Espagne à s'en tenir au dernier avis, persuadés que par leurs artifices, l'appui & la présence du Légat, ils surmonteroient une infinité d'obstacles, & suppléroient aux ressources effectives par des paroles & des promesses.

Le Duc de Mayenne informé de la plûpart de ces projets, étoit bien assûré qu'ils ne réussiroient en rien, sans son agrément & sa volonté. Les mauvaises dispositions qu'il remarquoit pour lui dans ces Ministres, & plus encore l'espérance de parvenir lui-même à la Couronne, l'éloignerent entierement de se prêter à leurs vûes. Les différens qui s'élevoient entre lui & les Princes de sa Maison, le tenoient seuls dans l'irrésolution & dans la crainte. Le Duc de Lorraine, en qualité de Chef de cette Maison, prétendoit avoir au Trône de France plus de droits que tous les autres. Les Ducs de Guise & de Nemours prétendoient y en avoir d'aussi bien fondés que ceux du Duc de Mayenne. Le premier alleguoit les services & le nom de son Pere, dont le sang avoit cimenté, disoit-il, tout l'édifice de la Ligue : le second faisoit valoir sa belle défense au siége de Paris, où il pensoit avoir rendu plus de service à la Ligue que tous les autres, & s'être acquis l'affection des Parisiens. D'ailleurs l'un & l'autre étoient à la fleur de leur âge, & comme ils n'étoient pas mariés, ils panchoient pour l'élection de l'Infante, dans l'espérance qu'on pourroit les choisir l'un ou l'autre, pour épouser cette Princesse. Le Duc de Mayenne, agité de cette crainte, résolut de mettre, comme on dit, plusieurs cordes à son arc, afin d'avoir différens moyens de traverser les desseins de ses concurrens, & de venir à bout des siens. Ainsi après avoir fait répandre sa déclaration, pour inviter les Catholiques du parti du Roi à une conciliation, moyen qu'il jugeoit très-puissant, pour déconcerter les projets des Espagnols, il fit encore renouer une négociation avec le Cardinal de Bourbon, afin d'entretenir avec lui des intelligences, & s'en servir en temps & lieu. Après la mort de Brisson, il avoit donné la charge de premier Président à Jean le Maître, homme entiérement

dévoué à ses volontés. Il commença, par son entremise, à gagner non-seulement les Magistrats du Parlement & les Oficiers de la Ville, mais encore tous ceux, qui, dans la Capitale, penchoient pour le Roi, & qu'on appelloit *Politiques*, afin de se servir d'eux au besoin. Il trouva le Parlement très-disposé à seconder ses intentions, & compta également sur le secours des principaux Officiers, qu'il avoit nommés & élevés aux honneurs. Il proposa donc & obtint que, pour donner plus de lustre à une Assemblée si célébre, & cimenter plus solidement une affaire aussi importante, que l'élection d'un Roi, le Parlement, les Gouverneurs de Province & les Officiers des troupes, auroient voix dans l'assemblée des Etats, non pas en particulier, mais en corps, afin qu'ils servissent de contrepoids, pour balancer les suffrages des autres Députés, en cas que ceux-ci s'écartassent de ses volontés. Ce qu'il exécuta avec tant d'artifice & de dissimulation, par la profonde connoissance qu'il avoit des affaires & des hommes, que les Ambassadeurs d'Espagne ni le Légat ne s'appercevoient de plusieurs choses, que lorsqu'elles étoient arrangées. Le Duc s'acquiéroit plus de partisans par son habileté, qu'ils n'en pouvoient gagner par leurs largesses ou leurs promesses. Au contraire, à peine avoient-ils imaginé de dresser quelque machine, que le Duc pénétrant leur but, trouvoit mille expédiens pour la détruire ou la rendre inutile.

Les choses étant en cet état, le temps ne permettoit plus de differer la tenue des Etats. On fit donc l'ouverture de l'assemblée le vingt-six de Janvier. Tous les Députés, les Magistrats & les Officiers se rendirent dans la salle du Louvre. Là le Duc de Mayenne, assis sous un dais, comme cela se pratique pour les Rois, dit qu'il avoit convoqué & réuni avec bien des peines une si illustre assemblée, pour choisir un expédient, & trouver un remede aux maux qui désoloient la patrie. Il fit une vive peinture des calamités de l'Etat, du péril que couroit la Religion, & des malheurs de la guerre. Il conclut que l'unique remede étoit d'élire un Roi, qui, pour premiere condition, fût si constamment & si sincerement Catholique, qu'il préférât à

Henri IV. 1593.

ſa propre vie l'honneur & l'avantage de la Sainte Egliſe, & en ſecond lieu, d'une valeur, d'une expérience & d'une réputation capables, non-ſeulement de lui gagner la ſoumiſſion des eſprits agités, mais encore de combattre, & de ſoumettre, par la force des armes, les ennemis du Royaume & de l'Egliſe. Il remontra enfin à l'aſſemblée, que, puiſqu'elle n'étoit pas convoquée, pour moderer les impoſitions, ou trouver moyen de payer les dettes de la Couronne, objets ordinaires des délibérations des Etats, mais pour élire un Roi, un Chef à eux-mêmes & à tout le peuple du plus puiſſant Royaume de la Chrétienté, les Députés ne devoient ſe laiſſer entraîner par aucun intérêt particulier, mais prendre une réſolution ſalutaire, & convenable au beſoin & au ſalut de la Patrie.

Dès que le Duc eût fini ſa harangue, le Cardinal de Pellevé, Préſident de l'Ordre du Clergé, fit, dans un long & ennuyeux diſcours, rempli de digreſſions, un éloge du zele & de la valeur du Duc de Mayenne, qu'il retourna en diverſes manieres, & conclut enfin par exhorter l'aſſemblée à choiſir un Roi, tel que l'exigeoit le beſoin préſent, entiérement dévoué au St. Siége, & ennemi de l'héréſie, mal le plus preſſant de tous ceux auxquels il falloit s'oppoſer. Le Baron de Senecey parla dans le même ſens au nom de la Nobleſſe, mais plus ſuccinctement & plus à propos. Honoré Dulaurent, (*a*) Conſeiller au Parlement de Provence, porta la parole, pour le tiers-Etat. La premiere ſéance fut toute employée, ſuivant l'uſage, à ces cérémonies, & l'on n'y traita pas d'autre choſe. Le lendemain, dans une aſſemblée particuliere, tenue pour l'élection, il s'éleva une conteſtation très-vive entre le Légat, joint aux Ambaſſadeurs d'Eſpagne, & quelques-uns des Députés les plus diſtingués de l'aſſemblée. Le Légat prétendoit qu'avant tout, dans la ſeconde ſéance, tous les Députés fiſſent un ſerment ſolemnel, de ne jamais s'accommoder avec le Roi de Navarre, & de ne jamais le re-

(*a*) Il n'y exercoit pas cette Charge, mais ſeulement celle d'Avocat Général.

connoître pour Souverain, quand même il se convertiroit & professeroit la Religion Catholique. Le Duc de Mayenne ne voulut pas prendre un engagement si contraire à ses manœuvres secretes & à ses vûes. Les autres Députés, présens à cette conférence, opposoient aussi diverses raisons, mais le Légat les pressant vivement, l'Archevêque de Lyon lui répondit, que les Etats étoient Catholiques, obéissans à l'Eglise, & soumis à l'autorité du St. Siége en pareil cas, & rassemblés sous le bon plaisir du Pape : qu'ainsi, ils ne seroient point assez hardis pour lier les mains au souverain Pontife, & décider ce qu'il n'avoit pas encore décidé lui-même : qu'ils n'auroient jamais la présomption de prévenir ses jugemens, & de déclarer le Roi de Navarre ennemi irréconciliable de l'Eglise, par une décision qui n'étoit pas de leur compétence, & qui n'appartenoit qu'à la Jurisdiction Ecclésiastique : & quainsi, ils étoient résolus de ne point prêter ce serment, pour ne blesser ni leur conscience, ni la dignité & l'autorité du Saint Siége & du Pape. Cette raison ferma décemment la bouche au Légat, & le projet du Duc de Mayenne, qui ne vouloit pas en venir à une pareille déclaration prévalut.

Le Roi engage les Catholiques de son conseil à avoir une conférence avec les Ligueurs.

Le vingt-huit de Janvier un Trompette du Roi se présenta aux portes de Paris, & demanda à entrer, pour rendre un paquet de lettres au Comte de Belin, Gouverneur de cette Ville. On lui demanda quelle étoit sa commission, & il répondit publiquement, & sans balancer, qu'il apportoit une déclaration des Catholiques attachés au Roi, adressée à l'assemblée des Etats. On le fit entrer : il remit le paquet en main propre au Gouverneur, & en répandit ensuite plus au long le contenu parmi le peuple. Le Comte de Belin porta le paquet tout cacheté au Duc de Mayenne qui étoit indisposé & au lit. Le Duc ne voulut l'ouvrir qu'en présence des Principaux Ligueurs, & fit prier le Légat, le Cardinal de Pellevé, Dom Diego d'Ibarra, Bassompierre, Ambassadeur du Duc de Lorraine, l'Archevêque de Lyon, de Rône, le Comte de Belin, le Vicomte de Tavannes, Villars qu'il venoit de nommer

Henri IV. 1593.

Amiral, Villeroi, le Président Jeannin, & deux des Sécretaires ordinaires de se rendre chez lui. Il décacheta en leur présence le paquet qui contenoit un écrit intitulé : *Proposition des Princes, Prélats, Officiers de la Couronne, & Principaux Seigneurs Catholiques, tant Conseillers du Roi qu'autres, à la suite de Sa Majesté, tendant à parvenir au repos si nécessaire à ce Royaume, pour la conservation de la Religion Catholique, & de l'Etat, faite à Monsieur le Duc de Mayenne, aux Princes de sa Maison, aux Seigneurs & autres personnes députées par quelques Villes & Communautés, & actuellement assemblées à Paris.* A la seule inspection du titre, tout le monde fut curieux d'entendre le contenu de cette piece, que lut un des Sécretaires d'Etat : elle portoit ce qui suit.

» Les Princes, Prélats, Officiers de la Couronne, & les » principaux Seigneurs Catholiques, tant du Conseil que » de la suite de Sa Majesté, ayant vû une déclaration, im- » primée à Paris, sous le nom de M. le Duc de Mayenne, » & datée du mois de Décembre, publiée, à son de trompe, » dans ladite Ville, le cinq de Janvier de la présente année, » comme il est marqué au bas d'icelle, & qui est tombée » entre leurs mains à Chartres, reconnoissent & demeu- » rent d'accord avec ledit Duc, que la continuation de cet- » te guerre, entraînant la ruine & la destruction de l'Etat, » emporte, par une suite nécessaire, celle de la Religion » Catholique, comme l'expérience ne l'a que trop démon- » tré, au grand regret desdits Princes, Seigneurs & Etats » Catholiques, qui reconnoissent le Roi que Dieu leur a » donné, & le servent, comme ils y sont naturellement » obligés. En remplissant ce devoir, ils ont toujours eu, » principalement en vûe, la conservation de la Religion » Catholique, & se sont encore senti plus animés que ja- » mais a défendre la Couronne, en obéissant à Sa Majesté, » quand ils ont vû entrer dans ce Royaume les étrangers, » ennemis de la grandeur de cette Monarchie, & de la gloire » du nom François. Car il est de la derniere évidence qu'ils » ne tendent qu'à la démembrer, ce qui causeroit une » guerre interminable, qui ne pourroit, avec le temps,

» produire que la ruine totale du Clergé, de la Nobleſſe,
» des Villes, du plat païs, & enfin de la Religion Catholi-
» que dans ce Royaume. C'eſt pourquoi tous les bons Fran-
» çois, & ceux qui ſont animés d'un vrai zèle pour la Reli-
» gion, doivent s'efforcer d'empêcher, de tout leur pouvoir,
» le premier de ces inconvéniens, dont le ſecond eſt inſépara-
» ble, & tous deux ſont inévitables par la continuation de la
» guerre. Le vrai moyen d'y obvier ſeroit une paix ſolide, &
» une réconciliation ſincere, entre ceux que le malheur de
» la guerre tient depuis long-tems diviſés & armés pour s'en-
» tredétruire. Sur ce fondement, la Religion ſeroit remiſe
» en vigueur, les Egliſes rétablies, le Clergé maintenu dans
» ſon honneur & dans ſes biens, la Juſtice remiſe en ſon
» entier, la Nobleſſe reprendroit ſon ancienne vigueur &
» ſes forces, pour la défenſe & le repos du Royaume; les
» Villes repareroient leurs pertes & leur ruine, par le réta-
» bliſſement du commerce, des Arts & des Métiers, qui
» procurent au peuple ſa ſubſiſtance, & qui ſont preſque en-
» tierement annéantis: les Univerſités reprendroient l'étu-
» de des Sciences, qui ont fait fleurir ce Royaume par le
» paſſé, & lui ont procuré tant d'éclat & de gloire, mais
» qui languiſſent maintenant & s'éclipſeront inſenſiblement:
» on remettroit en valeur les terres qui, de tant de côtés,
» ſont demeurées incultes, & au lieu des fruits qu'elles avoient
» coutume de produire pour la ſubſiſtance des peuples; ſont
» couvertes d'épines & de chardons. Enfin, dans la paix,
» chacun rempliroit ſon devoir, Dieu ſeroit adoré & le peu-
» ple, jouiſſant d'une tranquillité aſſûrée, beniroit ceux qui
» lui auroient procuré cet avantage. Au contraire, il aura
» juſte ſujet de déteſter & d'abhorrer ceux qui l'auront
» empêché. A cet effet, ſur la déclaration que ledit Duc de
» Mayenne a faite par écrit, tant en ſon nom qu'au nom des
» autres de ſon parti, raſſemblés à Paris, où il prétend avoir
» convoqué les Etats, pour choiſir un expédient, & travail-
» ler au bien de la Religion Catholique, & au repos de ce
» Royaume, quoiqu'il ſoit clair, qu'attendu le lieu ſeul
» de cette aſſemblée, où il n'eſt ni permis, ni raiſonnable,
» qu'à leurs partiſans de ſe trouver, il n'en peut réſulter

Henri IV. 1593.

» aucune résolution valide, ni utile, pour l'effet qu'il a an-
» noncé; qu'il est d'ailleurs très-certain, que cette démar-
» che ne fera qu'allumer de plus en plus la guerre, &
» qu'ôter tous les moyens & toute espérance de réconcilia-
» tion; lesdits Princes, Prélats, Officiers de la Couronne
» & autres Seigneurs Catholiques, actuellement à la suite
» de Sa Majesté, sûrs que tous les autres Princes, Seigneurs
» & païs Catholiques, qui la reconnoissent, sont animés,
» comme eux, d'un vrai zèle pour la Religion Catholique,
» & le bien de l'Etat, comme il convient à la soumission
» & à la fidélité qu'ils doivent à leur Roi & Souverain na-
» turel, ils ont, au nom de tous, & avec l'agrément & la
» permission de Sa Majesté, voulu faire savoir, par le pré-
» sent écrit, audit Duc de Mayenne, & aux autres Princes
» de sa Maison, Prélats, Seigneurs & autres personnes as-
» semblées dans la Ville de Paris, que s'ils veulent entrer
» en conférence & chercher, de concert, les moyens pro-
» pres à assoupir les troubles, pour la conservation de la Re-
» ligion Catholique & de l'Etat, & députer quelques gens
» de mérite & d'honneur, pour se trouver avec eux dans un
» lieu qu'on pourra choisir entre Paris & Saint Denis, ils y
» envoyeront, de leur côté, au jour dont on conviendra,
» pour cet effet, avec plein pouvoir de faire ou d'entendre
» toutes les propositions & ouvertures, qu'on pourra ima-
» giner pour une si bonne fin, & qu'en apportant, de part &
» d'autre, toute la bonne volonté qu'on y doit, & qu'ils
» promettent de leur côté, ils esperent qu'on trouvera les
» moyens de parvenir à un si grand bien. Ils protestent de-
» vant Dieu & devant les hommes, que si, négligeant cet-
» te voie, on prend d'autres moyens illégitimes, qui ne
» peuvent être que pernicieux à la Religion & à l'Etat, &
» si l'on acheve de réduire la France au dernier période
» des miseres & des calamités, en la livrant en proie à
» l'ambition & à l'avidité des Espagnols, & la faisant servir
» de triomphe à leur orgueil, appuyé par les manœuvres
» & les passions aveugles d'une partie de ceux qui, portant
» le nom François, en ont abjuré les sentimens si respectés
» de nos ancêtres; la faute du mal, qui en résultera, ne
pourra

» pourra ni ne devra être justement imputée qu'à ceux qui » s'en déclareront notoirement les auteurs, par un pareil » refus, comme ayant préféré les moyens propres à procu» rer leur fortune, & à satisfaire leur ambition & celle de » ceux qui les soutiennent, aux voies qui n'ont, pour but, » que la gloire de Dieu & le salut du Royaume. Fait au » Conseil du Roi, tous lesdits Princes & Seigneurs y étant » assemblés en personne, & d'où ils ont résolu sous le bon » plaisir de Sa Majesté, de faire la susdite offre. A Char» tres le vingt-sept de Janvier 1593. Signé, *Revol.* «

La premiere idée de cet Ecrit étoit dûe (*a*) à Villeroi, qui, naturellement éloigné des desseins des Espagnols, & plus disposé à un accommodement avec le Roi, qu'à tout autre parti, excité d'ailleurs par le Duc de Mayenne, qui vouloit entamer quelque négociation pour en tirer avantage à propos, écrivit à Fleuri son beaufrere, de s'aboucher avec le Duc de Nevers, ou avec les autres Seigneurs Catholiques, qui se trouvoient auprès du Roi, de leur remontrer l'extrême danger que couroit le Royaume, avec quelle chaleur les Espagnols pressoient l'élection de l'Infante Isabelle, & combien leurs partisans, pour leurs intérêts particuliers, tâchoient d'en assûrer le succès: & que le Duc de Mayenne, qui n'avoit jamais pû engager le Roi à se reconcilier avec l'Eglise, se trouvoit sur le point de se voir forcé d'accorder au Roi Catholique, ce qu'il exigeoit, si l'on n'embrassoit quelque voie propre à traverser les desseins de ce Monarque. Qu'ils considérassent que si les Etrangers en venoient à bout, & que les Princes Lorrains & les autres Seigneurs de la Ligue prissent avec eux des engagemens, quel risque couroit le Roi, de se voir privé de son Royaume,

(*a*) Ce fut à M. de Thou & à Gaspard de Schomberg Comte de Nanteuil, que l'on fut rédévable de ce salutaire expédient, du moins si l'on en croit le premier, qui assure, que dans un entretien qu'il avoit avec le Comte sur les affaires du temps, ils convinrent de la nécessité d'amener le Duc de Mayenne & ses partisans à une conférence, & d'y faire consentir le Roi, afin de l'engager ensuite lui-même à abandonner le Calvinisme. Ce qui fut approuvé par Revol, Secrétaire d'Etat, proposé au Roi par Schomberg lui-même, & réussit heureusement. *Voyez M. de Thou, Liv. CV.*

puisqu'il auroit sur les bras toutes les forces de l'Espagne, qui n'épargneroit rien pour l'écraser : qu'il s'aliéneroit irrévocablement les esprits des François ligués, parce qu'ils se seroient d'eux-mêmes mis en esclavage, & sous la domination des Etrangers ; que ce seroit fermer toute voie à sa reconciliation avec le Pape & avec l'Eglise, dès qu'une fois le S. Siege auroit approuvé l'élection que les Etats devoient terminer dans quelques semaines, qu'ainsi il falloit, sans perdre de temps, trouver le moyen d'interompre le cours de ces complots.

Fleuri communiqua ces réflexions au Duc de Nevers, & à Gaspar de Schomberg, qui s'étoit depuis peu rendu à la Cour, où le Roi l'avoit appellé. Ce Seigneur étoit Allemand de naissance, naturellement brave, pensant & parlant avec liberté, & généralement estimé par son expérience & son mérite. Il étoit mesuré dans ses discours, prévoyant dans ses opinions, très-attaché & très-fidele au Roi, &, ce qui étoit fort important dans la circonstance présente, il n'avoit jamais trempé dans les complots qu'avoient tramé les Catholiques d'abandonner le Roi, ce qui lui donnoit encore plus d'autorité & de créance, que n'en pouvoient avoir le Duc de Nevers & plusieurs autres, pour ménager cette affaire. Il regarda, comme très-importantes, les reflexions de Villeroi, & conçut qu'elles étoient encore appuyées par d'autres. En effet, on savoit que le Cardinal de Bourbon songeoit à abandonner le Roi & à se joindre aux Ligueurs, que plusieurs Princes du Sang & autres Seigneurs penchoient à suivre le même parti ; que la plûpart des Catholiques, qui se croyoient amusés & joués par les promesses du Roi, étoient mécontens, & que tout le monde, fatigué de la guerre, soupiroit après la paix. Schomberg trouva occasion d'en parler au Roi, & avec cette éloquence solide & persuasive, qui lui étoit naturelle, il lui exposa nettement ces raisons, que d'autres, par un faux respect, ne lui proposoient que froidement & à demi mot. Il lui fit envisager sa ruine prochaine, s'il ne prenoit promptement un expédient propre à contenter les Catholiques, & à traverser les efforts & les desseins des Espagnols. La cir-

constance étoit d'autant plus favorable, que ses derniers succès l'avoient presque mis en état de se passer des troupes étrangeres, dont il ne tiroit pas grand secours, & qui ne faisoient que ravager le Royaume, comme il l'avoit éprouvé, pour peu que les Catholiques continuâssent à le servir. Du Plessis Mornai, qui, par ses raisonnemens, tantôt Théologiques & tantôt politiques, avoit coutume de tenir le Roi en suspens, & de lui jetter des scrupules dans l'ame, pour l'empêcher de changer de Religion, n'étoit pas à la Cour: & le Duc de Bouillon, qu'on regardoit alors comme le chef des Huguenots, quoiqu'il fût auprès de ce Prince, avoit néanmoins toujours été du nombre de ceux qui pensoient que le Roi ne pourroit jamais être paisible possesseur de sa Couronne, à moins qu'il ne changeât de Religion. D'ailleurs, peut-être, pour son propre intérêt, le Duc n'étoit-il pas fâché que le Roi se fît Catholique, & de se voir, par-là, à la tête des Calvinistes. Tous ces obstacles se trouvant donc écartés, il n'y avoit point d'ailleurs de temps à perdre, parce que déja le Cardinal de Bourbon, le Comte de Soissons, & plusieurs autres murmuroient hautement, & que l'assemblée des Etats de la Ligue faisoit encore plus d'impression sur le Roi, que sur les Ligueurs eux-mêmes. Après plusieurs conférences avec les Ducs de Bouillon & de Nevers, le Chancelier & le Président de Thou, en qui le Roi avoit beaucoup de confiance, à cause de son érudition & de son expérience, le Roi permit aux Catholiques de faire cette ouverture de paix, dans le dessein d'interrompre, par cette voie, le cours des Etats, ou de se déterminer à se réconcilier avec le Saint Siége, & à s'accommoder avec les Princes Lorrains.

Lorsqu'on eut achevé la lecture de cet Ecrit, en présence du Duc de Mayenne & des autres Seigneurs, le Cardinal de Plaisance se leva tout en colere, & sans autre délibération, il dit, d'un air dédaigneux, que cette proposition ne respiroit que l'hérésie, qu'il falloit tenir pour hérétiques ceux qui y auroient le moindre égard, & qu'ainsi elle ne méritoit point de réponse. Le Cardinal de Pellevé & Dom Diego d'Ibarra, appuyerent ce sentiment sans balancer. Le

Henri IV. 1593.

Duc de Mayenne & les autres aſſiſtans étonnés, n'oſerent pas combattre de front, l'avis du Légat. Villeroi & le Président Jeannin, ſans ſe décourager, mais auſſi ſans contredire le Cardinal, prirent un autre biais, en remontrant que cet Ecrit n'étoit point adreſſé au Duc de Mayenne ſeul, mais à toute l'aſſemblée des Etats ; que le Trompette, en entrant dans la Ville, l'avoit dit hautement à pluſieurs perſonnes, & que la choſe étant publique, on devoit communiquer l'Ecrit à l'aſſemblée, pour prendre ſon avis, de peur que les Députés ne fuſſent d'abord mécontens, & n'imaginâſſent qu'on n'agiſſoit point franchement, & de bonne foi, avec eux, mais qu'on cherchoit à leur celer bien des choſes & à les tromper, ce qui ſeroit très-mal commencer, & répandroit des défiances, & peut-être des diviſions parmi les Députés. Le Comte de Belin ajoûta, que non-ſeulement le Trompette avoit dit que l'Ecrit étoit adreſſé à toute l'aſſemblée, mais qu'il lui ſembloit en avoir répandu quelques copies parmi le peuple, ce qui rendoit la choſe encore plus publique, & plus difficile à dérober à la connoiſſance des Etats. On décida donc que chacun aviſeroit aux expédiens qu'il jugeroit les plus propres, pour en délibérer le lendemain dans le même lieu. Le Légat & l'Ambaſſadeur d'Eſpagne s'y rendirent, & employerent les derniers efforts pour faire ſupprimer & rejetter cet Ecrit, mais le Duc de Mayenne conclut à la pluralité des voix, qu'il ne vouloit ni traiter mal, ni mécontenter les Députés, & que conſervant pour eux les égards qu'on leur devoit, il falloit faire lecture de l'Ecrit, en pleine aſſemblée, où l'on prendroit enſuite telle réſolution qu'on jugeroit à propos.

Le Roi tache de faire ſéparer les Etats.

Tandis qu'on différoit d'exécuter ce réſultat, par la contrariété des avis & des obſtacles qu'on ſuſcitoit; le Roi, qui ſe trouvoit alors à Chartres, fit publier le vingt-neuf de Janvier, un Manifeſte, où, après avoir proteſté, en peu de mots, qu'il ne déſiroit rien tant que la conſervation & le bien général du Royaume, il ſe plaignoit amérement d'être réſervé à des temps ſi malheureux, où pluſieurs dégénérant de cette fidélité pour leur Prince, qui avoit toujours diſtingué la Nation Françoiſe, employoient tous leurs

soins & toutes leurs forces à attaquer l'autorité Royale, sous prétexte de Religion. Il ajoûtoit, qu'il étoit évident avec quelle fausseté ils s'étoient couverts de ce prétexte, dans la guerre qu'ils avoient entreprise deux fois contre le feu Roi Henri III. d'heureuse mémoire, & dont il n'étoit pas possible de rejetter la cause sur le fait de la Religion, puisque ce Prince avoit toujours été très-Catholique, très-attaché au Saint Siége, & ennemi juré des Huguenots, auxquels il faisoit même la guerre, lorsque les Ligueurs avoient couru à Tours, comme des furieux, les armes à la main, pour l'assiéger & l'accabler; qu'il étoit maintenant plus clair que le jour, avec quelle imposture & quelle injustice, ils se servoient du même prétexte contre son successeur: que plus ils cherchoient à cacher & à pallier leur méchanceté sous ce voile spécieux, plus elle éclatoit & se montroit à découvert aux yeux des gens de bien; que personne n'ignoroit que leur conspiration formée pour l'oppression & la ruine de la Patrie, n'avoit pas pour principe le zèle de la Religion, mais qu'on voyoit évidemment que leur ligue étoit composée de trois sortes de personnes, animées par trois motifs differens. Qu'elle procédoit, 1°. de la malice de ceux qui, emportés par un désir effréné d'envahir & de démembrer le Royaume, s'étoient déclarés les chefs & les auteurs de cette conjuration. 2°. De la politique des Etrangers & des anciens ennemis de la Couronne & du nom François, qui, saisissant l'occasion d'exécuter leurs anciens projets, s'étoient joints à eux de bon cœur, pour appuyer une conspiration si perfide. 3°. Enfin, de la fureur de quelques scélérats de la lie du peuple, qui, abandonnés de la fortune, & réduits à la derniere misere, ou craignans les justes châtimens dûs à leurs forfaits, s'étoient joints à cette ligue de factieux, ou par l'avidité du pillage, ou par l'espoir de l'impunité: mais que comme la providence a coûtume de tirer le bien du sein même du mal, ce miracle venoit d'arriver, puisque le Duc de Mayenne, en exposant, dans un Ecrit, son dessein de tenir à Paris une assemblée, qu'il appelloit les Etats du Royaume, venoit de révéler clairement & de manifester ses sentimens par

Henri IV. 1593.

son propre aveu : qu'en s'efforçant, de tout son pouvoir, de se couvrir du voile de la probité, & de persuader qu'il n'avoit nul dessein d'usurper ce qui ne lui appartenoit pas, il ne pouvoit cependant donner une marque plus éclatante de son ambition, & de sa haine pour la Patrie, qu'en rendant une déclaration & la faisant sceller du sceau de la Couronne, pour la convocation des Etats, prérogatives uniquement réservée à la puissance Royale, & incommunicable à qui que ce soit : qu'il s'étoit convaincu lui même, aux yeux de tout l'Univers, du crime de Leze-Majesté, en usurpant des droitsqui n'appartiennent qu'au Roi, d'employer ainsi les Sceaux de l'Etat. » Mais,ajoûtoit-il, quel œil est assez ébloui, quel esprit est assez aveuglé pour ne pas voir la fausseté des choses qu'il a » osé avancer, en termes pompeux, dans cette déclaration. Il » soûtient, par exemple, que les Loix ne lui permettent » pas de rendre l'obéissance & la soumission qu'il doit au » Roi, que Dieu lui a donné. Fût-il jamais une fausseté plus » insigne, à moins qu'on n'abroge la Loi Salique, cette » Loi salutaire & fondamentale, dont l'origine est la même » que celle de la Monarchie, & qui a toujours été la base » de l'obéissance des sujets, le fondement & le salut de la » Couronne. C'est faire une violence manifeste aux dispositions de cette Loi, que de mettre en doute & en problême les droits légitimes du Prince, que Dieu a appellé à » la Couronne, suivant l'ordre établi. La force & l'autorité de cette Loi, sont si puissantes & si respectables, qu'aucune autre ne peut y déroger, & que les Rois eux-mêmes, qui ne reconnoissent point de Loix au-dessus d'eux, » sont sujets & non supérieurs à celle-ci. Envain allégue-t'on, contre-elle, l'Edit des Etats de Blois en 1576. Ce » n'étoit ni au Roi, ni aux Etats, mais à cette Loi seule à » décider de la succession au Trône : d'ailleurs, quel homme sensé pourroit jamais regarder cette assemblée de » Blois, comme une assemblée légitime des Etats du Royaume ? On y a gêné la liberté des suffrages, empêché les » gens de bien de parler, & les membres de la conjuration, dont on éprouve aujourd'hui les effets, ne s'y sont » appliqués qu'à attaquer l'autorité de Henri III. à le

» rendre esclave de ses ennemis, & à disposer du Royau-
» me suivant le caprice & la fantaisie des factieux. La vio-
» lence qu'on y a employée contre lui, n'étoit-elle donc
» pas manifeste, & combien lui en a-t'il coûté pour s'en
» défendre & s'en délivrer ? Qui pourroit s'imaginer que
« le feu Roi voulût, de son propre mouvement, enfrain-
» dre & abolir une Loi en vertu de laquelle François I[r],
» son ayeul, étoit parvenu à la Couronne ? Mais qu'est-il
» besoin d'autres preuves ? Ignore-t'on que ceux mêmes
» qui lui ont violemment & insidieusement extorqué cet
» Edit, s'en sont écartés, en le déclarant nul & de nul ef-
» fet ? Si le Duc de Mayenne l'avoit regardé comme va-
» lide, après la déposition séditieuse qu'il fit faire de Henri
» III. il n'auroit pas pris le titre de Lieutenant Général
» de l'Etat & Couronne de France, avant que le Trône fût
» vacant, mais de Lieutenant du Cardinal de Bourbon, à
» qui le Royaume appartenoit, suivant ce Décret des fac-
» tieux. Or, non-seulement dans cette circonstance, mais
» encore après la mort de Henri III. assassiné par les re-
» belles, il a encore usurpé le même titre pendant trois
» mois, &, par là, montré le peu de cas qu'il faisoit de l'ar-
» rêté de ces Etats. Il est donc clair & évident, que ce n'est
» pas par respect pour la décision de ces mêmes Etats, com-
» me on affecte de le publier, mais pour usurper la puissance
» & l'autorité Royale, qu'il s'est ensuite prévalu pour ses in-
» térêts, du fantôme du Cardinal de Bourbon, afin d'avoir
» le temps & les moyens de cimenter l'usurpation qu'il
» projettoit. La raison qu'il apporte n'est pas moins frivo-
» le, savoir que le Roi n'est point Catholique, mais d'une
» Religion différente & contraire; ce Prince n'est ni Infi-
» dele, ni Payen, il reconnoît le même Dieu & le même
» Redempteur que reconnoissent & adorent les Catholi-
» ques. La seule différence d'opinions ne devroit pas met-
» tre, entre eux & lui, une division si désespérée & si ir-
» réconciliable. Il ne veut point être opiniâtre, & ne refu-
» se pas de se faire instruire & éclairer. Le Roi est disposé
» à abandonner l'erreur, si on lui montre qu'il y est enga-
» gé, & à embrasser la Religion que les Catholiques de son

Henri. IV. 1593.

» Royaume ſouhaitent de lui voir profeſſer ; il déſire lui-même pouvoir, en ſûreté de conſcience, lever tous les ſcrupules qui inquiétent ſes ſujets, à cet égard, mais il prie les Catholiques de ne point s'étonner, s'il ne peut aiſément abandonner une Religion qu'il a ſuccée avec le lait. Ils ne devroient pas trouver étrange que Sa Majeſté ait quelque répugnance à quitter, tout d'un coup, ſon ancienne maniere de vivre, avant qu'on lui ait montré l'erreur dans laquelle ils la croyent plongée. Dès que cela arrivera, le Roi ne laiſſera rien à déſirer ſur ſa promptitude & ſa facilité à reconnoître ſa faute, & à entrer dans la voie qu'il jugera la meilleure. Il s'agit de ſon ame & de ſon ſalut éternel. Il s'y porte avec d'autant plus de circonſpection, que ſon exemple eſt capable d'en entraîner beaucoup d'autres qu'il voudroit aider à ſe ſauver & non à ſe perdre. C'eſt pour cette raiſon qu'il a déja pluſieurs fois demandé des Conciles, non pour s'oppoſer à ceux qui ont déja été tenus, ainſi que le publient ſes ennemis, mais pour être inſtruit & éclairé avec ceux de ſa Religion. Rien n'eſt moins abſurde que de tenir un Concile pour régler pluſieurs choſes, que le temps & les circonſtances peuvent exiger. Il ne ſuffit pas de répondre qu'elles ont été décidées par d'autres Conciles ; autrement tous les derniers Conciles auroient été inutiles & abſurdes, en confirmant, ou rétabliſſant ce qui avoit été ſtatué ou décidé par les Conciles précédens. Si l'on trouvoit une voie plus courte & plus propre pour ſon inſtruction, Sa Majeſté ne s'en éloignera pas. Elle en a donné à tout l'Univers les témoignages les plus éclatans, en promettant aux Catholiques, attachés à ſon parti, d'envoyer un Ambaſſadeur au Pape, pour choiſir des expédiens, & en faiſant déclarer tant de fois à ſes ennemis, qu'il n'étoit pas temps de parler de ſa converſion au milieu du tumulte des armes, mais qu'il falloit uniquement ſonger à la paix, & à convenir d'une conférence où le Roi put ſe faire inſtruire. Les Ligueurs, abuſant de ſa bonté, n'ont feint de prêter l'oreille à ces propoſitions, que lorſqu'il a été de leur intérêt d'inſpirer de l'ombrage aux Eſpagnols. Rien ne leur fait

» fait tant de peine que ce désir que Sa Majesté marque
» de se faire instruire, ils en parlent, dans leurs Ecrits,
» comme d'une chose désespérée, quoiqu'on ne l'ait point
» encore tentée. Dès qu'ils se sont apperçûs que l'ambassade du Marquis de Pisani tendoit à cette fin, ils ont traversé cette négociation par tous les moyens imaginables,
» & empêché le Pape de lui donner audience, mais enfin,
» puisqu'ils affectent de publier qu'ils veulent s'en remettre entierement de cette affaire au Pape, le Roi ne désespere pas que le Pape, informé enfin, de leurs artifices
» & de leurs intrigues, ne prenne le parti le plus conforme à la décence & à la raison. Cependant les séditieux devroient cesser de séduire les bons Catholiques
» armés pour la défense & la conservation de la Patrie,
» reconnoître leur faute, & comme des membres égarés
» venir se rejoindre au reste du corps. En effet, à l'exception des Princes Lorrains, qui sont étrangers, tous les
» autres Princes du Sang, les Prélats, Seigneurs, Officiers
» de la Couronne, & presque toute l'élite de la Noblesse suivent le parti du Roi, & forment véritablement le
» corps de la Nation, étant tous réunis pour défendre leur
» liberté, & veiller à la conservation du Royaume. «

Henri les prioit ensuite de considérer combien il étoit indigne & monstrueux d'ouvrir la porte aux Espagnols, pour s'emparer du cœur du Royaume, tandis qu'eux-mêmes & leurs ancêtres avoient autrefois répandu tant de sang, pour éloigner ces mêmes ennemis de nos frontieres: qu'ils jugeassent combien insatiable devoit être l'avidité de ceux qui vendoient à prix d'argent, la liberté, la gloire, & le nom des François : mais qu'il ne falloit pas s'étonner de ce qu'ils ne ressentoient pas sur cet article les remords de leur conscience, puisqu'ils les avoient étouffés sur le barbare parricide commis dans la personne du feu Roi, qu'ils avoient l'impiété d'attribuer à la Providence & au bras de Dieu, bien loin de le détester & de l'abhorrer : que s'ils vouloient, comme ils le disoient aujourd'hui, être reputés innocens de cet attentat, qui obscurcit la gloire du nom François qu'il a souillé de la tache infâme de la plus noire perfidie, ils ne de-

voient pas dans le temps s'en réjouir & s'en féliciter, louer, exalter, ni canoniser le nom de l'assassin, & faire tant d'autres démonstrations barbares & monstrueuses, mais plutôt témoigner leur douleur d'un forfait si exécrable, & prendre le parti de se reconcilier avec cette même patrie, qui les avoit élevés, nourris, & portés au comble des grandeurs; bien loin de se liguer avec des nations cruelles aussi ennemies & séparées de la France, par la franchise & les sentimens, que par le langage & les mœurs : que si ces raisons n'étoient pas capables de persuader ceux qui s'égaroient, & de leur faire reconnoître leur tort, elles serviroient du moins à affermir les bons François dans la résolution de persévérer constamment à défendre leur patrie, en quoi Sa Majesté leur donneroit toûjours l'exemple à l'avenir, comme elle avoit fait par le passé, en exposant le premier sa personne, sa santé, son sang & sa vie, & les sacrifiant pour une œuvre aussi glorieuse & aussi salutaire ; qu'on reconnoissoit assez jusqu'alors son zele & son dévouement pour la nation, avec combien de tendresse il avoit accueilli, conservé, protegé, & maintenu les Catholiques dans leurs biens & privileges, favorisé & soutenu la Religion, observé constamment & inviolablement tout ce qu'il leur avoit promis à son avénement à la Couronne : que maintenant, pour la plus grande sûreté, & pour dissiper enfin tous les scrupules, il protestoit devant Dieu & devant les hommes, qu'il vouloit continuer de protéger & de conserver les Catholiques & leur Religion jusqu'au dernier soupir, ne jamais rien faire à leur préjudice, & qu'il désiroit pouvoir exécuter, pour la gloire de Dieu, mais avec regle & décence, ce que ses sujets exigeoient de lui, comme il espéroit de la grace & de la divine Providence, qu'ils en verroient bientôt les effets; qu'il ne balançoit point à le leur promettre, appuyé sur le secours du Ciel : que cependant, de l'avis de son Conseil, il avoit arrêté, & par le présent Manifeste il arrêtoit & déclaroit, que le Duc de Mayenne, en tenant à Paris une assemblée sous le nom d'Etats, agissoit en séditieux, & sans aucun droit, en s'arrogeant le pouvoir & l'autorité de Souverain, & que les-

dits Etats étant nuls, invalides & factieux, leur assemblée & tout ce qu'ils y statueroient, feroient ou regleroient, devoit être regardé comme nul & non avenu..

Cet écrit, auquel on ne demandoit point de réponse, fut reçû & interpreté avec des sentimens très-différens, suivant la disposition des esprits. Mais celui que les Catholiques du parti du Roi avoient addressé à l'assemblée de Paris, inquiétoit les Ligueurs par diverses raisons. Le Légat, qui l'avoit fait examiner par les Docteurs de Sorbonne, soûtenoit toûjours que cet écrit étoit hérétique, & ne méritoit aucune réponse. L'Ambassadeur d'Espagne disoit que c'étoit un artifice imaginé, pour empêcher le bien que l'assemblée se proposoit de procurer; mais l'Archevêque de Lyon, Villeroi, le Président Jeannin, le Comte de Belin & les Magistrats du Parlement soûtenoient, que quel que fût cet écrit, il ne falloit ni le mépriser, ni le rejetter: & ils en alléguoient plusieurs raisons. Entre ces différens avis, le Duc de Mayenne balançoit sur le parti qu'on prendroit. D'un côté il désiroit fort d'entrer en négociation avec les Royalistes, mais de l'autre il ne vouloit pas achever d'indisposer & d'aigrir le Légat & les Espagnols. Enfin après plusieurs conférences particulieres avec ses confidens, il résolut de suspendre la déliberation des Etats sur ce sujet, jusqu'à ce qu'il se fût abouché avec le Duc de Feria, & les autres Ambassadeurs Espagnols qu'on attendoit, & qu'il eût vû quelle armée & quels ordres avoit le Comte Charles de Mansfeld, qui étoit prêt à entrer sur la frontiere, afin de se décider suivant le temps & les circonstances. Pour cet effet il jugea à propos d'aller au-devant des Ambassadeurs, de recevoir & de faire agir lui-même l'armée Espagnole, de peur que le Duc de Guise ne s'avançât, pour en prendre le commandement, & que les Espagnols, qui favorisoient ouvertement les vûes du neveu, ne lui en déférassent le commandement, pour rabaisser l'autorité de l'oncle. Il espéroit encore faire, avec cette armée, quelqu'entreprise propre à augmenter son crédit & sa réputation; mais sur-tout il avoit besoin de tirer des Espagnols quelque somme d'argent, qu'il pût distribuer

Henri IV. 1593.

aux Députés attachés à ses intérêts, dont plusieurs en avoient un besoin très-pressant, à cause de la cherté des vivres, & de la médiocrité de leur fortune.

Dès que le Duc eut pris cette résolution, il fit mander les Députés, & les pria de travailler aux moindres affaires, & de ne rien décider sur l'élection d'un Roi, avant son retour; puisqu'il étoit nécessaire que les Ambassadeurs d'Espagne, le Duc de Guise, & les autres principaux du parti, qu'il ameneroit dans peu de jours avec lui, assistassent en personne à cette importante déliberation; & comme ses prieres étoient des ordres, tous lui promirent sans opposition, de s'y conformer. Il chargea Villeroi & le Président Jeannin, de s'opposer aux manœuvres secretes, qu'on pourroit faire, en son absence, & se rendit avec une escorte de quatre cent chevaux à Soissons, où il avoit ordonné aux troupes Françoises de se rassembler. Il arriva dans cette ville le neuf de Février, & y trouva le Duc de Feria, & les autres Ambassadeurs d'Espagne, avec lesquels il s'aboucha. Dès la premiere entrevûe les mécontentemens commencerent à éclater. On pensoit en Espagne que rien n'étoit plus conforme à la justice & à l'honneur, que d'enfraindre la Loi Salique, à l'égard des Princes de la Maison de Bourbon, qui étoient tous notoirement hérétiques, ou fauteurs d'hérétiques, & de déférer la Couronne de France à l'Infante Isabelle, fille du Roi Catholique, laquelle, suivant les loix ordinaires, étoit la plus proche héritiere de Henri III, étant née d'Elisabeth de France, l'aînée de toutes les filles de Henri II. Quand on opposoit aux Espagnols, que dans le cas où la Maison Royale venoit à s'éteindre, le peuple François rentroit dans son droit de se choisir un Souverain; ils répondoient que, supposé la réalité de ce droit, il étoit de la bienséance, que dans ce choix, la nation eût égard au droit des gens, qui appelle toûjours à une succession les héritiers les plus proches; qu'il étoit d'ailleurs bien juste d'avoir infiniment d'égards à tant de dépenses & d'entreprises faites par le Roi Catholique, pour le soûtien de la Couronne & de la Religion, puisqu'au préjudice de ses propres intérêts il avoit employé toutes ses armées &

Le Duc de Mayenne s'abouche avec les Ambassadeurs Espagnols.

tous ses revenus depuis plusieurs années, pour les intérêts de la France; que si dès le commencement il l'eut abandonnée à la discrétion du Navarrois, elle auroit indubitablement subi le joug de l'hérésie, ce qui auroit sûrement entraîné la ruine entiere de chaque Catholique en particulier, & l'esclavage & la désolation générale d'un Royaume si chrétien. Ces raisons, dont ils étoient fortement persuadés, leur sembloient devoir faire les mêmes impressions sur l'esprit des François, & ils avoient résolu d'en venir promptement à l'exécution de leur dessein. Pour cet effet les Ambassadeurs, qui en avoient des ordres précis de la Cour d'Espagne, & qui, sur les lettres de Dom Diego d'Ibarra, s'imaginoient que l'élection de l'Infante ne trouveroit nulle contradiction dans les Etats, ne différerent point à solliciter le Duc de Mayenne de l'appuyer de son consentement. Ils lui représenterent que le Roi Catholique demandoit à juste titre cette élection, d'abord par les droits que l'Infante avoit à la Couronne, du chef de sa mere, fille aînée de Henri II, ensuite par les services qu'il avoit rendus à la France, & par ceux qu'il pourroit lui rendre à l'avenir, puisqu'il étoit résolu d'employer toute sa puissance & ses forces, pour délivrer les François du poison de l'hérésie, & rétablir au plutôt la paix & la tranquillité dans ce Royaume. Ils ajouterent à cette proposition une infinité de promesses magnifiques, pour chacun en particulier, mais encore davantage pour ce qui intéressoit le Duc de Mayenne, en lui représentant que Sa Majesté Catholique vouloit le combler d'honneurs, de richesses & de gloire, & le rendre le plus puissant Seigneur du Royaume. Enfin ils lui rappellerent l'honneurs que le Roi d'Espagne lui faisoit depuis long-temps de le mettre à la tête de ses troupes, & l'ordre qu'il avoit donné au Comte Charles de Mansfeld de lui obéir en tout, & de le reconnoître pour Généralissime.

Ils sont d'abord opposés de sentimens.

Le Duc de Mayenne informé, dès son arrivée, que les troupes du Comte de Mansfeld ne se montoient pas à plus de quatre mille fantassins, & mille chevaux, & que les Ambassadeurs n'avoient ordre de lui délivrer que vingt-cinq mille ducats, somme très-insuffisante pour le besoin pré-

Henri IV. 1593.

sent, répondit vivement à la proposition des Ambassadeurs; & avec plus de fermeté qu'à son ordinaire. Il se plaignit de la foiblesse de leur armée, & de la modicité de cette somme, qui, bien-loin de délivrer les Ligueurs du joug de l'hérésie, ou de rendre la paix au Royaume, comme s'en glorifioient les Ambassadeurs, n'étoient propres qu'à multiplier à l'infini les malheurs de la guerre, & a réduire les affaires de l'Union à la derniere foiblesse, & aux plus étranges extrémités. Il ajouta qu'on avoit assez éprouvé par le passé, que les armées du Roi Catholique avoient à peine parû en France, qu'elles s'étoient soudain éclipsées, plutôt pour augmenter, que pour guérir les maux qui désoloient le Royaume, ce qu'on voyoit encore plus évidemment aujourd'hui, puisqu'au moment de prendre un parti décisif, pour le salut de l'Etat, & lorsque, pour satisfaire à leurs vives sollicitations, & appaiser leurs murmures, il avoit, après d'extrêmes difficultés, rassemblé les Etats du Royaume, ils venoient lui apporter des secours si minces, que ni leur armée n'étoit capable d'appuyer une affaire aussi importante que l'élection, ni leur argent suffisant à lui procurer la moindre ressource dans le besoin où il se trouvoit, bien-loin de pourvoir à tout : qu'il s'étonnoit de cette mauvaise conduite, qu'il n'y reconnoissoit point la sagesse du Roi Catholique, ni de son Conseil, & voyoit au contraire qu'on ne pouvoit par ces voies se flatter d'aucun avantage à l'avenir : qu'il étoit inutile de proposer l'élection de l'Infante, tandis qu'on n'employeroit pas les moyens nécessaires pour la faire reconnoître Reine, & l'affermir sur le trône : que c'étoit une entreprise difficile, & de la derniere importance, dont peu de gens sentoient toutes les conséquences, & que prétendre l'exécuter avec des troupes & des ressources si foibles, c'étoit vouloir la précipiter & la faire échouer : ce que son respect pour Sa Majesté Catholique ne lui permettroit jamais de souffrir : que les François, qui avoient mis leur derniere espérance dans l'assemblée des Etats, seroient aigris & tomberoient dans le désespoir, lorsqu'ils verroient qu'on leur proposeroit pour Reine une Princesse Etrangere, mais sans ressources &

ſans moyens pour ſe ſoutenir ſur le trône : que cette élection, par elle-même, étoit contraire au caractere des François & combattue par les diſpoſitions de la Loi Salique; qu'elle effarouchoit les oreilles d'un peuple libre & accoutumé à ne pas ſe laiſſer ſubjuguer : qu'ainſi il falloit d'abord s'aſſurer des eſprits, par la réputation & le bruit de quelque puiſſante armée, gagner l'affection des François par l'appas des avantages & des tréſors : mais que, propoſer une entrepriſe ſi vaſte, en employant de ſi foibles ſecours, c'étoit une conduite indigne de la grandeur du Roi Catholique, & peu convenable à la gloire & à la réputation des Ligueurs : que pour lui il ne pouvoit, ni ne ſavoit comment s'embarquer dans cette affaire ; puiſque, bien-loin d'être aſſuré du ſuccès, il prévoyoit que le déſeſpoir forceroit les Députés à s'accommoder avec les Hérétiques, plutôt que de ſe précipiter dans un abyme de malheurs interminables, qui menaçoient d'une ruine certaine & le public & les particuliers.

Cette réponſe, à laquelle les Ambaſſadeurs ne s'attendoient point, leur parut fort étrange. Ils ſentirent d'abord qu'ils étoient fort loin des eſperances chimériques, qu'ils avoient conçues. Néanmoins, perſiſtant toujours dans leurs idées, ils répondirent au Duc, que les troubles d'Arragon, la longue maladie & enſuite la mort du Duc de Parme, avoient empêché le Roi Catholique de faire de plus puiſſans préparatifs, qui néanmoins ſeroient prêts dans peu de mois, s'il en étoit beſoin : que les ſecours fournis à la Ligue par ce Prince, avoient toujours été ſi conſidérables, & étoient venus ſi à propos, que perſonne ne pouvoit nier qu'ils n'euſſent préſervé le Royaume & la Religion de la tyrannie des Hérétiques : que les François ne devoient ſe plaindre que d'eux-mêmes : que c'étoit eux qui avoient perdu les batailles, & réduit les choſes à une telle extrémité, que le Roi Catholique avoit été forcé d'abandonner ſes propres affaires, pour rétablir, & pour ainſi dire, reſſuſciter les leurs : qu'il avoit envoyé en France de groſſes ſommes d'argent, mais que l'avidité des François étoit extrême & inſatiable : que néanmoins, lorſqu'ils auroient accotdé

Henri IV. 1593.

à Sa Majesté Catholique les satisfactions justes & raisonnables qu'elle attendoit, elle s'efforceroit de les contenter: qu'exiger d'elle d'avance toutes sortes d'avantages, de commodités, de prétentions & de satisfactions, & ne lui en accorder jamais aucune, ce n'étoit point traiter avec égalité, & qu'une pareille conduite n'étoit ni raisonnable ni décente: que, s'ils se décidoient à manifester leurs bonnes intentions, en reconnoissant la justice & la validité des droits de l'Infante, il n'étoit pas naturel de penser que le Roi Catholique abandonnât les intérêts de sa fille, & qu'il épuiseroit plutôt ses propres Etats d'hommes & d'argent, pour la mettre & l'affermir sur le trône de France: que ce Prince, fatigué de tant de contretemps, & de dépenses inutiles, ne vouloit plus fouler ses peuples, & se ruiner lui-même, sans savoir à quoi aboutiroient ses dépenses & ses travaux; mais que, dès que l'élection de l'Infante seroit comommée, il envoyeroit 50000 hommes de pied, & dix mille chevaux, payés à ses dépens, jusqu'à la fin de la guerre, & répandroit avee profusion en France tous les trésors de ses Etats. Le Duc de Mayenne soûriant à ces magnifiques promesses, dit qu'il falloit penser au présent, & que, pour faire avaler aux Etats ce morceau si amer, de choisir pour souverain un Prince Etranger, il falloit l'addoucir par les considérations de l'intérêt & de l'honneur, sans quoi il seroit impossible de le faire passer. Dom Inigo de Mendozza, plus propre à une chicane de droit, qu'à une négociation de cette importance, lui répondit qu'ils étoient bien informés que les Députés reconnoîtroient l'Infante pour Reine, qu'ils prieroient même le Roi d'Espagne de la leur accorder, & que le Duc seul s'opposoit à cette élection, que tous les autres désiroient. Le Duc piqué repliqua à Mendozza, qu'il n'entendoit rien aux affaires de France, & qu'ignorant le caractere généreux des François, il se promettoit des Députés ce que les Espagnols avoient coutume d'obtenir des Indiens stupides & imbeciles, mais qu'il se trouveroit bien trompé à l'événement. Mendozza repartit, qu'au contraire ils lui prouveroient par l'événement, qu'ils étoient en état de se passer de lui, pour engager

gager les Etats à élire l'Infante. Le Duc ne put se contenir davantage, & lui répondit, qu'il n'en craignoit rien, & que tout l'univers ensemble ne seroit pas capable d'en venir à bout, sans son consentement. Le Duc de Feria l'interrompit, en lui disant, qu'ils lui montreroient bien-tôt qu'il se trompoit, & qu'ils lui ôteroient le commandement de l'armée, pour le donner au Duc de Guise. Cette réponse piqua au vif le Duc de Mayenne. Il ne put contenir sa colere, & repliqua, qu'il ne dépendoit que de lui d'armer toute la France contr'eux, que, s'il le vouloit, il les chasseroit du Royaume en huit jours : qu'ils faisoient moins l'office d'Ambassadeurs du Roi Catholique, que du Roi de Navarre : qu'ils ne pourroient le servir mieux, quand ils seroient à ses gages : qu'au reste ils ne pensassent pas le traiter comme leur sujet, qu'il ne l'étoit point encore, & ne croyoit pas le devenir jamais de gens qui le traitoient avec tant de hauteur. A ces mots, il les quitta, transporté d'indignation.

Ils s'accordent ensuite pour leurs intérêts particuliers.

Le lendemain, Jean-Baptiste Taxis remit l'affaire sur le tapis, & tâcha de raddoucir le Duc, & de l'éblouir par des promesses. Le Duc lui répondit sans détour, que, si les Espagnols en usoient alors avec lui de la sorte, il pouvoit bien prévoir, à moins qu'il n'eût perdu le sens commun, de quelle maniere ils le traiteroient, lorsqu'il seroit leur sujet & leur vassal, & il refusa long-temps de s'aboucher de nouveau avec le Duc de Feria, ni avec Mendozza. Le Protonotaire Agucchi, le Commissaire Malvasia, qui étoient à Soissons, de la part du Légat, & le Comte Charles de Mansfeld, qui s'y étoit rendu, pour déliberer sur les opérations de son armée, s'employerent si vivement, que les Espagnols reconnoissant d'un côté qu'ils ne pouvoient rien faire, sans le Duc de Mayenne, & le Duc, après que sa colere fut appaisée, sentant du sien, qu'il n'étoit point en état de se passer du secours des Espagnols, on se calma de part & d'autre : ce fut néanmoins d'une maniere si préjudiciable aux desseins du Roi Catholique, que le Duc, pour mettre à ses Ambassadeurs un frein très-dur à ronger, écrivit à Villeroi, au Président Jeannin & à l'Archevêque

de Lyon, de déterminer absolument les Etats à répondre à l'écrit des Catholiques Royalistes, & à ouvrir la conférence qu'ils demandoient, afin d'avoir cette ressource prête, toutes les fois que les Espagnols en useroient mal avec lui, ou le traiteroient indignement par la suite. Néanmoins, en dissimulant de part & d'autre, ils convinrent entr'eux, que le Duc appuyeroit & favoriseroit avec les Etats l'élection de l'Infante, & que cette Princesse lui donneroit le Duché de Bourgogne en Souveraineté, le Gouvernement de Picardie, sa vie durant, & le titre & l'autorité de Lieutenant Général de la Reine, dans tout le Royaume : qu'on payeroit toutes les dettes qu'il avoit contractées, tant au nom de l'Etat, qu'en son propre & privé nom : qu'on lui rembourseroit toutes les sommes qu'il prouveroit avoir dépensé du sien : qu'on lui compteroit présentement vingt-cinq mille écus : qu'on lui donneroit des lettres de change pour deux cent mille autres, & l'on ordonna au Comte Charles de Mansfeld de lui obéir avec son armée, & de se conformer à ses ordres. Cet accord, par lequel on se rapprocha, arrêta, à la vérité, pour le moment, les divisions & les mécontentemens, mais il n'assura pas ce qu'on devoit faire, de concert, à l'avenir, & suivant ce plan. Le Duc d'un côté ne se croyoit point obligé à remplir des engagemens, que la nécessité de l'Etat l'avoit forcé de prendre, & les Espagnols, qui se défioient de sa fidélité à les remplir, étoient prêts à saisir toutes les occasions qui s'offroient d'exécuter leurs desseins, sans son secours.

Ils partirent de Soissons, le vingt-cinq de Février, & à leur arrivée à Paris, il commencerent à sonder les dispositions des Députés : mais ils s'apperçurent aisément que le Duc de Mayenne gouvernoit les esprits de toute l'assemblée, & que sans lui ils ne pourroient rien obtenir.

Le Duc, de son côté, alla recevoir l'Armée Espagnole, sur la frontiere, & la trouva si foible, qu'il perdit toute esperance de faire quelqu'entreprise capable de procurer le moindre honneur ou le plus leger avantage à la Ligue. On convint donc que les Troupes Espagnoles n'en-

treroient pas dans le cœur du Royaume, mais par des motifs bien différens : les Ambassadeurs d'Espagne, afin de ne point délivrer Paris de la disette qu'il souffroit, suivant toujours l'idée, qu'il étoit de leur intérêt d'abaisser cette ville & la Ligue. Le Duc de Mayenne au contraire, de peur que les Espagnols ne tirassent trop d'avantages de la proximité de leur armée : & le Comte Charles de Mansfeld, parce qu'il ne vouloit pas s'éloigner des frontieres de France, ni s'embarquer sans argent, & avec une armée si foible, dans des entreprises de longue haleine, & d'un succès difficile. Ainsi, quoique le Légat & les Parisiens demandassent instamment qu'on fit avancer cette armée, & qu'on formât le siége de S. Denis, pour faciliter de ce côté-là l'entrée aux vivres dans Paris, on conclut néanmoins tout d'une voix à employer les troupes à d'autres entreprises. Le Duc de Mayenne se détermina pour le siége de Noyon, tant par l'esperance presque sûre qu'il avoit d'emporter cette place, & d'augmenter par-là son crédit & sa réputation, que pour se préparer à retourner promptement à Paris, à l'assemblée des Etats, & en même temps, ne pas s'éloigner de Rheims, où les Princes de la Maison de Lorraine devoient s'aboucher avec lui, avant que les Etats prissent une résolution finale. Il rassembla ses troupes de toutes parts, & se présenta devant Noyon : ses quartiers furent bien-tôt fortifiés, & l'on commença à ouvrir la tranchée, & à dresser des batteries : son armée étoit composée de quatre mille fantassins, & de mille chevaux des troupes d'Espagne, de douze cens Allemands à la solde du Pape, & de cent Chevaux, commandés par Appio Conti, Général des troupes de l'Eglise, & par le Commissaire Malvasia, de cinq à six cens Allemands du Régiment du Prince d'Aiguillon, de trois mille fantassins François, & de huit à neuf cens chevaux du Duc de Mayenne qu'accompagnoient les Ducs de Guise & d'Aumale, & les Seigneurs de Rône & de la Châtre.

Siege & prise de Noyon.

D'Etrée commandoit dans Noyon avec neuf cent fantassins & environ quatre cent chevaux, mais il n'étoit pas soûtenu par les habitans, qui depuis long-temps désiroient

d'être soûmis aux Ligueurs. On dressa en peu de jours trois batteries ; à l'une étoient les Wallons commandés par la Berlotte, à l'autre les Espagnols sous les ordres d'Antoine de Zusciga & de Louis de Velano, à la troisiéme étoient les Allemands que commandoit Appio Conti. Les François retranchés du côté de Chauny, gardoient l'endroit par où l'on auroit pû jetter du secours dans la place. Ce siége dura beaucoup moins de temps qu'on ne l'avoit d'abord imaginé. Le Duc de Mayenne voulut assister en personne à tous les travaux avec une activité extraordinaire, & montrer que lorsqu'il commandoit en chef, il savoit venir à bout de ses entreprises avec bravoure & célérité. Il s'y employa donc de corps & d'esprit, y donna toute son application, & fit faire tant de travaux de tous côtés, soit par les mines, soit par les batteries, soit en détournant des eaux, soit en fatiguant les assiégés par de fréquens assauts, que ceux-ci ne pouvant plus tenir, convinrent de se rendre. D'Etrée remit le dernier du mois la place aux Ligueurs, dont l'armée murmuroit hautement, prétendant qu'on devoit lui abandoner cette ville au pillage, en récompense de ses peines. Le Duc, ennemi des violences, connoissant l'inclination des habitans pour son parti, ne voulut pas permettre que les Etrangers s'enrichissent des dépouilles des François. Mais dans le temps même du siége il arriva un événement, qui affoiblit extrêmement l'armée de la Ligue. Le Colonel des Lansquenets du Pape ayant refusé d'obéir à Appio Conti, qui lui commandoit de les faire travailler à la tranchée, ainsi que les autres soldats, des paroles ils en vinrent aux armes, & Appio Conti fut tué d'un coup d'épée que lui porta le Colonel Allemand. Le Duc de Mayenne le fit arrêter au milieu de ses troupes, mais il s'échappa des mains de ses gardes, & les Capitaines Allemands plians leurs enseignes, refuserent de servir davantage. Le Commissaire Malvasia, qui n'en étoit pas fâché, leur accorda leur congé, quoique le Duc s'y opposât vivement, & que cette faute ne fut pas moins grande que celle qu'avoit faite Mateucci en congédiant les Suisses. L'Infanterie Es-

pagnole, & sur-tout les Wallons, étoient aussi fort diminués, ils désertoient en foule faute de paye, & les François étoient aussi fort affoiblis à leur ordinaire. On fut donc obligé de renoncer à toute entreprise, Mansfeld, soit à cause de la foiblesse de l'armée, soit par les ordres des Ambassadeurs Espagnols, refusant d'entrer plus avant dans le Royaume. Quoique les Parisiens demandassent presqu'en tumulte qu'on fit le siége de St. Denis, les Généraux refuserent de l'entreprendre, & les Parisiens demanderent avec plus d'instances, qu'on augmentât leur garnison, pour escorter plus sûrement les convois, que les troupes du Roi cantonnées aux environs leur enlevoient. On résolut à Paris d'y faire entrer les Lansquenets du Pape, pour n'augmenter ni les forces des Espagnols, ni celles du Duc de Mayenne. Mais l'ordre du Légat, à ce sujet, n'étant arrivé qu'après la mort d'Appio Conti, & le congé donné aux Allemands par le Commissaire Malvasia, le Duc de Mayenne saisit cette occasion pour y introduire le Régiment du Prince son fils, afin d'appuyer ses partisans & ceux qui s'intéressoient à son élévation. Après la prise de Noyon, l'armée étant à demi séparée, le Comte Charles de Mansfeld se retira vers les frontieres, attendant l'occasion de repasser en Flandres, & le Duc de Mayenne se rendit à Rheims, pour s'aboucher avec les Princes de sa Maison, & revenir ensuite à l'assemblée de Paris.

Le Roi obligé d'aller en Poitou, ne peut sécourir Noyon.

Dans ce temps-là le Roi avoit été obligé, par un accident imprévû, de se transporter à Tours, ce qui fit quelque tort à ses affaires, & causa sur-tout la perte de Noyon. Dès l'an 1587, il avoit parlé d'accorder en mariage la Princesse Catherine sa sœur au Comte de Soissons, mais les choses n'ayant pas tourné conformément au traité en vertu duquel le Comte étoit venu joindre le Roi de Navarre à son armée en Saintonge, ces deux Princes étoient restés aussi mécontens l'un de l'autre, que la Princesse étoit éprise des qualités du Comte. Ainsi, quoiqu'il eût quitté le parti des Huguenots, & fût rentré dans celui des Catholiques, durant les Etats de Blois, il avoit néanmoins entretenu en secret un commerce de lettres avec la Princesse, leurs

HENRI IV. 1593.

cœurs ne firent que s'enflamer de plus en plus avec le temps; & par l'entremise de Madame de Grammont ils en vinrent au point, que le Comte, qui étoit du nombre de ceux qui menaçoient d'abandonner le Roi, vint à Tours, sous prétexte de voir sa mere, & de-là passa secretement en Bearn, dans le dessein d'épouser la Princesse & de consommer son mariage. Le Roi qui esperoit que le mariage de sa sœur pourroit lui acquerir l'amitié de quelqu'autre Prince, & qui fondoit divers projets sur cette alliance, éclairoit de si près toutes les démarches du Comte, qu'il pénétra son dessein avant qu'il l'exécutât. Il avoit autrefois long-temps aimé Madame de Grammont, & l'avoit ensuite abandonnée, lorsqu'il avoit quitté la Gascogne. Autant cette Dame, piquée de l'infidelité du Roi, faisoit-elle tout ce quelle pouvoit, pour s'en vanger, autant ses Demoiselles, gagnées par les présens de ce Prince, étoient-elles exactes à l'instruire de tous les détails de cette intrigue. Informé par cette voie du complot formé par le Comte & par sa sœur, il chargea quelques Magistrats du Parlement (*a*) de se rendre promptement en Bearn, pour empêcher ce mariage. Il avoit envoyé avant lui le Baron de Biron (*b*) qu'il venoit de nommer Amiral, sous prétexte de se faire installer, dans cette dignité, au Parlement de Tours, où il le joignit bientôt. Après avoir laissé la Cour & son Conseil à Chartres, il fit venir la Princesse sa sœur dans la premiere de ces villes, & la ramena avec lui à Chartres au bout de deux mois, témoignant une vive indignation, de se voir si peu respecté par les Princes mêmes de sa Maison. Cet événement lui fit connoître clairement, qu'il ne pouvoit plus différer de prendre son parti, pour s'affermir sur le trône, puisque les Princes mê-

(*a*) Ce fut à ceux-mêmes du Parlement de Pau, residens sur les lieux, que le Roi donna cette commission, dont ils s'acquittetent à son gré & au grand mécontentement du Comte de Soissons & de la Princesse Catherine.

(*b*) Le voyage du Baron de Biron n'avoit aucun trait à cette affaire. Il étoit allé en Gascogne pour consoler sa mere de la mort du Maréhal. Il en revint par Tours, où par grace singuliere, le Roi lui donna rang de Conseiller au Parlement. Il y prêta le 21 Décembre le serment d'Amiral, & y entendit l'éloge public de ses services & de ceux du Maréchal son pere. *De Thou, Liv. CIII.*

mes de ſon Sang cabaloient contre lui. Ainſi ce petit accident, qui paroiſſoit contraire à ſa fortune, devint favorable à ſon élévation & à ſon établiſſement.

Tandis que les armées combattoient à Noyon, on diſputoit à Paris, avec beaucoup de chaleur, ſur la réponſe qu'on feroit aux Catholiques du parti du Roi. Les Eſpagnols, appuyés par le Légat, tâchoient d'en détourner les Etats, alléguant que l'écrit des Royaliſtes étoit hérétique, ainſi que la Sorbonne l'avoit déclaré : qu'on ne devoit y avoir aucun égard, ni y faire aucune réponſe. Cet écrit, diſoient-ils, méritoit la note d'héréſie, parce qu'il portoit, que les ſujets étoient obligés d'obéir à leur Prince, quand même il ſeroit hérétique notoire, & condamné par la Sainte Egliſe. Ils ajoutoient que cet écrit n'étoit qu'un piege, pour ſurprendre les foibles, un obſtacle pour empêcher les Etats de prendre une réſolution, une pierre d'achopement, pour retarder le ſervice de Dieu : qu'il ne falloit point s'arrêter à ces artifices des ennemis, ni aux proteſtations du Roi de Navarre, de qui cet écrit partoit certainement, puiſque ceux qui le préſentoient, convenoient que c'étoit de ſon agrément : qu'il n'étoit pas ſigné d'eux, mais de Revol, l'un des Sécretaires d'Etat de ce Prince : & qu'ainſi, comme pour faire le bien, il ne faut point s'arrêter aux tentations que ſuſcite le malin eſprit, de même, pour procurer le ſalut du Royaume, & l'affermiſſement de la Religion, il ne falloit avoir nul égard aux obſtacles ſuſcités par le Roi de Navarre, & par ceux qui ne parloient qu'à ſon inſtigation, & par ſon organe. La plupart des Députés répondoient, qu'on ne devoit pas refuſer d'écouter leurs compatriotes, qui profeſſoient la même Religion, qui ne cherchoient peut-être qu'à réparer leur faute, & à tranquilliſer leur conſcience, en ſe réuniſſant au parti des bons Catholiques, & ſe joignant à la Ligue : que, quand le Roi de Navarre ſe trouveroit ainſi foible & abandonné, il ſeroit aiſé de le vaincre : qu'on devoit ſaiſir avec empreſſement tous les expédiens qui pouvoient conduire à la paix, l'unique but auquel tendoient tous les François, après lequel ils ſoupiroient pour leur

Henri IV. 1593.

conſervation, & que, ſi l'on pouvoit trouver de concert un moyen de rétablir la tranquillité publique, à quoi bon vouloir ſe précipiter de nouveau dans les malheurs de la guerre, & éterniſer la diſcorde & les combats? Que c'étoit dans la vûe de travailler à la paix que le Duc de Mayenne, dans ſa déclaration, avoit invité les Catholiques du parti contraire, à venir à l'aſſemblée, & à conferer avec lui: qu'il leur avoit proteſté, qu'en cas de refus de leur part, ils ſe rendroient coupables de tous les maux & de toutes les calamités qui s'enſuivroient : que les Catholiques, touchés de cette proteſtation, demandant alors une conférence, ceux qui ne voudroient pas la leur accorder, ſe rendroient coupables du même crime : qu'il importoit peu qu'ils s'exprimaſſent avec l'agrément du Roi, parce que les choſes ne s'obtiennent & ne s'exécutent pas toutes du premier coup, & qu'étant alors ſoumis à ſa domination, ils étoient obligés de tenir ce langage : mais que, ſi on les gagnoit peu à peu, par la raiſon, la perſuaſion & la douceur, ils prendroient peut-être une réſolution plus préciſe & plus déciſive : qu'il importoit encore moins que Revol fût Sécretaire du Roi de Navarre, puiſqu'il étoit Catholique, & peut-être plus diſpoſé que les autres à l'abandonner : qu'on ſavoit déja que les Princes du Sang eux-mêmes ſongeoient à changer de parti : que les Catholiques étoient mécontens de ce que le Roi ne leur avoit pas tenu ſes promeſſes au ſujet de ſa converſion : & qu'ainſi il falloit fomenter ce commencement de diviſion, & les aider a enfanter une réſolution ferme, afin de réunir tous les membres en un ſeul corps, pour la conſervation & le repos du Royaume. Cet avis étoit le plus plauſible & appuyé par les Confidens du Duc de Mayenne, qui les avoit chargés de le faire prévaloir. Il n'y manquoit que l'agrément du Légat, dont les Etats & le Duc même ne vouloient pas ſe ſéparer.

L'Archevêque de Lyon alla donc le trouver, & lui repréſenta que, ſi l'on rejettoit la propoſition des Catholiques, il en réſulteroit un étrange déſordre : que la Nobleſſe & le tiers-Etat, épuiſés de la guerre & de la fatigue

des armes, étoient si ouvertement disposés à l'accepter, qu'il étoit fort à craindre, qu'ils ne se soulevassent en faveur du Roi de Navarre : qu'il n'y avoit aucun danger à redouter de cette conférence, puisqu'on y employeroit des personnes sûres & incapables de trahir les intérêts de la Religion : que si les Catholiques du parti du Roi vouloient se réunir à ceux de la Ligue, ce seroit une victoire décisive : que, quand ils s'y montreroient peu disposés, on trouveroit aisément mille expédiens, pour rompre la conférence, après qu'on auroit satisfait par des apparences le public & les Etats : que, du temps même du Cardinal Gaëtan, il y avoit eû plusieurs entrevûes & négociations semblables entre ce Légat & les Royalistes, sans aucun inconvénient : que, si dans la circonstance présente le Légat refusoit de se prêter à la même chose, on le regarderoit moins comme un Ministre exact & scrupuleux, que comme un homme inflexible & ennemi de la paix : que, si par la seule résistance on rejettoit les offres des Catholiques, on lui reprocheroit une fierté déplacée, & une partialité marquée pour les Espagnols, qui ne seroit peut-être pas goûtée à Rome : que tout le monde en murmuroit déja, & que la demande des Royalistes étoit si raisonnable, que ceux qui la rejettroient, mettroient évidemment le tort de leur côté. Le Légat étoit déja étourdi des murmures du peuple qui blâmoit son dévouement aux Espagnols. Le Prevôt des Marchands lui avoit insinué que les Parisiens qui esperoient, en vertu de cette conférence, de se voir presqu'entiérement délivrés des maux qu'ils souffroient, pourroient bien se révolter. D'un autre côté, les Magistrats du Parlement faisoient grand bruit, & disoient hautement qu'ils protesteroient dans les Etats. Le Légat consentit donc enfin en secret qu'on répondît aux Catholiques du parti du Roi, & qu'on acceptât la conférence, pourvû qu'il ne parût point qu'il y eût donné son consentement. Ainsi l'on décida tout d'une voix dans les Etats, qu'on accepteroit la conférence, & le quatre de Mars on dressa la réponse aux Catholiques. En voici la teneur.

» Nous avons vû depuis quelques jours la Lettre que

HENRI IV. 1593.

» vous nous avez écrite, & envoyée par un Trompette sous » votre nom. Nous désirerions qu'elle vint de vous avec » autant de zèle & d'affection que vous aviez coutume d'en » marquer, avant ces derniers troubles, pour la conservation de la Religion, & avec le respect & les égards que » vous devez à l'Eglise, au Pape & au Saint Siége. Nous » serions bien-tôt d'accord & réunis contre les hérétiques, » sans avoir besoin d'autres armes pour renverser & pulvériser ces nouveaux Autels élevés contre nos Autels, & » empêcher l'établissement de l'hérésie, qui, pour avoir été » tolérée ou plutôt honorée de distinctions & de récompenses, lorsqu'on devoit la punir, non contente aujourd'hui » d'être tolérée, veut se rendre maîtresse & dominer impérieusement, sous l'autorité d'un Prince hérétique. Quoique, dans cette Lettre, aucun de vous ne soit nommé en » particulier, qu'elle ne soit signée d'aucun de ceux au nom » desquels elle est écrite, & que nous ignorions, par conséquent, qui nous l'a adressée, ou plutôt que nous soyons » sûrs qu'elle n'a été faite qu'à la suggestion de nos ennemis, puisque, dans le lieu où vous êtes, les Catholiques » n'ont pas maintenant la liberté nécessaire pour entendre, » concerter, ou arrêter avec maturité, & au jugement de » leur conscience, rien de ce que nos malheurs & notre » commune conservation exigent; nous n'aurions pas néanmoins différé si longtemps d'y répondre, si nous n'avions » attendu que l'assemblé fût plus nombreuse, & augmentée de plusieurs personnes, qui étoient en chemin pour » s'y rendre. Comme la plûpart sont arrivées, dans la crainte qu'on interprêtât mal un trop long silence de notre » part, nous vous répondons aujourd'hui sans autre délai, » & sans attendre l'arrivée de ceux qui ne sont point encore venus. Nous vous déclarons, premierement, que » nous avons tous juré, & promis à Dieu, après avoir reçû son précieux corps & la bénédiction du Saint Siége, » par Monseigneur le Légat, que le but & la fin de tous » nos desseins & de toutes nos actions, sera d'assûrer & de » conserver la Religion Catholique, Apostolique & Romaine, dans laquelle nous voulons vivre & mourir. Celui

» qui est la vérité par excellence, & qui ne peut nous tromper, nous a enseigné, qu'en cherchant, avant toutes choses, le Royaume de Dieu, & sa justice, nous obtiendrons aussi les bénédictions temporelles, entre lesquelles, après la Religion, nous regardons comme la principale, la conservation du Royaume en son entier. Nous pensons que tous les autres moyens d'empêcher sa ruine & sa désolation, s'ils n'ont pour base que la prudence humaine, réssentent l'impiété, sont injustes, contraires à l'obligation que nous avons, & à la profession que nous faisons d'être bons Catholiques, & qu'il n'y a pas d'apparence qu'ils réussissent jamais. Pourvû que nous soyons délivrés des accidens & des maux que les gens de bien prévoyent, & craignent, à cause des malheurs qu'entraîne l'hérésie, nous ne rejetterons aucun projet tendant à diminuer, ou à faire cesser les calamités que nous éprouvons tous. En effet, nous reconnoissons, & nous ne sentons que trop vivement les désastres que produit la guerre civile, nous n'avons besoin de personne pour nous faire sentir la profondeur de nos plaies, mais Dieu & les hommes en connoissent les auteurs. Il nous suffit de dire que nous sommes élevés & instruits dans la doctrine de la Sainte Eglise, que nos ames & nos consciences ne peuvent jouir d'aucun repos, d'aucune tranquillité, ni goûter aucun avantage, tandis qu'elles seront dans la défiance & dans l'appréhension de perdre la Religion, dont on ne peut se dissimuler le péril, ni le détourner, si les choses continuent comme elles ont commencé. C'est pourquoi, jugeant, comme vous, que notre réunion seroit très-nécessaire, nous la désirons également de tout notre cœur, & nous la recherchons avec une charité vraiement Chrétienne, en vous priant & vous conjurant, au nom de Dieu, de nous l'accorder. Ne vous arrêtés point aux imputations & aux reproches dont les hérétiques nous chargent. Envain, disent-ils, que l'ambition nous a mis les armes à la main, il ne dépend que de vous de pénétrer au fonds de nos cœurs, & de reconnoître si la la Religion nous sert de motif, ou de prétexte. Aban-

Henri IV. 1593.

» donnez les hérétiques que vous ſuivez, & déteſtez tout » à la fois. Si nous levons les mains au Ciel, pour rendre » graces à Dieu, ſi nous ſommes prêts & diſpoſés à ſuivre » tous les bons conſeils, à vous aimer, à vous honorer, à » porter reſpect & à rendre ſervice à qui nous le devons, » approuvez-nous comme des gens de bien, aſſez géné- » reux pour braver tous les dangers, afin de conſerver la » Religion, & trop amis de la droiture & de la bienſéance, » pour avoir des ſentimens contraires à l'honneur & à la » raiſon. Si vous découvrez le contraire, accuſez-nous de » diſſimulation, & condamnez-nous comme des ſcélérats. » Par-là vous ſoulevrez contre nous le Ciel & la Terre, » vous nous ferez tomber les armes des mains, comme à » des vaincus, où vous nous affoiblirez de maniere, que » vous n'aurez ni danger, ni gloire à nous vaincre. Impu- » tez ces lâches motifs au poiſon de l'héréſie, & défiez-vous » de ce monſtre, qui dévore tout & s'étend de toutes parts, » plutôt que de cette vaine & chimérique ambition, qui » n'exiſte nulle part, ou qui, ſi elle exiſtoit, ſe trouveroit » bien-tôt abandonnée & ſans partiſans, dès qu'elle ſeroit » dépouillée du voile de la Religion. C'eſt une calomnie » non moins atroce, que de nous reprocher d'avoir intro- » duit les Etrangers dans le Royaume. Il faut ſacrifier no- » tre Religion, notre honneur, notre vie & nos biens, ou » repouſſer la violence des hérétiques, qui ne cherchent » que notre ruine, nous ſommes donc forcés de recourir » aux Etrangers, puiſque vous tournez vos armes contre » nous. Ce ſont les Papes & le Saint Siége, qui nous ont » envoyé des ſecours, & quoique depuis ces derniers trou- » bles, il ait été rempli par différens Pontifes, aucun d'eux » n'a changé pour nous de ſentiment & d'affection, preu- » ve inconteſtable que notre cauſe eſt juſte. C'eſt le Roi » d'Eſpagne, allié & confédéré de cette Couronne, & le ſeul » Prince aſſez puiſſant aujourd'hui pour maintenir & dé- » fendre la Religion, qui nous a pareillement aidés de » ſes forces, & de ſes finances, ſans autre dédommage- » ment, ni récompenſe, que la gloire que lui a juſtement » acquis une ſi bonne œuvre. Nos Rois ont eû recours à

» ces Puiſſances dans une ſemblable néceſſité, & contre » la rébellion des hérétiques. Nous avons ſuivi leur exem- » ple, ſans faire aucune convention préjudiciable à l'Etat » ou à notre honneur, quoique nos beſoins fuſſent infini- » ment plus preſſans que ceux où ils s'étoient trouvés. Jet- » tez plutôt les yeux ſur les Anglois qui vous aident a af- » fermir l'héréſie, qui ſont les anciens ennemis de la Fran- » ce, dont ils portent encore le titre de Rois, & qui ont » les mains teintes du ſang innocent, d'une multitude in- » nombrable de Catholiques martyriſés pour le ſervice » de Dieu & de l'Egliſe. Ceſſez pareillement de nous re- » garder comme criminels de leze-Majeſté, parce que » nous refuſons d'obéir à un Prince hérétique, que vous » prétendez être notre légitime Souverain, & prenez garde » qu'en tournant les yeux vers la Terre, pour vous atta- » cher aux Loix humaines, vous ne perdiez de vûe les » Loix Divines qui viennent du Ciel. Ce n'eſt ni la natu- » re, ni le droit des gens qui nous enſeignent à reconnoî- » tre nos Rois, mais la Loi de Dieu, celle de ſon Egliſe » & celle du Royaume. Elles exigent du Prince, qui » a droit de nous commander, non-ſeulement qu'il ſoit » du ſang Royal (condition à laquelle vous vous bornez) » mais encore qu'il profeſſe la Religion Catholique. Cette » derniere condition a donné nom à la Loi, que nous ap- » pellons Loi fondamentale de l'Etat, qui a toujours été » ſuivie & obſervée par nos ancêtres, ſans aucune excep- » tion. Car encore que celle qui concerne la proximité du » ſang, ait été changée quelquefois, le Royaume eſt tou- » jours reſté en ſon entier, & dans ſa premiere ſplendeur. » Afin donc d'en venir à une réunion ſi ſainte & ſi néceſ- » ſaire, nous acceptons la conférence que vous deman- » dez, pourvû qu'il n'y aſſiſte que des Catholiques, & qu'on » s'y propoſe pour but, de chercher les moyens de con- « ſerver la Religion & l'Etat. Et parce que vous déſirez » qu'elle ſe tienne entre Paris & Saint Denis, nous vous » prions de choiſir Montmartre, Saint Maur, ou le Palais » de la Reine à Chaillot, & d'y envoyer vos Députés » d'ici à la fin de ce mois, au jour que vous voudrez

Henri IV. 1593.

» Dès que nous en aurons avis, nous ne manquerons pas » d'y envoyer les nôtres, & d'y procéder avec une affec- » tion ſincere, exempte de toute paſſion, & d'offrir nos » vœux à Dieu, pour que le ſuccès en ſoit tel que nous » puiſſions procurer, de concert, la conſervation de la Re- » ligion & de l'Etat, une paix ſolide & durable. Comme » nous prions encore ſa Divine Majeſté, de nous accorder » & conſerver ſon Saint-Eſprit, afin de connoître & pren- » dre le parti le plus avantageux & le plus ſalutaire au bien » général du Royaume. «

On convient d'une conférence à Surenne entre les deux partis.

On reçut cette réponſe, & l'on en fit la lecture dans le Conſeil du Roi, qui n'étoit pas encore de retour de (*a*) Poitou. Ceux qui le compoſoient conclurent à tenir la conférence, ſans néanmoins entrer en matiere, avant que d'avoir le conſentement du Roi, (*b*) & le ſuffrage unanime de tous ceux qui avoient ſéance au Conſeil. Ils adreſſerent à l'aſſemblée de Paris un nouvel Ecrit, conçû en termes obligeans, pour excuſer leur délai; & enfin, après avoir obtenu l'agrément du Roi. Ils répondirent aux Ligueurs par d'autres Lettres, & l'on convint que la conférence ſe tiendroit à Surenne, Bourg entre Paris & Saint Denis. Il y eut des conteſtations fort vives, dans Paris, ſur le choix des Députés qui aſſiſteroient à cette conférence. Le Légat & les Ambaſſadeurs d'Eſpagne s'efforcerent d'y faire comprendre Guillaume Roſe, Evêque de Senlis, homme d'un caractere violent, d'une éloquence fougueuſe, qu'il avoit depuis long-temps ſignalée contre les deux Henris, & contre leurs partiſans. Au contraire, ceux qui penchoient pour la paix, vouloient qu'on mit au nombre des Députés Villeroi, que pluſieurs en excluoient comme trop favorable au Roi. Pour contenter les uns & les autres,

(*a*) Le Roi n'alla que juſqu'à Saumur au-devant de la Princeſſe ſa ſœur.

(*b*) On ne convint de rien qu'avec la permiſſion expreſſe & l'agrément du Roi. Le Cardinal de Bourbon recrivit aux Ligueurs le 29 de Mars, que le quinze du mois ſuivant on leur donneroit une réponſe déciſive, & enfin le 21 d'Avril, on convint de Surène pour la conférence, & l'on y marqua les logemens pour les Députés des deux partis. *Voyez M. de Thou, Liv. CV. & CVI.*

on les exclut tous deux, & l'on élut, d'un consentement unanime, l'Archevêque de Lyon, Pericard, Evêque d'Avranches, Godefroi de Billi, Abbé de Saint Vincent de Laon, l'Amiral de Villars, le Comte de Belin, le Baron de Tallemet, les Sieurs de Montigni & de Montolin, les Présidens le Maître & Jeannin, Etienne Bernard, Avocat au Parlement de Dijon, & Honoré Dulaurent, Conseiller au Parlement de Provence. Les Royalistes nommerent l'Archevêque de Bourges, Chavigni, Bellievre, le Comte de Schomberg, le Président de Thou, Nicolas de Rambouillet, Pontcarré & Revol, Secrétaire d'Etat. Mais dès la premiere entrevûe les Députés des deux partis admirent, de concert à la conférence, de Vic, Gouverneur de Saint Denis, du côté du Roi, & du côté de la Ligue, Villeroi, dont le Duc de Mayenne y désiroit fort la présence, & par la suite, on y admit encore de Rône & la Châtre.

Le deux d'Avril le Duc de Feria avoit eû une audience publique & solemnelle des Etats, auxquels il avoit fait une harangue latine, où il promit à l'assemblée la continuation des secours du Roi son maître, pour la conservation de la Religion, & l'élection d'un Roi nécessaire dans la circonstance présente. Il leur présenta aussi des lettres de ce Prince, qui, après plusieurs témoignages de son affection, leur marquoit qu'il s'en rapportoit à ce que le Duc de Feria & ses autres Ambassadeurs leur exposeroient en son nom. Ces Ministres ajouterent qu'ils se réservoient à communiquer leurs propositions à l'assemblée, lorsqu'ils y verroient le Duc de Mayenne & les autres Princes qui étoient encore à Rheims, pour s'y aboucher avec le Duc de Lorraine. Les esprits n'y étoient gueres moins divisés, ni les avis moins opposés que dans les Etats de Paris. Le Duc de Lorraine, voyant les autres Princes de sa Maison peu disposés à lui céder, quoiqu'il en fut le chef, & sachant d'ailleurs que les Espagnols poursuivoient déja leur dessein de faire élire l'Infante, commença d'abord à se lasser de la guerre qu'il avoit soutenue depuis plusieurs années, au préjudice de ses sujets. Quoique les Espagnols

Henri IV. 1593.

fiſſent alors courir le bruit que l'Infante, après ſon élection, épouſeroit le Cardinal, fils du Duc, cette idée lui paroiſſoit ſi abſurde, qu'il n'avoit nul penchant à s'y prêter. Ainſi, bien aſſuré de ne pouvoir obtenir rien d'avantage, il auroit volontiers conſenti à la paix, pourvû que le Roi lui cédât les villes de Toul & de Verdun. Au contraire, le Duc de Mayenne ſouhaittoit qu'il demeurât armé, pour favoriſer ſon élection, & celle de ſes enfans, s'imaginant que la Couronne étoit une récompenſe dûe à ſes travaux & à ſes ſervices, & qu'il étoit ſeul capable d'en ſoutenir le poids : mais il inſinuoit plutôt ce deſſein, qu'il ne le découvroit clairement, & tâchoit de le faire gouter adroitement aux autres Princes de ſa Maiſon, parmi leſquels les Ducs d'Aumale & d'Elbœuf ſoutenoient, à la vérité, ſes intérêts, mais les Ducs de Nemours & de Guiſe ne les favoriſoient pas, penſant l'un & l'autre à travailler pour eux-mêmes, & éblouis de l'eſperance que les Eſpagnols jetteroient enfin les yeux ſur l'un d'eux, pour lui faire épouſer l'Infante. Le Duc de Mayenne s'efforça de les déſabuſer de cette idée, en leur faiſant voir que les Eſpagnols n'y penſoient nullement : qu'ils n'avoient d'autre deſſein, que de faire tomber la Couronne à l'Infante, & enſuite, ſoit pendant ſa vie, ſoit après ſa mort, de la réunir à celle d'Eſpagne : ce qui étoit fort oppoſé au projet de lui donner pour époux un jeune Prince François, capable de prendre de l'empire, non-ſeulement ſur ſa femme, mais encore ſur les peuples, & de gagner l'affection de la Nobleſſe du Royaume. C'étoit une choſe ſinguliere, que le Roi eût très-grande part dans cette aſſemblée des Princes Lorrains. Jerôme de Gondi, avec l'agrément du Grand Duc de Toſcane travailloit depuis long-temps, & continuoit encore à engager le Duc de Lorraine à ſe porter de lui-même, & à perſuader aux autres de s'accorder avec le Roi, en lui promettant la converſion de ce Monarque, & toutes ſortes de ſûretés pour la Religion, outre cela, de faire le mariage de la Princeſſe de Navarre avec le Prince de Lorraine, & la ceſſion des villes que le Duc déſiroit, ou ſur leſquelles il avoit des prétentions. D'un autre

tre

tre côté, le Roi avoit entamé une négociation avec le Duc de Mayenne, par l'entremiſe du Comte de Schomberg, en lui faiſant entendre qu'ils conviendroient plus aiſément entre eux d'un accommodement particulier, que s'ils attendoient l'iſſue de la conférence, parce qu'il étoit diſpoſé à le combler de biens, & à lui accorder réellement & pour le préſent, ce que les Eſpagnols lui promettoient ſeulement de bouche, & pour l'avenir. Mais les eſperances de tous les intéreſſés étoient encore récentes & trop vives, elles leur éblouiſſoient l'eſprit, ou l'obſedoient de paſſions, qui ne leur permettoient pas de prendre ſitôt cette réſolution. Ainſi, ne s'accordant ni entre eux, ni avec le Roi, ils ſe ſéparerent, ſans rien conclurre, excepté que le Duc de Lorraine chargea Baſſompierre, ſon Ambaſſadeur aux Etats, de ſe conformer dans toutes ſes démarches aux volontés du Duc de Mayenne, dans ce qui concernoit leurs intérêts communs & les vûes des Eſpagnols, ſans ſe déclarer au ſujet de l'élection. Le Duc de Mayenne, accompagné du Duc de Guiſe ſon neveu, & du Duc d'Elbœuf, mais irréſolu ſur le parti qu'il prendroit, prit la route de Paris. Le Duc de Lorraine, qui n'aſpiroit qu'au repos, ſe retira dans ſes Etats, & le Duc d'Aumale paſſa en Picardie, pour joindre le Comte Charles de Mansfeld, qui s'étoit arrêté ſur les frontieres, avec les troupes du Roi Catholique.

Cependant on avoit ouvert la conférence à Surêne, le vingt-neuf d'Avril. Après les premieres entrevûes, & des exhortations mutuelles, d'écarter toute paſſion & tout intérêt, pour s'occuper ſincerement de l'avantage & du ſalut de la patrie, les Députés ſe communiquerent réciproquement leurs plein-pouvoirs, & ſe donnnerent les paſſeports & les ſûretés néceſſaires de part & d'autre. Enſuite on propoſa une ſuſpenſion d'armes pour tous les lieux d'alentour, afin que les Députés & ceux de leur ſuite, puſſent aller & agir ſans inquiétude, & ſans défiance. Cette trêve fut conclue & publiée le trois de Mai, pour quatre lieues à la ronde de Paris & de Surêne : ce qui fit tant de plaiſir aux Pariſiens renfermés, & pour ainſi dire, empriſonnés depuis tant d'années dans leurs murailles, qu'on

Henri IV. 1593.

s'aperçut aisément combien la paix causeroit de consolation & de joie à tous les peuples de France, si l'on pouvoit la conclure. Les deux partis convenoient que la paix étoit nécessaire pour soulager la France des maux qu'elle enduroit, & la préserver de sa ruine : chacun la désiroit & paroissoit disposé à la conclure; mais quand il s'agissoit des moyens propres à y parvenir, les sentimens étoient fort opposés. Les Députés de la Ligue prétendoient, que la Religion étoit le principal fondement de tout le reste : qu'on ne pouvoit ni ne devoit faire aucun accommodement solide, si l'on n'avoit premierement & spécialement égard à cet article. En conséquence, ils exhortoient les Royalistes à abandonner le Prince hérétique qu'ils suivoient, à s'unir à eux pour une même fin, & à élire de concert un Roi Catholique, au gré du Pape, alléguant, qu'en l'affermissant sur le trône, on extirperoit, jusqu'à la racine, les discordes causées par la différence de Religion, on parviendroit de concert à rétablir la police, le bon ordre, la paix & la tranquillité dans le Royaume. Au contraire, les Députés du parti du Roi soutenoient, que le grand ouvrage de la paix dépendoit uniquement de reconnoître un Prince légitime appellé au Trône, par les loix & véritablement François, & de lui obéir : qu'en se réunissant tous sous son autorité, l'on feroit cesser les dissentions & les troubles. Ils répondoient que la Religion n'étoit pas la premiere qualité nécessaire dans un Souverain, puisque les Chrétiens avoient autrefois respecté & reconnu pour souverains des Princes hérétiques & schismatiques, & même ennemis déclarés & persécuteurs de l'Eglise : que les Saints Peres & les plus grands Docteurs de l'Eglise, les Apôtres mêmes avoient enseigné & prêché cette soumission : aussi exhortoient-ils les Ligueurs à se joindre à eux, pour reconnoître le Roi, à qui le Trône appartenoit indubitablement, en vertu de la Loi Salique, comme descendant de S. Louis en ligne directe. Que, comme il avoit déja donné les sûretés les plus amples & les plus avantageuses qu'on pût désirer, pour la conservation de la Religion, on pourroit, avec le temps, l'engager à embrasser & à

suivre la doctrine de l'Eglise Catholique, dont il ne se montroit pas opiniâtrément éloigné.

Henri IV. 1593.

L'Archevêque de Lyon & ses Collegues ne pouvoient entendre ces propositions, qu'avec une espece d'horreur, & ils les refutoient en les détestant, quoique l'Archevêque de Bourges s'efforçât de les soutenir par un grand étalage d'érudition, d'autorités & d'exemples. Ils disoient nettement, que c'étoit le moyen d'allumer un schisme dans le Royaume, & de le séparer de la Communion de l'Eglise Catholique : qu'ils aimeroient mieux perdre la vie, que de consentir à une démarche si infame & si pernicieuse. L'Archevêque de Bourges leur remontroit, que de s'opiniâtrer sur cet article, c'étoit asservir le Royaume à la domination des Princes Etrangers, & sur-tout, de ses plus cruels ennemis, & que les Royalistes qu'on laissoit vivre avec la liberté de conscience, & dont on maintenoit la religion, ne vouloient pas se souiller d'un pareil crime. Après de longs débats, l'Archevêque de Bourges voyant que les Ligueurs ne pouvoient se déterminer à reconnoître pour Souverain qu'un Prince, qui fit publiquement & sincerement profession de la Religion Catholique, proposa de se réunir, pour exhorter le Roi à changer de Religion, & à rentrer dans le sein de l'Eglise, parcequ'en se rendant alors à leurs instances, & prenant cette résolution, il dissiperoit les craintes & les défiances qu'on avoit sur son compte, & que, s'il refusoit d'y acquiescer, tous les Catholiques l'abandonneroient, & se réuniroient, pour élire un Prince du Sang, Catholique, & qui leur convint à tous. Les Ligueurs répondirent qu'ils ne pouvoient ni ne devoient s'ingérer à exhorter ni inviter le Roi de Navarre à cette démarche : qu'il avoit souvent marqué peu d'égards, & même du mépris pour ces invitations : qu'en promettant aux Catholiques eux-mêmes de se convertir, il les avoit trompé, & abusé de leur crédulité, & que, s'il avoit fait si peu de cas de ses amis, il n'y avoit pas d'apparence qu'il en fit davantage de ses ennemis : enfin, que le S. Siége l'ayant déclaré hérétique, relaps & excommunié, ils ne pouvoient traiter avec lui, ni se mêler en rien de ses intérêts. Les

HENRI IV. 1593.

Royalistes leur remontrerent que le Prince paroissoit avoir changé de sentimens : que les invitations qu'on lui avoit faites jusqu'alors, sentoient la violence, & avoient été accompagnées de menaces : que c'étoit pour cela qu'il les avoit rejettées, comme injurieuses à sa gloire ; mais que, dans la circonstance présente, il prenoit en bonne part les exhortations qu'on lui faisoit, en forme de prieres, & donnoit mille marques de ses désirs à se reconcilier avec l'Eglise : que la guerre seule & le tumulte des armes l'avoient empêché d'exécuter sa promesse : que sa conversion étoit une démarche qui devoit se faire avec décence, avec dignité, & sans violence, & qu'ils esperoient le voir, dans peu, Catholique. Les Ligueurs repliquerent, qu'ils seroient charmés de sa conversion, quand il l'auroit exécutée pour le salut de son ame, mais que tout ce qu'on en avançoit n'étoit que des ruses de politique, pour duper les simples, & sur lesquelles ils ne pouvoient asseoir aucune résolution.

On consuma ainsi plusieurs séances en disputes, sans rien conclure, & bien des gens jugeoient que la conférence se termineroit sans aucun fruit, comme ils l'avoient auguré dés le commencement. Les Espagnols reprirent courage, & sur la résolution que marquoient les Ligueurs à ne vouloir reconnoitre pour Roi qu'un Prince Catholique, & sur la fermeté qu'ils remarquoient dans le Roi & dans ses Députés à faire marcher la Loi Salique & le Gouvernement politique du Royaume, avant l'article de la Religion, ils résolurent de faire un dernier effort, & de proposer aux Etats l'élection de l'Infante, comme le dernier ressort qu'ils eussent à faire jouer. Pour cet effet le Cardinal Légat fit faire plusieurs Processions & des Prieres publiques, avec autant d'appareil que de dévotion, afin de demander à Dieu d'inspirer aux Etats le choix des moyens convenables à la conservation du Royaume. On tint le dix (*a*) de Mai dans son Palais une assemblée, à laquelle, outre les Ambassadeurs d'Espagne, qui devoient faire la proposition, assis-

(*a*) Suivant M. de Thou, ce ne fut que le 20 de ce mois que se tint cette conférence chez le Légat. *Voyez cet Historien, Liv. CVI.*

teroient les Ducs de Mayenne, d'Aumale & d'Elbœuf; le Comte de Chaligny, Baſſompierre, au nom du Duc de Lorraine; la Pierre, pour le Duc de Savoye; Laurent Tornabon, pour le Duc de Mercœur, le Cardinal de Pellevé, le Comte de Belin Gouverneur de Paris, & au nom des Etats, ſix Députés choiſis, pour traiter avec les Eſpagnols; ſavoir, l'Archevêque de Lyon & l'Evêque de Senlis, pour le Clergé; la Châtre & Montolin, pour la Nobleſſe; le Prevôt des Marchands & Etienne Bernard, pour le tiers Etat. Dans cette aſſemblée, où s'étoient réunis tous les eſprits & toute l'ame de la Ligue, le Duc de Feria commença à déſapprouver la conférence ouverte avec les partiſans du Roi, & à proteſter, que le Cardinal Légat, lui-même, & les autres Ambaſſadeurs, n'y avoient conſenti, que pour ne négliger aucun des moyens propres à ramener dans le ſein de l'Egliſe ceux qui s'étoient égarés, & afin de convaincre plus évidemment que jamais tout l'univers de l'opiniâtreté des Politiques, qui préféroient les intérêts temporels à la Religion, ainſi que de leurs mauvaiſes intentions, & de la droiture des vûes de Sa Majeſté Catholique, qui n'avoit pour objet que la charité chrétienne, & la conſervation de la Religion, & à ces conditions le repos & la félicité de ce Royaume très-chrétien. Mais qu'après avoir fait cet effort ſur eux-mêmes, & gardé toutes les meſures que le public pouvoit exiger d'eux, il falloit rompre ces négociations infructueuſes, & qui couroient riſque de cauſer de grands maux, & penſer maintenant à l'élection d'un Prince, à qui, d'un conſentement unanime on déféreroit la Couronne: objet pour lequel ils s'étoient raſſemblés avec tant de peines & de ſi longs voyages: que le Roi Catholique, qui avoit fait des dépenſes ſi exceſſives, & répandu tant de fois le ſang de ſes ſujets, pour le ſoûtien de cette cauſe, n'ayant jamais refuſé de concourir aux remedes que l'on avoit crûs propres à procurer le bien public, penſoit enfin qu'il n'y avoit point de parti plus avantageux, ni plus utile, qu'un ſeul, qui réuniſſoit à la fois tous les motifs de juſtice, de décence, d'utilité & d'avantage; ſavoir, d'élire pour Reine de France l'Infante Claire-

Henri IV. 1593.

Les Ambassadeurs de Philippe II. proposent aux Etats d'élire pour Reine de France l'Infante d'Espagne.

Eugenie-Isabelle, fille de Sa Majesté Catholique, à laquelle la Couronne appartenoit par les droits les plus légitimes, puisque cette Princesse étoit née d'Elisabeth de France fille aînée d'Henri II, & que la Postérité masculine de ce Prince étoit venue à manquer; comme il étoit d'ailleurs aisé de le prouver par une foule d'autorités, de loix & de raisons: que le Roi désiroit, qu'à un titre si légitime se joignit encore le choix des Etats, pour la plus grande satisfaction de la Nation, & afin que la reconnoissance des François, qui ne devoient jamais oublier ce qu'il avoit fait pour eux, concourût, avec les droits de la Princesse, à cimenter le contentement & le repos du Royaume. Il fit ensuite un pompeux éloge de l'Infante, dont il exalta, la grandeur d'ame, la prudence, & le mérite, qualités bien dignes d'une si belle Couronne: & enfin il conclut en assûrant qu'il y avoit déja sur la frontiere huit mille hommes d'Infanterie & deux mille de Cavalerie, prêts à entrer dans le Royaume à la premiere requisition des Etats; qu'un pareil nombre de troupes seroit encore sur pied dans trois mois; que toutes ces forces seroient payées par le Roi d'Espagne, jusqu'à la fin de la guerre; que l'on compteroit au Duc de Mayenne cent mille écus par mois, pour entretenir dix mille fantassins & quatre mille chevaux François; que si ces forces ne paroissoient pas suffisantes pour le besoin, Sa Majesté Catholique y en ajoûteroit autant qu'il seroit nécessaire, & qu'on devoit penser que, par la tendresse extrême qu'il portoit à sa fille, il ne manqueroit pas d'employer toute sa puissance, pour l'affermir dans la pleine & paisible possession du Royaume. Il protesta enfin, & promit que les Princes Lorrains surtout, & ensuite les autres Seigneurs & Barons, seroient magnifiquement récompensés, le Clergé rétabli dans sa premiere splendeur, la Noblesse satisfaite, le peuple soulagé, & tous les ordres du Royaume rétablis, non-seulement dans une pleine paix & tranquillité, mais encore dans l'ancien éclat & dans toute la gloire de la nation.

Lorsque le Duc de Feria eut cessé de parler, l'Evêque de Senlis, qui attendoit impatiemment la fin de son dis-

cours, se leva, sans donner le temps à d'autres, qui, par leur rang, étoient en droit de proposer leur avis avant lui, & dit, avec indignation, que les Politiques l'emportoient enfin, & avoient toujours eu raison de prétendre qu'on cachoit quelque intérêt d'Etat, sous le voile de la Religion; idée que lui & les autres Prédicateurs s'étoient continuellement efforcés de combattre dans les chaires: qu'il étoit fâché d'apprendre, de l'aveu & de la propre bouche des Ambassadeurs, la vérité d'une chose que les Prédicateurs, en s'abusant eux-mêmes & trompant les autres, avoient toujours donnée pour une fausseté: que dorénavant il penseroit que les Espagnols n'étoient pas moins politiques que les Navarrois; mais qu'il les supplioit, pour leur propre gloire & pour l'honneur de la sainte Union, de se désister de ce projet: que le Royaume de France ayant été glorieusement possédé par des mâles, depuis douze cens ans, conformément à la Loi Salique, il n'étoit pas possible d'en transporter la Couronne à des femmes, qui, par leurs divers mariages, appelleroient différens Souverains, & soumettroient la Nation Françoise à la domination des Etrangers. Cette réponse libre & imprévûe d'un des principaux arcboutans de la Ligue, & des plus implacables ennemis du Roi, effraya les Ambassadeurs d'Espagne, & même plusieurs autres membres de l'assemblée. Ils craignirent qu'une improbation si libre, & déclarée avec si peu de ménagement, ne déconcertât & ne ruinât leur projet. Mais le Duc de Mayenne s'attacha adroitement à justifier le propos de l'Evêque de Senlis, en l'attribuant à un grand zèle, ou à une excessive vivacité. Il insinua que quelquefois ce Prélat se laissoit emporter, & que lorsqu'on lui auroit fait sentir les raisons & l'équité du parti qu'on venoit de proposer, il seroit le premier à retracter ce qu'il avoit si librement avancé, sans y penser, & entraîné par sa premiere vivacité. Les Ambassadeurs ainsi rassûrés, par le Duc de Mayenne, par le Cardinal de Pellevé, & par quelques autres, reprirent courage, mais il demeura pour constant, que si dans tout le cours des troubles, l'Evêque de Senlis avoit favorisé, de

toutes ses forces, le parti de la Ligue, & déclamé sans cesse avec aigreur contre le Roi, & contre la mémoire de son prédécesseur, ce n'avoit été ni par ambition, ni par intérêt, comme quelques-uns le lui reprochoient, mais pour suivre les mouvemens de sa conscience. Quoiqu'il en soit, il est certain que ses paroles contribuerent à décréditer les Espagnols, & que son exemple anima plusieurs de ceux qui suivoient le parti de la Ligue, sans aucun motif d'intérêt, mais par pur zèle de Religion. Néanmoins les Espagnols, encouragés par la dissimulation du Duc de Mayenne, & par l'espérance qu'ils fondoient sur plusieurs des Députés, demanderent une audience publique à l'assemblée des Etats. Elle fut fixée (*a*) au vingt-six de Mai, Jean-Baptiste Taxis y porta la parole, & dans une harangue courte, mais très-artificieuse, il proposa aux Etats l'élection de l'Infante. Ensuite Dom Inigo de Mendozza fit une longue dissertation divisée en sept articles, où il exposa les droits que cette Princesse prétendoit avoir à la Couronne, par voie de succession. Taxis & Mendozza conclurent que, s'ils avoient déduit ces raisons, ce n'étoit pas pour mettre en problême ce qu'on espéroit que les Etats confirmeroient par leur libre élection, mais pour éclairer & appaiser les esprits : afin que la disposition libre de l'assemblée s'accordât prudemment avec l'équité, & se conformât à la raison, l'Infante voulant bien reconnoître qu'elle tiendroit de leur choix, un Sceptre qui lui étoit dévolu par droit de succession.

Cette proposition est mal reçue par les Etats.

Cette proposition fut aussi mal reçûe de la plûpart des Députés, qu'elle l'avoit été de l'Evêque de Senlis. Plusieurs furent indignés qu'on osât leur proposer de se soumettre à la domination des Etrangers, comme s'ils étoient esclaves des volontés d'autrui, ou incapables de connoître leurs véritables intérêts. D'autres se mocquoient d'une pa-

(*a*) Ce ne fut que le 29, suivant le même Historien, que le Jurisconsulte Mendozza, que les gens de guerre appelloient par dérision *Le Lettré*, prononça sa longue dissertation, divisée en sept articles & une conclusion qui ne firent nulle impression sur les Auditeurs.

reille

reille proposition faite, sans des préparatifs d'armes, de troupes, de finances & de forces, tels que la gloire de la Nation & le besoin l'exigeoient : quelques-uns blâmoient l'imprudence des Espagnols, qui avoient osé dévoiler leurs sentimens, sans avoir auparavant sondé les esprits, ni les avoir disposés par le motif puissant de l'intérêt. D'autres disputoient sur leurs prétendus droits, & soûtenoient que quand on déclareroit les femmes habiles à succéder à la Couronne, elle appartiendroit vrai-semblablement aux Rois d'Angleterre, qui descendoient bien plus anciennement de nos Rois, par les femmes, & que néanmoins on avoit soûtenu, contre les Anglois, de si longues & si sanglantes guerres, pour rejetter leurs prétentions, maintenir la Loi Salique, & la succession légitime au Trône par les mâles. Les Princes de la Maison de Lorraine en furent encore plus choqués que les autres, mais en secret, ayant eux-mêmes prétendus se faire élire. Le Duc de Mayenne dissimuloit, à la vérité, plus habilement que les autres, & témoignoit, au dehors, qu'il ne vouloit s'écarter, ni des volontés du Roi d'Espagne, ni des conventions qu'il avoit faites à Soissons avec les Ambassadeurs, mais, en secret, il animoit les Députés à rejetter cette proposition, comme deshonorante pour la Nation, qu'elle exposoit à l'esclavage, comme préjudiciable à leur propre liberté, & à celle de leurs descendans, sans aucune sûreté pour le présent, & uniquement appuyée sur des promesses incertaines & chimériques.

Diverses brigues à ce sujet.

Il n'étoit pas douteux que les Députés ne dûssent rejetter cette proposition tout d'une voix, mais pour ne pas aigrir les Espagnols, & donner aux choses le temps de venir à maturité, ils répondirent, après divers complimens, qu'on mettroit la proposition en délibération, pour y répondre le plus promptement qu'il seroit possible ; & tandis qu'on y travailloit, le Duc de Mayenne, à dessein d'écarter cette affaire, demanda aux Ambassadeurs, quel seroit le Prince qu'on feroit épouser à l'Infante, lorsqu'on l'auroit élûe Reine, & les pressa de montrer les ordres que le Roi Catholique leur avoit donnés à ce sujet. Ils

Henri IV. 1593.

répondirent, de même, que dans tout le cours de cette négociation, & ne balancerent pas à déclarer que leur Maître destinoit pour époux à la Princesse, l'Archiduc Ernest d'Autriche, frere de l'Empereur, qu'il avoit nommé successeur du Duc de Parme, dans le Gouvernement des Païs-Bas. Mais cette proposition fut rejettée sur le champ, les Députés répondirent, tous d'une voix, qu'ils ne vouloient pas pour Roi un Etranger, qui ne parloit pas leur langue & au jargon duquel les oreilles des François ne pourroient jamais s'accoutumer. Quoique le Duc de Mayenne feignît d'agréer, à bien des égards, la personne de l'Archiduc, les autres néanmoins déclarerent nettement qu'ils n'en vouloient point. Alors les Espagnols sentirent à merveille, que l'élection prenoit un tour à les faire désespérer du succès, s'ils n'y joignoient quelque appui solide pour la soûtenir. Ils ajoûterent donc, que si la personne du Prince Ernest n'étoit point agréable aux Etats, ils avoient ordre de leur dire que le Roi Catholique marieroit l'Infante à un Prince François, qu'il choisiroit lui même, & leur désigneroit dans le terme de six mois. Cette proposition ne déplût pas généralement à tout le monde, parce que plusieurs formoient des prétentions, à cet égard, sur-tout les Ducs de Guise & de Nemours, & le Cardinal de Lorraine. Mais le Duc de Mayenne, en louant publiquement cette nouvelle proposition des Espagnols, tâchoit de découvrir d'eux-mêmes, s'ils penchoient pour quelqu'un de ses enfans, & s'étant bien assûré que leur intention n'étoit pas telle, parce qu'ils ne vouloient pas lui laisser le Gouvernement du Royaume, prévoyant qu'en ce cas, l'Infante ne seroit pas Souveraine, mais uniquement femme du Roi; il commença à traverser leur dessein beaucoup plus qu'il n'avoit fait jusques alors, & s'appliqua à entretenir la Conférence de Surêne, que les Catholiques des deux partis n'avoient point interrompue.

Le Roi, informé de toutes les manœuvres des Espagnols, ne négligeoit rien pour détourner, par le moyen de cette conférence, toutes les résolutions qu'auroient pû

prendre les Etats. Mais ses Députés avançoient peu, à cause du grand obstacle de la Religion. Les Catholiques mêmes de son parti étoient mécontens, de voir qu'il différât de jour en jour, & plus que jamais, sa conversion, qu'ils désiroient ardemment, & qu'il leur avoit tant de fois promise. Les Princes du Sang le menaçoient même ouvertement, & parloient de prendre leur parti, puisqu'on pensoit sérieusement dans les Etats à élire un Roi issû d'une autre Maison que la leur. Chacun d'eux s'étoit aisément persuadé, qu'en passant dans le parti de la Ligue, il pourroit prétendre à épouser l'Infante, & que le Roi Catholique l'appuyeroit de toutes ses forces, pour l'affermir sur le Trône. Non-seulement le Cardinal de Bourbon étoit plus animé qu'à l'ordinaire, mais encore le Comte de Soissons, nouvellement mécontent de n'avoir pû épouser la Princesse Catherine, le Prince de Conti même croyoit qu'à cause de l'impuissance qu'on lui reprochoit, les Espagnols le choisiroient préférablement à tout autre, afin que l'Infante n'ayant point d'enfans, ils pûssent exécuter leur dessein, d'unir les deux Couronnes. Enfin, le Duc de Montpensier, Prince courageux, d'un génie vif, agréable dans ses manieres, & très-bien fait de sa personne, formoit aussi des prétentions: ainsi l'élection de l'Infante étoit, en quelque sorte, moins mal reçûe parmi les Royalistes, que parmi les Ligueurs.

Le tiers parti des Princes du Sang se fortifie parmi les Royalistes.

Les particuliers, qui n'avoient pas de pareilles prétentions, & ne se conduisoient que par le motif de leur intérêt, ou par celui de la Religion, crioient hautement, que l'obstination du Roi donnoit occasion aux Espagnols de faire éclater leurs artifices & leur audace: que tous les délais étoient enfin expirés, & les prétextes, allégués par le Roi, épuisés; qu'il ne savoit plus lui-même quelle raison donner; qu'il étoit évidemment fasciné par les artifices de ses Ministres, & opiniâtrement attaché à la Doctrine de ses hérésiaques: qu'il étoit temps de penser à leurs ames, à la Religion, à leur salut, à celui de leurs enfans, & ne pas travailler à se damner eux-mêmes avec leur postérité. Qu'il falloit laisser ce Prince se perdre avec

Henri IV. 1593.

ſes Huguenots déſeſpérés, ſans entraîner avec lui tout le reſte du Royaume. Au motif de la Religion, ſe joignoit de près celui de l'intérêt particulier. Chacun déteſtoit les fatigues & le poids de la guerre. Chacun plaignoit ſes propres malheurs, les maux de ſa famille, le délabrement de ſes affaires domeſtiques, & les dépenſes continuelles, qui ne trouvoient point de fin. Chacun déſiroit le repos, & ſoupiroit après la paix, & ſur-tout d'O, fatigué d'être Sur-Intendant des Finances, tandis que les coffres du Roi étoient vuides. Bellegarde, Saint Luc, de Termes Sancy, Grillon & tous les anciens Serviteurs du Roi Henri III. déploroient leur ſituation & leur mauvais deſtin, qui, d'un Roi d'or qu'ils avoient auparavant, leur en avoit donné un de fer. Car Henri III. avoit coutume de répandre ſur eux l'or & l'argent avec profuſion, au lieu que ſon ſucceſſeur, réduit à l'étroit, & naturellement œconôme, ne leur propoſoit, pour récompenſe, que des guerres, des ſiéges, des batailles & des combats. Ils proteſtoient qu'il ne pouvoient plus ſoutenir les fatigues inſupportables de la guerre, ni être continuellement enchâſſés dans leurs cuiraſſes, comme des tortues dans leur écailles : qu'ils ne pouvoient ſervir plus long temps un Roi accoûtumé, comme les Huguenots, à courir jour & nuit, pour vivre de rapine de ce qu'on trouvoit dans les chaumieres des malheureux païſans, à ſe chaufer au feu d'une maiſon incendiée, à coucher parmi ſes chevaux, ou dans les étables infectes des villageois : qu'ordinairement on faiſoit la guerre quelque temps pour parvenir à la paix, mais qu'ils ſervoient actuellement un Prince, qui ne ſe laſſant jamais des travaux de la guerre, n'avoit d'autres délices que les arquebuſades, les bleſſures, le carnage & les batailles. Ces plaintes accompagnées, tantôt de juremens & de blaſphêmes, tantôt de reproches & de plaiſanteries, ordinaires aux François, étoient ſi publiques, qu'elles venoient juſques aux oreilles du Roi. Il étoit encore preſſé, ſans ceſſe, par les avis ſérieux du Comte de Schomberg, & du Chancelier, auxquels ſe joignit Jacques Davy du Perron, qui, tandis qu'il conduiſoit les affaires du Cardinal de Bour-

bon, avoit converti le Baron de Salignac (*a*), ancien favori du Roi, & Gentilhomme de la Chambre. Salignac l'avoit introduit dans le Cabinet de ce Prince, pour l'entretenir dans des momens de loisir; & là, tantôt par des disputes savantes & sérieuses, tantôt par d'éloquens discours, tantôt par des poësies élégantes, pour lesquelles du Perron avoit beaucoup de talent, tantôt par des historiettes amusantes, ou des bons mots, il avoit tellement gagné l'affection du Roi, que ce Prince avoit commencé à l'employer aux plus sérieuses affaires. Du Perron voyant une voie bien plus assûrée pour sa fortune, en travaillant à la conversion du Roi, qu'à l'élévation du Cardinal de Bourbon, s'efforçoit de la procurer par des moyens prudens, & s'y employoit de toutes ses forces, profitant, avec une souplesse merveilleuse, de la conjoncture présente.

Toutes ces choses, & sur-tout la nécessité de prendre un parti, qui n'échapoit pas à la pénétration du Roi, avoient fort ébranlé son esprit. Ainsi pour commencer à se déclarer avec quelque sûreté, il ordonna au Comte de Schomberg & à Revol Secretaire d'Etat, qui étoient venus le trouver, pour savoir les dernieres propositions qu'ils feroient à la conférence de Suréne, de sonder l'esprit des Ligueurs Catholiques, pour voir comment ils prendroient sa conversion, s'il se déterminoit sincerement à rentrer dans le sein de l'Eglise. Ses Députés à Surêne mirent la chose en délibération, & résolurent de la communiquer aux Ligueurs, pour leur montrer que le Roi étoit décidé à exécuter ses promesses, dans peu de jours. Lorsqu'ils furent assemblés pour tenir leur séance ordinaire, qui, jusques alors s'étoit passée en disputes très-vives de part & d'autre, sans conclure rien d'important, l'Archevêque de Bourges dit qu'il leur apportoit une bonne nouvelle, capable de répandre la joie dans tous les cœurs vraiment François : que le Roi, touché par la gtace, vouloit dans quel-

(*a*) Ce Baron ne rentra dans l'Eglise Catholique qu'assez long-temps après la conversion du Roi, c'est-à-dire en 1596.

Henri IV. 1593.

ques jours donner à tous ses sujets la consolation de le voir embrasser la Foi Catholique, & se reconcilier avec l'Eglise : & qu'ainsi, comme ils étoient sûrs que cette nouvelle leur seroit à tous fort agréable, il les prioit d'examiner quels expédiens on pourroit prendre, pour faciliter & hâter la conversion de ce Prince, & conduire cette affaire de maniere qu'elle produisit la tranquillité & la paix générale. Les Députés de la Ligue demeurerent irrésolus à cette proposition; mais l'Archevêque de Lyon, pour cacher son embarras, répondit sur le champ, qu'il croyoit que ses Collégues lui permettroient de dire, qu'ils se réjouissoient de la conversion du Roi de Navarre; qu'ils l'apprenoient avec plaisir, & qu'ils prioient Dieu qu'elle fût vraie & sincere, & du reste il demanda du temps pour déliberer avec eux. Ce qu'il fit pendant quelques heures; les avis se trouverent partagés : enfin les Ligueurs répondirent, comme auparavant, qu'ils se réjouissoient de la conversion du Roi; mais qu'en cas qu'elle arrivât, il ne leur appartenoit pas de décider si elle étoit bonne & sincere; que cette affaire regardoit le St. Siége, & devoit être reservée au jugement du Pape; qu'ainsi ils ne pouvoient encore penser à rien qui concernât cette conversion, dont la décision n'étoit soumise ni à leur pouvoir ni à leur autorité. Quoiqu'ils persistassent dans ce sentiment, les Députés du parti du Roi voulurent leur donner un écrit contenant trois points. 1°. L'offre que le Roi faisoit de se convertir. 2°. Qu'en attendant l'exécution de sa promesse, on traitât toûjours des moyens de conserver la Religion & de conclure la paix, & 3°. Que tandis qu'on y travailleroit, on convînt d'une tréve générale, pour tout le Royaume. Les Députés de la Ligue ne purent se dispenser de recevoir cet écrit, qu'ils porterent à examiner au Duc de Mayenne & aux Etats, où il y eut différentes contestations qui durerent long-temps. Car comme les Royalistes tâchoient de découvrir l'intention des Ligueurs, ceux-ci ne vouloient pas déclarer le parti qu'ils prendroient, supposé que le Roi rentrât publiquement dans le sein de l'Eglise.

Cette propoſition des Députés du Roi avoit donné tant d'ombrage aux Ambaſſadeurs d'Eſpagne, qu'ils preſſoient vivement les Etats de ſe déterminer ſur l'élection. Pour la faciliter, ils s'étoient aſtraints à offrir que le Roi Catholique conſentiroit à ce que l'Infante épouſât un Prince de la Maiſon de Lorraine. Mais cet offre ſouffroit encore bien des difficultés. On n'avoit aucune ſûreté, que lorſque l'Infante ſeroit élûe & declarée Reine, Elle ou le Roi ſon Pere vouluſſent exécuter cette promeſſe, qui n'eût pû lier que difficilement un particulier, & à plus forte raiſon une Princeſſe & une Reine; que d'ailleurs, ſi ce Mari venoit à mourir, elle en pourroit prendre un ſecond, ou Autrichien, ou Eſpagnol, ou d'une autre Nation; que s'il ne provenoit point d'enfans de ce Mariage, le Roi d'Eſpagne feroit valoir ſes prétentions ſur la Couronne. Mais le plus grand de tous les obſtacles, c'étoit que le Duc de Mayenne s'en voyoit exclu lui & ſes enfans : ce qui non-ſeulement faiſoit traîner cette affaire en longueur, ſans qu'on décidât rien, mais même on avoit réſolu dans les Etats, de faire une réponſe moderée à l'écrit préſenté à la conférence par les Députés du Roi, ſans démêler ni rompre le fil de cette négociation. Pour cet effet les Députés des deux partis ſe raſſemblerent à la Roquette, maiſon ſituée dans la campagne, hors de la porte St. Antoine. L'Archevêque de Lyon dit que pour ce qui concernoit la converſion du Roi, ils déſiroient qu'elle fût ſincere & ſans déguiſement; que néanmoins loin de l'eſperer, ils avoient grand ſujet de croire qu'elle n'étoit point exempte de ſupercherie, parceque ſi elle eût eû la ſincerité pour principe, on n'auroit pas tant cherché de délais & de remiſes : que ſi ce Prince étoit touché de la grace, il ne perſiſteroit pas dans ſon héréſie, & n'en feroit pas profeſſion publique; qu'il ne garderoit point auprès de ſa perſonne, & ne combleroit pas de careſſes les Prédicans qui enſeignoient ces erreurs, & ne laiſſeroit pas entre les mains des Huguenots les principales charges du Royaume; que néanmoins il ne leur appartenoit pas d'approuver ou d'improuver cette converſion, & qu'ils en laiſſoient le juge-

Henri IV. 1593.

ment au Pape, qui avoit ſeul le pouvoir de prononcer ſur cette matiere.

Quant au traité de paix & aux moyens d'aſſurer la Religion, ils répondoient qu'ils ne pouvoient en traiter pour le préſent, par pluſieurs conſidérations, tant pour ne pas communiquer avec le Roi de Navarre, qui étoit ſéparé de l'Egliſe, que pour ne pas ſe précipiter à le reconnoître, ni prévenir le jugement du Pape. Sur l'article de la trêve, ils promirent de répondre, quand on leur auroit donné ſatisfaction ſur les deux premiers. Ainſi, ſans donner ni refuſer abſolument leur conſentement, ils tinrent la négociation en ſuſpens, juſqu'à ce que le Duc de Mayenne vit à quoi aboutiroit celle qu'il avoit entamée avec les Eſpagnols. Cependant le Cardinal Légat étoit dans une extrême inquiétude, non-ſeulement, parce que cette derniere négociation n'avançoit que difficilement, mais encore plus par le penchant, qu'il remarquoit, pour une trêve, dans les eſprits, qui ſe flattoient de la converſion du Roi, & ne ſoupiroient qu'après la paix. Il voulut faire les derniers efforts pour l'empêcher, & feignant une indiſpoſition, il écrivit, le treize de Juin, une lettre au Cardinal de Pellevé, pour le prier d'aller aux Etats, de leur faire, de ſa part, une ſérieuſe remontrance ſur les riſques & les dangers qu'entraînoit la conférence de Surêne, & de les avertir qu'ils ne pouvoient non-ſeulement traiter de la converſion du Navarrois, mais même de paix ni de trêve, ni d'aucune autre affaire avec lui : qu'outre les décrets des Saints Canons, & les Bulles du Saint Siége, qui le leur défendoient, ils avoient encore fait ſerment de ne jamais s'accorder avec l'Hérétique. Ces choſes étoient exprimées dans ſa lettre, avec beaucoup de véhémence, & il y proteſtoit à la fin, que, s'ils continuoient à traiter de paix ou d'une trêve, il abandonneroit Paris & le Royaume, plutôt que de participer à un ſi grand mal, & d'enfraindre les ordres qu'il avoit du Pape. Le Cardinal de Pellevé lut d'abord cette lettre dans les Etats, enſuite on la fit imprimer, pour la répandre dans le public, & elle retint, pour quelque temps, les eſprits qui étoient très-diſpoſés à la trêve.

Cependant

HENRI IV. 1593.

Cependant le Roi qui ſavoit quel tort faiſoit aux Eſpagnols le peu de réputation & la foibleſſe de leur armée, & qui ne vouloit pas tomber dans le même inconvénient, avoit réſolu de former dans le voiſinage de Paris, quelqu'entrepriſe d'éclat, & capable, par le bruit qu'elle feroit, d'augmenter ſa réputation, & d'avancer les négociations entamées en ſa faveur. Il raſſembla donc toute ſon armée, y joignit promptement toutes les garniſons voiſines, ramaſſa un grand nombre de Pionniers, & quantité d'artillerie, de munitions & d'autres choſes néceſſaires, pour attaquer sûrement une place. Le ſept de Juin il vint aſſiéger Dreux, ville qui n'eſt qu'à ſeize lieues de Paris, & qui paſſoit pour forte, tant par ſa ſituation que par ſes ouvrages, & ſa nombreuſe garniſon. Dès le premier jour, ſes troupes s'emparerent des Fauxbourgs, & repouſſerent dans la ville les aſſiégés, qui, après avoir tenté en vain de les défendre, avoient voulu les brûler. L'armée prit promptement ſes quartiers, & le lendemain on commença à ouvrir quatre tranchées. Biron & Montlouet, l'un des Maréchaux de Camp, les pouſſerent avec tant d'activité, que le treize du même mois, toutes les quatre déboucherent dans le foſſé: on dreſſa avec une pareille diligence quatre batteries, l'une de quatre canons, vis-à-vis le grand boulevard, vers la porte de Chartres, l'autre de ſix, contre la Porte de Paris, une troiſieme de trois pieces, tournée contre la courtine qui couvre l'Hôtel de Ville, & la quatrieme de cinq canons, établie dans le Faubourg de S. Jean, pour battre une tourelle ſituée de ce côté-là. Le Roi preſſoit & animoit de toutes parts les travaux par ſa préſence: auſſi à peine vit-on l'angle du grand boulevard ruiné, que deux Meſtres de Camp s'approcherent pour reconnoître ce poſte: ce que toute l'armée ayant pris pour un ſignal, ou un commencement d'aſſaut, les ſoldats de différentes nations y coururent avec fureur, voulant à l'envi être les premiers à attaquer les aſſiégés: ceux-ci accablés par le nombre, abandonnerent le rempart, ſur lequel ſe logea & ſe fortifia un Régiment François, dès le ſoir même. Le lendemain toutes les batteries continuerent à foudroyer les murailles, &

Henri IV. 1593.

firent brêche. Déja l'armée étoit prête à donner l'aſſaut par quatre endroits, lorſque les aſſiégés prirent le parti de ſe retirer dans le Château, & d'abandonner la ville. Comme ils exécutoient cette retraite en aſſez mauvais ordre, les Royaliſtes qui avoient en même temps pénétré dans la place avec impétuoſité, les atteignirent, & ils furent obligés de mettre le feu à quelques maiſons de la ville, pour avoir le temps de ſe retirer. L'incendie cauſa beaucoup de dommage, & conſuma de toutes parts pluſieurs édifices, mais enfin il fut éteint par ordre du Roi, quoiqu'avec une extrême peine, par les Suiſſes qui étoient reſtés les derniers en bataille, auprès de ſa perſonne. Ainſi le dix-huit le Roi fut maître de la Ville, & l'on commença à attaquer le Château, avec une pareille ardeur. Un grand nombre de Bourgeois, & même de Païſans, avec leurs beſtiaux, s'étoient retirés dans un ravelin détaché du corps de cette forteresse. Le Baron de Biron y fit attacher le pétard la même nuit, & s'empara de ce ravelin & de tout le butin, en faiſant un grand carnage des ennemis : mais il en coûta du ſang aux Royaliſtes qui y laiſſerent plus de cent hommes ſur la place.

Cependant le ſiége du Château même devenoit très-difficile, à cauſe de ſa ſituation & de ſa force, & on y perdoit beaucoup de monde, juſqu'à ce que le Comte de Thorigni, qui faiſoit toujours travailler, nonobſtant le danger, eût perfectionné une petite tranchée, à la faveur de laquelle on établit les batteries. Tandis que le Roi, qui bravoit tous les périls, alloit les reconnoitre, deux Meſtres de Camp furent tués à côté de lui, & le Duc de Montpenſier fut bleſſé dangereuſement au menton d'un coup d'arquebuſe, dont la balle lui perça la machoire & l'épaule. Les batteries du Roi tiroient contre une tour de forme antique, & d'une ſtructure ſi ſolide, que les coups de canon n'y faiſoient pas grand effet. Un Ingénieur Anglois voyant l'énorme conſommation de poudre qu'on y faiſoit inutilement, prit le parti d'employer une autre voie, & s'étant avancé juſqu'au pied de la tour, à couvert de certains mantelets, faits de planches doubles, avec des pla-

ques de fer, il fit creuser dessous trois fourneaux, dans l'un desquels il enferma un baril de poudre, & y fit mettre le feu : il ne produisit pas absolument le même effet qu'une mine, mais il abattit une partie de la tour, & y fit une brêche si large, que le canon, en battant le reste de l'ouvrage, fit ensuite plus d'effet qu'auparavant. Cependant les assiégés ne s'étonnerent point, & continuerent encore quelques jours à se défendre avec beaucoup de courage & de fermeté. Mais les assiégeans les pressoient avec tant d'ardeur & d'activité, qu'enfin, après plusieurs tentatives & divers assauts, ceux qui défendoient le Château, mais qui n'avoient pas de Chef capable de les commander, ne voyant paroître du secours d'aucun côté, malgré la proximité de Paris, & réduits à la derniere extrémité, résolurent de rendre le Château au Roi : ce qu'ils firent le huit de Juillet.

Le bruit de cet avantage remporté par le Roi, ébranla les esprits des Députés aux Etats de Paris, où, sur ces entrefaites, on avoit négocié avec autant de chaleur, qu'on avoit combattu à Dreux. Les Ambassadeurs d'Espagne, résolus de faire les derniers efforts, assemblerent une seconde fois les Principaux Ligueurs, & leur dirent, que pour lever tous les obstacles qui pourroient empêcher l'élection de l'Infante, le Roi Catholique trouveroit bon, que, dès qu'elle seroit élûe, elle épousât le Duc de Guise. Cette proposition fut un coup de foudre pour le Duc de Mayenne : comme il ne s'y attendoit pas, & qu'il ne pouvoit trouver sur le champ de quoi le parer, il répondit qu'il rendoit de très-humbles actions de grace à Sa Majesté Catholique, de l'honneur qu'elle vouloit bien faire à son neveu : mais qu'il souhaitteroit avoir communication des instructions qu'ils avoient reçûes du Roi leur maître, & voir si cette condition y étoit nettement exprimée, parce que plus le bienfait étoit signalé, & flattoit ses désirs, plus on devoit agir avec poids, pour se le persuader & le recevoir. Le Duc de Mayenne crut véritablement que les Ambassadeurs n'avoient pas un pareil pouvoir du Roi Catholique : mais que, forcés par la nécessité des conjonctures, ils hazardoient cette proposition de leur chef. Il fut bien trompé, car les Ministres

Henri IV. 1593.

Espagnols ayant présenté leurs instructions, ils montrerent un article qui portoit par forme d'alternative, qu'ils travailleroient à faire élire l'Infante Reine de France, sous la condition expresse de lui faire épouser le Duc de Guise. Le Duc de Mayenne demeura interdit ; il n'imaginoit pas de ressource propre à trancher cette difficulté, & malgré son habileté à dissimuler, tout le monde remarqua son embarras : mais Bassompierre, Ambassadeur du Duc de Lorraine, l'en tira, en représentant, qu'on ne devoit pas conclure une chose si importante, sans en faire part à son Maître : que ce Prince ayant toujours eû une part si considérable aux dépenses & aux travaux de la guerre, il n'étoit pas juste de former de pareilles résolutions, sans son avis & son agrément. Alors, pour donner au Duc de Mayenne le temps de se remettre, il fit un long discours sur les entreprises exécutées par le Duc de Lorraine, en faveur de la Ligue, & sur les égards qu'on devoit avoir pour son autorité. Lorsqu'il eut cessé de parler, les Espagnols répondirent qu'ils consentoient volontiers qu'on fit part de tout au Duc de Lorraine, qui, disoient-ils, seroit sûrement flatté de l'honneur que l'on faisoit à sa Maison. Cependant le Duc de Mayenne se remit de son trouble, & après avoir remercié de nouveau le Roi Catholique & les Ambassadeurs, il dit qu'il acceptoit ce parti, mais que, comme il ne convenoit point à la gloire de ce Prince, de faire élire l'Infante, sans avoir auparavant des moyens sûrs de l'affermir sur le trône, il ne vouloit pas, de son côté, hazarder l'état de son neveu, & de toute sa Maison, sans des conditions agréables pour toute la nation, & nécessaires dans la conjoncture présente, & qui pussent suffire au maintien & à la sûreté de sa Couronne. Il demanda, pour cet effet, du temps, afin de dresser & de proposer des articles, moyennant lesquels on pourroit exécuter ce dessein. Il obtint ce délai, & l'assemblée se sépara : le Légat & les Ambassadeurs d'Espagne étoient au comble de la joie, & se regardoient comme sûrs du succès de leur entreprise.

Le Duc de Mayenne, qui ne négligeoit rien pour la traverser, commença à ébranler l'esprit de son neveu, en

lui représentant qu'il craignoit que les Espagnols ne l'eussent proposée, plutôt pour le tromper, que pour effectuer leurs promesses; qu'il ne pouvoit se persuader qu'ils eussent travaillé jusqu'alors, avec tant de chaleur, à faire tomber la Couronne à l'Infante, pour la soumettre elle-même à un Mari François, & qui, appuyé de ses partisans, seroit en état de lui faire la loi, en s'emparant de toute l'autorité royale, & ne lui laissant que le vain titre de Reine: qu'il n'en résultoit aucun avantage pour Philippe II, ni pour ses Etats, parceque s'il n'avoit en vûe que de marier sa fille à un Roi de France, il en viendroit aisément à bout, quiconque demeurât possesseur du Royaume, soit ami, soit ennemi; mais que s'il aspiroit à l'union des deux Couronnes, ce n'étoit pas le moyen d'y parvenir; qu'ainsi il ne voyoit pas quel avantage il en pourroit revenir à la Monarchie Espagnole: qu'il falloit donc démêler & parer la ruse, qui pouvoit être cachée sous ces offres: que commencer par l'élection de l'Infante, puis se réserver à la lui faire épouser dans un certain temps, c'étoit remettre au choix de cette Princesse, d'accepter ou de refuser sa main; & qu'il falloit imaginer des conditions capables d'assurer la chose: que quand le Roi d'Espagne agiroit de la meilleure foi du monde, il seroit toujours bon d'examiner, sans se laisser aveugler par l'ambition, les moyens les plus sûrs de sétablir sur le trône: qu'il n'étoit pas douteux que le Duc de Lorraine, qui avoit esperé la Couronne pour lui-même, ou du moins le mariage du Cardinal son fils avec l'Infante, ne dût être très-mécontent & rappeller ses troupes; qu'il étoit aisé de sentir, par la situation seule de la Lorraine, combien cette démarche seroit préjudiciable à la Ligue, puisque c'étoit par ce païs que passoient toutes les troupes que l'un & l'autre parti appelloient d'Allemagne à leur secours: qu'il falloit appréhender la même chose de la part du Duc de Savoye, qui avoit jusqu'alors soûtenu la guerre en Provence & en Dauphiné: que ce Prince frustré des esperances qu'il avoit conçûes depuis longtemps de monter sur le trône, ou du moins de s'emparer de quelque Province de France, ne voudroit plus exposer

sa personne & ses Etats aux dangers & aux malheurs de la guerre : que le Duc de Nemours étoit déja presqu'entiérement séparé d'eux, qu'un reste de respect pour son frere aîné le retenoit, & que dès que cette considération ne l'arrêteroit plus, il ne doutoit pas qu'il ne fit son accommodement particulier avec le Roi : qu'on devoit attendre la même chose du Duc de Mercœur, dès qu'il auroit perdu l'esperance de s'emparer de la Bretagne ; qu'ainsi les forces de la Ligue s'affoibliroient si considerablement, qu'il étoit naturel de penser comment ils pourroient s'opposer à la puissance du Roi, auquel ils avoient actuellement tant de peine à résister avec toutes leurs forces réunies : que le Roi d'Espagne avoit sur les bras la guerre de Flandres & les troubles d'Arragon; que ses Royaumes étoient épuisés; qu'il devoit plusieurs millions aux Genois; qu'il n'avoit pas un Général capable de commander, & par conséquent qu'il étoit à craindre qu'il ne pût tenir tout ce qu'il promettoit: enfin que c'étoit ici, pour ainsi dire, le Rubicon, & qu'on ne pouvoit jamais assez réflechir, avant que de le passer.

Le Duc de Guise répondit avec prudence à ces réflexions, en témoignant à son oncle qu'il ne vouloit pas s'écarter de ses sentimens, mais dans le fond il pensoit très-différemment. Ses intrigues, sa conduite, le concours de ses partisans, les assemblées qui se tenoient dans son hôtel, & chez la Duchesse sa mere, faisoient assez connoître ses intentions. Aussi le Duc de Mayenne, qui ne se fioit pas entierement à lui, songea, pour seconde tentative, à proposer aux Espagnols des conditions exorbitantes & capables de les effrayer. C'étoit d'élire Roi le Duc de Guise en même temps que l'Infante, & de tenir l'élection secrete jusqu'à la consommation de leur mariage, que les Etats autoriseroient le Duc de Mayenne à déclarer quand il seroit temps : que si l'Infante venoit à mourir avant le Duc de Guise, il demeureroit seul sur le trône, & gouverneroit le Royaume par lui-même : que si l'Infante restoit veuve, elle seroit obligée d'épouser un Prince de la Maison de Lorraine, de l'avis des Princes, Pairs & Officiers de la Couronne : que s'il ne naissoit point d'enfans de ce mariage, l'aîné des freres du Duc

de Guise, & successivement les aînés de sa Maison, de mâle en mâle, parviendroient au trône : que les charges, offices, bénéfices, dignités, gouvernemens des Provinces, Villes, Châteaux & Forteresses du Royaume, ne seroient accordés qu'à des François : qu'on laisseroit au Duc de Mayenne le commandement en chef des armées, avec le titre de Lieutenant Général du Royaume : qu'on lui donneroit en Gouvernement héréditaire pour lui & ses descendans, les Provinces de Bourgogne, de Champagne, & de Brie, avec pouvoir d'y nommer aux gouvernemens, charges, & bénéfices : qu'on lui compteroit actuellement deux cent mille écus, & six cent mille dans un terme qu'il marqueroit, & pour lesquels on lui donneroit les cautions nécessaires : que l'on payeroit les dettes qu'il avoit contractées à l'occasion de la guerre présente ; qu'on lui assigneroit cent mille écus de revenu, pour lui & pour ses enfans, & qu'on lui donneroit la propriété de la Principauté de Joinville, & les Villes de Vitri & de St. Dizier. Enfin après plusieurs autres demandes moins importantes, qu'on ratifieroit toutes les nominations qu'il avoit faites aux Evêchés, Bénéfices, Gouvernemens, Charges, les gratifications & les graces qu'il avoit accordées en qualité de Lieutenant Général de la Couronne, & tout ce qu'il feroit jusqu'à la consommation du mariage & à l'établissement du Roi & de la Reine.

Ces conditions quelqu'exorbitantes qu'elles fussent, quelques difficiles qu'elles parussent à accorder, ne rebuterent pas les Espagnols, déterminés d'avance à contenter le Duc, pourvû qu'ils vinssent à bout de faire élire l'Infante, bien assûrés de trouver dans la suite mille moyens & mille prétextes de n'exécuter que ce qu'ils jugeroient à propos, & toutefois disposés à récompenser raisonnablement le Duc de Mayenne. Mais ce Duc voyant qu'on lui enlevoit le prix de ses travaux, qu'on destinoit le trône à d'autres qu'à lui & à ses enfans, quoique toutes les affaires roulassent encore sur lui, & dépendissent de ses soins, remarquant d'ailleurs que les conditions qu'il venoit de proposer ne suffisoient pas pour détourner les Espagnols de leur résolution, ni son

Henri IV. 1593.

neveu du penchant, ou plutôt du désir décidé qu'il avoit de regner, il prit le parti de faire jouer d'autres ressorts, pour interrompre le cours de ces intrigues. Il avoit toujours continué d'entretenir le Cardinal de Bourbon dans de bonnes esperances, mais foiblement. Il fit donc reprendre cette négociation, avec tant de chaleur, qu'on en vint presqu'à la conclusion. Il remontroit à chacun des Députés, en particulier, combien il seroit odieux d'enfreindre la Loi Salique, & difficile d'exclure de la Couronne la Maison de Bourbon, dont ils avoient reconnu les droits, en déclarant autrefois Roi le Cardinal de Bourbon sous le nom de Charles X, combien étoit révoltante, pour les oreilles & les esprits de gens de cœur, la proposition qu'on leur faisoit de se soumettre à des femmes, & de faire monter sur le trône de nouvelles familles, tandis qu'il y avoit encore dans la Maison Royale tant de Princes, sur l'un desquels ils pouvoient fixer leur choix unanime : que si le Roi de Navarre étoit opiniâtre dans ses erreurs, le Prince de Conti incapable du gouvernement, le Comte de Soissons éperdûment amoureux de la Princesse Catherine, aussi zélée Calviniste que son frere, ils pouvoient élire le Cardinal de Bourbon, qu'on avoit toujours vû tout risquer, pour s'opposer hardiment au progrès de l'hérésie ; qu'il étoit Cardinal, & avoit toujours été si soumis à l'Eglise, que ni le Pape ni le Roi d'Espagne ne pouvoient l'exclure de la Couronne : qu'il étoit dans la force de l'âge, & propre par ses lumieres à soûtenir le poids du Gouvernement : qu'il n'y avoit pas grand fond à faire sur les Espagnols, dont le crédit étoit si tombé & en public & en particulier : que ces mêmes Ambassadeurs, qui promettoient des monts d'or, vivoient mesquinement & sans une magnificence convenable à la Majesté de leur Maître, & à la grandeur de leurs promesses ; qu'ils lui devoient des sommes considerables, sans qu'il pût tirer d'eux un denier ; que l'on voyoit les merveilleux succès qu'avoit eû l'armée du Comte Charles de Mansfeld : qu'ils avoient tant d'affaires en Flandres, qu'ils ne pourroient songer à celles de leurs voisins: qu'au contraire l'élection du Cardinal

dinal de Bourbon entraîneroit d'elle-même la défaite & la ruine du Roi de Navarre, parcequ'indubitablement tous les Catholiques de son parti, suivroient le Cardinal, & que le Navarrois resteroit seul avec une poignée de Huguenots désesperés : qu'ainsi les armes seules des François suffiroient, pour dompter l'hérésie, & pour mettre sur le trône un Roi Catholique & bon François, sans avoir besoin davantage du secours des Etrangers : qu'ils devoient se rappeller le discours de l'Evêque de Senlis, & ne pas confirmer le public dans l'idée, que l'intérêt & l'ambition eussent été le principe de tout ce qu'on avoit fait jusqu'alors, mais convaincre tout l'univers, que l'unique motif de la Religion, leur avoit mis les armes à la main.

Ces raisons, appuyées de l'autorité du Duc, faisoient une impression merveilleuse sur les esprits des François, naturellement portés à observer la Loi Salique, & à respecter le sang de leurs Rois. Le Duc voyant donc qu'il avoit amené, à son sentiment, la plûpart des Députés, chargea l'Amiral (*a*) de Villars d'un Ecrit signé de sa main, & contenant des propositions d'accommodement, & le dépêcha vers le Cardinal de Bourbon, qui étoit alors à Gaillon, Maison de campagne de l'Archevêque de Rouen. A peine Villars fut-il parti, que le Duc le fit suivre par un courier, avec ordre de ne point se hâter, parce que le Président Jeannin, l'Archevêque de Lyon & la Duchesse de Montpensier, venoient de lui suggérer un autre moyen propre à faire échouer tous les projets des Espagnols, sans se précipiter de faire déférer la Couronne à un Prince son ennemi, que la foiblesse de son génie & la légéreté de son caractere, rendoient peu propre à porter le Sceptre, dans un temps si orageux, & dont l'élection pourroit causer des divisions dans le parti, parce qu'il pouvoit arriver que le Duc de Guise & ses partisans, soutenus des Espagnols, ne l'approuvassent point; auquel cas,

(*a*) Ce fut Villars Houdanc, Officier de marque au service de la Ligue, que le Duc de Mayenne chargea de cette commission, & non l'Amiral de Villars, qui étoit alors à Rouen. La ressemblance des noms a trompé Davila.

Henri IV. 1593.

le tiers parti du Cardinal ſe trouveroit le plus foible de tous. Le remede qu'ils propoſoient, étoit d'employer le Parlement, dont ils jugeoient que l'autorité ſuffiroit pour empêcher les complots qui ſe tramoient. C'eſt pourquoi la Ducheſſe de Montpenſier (*a*) ſollicita le premier Préſident le Maître, de prendre des meſures, pour empêcher que la Couronne ne tombât entre les mains des Etrangers. Ce Magiſtrat, bien intentionné, & qui ne s'étoit attaché à la Ligue, que par zèle pour la Religion, ſe chargea hardiment de l'entrepriſe. Après avoir pris ſes meſures, pendant quelques jours, il fit aſſembler, le premier de Juillet, toutes les Chambres du Parlement, qui, d'un conſentement unanime, rendirent un Arrêt, dont voici la teneur.

» Sur les remontrances faites à la Cour de Parlement, » par le Procureur Général, la choſe miſe en délibération, » les Chambres aſſemblées, ladite Cour n'ayant, comme » elle n'a jamais eu, par le paſſé, d'autre intention, que » de maintenir la Religion Catholique, Apoſtolique & Ro- » maine, & l'Etat & Couronne de France, ſous la pro- » tection d'un Roi Très-Chrétien, Catholique & François, » a ordonné & ordonne qu'aujourd'hui, après dîner, ſoient » faites par le Préſident le Maître, accompagné d'un bon » nombre de Magiſtrats de ce Parlement, des Remontran- » ces à M. le Duc de Mayenne, Lieutenant Général de » l'Etat & Couronne de France, en préſence des Princes » & Officiers de la Couronne, qui ſe trouvent actuelle- » ment en cette Ville, tendantes à ce que nul ne faſſe au- » cun Traité, pour tranſporter la Couronne à des Princes » étrangers, ou Princeſſes étrangeres; que les Loix fon- » damentales du Royaume ſoient obſervées, & les Arrêts » rendus par le Parlement, pour la nomination d'un Roi » Catholique & François, mis à exécution: que ledit Duc

(*a*) Il eſt bien étonnant que M. de Thou, qui étoit Membre du Parlement, & eût enſuite des liaiſons avec M. le Préſident Le Maître, n'ait rien ſû de toute cette manœuvre, ou n'en ait pas dit un mot, & peut-être encore plus, que cette reſſource ait été imaginée par Madame de Montpenſier.

» de Mayenne ait à employer l'autorité qui lui a été confiée, pour empêcher que, sous prétexte de Religion, la » Couronne ne passe en des mains étrangeres, contre les » Loix du Royaume. Au contraire, qu'il ait à pourvoir, » le plutôt que faire se pourra, au repos du peuple, vû » l'extrême besoin où il se trouve réduit : & cependant » ladite Cour à déclaré & déclare tous les Traités faits ou » à faire, pour l'établissement de quelque Prince ou Princesse que ce puisse être, s'ils sont étrangers, nuls & de » nul effet, & comme faits au préjudice de la Loi Salique, & des autres Loix fondamentales de ce Royaume. «

Cette remontrance fut faite publiquement, par le premier Président, au Duc de Mayenne, qui feignit d'en marquer du (*a*) mécontentement, & blâma sévérement la

(*a*) L'Arrêt & les remontrances du Parlement, quoiqne concertés avec le Duc de Mayenne, à ce que pretend Davila, deplurent néanmoins à ce Prince. Il se contenta, à la vérité, de dire en public à ces Magistrats, que dans la place qu'il occupoit, il eût souhaité que le Parlement n'eût rien décidé. dans une affaire de cette importance. sans le consulter. Le lendemain le Premier Président, mandé par le Duc ; se rendit, accompagné de deux Conseillers, chez l'Archevêque de Lyon, où le Duc avoit diné. Là ce Prince leur marqua toute son indignation, & dit : » l'injure » qu'on m'a faite est trop sensible pour » la dissimuler, & puisque l'on s'éloigne » ainsi de moi, j'ai résolu de casser l'Ar» rêt du Parlement de Paris. » L'Archevêque de Lyon, ayant eû ordre de parler, fit de grandes plaintes de l'injure faite au Duc de Mayenne, & dit que, par l'attentat le plus outrageant, le Parlement s'étoit joué du Prince, & avoit meprisé son autorité, en agissant sans le consulter, quoiqu'il fût present à Paris. Le Premier Président ne put souffrir ce terme de jouer, que l'Archevêque avoit souvent répété : ce Magistrat, avec une gravité digne de son caractere, l'interrompit, & lui dit : » Je ne puis, Mon» sieur, sans émotion, vous entendre » répéter ce que mon respect m'a fait » dissimuler, lorsque le Prince a parlé. » En me regardant comme particulier, » vous pourriez me parler ainsi que vous » le jugeriez à propos ; mais dès que la » Compagnie respectable, que je repré» sente ici, est blessée par des termes » injurieux, je dois en être offensé, & » ne le puis souffrir. Sachez que le Par» lement rend à chacun ce qui lui est » dû, qu'il ne trompe, ni ne joue per» sonne ». Toute cette conduite de part & d'autre, est difficile, ou pour mieux dire impossible, à concilier avec l'anecdote qu'a prétendu nous relever Davila : Savoir, que l'Arrêt de Parlement étoit primitivement l'ouvrage de la Duchesse de Montpensier & du Duc de Mayenne. *Voyez M. de Thou, Liv. CVI.*

Au reste par cet Arrêt & ses remontrances, ce Parlement, tout Ligueur qu'il étoit, rendit au Royaume un service des plus signalés. Sans ce frein qu'il opposa aux complots des Factieux, les intrigues des Espagnols & la perfidie d'un grand nombre de mauvais Citoyens auroient exclu du Trone la Maison Royale, pour le livrer aux Etrangers, ce qui eût éternisé la guerre & les malheurs de l'Etat.

Henri IV. 1593.

hardiesse de cette Compagnie : mais elle arrêta les complots des Espagnols. L'assemblée des Etats, qui devoit être plus fâchée que tout autre, de cet Arrêt, qui sembloit attentatoire à son autorité, marqua, au contraire, qu'elle ne le désaprouvoit pas. Prévenue par les impressions du Duc de Mayenne, elle avoit en horreur l'entreprise des Espagnols, & panchoit pour la tréve qu'on négocioit avec plus de chaleur que jamais, à la Conférence de Surêne. Le peuple de Paris y étoit encore plus porté. Las de la disette, & espérant de la conclusion de la tréve un soulagement prochain, dont une courte suspension d'armes, pour les environs de Paris, lui avoit déja fait goûter les prémices, il désiroit impatiemment un accommodement, & menaçoit, en murmurant, les Princes & l'Assemblée de se mutiner, s'ils ne prenoient pas une prompte résolution. Il étoit imbu que les Espagnols n'avoient pas voulu faire avancer leur armée, pour soulager les besoins de la Capitale, en ouvrant le passage aux vivres, & qu'ils avoient voulu, par ce moyen, la tenir en bride & l'opprimer. Toutes les fois que les Ambassadeurs paroissoient en public, il les chargeoit de railleries ou de malédictions.

Le Roi cede aux instances de ses partisans qui menaçoient de l'abandonner.

La résolution que le Roi prit alors, très-à-propos, acheva de faire pancher la balance. Parfaitement informé de tout ce qui se passoit, il craignit, avec raison, d'être abandonné des Catholiques de son parti, si les Ligueurs se déterminoient à élire le Cardinal de Bourbon. On en voyoit des marques si évidentes, & l'on entendoit des murmures si éclatans, qu'il n'y avoit pas lieu d'en douter. Les propositions faites par les Ligueurs, dans la Conférence de Surêne, avoient fait impression sur les esprits, ce n'étoit plus simplement les Princes & les Seigneurs, mais les moindres particuliers qui se plaignoient & déploroient leur sort, de sacrifier leurs biens & leurs vies pour établir l'hérésie, qu'ils avoient auparavant coutume de combattre & de persécuter. On entendoit à tous momens, jusques dans les appartemens du Roi, les murmures de ceux qui détestoient leur propre aveuglement, & s'exhortoient

les uns les autres à changer de résolution, alléguant que puisqu'on leur avoit manqué si souvent de parole, ils étoient forcés de prendre un parti, pour le maintien de la Religion & le salut de l'Etat : qu'il n'étoit plus temps de répandre leur sang pour un Prince obstiné dans ses erreurs & qui, abusant depuis si long-temps de leur crédulité, les avoit amusés par de vaines promesses; qu'au contraire, le moment étoit arrivé de s'appercevoir, qu'en combattant avec acharnement Catholiques contre Catholiques, ils ne travailloient qu'à livrer le Royaume aux Espagnols, ou aux Huguenots, également leurs ennemis; qu'ils en avoient assez fait jusques alors, pour soutenir le légitime héritier de la Couronne, mais que s'il oublioit un service si signalé, & persistoit opiniâtrement dans ses erreurs, ils n'étoient plus obligés de le suivre, ni de se perdre avec lui : qu'il falloit que les Catholiques se réunissent, pour mettre sur le Trône un Roi plus reconnoissant du présent que lui feroient ses sujets : qu'on avoit déja perdu tant de Princes, de Seigneurs, de Gentilhommes, de Cavaliers & de braves Soldats, pour cette querelle, que la France en étoit toute démembrée, déchirée & épuisée de sang, & que, si l'on ne remédioit à ces maux, elle alloit devenir la victime de la méchanceté des Huguenots & de l'orgueil des Espagnols. Les Princes du Sang, après avoir tenu entre-eux plusieurs conférences, étoient devenus plus hardis. Le Duc de Montpensier, qui gardoit le lit à cause de sa blessure, dit au Roi, qui venoit lui faire visite, que tous les Princes étoient sur le point de l'abandonner, & que lui-même, dans l'état où il se trouvoit, quoique avec un extrême regret, ne vouloit pas être le dernier à sauver son ame, & à mettre sa conscience en repos. Enfin, le Comte de Schomberg, averti par Villeroi, lui apprit que l'Amiral de Villars étoit déja parti, pour présenter des articles d'accommodement au Cardinal de Bourbon. Qu'il apprendroit dans peu, que lui-même & tous les Princes s'étoient rendus à Paris; que Dieu, qui lui avoit accordé la victoire en attendoit le fruit; qu'ayant pris Dreux, avec tant de gloire, à la vûe

HENRI IV. 1593.

de ses ennemis, il pouvoit maintenant revenir à Dieu & à l'Eglise, sans que personne pût imaginer qu'il faisoit cette démarche par force. Revol, Secrétaire d'Etat, lui confirma la même chose, & Villeroi lui écrivit de Pontoise, dans le même sens, pour lui représenter que de deux choses il n'en pouvoit éviter qu'une, ou que le Cardinal de Bourbon, une fois élû Roi, lui débauchât les Catholiques de son parti, ou de voir toutes les forces du Roi d'Espagne fondre sur lui, si l'Infante & le Duc de Guise montoient sur le Trône.

Il se détermine à abjurer le Calvinisme.

Le Roi touché de ces réflexions, ou attribuant uniquement à un coup de la grace, une conjoncture si pressante, se crût appellé par un pouvoir céleste & sur-humain, & résolut de se faire Catholique. Il dépêcha de toutes parts, pour assembler des Evêques & des Théologiens, qui l'instruisissent & assistassent à son abjuration, il y fit inviter & appeller quelques-uns des Prédicateurs de Paris, les uns refuserent de l'aller trouver, d'autres, en petit nombre & sur-tout le Curé de Saint (*a*) Eustache, malgré les remontrances & les défenses mêmes du Légat, voulurent assister à une action si mémorable. Tous ces Docteurs s'assemblerent à Mante, le Roi écouta avec docilité les instructions qu'ils lui firent sur les points de Doctrine controverses. Il témoigna que son esprit étoit éclairé, & qu'il reconnoissoit visiblement la main de Dieu, qui le tiroit de ses erreurs, pour le rappeller dans le sein de l'Eglise, & fit publier que le vingt-cinq de Juillet il iroit à la Messe à Saint Denis. Ses Députés apporterent cette nouvelle à la Conférence de Surêne, où l'Archevêque de Bourges, reprenant tout ce qui s'étoit passé, conclut, en disant que le Roi avoit envoyé à Rome le Marquis de

(*a*) René Benoit Angevin, Docteur de la Maison de Navarre, connu par un assez grand nombre d'ouvrages, bons pour ce temps-là, & surtout par sa traduction Françoise de la Bible, où on l'accusa d'avoir copié celle de Geneve, & qui lui attira bien des affaires. Jean de Chavignac, Curé de S. Sulpice, & Morenne, Curé de S. Mery, se rendirent aussi auprès du Roi, pour assister à son instruction.

Pisani, pour trouver moyen de faire son abjuration avec l'autorité du Pape, mais que puisqu'on avoit refusé audience à cet Ambassadeur, il ne vouloit pas différer plus long-temps sa conversion, mais se réconcilier avec Dieu, pour envoyer ensuite, au Souverain Pontife, une Ambassade d'éclat & convenable, afin de rendre à Sa Sainteté l'obéissance qu'il lui devoit : qu'après en avoir délibéré avec les autres Evêques & Théologiens, ils étoient convenus que le Roi se feroit absoudre *ad futuram cautelam*, & qu'il iroit à la Messe, puis demanderoit au Pape sa bénédiction : que par plusieurs raisons ils avoient trouvé cette voie la plus courte & la plus sûre, tant pour ne pas livrer le Royaume en proie aux Etrangers, qu'on vouloit appeller à la Couronne, que pour appliquer un prompt remede aux besoins de l'Etat. L'Archevêque de Lyon soutint, au contraire, que l'on ne pouvoit recevoir le Roi, ni l'absoudre, sans le consentement & la déclaration du Pape ; & protesta que, sans cette condition, les Ligueurs ne le tiendroient point pour Catholique, ni ne le reconnoîtroient pour Souverain, & qu'elle étoit essentiellement nécessaire, avant que de lui accorder l'absolution.

Cependant le bruit de sa conversion s'étant répandu parmi le peuple, il n'y eut point de frein assez puissant, pour l'empêcher d'en parler, d'en témoigner sa joie, de la publier, & de prétendre que de ce point dépendoit la pacification du Royaume. Le Légat extrêmement allarmé, fit publier le treize de Juillet un écrit adressé aux Catholiques de France. Il les avertissoit du pouvoir illégitime que s'arrogeoient quelques Evêques du Royaume, d'absoudre des censures le Roi de Navarre, & les exhortoit à se défier de cette conversion simulée, & de la maniere dont on y procedoit. Enfin il défendoit à ces Prélats d'assister au conventicule, sous peine d'excommunication & de privation de leurs Bénéfices, & des dignités Ecclésiastiques. Mais tout cela étoit inutile : les esprits étoient en fermentation, & l'obstacle de la Religion se trouvant levé, tous penchoient à reconnoître le légitime successeur de la Couronne, & à rétablir par ce moyen la paix dans le Royaume. Les esprits

Henri IV. 1593.

des Grands n'étoient pas même éloignés de cette disposition générale. Ils ne vouloient point, à la vérité, s'écarter de la décision du Pape, ni du jugement du S. Siége : néanmoins ils pensoient qu'il ne falloit rien innover, jusqu'à ce qu'on vît quels seroient les effets de la conversion du Roi & les sentimens du Pape. Le Duc de Mayenne appuya cet avis, que dictoit d'ailleurs la nécessité, & le Duc de Guise lui-même le suivit. Il jugea que sa prétendue élection à la Couronne seroit un évenement ruineux pour sa propre fortune, & capable de le rendre ridicule aux yeux de la Nation, ainsi qu'il le témoigna de sa propre bouche aux Ambassadeurs d'Espagne, accompagné des Maréchaux de la Châtre & de S. Paul. (*a*)

Il fait son abjuration à St. Denys.

La moitié de Paris étoit accourue à S. Denis, pour être témoin de la conversion du Roi, dès la veille du jour fixé pour cette cérémonie : ce fut le vingt-cinq de Juillet, fête de l'Apôtre S. Jacques. Le Roi vêtu de blanc, & accompagné des Princes & Seigneurs, & de toute la Cour que précédoient ses gardes sous les armes, se présenta devant la grande Eglise de S. Denis. Les portes en étoient fermées : le Chancelier y frappa : sur le champ elles s'ouvrirent, & l'on vit paroître l'Archevêque de Bourges assis dans un fauteuil, revêtu de ses habits Pontificaux, & environné d'un grand nombre de (*b*) Prélats. Il demanda au Roi qui il étoit, & ce qu'il désiroit. Ce Prince lui répondit qu'il étoit Henri, Roi de France & de Navarre, & qu'il demandoit à être reçû dans le sein de l'Eglise Catholique. L'Archevêque lui repartit, s'il le désiroit sincerement, & se repentoit véritable-

(*a*) Ils furent élévés à cette dignité, aussi-bien que de Rosne & Boisdauphin par le Duc de Mayenne, à qui Chanvalon dit assez plaisamment à ce sujet : *que c'étoient des Bâtards qui se feroient légitimer à ses dépens.* En effet la Châtre & Boisdauphin, en se soumettant au Roi, conserverent leur dignité. S. Paul fut tué par le Duc de Guise, & de Rosne passa au service des Espagnols.

(*b*) C'étoient, outre le Cardinal de Bourbon, Archevêque de Rouen, les Evêques de Nantes, de Séez, de Digne, de Maillezais, de Chartres, du Mans & d'Angers avec René d'Aillon, nommé à l'Evêché de Bayeux, & Davy du Perron, nommé à celui d'Evreux. Les Curés de S. Eustache, de S. Sulpice, de S. Mery & de S. Gervais y assisterent aussi, malgré les défenses du Légat. *Voyez M. de Thou*, *Liv. CVII.*

blement de ses erreurs passées. Alors le Roi se mit à genoux, & protesta qu'il les abjuroit & les détestoit, & vouloit vivre & mourir Catholique dans l'Eglise Apostolique & Romaine, désirant de la protéger & défendre, au péril même de sa propre vie. Ensuite il lut à haute voix la profession de foi, qui lui fut présentée par écrit, & il entra dans l'Eglise, aux acclamations d'une multitude infinie de peuple, & au bruit continuel de l'artillerie. Prosterné à genoux devant le grand Autel, il récita les prieres que l'Archevêque lui dictoit, & se confessa ensuite au même Prélat : après quoi il alla s'asseoir sous un dais, où il entendit la Grande Messe célébrée par l'Evêque de Nantes. Cependant toute l'assemblée marquoit la plus vive (*a*) allégresse : après la Messe il retourna à son palais, à travers une foule (*b*) innombrable de peuple, qui faisoient retentir l'air des cris de *Vive-le-Roi.*

Les choses ayant pris un tour si différent, on donna dans les Etats de Paris réponse au Duc de Feria & aux autres Ambassadeurs Espagnols, après qu'on les eût introduit dans l'assemblée. Le Duc de Mayenne parla avec dignité, pour remercier Sa Majesté Catholique, tant des secours qu'elle avoit accordés aux Ligueurs, & de ceux qu'elle leur promettoit à l'avenir, que de l'honneur qu'elle avoit fait à sa Maison, en destinant pour époux à l'Infante, le Duc de Guise, son neveu. Il dit enfin aux Ambassadeurs, que, tout bien considéré, l'assemblée ne jugeoit pas la circonstance présente favorable, pour proceder à l'élection d'un Roi : mais qu'ils prioient Sa Majesté Catholique d'attendre quelqu'occasion plus avantageuse, & de leur continuer sa protection accoutumée, & les secours qu'il leur avoit promis.

(*a*) Les Mémoires du temps portent, que dans l'Eglise même de S. Denys, tandis que le Roi traversoit la foule, une vieille femme transportée de joie, se jetta au col de ce Prince, dont la bonté ne fut point choquée de ce mouvement peu respectueux, à la vérité, mais qui étoit une expression naïve de l'amour que lui portoient ses peuples.

(*b*) Malgré les conspirations qu'on avoit déja formées contre la vie du Roi, il se laissa ce jour là approcher par toutes sortes de personnes indifferemment, & la foule fut si grande dans la sale du festin, que les tables penserent en être renversées. *Voyez M. de Thou, Liv. CVII.*

Henri IV. 1593.

Lorſqu'on eut pris cette réſolution qui abbattit entiérement le courage des Eſpagnols, on délibéra dans les Etats ſur la concluſion de la trêve. Le Légat s'y oppoſa d'abord vivement, & menaça de ſortir du Royaume : mais enfin on l'appaiſa par les raiſons qu'on lui expoſa, & par l'offre qu'on lui fit, de faire recevoir par les Etats le Concile de Trente. Il conſentit donc à reſter à Paris, dans l'incertitude ſi ſon départ ſeroit agréé à Rome. Ainſi l'on conclut à Surêne une trêve générale pour tout le Royaume. Elle devoit durer les trois mois ſuivans d'Août, de Septembre & d'Octobre, & fut publiée par-tout, au grand contentement des peuples. Enſuite, le Duc de Mayenne voulant congédier honorablement l'aſſemblée des Etats, fit d'abord dreſſer l'acte d'acceptation du Concile; & dans une ſéance tenue le huit d'Août, il fit prêter ſerment aux Députés de perſévérer dans la Ligue, & de ne pas s'en départir, puis il leur ordonna de ſe raſſembler à Paris au mois d'Octobre ſuivant, pour y régler les affaires de l'Etat, conformément aux avis qu'on recevroit de Rome, & congédia enfin les Députés qui s'en retournerent bien volontiers chez eux.

Le Duc de Mayenne conſent à une trêve qui eſt conclue à Surene.

La trêve eſt acceptée par les deux partis.

Les Etats de la Ligue ſont congédiés de Paris.

Fin du Livre Treiziéme.

SOMMAIRE
DU XIV. LIVRE.

MOYENS employés par le Roi pour tirer plus d'avantages de sa conversion. Continuation de la trêve pendant les mois de Novembre & de Decembre. A peine est-elle expirée que la ville de Meaux se soumet la premiere de toutes à ce Prince. La Châtre en fait autant avec Bourges, & Villars avec le Havre-de-Grace & Rouen. Le Comte de Brissac, Gouverneur de Paris, fait son accommodement avec le Roi, qui est reçû dans cette Capitale sans désordre, & en chasse les Ambassadeurs & la garnison Espagnole. Le Légat sort de France. Plusieurs autres Villes se déclarent pour le Roi dans les différentes Provinces du Royaume. Le Duc de Nemours est fait prisonnier, & Lyon se rend. Le Duc de Mayenne fait un nouveau Traité avec les Espagnols, pour continuer la guerre, & s'abouche avec l'Archiduc Ernest d'Autriche, Gouverneur des Pays-Bas. Il entre en Picardie avec l'armée Espagnole & le Comte de Mansfeld. Le Roi assiege Laon. Le Duc de Mayenne & les Espagnols tentent de secourir cette Place. Après plusieurs combats, ils se retirent, & la ville se rend. Balagni se soumet au Roi avec Cambray. Amiens & d'autres villes de Picardie en font autant. Prise de Honfleur par le Duc de Montpensier. Divers combats en Bretagne, en Provence & en Dauphiné. Le Roi de retour à Paris, est blessé par un jeune homme d'un coup de couteau à la bouche dans ses propres appartemens. L'Assassin est arrêté, & avoue son crime. Il est condamné au supplice, & les Jésuites sont chassés du Royaume. Le Roi déclare la guerre à l'Espagne, & fait reprendre à Rome les négociations commencées pour obtenir du Pape son absolution. Le Maréchal de Biron, nommé Gouverneur de Bourgogne, commence la guerre avec succès dans cette Province. Il y prend Beaune, Autun & enfin Dijon, dont il assiege les Châteaux. Tremblecourt & d'Aussonville entrent

dans la Franche-Comté, qui appartenoit à l'Espagne. Ils y font le dégat, & prennent quelques Places. Le Connétable de Castille, Gouverneur de Milan, marche au secours de cette Province, & le Roi vient renforcer son armée, qui assiégeoit les Châteaux de Dijon. Combat de Fontaine Françoise, où les avantages sont partagés. Le Connétable repasse la Saone. Le Roi le poursuit, passe aussi cette riviere, & lui livre un second combat, qui ne décide de rien. Il revient au siege des Châteaux, qui se rendent, & consent à un accommodement avec le Duc de Mayenne. Entrée du Roi à Lion. Le Pape se détermine à donner la bénédiction au Roi. La Cérémonie s'en fait à Rome au grand contentement de tout le monde. La nouvelle en arrive à la Cour, où l'on en reçoit en même temps d'heureuses de Dauphiné & de Languedoc.





HISTOIRE
DES
GUERRES CIVILES
DE FRANCE.

LIVRE XIV.

HENRI IV. 1593.

Moyens employés par le Roi pour tirer plus d'avantages de sa Couronne.



A conversion du Roi étoit véritablement le remede le plus propre & le plus puissant que l'on pût appliquer aux maux qui déchiroient la France. Mais la trêve conclue si à propos, disposa encore plus favorablement les choses, & donna à ce remede si salutaire le temps convenable pour opérer. Les peuples de l'un & de l'autre parti ayant commencé à goûter la liberté & les avantages que produisoit la concorde, dans un temps où la recolte & la vendange leur rendoient encore ce bien plus

Henri IV. 1593.

précieux, en furent si charmés, qu'il fut ensuite aisé de les attirer, sans beaucoup de scrupule ni de répugnance à la paix qu'ils souhaitoient, & de les déterminer à se soumettre à leur Prince légitime. Incontinent après la conclusion de la trêve, la liberté du commerce fut rétablie entre ces hommes qui étoient non-seulement de la même nation, mais dont la plupart étoient encore étroitement unis par les liens du sang ou de l'amitié : de maniere que, bannissant les haines & les discordes, ou plûtôt les factions & les intérêts qui les avoient si long-temps divisés, chacun étoit au comble de la joye de se réunir avec ses compatriotes, de renouer l'ancienne amitié ou familiarité, & par des secours mutuels, de remédier aux besoins & aux calamités qu'avoient causé de si longues guerres. Dans les conversations fréquentes & amiables qu'ils lioient entre eux, chacun racontoit ses souffrances passées, détestoit les causes de ces funestes discordes, invectivoit contre les auteurs de ces maux si pernicieux, louoit & exaltoit les avantages qu'entraînent après elles la concorde & la paix : & comme dans ces mêmes entretiens la cause du Roi paroissoit beaucoup plus plausible, par les droits manifestes qu'il avoit à la Couronne, & parce que sa conversion avoit levé la plupart des scrupules de conscience ; le peuple écoutoit volontiers ce qu'on disoit en sa faveur, & les esprits panchoient à se ranger sous son obéissance, plûtôt que de s'acharner d'avantage à une guerre civile si ruineuse, pour contenter l'ambition du Duc de Mayenne, ou les vûes déclarées des Espagnols. Les Royalistes, en s'entretenant avec les Ligueurs, leur peignoient la clémence & l'humanité du Prince qu'ils servoient, la bonne foi avec laquelle il étoit revenu à la Foi Catholique, la familiarité & l'affabilité qu'il marquoit à tous ses partisans, sa valeur & son audace dans les combats, sa prudence & sa sagacité dans le Gouvernement, sa prosperité & son bonheur dans ses entreprises. Ils leur demandoient au contraire, s'ils n'avoient point encore reconnu l'ambition des Princes Lorrains, & les artifices des Espagnols. Ils leur reprochoient de faire la guerre aux vrais & aux bons François, en faveur des

anciens ennemis de la Nation, & de verser leur sang, pour établir la Monarchie Espagnole; sur les ruines & les débris de la France. Ils déploroient un aveuglement si funeste, & les conjuroient de ranimer leur ancien amour pour la partie, d'avoir compassion d'eux-mêmes, & de se soumettre à la clémence d'un Prince qui les attendoit à bras ouverts, pour les accueillir & les satisfaire.

Toutes ces insinuations faisoient de fortes impressions sur des esprits deja fatigués de la guerre, & abbatus par les malheurs continuels qu'ils avoient éprouvés. Le Roi qui ne négligeoit rien pour les gagner, recevoit avec une extrême bienveillance, & flattoit des plus hautes espérances tous ceux qui s'abouchoient avec lui. Il profita du prétexte que ses plus intimes confidens apportoient, de retourner dans leurs maisons, ou d'aller voir leurs amis, pour les distribuer habilement en divers endroits, où ils s'employoient adroitement à lui gagner les esprits. Le Duc de Mayenne entretenoit toujours des négociations, soit pour conclure la paix, soit pour prolonger la trêve. Sous ce prétexte, Sancy, le Comte de Schomberg & le Président de Thou s'étoient rendus à Paris, & pendant leur séjour en cette ville, ils tâcherent, par leur habileté & par la force de leur éloquence, de gagner au Roi le plus de partisans qu'il leur fut possible. L'Archevêque de Bourges s'étoit rendu dans cette ville, sous prétexte de visiter son Diocese, mais dans le fond pour entamer une négociation avec la Châtre, qu'on savoit être choqué de la conduite des Espagnols. Le Chancelier étoit allé dans l'Orléannois, sous prétexte de ses affaires particulieres. Le premier Président du Parlement de Rouen s'étoit transporté dans cette ville, pour y faire quelques ouvertures d'accommodement à l'Amiral de Villars, & le Roi, pour le même effet, se tenoit aux environs. Fleury, Beau-frere de Villeroi s'étoit rendu à Pontoise, pour y négocier avec lui : & les Evêques qui avoient assisté à l'abjuration du Roi, s'étoient séparés de côté & d'autre, pour attester la sincérité de sa conversion, & faire valoir les raisons, sur lesquelles ils s'étoient crûs autorisés à l'absoudre.

Le Duc de Nevers est nommé Ambassadeur à Rome.

C'est ainsi que les affaires du Roi avançoient dans le Royaume, tandis que Louis de Gonsague, Duc de Nevers, nommé Ambassadeur à Rome, faisoit de magnifiques préparatifs, pour se mettre en état d'aller aux pieds du Pape, lui rendre obéissance au nom du Roi, & lui demander la ratification de tout ce qui s'étoit déja fait. Le Roi avoit résolu d'y envoyer aussi avec lui Claude d'Angennes, Evêque du Mans, personnage estimé à la Cour de Rome, pour son érudition & son expérience, Jacques Davy du Perron, qu'il venoit de nommer à l'Evêché d'Evreux, Louis Seguier, Doyen du Chapitre de Paris, & Claude Gouin, Doyen de Beauvais, tous deux fameux Canonistes. Mais, comme le Duc de Nevers, tant à cause de son rang, que de sa mauvaise santé, ne pouvoit faire si promptement le voyage, le Roi dépêcha d'abord en poste Isaïe de la Clielle, avec des lettres très-soumises & très-respectueuses, où il rendoit compte au Pape de sa conversion, & l'informoit de l'Ambassade qu'il avoit destinée à aller lui demander sa bénédiction, & lui rendre l'obéissance qu'il lui devoit. Le Roi avoit jetté les yeux, par préférence, sur le Duc de Nevers, non-seulement comme sur un Prince très-estimé pour sa prudence, & distingué par ses dignités & sa réputation, mais encore, parce qu'étant Italien de naissance, il en parloit très-bien la langue, sans avoir besoin d'interprete, & avoit des liaisons étroites avec les Princes d'Italie, & avec la plupart des Cardinaux. Il le faisoit accompagner par (a) les quatre Ecclésiastiques dont nous avons parlé, afin que, par des raisons Canoniques & Théologiques, ils pussent exposer & soutenir ce qu'ils avoient fait eux-mêmes, en lui accordant l'absolution. Il avoit encore jugé à propos de les faire préceder par la Clielle; pour montrer le désir ardent qu'il avoit de captiver les bonnes graces du Pape, & parce qu'il regardoit la Clielle, comme capable, par son adresse & sa pénétration, de dis-

(a) Gouin & Seguier se dispenserent de faire le voyage de Rome, où le Duc de Nevers ne fut accompagné, que par l'Evêque du Mans & par du Perron.

poser

poser favorablement les choses, avant l'arrivée du Duc. c'est ainsi que le Roi conduisoit ses desseins : mais, d'un autre côté, son but n'étoit pas si fixe, ni les moyens d'y parvenir si assurés : la diversité, & souvent l'opposition des intérêts des Ligueurs empêchoient les affaires d'avancer d'un train égal.

Le Duc de Mayenne avoit fait entendre aux Royalistes, qu'il n'avoit accepté la trêve, que pour attendre le parti qu'on prendroit à Rome, & que la décision du Pape étoit le seul obstacle à la conclusion de la paix, & en conséquence, il continuoit à traiter, par l'entremise de Villeroi & du Président Jeannin, auxquels il joignit ensuite Bassompierre, pour montrer qu'il agissoit en tout de concert avec le Duc de Lorraine. Par l'organe de ces Agens, il négocioit avec chaleur les conditions d'un accommodement, & avoit promis d'envoyer à Rome le Cardinal de Joyeuse & le Baron de Senecey, pour prier le Pape d'agréer l'abjuration du Roi, & qu'on mît fin aux guerres civiles, par la reconnoissance que le Duc feroit de ce Prince, pour son légitime souverain. En posant ce premier article pour fondement, il songeoit cependant aux moyens d'assurer la Religion Catholique & les intérêts de sa Maison. Mais dans le fonds il pensoit bien différemment. Les espérances qu'il avoit conçues de monter sur le Trône, n'étoient pas entiérement éteintes dans son cœur. Il attribuoit toutes les traverses qu'il avoit éprouvées à la malignité des Ministres Espagnols, & non aux intentions du Roi Catholique. Il avoit promptement dépêché à la Cour d'Espagne Montpezat, son beau-fils, & Pelissier, un de ses confidens, pour regagner la confiance du Roi & du Conseil, tâcher de dissiper les défiances inspirées par les relations désavantageuses du Duc de Feria, & de Dom Diego d'Ibarra, & d'obtenir, qu'en élisant l'Infante Reine de France, on la donnât en mariage à un de ses fils : enfin, si le Roi y consentoit, de regler les conditions d'un traité, & d'obtenir les secours nécessaires pour achever l'entreprise. C'étoit pour cela qu'il avoit accepté la trêve, & en souhaittoit la prolongation, afin de donner à ses Agens le temps de né-

gocier cette affaire, & à la Cour d'Eſpagne celui de prendre ſes meſures. Au contraire, les Miniſtres Eſpagnols étoient plus déterminés que jamais à s'oppoſer à ſon élévation, bien aſſurés que, dès qu'il ſeroit parvenu à ſes fins, il oublieroit entiérement ce bienfait, & deviendroit le plus implacable ennemi de la Monarchie Eſpagnole. Auſſi continuoient-ils à combler d'honneurs, & à favoriſer le Duc de Guiſe, en le flattant du mariage de l'Infante. Le Duc de Feria & Dom Diego d'Ibarra complottoient même de lui faire déférer toute l'autorité dont le Duc de Mayenne étoit revêtu, & de ſe ſervir ainſi du neveu, pour opprimer l'oncle. La haine & la fureur les tranſporterent même juſqu'à penſer quelquefois à lui ôter la vie. Jean-Baptiſte Taxis & Dom Inigo de Mendozza, gens plus moderés, & qui, dans leurs jugemens, écoutoient moins la paſſion que la raiſon, s'y oppoſerent, & d'ailleurs le Duc de Guiſe, jeune Prince d'un caractere prudent & plein de droiture, n'y étoit pas diſpoſé. Outre qu'il ne vouloit point cabaler contre ſon oncle, il ſe ſentoit d'ailleurs peu accrédité & trop dépourvu de forces, pour prétendre l'emporter ſur la politique conſommée du Duc de Mayenne, & ſur l'autorité ſolidement affermie, dont il jouiſſoit dans ſon parti. Les Maréchaux de la Châtre, de Rône, (*a*) de S. Paul, anciens Confidens du feu Duc de Guiſe, entretenoient ſon fils dans cette ſage maniere de penſer. Ces Officiers qui devoient leur élévation au Duc de Mayenne, & qui connoiſſoient les artifices des Eſpagnols, diſſuadoient ſon neveu de ſe jetter dans ce précipice, en lui répréſentant qu'il n'avoit ni troupes ni argent, ni villes, ni Généraux à ſa diſpoſition : que les Eſpagnols eux-mêmes n'avoient pas de quoi payer leurs troupes : que l'armée du Comte Charles de Mansfeld étoit ruinée, & les affaires de Flandres en mauvais état, faute d'un Général capable de

(*a*) Ces deux derniers étoient trop fougueux & trop aveuglement livrés aux Eſpagnols, pour donner de ſi ſages conſeils au Duc de Guiſe. M. de Thou les attribue avec beaucoup de vraiſemblance au ſeul Maréchal de la Châtre, homme moderé, & qui même avoit oſé combattre ouvertement les vûes ambitieuſes des Eſpagnols dans les derniers Etats de Paris. *Voyez cet Hiſt. Liv. CVI.*

supporter un si pesant fardeau : qu'au contraire le Duc de Mayenne étoit maître de toutes les villes & places fortes du parti, qu'il jouissoit d'une autorité affermie de longue main sur les peuples, & d'une haute réputation de valeur & de prudence : que toutes les troupes Françoises étoient à sa disposition : que le Duc de Lorraine agissoit de concert avec lui : que les Ducs d'Aumale & d'Elbœuf étoient dévoués à ses volontés : que le Parlement étoit dans ses intérêts : & qu'enfin se laisser séduire par les instigations des Etrangers, c'étoit vouloir exposer sa propre fortune à une ruine certaine, pour servir la passion de deux Ministres mal intentionnés, qui jettoient feu & flamme, pour assouvir la haine assez mal fondée qu'ils avoient conçue contre le Duc. Ces réflexions jointes à l'épuisement & au peu de souplesse des Espagnols firent tant d'impression sur l'esprit du Duc de Guise, qu'il commença à se dégouter d'eux, sentant qu'ils le jouoient, par la chimerique espérance du mariage de l'Infante, & indigné de ce qu'ils prétendoient abuser de sa jeunesse, pour ruiner sa Maison.

Si le Cardinal Légat ne trempoit pas absolument dans les complots des Ambassadeurs d'Espagne contre le Duc de Mayenne, il étoit néanmoins mécontent de lui, parcequ'il avoit traversé l'élection de l'Infante & du Duc de Guise, projet dans lequel le Légat s'imaginoit avoir trouvé, d'une maniere à faire un honneur infini à sa prudence, le moyen de captiver entierement les bonnes graces du Roi d'Espagne en sauvant la Religion, en accablant le Roi de Navarre, & en l'excluant du trône : trois points qu'il se proposoit. Il pensoit aussi avoir trouvé dans le Duc de Guise, un sujet François, agréable au peuple, ce que le Pape lui recommandoit sur-tout dans ses instructions. Voyant alors son projet déconcerté, & la trêve conclue à dessein avec l'ennemi, il en ressentoit beaucoup de dépit & de chagrin. C'est pourquoi persistant toujours à persuader aux Ligueurs de ne faire aucun fond sur la conversion chimérique du Navarrois, (c'est ainsi que par mépris il appelloit encore le Roi) il s'efforçoit de les mettre d'accord, afin qu'ils songeassent à rassembler les Etats, & qu'on par-

Henri IV. 1593.

vint enfin à terminer l'affaire de la Royauté, c'eſt-à-dire; ſelon lui, la double élection de l'Infante & du Duc de Guiſe en qualité de Roi & de Reine de France. Il tâchoit auſſi d'inſpirer les mêmes ſentimens à Rome, par des lettres fréquentes, où ſa partialité n'éclatoit que trop; mais le Pape étoit d'une prudence trop conſommée, pour s'en rapporter aveuglément à ce que lui marquoit ſon Légat. Informé de tous les détails par les Ambaſſadeurs de Veniſe & de Toſcane, il n'approuvoit ni l'élection de l'Infante ni le mariage du Duc de Guiſe : au contraire, voyant que l'affaire par elle-même rencontroit tant de difficultés & d'obſtacles, il la jugeoit impoſſible & chimérique. Ainſi il ne ſe ſoucioit pas de ſe déclarer, & feignoit ſeulement d'y donner les mains, de peur d'indiſpoſer le Roi d'Eſpagne, avec lequel il ſentoit qu'il falloit être en bonne intelligence, pour ne pas précipiter dans quelque danger les affaires de l'Egliſe & de la Religion. Il auroit ſouhaité, dès le commencement, qu'on élût un des Princes de la Maiſon de Bourbon, qui fût vraiment Catholique, & avoit pris différentes voies, pour notifier ſes intentions à ſes Miniſtres. Il auroit jugé à propos qu'on mariât ce Prince à l'Infante, parceque l'élection d'un Prince du Sang auroit réunis en un ſeul corps tous les Catholiques de France, & que ſon alliance avec le Roi Catholique lui auroit aſſûré les ſecours d'Eſpagne, ſans que le Royaume riſquât de tomber entre les mains des Etrangers, ni que la Religion pût y être opprimée par les Huguenots. Par ces mêmes raiſons il déſapprouvoit l'élection du Duc de Guiſe, jugeant que les Catholiques du parti du Roi ne conſentiroient jamais à le reconnoître, ni à lui obéir, & que ce feroit le moyen d'éterniſer la guerre; que d'ailleurs Philippe II n'accorderoit jamais ſa fille à un Prince ſans finances, ſans partiſans, ſans troupes, au riſque de n'en faire jamais une Reine que de nom. D'ailleurs on prévoyoit qu'une élection ſi odieuſe aux François, ne feroit qu'augmenter le nombre des partiſans du Roi de Navarre & ſouleveroit en ſa faveur plus de Villes en un jour, qu'il n'en pourroit conquérir les armes à la main pendant toute

sa vie. Une seule chose le faisoit balancer, c'etoit le peu d'aptitude des Princes du Sang les plus proches de la Couronne. Le Cardinal de Bourbon avoit peu de génie, & étoit d'une mauvaise santé. Le Prince de Conti, par ses défauts naturels, étoit inhabile à la Couronne, & même impuissant, à ce qu'on publioit. Le Comte de Soissons ne manquoit ni d'esprit, ni de courage, mais les Catholiques n'osoient se fier à lui, à cause de sa passion violente pour la Princesse Catherine sœur du Roi, opiniâtrement attachée au Calvinisme. Le Duc de Montpensier, jeune Prince très-brave, étoit encore, par le sang, plus éloigné de la Couronne, que tous ceux dont on vient de parler. Ainsi dès que le Pape fut informé que le Roi étoit disposé à se soumettre à l'Eglise Catholique, il commença à pancher en sa faveur, parcequ'il regarda cette voie, comme la plus courte, pour calmer les troubles qui agitoient la France, & éloigner les dangers qui la menaçoient. Mais ce n'étoit pas une affaire à résoudre sans de mûres réflexions, tant pour s'assûrer de la sincérité de la conversion du Roi, de peur que sous la peau d'un agneau, il ne cachât la férocité d'un Lyon, que parcequ'on ignoroit de quelle maniere les François prendroient ce changement. Il falloit donc y penser sérieusement, & s'assûrer, par tous les moyens possibles, que ce n'étoit pas par feinte, mais de bonne foi, que le Roi avoit fait abjuration, & que les peuples étoient disposés à se soumettre à lui. En effet, si le Roi avoit simulé sa conversion par de simples vûes de politique, la Religion auroit couru un danger évident. Et si les peuples n'eussent pas voulu le reconnoître, la gloire du Pape ne couroit guéres moins de risque, par sa précipitation à approuver l'abjuration d'un hérétique relaps, avec moins de précaution, que n'en auroit marqué le peuple même. D'ailleurs le Pape étoit arrêté, par les égards qu'il devoit au Roi d'Espagne. Ce Prince étoit depuis long-temps en possession du titre de Défenseur de la Foi Catholique & de Protecteur du St. Siége, & il l'avoit suffisamment justifié, par les grandes dépenses qu'il avoit faites, & les armées qu'il avoit employées pour conserver

HENRI IV. 1593.

la Religion en France. Toutes ces considerations demandoient que, dans une affaire de cette importance, on procédât avec beaucoup d'adresse, qu'on temporisât, & qu'on agît avec toute la maturité nécessaire. En effet, il étoit certain que les troupes auxiliaires de Philippe avoient arrêté le cours des victoires du Roi, tandis qu'il persistoit opiniâtrement dans le Calvinisme, & qu'ainsi l'on devoit de la reconnoissance au Roi d'Espagne, pour avoir conservé l'Eglise Gallicane, & garder bien des mesures, pour ne pas établir sur le trône de France un ennemi ulceré & puissant, capable de troubler le Roi Catholique dans la possession de ses Etats. Ces raisons avoient déterminé le Pape à ne pas céder du premier coup, mais à se regler sur les événemens. Néanmoins, pour commencer à parvenir à son but principal, il jugea à propos de donner quelque rayon d'esperance à ceux qui négocioient secretement à Rome de la part du Roi, qu'on n'y nommoit encore que le Roi de Navarre.

Jacques Sannezio, homme né de bas lieu, dans un Château de la Marche d'Ancône, étoit attaché au Pape, & à la tête de la maison du Cardinal Pierre Aldobrandin neveu de Sa Sainteté. Il avoit été long-temps auprès du pere du Cardinal, en qualité d'homme de Lettres, tandis qu'Aldobrandin fréquentoit le tribunal de la Rote. C'étoit un homme d'une extrême fidelité, d'un esprit qui n'étoit pas trop pénétrant, mais discret, & sur qui rouloient toutes les affaires de la maison du Cardinal. Arnaud d'Ossat, né à Auch en Gascogne, de parens pauvres & obscurs, avoit fait connoissance avec Sannezio, & s'entretenoit souvent avec lui. D'Ossat avoit beaucoup de génie & des mœurs très reglées. Ayant suivi à Rome Paul de Foix Ambassadeur du Roi de France, il s'étoit ensuite attaché au Cardinal d'Est. A une érudition & une éloquence singulieres il avoit joint, par un usage de plusieurs années, la connoissance & l'expérience de la Cour de Rome. Comme il étoit simple particulier, & accoûtumé depuis long-temps à paroître dans cette Cour, sans conséquence : la Reine veuve de Henri III l'employoit pour obte-

nir des graces ſpirituelles, telles que des érections de Monaſteres, des conceſſions d'Indulgences & d'autres choſes ſemblables, en ſorte que ſans affecter de traiter de grandes affaires, il pouvoit dans un coin de l'antichambre négocier avec Sannezio, ſous prétexte de converſation. Le Pape, qui, ſans s'arrêter aux apparences, vouloit conduire ſecretement cette affaire, donna ordre à Sannezio de traiter, comme de ſon chef, des affaires du Roi, avec ce François ſon ami, qu'il connoiſſoit bien pour l'homme qu'il déſiroit y employer. Cette négociation ainſi entamée en ſecret, ſe continua avec tant de chaleur, qu'à l'arrivée de la Clielle, on s'étoit déja porté pluſieurs paroles de part & d'autre. La Clielle étoit arrivé à Rome avec des Lettres du Roi, pour Séraphin Olivier Auditeur de Rote. Ce Prélat originairement François avoit toujours eû la confiance de la Cour de France, & ſouhaittoit d'appuyer les intérêts du Roi; il ſentoit néanmoins qu'il étoit très-difficile, non-ſeulement d'obtenir une audience du Pape, pour la Clielle, ainſi que celui-ci le déſiroit, mais encore de pouvoir traiter, en aucune maniere, de l'affaire principale. Cependant, comme il étoit d'un caractere doux & liant, reſervé, affable dans ſes diſcours, & agréable à toute la Cour, au Pape même, il alla à l'audience du Pontife, ſous prétexte d'autres affaires, parvint enfin à lui parler de celle-ci, & voulut même lui préſenter la lettre que le Roi écrivoit à Sa Sainteté. Clément frappé du diſcours inattendu de Séraphin, ſoit qu'il voulût continuer de diſſimuler, ſoit qu'il fût fâché de ſe voir, comme forcé, de communiquer ſon deſſein à d'autres qu'à ceux qu'il avoit choiſis, témoigna la plus vive indignation, & auroit rompu tout à coup le fil de la négociation, ſi l'Auditeur de Rote la prenant tantôt ſérieuſement, & tantôt la tournant en plaiſanterie, ne l'eût appaiſé, en lui diſant enfin qu'il n'y avoit pas juſqu'au Démon à qui l'on ne dût accorder audience, ſi on le croyoit capable de ſe convertir. Le Pape tournant également la choſe en badinage, plaiſanta long-temps avec Séraphin, qui le preſſoit toujours de prendre une réſolution, & d'accorder une audience à la Chielle, non en qua-

Henri IV. 1593.

lité d'Agent du Roi, mais comme à un simple Gentilhomme, dont, pour sa propre satisfaction, il pourroit apprendre plusieurs particularités intéressantes. Le Pape lui répondit qu'il y penseroit. Le soir même il fit dire à d'Ossat par Sannezio, de s'aboucher avec le Gentilhomme arrivé de France, & de lui donner bonne esperance de l'affaire dont il étoit chargé, en l'avertissant, mais comme de son chef, de ne pas se rebuter de toutes les difficultés qu'il pourroit rencontrer.

La nuit suivante, Silvio Antoniani, premier Camerier du Pape, se rendit chez Séraphin, & ayant fait monter la Clielle seul dans son carosse, il le conduisit, par un escalier dérobé, dans la chambre du Pape, auquel la Clielle exposa que le Roi de France l'avoit envoyé aux pieds de Sa Sainteté, pour lui présenter les Lettres qu'il tenoit en main. Le Pape l'interrompant, éclata en paroles pleines de colere, se plaignant qu'on l'avoit trompé, qu'il avoit crû recevoir un Gentilhomme particulier, & non l'Agent d'un hérétique, relaps & excommunié, & il lui commanda de se retirer. La Clielle, sans se déconcerter, suivant l'avis qu'il avoit reçû, reprit son discours en termes soumis & respectueux, & dit qu'au moins il laisseroit à Sa Sainteté les Lettres du Roi son Maître, & les instructions, par écrit, dont il l'avoit chargé. Le Pape lui répondit, d'un air courroucé, qu'il les remportât où il voudroit. Mais la Clielle les posa sur une petite table, & après avoir baisé les pieds de Sa Sainteté, il fut reconduit dans l'endroit où on l'avoit pris. Le lendemain il reçut ordre de s'aboucher avec le Cardinal Tolet, qui, après l'avoir entretenu très-long-temps à trois reprises, conclut toujours que le Pape ne pouvoit se rendre aux instances du Roi, parce que ce Prince ayant autrefois envoyé, pour pareil sujet, des Députés au Saint Siége, n'avoit pas laissé que de retomber dans l'hérésie. Ce Cardinal s'informa en détail de la situation des affaires du Roi, & de l'état de celles de France, & laissa la chose encore indécise. Mais la nuit qui précéda le départ de la Clielle, on lui fit communiquer, en grand secret, par d'Ossat, cette résolution; qu'avant

qu'avant tout, le Roi se montrât véritablement converti, & donnât des marques qu'il étoit sincérement Catholique, parce qu'encore que le Pape fût résolu de rebuter le Duc de Nevers, pour tranquilliser sa propre conscience, & éprouver la constance du Roi, ce Prince, avec le temps, obtiendroit néanmoins ce qu'il désiroit. La Clielle reprit la route de France chargé de ce résultat, sans en avoir même fait part à Séraphin, parce que le Pape voulut persuader à tout le monde, qu'il étoit très-éloigné d'approuver l'abjuration du Roi, dans laquelle la plus grande partie de la Cour de Rome, pensoit qu'on n'avoit pas assez ménagé l'honneur du Souverain Pontife, & qu'un petit nombre de Prélats avoient osé s'arroger un droit, qui n'étoit réservé qu'au Saint Siége. Aussi divers Auteurs composerent & firent imprimer (*a*) des ouvrages, où ils soutenoient qu'on ne pouvoit admettre pour Souverain d'un Royaume Catholique, un hérétique, relaps & déclaré plusieurs fois excommunié, & que la résolution prise par les Evêques de France, de lui accorder l'absolution, étoit schismatique, & devoit être censurée par le Tribunal du Saint Office, ou de l'Inquisition. Arnaud d'Ossat répondit à ces ouvrages, & montra par plusieurs raisons, tirées des Canons & des Saints Peres, & par diverses réflexions pieuses & chrétiennes, que non-seulement le Pape pouvoit, mais devoit même absolument approuver la conversion du Roi, & recevoir sa soumission à l'Eglise Catholique. Quoiqu'on ne trouvât rien dans son ouvrage qui ne fût évidemment Catholique, & qu'il eût écrit avec toute la bienséance & la modération possibles; il ne put cependant obtenir la permission de le faire imprimer, & se contenta d'en communiquer quelques copies aux per-

(*a*) Entre autres, un Espagnol nommé Gonzalez Ponce de Leon, Camerier du Pape, assez habile, fit alors paroître un Traité de la discipline Ecclésiastique, où il soûtint qu'un Relaps ne pouvoit être absous & reconnu Roi même par l'autorité du S. Siege. Ce fut principalement à cet écrit, qu'Arnaud d'Ossat fit une réponse solide, & dont on peut voir la plus grande partie dans M. de Thou, *Liv. CVII.*

Henri IV. 1593.

ſonnes judicieuſes. Le Pape, loin de blâmer cette conduite, l'approuva ſous main, n'étant pas fâché qu'on apprivoiſât inſenſiblement les oreilles à entendre la doctrine que ſoûtenoit d'Oſſat.

Le Légat penſoit bien différemment. Prévenu plus que jamais, en faveur de l'élection propoſée par les Eſpagnols, il n'étoit occupé qu'à dreſſer toutes les machines néceſſaires pour faire réuſſir ce projet. En conſéquence, outre pluſieurs Lettres très-longues & divers Mémoires très-détaillés, qu'il adreſſa au Pape & à quelques Cardinaux, il avoit enfin dépêché â Rome Pierre-François Montorio, pour donner des inſtructions plus exactes, & traverſer l'Ambaſſade que le Roi devoit y envoyer. Mais ce trait de politique, dont il comptoit adroitement tirer avantage, fit un très-grand tort à ſon projet. Montorio tomba malade à Lyon, & prit le parti d'envoyer ſes inſtructions en poſte à Rome, afin qu'elles pûſſent y arriver avant le Duc de Nevers. Ces inſtructions du Légat portoient, qu'il étoit d'avis qu'on imaginât quelque moyen, tel qu'on le jugeroit à propos, pour amuſer le Duc de Nevers, & traîner l'affaire en longueur, juſqu'à ce qu'on pût connoître ſi, après l'expiration de la treve, les Eſpagnols étoient en état de faire terminer l'élection, & s'ils avoient des forces ſuffiſantes pour la ſoutenir, tandis qu'on tiendroit en balance le Roi de Navarre, afin de l'empêcher de faire ſes préparatifs de guerre, avec ſon activité ordinaire. Cette idée ſervit enſuite de prétexte au Pape pour recevoir le Duc de Nevers. Celui-ci ſe rendit à Langres & prit la route d'Italie, par la Suiſſe & le païs des Griſons. Lorſqu'il fut arrivé à Poſchiavo, ville de la Valteline, il rencontra le Pere Antoine Poſſevin, Jéſuite, que le Pape lui envoyoit, pour lui ſignifier que, quoiqu'il fût charmé du bruit qui couroit de l'abjuration du Roi de Navarre, il ne pouvoit cependant recevoir d'Ambaſſade en ſon nom, comme Roi de France, puiſqu'il ne le reconnoiſſoit pas en cette qualité, & qu'ainſi il pouvoit ſe diſpenſer de venir à Rome.

Le Duc, quoique très-inquiet, ne perdit pas abſolument

courage, il passa outre, mais sans prendre en droiture le chemin de Rome, il se rendit à Mantoue d'où il dépêcha au Pape le même Possevin, tâchant, par diverses raisons qu'il lui écrivit, ainsi qu'aux Cardinaux ses neveux, d'obtenir la permission d'exécuter sa commission. Le Marquis de Pisani, le Cardinal de Gondy & de Maisse, Ambassadeurs du Roi à Venise, se rendirent auprès de lui, écrivirent & négocierent, de concert, plusieurs choses, qui furent appuyées à Rome par les Ambassadeurs de Venise & de Toscane, & même par les bons offices du Cardinal Tolet. Le Pape profitant de l'avis du Légat pour colorer son intention cachée, montra cet article de l'instruction de Montorio au Duc de Sessa même, Ambassadeur d'Espagne & à plusieurs Cardinaux attachés à cette Couronne, & feignit de céder à cette considération, & de ne vouloir pas entierement refuser le Duc de Nevers. Envain le Duc de Sessa & les Cardinaux de la Faction Espagnole, s'y opposerent vivement, en l'assûrant qu'à l'expiration de la tréve, le Roi Catholique auroit sur pied des forces capables de soutenir l'élection proposée aux Etats, d'une maniere propre à satisfaire entierement les Ligueurs; le Pape prit néanmoins un milieu. Ce fut d'admettre & d'écouter le Duc de Nevers, non comme Ambassadeur du Roi de France, mais en qualité de Prince Italien & Catholique. En conséquence, il envoya Possevin à Mantoue, pour lui communiquer cette derniere résolution, & l'avertir de venir sans éclat & avec peu de suite, afin de passer plutôt pour un particulier, que pour un Ambassadeur. Le Duc peu content de ce procédé, augura, de ces commencemens, que son Ambassade n'auroit pas une issue fort heureuse; néanmoins il résolut de passer outre, tant pour ne pas s'éloigner de l'avis du Sénat de Venise & des autres Princes affectionnés au Roi, que pour tenter les dernieres ressources dans une affaire d'une si extrême importance.

Dans le même-temps, outre les divisions ordinaires, il étoit arrivé en France un nouvel embarras pour la Ligue: la Ville de Lyon avoit pris tout-à-coup les armes contre

Henri IV. 1593.

le Duc de Nemours, son Gouverneur, & l'avoit même mis en prison dans le Château de Pierre-Encise. Ce Prince très-brave, mais d'un caractere altier & impérieux, avoit quitté Paris enorgueilli du siége qu'il y avoit soutenu, & s'étant rendu dans son Gouvernement de Lyon, il avoit commencé à former le dessein de s'en faire une Souveraineté, avec le Beaujolois & le Forêt, qui ne formoient qu'un seul & même Gouvernement avec le Lyonnois, & d'y joindre toutes les autres Villes & les Païs dont il pourroit s'emparer. Comme le Marquis de Saint Sorlin son frere, avoit le Gouvernement de Dauphiné, il prétendoit encore réunir cette Province à son petit Etat, & en confinant, par ce moyen, avec ceux du Duc de Savoye, de la Maison duquel sa famille descendoit, il espéroit s'appuyer de son secours. Mais sachant que la Noblesse & le peuple ne consentiroient jamais à se séparer de la Couronne de France, pour se soumettre à sa domination, il avoit depuis long-temps préparé sourdement tous les moyens propres à faire réussir son projet par la force. Pour cet effet, il avoit chassé de Lyon, sous divers prétextes, les principaux Bourgeois, & en exposant les Gentilhommes à des dangers évidens, il étoit ravi de voir périr, par ces moyens, la plûpart de ceux qui pouvoient s'opposer à ses desseins. Non content de cela, il avoit, en diverses occasions, fait construire un grand nombre de Citadelles & de Forts, qui tenoient Lyon renfermé comme dans un cercle. Il avoit d'abord commencé à en élever à Toissé, à Belleville & à Tisy, ensuite à Charlieu, à S. Bonnet, à Montbrison, à Virieu, à Condrieu, à Vienne & à Pipet. Enfin, pour achever de bloquer cette Ville, il étoit en marché, avec Saint Julien, pour acheter, moyennant cinquante mille écus, le Bourg de Quirieu, afin d'y bâtir de même une Citadelle ; & passant de la circonférence au centre, il vouloit relever celle de Lyon, détruite depuis long-temps, & en montroit déja ces plans & l'emplacement. Il avoit mis, dans toutes ces Forteresses, des garnisons d'Infanterie & de Cavalerie, entiérement dévouées à ses volontés, & ne pouvant les entretenir à ses dépens, il

pourvoyoit à leur subsistance par ses extorsions sur le peuple, & en leur accordant la licence funeste de piller & de ruiner le païs. Il ajoûtoit, à ces procédés, des démonstrations qui ne les démentoient pas, étant toujours accompagné d'une nombreuse suite d'Etrangers, méprisant & foulant, pour ainsi dire, aux pieds la Noblesse du païs; & dans les actes publics il ne prenoit plus le titre de Gouverneur, mais simplement de Duc de Nemours, comme s'il eût été Souverain.

Revolte de Lyon.

Cependant le temps de l'assemblée des Etats à Paris arriva. Quoiqu'il y eût été invité, il ne daigna ni s'y trouver (*a*) ni y envoyer, parlant toujours peu avantageusement de l'autorité du Duc de Mayenne, son frere uterin. Après la conclusion de la treve, il déclara qu'il l'observeroit avec les Royalistes, sans vouloir congédier la moindre partie de ses troupes, au contraire, il en leva & prit à sa solde de nouvelles de jour en jour, opprimant beaucoup plus le païs pendant la suspension d'armes, qu'il n'avoit fait durant le feu de la guerre. Les principaux & le peuple de Lyon révoltés de tous ces procédés, résolurent de s'en plaindre au Duc de Mayenne, qui, tant pour soulager la Ville que pour sa propre réputation, crut qu'il falloit s'opposer aux vûes ambitieuses de son frere. C'est pourquoi, sous prétexte de vouloir envoyer l'Archevêque de Lyon à Rome avec le Cardinal de Joyeuse, il le fit passer dans cette Ville, & le chargea de défendre la liberté du peuple, & de l'informer exactement de tout ce qui se passeroit, afin d'y mettre ordre à propos. Ce remede ne servit qu'à faire éclater plus promptement le mal. Le Duc de Nemours, qui étoit en mauvaise intelligence avec l'Archevêque, voyant que les Bourgeois s'adressoient tu-

(*a*) Le Duc de Nemours, emporté par une ambition demesurée, avoit envoyé le Baron de Thenissay à Paris durant la tenue des Etats, pour conférer avec le Duc de Mayenne son frere uterin. Il lui avoit fait offrir ses services, pour lui procurer les suffrages des Députés des Provinces; mais en même temps il avoit demandé que, s'il croyoit que les Espagnols ne consentissent point à son élection, il l'aidât à son tour (lui Duc de Nemours) à obtenir une place qu'il ne pouvoit occuper lui-même. *De Thou, Liv. CVI.*

multueusement à ce Prélat, pensa à faire entrer dans la Ville quelques Compagnies de soldats, soit pour sa propre sûreté, soit pour tenir en bride le peuple déja à demi mutiné. Les Lyonnois en eurent avis, & la renommée, suivant l'ordinaire, ne manquant pas de grossir le bruit, ils se souleverent tout à fait, & ayant pris les armes, ils pousserent des barricades de rue en rue, & enfermerent le Duc dans un coin de la Ville.

Dans cette extrémité, il vouloit s'aboucher avec l'Archevêque, à qui auparavant il n'avoit pas daigné faire une visite, mais son dessein échoua. L'Archevêque, qui ne faisoit pas plus de cas de ses promesses & de ses complimens, qu'il sentoit extorqués par la nécessité, continua d'exhorter le peuple à défendre sa liberté, & lui prescrivit la maniere de se conduire. Les barricades furent redoublées, & un plus grand nombre de gens ayant encore pris les armes, les Magistrats du Conseil de Ville allerent à main armée trouver le Duc, & lui dire que, pour dérober sa personne à la fureur du peuple, & pour sauver la Ville, qui couroit risque d'être saccagée, ils prétendoient qu'il se retirât au Château de Pierre-Encise. Le Duc, qui ne pouvoit résister, fut obligé de s'y laisser conduire, & on l'y renferma sous bonne garde. Les principaux de la Ville assemblerent le Conseil, & firent un Décret par lequel ils privoient du Gouvernement le Duc & le Marquis son frere, dont néanmoins ils convenoient n'avoir jamais reçû aucun tort, & nommerent l'Archevêque Gouverneur : charge qui lui fut confirmée par le Duc de Mayenne. La nouvelle de cet événement jetta le trouble à Paris dans les esprits. Les Ministres Espagnols se plaignirent d'avoir perdu un des principaux appuis de leur puissance. Madame de Nemours, sur-tout, fut inconsolable du danger que couroit son fils, & de la perte qu'il venoit de faire. Plusieurs se persuaderent que tout le mal venoit du Duc de Mayenne, qui avoit voulu non-seulement abaisser l'orgueil de son frere, qui s'étoit soustrait à son obéissance, mais encore avoit tâché de s'emparer de Lyon pour le joindre à son Gouvernement de Bourgogne, & en demeurer maî-

Le Duc de Nemours est fait prisonnier.

tre à tout événement : personne n'ignorant que dans les négociations entamées, soit avec le Roi, soit avec les Ambassadeurs d'Espagne, il avoit demandé qu'on lui accordât ces deux Gouvernemens réunis. Ainsi, quoiqu'il s'efforçât de marquer du mécontentement & du dépit du malheur arrivé à son frere, personne n'en croyoit rien, sur-tout en voyant que, loin de travailler réellement à le faire mettre en liberté, quoiqu'il en parlât beaucoup, il avoit encore confirmé à l'Archevêque l'autorité de Gouverneur, que les Lyonnois lui avoient déférée.

Cette division fit naître de nouveaux troubles, & changea la face des affaires qui paroissoient néanmoins vers ce temps-là devoir prendre un tour favorable. Le Duc de Mayenne s'étoit enfin réuni & accordé avec le Duc de Guise, leurs amis communs leur ayant fait appercevoir que leur discorde les perdroit tous deux. Ainsi le Duc de Mayenne, pour se laver du reproche de traverser l'élévation de son neveu, & le Duc de Guise, de peur de paroître méconnoissant des travaux de son oncle, pour le soutien du parti, convinrent mutuellement, que, si le Duc de Mayenne trouvoit moyen d'obtenir la Couronne pour lui-même, le Duc de Guise demeureroit uni avec lui, & l'aideroit de toutes ses forces, & qu'en cas que le Duc de Mayenne ne pût l'obtenir, ni pour lui, ni pour un de ses fils, il seroit reciproquement obligé d'aider le Duc de Guise à monter sur le Trône, soit par le mariage de l'Infante, soit par quelqu'autre moyen. Cet accommodement déplut fort au Duc de Feria & à Dom Diego d'Ibarra, qui se voyoient privés de l'instrument propre à donner de l'ombrage au Duc de Mayenne, & même à ruiner & renverser son autorité, quand l'occasion s'en présenteroit. Néanmoins Jean-Baptiste Taxis étant revenu de Flandres, où il avoit fait un voyage, pour s'aboucher avec Dom Pedro Henriqués de Tolede, Comte de Fuentes, qui gouvernoit les Païs-Bas par *interim*, jusqu'à l'arrivée de l'Archiduc Ernest, on commença à négocier, pour se remettre en bonne intelligence avec le Duc de Mayenne. C'étoit le sentiment de Fuentes, qui s'appercevoit parfaitement; que, sans l'agrément &

Henri IV. 1593.

l'appui du Duc, tous les autres efforts feroient inutiles, & quoique les Ambaffadeurs, qui étoient demeurés à Paris, fe plaigniffent qu'il les avoit trompés & maltraités, le Comte jugeoit néanmoins qu'il n'étoit pas temps de s'en vanger, mais qu'il falloit agir avec flegme & diffimulation, puifqu'ils avoient vû par expérience, que les Principaux Membres des Etats ne vouloient dépendre que de l'autorité & de la volonté du Duc de Mayenne.

On commença donc à négocier à l'arrivée de Taxis, & le Légat interpofa fes bons offices, malgré fon penchant déclaré pour le Duc de Guife, mais il ne vouloit pas s'écarter des volontés du Roi d'Efpagne, non-feulement à caufe de fon ancien attachement, mais encore parce que dans la circonftance préfente, il n'eût pû rompre la bonne intelligence, ni négliger l'amitié de ce Prince, fans mettre en danger la Religion. Taxis informa d'abord le Duc des favorables difpofitions du Comte de Fuentes, enfuite il blâma la mauvaife conduite de fes Collegues, & enfin il infinua, en prenant des détours, mais fans l'affurer pofitivement, que le Roi Catholique confentiroit à donner l'Infante en mariage à quelqu'un des fils du Duc de Mayenne, pourvû qu'on convint du refte. Ces ouvertures furent appuyées par la conduite des autres Ambaffadeurs, & du Légat même, qui commencerent à marquer plus d'égards pour l'autorité & la perfonne du Duc : enforte qu'il fut aifé de lui perfuader, qu'on avoit reçû de nouveaux ordres d'Efpagne en fa faveur, comme il étoit vrai. En effet, le Roi d'Efpagne déterminé à procurer l'élection de l'Infante, quelqu'époux qu'on pût lui donner, avoit imaginé, que, tant que le Duc de Mayenne perfifteroit à prétendre à la Couronne, pour fes defcendans, il falloit lui accorder les conditions les plus avantageufes, pour le mettre dans les intérêts de l'Efpagne. Le plus grand obftacle étoit le mauvais état auquel fe trouvoient réduites les affaires de ce Prince : l'épuifement de fes finances ne lui permettoit pas de faire les grands préparatifs néceffaires pour foutenir une fi vafte entreprife, jufques-là que les Banquiers ne vouloient plus accepter fes lettres de change, & que les Genois,

auxquels il devoit plusieurs millions, refusoient de lui prêter de nouveau : cependant ses Ministres faisoient tous leurs efforts, pour déguiser cette foiblesse, & continuoient d'assurer, qu'à l'expiration de la trêve, douze mille fantassins & trois mille chevaux seroient prêts à entrer sur les frontieres de Picardie : qu'on compteroit au Duc de Mayenne cent mille écus par mois, pour entretenir un pareil nombre de troupes Françoises, & pour l'en mieux persuader, ils s'efforcerent de lui faire compter dès-lors vingt mille écus, & lui donnerent des lettres de change pour soixante mille autres, à compter sur ce qui lui étoit dû, tâchant dans toutes les rencontres, de l'appaiser, & de le flatter de plus en plus, par de nouvelles esperances.

Cette réconciliation avec les Espagnols, & la convention arrêtée entre les Ducs de Mayenne & de Guise, engagerent le premier à rompre la négociation entamée, depuis quelques jours, avec les Députés du Roi, & à laquelle Villeroi & le Président Jeannin s'étoient employés avec beaucoup de chaleur. On n'avoit néanmoins encore rien conclu, parce que le Roi étoit entré en défiance que le Duc de Mayenne ne traitât artificieusement, & sans intention de rien terminer. Il avoit conçû ce soupçon sur certaines lettres que le Légat adressoit au Pape, & qu'on avoit interceptées. Le Légat y disoit beaucoup de mal du Duc de Mayenne, dont il prétendoit que l'ambition & la malignité avoient empêché l'élection de l'Infante & du Duc de Guise : néanmoins il assuroit ensuite qu'il l'avoit si fortement fixé dans le parti, que jamais il ne conclueroit d'accommodement avec le Roi de Navarre, & qu'il en avoit tiré en secret un serment par écrit, signé de lui, des Ducs d'Aumale & d'Elbœuf, du Comte de Brissac, des Maréchaux de Rône & de S. Paul, & de plusieurs autres des Principaux Ligueurs, comme il le prouvoit par une copie jointe à ces lettres. Aussi Villeroi ayant été trouver le Roi, pour traiter de la paix, ce Prince se contenta de lui montrer ces lettres & cet écrit, dont il lui donna même copie, pour en faire part au Duc de Mayenne, qui, ne pouvant nier qu'il n'eût fait ce serment, s'en excusa, en

Henri IV. 1593.

disant qu'il avoit toujours eû intention de conclure la paix, sous la réserve du consentement du Pape, dont l'approbation le releveroit sur le champ de son serment. La conviction même de tout ce que le Légat écrivoit à son désavantage, ne le détourna point de son dessein, imaginant que c'étoit un reste des anciennes préventions du Légat, & que les nouveaux ordres d'Espagne avoient tout changé. Ainsi, ne songeant plus qu'à s'unir plus étroitement avec les Ambassadeurs du Roi Catholique, au lieu de traiter de la paix avec le Roi, il demanda la prolongation de la trêve, afin de donner aux choses le temps de venir à maturité. Il l'obtint aisément, pour les mois de Novembre & de Décembre, parce que le Roi, avant que de se mettre en campagne, désiroit savoir quelle seroit l'issue de l'Ambassade du Duc de Nevers, & quelle résolution prendroit le Pape.

Mais ce nouvel accord du Duc de Mayenne avec les Espagnols, ne fit que rendre le souverain Pontife plus inflexible aux prieres du Roi. Il ne pouvoit se résoudre à approuver l'abjuration de ce Prince, tandis qu'il craignoit que les Ligueurs de France ne désaprouvassent eux-mêmes son jugement, & ne voulussent continuer la guerre, avec l'appui des Espagnols. Il croyoit, pour l'honneur du S. Siége, pour la sûreté de la Religion, & pour la satisfaction du public, devoir être le plus reservé, le plus ferme, & pour ainsi dire, le dernier à approuver la conversion du Roi, de peur qu'on imputât à sa crédulité & à sa facilité les maux qui pouvoient résulter de l'établissement d'un Roi mal affermi dans la Religion qu'il avoit nouvellement embrassée. Ainsi, comme le Duc de Nevers approchoit de Rome, il lui dépêcha Possevin, pour lui signifier qu'il ne vouloit pas qu'il demeurât plus de dix jours dans cette ville, & qu'il avoit défendu à tous les Cardinaux de le voir & de conférer avec lui. Le Duc trouva ce procedé très dur. Il résolut néanmoins d'aller jusqu'au bout, & crut que tout cela n'étoit que simagrée, pour faire acheter plus cher la grace qu'on sollicitoit. Il avança toujours, & entra sans éclat dans Rome, le 20 de Novembre par la porte *del Borgo*.

Dès le ſoir même il fut admis en particulier à baiſer les pieds du Pape, & dans cette premiere audience, il lui demanda ſeulement la grace de prolonger le terme de dix jours, qui étoit trop court, pour traiter une affaire de cette importance, & la permiſſion de faire viſite aux Cardinaux, & de leur préſenter les lettres qu'il avoit à leur rendre, de la part du Roi. Il s'offrit d'ailleurs à traiter cette affaire en préſence des Ambaſſadeurs d'Eſpagne & des Agens du Duc de Mayenne, & à les convaincre, qu'on ne pouvoit ſe diſpenſer d'admettre l'abjuration du Roi de France, qui en qualité de ſuppliant & de nouveau converti, vouloit rentrer dans le ſein de l'Egliſe. Le Pape lui répondit ſimplement qu'il en conféreroit avec les Cardinaux, & formeroit ſa réſolution ſur leurs avis:

Dans les audiences ſuivantes le Duc, par la force de ſes raiſons & de ſon éloquence, tâcha de perſuader d'abord au Pape, qu'en qualité de Souverain Pontife & de Vicaire de Jeſus-Chriſt, il ne pouvoit rejetter un Monarque, qui, vraiment converti, revenoit au ſein de l'Egliſe; en ſecond lieu, qu'en qualité de Prince prudent & expérimenté, il ne devoit pas refuſer la ſoumiſſion du parti le plus fort & le plus puiſſant, & enfin, qu'en qualité de Protecteur de la liberté publique, il ne devoit pas ſouffrir que par la continuation d'une guerre ruineuſe & déſeſperée, le Royaume de France courût riſque de ſe diviſer & de ſe démembrer, en expoſant évidemment la liberté de tous les Princes Chrétiens, & en particulier celle du St. Siége. Il s'étendit ſur le premier point, par l'autorité de l'Ecrirure & par pluſieurs exemples & autorités de la primitive Egliſe & des Peres; mais ſentant que ce n'étoit pas-là le nœud principal de la difficulté, il appuya davantage ſur les deux autres objets, & crût s'appercevoir que le Pape ne montroit tant d'inflexibilité, que parcequ'il doutoit des forces du Roi, & s'imaginoit que les Ligueurs Catholiques, joints au Roi d'Eſpagne, étoient en état de l'accabler. Il s'appliqua donc à lui démontrer, que la plûpart des Parlemens de France, tous les Princes (excepté ceux de la Maiſon de Lorraine) la fleur de la Nobleſſe & les deux tiers du

reste du Royaume, suivoient son parti; que ses ennemis au contraire étoient en petit nombre, très-affoiblis, & divisés entr'eux, & reduits au désespoir, de maniere qu'il ne manquoit au parfait établissement du Roi sur le trône & au repos entier du Royaume, que le consentement du Siége Apostolique & la bénédiction de Sa Sainteté. Il entra dans le détail des victoires du Roi, qui ne les devoit pas moins à la puissance & aux forces de la Noblesse, & des peuples attachés à ses intérêts, qu'à sa propre valeur. Il exagéra la foiblesse des Espagnols, qui pouvoient bien, par leurs intrigues & leurs artifices, entretenir les discordes civiles, mais non les appuyer par la force des armes. Il s'efforça de lui dévoiler les artifices qu'ils employoient, & qui n'avoient pour but que d'usurper le Royaume, comme ils avoient assez fait connoître, en dernier lieu, leurs intentions secretes, en proposant l'élection de l'Infante. Il conjura le Pape, par sa piété & sa justice, de ne point appuyer l'infraction qu'on vouloit faire de la Loi Salique & des autres Loix fondamentales du Royaume, ni de soûtenir ceux qui s'efforçoient de dépouiller le légitime héritier de la Couronne, & de ne pas permettre enfin qu'on abusât de son nom, pour semer la discorde & renverser les fondemens d'un Royaume très-chrétien & le plus attaché à l'Eglise. Il conclut, en disant, qu'il avoit amené avec lui quelques-uns des Prélats, qui avoient donné l'absolution au Roi, qui désiroient de se prosterner aux pieds de Sa Sainteté, & de lui rendre compte de tout ce qui s'étoit passé; qu'il la supplioit de leur permettre de lui faire connoître évidemment, qu'ils ne s'étoient point écartés de l'obéissance, qu'ils devoient au St. Siége, ni des rits & usages de l'Eglise Romaine, & qu'ils avoient agi conformément aux saints Canons, & à l'Esprit de l'Eglise.

Le Pape demeura ferme dans sa résolution, quoique touché des raisons du Duc, mais déterminé à ne point agir à la hâte, d'autant plus que le Duc paroissoit le solliciter de confirmer & d'approuver l'absolution accordée en France au Roi, bien loin de proposer de soumettre ce Prince à la censure & au jugement du St. Siége, il lui dit qu'il

penseroit à lui faire réponse ; & deux jours après, ne pouvant se résoudre à lui accorder une nouvelle audience, ni à lui répondre, il lui fit dire, par Silvio Antoniani, qu'il ne pouvoit prolonger le terme de dix jours, de peur de mécontenter les Catholiques soumis au St. Siége, & qui avoient toujours soûtenu, & soûtenoient encore la Religion ; que d'ailleurs ce terme étoit suffisant, puisqu'il n'avoit plus rien à traiter avec lui : qu'il s'abstint de parler aux Cardinaux, puisqu'il n'avoit été reçû que comme simple particulier, & non en qualité d'Ambassadeur ; que quand aux Prélats qui l'avoient accompagné, il ne pouvoit leur donner audience, s'ils ne se présentoient d'abord au Cardinal de sainte Séverine, Grand Pénitencier, pour qu'il les examinât. Telle fut la derniere résolution du Pape. Le Duc, à la vérité, obtint une nouvelle audience, mais sans pouvoir l'ébranler. Au contraire, le Pontife lui envoya le Cardinal Tolet, pour lui réïterer les mêmes ordres. Le Duc eut avec ce Cardinal de longs entretiens, qui ne changerent rien au fond de l'affaire ; & quoiqu'une fluxion le forçât de demeurer à Rome au-delà de dix jours marqués, il ne gagna rien. Enfin il obtint une troisiéme audience, dans laquelle il répeta au Pape toutes les raisons qu'il lui avoit alleguées, & prosterné à ses pieds, il le supplia d'accorder au moins au Roi l'absolution dans le for de la conscience ; mais il ne put obtenir cette grace & sortit très-mécontent, après s'être plaint avec plus de liberté & de hardiesse, qu'il n'en avoit montré jusqu'alors, des injustices qu'on faisoit au Roi, & de l'affront dont on le couvroit personnellement lui-même, sans égard pour son rang, son âge, & sa santé qu'il avoit sacrifiée, en entreprenant un si long voyage, pour l'avantage & le repos de la Chrétienté.

Au sortir de cette audience le Cardinal Tolet alla le trouver, & lui dit, que si les Prélats François avoient si peur de paroître devant le Cardinal de sainte Séverine, le Cardinal d'Arragon Chef de la Congrégation du St. Office les écouteroit. Le Duc lui répondit, qu'étant venus avec lui en qualité d'Ambassadeurs, il n'entendoit pas

Henri IV. 1593.

qu'on les traitât en criminels, mais que le Pape leur donnât audience, parcequ'ils lui rendroient, comme au Chef de l'Eglise, bon compte de tout ce qu'ils avoient fait. Le Cardinal lui répliqua, qu'il n'étoit pas décent qu'ils contestassent & disputassent avec le Pape, le Duc lui répartit qu'il seroit content, pourvû que Sa Sainteté les admit à lui baiser les pieds, & les renvoyât au Cardinal Aldobrandin son neveu, pour lui exposer leurs raisons. Le Pape refusa encore d'agréer cette proposition. Ainsi le Duc de Nevers, après avoir rédigé par écrit tout ce qu'il avoit fait, dans cette négociation, sortit de Rome, emmenant avec lui les Prélats, & se rendit à Venise, où l'Evêque du Mans fit imprimer & répandre un petit Volume contenant les raisons qui avoient déterminé les Evêques de France à accorder l'absolution au Roi. Une de ces raisons étoit, que les Canons permettent à l'Evêque Diocesain, d'absoudre de l'excommunication, & de tout autre cas, lorsque le Pénitent ne peut, pour des causes légitimes, aller lui-même aux pieds du Souverain Pontife ; & l'autre étoit, qu'en danger de mort, un Pénitent pouvoit être absous, même par tout Prêtre, & que le Roi étoit tous les jours dans ce danger, se trouvant continuellement exposé dans les combats aux coups de ses ennemis, qui attentoient encore à sa vie, de mille autres manieres, par leurs embuches. Il ajoûtoit plusieurs autres raisons &concluoit, que les Evêques de France avoient pû absoudre ce Prince, *ad futuram cautelam*, sous la reserve de la soumission & de la revision de cette affaire au tribunal du souverain Pontife, auquel ils la soumettoient alors pleinement. Après le départ du Duc, le Pape assembla les Cardinaux en Consistoire, & déclara qu'il avoit refusé de recevoir la justification & la soumission du Roi de Navarre, parceque sa conscience ne lui permettoit pas d'ajoûter si aisément foi aux promesses d'un Prince, qui les avoit tant de fois violées, & que de l'admettre à une si puissante Couronne, sans une extrême circonspection, & sans les précautions nécessaires, ce seroit une légereté condamnable ; puisqu'il étoit certain que son jugement entraîneroit celui de tous les au-

tres; qu'il ne falloit pas qu'en se conduisant lui-même en aveugle, il égarât d'autres aveugles, & entrainât les bons Catholiques François dans l'abyme de la damnation: qu'ainsi les Cardinaux devoient être assûrés qu'il tiendroit ferme, & ne se laisseroit pas surprendre par de beaux dehors, & par des ruses de politique, dans une matiere de si grande conséquence. Ainsi les Espagnols furent contens & les Ligueurs Catholiques appaisés, mais le Roi ne fut pour cela ni ébranlé, ni détourné de son premier dessein, le rapport que lui avoit fait la Clielle ayant servi comme d'Antidote à une potion si amere.

Ce Prince étoit alors à Melun, & pendant son séjour dans cette ville, on arrêta & mit en prison Pierre Barriere, qui avoit formé le dessein de l'assassiner, sans qu'on sache bien qui l'avoit incité à cet horrible attentat. Cet homme étoit de bas lieu, natif d'Orléans, & Battelier sur la Loire. Comme on le connoissoit pour un homme stupide, mais féroce, on l'avoit employé à l'exécution de plusieurs crimes, dont les remords joints au déréglement de ses mœurs, l'avoient précipité dans une vie errante; enfin il s'étoit résolu à attenter à la vie du Roi. Il communiqua son dessein à un Capucin & à un Carme, qui, comme il l'avoua, le presserent vivement de l'exécuter; mais étant encore incertain & irrésolu, il voulut en conférer avec le Pere Séraphin Banchi, Dominicain Florentin, qui demeuroit à Lyon. Ce Religieux pénétré d'horreur d'entendre l'audace & le dessein exécrable de ce scélérat, dissimula néanmoins & lui dit que c'étoit une chose qui méritoit réflexion, & qu'il ne falloit pas décider légerement, & lui recommanda de revenir le lendemain recevoir sa réponse, après qu'il auroit étudié & médité, pour pouvoir résoudre sa question. Cependant songeant aux précautions nécessaires, pour en informer le Roi, il pria Brancaleon, Gentilhomme de la Reine Douairiere, lequel se trouvoit alors à Lyon, de venir le même jour à la même heure. Barriere & Brancaleon y étant venus en même temps, Banchi les entretint & les fit parler long-temps ensemble, afin que Brancaleon pût reconnoître parfaitement Barriere, auquel Banchi dit

HENRI IV.
1593.

qu'il ne ſavoit quel conſeil lui donner, parceque ſa queſtion lui paroiſſoit très-épineuſe, il le congédia, & révéla toute l'affaire à Brancaleon, afin qu'il en donnât avis au Roi, & prévint ce Parricide. Barriere quitta Lyon & arriva peu de jours après à Paris, où il communiqua d'abord ſon deſſein au Curé de St. André, & enſuite au Pere Varade Recteur des Jéſuites, qui, comme il l'aſſura, l'exhorterent à l'exécuter. Il partit de Paris dans cette réſolution, & vint à St. Denis, où il ſe tint à la ſuite du Roi, pour épier le moment favorable de faire ſon coup. Il ſuivit le Roi à Melun, où Brancaleon, qui s'y étoit rendu, le reconnut & le dénonça. Il fut arrêté par les Archers du grand Prévôt, interrogé & confronté avec Brancaleon, il avoua qu'il avoit eû deſſein de tuer le Roi, & l'avoit découvert à un Religieux Dominicain à Lyon, mais qu'ayant appris depuis la converſion du Roi, il avoit abandonné ce deſſein, & s'en retournoit à Orléans ſa patrie, réſolu d'entrer dans un Couvent de Capucins. Il tint ces diſcours avec une fierté & une effronterie, qui montroient aſſez qu'il étoit coupable. D'ailleurs on le trouva ſaiſi d'un grand couteau à deux tranchans, qui étoit un nouvel indice de ſon crime. Après qu'il eût ſubi les interrogatoires & la queſtion, les Commiſſaires nommés à cet effet le condamnerent à mort. On lui lut ſa ſentence, & on l'exhorta à avouer ſincerement ſon crime. Il confeſſa tout & détailla toutes les particularités, enſuite il fut conduit au lieu du ſupplice, où il confirma toutes les dépoſitions, & ſubit les ſupplices dûs à ſon audace & à ſon horrible attentat. (*a*)

(*a*) Un des Juges chargé d'aſſiſter au ſupplice, fit étrangler Barriere, après qu'il eut fait quelques dépoſitions, & avant qu'il expirât ſur la roue. On voulut empoiſonner cette action en la rapportant au Roi : mais ce bon Prince, au lieu de blâmer le Juge, le loua de cette action. Il déclara même qu'il auroit fait grace au Criminel touché de repentir, ſi on l'avoit amené devant lui, commme il l'avoit ſouvent demandé. Il défendit de plus qu'on inſerât dans les Regiſtres quelques diſpoſitions de Barriere, qui touchoient très-indirectement les Ducs de Nemours & de Mayenne, de peur que ces Princes avec leſquels on eſperoit faire la paix, en ayant été informés, ne fuſſent choqués que le Roi eut eû de ſemblables ſoupçons, & eut fait, à leur ſujet, interroger un aſſaſſin. *De Thou, Liv. II.*

Cependant

La Ville de Meaux se soumet la premiere de toutes au Roi.

Cependant le temps fixé pour l'expiration de la trêve approchoit, & le Duc de Mayenne qui songeoit à gagner du temps le plus qu'il pourroit, avoit envoyé de nouveau Villeroi vers Sa Majesté, pour la prolonger. Mais n'ayant rien pû obtenir, il lui dépêcha ensuite le Comte de Belin, qui se flattoit d'en faire davantage. Le Roi n'y voulut jamais consentir, persuadé qu'on tiroit les choses en longueur, moins pour attendre les résolutions de Rome, que les secours & les préparatifs d'Espagne. Aussi avoit-il résolu de ne plus perdre de temps, mais, après avoir formé diverses intelligences dans le Royaume, par le moyen de ses Partisans, de recommencer vivement la guerre, pour voir si les mines qu'il avoit préparées feroient l'effet qu'il en attendoit. Ainsi, malgré tous les soins que se donna le Duc de Mayenne, Sébastien Zamet, (a) qui de Banquier Piémontois, étoit devenu un homme important à la Cour, malgré lés entrevûes que le Président de Thou & le Comte de Schomberg eurent avec lui à Paris, & quelques conditions avantageuses qu'il proposât d'ailleurs, il ne put jamais obtenir du Roi une prolongation de trêve, pour quelques jours. Elle ne fut pas plutôt expirée, qu'on vit des effets de la conversion du Roi, & des intelligences que ses partisans avoient sû ménager à propos. Vitry, Gouverneur de Meaux, à qui il étoit dû plusieurs montres, & qui, durant la trêve, avoit été trouver le Comte de Fuentes, pour s'en faire payer, n'avoit eû aucune satisfaction sur ses demandes, qui paroissoient raisonnables : on l'avoit même fait attendre plusieurs jours avant que d'obtenir une audience, pour exposer ses besoins, chose absolument insuportable à la vivacité Françoise. Il étoit revenu très-piqué & mécontent, en répétant souvent ces mots qui ont passé en proverbe, *point d'argent*, *point de Vitry*. Ainsi, prenant occasion de l'impossibilité où il étoit

(a) Il avoit été Valet de Chambre de Marguerite de France, Duchesse de Savoye. Son esprit intriguant lui avoit acquis des richesses immenses qui le mirent en si grande considération sous ce regne qu'après la reddition de Paris, le Roi alloit souvent manger chez Zamet qui tenoit une table également somptueuse & délicate. *Voyez les Mémoires de Sully.*

Henri IV. 1593.

de se soutenir, lui & sa garnison, il assembla les habitans de Meaux, & leur dit qu'il avoit constamment suivi le parti de la Ligue, tant qu'il ne s'étoit agi que de la Religion : mais que maintenant que le Roi étoit Catholique, il ne vouloit plus lui refuser l'obéissance qu'il lui devoit, ni suivre ceux qui par ambition, ou par intérêt prétendoient continuer la guerre : qu'ainsi il leur remettoit entre les mains les clefs de la Ville, & que les laissant maîtres de disposer d'eux-mêmes, il alloit de ce pas embrasser le parti, du côté duquel il croyoit évidemment voir la justice. Sur le champ il prit l'écharpe blanche, & l'ayant aussi fait prendre à ses soldats, il marcha pour sortir de la ville. Le peuple touché de ces courtes paroles, & de l'exemple de son Gouverneur, cria tout d'une voix *Vive-le-Roi*, & choisit sur le champ quatre Députés, pour aller remettre la ville à ce Prince.

Cette place étoit extrêmement importante, à cause de la proximité de Paris, & parce qu'elle fermoit le passage de la Marne : son exemple, d'ailleurs, étoit d'autant plus frappant, que toutes les autres villes de la Ligue pouvoient le suivre, car étant la premiere qui se soumit au Roi, elle devoit ouvrir le chemin à une révolution si importante, & de laquelle tout dépendoit. Aussi le Roi déliberant sur cette affaire dans son (*a*) Conseil, suivant l'usage, sur la maniere dont on se conduiroit, & sur les conditions qu'on accorderoit à cette ville, demeura quelque temps en balance : les avis de ses Conseillers se trouverent partagés : quelques-uns, d'un caractere plus vif, & qui ne pouvoient aisément oublier les anciennes insultes du peuple, ni l'inimitié invétérée des partis, appuyés

(*a*) Cette Délibération est toute de l'invention de l'Auteur. Il y avoit eu, avant la reddition de Meaux, un Traité secret avec Vitry, concernant les conditions qu'on lui accorderoit à lui & aux Habitans. » Ces Traités, dit l'Auteur des » Remarques sur Davila, ne se délibe» roient point dans le Conseil, mais se » traitoient avec le Roi même secrete» ment, ou avec quelqu'un de ses plus » confidens, par son ordre verbal, com» me il se fit pour Paris, & puis parois» soient avec la Déclaration des Villes » à son service. C'eût été prendre les » lievres au son du tambourin, si on eut » fait comme dit Davila. *Rémarques sur Davila, pag.* 221. & *de Thou, Liv. CVIII.*

d'ailleurs par les Huguenots, dont quelques-uns entroient encore au Conseil, auroient voulu que, par des conditions severes, on tint en bride ceux qui se soumettoient, & qu'on leur fit faire une rigoureuse réparation de leurs fautes passées, par le désir qu'ils avoient d'assouvir une haine depuis long-temps enracinée, & de triompher fastueusement d'ennemis qu'ils regardoient comme vaincus. Les personnes les plus sages & plus moderées consideroient que ce n'étoit pas après avoir soutenu un siége, ni par crainte des violences, mais de leur propre mouvement & de leur plein gré, que les habitans de Meaux venoient de se soumettre : qu'ainsi il falloit les traiter d'une maniere propre à inviter & à attirer les autres villes, encore plus importantes, à suivre leur exemple : que ce commencement serviroit de regle aux autres accommodemens & compositions : que le Roi n'ayant rien oublié pour engager les peuples à le reconnoître, c'étoit un conseil pernicieux, que de les rebuter maintenant avec dureté, & de les effrayer par la sévérité : qu'il falloit dans ce premier mouvement les aider à rendre volontairement au Roi leur obéissance, s'accommoder à l'imperfection des peuples, & par l'attrait d'un traitement doux, hâter leurs résolutions encore chancelantes. Ils remarquoient combien pernicieuse avoit été l'amnistie accordée aux Flamands, par le Duc d'Albe, par les réserves, les exceptions qui l'accompagnoient, par l'ambiguité & le peu de sincérité des promesses de ce Général, d'où il étoit arrivé que la restriction de l'amnistie, & l'incertitude du pardon avoient enlevé plus de villes & de sujets au Roi Catholique, que n'avoient fait tant de supplices, d'exécutions sanglantes, & de violences exercées contre ces peuples. Ils exhortoient par conséquent le Roi à profiter des malheurs de ses voisins, & à ne pas commettre les fautes qu'on entendoit tous les jours reprocher aux Espagnols. Cetre opinion qui étoit sans doute la plus avantageuse & la plus utile, s'accommodoit admirablement avec le caractere du Roi, naturellement porté à l'humanité & à la clémence. D'ailleurs l'état de ses propres affaires, & la connoissance qu'il av it de celles des

Henri IV. 1593.

ennemis, affoiblis & divisés, à la vérité, mais non pas totalement atterés, ni ruinés, l'engagerent à ouvrir aux habitans de Meaux une porte si large, que tous les autres s'empressassent volontairement à y passer. Ainsi il fit un accueil très-gratieux à leurs Députés, & leur accorda avec bonté toutes les conditions qu'ils lui demanderent, entr'autres, l'exercice de la Religion Catholique seule dans leur ville, l'exemption de plusieurs impôts, la confirmation des charges & bénéfices à ceux qui les tenoient du Duc de Mayenne, & la conservation des immunités & des anciens privileges de la ville. Il confirma à Vitry le gouvernement, & en accorda la survivance à l'aîné de ses fils, & lui fit même compter quelqu'argent, pour acquitter ses dettes: enfin il paya & retint à son service la garnison que commandoit Vitry. Ce trait de générosité & de clémence fit beaucoup d'éclat dans tout le Royaume, & au bruit seul qui s'en répandit, plusieurs autres se déterminerent à suivre l'exemple de ceux de Meaux, & à éprouver s'ils trouveroient plus de repos dans la bonté du Roi, que dans le tumulte des armes, surtout depuis qu'il eût rendu une déclaration datée du quatre de Janvier mil cinq cent quatre-vingt-quatorze, qui confirmoit fort au long les conditions dont nous venons de parler, & qui fut reçûe sans aucun délai, & enregistrée au Parlement.

Henri IV. 1594.

Dans le même temps, d'Estourmel, beau-frere de S. Luc, Gouverneur de Peronne, de Montdidier & de Roye, traita pour lui-même & pour ces trois villes, qui sont très-considerables en Picardie, & convint de se soumettre au Roi: mais pour donner à son changement un air plus décent, il stipula d'avance une trêve de plusieurs mois, pendant lesquels ces villes demeurerent neutres. D'Alincourt & Villeroi en firent de même pour la Ville de Pontoise, & le Roi leur permit de garder la neutralité, afin d'employer Villeroi à avancer le traité de paix, qu'on négocioit toujours avec le Duc de Mayenne. Au commencement de Février la Châtre, l'un des Principaux du parti de l'Union, se déclara librement & ouvertement pour le parti du Roi. Il avoit demandé envain aux Ambassadeurs d'Espagne un secours de

La Châtre se soumet avec Bourges.

troupes & d'argent : indigné de leur refus, & las des divisions qu'il voyoit regner dans son parti, il traita avec le Roi, par l'entremise de l'Archevêque de Bourges, pour lui-même, & pour Bourges & Orléans, aux mêmes conditions qu'on avoit accordées à Meaux. Quant à sa personne, le Roi lui confirma la dignité de Maréchal de France que lui avoit conferée le Duc de Mayenne, & la possession de ses gouvernemens, dont Sa Majesté accorda la survivance au Baron de Maison, son fils. La Ville de Lyon fit aussi dans le même mois son accommodement. Le peuple avoit attendu que le Duc de Mayenne s'y rendit en personne, ou lui envoyât quelque personnage de grande autorité, pour terminer ses différends avec le Duc de Nemours, & lui ôter ce gouvernement, en lui donnant quelque dédommagement convenable : mais le Duc de Mayenne ne pouvant s'éloigner de Paris, dans la circonstance présente, & n'ayant aucun équivalent à proposer, parce que le Gouvernement de Guyenne, qu'auroit accepté le Duc de Nemours, étoit promis au Duc de Guise, & que le Marquis de Villars, qui y commandoit, n'étoit pas d'humeur à se soumettre à d'autres, il ne put ni arrêter le soulevement du peuple, ni empêcher le Marquis de S. Sorlin de ravager le Lyonnois, & de bloquer Lyon, dans l'esperance de délivrer son frere. Ainsi le peuple, après avoir attendu envain plusieurs mois, & ne sachant quel parti le Duc prendroit, appella enfin le Colonel Alfonse Corse, qui étoit dans les environs, avec un corps considérable de troupes. Il entra dans la ville : les Lyonnois arborerent publiquement l'étendart du Roi, abbattirent & détruisirent partout les marques & les monumens de la Ligue. Peu de temps auparavant, la Ville d'Aix, en Provence, que le Duc d'Epernon assiégeoit & pressoit vivement, se voyant sans esperance de secours, de la part du Duc de Savoye, ni d'ailleurs, s'étoit aussi soumise. Le Comte de Carses, qui avoit épousé une fille de la femme du Duc de Mayenne, s'étoit jetté dans cette place, & commandoit les troupes de la Ligue, dans cette Province. Il prit le parti de se soumettre au Roi, puisque ce Prince s'étoit fait Catho-

lique, mais à condition que le Duc d'Epernon, que le Comte & les habitans haïssoient personnellement, ne mettroit pas le pied dans leur Ville : ce qu'ils obtinrent, par l'entremise de Lesdiguieres & du Colonel Alphonse Corse.

Pendant cette révolution si vive, & des Villes & des Chefs du parti de l'Union, dont les uns s'étoient déja soumis au Roi, & les autres traitoient de leur accommodement, le Cardinal Légat étoit dans un extrême embarras & dans de grandes allarmes. Il avoit fait espérer à Rome que la conversion du Roi n'opéreroit aucun changement, & bien convaincu du contraire, il craignoit fort que le Pape ne le regardât comme un homme imprudent & négligent. Il avoit d'ailleurs fait tous ses efforts pour engager le Saint Siége à refuser l'Ambassade du Roi, & maintenant il appréhendoit qu'on n'imputât tous ces revers à son mauvais conseil. Il voyoit avec chagrin & dépit, que tant de soins & de peines qu'il avoit prises, pour diriger les affaires de la Ligue au but qu'il imaginoit, n'aboutissent à rien, & que tous les ressorts qu'il avoit fait jouer depuis si long-temps, fussent, en un moment, rompus & renversés. Après des réflexions profondes, & une longue délibération, il résolut de faire répandre un Ecrit, où il assûroit les François que le Pape regardant la conversion du Roi de Navarre, comme feinte & simulée, n'avoit pas voulu l'approuver, ni recevoir le Duc de Nevers en qualité d'Ambassadeur de ce Prince, mais comme un simple particulier & un Prince Italien : il protestoit, de plus, que jamais le Pape n'approuveroit cette conversion, & ne recevroit le Roi dans le sein de l'Eglise. Sur ce fondement, il exhortoit tous les Catholiques de ne point s'écarter du jugement du Saint Siége, & de l'Union & de la soumission qu'ils devoient au Souverain Pontife. Il espéroit, par cet Ecrit, arrêter le soulevement des esprits, qui panchoient à se soumettre au Roi, il imaginoit que les scrupules de la conscience devoient avoir plus de force pour les retenir, que la considération des Loix temporelles n'en auroit pour les entraîner. Mais son projet eut un succès tout op-

posé. La plûpart des François furent indignés qu'on refusât de recevoir à pénitence un Prince si puissant, tandis que l'Eglise a coutume de recevoir, avec tant de sollicitude & de tendresse, les pécheurs convertis, même de la condition la plus abjecte. Les peuples, entraînés par le désir de la paix & du repos, & détestant les discordes civiles, qui avoient produit tant de maux & au public, & aux particuliers, n'en témoignerent que plus d'ardeur à prendre un parti, & à se soumettre au Roi. Néanmoins le Légat, qui persistoit dans ses anciens sentimens, ou ne vouloit pas retracter ce qu'il avoit écrit & conseillé à Rome, continua opiniâtrément à soutenir la Ligue, tant auprès du Souverain Pontife, que parmi les Seigneurs François avec lesquels ils tenoit tous les jours des Conseils.

Les Ambassadeurs d'Espagne n'étoient ni moins mécontens, ni moins consternés. Ils voyoient qu'une partie de ceux, sur lesquels ils comptoient le plus, les avoient abandonnés. Quoique raccommodés avec le Duc de Mayenne, ils ne faisoient pas grand fonds sur son amitié. D'ailleurs, considérant que le Duc de Guise lui-même étoit mécontent, ils sentoient toutes leurs espérances prêtes à s'évanouir, si l'on n'apportoit un prompt remede au besoin présent, ce qui étoit très-difficile, tant faute d'argent, que par le mauvais état des affaires de Flandres. Envain manœuvrerent-ils de toutes leurs forces, ils ne trouverent personne qui voulût acquitter leurs Lettres de Change, ou leur prêter de l'argent. Il fallut attendre l'effet des mesures qu'on prenoit en Espagne avec lenteur, & c'étoit un remede trop tardif & trop éloigné. Ils résolurent néanmoins de se servir des troupes auxiliaires de Flandres qui étoient plus à leur portée, & dépêcherent plusieurs courriers pour demander qu'on fît avancer l'armée. Enfin, Jean-Baptiste Taxis s'y rendit en personne; mais, outre qu'on manquoit d'argent pour payer les troupes, & que quelques Régimens Espagnols, & un corps de Cavalerie Italienne, s'étoient mutinés à ce sujet; le Comte Mansfeld, qui devoit commander l'armée, suscita des délais & des obstacles, soit que pour son propre intérêt, il

Henri IV. 1594.

ne voulût point abandonner la Flandres, ſoit qu'il ne fût pas trop porté à plier ſous le Duc de Mayenne, ſoit qu'enfin il jugeât, qu'avec ſi peu de troupes & ſans argent, il n'exécuteroit rien de glorieux. Enfin l'armée Eſpagnole, très-peu nombreuſe, mal pourvûe, & peu d'accord entre-elle, n'oſa quitter les frontieres de Flandres.

Le Duc de Mayenne étoit encore plus inquiet & plus chagrin que tous les autres. Il voyoit le Comte de Carſes & le Maréchal de la Châtre, auxquels il avoit coutume de ſe fier plus qu'à perſonne, perdus pour ſon parti; la ville de Lyon où il avoit réſolu, à tout événement, de ſauver les débris de ſa fortune, ſéparée de ſes intérêts, & le Duc de Nemours ſon frere, devenu priſonnier, non plus de cette Ville, mais du Roi même; ce Prince maître des villes de Meaux & de Pontoiſe, qui reſſerroient Paris de ſi près: les Pariſiens, attirés, d'un côté, par les avantages de l'abondance & de la paix, preſſés, de l'autre, par leur ancien penchant, & par des ſcrupules de conſcience, chanceler dans leurs réſolutions, & il ſentoit combien il étoit douteux de quel côté ils ſe détermineroient. Toutes ces raiſons le portoient ſouvent lui-même à penſer à faire ſa paix avec le Roi, avant que tout le monde l'abandonnât. Villeroi l'en preſſoit vivement par de fréquentes Lettres, où il lui propoſoit des conditions honorables & avantageuſes, lui remontrant que loin de les obtenir, lorſqu'il ſe trouveroit réduit à une plus grande foibleſſe, il ſeroit forcé de faire ſon accommodement, non plus comme Chef de l'Union, & Lieutenant Général de la Couronne, mais comme Prince & ſimple particulier. Mais, d'un autre côté, il ne pouvoit renoncer à ſes anciennes eſpérances, dans leſquelles les Eſpagnols s'efforçoient à l'envi de l'entretenir. D'ailleurs, il trouvoit ſi indécent & ſi deshonorant, de faire ſon accommodement ſans la participation du Pape, au jugement duquel il s'en étoit remis, qu'il ne pouvoit s'y déterminer: & que quelque dût être l'événement, il étoit réſolu de périr plutôt que de faire connoître qu'il avoit entrepris la guerre par ambition, & non pour conſerver la Religion, préférant ſa propre ruine, & la déſolation

lation de sa propre Maison, à la ruine de son honneur & de sa réputation, qu'il comptoit perdus, pour peu qu'il s'écartât de la volonté & de la décision du Saint Siége, & du Pape. Toutes ces raisons faisoient dépendre sa résolution des avis qu'on attendoit de Rome & de la Cour d'Espagne, & cependant il avoit envoyé en Flandres de Rône, tant pour hâter la marche de l'armée, que pour l'informer exactement des secours effectifs sur lesquels il pouvoit compter de ce côté-là.

Dans cet intervale, le Cardinal de Joyeuse, & le Baron de Senecey, que le Duc de Mayenne envoyoit au Pape, étoient arrivés à Rome le vingt-deux de Janvier, accompagnés de l'Abbé d'Orbais, Député par le Duc de Guise. Ils eurent audience de Sa Sainteté, & après l'avoir instruite de tout le passé & du mauvais succès des affaires, qu'ils imputoient au projets pernicieux & à l'ambition trop marquée des Espagnols, ils la supplierent d'interposer ses bons offices, pour savoir quelle étoit la derniere volonté & la résolution fixe de Philippe II, & de vouloir bien elle-même, par des secours d'hommes & d'argent, à l'exemple de ses Prédécesseurs, pourvoir au danger que couroit la Religion, & au besoin urgent de la Ligue. Clément leur exposa d'abord sa conduite avec le Duc de Nevers, & répondit ensuite à leurs propositions; que quant à l'intention du Roi Catholique, il travailleroit à s'en faire éclaircir, & à l'affermir dans la pieuse résolution de défendre la Foi, & de soûtenir la Ligue. Quant aux secours de troupes & d'argent qu'ils lui demandoient, il s'en excusa, sous prétexte de la guerre que les Turcs venoient de porter en Hongrie, à laquelle il étoit obligé d'employer l'élite de ses forces, pour la conservation de la Chrétienté. Néanmoins il ajoûta qu'il ne manqueroit pas de contribuer aux affaires de France, autant qu'il le pourroit. Les Ambassadeurs, & sur-tout le Baron de Senecey, homme judicieux & pénétrant, n'eurent pas de peine à sentir l'intention du Pape, qui n'aimoit point la dépense, & étoit mécontent de l'état des affaires de la Ligue. Ainsi ils écrivirent au Duc de Mayenne qu'il cherchât d'autres

Henri IV. 1594.

ressources, parcequ'il n'y avoit rien à esperer du Pape; ou du moins, qu'on n'en devoit pas attendre de secours considerables.

La Négociation d'Espagne eut un succès tout semblable. Montpezat, après avoir essuyé plusieurs retardemens, traita avec le Roi en personne, & le sollicita de déclarer sa volonté, sans s'en rapporter aux Ministres qu'il avoit en France, tant sur l'élection & le mariage de l'Infante, que sur les secours d'argent & de troupes, qu'il destinoit à affermir sur le trône le Prince qui seroit élû. Il le sonda aussi sur les avantages qu'il prétendoit accorder au Duc de Mayenne, mais il n'en put jamais tirer d'autre réponse, sinon qu'il écriroit à Rome & à l'Archiduc Ernest, pour convenir des mesures qu'on prendroit, & qu'il falloit attendre les instructions & les réponses du Pape & de l'Archiduc. Cette froideur & cette irrésolution annonçoient clairement que le Roi, soit par impuissance, soit parcequ'il étoit las de la guerre, n'étoit pas trop disposé à la continuer. Au contraire, Dom Bernardin de Mendozza, parfaitement instruit des affaires de France, à cause du long séjour qu'il y avoit fait, avoit écrit quelque temps auparavant à Rambouillet, que si la Maison de Bourbon envoyoit à la Cour d'Espagne quelqu'un pour traiter en son nom, il seroit fort aisé de déterminer le Roi Catholique à la paix. Le Roi ne laissa point échapper cette occasion, & fit ensorte que la Varenne (*a*) son valet de chambre & son confident, homme d'un caractere adroit & insinuant, sous prétexte de voir la Cour d'Espagne, & de voyager dans les diverses parties du Monde, suivant l'usage des François, se mit à la suite de Montpezat & allât

(*a*) Il avoit d'abord été Cuisinier de la Princesse Catherine, Sœur du Roi. Il étoit alors Portemanteau de ce Prince, dont il devint ensuite Valet de Chambre. Il est hors de toute vraisemblance qu'il pût passer en Espagne à la suite de Montpesat. Il est vrai qu'il y fit un voyage, au moyen d'un chiffre intercepté sur la Ligue, dont on se servit pour dresser une depêche qui pouvoit renfermer quelques propositions de paix. A son retour il présenta au Roi le portrait de l'Infante qu'on avoit quelquefois proposée en mariage à Sa Majesté, pour conclure la paix avec les Espagnols. *Remarques sur Davila, pag.* 222.

avec lui à la Cour de Madrid, où il s'aboucha plusieurs fois avec Mendozza, & avec quelques autres membres du Conseil d'Etat. A son retour il rapporta que les Espagnols s'accommoderoient sûrement avec le Roi, pourvû qu'on trouvât moyen de leur proposer & de conclure avec eux une paix honorable. On pensa, à la vérité, que c'étoit un artifice du Conseil d'Espagne, pour employer contre le Duc de Mayenne des ressorts pareils à ceux qu'il faisoit jouer contre les Espagnols. Néanmoins l'avis qu'on lui en donna, de dessein prémédité, ou qu'il reçut par hazard, le confirma dans la défiance que lui avoient inspiré les réponses équivoques que Philippe II. avoit faites de sa propre bouche à son Envoyé.

Mais tandis qu'à Rome on renvoyoit la décision à la Cour d'Espagne, & qu'à Madrid on attendoit les résolutions de Rome & de Flandres, le caractere des François qui ne s'accommodoit pas d'un si grand flégme, agissoit si vivement en faveur du Roi, que tout étoit dans une extrême fermentation de toutes parts, & que la Ligue tomboit d'elle-même en ruines de tous côtés. Le Peuple de Paris réduit à l'extrêmité, murmuroit & faisoit grand bruit. L'avant goût des douceurs de la paix qu'il avoit éprouvées pendant la trêve, lui rendoit plus insupportables & plus ennuyeuses les incommodités qu'il éprouvoit. La cherté des vivres augmentoit de jour en jour, le commerce étoit interrompu, les Artisans ne faisoient rien, & la disette avoit réduit le peuple à une si extrême misere, que les Chefs de la Ligue n'ayant plus, pour le faire soulever, comme autrefois, le motif puissant du danger de la Religion, puisqu'on reconnoissoit à plusieurs marques, que la conversion du Roi étoit sincere & non simulée, chacun pensoit à se délivrer soi-même de ces maux, & à mettre fin, par la paix, à des souffrances continuelles qui duroient depuis tant d'années. On voyoit dans les villes qui s'étoient soumises au Roi, la Religion Catholique maintenue & conservée en son entier, les biens restitués aux Ecclésiastiques, les terres appartenantes aux Eglises déchargées des Garnisons, l'exercice du Calvinisme interdit, les Communautés main-

Henri IV. 1594.

tenues dans leurs privileges, les Catholiques conservés dans leurs Charges, les Gouvernemens continués à ceux mêmes que la Ligue en avoit pourvûs, enfin nulle innovation & nul danger. La Renommée annonçoit de toutes parts la piété de ce Prince & son inclination à favoriser la Religion Catholique. Elle publioit que son Conseil étoit tout composé d'Evêques & de personnes élévées & nourries dans la foi de l'Eglise. Elle vantoit sa bonté, sa clemence, son caractere ennemi de la vengeance. Outre cela l'abondance & le repos dont jouissoient ceux de son parti, excitoient l'envie des Ligueurs réduits aux plus affreuses extrêmités. L'avidité des Espagnols & leur conduite passée avoient révolté tout le monde. Les divisions, qui regnoient parmi les Chefs du parti, jettoient les personnes éclairées dans le désespoir, de ne voir aucune heureuse issue, après des maux qui duroient depuis si long-temps. C'est pourquoi le peuple commençoit à s'attrouper & à tenir des assemblées, & les Politiques ne manquoient pas d'y lâcher des refléxions proportionnées à l'état & à la condition des personnes. Le Comte de Belin, qui, en qualité de Gouverneur, étoit chargé d'empêcher le progrès de cette disposition, ne paroissoit pas s'en mettre fort en peine, soit qu'il fut véritablement mécontent du Duc de Mayenne & des Espagnols, soit qu'il crût impossible de retenir plus long-temps la Capitale dans le parti de la Ligue, & qu'il eut en vûe de gagner par là les bonnes graces du Roi, & s'en faire confirmer le Gouvernement. Mais le Duc de Mayenne qui y résidoit alors, demêla sans peine la conduite du Gouverneur & aux instances du Légat & des Ambassadeurs d'Espagne, il résolut de lui ôter cette Charge. Le Parlement qui en fut informé, s'y opposa vivement, mais en vain.

Le Comte de Brissac est nommé Gouverneur de Paris.

Le Duc, après avoir fait une sévere réprimande à ces Magistrats, voulut absolument qu'ils reçussent pour Gouverneur le Comte de Brissac, qu'il souhaitoit de contenter par ce moyen, parce que le Duc d'Elbœuf venoit de lui ôter par force le Gouvernement de Poitiers, dont il jouissoit depuis long-temps. Mais le Duc de Mayenne se trompa lourdement. En effet, quoique Brissac eût été de

tout temps attaché à la Maiſon de Guiſe, il avoit néanmoins perdu ou dépenſé tout ſon bien, pour en ſuivre la fortune : & ſe voyant, en dernier lieu, dépouillé d'un gouvernement, auquel il étoit fort attaché, il en avoit conçû un dépit ſecret, & n'étoit pas homme à laiſſer échaper les occaſions de rétablir ſa fortune. Le Gouvernement de Paris n'étoit pas propre à le dédommager. Outre les dépenſes qu'entraînoit néceſſairement une place ſi brillante, & que l'état de ſes affaires ne lui permettoit pas de ſoutenir, il étoit perſuadé qu'on ne la lui laiſſeroit pas long-temps, puiſqu'on parloit depuis long-temps de donner le gouvernement de l'Iſle de France au Marquis de S. Sorlin, & que, quoiqu'on prétendit en ſéparer le Gouvernement particulier de Paris, il étoit vraiſemblable qu'il l'obtiendroit à la fin, par les preſſantes ſollicitations de la Ducheſſe de Nemours, ſa mere. Néanmoins le Duc, après avoir inſtallé Briſſac dans ſon nouveau Gouvernement, compta tellement ſur lui, qu'il réſolut de quitter Paris, pour ſe rendre à Soiſſons, & enſuite à l'armée, jugeant avec raiſon, que ſon inaction faiſoit tort à ſa gloire, & facilitoit aux peuples les moyens de changer de parti. Cependant au moment de ſon départ, il ſurvint divers obſtacles : on lui rendit ſuſpecte la fidélité du nouveau Gouverneur, & on l'informa des intelligences que le Prevôt des Marchands entretenoit avec pluſieurs politiques affectionnés au parti du Roi. Le Légat & les Ambaſſadeurs d'Eſpagne le preſſoient auſſi de reſter : mais il ne prenoit pas leurs diſcours en bonne part, s'imaginant qu'ils ne deſiroient ſon ſéjour à Paris, que pour donner le commandement de l'armée, & la conduite de la guerre au Duc de Guiſe. Il fut d'ailleurs fort touché du propos que lui tint Madame de Nemours, ſa mere, qui lui repréſenta que tout dépendoit maintenant de la conſervation de Paris, & qu'elle avoit découvert quelques intrigues qui ſe tramoient entre les Politiques de cette ville & le nouveau Gouverneur. Mais cet avis ne fut pas encore ſuffiſant pour l'empêcher de partir. En demeurant les bras croiſés, & en ſe laiſſant réduire aux dernieres extrémités, il riſquoit

Henri IV. 1594.

de perdre sa réputation, & de faire un tort infini à ses affaires : d'ailleurs il considéroit que, si le Roi, Maître de Pontoise & de Meaux, & par conséquent de la navigation des rivieres, ayant d'ailleurs à sa disposition Dreux, Orléans & Chartres, vouloit assiéger Paris, il resteroit enfermé dans cette ville, sans pouvoir se remuer, pour la secourir & la dégager. Enfin, sur l'avis qu'il reçut que ce Prince avoit fait lever six mille Suisses qui étoient prêts à entrer dans le Royaume, & que la Reine d'Angleterre lui envoyoit un nouveau renfort de troupes & des munitions, il sentit qu'il falloit réunir les forces des Ligueurs, pour s'opposer au Roi, s'il entroit en campagne au Printemps, avec une puissante armée : ce que lui seul pouvoit exécuter, ne jugeant pas que les Ducs de Guise & d'Aumale eussent assez de crédit ou d'expérience, pour mettre sur pied, ni commander une armée : fonction dont les desseins secrets de ses partisans, qui lui étoient plus suspects que jamais, ne lui permettoient pas de se reposer sur d'autres que sur lui-même. Ces raisons le déterminerent, & ne pouvant s'imaginer que le Comte de Brissac fut capable de l'abandonner, ni de manquer à l'attachement que lui-même, son pere & son ayeul avoient toujours marqué pour la Maison de Guise, il partit, & emmena avec lui sa femme & ses enfans, laissant dans Paris sa mere, sa sœur, le Cardinal Légat, & les Ambassadeurs d'Espagne.

A peine fut-il parti, que le Gouverneur se voyant seul, & faisant peu de cas de tous les autres qui étoient dans la ville, songea à saisir l'occasion de rétablir ses affaires. C'est pourquoi, ayant attiré à son parti Jean l'Huillier, Prevôt des Marchands, & deux des Principaux Echevins, savoir, Guillaume du Vair, sieur de Neret, & Martin Langlois (*a*) sieur de Beaurepaire, il travailla à gagner le premier (*b*) Président & les autres Membres du Parlement.

(*a*) Il n'avoit point ce surnom que M. de Thou donne au Capitaine S. Quentin Colonel des Wallons.

(*b*) Le Comte de Brissac ne communiqua rien de son dessein à ce Magistrat, & ne conduisit l'affaire qu'avec l'Huillier, Prévôt des Marchands, & Martin l'Anglois, Echevin. *V. de Thou*, *Liv.* CLX.

Ces derniers étoient mécontens du Duc de Mayenne, qui en diverses occasions, & sur-tout, lorsqu'il avoit voulu nommer un nouveau Gouverneur, les avoit, disoient-ils, traités durement & avec ingratitude, en les méprisant & les avilissant en public. Ils étoient encore plus mécontens des Espagnols qui avoient proposé l'élection de l'Infante, à laquelle ils s'étoient opposés ouvertement : mais ce qui étoit encore plus important, les Présidens & les Conseillers du Parlement venoient d'être insultés par les Ambassadeurs du Roi Catholique, & par les troupes Wallones, Italiennes & Espagnoles qui leur obéissoient. Ces soldats les traitoient de traitres & d'ennemis, & répétant en leur présence le nom de Brisson, leur faisoient des menaces, & les chargeoient d'injures. Ils attaquoient même leurs domestiques dans les marchés, & leur arrachoient des mains, par violence, les provisions qu'ils achetoient. Ces Magistrats s'en étoient souvent plaints au Duc de Mayenne, sans avoir obtenu d'autre justice que des exhortations à prendre patience, mais cette patience s'étoit enfin changée en une fureur, qui, aigrissant les esprits, leur avoit fait connoître qu'ils étoient à la veille de tomber sous le joug odieux des Etrangers, & qu'ils feroient bien d'assurer leur propre fortune, en se joignant au parti le plus fort, & de se délivrer enfin de ces peines & de ces indignités. Ainsi il fut aisé de les amener au sentiment des autres, & de les engager à consentir à la reddition de la ville, & à la remettre sous l'obéissance du Roi.

Lorsqu'on eût ainsi tout concerté dans Paris, & que le Gouverneur se crut en état de disposer du peuple à son gré, il commença à traiter avec le Roi, par l'entremise du Comte de la Rochepot, dont il étoit allié & ami. Dès le commencement, on se borna aux conditions de l'accommodement, & l'on admit à la négociation le Comte de Schomberg, Bellievre & le Président de Thou, qui en peu de jours convinrent de tout ce qui étoit nécessaire, tant pour satisfaire le Comte de Brissac, que pour s'emparer de la ville, sans désordre & sans effusion de sang. Enfin le Comte de Brissac s'aboucha lui-même dans la

Henri IV. 1594.

campagne, avec S. Luc, qui avoit épousé sa sœur, sous prétexte de traiter de sa dot, pour laquelle ils étoient en procès depuis long-temps. Ils arrêterent, que dans la ville de Paris, ses fauxbourgs, & à trois lieues à la ronde, il n'y auroit d'exercice public d'aucune Religion, que de la Religion Catholique Romaine, conformément aux Edits des derniers Rois : que le Roi accorderoit amnistie générale à toutes personnes de quelqu'état & condition qu'elles fussent, qui de fait ou de parole auroient soutenu ou favorisé la Ligue, excité le peuple à la sédition, mal parlé de sa personne, composé ou fait imprimer des libelles contre lui, renversé ou foulé aux pieds ses armes ou celles du Roi son prédécesseur, en un mot, qui auroient trempé en quelque maniere que ce fût dans les révoltes passées, en exceptant toutesfois ceux qui auroient conspiré contre sa personne, ou qui auroient eû part à la mort du feu Roi : que les biens & la vie des Bourgeois seroient préservés du pillage & de la violence : qu'on leur confirmeroit leurs privileges, prérogatives & exemptions, dans l'état dont ils avoient joui sous les autres Rois : que les charges, bénéfices & offices vacans par mort, tant dans le Parlement qu'ailleurs, remplis sur la nomination du Duc de Mayenne, seroient confirmés aux titulaires, à condition néanmoins d'en prendre de nouvelles provisions du Roi : que tous les Magistrats qui étoient actuellement dans Paris, seroient continués, pourvû qu'ils voulussent se soumettre au Roi : que les Bourgeois qui ne voudroient pas demeurer dans la ville, pourroient en sortir librement & emporter leurs effets : que le Cardinal Légat, le Cardinal de Pellevé & tous les Prélats & Domestiques de leur suite, auroient la liberté de rester dans la ville, ou d'en sortir à leur choix, avec tous leurs biens & équipages : qu'on laisseroit également la permission aux Ambassadeurs d'Espagne de sortir sûrement avec toute leur suite, leurs bagages & leurs domestiques, & de se retirer où ils jugeroient à propos, avec des passeports & saufconduits du Roi : que les Princesses & autres Dames qui se trouvoient dans la ville, auroient de même pleine liberté d'y rester ou d'en sortir en toute sûreté : que les garnisons

nisons Etrangeres ou Françoises, de quelque nation qu'elles fussent, pourroient sortir de la ville, en bon ordre, tambour battant, enseignes déployées & mêches allumées, pour se retirer où bon leur sembleroit : qu'on donneroit au Comte de Brissac, pour le dédommager des dépenses & des pertes qu'il avoit faites, 200000 écus comptant, & vingt mille francs de pension par an ; qu'il conserveroit le bâton de Maréchal de France, que lui avoit donné le Duc de Mayenne, & qu'on lui accorderoit à perpétuité les Gouvernemens de Corbeil & de Mante. Lorsque ces articles & plusieurs autres de moindre importance, furent arrêtés, on se prépara de part & d'autre à en venir à l'exécution.

Le Roi étoit alors à Chartres, où il s'étoit fait couronner & sacrer, ce qui avoit souffert beaucoup de difficultés, que l'autorité du Conseil d'Etat avoit néanmoins levées à propos. Ce Prince, pour dissiper les doutes des esprits scrupuleux, vouloit ajouter à sa conversion cette cérémonie pratiquée par tous les Rois. Quelques-uns objectoient que, suivant la coutume immémoriale, il ne pouroit être sacré qu'à Rheims, & par l'Archevêque de cette ville : mais en consultant l'histoire des siecles passés, des personnes éclairées remarquerent que plusieurs Rois de France avoient été sacrés en d'autres endroits, & d'ailleurs il n'étoit pas raisonnable que, tant que Rheims ne seroit pas au pouvoir du Roi, on différât une cérémonie qu'on jugeoit nécessaire pour affermir entiérement ce Prince sur le trône. Cette difficulté levée, il s'en présenta une nouvelle : savoir si l'on pouvoit sacrer le Roi, sans l'huile de la sainte Ampoule, que l'on conserve dans la Cathédrale de Rheims (a) & qui, dit-on, fut apportée du Ciel par un Ange, pour sacrer le Roi Clovis & les autres Rois de France ses successeurs. Mais comme cette nécessité n'étoit fondée que sur une simple tradition, on décida que ni la ville, ni la sainte Ampoule, n'étant au pouvoir du

(a) Ce n'est point dans cette Eglise, mais dans celle de l'Abbaye de S. Remi que l'on conserve la Ste. Ampoule.

Henri IV. 1594.

Roi, on iroit chercher l'huile que l'on conserve dans l'Abbaye de Saint Martin (*a*) de Tours, & qui, suivant une tradition soutenue de l'autorité de plusieurs écrivains, fut également envoyée du Ciel, pour guérir S. Martin, qui s'étoit brisé & fracassé les os, en tombant du haut d'un escalier. Souvré, Gouverneur de Tours, fit porter en procession l'Ampoule, par les Religieux de l'Abbaye, où elle étoit en dépot. On la placa au haut d'un char fait exprès, sous un riche dais pompeusement illuminé & accompagné par quatre Compagnies de Cavalerie, à la tête desquelles Souvré marcha toujours, & l'amena à Chartres, où l'on s'en servit pour sacrer le Roi. Ensuite on la renvoya avec la même vénération & les mêmes cérémonies.

Il y eut encore quelque contestation entre les Prélats, à qui feroit le Sacre. L'Archevêque de Bourges prétendoit que cette fonction le regardoit, en qualité de Primat. Nicolas de Thou, Evêque de Chartres, disoit qu'elle lui appartenoit, parce que cette cérémonie devoit se faire dans sa Cathédrale. Le Conseil décida en faveur de l'Evêque Diocésain: & ainsi, le vingt-sept de Février, le Roi fut sacré solemnellement & avec une grande pompe, tant Ecclésiastique que militaire. Les Douze Pairs de France y assisterent, six Ecclésiastiques & six Laïques. Les Evêques de Chartres, de Nantes, de Digne, de Maillezais, d'Orléans & d'Angers, y représenterent l'Archevêque de Rheims & les Evêques de Langres, de Laon, de Beauvais, de Noyon & de Châlons: & pour les Pairs Laïques, le Prince de Conty représentoit le Duc de Bourgogne, le Comte de Soissons, le Duc de Guyenne & le Duc de Montpensier, celui de Normandie. Le Duc de Luxembourg tenoit la place du Comte de Flandres: le Duc de Retz celle du Comte de Toulouse, & le Duc de Ventadour celle du Comte de Champagne. L'Archevêque de Bourges fit l'office de grand Aumônier, le Maréchal de Matignon

(*b*) On garde ce chrême miraculeux à Marmoutier, célébre Abbaye de l'Ordre de S. Benoît à un quart de lieue de la Ville de Tours.

celui de Connétable, le Duc de Longueville celui du grand Chambellan. Le Comte de S. Pol, son frere, fit les fonctions de Grand-Maître, & le Chancelier de Chiverni portant de la main droite les sceaux, s'assit à un des côtés de l'Estrade. Le Roi communia sous les deux especes, comme ont coutume de faire les Rois de France le jour de cette cérémonie. Il fit le serment que prêtent tous les Rois, de maintenir la Foi Catholique & l'autorité du S. Siége, & au sortir de l'Eglise il toucha trois cens malades attaqués des écrouelles. Ensuite on passa dans la salle du festin, où, suivant l'usage, les Pairs qui avoient assisté à la cérémonie, se mirent à table avec la Princesse Catherine, sœur du Roi, les autres Dames de la Cour, & les Ambassadeurs des Princes, savoir celui de la Reine d'Angleterre & Jean Mocenigo, Ambassadeur de la République de Venise. Après le diner, le Roi assista aux Vêpres, où il prit le Collier de l'Ordre du S. Esprit, & renouvella son serment de conserver la Foi, & d'exterminer l'hérésie. Autant ces cérémonies inspirererent-elles de joye & de satisfaction à ses partisans, autant ébranlerent-elles de plus en plus les Ligueurs, & les porterent à reconnoître le Roi.

Réduction de Paris.

Cependant les mesures prises dans Paris pour la réduction de cette ville étoient sur le point d'éclore. Le Gouverneur, le Prevôt des Marchands & le Président le Maître les avoient concertées avec beaucoup d'adresse & de secret : mais elles étoient traversées plus que jamais par les violentes déclamations des Prédicateurs, qui ne cessoient de crier dans les chaires, que la conversion du Roi étoit simulée & fausse, & que personne ne pouvoit en sûreté de conscience le reconnoître. Les Seize, par leur audace & leurs intrigues, en arrêtoient encore l'exécution. Depuis l'affaire du Président Brisson, ils étoient demeurés presque sans crédit & sans pouvoir, mais alors excités par le Légat, & par les Ambassadeurs d'Espagne, & non moins vivement par les Duchesses de Nemours & de Montpensier, après avoir calé la voile pour ceder au temps, ils commencerent à reparoître, tenant des assemblées, donnant de fréquentes allarmes, & procedant hardiment con-

Henri IV. 1594.

tre ceux qu'ils ſoupçonnoient favorables au parti du Roi. Mais le Gouverneur uſant de ſon autorité, & ſe couvrant encore du nom du Duc de Mayenne, les diſſipoit & les reprimoit, ſous prétexte que des conventicules & des attroupemens de gens armés étoient très-dangereux, dans un temps où l'on avoit tout à craindre. Enfin, de concert avec le Parlement, il fit publier, à ſon de trompe, défenſe, ſous peine de la vie & de confiſcation des biens, de s'aſſembler au nombre de plus de cinq perſonnes, hors de l'Hôtel de Ville, & ſans la préſence des Magiſtrats. Fondé ſur cette ordonnance, il employa vivement la force, détruiſit en peu de jours & ſurmonta les obſtacles que lui oppoſoient les Seize : par-là il ſe trouva bien-tôt en état de diſpoſer de la Ville, & réſolut d'y recevoir le Roi, le vingt-deux de Mars au matin.

Pour cet effet, il fit courir le bruit que le Duc de Mayenne envoyoit de Soiſſons des troupes & des munitions, pour ravitailler la Capitale, & qu'il falloit néceſſairement aller au-devant. Sur ce prétexte, il fit ſortir le vingt-un le Colonel Jacques Argenti avec ſon Régiment François, auquel il ne ſe fioit pas, avec ordre de prendre la route de Beauvais, par laquelle, diſoit-il, ce ſecours devoit arriver. Martin L'Anglois avoit déja gagné & mis dans ſes intérêts, par la promeſſe d'une ſomme conſidérable, S. Quentin, Colonel d'un Régiment de Wallons, qui étoient en garniſon dans Paris : mais le Duc de Feria en ayant eû quelque ſoupçon le même jour vingt-un, fit arrêter S. Quentin, & rapprocher les Wallons & un autre Régiment Eſpagnol du logis qu'il occupoit dans le quartier S. Antoine, fort éloigné du côté par où l'on vouloit introduire le Roi dans Paris. Ainſi les plus fortes troupes qui ſe trouvaſſent dans cette ville, étant écartées fort à propos, le Gouverneur envoya le Régiment de Napolitains, commandé par Alexandre de Monti, dans la partie de la ville, qui eſt au-delà de la riviere, ſous prétexte de les tenir prêts à recevoir un convoi qui devoit arriver le lendemain de ce côté-là. On poſta les Allemands ſeuls dans les quartiers de S. Honoré & de S. Denis, comme plus

aisés à être gagnés ou défaits, le Gouverneur ne voulant pas entiérement dégarnir ces quartiers, ni augmenter les défiances qui se répandoient vivement de toutes parts.

Dès que la nuit fut arrivée, le Comte de Brissac fit assembler dans son Hôtel le Prevôt des Marchands, les Officiers de Ville & les Magistrats qu'il croyoit portés à seconder son dessein. Il leur exposa son projet & les conditions de l'accommodement conclu avec le Roi, la nécessité qui les forçoit à se délivrer, par la paix, des extrémités qu'ils enduroient, & des dangers qu'ils ne pouvoient parer autrement. Les ayant trouvés disposés & d'accord à suivre son avis, il les exhorta à s'y porter de bonne foi & avec courage, & à faire ensorte que cette révolution & la réception du Roi dans la ville se passassent sans désordre. Tous ceux qui étoient présens s'y prêterent volontiers, & envoyerent à deux heures de nuit des billets signés par le Prevôt des Marchands à la plupart des Capitaines de quartiers, qu'ils avoient choisi ou changé à leur gré, pour les avertir que la paix étoit faite, & que l'accommodement avec le Roi devant s'exécuter le lendemain matin, ils veillassent à empêcher le tumulte, & à faire accepter à tous les Bourgeois une paix si nécessaire & désirée depuis si long-temps, puisqu'il étoit déja certain que leurs biens & leurs vies étoient en sûreté. Lorsqu'on eût donné cet ordre qui fut répandu avec un grand secret, & que tous exécuterent très-volontiers, le Gouverneur alla à la porte neuve, vers le minuit, & y ayant fait venir les Allemands, il les rangea en bataille, & fit abattre en peu de temps le terreplein, avec lequel on avoit bouché cette porte long-temps auparavant. Le Prevôt des Marchands en fit de même à la porte S. Denis, dont il confia la garde à Martin Langlois, & alla ensuite joindre le Gouverneur à la porte-neuve. La nuit avoit été pluvieuse, orageuse, accompagnée d'éclairs & de tonneres, & si obscure, que le Roi qui étoit parti de Senlis avec son armée, & étoit arrivé la veille au soir à S. Denis, tarda deux heures de plus qu'on en étoit convenu. Cependant les Ambassadeurs Espagnols furent informés du mouvement qui se faisoit dans

Henri IV. 1593.

toute la ville : le Duc de Feria fit prendre ſur le champ les armes à l'Infanterie cantonnée autour de ſon logis, & Dom Diego d'Ibarra ayant couru à cheval vers la porte-neuve, demanda, avec ſa hauteur ordinaire, ce qu'on y faiſoit. Le Comte de Briſſac lui répondit avec une égale fierté, qu'il n'étoit pas obligé de lui rendre compte de ſa conduite : mais qu'il vouloit bien lui dire par politeſſe, qu'il attendoit les troupes & les munitions envoyées par le Duc de Mavenne, qui, pour éviter de tomber entre les mains du Roi, devoient entrer par cette porte, & qu'ainſi il pouvoit aller ſe repoſer, ſans ſe mettre en peine de rien. Soit que d'Ibarra le crut, ſoit qu'il ne ſe trouvât point aſſez fort pour s'oppoſer aux deſſeins du Maréchal, il retourna au quartier des Eſpagnols.

Il étoit déja quatre heures du matin, quand S. Luc arriva avec la tête de l'Armée Royale, proche le Palais des Thuilleries, qui eſt hors de la porte-neuve, & ayant donné le ſignal avec trois fuſées, comme on en étoit convenu, le Comte de Briſſac ſortit pour le reconnoître & lui parler. Enſuite il revint à l'endroit où étoit reſté le Prevôt des Marchands, & fit tout-à-coup ouvrir la porte. S. Luc entra à la tête de ſes troupes, marchant à pied, le piſtolet à la main, & mit le Capitaine Favas avec cent hommes en haye, pour garder la porte. Pour lui, avec de Vic, & quatre cens ſoldats de la garniſon de S. Denis, il s'empara de la rue S. Thomas. Il fut ſuivi de d'Humieres, du Comte de Belin, qui, mécontent d'avoir perdu le Gouvernement de Paris, s'étoit déja jetté dans le parti du Roi, & du Capitaine du Rolet. Tous trois, à pied, l'épée à la main, s'avancerent à la tête de huit cens hommes, & s'emparerent du Pont S. Michel. D'O, Gouverneur de l'Iſle de France, & à qui le Roi deſtinoit le Gouvernement de Paris : entra après eux. Il étoit accompagné du Baron de Salignac, & de quatre cent ſoldats, avec leſquels, marchant le long du rempart, il alla occuper la porte S. Honoré. Le Maréchal de Matignon, à la tête des Suiſſes, ayant vû, en entrant, l'Infanterie Allemande en bataille, lui cria de mettre les armes bas ;

ſur ſon refus. il fit baiſſer les piques aux troupes qui le ſuivoient, & chargea les Allemands : il y en eut vingt de tués, & autant de jettés dans la riviere : les autres mirent bas les armes qu'on leur ôta, & on les conduiſit devant l'Egliſe de S. Thomas, d'où les Suiſſes s'étendirent juſqu'à la Croix du Trahoir, vers le milieu de la rue S. Honoré. Bellegarde & le Comte de S. Pol entrerent enſuite à la tête de deux bataillons, avec leſquels ils ſe poſterent devant le Louvre, juſqu'à l'Egliſe de S. Germain l'Auxerrois.

Le Roi y eſt reçu ſans déſordre.

Après eux marchoit le Roi à pied, armé de toutes pieces à la tête de quatre cent Gentilshommes, ayant à ſa droite & à ſa gauche les Archers de ſa garde. Ayant trouvé le Comte de Briſſac à l'entrée du Pont, il ôta l'écharpe blanche qu'il portoit, la jetta au cou du Comte, & l'embraſſa étroitement. En même temps le Gouverneur pouſſa un cri de *Vive le Roi*, qui fut d'abord répété par le Prevôt des Marchands qui le ſuivoit, & de proche en proche par tous les quartiers, où ceux mêmes qui ignoroient ce qui paſſoit, le répétoient avec joie. Le Roi en paſſant au milieu de ſes troupes qui formoient une double haye, leur défendit, ſous peine de la vie, de faire le moindre mal à perſonne, & alla avec toute ſa ſuite droit à l'Egliſe de Notre-Dame, où le Clergé le reçût avec un applaudiſſement égal à celui qu'il avoit trouvé ſur ſon paſſage. Enfin le Maréchal de Retz entra le dernier, & s'avança en très-bel ordre vers l'autre côté de la Ville, pour s'aſſurer de ces quartiers. Dom Diego d'Ibarra venoit avec deux Compagnies Eſpagnoles du côté où il entendoit le bruit, mais les troupes du Roi avançant toûjours, en nombre ſupérieur, ces Eſpagnols rejoignirent le gros de leurs gens, & le Maréchal occupa la rue S. Martin, Vitri & La Noue qui étoient entrés par la Porte S. Denis, étant déja maîtres de la rue de même nom. Lorſque le Roi ſortit de Notre-Dame, le Peuple informé de ce qui s'étoit paſſé, & aſſuré qu'il n'avoit rien à craindre, répéta le cri de *Vive le Roi*, avec plus d'allegreſſe qu'auparavant, & les Bourgeois coururent en foule prendre l'écharpe blanche, & mettre à leurs chapeaux des croix de

Henri IV. 1594.

la même couleur. On ouvrit à l'envi les boutiques avec des transſports de joie, & dans l'eſpace de deux heures, il regna dans la Ville un calme auſſi profond, que s'il n'y fut arrivé aucun changement.

Avant que de ſe rendre au Louvre, le Roi envoya du Perron, revenu depuis peu de Rome, au Cardinal Légat, pour lui ſignifier qu'il étoit maître de ſortir de Paris, ou d'y reſter, & lui demander ſeulement une conférence avec lui, où il eſperoit lui donner plus de ſatisfaction & de marques d'honneur qu'il n'en avoit jamais reçû de la Ligue. Le Légat refuſa cette entrevûe, ſous prétexte que le Pape n'avoit pas voulu recevoir les Ambaſſadeurs du Roi, & répondit, que puiſqu'on le laiſſoit en liberté, il vouloit ſortir non-ſeulement de Paris, mais encore du Royaume. Le Roi fit envain ſes efforts pour l'en detourner, le Légat ne voulut rien entendre, tant pour éviter d'entrer en négociation avec un Prince, que le Pape n'avoit pas encore reconnu, que pour ſuivre ſon ancien penchant, qu'il ne pouvoit diſſimuler, même dans ces inſtans où tout étoit déſeſperé, affectant peut-être par-là de marquer de la conſtance. Il fut néanmoins traité avec beaucoup d'égards, & demeura encore ſix jours à Paris. Du Perron l'accompagna juſqu'à Montargis, d'où il continua ſa route pour ſortir du Royaume.

Le Légat ſort de France.

Dans le même temps que le Roi entroit dans la Capitale, le Cardinal de Pellevé rendoit les derniers ſoupirs. Lorſqu'il apprit ce qui ſe paſſoit, il dit d'un ton mépriſant, qu'il eſperoit encore que les armes des Eſpagnols & des bons Catholiques chaſſeroient de Paris cet Huguenot, & mourut après avoir proferé ces paroles. Le Comte de Briſſac alla trouver les Ambaſſadeurs d'Eſpagne, & leur ordonna, de la part du Roi, de relacher Saint Quentin, ce qu'ils lui accorderent. Enſuite ayant rappellé Alexandre de Monti, pour rejoindre leur Infanterie Eſpagnole, ils réſolurent de ſortir de Paris le même jour. L'après-midi, accompagnés de S. Luc & du Baron de Salignac, ils ſe mirent au milieu de leurs troupes, qui ſortoient en bon ordre, & arriverent à la Porte S. Martin, où le Roi

Henri IV. 1594.

Il en fait sortir les Ambassadeurs & la garnison Espagnole.

Roi étoit à cheval, pour les voir partir. Ils lui firent un salut profond qu'il leur rendit avec politesse, mais sans rien dire de part & d'autre. Ils sortirent de la Ville, escortés par les troupes du Roi jusqu'au Bourget, & prirent la route de Soissons, d'où ils se rendirent sur les frontieres. Le Roi envoya, avec la même affabilité, le Chancelier & Bellievre saluer, de sa part, les Princesses, leur faire des excuses de ce que le temps ne lui permettoit pas ce jour-là de leur faire sa visite (*a*) en personne. Lorsqu'elles eurent mis ordres à leurs affaires, il les laissa partir en leur donnant une escorte honorable, après leur avoir marqué les plus grands égards, & même au-delà de ce qu'il leur avoit promis. L'Evêque de Senlis, l'Avocat d'Orléans, Boucher, Curé de S. Benoist, Nicolas Varade, Jésuite, Christophe Aubry, Curé de S. André, Pelletier, Curé de S. Jacques, Jacques Cœuilly, Curé de S. Germain, Jean Hamilton, Curé de S. Cosme, le Pere Guarin, Cordelier, quelques autres Predicateurs & quelques Capitaines de Bourgeoisie sortirent de Paris, les uns avec le Légat, les autres avec les Ambassadeurs d'Espagne. Le reste du peuple, & plusieurs même de ceux qui s'étoient déchaînés contre le Roi, y demeurerent, & il défendit qu'on les inquiétât, conformément à la parole qu'il en avoit donnée. La Bastille étoit encore au pouvoir des Ligueurs. Du Bourg qui y commandoit, ne fit, ni le premier, ni le second jour, aucun signe qu'il voulut se rendre. Au contraire il fit tirer plusieurs volées de canon sur la Ville : mais dès qu'on eut préparé de l'Artillerie, & qu'il se trouva dépourvû de vivres & de munitions, il se rendit le cinquieme jour, & après avoir remis cette forteresse au Roi, il prit, comme les autres, la route de Soissons. Ainsi Paris se trouva entiérement soumis au Roi, sans désordre, sans peine & sans effusion de

(*a*) Le Roi alla voir ces deux Princesses l'après-diné de la reddition de Paris, & fit même avec elles un partie de jeu. Quelques pages plus bas Davila semble convenir de cette entrevûe, en disant qu'elles avoient entretenu plusieurs fois le Roi, & qu'elles firent quelques ouvertures de paix au Duc de Mayenne, après leur arrivée à Soissons.

ſang. Ce Prince fit publier une amniſtie générale, cantonna ſes troupes aux environs, rappella le Parlement, ouvrit les chemins aux vivres, & ſoulageant tous les Ordres de l'Etat, rétablit en peu de jours cette Ville dans l'affluence de toutes choſes & dans ſon éclat.

Villars ſe ſoumet au Roi avec Rouen & le Havre-de-Grace.

Villars, Gouverneur de Rouen, imita l'exemple de la Capitale. Il avoit traité & conclu ſon accommodement par l'entremiſe de Maximilien de Roſny. Il convint, dans le même temps, de reconnoître le Roi, & avec la navigation libre de la Seine, de le rendre maître de Honfleur, du Havre-de-Grace & de toute cette partie de la Haute Normandie. Cette négociation ſouffrit durant quelque temps des difficultés. Villars vouloit qu'on lui conſervât la Charge de Grand Amiral, qu'il exerçoit pour la Ligue, & le Baron de Biron, que le Roi en avoit revêtu, avoit peine à s'en demettre. Mais enfin, comme il étoit évident, qu'il falloit attirer ceux qui ſe ſoumettoient au Roi, en les conſervant dans leurs dignités & gouvernemens, il fallut que le Baron conſentit à céder ſa Charge, dont on le dédommagea par le Bâton de Maréchal de France, grade que ſon pere avoit occupé long-temps. Néanmoins il en marqua beaucoup de mécontentement, quoique le Roi lui fit preſent de vingt mille écus, & lui promit pluſieurs Gouvernemens: prétendant avoir contribué plus que perſonne aux victoires de ce Prince, & qu'on ne devoit point le dépouiller de ſes dignités & de ſes revenus, pour enrichir ſes ennemis. Il s'en plaignit même hautement, avec ſa liberté ordinaire de parler, & dit, qu'il donneroit ſon Bâton de Maréchal pour un cheval de cinquante écus. Cependant il ne pût s'oppoſer aux volontés du Roi, & en conçût un dépit, qui cauſa enſuite de très-grands maux. Villars ayant obtenu la Charge d'Amiral, la confirmation de ſes Gouvernemens, des fonds pour entretenir les troupes Provençales attachées à lui, & la ſurvivance du Gouvernement du Havre, pour le Chevalier d'Oiſe, ſon frere, ſe déclara ſur la fin de Mars, & remit au Roi toutes ſes Places, qui obtinrent les conditions les plus avantageuſes, tant pour la conſervation de la Religion, que pour celle de leurs Priviléges.

Henri IV.
1594.

Siege de Honfleur.

Ainsi le Roi se trouva maître de toute la Normandie, à l'exception de Honfleur, situé dans la Basse-Normandie, & qui tenoit encore pour la Ligue. Cette Ville située dans un angle, qui forme une espece de presqu'Isle, s'avance sur l'Océan, vis-à-vis du Havre-de-Grace, bâti précisement de l'autre côté, où la Seine se décharge dans la mer; ensorte que ces deux forteresses ne sont separées que par le courant de la riviere, qui grossi par la marée, a dans cet endroit deux lieues dé largeur. Le Commandeur de Grillon en étoit Gouverneur, & comme Provençal, il y avoit une grosse garnison de Provençaux. Un des fils de Fontaine Martel, l'un des principaux Seigneurs du païs de Caux, le Capitaine La Tour, guerrier fier & brave, le Capitaine Glese, Neveu du Gouverneur de Caen, & le Curé de Truville, qui, de Prêtre étoit devenu fameux Capitaine & plusieurs autres guerriers & Gentilshommes du même parti, s'étoient renfermés dans Honfleur avec Grillon. Ils en avoient fait leur principale retraite, d'où ils couroient & ravageoient le païs, faisant prisonniers sans distinction, & mettant à rançon les gens riches; d'ailleurs combattant avec un grand nombre de barques armées & pillant les vaisseaux qui passoient à l'embouchure de la Seine, ils avoient rempli cette place, non-seulement d'une nombreuse garnison, mais encore de toutes sortes d'attirails de guerre & de richesses immenses. Le Duc de Montpensier qui vouloit surmonter cet obstacle, placé dans le cœur de son Gouvernement, & délivrer les peuples d'alentour des maux qu'ils en souffroient, résolut, dès le commencement d'Avril, d'assiéger cette forteresse. Il rassembla toute la Noblesse de la Province, avec deux mille Anglois nouvellement debarqués, pour passer en Bretagne, huit cens Allemands, qui, depuis long-temps, servoient dans ces quartiers, quatre Regimens François, tirés des garnisons de la Province, & qui formoient trois mille hommes, trois cens Arquebusiers à cheval & huit cens Gentilshommes. Il partit de Lisieux le dix d'Avril, & parut le lendemain matin à la vûe de la Place. Elle est environnée du côté de la terre ferme par un fossé large de plus de quarante pas, où passe le flux & le reflux de la mer,

HENRI IV. 1594.

& sur lequel est un large pont de poutres & de planches appuyé sur des pilastres de pierre. Le Duc, dès son arrivée, voulut s'en emparer, & pour cet effet, tandis que le gros de l'armée approchoit au petit pas, le Colonel La Luzerne s'avança vers le pont avec son Régiment, soûtenu par Fervaques à la tête de deux cens cinquante chevaux. Ceux de la Ville, prévoyant le dessein des Royalistes, avoient placé deux fauconneaux sur le pont même, dont ils avoient confié la défense au Curé de Truville, avec cent fantassins, pour disputer le passage aux ennemis. A l'arrivée de l'Infanterie Royale, il engagea une escarmouche très-vive. Le Capitaine La Tour sortit de la Ville avec cent braves soldats, & les fantassins de la Luzerne commencoient à faire retraite, quand Fervaques accourut à toute bride avec plus d'intrepidité que de prudence, pour repousser l'ennemi, qui s'étoit déja avancé & étendu au-delà du pont. Mais Truville & La Tour le voyant lui-même à portée des fauconneaux chargés de mitraille, ils les firent tirer si à propos, qu'ils lui tuerent en une seule décharge, plus de vingt hommes, & en blesserent d'avantage, parmi lesquels Henri Davila, Auteur de cette Histoire, eut un cheval tué & mis en pieces sous lui, & courut très-grand risque de la vie. Fervaques se retira en caracolant, & les Anglois se mêlant à l'escarmouche, qui se trouvant soûtenue, tantôt par des renforts d'Infanterie Françoise, tantôt par les Arquebusiers à cheval, tantôt par Fervaques lui-même avec sa Cavalerie, dura toute la journée, sans qu'on pût chasser les ennemis du pont. Surêne, l'un des Maréchaux de Camp, fit élever toute la nuit vis-à-vis du pont, un fort, qui, malgré l'artillerie de ceux de la Ville, fut mis le lendemain en état de défense. On y plaça quatre pieces de canon qui foudroyerent tellement les ennemis, qu'elles les forcerent d'abandonner le pont, après avoir perdu le Curé de Truville, qui fut emporté d'un coup de coulevrine. Mais ils pousserent la fermeté jusqu'à en bruler ou à en précipiter les bois dans le canal, avant que de le quitter, pour se retirer dans la Ville.

Les trois jours suivans, on éleva les batteries compo-

ſées de quatorze canons, qui battirent depuis la porte, juſqu'au bord de la Mer, vers l'Occident. Mais les Aſſiégés s'en embaraſſerent ſi peu les premiers jours, que dans l'intervalle d'une volée à l'autre, le Capitaine la Tour oſa paroître à découvert ſur la muraille, & les Canoniers, qui ſentoient qu'il les bravoit, ne pûrent jamais, malgré toute leur adreſſe, ni l'atteindre, ni l'épouvanter : néanmoins l'artillerie fit en cinq jours une ſi large brêche, que le vingt-deux l'Infanterie s'avança pour monter à l'aſſaut. On avoit aſſez mal reconnu le foſſé, faute extrêmement pernicieuſe dans ces occaſions : les Généraux avoient crû qu'il étoit plein de ſable charié par la marée, & aſſez ferme, pour porter ceux qui monteroient à l'aſſaut. On prit donc le temps où la marée ſe retire, & où les eaux ſont plus baſſes. Les Anglois & les François pénétrerent dans le foſſé, par deux endroits. Ils trouverent d'abord du ſable, & avancerent : mais quand ils furent au milieu, ils enfoncerent tellement dans la vaſe, que pluſieurs y demeurerent engagés, ſans pouvoir ſe retirer, & les Aſſiégés qui étoient ſur les remparts, leur inſultant avec de grands cris & des railleries, les tuerent à coup de mouſquets & d'arquebuſes, comme des bêtes priſes dans des filets. Le Capitaine Gaſconnet y périt, avec quatre-vingt François, & un Lieutenant Colonel Anglois, avec plus de cent cinquante de ſes compatriotes. Le Duc de Montpenſier, fâché d'un échec ſi conſidérable, voulut par la ſuite conduire, en perſonne, toutes les attaques, & fit, avec autant d'adreſſe que de diligence, conſtruire quelques ponts d'une médiocre longueur, qui portoient depuis le bord du foſſé, juſqu'à la vaſe, & avoient chacun en tête un petit gabion, rempli de terre, à la faveur duquel on jettoit enſuite de groſſes faſcines, des pierres & d'autres matériaux dans le fonds du foſſé, pour le combler & en rendre peu-à-peu le terrein plus ſolide : ce qu'on n'exécutoit qu'avec un danger évident & une grande perte des ſoldats, par les feux d'artifice, les mouſquetades, les pierres & autres armes de jet, que les aſſiégés y faiſoient pleuvoir ſans ceſſe. Mais ce travail ayant été achevé en

Henri IV. 1594.

quatre jours, on s'apperçut que les assiégés avoient élevé en dedans de la Ville un retranchement, avec lequel ils avoient réparé la brêche, & soutenu la muraille battue par le canon. On reconnut ce poste, & l'on jugea qu'il seroit difficile & presqu'impossible de l'emporter. Ainsi le Duc fit tourner la même nuit tous les ouvrages du côté du pont rompu, qu'il fit rétablir avec d'autres planches & de nouvelles poutres, de maniere qu'on y pouvoit passer, quoique mal-aisément, & peu de personnes de front : ce qui réussit contre l'opinion de tout le monde, parce que la nuit étoit courte, & qu'on travailloit dans l'obscurité, excepté lorsque les Assiégés lançoient quantité de feux, pour reconnoître ce que l'on faisoit. La même nuit on tourna de ce côté-là cinq canons de la batterie la plus voisine, qui commença à faire un feu terrible au point du jour. Ils abbatirent la tour de la porte, & une grande partie de la porte même, sans donner aux assiégés le temps de se retrancher.

A peine y eut-il une brêche, où deux ou trois personnes pussent entrer de front, que Pompierre & le Baron d'Ailly y donnerent un vigoureux assaut avec deux bataillons de braves soldats. La résistance des Assiégés ne fut pas moins courageuse : le combat fut court, mais opiniâtre : ceux de la ville y eurent l'avantage, parce que les deux Officiers, dont on vient de parler, ayant été dangereusement blessés, l'Infanterie Royaliste s'éloigna des remparts, au bout d'une demie heure. Pour empêcher les assiégés de réparer la brêche, on la battit sans discontinuer, & sur le déclin du jour, les Colonels la Luzerne & Colombiere, freres, recommencerent l'assaut au même poste. Les Assiégés le soutinrent à la vérité vaillamment : mais ils y perdirent les plus braves de leurs soldats Provençaux : le Capitaine Gleze y fut blessé, Fontaine Martel estropié, tous leurs feux d'artifice furent consumés, & leurs quatre meilleures pieces de canon créverent. Le Commandeur de Grillon commença à penser à se rendre, ensorte qu'ayant reçû, fort à propos, par mer, la nouvelle que l'Amiral de Villars & les villes de Rouen, de Monti-

villiers, d'Harfleur & du Havre-de-Grace, située de l'autre côté de la Seine, avoient embrassé le parti du Roi, il perdit toute espérance de secours, & songea à sauver les richesses qu'il avoit accumulées. Il falloit, pour cela, capituler, sans attendre la derniere extrémité. Il envoya donc des personnes, pour parlementer avec Fervaques & Surêne. Il convint enfin de se rendre, à condition de sortir de la ville, vies & bagues sauves, en comptant douze mille écus pour le payement de l'armée, & de se retirer au-delà de la Seine, dans les villes qui tenoient encore pour la Ligue. La place fut remise entre les mains de Daleret, Gouverneur de Touques, & attaché au Duc de Montpensier, & ainsi toute la Province de Normandie se soumit au Roi, Fontaine Martel, qui étoit maître de Neuf-Chatel dans le païs de Caux, étant aussi vers le même temps rentré sous son obéissance.

Prise de Honfleur.

Déja les peuples & les Gouverneurs, fatigués de toutes parts des maux de la guerre, attirés par la clémence du Roi, & par les conditions avantageuses, par lesquelles il satisfaisoit pleinement les désirs de ceux qui passoient dans son parti, s'empressoient de le reconnoître. La Cour étoit pleine de gens qui négocioient ou leur propre accommodement, ou celui de leurs amis, de leurs partisans, ou des Villes & Communautés qui venoient se soumettre. Abbeville & Montreuil en Picardie, Troyes, place considérable & peuplée en Champagne, Sens, Ville Archiépiscopale, sur les confins de la Brie & de la Bourgogne, Agen, Ville-neuve & Marmande, sur les frontieres de Gascogne, & enfin Poitiers prirent ce parti. Cette derniere fut ramenée au Roi, par Scevole de Sainte-Marthe, Trésorier de France, personnage aussi célebre par son goût pour les belles-lettres, & par son éloquence insinuante, que par sa prudence & son expérience dans les affaires. Ce fut aussi par son entremise, que Charles de Lorraine, Duc d'Elbœuf, ménagea son accommodement avec le Roi, à condition qu'on lui conserveroit le Gouvernement de Poitiers, & qu'on lui feroit trente mille francs de pension. Il souhaita que la chose demeurât se-

Plusieurs villes se déclarent pour le Roi dans les différentes Provinces du Royaume.

Henri IV. 1594.

crete pendant quelque temps, eſperant que le Duc de Mayenne, dont il ne vouloit pas ſe ſéparer, s'il étoit poſſible, s'accommoderoit dans peu lui-même avec le Roi : mais ce Duc penſoit bien différemment. Toujours occupé de ſes anciennes eſpérances, ou penſant qu'il y alloit de ſa gloire, il avoit réſolu de lutter contre l'adverſité, & de n'en jamais venir à aucun accommodement, ſans le conſentement & la déciſion du Pape. Pour cet effet, dès qu'il fut parti de Paris, & arrivé à Soiſſons, il avoit d'abord raſſemblé avec une extrême diligence, & remis ſes troupes en bon état, & fait prier les Ducs de Lorraine, d'Aumale & de Guiſe, de venir s'aboucher avec lui, dans quelqu'endroit à leur choix, pour prendre les meſures convenables à leurs communs intérêts, jugeant que, ſi ces Princes demeuroient unis avec lui, ils pourroient, appuyés par les ſecours d'Eſpagne, mettre ſur pied des forces aſſez conſidérables, ou pour rétablir leurs affaires, ou pour conclure un accommodement avantageux & honorable, lorſque le Pape ſe réſoudroit à approuver la converſion du Roi.

Le Duc de Lorraine vint à Bar-le-Duc, ſur les frontieres de ſes Etats, où ſe trouverent les Ducs de Mayenne & d'Aumale : mais le Duc de Guiſe ne pût s'y rendre, à cauſe du trouble général qui regnoit dans la Province de Champagne, où non-ſeulement la Ville de Troyes avoit chaſſé le Prince de Joinville, ſon frere, & embraſſé le parti du Roi, mais encore, où le Maréchal de St. Paul, ancien éleve & ſerviteur des Guiſes, étoit ſoupçonné de comploter contre leurs intérêts. Ainſi, de peur d'abandonner les villes qui tenoient encore pour lui, il fut obligé de demeurer dans cette Province, & d'envoyer en ſon nom à l'entrevue Pericard, Sécretaire du feu Duc ſon pere. Les ſentimens y furent partagés : le Duc de Lorraine, las de la guerre, & qui craignoit de voir ruiner de plus en plus ſes Etats, par le paſſage des troupes Etrangeres, panchoit extrêmement à la paix. Au contraire, le Duc d'Aumale, Prince d'un caractere fier & opiniâtre, étoit plus animé que jamais à continuer la guerre, & avoit réſolu

résolu en lui-même, de se soumettre aux Espagnols, lui, & les places dont il étoit maître, plutôt que de se remettre à la discrétion & à l'obéissance du Roi. Le Duc de Guise cachoit d'autant mieux ses véritables vûes, qu'il étoit absent, & Pericard, sous prétexte de l'informer de ce dont on traitoit, & d'attendre ses ordres, ne donnoit que des réponses équivoques, & qui ne décidoient de rien. Le Duc de Mayenne, maître de tout, & capable d'amener les autres à son avis, étoit déterminé à n'entendre à aucun accommodement, sans l'agrément du Pape : mais dans ce cas, qu'il n'imaginoit pas fort difficile à obtenir, quand il le voudroit, il ne savoit ce qu'il devoit désirer, ni s'il étoit plus avantageux de continuer la guerre, avec des esperances, ou de conclure un accommodement & la paix avec des sûretés. Mais comme il voyoit le Duc de Lorraine, plus porté à la paix qu'à la guerre, & soupçonnoit le Duc de Guise de penser de même, il prit un milieu, & consentit que le Duc de Lorraine traitât au nom de tous les Princes de sa Maison : mais en même temps il leur fit former, de concert, la résolution d'unir leurs forces, & de travailler avec chaleur à y joindre les troupes auxiliaires de Flandres, afin d'attendre quel seroit enfin le jugement du Pape, & de pouvoir arracher par leurs exploits & par la force des armes, des conditions plus avantageuses dans leur accommodement. Pour cet effet, le Duc de Lorraine envoya sur le champ en France Bassompierre, afin de négocier un accommodement avec le Comte de Schomberg & Villeroi, & en même temps il ordonna à deux cens Lances & à trois cens Arquebusiers à cheval de se rendre à Laon, pour se joindre aux troupes que le Duc de Mayenne avoit rassemblées sous cette place. Ce dernier, qui, jusqu'alors, avoit négocié, par l'entremise de Rône, avec l'Archiduc Ernest, nouvellement arrivé dans son Gouvernement des Païs-Bas, se rendit à la Fere, & envoya à ce Prince le Vice-Sénéchal de Montelimar & la Porte, son Sécretaire.

Les sentimens des Ministres d'Espagne n'étoient pas moins difficiles à démêler, mais fort éloignés des idées

Henri IV. 1594.

du Duc de Mayenne. Le Comte Charles de Mansfeld, le Comte Pierre Ernest son pere, vieux Capitaine très-expérimenté, & d'une grande réputation, le Président Richardot, & la plupart des Membres du Conseil de Flandres, étoient d'avis d'abandonner désormais les esperances chimériques & ruineuses, qu'on avoit formées sur la France, & en traitant avec le Roi à des conditions avantageuses, de tourner leurs soins, & d'employer les forces de l'Espagne à la conservation des Païs-Bas, où les Provinces Unies, profitant à propos de l'éloignement des armées & des Généraux, avoient fait depuis tant d'années de très-grands progrès : ensorte que le Roi Catholique perdoit ses propres Etats, en voulant conquérir ceux d'autrui. Au contraire, le Comte de Fuentes & les autres Conseillers Espagnols mal informés de l'état des affaires de France, par le Duc de Feria & par Dom Diego d'Ibarra, persistoient toujours dans le projet de faire élire l'Infante, ou du moins de s'emparer de plusieurs places, & de s'établir dans les Provinces de Picardie & de Bourgogne, limitrophes des Etats du Roi d'Espagne, qui en demeureroit enfin maître. Ils esperoient au moins que, s'il les rendoit au Roi de France par la paix, ce ne seroit que moyennant une somme d'argent suffisante, pour dédommager S. M. Catholique des dépenses énormes qu'elle avoit faites avec profusion depuis tant d'années. Tandis que le Conseil de Flandres étoit ainsi partagé dans ses opinions, il reçut la nouvelle de la reddition de Paris. Elle détermina l'Archiduc à s'en tenir à l'avis des Espagnols. En effet, il n'y avoit plus d'esperance, que la Ligue, qui venoit de perdre Paris, sa base & sa principale ressource, pût désormais se soutenir, & d'un autre côté on ne jugeoit pas que le Roi Catholique pût décemment demander la paix, ou même l'obtenir fort aisément. L'Archiduc pensa donc qu'il étoit de la prudence d'éluder les engagemens qu'on avoit pris avec la Ligue, dont le soutien exigeoit des dépenses excessives, qui produisoient très-peu d'avantages, par la mauvaise foi des Ligueurs : de faire la guerre au nom du Roi Philippe II. : d'employer toutes ses forces d'un

même côté : de dépenser ses trésors pour ses propres intérêts; & puisqu'il seroit désormais ridicule de proposer l'élection de l'Infante, de tâcher du moins de profiter du moment présent, pour s'emparer des places de Picardie & de Bourgogne, qui servissent à couvrir la Flandres, & à se dédommager des pertes passées.

Dans cette idée l'Archiduc fit traiter sur le champ avec de Rône qui convint de passer au service du Roi d'Espagne, moyennant dix-huit mille écus de pension par an. Il engagea encore fort aisément le Vice-Sénéchal de Montelimar, à recevoir garnison dans la Fere, l'une des principales places de Picardie, en lui en cédant la propriété, & lui donnant trente mille écus de récompense. Les Espagnols traiterent en même temps avec le Duc d'Aumale, plus porté encore que tout autre à s'attacher à eux, & en lui assurant quarante mille écus de pension, ils l'attirerent à eux, avec toutes les villes dont il étoit maître, cent Cuirassiers & deux-cent Chevaux-Legers. Ils ne négligerent pas de former des intelligences avec les Gouverneurs des places de Picardie & de Bourgogne, & pour les soutenir, l'Archiduc ordonna au Comte Charles de Mansfelds de rassembler promptement l'armée, & de s'avancer sur les frontieres de Picardie, pour y faire une guerre ouverte. Il envoya ensuite le détail de son projet à la Cour d'Espagne, en lui remontrant que c'étoit le parti le plus court & le plus avantageux, mais en observant en même temps qu'il avoit besoin de renforts de troupes & de sommes considérables, pour l'exécuter : que jusqu'à présent on avoit fait une infinité de dépenses inutiles, poûr contenter la légereté des François, qui s'étoient engraissés des trésors de l'Espagne, tant qu'ils avoient pû en succer le lait, & qui, voyant maintenant la mammelle épuisée, se tournoient d'un autre côté, & revenoient à leur caractere propre : que leur antipathie naturelle pour la Nation Espagnole, & leur inconstance ordinaire ne leur avoient jamais permis de penser à rien d'utile ou d'honorable pour la Couronne d'Espagne : que la proposition d'élire pour Reine l'Infante, quoique née d'une Fille de France, &

issue d'un Roi, qui avoit épuisé ses Royaumes pour les secourir dans leurs besoins, leur avoit paru aussi étrange, & aussi monstrueuse, que, si on leur eût proposé de se soumettre à un Tartare ou à un Indien : que, lorsque, pour les appaiser, on avoit proposé de marier l'Infante à un Prince François, afin de leur montrer évidemment qu'on ne tendoit pas à les rendre sujets de la Couronne d'Espagne, les discordes & l'ambition, qui regnoient entr'eux, ne leur avoient pas permis de s'accorder, & qu'ils avoient mieux aimé traiter avec l'ennemi commun, que de se céder les uns aux autres : que la foible répugnance qu'on avoit marquée à ne vouloir pas assouvir leur insatiable avidité, en leur prodiguant les trésors de l'Espagne, les avoit en un moment mécontentés & révoltés ; & que leur impatience naturelle avoit précipité tant de Villes & de Seigneurs à se remettre imprudemment à la foi & à la discrétion de leur propre ennemi, que déja les principaux fondemens de la Ligue étoient renversés : que les Villes de Paris, d'Orléans, de Rouen, de Bourges & de Lyon l'avoient abandonnée : que l'Amiral de Villars, le Comte de Brissac, le Maréchal de la Châtre, & Vitri, les principaux Chefs de l'Union, qui avoient soutenu tout le poids de la derniere guerre, venoient de se soumettre au Roi : que déja le Duc d'Elbœuf, Prince du Sang de Lorraine, malgré la haine irréconciliable & invétérée qu'il portoit à la Maison de Bourbon, ou traitoit de son accommodement, ou l'avoit même déja conclu : qu'il n'étoit donc plus temps de remettre les droits de l'Infante au caprice des François, mais de les soutenir par la force des armes, & de continuer la guerre, au nom de la Couronne d'Espagne, & pour son avantage : que déja dans la Bretagne, païs d'Etats, où l'on ne reconnoissoit pas la Loi Salique, on avoit des troupes Espagnoles braves, & en bon état, qu'il suffisoit de soutenir & de recruter à propos par mer, pour s'assurer de cette Province : qu'on étoit maître en Picardie de plusieurs places qu'on venoit d'acquérir, en gagnant le Duc d'Aumale, le Vice-Sénéchal de Montlimar & de Rône : qu'en travaillant à s'attacher de mê-

me le Duc de Mayenne, non plus comme Chef de la Ligue, mais en qualité de Général du Roi d'Espagne, on tâcheroit, par son moyen, de s'emparer de plusieurs places dans le Duché de Bourgogne : qu'il falloit traiter sur le même pied avec le Duc de Guise, pour les villes de Champagne, & avec le Marquis de S. Sorlin, pour celles de Dauphiné : & qu'on pouvoit négocier en Espagne, avec Montpezat, afin d'acquérir quelque poste, pour mettre le pied en Provence. Ils ajoûtoient que le Comte Charles de Mansfelds étoit déja entré avec l'armée sur les frontieres de Picardie, où elle pourroit faire des conquêtes considérables, avant que le Roi pût mettre sur pied une armée assez forte, pour s'y opposer : mais qu'il falloit surtout éviter les lenteurs, hâter les remises d'argent, faire des levées en Italie & en Allemagne, pour grossir l'armée, enfin ne rien négliger pour son propre avantage, sans s'embarrasser désormais de soutenir les prétentions & les intérêts d'autrui : que, lorsqu'on se seroit emparé de plusieurs places, principalement sur les frontieres, où l'on pourroit aisément les conserver & les secourir, on prépareroit au Roi de France une guerre de plusieurs années, qu'il lui faudroit employer à recouvrer son propre païs ; qu'en le tenant occupé chez lui, on ne lui laisseroit pas le temps de se mêler des affaires des Païs-Bas, ni de reconquerir la Navarre : & enfin, que, quand la Couronne d'Espagne jugeroit à propos de consentir à la paix, elle pourroit, ayant en main de pareils nantissemens, se faire dédommager des dépenses & des pertes qu'elle avoit essuyées ; de maniere que les avantages & la gloire, qui résultoient de ce projet, se présentant dans le moment, il falloit aussi dans le moment, trouver des ressources promptes & assurées pour l'exécuter.

Ces dépêches conformes au caractere & aux desseins des Espagnols, contribuerent infiniment à faire prendre à la Cour de Madrid une résolution ferme de pousser l'entreprise sur ce plan. Ainsi quoique Montpesat travaillât vivement, pour en obtenir une favorable aux demandes du Duc de Mayenne, on lui répondit avec plus de fermeté

Henri IV. 1594.

que jamais, qu'on avoit donné des ordres à l'Archiduc, & qu'on prendroit en Flandres des résolutions, sur lesquelles le Duc de Mayenne, qui étoit dans le voisinage, pourroit se régler. Enfin Philippe II. goûta tellement ce plan, qu'y donnant toute son application, & pressant, plus qu'à l'ordinaire, l'exécution des projets, auxquels il avoit coûtume d'apporter beaucoup de lenteur, il donna les ordres nécessaires en Flandres, en Italie & à son Conseil même, afin qu'on agit avec toute la promptitude possible. Mais ce plan que le Duc de Mayenne éventa par diverses conjectures, le jetta dans une extrême inquiétude. Il se voyoit réduit à la cruelle alternative, ou de s'accommoder avec le Roi, sans attendre la résolution du Pape, ou de livrer aux Espagnols, malgré l'éloignement qu'il en avoit toûjours eu, sa propre personne & les places qui dépendoient de lui. D'un côté, il voyoit avec chagrin, que le Duc d'Elbœuf eut fait son accommodement avec le Roi: de l'autre, le Traité du Duc d'Aumale avec les Espagnols le pénétroit de douleur. Dans cette perplexité, tantôt il penchoit à suivre le conseil du Duc de Lorraine, & à conclure la négociation entamée par Bassompierre, tantôt il se disposoit à s'aboucher avec l'Archiduc, qui l'avoit invité à se rendre à Mons, pour y traiter de concert de leurs communs intérêts. Mais pour se déterminer à la paix avec le Roi, il vouloit attendre de nouveaux avis du Baron de Senecey & du Cardinal de Joyeuse, & pour traiter avec l'Archiduc, il souhaitoit d'avoir de nouvelles dépêches de Montpesat, qui l'assurât des dernieres résolutions du Conseil d'Espagne. Dans cette incertitude, il trouva bon que la Duchesse de Guise traitât, pour son fils, avec la Duchesse de Nevers sa sœur, afin que cette derniere interposât ses bons offices, pour faire son accommodement avec le Roi. Il avoit aussi appris avec plaisir, que la Reine Douairiere de France étoit passé en Bretagne, pour traiter de l'accommodement du Duc de Mercœur, son frere. Enfin il avoit trouvé bon que Madame de Nemours, sa mere, & la Duchesse de Montpensier, sa sœur, qui étoient sorties de Paris, où elles avoient eu de frequens entretiens avec le Roi sur les affaires pré-

ſentes, fuſſent venues le trouver, pour lui propoſer des conditions de paix. Néanmoins il apportoit à tout cela des délais, il y oppoſoit des obſtacles ſecrets, afin de traîner les choſes en longueur, &, ſans paix conclue, ni guerre ouverte, de rallentir les progrès des armes du Roi & d'arrêter les réſolutions des Villes qui tenoient encore pour lui, il eſperoit que ſon unique reſſource dans la conjoncture préſente, étoit de temporiſer, comme il y étoit naturellement porté : & c'eſt ce qui l'empêchoit de pencher abſolument à conclure ſon accommodement avec le Roi, c'étoit l'inflexibilité du Pape. Quoique depuis le départ du Duc de Nevers, ce Pontiſe, pour ne pas rompre entiérement la négociation de l'abſolution du Roi, eut permis au Cardinal de Gondi de ſe rendre à Rome, ce n'avoit été néanmoins, que ſous une défenſe expreſſe, d'y parler des affaires de France. Ainſi le Pape, déguiſant ſes véritables ſentimens, marquoit toûjours à l'extérieur, qu'il perſiſtoit dans la réſolution de rejetter les ſollicitations du Roi. D'un autre côté, l'acharnement du Duc de Feria & de Dom Diego d'Ibarra à chagriner le Duc de Mayenne, le détournoient du deſſein de s'accommoder avec les Eſpagnols. Ces deux Miniſtres, après leur départ de Paris, eurent avec lui une entrevûe à Laon, où ils le traiterent mal, & le menacerent ouvertement, imputant à ſa négligence tous les malheurs qui venoient d'arriver. Le Duc ne pût ſouffrir cette indignité, & imputant à ſon tour les mauvais ſuccès à leur imprudence, il les traita de fait & de paroles, avec autant de mépris & de hauteur. Mais l'entrée du Comte de Mansfeld en Picardie diſſipa tous les doutes du Duc de Mayenne, & le força à prendre un parti.

Ce Général étoit à la tête de dix mille fantaſſins & de mille chevaux avec un train convenable d'artillerie. Envain le Duc d'Aumale lui conſeilla d'entrer dans le cœur de la Province, & de venir camper devant Corbie. Il réſolut d'aſſiéger la Capelle, place ſituée ſur les frontieres du Duché de Thierarche, & qui paſſoit pour aſſez forte, mais pour lors, ſur l'avis qu'en avoient eu les Eſpagnols, auſſi mal pourvûe de munitions de guerre, qu'elle l'étoit

HENRI IV. 1594.

Le Comte Charles de Mansfeld entre en Picardie avec l'armée Espagnole.

bien de toute sorte de vivres. Le Comte de Mansfeld esperoit de l'emporter aisément, & d'y trouver en même temps des subsistances abondantes pour son armée. La Capelle est située dans une vaste plaine, elle est de forme quarrée, d'une assez petite enceinte & flanquée de quatre bastions. La Place est défendue par un fossé profond, plein d'eau sortant d'un ruisseau qui coule dans la plaine, & s'y décharge soûtenue par une digue ou une espece d'égoût, située sur le bord du fossé. Elle est aussi environnée d'un chemin couvert & d'une contrescarpe à la moderne. Si, outre la situation de la place, il y eût eu des munitions suffisantes & une garnison convenable, elle auroit pû arrêter long-temps l'armée Espagnole, mais elle parût trop brusquement devant cette place. On n'avoit pas crû d'abord qu'ils entrassent en France, sans le Duc de Mayenne. On s'étoit ensuite imaginé, qu'ils formeroient le siege de Corbie, & la garnison de la Capelle montra si peu de courage ou de prudence, que de prime abord, le Régiment Espagnol d'Augustin Messia & le Régiment Italien du Marquis de Trevico, s'emparerent, sans obstacle, de la contrescarpe. Néanmoins comme ils avoient pris poste à l'opposite de la digue, on combattit pendant deux jours, & ils perdirent bien du monde, avant que de pouvoir s'emparer de cette digue. Les Assiégés ayant mis la plus grande partie de leurs esperances à la défendre, s'efforçoient à coups de canon, de feux d'artifice & de Mousquetades d'éloigner l'ennemi. Mais le troisieme jour le Colonel la Berlotte s'étant avancé brusquement avec les Wallons par un autre côté, parvint enfin jusqu'à la digue, & ayant renversé les écluses qui retenoient l'eau, il fit donner par ses Pionniers un écoulement à celle des fossés, qui demeurerent à sec en peu de temps. On travailla les deux jours suivans à pousser les tranchées & à construire une plate forme qu'on éleva aisément dans un terrain facile à remuer, & l'on y plaça quatorze pieces de canon, dont dix battoient la muraille de front & deux tirant à chaque flanc, ruinoient & renversoient les défenses. L'artillerie tira douze heures, sans discontinuer, & dès qu'on eut reconnu la brêche,

Siege & prise de la Capelle.

che, la Berlotte s'avança avec ses Wallons, pour monter l'assaut; mais les Assiégés ayant ruiné une tour antique, dont ils renverserent les débris dans le fossé, en firent tellement refluer l'eau, que plus de soixante-dix des Assaillans y furent noyés. Les autres eurent beaucoup de peine à se sauver, foudroyés dans leur retraite par trois fouconneaux chargés à cartouches, que les Assiégés avoient plantés sur la brèche. On travailla le lendemain à faire écouler de nouveau l'eau des fossés, & l'on y réussit plus aisément que la premiere fois, mais ce ne fut pas sans perdre sept Officiers & plus de cent soldats. Lorsque le fossé fut entiérement à sec, & qu'on eut renversé une grande partie de la muraille, Malissy, Gouverneur de la Place, ne voulant point attendre à la derniere extrêmité, capitula, sortit avec sa garnison vies & bagues sauves, & remit la ville au Comte Charles de Mansfeld.

Cependant le Roi donnoit tous ses soins avec une extrême diligence, à remettre le bon ordre dans Paris. Pour y parvenir au gré de tout le monde, il fallut augmenter le nombre du Parlement & des autres Magistrats, parce qu'il ne vouloit ni manquer à sa parole, ni payer d'ingratitude ceux que le Duc de Mayenne avoit nommés aux Charges de Présidens ou de Conseillers, & qui avoient servi si utilement l'Etat, tant en empêchant l'élection de l'Infante, qu'en ramenant la Capitale à l'obéissance du Roi. D'ailleurs il ne lui paroissoit pas convenable de priver de leurs dignités, ceux qui ayant suivi sa fortune, avoient tenu le Parlement à Tours, dans les temps les plus orageux. Pour cet effet, le Président Le Maître, cédant la premiere place au Président de Harlay & aux autres Présidens plus anciens, n'occupa que la septieme. On donna à Jean l'Huillier, Prevôt des Marchands, la Charge de Premier Président de la Chambre des Comptes. Martin Langlois, Sieur de Beaurepaire & Guillaume du Vair, Sieur de Neret, furent faits Maîtres des Requêtes de l'Hôtel. Lorsqu'on eut ainsi reglé & reformé le Parlement, le Chancelier vint y présider, & en présence des Officiers de la Couronne, la Cour rendit un Arrêt solemnel, pour ordonner de recon-

noître Henri en qualité de légitime Succeſſeur de la Couronne & de lui obéir ſous peine de rebellion, & par un ſecond Arrêt, elle ôta au Duc de Mayenne la charge & le titre de Lieutenant Général de la Couronne. Les Docteurs de Sorbonne aſſemblés au nombre de ſoixante & dix, firent auſſi un décret, par lequel ils declaroient que l'abſolution donnée au Roi étoit bonne & valide, & qu'on ne pouvoit, ſans péché mortel, lui refuſer l'obéiſſance qu'on avoit rendue à tous les autres Rois très-Chrétiens ſes prédeceſſeurs. Ils ſe rendirent en corps au Louvre, où ils firent ſolemnellement hommage au Roi, Jacques d'Amboiſe, Recteur de l'Univerſité, portant la parole en leur nom. Cette démarche fit d'autant plus de plaiſir au Roi, que ce corps s'étoit plus ouvertement déclaré contre ſes droits à la Couronne.

Lorſqu'il eut ainſi réglé les choſes dans Paris, il apprit que le Comte de Mansfeld avoit formé le ſiege de la Capelle, & envoya les Maréchaux de Biron & de Matignon pour raſſembler ſon armée. Pour lui, ſuivi de Givri, de deux cent Gentilshommes & de quatre cent Chevaux-Légers, il prit la route de Picardie le jour même qu'il reçût cette nouvelle. A ſon arrivée à Chauny, il apprit la reddition de la Capelle, & ſongea à former quelqu entrepriſe pour reparer cette perte. Si la nouvelle du ſiege & de la priſe de la Capelle fut déſagréable au Roi, elle ne le fut guéres moins au Duc de Mayenne, qui comprenoit évidemment que les Eſpagnols, ne lui ayant pas communiqué ce deſſein, vouloient à l'avenir faire la guerre en leur nom. Conduite qui le chagrina extrêmement, puiſque non-ſeulement elle lui enlevoit le reſte de ſes eſperances, mais qu'elle lui ôtoit encore le crédit & les troupes, à la faveur deſquelles, il comptoit obtenir des conditions plus avantageuſes dans l'accommodement, qu'il pourroit conclure avec le Roi. Jugeant que tout cela ne venoit que des faux rapports du Duc de Feria & de Dom Diego d'Ibarra, il réſolut enfin d'abandonner tous ſes autres projets, pour s'aboucher avec l'Archiduc, & rétablir ſes affaires avec les Eſpagnols. L'Archiduc ſouhaitoit également cette entre-

vûe, non par la fin que se proposoit le Duc de Mayenne, mais pour l'engager à passer au service d'Espagne, à l'exemple du Duc d'Aumale, & lui remettre entre les mains toutes les villes & forteresses qui demeuroient encore attachées à ses intérêts. Pour cet effet, il lui écrivoit des lettres obligeantes, & lui députoit souvent des personnes de confiance, pour l'engager à se rendre à Bruxelles. Le Duc qui ne pouvoit plus reculer, laissa à Laon le Comte de Sommerive, son second fils, avec une partie de ses troupes, commandées par le Colonel du Bourg, ci-devant Gouverneur de la Bastille, & suivi du reste, il se rendit à Guise, où il les laissa, & alla trouver l'Archiduc avec une escorte de soixante chevaux.

Le Duc de Mayenne s'abouche avec l'Archiduc Ernest.

Ce Prince le reçût avec tous les honneurs imaginables, & du reste parût très-éloigné de se rendre à ses sollicitations. Le Duc jugea que les mêmes Ministres Espagnols qui l'avoient traversé en France, traverseroient encore sa négociation à Bruxelles. C'est pourquoi ayant pris en particulier Jean-Baptiste Taxis & le Président Richardot, il leur prouva, par le détail de tout le passé, que les malheurs qu'on avoit essuyés, n'avoient eu pour principe que l'imprudence & la mauvaise conduite du Duc de Feria & de Dom Diego d'Ibarra. Ceux-ci informés des imputations du Duc, & se voyant forcés à s'en justifier, en conçurent un extrême dépit. Ils accuserent à leur tour le Duc de Mayenne de trahison, d'une Politique trop rafinée & de trop de dissimulation, soûtenans qu'uniquement entraîné par son ambition, il étoit plus ennemi du Roi Catholique, que du Roi de Navarre. Ils allerent même jusqu'à conseiller à l'Archiduc de faire arrêter Mayenne, & de mettre le Duc de Guise à la tête des Ligueurs en France. Outre que l'Archiduc trouvoit cette résolution deshonorante & capable de lui attirer la haine de tout le monde, il jugeoit que le Duc avoit raison, à plusieurs égards, & que le Duc de Feria & Dom Diego d'Ibarra l'avoient traité avec hauteur mal-à-propos & sans retenue. Il ne trouvoit point étrange, que si les Ambassadeurs d'Espagne avoient jetté les yeux sur tout autre que sur lui, pour remplir le trône de France, le Duc les eût, pour

Henri IV. 1594.

ainsi dire, payés de la même Monnoye, en prenant tout autre parti que celui de contenter & de servir les Espagnols. Et comme il étoit d'un caractere humain, équitable & scrupuleusement attaché à l'honneur, il crût que ce seroit y manquer essentiellement, que de refuser à un Chef, tel que le Duc de Mayenne, qui avoit tant travaillé pour la cause commune, les principales récompenses & le premier rang dans son parti. Il conçût d'ailleurs que ces Ministres lui donnoient un mauvais conseil, en lui insinuant d'ôter la conduite des affaires à un homme si accredité & d'une experience si consommée, pour les confier au Duc de Guise, jeune Prince, estimable, à la vérité, par l'élévation de ses sentimens, mais qui n'avoit ni l'âge, ni la maturité propres à soûtenir un pareil fardeau. D'ailleurs la Duchesse de Guise continuoit alors à négocier, pour tâcher de conclure l'accommodement de son fils avec le Roi. On ne l'ignoroit pas à la Cour de l'Archiduc, & le Duc de Mayenne employoit habilement ce motif dans les occasions favorables. Ainsi après plusieurs entretiens qu'il eût avec l'Archiduc, l'affaire commença à changer de face. L'Archiduc reconnût que le Duc de Mayenne n'étoit pas encore réduit à une foiblesse, qui le forçât à subir aisément le joug des Espagnols, & que d'un autre côté, la nécessité présente l'obligeoit à se relâcher beaucoup de ses anciennes prétentions. Ainsi se réservant l'un & l'autre pour des circonstances dont ils sauroient mieux profiter, ils conclurent que le Duc de Mayenne iroit avec ses troupes joindre le Comte Charles de Mansfeld, & qu'ils feroient ensemble la guerre de concert, pour s'opposer aux progrès du Roi, & ils remirent à un autre temps à régler les conditions & les mesures à suivre, dans la conduite qu'on observeroit à l'avenir.

Le Roi assiége Laon.

Le Duc de Nevers nouvellement arrivé d'Italie, & le Duc de Bouillon avoient joint le Roi, avec douze mille fantassins & deux mille chevaux. Il partit de Chauny, dans le dessein d'assiéger Laon, où le Duc de Mayenne avoit renfermé la plus grande partie de ses effets, avec son jeune fils. Mais, pour tomber plus brusquement sur cette

place, & surprendre les troupes qui la défendoient, il marcha en avant avec son armée, & prenant sa route par S. Quentin & par Crecy, il s'approcha de la Capelle, feignant de vouloir attaquer & combattre l'Armée Espagnole. Pendant qu'il étoit en présence de l'ennemi, avec lequel il engageoit de fréquentes escarmouches, il ordonna à l'arriere-garde, commandée par le Maréchal de Biron, de marcher en colonnes renversées, & d'aller investir Laon. Il le fit suivre, quelques heures après, d'abord par S. Luc, puis par le Baron de Salignac, & enfin lui-même, accompagné du Duc de Nevers, partit le lendemain matin, & arriva devant la place, le dernier de tous. Il y avoit dans Laon le Colonel du Bourg, le Comte de Sommerive, plusieurs braves Officiers, six cens fantassins François, deux cens Allemands, trois cens Napolitains, soixante Cuirassiers & deux cent Chevaux-Legers, &, outre cette garnison, les Bourgeois concouroient volontairement à la défense de leur ville. On n'y manquoit pas de munitions ni de feux d'artifice, & les Officiers qui s'étoient doutés d'un siége, avoient retranché & fortifié tous les postes. Ainsi l'attaque sembloit devoir rencontrer d'autant plus d'obstacles, & l'issue en être d'autant plus douteuse, que l'armée Espagnole, qui n'étoit pas éloignée, pouvoit harceler & inquiéter de plusieurs manieres celle du Roi. D'ailleurs on ne doutoit pas que le Duc de Mayenne n'employât toutes ses forces, pour secourir & dégager son fils. Le Roi, pensant sur-tout à fermer tout chemin aux secours qui pouvoient venir de plusieurs côtés, envoya la Châtre, avec les troupes qu'il commandoit, se poster sur le chemin de Rheims, & des autres places de Champagne, craignant que le Duc de Guise ne vint de ce côté là, avec les troupes qu'il avoit dans cette Province, & peut-être quelques renforts du Duc de Lorraine. D'un autre côté, le Duc de Nevers occupa l'autre chemin qui mene droit de Soissons à Laon, & le Duc de Longueville à la tête des troupes de Picardie, campa sur le chemin de Noyon & de la Fere. Tous ces Généraux, en faisant battre soigneusement l'estrade, étoient prêts à repousser & à combattre tous

Henri IV. 1594.

ceux qui tenteroient de jetter des vivres ou du ſecours dans la place. Il n'y avoit plus qu'une avenue principale, par laquelle l'armée Eſpagnole pouvoit venir en droiture, & où le Roi prit poſte en perſonne. Comme le chemin étoit coupé par un coteau, qui avoit un bois ſur la droite, & un gros village ſur la gauche, le Roi prit ſon quartier dans le village, & fit camper le Comte de Soiſſons & de Vic de l'autre côté, à l'entrée du bois. Sur le ſommet de la colline & le chemin ordinaire, campoient d'Humieres, avec trois cens Cuiraſſiers, & le Baron de Givri, avec cinq cent Chevaux-Legers. Outre cela, de peur que l'ennemi ne ſurprit ſon armée, il avoit envoyé Clermont d'Amboiſe, avec cinq compagnies d'Arquebuſiers à cheval, prendre poſte à Crecy, & avoit renforcé la garniſon de S. Lambert, Château ſitué ſur la même route, par laquelle les ennemis pouvoient venir en droiture. Lorſqu'il eùt ainſi fermé les paſſages, on commença à conſtruire cinq redoutes, pour s'aprocher du foſſé. Le Maréchal de Biron fut chargé de la premiere, S. Luc de la ſeconde, le Baron de Salignac de la troiſieme, Montmartin de la quatrieme, & le Comte de Grammont de la derniere. On employa à chacune de l'Infanterie & un grand nombre de Païſans des environs. Cependant les Aſſiégés, par le feu de leur artillerie, & par de furieuſes ſorties, firent tous leurs efforts, pour empêcher de toutes parts les travaux. Les deux premiers jours, avant que les aſſiégeans euſſent le temps de ſe couvrir, ils perdirent quatre cens hommes, entr'autres, la Forcate, Aide-de-Camp du Maréchal de Biron, on compta parmi les bleſſés le Baron de Termes, qui eut une jambe emportée, & le Marquis de Cœuvres, qui mourut de ſa bleſſure, quelques jours après.

Le Duc de Mayenne & les Eſpagnols tentent de ſecourir cette place.

Sur ces entrefaites l'armée Eſpagnole, qui avoit reçû ordre de l'Archiduc de ſecourir Laon, à quelque prix que ce fût, ſuivant l'avis & le commandement du Duc de Mayenne, laiſſant à côté Crecy & S. Lambert, & prenant ſur la droite, parut le treize de Juin à une lieue des lignes du Roi. Le Duc & le Comte Charles de Manſfeld, après avoir fait retrancher & fortifier avec ſoin leur

camp, résolurent de s'emparer du bois qu'ils avoient en face, afin de s'approcher de plus près de la ville de ce côté-là, & d'y jetter du secours, sans risquer une action générale. Montlouet s'étoit retranché dans le bois, avec quatre Compagnies d'Infanterie : & le quinze deux Capitaines, l'un Espagnol, & l'autre Italien, s'étant avancés avec cinquante soldats, pour reconnoître ce Poste, il les repoussa vigoureusement, mais sans beaucoup de peine, à cause de leur petit nombre, & qu'ils n'étoient pas venus à dessein de s'y établir. Mais le lendemain matin les choses changerent de face. La Berlote, étant entré brusquement dans le bois, à la tête de deux mille fantassins, en chassa Montlouet, qui fit peu de résistance, & fut même fait prisonnier, en couvrant la retraite des siens. Le Régiment des Gardes du Roi s'avança pour repousser les ennemis, & y perdit au premier choc trois Capitaines & plusieurs braves soldats. Ce Corps maltraité étoit sur le point de lâcher pied, si de Vic, avec les Régimens de S. Angel & de Navarre n'eût marché pour arrêter les ennemis, du côté desquels les Régimens d'Augustin Messia & du Marquis de Trevico s'avancerent aussi, & il s'engagea sur le bord du bois un combat sanglant. Le Comte de Soissons & le Baron de Givri s'étant mis en mouvement d'un côté, pour soutenir les Royalistes, le Duc de Mayenne, avec son escadron & les Chevaux-Legers Lorrains, parut de l'autre, à l'entrée du bois, pour appuyer son Infanterie : mais la Cavalerie ne pouvoit manœuvrer comme l'Infanterie, ni se déployer dans un terrein où l'on combattoit entre des arbres & des racines : aussi les Royalistes qui y avoient du désavantage, commencerent à plier. Le Duc de Mayenne ayant apperçû un détachement d'Arquebusiers, qui s'avançoit à l'entrée d'une prairie, l'enveloppa avec soixante Chevaux, & le tailla en pieces. Il y avoit grande apparence que les ennemis resteroient maîtres du bois, & l'Infanterie Royaliste couroit beaucoup de risque d'y être défaite.

Tel étoit l'état & le danger du combat, lorsque le Maréchal de Biron survint. Dès qu'il vit le risque que couroit l'In-

Henri IV. 1594.

fanterie, & qu'on étoit sur le point de perdre le bois, emporté par sa bravoure ordinaire, il mit pied à terre, & le fit aussi mettre aux Compagnies du Comte de Torigni & de la Curée, & se mettant à la tête des troupes, il arrêta la fougue des Espagnols. Le Roi arriva presque dans le même temps, & malgré l'embarras que causoient les arbres & les racines, il commanda au Baron de Givri de s'avancer, pour charger les Chevaux-Legers Lorrains. Ceux-ci commandés par le Duc de Mayenne en personne, reçurent bravement les Royalistes, & il s'engagea de ce côte-là un combat aussi acharné & aussi sanglant que le premier, parce qu'on fit avancer de tous côtés des renforts de part & d'autre. Le Comte de Mansfeld entra dans le bois, & d'Humieres descendit du coteau : cette action devint une espece de bataille, où tous les corps, à la vérité, ne donnerent pas en même temps, mais où la plupart étoient mêlés & engagés au milieu des ennemis. Le combat dura, avec différens succès, & à diverses reprises, jusqu'au déclin du jour. Alors le Roi fit camper toute son Infanterie sur le chemin même, proche du bois, pour s'y retrancher vis-à-vis de l'ennemi, & lui couper le passage, & renvoya la Cavalerie dans ses quartiers. Mais le Comte de Mansfeld & le Duc de Mayenne considérant que, pour défendre le bois, où la plus grande partie de leur Infanterie s'étoit avancée, leur camp demeureroit si foible, que le Roi pourroit l'attaquer, & l'emporter aisément par derriere, & surtout de nuit, ils firent retirer peu à peu leurs troupes dans leur camp, & abandonnerent le bois qu'ils laisserent libre, & exposé aux courses des deux armées.

Tandis que toutes les troupes du Roi étoient occupées à combattre, le Duc de Mayenne avoit reglé que Nicolas Basti, & Ducluseau, Mestre de Camp d'un Régiment François, sortiroient de Noyon, avec un grand convoi de vivres & de munitions, pour le faire entrer dans Laon, & ravitailler cette ville. Le Duc de Longueville, qui battoit l'estrade de ce côté-là, en ayant eû avis, leur tendit une embuscade, proche de Noyon. Les Coureurs qui précédoient

cédoient le convoi, la découvrirent, à la vérité, mais les troupes qui l'escortoient, soit par effroi de cet obstacle imprévu, soit qu'elles crussent que toute la Cavalerie du Roi venoit fondre sur elles, prirent le parti de se retirer: ce qui ne pouvant se faire en un moment, ni sans désordre causé par l'embarras des chariots, Ducluseau, qui étoit aux derniers rangs, fut fait prisonnier, ses gens mis en déroute, la poudre partagée entre les soldats, les chariots chargés de vivres brûlés, & Nicolas Basti se sauva à Noyon. La plus grande difficulté qu'éprouvât l'armée Espagnole, étoit la disette des vivres, qui ne lui permettoit pas de rester long-temps dans un poste où elle auroit pû harceler le Roi, de maniere à lui faire lever le siége. C'est pourquoi le Duc de Mayenne ayant fait rassembler à la Fere une prodigieuse quantité de vivres, avoit résolu de les faire transporter à son camp, par le grand chemin qu'il avoit presque sur ses derrieres. Il avoit détaché pour cet effet six cens Fantassins Espagnols, mille Italiens & cent chevaux-Legers. Lui & le Comte de Mansfeld jugerent cette escorte suffisante, s'imaginant que le Roi n'oseroit dépasser leur camp, & les laisser derriere lui, pour s'avancer si loin, & attaquer leur convoi, avec tant de risque: ils se tromperent. Le Maréchal de Biron prit avec lui Montigni, huit cent Suisses, autant de Fantassins François, tirés des Régimens de S. Angel & de Navarre, deux Compagnies d'Anglois, le Baron de Givri, avec la Cavalerie légere, quatre cent chevaux du Comte de Torigni & de la Curée, & partant, de nuit, du camp devant Laon, il arriva en grand silence à une lieue de la Fere, où il mit sa Cavalerie en embuscade, dans deux petits bois, à droite & à gauche du chemin. Pour lui, avec l'Infanterie, il se cacha dans la campagne, à la faveur des bleds qui étoient très-hauts, & presque mûrs.

Il n'étoit pas à plus de deux lieues de l'armée Espagnole, d'où il venoit sans cesse à la Fere des gens qui auroient plusieurs fois découvert l'embuscade, si le Maréchal, malgré sa vivacité ordinaire, n'eût eû la patience de contenir ses troupes dans un silence merveilleux. Il y avoit déja

Henri IV. 1594.

plusieurs heures qu'elles commençoient à souffrir de la faim, & qu'il les retenoit avec grande peine, il continua jusqu'au déclin du jour, qu'on commença à voir défiler les chariots, que les ennemis avoient projetté de conduire, à la faveur de la nuit. Il fut alors presqu'impossible d'arrêter les Anglois, & de les empêcher d'attaquer les ennemis, avant le temps marqué. Mais enfin une partie des chariots étant déja passée, toutes les troupes qui étoient ventre à terre, se leverent, & chargerent de toutes parrs l'escorte. L'avant-garde, composée de Fantassins Italiens, soutint le choc vigoureusement, aussi-bien que l'Infanterie Espagnole, qui étoit au centre. L'arriere-garde, qui se trouvoit plus proche de la Fere, tourna le dos, & se retira avec précipitation, mais avec si peu de bonheur, que, rencontrant la Cavalerie qui venoit de sortir du bois, elle fut en un moment taillée en pieces. Sa défaite causa un grand désavantage au reste de l'escorte, qui, ayant formé un bataillon quarré, résistoit vaillamment au choc de l'Infanterie du Roi. Ainsi découverte & abandonnée par derriere, elle fut attaquée de ce côté-là, par les Arquebusiers à cheval. Néanmoins elle fit face de toutes parts, & retranchée derriere ses chariots, elle soutint long-temps l'attaque des Royalistes, qui y perdirent bien du monde. Le Colonel S. Angel, & le Capitaine Faveroles (*a*) Lieutenant Colonel du Régiment de Navarre, y furent blessés. Cependant les Espagnols marchoient toujours, en combattant à coups de piques & de halebardes, couverts en partie & soutenus par leurs chariots; mais enfin le Maréchal de Biron, craignant que toute l'armée Espagnole n'accourût au bruit, & ne lui tombât sur les bras, s'empressa de faire un dernier effort. Pour cet effet, il fit mettre pied à terre à la Noblesse, & marchant à la tête des Suisses, il chargea avec tant de furie, que les Italiens & les Espagnols, ne pouvant plus résister à la supériorité du nombre, furent tous taillés en pieces, en se défendant

(*a*) M. de Thou le nomme *Favol*.

vaillamment. La Cavalerie qui se sauva, fut poursuivie jusqu'aux portes de la Fere, par le Baron de Givri, & tous ceux qui se trouverent engagés dans les chariots, quoiqu'en très petit nombre, furent faits prisonniers. Les Royalistes y perdirent plus de deux cens hommes, & environ autant de blessés, parmi lesquels on compta, dans la derniere charge, Canisy, Gendre du Maréchal de Matignon, la Curée, & Henri Davila, qui étoit du nombre de ceux qui mirent pied à terre avec le Comte de Torigni, & qui voulant sauter par-dessus un chariot, se démit le pied, & courut grand risque d'en demeurer estropié. Le Maréchal de Biron pensant que les ennemis, qui étoient si proches, pouvoient l'attaquer à tous momens, fit mettre le feu à quatre cent chariots, tuer une partie des chevaux, & emmener les autres, & se retira la même nuit, sans perdre de temps.

Après plusieurs combats les ennemis se retirent.

L'armée Espagnole étant privée de cette ressource, les Généraux sentirent l'impossibilité de demeurer dans leur poste, & résolurent de prendre un parti, avant que la famine se fit sentir davantage dans leur camp : mais ils furent d'avis différent sur la maniere de faire leur retraite. Le Comte de Mansfeld, pour plus grande sûreté, vouloit qu'on décampât de nuit : & le Duc de Mayenne, qui craignoit le désordre & la honte, vouloit qu'elle se fit en plein jour : & comme le Comte de Mansfeld persistoit dans son sentiment, le Duc consentit que l'avant-garde, commandée par la Motte, & le corps de bataille sous les ordres du Comte en personne, avec la grosse artillerie, partissent avant le jour. Pour lui, il se chargea de couvrir leur retraite avec l'arriere garde en plein jour. Il fit éclater dans cette occasion sa valeur & son expérience dans l'art militaire, qualités éclypsées pour l'ordinaire par le malheureux succès de ses entreprises. L'armée avoit quatre lieues à faire, pour se retirer, dans un païs découvert, & en présence d'un ennemi, dont la Cavalerie excellente étoit fort supérieure en nombre à la sienne. Cependant le Duc fit sa retraite avec tant d'ordre & de fermeté, que les Royalistes ne purent l'entamer. Il avoit posté dans leur voisinage huit corps

Henri. IV. 1594.

de garde, partie Italiens & partie Espagnols, sous les ordres de Secchо de Sangro & de Dom Alonzo Mendozza, & derriere eux un corps de troupes légeres, à la queue desquelles il étoit en personne, la pique à la main, accompagné du Prince d'Avellino, du Marquis de Trevico, d'Augustin Messia, de Dom Antoine de Tolede, de Dom Jean de Bracamonte, & de plus de cent Officiers réformés. Un peu avant lui étoit la Berlotte, avec son Régiment de Wallons, qui menoient six pieces de campagne, qu'on pouvoit aisément tourner contre les ennemis. Dès qu'il fut grand jour, les Wallons se mirent en marche, protégés par le corps du Duc de Mayenne. Dans le même temps, le Roi qui en fut informé par Parabere, encouragé par le Maréchal de Biron, qui l'assuroit qu'il avoit laissé tant de chariots brisés, & de corps morts sur le chemin, que les ennemis auroient une peine extrême à se retirer, s'avança avec sa Cavalerie, pour les charger en queue : mais les corps-de-garde, qui se mirent en mouvement les derniers, se retiroient avec une discipline admirable. Dès que leurs pelotons de Mousquetaires avoient fait leur décharge, ils se replioient derriere les Piquiers, tournant toujours face aux ennemis, & cependant les Arquebusiers entremêlés dans les rangs tiroient. A peine ceux-ci avoient-ils fait feu, que les pelotons qui avoient passé à la queue, revenoient à la tête, & tandis qu'ils tiroient, le corps se reculoit, sans tourner le dos. Le premier, le second, le troisieme, & successivement tous les autres en faisoient de même, & alloient tous au petit pas se mettre à couvert derriere les troupes légeres du Duc de Mayenne. Le Baron de Givri, le Comte de Soissons, & les autres qui étoient à la tête de la Cavalerie du Roi, s'approcherent de ce corps. Mais les Ligueurs baissans fierement leurs piques, & faisant un feu très-vif, les repoussoient de maniere, que, se contentant de caracoler, ils n'osoient se mêler avec eux. Cette manœuvre recommença à diverses reprises, & le Duc de Mayenne continuoit glorieusement sa retraite. Ce Prince, d'une taille avantageuse, & armé de toutes pieces, encourageoit les siens, par

ſes diſcours & ſes exemples. Il tua de ſa propre main Perci, qui, avec un gros de Chevaux-Legers, avoit eû la hardieſſe de charger le corps qu'il commandoit. Lorſque l'arriere-garde fatiguée de ces manœuvres & de la chaleur, fut arrivée à un chemin plus étroit, la Berlotte tourna contre les Royaliſtes ſes canons braqués à droite & à gauche du chemin, ſur des tertres qui le bordoient, & força leur Cavalerie à faire halte, & à laiſſer toute l'armée Eſpagnole arriver ſans échec à la Fere. Les obſtacles dont avoit parlé le Maréchal de Biron, ne cauſerent pas le moindre embarras aux ennemis : leur retraite ſe fit ſans précipitation, ſans confuſion, & au contraire, avec tant d'ordre & de flegme, que leurs Pionniers eurent le temps de nétoyer & de débarraſſer les chemins.

Dès que leur armée fut partie, le Roi retourna au ſiége, & fit battre la place. Tandis que l'artillerie tiroit, on travailloit, en partant de chacune des redoutes, à une mine, pour renverſer plus ſûrement & plus promptement les remparts. Les aſſiégés qui ne vouloient pas ſe rendre, ſans avoir fait une vigoureuſe réſiſtance, ſortirent par les canonieres le premier de Juillet, & attaquerent ſi vivement la tranchée du Maréchal de Biron & celle de Montmartin, qu'ils s'emparerent des redoutes, & y tuerent onze Capitaines, & plus de deux cens ſoldats. Mais le Maréchal de Biron accourut promptement au bruit, & les troupes arrivant de toutes parts en armes à la tranchée, les ennemis furent enfin repouſſés. Ils dreſſerent une contrebatterie furieuſe, qui démonta & briſa pluſieurs canons aux Royaliſtes. On rétablit néanmoins le tout, en diligence, & déja l'on avoit renverſé pluſieurs toiſes de murailles, derriere leſquelles on apperçut un terreplein élevé. Il fallut donc attendre que les ſouterrains & les mines fuſſent achevées. Dans cet intervalle, le Baron de Givri, qui preſſoit les travaux, avec ſon activité ordinaire, fut bleſſé à la tête d'un coup d'arquebuſe, dont il mourut à la fleur de ſon âge, extrêmement regretté de tout le monde : c'étoit un Seigneur plein de ſentimens & de courage, & d'un caractere ſi doux, d'un eſprit ſi léger & ſi or-

Henri IV. 1594.

né, qu'il avoit gagné tous les cœurs, & même ceux des ennemis qui ne pouvoient lui refuser leurs éloges. Lorsque les mines, auxquelles on travailloit depuis plusieurs jours, eurent été perfectionnées, elles produisirent différens effets : celle de S. Luc, où l'eau avoit pénétré, n'en fit aucun : celle du Comte de Grammont fut éventée par les assiégés : celle de Montmartin renversa la muraille, mais sans endommager le terreplein : il n'y eut que celles du Maréchal de Biron & du Baron de Salignac, qui firent un très-grand effet. Néanmoins les assauts que donnerent à l'une Grillon, Mestre de Camp du Régiment des Gardes, & à l'autre le Comte de Torigni, furent vaillamment soutenus par les assiégés, qui, ayant fait jouer en même temps un fourneau, firent sauter & enterrerent une partie de ceux qui s'étoient avancés, sans précaution, sur le terreplein. Le lendemain on redoubla à plusieurs reprises les assauts, sous les ordres du Duc de Bouillon & du Maréchal de Biron. Les assiégeans ne purent néanmoins se loger sur le terreplein, mais les assiégés y perdirent tant de monde, qu'ils ne pouvoient plus tenir à moins d'un prompt secours. C'est pourquoi ils commencerent à capituler, & enfin le vingt-deux (*a*) Juillet ils convinrent de se rendre, si dans douze jours le Duc de Mayenne ne faisoit pas lever le siége, ou ne jettoit dans la place au moins un secours de six cens fantassins, sans néanmoins que les assiégés fissent d'autre mouvement en faveur de ce secours, que de lui ouvrir leurs portes à son arrivée, & sans qu'ils pussent recevoir moins de trois cent fantassins à la fois. On fit part au Duc de cette capitulation : le Roi chargea le Duc de Montpensier, l'Amiral de Villars, & Balagni, qui venoit de se soumettre à lui, d'occuper les chemins, jusqu'auprès de la Fere, pour fermer le passage au secours, qui n'ayant point parû dans le terme fixé, le Comte de Sommerive, le Colonel du Bourg, le Président Jeannin, & la garnison, sortirent avec armes & ba-

Reddition de Laon.

(*a*) Le vingt selon M. de Thou, *Liv. CXI. pag.* 289.

gages, & furent escortés jusqu'à la Fere. Le Roi fit beaucoup de caresses & l'accueil le plus gracieux au jeune fils du Duc de Mayenne.

Les Ligueurs assiégés dans Laon s'étoient flatés, que le Duc de Guise pourroit leur donner quelque secours du côté de la Champagne. Le Roi l'avoit même craint : mais les affaires de cette Province étoient dans une si grande confusion, qu'il ne fut pas alors possible au Duc de faire le moindre mouvement. On y entretenoit des intelligences dans chaque ville & avec chaque Gouverneur, en faveur du Roi. Les peuples panchoient à le reconnoître, comme on l'avoit vû clairement par le soulevement de Troyes. Quelques-uns même des Ligueurs formoient des desseins plus pernicieux. Le Colonel S. Paul, qui, d'une naissance (a) obscure étoit parvenu, en passant par tous les dégrés, de la milice au grade de Mestre de Camp, du vivant du feu Duc de Guise, le servit avec tant de valeur & de fidelité, qu'il mérita de tenir un des premiers rangs dans sa faveur, & même d'être élévé aux premiers honneurs de la guerre, & de se faire une fortune brillante & solide en épousant, par la protection du Duc, une femme de condition, veuve & très-opulente : mais après le massacre de Blois, s'étant attaché, comme un des principaux Partisans des Guises, au Duc de Mayenne, il continua à servir avec beaucoup de zele & de succès. Outre l'emploi de Lieutenant Général au Gouvernement de Champagne, où il commandoit au nom du Duc de Guise, alors prisonnier, il obtint du Duc de Mayenne, par la suite, le Bâton de Maréchal de France. Ce fut lui, qui, pendant le siege

(a) Le Duc de Nevers dans son discours au Pape Clement VIII. se plaignoit de ce que le Duc de Mayenne avoit donné le Duché de Rhetelois à S. Paul simple soldat, dont le pere ne possedoit qu'une chaumiere, aux environs de la Ferté-Gaucher en Brie, & dont les sœurs avoient épouse, l'une un pauvre Manœuvre, & l'autre un Tisserand auprès de Nangis. M. de Thou dit ailleurs, que le Capitaine S. Paul se disoit fils d'un Gentilhomme, qui avoit fait le métier de Chasseur, puis été Maître d'Hôtel dans la maison de Brichanteau Nangis, & qu'il avoit regardé, comme une très-grande grace, qu'on eût bien voulu recevoir son fils au nombre des Pages d'Antoine de Beauvais, Seigneur de Nangis. *De Thou, Liv. CX.*

Henri IV. 1594.

de Paris, ayant rassemblé un grand convoi en Brie, tandis que le Roi étoit en présence du Duc de Mayenne, le fit entrer heureusement dans Paris, & en tira tant d'argent, que ces richesses ajoûtées à la dot de sa femme & aux grosses pensions qu'il tiroit des Espagnols, depuis le commencement de la Ligue, lui donnerent le moyen de faire de grandes acquisitions, de se gagner des partisans & d'acquérir un très-grand crédit. Cette prosperité éblouit S Paul, & lui inspira une hauteur insupportable. Lorsque le Duc de Guise, échappé de prison, vint en Champagne, Saint Paul accoûtumé à commander en chef, souffroit impatiemment de se soumettre à ses ordres. Mais comme la reconnoissance qu'il devoit aux bienfaits des Guises, & l'illustre origine du jeune Duc ne permettoient pas à S. Paul de lui refuser l'obéissance, il tâchoit au moins de se tenir éloigné du Gouverneur & en interpretant, à son gré, les ordres qu'il en recevoit, il n'en faisoit que ce qu'il jugeoit à propos, & se dispensoit du reste, sous divers prétextes. La décadence des affaires de la Ligue accrut encore son orgueil & son ambition. Son audace augmenta, dès qu'il vît les Princes Lorrains divisés & mal affermis, & il forma dès lors le projet de se faire Souverain de quelques villes, où il commandoit. Il s'empara d'abord du Duché de Rhetel, appartenant au Duc de Nevers, & eut l'insolence de prendre le titre du Duc de Rhetelois (*a*). Il n'en demeura pas là, mais complota de se rendre maître des villes de Vitri, de Rocroy, de Rheims & de S. Dizier, dessein dans lequel il se confirma de plus en plus, lorsqu'il vit les Espagnols attentifs à gagner, par des pensions, les Ligueurs & les Généraux François. Il avoit en vûe, lorsqu'il seroit maître de ces places, ou de quelqu'une d'entr'elles, de se mettre sous la protection des Espagnols, & de tâcher de s'affermir dans la puissance qu'il auroit usurpée. Pour cet effet,

(*a*) Le Duc de Nevers à qui ce Duché appartenoit du Chef de sa femme, en fut si piqué, qu'il jura, que s'il rencontroit jamais S. Paul en son chemin, il le feroit pendre au premier arbre avec une Couronne Ducale sur la tête. *Id. Ibid.*

il

il commença à mettre dans Rheims une garnison dévouée à ses intérêts, & y fit tracer le plan d'une citadelle, pour tenir en bride les Habitans. Ceux-ci peu accoûtumés à être foulés par les troupes, craignant de se voir asservis, & essuyant tous les jours des vexations & des insultes de la part des soldats que S. Paul, pour gagner leur affection, n'empêchoit pas de charger & d'opprimer les peuples, s'en plaignirent souvent au Duc de Guise. Ce Prince en écrivit plusieurs fois à S. Paul, & voyant que celui-ci ne tenoit aucun compte de ses ordres, il en conçût un extrême mécontentement, & commença même à s'appercevoir des artifices & des desseins de ce traître.

Dès que la trêve fut expirée, il partit de Paris, & se rendit en Champagne, dans la vûe de remedier à un si grand danger. Il écrivit nettement à S. Paul de ne plus faire entrer de troupes dans cette ville, dont il étoit sûr. S. Paul qui persistoit dans son projet, n'eut aucun égard à ces ordres, & donna aux Rhemois de nouveaux sujets de plainte. Le Duc bien accompagné, se rendit dans cette ville, pour réprimer & dissiper ces complots téméraires, mais S. Paul, bien loin d'y rénoncer, crut que la défiance, où la nécessité le forçoient d'en hâter l'exécution, & continua à faire venir quelques Compagnies de soldats, pour les introduire dans la ville. Le Duc qui en fut informé, animé d'un généreux dépit, ne put souffrir cette bravade. Un matin, en sortant de l'Eglise, il rencontra S. Paul, qui affectoit de ne pas se trouver avec lui, & lui demanda, pourquoi, malgré sa défense, il faisoit entrer continuellement de nouvelles troupes dans cette ville. S. Paul répondit, que c'étoit pour la sûreté publique, & parce qu'il savoit, que les Royalistes entretenoient quelques intelligences dans Rheims. Le Duc qui cherchoit occasion de lui susciter une querelle, lui répliqua, en colere & en termes vifs & injurieux, que c'étoit une pure imagination de sa part, & qu'il lui apprendroit bien a obéir. S. Paul s'entendant traiter de la sorte, & ne pouvant souffrir cet affront public, dit, qu'en qualité de Maréchal de France, il n'avoit d'ordres à recevoir de personne, & en même temps, soit par ha-

Henri IV. 1594.

zard, ſoit par fierté, il porta la main ſur la garde de ſon épée. A ce mouvement, le Duc fondit ſur lui l'épée à la main, & le renverſa roide mort d'un coup qu'il lui paſſa au travers du corps. Avec lui tomba ſa grandeur mal affermie, mais les troupes qui l'aimoient, à cauſe de ſon indulgence, & des avantages qu'elles trouvoient à ſervir ſous lui, furent très-fâchées de ſa perte. Les habitans de Rheims, malgré la joie qu'elle leur cauſa, ne furent pas néanmoins abſolument contens, parce que, non-obſtant la décadence des affaires de la Ligue, le Duc de Guiſe prétendit retenir dans Rheims les troupes que S. Paul y avoit miſes, & faire élever la Citadelle dont il avoit formé le plan.

Amiens & quelques autres villes ſe ſoumettent au Roi.

L'exemple de Rheims ébranla toutes les autres Villes, & la plûpart des Gouverneurs des Places de Champagne. Ils étoient tous en mouvement, & dans la diſpoſition de ſe ſoumettre au Roi, pour éviter les dangers qui les menaçoient. Ainſi le Duc de Guiſe, aſſez occupé à empêcher cette révolution, ne put donner lui-même, ni envoyer aucun ſecours aux Ligueurs, aſſiégés dans Laon. Cependant ni ſa préſence dans la Province, ni ſon activité, ne purent retenir tout le monde dans le devoir. Du Peſché (*a*) Gouverneur de Château-Thierri, dans le même temps que Laon ſe rendit, fit ſon accommodement avec le Roi, & ſe ſoumit aux mêmes conditions, que les autres, en retenant ſon Gouvernement. Preſque dans le même temps Amiens ſe ſoumit auſſi. Les Partiſans que le Roi avoit dans cette Ville, ayant fait ſoulever le peuple, en lui remontrant, que le Duc d'Aumale, qui avoit traité avec les Eſpagnols, vouloit la livrer aux Etrangers, eſſayerent d'en chaſſer le Duc, qui s'y trouvoit alors, mais ſans garniſon; les habitans, en vertu de leurs priviléges, ayant toûjours refuſé d'en recevoir. L'émeute dura quatre jours, ſans qu'on prit aucune réſolution fixe. Le Duc de Mayenne arriva ſur ces entrefaites, & entra dans la Ville avec ſa ſeule Com-

(*a*) Mercure de S. Chamant, Gouverneur de Château-Thierry.

pagnie des Gardes. Il crut avoir appaisé le tumulte, en reconciliant le Duc d'Aumale avec les chefs de la Bourgeoisie; mais dès qu'il fut parti pour rejoindre son armée, le peuple reprit de nouveau les armes, se déclara ouvertement pour le Roi, & ayant fait entrer d'Humieres dans la Ville, il en chassa le Duc d'Aumale, qui n'espérant plus de s'y défendre, aima mieux en sortir, que de s'y laisser arrêter prisonnier.

Balagni se soumet au Roi avec Cambrai.

Quelque temps auparavant Balagni avoit passé dans le parti du Roi avec la ville de Cambrai, dont les François s'étoient emparés, lorsque le Duc d'Alençon passa en Flandres. Après la mort de ce Prince elle étoit échûe à la Reine-Mere, comme héritiere des conquêtes de son fils. Elle en avoit donné le Gouvernement à Balagni, qui, depuis la mort de la Reine, & les troubles arrivés en France, s'étoit jetté dans le parti de la Ligue, de peur d'être inquiété par les Espagnols. De Gouverneur qu'il étoit d'abord, il s'étoit rendu maître absolu & d'une si belle Ville & de tout le territoire qui est très-fertile. Voyant alors le mauvais état des affaires de la Ligue, & néanmoins désirant de conserver sa puissance, il fit proposer au Roi de le déclarer Prince de Cambrai, & de l'y soûtenir contre les Espagnols; promettant de son côté, de reconnoître le Roi & la Souveraineté de la Couronne de France. Il consentoit de plus que le Roi mit garnison dans la Ville & dans le Château, & s'engageoit à le servir en temps de guerre avec deux mille fantassins & cinq cent chevaux, à condition, néanmoins, que le Roi payeroit tous les ans soixante & dix mille écus, pour l'entretien de la garnison qu'il tiendroit dans Cambrai. Il ne fut pas difficile d'obtenir du Roi ces conditions, par le desir qu'il avoit de conserver la Souveraineté de cette Principauté, & pour opposer sur la frontiere un si puissant Boulevard aux ennemis. Ces raisons étoient justes & fondées, néanmoins bien des gens oserent dire que le Roi ne consentoit à accorder à Balagni cette Place, dont les François étoient maîtres depuis long-temps, que par complaisance pour Gabrielle d'Etrées, dont ce Prince étoit éperdûment amoureux, & dont

Henri IV. 1594.

Balagni étoit (*a*) allié de très-proche. Quoiqu'il en soit, le Roi lui ayant fait expédier des Lettres Patentes, qu'il fit enregistrer au Parlement avant son départ de Paris, envoya le Maréchal de Retz, pour faire élire & déclarer par tous les ordres de la Ville Balagni Prince de Cambrai avec sa femme, ses enfans & leurs descendans. Après la prise de Laon le Roi, accompagné de son armée, fit son entrée en personne dans Cambrai, y reçut l'hommage des habitans, y mit garnison; après avoir reglé les affaires de cette Ville, il se rendit à Amiens, où on lui fit une pompeuse reception, & il accorda aux habitans, avec sa liberalité ordinaire, les mêmes conditions qu'il avoit accordées aux autres Villes. Dans cette Campagne, il donna le Bâton de Maréchal de France au Duc de Bouillon & à Balagni, voulant se servir de tous les deux dans la guerre qu'il projettoit dès lors de faire aux Espagnols.

Les nouvelles qu'on recevoit de toutes parts des heureux succès du Roi, arriverent ensuite à Rome; elles ébranlerent l'esprit du Pape, mais sans l'inquiéter. Il avoit déja donné au Roi des espérances assez bien fondées de lui accorder l'absolution; non-seulement il le lui avoit fait dire par la Clielle, mais encore, sous prétexte de divers éclaircissemens, il l'avoit insinué à Paul Paruta Ambassadeur de la République de Venise, homme prudent & qui comprit très-bien l'intention du Pape. Ce Pontife voyoit, avec plaisir, les choses s'acheminer de maniere à le prévenir lui-même, sans qu'il prévînt le changement des peuples en faveur du Roi, & à pouvoir prendre une résolution finale, en sorte qu'il semblât y être forcé, & que les Espagnols ne pussent lui reprocher une imprudente précipitation, ni l'accuser de

(*a*) Balagni avoit épousé Renée d'Amboise, Sœur du Fameux Bussi d'Amboise. Elle vivoit encore, & ne mourut qu'en 1595. Il est donc faux que ce fut, en considération de l'alliance de Balagni avec Gabrielle d'Etrée, que le Roi accorda à ce Seigneur la Principauté de Cambray. Car ce ne fut qu'après la mort de sa premiere femme que Balagni, alors dépouillé de sa Principauté, s'allia avec Gabrielle en épousant Diane d'Etrée, sa Sœur. *Remarques sur Davila, page 226.*

s'intéresser foiblement à leur aggrandissement. Pour cet effet, dès le commencement de l'année, il avoit permis au Cardinal de Gondy de venir à Rome ; & quoiqu'il lui eût fait faire défense d'ouvrir la bouche sur les affaires de France, il lui permit néanmoins, en secret, d'exposer & de faire valoir dans les assemblées particulieres les droits du Roi, de représenter les désordres & les besoins du Clergé, de rappeller les causes qui mettoient la Religion en péril, si l'on n'avoit quelqu'indulgence pour le Roi, & enfin de l'informer des moindres particularités, pour les faire servir à propos à ses vûes. Par la même raison il ne se fâcha point lorsqu'il apprit que les Docteurs de Sorbonne avoient fait un decret en faveur du Roi, il trouva même bon que ceux qui avoient frayé le chemin, pour le faire excommunier, travaillassent les premiers à applanir les voies à sa reconciliation ; & en affectant de la colere & du dépit dans ses discours, il n'étoit plus le même quant aux effets, & apprenoit avec joie qu'on taxoit sa résistance d'inflexibilité. Il remontroit aux Ambassadeurs & aux Cardinaux Espagnols, qui l'obsédoient tous les jours, qu'il exposoit sa propre réputation, & couroit grand risque d'être blâmé de tout l'Univers, pour ne vouloir pas s'écarter de leurs volontés. Et cependant il tranquilisoit lui-même sa conscience, en s'assûrant de la persévérance du Roi & de la sincérité de sa conversion ; & par l'entremise de Sannezio & de d'Ossat, il lui avoit fait savoir qu'il exigeroit bien des conditions, pour ratifier son abjuration, entr'autres que, comme il n'avoit point d'enfans légitimes, il retirât des mains des Huguenots & fit élever dans la Religion Catholique, le jeune Prince de Condé, qui étoit le plus proche héritier de la Couronne, de peur, qu'à tout événement, on ne retombât dans les dangers & les inconvéniens qu'on venoit de courir : on insinua la même chose par forme de conversation, au Cardinal de Gondy & à l'Ambassadeur de Venise, qui en informerent le Roi, & lui conseillerent de lever ce scrupule, capable d'arrêter le progrès de leur négociation. En conséquence le Roi commença à penser aux moyens de tirer ce jeune Prince des mains des Huguenots, qui, depuis sa conversion, le gardoient encore

plus précieusement, & l'élevoient avec grand soin, pour en faire un jour le chef & le soutien de leur faction.

Le Cardinal de Gondy, lorsqu'il crut avoir pénétré tout ce qui pouvoit dissiper les doutes du Pape, & faciliter la réconciliation du Roi, résolut de repasser en France, & de s'aboucher avec ce Prince, pour en procurer l'exécution. Il se rendit donc au Camp devant Laon, & y entretint le Roi, en particulier, pendant deux jours. De retour à Paris, il ne balança point à ordonner à son Clergé de reprendre les prieres, qu'on a coûtume de faire pour les Rois Très-Chrétiens, & de reconnoître absolument Henri IV, pour vrai & légitime Souverain, ayant vivement réprimandé & chassé de sa présence quelques Religieux, qui osoient s'opposer à cette résolution. En vain en écrivit-on à Rome, pour s'en plaindre, comme de beaucoup d'autres choses, le Pape n'en témoigna aucun ressentiment, se contentant d'accuser Gondy d'être un mauvais Cardinal, & menaçant de le punir de sa faute, quand il en trouveroit le temps & l'occasion. Il ajoûta, que les affaires de France étoient dans un état, qui demandoit qu'on n'allumât pas le feu davantage, puisque celles de la Ligue étoient dans une si mauvaise situation, qu'on auroit bien de la peine à la soûtenir. Sur la nouvelle de la prise de Laon & de la retraite de l'armée Espagnole, le Pape affecta plus de chaleur que jamais pour les intérêts de la Ligue; & voulant trouver moyen de faire retomber la faute de ces malheurs sur les Espagnols, il dit au Duc de Sessa, que le Roi Catholique prétendoit qu'il résistât seul, avec les foudres de l'Eglise, tandis qu'il ne se soucioit pas d'employer les armes temporelles, qu'il le prioit de se souvenir, que les excommunications étoient à la vérité terribles pour les ames des pécheurs endurcis, mais qu'elles ne faisoient pas toûjours de mal à leur corps; que quiconque veut en tirer ce double effet, doit réunir les deux glaives, & les manier également de l'une & l'autre main; qu'il voyoit ou croyoit voir, que le Roi Catholique étoit las de la guerre & de faire des dépenses, & que s'il en étoit ainsi, il souhaitoit d'en être éclairci, afin de trouver promptement le meilleur remede qu'il seroit possible au danger de la Religion, parceque la

Ligue des François commençoit à se désunir, & que les Espagnols ne pouvoient, avec la force de leurs armes, ou ne vouloient plus soûtenir ce fardeau. Ces paroles vives du Souverain Pontife piquerent extrêmement les Espagnols, qui, se défians du but auquel il visoit, ne vouloient pas lui fournir l'occasion qu'ils sentoient qu'il cherchoit. Ils écrivirent avec chaleur en Espagne, pour représenter au Roi qu'il falloit, ou tout abandonner ou faire les derniers efforts. Ils écrivirent sur le même ton à Bruxelles, afin que l'Archiduc employât les dernieres ressources, pour prévenir la chûte totale de la Ligue.

Le Duc de Mayenne s'abouche de nouveau avec l'Archiduc.

Pour cet effet le Duc de Mayenne, après la reddition de Laon, étant arrivé à la Cour de l'Archiduc, pour y trouver quelque moyen de rétablir les affaires, on fut forcé par les circonstances à se relâcher un peu de part & d'autre, & l'on traita plus de gré à gré, qu'on n'avoit fait précédemment. Le Duc, qui se voyoit réduit à une grande foiblesse, rabbatit beaucoup de ses premieres demandes, & l'Archiduc sentant qu'il n'étoit point à propos de l'aigrir, de peur de le jetter dans le désespoir, & qu'envain on lui parloit de passer au service du Roi Catholique, comme avoient fait de Rône & le Duc d'Aumale, résolut de l'amuser par des conditions honorables, en apparence, & en traitant presque de pair avec lui. Il lui parla toûjours du dessein de faire élire l'Infante Reine de France, bien assûré d'amener ensuite les choses à son but, & déterminé en lui-même à suivre le parti que lui offriroient le temps & les circonstances. Pour cet effet le Président Richardot & le Président Jeannin négocierent long-temps ensemble, les Princes s'aboucherent même plusieurs fois, & convinrent de faire rédiger par écrit un traité qui parût juste & honorable pour les deux partis. Il portoit en substance, que le Roi Catholique continueroit à traiter le Duc de Mayenne, comme par le passé, en qualité de Lieutenant Général de l'Etat & Couronne de France, qu'on le reconnoîtroit comme tel, dans les lieux & dans les armées, où il se trouveroit; qu'on continueroit à lui payer par mois dix mille écus, que le Roi Catholique lui avoit accordés, dès le commencement; que de son côté le Duc continue-

Il conclut un nouveau Traité avec les Espagnols.

Henri IV. 1594.

roit à faire la guerre, où bon lui sembleroit, & particulierement en Bourgogne; que pour la soûtenir, on lui donneroit quelques troupes auxiliaires, tant Infanterie, que Cavalerie; qu'il garderoit toutes les conquêtes qu'il feroit au nom du Roi, qui seroit élû dans un temps marqué, du consentement unanime des Ligueurs François, du St. Siége, & du Roi d'Espagne; que Philippe II. seroit obligé de renforcer les armées, pour faire la guerre en Dauphiné, en Picardie, & en Bretagne, où tout ce qu'on prendroit seroit gardé au nom du Roi à élire, & par des Gouverneurs François: enfin, qu'on exhorteroit les Ducs de Lorraine, & de Guise, & les autres Seigneurs & Chefs de l'Union, à continuer la guerre.

A ces conditions, quoiqu'équivoques, le Duc de Mayenne crût avoir, en quelque sorte, évité la ruine dont il étoit menacé. Il partit de Bruxelles avec un Gentilhomme, depêché par l'Archiduc, & se rendit à Nancy, pour s'aboucher avec le Duc de Lorraine. Il avoit en vûe d'essayer de le retenir dans le parti de la Ligue, & de l'engager à continuer la guerre. Mais le Duc, par l'entremise de Bassompierre avoit déja conclu une tréve avec le Roi de France, & même permis à ses troupes de passer à son service, pour se décharger des dépenses qu'elles lui causoient. En conséquence le Baron d'Aussonville & Tremblecourt, avec trois mille fantassins & quatre cent chevaux, avoient pris l'écharpe blanche, & s'étoient engagés à servir le Roi, à condition de porter la guerre en Franche-Comté, Province qui jusqu'alors avoit été neutre, & qui n'avoit rien souffert de l'un ni de l'autre parti. Le Duc de Mayenne ayant trouvé les choses en cet état, sans pouvoir detourner le Duc de Lorraine du penchant qu'il avoit à la paix, résolut de passer dans le Duché de Bourgogne, Province appartenante à la France & différente de la Comté de Bourgogne (a), qui, par un ancien partage appartient à l'Espagne;

(a) Après la mort de Charles le Hardy, dernier Duc de Bourgogne, tué à la bataille de Nancy en 1477, Louis XI. réunit le Duché de Bourgogne à la

&

& de tâcher de s'en emparer entiérement, d'autant plus qu'en qualité de Gouverneur de cette Province, il étoit déja maître de la plûpart des villes, & que, de quelque maniere que tournassent ses affaires, il avoit projetté de se réserver ou la Souveraineté, ou du moins le Gouvernement de ce Duché. Dès que le Roi, qui s'étoit parfaitement apperçû de son dessein, vit rompues toutes les négociations de paix que le Duc avoit fait entamer par Villeroi & par le Président Jeannin, il résolut, de son côté, de s'opposer à tous ses desseins sur la Bourgogne, & pour y employer le plus actif de tous ses Généraux, il en nomma Gouverneur le Maréchal de Biron, auquel il ordonna de se disposer avec une armée suffisante, à aller reprendre les places qu'y tenoit le Duc de Mayenne.

Tremblecourt & d'Aussonville entrent en Franche Comté, & y prennent quelques Places.

Cependant Tremblecourt & d'Aussonville étoient entrés en Franche-Comté, & après avoir fait le dégat dans le plat païs, lorsqu'on s'y attendoit le moins, ils s'emparerent de Vesoul & de Joinville, répandant l'effroi & le désordre dans toute cette Province. Comme elle gardoit la neutralité, les peuples se croyoient en sûreté, & n'avoient point de troupes capables de repousser cette invasion. Ils demanderent promptement du secours en Flandres & en Savoye, d'où on leur envoya quelques détachemens, pour garder les principales places, l'approche de l'hyver ne permettant pas aux Espagnols de faire de plus puissans préparatifs, d'autant plus que la saison empêchoit également les troupes du Roi de France, eû égard à leur petit nombre & au mauvais temps, de faire des conquêtes plus considérables. Ce qui acheva de déconcerter les affaires de la Ligue, ce fut l'accommodement du Duc de Guise. Soit qu'il fut véritablement indigné des obstacles que le Duc de Mayenne avoit mis à son élévation, soit qu'il fut simplement fâché de ce que les Espagnols, en lui faisant seulement

Couronne. La Franche-Comté demeura à Marie de Bourgogne, qui, par son Mariage avec Philippe, fils de l'Empereur Maximilien, la porta à la Maison d'Autriche, dont la Branche regnante en Espagne, l'a conservée jusqu'au Traité de Nimegue, qu'elle fut pour toujours cédée & réunie à la France.

Henri IV. 1594.

entrevoir une lueur de grandeur, lui avoient fermé la source de toutes les autres graces ; voyant d'ailleurs que toute l'autorité dont avoit joui son pere, étoit retournée au Duc de Mayenne, auquel, à cause de sa jeunesse & du peu de partisans attachés à sa personne, il étoit obligé de céder la premiere place, pour en occuper une fort inférieure, il résolut dans ce temps-là d'assurer sa fortune, en traitant avec le Roi. Il convint, par l'entremise de la Duchesse sa mere & du Maréchal de la Châtre, tant pour lui personnellement, que pour ses freres le Prince de Joinville & Louis de Guise destiné à l'état Ecclésiastique, de remettre au Roi Rheims, Vitri, Rocroi, S. Dizier, Guise, Montcornet & les autres Places qu'ils occupoient en Champagne & aux environs : à condition que le Duc auroit en récompense le Gouvernement de Provence, quatre cent mille écus pour payer les dettes du feu Duc son pere, & pour son troisieme frere, plusieurs des Bénéfices du Cardinal de Bourbon, qui venoit de mourir après une longue maladie, que les Medécins avoient traité d'éthisie, mais où l'on soupçonna du poison.

Cette négociation avoit duré long-temps, parce que le Duc de Guise vouloit retenir le Gouvernement de Champagne, que le Roi refusoit d'ôter au Duc de Nevers : & il y eut de grandes difficultés pour lui accorder le gouvernement de Provence. Le Duc d'Epernon qui s'en étoit emparé, depuis la mort de son frere, & y avoit affermi son autorité, par plusieurs entreprises heureuses contre le Duc de Savoye, & contre les Ligueurs, n'étoit pas d'humeur à le céder. Ce n'étoit pas encore là le seul obstacle : le Chancelier & plusieurs Membres du Conseil insinuoient au Roi, qu'il n'étoit pas prudent d'accorder au Duc de Guise le Gouvernement d'une Province, sur laquelle il prétendoit avoir des droits, comme descendant de la Maison d'Anjou. Mais, d'un autre côté, le Roi désiroit que le Duc d'Epernon renonçât à ce gouvernement, dans lequel il s'étoit ingeré, sans ses ordres, & dans la plus grande agitation des affaires : & de l'autre il voyoit qu'il falloit pourvoir au présent, sans tant appréhender mal-à-propos

pour l'avenir. D'ailleurs il se fioit sur la franchise & la modération du Duc de Guise, qui, par son dernier traité avec les Espagnols, avoit donné des preuves éclatantes de ces vertus. Ainsi l'on conclut l'accommodement qui augmenta autant les forces & la réputation du parti du Roi, qu'il affoiblit & rendit languissant celui de la Ligue, qui se vit par-là presqu'entiérement désunie.

Divers combats en Bretagne.

Après avoir raconté les principaux événemens de la guerre, qui influerent le plus sur le fonds des affaires, il faut encore rapporter succinctement ce qui se passa dans les Provinces les plus reculées du Royaume. Le parti de la Ligue étoit plus puissant, & mieux établi en Bretagne, que partout ailleurs. Outre les milices de la Province beaucoup mieux unies que celles de tout autre païs, & attachées au Duc de Mercœur, qui s'étoit fait une grande réputation, par ses heureux exploits, Dom Jean d'Aquila y commandoit encore cinq mille Espagnols, qui, maîtres de Blavet & des postes voisins, étoient prêts à voler au secours de la Province, partout où les circonstances les appelloient. Néanmoins les esprits n'y étoient ni plus calmes, ni plus contens qu'ailleurs. Le Duc de Mercœur trouvoit mauvais que les Espagnols se proposassent un but & des projets différens des siens. Il ne pouvoit entendre parler des prétentions que l'Infante d'Espagne avoit, disoit-on, sur la Bretagne, parce qu'elles croisoient celles que pensoit y avoir Marguerite, Comtesse de Penthievre, son épouse. Il n'étoit pas moins fâché de l'ordre qu'ils avoient de ne point se mêler de ce qui se passoit hors de la Province : de sorte que, quand le cours de la victoire l'entraînoit à quelque conquête importante dans les Provinces voisines, ils l'empêchoient d'y voler, en refusant de passer au-delà des frontieres de Bretagne. Les Espagnols, de leur côté, étoient mécontens, de ce que le Duc les resserrant dans l'enceinte de Blavet, ne leur permettoit pas de s'étendre plus avant dans la Province. En sortant de cette forteresse, située au fond d'une presqu'Isle, ils avoient commencé à construire un fort à l'isthme d'une autre presqu'Isle, pour en fermer l'avenue du côté de la terre,

Henri IV. 1594.

& empêcher les vaiſſeaux d'entrer dans le port de Breſt, très-fréquenté des peuples du Nord. Le Duc ne paroiſſoit pas y conſentir, & ſuſcitoit divers obſtacles pour les empêcher de pouſſer plus loin cet ouvrage. D'un autre côté, le Maréchal d'Aumont, Gouverneur de Bretagne, pour le Roi, avoit plus de courage que de forces : les beſoins des Provinces voiſines ne lui permettoient pas de raſſembler plus de mille fantaſſins Anglois, deux mille François, & quatre à cinq cens chevaux de Nobleſſe volontaire de la Province. Mais, depuis que la converſion du Roi eut commencé à agiter les eſprits des Bretons, & à donner au Maréchal quelque crédit auprès d'eux, il entra dans la Province, & reçût la ville de Laval, qui ſe ſoumit d'elle-même. Il aſſiégea enſuite Morlaix, & le prit malgré les mouvemens que le Duc de Mercœur ſe donna pour le ſecourir. Le Colonel Norris lui ayant amené un nouveau renfort d'Infanterie Angloiſe, qui avoit juſqu'alors ſervi en Normandie, il réſolut d'attaquer le nouveau fort des Eſpagnols, avant qu'ils l'achevaſſent, & ſe miſſent en poſſeſſion de cette côte fertile & peuplée. Pour cet effet, il réunit toutes ſes troupes, qui ſe montoient à deux mille fantaſſins Anglois, commandés par le Colonel Norris, trois mille François, ſous les ordres du Baron de Molac, trois cens Arquebuſiers à cheval, & quatre cent Gentilshommes. Il ſe pourvut abondamment d'artillerie, de munitions, & des autres attirails de guerre, que lui fournit Sourdeac, Gouverneur de Breſt, qui ſe trouvant à portée, & voulant éloigner les Eſpagnols de ſa place, ſuppléoit à tous les beſoins de l'armée.

Le Maréchal campa devant le fort le onze d'Octobre. Ce fort étoit ſitué ſur un rocher environné de toutes parts par la mer, excepté du côté où la preſqu'iſle communique avec la terre ferme. Là les Eſpagnols avoient élevé deux baſtions, en forme de tenaille : au milieu étoit la porte, avec un pont levis, un foſſé & une contreſcarpe, tous ces ouvrages étoient bien étendus, & en bon état de défenſe, quoiqu'ils ne fuſſent pas entiérement perfectionnés. Dom Thomas de Praxede, vieux & expérimenté

Capitaine, étoit en garnison dans le fort, avec quatre cens Espagnols, & bien pourvu de toutes les choses nécessaires pour le défendre. On reconnut dès les premiers jours combien le siége seroit difficile : en effet, comme on alla d'abord à la sappe, poûr s'avancer, à la faveur des tranchées, jusques sur le bord de la contrescarpe, on trouva qu'il n'y avoit pas plus de deux pieds de terre, après lesquels on rencontroit un lit de pierre vive, ce qui obligea de se servir de gabions : on employa neuf jours à les conduire, à les placer, & à les remplir. Les Royalistes y perdirent bien du monde, par le feu des petites pieces d'artillerie, que les assiégés avoient en grand nombre, & dont ils se servoient avec une adresse admirable : d'ailleurs sortans des canonieres, tantôt d'un bastion, & tantôt de l'autre, ils inquiétoient sans cesse les assiégeans jour & nuit; mais enfin la constance de ces derniers surmonta tous les obstacles. Ils mirent douze canons en batterie, & commencerent à foudroyer les bastions. D'abord les boulets ne faisoient pas grand effet, mais les décharges continuelles ayant enfin rompu & entamé les fascines, qui, mêlées avec de la terre, formoient le terreplein, il commença peu à peu à s'écrouler, & à combler le fossé, ce qui facilita les moyens de monter à l'assaut. Alors le Baron de Molac, avec les François, attaqua le bastion de la droite, & le Colonel Norris, avec ses Anglois, celui de la gauche. Malgré l'audace & l'impétuosité des assaillans, les Espagnols les reçurent avec tant de fermeté, qu'après trois heures d'un combat opiniâtre, les assiégeans furent forcés de se retirer précipitamment, après avoir perdu plus de cent hommes, & entr'autres, trois Capitaines François, & quatre Officiers Anglois. Ce qui augmenta encore leur perte, ce fut que, pour couvrir leur retraite, on voulut faire une décharge de l'artillerie contre les assiégés qui étoient sur le terreplein : les Canoniers s'en acquitterent si mal, qu'ils mirent le feu aux poudres, & firent périr plusieurs soldats. Cet accident donna aussi le temps aux Espagnols de réparer les brêches : car tandis que l'on attendoit de Brest de nouvelle poudre & des ou-

Henri IV. 1594.

tils, pour servir l'artillerie, ils eurent le loisir de rétablir leurs bastions, avec la même terre qui s'étoit éboulée, & les fortifierent de deux bonnes palissades ou fraises, qui les environnoient de tous côtés. Cependant la batterie des assiégeans ayant été remise en état, commença à tirer le quatre de Novembre, avec plus de vivacité que jamais, & les palissades, cédanr aisément à la violence du canon, ne servirent qu'à applanir le chemin, pour monter à l'assaut. Les troupes étoient déja rangées pour le donner, lorsqu'il survint une pluie abondante, accompagnée d'éclairs & de tonneres, qui obligea de le remettre au lendemain. Dans cet intervalle, les assiegés firent des coupures à la pointe de leurs bastions, & une retirade pour se couvrir. Le lendemain matin ils soutinrent vaillamment l'assaut, & perdirent très-peu de monde, en comparaison de ce qu'il en coûta aux assiégeans. A peine ceux-ci, revenus de l'assaut; commençoient-ils à se reposer, que soixante & dix Espagnols firent une sortie, & s'emparerent brusquement de la batterie des François, auxquels ils tuerent un Mestre de Camp, & plus de deux cent soldats qu'ils trouverent endormis & désarmés : ils enclouerent aussi trois pieces de canon : mais le Baron de Molac accourut, & les repoussa jusques dans le fossé, & ils ne perdirent que onze hommes.

La Batterie tiroit lentement, parce que le Maréchal d'Aumont, accablé d'années & de fatigues, étoit tombé dangéreusement malade : néanmoins elle continuoit d'incommoder les assiégés, & les affoiblissoit de jour en jour, de maniere qu'ils commencerent à solliciter vivement du secours. Le Duc de Mercœur se soucioit peu de leur en donner : au contraire, il désiroit ardemment que leur fort fut pris, sachant que les Espagnols tendoient à s'emparer de tout ce golphe, qui étant rempli d'isles, de ports sûrs, de villes considérables & bien peuplées, leur serviroit merveilleusement à recevoir par mer des secours d'Espagne, & à entretenir une longue guerre & un dangereux incendie dans toute la Bretagne. Quoiqu'il eût été contraint de leur céder le poste de Blavet, il ne pouvoit souffrir

qu'ils voulussent s'étendre davantage. C'est pourquoi, en alléguant différens prétextes, & faisant naître divers obstacles, il différoit de secourir les assiégés : & Dom Jean d'Aquila, qui n'avoit point du tout de Cavalerie, ne pouvoit que difficilement se mettre en mouvement, pour soutenir le (*a*) fort de Croisil, (c'est le nom qu'ils avoient donné à cette place.) Néanmoins, comme les assiégés la pressoient, & qu'il eût crû commettre une faute essentielle, en y laissant périr, sans secours, ses compatriotes, il s'avança avec quatre mille fantassins, & deux pieces de canon, vers Quimpercorentin, pour tenter si la crainte de perdre cette place, ne forceroit pas les François à lever le siége du fort. Mais il rencontra Montbarot, qui, avec deux cent Cuirassiers, & cinquante Arquebusiers à cheval, étoit cantonné de ce côté-là, & qui se retirant au petit pas en sa présence, se jetta dans Quimpercorentin : par ce moyen, la place se trouva hors de danger. D'Aquila n'ayant luimême ni artillerie, ni attirail suffisant, pour en entreprendre le siége, sentit que les Royalistes ne leveroient pas celui du fort de Croisil. Il tourna donc d'un autre côté, & passant à la vûe des murs de Quimpercorentin, il prit le chemin, qui de cette place conduisoit droit au camp des François, dans le dessein d'occuper un terrein avantageux, où la Cavalerie ne pourroit lui nuire, & de tâcher de s'approcher de l'ennemi, pour l'empêcher de pousser le siége. Mais Montbarot étant sorti avec sa Cavalerie, pour le poursuivre, & la Tremblaye étant sorti du camp, avec 150 chevaux, le Général Espagnol fut obligé de marcher non-seulement avec précaution, mais encore lentement, pour n'être pas harcelé en plaine par la Cavalerie, que le Chevalier de Potonville & Basternay vinrent joindre avec le reste de la Cavalerie du Camp. D'Aquila, pour gagner par terre la presqu'isle, fut obligé de prendre un long détour, qu'il auroit abregé par mer, s'il eut eû des vaisseaux.

(*a*) C'est le fort de Crodon. Le Croisil est une Isle à l'autre extrémité de la Bretagne, près de l'embouchure de la Loire dans la mer, éloignée de plus de quatre journées du lieu, où étoit le fort de Crodon.

Henri IV.
1594.

Cependant le Maréchal d'Aumont, qui étoit rétabli de sa maladie, & avoit fait venir Sourdeac au camp, pressoit de toutes ses forces les assiégés, & ayant fait battre la place le dix-huit de Novembre, depuis le point du jour, jusqu'au coucher du Soleil, il fit donner un assaut, par le Baron de Molac, qui fut repoussé & remplacé par le Colonel Bordet, que les Espagnols repousserent également & avec encore plus de perte que Molac. Les Anglois attaquerent aussi d'un côté en même temps, & un gros de Gentilshommes donna de l'autre. Martin Forbisher, Colonel Anglois, & le Colonel Trecans (*a*), François, furent tués dès la premiere charge. Cependant les assiégés accablés de fatigues, plutôt que vaincus par la valeur des ennemis, après avoir résisté deux heures, furent tous taillés en pieces, sans avoir reculé un pas, en défendant le terreplein, sur lequel ils combattirent en désesperés, jusqu'à la mort. La victoire coûta cher aux assiégés, qui perdirent ce jour-là plus de six cens hommes des plus braves & des meilleurs soldats de l'armée. Si Dom Jean d'Aquila, qui n'étoit pas loin, avoit marché droit aux Royalistes, le Maréchal d'Aumont ne pouvoit peut-être éviter une déroute entiere, & le fort auroit été pris & repris en un même jour. Mais s'étant arrêté, de peur de la Cavalerie, & campé dans un lieu si voisin, qu'on y entendoit le bruit des mousquetades pendant l'assaut, il apprit en même temps & les exploits étonnans & la défaite totale des siens. Il résolut le lendemain matin de décamper, & se retira à Blavet, sans rien entreprendre davantage, mais aussi sans que personne le poursuivit. Les forces du Roi furent augmentées dans cette Province, par l'arrivée de S. Luc & de Montmartin, qui, après la prise de Laon, s'y rendirent, avec cinq Compagnies de Suisses, trois Régimens François & trois Compagnies d'Arquebusiers à cheval. Ils prirent sur leur route, soit par composition, soit par force, plusieurs petites villes, & mirent le Duc de Mer-

(*a*) Terchant. Ce Colonel, l'un de ceux qui emporterent la Place d'assaut, n'y fut pas tué *De Thou, Liv. CXI.*

cœur

cœur dans la néceſſité de ſe joindre aux Eſpagnols, pour empêcher que ces nouvelles troupes, jointes au Maréchal d'Aumont, ne formaſſent quelqu'entrepriſe importante. Le mécontentement du Duc de Mercœur avoit ceſſé, depuis que Sourdeac avoit fait razer entiérement, par les païſans des environs, le fort de Croiſil, que les Royaliſtes venoient d'emporter. Il réſolut donc de réunir toutes ſes forces en un ſeul corps, & de tâcher de réſiſter aux troupes du Roi, avec autant de bonheur qu'il avoit fait juſqu'alors.

Affaires de Provence.

Il s'étoit élévé en Provence, au commencement de cette année, un feu qui ſembloit d'abord n'être rien, mais dont les étincelles pouvoient allumer un grand incendie dans ces quartiers, ſi l'on n'y eût remedié de bonne heure. Les Provençaux & les Gaſcons, par une ancienne jalouſie, ſont naturellement ennemis les uns des autres. Cette conſidération n'ayant pas empêché le Roi Henri III. de donner le Gouvernement de Provence au Duc d'Epernon, qui étoit Gaſcon, la Nobleſſe & les peuples en furent ſi mécontens, qu'il fallut employer la force des armes, pour les obliger à le reconnoître en qualité de Gouverneur. Ce mécontentement augmenta beaucoup dans cette Province, le nombre des partiſans de la Ligue, & y auroit cauſé bien d'autres maux, ſi la Valette, frere de d'Epernon, qui y reſta pour la gouverner au nom de ce dernier, & comme ſon Lieutenant, n'eut, par ſa dexterité ſinguliere & par ſes manieres douces & inſinuantes, appaiſé les eſprits, & diſſipé, par l'éclat de ſes vertus, le préjugé qu'ils avoient contre la Province, où il avoit pris naiſſance. Mais après ſa mort, le Duc d'Epernon étant paſſé en Provence, avec des troupes plus nombreuſes, que n'en avoit jamais eu ſon frere, commença à y exercer ſes fonctions de Gouverneur, & à y pouſſer plus vivement la guerre, voulant être ponctuellement obéi par les Royaliſtes, & combattant vigoureuſement contre les autres qui tenoient pour la Ligue. Entre ceux-ci le Comte de Carſes, la Ville & le Parlement d'Aix, voyant qu'ils ne pouvoient réſiſter au Duc qui les aſſiégeoit, imaginerent l'expédient de ſe rendre au Roi, ou plutôt, en ſon nom,

Henri IV.
1594.

à Lesdiguieres ou au Colonel Alfonse Corse, mais sous la condition expresse, que le Duc d'Epernon n'auroit ni puissance, ni autorité dans Aix. On le leur promit, néanmoins le Duc s'y rendit le plus fort, & aigri de plus en plus par la haine que lui marquoient les Provençaux, il commença à y faire construire un fort qui, dominant sur la ville, pût la tenir en bride. Les Habitans ne purent le souffrir, & les mêmes dispositions, à l'égard du Duc, regnant dans toute la Province, ils envoyerent des Députés à la Cour, pour supplier le Roi d'ôter ce Gouvernement au Duc d'Epernon & de le donner à un autre. Le Roi, dans les circonstances critiques où il se trouvoit, avoit dissimulé jusqu'alors, & ne vouloit pas s'aliener l'esprit du Duc, voyant d'un autre côté, le mécontentement de la Province & les troubles qui la menaçoient, il prit un milieu très-moderé ; ce fut de renvoyer l'affaire au Maréchal de Damville, Gouverneur de Languedoc, & qu'il venoit de nommer Connétable. D'un côté, les Provençaux étant attachés à ce Seigneur, & de l'autre, le Duc d'Epernon ayant épousé une de ses Nieces, le Roi esperoit que, par sa prudence & son habileté, Damville pourroit trouver un moyen propre à contenter les peuples & à tirer adroitement le Duc d'Epernon de ce Gouvernement. Mais lorsqu'il vit ce Duc résolu à s'y maintenir, & que le Connétable traînoit l'affaire en longueur, il ordonna à Lesdiguieres de se transporter de Dauphiné en Provence, comme il avoit déja fait plusieurs fois, & de s'opposer le plus promptement qu'il pourroit au Duc d'Epernon, dont il ne pouvoit demêler les vrais desseins.

Lesdiguieres toujours prêt aux expéditions militaires & porté à satisfaire les Provençaux, rassembla sept mille fantassins & douze cens chevaux ; & marcha sans delai pour passer la Durance, & entrer en Provence, à dessein de combattre le Duc d'Epernon. Il rencontra sur les bords de cette riviere, La Fin, homme adroit & versé dans les intrigues de Cour, qui vint, de la part du Duc, l'exhorter à ne point passer outre, lui protestant que, sans en venir aux armes, le Duc d'Epernon étoit prêt à se soumettre à ce que régleroit le Connétable, conformément à l'inten-

tion & aux ordres de Sa Majesté. Lesdiguieres qui le crût, résolut de s'arrêter dans le camp qu'il occupoit alors, aimant mieux différer de quelques jours, que de rien précipiter, mais ce délai fut prolongé par la fievre, qui l'attaqua, & le força d'y faire un séjour beaucoup plus long. Quoique le même La Fin passat souvent de la part du Duc d'Epernon, auprès de Lesdiguieres, & qu'il eût même été trouver le Connétable, pour savoir ses intentions, on ne trouva pas d'expedient propre à concilier des intérêts si opposés. Le Duc prétendoit avoir acquis & mérité par ses services le Gouvernement de Provence, & l'avoir conservé au Roi, dans les temps les plus difficiles, aux dépens de son bien, de ses troupes & du sang de son frere. Ainsi il paroissoit déterminé à s'y maintenir, à quelque prix que ce fut. D'un autre côté, Lesdiguieres lui remontroit qu'il n'étoit pas raisonnable de réduire toute une Province au désespoir, & de la forcer à se jetter entre les bras du Duc de Savoye ou des Espagnols : que le Duc d'Epernon avoit assez d'autres Gouvernemens, pour s'en contenter, sans vouloir s'emparer de celui-ci, les armes à la main, & au préjudice des intérêts du Roi. Mais, comme la différence de Religion les aigrissoit l'un contre l'autre, Lesdiguieres étant Huguenot & le Duc sincerement Catholique, ils se traitoient reciproquement avec hauteur. D'ailleurs le Duc avoit été Favori de Henri III, & Lesdiguieres ennemi de ce Monarque, à qui il avoit fait la guerre, pendant tout son regne. Il regnoit entr'eux une haine particuliere, très-préjudiciable aux affaires publiques, dont ils étoient chargés. Aussi Lesdiguieres rompant toute négociation, passa la Durance au commencement de Mai, & le jour même de son passage, il y eut une vive escarmouche entre les troupes de l'un & de l'autre parti. Dans cette action qui dura quelques heures, le succès fut à peu près égal. Lesdiguieres demeura maître du champ de bataille, & le Duc se retira, sans perte, emmenant plusieurs prisonniers.

Le Duc voyant enfin les troupes de Dauphiné jointes à celles de Provence contre lui, & sa prudence ne lui découvrant nulle occasion favorable pour former un tiers parti,

Henri IV. 1594.

ni aucun appui auquel il pût recourir pour lors, sur la nouvelle qu'il reçut de la réduction de Paris & des autres Villes de la Ligue, il jugea qu'il y auroit de la folie à quitter le parti du Roi, quand les autres y revenoient. Il reprit la négociation, qu'on n'avoit pas absolument rompue, & s'en rapporta à la décision du Connétable, qui l'obligea de remettre la Citadelle d'Aix entre les mains de la Fin, & de retirer ses garnisons de Toulon, de St. Paul, de Treque & de Mirabel, jusqu'à ce que le Roi eût reglé la maniere dont on se conduiroit par la suite. En conséquence le Duc remit à la Fin la Citadelle d'Aix le dix de Mai, & le même jour Lesdiguieres entra dans Aix, où les habitans le reçûrent avec toute sorte d'honneurs. Mais tandis qu'on observoit une suspension d'armes, en attendant les ordres du Roi, Lesdiguieres prenant pour prétexte, que les soldats du Duc avoient fait prisonniers quelques-uns des siens, commis des dégâts dans la Province, & par conséquent rompu la trêve, entra brusquement dans la Citadelle, sans attendre d'autres ordres du Roi, & la mit entre les mains des habitans, qui, travaillant à l'envi, la raserent en deux jours, de maniere qu'ils n'en laisserent pas le moindre vestige. Lesdiguieres après avoir satisfait leurs désirs, à cet égard, & remis les autres Places au Comte de Carses, retourna en Dauphiné avec son armée. L'accommodement du Duc de Guise arriva ensuite. Le Roi lui donna le Gouvernement de Provence, ce qui chagrina fort le Duc d'Epernon, néanmoins il jugea qu'il étoit à propos de dissimuler, se réservant à prendre son parti, dans des circonstances plus favorables, & voulant faire croire que tout ce qui s'étoit passé n'étoit qu'un effet de ses querelles particulieres avec Lesdiguieres, quoiqu'il ne négligeât pas de tenter toutes les voies imaginables, pour rester en possession de son Gouvernement.

Mais tandis que Lesdiguieres se préparoit en Dauphiné, au commencement de Septembre, à passer en Piémont, il reçut avis que le Duc de Savoye assiégeoit Briqueras & pressoit cette place, & fut obligé de faire par force, ce qu'il vouloit d'abord exécuter par choix. Le Duc de Savoye avoit mis sur pied quatre mille Allemands, commandés par le

Affaires du Dauphiné.

Comte de Lodron, cinq mille fantaſſins Italiens, ſous les ordres du Meſtre-de-Camp Barnabé Barbo, Milanois, & quinze cens chevaux, commandés par Dom Alfonſe Idiaques. Il avoit réſolu, avec cette armée, de rechaſſer les François au-delà des Alpes. Briqueras étoit le principal poſte dont ils fuſſent maîtres. Il l'aſſiégea, & après l'avoir battu avec une nombreuſe artillerie, il y fit donner un aſſaut par Dom Philippe de Savoye ſon frere naturel, & préſenter en même temps l'eſcalade d'un autre côté, par Dom Sanche Salina. Les aſſiégés enveloppés de toutes parts abandonnerent la Ville, pour ſe retirer dans le Château, dont le Duc forma le ſiége ſur le champ. Ce fut alors que Leſdiguieres, après avoir paſſé les monts, s'aprocha pour ſecourir cette place; mais le Duc avoit pris ſes précautions. Dans les défilés, qui ſont par eux-mêmes inacceſſibles, & pleins de précipices, il avoit fait boucher les paſſages & poſté de ſi bonnes gardes, qu'après pluſieurs tentatives, les François furent contraints de ſe retirer, ſans avoir rien fait. Les aſſiégés preſſés de toutes parts, & ſans eſpérance de ſecours, réſolurent de ſe rendre. Ainſi le vingt-deux d'Octobre ils remirent le Château entre les mains du Duc, qui, délivré de cet obſtacle, reprit en peu de jours le fort de St. Benoît, dont Leſdiguieres s'étoit emparé dans ſa retraite. Les neiges, qui ſurvinrent enſuite, firent ceſſer, pour cette année, les opérations militaires de ce côté-là.

Quelque temps auparavant, le Duc de Nemours s'étoit ſauvé de ſa priſon de Pierre-Enciſe, où il s'étoit laiſſé enfermer, avec autant d'imprudence, qu'il marqua d'adreſſe à s'en échaper. En effet, ayant remarqué qu'un de ſes domeſtiques avoit une chevelure très-longue, très-épaiſſe, & qui lui couvroit à moitié le viſage, il trouva moyen de ſe faire faire ſécrétement une perruque toute ſemblable, qu'il s'ajuſta ſi adroitement un matin, qu'ayant fait mettre ce domeſtique à ſa place dans ſon lit, il ſortit tenant à la main un baſſin de chambre, comme pour aller vuider quelqu'ordure, & marchant avec précipitation, il ſortit du Château, ſe cacha d'abord à l'abri de quelques maiſons, puis deſcendit à propos dans la campagne, où l'attendoient quelques-

Henri IV. 1594.

uns de ses partisans. Il arriva sans risque à Vienne en Dauphiné, où joint au Marquis St. Sorlin son frere, il continua de faire la guerre en faveur de la Ligue, & sur-tout à ravager le Lyonnois, & à inquiéter les habitans de Lyon, qu'il haïssoit personnellement. Mais ni lui ni son frere, dépourvûs tous deux d'argent, & mal soûtenus par leurs amis, n'étoient en état de faire des progrès considérables.

Le Roi est blessé par un jeune homme d'un coup de couteau à la bouche.

Cette année fut terminée par un attentat horrible; plus dangereux qu'on ne sauroit imaginer, & capable de renverser en un instant tout ce qu'avoit fait jusqu'alors le Roi, par tant de travaux & de victoires. Le vingt-sept (*a*) de Septembre, ce Prince en revenant à Paris de la Campagne de Picardie, étoit à peine descendu de cheval & entré dans un des appartemens (*b*) du Louvre, où il reçut quelques Seigneurs auxquels il avoit résolu de conférer l'Ordre du Saint Esprit, le premier jour de l'an, & qui venoient lui faire leur cour, qu'un jeune homme, nommé Jean Châtel, fils d'un Marchand & natif de Paris, se glissa dans le même appartement à la suite de Ragni & de Montigni. Dans le moment que le Roi s'inclinoit pous embrasser un de ces Seigneurs, Châtel atteignit ce Prince d'un coup de couteau au visage. Il crut le fraper à la gorge, mais le coup détourné, comme par miracle, ne porta que sur la lévre supérieure; les dents du Roi en arrêterent la violence, il ne lui fit qu'une légere blessure. Au mouvement des assistans, le jeune homme laissa tomber adroitement le couteau à terre, & se mêla dans la foule, espérant que, comme on ne le connoissoit point, il pourroit sortir de la chambre, mais plusieurs le reconnurent. On l'arrêta sur le champ; & tandis que chacun transporté d'une juste indignation

L'Assassin est arrêté.

(*a*) Cet accident funeste arriva le 27 de Décembre 1594. Selon M. de Thou, *Liv. CXI.*

(*b*) Ce fut à l'Hôtel de Bouchage, où demeuroit la Duchesse de Beaufort. C'est maintenant la Maison des Peres de l'Oratoire. Davila ajoûte que le Roi s'étoit occupé à recevoir les Chevaliers qui avoient été élûs pour recevoir l'Ordre du S. Esprit: ce qui suppose quelque cérémonie de l'Ordre. Mais Mrs. de Ragni & de Montigni seulement l'étoient allés saluer en ce lieu-là, n'y ayant pas une heure qu'il étoit arrivé de Picardie. *Remarques sur Davila, pag.* 232.

s'empressoit à le mettre en pieces, le Roi défendit qu'on lui fit aucun mal, & le fit mettre entre les mains du grand Prevôt de l'Hôtel, qui le conduisit en prison. Le Parlement lui fit ensuite son procès, & dans son interrogatoire, il avoua franchemement son crime, & déposa encore, lorsqu'il fut appliqué à la question, qu'il avoit étudié au Collége des Jésuites, où il avoit entendu plusieurs fois dire & soûtenir, qu'il étoit non-seulement permis, mais même méritoire, de tuer Henri de Bourbon, hérétique, relaps, & persécuteur de la sainte Eglise, qui s'arrogeoit faussement le titre de Roi de France: qu'étant tombé ensuite dans des péchés infâmes & abominables, jusqu'à avoir voulu commettre un inceste avec une de ses sœurs, il étoit tombé dans un tel désespoir de la miséricorde de Dieu, qu'il avoit résolu de commettre ce forfait, qu'il regardoit comme une œuvre d'un mérite infini, & capable de le délivrer des remords de sa conscience & des peines dûes à ses autres crimes: qu'il avoit communiqué son dessein à son pere, qui avoit fait tous ses efforts pour l'en dissuader; mais qu'entraîné plus fortement par la tentation, il avoit résolu & tâché de l'exécuter: qu'il s'en étoit ouvert dans le secret de la Confession au Curé de St. André de Paris, qui l'avoit de nouveau excité à ce dessein, quoiqu'en termes très-équivoques, en sorte qu'après de mûres réflexions il avoit choisi, pour l'exécuter, le moment & le lieu où on l'avoit arrêté. Lorsqu'on eût tiré de lui cet aveu, on envoya sur le champ arrêter son pere, sa mere & ses sœurs, & saisir tous les papiers qu'on trouva dans leur maison, parmi lesquels on ne découvrit rien d'important, qu'une Confession écrite de la propre main du jeune homme, qui y avoit détaillé tous ses péchés, pour les déclarer à son Confesseur. C'étoient pour la plûpart des actions infâmes & des impuretés exécrables. Le Parlement étoit mal disposé contre les Jésuites, qu'on regardoit comme les premiers auteurs & les instigateurs continuels de la Ligue. D'ailleurs les conjectures que l'on tiroit des dépositions du coupable, qui avoit répeté plusieurs fois qu'ils lui avoient enseigné cette doctrine, engagerent la Cour à faire promptement investir leur Collége:

Il avoue son crime.

Henri IV. 1594.

on en mit quelques-uns en prison : on fit une recherche exacte de tous les papiers, que chacun de ces Religieux avoit dans sa chambre, & l'on saisit entr'autres, dans celle du Pere Jean Guignard, natif de Chartres, plusieurs (*a*) manuscrits, où cette doctrine étoit insinuée, qui louoient l'assassinat du feu Roi, conseilloient d'assassiner son successeur, & contenoient plusieurs autres choses semblables, accompagnées d'épithétes & de noms odieux, qu'on donnoit à ces Princes, & à plusieurs autres. On prouva que dans la fureur de la guerre le Pere Alexandre Hay, Ecossois de nation, & le Pere Jean Gueret Professeur de Philosophie, & Confesseur ordinaire du jeune Châtel, avoient dit les mêmes choses de vive voix. C'est pourquoi, après un mûr examen, le Parlement rendit un Arrêt portant, que Jean Châtel seroit conduit pieds & tête nue devant la porte de l'Eglise de Notre-Dame, pour y abjurer la doctrine qu'il avoit crûe jusqu'alors, & y détester l'horrible Parricide qu'il avoit tenté de commettre. Que de-là il seroit traîné dans un tombereau, & tenaillé dans les quatre (*b*) principales places de Paris, puis mené à la Grêve, où on lui couperoit la main droite, tenant le même couteau avec lequel il avoit blessé le Roi, & enfin tiré à quatre chevaux. Que les Peres Jésuites, Profès & non Profès, seroient bannis de toute l'étendue du Royaume, comme ennemis de la tranquillité publique

Il est condamné au supplice.

(*a*) Ces écrits qui ressemblent fort à des libelles diffamatoires, contenoient plusieurs propsitions séditieuses & des anagrames injurieuses à Henri III. à Henri IV. & à divers Princes Protestans Alliés à ce dernier. On peut en voir le détail dans M. de Thou, Liv. CXI. Si de tels excès avoient pû être excusés par la fermentation qui échauffa les esprits & par l'aveuglement qui fascina des hommes d'ailleurs estimables, il étoit au moins de la derniere imprudence de conserver de pareils écrits après l'amnistie accordée par le Roi. Mais au reste, ce fut la faute d'un particulier & non celle de la Société dont il étoit membre. *Voyez sur cet événement le P. Daniel, Tome III. page 1706. & les judicieuses Refléxions de M. l'Abbé de l'Ecluse. Mémo. de Sully, nouv. Edit. Tom. I. pag. 391. & suiv.*

(*b*) L'Arrêt ne portoit point cette circonstance, mais simplement, que Châtel seroit mené à la Grêve dans un tombereau, que là il seroit tenaillé aux bras & aux cuisses avec des tenailles ardentes, & qu'après qu'on lui auroit coupé la main, qui tiendroit le couteau dont il s'étoit servi pour attenter à la vie du Roi, il seroit tiré à quatre chevaux, son corps brûlé & les cendres jettées au vent. Ce qui fut exécuté le 29 de Décembre. *V. de Thou, Liv. CXI.*

publique, & de la Couronne. Que leurs biens seroient employés en œuvres pies ; & défenses faites à tous François de fréquenter leurs Colléges, ou d'y étudier ; que le Pere Jean Guignard seroit pendu, & les Peres Jean Gueret & Alexandre (*a*) Hay, bannis à perpétuité de tous les païs soumis à la Frnce ; que Pierre (*b*) Châtel, pere du coupable, seroit banni de Paris à perpétuité, & pour neuf ans de tout le reste du Royaume ; que sa maison située vis-à-vis de la grande porte du Palais, où s'assemble le Parlement, seroit rasée jusqu'aux fondemens, & qu'à la place on érigeroit une Pyramide, où seroit gravé le présent Arrêt, tant contre Châtel, que contre la Société des Jésuites. La mere & les sœurs du coupable furent élargis. A l'Arrêt du Parlement on joignit une déclaration des Docteurs de Sorbonne assemblés dans le Palais du Cardinal de Gondy, par laquelle ils condamnoient la doctrine, qui enseignoit, qu'il étoit permis de tuer les Rois, comme hérétique, diabolique & monstrueuse, & enjoignoient expressément à tous les Religieux de reconnoître Henri IV & de lui obéir, comme à leur légitime Prince & Souverain, & de réciter pour lui, à la Messe & dans le Service Divin, les prieres, qu'on a coûtume de faire pour la conservation des Rois de France. Et à la fin de ce decret, ils prierent le Cardinal de Gondy, comme Evêque de Paris, de supplier le Roi en leur nom, de vouloir bien envoyer une nouvelle Ambassade au Pape,

Les Jésuites sont chassés du Royaume.

(*a*) Alexandre Hay ou Mayus fut seulement compris avec tous les autres, sans être spécialement nommé dans l'Arrêt qui proscrivoit toute la Société. *Nouv-Mém. de Sully*, *Tom. I.*

(*b*) » Le Sire Châtel, pere du parricide, fut banni pour neuf ans du Royaume de France & de la Prévôté & Vicomté de Paris à toujouts : condamné à quatre mille écus d'amende ; sa maison fut razée, & au lieu d'icelle une pyramide élévée, contenant le discours de tout le fait. *Journal de l'Etoile*, *ad ann.* 1593. » On croit que la petite place qui est devant les Barnabites est le sol de la maison de Châtel. En 1605, les Jésuites qui avoient été rappellés en France, obtinrent du Roi qu'on démolit la pyramide & les inscriptions, qu'on ne connoissoit plus que par les estampes qui s'en étoient conservées, lorsque M. de Thou écrivoit les derniers Volumes de son Histoire. *Voyez cet Ecrivain*, *Livre CXXXIV.*

HENRI IV. 1595.

afin d'empêcher, par sa parfaite réconciliation avec le Saint Siége, le danger du Schisme, dont on étoit menacé. C'est ce qu'exécuta le Cardinal, qui croyant avoir pénétré l'intention du Pape, souhaitoit de procurer au Roi l'occasion & un prétexte honorable, de tenter de nouveau, de faire ratifier son abjuration par le Souverain Pontife.

Les choses étoient en cet état au commencement de l'année 1595. dont les premiers événemens furent la guérison du Roi & la publication d'un (*a*) Edit en faveur des Huguenots. Ils avoient été fort allarmés de la conversion du Roi, en voyant s'évanouir toutes leurs espérances d'avoir un Souverain de leur Religion, de la rendre par ce moyen dominante dans le Royaume, & de réduire la Religion Catholique à n'y être que tolerée: ils avoient même commencé à former de nouveaux projets, & à tramer de nouveaux complots, pour s'unir plus étroitement entre eux, & se choisir un nouveau chef. Ils avoient, pour cet effet, jetté les yeux sur le Duc de Bouillon: mais ils s'étoient apperçûs qu'un Seigneur si politique se détacheroit difficilement du Roi que la fortune favorisoit, pour courir après des espérances chimeriques ou mal fondées. Aussi tiroit-il les choses en longueur, pour prendre conseil du temps & des circonstances. Le Maréchal de Damville, qui auroit autrefois saisi une pareille occasion, étoit pareillement éloigné de se mettre à leur tête. Il étoit déja vieux, sans enfans, tous les siens ayant péri malheureusement, & pour en avoir, il venoit d'épouser une jeune femme. Solidement établi dans son gouvernement de Languedoc, il n'étoit pas d'humeur à risquer sa fortune, ni à abandonner au caprice du hazard ce qu'il avoit acquis avec beancoup de peine & de patience, à travers mille dangers. Ainsi les Huguenots en étoient revenus au Prince de Condé, qui demeuroit avec

(*a*) Ce fut une confirmation de l'Edit de Poitiers, donné en 1577. & que Henri IV. renouvella. 1°. en 1591, 2°. en 1594. *Voyez M. de Thou Liv. CXI.*

sa mere à Saint Jean d'Angeli, où ils l'élevoient dans leur Religion. Mais la foiblesse de son âge, & mille accidens qu'il pouvoit essuyer dans sa jeunesse, inquiétoient & allarmoient tout le parti. C'est pourquoi ils tenoient de fréquentes assemblées, tantôt à la Rochelle, tantôt à Saumur, tantôt à Sainte-Foi, tantôt à Montauban. Ils osoient même y tenir des discours hautains & injurieux au Roi, qu'ils traitoient d'ingrat & de méconnoissant, menaçant de l'abandonner, & même de lui ôter la Couronne, qu'ils se vantoient, sans raison, de lui avoir mise sur la tête. Ils inspiroient de vives inquiétudes au Roi, qui, connoissant par une longue expérience leur caractere, & tout ce dont ils étoient capables, craignoit que non-seulemeut ils ne conçussent de l'aversion pour lui, mais encore qu'ils ne suscitassent quelque guerre de leur côté, avant qu'il eût achevé de réduire les Ligueurs. Il avoit, à la vérité gagné le Ministre Morlas, natif de Bearn, & un autre Ministre Piémontois, nommé Rottan. Ces deux hommes déliés, accrédités & éloquens, dans leurs discours aux Huguenots, parlant de la conversion de ce Prince, exhortoient le parti à ne pas perdre entiérement la confiance qu'ils avoient en lui, mais à attendre des circonstances plus favorables, donnant à penser qu'il leur avoit communiqué ses plus secrettesintentions. Le Roi craignoit néanmoins que ces artifices ne fussent pas suffisans, pour étouffer quelque nouvelle & dangereuse révolution.

Cette appréhension qui avoit retardé sa conversion, beaucoup plus que le véritable intérêt de ses affaires ne le comportoit, l'avoit fait condescendre à plusieurs choses contraires à son caractere & à son inclination. Ainsi il avoit nommé Connêtable du Royaume le Maréchal de Damville, par préférence à plusieurs autres Seigneurs, auxquels il avoit de plus grandes obligations, pour se l'attacher, & ôter aux Huguenots l'esperance de l'attirer à leur parti. Il avoit de même préféré le Vicomte de Turenne au fils du Duc de Nevers, en lui faisant épouser l'héritiere de l'Etat de Bouillon, qui lui avoit apporté ce Du-

Henri IV. 1595.

ché en mariage, & il l'occupoit alors à faire la guerre sur les frontieres des Païs-Bas, pour l'empêcher de cabaler dans le Royaume, & l'engager dans de longues fatigues, loin des contrées occupées par les Huguenots. Enfin, comme il vouloit tirer de leurs mains le Prince de Condé, & adoucir en partie le regret amer qu'ils avoient tous ressenti de sa conversion, il pensa à faire publier & enregistrer en Parlement l'arrêt rendu en leur faveur, par Henri III. en 1577, & qui étoit plus régulier que tous les autres. Il n'eut pas peu de peine à le faire recevoir par le Parlement, où il y eut différens débats, qui durerent longtems. Plus le Roi tâchoit de s'y prendre adroitement, de peur de mécontenter le Pape & de donner mauvaise opinion de ses sentimens, plus une partie des Magistrats marquoit de fermeté à s'opposer à ses volontés. Le Roi ne voulant envoyer au Parlement ni le Chancelier, ni d'autres, pour le solliciter de sa part, le premier Président de Harlai, & le Président de Thou, qui savoient ses intentions, faisoient tous leurs efforts, pour persuader aux autres, qui croyoient agir avec droiture, de consentir à l'enregistrement. Mais enfin les Magistrats, qui, par grace, avoient été confirmés dans leur charge, après la réduction de Paris, & entr'autres, Lazare Coquelet, auparavant grand fauteur & Agent de la Ligue, voulant se montrer moins durs & moins difficiles à l'égard des Huguenots, pour faire voir qu'ils ne persistoient plus dans leurs anciens sentimens, firent tant que l'édit fut enregistré & publié. Mais cette grace même ne contenta que médiocrement les Huguenots, auxquels le Roi marquoit beaucoup d'affection & de bonté, à cause des services qu'il en avoit autrefois reçûs, & qu'il en attendoit encore. Il tâchoit de dissiper leurs défiances, & de se les attacher, par ses bons traitemens. Connoissant par expérience l'indigence des principaux Huguenots, ou la fortune médiocre à laquelle ils étoient réduits, & certain d'ailleurs, que, s'il écartoit les chefs & les boutefeux, le commun d'entre eux préféreroit aux troubles le repos & la sûreté, il s'efforçoit de les engager à lui envoyer de divers endroits des députés,

pour traiter des affaires de leur parti, & d'en gagner la plupart, par des présens, des pensions ou des promesses; de maniere que, par cette voie douce & gracieuse, il parvenoit insensiblement à affoiblir le gros de cette faction. En effet, si l'épuisement incroyable des finances, si le caractere œconome du Roi, & l'austere inflexibilité de Rôni, qui étoit alors Sur-Intendant, eussent permis de ménager moins ce remede, ceux qui connoissent la France, jugent qu'en peu de temps un poison si doux auroit éteint cette faction, que tant d'années d'une guerre cruelle ;& tant de sang répandu n'avoient encore pû affoiblir.

Le Roi déclare la guerre à l'Espagne.

Le second événement de cette année, fut la résolution que prit le Roi de déclarer la guerre à l'Espagne. Quoique dès le commencement de l'année précédente, le Duc de Bouillon, joint au Comte Philippe de Nassau, eût pris quelques petites places foibles dans le Comté de Hainaut, & dans le Duché de Luxembourg, ç'avoit été plutôt une course qu'une guerre en regle, le défaut d'argent & la rigueur de la saison les ayant forcés de se retirer promptement, après avoir reçû dans leur retraite un échec considérable (a) de la part de l'armée du Comte Charles de Mansfeld : mais alors le Roi résolut d'attaquer avec toutes ses forces les Etats Philippe II. & de lui déclarer ouvertement la guerre. Cette résolution parut étrange & déplacée à plusieurs qui jugeoient que le Roi de France avoit tant d'affaires, & étoit si mal affermi dans son propre Royaume, qu'il n'avoit pas besoin de semer le trouble chez les autres. Ils voyoient la France si épuisée d'hommes & d'argent, si fatiguée & déchirée par la guerre civile, qu'on ne pouvoit imaginer par quelles ressources on prétendoit soutenir une guerre au dehors. Ils se rappelloient que le Roi d'Espagne, sans presque rien risquer, avoit fort inquiété & presque vaincu le Roi dans le cœur de ses propres Etats, & soutenu de l'élite de ses troupes. Ils trouvoient ridicule que Henri, dont les forces étoient encore

(a) Le Comte de Nassau perdit environ 60 hommes, mais ayant rejoint le Duc de Bouillon, ils défirent à plates coutures onze Compagnies du Comte de Mansfeld. *Id. Ibid.*

Henri IV. 1595.

partagées, & qui voyoit la division allumée dans ses Etats, osât penser à attaquer ceux du Roi d'Espagne, soutenus de toute la puissance d'une si vaste Monarchie. Ils auroient mieux aimé que ce Prince eût tâché d'obtenir la paix, à des conditions tolerables, que d'exciter & d'allumer de plus en plus la guerre, par une déclaration qui sentoit la rodomontade. Mais des raisons beaucoup plus fortes déterminerent le Roi. Il prévoyoit qu'à la faveur d'une guerre contre les Etrangers, il pourroit fermer les playes de la guerre civile, à l'exemple des Medecins prudens qui détournent, par un cautere appliqué à propos, les humeurs pernicieuses qui affligent ou engourdissent le corps. Il savoit que rien n'étoit plus propre à réunir les esprits des François, & à les reconcilier entre eux, que l'apparence d'une guerre contre les Espagnols, ennemis naturels de la Nation. Il souhaittoit que la guerre n'eût plus le nom ni de guerre civile, ni de guerre de Religion, mais de guerre étrangere entreprise pour l'intérêt de l'Etat : & que dans l'incendie qu'on allumeroit entre les deux Couronnes, on étouffât les étincelles qui restoient encore de la Ligue. Henri sentoit que le Roi d'Espagne tourneroit toujours ses armes contre lui, & que, puisque la guerre étoit inévitable, il valoit mieux qu'elle fut ouverte que secrette & cachée. Il pensoit que les Princes alliés avec la Couronne de France auroient moins de mesures à garder, pour l'appuyer de leurs secours, dans une guerre entre Espagnols & François, pour une cause purement politique, que dans une guerre entre François & François, soit véritables, soit déguisés, & pour cause de Religion. Enfin le Roi considéroit que rien ne pouvoit être plus agréable aux Huguenots, rien de plus capable de les appaiser, qu'une guerre contre les Espagnols, où il esperoit employer toutes leurs forces, & les empêcher de former de nouveaux complots.

Outre tous ces motifs, il avoit conclu une Ligue offensive & défensive, avec les Provinces unies des Païs-Bas : & dans l'espérance d'y faire acceder la Reine d'Angleterre & quelques Princes d'Allemagne, il falloit employer ses armes à une entreprise utile à la cause com-

mune en Flandres & en Franche-Comté. Voulant donc menager tout à la fois sa propre gloire & les intérêts de ses alliés, il jugea la déclaration de guerre nécessaire pour exciter l'ardeur de ses sujets, & mettre ses alliés dans la nécessité de le secourir. Mais surtout, comme on devoit traiter de nouveau de sa reconciliation avec le S. Siege, & qu'il savoit que le Roi d'Espagne ne manqueroit pas de l'y traverser de toutes ses forces, il désiroit qu'on le reconnut pour son ennemi déclaré, & que lui & ses Ministres ne fussent point appellés à cette négociation, comme en étant exclus & exceptés par la guerre publique & ouverte, qui se feroit alors entre les deux Couronnes. Enfin, si parmi tant de grands intérêts d'Etat, les esprits des Princes sont encore susceptiçles de passions particulieres, & s'y laissent entraîner, l'acharnement qu'il avoit de tout temps éprouvé de la part du Roi d'Espagne, & qui lui parut porté à son comble, par le danger qu'il venoit de courir de perdre la vie, par la suggestion de gens qu'il regardoit comme vendus à cette Couronne, influa peut-être beaucoup sur cette résolution. Pour l'exécuter, il fit publier le vingt-huit de janvier (*a*) une déclaration de guerre, que ses Hérauts allerent signifier aux Espagnols sur la frontiere. Après y avoir rapporté tous les outrages que lui avoit fait le Roi d'Espagne, ainsi qu'à son prédécesseur, & imputé à la suggestion de ses satellites l'attentat commis depuis peu contre sa personne, il lui déclaroit la guerre par terre & par mer, interdisoit tout commerce entre les deux Nations, & permettoit à ses sujets, d'envahir, ravager & occuper les païs soumis à la domination de la Couronne d'Espagne. Deux mois après cette publication, Philippe II. y répondit par un écrit, dans lequel, après une longue énumération des services qu'il avoit rendus, & des secours qu'il avoit donnés aux Rois très-chrétiens, ses parens & ses alliés, il protestoit qu'il ne vouloit point rompre la paix qu'il entretenoit avec la Couronne de

(*a*) La Déclaration de guerre est du 17 Janvier & celle du Roi d'Espagne du 7 Mars 1595. *de Thou*, *Liv. CXI.*

Henri IV. 1595.

France, & avec les bons Catholiques du Royaume, mais continuer à les soutenir & à les défendre, pour empêcher le Prince de Bearn & les Huguenots, ses adhérans, de les opprimer. Il défendoit à ses sujets de faire le moindre tort aux François attachés au parti Catholique dans le Royaume, & enjoignoit au contraire à ses Gouverneurs & Généraux de défendre ses Etats, & de courir sus au Prince de Bearn & à ses partisans.

Cette Déclaration parut un peu tard, mais on ne fut pas si lent à se préparer à la guerre. On renforçoit en Flandres l'armée du Comte Charles de Mansfeld, pour entrer au Printemps sur les frontieres de Picardie. Ferdinand de Velasco, Connétable de Castille & Gouverneur du Milanois, rassembloit une puissante armée en Italie, pour passer en Bourgogne. On levoit en Espagne de nouvelles troupes, pour envoyer un renfort à Dom Jean d'Aquila en Bretagne, si-tôt que la saison le permettroit. On faisoit en France, en Hollande & en Angleterre de semblables préparatifs, qui annonçoient, pour cette année, une guerre terrible & sanglante de toutes parts. Cependant le Roi qui étoit guéri de sa blessure, avoit tenu Chapitre de l'Ordre du S. Esprit, & dans cette cérémonie, après avoir renouvellé le serment de vivre & de mourir Catholique & de défendre la Religion, il avoit donné audience à Vincent Gradenico & à Jean Delfino, Ambassadeurs de la République de Venise, qui étoient venus le féliciter sur son couronnement, & & à Pierre Duodo, nommé pour remplacer Jean Mocenigo, qui, depuis sept ans, avoit resídé auprès de lui & de Henri III. en qualité d'Ambassadeur ordinaire. Mocenigo avoit manié avec une prudence singuliere, les affaires les plus délicates dans les dernieres révolutions.

Le Maréchal de Biron nommé Gouverneur de Bourgogne, commence la guerre avec succès dans cette Province.

Le premier acte d'hostilité de cette campagne, fut la prise de Beaune, ville considérable dans le Duché de Bourgogne. Dès l'année précédente, quelques-uns des principaux de la Bourgeoisie avoient commencé à y remuer, pour se soumettre au Roi. Le Duc de Mayenne qui craignoit surtout pour cette Province, dont il étoit Gouverneur,

neur, ſe rendit en diligence dans cette ville, à ſon retour de Lorraine, & y ayant trouvé des complots formés, il fit mettre en priſon dans le Château (a) quatorze de ces Bourgeois qui paroiſſoient plus portés que les autres à changer de parti. Après avoir levé cet obſtacle, il tâcha d'appaiſer le reſte des Habitans, ſans faire aucun autre acte de ſévérité. Ils s'efforça de leur perſuader qu'il travailloit à conclure une paix générale du conſentement du Pape, & qu'ainſi il ſeroit plus honorable & plus avantageux pour eux d'être compris dans l'accommodement général, que de traiter en particulier, & de l'abandonner lui qui les avoit toujours gouvernés doucement, pour ſe remettre à la diſcrétion d'un Gouverneur qu'ils ne reconnoîtroient pas. S'imaginant les avoir calmés par ces raiſons, il laiſſa une bonne garniſon dans le Château, pourvût à la ſûreté de la ville, & ſe rendit promptement à Dijon, où l'on ne craignoit pas moins une révolte que dans les autres villes. Mais ayant appris que, depuis ſon départ, il s'étoit élevé de nouveaux troubles à Beaune, il voulut retourner, y mettre ordre, & forma le deſſein de fortifier non-ſeulement le Château, mais encore le corps de la Place; ce qui ne pouvant s'exécuter, ſuivant le plan de Charles Bonaventure, Ingénieur Italien, ſans ruiner juſqu'aux fondemens quelques uns des principaux Monaſteres & un très-grand nombre de maiſons des Particuliers, les Habitans s'y oppoſerent, en remontrant au Duc, qu'il n'étoit pas à propos de prendre une réſolution ſi préjudiciable pour eux. Mais ces repréſentations n'ayant fait qu'augmenter ſes défiances, il réſolut de faire fortifier la place, où il fit entrer un renfort de troupes, qu'il diſtribua en divers endroits de la ville, afin de tenir en bride les Habitans, ou de les ſoumettre à ſes volontés. Après avoir donné les ordres néceſſaires,

(a) Ce fut Montmoyen, Commandant dans la place, qui exerça d'abord cette violence, & ce ne fut qu'à force d'argent que ces Bourgeois pûrent ſauver leur vie. Quelque temps après, le Duc de Mayenne, informé des intelligences que les Habitans entretenoient avec le Roi, fit arrêter le Procureur & l'Avocat du Roi & quatorze autres des principaux Bourgeois. *De Thou*, *Liv. CXII.*

Henri IV. 1595.

il partit pour visiter le reste de la Province & assurer les autres places, comptant avoir suffisamment pourvû à la conservation de celle-ci. Mais les Beaunois, aigris de la ruine de leurs maisons & de la détention des principaux d'entr'eux, résolurent de faire les derniers efforts pour livrer leur ville au Maréchal de Biron, qui, dès le mois de Janvier étoit arrivé dans ces quartiers avec deux mille Suisses, quatre mille hommes d'Infanterie Françoise & douze cens chevaux. Ils l'appellerent secrétement, & convinrent avec lui, que le cinq de Fevrier, il se présenteroit aux portes de la ville. De leur côté, ils prirent les armes le même jour au lever de l'aurore, & courant dans les rues avec l'écharpe blanche, ils commencerent à pousser des cris de *Vive le Roi*, qui furent répétés par la plus grande partie du peuple. Jacques Richard, l'un des Conjurés, courut à la porte qu'on avoit coûtume de tenir ouverte, arrêta La Herse qui étoit en dedans, pour fermer le passage à quelques soldats de la garnison, qui gardoient assez négligemment le ravelin, & un grand nombre d'habitans accourant en armes, ils s'emparerent de la porte, chasserent la Garde, qui, ayant abandonné le ravelin pour se sauver dans la campagne, fut assommée ou dissipée par les païsans aussi mécontens que les Bourgeois. En même temps deux autres Conjurés, nommés Guillaume Alezan & Michel Richard coururent au logis de Montmoyen, Gouverneur de la ville, & (*a*) l'arrêterent prisonnier, après avoir tué Guillermin, Colonel d'Infanterie & quelques Officiers qui se trouverent avec lui. L'Ingénieur Charles Bonaventure fut presque lapidé par la fureur du peuple. Il blessa néanmoins Alezan & plusieurs autres en se défendant, mais on eut beaucoup de peine à l'arracher de leurs mains à demi-mort, & à le conduire dans les prisons de la ville. Quoique les Habitans fussent maîtres d'une porte & de la per-

(*a*) Ce fut le Président de Latrecey, frere de Montmoyen, que les Beaunois arrêterent, & qu'ils échangerent contre les quatorze Bourgeois prisonniers dans la Citadelle. Montmoyen étoit dans cette forteresse qu'il défendit encore long-temps. *Id. Ibid.*

ſonne du Gouverneur, il leur reſtoit encore à forcer les quartiers occupés par les ſoldats, qui ſéparés en différens endroits, s'y étoient fortifiés au premier bruit de la révolte. La ville étoit toute en combuſtion, tout couroit aux armes juſqu'aux femmes & aux enfans, l'on commença à combattre en différens quartiers avec des ſuccès différens, & il y eut beaucoup de ſang répandu. Sur ces entrefaites, le Maréchal de Biron arriva beaucoup plus tard que n'avoient compté les habitans. Il entra dans la ville avec toutes ſes troupes, & alors la garniſon ne pouvant plus réſiſter, ſe rendit vies & bagues ſauves. Le Maréchal, avec la derniere ſévérité qui ne lui étoit pas ordinaire, empêchant ſes troupes de piller, fit ceſſer le tumulte dès le ſoir même. Le lendemain il aſſiégea le Château qu'il fit battre avec douze pieces d'artillerie, & qui ſe rendit au bout de quarante-deux jours (*a*), après avoir eſſuyé trois mille volées de canon. Le Baron de Senecey avec la ville d'Auxonne ſuivit l'exemple de Beaune. Le Duc de Mayenne l'avoit envoyé vers le Pape, & il conçût qu'on ne devoit attendre ni de Rome, ni d'Eſpagne les ſecours néceſſaires pour ſoûtenir la Ligue. Il en informa promptement le Duc, & l'exhorta envain à conclure la paix, c'eſt pourquoi il traita pour lui-même, & ſe ſoumit au Maréchal de Biron, en retenant le Gouvernement d'Auxonne.

Il prend Beaune.

Les habitans d'Autun réſolurent d'en faire de même, mais comme leur Ville étoit occupée par une forte garniſon, ils ne pouvoient ſonder les ſentimens de tous leurs concitoyens, ſans courir riſque d'être découverts. Les chefs de la conjuration réſolurent d'appeller le Maréchal de Biron, & de ne faire aucun mouvement, qu'il ne fût à leurs portes, à l'une deſquelles ils faiſoient la garde, & qu'ils avoient projetté de lui ouvrir. Pour cet effet, le Maréchal ſe rendit ſécrétement dans les Fauxbourgs la nuit du (*a*) 8 de Mai. Le Maire de la Ville, qui s'étoit chargé de l'y intro-

Et Autun.

(*a*) Le ſiege de la citadelle de Beaune ne dura que 28 jours ſelon M. de Thou.

(*b*) M. de Thou fixe la ſurpriſe d'Autun au 15 de Mai.

Henri IV. 1595.

duire, fit ouvrir la porte ſans bruit. Un Capitaine entra le premier à la tête de vingt Cuiraſſiers & de cinquante Arquebuſiers, & s'empara promptement de ce poſte. Puis ayant fait dire aux Royaliſtes qu'ils pouvoient avancer en ſûreté, Cipierre & le Marquis de Mirebeau entrerent ſuivis de toute l'armée. Elle ſe mit en bataille ſur l'Eſplanade, qui étoit entre les remparts & les maiſons de la Ville. Les troupes furent partagées en quatre corps, qui attaquerent les rues de la place par quatre endroits différens. Un de ces corps rencontra un grand nombre de ſoldats, qui, ſuivant l'uſage de la guerre, faiſoit la ronde dans les rues de la Ville. Il s'engagea dans les ténébres un combat furieux, au bruit duquel toute la garniſon s'éveilla & prit les armes, auſſi-bien qu'une partie des habitans, qui n'étoit pas du complot. On continua de combattre toute la nuit, avec différens ſuccès, mais enfin chacun s'apperçut au jour que les Royaliſtes étoient maîtres de la Ville. Tout le monde mit bas les armes & ſe cacha dans les maiſons. Biron fit publier une Amniſtie dans toutes les rues, & ayant dépouillé la garniſon qu'il mit hors de la place, il la réduiſit, ſans autre dégât, à l'obéiſſance du Roi.

Le Connétable de Caſtille Gouverneur de Milan, marche au ſecours de la Franche-Comté.

Tel étoit l'état des affaires en Bourgogne, lorſque le Connétable de Caſtille, après avoir paſſé les Monts avec huit mille fantaſſins & deux mille chevaux, & traverſé la Savoye, arriva en Franche-Comté, où il ſe joignit au Duc de Mayenne, qui lui amenoit quatre cent chevaux & mille hommes d'Infanterie Françoiſe. Il reprit Joinville, que les Royaliſtes avoient abandonné, & réſolut d'aſſiéger promptement Veſoul, où Tremblecourt s'étoit renfermée avec quatre cent fantaſſins & ſoixante cavaliers. Il la prit aiſément, la foibleſſe de la place ne permettant pas d'y faire une longue réſiſtance. En effet, le Duc de Mayenne, qui étoit chargé de toutes les opérations de la guerre, qu'il entendoit infiniment mieux que le Connétable, ayant établi une batterie, fit en peu d'heures une ſi large bréche, que Tremblecourt, ſans s'opiniâtrer inutilement à défendre la Ville, prit le parti de ſe retirer dans le Château & d'attendre du ſecours du Maréchal de Biron. Mais il ne put

le recevoir assez tôt, car le Maréchal ayant été appellé en même temps par les habitans de Dijon, résolut de s'attacher à cette derniere entreprise, comme beaucoup plus importante. Tremblecourt ne pouvant tenir dans un poste si foible, contre une armée entiere, fut contraint de rendre le Château. Mais les habitans de Dijon, qui avoient découvert leur dessein mal à propos, coururent grand risque d'être accablés. Le Vicomte de Tavannes, qui commandoit dans la Province en qualité de Lieutenant du Duc de Mayenne, informé de leur intention, rassembla promptement toutes les garnisons voisines; & tandis que les chefs de la Bourgeoisie, encore indéterminés, balançoient à appeller le Maréchal de Biron, de peur d'être saccagés par ses troupes, il parut en forces pour entrer dans la Ville. Les habitans, qui s'étoient déja soulevés, lui en ayant fermé les portes, il s'approcha du Château, où le Gouverneur le reçut sans difficulté. Lorsqu'il y eut remis en ordre & fait rafraîchir ses troupes, il fit mettre pied à terre à cent de ses plus braves Gendarmes, qu'il plaça à la tête de sa troupe, & ayant engagé les siens à combattre vaillamment, il descendit en bataille par l'esplanade, pour s'emparer de l'avenue de la grande place, où il trouva les habitans sous les armes, qui lui firent tête avec courage. On engagea de part & d'autre un combat (*a*) sanglant & opiniâtre, qui dura depuis le matin jusques bien avant dans la journée. Alors quelques-uns des chefs du peuple prenant conseil de la nécessité, résolurent d'appeller à leur secours le Maréchal de Biron, qui épiant depuis plusieurs jours cette occasion, rôdoit & campoit aux environs de la place; mais son armée ne pouvant marcher avec toute la célérité qu'exigeoit un besoin si subit & si pressant, le Maréchal donna ordre à sa Cavalerie de le suivre en toute diligence, & accompagné de soixante Gentilshommes, il entra sur le soir

(*a*) M. de Thou ne dit rien de ce soulevement des Dijonnois, ni du combat que leur livra Tavanes, mais seulement que les Bourgeois, après avoir long-temps balancé, appellerent le Maréchal de Biron, qui entra dans leur ville avec environ 50 hommes. *Voyez cet Historien, Liv. CXII.*

Henri IV. 1595.

Le Maréchal de Biron s'empare de Dijon & en assiége les Châteaux.

dans Dijon. A son arrivée les habitans, qui ne pouvoient presque plus résister, & poussés dans un coin de la Ville, reprirent courage. Toute l'armée Royaliste arriva successivement, & le Vicomte de Tavannes, qui ne voulut pas s'obstiner à forcer la Ville, au risque de perdre le Château, résolut de se retirer & d'abandonner la place aux ennemis. Il fit donc faire volte-face à l'arriere-garde de ses troupes, & marchant au petit pas, & toujours en combattant, il rentra sur le soir, sans perte, dans le Château, dont il laissa la garde au Gouverneur (*a*) ordinaire, & se renferma dans le Château de Talan, qui n'est pas éloigné de Dijon. Le Maréchal étoit fort embarassé, n'ayant pas d'armée assez forte, pour la partager, & assiéger en même temps les deux Châteaux, & craignant d'ailleurs que le Duc de Mayenne & le Connétable de Castille, qui venoient de prendre Vesoul, ne marchassent droit à Dijon. C'est pourquoi il envoyoit au Roi couriers sur couriers, afin de le presser de se rendre en Bourgogne, où tout le fort de la guerre commençoit à se porter.

Le Roi vient renforcer son armée en Bourgogne.

Le Roi s'étoit arrêté à Paris plus long-temps qu'il n'avoit compté d'abord. Le Président Jeannin l'étoit venu trouver, & lui avoit donné de grandes espérances de conclure la paix. On avoit repris la négociation, qu'on prolongea plusieurs jours, non-seulement parceque les succès du Roi en Bourgogne le rendoient moins facile sur les conditions, mais encore parceque les résolutions du Duc de Mayenne varioient à proportion de ses espérances, & qu'il auroit voulu que, sans aller plus avant, on fût convenu d'une tréve, pour attendre, disoit-il, la résolution du Pape, ou plutôt, comme disoit le Roi, celle de Philippe II. Enfin d'un côté la defection des Villes de son parti, de l'autre sa jonction avec le Connétable de Castille, firent rompre la négociation sans rien conclure. Le Roi laissant pou gouverner Paris le Prince de Conti, auquel il donna pou conseil le Comte de Schomberg, étoit arrivé à Troyes le trente de Mai, pour y rassembler son armée & marcher

(*a*) François Boyot de Francesque.

où le besoin exigeroit sa présence. Il y reçut les couriers du Maréchal de Biron, qui le sollicitoit de venir promptement à Dijon, & prit sans différer la route de Bourgogne avec les troupes qui se trouvoient autour de sa personne, laissant aux autres ordre de le suivre. Il étoit accompagné du Comte d'Auvergne, du Duc de la Trimouille, du Marquis de Pisani, du Comte de Torigni, du Chevalier d'Oyse, des Marquis de Trainel & de Mirepoix, des Seigneurs de Chiverni, de Liancourt, de Vitri, de Montigny, de Dinteville & de la Curée. Il arriva à Dijon le quatre de Juin, & donna ordre sur le champ qu'on traçât des lignes de circonvallation autour des deux Châteaux, nommant le Comte de Torigni, pour assiéger celui de Dijon, & chargeant du siége de celui de Talan le Baron de St. Blancard frere du Maréchal de Biron. Mais comme ces lignes étoient un ouvrage de plusieurs jours, & que l'Infanterie, qui n'avoit pû faire autant de diligence que le Roi, n'étoit pas encore arrivée, ce Prince résolut de s'avancer avec la plus grande partie de sa Cavalerie vers l'armée Espagnole. Informé que le Connétable de Castille avoit fait jetter à Gray deux ponts sur la Saône, pour passer toute son armée en même temps, & venir faire lever le siége des Châteaux, il esperoit de l'arrêter, jusqu'à ce que toutes ses troupes eussent joint, & que les lignes fussent achevées. Le Duc de Mayenne, de son côté, avoit employé ses raisons, son crédit & ses prieres, pour engager le Connétable à s'avancer & à reprendre Dijon, en lui remontrant que le Maréchal de Biron lui étoit très-inférieur en forces, & que les Châteaux, d'où tout dépendoit, lui facilitoient les moyens de chasser les ennemis de cette place. Le Connétable, Seigneur d'une haute naissance & fort riche, mais qui entendoit (*a*) très-peu la guerre, ne se prêtoit pas volon-

(*a*) M. de Thou prétend que ce Seigneur étoit encore plus distingué par son habileté dans le métier des armes, que par l'éclat de sa naissance & par ses richesses. Cependant sa lenteur au combat de Fontaine Françoise, où il eut pû aisément accabler le Roi, & sa négligence au passage de la Saône, confirment assez le jugemenr de notre Auteur.

Henri IV. 1595.

tiers aux vûes du Duc, néanmoins la confiance qu'il avoit en sa valeur & sa prudence, jointe à l'ignorance où il étoit que le Roi fût si proche, l'avoient fait condescendre à ses demandes : & le jour d'auparavant il avoit passé la Saône avec toute son armée, & étoit campé dans les villages qui sont en-deça de cette riviere, à huit lieues de Dijon.

Les choses étant en cet état, sans que le Connétable ni le Duc de Mayenne fussent informés de l'arrivée du Roi, ce Prince partit de Dijon le sept de Juin au point du jour, avec douze cent, tant Cuirassiers, que Gentilhommes, & six cens Arquebusiers à cheval, & leur donna ordre à tous de prendre le chemin du Lux, où il devoit faire halte ce matin chez le Baron de ce nom, & y attendre des nouvelles des mouvemens des ennemis. La petite Ville de Lux est située sur les confins de la Bourgogne & de la Franche-Comté, à quatre lieues de Gray, & à égale distance de Dijon : ensorte qu'elle étoit à moitié chemin entre cette ville & l'armée Espagnole, qui n'étoit séparée de Gray que par la Saône. Le Roi, arrivé à Lux, n'y recevant pas les éclaircissemens qu'il attendoit, sur ce que faisoient les ennemis, détacha en avant le Baron d'Aussonville, avec soixante Chevaux-Legers, pour aller les reconnoitre, & lui en rapporter des nouvelles certaines. Pour lui, il fit reposer & rafraichir, à leur aise, ses gens & leurs chevaux, & donna ordre qu'à trois heures après midi tout le monde se trouvât au village de Fontaine-Françoise, qui est le dernier de Bourgogne de ce côté-là, pour agir suivant les nouvelles qu'il recevroit. Il n'étoit pas encore midi, lorsqu'accompagné du Maréchal de Biron & de trois cent chevaux, il prit la route de Fontaine-Françoise, pour arriver avant tous les autres sur le champ de bataille, & ranger ses troupes, à mesure qu'elles arriveroient. A peine fut-il arrivé à une demie lieue de ce village, qu'il vit venir à lui au grand galop trois soldats, qui lui dirent que le Baron d'Aussonville, chargé par trois cens chevaux de la Ligue, étoit forcé de se retirer, sans avoir pû reconnoître les ennemis, & qu'il demandoit du secours, pour pouvoir tenir contre la supériorité de leur nombre.

nombre. Le Roi qui ne savoit qu'imaginer, incertain si ces trois cent chevaux étoient l'avant-garde des ennemis, ou un simple détachement qui battoit l'estrade, fit avancer le Maréchal de Biron, le Baron de Lux & le Marquis de Mirebeau, avec soixante chevaux, pour soutenir d'Aussonville, & reconnoître plus exactement les ennemis. Le Maréchal marcha au grand trot, pour couvrir la retraite de d'Aussonville : mais quand il fut hors du village de Fontaine-Françoise, il découvrit un escadron de soixante Chevaux-Legers, sur le penchant d'une colline du côté du village de S. Seine, situé sur le grand chemin qui mene droit à la Saône. Il résolut, sans balancer, de les charger, & de s'avancer jusques au haut de la colline, d'où il jugeoit qu'il pourroit découvrir tout le païs. Il en vint aisément à bout : les Chevaux-Legers ne lui résisterent pas, & abandonnerent la colline. Dès que le Maréchal y fut monté, il découvrit au loin toute l'armée Espagnole, qui, marchant en bataille, venoit camper au village de S. Seine, situé dans une plaine bornée à droite par un coteau, & à gauche couverte d'un bois. Comme il vouloit donner au Roi des nouvelles sûres de l'ordre, du nombre & des forces des ennemis, il prit le parti d'avancer, afin d'examiner de plus près leurs mouvemens, & la disposition de leur armée.

Henri IV. 1595.

A peine fut-il descendu dans la plaine, qu'il vit venir à lui en très-bonne contenance quatre cent chevaux des Espagnols, qui avoient mis en déroute & poursuivi d'Aussonville. Le Maréchal qui se sentoit inférieur en forces, songea à se retirer, sans les attendre, & chargea le Baron de Lux de faire ferme à la queue, avec vingt chevaux, pour tâcher d'arrêter les ennemis, en cas qu'ils vinssent fondre sur sa troupe. Le Baron exécuta bravement cet ordre, les ennemis le chargerent avec tant d'impétuosité, qu'ils le renverserent de cheval, lui tuerent quatre hommes, & forcerent les autres de s'enfuir à toute bride. Le Maréchal obligé à son tour de faire face aux ennemis, en vint aux mains, pour dégager le Baron, qui, s'étant relevé de dessous son cheval, & plus difficilement

Combat de Fontaine-Françoise.

HENRI IV. 1595.

encore débarrassé des ennemis, avoit passé un fossé, & se retiroit vers lui, le pistolet & l'épée à la main. Le combat fut d'abord furieux & sanglant : mais le Maréchal qui combattoit sans casque, ayant du premier choc reçû un grand coup de sabre sur la tête, & quelques-uns des siens ayant été tués ou foulés aux pieds des chevaux, il commençoit, vû l'inégalité des forces, à courir un extrême risque d'être accablé. Il ne s'en étonnoit pas néanmoins, & combattoit toujours avec le même acharnement, accompagné du Baron d'Aussonville, qui l'avoit rejoint, & du Baron de Lux, qui étoit heureusement remonté à cheval. Mais dans le même temps sortirent du village & du bois huit escadrons de Cavalerie ennemie, qui, se détachant de l'armée, marchoient à lui au grand pas. C'est pourquoi, après avoir un peu reprimé la premiere fougue de ceux qui l'avoient d'abord attaqué, il tourna bride, & ayant rallié tous ses gens, il commença à se retirer au galop, pour se mettre à couvert dans Fontaine-Françoise, où il croyoit trouver le Roi avec tout le reste de ses troupes. Mais l'heure du rendez-vous n'étoit pas encore arrivée ; ainsi, quoique le Roi n'eût avec lui que deux cent chevaux, composés de Noblesse, & soixante Arquebusiers à cheval, qui étoient arrivés avant les autres, & qu'il ne portât pour toutes armes défensives que sa cuirasse, il fut néanmoins obligé de s'avancer, pour protéger la retraite du Maréchal, que les ennemis, bien supérieurs en nombre, poursuivoient l'épée dans les reins.

Les premiers escadrons de la Ligue étoient commandés par Louis de Houdan, Seigneur de Villars, & par le Capitaine Jean-Baptiste Samson Milanois, le premier, Maréchal de Camp du Duc de Mayenne, & le second, Lieutenant de la Cavalerie legere du Connétable de Castille. Thenissey & le Baron de Thianges commandoient les autres escadrons François, & les Chevaux-Legers Italiens & Francomtois étoient sous les ordres de Dom Roderic Bellino, & du Marquis de Varambon. A la tête marchoient cent Carabins, pour engager le combat, & le Duc de Mayenne suivoit tous ces escadrons, avec un gros

de Gendarmerie. Le Roi, forcé de combattre contre des ennemis qui l'attaquoient si vivement, avant que ses troupes fussent arrivées, se posta à la droite, avec les Ducs de la Trimouille & d'Elbœuf, le Baron de Termes & la Curée, & mit à la gauche le Maréchal de Biron, tout fatigué & blessé qu'il étoit, avec d'Aussonville, le Baron de Lux & le Marquis de Mirebeau. Villars chargea avec son escadron, du côté où étoit le Maréchal & Jean-Baptiste Samson, se mêla de l'autre, avec l'escadron que le Roi commandoit en personne. Ce fut avec un succès bien différent, quoique l'on combattit avec une égale bravoute des deux côtés. Villars culbuta enfin les Compagnies de d'Aussonville & du Baron de Lux, & força le Maréchal de reculer jusqu'à Fontaine-Françoise : mais du côté où se trouvoit le Roi, comme il arrivoit à tous momens à la file de nouvelles troupes de Noblesse & de Cavalerie, qui, sur le bruit du danger qu'il couroit, venoient à son secours, Samson y fut tué, percé de cinq coups, sa Cavalerie enfoncée, mise en déroute, & repoussée jusqu'au près du dernier escadron des ennemis. Villars même ne put poursuivre sa victoire, ayant été blessé d'un coup d'arquebuse au bras, & obligé de se retirer. Cependant le péril où se trouvoit le Roi ne diminuoit pas pour cela. Le Baron de Thianges, & Thenissey, avec leurs escadrons frais & nombreux, s'avancerent pour le charger. Le Marquis de Varambon & Roderic Bellino en firent autant, du côté où combattoit le Maréchal de Biron. Les François inférieurs en nombre, avec des gens épuisés, des chevaux fatigués & maltraités, couroient un risque presqu'évident d'être entiérement défaits. Cependant le Roi encourageant les siens de la voix, autant qu'il pouvoït, & encore mieux de l'exemple, & le Maréchal tout couvert de sang, de sueur & de poussiere, combattans en désesperés aux premiers rangs, firent des efforts si prodigieux, que leurs gens combattirent aussi au-dessus de leurs forces, & donnerent aux autres qui étoient en marche le temps de les joindre. Le Comte d'Auvergne & Vitri arriverent des premiers, ensuite le Comte de Chi-

Henri IV. 1594.

verny, le Chevalier d'Oyse & Dinteville. Le Duc de Mayenne, en les appercevant, crut qu'ils étoient suivis de toute l'armée, & fit retirer toutes ses troupes du combat.

Les avantages sont à peu près égaux.

Le Roi qui sentit qu'il n'y avoit d'autre moyen de se tirer de ce mauvais pas, qu'en affectant beaucoup de hardiesse, les poursuivit, en escarmouchant vivement jusqu'à la plaine & au bois de S. Seine, où il rencontra l'Infanterie Espagnole & Allemande, qui s'avançoit bravement en deux corps, pour prendre part à l'action. A leur vûe le Roi s'arrêta, & le Duc de Mayenne ayant rallié toute sa Cavalerie en un seul escadron, fit mine de vouloir le charger : mais toutes les troupes du Roi étoient déja arrivés, & la Cavalerie se trouvoit à peu près en nombre égal de part & d'autre. Le Connétable de Castille se posta alors à la tête de l'armée, & fit faire halte à ses troupes, ne voulant pas risquer en une seule action son armée & la Franche-Comté. Le jour étoit déja fort avancé : le Roi se retira au petit pas vers Fontaine-Françoise, & les ennemis, après avoir fait d'abord semblant de le suivre, pour soutenir leur réputation, se retirerent aussi, sans rien tenter davantage. Les Espagnols camperent ce soir-là à S. Seine, & les Royalistes à Fontaine-Françoise, & le Roi alla loger au Château de Lux, après avoir couru dans cette journée (*a*) un des plus grands dangers qu'il eût essuyés dans tout le cours des guerres passées. Il fut redevable de son salut, tant à sa propre valeur qu'à celle des siens, entre lesquels, après Biron, le Marquis de Mirebeau, le Comte de Grammont & la Curée se distinguerent d'une maniere digne des plus grands éloges.

Le Connétable repasse la Saone.

Dans ce combat que la renommée grossit beaucoup au-delà du vrai, les Espagnols perdirent environ quarante hommes, & les Royalistes un peu plus de soixante. Il y eut beaucoup plus de blessés & de prisonniers de part & d'autre : chaque parti tâcha de s'attribuer la victoire &

(*a*) Dans une lettre que le Roi écrivit le 30 de Juin à la Princesse Catherine sa Sœur » *Peu s'en est fallu*, lui disoit-il, *que vous n'ayez été mon héritiere.* » *De Thou, Liv. CXII.*

l'honneur de cette journée, les Généraux Espagnols en publiant que le nombre des morts & des prisonniers avoit été plus grand du côté du Roi, & les François en se glorifiant d'être restés maîtres du champ de bataille & des morts, & d'avoir repoussé les ennemis jusqu'à leur camp. Mais ce qui décida la victoire en faveur des François, ce fut la résolution que prit le Connétable de Castille : car ayant appris des Prisonniers, que le Roi étoit à Fontaine-Françoise, & s'etoit trouvé en personne au combat, il refusa de passer outre, malgré tout ce que put lui représenter le Duc de Mayenne. Dès le lendemain matin il fit repasser la Saône à son armée, & alla occuper un camp avantageux, où le front de ses troupes étoit couvert par la Saône, & les derrieres par la ville de Gray. Dès le matin du même jour, le Roi s'avança avec toute sa Cavalerie, pour examiner quels mouvemens feroient les ennemis. Lorsqu'il fut arrivé sur la colline, d'où l'on découvroit la plaine & le village de S. Seine, il y resta long-temps en bataille : mais le bois & la colline opposée lui déroberent la retraite des ennemis : d'ailleurs, comme il n'avoit point d'infanterie, il ne voulut pas s'engager dans un païs coupé, plein de postes avantageux, & peu connu des siens, de peur de tomber dans quelqu'embuscade. Enfin, un peu après midi, Tremblecourt & d'Aussonville avec quelques Cavaliers, s'avancerent jusqu'à l'entrée du village de S. Seine, où quelques Laboureurs leur apprirent que l'armée Espagnole s'étoit retirée. Ils en donnerent sur le champ avis au Roi, qui accourut au grand pas, pour charger les ennemis en queue : mais il trouva qu'ils avoient tous passé la riviere, sans désordre, & retiré de leur côté leurs deux ponts de batteaux. Il se contenta de faire des courses, & de battre l'estrade le long des bords de la Saône, & retourna le soir loger à Lux, & le lendemain à Dijon, pour presser le siége des Châteaux.

Le Roi revient au siege des Châteaux.

Le Duc de Mayenne de son côté, n'ayant pu engager le Connétable à demeurer au-delà de la Saone, le pria de lui accorder un certain nombre de troupes, pour tâcher de ré-

Henri. IV. 1595.

tablir ses affaires en Bourgogne ; mais il ne pût encore obtenir ce point. Le Connétable, qui n'étoit venu simplement que pour défendre la Franche-Comté, croyoit avoir fait assez, que de reprendre Vesoul & tous les autres postes occupés par les François. Il vouloit d'autant moins risquer rien à l'avenir, que son peu d'expérience dans l'Art militaire, lui faisoit craindre extrêmement la moindre rencontre, & quoiqu'il eut une armée considérable, il ne se croyoit point à couvert de la hardiesse & de l'activité du Roi de France. D'ailleurs les discours continuels que tenoit le Duc de Mayenne, qu'il s'accommoderoit avec le Roi, le rendoient suspect & au Connétable & à tous les Ministres Espagnols, & ils craignoient de lui confier rien d'important. Ainsi voyant qu'on lui refusoit tout secours, & que le Connétable fondé sur de bonnes raisons, ne changeroit pas d'avis, il résolut enfin de travailler à son accommodement, d'autant plus que ses Agens lui mandoient de Rome que le Pape penchoit à accorder l'absolution au Roi. Il envoya pour cet effet, Lignerac à Dijon, & traita à ces conditions : qu'il quitteroit l'armée Espagnole, & se retireroit à Châlons sur Saône, dans la même Province de Bourgogne, où sans commettre aucun acte d'hostilité, il attendroit la décision de Rome ; que le Roi de son côté ne l'inquiéteroit ni lui, ni ses partisans, & n'entreprendroit rien contre la ville de Châlons ; que néanmoins jusqu'à ce qu'on eut reçû des nouvelles d'Italie, concernant l'absolution du Roi, on applaniroit les difficultés, & l'on régleroit les conditions auxquelles le Duc se soumettroit à ce Prince. Lorsqu'on eut signé cette trêve ou suspension d'armes, le Duc, sous prétexte de sécourir les Châteaux de Dijon, partit du Camp du Connétable avec les troupes Françoises, & vint droit à Châlons. Des Députés de la part du Roi y arriverent en même temps, pour conclure le traité, & le Duc donna ordre au Vicomte de Tavannes, & au Gouverneur du Château de Dijon de le rendre, ainsi que celui de Talan.

Il consent à un accommodement avec le Duc de Mayenne.

Les Châteaux de Dijon se rendent.

Le Roi débarassé de cette entreprise, résolut de passer en Franche-Comté, pour en tenter quelqu'autre contre

Le Roi poursuit le Connétable de Castille.

l'armée du Connétable, & s'avança vers la Saône avec sept mille fantassins & deux mille chevaux. Le Connétable étoit toujours campé sous Gray, poste qui lui paroissoit avantageux, & pour défendre le passage de la riviere, & pour regler ses mouvemens sur ceux de l'armée Françoise. Celle-ci campée à S. Seine, fit pendant plusieurs jours des courses sur les bords de la Saône, sans trouver moyen de la passer. Mais comme on étoit au mois de Juillet, & que les eaux étoient extrêmement basses, à cause de la saison, Tremblecourt & d'Aussonville, qui cherchoient de tous côtés un passage, trouverent enfin un gué à une lieue de Gray, dans un endroit où les Espagnols n'avoient qu'une garde de cent Arquebusiers. (*a*) Le onze de Juillet, au matin, ils s'y présenterent avec deux cent Cuirassiers & cinq cent Arquebusiers à cheval, & commencerent à sonder le gué, dans l'endroit où l'eau étoit la plus basse. Les Arquebusiers Espagnols leur firent tête, & par une vigoureuse resistance, leur disputerent le passage de toutes leurs forces, mais n'ayant d'autres munitions que celles qu'ils portoient dans leurs fournimens, ils furent obligés de se retirer après une demie heure de combat. Les François, encouragés par ce succès, gagnerent hardiment l'autre bord de la riviere, où ils furent suivis par le Maréchal de Biron, & par le Comte d'Auvergne, à la tête de cinq cens autres chevaux. On étoit déja informé dans l'armée Espagnole du passage des ennemis, & les Arquebusiers qui avoient combattu, murmurant contre l'inexperience des Généraux, qui les avoient laissés sans munitions, regagnoient leur camp, lorsqu'Hercules de Gonzague s'avança avec les premiers escadrons de Cavalerie, pour repousser les François, & leur faire repasser la riviere. Il les trouva en beaucoup plus grand nombre qu'il n'avoit imaginé, & après les premieres décharges, il ne put empêcher ses gens de céder à leur supériorité, quoiqu'il fit le devoir d'un bon Officier, en combattant vaillamment, & rappellant par ses cris ceux qui s'enfuyoient. Louis Melzi suivoit avec un au

Il passe la Saone.

Il livre aux Espagnols un second combat qui ne décide de rien.

(*a*) Le 12, selon M. de Thou.

Henri IV. 1595.

tre efcadron, qui, ayant évité la rencontre des fuyards, fe préfenta courageufement, pour arrêter les ennemis : mais les François qui recevoient à tous momens de nouveaux renforts de Cavalerie étoient fi fupérieurs en nombre, que Melzi ne put reprimer leur fougue. Il fut enfoncé, mis en déroute, & vint fe mettre à couvert fous le dernier efcadron de Cavalerie, à la tête duquel Dom Alonzo Idiaques accouroit pour le foutenir. Tous ces efcadrons fe mêlant & fe confondant, & ceux qui venoient pour combattre, fe trouvant rompus & mis en défordre, par la rencontre des fuyards, ils s'enfuirent auffi à toute bride. Mais, comme ils avoient à paffer un large foffé plein d'eau & de boue, pour gagner leur camp, il en réfulta un très grand défordre. Plufieurs fe précipiterent d'eux-mêmes dans ce foffé, & d'autres, pour éviter le rifque d'être renverfés & foulés aux pieds des chevaux tomberent entre les mains des François, entr'autres Dom Alonzo Idiaques, qui fe trouvant engagé fous fon cheval, eut le malheur d'être fait prifonnier, par Chamlivaut, auquel il fut obligé de payer par la fuite une rançon de vingt mille ducats. Les François voyant l'infanterie du Connétable en bataille de l'autre côté du foffé, s'arrêterent, & attendirent le Roi, qui, étant paffé avec le refte de l'armée, campa dans les villages voifins, environ à demie lieue des ennemis.

Les Efpagnols firent en cette occafion deux grandes fautes, qui faciliterent au Roi le paffage de la Saône : car on ne douta pas que, fi les fantaffins, qui gardoient le gué, euffent été en plus grand nombre & mieux fournis de munitions, ils n'euffent arrêté les premiers qui pafferent, eû égard à la difficulté du trajet & à la hauteur des bords de la riviere : & encore, après qu'ils furent paffés, fi toute la Cavalerie réunie fe fut avancée en bon ordre, pour repouffer les François, il eft certain qu'elle les auroit ou défaits à plattes coutures, ou obligés de repaffer la riviere. Mais comme elle arriva en défordre, & pour ainfi dire, à la débandade, elle donna trop d'avantage aux François, & fe mit elle-même en rifque d'être totalement

totalement défaite. C'est par cette raison que les gens du métier désaprouvent ces sorties imprudentes qu'on fait des retranchemens d'un camp, sans ordre & sans but fixe, dès qu'une trompette sonne l'allarme. Les gens sensés appellent ignorance & témérité ces sortes de mouvemens, que les ignorans nomment audace & bravoure.

Le passage du Roi exécuté avec tant de bonheur ou d'intrepidité n'eut pourtant point de suites, le Connétable demeurant dans son camp, qui étoit parfaitement rétranché & situé entre Gray & la Saone. Le Roi, qui loin de pouvoir l'y forcer, n'avoit pas même des troupes suffisantes pour l'attaquer, tourna d'un autre côté, pour courir & ravager le païs, & consuma le temps, sans remporter aucun avantage considérable, excepté que la ville de Besançon qui n'étoit point fortifiée, ni en état de soûtenir un siege, se racheta du pillage par une forte contribution. Cependant il regnoit dans l'armée Royale des maladies dangéreuses, qui, dans un païs ennemi & jointes aux fatigues d'une campagne emporterent beaucoup de monde, entr'autres le Comte de Torigni, qui faisoit les fonctions de Maréchal de Camp. Cette raison jointe aux nouvelles fâcheuses qu'on recevoit de Picardie, fit que, par l'entremise des Cantons Suisses, amis communs des deux Couronnes & garants en particulier de la sûreté de la Franche Comté, l'on convint d'une neutralité pour cette Province, comme par le passé. Le Roi en sortit, & revint à Dijon, & le Connétable de Velasco y ayant laissé une partie de ses troupes, reprit avec le reste la route de son Gouvernement du Milanez.

Cependant le Roi étoit fort embarrassé à Dijon d'une affaire qui intéressoit les Huguenots. Il vouloit à quelque prix que ce fut, & pour sa propre sûreté, & pour satisfaire le Pape, tirer de leurs mains le Prince de Condé. Il se fit présenter par les Parens (*a*) de la Princesse de Condé, mere

(*a*) Cette Requête étoit signée par Diane d'Angoulême, Veuve de François de Montmorency, par Charles de Valois, Comte d'Auvergne, par

Henri IV. 1595.

de ce jeune Prince, une requête où ils lui exposoient au nom de la Princesse, l'accusation autrefois intentée contre elle, par laquelle on lui avoit imputé d'avoir eû part à la mort du feu Prince son mari, & la Sentence rendue en conséquence contr'elle par des Juges incompétens. Elle demandoit, qu'ayant été jusqu'alors retenue prisonniere à S. Jean d'Angely, il plût au Roi de casser cette premiere Sentence, & de commettre à la révision du Procès le Parlement de Paris, comme son Juge naturel & compétent, afin d'examiner les informations, & de prononcer un Arrêt définitif. Le Roi répondit à cette requête, que pourvû que les parens de la Princesse s'obligeassent de la représenter au Parlement de Paris, il cassoit & annulloit la Sentence rendue, & renvoyoit l'affaire au Parlement, devant lequel la Princesse comparoîtroit dans le terme de quatre mois. Cette décision fut un prétexte spécieux pour dissiper les défiances des Huguenots, & leur ôter le moyen de retenir la Princesse & son fils. Le Roi envoya à S. Jean d'Angeli le Marquis de Pisani, qui, malgré les murmures des Huguenots, les conduisit l'une & l'autre à Paris. La Princesse y déclara, qu'elle vouloit désormais professer la Religion Catholique. Le Parlement la renvoya de l'accusation intentée contre elle : & le Roi maître de la personne du Prince de Condé, le fit instruire & élever dans la Religion Catholique.

Le Duc de Montmorency, nommé Connétable (*a*), vint aussi trouver le Roi à Dijon, & y prit possession de sa Char-

---

Henri De La Tour, Duc de Bouillon, par Charles de Montmorency de Damville, par Claude de la Trimouille, par Charles de Cossé Brissac, par Jean de Levi de Mirepoix, par Juste Louis de Tournon, tous Cousins Germains ou issus de Germains de Charlotte Catherine de la Trimouille, veuve de Henri de Bourbon Condé, mort 8 ans auparavant à S. Jean d'Angeli. *De Thou, Liv. CXII.*

(*a*) Henri de Montmorency, fils d'Anne de Montmorency, Connétable de France tué à la bataille de S. Denys, avoit été révêtu de cette premiere Charge de l'Etat par les Lettres Patentes que le Roi lui en avoit accordées le huit de Décembre 1593, lorsque Sa Majesté étoit à Vernon. Après sa prestation de serment à Dijon, ses Lettres furent enregistrées au Parlement de Paris le 21 de Novembre 1595, le fameux Antoine Arnauld fit en cette occasion un magnifique éloge de la Maison de Montmorency. *Id Ibid.*

ge. Les Huguenots se trouverent par là privés du double appui, sur lequel ils avoient compté, pour se soûtenir, & en conséquence ces procédés rassurerent extrêmement l'esprit du Pape, sur la sincerité des intentions du Roi, qui; depuis long-temps éloigné des Calvinistes, étoit tout occupé du soin d'assurer l'Etat de la Religion sous l'obéissance du Souverain Pontife. Ce qui prouvoit encore ses bonnes dispositions, c'étoient les ordres précis & les reglemens particuliers qu'il avoit donnés de rétablir l'usage de la Messe dans tous les lieux où il avoit été aboli. Il travailloit sans relâche à trouver les moyens de rendre aux Ecclésiastiques les biens usurpés sur eux. C'étoit un point délicat & difficile à exécuter. Les Seigneurs & les Gentilshommes qui avoient obtenu la jouissance de ces biens en récompense de leurs services, & qui en étoient depuis long-temps en possession, ne pouvoient se résoudre à s'en désaisir, sans qu'on leur donnât des équivalens; ce qui n'étoit pas possible, tant à cause du grand nombre des Prétendans, que par l'épuisement où se trouvoient les finances dans ces temps de troubles. Néanmoins le Roi tâchoit avec une adresse & une patience infinie d'arranger les choses de maniere que les Ecclésiastiques fussent contens, sinon absolument, du moins à beaucoup d'égards. Quoique la nécessité ne permit pas d'apaiser entierement la plûpart des Principaux d'entr'eux, au moins les personnes moderées remarquoient avec plaisir la disposition favorable du Roi & sa dextérité à trouver des expédiens propres à concilier des intérêts diamétralement opposés.

Ces dispositions annoncées par la renommée à la Cour de Rome, y avançoient à propos les affaires du Roi : mais elles y étoient encore mieux soutenues, par des circonstances contraires, qui inquiétoient le Pape & ses Courtisans. Le schisme étoit presqu'ouvert en France : le Parlement continuoit à travailler de toutes ses forces à empêcher que personne n'allât à Rome impétrer des bénéfices, ou s'il en impétroit, il lui en refusoit la possession. Le Roi faisoit nommer par arrêt du Grand Conseil des Œconomes spirituels aux Evêchés ou aux autres bénéfices,

Henri IV. 1594.

à charge d'ames qui venoient à vaquer. Il sembloit qu'on eût oublié jusqu'au nom du S. Siége, & la prosperité des armes du Roi faisoit craindre qu'il ne voulut pas davantage solliciter son absolution à Rome. D'ailleurs le Duc de Nevers, en quittant cette ville, avoit dit publiquement qu'on attendroit envain que le Roi y envoyât de nouveaux Ambassadeurs. Ainsi, quoiqu'on eût cherché à renouer la négociation, par l'entremise du Cardinal de Gondy, & que d'Ossat continuât à traiter avec Sannezio & avec le Cardinal Aldobrandin, néanmoins le Pape, craignant le malheur dont on étoit menacé, & considérant l'exemple des autres Royaumes, qui s'étoient soustraits à l'obéissance du S. Siége, étoit fort allarmé du danger d'un pareil schisme. A ces considérations se joignoit celle de l'alliance que le Roi venoit de conclure avec les Etats de Hollande, & la Ligue qu'il négocioit avec l'Angleterre, ce qui faisoit craindre qu'une union si étroite avec les Hérétiques, ne causât enfin quelque préjudice à la Religion. Ce qui inquiétoit encore plus le souverain Pontife, c'étoit la guerre furieuse que le Turc venoit de porter en Hongrie. Obligé de penser à arrêter, de ce côté-là, les progrès de l'ennemi commun, il désiroit de pacifier les troubles de France, pour employer toutes ses forces à la défense & à l'avantage de la Chrétienté. Toutes ces raisons le déterminerent en secret à accorder au Roi sa bénédiction, qu'il croyoit ne pouvoir plus lui refuser en conscience. Il songea à calmer l'esprit du Roi Catholique, & en lui accordant d'abord tout ce qu'il demandoit, il résolut d'envoyer en Espagne Jean-François Aldobrandin, son neveu, sous prétexte de traiter des affaires de Hongrie, mais en même temps pour négocier l'affaire de l'absolution du Roi de France, à laquelle il tâchoit d'amener doucement le Roi d'Espagne, en lui témoignant une extrême déférence, pour obtenir son consentement.

Cependant il fit savoir en secret au Roi, par le canal de d'Ossat, que les choses étoient déja bien avancées, & que, s'il vouloit envoyer de nouveaux Ambassadeurs à Rome, on pourroit bien terminer l'affaire de son absolu-

tion. Le Roi, qui ſouhaittoit ardemment de ſe reconcilier entiérement avec le S. Siége, penſa d'abord à envoyer une Ambaſſade d'éclat & diſtinguée : mais informé de l'intention du Pape qui vouloit que l'affaire ſe paſſât ſans éclat, & avec les marques de la plus grande ſoumiſſion, il réſolut d'y envoyer ſeulement Jacques David du Perron, pour traiter de ſes affaires, conjointement avec d'Oſſat, afin que, ſi la choſe venoit à manquer, il parût du moins qu'on ne l'avoit pas traitée ſi ouvertement, ni avec tant d'appareil. Ces deux Miniſtres, profitant de la circonſtance préſente, conduiſoient avec autant de modeſtie que d'habileté le projet du Roi, faiſant également valoir & la proſperité de ſes armes, qui lui avoit déſormais ſoumis tout le Royaume, & ſa piété & ſon zele ardent pour la Religion, principe de cette patience à toute épreuve, qui ne s'étoit jamais rebutée des refus du Pape. Mais les perſonnes expérimentées tenoient déja avec la derniere liberté des diſcours qui choquoient le Pape. Ils diſoient ouvertement dans ſa Cour, qu'enfin la patience du Roi ſe changeroit en fureur : que, lorſqu'il ſeroit une fois vainqueur de ſes ennemis, & paiſible poſſeſſeur de ſon Royaume, il étoit à craindre qu'il ne ſe souciât peu de ſe reconcilier avec le Pape, ou plutôt, que, par un ſchiſme dangereux dans l'Egliſe, il ne ſongeât à ſe vanger de tant d'affronts & de perſécutions qu'il avoit eſſuyées : & à ce ſujet on répétoit & l'on inculpoit les raiſons pour leſquelles il étoit juſte & convenable de le recevoir & de le ſatiſfaire. Le Pape, entre ces deux extrémités, de ne pas indiſpoſer & aigrir le Roi Catholique, ou de ne pas voir un Royaume tel que la France ſe ſéparer du S. Siége, alloit bride en main, & attendoit que le temps, les circonſtances, la patience & l'adreſſe démêlaſſent un nœud ſi compliqué & ſi délicat à démêler. Il ſavoit que les Partiſans du Roi de France avoient raiſon, que ſes diſcours & ſes actions devoient ſuffire pour s'aſſurer de la ſincérité de ſa converſion : qu'en ſouffrant patiemment tant de refus, il avoit mérité qu'on eût pour lui des égards, & qu'on le reçût dans le ſein de l'Egliſe. Mais, d'un autre

Henri IV. 1595.

côté, il craignoit que les Espagnols ne lui reprochassent qu'il montroit moins d'ardeur & de fermeté qu'eux, à soutenir l'honneur de la Religion. D'ailleurs il trouvoit bien dur de mécontenter Philippe II. de tout temps défenseur déclaré de l'Eglise, pour obliger un Prince, qui jusqu'alors en avoit été le persécuteur & l'ennemi. Enfin, les services que le Roi d'Espagne avoit rendus au S. Siége, les grandes entreprises qu'il avoit exécutées, pour l'avantage de la Chrétienté & de la Religion, lui avoient acquis tant de crédit à Rome, qu'il sembloit que le Pape ne devoit pas se déterminer dans une affaire de si granpe importance, sans l'avis & le consentement de ce Monarque.

Le Pape se détermine à donner sa bénédiction au Roi.

Mais, tandis que le Pape différoit avec politique de prendre une derniere résolution, les armes du Roi qui faisoit tous les jours de nouvelles conquêtes, & acquéroit de nouveaux dégrés de gloire, l'obligerent enfin de prendre un parti. Les discours de Seraphin firent même une impression assez vive sur son esprit. Dans les entretiens fréquens qu'il avoit avec ce Pontife, & dans lesquels, avec la liberté ordinaire, il mêloit le plaisant au sérieux, le Pape lui ayant demandé ce qu'on disoit à la Cour de cette affaire, il lui répondit que l'on disoit communément, *que Clément VII. avoit perdu l'Angleterre, & que Clément VIII. perdroit la France.* Cette pensée fit faire de sérieuses réflexions au Pape. D'ailleurs, pressé par l'évidence des raisons, & par les vives sollicitations des Ambassadeurs de Venise & de Toscane, il résolut de se déterminer, en conséquence du rapport de son neveu, qui l'assuroit qu'en Espagne les esprits n'étoient plus si échaufés qu'à l'ordinaire, sur les affaires de France : qu'épuisés d'argent, & las de la guerre, les Espagnols ne feroient pas grand bruit de la résolution qu'on prendroit à Rome, & que, s'ils témoignoient de persister dans leurs anciens projets, & désiroient que Sa Sainteté différât encore quelque temps ses résolutions, c'étoit plutôt dans la vûe de faire la paix à des conditions plus avantageuses, que par aucune espérance d'empêcher le Roi de France d'obtenir enfin

son absolution. Ainsi le Pape prenant courage, après avoir plusieurs fois sondé sur cet article le Duc de Sessa, Ambassadeur d'Espagne à Rome, il lui dit enfin qu'il ne pouvoit différer plus long-temps de prendre un parti sur les affaires de France, & qu'en conséquence, il vouloit prendre à cet égard l'avis des Cardinaux, afin de résoudre, conformément à leur sentiment, ce qu'il estimeroit le plus à propos. Le Duc de Sessa crut que c'étoit dans le Consistoire ordinaire, & à la maniere accoutumée, que le Pape vouloit entendre les avis, & recueillir les voix des Cardinaux, & sachant qu'un grand nombre d'entr'eux dépendoit des volontés du Roi Catholique, & que d'autres par eux-mêmes étoient opposés à ce qu'on accordât l'absolution au Roi de France, il n'insista pas beaucoup sur cette circonstance. Après avoir compté exactement le nombre des voix, il imaginoit que l'avis pour l'absolution ne passeroit jamais dans le Consistoire, & il étoit assuré que le Pape ne feroit jamais le contraire de ce qui auroit été décidé à la pluralité des voix. Mais Clément ne vouloit pas remettre la décision d'une affaire si importante, & conduite jusqu'alors avec tant de dextérité, à la pluralité des suffrages, prévoyant que, quand ils deviendroient publics, ils n'auroient plus pour mobile que les intérêts & les égards particuliers.

Lorsque le Pape eût amené l'Ambassadeur à ne pas refuser qu'on mît l'affaire en délibération, il changea la forme ordinaire. Il fit assembler le Consistoire, où l'on lut d'abord les Lettres & les Requêtes du Roi, & ensuite il déclara qu'il vouloit entendre sur ces deux objets les avis des Cardinaux, non pas en peu de mots, ni à la hâte, & pour une seule fois; mais qu'ils eussent à venir dans sa chambre, chacun en particulier: que là, sans autres témoins, il les écouteroit sécrettement, & il leur ordonna de se rendre quatre, chaque jour, à son audience particuliere, afin de s'entretenir avec eux sur l'affaire qu'il venoit de leur proposer. Par cette conduite prudente, le Pape montrant qu'il vouloit bannir toutes les considérarations particulieres, & laisser les Cardinaux en pleine li-

Henri IV. 1595.

berté de dire leur avis, ſans crainte qu'il fut divulgué, ſe réſerva à lui ſeul le droit de décider, & de déclarer ce qui lui plairoit le plus, & de dire que la pluralité des voix s'étoit réunie pour ce parti, ſans que perſonne pût ni le contredire, ni s'y oppoſer. Tout réuſſit ſelon ſes déſirs. D'abord il ordonna des prieres publiques dans toutes les Egliſes de Rome, & donna lui-méme des marques de la piété la plus profonde & la plus exemplaire. Il écouta enſuite durant pluſieurs jours les Cardinaux, les uns après les autres. Enfin, dans le Conſiſtoire qu'il aſſembla, il déclera qu'il avoit pris l'avis de tous les Cardinaux, & que les deux tiers concluoient à abſoudre le Roi de France des cenſures, & à le recevoir dans le ſein de l'Egliſe : qu'ainſi, avec le ſecours de la grace, il traiteroit de cette affaire avec les Agens fondés de procuration du Roi, & leur impoſeroit en ſon nom telles ſatisfactions & telles conditions qu'il jugeroit les plus utiles & les plus avantageuſes, pour l'exaltation de l'Egliſe, & pour la gloire de Dieu. Le Cardinal Marc-Antoine Colonne voulut repliquer, & s'étant levé, il commença à parler : mais le Pape lui impoſa ſilence, en diſant qu'on avoit ſuffiſamment déliberé, & que la choſe étoit décidée à la pluralité des voix, & qu'ainſi il ne prétendoit pas que l'on agitât de nouveau ce qui avoit été une fois reglé & déterminé. Le Pape congédia, de la ſorte, le Conſiſtoire, & commença à traiter des conditions avec les Agens du Roi. Elles avoient été débattues depuis pluſieurs jours, par l'entremiſe du Cardinal Tolet, Jéſuite Eſpagnol, mais ſoit par conſcience, ſoit par quelqu'autre motif, bien diſpoſé en faveur du Roi. Malgré la repugnance de Duperron & d'Oſſat, le Pape vouloit déclarer nulle l'abſolution que les Evêques de France avoient donnée au Roi à S. Denys. Ce Prince de ſon côté, demandoit que le Pape l'approuvât & la confirmât. D'ailleurs le Pape demandoit abſolument la reception du Concile de Trente en France, prétention qui ſouffroit bien des difficultés. Surtout il exigeoit avec inſtance que l'on caſſât & annullât l'Edit rendu en faveur des Huguenots, ce qui auroit néceſſairement entraîné une nouvelle guerre.

Néanmoins

Néanmoins les Agens du Roi se conduisirent avec tant d'adresse & de prudence, qu'en employant des termes & des clauses placées à propos, les choses s'arrangerent de maniere, qu'on ménagea l'honneur du Saint Siége, & qu'on ne mit point le Roi dans la nécessité de voir renaître les troubles.

Absolution du Roi à Rome.

Tout étant conclu & arrangé, le seize (*a*) de Septembre le Pape, accompagné du cortege des Cardinaux & revêtu de ses habits Pontificaux, se rendit devant le Portique de l'Eglise de St. Pierre, où il s'assit sur un trône qu'on lui avoit préparé, environné des Cardinaux, excepté du Cardinal Alexandrin & du Cardinal d'Arragon, qui n'assisterent point à cette cérémonie. Alors Jacques David du Perron & Arnaud d'Ossat parurent en habits de simples Prêtres, tenant à la main la procuration du Roi, qu'ils présenterent à genoux au Sécrétaire du St. Office, qui la lut à haute voix. Ensuite le même Sécrétaire debout aux pieds du trône prononça à haute voix le decret du Pape. Après une exposition du fait, ce décret portoit, que Henri de Bourbon Roi de France & de Navarre seroit absous des censures & reçû dans le sein de l'Eglise, en abjurant sur le champ, toutes les erreurs qu'il avoit professées par le passé, se soumettant à la pénitence publique qui lui seroit imposée, & en accomplissant les conditions que Sa Sainteté lui prescritoit. Ces conditions étoient: qu'il rétabliroit la Religion Catholique dans la Principauté de Bearn, & y fonderoit quatre Monasteres, tant de Religieux que de Religieuses; qu'on recevroit le Concile de Trente dans tout le Royaume de France, excepté quant aux points qui pourroient le troubler, & dont le Pape accorderoit dispense: que dans le terme d'un an le Prince de Condé seroit remis entre les mains des Catholiques, auxquels on confieroit son éducation: que dans la nomination aux Bénéfices le Roi observeroit le concordat fait entre les Souverains Pontifes & les Rois de Fran-

(*a*) M. de Thou marque cette cérémonie au 17 de Septembre 1595.

ce, & réformeroit tous les abus: qu'il ne nommeroit aux Bénéfices que des Catholiques, & d'une vie exemplaire: que, sans employer les voyes de la justice, le Roi feroit restituer sans contradiction tous les biens enlevés aux Eglises & autres lieux de piété; qu'il ne choisiroit pour Magistrats, que des personnes non suspectes d'hérésie; qu'il ne favoriseroit les hérétiques ni directement ni indirectement, & ne les tolereroit point, à moins qu'il n'y eût quelque revolte ou quelque guerre à craindre; que ce Prince feroit part de sa conversion & de son abjuration à tous les Princes Chrétiens. On lui imposa pour pénitence d'entendre la grande Messe tous les Dimanches & Fêtes dans sa Chapelle, ou dans quelque autre Eglise; d'assister tous les jours à la Messe, suivant la coûtume des Rois de France; de réciter quelques prieres certains jours de la semaine; de jeûner les Vendredis & les Samedis, & de communier en public quatre fois l'année.

Les Agens fondés de procuration, accepterent ces conditions, & demanderent Acte de leur acceptation. Ensuite s'étant mis à genoux à la porte de l'Eglise de S. Pierre, ils firent à haute voix l'abjuration des erreurs qu'on avoit mises par écrit. Après cette abjuration, le Cardinal de Ste. Severine, Grand Penitencier, les toucha légérement sur la tête avec une baguette (a), & leur donna l'absolution. En ce moment on ouvrit les portes de l'Eglise, l'on entendit retentir la musique, & le canon du Château S. An-

(a) Les Protestans & surtout d'Aubigné ont fait des railleries indécentes de cette cérémonie, dont M. de Thou explique l'origine. » Les Ambassadeurs » du Roi, s'étant mis à genoux aux » pieds du trone, on recita le Pseaume » 50, à chaque verset, le Pape ayant » à la main une petite verge (à l'imi- » tation de celle que les Romains ap- » pelloient *Vindicta*, & dont ils se ser- » voient pour affranchir les Esclaves) » en frappoit légérement les Ministres » du Roi, comme il est d'usage dans » l'Eglise, pour signifier qu'on rend la » liberté chrétienne à ceux qui sont liés » par les censures. *Voyez De Thou, Liv. CXIII.* Etoit-ce là donner des coups de bâton aux Ministres du Roi, ainsi que l'a écrit l'ignorant Traducteur Latin d'une Rélation Italienne de Jean Botero, & que l'ont répété les Protestans. Irrités de la conversion du Roi & de sa reconciliation avec le S. Siege. *V. de Thou, Liv. CXIII. pag.* 479.

ge fit plusieurs décharges, en signe de joie & d'allegresse. Les Procureurs reprenant alors leurs habits de Prélat, assisterent à la Messe dans la place qu'ont coutume d'occuper les Ambassadeurs de France, & après la Messe, ils se rendirent à l'église de S. Louis, qui appartient à la Nation Françoise, où l'on redoubla les fêtes & les marques d'allegresse, à la satisfaction de la Cour du Pape, qui se réjouissoit de la réunion d'un si vaste & si beau Royaume, & au grand contentement du peuple Romain naturellement ami des François. Le Pape nomma Légat en France le Cardinal Tolet, mais ensuite, par des raisons qu'on (*a*) ignore, il changea d'avis, & destina à cette Légation le Cardinal Alexandre de Médicis, qui lui succéda depuis au Pontificat. Il donna depuis en divers temps le Chapeau de Cardinal aux deux Négociateurs, qui avoient terminé une affaire si délicate & si importante, & il dit même publiquement plusieurs fois, que la modération de l'un & de l'autre, & leur habileté à négocier, avoient levé une infinité de difficultés qui s'élevoient dans son esprit pour arrêter la conclusion de cette affaire. Ils dépêcherent en poste Alexandre d'Elbene, pour annoncer au Roi la nouvelle de son absolution. Il croyoit trouver ce Prince à Lyon, mais il étoit déja parti pour retourner à Paris, après avoir conclu une tréve générale de trois mois avec le Duc de Mayenne, afin qu'on pût, dans cet intervale, traiter plus aisément des conditions de l'accommodement du Duc, & attendre la décision de Rome, où les affaires alloient plus lentement qu'on n'avoit crû. Après avoir reglé les affaires du Lyonnois, & entamé un accord avec le Duc de Nemours & le Marquis de saint Sorlin son frere, le Roi étoit revenu promptement à Paris, pour veiller à ce qui se passoit en Picardie, où les armes Espagnoles faisoient des progrès considerables. Dans le même temps le Maréchal de Bois-Dauphin, l'un des plus zélés partisans du Duc de Mayenne, se soumit au Roi : & d'un autre côté

La nouvelle en arrive en Cour.

(*a*) Voyez M. de Thou, Livre XCIII.

HENRI IV. 1597.

le Duc d'Elbœuf, qui avoit déja fait ſon accommodement, ſigna une trêve avec le Duc de Mercœur, pour la Bretagne. De maniere que, de toutes parts, tout panchoit à accelerer la pacification du Royaume, excepté du côté de la Flandres, où la guerre declarée nommément aux Eſpagnols, faiſoit naître inſenſiblement de nouvelles occaſions de troubles & d'embarras.

Fin du Livre Quatorziéme & du Troiſieme Volume.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans le Troisiéme Volume.

A.

E.

F.

G.

I.

L.

N.

T.

V.

du

W.

Fin de la Table des Matieres.





HISTOIRE
DES
GUERRES CIVILES
DE FRANCE.

LIVRE XV.



E succès des armes du Roi n'étant pas aussi brillant sur la frontiere de Picardie, qu'en Bourgogne & en Franche-Comté. Les Espagnols, commandés par des Généraux braves & expérimentés, ayant trouvé les François, ou peu unis ou affoiblis, leur avoient tué beaucoup de monde dans différens combats, & s'étoient outre cela emparés de plusieurs places & de divers postes importans. Dès l'année précédente, le Duc de Bouillon & le Comte Philipe de Nassau avoient

HENRI IV. 1595.

Progrès des armes Espagnoles en Picardie.

HENRI IV. 1595.

porté leurs armes, mais avec désavantage dans le Duché de Luxembourg. Après différentes courses & la prise de quelques bicoques, pressés par le Comte de Mansfeld & plus encore par le débordement des rivieres & par les grandes eaux, ils avoient été forcés de se retirer l'un à Sedan & l'autre par mer en Hollande. Le Duc de Bouillon, à la vérité, força ensuite au commencement de l'année les Espagnols à lever le siege de la Ferté, mais ce fut plus par ruse (*a*), que par force, & la guerre dans ces quartiers se réduisit à quelques courses de part & d'autre. Le Comte de Fuentes fut chargé du Gouvernement des Païs-Bas. Ce Général plein de valeur & brûlant du désir de rétablir la réputation des armes Espagnoles, donna d'abord tous ses soins à remettre en vigueur parmi leurs troupes cette discipline qu'il y avoit vû fleurir si glorieusement du temps du Duc de Parme. Le Comte Charles de Mansfeld étant passé au service de l'Empereur pour la guerre de Hongrie, le Comte de Fuentes demeura seul chargé de tout le Gouvernement civil & militaire; & employant à propos La Motte, le Prince d'Avellino, de Rosne, le Comte Jean-Jacques Belgioioso & le Colonel la Berlotte, tous vieux & expérimentés Capitaines, & qui faisoient sévérement observer la discipline militaire, il appaisa non-seulement la plûpart de ceux qui s'étoient mutinés faute de paye, mais encore en réformant ou complettant les Compagnies de chaque Nation & les remplissant de vieux soldats, il se mit en état de tout entreprendre avec une armée moins considérable par le nombre que par la valeur.

Le Comte de Fuentes forme le projet d'assiéger Cambrai.

Tandis qu'il rouloit dans son esprit divers projets, les peuples de la Province de Haynault & du Comté d'Artois lui proposerent le siege de Cambrai, & lui offrirent un renfort considérable de troupes & une grosse somme d'argent, dès qu'ils le verroient investir cette place qui in-

(*a*) Voyez le détail de cette expédition dans M. de Thou, *Liv. CXII.* Le Duc de Bouillon y fit également éclater sa bravoure & sa prudence en attaquant avec des forces inférieures les Espagnols retranchés avantageusement. Il força leurs lignes, leur tua quatre cens hommes, & les contraignit à lever le siege de la Ferté.

commodoit fort ces Provinces, tant en interrompant leur commerce, qu'en empêchant la culture des terres. L'Archevêque de Cambrai (*a*) qui avoit été dépouillé de cette Principauté, lui faisoit les mêmes instances, & lui promettoit également de l'argent & des troupes, pourvû que les Espagnols voulussent l'en remettre en possession. Le Comte de Fuentes trouvoit cette entreprise grande & magnifique, à cause de la grandeur & de l'état de cette ville & de son territoire, & par la gloire qu'il acquerroit personnellement, car depuis que le Duc d'Alençon s'en étoit emparé, jamais les armées Espagnoles n'avoienr osé la reprendre, & le Duc de Parme lui-même, soit qu'il fut appellé ailleurs par des affaires plus pressantes, soit qu'il sentit mieux que personne toutes les difficultés d'une pareille entreprise, l'avoit abandonnée. En effet si elle étoit glorieuse, elle entraînoit aussi-bien des obstacles, tant par la force de la place & de la citadelle, le nombre & la richesse de ses habitans, que par la garnison qu'y entretenoit Balagni & par diverses autres circonstances qui n'échappoient point aux refléxions du Comte de Fuentes. Ainsi tout déterminé qu'il étoit à la tenter, il cachoit néanmoins prudemment son projet, & faisoit peu à peu les préparatifs qu'il jugeoit nécessaires, pour n'y pas échouer. Tandis qu'il s'y disposoit, un nouvel événement qui survint en Picardie, hâta les opérations de la campagne avec un danger égal & très-grand pour les Espagnols & pour les François.

Prise & reprise de Ham.

Gomeron (*b*) étoit Gouverneur de Ham, ville importante dans cette Province. Dans la décadence de la Ligue, il avoit pris le parti de s'accommoder avec les Espagnols, & étoit convenu de recevoir dans la ville & dans le château, telle garnison qu'ils jugeroient à propos d'y mettre.

(*a*) Louis de Barlaymont. Les sommes qu'il offroit jointes à celles que fournitoient les Provinces d'Artois, de Haynaut & le Tournaisis se montoient à cinq cens quarante mille florins : & le Haynaut devoit renforcer l'armée Espagnole de cinq mille hommes de pied. *De Thou, Liv. CXIII.*

(*b*) Louis de Moui de Gomeron.

Henri IV. 1595.

Ceccho de Sangro vint pour cet effet avec huit cens fantassins Italiens & le Capitaine Olmeda avec deux cens Espagnols, autant de Wallons & quatre cens Allemands. Gomeron les reçût bien dans la ville, mais leur refusa l'entrée du château, craignant que s'ils se rendoient les plus forts dans cette place, ils n'entreprissent de l'en chasser. Après plusieurs lettres & divers messages pour dissiper cette défiance, Dom Alvar Ozorio, Gouverneur de la Fere, persuada enfin à Gomeron de se rendre en Flandres, afin d'y recevoir la somme entiere d'argent qu'on lui avoit promise & toutes les sûretés nécessaires pour lui conserver son Gouvernement de Ham. Ayant laissé d'Orvilliers son beaufrere, & sa mere en possession du Château, il se rendit à Anvers avec ses deux freres cadets. Le Comte de Fuentes indigné de ce qu'il avoit rendu sa fidelité suspecte, le fit arrêter avec ses deux freres, & écrivit à d'Orvilliers, que s'il ne remettoit le Château à ses Officiers, il en coûteroit la tête à Gomeron. D'Orvilliers qui n'étoit pas moins irrésolu que son beaufrere, quoique vivement sollicité par sa belle-mere, tremblante pour la vie de ses enfans, ne savoit quel parti prendre. Tantôt il faisoit entendre aux Espagnols, qu'il leur remettroit le Château, tantôt il négocioit avec le Duc de Longueville & avec d'Humieres, Lieutenant de Roi en Picardie, pour les recevoir secrétement dans sa forteresse & tomber sur la garnison Espagnole, qui occupoit la place. Il donna long-temps des espérances aux uns & aux autres, jusqu'à ce qu'enfin d'Humieres lui proposant des conditions plus avantageuses, & entr'autres qu'on lui remettroit entre les mains tous les Officiers Espagnols qu'on feroit prisonniers, afin de les échanger contre Gomeron, il se décida en faveur des François. Le Duc de Longueville ayant été tué depuis peu d'un coup d'Arquebuse, dans une décharge de mousqueterie que ses troupes faisoient, pour lui rendre les honneurs accoûtumés, le Comte de S. Paul, son frere, que le Roi venoit de nommer Gouverneur de Picardie, fit venir le Duc de Bouillon à S. Quentin auprès de lui, & résolut de tenter cette entreprise, quoiqu'on la jugeât très-difficile, tant à cause du peu de fond qu'il y avoit

à faire sur le Gouverneur, qu'à cause de la forte garnison qui se trouvoit dans la ville : d'Humieres se chargea de l'exécution, & pour en venir à bout heureusement, il donna tous ses soins à rassembler toute la Noblesse du païs, & toutes les garnisons des villes voisines.

Cependant le Comte de Fuentes, après avoir mis bon ordre aux affaires de Flandres, s'étoit avancé sur la frontiere, à la tête de huit mille hommes de pied & de deux mille chevaux pour s'emparer du Câtelet, place bâtie sur les confins de Cambresis par Henri II. pendant la guerre contre l'Empereur Charles V. Le Comte qui jugeoit la prise de cette ville nécessaire pour former le siege de Cambray, l'avoit investie, & la battoit avec douze pieces de canon. Son entreprise ne dérangea point celle des François, qui trouvant plus d'avantage à prendre Ham, qu'à secourir le Câtelet, s'étoient mis en campagne avec quatre mille fantassins & plus de mille chevaux, & campoient tantôt d'un côté, tantôt d'un autre aux environs de Ham, quoiqu'ils feignissent d'avoir un tout autre dessein, mais leur approche & quelques préparatifs que d'Orvilliers faisoit dans le Château, inspirerent des soupçons à Ceccho de Sangro & aux autres Officiers Espagnols, qui craignant le danger qui les menaçoit en effet, résolurent de fermer l'entrée des trois rues qui aboutissoient de la ville sur l'esplanade du Château. Ils tirerent, à la tête de chacune, un retranchement, qu'ils éléverent avec des tonneaux remplis de terre, & percerent de toutes parts les maisons pour dominer par le feu de leur mousqueterie sur toute la place, qui s'étendoit depuis ces édifices jusqu'au fossé & aux ravelins construits à la porte du Château ; & pour plus grande sûreté, ils dépêcherent au Comte de Fuentes, pour lui communiquer leurs défiances, & lui demander du secours.

Les François de leur côté, assûrés de la bonne foi de d'Orvilliers par plusieurs de ses parens, qui étoient dans l'armée, s'approcherent sur la brune entre la porte du Château & celle qui donne sur le chemin de Noyon, mais les sentinelles perdues qui étoient hors des remparts, ayant

HENRI IV. 1595.

informé les Espagnols de l'approche des ennemis, Cecchio de Sangro fit tirer de ce côté-là plusieurs coups de canon qui avertirent les François, que la garnison étoit sur ses gardes & prête à les bien recevoir. Ils résolurent donc d'entrer dans le Château, & d'en descendre ensuite pour attaquer la ville. Le Comte de S. Paul, avec toute la Cavalerie & un corps de mille hommes d'Infanterie, demeura en bataille dans la campagne. D'Humieres & le Duc de Bouillon entrerent dans le Château, d'où ils s'apperçûrent, combien il étoit difficile d'attaquer les ennemis. Le guichet du ravelin étoit si étroit, qu'on ne pouvoit sortir qu'en petit nombre, à la file les uns des autres, & qu'en débouchant, on se trouvoit exposé sur l'esplanade à tout le feu de la mousqueterie de la ville. Ils ne voulurent pas courir un danger si évident dans l'obscurité de la nuit, & résolurent d'attendre le lendemain matin pour ouvrir la porte du secours, qui étoit murée, & se couler par-là dans le fossé, d'où en coupant & ruinant un endroit de la contrescarpe, ils pourroient en sortir à côté du Château, dans un lieu, où ils n'avoient point à craindre le feu des ennemis. C'est ce qu'ils exécuterent au lever du soleil, & s'étant partagés en trois corps, précédés chacun par cent Gentilshommes armés de toutes pieces, ils marcherent pour attaquer ceux de la ville, qui, postés derriere leurs retranchemens, les reçûrent avec beaucoup de valeur. Le combat fut sanglant & opiniâtre, c'étoient de part & d'autre des vieux Guerriers pleins d'expérience & de bravoure ; mais il eut un succès fort différent aux trois attaques où il s'engagea. D'Humieres qui s'étoit avancé pour attaquer le retranchement à droite, gardé par Balthazar Caracciolo & par Marcel Del Guidicé, loin de pouvoir les forcer, se vit répoussé après deux heures d'un combat très-sanglant. Au contraire sur la gauche, où Sesseval & le Colonel La Croix attaquerent le rétranchement défendu par le Capitaine Olmeda, on combattit à égal avantage. Mais à la rue du milieu où le Vidame (a) d'Amiens, & le Gouver-

(a) Emmanuel d'Ailli de Pequigny, Vidame d'Amiens.

neur (a) de Noyon marcherent pour forcer Ceccho de Sangro, celui-ci après une longue résistance, ayant été dangereusement blessé de deux coups de pique, les François emporterent le retranchement, & malgré la vigoureuse défense qu'ils rencontroient partout, arriverent enfin auprès de la porte de Noyon, qu'ils avoient dessein d'ouvrir au Comte de S. Paul. Ceccho prenant une résolution désespérée dans un danger si pressant, fit mettre le feu aux maisons de ce quartier. Heureusement pour lui, le vent fit tourner du côté des François ce feu, qui les incommoda, & les arrêta de maniere qu'ils furent forcés de cesser le combat. Il étoit déja midi, & les efforts des troupes fatiguées se rallentissoient de toutes parts; néanmoins d'Humieres ayant remarqué que le vent changeoit, & que les flammes se tournoient du côté des Espagnols, il remit sa troupe en bataille, & marchant aux premiers rangs, il recommença l'attaque; mais dès le premier choc il fut tué d'un coup d'arquebuse à la tête. Ce malheur ne rallentit point le courage des siens. Soûtenus par le Duc de Bouillon avec des troupes fraiches, ils s'emparerent enfin de la porte de Noyon, par laquelle le Comte de S. Paul entra avec le reste des troupes. Alors les Espagnols, pressés de toutes parts, se retirerent dans le Fauxbourg de S. Sulpice toujours en combattant & sans jamais tourner le dos. Ils combattirent jusqu'à la nuit, & le secours qu'ils attendoient du Comte de Fuentes ne paroissant point, ils hausserent leurs piques, & demanderent à se rendre; mais les François furieux, soit de regret d'avoir perdu d'Humieres, soit par la haine implacable qu'ils portoient aux Espagnols, poursuivirent leur victoire sans leur faire de quartier, & ils les auroient tous passés au fil de l'épée, si le désir de racheter Gomeron, ne les eut engagé à faire plusieurs prisonniers. Les Espagnols y perdirent environ huit cens hommes, & l'on compta parmi les prisonniers, outre un grand nombre d'Officiers & de soldats, Ceccho de Sangro, Bal-

(a) François Blanchard du Cluseau, vieux Officier, auparavant attaché aux Guises.

HENRI IV. 1595.

thazar Caracciolo, le Capitaine Olmeda, Ferrand Nympha, Marceldel Guidicé & Alexandre Brancaccio ; du côté des François, il y eut quarante Gentilshommes & six vingt soldats de tués, entr'autre le Colonel La Croix, Eayancourt La (*a*) Maziere, Lieutenant de Surville & & plusieurs Capitaines d'Infanterie. Lierville, Mestre de Camp, d'Arpajon & de (*b*) Chalande furent du nombre des blessés.

Le Comte de Fuentes, sur la nouvelle de l'attaque dont étoit menacée la garnison de Ham, laissa le Duc de Pastrana devant le Câtelet, & se mit en marche avec une partie de son armée, pour secourir les siens ; mais étant arrivé le lendemain du combat à une lieue des murs de Ham, il y apprit leur défaite, & ne jugeant pas à propos de rien tenter pour le moment, il retourna continuer le siége du Câtelet. Les François maîtres de la Ville & du Château de Ham, laisserent dans la place Sesseval & Plinville, avec une garnison suffisante, & remirent entre les mains de d'Orvilliers, Ceccho de Sangro & plusieurs autres prisonniers, afin qu'il pût les échanger contre Gomeron : mais la chose prit une face toute différente. Ces prisonniers ayant gagné en secret un Napolitain, qui, en qualité d'Ecuyer de Gomeron, demeuroit dans le Château, convinrent avec lui & avec deux autres soldats de la garnison, qu'ils leur ouvriroient la chambre dans laquelle ils étoient enfermés, & leur fourniroient des armes, afin de pouvoir non-seulement recouvrer leur liberté, mais encore tuer d'Orvilliers & s'emparer du Château. La chose réussit d'abord heureusement. Ceccho de Sangro & ses compagnons, ayant attaqué brusquement la garde sur le midi, se rendirent maîtres de la porte du Château, & la fermerent ; mais étant accourus à la chambre du Gouverneur pour le tuer, ils trouverent qu'il s'étoit mis en défense avec ses gens. Il s'engagea un combat furieux, au bruit duquel les Officiers qui logeoient dans la Ville, se doutant de ce qui étoit arrivé, accoururent promptement au Château, où ils tâcherent d'entrer avec des échel-

(*a*) Masure.
(*b*) Chaumont Chalandré.

les,

les, & de charger de leur côté les Italiens, qui n'étant point assez forts, pour leur résister, convinrent avec d'Orvilliers, par l'entremise de Madame Gomeron, qu'on leur ouvriroit la porte qui donnoit sur la campagne, pour s'enfuir, & que d'Orvilliers demeureroit, comme auparavant, maître du Château. Les prisonniers s'étant échappés de la sorte, Gomeron restoit abandonné à la discrétion des Espagnols. Sa mere, qui ne négligeoit aucune des voies propres à délivrer ses enfans, avoit jetté par ses larmes, ses prieres & ses promesses d'Orvilliers dans une si grande perplexité, qu'il marquoit du penchant à traiter de nouveau avec les Espagnols. Sa belle mere jugeant que si leur armée s'approchoit de la place, il se détermineroit à la recevoir, elle écrivit au Comte de Fuentes de venir avec ses troupes, & que d'Orvilliers lui livreroit le Château. Cependant le Général Espagnol avoit fait battre les murs du Câtelet, & donner un furieux assaut, que les assiégés soûtinrent courageusement; mais durant le combat, le feu prit à leurs poudres & consuma toutes leurs munitions. Liramont (*a*) Gouverneur de la place, fut obligé de se rendre, & en sortit vies & bagues sauves avec les honneurs de la guerre. Après la prise du Câtelet, le Comte marcha avec toute son armée, pour s'approcher de Ham; mais à son arrivée, d'Orvilliers plus irrésolu que jamais, & ne sachant quel parti prendre, sortit du Château par la porte qui donnoit sur la Ville, & se retira à Roye. Sesseval entra dans le Château avec deux cent soldats, & commença à faire tirer le canon sur l'armée Espagnole. Le Comte de Fuentes irrité fit amener & décapiter Gomeron à la vûe du Château, en présence de toute l'armée, & renvoya ses deux freres prisonniers au Château d'Anvers. Ce Général pensa d'abord à assiéger Ham, dans le premier mouvement de sa colere, mais elle se calma le lendemain; & ne voulant point différer l'entreprise qu'il avoit formée sur Cambray, il décampa dès le lendemain, pour aller ravager le territoire de cette Ville.

(*a*) François de Dampierre, sieur de Liramont, Gentilhomme du Païs, distingué par sa valeur & par son expérience dans la guerre.

HENRI IV. 1595.

Dès que son armée parut, Clery & Bray, petites villes du Cambresis, situées sur la Somme, se rendirent sans résistance. Elle jetta l'épouvante dans toute la campagne, où elle enleva les bestiaux, & gâta les bleds en plusieurs endroits; mais les troupes que les Provinces d'Artois & de Hainault avoient promis de fournir, n'étoient pas encore sur pied, & les Généraux jugeoient que sans elles on ne pouvoit entreprendre le siege de Cambray, à cause de sa vaste enceinte, & de sa nombreuse garnison. Ainsi le Comte, & pour ne pas tenir son armée dans l'inaction, & pour faciliter le siége de Cambray, en fermant les avenues de plusieurs côtés, résolut d'assiéger Dourlens, ville petite à la vérité, mais assez bien fortifiée, & située sur la frontiere qui sépare la Picardie du Cambresis, mais un peu plus haut, au-dessus de Peronne & de Corbie. D'Haraucourt (*a*) commandoit dans la Ville, & du Ronsoy (*b*) dans le Château. Toutes les places de cette Province, qui sont voisines de la frontiere, ont des Citadelles, la plûpart fortes par leur assiette plus que par les regles de l'art, puisque les murailles sont de structure antique, & flanquées seulement de tours; mais celle de Dourlens, soit qu'elle fût plus exposée, soit par la vigilance du Gouverneur, étoit encore revêtue de terre-pleins & de bastions à la moderne. La foiblesse de la garnison, bien insuffisante pour soûtenir un siége, encouragea le Comte de Fuentes à former cette entreprise. Cependant quelque brusque que fût sa résolution, avec quelque célérité qu'il investît la place, sans perdre un moment, il ne put en former le siége, ni fermer les passages assez tôt, pour empêcher que le Duc de Bouillon n'en eût avis. Dès qu'il le reçut, il jetta dans Dourlens quatre cent Gentilshommes & huit cent fantassins. Ce fut toutefois une faute, s'il eût mis dans la Ville toute son Infanterie, qui montoit à deux mille fantassins, il n'auroit point été ensuite obligé de tenter de la secourir avec perte, & s'il n'avoit point renfermé sa noblesse dans l'enceinte des murs, il eût été si fort en Cavalerie,

Le Comte de Fuentes songe à s'emparer de Dourlens.

(*a*) Longueval S. d'Haraucourt. | (*b*) Halwin, Sieur du Ronsoy.

qu'en rompant les chemins, il auroit forcé les ennemis à lever le siége ; mais dans ces occasions subites, les personnes les plus clairvoyantes ne pensent pas à tout.

Après l'entrée de ce renfort, la garnison se trouva forte d'onze cent fantassins & de cinq cent chevaux, & l'on commença à s'appercevoir de la faute qu'on avoit commise. Comme il n'y avoit point de Général accrédité sur qui roulât la défense de la place, les Barons & Seigneurs du païs, qui s'y trouvoient, voulans tous commander, répandirent le désordre & la confusion, & leur présence, qui eût été très-avantageuse en rase campagne, fut plus préjudiciable qu'utile à la défense de la Ville. Néanmoins chacun sentant qu'il falloit éloigner l'ennemi du corps de la place, on travailla à mettre en état de défense quelques ravelins qui étoient hors de l'enceinte des remparts, pour retarder durant quelques jours les approches des ennemis. Mais on reconnut encore en ceci combien la garnison étoit mal composée : les Gentilshommes ne se soucioient pas de mettre la main à l'œuvre, & l'Infanterie étant en très-petit nombre pour perfectionner les travaux, ils n'avançoient que lentement. L'armée Espagnole campa devant Dourlens le quinze de Juillet, & dès le soir du même jour, Valentin de la Motte, qui faisoit les fonctions de Mestre-de-Camp Général de l'armée, ayant voulu reconnoître la place de près, pour juger de quel côté il seroit plus à propos de former l'attaque, reçut dans l'œil droit un coup d'arquebuse, dont il mourut. Cet Officier issu d'une famille noble, mais pauvre, avoit passé par tous les grades militaires, & s'étoit élevé, par son expérience & par sa valeur, aux dignités les plus considérables & aux postes les plus importans du commandement. Le Comte de Fuentes lui donna pour successeur Chrétien de Rône, qui, par sa prudence, son expérience & sa valeur, s'étoit acquis une haute réputation parmi les Espagnols. Ce Général conseilla d'abord au Comte de faire fortifier tous les quartiers de l'armée, & de brider par des forts & des demie-lunes les avenues de tous les chemins, tant pour empêcher les secours qu'on s'efforceroit de jet-

Il vient camper devant la place.

Henri IV. 1595.

ter dans la place, que pour garantir l'armée, qui n'étoit pas fort nombreuse, des allarmes & des surprises des François. Quand ces travaux furent achevés, on délibera de quel côté l'on attaqueroit la Ville. Plusieurs étoient d'avis de commencer par le siége du Château, dont la prise faciliteroit infiniment celle de la Place. D'autres au contraire, jugeant l'attaque du Château difficile, conseilloient de prendre d'abord la Ville, pour emporter ensuite plus aisément le Château. Après une longue déliberation, un troisiéme avis, que proposa de Rône, l'emporta. Ce fut de diriger l'attaque vers l'endroit où la Ville communique au Château, dont on ruineroit les défenses, en même temps qu'on feroit bréche aux murs de la place. La position du terrain exigeoit qu'on prît ce parti, car étant coupé par (*a*) l'Oyse, il étoit plus aisé à être fortifié, les batteries n'en étoient que mieux épaulées, & plus à couvert des attaques que pouvoient faire le Duc de Bouillon & le Comte de St. Paul, qu'on savoit occupés à rassembler leurs forces, pour secourir la noblesse qu'ils avoient imprudemment renfermée dans Dourlens.

Le premier ouvrage qu'eurent à attaquer les Espagnols, étoit une demie-lune construite hors des remparts, pour couvrir le fossé qui sépare la Ville du Château, & qui n'étant que de terrain, mais bien lié par la longueur du temps, ne pouvoit guéres être endommagée par le canon. De Rône ayant remarqué le peu d'effet qu'y faisoient les batteries, fit ouvrir deux tranchées, pour faire ses approches à couvert du feu, tant de la Ville que du Château, & les fit déboucher à une portée de fusil de la demie-lune; tandis que les assiégés croyoient qu'il les pousseroit jusqu'au fossé, il fit sortir tout à coup, de l'une & de l'autre, deux bataillons qu'il tenoit tous prêts, l'un d'Italiens & l'autre de Wallons, dont les uns grimpant sur le terrain de la demi-lune, & les autres y plantant des échelles, gagnerent si promptement le parapet, qu'ils chargerent ceux

(*a*) Dourlens n'est pas situé sur l'Oise, mais sur la riviere d'Authie.

qui le défendoient, & se mêlerent avec eux, avant que l'artillerie du Château pût leur causer le moindre échec. Le combat fut court, mais sanglant, parceque les assiégés étoient tous de vieux soldats, mais ayant été pris au dépourvû, après un quart d'heure de résistance, accablés par le nombre, ils furent forcés de se retirer, en se sauvant, dans le chemin couvert, qui étoit hors du fossé de la Ville. De Rône étant entré dans la demie-lune, ordonna au Régiment de la Berlotte de se loger & de se fortifier dans ce poste, où il avoit résolu d'établir ses batteries. Les Wallons travailloient avec activité à se retrancher. Les assiégés n'étoient pas moins actifs à interrompre leurs travaux. D'un côté, avec trois coulevrines placées sur une plate-forme de la Ville, & de l'autre, avec l'artillerie du Château, ils foudroyoient le poste où l'on travailloit, & y faisoient un grand carnage. Néanmoins les Italiens, les Espagnols & les Wallons de la Berlotte travaillant alternativement, la demie lune fut mise en état de défense, & l'on y mit en batrerie sept coulevrines, qui ruinoient les défenses du Château, & six canons, qui battoient les murailles de la Ville. Après avoir tiré deux jours de suite, les choses se trouverent en état de déboucher sur la contrescarpe, par deux tranchées, à la faveur desquelles on pouvoit s'approcher pour monter à l'assaut.

Les Généraux François se mettent en mouvement pour secourir Dourlens.

Cependant le Comte de St. Paul & le Duc de Bouillon ayant appellé à leur secours l'Amiral de Villars avec les troupes de Normandie, pensoient aux moyens de secourir la place, moins à cause de son importance, que pour sauver le grand nombre de Noblesse qui s'y trouvoit renfermée. Quoique leur armée ne fut pas fort nombreuse, ils esperoient, avec la Noblesse qu'ils commandoient, pouvoir jetter dans Dourlens des troupes & des munitions, en forçant quelqu'un des quartiers des ennemis, qui étoient tous bien fortifiés & retranchés. Sesseval avoit formé le projet d'entrer dans la Ville avec mille hommes de pied & vingt-quatre chariots de munitions, & en même temps de faire ensorte que les quatre cent Gen-

Henri IV. 1595.

tilshommes, qui étoient dans Dourlens, pussent rejoindre l'armée, qui, sans compter l'Infanterie, étoit composée de douze cent Cuirassiers (*a*) & de six cent Arquebusiers à cheval. Comme l'enceinte & les avenues de la Ville étoient inégales, tant en deça qu'au delà de la riviere, que l'on passe néanmoins fort aisément en plusieurs endroits, parceque les eaux sont plates, les Généraux François avoient résolu de diviser leurs troupes en trois corps, & de se présenter par autant d'endroits, afin d'occuper l'ennemi & de l'obliger à partager aussi ses forces. Ils tinrent conseil le vingt-trois de Juillet au soir. Le Comte de St. Paul, le Marquis de Belin, & Sesseval, étoient d'avis d'attendre le Duc de Nevers, que le Roi avoit chargé du commandement général en Picardie, & qui n'étoit pas éloigné. Ils regardoient comme une témérité de tenter pour lors, avec un danger évident, une entreprise qu'on pourroit former dans deux jours, avec des troupes plus nombreuses & des espérances de succès mieux fondées. Mais le Duc de Bouillon, depuis long-temps jaloux du Duc de Nevers, à cause de la différence de Religion, & surtout par la réputation de prudence où il prétendoit lui disputer le premier rang, ne vouloit point qu'on attendît son arrivée, ni qu'on lui abandonnât la gloire qu'il comptoit seul retirer toute entiere, d'avoir fait lever le siége, ou d'avoir jetté du secours dans la place; & ayant amené l'Amiral de Villars à son sentiment, il força, pour ainsi dire, les autres à conclure, qu'il falloit tenter la fortune dès le lendemain matin.

Ils tentent d'y jetter du secours.

Le Comte de Fuentes, de son côté, sentant que toute l'espérance des François consistoit à tenir ses forces séparées en divers endroits, résolut de s'avancer une lieue à leur rencontre, afin de s'opposer à leurs efforts avec toutes ses forces réunies. Il laissa Hernando Tellez Portocar-

(*a*) M. de Thou n'y compte qu'environ sept cens Cavaliers & six cens Arquebusiers. *Voyez cet Historien*, *Livre CXII.* & M. de Sully fait monter les troupes Françoises commandées par le Comte de S. Paul, le Duc de Bouillon & l'Amiral de Villars à trois mille trois cens hommes, tant Infanterie, que Cavalerie. *Mém. de Sully, Liv. VII.*

rero à la garde des batteries avec douze cent fantassins, & Gaspar Zappogna avec mille autres, pour défendre les quartiers & les forts, & suivi du reste de son armée il arriva sur le chemin que tenoient les ennemis. Le Prince d'Avellino commandoit l'avant-garde composée de deux Escadrons, l'un de Wallons & de Flamands, & l'autre d'Italiens, protegés sur les flancs par deux pelotons d'Arquebusiers Espagnols. Marchoient ensuite le Duc d'Aumale & de Rône avec deux corps d'Infanterie, qui avoient chacun à leur tête quatre pieces de campagne. Enfin venoit le reste de la Cavalerie, commandée par le Comte en personne, avec un Bataillon d'Allemands sur les flancs. Du côté des François, l'Amiral de Villars & le Duc de Bouillon menoient l'avant-garde, le Comte de St. Paul étoit au centre, & Sesseval à côté de lui, avec l'Infanterie qu'il devoit jetter dans Dourlens, & le Marquis de Belin commandoit l'arriere-garde.

On en vient à un combat.

Le vingt-quatre de Juillet, veille de la fête de Saint Jacques, vers le midi, les deux armées, qui marchoient l'une contre l'autre, se trouverent en présence. L'avant-garde Françoise, sans balancer, chargea vigoureusement les deux Escadrons, qui formoient celle des ennemis. Les Wallons qui occupoient la gauche, furent enfoncés & mis en désordre par l'Amiral, & prirent la fuite ; mais l'Escadron des Italiens, commandé par le Prince d'Avellino, soûtint long-temps le choc furieux du Duc de Bouillon, jusqu'à ce que l'Amiral, qui avoit mis en déroute les Wallons, vint le prendre en flanc. Les Italiens, sans néanmoins perdre leurs rangs, furent forcés de se retirer ; mais les pelotons d'Arquebusiers Espagnols les ayant joints, il s'engagea un combat d'autant plus opiniâtre, que la Cavalerie Wallonne qui s'étoit ralliée, ayant fait volte-face, se battoit avec autant de bravoure que les autres. Cependant Sesseval s'écartoit du gros de l'armée, pour s'approcher de Dourlens. Il rencontra un corps d'Infanterie qui suivoit l'avant-garde Espagnole sous les ordres du Duc d'Aumale. Il se livra là un combat aussi vif que celui de la Cavalerie. De Rône voyant que ces deux corps se char-

Henri IV. 1594.

geoient ſi vigoureuſement, gagna à grand pas, avec celui qu'il commandoit, une hauteur ſituée ſur la droite, & que l'Infanterie de Seſſeval avoit en flanc. De ce poſte avantageux il tira ſur elle, avec ſes pieces de campagne, puis l'attaquant, avec deux troupes de Mouſquetaires qui formoient ſa premiere ligne, il en fit un ſi grand carnage, que les François, après avoir perdu Seſſeval, le Colonel St. Denis & tous leurs Drapeaux, ſe diſperſerent, ſans pouvoir ſe rallier, & abandonnerent aux ennemis les chariots & les munitions.

Alors le Comte de Fuentes s'étant avancé ſur une hauteur, d'où il découvroit l'avantage & le déſavantage qu'avoient ſes troupes, détacha deux Eſcadrons au ſecours du Prince d'Avellino. De Róne & le Duc d'Aumale, ayant remis leur Infanterie en bataille, s'avancerent ſéparément vers l'endroit où l'on combattoit. Le Duc de Bouillon, qui ſe vit forcé de céder à la fortune, ne voulant rien riſquer davantage, ſe retira vers le centre, que commandoit le Comte de St. Paul, & qui n'avoit point encore donné. L'Amiral, qui dès le commencement s'étoit engagé bien plus avant au milieu des ennemis ſuperieurs en nombre, après avoir vû tomber, à ſes côtés, d'Argenvilliers Gouverneur d'Abbeville, d'Acqueville Gouverneur de Ponteau-de-Mer, le Capitaine Perdriel, & plus de deux cent Gentilshommes de Normandie, auroit auſſi pris le parti de faire retraite, quoique plus tard & avec plus de peine, ſi l'amitié & la bravoure ne l'euſſent entraîné de nouveau dans la mêlée. Il apperçut le jeune Montigny ſon neveu abſolument enveloppé avec quinze ou vingt de ſes amis, & chargé avec fureur par l'Infanterie Eſpagnole d'Antoine Mendozza. Il rappella ſes gens, qui ſe retiroient, & pouſſa ſon cheval à toute-bride, pour dégager Montigny. Il fut à ſon tour enveloppé, par les Arquebuſiers Eſpagnols, coupé par la Cavalerie Italienne & Wallonne; & quoi qu'il fit des prodiges de valeur, il fut renverſé de deſſus ſon cheval, chargé de pluſieurs bleſſures. En vain il ſe nomma, & offrit cinquante mille écus de rançon, il fut tué de ſang froid par un ſoldat Eſpagnol, & un autre ſoldat

Les Eſpagnols demeurent victorieux.

Les François y perdent l'Amiral de Villars & quantité de Nobleſſe.

(a)

(a) lui coupa le doigt, pour lui arracher un Diamant de grand prix. Le Comte de Fuentes fit ensuite punir de mort ces deux scélérats. Tous ceux qui accompagnoient Villars périrent autour de lui, en combattant en désesperés & vendant chérement leurs vies aux ennemis.

Le Duc de Bouillon, soit qu'il crût rendre un plus grand service au Roi, en sauvant le reste de l'armée, soit par mauvaise volonté (b) pour l'Amiral, Seigneur distingué par sa piété & par son attachement pour la Religion Catholique, persuada au Comte de St. Paul, qui, à cause de sa grande jeunesse, s'en rapportoit au sentiment des Généraux plus âgés que lui, de ne rien tenter pour dégager l'Amiral, & de se retirer en sûreté avec le corps de bataille; mais le Marquis (c) de Belin, indigné de ce conseil, s'avança avec l'arriere-garde, pour tirer l'Amiral de ce danger : néanmoins ayant rencontré quatre Escadrons de Lanciers, que lui opposa le Comte de Fuentes, il n'en put soûtenir le choc; il fut battu, mis en déroute en un instant; & tandis que ses troupes fuyoient, il demeura prisonnier avec Longchamp. On vit dans cette occasion, que les Cuirassiers ne peuvent, en raze campagne, tenir contre le choc impétueux des Lances. La perte des François, dans ce combat, fut plus considérable par la qua-

(a) L'Amiral fut massacré cruellement contre les loix de la guerre, par ordre de Cotneras, Intendant de l'armée Espagnole. M. de Thou & l'Auteur du Journal de Henri IV. remarquent que la haine que les Espagnols portoient à Villars depuis qu'il les avoit trahis, c'est-à-dire depuis qu'il avoit quitté le parti de la Ligue pour celui du Roi, fut la véritable cause de sa mort. *De Thou, Liv. CXII. Journal de l'Etoile, ann.* 1595.

(b) C'est une calomnie refutée par M. de Thou, qui dit que tout le mal arriva par la faute de Villars, homme de cœur à la vérité, mais devoré d'ambition, & qui également fier & envieux, méprisa les ordres que lui envoya le Comte de S. Paul de se retirer, & qu'il prit pour une espece d'ordre du Duc de Bouillon, auquel il refusa de déférer par vanité & par une bravoure téméraire. D'Aubigné, les Mémoires de la Ligue & l'Historien Mathieu rendent également justice à la prudence du Duc de Bouillon, & ne lui prétent point cette mauvaise volonté, dont Davila le soupçonne. *Id Ibid.*

(c) Le Marquis, ou pour mieux dire, le Comte de Belin fut envoyé à la charge, par l'ordre & commandement exprès du Comte de S. Paul, qui vouloit sauver M. de Villars, quoique par sa témérite & vanité, il fit périr tout ce qui se perdit. *Remarques sur Davila, page* 244.

Henri IV. 1595.

lité, que par le nombre des morts, qui ne monta pas à six cent, mais la plûpart Gentilshommes, ou gens de marque (*a*) dont presque toute l'armée étoit composée, ce qui servit d'excuse plus plausible au Duc de Bouillon, qui avoit sauvé le reste. Néanmoins il passa pour constant, que si toutes les troupes avoient donné en même temps, ou si tandis que les premieres combattoient avec chaleur, elles eussent appellé à leur secours le Comte de St. Paul avec les siennes qui étoient fraiches, ou l'on auroit jetté du secours dans Dourlens, ou du moins l'on se fût retiré sans grande perte. Les Espagnols perdirent peu de monde, nulle personne de considération, & l'on compta seulement parmi les blessés Sanche de Lune.

Tandis que les deux armées combattoient, les assiégés dans Dourlens ne demeurerent pas les bras croisés. Sur le bruit du combat qui se donnoit aux environs, ils firent une vigoureuse sortie, pour attaquer les tranchées, où ayant trouvé les postes bien fortifiés, & toutes les gardes sous les armes, ils furent repoussés avec une égale bravoure, mais sans grande perte. Le Comte de Fuentes victorieux revint continuer le siége, & délivré de la crainte de se voir inquieté par les François, il le poussa vivement ; les assiégés y opposerent beaucoup de courage & de valeur, qui n'étoient pas néanmoins soûtenus d'autant de prudence, ni d'expérience. On voyoit évidemment que les Espagnols se rendroient enfin maîtres de la place, quoiqu'il dût leur en coûter bien du monde. Les assiégés firent le vingt-huit de Juillet une nombreuse sortie en plein midi, mais ayant trouvé l'Infanterie ennemie en bon ordre & prête à se bien défendre, ils furent obligés de se retirer après un long combat. Dans cette retraite, qu'ils faisoient au petit pas, & qui ne ressembloit point à une fuite, la Cavalerie les attaqua & les chargea vertement en flanc, ils perdirent plu-

(*a*) Davila semble avoir suivi en ceci les Historiens Espagnols, qui pour enfler cette victoire, publierent une liste de noms imaginaires des Seigneurs François qu'ils disoient avoir été tués dans le combat, ainsi que d'autres qui vecurent encore longtemps après cette action. *De Thou, Liv. CXII.*

ſieurs de leurs gens, & furent menés battans juſqu'à la contreſcarpe. Le lendemain le canon des ennemis ayant battu les murs de la place & fait bréche à un angle du Château, le Comte fit donner l'aſſaut à ces deux attaques par ſon Infanterie, afin de partager l'attention & les forces des aſſiégés. Les Eſpagnols attaquerent le Château, & les Wallons la Ville. Les uns & les autres furent enſuite ſoûtenus par les Italiens qui occupoient les deux tranchées. Hernando Tellez Porto Carrero donna, en cette occaſion, des marques éclatantes de ſa valeur : étant monté d'abord ſur la bréche du Château, il y combatit avec tant de bravoure, qu'après avoir tué le (*a*) Comte de Dinan, qui défendoit cette bréche, & enfoncé le bataillon des aſſiégés, dont il fit un grand carnage, il demeura maître du Château. Les aſſaillans en deſcendirent, ſans trouver aucun obſtacle ni caſemates, ni retranchemens qui les arrêtaſſent (les aſſiégés par ignorance, ou peu d'accord entr'eux, n'ayant pas ſongé à conſtruire de pareils ouvrages) ils ſe rendirent bruſquement maîtres de la Ville, où, pour vanger la défaite de Ham, que tous les ſoldats ſe rappelloient en jettant des cris furieux, ils taillerent en pieces, ſans exception, tout ce qui ſe rencontra dans la chaleur du combat : à peine d'un ſi grand nombre de Gentilshommes & de ſoldats, d'Araucourt & Griboval demeurerent priſonniers avec quarante hommes. Ronſoy Gouverneur du Château, Framecourt & Préville (*b*) qui étoient principalement chargés de la défenſe de la place, furent tués avec plus de trois cent Gentilshommes, & plus de ſix cent ſoldats. La Ville fut ſaccagée & abandonnée juſqu'au ſoir à la diſcrétion des ſoldats, qui firent priſonniers ceux qui s'étoient ſauvés dans les Egliſes. Le Comte de Fuentes, après une victoire ſi

Les Vainqueurs prennent d'aſſaut Dourlens.

Ils paſſent tout au fil de l'épée.

(*a*) Charles d'Halewin, Comte de Dinan, frere de du Ronſoy, Gouverneur du Château.

(*b*) Longueval de Proville, frere de d'Haraucourt. C'eſt ainſi que le nomme M. de Thou, qui compte encore entre les François de marque tués, à la priſe de cette ville, Céſar Margival, Salancy, de Paz de Feuquieres, de Bournonville, de S. Ravy, La Foreſt de *Fremicourt*. Du Ronſoy ne fut pas tué dans Dourlens, mais dangereuſement bleſſé & tranſporté à Arras, où il mourut de ſes bleſſures. *De Thou, Liv. CXII.*

Henri IV. 1595.

complette, fit reparer les bréches & combler ses tranchées & ses lignes; & après avoir donné le Gouvernement de la place à Porto Carrero, qui avoit contribué à sa prise, avec tant de valeur, il songea à faire ses préparatifs pour assiéger Cambray, afin de profiter du succès dont la fortune le favorisoit.

Le Duc de Nevers est chargé de défendre la frontiere.

Cependant le Duc de Nevers arriva à l'armée Françoise à demi-ruinée & toute consternée. Quoiqu'il s'efforçât de dissimuler les fautes qu'on avoit faites, néanmoins dès la premiere entrevûe qu'il eut à Pequigny avec le Comte de St. Paul & le Duc de Bouillon, il ne put s'empêcher de leur dire, qu'ils avoient été trop hardis à former leur dessein, & trop prudens à faire leur retraite. Le Duc de Bouillon mécontent de ce propos, & piqué par son ancienne jalousie, quitta l'armée. Le Comte de St. Paul, qui n'en fut guéres plus satisfait, se retira à Boulogne, & le soin de défendre la frontiere roula uniquement sur le Duc de Nevers. Il prit le commandement de l'armée, qui étoit très-affoiblie, & entra le deux d'Août dans Amiens, pour rassurer cette Ville, où le carnage fait à Dourlens, qui en est proche, avoit jetté une grande consternation. Les habitans vinrent en foule lui marquer la crainte qu'ils avoient que Corbie, peu éloigné du lieu où campoient les ennemis, ne tombât entre leurs mains. Il leur promit de s'y renfermer en personne, & il s'y rendit en effet le lendemain, après avoir laissé son jeune fils le Duc de Rhéthelois dans Amiens. Quoique Corbie fût une mauvaise place, il s'y disposa à soûtenir les efforts de l'armée Espagnole, si elle tournoit de ce côté-là; mais le lendemain le Comte de Fuentes, qui n'en étoit qu'à sept lieues, décampa de Dourlens, & en une marche s'avança vers Peronne. Le Duc de Nevers sortit de Corbie, avec toutes ses troupes, & vint camper à Arbonnieres, pour entrer la même nuit dans Peronne. Le cinquiéme jour les Espagnols passerent près des murs de cette Ville, marchans vers St. Quentin, & le Duc de Nevers (*a*) ayant

(*a*) Eustache de Conflans, Vicomte d'Auxi, Gouverneur de S. Quentin,

fait venir le Vicomte d'Auchi qui étoit dans cette derniere place, s'y rendit lui-même le matin du sixiéme jour, où l'armée ennemie séjourna dans son camp. Elle y demeura quatre jours, pour se fournir de vivres aux environs, & le onze d'Août elle parut à cinq quarts de lieues de Cambray. Là le Comte de Fuentes découvrit son dessein d'assiéger cette place, délivrant par-là toutes les autres de la crainte qu'elles avoient conçûe.

Henri IV. 1595.

Les Espagnols viennent former le siege de Cambrai.

Le Maréchal de Balagni, qui étoit dans Cambray, sentant la foiblesse de sa garnison, & encore plus la haine que lui portoient les habitans, qui ne pouvoient souffrir sa domination, dépourvû d'ailleurs d'argent, pour payer & entretenir ses soldats, pressa le Duc de Nevers, en lui dépêchant quatre couriers coup sur coup, de lui envoyer des troupes & de l'argent, en lui représentant le peu de fond qu'il avoit à faire sur les habitans de Cambray, & la consternation où le bruit du carnage fait à Dourlens avoit jetté sa garnison. Le Duc de Nevers assembla son conseil de guerre, & balança long-temps s'il devoit se jetter en personne dans Cambray. D'un côté le desir de conserver cette place, & la gloire de la défendre, l'en pressoient vivement, & d'un autre côté la nécessité de s'employer à remettre l'armée en ordre & à l'augmenter, l'en empêchoient; mais tous les Généraux furent d'avis, qu'il ne devoit point s'enfermer dans Cambray, parcequ'ils espéroient que Balagni suffiroit pour y commander, & que la présence du Duc étoit absolument nécessaire, pour préparer le secours qu'on pourroit donner à la place. Il résolut d'y envoyer Charles Duc de Rhételois son fils, avec quatre cent chevaux & quatre compagnies d'Arquebusiers, qu'il mit tous à cheval, afin qu'ils fissent plus de diligence. Il fit accompagner son fils par Buhy (*a*) & Trumelet; le premier Mestre-de-Camp & très-expérimenté, & le second Gouverneur de Ville-Franche, & donna le commandement des Arquebusiers à Vaudricourt (*b*) vieux Capitaine.

Le Duc de Nevers envoye au secours des assiegés le Duc de Rhetelois, son fils.

(*a*) Pierre de Mornay de Buhi, Chevalier de l'Ordre & Maréchal de camp.

(*b*) M. de Thou le nomme Vaubecour brave Gentilhomme Lorrain. *L. XCIII.*

Henri IV. 1595.

Il projetta encore de faire entrer dans la Ville, après son fils, de Vic, à la tête de cent chevaux & de quatre cent fantassins, afin de suppléer à la défense de la place dans les choses auxquelles l'expérience du Maréchal de Balagni ne pouvoit ni pourvoir ni s'étendre; au reste, toutes ces troupes devoient obéir à Balagni.

Sur ces entrefaites le Comte de Fuentes ayant reçû cinq mille fantassins, que lui envoyoient les Provinces voisines, sous les ordres du Prince de Chimay, & un Régiment de Wallons entretenus par Louis de Barlemont Archevêque de Cambray, s'étoit approché de cette Ville le quatorze d'Août, & avoit commencé d'abord par fermer les passages aux secours qu'il jugeoit devoir arriver. Sa diligence n'arrêta point le Duc de Rhételois, qui hazarda d'entrer dans la Ville, & qui ayant marché toute la nuit, parut au point du jour dans la plaine, qui s'étend au loin tout au tour de Cambray. Il arriva de jour, contre ce qu'il avoit projetté, tant à cause d'une grosse pluye, qui tomba pendant cette nuit, que parcequ'en passant une certaine riviere au village d'Aune (*a*) sur un pont de bois, une partie de ce pont tomba, & qu'il fallut s'arrêter, jusqu'à ce qu'on en eût refait un autre à la hâte, avec des poutres & des planches. Ainsi les Espagnols, qui avoient eu le temps d'être informés de son approche & de monter à cheval, se trouverent dans la plaine l'attendant de pied ferme sur le chemin qu'il tenoit. Le Duc s'arrêta lorsqu'il découvrit les ennemis, incertain de ce qu'il devoit faire; mais le guide qui le conduisoit & qui connoissoit le païs, lui fit remarquer entre la cavalerie ennemie & une porte basse de la Ville, un chemin creux & rompu difficile à traverser; en sorte qu'en tournant de ce côté-là, ils pouvoient gagner la Ville, avant que les ennemis, obligés eux-mêmes de prendre un long détour, pour ne pas s'embarasser dans ce chemin creux, les eussent atteints. Pour cet effet le Duc se mit à la tête de ses troupes, quitta le grand

(*a*) Le village d'Anneu à deux lieues de Cambrai.

chemin, & tournant ſur la gauche, marcha à grand pas du côté où ſon guide le conduiſoit, eſpérant d'arriver à la porte ſans rencontrer aucun obſtacle de la part des ennemis. Il étoit aſſez proche de la Ville, lorſqu'il trouva un corps-de-garde de cinquante chevaux, qui, ſur l'allarme répandue par toute la campagne, s'étoit mis en bataille, pour lui barrer le chemin. Le Duc force de combattre, abbaiſſant la viſiere & encourageant les ſiens, les attaqua avec tant de vigueur, que du premier choc il enfonça & culbuta leur troupe, ſans avoir perdu un ſeul homme; puis ayant promptement caracolé, il reſſerra ſes rangs & continua ſon chemin à grand pas; mais à peine en eut-il fait deux cent de plus, qu'il tomba ſur un autre gros de ſix vingt chevaux, qu'il chargea avec la même valeur, & força de ſe retirer, après une courte réſiſtance. Cependant le gros de la Cavalerie Eſpagnole, qui l'avoit découvert, avoit marché promptement à lui, mais l'obſtacle du chemin creux & du terrain de la plaine, que la pluye de la nuit précédente avoit rendu gliſſant, l'empêcha d'avancer; & lorſque les premiers rangs arriverent, pour attaquer le Duc, il étoit déja à couvert ſous le canon de la place, qui tonnant de toutes parts ſur la plaine, empêcha que les François ne reçuſſent le moindre échec. Le Duc entra dans la Ville, où tout le monde le reçut avec la joye la plus vive. Il trouva qu'il n'avoit perdu qu'un page, & quelques bagages de peu de conſéquence, qui n'ayant pû le ſuivre tomberent entre les mains des Eſpagnols.

Le Duc de Rhetelois traverſe le camp ennemi.

Il entre dans la place.

L'entrée du Duc de Rhetelois força le Comte de Fuentes à reſſerrer de plus près la ville, pour empêcher que de nouveaux ſecours n'y pénétraſſent. Ce qui l'y engagea encore, ce fut le défaut d'argent pour payer & entretenir ſon armée. L'Archevêque de Cambrai & les Provinces voiſines s'étoient à la vérité obligés à lui fournir cinq cens mille florins, mais ils refuſoient de compter cette ſomme à moins que le ſiege n'avançât, & que le Comte n'eût pris poſte ſur la contreſcarpe. D'ailleurs ſon génie ardent, animé par ſes ſuccès paſſés, l'excitoit encore à entreprendre

Henri IV. 1595.

quelque chose au-dessus du nombre & des forces de son armée, comme s'il eut présagé qu'il réussiroit encore heureusement dans cette occasion, malgré une infinité d'obstacles. Comme la ville étoit d'une vaste enceinte, & que ses troupes ne suffisoient pas pour l'investir entiérement, il résolut d'enfermer par des forts & des redoutes toute la partie située vers la France en deçà de l'Escaut, qui passe au milieu de la ville, jugeant que ces fortifications pourroient suppléer au défaut des troupes qu'il n'avoit point en assez grand nombre pour occuper un terrain si vaste & si large qui embrasse l'espace de quelques lieues. Mais il parut en cette occasion comme en plusieurs autres, que les forts & les redoutes qui ne sont pas suffisamment garnis de troupes résolues de bien combattre, n'empêchent pas d'entrer dans une place ceux qui sont déterminés à passer, au risque d'essuyer quelques volées de canon. Néanmoins le Comte de Fuentes ayant fait venir quatre mille Pionniers des Provinces voisines, soixante & douze pieces de canon de différent calibre & un attirail prodigieux de machines de guerre & de munitions, plein de courage & d'espérance, il travailla à bloquer la ville de toutes parts, mais surtout du côté par où les François pouvoient la secourir. Il fit construire un fort en guise de plateforme au-dessus de la porte neuve & de celle du S. Sepulchre, vis-à-vis la partie de la ville qui regarde le midi. Il pouvoit contenir mille fantassins, & on l'appella le fort de Niergni du nom du Faubourg auquel il touchoit. Il en fit élever un aussi grand vis-à-vis, du côté où l'Escaut entre dans la ville à l'Occident, qu'on appella aussi d'un Faubourg voisin le fort de Premy. Entre ces deux forts étoient dix-sept redoutes garnies chacune de vingt-cinq fantassins, qui y montoient la garde. Ces deux forts & l'espace de l'un à l'autre étoient gardés par le Prince de Chimay & par les troupes nouvellement arrivées des Provinces voisines. Outre ces postes, au-dessous des portes de Cantimpré & des Selles, en tirant vers le Nord, on avoit construit un autre grand fort, qu'on nomma le fort de S. Ol, où commandoit le Comte de Bie avec un Régiment d'Allemands.

Depuis

Depuis la porte des Selles jusqu'à la citadelle en face du bastion Robert, poste qui s'étend du Septentrion à l'Orient, on résolut d'établir les batteries; pour cet effet on commença à ouvrir les tranchées de ce côté-là, & l'on en confia le soin à Augustin Messia. Le Comte de Fuentes avec toute la Cavalerie de l'armée & deux Regimens de Wallons avoit son quartier dans deux petits villages situés derriere ses lignes, & Ambroise Landriano, Lieutenant de la Cavalerie légere, se logea avec quatre cens chevaux & six cens fantassins sur le chemin qui conduit à Peronne, dressant continuellement des embuscades en divers lieux couverts de bois, pour attaquer & arrêter ceux qui se hazarderoient de vouloir se jetter dans la ville.

Tout étant disposé de la sorte, on commença à ouvrir la tranchée, l'Ingénieur Paciotto dirigeoit tous les travaux, & le Colonel La Berlotte les hâtoit par sa présence; c'étoient deux Officiers très-estimés, l'un pour son habileté dans le génie, & l'autre pour son expérience. Mais les travaux rencontrerent des obstacles incroyables. Dans les endroits les plus bas où l'Escaut passe & se déborde, on ne pouvoit creuser plus d'un pied sans renconter l'eau, & le terrain plus relevé étoit si rabotteux & si pierreux, qu'on ne pouvoit avancer qu'à grande peine & à force de temps: néanmoins les soldats endurcis au travail, encouragés par leurs dernieres victoires, & aspirant au pillage d'une ville si riche, travailloient avec une patience qu'on ne pouvoit assez louer. Tantôt de Rône & tantôt le Comte de Fuentes lui-même assistans à leurs travaux, en pressoient la perfection par leurs discours, leurs promesses & par des recompenses. Le premier de Septembre on fit déboucher deux tranchées très-larges sur le bord du fossé entre le bastion Robert & un ravelin construit au milieu de la courtine. Si les assiegés, soit par des sorties, soit par le feu de leur artillerie, eussent inquieté les travaux, ils n'auroient avancé qu'avec une extrême difficulté, & peut-être à la fin seroient-ils devenus inutiles: mais on voyoit bien que Balagni manquoit de courage ou d'expérience. En effet pendant dix jours que dura le travail des Espagnols, les Af-

Henri IV. 1595.

ſiegés demeurerent dans l'inaction, ſans le troubler en aucune maniere, le Duc de Rhetelois, qui, à cauſe de ſa jeuneſſe, s'en rapportoit à ce que régloient les autres Généraux, faiſoit envain des repréſentations, & ſe donnoit des mouvemens, il n'avoit ni le pouvoir, ni le crédit d'engager les autres à agir, & le jour même qu'on ouvrit la tranchée, on n'auroit fait aucun mouvement, ſi le Duc luimême pointant une coulevrine, ne l'eut tirée ſi heureuſement, que le boulet enfila la tranchée, & y tua du monde. Ses Gentilshommes encore plus que les autres, excités par ſon exemple, tirerent pluſieurs volées de canon qui cauſerent quelque perte aux ennemis.

De Vic ſe jette auſſi dans Cambrai.

De Vic, Officier accrédité & d'une expérience conſommée, arriva le lendemain fort à propos, après avoir évité heureuſement toutes les embuſcades de Landriano. Il parut le deux de Septembre au matin proche de Cambray, avec tout ſon monde à cheval, & comme les gardes du camp Eſpagnol étoient clair-ſemées, il paſſa entre les forts ſans être incommodé par leur artillerie qui tiroit de toutes parts, il pénétra, ſans perdre un ſeul homme, juſqu'auprès des murs de la ville & preſque ſur les bords du foſſé. Mais lorſqu'il croyoit avoir échappé à tous les dangers, il ſe vit tout à coup chargé en queue par un gros de Cavalerie Italienne, qui s'étoit avancée à toute bride pour le pourſuivre, ſous les ordres de Charles Viſcomti. Déja tout le reſte de la Cavalerie Eſpagnole étoit prête à fondre ſur lui : pour éviter un péril ſi preſſant, De Vic fit incontinent mettre pied à terre à tout ſon monde & abandonner les chevaux aux ennemis. Tandis qu'ils étoient occupés à s'en ſaiſir, il eut le temps de ſe jetter dans le foſſé avec la plûpart de ſes gens, & quoique les Eſpagnols s'avançaſſent juſques ſur le bord, ils ne pûrent ni lui nuire, ni l'empêcher d'entrer ſans perte dans la ville, après une longue eſcarmouche & pluſieurs volées de canon qu'on leur tira des remparts.

Belle défenſe des Aſſiegés.

Sa préſence ſembla rendre le cœur aux aſſiegés. Dès la nuit ſuivante, les ſoldats travaillerent à l'envi, & éléverent derriere la courtine deux plate-formes qui dominoient

les ennemis & un cavalier à la gorge du bastion Robert. Sur ces ouvrages on planta plusieurs pieces de canon qui formerent une contre-batterie si forte & si préjudiciable aux ennemis qu'elle démonta & creva leurs canons, brisa les affuts, renversa les gabions, & les Espagnols furent trois jours sans pouvoir exécuter rien de considérable contre la place. En même temps De Vic fit creuser deux souterrains à la favenr desquels on mina, & l'on fit sauter leur principale batterie, cinq de leurs canons y furent enterrés & les autres brisés ou démontés. Il ne cessa cependant de faire à propos quelques sorties, quoique le grand nombre de postes, qu'il falloit tenir garnis de troupes, ne permit pas que ces sorties fussent fréquentes, ni nombreuses. Malgré une si brave résistance, le Colonel La Berlotte sur qui rouloient principalement les travaux du siege, s'avança à la faveur des gabions plûtôt que des tranchées, mais en perdant du monde, & parvint enfin à ouvrir la contrescarpe, mais elle étoit si haute, qu'on avoit besoin d'échelles pour descendre dans le fossé; opération qui paroissoit très-dangereuse, parce que le flanc du Bastion Robert & une casemate pratiquée depuis peu dans le fossé, foudroyoient à découvert à droite & à gauche, ceux qui osoient y présenter des échelles. Il fallut donc dresser une batterie de cinq coulevrines pour opposer à celles du flanc du bastion, & l'on combattit avec chaleur quatre jours de suite, en jettant une quantité inombrable de feux d'artifice sur la casemate, pour s'en saisir; mais la valeur des Assiegés rendoit la prise de cette casematte très-difficile, & en flanc du Bastion, De Vic avoit si bien épaulé cinq canons, qu'il étoit impossible d'en empêcher le feu. Ainsi les Généraux Espagnols résolurent de transporter leur batterie plus bas vers la porte des Selles. Toute l'armée y travailla pendant deux jours avec beaucoup d'ardeur, & l'on établit une batterie de vingt-deux canons qui foudroyoient la courtine, & de côté six grosses coulevrines, qui ruinant en flanc les défenses du Bastion Robert, empêchoient les assiegés d'y demeurer & de s'y servir de leur artillerie, sans courir un extrême danger. Presqu'en même temps le

Henri IV. 1595.

Colonel La Berlotte poussa si avant deux nouvelles tranchées, qu'il pénétra à couvert jusqu'à la casemate, & força les assiegés de l'abandonner. Ainsi ce fossé demeurant libre, l'artillerie des Espagnols commença à tirer & leur armée se disposa à donner un assaut.

Le Comte de Fuentes apprenoit avec inquiétude que le Duc de Nevers qui étoit alors à Peronne, avoit rassemblé plus de quatre mille fantassins & sept à huit cens chevaux, avec lesquels il jugeoit qu'il se hazarderoit sans doute à secourir Cambrai, & à délivrer son fils qui s'y trouvoit enfermé. Pour l'en empêcher le Comte fit promptement rompre tous les chemins par des coupures, & construire à l'entrée de la plaine un nouveau fort, où il posta Gaston Spinola avec mille hommes de pied. Toute son armée étoit admirablement disposée, de maniere qu'au moindre signal, elle se trouvoit sous les armes. Le reste de la plaine étoit de toutes parts, couvert de forts & de bataillons, qui soutenus par des escadrons & protegés de front par des pieces de campagne, empêchoient de pénétrer dans la ville, sans courir un très grand risque, ou sans engager une action générale. Le Comte n'étoit pas moins embarassé par le défaut d'argent. Les Provinces voisines, plus empressées à promettre qu'à remplir leurs engagemens, n'avoient pû recueillir que la moitié des sommes qu'ils lui avoient promises, & dont il fallut destiner la plus grande partie aux troupes qui s'étoient mutinées à Liramont, afin de les appaiser & de les engager à venir renforcer l'armée. Les remises d'Espagne n'arrivoient qu'avec la lenteur ordinaire. Le Comte se trouvoit dans un extrême embarras, pour la subsistance de son armée, qui toute occupée, soit aux travaux du siege, soit à la garde des forts, ne pouvoit se répandre dans le païs, pour y vivre à discrétion, quoique la saison & les campagnes couvertes de fruits, fussent très favorables à la subsistance des hommes & des chevaux. A ces difficultés se joignit celle du siege, que la force de la place, le nombre & la valeur des troupes qui la défendoient, la prudence & l'activité de De Vic rendoient si difficile & si dangereux, que plusieurs conseilloient de le

lever, sans s'aheurter à une entreprise, qui ne réussiroit jamais, & sans attendre l'arrivée du Roi de France, qu'on savoit avoir pris la route de Picardie, après avoir soumis la Bourgogne. Des circonstances nouvelles & imprévûes dissiperent tous ces obstacles.

Le peuple mécontent du Gouvernement de Balagni, se révolte.

Les Habitans de Cambrai, accoûtumés à vivre sous la domination paisible des Archevêques de cette ville, souffroient impatiemment d'avoir pour Souverain le Maréchal de Balagni. Leur regret & leur mécontentement s'étoient encore accrus plus fortement, depuis que le Roi de France, séparant cette ville du Domaine immédiat de la Couronne, l'avoit donné en Fief au même Balagni. Sa femme étoit d'un caractere insoutenable; partageant avec lui la Souveraineté, non-seulement elle gouvernoit & tournoit à son gré l'esprit de son mari, mais par des extorsions, des rapines, des hauteurs ordinaires à son sexe & de mauvais traitemens, elle avoit poussé toute la ville à bout. C'est pourquoi lorsque l'armée Espagnole commença à roder aux environs, le peuple, sous prétexte de demander du secours au Roi, lui depêcha deux des principaux Bourgeois pour lui proposer, que s'il vouloit en ôter la Souveraineté à Balagni & la réunir à la Couronne de France, ils payeroient la garnison à leurs dépens, & la défendroient contre les attaques de l'armée Espagnole, sans qu'il en coûtât rien au Roi. Gabrielle d'Etrées qu'il aimoit éperduement, l'engagea à rejetter leur requête. Ils s'en retournerent (*a*) en publiant qu'il n'y avoit rien à at-

(*a*) Selon M. de Thou, ces Députés ne rentrerent point dans Cambray avant le commencement du siege, mais ils écrivirent à leurs Concitoyens, qu'ils n'avoient pû rien obtenir du Roi, & c'est ce qui détermina les partisans de l'Archevêque de Cambray à faire soulever le peuple en faveur des Espagnols. La révolte commença par deux cens hommes de Cavalerie à la solde de la Ville, mécontens de ce que Balagni les forçoit de recevoir pour paye cette monnoye de cuivre qu'il avoit introduite. *Voyez cet Historien, Liv.* XCIII. L'Auteur des Remarques sur Davila observe également que les Députés rentrerent si peu dans Cambrai, que dans la capitulation de la citadelle, il étoit stipulé expressement, que les Seigneurs Duc de Rhetelois, Buhi & De Vic s'obligeroient à ce que les Députés de Cambrai qui étoient en France, seroient renvoyés sûrement. *Remarques sur Davila, page* 246.

Henri IV. 1595.

tendre de la Cour. Ils acheverent d'indiſpoſer & d'aigrir les eſprits. Telle étoit leur mauvaiſe diſpoſition, lorſque commença le ſiege. L'argent vint à manquer abſolument, Balagni eut recours à l'expédient de faire fraper de la monoye de cuivre, ordonnant, par une déclaration, qu'elle eut cours dans le commerce, ſous promeſſe qu'on la retireroit, dès que les ennemis ſe ſeroient retirés; mais pluſieurs refuſans de la recevoir, tant parce qu'on ignoroit quel ſuccès auroit le ſiege, que parce que l'on comptoit peu ſur la parole de Balagni, lui & ſa femme exercerent pluſieurs violences pour faire exécuter leur Ordonnance. Le peuple aigri ſaiſit cette occaſion pour ſe ſoulever & prendre les armes. Ainſi voyant une brêche faite & toute la garniſon occupée en divers endroits à garder les remparts, il s'empara d'abord de la grande Place, gardée par deux cens Suiſſes, & enſuite de la porte du S. Sepulchre, où il n'y avoit qu'une foible garde, parce qu'elle étoit éloignée de l'attaque des Eſpagnols, auxquels ils envoyerent deux des principaux Bourgeois pour capituler en leur nom. Ces Députés étant arrivés au corps, commandé par le Prince d'Avellino, il les envoya au Comte de Fuentes, & l'aſſura lui-même que les Bourgeois s'étoient effectivement rendus maîtres de la porte du S. Sepulchre. Le Comte fit ceſſer la batterie, & traita avec les Députés.

De Vic ayant entendu le tumulte, ſe rendit à la place, & tâcha d'appaiſer par la douceur la ſédition & de calmer l'eſprit des Habitans, qu'il ne pouvoit réduire par la force, vû qu'ils étoient en trop grand nombre, trop animés & très-bien armés, & ce qui étoit encore plus important, maîtres de toutes les rues, & même d'une porte qu'ils pouvoient, quand il leur plairoit, ouvrir à l'armée Eſpagnole. Mais tous ſes diſcours n'opererent rien. Ainſi cédant à la néceſſité des circonſtances, il les exhorta à traiter prudemment avec les Eſpagnols, & à bien prendre leurs ſûretés, pour ne pas courir le riſque d'être ſaccagés, comme il arrive ordinairement à ceux qui négligent de ſe tenir ſur leurs gardes, tandis que l'on capitule. Il parloit de la ſorte au peuple, & lui donnoit ce conſeil, pour gagner

du temps, & pouvoir dans cet intervalle faire entrer ſes troupes dans la citadelle. Lorſque De Vic eut ceſſé de parler, la Maréchale de Balagni ſe préſenta au peuple harangua avec un courage au-deſſus de ſon ſexe; mais ſa préſence, loin d'appaiſer la ſédition, ne fit que l'accroître; & à peine la garniſon fut retirée dans la citadelle, que le peuple ouvrit la porte aux Eſpagnols. Les Députés revinrent en même temps avec les articles de la capitulation ſignés par le Comte de Fuentes. Ils portoient en ſubſtance que la ville ſeroit préſervée du pillage & obtiendroit amniſtie de tout le paſſé, qu'on conſerveroit aux Habitans leurs anciens priviléges, & qu'ils demeureroient ſous la domination de l'Archevêque, comme ils y étoient autrefois. Le peuple ayant accepté ces conditions, ſur le champ Gaſton Spinola & le Comte Jean Jacques Belgioioſo entrerent dans la ville à la tête de trois cens chevaux, ſuivis d'Auguſtin Meſſia avec de l'Infanterie Eſpagnole. Ces troupes logerent dans la ville, ſans cauſer de déſordre ni faire le moindre tort aux habitans. Le même ſoir l'Archevêque & le Comte de Fuentes y firent leur entrée aux acclamations du peuple charmé de ſe voir, après tant d'années, délivré du joug d'une domination tyrannique, & rentré ſous celle de ſes anciens maîtres.

Les François ſe retirent dans la citadelle.

Cependant les François s'étoient retirés dans la citadelle, réſolus de s'y défendre long-temps, mais ils s'apperçurent bientôt qu'ils s'étoient trompés. Ayant fait ouvrir les magaſins de grains & d'autres vivres, à peine s'y en trouva-t-il pour deux jours (*a*). La Maréchale de Balagni étoit cauſe de cette diſette. Auſſi imprudente qu'elle étoit avare, elle avoit fait vendre, ſans la participation de ſon mari, tout ce qui ſe trouvoit de vivres dans la citadelle. Ainſi le Comte de Fuentes ayant fait ſommer les aſſiegés de ſe rendre, avant qu'on eut dreſſé les

(*a*) Les Hiſtoriens Eſpagnols conviennent eux-mêmes, qu'il n'y en avoit au plus que pour huit jours, & les François y reſterent encore ſix jours depuis la ſommation du Comte de Fuentes, juſqu'à ce que la capitulation fut ſignée. *De Thou, Liv. CXIII.*

HENRI IV. 1595.

Ils ſont forcés de capituler, faute de munitions & de vivres.

Le Comte de Fuentes leur accorde des conditions honorables.

batteries, les François qui ſentoient qu'ils ne pouvoient tenir, capitulerent à certaines conditions qu'ils propoſerent, au grand étonnement de ceux qui ignoroient ce qui les y forçoit & du Comte de Fuentes lui-même. Il les leur accorda auſſi avantageuſes qu'ils les demandoient par conſidération, diſoit-il, pour la jeuneſſe du Duc de Rhethelois & pour la valeur & la réputation de De Vic, mais dans le fonds, pour ſe faciliter à lui-même la conquête de la citadelle. Ces conditions portoient que la citadelle ſeroit remiſe au Comte de Fuentes avec toute l'artillerie & les munitions de guerre, & que de ſon côté, il s'obligeroit de faire demanteler dans ſix jours le Château de Clery, pris depuis peu par ſes troupes, que le Duc de Rhetelois, le Maréchal de Balagni, De Vic & tous les autres Seigneurs, Officiers, Gentilshommes & ſoldats, de quelque Nation qu'ils fuſſent, ſortiroient en bon ordre, bale en bouche, mêche allumée, étendarts & drapeaux deployés, & qu'on leur rendroit même ceux qu'ils avoient laiſſé dans la ville, & que ſur toute leur route ils pourroient marcher tambours battans & trompettes ſonnantes; qu'on rendroit aux gens deguerre les armes, chevaux & bagages qu'ils avoient abandonnés dans la ville, & que s'il y manquoit quelque choſe, on leur en payeroit la valeur au prix reglé par de Rône & le Meſtre de Camp Meſſia d'une part, & de l'autre par Buhi & par de Vic; que la Maréchale de Balagni & toutes les autres Dames, les malades, bleſſés, Officiers & domeſtiques de ſa Cour, de quelque condition qu'ils fuſſent, pourroient auſſi ſortir librement; que les priſonniers ſeroient délivrés ſans rançon; que les dettes contractées par le Maréchal de Balagni, ſoit au ſujet de la nouvelle monnoye, ſoit pour toute autre cauſe, ſeroient cenſées acquitées, & qu'on ne pourroit pour ce ſujet, ni l'inquieter, ni arrêter ſes équipages: que tout ce que ce Maréchal, ſon épouſe, ſes fils, ſes Capitaines & Officiers, avoient fait par le paſſé, ſeroit mis en oubli, & qu'aucun d'eux, ne pourroit être pour cette cauſe recherché par le Roi d'Eſpagne, ni par la ville de Cambrai.

Cette capitulation fut ſignée le ſept d'Octobre & exécu-

tée le neuf. Tous ceux qui étoient dans la citadelle en sortirent de la maniere dont on étoit convenu, pour se rendre à Péronne. Mais la Maréchale de Balagni, au désespoir d'abandonner sa Souveraineté, & d'avoir par sa négligence causé la perte de la citadelle, tomba dangereusement malade de chagrin, & refusant de prendre ni remedes, ni aucune sorte de nourriture, elle mourut malheureusement avant que le moment, fixé pour le départ, fut arrivé.

Le Comte de Fuentes, après avoir si heureusement remporté tant de victoires signalées, qui lui faisoient une réputation des plus éclatanres, voyant son armée en désordre & épuisée par les fatigues qu'elle venoit d'essuyer, très-embarrassé d'ailleurs à la payer, faute d'argent, résolut de séparer ses troupes & de les mettre en quartier, d'autant plus que les pluyes ordinaires en Automne, approchoient, & qu'on attendoit en Picardie le Roi de France à la tête de son armée, qui venoit de soumettre la Bourgogne. Ainsi il mit dans la citadelle de Cambrai cinq cens fantassins Espagnols, sous les ordres d'Augustin Messia, & dans la ville une garnison de deux mille fantassins Allemands, & laissa à l'Archevêque la liberté de la gouverner, comme il faisoit autrefois, avant que le Duc d'Alençon s'en rendit maitre. Il cantonna son Infanterie dans les Provinces d'Artois, de Haynaut & de Flandres, & se retira à Bruxelles, dans le temps que le Roi de France, faisant toute la diligence possible, s'étoit déja rendu à Compiegne, très-chagrin des malheurs que ses troupes avoient essuyés. Non-seulement toute la Picardie étoit dans la tristesse & dans l'abbattement, mais même la consternation s'étoit répandue dans Paris, lorsqu'on avoit vû les Espagnols victorieux faire des courses dans une Province si voisine de la Capitale.

Tel étoit l'état de la guerre entre les François & les Espagnols sur la frontiere de Flandres, les troupes des derniers ne furent pas moins heureuses en Bretagne cette même année. Ils y servoient encore à la vérité sous le nom de la Ligue. Le Duc de Mercœur, quoiqu'il ne fut pas abso-

Henri IV. 1595.

lument d'accord avec les Espagnols, se servoit neanmoins de leur appui dans les choses qui concernoient leurs intérêts communs. Maître des principales places de la Province, & soûtenu par la plûpart de la Noblesse du païs, il arrêtoit tous les progrès du Maréchal d'Aumont & de S. Luc, qui commandoient pour le Roi. Il est vrai qu'ils ne s'occupoient qu'à des courses & de petits combats, où la fortune se déclaroit tantôt pour un parti, tantôt pour l'autre, mais pour l'ordinaire, elle penchoit toûjours en faveur du Duc, surtout depuis que le Maréchal d'Aumont, qui s'étoit aheurté au siege du fort château de Comper, eut été tué d'un coup d'arquebuse qu'il reçût au coude gauche, & qui lui fracassa les deux os du bras. S. Luc qui demeura seul chargé du commandement, étoit à la vérité un très-brave Officier, mais il ne pouvoit, ni par son crédit personnel, ni par la dignité de sa Charge, égaler la réputation avec laquelle le Maréchal soûtenoit les affaires du Roi sur le penchant de leur ruine. D'ailleurs le Roi ayant donné à Lavardin le bâton de Maréchal de France que S. Luc esperoit obtenir, ce mécontentement rallentit son activité dans les opérations militaires. Il fallut que le Roi le rappellât auprès de sa personne, & lui fit esperer de parvenir aux grades qui sembloient dûs à sa bravoure. Tous ces contretemps empêchoient qu'on ne fit la guerre avec succès dans ces quartiers.

Mais si les affaires des Ligueurs sembloient prendre un tour favorable en Bretagne, les malheurs qu'ils éprouvoient en Dauphiné, les avoient réduits aux dernieres extrêmités. Le Duc de Nemours étoit maître dans cette Province, de la ville de Vienne, où il s'étoit retiré après la perte de Lyon. Il avoit très-bien fortifié cette place & le château du Pipet qui n'en est pas éloigné, & avec sa Cavalerie Françoise & son Infanterie Italienne, il infestoit sans cesse le Lyonnois, rompant les chemins, empêchant le commerce des Négocians de Lyon avec les Provinces voisines. Il avoit par son audace & son activité, jetté une si grande consternation parmi les Habitans de Lyon, que dès le commencement de l'année, ils avoient demandé au Roi un secours

suffisant, pour les délivrer des extrêmités auxquelles ils se trouvoient réduits. Le Roi occupé en Bourgogne, chargea le Duc de Montmorenci, qu'il venoit de nommer Connétable, de quitter le Languedoc, pour marcher au secours de Lyon contre le Duc de Nemours. Le Connétable s'y préparoit. Le Duc ne se sentant point en état de tenir seul contre lui, résolut de demander du secours au Duc de Savoye & au Connétable de Castille, & de passer en personne à Turin & à Milan pour l'obtenir plus aisément. Il chargea Disémieux, Colonel d'Infanterie & son intime confident du commandement de ses troupes & du Gouvernement de Vienne. Mais le Connétable de Montmorency étant venu plus promptement que le Duc n'avoit imaginé, joignit ses troupes à celles du Colonel Alfonse Corse, & pressa si vivement celles du Duc de Nemours, que Disémieux, soit pour suivre le vent de la fortune, comme il arrive à la plûpart des hommes, soit qu'il jugeât ses forces incapables de tenir tête aux Royalistes, convint en secret de rendre Vienne au Connétable, pourvû qu'on en laissât sortir saines & sauves les troupes du Duc, & qu'on leur permit de se retirer en Savoye. Et afin que son dessein réussit plus aisément & sans opposition de la part des Capitaines de la garnison ou des Magistrats de la ville, il livra secrétement le château de Pipet au Colonel Alfonse Corse. Ensuite ayant fait approcher tout à coup le Connétable d'une des portes de Vienne, gardées par des gens affidés, il notifia en même temps aux Officiers de ses troupes, que l'ennemi étoit à leurs portes, qu'il leur avoit rendu le Château de Pipet, & étoit convenu de leur remettre la ville, à condition, qu'ils permettroient à la garnison de sortir vies & bagues sauves. Les Officiers frappés & consternés d'un coup si imprévû, & voyant qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, puisqu'on avoit déja livré la porte au Connétable, ne balancerent point à accepter son sauf-conduit, & se retirerent sur les frontieres de Savoye, sans être inquiétés. Toutes les autres villes suivirent l'exemple de Vienne. Le Duc de Nemours, à son retour d'Italie, ne trouvant pas dans cette Province un poste sûr, où il pût s'arrêter,

Henri IV. 1595.

Mort du Duc de Nemours.

se retira à Anneci, ville de son appanage. Accablé de désespoir, il y tomba dangéreusement malade, & mourut pendant l'Automne de cette année. Toute la Province de Dauphiné étant ainsi soumise au Roi, la guerre demeura seulement allumée en Piémont, où Lesdiguiere l'avoit portée, après avoir passé les Alpes. Les succès en furent balancés, il s'y livra souvent des combats très-vifs, que la situation des lieux ne faisoit que rendre plus difficiles & plus sanglans. Néanmoins les choses tournoient mal pour le Duc de Savoye, dont le pays étoit le théatre de la guerre.

Les affaires de la Ligue n'alloient pas mieux en Gascogne & en Languedoc. Le Duc de Joyeuse, qui, après la mort de son frere, avoit quitté l'Ordre des Capucins, & pris les armes, pour commander les Ligueurs dans cette Province, faisoit à la vérité tous ses efforts, pour tenir la Noblesse réunie, sous prétexte d'attendre le parti que prendroit la Cour de Rome. Mais la plûpart, las de la guerre & abbatus par tant de disgraces de leur parti, se soumettoient de jour en jour au Roi. Le Parlement de Toulouse s'étoit tellement divisé, qu'une partie des Magistrats qui s'étoit hautement déclarée pour le Roi, sortit de cette ville; & se retira à Castel-Sarazin. Le Duc de Vantadour, Lieutenant du Connétable au Gouvernement de Languedoc, & le Maréchal de Matignon, Gouverneur de Guyenne, les y soûtinrent, & la guerre s'alluma vivement. Déja la fortune & l'inclination des peuples se déclarant en faveur du parti du Roi, la ville de Rhodés fut la premiere à l'embrasser avec plusieurs Châteaux & petites villes du Rouergue. Narbonne & Carcassonne qui étoient les principales places de la Ligue de ce côté-là, se révolterent aussi en faveur de ce Prince. Le Duc de Joyeuse se trouva comme bloqué dans l'enceinte de Toulouse, & ne se soûtenoit plus que par l'espérance prochaine d'un accommodement général, pour tous les Ligueurs, que le Président Jeannin négocioit avec chaleur.

Accommodement du Duc de Mayenne.

Le Duc de Mayenne, pour cet effet, s'étoit retiré à Châlons, jusqu'à ce qu'on eût publié l'absolution du Roi, qu'il avoit voulu attendre, à quelque prix que ce fut, &

malgré le préjudice extrême qu'elle apporta à ses affaires, pour montrer qu'il n'avoit eû uniquement en vûe que la défense de la Religion, & qu'aucun désastre n'avoit été capable de le détacher de la soumission dûe au Souverain Pontife. Libre désormais de cet obstacle, il avoit fait entamer un traité d'accommodement, ou, en qualité de Chef de parti, il menageoit les intérêts de tous ceux qui voudroient y entrer. Deux difficultés très-importantes & très-difficiles à surmonter en empêchoient la conclusion. L'une étoit les dettes immenses que le Duc de Mayenne avoit contractées, non-seulement en divers endroits du Royaume & avec plusieurs Banquiers François, mais encore chez l'Etranger, pour la levée des troupes Suisses, Allemandes & Lorraines. Le Duc prétendoit que le Roi les acquitât, & l'épuisement des Finances de ce Prince ne permettoit pas de trouver, à cet égard, le moindre arrangement, le Duc refusant d'engager ses biens pour ce payement, & les Créanciers de leur côté se prétendant Créanciers de la Couronne, & voulant recevoir comptant tout ce qui leur étoit dû. La seconde difficulté rouloit sur le souvenir de la mort du feu Roi. Dans tous les autres accommodemens ou traités conclus en faveur des Ligueurs, qui s'étoient soumis au Roi regnant, il y avoit toujours eû abolition & pardon de tous les excès passés, à la réserve de l'assassinat de Henri III, qu'on en avoit toujours excepté en termes exprès. Le Duc de Mayenne désiroit qu'on trouvât quelque expédient, qui montrât d'un côté qu'il n'étoit point l'auteur de ce crime, & qui d'un autre côté, l'exemptât des recherches, que l'on pourroit faire par la suite à cet égard, de peur que, sous ce prétexte, on ne prit un jour occasion de se venger de toutes les peines qu'il avoit causées au Roi. Ce nœud étoit très-difficile à demêler. Le Roi ne pouvoit se résoudre à mettre en oubli un forfait si horrible & une exemple aussi pernicieux que d'attenter à la personne des Rois. Le Parlement ne l'auroit pas souffert, & la Reine Douairiere qui en avoit plusieurs fois demandé justice, s'y feroit très-certainement opposée.

Ces deux obstacles empêcherent que l'accomodement ne

se conclut en Bourgogne, & le Roi obligé de passer promptement en Picardie, emmena avec lui le Président Jeannin, pour continuer la négociation. L'on ne put encore rien conclure dans l'embarras du voyage, & encore moins en arrivant à Paris. L'état de la guerre contre les Espagnols étoit si dangereux, que le Roi & les Ministres n'avoient pas trop de toutes leurs forces & de leur présence d'esprit pour y pourvoir. Le Président fut donc obligé de suivre l'armée en Picardie, où le Roi marchoit à dessein de secourir Cambray. Mais la prompte victoire des Espagnols l'en ayant empêché, il vint à Folembray, Maison Royale, bâtie par François Premier, pour y prendre le divertissement de la chasse, & y fit venir tout son Conseil, afin de discuter mûrement, & de régler tout ce qui concernoit l'accommodement du Duc de Mayenne. Après plusieurs conférences & contestations, où il s'élévoit toujours de nouveaux obstacles & de nouvelles difficultés, on jugea que le moyen le plus court étoit de faire apporter toutes les procédures & les informations, faites jusqu'alors par le Parlement sur l'assassinat du feu Roi, & de mander en même temps quelques Présidens & Conseillers de cette Compagnie, pour voir jusqu'à quel dégré d'évidence on avoit porté ces recherches, & délibérer ensuite sur les voies qu'on suivroit, pour terminer cette affaire. Lorsqu'on eut examiné les procédures & mis la chose en délibération, on trouva à la vérité quelques indices contre certaines personnes, mais on ne les jugea point assez forts, pour leur faire leur procès. Quoique la Reine Douairiere en qualité de Demanderesse, n'eut point encore ajoûté tous les détails possibles à sa plainte, & que le Parlement n'eut pas entiérement tout approfondi dans la discussion & l'information de ce crime, il parut néanmoins qu'il n'y avoit point alors de preuves certaines que le Duc de Mayenne, ni aucun de ses partisans fut coupable de cet attentat. On en prit donc occasion de trouver un tempérament propre à mettre son honneur à couvert, & à le délivrer en même temps du danger des recherches à l'avenir.

Le Roi marche au secours de Cambrai & ne peut arriver à temps.

En conséquence, après des conférences tenues pen-

dant plusieurs jours entre le Chancelier, le Premier Président de Harlay, Villeroi, le Comte de Schomberg & le Président Jeannin, on convint enfin, que dans la Déclaration que le Roi rendroit à ce sujet, & qu'on feroit enregistrer & publier au Parlement, on inséreroit une clause qui contiendroit en substance: que le Roi ayant fait examiner en sa présence & devant les Princes du Sang & Officiers de la Couronne assistans à son Conseil, le procès commencé sur la mort du feu Roi, il ne s'étoit trouvé aucun indice contre le Duc de Mayenne, ni contre aucun Prince ou aucune Princesse de sa Maison, & que pour plus grande assurance, ayant voulu savoir de leur propre bouche ce qu'ils alléguoient à cet égard pour leur justification, ils lui avoient juré qu'ils n'avoient eu aucune part à ce crime, & en avoient ignoré le complot; que s'ils l'eussent sû, ils en auroient empêché l'exécution; qu'ainsi il déclaroit le Duc de Mayenne & les autres Princes & Princesses de son parti innocens de ce crime, & défendoit à ses Procureurs Généraux de faire jamais contre eux la moindre poursuite ou procédure à ce sujet, & de même à ses Cours de Parlement & tous autres Juges ou Officiers d'informer, ou de procéder contre eux.

On surmonta aussi l'obstacle que causoit le payement des dettes. Le Roi promit secrétement de faire compter au Duc de Mayenne quatre cent vingt mille écus pour acquiter les dettes contractées avec les particuliers, & quant à celles qu'il avoit faites pour lever des troupes, le Roi l'en déchargea aussi, en s'en chargeant lui-même & les déclarant dettes de la Couronne, & défendant d'inquiéter jamais le Duc dans ses biens pour ce sujet. On convint également, mais après bien des débats, qu'on feroit la paix avec le Duc de Mayenne, comme Chef de son parti, ce que le Roi refusoit, à cause du grand nombre de personnes qui avoient traité à part, & surtout à cause de Paris & des principales villes; mais le Duc de Mayenne, pour son honneur & celui de son accommodement, ne vouloit pas se relâcher sur ce point. Le Roi lui accorda trois places de sureté: savoir, Châlons, Soissons & Seure, dont il ref-

Henri IV. 1595.

teroit en possession pendant six ans, au bout desquels il les remettroit au Roi. Il confirma toutes les nominations que le Duc avoit faites aux Charges, places ou bénéfices qui avoient vacqué par mort, durant qu'il étoit à la tête des affaires, pourvû que les possesseurs en prissent de nouvelles provisions en Chancellerie. Il ordonna que tout le passé seroit mis en oubli, comme les Intelligences avec les Princes Etrangers, les levées de deniers, l'exaction des tailles, la création d'impôts, les levées de troupes, les démolitions ou constructions des villes & des forteresses, les actes d'hostilités, meurtres & entr'autres celui du Marquis de Magnelais tué à La Fere par Magni, Lieutenant des Gardes du Duc de Mayenne, & enfin tout ce qui s'étoit fait pour cause de la présente guerre, déclarant en termes honorables, qu'il étoit assuré que le Duc ne l'avoit entreprise & continuée, que par le motif & pour la défense de la Religion. Il lui accorda le Gouvernement de l'Isle de France & la (*a*) Surintendance des Finances, & à son fils le Gouvernement de Châlons en particulier & indépendant du Gouvernement de Bourgogne. Il fit comprendre dans l'accommodement tous ceux qui rentrerent en même temps sous son obéissance, & particulierement le Duc de Joyeuse, le Marquis de Villars, & Montpesat, Beaufils du Duc de Mayenne, L'Estrange, Gouverneur du Pui, S. Offange, Gouverneur de Rochefort, Duplessis, Gouverneur de Craon, & La Severie, Gouverneur de la Ganache. Il suspendit l'exécution des Arrêts rendus contre les Ducs de Mercœur & d'Aumale, jusqu'à ce qu'on sût s'ils vouloient être compris dans l'accommodement, leur accordant à chacun, outre l'oubli du passé & la pleine jouissance de leurs biens, Charges & dignités, le terme de six semaines, pour entrer dans l'accommodement & accéder à la paix.

(*a*) Le Duc de Mayenne n'exerça jamais un pareil emploi, qui vacqua d'abord sur la fin de 1594, par la mort de d'O, à la place duquel on établit un Conseil de Finances, dont le Duc de Nevers fut nommé Chef, ensuite Sancy fut Sur-Intendant. Mais la liberté qu'il se donnoit de parler & même de dissuader au Roi son mariage avec Gabrielle d'Etrées, causa sa disgrace, & il fut remplacé en 1598, par M. de Sully. *Remarques sur Davila, page 239.*

Ce

Henri IV. 1595.

Ce fut à ces conditions principales, sans parler de beaucoup d'autres moins importantes, que l'on conclut l'accommodement avec le Duc de Mayenne. Mais on eût assez de peine à en faire recevoir la Déclaration au Parlement de Paris. En vain le Roi défendit de sa propre bouche aux Agens de la Reine Douairiere de s'opposer à la publication de son Edit, il rencontra un obstacle aussi puissant. Diane de Valois, Duchesse d'Angoulême, & Sœur naturelle du feu Roi, vint en personne au Parlement présenter une Requête de sa propre main, par laquelle en mettant oposition à l'enregistrement de la Déclaration, elle demandoit, que l'on procédât aux informations concernant l'assassinat de Henri III. Le Parlement composé pour la plûpart de vieux Magistrats, ou créés par ce Prince, ou que la Ligue avoit indignement outragés, fut très-embarrassé par cette démarche, & l'on ne pût obtenir d'eux qu'ils enregistrassent l'Edit. Néanmoins le Roi addressa au Parlement des lettres très-vives pour le reprimander, & déclara que, puisqu'il étoit de l'intérêt & du repos public que son Edit fut enregistré, il vouloit, & ordonnoit qu'on l'enregistrât. Les Magistrats du Parlement ne céderent point encore à ses ordres, ils arrêterent seulement qu'on publieroit la Déclaration du Roi à deux conditions : l'une, que par cet Edit on n'entendoit préjudicier en rien aux droits des créanciers du Duc de Mayenne ; l'autre, que ce même Duc seroit obligé de comparoître devant le Parlement, & d'y affirmer qu'il n'avoit eu aucune part à l'assassinat du Roi, & en même temps de détester ce forfait, & de promettre de ne jamais sauver, protéger ou favoriser quiconque par la suite seroit recherché à ce sujet. Cette opposition irrita le Roi, qui leur répondit (*a*) très-sérieusement & en colere, qu'ils ne lui donnassent pas la peine d'abandonner le soin de la guerre, pour venir en personne au Parlement, qu'il étoit Sou-

(*a*) Par une lettre écrite du camp de Traversy en Picardie, en date du 6 Avril. L'Edit fut enregistré purement & simplement au Parlement trois jours après, à la Chambre des Comptes le 7 de Mai, & le 29 du même mois à la Cour des Aides. *De Thou, Liv. CXV.*

HENRI IV.
1595.

verain, & qu'il vouloit être obéi. Cette réponse ne leur suffit point encore, & ils résolurent seulement d'enrégistrer la Déclaration, mais avec des reserves, qui exprimeroient que c'étoit par force & par des ordres exprès du Roi. Ce qui ne contentant ni ce Prince, ni le Duc de Mayenne, il fallut que le Chancelier vint à Paris, où après une longue & vive harangue, pour montrer au Parlement qu'il y alloit de l'intérêt de la paix générale du Royaume, il fit enregistrer la Déclaration du Roi, sans aucune clause ou restriction. L'exemple du Duc de Mayenne fut suivi, non-seulement par tous ceux qui étoient compris nommément dans son Traité, mais encore séparement par le Marquis de S. Sorlin, la ville & le Parlement de Toulouse, & par tous les autres partisans de la Ligue, excepté par le Duc d'Aumale, qui s'étant accommodé avec les Espagnols, & aigri par l'Arrêt (*a*) que le Parlement avoit rendu contre lui la même année, & où il étoit déclaré rebelle, refusa constamment de se soûmettre au Roi. Le Duc de Mercœur entretenoit à la vérité une négociation pour faire son accommodement par l'entremise de la Reine Douairiere sa Sœur. Néanmoins se flattant encore de l'espérance de re-

(*a*) Cet Arrêt fut rendu à la Requête du Procureur Général peu de temps après la prise de Ham. Le Duc d'Aumale y étoit déclaré coupable du crime de Leze-Majesté au premier chef, rebelle, traitre à la patrie, perturbateur & ennemi de la tranquillité & de la sûreté publique, un des Principaux Chefs & auteurs de la conjuration formée contre le Roi & contre le Royaume. Il fut condamné à mort, & l'on ordonna par l'Arrêt, qu'il seroit traîné sur une claye jusqu'à la place de Gréve, que là, il seroit tiré à quatre chevaux, que ses membres seroient attachés aux quatre principales portes de Paris & sa tête mise au bout d'une pique & placée au haut de la rte S. Denis. Que ce jugement seroi po xécuté en sa personne s'il pouvoit être arrêté, qu'autrement il le seroit en effigie. Il portoit encore radiation de ses armes, confiscation de ses biens, infamie pour ses Descendans, démolition de ses maisons, & ajoûtoit que sur les ruines du Château d'Anet, principal domicile du Duc, seroit élévée une colomne, où l'Arrêt seroit gravé. Les premieres dispositions de cet Arrêt furent exécutées le 6 Juillet 1595 sur une effigie du Duc d'Aumale, que l'on promena dans les rues de Paris, quoique le Prince de Conty qui commandoit les armes, eut obtenu d'Achille de Harlay, Premier President, qu'on suspendroit l'exécution de l'Arrêt, jusqu'à ce que le Roi, qui étoit alors en Franche-Comté, en fut informé. *Voyez M. de Thou, Livre CXII.*

tenir pour lui le Duché de Bretagne avec le ſecours des Eſpagnols, il faiſoit traîner l'affaire en longueur, & remettoit à un autre temps la concluſion de ſon Traité.

Le Roi délibere ſur les entrepriſes qu'on peut former.

Mais tandis qu'on traitoit & diſcutoit dans le Conſeil les conditions de ces divers accommodemens, le Roi très-chagrin des pertes paſſées, & brûlant de réparer les échecs qu'il avoit reçus en partie par ſa faute, comme il le croyoit, tant pour avoir demeuré trop long-temps à Lyon, que pour avoir mécontenté les Habitans de Cambrai, en rejettant leur Requête, rouloit dans ſon eſprit divers projets, & tenoit ſans ceſſe conſeil avec ſes Généraux, pour déterminer à quelle entrepriſe il devoit s'attacher. Le Duc de Nevers avoit déja eu deſſein d'attaquer une des places du Comté d'Artois, appartenantes au Roi d'Eſpagne, pour cauſer aux païs de la domination de ce Prince, un dommage égal à celui qu'il avoit fait aux terres du Roi de France. D'ailleurs il s'imaginoit qu'une longue paix avoit énervé le courage des peuples de cette Province & rendu inutiles une partie des préparatifs faits anciennement pour la défenſe de leurs places. Il avoit, en conſéquence, engagé le Roi à renforcer ſon armée, le plus qu'il pourroit, & à attaquer enſuite bruſquement ou Arras, ou quelqu'autre ville conſidérable aux environs, jugeant que le Comte de Fuentes aſſez occupé par les fréquentes mutineries de ſes troupes, compoſées de diverſes Nations, & manquant d'ailleurs d'argent, auroit bien de la peine à raſſembler ſon armée, pour ſécourir à temps la place aſſiegée. Mais le Duc étant mort à Neſle, après une fâcheuſe maladie, ce projet que la réputation de ſon auteur eut fait prévaloir, demeura ſans exécution. Les autres Généraux trouvoient trop de danger à former un ſiege dans le cœur du païs ennemi, où toutes les villes étoient fortes & peuplées, tandis qu'on étoit ſi embaraſſé chez ſoi par la perte de tant de places, & que les garniſons Eſpagnoles, en courant de toutes parts, tenoient en allarmes, & déſoloient tout le païs.

Il eſt vrai qu'on n'étoit guéres plus d'accord ſur le ſiege de quelqu'une des places priſes par les Eſpagnols, que ſur

Henri IV. 1595.

la résolution de porter la guerre dans leur païs. Quelques-uns prétendoient que dans la premiere chaleur il falloit assiéger Cambrai même, avant que les Espagnols eussent réparé les brêches faites durant le siege, & s'y fussent entiérement établis. Mais l'armée du Roi étoit trop peu nombreuse, pour assiéger une place d'une si vaste enceinte & pourvûe d'une grosse garnison, ce qui suffisoit pour faire abandonner ce dessein. D'autres conseilloient d'aller à Dourlens, afin de suivre la même voie que les Espagnols avoient prise, pour resserrer Cambrai. Mais la force de la place & la vigilance avec laquelle la gardoit Hernando Tellés Portocarrero, qui en étoit Gouverneur, firent rejetter cet avis. On s'en tint à celui du Maréchal de Biron & de S. Luc qui avoit joint l'armée pour y exercer la Charge de Grand-Maître de l'Artillerie, vacante par la démission de la Guiche, à qui le Roi venoit d'accorder le Gouvernement de Lyon. Ces deux Généraux conseillerent le siege de La Fere, place extrêmement importante, mais tellement enfermée par un marais qui l'environne, qu'on ne peut en approcher que par deux chaussées Ils représentoient qu'en fermant chacune de ces avenues par un fort, on pouvoit assiéger & resserrer cette ville avec un petit nombre de troupes, & que les ennemis ne pouvant y jetter des vivres, on la prendroit aisément, plutôt par un simple blocus & par famine, que par un siege en forme. Le Roi résolu de s'en tenir à ce projet, rassembla les troupes qui étoient répandues dans la Province, & à la tête de cinq mille hommes de pied & de douze cens chevaux, il s'approcha de La Fere le huit de Novembre. Il s'empara d'abord des avenues & des deux chaussées du marais, & employa les païsans des environs à élever en peu de jours deux forts, dans chacun desquels il posta mille fantassins, avec un nombre de canons convenables, & ferma ainsi absolument tous les passages qui conduisoient à la ville. Le reste de l'Infanterie, à cause de la mauvaise saison, se cantonna dans un gros village sur le bord du marais, & la Cavalerie pour être prête à s'opposer au secours, prit poste dans les hameaux, qui sont au Nord, & qui regardent la

Il se détermine pour le siege de La Fere.

Flandres. Dom Alvar Ozorio, vieux Officier fort expérimenté, commandoit dans La Fere, le Vice-Sénéchal de Montelimar à qui le Duc de Mayenne avoit confié cette place, l'ayant peu à peu cédée aux Espagnols, en se réservant seulement le titre de Comte de La Fere & les revenus de la ville, avec d'autres récompenses que d'abord l'Archiduc Ernest & ensuite le Comte de Fuentes lui avoient accordées avec profusion. La ville étoit abondamment pourvûe de munitions de guerre, déposées en ce lieu par toutes les armées Espagnoles, qui dans ces derniers temps étoient entrées en France. La garnison composée d'Espagnols, d'Italiens & d'Allemands étoit suffisante, & même plus forte qu'il ne falloit pour la défendre; mais ce grand nombre de troupes augmentoit la disette des vivres, qui étoient en petite quantité dans la place. La promptitude du Roi à former le siege ne leur avoit pas permis d'en rassembler, & sitôt que les forts furent achevés & les passages fermés des deux côtés, les assiegés commencerent dès les premiers jours à se sentir vivement de la disette.

Le Cardinal Albert d'Autriche arrive pour gouverner les Pais-Bas.

Vers ce tems-là, le Cardinal Albert d'Autriche, nommé par le Roi Catholique Gouverneur des Provinces de Flandres, étoit arrivé à Bruxelles. Le Comte de Fuentes lui remit le Gouvernement & l'armée, & l'Archiduc pensa aux moyens de soûtenir ce degré de gloire & de prosperité, où son prédécesseur s'étoit élévé dans l'espace de quelques mois par ses exploits & ses victoires. Informé de la disette des vivres dans La Fere, par les lettres réiterées de Dom Alvar dès les premiers jours du siege, il résolut avant toute autre chose, de prendre des mesures pour sécourir cette place. Il étoit néanmoins difficile d'exécuter cette derniere résolution. L'armée épuisée des fatigues de la derniere campagne, étoit éparse dans les garnisons. Le défaut de paye y avoit causé plusieurs séditions. La Cavalerie Italienne s'étoit mutinée de nouveau, & emparée de Liramont, le régiment Sicilien de Gaston Spinola en avoit fait de même. D'un autre côté, deux régimens Espagnols s'étoient également révoltés & logés à discrétion dans des

Henri IV. 1595.

postes avantageux, & les Wallons, sans se mutiner ouvertement, refusoient de sortir de leurs quartiers, à moins qu'on ne leur payât tout ce qui leur étoit dû. Il falloit du temps avant que les Banquiers fournissent les fonds que le Cardinal avoit à tirer sur eux, & qu'avec cet argent on payât les troupes, & l'on y rétablit la discipline. Ainsi il n'étoit pas possible de former un corps d'armée, pour sécourir La Fere, ni pour toute autre entreprise. Outre cela les pluyes & d'autres inconvéniens rendoient la saison si fâcheuse, qu'il étoit presque impossible de penser à faire marcher avant le Printemps, les troupes, l'artillerie & les autres attirails de guerre. D'ailleurs il ne falloit pas même songer à entrer sur le païs ennemi, ou pour mieux dire dans le centre d'une Province ennemie, dans un temps, où non-seulement la campagne ne fournissoit rien pour la subsistance des hommes & des chevaux, mais où les récoltes passées étoient entiérement consumées par la guerre qui avoit déja ruiné le païs. Il eut été trop difficile de faire subsister l'armée, & de ne pas l'exposer à une défaite, vû l'activité du Roi de France. Ces obstacles grossissoient encore aux yeux du Cardinal, qui n'étoit point accoûtumé aux hazards de la guerre. Ainsi après avoir balancé longtemps, on arrêta dans son conseil, que Nicolas Basti passeroit en Picardie, avec une partie de la Cavalerie Légére, pour tenter de jetter dans La Fere quelques vivres, au moyen desquels les assiegés pussent tenir, jusqu'à ce qu'une saison plus favorable & l'état des affaires de Flandres permissent à l'Archiduc de les sécourir avec toutes ses forces.

Ce fut dans ces délibérations que se termina l'année 1595, laissant pour le cours de l'année suivante matiere à une guerre vivement allumée & à de sanglans combats.

Henri IV. 1596.

Réduction de Marseille.

Le commencement de l'année 1596 fut signalé par le recouvrement de Marseille, port très-important, situé en Provence sur les côtes de la Mediterannée. Les Habitans de cette ville, opulente par son commerce & très-peuplée, jouissent de plusieurs priviléges & exemptions, qu'ils ont obtenus dans le temps qu'ils étoient soumis aux Com-

tes de Provence, & qui leur ont été amplement confirmés, depuis qu'ils ont passé sous la domination de la Couronne de France. Un des principaux de ces priviléges est que les Habitans élisent entr'eux un Consul, qui avec un Lieutenant qu'il se choisit lui-même, gouverne les affaires de la ville, a en sa disposition les clefs des portes, & est chargé de la défense, tant de la ville, que du port. Les Marseillois ont toûjours conservé avec la vivacité naturelle à leur caractere & au climat, cette prérogative qui a quelque apparence de liberté, plutôt que d'une entiere sujettion, en n'admettant aucune garnison, & se gouvernant de la maniere la plus convenable à des Négocians & à des Marins, deux sortes de gens dont la ville est presque toute composée. Au commencement des troubles de la Ligue, Marseille en embrassa le parti, par l'autorité de De Vins qui avoit gagné le Consul & le Lieutenant. Elle fut à la vérité la premiere à ouvrir ses portes au Duc de Savoye, à l'instigation de la Comtesse de Saulx. Mais peu de temps après, elle les lui avoit fermées, dans la crainte de perdre sa liberté, & quoique pour sa sûreté, elle eut souvent appellé à son secours le Comte de Carses & le Marquis de Villars, elle se gouverna néanmoins toujours elle-même, & demeura affranchie de toute domination Etrangere. Il est vrai que, dès le commencement de la guerre, elle avoit élu pour Consul, Charles Cazaux, qui s'étoit donné pour Lieutenant Louis d'Aix. Ces deux hommes d'un génie pénétrant & d'un caractere audacieux & féroce, vécurent en si bonne intelligence, & acquirent tant de crédit auprès du peuple, que conservant leurs Charges durant plusieurs années, sans se laisser nommer de Successeurs, ils s'étoient pour ainsi dire rendus maîtres de la ville, où ils dominoient à leur gré. Mais la décadence des affaires de la Ligue obligeant chacun de pourvoir à ses intérêts, Cazaux & Louis d'Aix, qui se sentoient enviés & haïs de la plûpart des Habitans, & qui craignoient d'être punis d'une infinité de crimes qu'ils avoient commis, pour se maintenir dans le Gouvernement, songerent à s'attacher aux Espagnols, & entretinrent des intelligences à la

HENRI IV. 1596.

Cour d'Espagne, pour livrer Marseille au Roi Catholique. Cette place étoit très-importante & fort à la bienséance de ses Etats, par sa grandeur, sa force, sa richesse & sa situation. Philippe II. ordonna donc à Charles Doria de passer de Gênes dans le port de Marseille avec dix galeres bien armées, sous prétexte d'aller de là en Espagne, & d'y soûtenir la puissance & les entreprises du Consul & de son Lieutenant, afin qu'appuyés de ses forces, ils pussent plus aisément engager par addresse le peuple à se soumettre à la domination Espagnole. Doria exécuta promptement ces ordres, & prit si bien ses mesures, que le Roi d'Espagne étoit sur le point de venir à bout de son projet, d'autant plus qu'on coloroit cette entreprise du prétexte de différens droits, que l'on attribuoit à l'Infante sur le Comté de Provence en particulier, sans préjudice de ceux qu'elle avoit, disoit-on, sur la Couronne de France.

Le Roi de France conçut de l'ombrage des grandes levées que l'on faisoit en Espagne & en Italie. Il craignit que l'usurpation de Marseille ne fut le but de l'armée navale qu'on équipoit par ordre du Roi d'Espagne, & que ce ne fut pour le même sujet que le Comte de Fuentes & le Duc de Pastrana (*a*) qui avoient quitté la Flandres, s'arrêtoient à Gênes. Fort inquiet, & ne pouvant se porter en Provence, il chargeât d'Ossat d'en faire des plaintes au Pape, & de lui remontrer que si l'on ne paroit ce coup, il seroit absolument forcé d'appeller à son secours la flotte des Turcs dans la Méditerannée. D'Ossat s'acquita ponctuellement de la commission. Le Pape frappé & pâlissant soit d'effroi, soit de colere, lui répondit aussi vivement de son côté. Mais l'Ambassadeur ayant ajoûté que si Marseille & les autres villes de Provence tomboient entre les mains

(*a*) Ce Duc qui commandoit en Flandres la Cavalerie Espagnole sous le Comte de Fuentes, tomba malade en 1595, à la prise de Clery, petite ville du Cambresis, & s'étant fait transporter à Bruxelles, il y mourut au bout de quelques mois. Il ne pouvoit donc être à Gênes avec le Comte de Fuentes sur la fin de cette année ou au commencement de la suivante, temps auquel il paroît que le Comte de Fuentes remit le Gouvernement des Païs-Bas à l'Archiduc Albert. *De Thou, Liv. CXII, & Liv. CXVI.*

des

des Espagnols, il y avoit tout à craindre pour Avignon & le pais que le S. Siege possedoit en France. Le Pape lui promit de travailler à détourner le Roi d'Espagne de cette entreprise. Les plaintes du Roi furent appuyées par les bons offices des Ambassadeurs de Venise & de Toscane, qui craignoient qu'une place & un port de cette importance, qui domine sur l'Italie, n'accrussent encore les forces de la Monarchie Espagnole. Le Pape après avoir plusieurs fois pensé à cette affaire, ne trouvant point d'autre expédient, imagina de faire passer à Marseille le Cardinal de Joyeuse qui retournoit en France, pour proposer de sa part à Cazaux les moyens qu'il jugeroit les plus propres pour le detourner de son dessein. Le Cardinal s'acquitta de cette commission, mais il ne gagna presque rien sur l'esprit de Cazaux, homme fier & beaucoup plus hardi que prudent. Le Sénat de Venise & le Grand Duc penserent donc à employer des moyens plus efficaces pour s'opposer à cette entreprise, & le Pape ne s'eloigna point de leurs vûes. Mais le bonheur du Roi, ou la valeur & l'activité de ses Généraux le délivrerent de cet embarras.

Il venoit de conférer le Gouvernement de Provence au Duc de Guise, & pour y accélerer les affaires à leur véritable fin, il lui avoit donné pour Lieutenant Lesdiguieres. Quoiqu'ils fussent peu d'accord, à cause de la différence de Religion & des anciennes querelles de parti, ils se réunirent néanmoins contre le Duc d'Epernon, qui prétendant que le Gouvernement de Provence lui appartenoit légitimement, employoit toutes ses forces & son adresse, pour s'en mettre en possession, & en chasser les Royalistes aussi-bien que les Ligueurs. Le Roi qui souhaitoit qu'on forçât ce Duc en quelque maniere, à abandonner ce qu'il y possedoit, en le dédommageant néanmoins par d'autres Gouvernemens, dans quelqu'autre partie du Royaume, avoit choisi le Duc de Guise, comme son ancien rival, & Lesdiguieres, comme son nouvel & ardent ennemi, pour mettre ordre aux affaires de Provence. Cette résolution étoit encore fondée sur d'autres fins & sur des motifs plus éloignés. Le Duc de Guise s'étoit depuis peu soumis

Henri IV. 1596.

au Roi, à condition d'avoir le Gouvernement de Provence, païs ſur lequel la Maiſon de Lorraine prétendoit avoir des droits, comme iſſue de celle d'Anjou. Le Roi jugea à propos, pour s'en aſſurer, de lui donner en qualité de Lieutenant, un homme d'une fidelité à l'épreuve, & d'ailleurs capable par ſa prudence & ſa valeur de traverſer toutes les entrepriſes, que pourroit tenter le Duc dans un païs, où les eſprits étoient ſi diviſés, & où lui-même n'étoit pas en trop bonne intelligence avec Leſdiguieres. A ces conſidérations s'en joignoit encore une autre fort importante : c'eſt que Leſdiguieres & le Colonel Alfonſe Corſe, commandans tous deux dans le Dauphiné, s'accordoient aſſez mal, & ſe croiſoient dans le ſervice, au préjudice des intérêts du Roi, ce qui détermina ce Prince à leur ôter tout ſujet de diſcorde, en envoyant Leſdiguieres en Provence, & nommant le Colonel Alfonſe, Lieutenant du Prince de Conti, auquel il venoit de donner le Gouvernement du Dauphiné.

Le Duc de Guiſe, quoiqu'il n'eut que de bonnes intentions & des vûes droites, ne fut pas plûtôt arrivé dans la Provence, que, ſoit par mécontentement de ce qu'on lui avoit donné pour Lieutenant un homme ſi accrédité & Calviniſte, ſoit qu'il déſirât que tout ce qu'on alloit entreprendre contre le Duc d'Epernon, ſe fit au nom & par le moyen de Leſdiguieres, de peur de compromettre ſon autorité de Gouverneur, il chargea ſon Lieutenant de chaſſer de pluſieurs villes les garniſons qu'y avoit miſes le Duc d'Epernon. Pour lui il ſe rendit à Aix, & tourna toutes ſes vûes au recouvrement de Marſeille, comme à l'entrepriſe la plus importante, & dont il ne vouloit partager la gloire avec perſonne. Après avoir tenté inutilement (*a*) d'y

(*a*) M. de Thou aſſure néanmoins poſitivement que ce furent les bannis de Marſeille qui ſolliciterent avec ardeur le Duc de Guiſe de prévenir le deſſein qu'avoit Cazaux de livrer cette ville aux Eſpagnols. Un d'entre ces bannis, nommé Bauſſet & Juriſconſulte, entretenoit des liaiſons très-étroites avec *Libertat*, il s'aboucha avec lui, & concerta les meſures de la ſurpriſe de Marſeille, tant avec le Duc de Guiſe qu'avec Libertat lui-même. *Voyez cet Hiſtorien, Liv. CXVI.*

former des intelligences par le moyen de ceux qui en avoient été bannis, il vint enfin à bout de gagner le Capitaine Pierre Libertat, Corse d'origine, mais né & élévé à Marseille, dont il gardoit une des portes avec quelques fantassins. Quelques-uns de ceux qui en avoient été chassés, y étant entrés incognito, ameuterent en secret le peuple qui détestoit la tyrannie de Cazaux, & craignoit de tomber sous le joug des Espagnols. Ils convinrent que le dix-huit de Fevrier, le Duc de Guise se trouveroit au point du jour avec un corps nombreux de Cavalerie & d'Infanterie dans un village voisin, d'où à certains signaux que lui feroient les conjurés, il s'approcheroit de la porte Royale, qu'on lui ouvriroit & à toutes ses troupes.

Le Duc rassembla tout ce qu'il en avoit dans la Province, excepté celles de Lesdiguieres, auquel il cacha son dessein, de peur qu'il n'en partageât la gloire, & feignit d'aller assiéger une ville à cinq lieues de Marseille. Tandis que tous les esprits étoient occupés de ce côté-là, il changea tout d'un coup de route, le soir qui précédoit le jour marqué, & prit celle de Marseille. Quoiqu'il marchât pendant une nuit très-obscure, dans des lieux difficiles & pleins de boue, & par une pluye continuelle, il fit néanmoins si grande diligence, qu'il arriva le lendemain matin, comme on en étoit convenu, auprès de quelques maisons voisines d'une Eglise, dédiée à S. Julien, pour y attendre de quel côté on lui donneroit les signaux. Les Conjurés craignant que le mauvais temps n'eut arrêté le Duc dans sa marche, firent sortir quelques-uns de leurs soldats pour faire la ronde au dehors, suivant l'usage, & s'assurer en effet de son arrivée. Ceux-ci revinrent précipitament sur leurs pas, & rapporterent qu'ils avoient apperçu des troupes auprès de S. Julien. Louis d'Aix qui un moment auparavant étoit venu à cette porte, ayant fait donner au Consul avis de cette découverte, sortit avec vingt hommes affidés, pour reconnoître par lui-même la vérité du rapport des soldats. Lorsqu'il fut sorti par le guichet, les conjurés baisserent la herse. Le Consul ne tarda point à venir, & étant entré dans le corps-de-garde, il interrogea les soldats sur ce qu'ils

HENRI IV. 1596.

avoient vû ; mais dans ce moment Pierre Libertat & quatre de ses compagnons l'attaquerent brusquement, le blesserent d'abord d'un grand coup de pertuisanne, & le tuerent ensuite à coup de poignard. Ce coup de main ayant réussi heureusement, & toute la garde suivant volontiers l'intention & le parti de son Capitaine, on fit avec des feux des signaux au Duc de Guise, qui s'avançant vers la porte, rencontra Louis d'Aix, & le mit sans peine en déroute. Ce Lieutenant blessé & poursuivi, ayant trouvé, en s'enfuyant, la porte fermée & bien gardée, fut contraint de se sauver dans le fossé, d'où gagnant le port qui étoit proche, & montant sur les murs à l'aide d'une échelle, il se retira au bout de la ville, en faisant prendre les armes à tous ses partisans avec Fabio Cazaux, fils du Consul qui venoit d'être tué. Il rassembla plus de 500 hommes armés,& marcha à leur tête en tumulte pour reprendre la porte, mais on l'avoit déja ouverte au Duc de Guise qui étoit entré avec toutes ses troupes. D'un autre côté les bannis, en exhortant le peuple à recouvrer sa liberté, avoient soulevé toute la ville. Après une demi-heure de combat à l'entrée de la rue qui conduit droit à la porte Royale, le bruit de ceux qui crioient VIVE LE ROI, VIVENT LES FLEURS DE LYS, croissant toujours, le Lieutenant & Cazaux craignant d'être enveloppés, se retirerent dans l'Hôtel de Ville. Le Duc de Guise, intrepide à la tête des siens, malgré les mousquetades, les pierres, les pieces de bois & les feux d'artifice qu'on faisoit pleuvoir de toutes parts sur lui, les y pressa si vivement, que ne pouvant plus tenir, ils s'enfuirent en secret, & traversant le port dans une chaloupe, ils se retirerent l'un dans l'Eglise de Ste Marie, & l'autre dans l'Abbaye de S. Victor, & tous leurs gens qui étoient demeurés sans secours, furent en peu de temps (*a*) taillés en pieces.

(*a*) Le President Bernard à la tête d'un grand nombre d'Habitans affectionnés au Roi, alla attaquer Louis d'Aix & Cazaux le fils dans l'Hôtel de Ville. Après quelques coups d'arquebuse tirés de part & d'autre ; ces deux scélérats s'évaderent sur une barque en promettant à leurs gens qu'ils alloient leur amener

Tous les habitans ayant pris l'écharpe blanche, étoient déja accourus auprès du Duc de Guise, qui, sans perdre un moment, attaqua & emporta aisément le fort de S. Jean & celui du Cap de More situés sur la mer, & avec le canon desquels il commença à foudroyer les galeres de Doria, qui s'étoient avancées à l'embouchure du port. Il causa beaucoup de désordre & de consternation dans ces galeres ; mais Doria qui s'étoit prudemment éloigné des forts, & qui dès le commencement du tumulte, avoit fait embarquer tous ses soldats, se retira heureusement sans perte, & s'éloigna de la ville en gagnant la pleine mer. Le Duc de Guise victorieux de toutes parts, employa le reste de la journée à empêcher que la ville ne souffrit aucun préjudice de toute cette émeute, & ayant logé ses troupes dans les principaux postes, il s'empara d'autant plus aisément de toute la place, qu'il s'étoit acquis l'affection des Marseillois, & par son intrepidité dans le combat & par son attention à appaiser le tumulte. Le lendemain Louis d'Aix & Fabio Cazaux se rendirent, à condition qu'on leur permettroit de se retirer librement à Gênes avec leurs biens, sans qu'on put infliger à leurs adhérans d'autre peine que celle du bannissement. Ainsi la ville fut délivrée de leur tyrannie, & rentra absolument sous l'obéissance du Roi. Ce fut une conquête très-importante que la réduction de cette place, l'un des principaux ports de la Méditerrannée & le centre du commerce de plusieurs Nations. Elle arriva d'autant plus à propos dans cette circonstance, que les Espagnols y avoient déja pris pied, & que si avec le temps ils s'y étoient affermis, il eut été

---

du secours. Ceux-ci effrayés se jetterent les uns sur des barques & les autres dans la ville. Ceux qui resterent, pour éviter le danger pressant qui les menaçoit, prirent le parti de crier vive le Roi, vive la liberté. On leur promit en effet la vie, la liberté & leur grace. Ils ne furent donc point taillés en pieces, comme le prétend Davila. Le Duc de Guise ne se trouva point en personne à l'attaque de l'Hôtel de Ville. Il n'entra meme dans Marseille qu'assez longtemps après, & lorsque le même Président Bernard eut dissipé un corps de troupes d'environ mille hommes, posté proche de la tour ou du Château de S. Jean. *De Thou, Liv. CXVI.*

Henri IV. 1596.

extrêmement difficile de les en chasser, à cause de la proximité des autres Etats du Roi Catholique.

L'Archiduc envoye Nicolas Basti au secours de La Fere.

Tandis qu'on travailloit à réduire la Provence, les Espagnols assiegés dans La Fere, souffroient extrêmement de la disette. Nicolas Basti, chargé par l'Archiduc de les sécourir, s'étant rendu à Douay, cherchoit tous les expédiens imaginables, pour jetter dans cette place une certaine quantité de vivres. Tous les partis lui sembloient difficiles. Outre que la Cavalerie du Roi battoit les chemins avec la derniere exactitude, les deux seules étroites avenues qui conduisoient à la ville, étoient tellement masquées par les forts, qu'il n'y avoit nulle esperance de forcer ce passage. Néanmoins comme la nécessité pressoit, il fit avertir Alvar Ozorio de tenir prêts de petits batteaux, pour sortir de la place au signal qu'il lui donneroit, & s'approcher des bords du marais, afin de recevoir les secours, qu'il tenteroit de lui mener jusques-là. Cet avis étant heureusement arrivé à La Fere, on convint de l'endroit, où l'on se rencontreroit, & Basti sortant de Douai avec six cens chevaux, se rendit de nuit au Câtelet, où il fit tenir les portes fermées, de peur qu'on informât les François de sa marche. Il fit prendre ce jour à chacun de ses gens un petit sac de farine en croupe & un paquet de mêches d'arquebuse, dont les assiegés manquoient aussi. Il partit sur la brune, passa la riviere de Somme, & prit la route de S. Quentin. Ayant laissé cette ville à droite, il marcha avec tant de diligence, que le seize de Mars au matin, il arriva proche des quartiers de la Cavalerie du Roi, qui avertie par quelques coups de fusil, que tirerent les Vedetes, sonna l'allarme de toutes parts, persuadée que les ennemis n'étoient pas loin, & vouloient jetter du secours dans La Fere. Mais un brouillard épais, qui s'éléva heureusement au point du jour, favorisa si bien le dessein de Basti, que les corps de garde des Royalistes, qui couroient également aux armes de tous côtés, ne purent discerner pleinement par où venoient les Espagnols. Tandis qu'ils s'attachoient avec précaution à les découvrir & à les reconnoître, Basti passant entre le quartier des Réitres & celui

du Duc de Bouillon, gagna les bords du marais proche du lit de la riviere, & ayant trouvé Ozorio qui l'attendoit avec ses petits batteaux prêts à recevoir le secours, il y fit promptement décharger les farines & les mêches, & tourna bride avec la même activité, dès qu'il vit que la Cavalerie Françoise & Allemande, qui avoit eu connoissance de son arrivée, s'étoit postée sur la route de S. Quentin, pour le couper. Il prit un chemin tout different, & marchant vers Guise, sans trouver d'obstacle, il se retira heureusement à Cambrai. Ce secours où l'intelligence & le bonheur eurent également part, fit un honneur infini à Basti, mais il procura peu de soulagement aux Assiegés, qui étant en grand nombre, consumerent en peu de jours les farines qu'on leur avoit apportées.

Le Roi presse le siege de cette place.

Le Roi, à qui il arrivoit de jour en jour de nouvelles troupes, pressoit le siege, & maître de tous les chemins, où il avoit fait faire des coupures, des levées & des rétranchemens, défendus par de bons corps de garde de Cavalerie, ne leur laissoit nulle esperance de recevoir de nouveaux secours. Mais la fermeté des Espagnols faisant traîner le siege en longueur, le Roi, par le conseil de quelques-uns de ses Ingénieurs, résolut d'arrêter par une digue au-dessous de la ville, le cours de la riviere formée par les eaux du marais, & de les faire refluer de maniere à inonder la place, & forcer par-là les assiegés de se rendre ou de se laisser noyer. On fit commencer cet ouvrage par un très grand nombre de Pionniers tirés du païs d'alentour; mais quoiqu'on y travaillât avec beaucoup d'art & d'assiduité, les pluyes de la saison, qui de temps en temps faisoient enfler la riviere, quoiqu'ordinairement calme & tranquille, empêchoient d'avancer, rompant les digues, entraînant souvent les estacades, & ruinant en une heure le travail de plusieurs jours. Néanmoins le Roi encourageant les travaux par sa présence, on acheva l'ouvrage; mais à peine fut-il fini, que l'on reconnut combien sont quelquefois chimériques les imaginations des Ingenieurs; car la ville se trouvant beaucoup plus élevée que le marais, ainsi que plusieurs l'avoient observé d'abord, quoique les

HENRI IV. 1595.

Ingénieurs soutinssent le contraire, l'eau ne monta pas plus de deux pieds dans la ville, & même si lentement, que les Habitans eurent le temps de transporter leurs effets dans les endroits les plus élévés, & n en reçurent aucun dommage, si ce n'est que l eau en s'écoulant au bout de deux jours, & s'ouvrant un passage dans les endroits les plus bas du marais, laissa la ville pleine de bourbe & de fange, dont l'exhalaison infecta l'air, & causa dans la place des maladies dangereuses. Ce fut le seul mal qu'en reçurent les assiegés ; mais le travail & les fatigues de l'armée Royale demeurerent inutiles, pour la fin principale qu'elle s'étoit proposée.

On esperoit que la famine qui s'augmentoit tous les jours après plusieurs mois de siege, & à laquelle il n'y avoit plus de remede, forceroit enfin les assiegés à se rendre ; & rien en effet ne les soutenoit que l'esperance d'un prompt secours. Le Cardinal y donnoit tous ses soins, après avoir presque entierement appaisé les mutins & payé ses troupes, il les avoit mises en état de tenter cette entreprise. Mais aucun de ses Généraux, dont les principaux étoient le Duc d'Arschot, le Marquis de Renty & François de Mendozza, Grand Amiral d'Arragon, ne lui conseilloit d'y risquer son armée. Ils lui représentoient, que depuis tant de mois, le Roi avoit eu le temps de fortifier parfaitement ses quartiers, & de jetter de grosses garnisons & une nombreuse Cavalerie dans S. Quentin, Montreuil, Boulogne & toutes les autres places qui environnent La Fere; que si l'armée Espagnole en marchant pour faire lever le siege, les laissoit une fois derriere elle, elles lui couperoient les vivres & la retraite, & l'exposeroient au risque d'une défaite, pour peu que le dessein de chasser le Roi de ses quartiers trainât quelques jours, comme il arriveroit indubitablement. D'ailleurs le Roi, après la publication de l'accommodement avoit reçu avec toute sorte d'honneurs le Duc de Mayenne, qui étoit venu le trouver avec ses troupes (*a*) au

(*a*) Le Roi avoit déja reçu le Duc de Mayenne au Château de Monceaux, où le Duc s'étoit rendu de Soissons, accompagné de quelques troupes, peu de

camp

camp devant La Fere. Le Connétable de Montmorenci, le Duc de Montpensier & la plûpart des Seigneurs du Royaume avoient joint l'armée qui se trouvoit forte de dix-huit mille hommes de pied & d'environ cinq mille chevaux.

Henri IV. 1596.

Le Duc de Mayenne vient trouver le Roi au camp devant La Fere.

Ces troupes paroissoient si rédoutables aux Généraux Espagnols, surtout par la bravoure de la Cavalerie, qu'ils pensoient qu'on ne pouvoit user de trop de précautions pour pénétrer si avant en Picardie, en présence d'une armée si puissante & au milieu de tant de villes ennemies. Le Cardinal n'ignoroit pas non plus que les Etats de Hollande, qui souhaitoient que la guerre continuât en France, avoient mis en mer une flotte de plusieurs vaisseaux, pour débarquer à Boulogne des troupes auxiliaires, qu'ils fournissoient au Roi, & que la Reine d'Angleterre, quoique ce Prince n'acquiesçât point à toutes ses demandes, avoit néanmoins, pour soutenir leurs intérêts communs, fait équiper une flotte qui portoit huit mille fantassins destinés à le secourir, & qui devoient, disoit-on, débarquer dans le même port, ce qui faisoit appréhender aux Généraux Espagnols, que si toutes ces forces venoient à se réunir, on ne tentât envain de secourir La Fere, & même que leur armée ne risquât infiniment dans sa retraite.

Ces raisons qui furent amplement discutées dans le Conseil, déterminerent le Cardinal à tenter une diversion dans l'esperance qu'en formant le siege de quelque place importante de France, il obligeroit le Roi a décamper de devant La Fere; mais on ne trouva pas moins de difficultés à se décider sur le choix de la ville qu'on attaqueroit. Celles de Guise, de Ham, de Guisnes & autres postes semblables plus voisins de la Flandres, n'étoient pas comparables à La Fere. S. Quentin, Montreuil & Boulogne étoient trop bien fortifiés & munis de trop bonnes garnisons, pour songer à s'en emparer. Dans la perplexité,

temps après l'enregistrement de l-Edit d'abolition que le Roi lui avoit accordé, le siege étoit déja commeneé dès l'année précédente. *Voyez M. de Thou, Liv. CXV. & les Remarques sur Davila, page 248.*

où ces différens partis jettoient tous les Généraux, le Cardinal seroit demeuré long-temps indecis, si de Rosne ne l'eut en secret déterminé pour une entreprise, dont lui seul forma le projet. Ce Général connoissoit par une longue expérience, toutes les places fortes du Roi de France, & l'exemple du passé lui rappelloit, avec quelle facilité l'on pouvoit s'emparer de Calais. Plus cette place, fortifiée par l'art & par la nature, passoit pour imprenable, moins ceux à qui la garde en étoit confiée, veilloient-ils à sa conservation, avec cette vigilance, dont on doit toujours user pour les postes de la derniere importance. Ainsi lorsque cette ville appartenoit aux Rois d'Angleterre, la foible garnison qu'ils y tenoient, engagea François Duc de Guise à l'assieger en 1557, & contre l'attente de tout le monde, il parvint heureusement à s'en rendre maître. De Rosne intelligent & rusé, après avoir long-temps refléchi sur cette idée, fut exactement informé que Bidossan, alors Gouverneur de cette place, n'y avoit pas plus de six cens fantassins, garnison visiblement trop foible pour la défendre : cet Officier, soit par avarice, soit trompé, comme les autres, ayant mieux aimé s'en reposer sur la force de ses remparts, que sur le nombre & la valeur des troupes. On ajoûte que le Roi de France ayant envoyé la Noue & la Valiere, pour visiter toutes les places frontieres de Picardie, ils ne s'en acquitterent pas avec tout le secret qu'on doit toujours apporter dans une semblable opération, & qu'avec la légéreté qu'on reproche aux François, ils avoient parlé assez librement de la foiblesse de ces places frontieres, & sur ce qu'on leur opposoit la forteresse de Calais si vantée, ils répondirent indiscretement, que quiconque voudroit s'emparer de cette place, en l'attaquant de la bonne façon, ce seroit l'affaire de douze jours. Ces paroles raportées à de Rosne par un espion, l'engagerent à tâcher de découvrir l'endroit & la maniere qu'avoient désignée ces deux Inspecteurs. Il forma donc le projet de prendre cette ville fameuse par ses fortifications & si avantageuse pour les affaires de Flandres & d'Angleterre par la situation de son port, & le fit goûter à l'Archi-

duc d'autant plus aisément, que toutes les autres entreprises étoient traversées par des obstacles insurmontables.

Ils convinrent entr'eux d'exécuter cette entreprise sans la laisser soupçonner, & firent croire aux autres Généraux qu'ils en vouloient à Montreuil, poste situé à droite, sur le chemin de La Fere, & beaucoup moins fort que Saint Quentin ni Boulogne. Sous cette apparence, ils firent rassembler des grandes provisions de vivres & des chariots pour les conduire à Douai, à Arras & dans les autres villes frontieres. Le Cardinal ayant donné rendez-vous à son armée à Valenciennes, s'y rendit en personne le trente de Mars, & y fit la revûe de ses troupes, qui étoient composées de six mille fantassins Espagnols, d'autant de Wallons, de deux mille Italiens, de quatre mille Allemands, de douze cens tant Gendarmes, que Cuirassiers & d'environ deux mille chevaux Légers. Il les divisa en plusieurs corps, & leur fit prendre différentes routes, pour tenir les ennemis en suspens. Il envoya Ambroise Landriano du côté de Montreuil avec une partie de la Cavalerie Légere & le régiment du Marquis de Trevico. Le reste de la Cavalerie Légére, sous les ordres de Basti, s'avança dans le Cambresis. Augustin Messia, à la tête d'un Regiment Espagnol & deux de Wallons, marcha vers S. Paul. Le Comte de Bossu, avec les troupes Flamandes, prit la route d'Arras & de Bethune. Pendant que ces divers mouvemens tenoient ses propres troupes dans l'incertitude, aussi-bien que les François, de Rosne sortit de Valenciennes le quatre d'Avril au soir, suivi des Regimens Espagnols de Louis de Velasco & d'Alonzo Mendozza & de quatre cens chevaux. Il marcha toute la nuit, & se rendit à S. Omer, où ayant joint le Colonel la Berlotte & le Comte de Buquoy, qui l'attendoient dans cette place, avec deux Régimens de Wallons, il emmena avec lui trois gros canons & quatre pieces de campagne, & prit en toute diligence la route de Calais. Il arriva d'autant plus inopinement devant cette place, qu'étant, pour ainsi dire, hors de portée & située à l'extrêmité d'une langue de terre, qui s'avance fort loin dans la mer, les Espagnols n'avoient jamais pensé à l'attaquer, ni les François à la défendre.

Henri IV. 1596.

Il attaque brusquement Calais.

Calais est situé sur les côtes de l'Ocean au bout d'un promontoire, qui n'est pas à plus de (a) trente lieues de l'Angleterre. On y voit un port très-spacieux, couvert à droite & à gauche par de grandes éminences de sable qu'on nomme les Dunes, & qui le rendent sur & commode, pour contenir un grand nombre de vaisseaux. La ville est presque de toutes parts environnée de Landes que la mer inonde en s'étendant dans le plat païs l'espace de plusieurs mille. Le corps de la place est resserrée entre quatre digues, précedées d'un large fossé & forme un quarré. A chacun des trois côtés, outre plusieurs tours ou ravelins adjacens à la courtine, il y a un bastion Royal à la moderne avec un cavalier en dedans. A la quatrieme face qui s'étend de l'Occident au Nord, au lieu de bastion, est le Château ou la citadelle aussi de forme quarrée, avec des tours à l'antique qui la flanquent de toutes parts. Les fossés, où l'eau entre de deux côtés, sont fort larges & fort profonds, & la ville qui a près d'une lieue de tour, est soûtenue & fortifiée de toutes parts de terres-pleins très-épais. Mais par la négligence des Gouverneurs, ou par la longueur du temps, quelques-uns étoient éboulés, & d'autres entiérement ruinés & abbatus. Hors de la ville le long du port, s'étend un un gros Faubourg très-peuplé, à cause du commerce & pour la commodité des gens de Mer, & du même côté, se décharge un grand courant d'eau, qui, sortant du marais voisin, & réuni en en un seul bras, traverse ce Faubourg, & va tomber rapidemént dans la mer. De l'autre côté du port & à la pointe des Dunes qui le couvrent du côté de l'Occident, est une grosse tour très-forte, appellée le Risban, qui fermant l'embouchure du port & garnie de plusieurs pieces de canon, en empêche aisement l'entrée à toutes sortes de bâtimens. Enfin du côté de la terre ferme, resserrée par les marais qui s'étendent au loin, & environnent la place, on trouve à une lieue un pont bâ-

(a) On conçoit difficilement qu'un Historien qui a vécu longtemps en France, ait ignoré des positions Géographiques connues de tout le monde. Il n'y a que sept lieues de Calais à Douvres.

ti sur un courant, qui tombe dans l'Océan, il eſt fortifié avec deux bonnes tours, & ferme tellement le chemin, qu'on ne peut aller droit à la ville que par une chauſſée très-étroite. On appelle cet endroit le bourg de Nieulet ou de Neubrige.

De Roſne ſavoit que pour s'emparer de cette forteresſe, tout dépendoit de ſe rendre promptement maître du pont de Nieulet & du Risban, parce que ſans l'un, il ſeroit trop difficile de traverſer le marais, pour s'approcher de la place, & que ſans l'autre, l'entrée du port demeurant toujours libre, la ville pourroit recevoir de ſi puiſſans ſecours, qu'on ne tireroit aucun avantage de la foibleſſe de la garniſon. Dans cette vûe, il partit de S. Omer, & marcha avec tant de célérité, vû le canon qu'il trainoit à ſa ſuite, qu'il arriva le neuf d'Avril à la vûe de Nieulet au lever de l'aurore. Alors ſans donner à ceux qui gardoient ce poſte, & qui n'étoient pas plus de quarante hommes, le temps de revenir de leur ſurpriſe, ou de recevoir du renfort, il les fit attaquer d'un côté par l'Infanterie Eſpagnole, & de l'autre par les Wallons, tandis que ſes quatre pieces de campagne tiroient continuellement, & faiſoient plus de peur, que de mal aux François. Ceux-ci ſe trouvant en petit nombre, preſque ſans munitions & pris au dépourvû, & ce qui importoit encore d'avantage, ſans Chef, dont l'autorité les contint dans leur devoir, abandonnerent lâchement le poſte, & ſe retirerent en fuyant vers la ville.

De Roſne, après avoir emporté le poſte de Nieulet, y mit en garde quatre Compagnies de Wallons, & ſans perdre un inſtant, il alla attaquer le Risban, & dreſſa à la hâte ſes batteries, qui furent prêtes à jouer ſur le midi. Outre cela, il pointa contre l'entrée du port trois pieces de campagne, dont le feu, joint à la mouſqueterie des Wallons, empêchoit qu'il n'entrât davantage de monde dans le Risban, & en effet ceux du Fauxbourg, ſitué de l'autre-côté du port, ayant tenté à pluſieurs repriſes d'y en jetter, furent toûjours forcés de ſe retirer. Il n'y avoit dans le Risban que ſoixante hommes, ſans aucun Officier de

HENRI IV. 1596.

marque. Quoique le poſte fut fort, & capable de tenir pluſieurs jours, lorſqu'ils virent les Eſpagnols ſe diſpoſer à donner un aſſaut, ils perdirent courage, abandonnerent le poſte, & furent attaqués & mis en deroute dans leur retraite. A peine trente d'entr'eux pûrent-ils ſe ſauver dans le Fauxbourg à la faveur de quelques chaloupes. De Roſne profitant de ces heureux commencemens, entra dans le Risban, y remit le canon en batterie, & y logea un grand nombre de fantaſſins pour repouſſer plus ſûrement les ſecours qui pourroient venir par mer. Il parût le lendemain pluſieurs vaiſſeaux de la flotte Hollandoiſe, qui étoit abordée à Boulogne. En vain firent-ils tous leurs efforts pour entrer dans le port, ils furent repouſſés & très-maltraités par l'artillerie du Risban, qui les obligea enfin de prendre le large. Un vaiſſeau chargé de vin, fut coulé à fonds par pluſieurs décharges de canon à l'entrée du port, ce qui ne fit que rendre le paſſage plus difficile. Néanmoins deux chaloupes Hollandoiſes montées par deux Capitaines & quatre-vingt ſoldats, ſe hazarderent de le franchir, & de débarquer dans le Fauxbourg qu'ils ſe chargerent de défendre.

Cependant le Cardinal Archiduc informé de ces heureux ſuccès, fit marcher tout le reſte de ſes troupes de ce côté-là, & s'y rendit auſſi promptement qu'elles. Le ſoir du Jeudi Saint onze d'Avril, il fit tracer ſon camp entre Caſal de mer, le pont de Nieulet & le chemin qui conduit à Gravelines, & prit ſon quartier dans l'Egliſe de S. Pierre, à une demi-lieue des remparts de la place. Lorſqu'on eut formé le ſiege & fortifié les quartiers, ce qui fut fort aiſé, à cauſe des inondations & des canaux, dont tout le païs eſt rempli, de Roſne bien informé que les murailles ne valoient rien du côté qui regarde le Fauxbourg, réſolut d'établir une batterie au bout du port; car quoiqu'on jugeât qu'on auroit beaucoup de peine à le traverſer, il avoit néanmoins obſervé que pendant la baſſe marée, l'eau ſe retiroit de maniere que le bord du port reſtoit à ſec, & le fonds étoit tellement ſolide & tapiſſé d'algue, que l'Infanterie pouvoit aiſément y marcher pour al-

ler à l'assaut. Mais pour ne pas laisser les assiegés sans inquiétude d'un autre côté ; & les obliger à partager leur petit nombre, il résolut de faire dresser une seconde batterie du côté du chemin de Gravelines, quoique la muraille fut très-bien terrassée en cet endroit & flanquée de deux bastions Royaux. On composa la batterie du Fauxbourg de dix-sept canons, & celle du chemin de Gravelines de quinze, & l'on employa huit autres pieces à ruiner les défenses des deux bastions. Le quatorze du mois, jour de Pâques, les deux batteries furent perfectionnées, & le lundi au point du jour, elles commencerent à faire un feu terrible des deux côtés. Les assiegés découragés, à cause de leur petit nombre, ne firent pas le moindre effort, pour troubler les travaux des ennemis. Ils sortirent seulement le premier jour, lorsqu'on battoit le Risban, pour sauver dans la ville des effets & des vivres, & n'oserent paroître depuis.

Tandis qne les choses étoient en cet état, le Roi informé de la marche de l'armée Espagnole, mais ne pouvant deviner de quel côté elle tourneroit, laissa le Connétable devant La Fere pour commander son armée, & se rendit à Abbeville avec six cens chevaux & son Régiment des Gardes. De-là il envoya Montluc avec deux mille fantassins à Montreuil, craignant que l'armée ennemie ne voulut assiéger cette place, comme le bruit en couroit. Mais ayant appris le treize que cette armée avoit paru tout-à-coup devant Calais, il détacha en diligence le même Montluc, le Comte de S. Paul, Gouverneur de Picardie, & le Marquis de Belin, pour s'embarquer à S. Valery, & tâcher de se jetter dans la place. Ces Généraux exécuterent ponctuellement ses ordres, mais repoussés par les vents contraires qui soufflerent violemment tous ces jours-là, ils furent obligés de relâcher dans le même port, sans avoir rien fait. Le Roi inquiet du danger que couroient les assiegés dans Calais, voulut venir en personne à S. Valery. Le mauvais temps continuant toujours, il se rendit à Boulogne le lendemain, sur l'esperance que lui donnerent les gens de mer, que de cette place il lui seroit plus

Henri IV. 1596.

aisé de secourir les assiegés. Mais lorsqu'il fut arrivé à Boulogne, les mêmes vents regnerent, les obstacles furent les mêmes, & devinrent encore plus grands. On ne pouvoit même tenter de sécourir les assiegés par terre, le pont de Nieulet & Casal de mer étant très-bien gardés, & toute l'armée ennemie campée de côté-là. Ainsi le Roi, pour derniere ressource, mit en mer quelques bâtimens chargés d'Infantérie d'élite, avec ordre de voltiger & de lutter contre la tempête, en attendant un vent favorable pour entrer dans le port à quelque prix que ce fut. Cette résolution ne produisit encore aucun avantage. Ces bâtimens, après avoir été long temps battus par les vents & jettés en divers endroits, ne purent jamais gagner le port de Calais, & quand ils en auroient approchés, ils auroient été sûrement repoussés par l'artillerie du Risban.

Dans le même temps, le Roi dépêcha plusieurs felouques au-devant de la flotte Angloise, pour la presser d'arriver, esperant que si elle débarquoit assez à temps ses troupes de transport, il pourroit encore, par quelque attaque vigoureuse, forcer le Cardinal à lever le siege de Calais, mais ce fut inutilement. La flotte Angloise, quoique rassemblée dans le port de Douvres & prête à mettre en mer, étoit retenue par les ordres de la Reine avec laquelle les Ambassadeurs de France & surtout Sancy, qui venoit de passer en Angleterre pour ce sujet, traitoient des conditions auxquelles les troupes Angloises débarqueroient, & comme les intérêts opposés empêchoient les deux partis de s'accorder, le temps se consumoit sans rien conclure. Cependant l'artillerie des Espagnols ayant tiré le lundi de Pâques depuis le point du jour jusqu'au soir, & la marée basse étant arrivée à propos dans ce moment, les fantassins s'avancerent hardiment des deux côtés, pour monter à l'assaut. La fortune ne fut pas aussi favorable aux desseins de de Rosne, qu'elle l'avoit été jusqu'alors. Quoique le vent eut été toute la journée bien tourné pour son canon (ce qui n'est pas un petit avantage pour se délivrer de la fumée, & pour servir plus promptement les batteries) néanmoins comme il continua sur le soir, & devint même plus fort,

il

il empêcha l'eau de se retirer & les bords du port de demeurer à sec, ensorte que l'Infanterie eut de l'eau au-dessus du genou & en quelques endroits jusqu'à la ceinture, ce qui ne laissa pas que de retarder l'assaut. Enfin les Espagnols surmonterent cet obstacle, & combattirent vivement quatre heures avant dans la nuit au clair de la lune, qui étoit dans son plein. Les François, après avoir perdu plus de cent hommes, entr'autres un des Capitaines Hollandois, résolurent de se retirer dans la ville, ce qu'ils firent en effet, après avoir mis de toutes parts le feu au Fauxbourg. Le mardy, de Rosne passa avec toute l'artillerie dans le Fauxbourg, que les assiegés venoient d'abandonner, & n'y ayant point de ce côté-là d'ouvrages avancés qui pussent inquieter les batteries, il en établit une de vingt-deux pieces sur le bord du fossé, sans autres épaulemens que de simples gabions un peu relevés, & le lendemain, il commença à battre les murs si furieusement, que comme ils n'étoient point terrassés, il y fit bientôt une large brêche. Tandis que l'Infanterie Espagnole, Wallonne & Italienne se préparoit à monter à l'assaut, les assiegés épouvantés de la grandeur de la brêche & du petit nombre, auquel ils se trouvoient réduits, firent sortir un tambour, pour battre la chamade, & dès le même soir, ils convinrent d'abandonner la ville & de se retirer dans le Château, à condition de le rendre au Cardinal, si dans six jours ils n'étoient secourus.

Prise de Calais.

Le Roi qui étoit à Boulogne, reçût en même temps la nouvelle de la reddition de Calais & la réponse du Comte d'Essex qui commandoit la flotte d'Angleterre. Sancy qui s'étoit abouché avec ce Général, avoit conçu de grandes esperances de faire débarquer les Anglois, & avec leur renfort, de pouvoir secourir le Château de Calais dans le temps marqué, mais le Comte d'Essex n'étoit point, à cet égard, aussi actif que le désiroit Sancy. Le Roi qui avoit souvent promis à la Reine d'Angleterre une place sur les côtes de France, propre au commerce des Anglois, & à leur servir de nantissement, avoit ensuite sous divers prétextes, différé de tenir sa parole. Enfin ses Ambassadeurs

Henri IV.
1596.

auprès de cette Princesse, afin de faire partir la flotte auxiliaire, avoient promis qu'il l'exécuteroit. Mais le Comte refusoit d'entrer dans le port & de mettre ses troupes à terre, à moins qu'on ne remplît d'avance cet engagement. Envain Sancy lui remontra combien le besoin étoit pressant & la brieveté du terme accordé aux assiegés, & que la conservation de Calais intéressoit également les deux Couronnes, il ne put jamais le faire changer d'avis. Il fallut donc écrire au Roi pour prendre ses ordres. Ce Prince piqué de ce que ses alliés se prévaloient de ses disgraces pour le forcer à condescendre à leurs desirs, répondit nettement, qu'il aimoit mieux être dépouillé par ses ennemis que par ses amis. Alors ne comptant plus que sur ses propres ressources, & ne voyant point changer le vent qui étoit toûjours contraire, il détacha Matelet (*a*), Gouverneur de Foix avec trois cens hommes de pied, soûtenus d'un grand corps de Cavalerie, commandé par le Duc de Bouillon, pour tâcher de passer entre les gardes des ennemis, & de jetter du secours dans le Château de Calais. Ces soldats étant arrivés de nuit au quartier des Italiens, où commandoir le Marquis de Trevico, trouverent les gardes si négligentes & si paresseuses, qu'ils entrerent tous dans le Château, sans être apperçûs des ennemis. Matelet y rendit le courage au Gouverneur ainsi qu'aux soldats qui s'y étoient retirés; ensorte qu'à expiration de la trêve, nonseulement ils refuserent de se rendre, mais jurerent de se défendre jusqu'à la mort.

Le Cardinal qui avoit jusqu'alors ignoré qu'il fût entré du secours dans la place, ordonna à de Rosne de continuer vivement l'attaque. Ce Général fit dresser ses batteries contre les tourrions ou boulevards du Château, &

(*a*) Ce fut Bertrand de Patras de Campagnol, Gouverneur de Boulogne, qui commanda ce détachement, composé de deux cens ou de deux cens cinquante hommes au plus. Matelet en étoit à la vérité, & se sauva dans la confusion de la prise du Château, où Campagnol demeura prisonnier. D'ailleurs Matelet n'étoit point alors Gouverneur de Foix, il ne le fut que six ans après. *Voyez de Thou, Liv. CXVI. & les Remarques sur Davila, pag.* 250.

Henri IV. 1596.

les foudroya de maniere qu'on fut en état le 26 de donner un assaut. Le lendemain matin l'Infanterie Italienne y monta la premiere. Voulant réparer la honte qu'elle avoit eûe de laisser, par sa négligence, entrer le secours dans le Château, elle combattit avec acharnement, soutenue par les Wallons & enfin par les Espagnols. Après un combat sanglant, qui dura six heures, Bidossan, Gouverneur de Calais, ayant été tué & plus de quatre cens soldats taillés en pieces, les assiégeans entrerent dans le Château, où les Italiens passerent au fil de l'épée tout ce qui se présenta, excepté Campagnol & un petit nombre de personnes, qui, s'étant retirées dans une Eglise, se rendirent à discrétion. Les Espagnols perdirent en cette occasion deux cens hommes, entr'autres le Comte Guibalde Pacciotto, Ingénieur très-estimé, & eurent plus de cent blessés, perte très-légére pour conquérrir en si peu de jours une des plus importante places de France, & qu'on regardoit comme imprenable, mais toujours mal défendue, & d'une maniere qui ne répondoit point à la réputation de ceux à qui l'on en confioit la garde.

La perte de Calais pris sitôt & si aisément, jetta le Roi dans une étrange inquiétude, & le mit même dans la nécessité absolue d'accorder à la Reine d'Angleterre & aux Hollandois tout ce qu'ils exigeoient. La Fere n'étant point encore rendue, il ne pouvoit se résoudre à en lever le siege & à perdre le fruit de tant de dépenses & de travaux. D'ailleurs il eut beaucoup déchu de sa réputation, s'il n'eût été secouru promptement par ces deux Puissances. Il ne pouvoit former un corps d'armée capable de résister aux forces victorieuses des ennemis, il eut fallu abandonner toutes les autres places de la Province, avec beaucoup moins d'esperance qu'elles dussent se défendre mieux que Calais, place excellement fortifiée par l'art & par la nature. Le Roi poussé par cette considération, & jugeant que le crédit du Duc de Bouillon serviroit infiniment à disposer l'esprit de la Reine Elizabeth, aux résolutions de laquelle il savoit que les Hollandois se conformeroient, il l'envoya en Angleterre avec des instructions précises,

Henri IV.
1596.

pour conclure une alliance offensive & défensive, & obtenir que la flotte Angloise vint au plutôt débarquer des troupes dans le port de Boulogne. Mais il se présenta de grands obstacles, & la Reine n'étoit pas disposée à se prêter aux vûes du Roi. Elle vouloit profiter du besoin où il se trouvoit réduit, pour en obtenir un port sur les côtes de France. C'est pourquoi avant la prise de Calais, elle avoit refusé de séconrir cette place, afin d'obliger les François à la lui remetrre. Voyant le Roi reconcilié avec l'Eglise Catholique, elle jugeoit qu'il dépendoit du Roi d'Espagne de conclure la paix, dès qu'il voudroit ne plus inquieter le Royaume de France. Ainsi elle avoit peine à s'engager dans de nouvelles dépenses, que ses ennemis étoient maîtres de rendre inutiles. Elle refusa donc absolument durant plusieurs jours de prêter l'oreille à une nouvelle négociation, ni de prendre de nouveaux engagemens, & promit seulement d'accorder à l'avenir les secours qu'elle pourroit donner, sans s'incommoder, comme elle avoit fait par le passé.

Sur les vives instances faites par les François pour que le Comte d'Essex passât en Picardie avec sa flotte, les Anglois répondoient, qu'elle étoit presque toute composée de vaisseaux d'Armateurs & de soldats volontaires, qui s'étoienr mis sous les ordres du Comte, pour aller en course sur les côtes d'Espagne; que la Reine qui leur en avoit accordé la permission, n'avoit plus le pouvoir de les détourner de cette entreprise, & néanmoins qu'ils serviroient utilement le Roi de France, parce que le préjudice qu'ils causeroient aux Etats du Roi d'Espagne, l'empêcheroit de porter toutes ses forces en Picardie. Mais ces esperances & ces ressources étoient fort éloignées, & le Duc de Bouillon considerant les risques que couroit le Calvinisme, si les succès des Espagnols venoient à s'accroître, pressoit & les Ministres & la Reine même de vouloir bien assister le Roi de toutes leurs forces dans un danger si pressant, & qui menaçoit l'Angleterre elle-même. Son credit, son éloquence & ses raisons, mais surtout le motif de Religion, faisoient sur eux de vives impressions. En effet le Duc de Bouillon paroissoit principalement animé de cet

intérêt commun, pour la conservation du parti Huguenot en France, de peur que le Roi ne fut forcé de conclure avec les Espagnols une paix préjudiciable aux Hollandois, au repos de l'Angleterre & à la liberté de conscience des Protestans de son Royaume. Néanmoins la négociation traîna fort en longueur, & souffrit de grandes difficultés. A la vérité l'on conclut enfin avec l'Angleterre une alliance presque semblable à celle que Charles IX. avoit faite avec cette Couronne, & sans s'engager à céder aucune place aux Anglois, qui eurent enfin honte d'insister sur une pareille demande. Le Duc de Bouillon, accompagné d'un Ambassadeur de la part d'Elizabeth, passa en Hollande, où il signa un pareil traité, mais il s'écoula tant de temps, que les affaires de Picardie n'en reçurent aucun soulagement, & que la flotte du Comte d'Essex qui courut les côtes d'Espagne, se sépara sans avoir remporté d'avantage considérable.

Pendant qu'on négocioit cette alliance en Angleterre, le Cardinal Archiduc qui, comme le Roi, ne dépendoit point de ses Alliés, employa dix jours à réparer les brêches de Calais, & fit sommer par un Trompette les villes de Guisnes & de Ham de se rendre, ce qu'elles firent. Il résolut ensuite d'attaquer Ardres, place assez grande, très-bien fortifiée & située à trois lieues de Calais, jugeant que sa prise assureroit entierement ses conquêtes. Quoique le siege de cette forteresse parut difficile, à cause de sa situation sur le sommet d'une colline qui commande toute la plaine, laquelle s'étend aux environs un peu plus loin que la portée du canon, & que les montagnes & les bois que l'on rencontre après la plaine, fussent aussi peu propres à asseoir un camp, que favorables aux ennemis, pour lui tendre des embuscades, néanmoins le Cardinal encouragé par la prospérité de ses armes, appuya l'avis de De Rosne, qui esperoit de la prendre, avant que Roi eût achevé le siege de La Fere, & fut en état de la sécourir. Le Marquis de Belin, Lieutenant du Roi en Picardie, commandoit dans Ardres avec d'Annebourg Gouverneur de la place, & Montluc qui s'y étoit jetté pour les renfor-

Prise de Guisnes & de Ham.

Henri IV. 1596.

cer. Ils avoient environ deux mille fantassins, cent cinquante chevaux & une quantité suffisante de munitions d'artillerie & d'autres attirails semblables, nécessaires à la défense d'une place. Ces Officiers prévoyant qu'on les assiégeroit, avoient fait tous leurs efforts, pour augmenter les fortificarions de la place, & même pour rétablir celles du Fauxbourg qui regarde Boulogne, & du côté duquel l'ennemi pouvoit le plus aisement établir ses batteries. Ils avoient résolu de le défendre, afin d'écarter les Espagnols, le plus qu'ils pourroient, du corps de la place. On étoit redevable de ce conseil à d'Annebourg, guerrier très-brave & très-experimenté, qui songeoit à défendre le terrain pied à pied, pour donner le temps au Roi de prendre La Fere, & de marcher ensuite au secours d'Ardres, avant qu'elle fut réduite à la derniere extrêmité. Le Marquis de Belin pensoit au contraire que c'étoit un conseil pernicieux, que de consumer les troupes à défendre des postes inutiles, & où l'on ne pouvoit tenir. Ainsi il jugeoit qu'on devoit se borner à la défense de ceux qui étoient assez forts pour resister long-temps; mais les autres Officiers croyant que la défense du Fauxbourg produiroit un bon effet, l'avis du Gouverneur l'emporta, & l'on y posta un gros corps de troupes pour le défendre. Les sentimens des Chefs étoient encore partagés sur un autre article. Le Marquis auroit voulu qu'on tirât sur le camp des ennemis, & qu'on troublât leurs travaux par des fortes contrebatteries & sans menager les munitions: le Gouverneur de son côté, jugeant qu'il n'avoit pas trop de poudre pour la prodiguer, vouloit qu'on l'épargnât pour prolonger la défense, & ne pas manquer d'une chose si nécessaire dans les occasions les plus pressantes. Mais parce que l'autorité du Marquis l'emportoit sur la sienne, il fit cacher une partie de munitions pour s'en servir à propos, lorsque l'autre seroit consumée.

Durant ces démelés qui regnent ordinairement dans les lieux où plusieurs personnes commandent à la fois & toujours au préjudice du bien public, les assiegés se préparoient à se défendre. L'Archiduc, après avoir donné le

Henri IV. 1596.

Siege d'Ardres.

Gouvernement de Calais à Jean de Rivas, en partit le 6 de Mai, & vint camper à Guisnes en un jour de marche, le lendemain il parut à la vûe d'Ardres & si à propos, que ce jour là même & le suivant tous les quartiers furent établis & fortifiés. Il eut soin de les placer hors la portée du canon de la place, mais aussi de ne les point trop approcher des collines. Dans la plaine, du côté des bois, il plaça de gros corps-de-gardes avec de doubles retranchemens & de doubles parapets en tête, ou pour mieux dire, à revers, du côté qui regardoit Boulogne, Montreuil & les autres places du Roi de France. L'armée étant ainsi campée & retranchée avec tous les soins imaginables, le jeudi neuf de Mai, les fantassins Espagnols d'Augustin Messia & les Wallons du Colonel La Berlotte, s'avancerent vers les rétranchemens du Fauxbourg. Le brave (*a*) Montluc, qni ne negligeoit aucune occasion de harceler les ennemis, fit une sortie si vive pour escarmoucher, qu'il troubla long-temps leurs travaux. Un autre regiment d'Infanterie de Jacques Tesseda & les Wallons du Colonel Coquelle vinrent à leurs secours, & obligerent Montluc de se retirer. Le Marquis de Belin fit alors tirer une contrebatterie si furieuse, que les Espagnols furent contraints de discontinuer leurs ouvrages & d'attendre la nuit. Comme elle fut fort claire, l'artillerie ne cessa point de tirer & tua bien du monde aux Assiégeans. Ceux-ci néanmoins surmontant tous les obstacles, pousserent jusqu'à la contrescarpe du Fauxbourg, & le lendemain mirent quatre canons en batterie, pour faire brêche aux retranchemens. Mais comme Montluc faisoit sans cesse des sorties, & inquietoit les travailleurs, ils n'avancerent pas beaucoup jusqu'à ce que cet Officier fut malheureusement emporté d'un coup de canon. Après sa mort les autres Capitaines n'ayant ni la même bravoure, ni la même activité, les Assiégeans commencerent à battre les retranchemens du

(*a*) Il étoit petit-fils & héritier de la valeur du fameux Blaise de Montluc, dont nous avons des Mémoires ou Commentaires très-estimés, & qui mourut Maréchal de France.

HENRI IV. 1596.

Fauxbourg, qui étoient foibles, & furent ruinés aisément. Ils y donnerent l'assaut avec tant de violence, que ceux qui les défendoient, furent forcés de les abandonner avec perte de plus de quarante hommes. Mais tandis que les Espagnols & les Wallons y entroient pêle mêle (a), Montaigu, Mestre de Camp d'Infanterie Françoise, les chargea si vigoureusement, qu'après deux heures d'un combat sanglant, il reprit le Fauxbourg, & en chassa brusquement les ennemis qui y perdirent trois cens de leurs plus braves soldats. Néanmoins le lendemain lorsque l'artillerie eut tiré depuis le matin jusqu'à midi, l'Infanterie monta à l'assaut par quatre endroits. On combattit vaillamment à chaque attaque, le Colonel La Berlotte y fut dangereusement blessé, Augustin Messia atteint d'un coup de pierre à la tête, & le Fauxbourg fut défendu jusqu'au soir. Le lendemain matin l'assaut recommença de toutes parts, & le Marquis de Belin, considérant la foiblesse de ce poste, commanda à ceux qui le défendoient de se retirer, de peur de perdre un grand nombre de vaillans soldats. Mais comme les ennemis les poursuivoient chaudement, ceux qui gardoient la porte de la ville, craignant qu'ils n'entrassent pêle mêle avec leurs gens, se hâterent de laisser tomber la herse, ensorte qu'il demeura déhors plus de cent François qui furent taillés en pieces.

L'Infanterie Espagnole se rétrancha promptement dans le Fauxbourg, & De Rosne, résolu de battre la place de ce côté-là, fit éléver deux batteries, l'une de dix-neuf canons gardée par les Espagnols, & l'autre de dix-sept pieces de différens calibres, qu'il confia aux Wallons. Avant que les épaulemens en fussent achevés, la contrebatterie des Assiegés les inquieta beaucoup, mais lorsque les batteries furent suffisamment couvertes, & que le canon eut commencé à battre les flancs du bastion, le Marquis de Belin, soit par lâcheté, comme on l'en accusa généralement,

(a) Henri de Bourbon Montaigu de la Maison des Vicomtes de Lavedan : Ces Vicomtes descendoient de Charles, Bâtard de Bourbon, fils de Jean II, Duc de Bourbon, Connétable de France. *De Thou, Liv. CXVI.*

soit

ſoit qu'il jugeât impoſſible de défendre la place, & voulût ſe réſerver lui-même & tant de braves gens pour une meilleure occaſion, tint conſeil avec les principaux Officiers, & s'efforça de leur perſuader de ſe rendre. Le Gouverneur & Charles de Rambures, l'un des plus grands Seigneurs de la Province, s'y étant oppoſés, les Capitaines répondirent qu'ils vouloient ſe défendre juſqu'à la derniere extrêmité. Le Marquis leur repréſenta que toutes les munitions étoient déja conſumées, & qu'ils en manquoient pour tenir plus long-temps. Le Gouverneur lui montra qu'il en avoit mis en reſerve une quantité ſuffiſante pour ſe défendre encore pluſieurs jours, pourvû qu'on les diſtribuât judicieuſement, & que dans cet intervalle, le Roi, qu'on croyoit devoir dans peu emporter La Fere, pourroit venir à leur ſecours. A ce diſcours le Marquis, en colere, lui répondit, qu'il méritoit punition, pour avoir déguiſé à ſon Chef le véritable état des munitions, & que deux jours de plus ou de moins étoient de très-peu de conſéquence, parce qu'il ſavoit que le Roi n'étoit pas en état de prendre ſi aiſement La Fere. Il ſortit du conſeil tout irrité, & malgré les proteſtations de la plûpart des Officiers, il envoya ſur le champ un Capitaine aux Eſpagnols, & convint de ſortir de la place avec armes & bagages, tambours battans & enſeignes déployées, & à condition qu'il ſeroit libre aux Habitans d'y reſter, ou d'en ſortir; mais que ceux qui y demeureroient, reconnoîtroient le Roi d'Eſpagne pour Souverain. Ainſi au grand étonnement de tout le monde, & en excitant le murmure des ſiens, le Marquis ſortit avec toute ſa garniſon ſous les armes, le 23 de Mai, & prit la route de La Fere. Mais le Capitaine Mainferme, l'un des Officiers de la garniſon, chargé de défendre le Baſtion qui regardoit le quartier des Eſpagnols, ne voulut point accepter la capitulation, & quoique les ennemis fuſſent maîtres de tout le reſte de la ville, il ſe retrancha de toutes parts dans ce poſte, & réſolut de s'y défendre bravement, juſqu'à ce qu'on eut dreſſé des batteries & ruiné toutes ſes défenſes. Alors il jugea à propos de ſe retirer honorablement.

La place ſe rend par la lâcheté du Marquis de Belin.

HENRI. IV. 1596.

La Fere se rend au Roi.

La veille les Espagnols assiegés dans La Fere, réduits à la derniere extrêmité (a), & voyant par expérience que le dessein du Cardinal étoit simplement de faire diversion & des conquêtes, & qu'il n'esperoit pas de pouvoir les sécourir, s'étoient enfin rendus au Roi, leur fermeté ayant donné le temps à l'Archiduc de faire de si grands & de si importans progrès. Le Roi, qui vouloit marcher au secours d'Ardres, leur accorda, sans restriction tout ce qn'ils demanderent, savoir, que le Vice-Sénéchal de Montelimar, qui prenoit le titre de Comte de La Fere, & Dom Alvar Ozorio, Commandant de la garnison, sortiroient avec toutes les troupes, Infanterie & Cavalerie, avec leurs armes & bagages, étendarts & drapeaux déployés, au son des tambours & des trompettes, mêche allumée, balle en bouche, & seroient escortés sûrement jusqu'au Câtelet : qu'ils pourroient emmener avec eux un canon, pourvû qu'il ne fut point aux armes de France & dix coups à tirer : qu'on donneroit un acquit de toutes les tailles, revenus, contributions perçues par le Vice-Sénéchal, & qu'on ne pourroit faire aucune recherche contre lui, ni conrre qui que ce fut de la garnison, pour quelque action ou délit, ni les iuquieter pour les dettes qu'ils avoient contractées : que les Habitans, en prêtant serment de fidelité, seroient traités en bons Sujets, qu'on leur pardonneroit tout le passé, & que ceux d'entre eux qui voudroient se retirer avec la garnison, en auroient la liberté. A ces conditions, La Fere fut remise au

(a) Ils avoient encore pour deux mois de vivres, lorsqu'ils capitulerent, & craignant, s'ils attendoient à la derniere extrêmité d'être obligés de se rendre à discrétion, & que le Vice-Sénéchal Colas ne portât la peine dûe à ses crimes, ils prirent de bonne heure leur parti. On ne leur accorda des articles honorables, qu'à condition que ce qu'ils assuroient, qu'ils avoient encore des vivres pour deux mois, se trouveroit véritable, autrement qu'ils sortiroient sans armes, sans bagages & le bâton blanc à la main. En conséquence l'état de leurs munitions de bouche fut vérifié par le Comte de la Rochepot & par la Carbonniere, Intendant des vivres, & sur leur rapport, le Roi signa la capitulation. On ne voit pas après cela pourquoi l'Auteur Italien donne de si magnifiques éloges à la constance & à la fermeté des Espagnols assiegés dans La Fere. *De Thou, Liv. CXVI. & les Remarques sur Davila, page 250 & 251.*

Roi le 22 de Mai. Le lendemain matin ce Prince qui ne pouvoit souffrir de rétardement, marcha vers Ardres avec toute la Cavalerie, ordonnant au Connétable de le suivre avec le reste de son armée. Son dessein étoit de s'approcher par le bois & de tenter la fortune, à quelqne prix que ce fut. Mais à peine eut-il fait trois quarts de lieues, qu'il apprit que le Marquis de Belin s'étoit rendu. Cette nouvelle lui causa d'autant plus de chagrin, qu'il avoit conçû de fortes esperances de sécourir certainement la place. Pénétré d'une vive douleur, & transporté de la plus juste indignation de voir tous ses projets déconcertés par la lâcheté d'un seul homme, il fit défense au Marquis de paroître en sa présence, soit qu'il le jugeât indigne de ses regards, soit qu'il craignît de ne pouvoir retenir sa colere. Ensuite il lui fit faire son procès par le Maréchal de la (*a*) Chartre, & pensa souvent à le faire mourir ignominieusement, mais Gabrielle d'Estrées ayant vivement sollicité sa grace, par la Sentence rendue & publiée plusieurs jours après, on se contenta de le priver de ses Charges & de l'exiler à perpetuité dans ses terres.

Ardres étant pris d'un côté & La Fere de l'autre, on croyoit généralement que les deux armées en viendroient à une bataille. Le Roi brûlant d'ardeur de réparer ses pertes passées, & renforcé par toute la Noblesse de son Royaume qui étoit accourue auprès de lui, étoit résolu de ne laisser échapper aucune des occasions qui pourroient l'engager à combattre; mais le Cardinal Archiduc, plus attentif à conserver ses conquêtes, que disposé à risquer son armée à de nouveaux dangers, & rappellé en Flandres par des affaires pressantes, laissa dans Ardres une forte garni-

(*a*) Le Comte de Belin fut interrogé par le Maréchal de la Châtre & par Charles Turquant, Maitre des Requêtes. Il n'y eut point de jugement prononcé contre lui. Il rentra même bientôt en grace par le crédit des femmes, & fut nommé Gouverneur du jeune Prince de Condé après la mort du Marquis de Pisany. Cependant les Officiers Généraux, les Capitaines, les soldats mêmes lui avoient soûtenu à la confrontation, qu'il avoit lâchement rendu Ardres contre leurs avis, leurs remontrances & saus une nécessité pressante. *De Thou, Liv. CXVI. & les Remarques sur Davila, pag.* 252.

Henri IV. 1596.

ſon, ſous les ordres de Villeverde, Officier Eſpagnol, & ſe retira en trois marches ſur le territoire de Saint Omer. De-là ayant appris que la Cavalerie qu'il avoit laiſſée pour garder les Provinces de Flandres, avoit été défaite par les garniſons de Bergues & de Breda, qui faiſoient impunément des courſes dans tout le païs, il y pénétra plus avant, pour les réprimer, & tourner ſes armes contre les Hollandois, qui durant la guerre de France, faiſoient de jour en jour de nouvelles conquêtes.

Le Roi balança long-temps s'il devoit s'occuper pendant cette campagne à reprendre quelque place, mais ſon Infanterie, qui fait la principale force d'une armée dans les ſieges, ſe trouva en fort mauvais état, par le long ſéjour qu'elle avoit fait devant La Fere. Les veilles, les travaux continuels durant tant de mois, le mauvais air qui regne dans ce Païs bas & marécageux, avoient cauſé de grandes maladies dans les troupes, qui ayant paſſé l'hyver avec toutes ſortes d'incommodités, commençoient à reſſentir les effets de ces fatigues. D'ailleurs le nerf le plus puiſſant de la guerre lui manquoit. Pluſieurs Provinces venoient de rentrer recemment ſous ſon obéiſſaace, celles qui avoient d'abord ſuivi ſon parti, étoient épuiſées & ruinées par la guerre, une longue ſuite de maux & de déſordres avoit derangé la perception des revenus de la Couronne. Le Roi n'avoit ni argent, ni moyens de faire ſubſiſter ſon armée en Picardie, Province preſqu'entiérement ruinée & déſolée par la guerre, dont elle étoit le théâtre depuis deux ans. Ourre ces deux grands obſtacles, Henri avoit éprouvé trop de revers en confiant la conduite de la guerre à ſes Généraux. Obligé de revenir à Paris pour recevoir le Légat du Pape, envoyé pour faire ratifier & exécuter les choſes que ſes Agens avoient promiſes, en ſon nom, dans la cérémonie de ſon abſolution, il jugeoit que ſon armée feroit peu de progrès, s'il ne la commandoit en perſonne.

Le Roi licentie ſon armée.

Toutes ces raiſons, long-temps balancées dans ſon Conſeil, le déterminerent à congédier ſa Nobleſſe, pour la retrouver en meilleur état dans les occaſions qui ſe pré-

ſenteroient. Il répartit le reſte de ſes troupes dans les places les plus importantes, de maniere à n'avoir rien à craindre du retour imprevû des ennemis, afin qu'après avoir reçu & contenté le Légat, il pût ſe tranſporter dans quelque ville commode au centre du Royaume, où dans une aſſemblée des Deputés de toutes les Provinces & des Principaux Magiſtrats, il s'appliquât à remettre le bon ordre dans les Finances, à régler l'intérieur de ſa Cour, & à prendre les meſures néceſſaires pour ſonger ſolidement à recouvrer, la campagne prochaine, les places de Picardie. Il eſperoit dans cet intervalle conclure une ligue avec les Etats de Hollande & la Reine d'Angleterre & pouvoir tenir la campagne avec une armée aſſez forte, pour reconquérir tout ce que les ennemis lui avoient enlevé, & malgré tous leurs efforts. Lorſque le Roi eut pris cette réſolution, il laiſſa le Maréchal de Biron avec trois mille fantaſſins & ſix cens chevaux ſur les bords de la Somme, pour les garder & ſe tenir prêt à tout événement de ce côté là. Il mit de bonnes garniſons dans Peronne, Boulogne, Montreuil, Abbeville & Saint Quentin, & dans Amiens le Comte de S. Paul, quoique cette ville grande & très-peuplée, alléguant ſes anciens priviléges, refuſât de recevoir garniſon, & promit de ſe défendre elle-même, comme elle avoit fait dans le cours des guerres paſſées.

Le Cardinal de Médicis Légat du Pape arrive en France.

Cependant Alexandre de Médicis, Cardinal de Florence & Légat du Pape étoit entré en France à la ſatisfaction reciproque, tant du Roi qui déſiroit de ſe concilier entierement l'eſprit du Pape, que de ce Pontife, qui ne pouvoit abſolument bannir ſes inquiétudes, à moins qu'on ne gardât l'ancienne ſoumiſſion & la conduite que la Couronne de France avoit coûtume d'obſerver avec le S. Siege. A ſon arrivée ſur les frontieres de Dauphiné, il fut reçu en grande pompe par l'armée rangée en bataille, ſous les ordres de Leſdiguieres, qui, quoique Calviniſte, lui donna toutes ſortes de marques d'honneur & de reſpect, ſoit en le recevant, ſoit en l'accompagnant juſqu'à Lyon. Le Légat y ſéjourna peu, & hâtant ſa marche, ſe rendit à Moulins, d'où, pour éviter la peſte, qui regnoit en plu-

Henri IV. 1596.

sieurs endroits, il prit le chemin le plus long, & arriva le dix-neuf de Juillet à Montlhery à six lieues de Paris. Là le Roi qui venoit de Picardie, se rendit auprès de lui, suivi de cent chevaux de poste, sans cérémonial, & pour lui faire visite particulierement; en lui marquant, par cette impatience de le voir, & par la bienveillance avec laquelle il l'accuelllit, ses sentimens pour le Pape, & l'estime particuliere qu'il faisoit de sa personne, en qui, outre l'éclat de la Naissance & la maturité de l'âge se trouvoient réunies une haute prudence & une ancienne inclination pour la Couronne de France. Le Roi fut accompagné dans cette visite, des principaux Seigneurs de la Cour, & particulierement du Duc de Mayenne, pour montrer au Légat la sincerité de leur réconciliation, & combien le Roi estimoit & honoroit les Chefs du parti Catholique. Si dans cette premiere entrevûe ce Prince ne négligea rien, afin de convaincre le Légat de son respect pour le Souverain Pontife & pour lui-même, le Légat, de son côté, fit paroître tant de modération & d'attachement pour les intérêts du Roi & de la Couronne, que la bienveillance succéda à l'opinion avantageuse qu'on avoit conçûe de lui.

Le Roi revint le lendemain matin à Paris, & le Cardinal continua sa route. Il fut reçu à une lieue des Fauxbourgs, par le jeune Prince de Condé, pour lui faire connoître, avec combien d'attention, le Roi, en le retirant des mains des Huguenots, avoit songé à satisfaire le Pape. A l'entrée des Fauxbourgs, il fut reçu par le Cardinal de Gondy & par tous les Princes & Seigneurs de la Cour. La foule du peuple étoit si grande, que si les Ducs de Mayenne & d'Epernon n'eussent mis pied à terre & l'épée à la main pour l'écarter, le Légat couroit risque d'être étouffé par la chaleur & par le désordre de ceux qui s'empressoient inconsidéremment de lui rendre leurs honneurs. Il entra dans la ville aux acclamations & aux applaudissede tout le monde, fut reçû à la Cathédrale avec les cérémonies accoûtumées, & conduit dans un Hôtel paré des meubles de la Couronne, où il reçût, avec une extrême,

On le reçoit avec de grands honneurs.

Henri IV. 1596.

politesse le Parlement, au nom duquel le Premier Président de Harlay le harangua. Il reçût ensuite les visites des autres Magistrats de la ville & de différens Particuliers. Tout le monde fut charmé de voir & d'entendre que le Roi & la Couronne de France étoient parfaitement reconciliés avec le S. Siege. Le Parlement reçût & enregistra les instructions ou pouvoirs du Légat, & quoique plusieurs Conseillers opinassent à joindre à l'enregistrement certaines clauses usitées par le passé, pour restraindre & limiter l'autorité des Légats dans les bornes prescrites par les libertés de l'Eglise Gallicane, le Roi voulut, que sans en parler, on enregistrât (*a*) purement & simplement ses pouvoirs, afin de dissiper toutes les défiances que l'on avoit de la sincerité de ses intentions. A ce procédé si satisfaisant pour le Pape, & si glorieux pour son Pontificat, de ne point rencontrer les oppositions que tous ses prédécesseurs avoient éprouvées, le Légat répondit par la plus parfaite modération, conformément aux ordres prudens qu'il avoit reçûs à Rome. Il eut toujours la précaution d'éviter les occasions, qui pouvoient compromettre son autorité avec les prérogatives du Clergé de France, où les droits de la Couronne, moyen vrayement unique pour éviter les

(*a*) Ce fait est alteré par l'Historien Italien qui le raconte bien différemment du Président de Thou. Celui-ci témoin occulaire & Membre du Parlement, rapporte, que le Roi addressa à cette Compagnie des Lettres Patentes, datées du 3 de Juillet à Abbeville, où il lui ordonnoit d'enregistrer & de faire publier incessamment, *en la maniere ordinaire*, les facultés concedées au Cardinal de Florence, c'est-à-dire les pouvoirs qu'il avoit reçûs du Pape. Après qu'on eut entendu le Procureur Général & les conclusions de l'Avocat Général Servin, le Parlement ordonna que les Lettres Patentes du Roi & les facultés accordées au Légat, seroient lûes, publiées & enregistrées aux conditions marquées dans l'Arrêt. Or cet Arrêt portoit différentes modifications & restrictions conformes aux usages du Royaume, & qu'on peut voir dans le même Auteur. La Cour avoit de plus ordonné, que cet Arrêt seroit mis & publié à la suite des Lettres Patentes. Le Légat obtint néanmoins du Roi, que cette disposition n'auroit pas lieu, & que l'Arrêt seroit seulement enregistré dans les archives de la Cour. Au reste M. de Thou rend la justice la plus exacte à la sagesse du Cardinal de Médicis, à son attention à n'avoir aucun demêlé avec les Parlemens, & à n'écouter jamais les délations des restes de la Ligue, qui poussés par un faux zele, lui portoient à lui ou à ses Officiers des plaintes contre le Gouvernement. *Voyez cet Historien*, *Liv. CXVI*.

Henri IV. 1596.

disputes toûjours odieuses entre les deux Puissances, & très-propre tant à cimenter la soumission, que le Royaume venoit de renouveller au S. Siege, qu'à se prêter à des circonstances aussi délicates que celles de ce tems-là.

Outre la prudence du Pape & la modération du Légat, cette conduite étoit l'effet du conseil de Jean Delfino, Ambassadeur de Venise à Rome, qui parvint ensuite au Cardinalat. Ce Ministre parfaitement instruit de l'état des affaires de France, fit observer au Pape & au Légat de ne point s'arrêter minutieusement aux désordres introduits dans l'Eglise de ce Royaume, tandis qu'elle étoit, comme séparée du Saint Siege avant l'absolution du Roi, mais de faire semblant de ne point remarquer un infinité d'abus passés, & de se contenter de pourvoir à l'avenir, avec beaucoup d'adresse & de patience. Cet avis qu'ils embrasserent avidement, comme venant d'un homme experimenté & très-prudent, leur servit de regle pour se conduire dans plusieurs affaires délicates, qui se présenterent par la suite. Le Légat eut le premier d'Août sa premiere audience publique à S. Maur près de Paris. Le Roi y ratifia toutes les conditions acceptées par ses Agens, lorsqu'ils avoient reçû l'absolution à Rome, en son nom. Ce Prince, par cette prompte démonstration, ayant rempli tous ses engagemens, reçut ensuite, dans l'occasion, toutes les dispenses que les circonstances pouvoient permettre de lui accorder. De ce qui regardoit l'honneur de la Religion & du Pape, le Cardinal passa à traiter ce qui concernoit le repos du Royaume & la paix entre les Princes Chrétiens. Le Pape savoit combien le Royaume de France, déchiré par de si longues guerres, étoit ruiné & épuisé, combien il avoit besoin de repos & de soulagement pour recouvrer son ancienne force. Quoique le Roi d'Espagne manquât d'argent, & que ses peuples fussent foulés & accablés, le Souverain Pontife sentit que la Couronne de France, en continuant la guerre, couroit risque de faire de très-grandes pertes, & que le Roi très-Chrétien étoit forcé pour son intérêt, d'entretenir des liaisons très-étroites, & de faire des alliances avec des Puissances ennemies de

l'Eglise

l'Eglise Catholique. Il concevoit d'ailleurs que Philippe II. pouvoit à peine soutenir deux guerres considérables, quoique dans des païs très-voisins les uns des autres, & n'avoit remporté des avantages en Picardie, qu'aux dépens de ses Etats de Flandres, où les Hollandois s'aggrandissoient au préjudice de la Religion. Il avoit en conséquence résolu de proposer sa mediation pour menager la paix entre les deux Couronnes, prévoyant bien que ni l'une, ni l'autre ne se détermineroit jamais à la demander, à moins, qu'en qualité de pere commun, il ne se portât pour médiateur entr'elles. A ces considérations, se joignoit celle de la guerre sanglante, que les Turcs faisoient en Hongrie, & à laquelle le Pape souhaitoit que les Princes Chrétiens s'intéressassent vivement, pour arrêter le progrès de l'ennemi commun. Il jugeoit absolument nécessaire d'accommoder les deux Couronnes, afin que les deux Rois, ou du moins celui d'Espagne, pour l'intérêt de la Maison d'Autriche, fût en état de lui fournir des secours. Pour cet effet, il avoit expressement recommandé au Légat, si-tôt que l'absolution du Roi seroit ratifiée, de proposer d'abord cette affaire, qu'il croyoit non-seulement nécessaire à la sûreté & au repos de la Chrétienté, mais encore très-propre à illustrer la mémoire de son Pontificat. Le Cardinal naturellement doux & pacifique & très-versé dans le maniement des affaires, n'étoit pas moins actif à procurer le bien général, & pour sa propre réputation, à travailler à ce grand ouvrage, que le Pape montroit d'ardeur à l'en presser.

Dans les premieres audiences particulieres qui suivirent celle qu'il avoit eûe en public à Saint Maur, il ne différa point à sonder les dispositions du Roi, qui connoissoit mieux que personne les playes de son Royaume, & qui pensant avec tout le monde, que la paix étoit le seul remede qu'on y pût appliquer, panchoit fort à embrasser tous les moyens de la procurer, pourvû qu'il ne compromit point sa gloire. Il y étoit même porté par les obstacles que rencontrerent ses Ambassadeurs à négocier une ligue avec l'Angleterre. Il s'appercevoit à merveille,

que la Reine Elizabeth aſpiroit, ſans detour, à avoir quelques places en France, afin de le tenir, pour ainſi dire, lié, & de faire dans l'occaſion de plus grandes conquêtes dans le Royaume. Il n'ignoroit pas d'ailleurs que cette Princeſſe étoit ſi occupée, par la révolte des Irlandois, plus vivement allumée que jamais, que, quand elle le voudroit, elle ne pourroit lui fournir des ſecours conſidérables. Il refléchiſſoit d'ailleurs à la ſituation des Hollandois, qui ne demandoient pas mieux que de voir la guerre continuer en France, pour occuper & partager les troupes Eſpagnoles, mais hors d'état de ſécourir leurs voiſins, tandis que la guerre étoit allumée dans leur propre païs. Les Princes Proteſtans d'Allemagne, obligés à tourner leurs forces contre le Turc, ne pouvoient, ou ne vouloient point s'intéreſſer aux malheurs de la France, qu'ils regardoient comme aſſez puiſſante, pour réſiſter toute ſeule aux armes de l'Eſpagne. Ainſi le Roi ne pouvant ſe promettre que très-peu de ſecours de la part de ſes Alliés, ne devoit compter que ſur les forces de ſon Royaume. Mais pluſieurs accidens fâcheux les avoient ou épuiſées ou affoiblies. Les revenus de la Couronne étoient diſſipés, ou par les malheurs des guerres Civiles, ou par les abus multipliés, qui s'étoient introduits dans le maniement des deniers publics. Le profit qu'on avoient coutume de tirer des douannes & des entrées dans les ports de la Méditerannée & de l'Océan, étoit extrêmement diminué par l'interruption du commerce avec l'Eſpagne, les Indes Occidentales & les autres Etats du Roi Catholique. Le commerce avec les vaiſſeaux Hollandois & Anglois ne dedommageoit point de cette perte, parce que la navigation étant interrompue, c'étoit moins un commerce, que des courſes de Pyrates. A ce défaut d'argent, qui eſt l'ame de la guerre, ſe joignoient d'autres contre temps. Le Duc de Mercœur étoit encore en armes & puiſſant en Bretagne. Il faiſoit des courſes avec ſes troupes, & inquietant tantôt la Normandie, tantôt le Poitou, & tantôt la Saintonge, il tenoit ces Provinces dans de continuelles allarmes. La Provence & le Dauphiné n'étoient pas encore entiere-

ment soumises, & le Duc de Savoye les inquietoit si vivement, qu'on étoit obligé de tenir deux armées sur pied. Ce qui importoit encore d'avantage, c'est que les Huguenots, ou fâchés, ou prenant ombrage de l'étroite intelligence qui regnoit entre le Roi & le Pape, étoient sur le point de se soulever, & demandant permission de s'assembler, pour mettre ordre à leurs affaires, ils montroient quelqu'envie de remuer, ce qui faisoit craindre, qu'avant que de cimenter entierement la paix avec les Catholiques, on ne fut obligé d'en venir à une guerre avec les Huguenots. Toutes ces raisons portoient le Roi à désirer la paix. Mais l'amour de la gloire qui l'emportoit toujours dans son cœur, lui faisoit en apparence souhaiter la guerre. Ainsi dans les premiers entretiens qu'il eut avec le Légat, il lui déclara nettement, qu'il n'accepteroit aucun accommodement, à moins qu'on ne lui rendit toutes les places que l'on avoit prises, & qu'on ne reparât tous les torts faits à sa Couronne. Il ajoûta des raisons si fortes, & marqua des sentimens si élévés, qu'il paroissoit ne vouloir entendre à aucun Traité, qu'après avoir remis ses armes en reputation. Néanmoins le Légat partant de l'état actuel des choses, que sa présence sur les lieux lui faisoit assez bien connoître, & pressentant l'intention secrete du Roi, jugea qu'il falloit rompre la glace, à quelque prix que ce fut. Quoiqu'il ne vit encore luire aucun rayon d'esperance, il dépêcha le Pere Bonaventure Catalagirone, Général de l'Ordre de S. François à la Cour d'Espagne, pour y sonder la disposition des esprits.

Mais l'empressement que le Légat témoignoit pour la paix, ne rallentissoit point l'ardeur du Roi, occupé des préparatifs de la prochaine campagne. Pour cet effet, il avoit convoqué à Rouen une assemblée des Grands Officiers de la Couronne, des principaux Magistrats & des Financiers de son Royaume. Outre la réforme de plusieurs abus & désordres, il s'y proposoit de rétablir les Finances, & de persuader aux Seigneurs des Provinces, aux Principaux du Clergé & aux Notables du tiers Etat de le sécourir de maniere à pouvoir soûtenir seul le poids de la guerre. Il se

Henri IV. 1596.

flattoit d'y réussir aisément, tant parce que le besoin étoit urgent, comme personne ne l'ignoroit, que par le bon état où se trouvoient plusieurs Provinces riches & abondantes, depuis que la guerre civile y avoit cessé, pourvû qu'on y rétablit le bon ordre, & que les réglemens nécessaires tendissent à faire goûter aux peuples les douceurs de la paix. Il jugeoit que tout le monde donneroit volontiers les mains à une dépense qu'on ne feroit point, comme autrefois, pour contenter l'avidité des Souverains, ou pour prendre les armes contre ses Concitoyens, mais pour faire la guerre aux Etrangers, & pour défendre la Couronne attaquée & démembrée par ses anciens rivaux & ses perpetuels ennemis. Dès l'année précédente, on avoit conclu avec le Duc de Mercœur une espece de trêve, mais mal assurée, violée & interrompue de temps en temps. On devoit néanmoins dans l'intervalle négocier, pour tâcher de parvenir à un accommodement. Le Roi envoya dans ce temps-là le Comte de Schomberg & le Président de Thou, vers la Reine Douairiere, pour conférer en sa présence avec les Députés du Duc. Cette négociation étoit incertaine & peu stable. Le Duc, homme fin & adroit, qu'on ne detournoit point aisément de ses desseins, entretenoit diverses intelligences en Espagne & en France, esperant encore de démembrer de la Couronne le Duché de Bretagne, qui n'y avoit été réuni que sous le regne de Louis XII & de François Premier, & de le transmettre à sa posterité, ou du moins, s'il ne pouvoit s'en emparer pour lui-même, de s'y maintenir au nom de l'Infante Isabelle, qui prétendoit y succeder, comme héritiere présomptive de la Maison de Valois ; car les femmes peuvent posseder le Duché de Bretagne. Le Duc avoit pour cet effet, envoyé à la Cour d'Espagne Tornabon, & manœuvroit en même temps dans la Province, pour attirer les principaux Seigneurs à son sentiment, se flattant d'obtenir des conditions plus avantageuses de l'Infante, que du Roi de France. Néanmoins la décadence des affaires de la Ligue traversoit ses projets : l'accommodement des autres Princes de sa Maison, & surtout du Duc de Mayenne, l'inquié-

On traite d'un accommodement avec le Duc de Mercœur.

Le Duc traîne l'accommodement en longueur.

toit : il tenoit toûjours en suspens la négociation, & prolongeoit la trêve par de courts délais, employant tantôt la force & tantôt l'artifice, pour s'emparer de quelque poste avantageux, & tenir en allarme toutes les Provinces voisines de la Bretagne.

Pour suivre ce projet, il avoit fait alors avancer Charles de Gondi, Marquis de Belle Isle, fils du Maréchal de Rets, afin de s'emparer de Fougeres, place fort importante sur les frontieres de la Normandie. De-là il avoit formé une intelligence, pour faire entrer le même Marquis au Mont S. Michel, place très-forte sur les côtes de l'Océan, & où l'on ne peut arriver par terre qu'en deux petites heures, soit de jour, soit de nuit, dans le temps de la basse marée. Cette menée avoit été poussée si loin, que le Marquis étoit sûr qu'on lui livreroit la place. Il partit en secret de Fougeres, pendant une nuit, à la tête de cent chevaux & de quatre cens hommes de pied, & arriva au Mont S. Michel au moment du reflux de la mer. Après les signaux donnés & reçus de part & d'autre, le Gouverneur du Château invita le Marquis à y entrer avec six de ses gens, pour occuper le premier guichet, & faire ensuite entrer le reste de ses troupes. Le Marquis, jeune homme plus brave que prudent, accepta l'offre, mais voyant qu'on fermoit le guichet, par lequel on pénétroit dans le premier ravelin, il se tourna d'un air courouçé vers le Capitaine, qui le fermoit, & lui commanda de le tenir ouvert. L'Officier lui répondit avec une égale fierté, ceux de la place mirent l'épée à la main, tuerent le Marquis & ses six compagnons, & tirerent leur canon contre le reste de ses troupes, qui, informées de la mort de leur Général, se retirerent à Fougeres, sans être poursuivies. Ce malheur n'arrêta point les projets du Duc de Mercœur, qui ayant emporté la forteresse de Tifauge en Poitou, & fait quelques autres conquêtes en divers endroits, continuoit à faire négocier la paix d'une maniere équivoque, attentif à se régler sur les événemens, modérant ses prétentions, lorsque la fortune favorisoit le Roi, & les augmentant lorsqu'elle lui étoit contraire, sans savoir mieux que les

Henri IV. 1596.

autres quelle en feroit l'iffue. Le Roi informé des caufes de cette irréfolution, ne fe départoit pas non plus de la négociation, étant difpofé à accorder au Duc des conditions avantageufes, pour chaffer de Bretagne les Efpagnols, & ramener à l'obéiffance une partie fi importante du Royaume. Il avoit choifi pour cet effet le Comte de Schomberg & le Préfident de Thou, dont il jugeoit la prudence capable de combattre les artifices & l'irréfolution du Duc.

Ce Monarque avoit auffi envoyé d'Emeric (*a*) & Geoffroi de Calignon (*b*), Chancelier de Navarre, vers les Huguenots, qui s'étant éloignés de la Cour, & retirés dans les villes voifines (*c*) de la Rochelle, avoient mis fur pied quelques troupes, & tenoient des affemblées qui caufoient beaucoup d'inquiétudes au Roi, & excitoient l'indignation de fon Confeil. Mais le Duc de Mayenne, quoiqu'autrefois ennemi déclaré des Huguenots, ayant fait obferver aux autres Membres du Confeil, combien il feroit pernicieux d'allumer une guerre civile, dans une circonftance, où le Royaume étoit maltraité, & où les armées Efpagnoles faifoient tant de conquêtes, on réfolut de députer vers les Huguenots, pour traiter avec eux, les deux perfonnages dont je viens de parler, tous deux fort eftimés du parti, pour luimontrer, que loin de ftatuer rien de préjudiciable à la liberté de confcience, on n'en avoit pas même la penfée : que, quoique les conditions impofées au Roi par le Pape fuffent telles que tout le monde le favoit, on y avoit néanmoins ajoûté la claufe, que ce Prince les accompliroit, pourvû qu'il n'y eût point de guerre ou de troubles à craindre : claufe qui mettoit en même temps à couvert & la foumiffion dûe au Pape & la fûreté des Huguenots, puifque la conjoncture étoit évidemment fi critique,

(*a*) Emeri De Vic.

(*b*) Ou Soffroy de Calignon, Proteftant, homme habile dans le maniement des affaires, devoué aux intérets du Roi & au bien du Royaume.

(*c*) Ils tinrent alors diverfes affemblées à Vendome, Loudun & Saumur, villes qui ne font pas trop voifines de la Rochelle. On en peut voir le détail dans M. de Thou & dans les Mémoires de Sully.

que le Roi ne pouvoit gêner leur liberté, sans exciter une guerre, & même sans risquer tout son Royaume. Ces deux Députés étant arrivés dans les païs occupés par les Huguenots, traiterent plusieurs fois avec les Chefs du parti & avec les autres qui s'étoient assemblés à Chatelleraut, & en leur remontrant qu'on observeroit fidelement les Edits donnés en faveur de leur Religion, ils arrêterent cet esprit de révolte qui fermentoit déja; mais ils ne pûrent obtenir que les Ducs de Bouillon & de la Trimouille se rendissent en Picardie avec les troupes de leur parti, ainsi que le Roi le demandoit. L'arrivée du Légat & la confiance dont ce ce Prince l'honoroit, leur avoient inspiré tant d'ombrages, qu'il ne vouloient point s'eloigner de leurs places de sûreté.

Pendant que l'on négocioit de ce côté-là, les troupes ne se tenoient point oisives sur les frontieres de Picardie. La force des garnisons d'un côté, & de l'autre divers combats qui s'y donnoient, tenoient toujours les troupes en haleine. Le Maréchal de Biron qui ne cessoit de harceler les ennemis de toutes parts, pénétroit par ses incursions dans les Provinces du Roi d'Espagne. Il entra au mois de Septembre dans le Comté d'Artois avec sa Cavalerie, & répandit la consternation dans tout le païs. Le Marquis de Varambon, Gouverneur de cette Province, ayant appellé à son secours le Comte Jean-Jacques Belgioioso & le Comte de Montecuculli, résolut d'aller à sa rencontre avec huit cens chevaux, pour arrêter les ravages qu'il faisoit dans tous les environs. Le Maréchal informé de son approche, fit reposer ses troupes, un jour entier, dans le village de S. André, sur le territoire de S. Omer, & partit à la brune avec ses gens frais, à dessein d'attaquer brusquement le Marquis, qui le croyoit encore à plusieurs lieues de là. Son projet lui réussit. Ayant marché au petit pas toute la nuit, il tomba au lever du soleil sur l'avant-garde des ennemis, commandée par Montecuculli, & l'on se chargea vigoureusement de part & d'autre sans balancer. Les François eurent d'abord du dessous, leurs premiers rangs à demi-rompus, furent poussés jusqu'au gros de leur Cavalerie, mais un

Henri IV. 1596.

inſtant après, le Maréchal s'avançant en perſonne, chargea ſi vivement Montecuculli, que celui-ci fut obligé de s'enfuir à toute bride, & ne pût empêcher ſes gens de ſe renverſer ſur le corps de bataille du Marquis, & de le mettre en déſordre. Varambon abandonné, combattit néanmoins vaillamment, & demeura priſonnier avec Montecuculli. Le Comte de Belgioioſo s'avança avec l'arriere-garde, & ſoûtint bravement pendant quelque temps les efforts des Vainqueurs, mais les deux autres corps étant diſſipés, & lui-même bleſſé de deux coups de piſtolet au bras, fut forcé de chercher ſon ſalut dans la fuite, abandonnant le champ de bataille, & laiſſant le païs ouvert aux courſes du Maréchal de Biron, qui auroit cauſé bien du dégât, & peut-être fait de plus grands progrès, ſi les pluyes de l'Automne, qui commencerent cette année de très-bonne heure, ne l'euſſent obligé de rentrer dans ſes quartiers.

Il arriva dans ce temps-là à la Cour un événement qui en montrant aux particuliers avec quelle modération ils doivent reprimer leurs paſſions, fit ſentir aux Princes de quelle bonté ils doivent uſer envers leurs ſujets, dans certains cas, où les engagent les loix de l'honneur. Il s'éleva une querelle pour quelques paroles dans l'antichambre, entre Coquinvilliers, Gentilhomme ſervant de Sa Majeſté, homme d'une valeur éprouvée, & Bonnivet, Seigneur d'une Maiſon ancienne & illuſtrée. Coquinvilliers oubliant qu'il étoit chez le Roi, donna un ſoufflet à Bonnivet, qui ſe contint par reſpect, pour le lieu, où il ſe trouvoit. Ils ſortirent tous deux du Palais, & leurs amis les ſéparerent. Bonnivet envoya défier ſon ennemi pour tirer vengeance de l'affront qu'il avoit reçû ; mais Coquinvilliers reconnoiſſant le tort qu'il avoit eû de l'offenſer dans un lieu, où il n'étoit pas permis de mettre l'épée à la main, pour tirer raiſon, refuſa d'accepter l'appel, & s'offrit à lui faire réparation. On ne pouvoit attribuer ce procedé à un manque de courage, puiſque Coquinvilliers avoit donné aſſez de preuves de ſa valeur dans pluſieurs autres duels, mais au repentir de ſa faute. Bonnivet, contre l'opinion de tout le monde, réitera pluſieurs fois ſon defi. Coquinvilliers

liers ne se contenta pas d'y répondre avec la même modération, il eut même la prudence de ne pas sortir de sa maison, pendant quelque temps, de peur de donner occasion au duel. Mais Bonnivet ne cessant de le presser par des lettres & des messages outrageans, & refusant d'accepter l'offre que l'autre lui faisoit, de s'en remettre à sa discrétion, il fut enfin forcé de se rendre dans un endroit écarté, où après avoir fait les mêmes offres, & protesté qu'il reconnoissoit son tort, l'inflexibilité de Bonnivet l'obligea de mettre l'épée à la main. Coquinvilliers blessa d'abord son ennemi, & se retiroit en arriere, voulant terminer le combat au premier sang, mais Bonnivet le poussant vivement, & lui portant plusieurs bottes, Coquinvilliers l'atteignit d'un second coup, & le renversa roide mort. Lorsque le Roi, déja informé de tout ce qui s'étoit passé, en apprit la nouvelle, non-seulement il eùt égard à la nécessité qui avoit forcé le Vainqueur à se battre, mais il pardonna même à un si brave homme la faute qu'il avoit commise, en manquant de respect dans une maison Royale, & dit publiquement, que si l'un s'étoit perdu, il ne falloit pas perdre l'autre. Il lui accorda sa grace, & défendit aux Magistrats de faire aucune poursuite contre lui.

Le Roi tient une assemblée des Notables à Rouen.

Cependant les Députés des Provinces s'étoient rendus à Rouen, où le Roi arriva le dix-huit d'Octobre, accompagné du Cardinal Légat, du Duc de Montpensier, Gouverneur de la Province, du Connétable de Montmorenci, des Ducs de Nemours & d'Epernon, du Prince de Joinville, des Maréchaux de Rets & de Matignon, de l'Amiral de Damville, des Cardinaux de Givri & de Gondi & d'une troupe d'élite des principaux Seigneurs du Royaume. Il y fut reçû magnifiquement, & harangua l'assemblée le quatre de Novembre. Il représenta aux Députés, combien il étoit nécessaire de rétablir le bon ordre dans le Royaume, & le besoin urgent qu'il avoit de secours, pour soûtenir la guerre sur la frontiere. Le Chancelier reprit ces deux objets, & les exposa plus au long. Ensuite chacun s'appliqua à chercher les remedes qui lui paroîtroient les plus propres

Objets de cette assemblée.

Henri IV. 1596.

& les plus avantageux, mais les playes de l'Etat, accablé de maux depuis tant d'années, étoient de nature à ne pouvoir se guérir si-tôt, & chacun sentoit combien une paix générale seroit nécessaire pour introduire & cimenter une réforme salutaire & durable : parce que dans le trouble des armes, il s'éléve toujours de nouveaux désordres, & qu'il est impossible d'observer à la rigueur les réglemens, quand la licence & les besoins de la guerre extorquent sans cesse des dispenses. Aussi tout le monde pensoit que le vrai moyen de parvenir à la paix étoit de pousser vivement la guerre, afin de rétablir la réputation des armes Françoises, de réconquérir ce qu'on avoit perdu, & de reconcilier les deux Couronnes avec une bienseance digne de l'une & de l'autre. Mais autant le remede étoit connu, autant étoit-il difficile à employer. Tous les Ordres du Royaume étoient si épuisés & si affoiblis, qu'ils ne pouvoient accorder au Roi, que des secours très-médiocres : & ce Prince, pour entretenir des armées en Dauphiné & en Bretagne, & en mettre sur pied une plus considérable en Picardie, étoit obligé de lever de nombreuses troupes, & de faire de grands amas d'argent & de munitions, qu'on tiroit avec beaucoup de frais de Hollande & d'Angleterre. On esperoit, à la vérité, que quelques Provinces, qui n'avoient point été aussi désolées que les autres, pourroient par une bonne administration, fournir quelques secours considérables, mais cela demandoit un délai que le besoin pressant & la guerre ne comportoient pas. Néanmoins comme il falloit faire les derniers efforts, tout le monde travailloit avec chaleur, tant à la réforme de l'Etat, qu'aux préparatifs de la guerre.

Henri IV. 1597.

Ce fut en agitant ces affaires, que se termina l'année 1596, & quoiqu'on continuât l'assemblée au commencement de l'année suivante, la réforme qu'on vouloit introduire dans l'Etat, fut assez foible, la matiere n'étant pas disposée à la recevoir, & les circonstances trop peu favorables, pour établir à la rigueur un ordre exact. On régla seulement la dépense de la Maison du Roi, l'on supprima quelques Charges surnumeraires, on réduisit les pensions des particuliers, mais tout cela n'apporta pas

grand ſoulagement aux Finances. Les meſures qu'on prit par rapport au Roi, furent un peu plus efficaces. On remit à deux ans le payement des dettes de la Couronne, ſans préjudice néanmoins des Créanciers, on accorda au nom des peuples une augmentation ſur la Gabelle du ſel, qui forme un des principaux revenus du Royaume, on obligea, par un Edit ſevere, tous ceux qui avoient uſurpé des biens du Domaine à reſtituer non-ſeulement le principal, mais encore les intérêts qu'ils s'étoient appropriés. Cet arrangement ſeul produiſit des ſommes conſidérables. Enfin pluſieurs Traitans & le Clergé s'engagerent volontairement à fournir quelque ſomme d'argent qui ne fut pas, à la vérité, bien forte. Le Roi ayant congedié l'aſſemblée de Rouen, revint aux environs de Paris, pour ſe faire traiter de quelque indiſpoſition, afin de pouvoir au Printemps, lorſqu'il en ſeroit guéri, ſe livrer tout entier aux fatigues de la guerre, mais un nouvel événement très-important l'obligea d'entrer en campagne plutôt qu'il n'avoit réſolu.

Le Roi tombe malade, & revient aux environs de Paris.

Hernando Tellez Porto-Carrero étoit Gouverneur de Dourlens. Cet Officier d'une taille très-petite, mais d'un génie vif & entreprenant, & qui dans tout le cours de la guerre n'avoit pas moins donné des preuves de ſa prudence que de ſa valeur, épioit toutes les occaſions, qui ſe préſentoient, de remporter quelqu'avantage. Il faiſoit la cour à une Veuve de qualité très-riche, qui, ſuivant l'uſage de la Nobleſſe Françoiſe, demeuroit dans ſes terres. Il avoit conçû l'eſperance de l'épouſer, & lui ayant pluſieurs fois déclaré ſes vûes, cette Dame lui avoit répondu qu'elle ne pouvoit les favoriſer, étant ſujette du Roi de France, & lui au ſervice du Roi d'Eſpagne, qui étoient en guerre, mais qu'elle pourroit l'épouſer, s'il rendoit Dourlens au Roi de France, ou s'il ſoumettoit au Roi d'Eſpagne la ville d'Amiens, où elle avoit pris naiſſance. Cette réponſe anima Porto Carrero, qui excité d'un côté, par zele de ſervir ſon Prince, & de l'autre, par l'amour ou par l'eſperance de conclure un ſi riche mariage, commença à penſer aux moyens de s'emparer d'Amiens. Dans

une converſation qu'il eût avec un nommé Du Moulin, banni de cette ville, il apprit qu'elle avoit refuſé de recevoir une garniſon de troupes réglées, & que les Bourgeois faiſoient exactement la garde de nuit, mais négligemment pendant le jour : ce qui lui donna de fortes eſperances de pouvoir s'introduire dans cette ville, & de s'en rendre aiſément le maître. Mais ayant enſuite appris qu'il y avoit dans Amiens quinze mille Habitans bien armés, & prêts à ſe raſſembler au moindre mouvement, il balança longtemps, ſi, malgré un ſi puiſſant obſtacle, il devoit tenter cette entrepriſe. Ses eſperances s'affoiblirent encore, lorſqu'il ſût que trois mille Suiſſes, envoyés par le Roi, pour conduire dans cette ville un train conſidérable d'artillerie & de munitions, pour les préparatifs de la campagne prochaine, avoient pris leurs quartiers dans les villages voiſins, mais il reprit ſon projet en apprenant que le Comte de S. Paul, pour céder aux importunités des Habitans, avoit fait éloigner ces troupes. Le déſir qu'il avoit de s'emparer d'Amiens, fut même augmenté par celui de prendre un attirail de guerre auſſi conſidérable, que celui qu'on venoit d'amener en cette ville. Il chargea un Sergent, nommé François de l'Arco, homme dont il s'étoit ſervi en pluſieurs occaſions, d'entrer déguiſé dans la place, & d'obſerver exactement la maniere dont on y faiſoit la garde, & l'état des Habitans. Le rapport du Sergent fut très-favorable à ſon deſſein, car les Habitans, durant le jour, vaquoient à leurs affaires, & ceux qui montoient la garde aux portes en petit nombre, ſe renfermoient tous, à cauſe du froid, dans un logis voiſin pour ſe chauffer, enſorte que la porte demeuroit abandonnée, à l'exception d'une ſentinelle, qui gardoit la barriere. Porto-Carrero, perſiſtant dans ſon projet, depêcha le même Sergent au Cardinal Archiduc, pour lui demander la permiſſion d'exécuter ſon entrepriſe, & un renfort de troupes pour cet effet. L'Archiduc lui permit de riſquer un coup qui pouvoit être ſi avantageux, & ordonna aux garniſons de Cambrai, de Calais, de Bapaume & du Câtelet d'envoyer, au jour marqué, des détachemens aux environs de Dourlens, avec ordre d'obéir à Porto-Carrero.

Henri IV. 1597.

Les Espagnols surprennent Amiens Capitale de la Picardie.

Cet Officier, après avoir concerté ses mesures, manda le secours qu'on lui avoit preparé, & ordonna à toutes ces troupes de se rendre le dix de Mars au soir, au village d'Orville à une lieue de Dourlens. Il y arriva de divers endroits six cens chevaux, commandés par Jerôme Caraffe, Marquis de Montenegro, & deux mille fantassins de différentes Nations sous de vieux Officiers Espagnols, Italiens, & Wallons, auxquels Porto-Carrero dit simplement qu'il falloit marcher vers Amiens. On marcha en effet toute la nuit, les premieres troupes commandées par le Cadet de Panurie Wallon,& par le Capitaine Inigo d'Olana Espagnol, informés du dessein de Porto-Carrero. Ils arriverent le matin avant le jour, & se mirent en embuscade derriere quelques hayes voisines de la ville, ce que firent aussi ensuite le Capitaine Ferrand Dezza avec cent fantassins Espagnols, & le Capitaine Bastoc avec pareil nombre d'Irlandois. Porto-Carrero avoit fait halte, avec le gros de ses troupes, à l'Abbaye de la Magdeleine, à un demi-quart de lieue de la ville, lorsque le Cadet, du haut d'un arbre, l'avertit par un signal, que la porte étoit ouverte, & que la foule de ceux qui entroient ou sortoient étoit passée, il détacha le Capitaine Jean-Baptiste Dugnano, Milanois, & le Sergent Del Arco, pour exécuter ce dont il étoit convenu avec eux. Ils s'avancerent accompagnés de douze soldats, déguisés en païsans, qui, suivant l'usage du païs, portoient de longues sayes, les unes de drap, & les autres de toile; sous lesquelles ils cachoient deux pistolets de poche & un poignard. Quatre d'entr'eux conduisoient une charette, attelée de trois chevaux, de maniere qu'en levant un certain ferrement, on les détachoit de la voiture, qui étoit chargée d'échalas couverts de paille, & qu'on envoya devant pour s'arrêter sous la herse, & empêcher qu'on ne la fermât. Derriere la charette marchoient quatre soldats qui portoient sur leurs épaules des sacs pleins de pommes & de noix, après eux en venoient six autres à la file, & enfin Dugnano, Sergent & frere du Capitaine, qui portoit à la main un grand bâton.

On étoit en Carême, & c'étoit l'heure du sermon qu'on

Henri IV. 1597.

faisoit en plusieurs Eglises, le peuple étoit separé de côté & d'autre, & n'avoit laissé à la porte qu'un petit nombre de gardes, lorsque ceux qui conduisoient la charette, ayant passé la premiere barriere, s'arrêterent sous la voute de la porte, pour exécuter ce qu'ils avoient projetté. Un de ceux qui suivoient, se laissa tomber, & répandit les pommes & les noix qu'il portoit. Plusieurs de ceux qui composoient la garde, coururent pour les ramasser, & les autres rians & se mocquans, ne prirent pas garde à la charette. Dès qu'elle fut sous la herse, on détacha incontinent les chevaux, de peur qu'effrayés par le bruit, ils ne la traînassent plus avant. Ainsi elle embarassa le milieu du chemin, empêchant de fermer la porte. Les derniers arriverent à la barriere, & tuerent d'abord la sentinelle, les autres découvrant leurs armes, tomberent sur ceux qui ramassoient les pommes, & les chargeant vigoureusement, ils en tuerent quelques-uns, chasserent les autres dans le corps de garde, où ils avoient coûtume de se chauffer, & les y enfermerent de maniere que la tête des troupes Espagnoles eût le temps d'arriver à la porte. Cependant la sentinelle qui étoit au-dessus, entendant ce bruit, coupa promptement la corde de la herse, qui n'étoit pas toute d'une piece, mais composée de solives séparées. Deux de ces solives effondrerent la charette, mais les trois autres demeurerent suspendues, & laisserent une ouverture assez large, pour passer deux hommes de front. Les Généraux & les Officiers Espagnols, armés de toutes pieces, pénétrerent par cette ouverture, suivis de plus de cent soldats, avant qu'il vint aucun secours de la ville. Neanmoins le peuple accourant de toutes parts, les assaillans auroient été accablés, & déja même Dugnano avoit été tué d'un coup à la tête, s'ils n'eussent brisé les solives de la herse, & debarrassé la porte. Le Cadet avec ses Wallons & le Capitaine Bastoc avec les Irlandois, entrerent bien à propos, & ayant repoussé & dissipé le peuple, qui étoit accouru à la file, sans ordre & sans chef, ils tuerent plus de quatre-vingt Bourgeois, & ne trouverent plus de résistance, parce que le Comte de S. Paul, qui se trouvoit

dans la ville, mais sans troupes, en étoit sorti au premier bruit, & s'étoit sauvé par la porte de Beauvais. Ferrand Dezza entra incontinent après les premiers, & enfin Porto-Carrero avec le gros de ses troupes. Il les empêcha de courir au pillage, tant par crainte des Habitans, beaucoup plus nombreux qu'elles, que parce qu'il apprehendoit que les troupes du Roi, qui n'étoient pas éloignées, ne s'efforçassent, dans cette premiere chaleur, de reprendre la place. Mais le peuple, trop hardi avant le danger, trop lâche, lorsqu'il fut arrivé, abbatu par un coup si imprevu, avoit mis bas les armes, & la Cavalerie du Roi qui s'étoit avancée jusques sous les remparts, rencontra le Marquis de Montenegro, & voyant qu'elle ne pouvoit rien faire, retourna dans ses quartiers, sans avoir rien tenté.

Le Roi vivement touché de cette perte forme le dessein d'assiéger la place sans delai.

La nouvelle de cette perte fit une impression si vive sur l'esprit du Roi, que, sans égard pour sa santé, & discontinuant les remedes qu'il avoit commencés, accompagné simplement de sa Cour, il se rendit à grande hâte en Picardie, plus fortement persuadé que jamais, que tout se passoit ou négligemment, ou malheureusement, partout où il n'étoit point en personne. Il passa, avec un risque évident, par des lieux, où les ennemis vainqueurs faisoient des courses, & arriva à Corbie, où il trouva le Maréchal de Biron. Là résolu, ou plutôt poussé par le desespoir à ouvrir la campagne, & à tenter quelqu'entreprise, même sans esperance, quelque danger qu'il dût courir, il jugeoit que, comme rien ne nuisoit plus à ses troupes que l'inaction, rien aussi ne lui étoit plus avantageux, que de les tenir en haleine. Les Provinces voisines ne furent pas moins frappées de ce coup que le Roi. Paris, surtout, en fut consterné. Il n'y avoit d'Amiens à cette Capitale que ving-huit lieues dans un païs plat & découvert, où l'on ne rencontre aucune place forte. Le peuple y conçût de vives allarmes, craignant que les Espagnols victorieux ne vinssent faire le dégat jusqu'à leurs portes, & leur couper les vivres, tandis que le Roi n'avoit encore aucune armée sur pied, pour arrêter leurs progrès. Le souvenir recent des extrêmités auxquelles ils avoient été réduits depuis

Henri IV. 1597.

pet, leur repréſentoit encore les dangers plus grands & plus prochains qu'ils n'étoient. Cependant les peuples étoient allarmés, la campagne conſternée, la Nobleſſe émue, & pluſieurs murmuroient de ce que le Roi accoûtumé à vaincre ſeulement dans les guerres civiles, cédoit en tous lieux, à la diſcipline, à l'addreſſe, à la valeur & à l'activité des Etrangers. D'autres, plus hardis, cenſuroient ſa conduite, diſant, que livré à ſa paſſion pour Gabrielle d'Etrées, il paſſoit avec elle ſa vie dans la moleſſe, tandis que ſes ennemis actifs & entreprenans lui enlevoient fierement les principales places de ſon Royaume. Ces plaintes n'étoient point abſolument ſans fondement : car le Roi ne faiſant plus myſtere de ſa paſſion pour la belle d'Etrées, avoit fait baptiſer, en préſence de l'aſſemblée de Rouen & avec une magnificence Royale, une fille qu'il avoit eûe d'elle. Il s'étoit enſuite retiré avec cette Dame, à S. Germain, à S. Maur & dans d'autres Châteaux aux environs de Paris; enſorte que ceux qui ignoroient, que c'étoit pour rétablir ſa ſanté, imputoient cette conduite au deſir du repos, & de mener une vie molle & voluptueuſe.

Le Roi n'ignoroit pas qu'on tenoit ces diſcours. Auſſi, pénétré de chagrin, il ne ceſſoit de ſe juſtifier & de vive voix & par écrit, attribuant la perte d'Amiens à l'opiniâtreté des Habitans, qui avoient toujours refuſé de recevoir garniſon, choſe à laquelle il n'avoit pas voulu les forcer, parce que cette ville étant depuis peu rentrée ſous ſon obeiſſance, il ne vouloit pas laiſſer imaginer aux peuples, qu'il fut capable de violer les privileges des Communautés & de manquer à ſes promeſſes. Il répondoit également, que ce n'étoient pas les amuſemens de la Cour, mais le beſoin de faire des remedes indiſpenſables, qui l'avoient forcé à un regime, quoique la ſaiſon n'y fut nullement favorable, (car on étoit au cœur de l'hyver) afin de rétablir ſa ſanté, & de ſe trouver, dans quelques jours, en état de commander ſon armée en perſonne. Aux diſcours que l'on tenoit, qu'il n'étoit actif que dans la guerre civile, il oppoſoit les deux campagnes. où il avoit eû en tête le Duc de Parme, ſes exploits de l'année précédente

dente en Bourgogne contre l'armée du Connétable de Castille : que dans ces occasions, quoiqu'en pussent dire ses ennemis, il avoit fait éclater toute la prevoyance & la bonne discipline, qui conviennent à la Noblesse Françoise, & que pouvoient exiger les occasions & les circonstances. Il soûtenoit ses discours par des actions effectives, quoiqu'il n'eût pas plus de quatre mille hommes de pied & de mille chevaux, il résolut de s'approcher d'Amiens, pour en commencer le siege, déterminé à faire tous ses efforts, pour reconquérir cette place. Il jugea qu'il étoit important de la bloquer à temps & à propos, autant qu'il le pourroit, afin d'ôter aux Espagnols la facilité de se pourvoir de vivres pour eux-mêmes & pour le peuple nombreux qu'elle a coûtume de renfermer. Pour cet effet il partit de Corbie, & ayant passé la Somme, il fit camper ses troupes entre Amiens & Dourlens, pour couper la communication & les secours d'une de ces places à l'autre. Il chargea le Maréchal de Biron de pousser le siege, à mesure que les troupes arriveroient au camp. Pour lui, sans se donner le moindre relâche, il visita tous les postes avantageux, pour tirer des garnisons de l'Infanterie & de la Cavalerie, afin de renforcer son armée le plus qu'il pourroit, & revint à Paris hâter les préparatifs nécessaires, & amasser une somme suffisante pour la conduite du siege, qui dans ce moment étoit l'unique but de toutes ses pensées.

Evénemens du siege & de la défense d'Amiens.

Amiens est situé sur la Somme, qui se partageant en plusieurs bras, traverse la ville, environne & arrose ses remparts en divers endroits. Elle est à quatre lieues du fort Château de Pequigni, & à sept de Corbie. La place est entourée de fortes murailles bien construites, flanquées de leurs boulevards & ravelins, mais non pas également partout, selon que la riviere baigne plus ou moins ses murs. Quoiqu'elle soit bien fortifiée de toutes parts, elle l'est cependant avec plus de soin dans la partie qui est au-delà de la Somme, & qui regarde la Flandres. Le Roi se proposoit de faire attaquer la place de ce côté-là, non-seulement pour couper la communication avec Dourlens, mais encore parce qu'il vouloit fortifier ses quartiers & envi-

Henri IV.
1597.

ronner tellement la ville de lignes & de forts, que le Cardinal Archiduc avec quelques forces qu'il se mit en campagne, ne pût sécourir la place, la trouvant si étroitement bloquée par le chemin qu'il tiendroit. Le Maréchal de Biron, qui n'avoit point encore assez de troupes pour ouvrir la tranchée, s'étoit campé avec son avant-garde à l'Abbaye de la Magdeleine, & le reste de ses troupes s'étendoit sur le chemin de Dourlens, il faisoit battre l'estrade par sa Cavalerie, & coupoit le passage aux vivres & au secours.

Porto-Carrero de son côté, quoiqu'assiegé beaucoup plûtôt qu'il n'avoit imaginé, envoya à Bruxelles son Sergent Del Arco, tant pour donner avis du succès de son entreprise, que pour demander de nouveaux secours. Il s'appliqua, avec son activité ordinaire, à réparer les fortifications, & à pourvoir aux autres besoins. Lorsqu'il vit les François campés si près de la place, il résolut pendant qu'ils étoient foibles, de les harceler par des sorties, pour les forcer à s'éloigner. Pour cet effet, il commanda le trente de Mars au matin au Marquis de Montenegro de sortir, pour attaquer l'avant-garde, qui avoit pris son quartier à la Magdeleine. Le Marquis ayant d'abord détaché cinquante chevaux Wallons, pour charger le premier corps de garde, qui n'étoit que de vingt hommes, il les attaqua ensuite lui-même si vivement avec deux cent chevaux, qu'après les avoir culbutés, & fait quelques prisonniers, il tomba brusquement sur le quartier des François. Mais 400 chevaux sortirent pour l'arrêter, & l'on escarmoucha longtemps, sans avantage de part & d'autre, jusqu'à ce que le Marquis feignît de prendre la fuite, pour attirer les ennemis dans une embuscade que leur avoit dressée derriere des hayes, le Capitaine d'Ollana avec deux cent fantassins Espagnols. Montigni qui commandoit les François, ayant poursuivi bravement les ennemis jusqu'aux hayes, s'arrêta prudemment, craignant qu'il n'y eût quelqu'embuscade dans un endroit si propre à en dresser; ainsi l'escarmouche finit, & l'on se retira de part & d'autre, sans avoir rien fait de considérable. Le Marquis de Montenegro fit une nouvelle sortie le lendemain, avec trois cent

chevaux légers & cent lances. On y escarmoucha de tous côtés à coups d'arquebuses, les François ne voulant point s'avancer jusqu'aux chemins creux voisins des remparts, & les Espagnols n'osant pas s'approcher du poste de la Magdeleine, ceux qui les commandoient craignans d'y recevoir quelqu'échec. Porto-Carrero prit un autre parti pour se délivrer des inquiétudes que lui causoit l'avant-garde Françoise, campée si proche de ses remparts. Il fit battre l'Abbaye avec plusieurs coulevrines, dont il avoit trouvé grand nombre dans la ville. Le feu en fut si vif & si continuel, que ce poste n'étant plus tenable, l'avant-garde fut obligée de se retirer dans un village plus éloigné. Quoiqu'elle n'y gardât pas moins exactement les passages, les Assiegés avoient plus de facilité à se pourvoir de terre, de fascines & d'autres matériaux nécessaires pour construire de nouvelles fortifications.

Cependant le Cardinal Archiduc avoit donné promptement des ordres pour jetter du secours dans la place, avant que l'armée Françoise se renforçât. Pour cet effet, Jean de Gusman partit du Cambresis, avec quatre Compagnies d'Arquebusiers, auxquels il donna des chevaux, & avec trois cent chevaux Légers. Il se mit en marche pendant la nuit, pour arriver à temps, le lendemain matin, aux portes d'Amiens, ce qui lui réussit heureusement, tant parce que le temps étoit obscur & nebuleux, que parce que les François, informés de sa marche, ne l'attendoient que sur le soir du même jour; mais il pensa tout gâter par une ostentation deplacée. Lorsqu'il se vit proche de la ville, il fit sonner ses trompettes, & tirer plusieurs coups d'arquebuse en signe de joye. A ce signal, les François, qui étoient sous les armes, accoururent avec tant de bravoure, pour le charger, que les troupes s'étant mêlées en un instant, l'artillerie de la place n'eût plus moyen de proteger les Espagnols, qui forcés de céder au grand nombre, se retirerent toujours en combattant, jusqu'au chemin couvert, où ils auroient été culbutés & taillés en pieces, si Ferdinand Dezza, qui le défendoit avec deux cent fantassins Espagnols, n'eût tiré tout à travers de la mêlée, &

obligé les François de faire retraite. Cependant les Arquebusiers de Gusman, mettant pied à terre, se jetterent presque tous dans le fossé, & le Marquis de Montenegro sortant de la place avec la Cavalerie, après que les François se furent un peu éloignés, les poursuivit vivement jusqu'à la Magdeleine. Le secours entra avec perte d'environ quarante hommes, mais il en fit une grande par la blessure que Rugiero Taccon reçût à la jambe gauche, & par la mort de Ferdinand Dezza tué d'un coup d'arquebuse à la tête. Frederic Paciotto, frere de Guidubaldo, tué au siege de Calais, entra dans Amiens avec le secours. C'étoit un Ingenieur fameux, & dont les Officiers Espagnols avoient très-grand besoin, pour la construction de nouveaux ouvrages. Le secours amena aussi diverses sortes d'équipages nécessaires & une somme d argent assez considérable.

Tandis qu'on combattoit sous les murs d'Amiens, en s'y livrant de frequentes & sanglantes escarmouches, le Maréchal de Biron, qui ne laissoit échapper aucune occasion de remporter quelqu'avantage, résolut de faire escalader à l'improviste Dourlens, & ayant fait préparer plusieurs échelles, il ordonna à Montigni, qui commandoit la Cavalerie Légere, de marcher à cette entreprise avec l'Infanterie de l'arriere garde. Lui-même, après avoir fait le soir divers mouvemens, & engagé plusieurs escarmouches, à la vûe des remparts d'Amiens, de peur que les ennemis ne s'apperçûssent de la diminution de son armée, prit la route de Dourlens, escorté de soixante Cuirassiers & des Cavaliers de sa garde, pous animer les troupes par sa présence. Deux heures avant le jour, Flessan & Fouquerolles, Capitaines au Regiment de Navarre, soutenus par deux cent Suisses, firent présenter l'escalade par deux endroits aux murs de Dourlens; mais les échelles se trouverent de beaucoup trop courtes, & l'entreprise échoua, quoique sans aucune perte pour les François, qui revinrent le lendemain reprendre leur premier poste devant Amiens. Le Maréchal de Biron, très-chagrin de ce mauvais succès, reçût quatre mille Anglois que la Reine Elisabeth, après plusieurs délais, envoya enfin au secours

du Roi, en conséquence de l'alliance qu'on venoit de conclure entre les deux Couronnes, & ayant été joint par plusieurs Compagnies d'Infanterie & de Cavalerie, qui s'empressoient de joindre l'armée de divers endroits, il résolut de resserrer la place, & en faisant rétrancher ses quartiers, de fermer toutes les avenues de la ville, au-delà de la riviere. Son armée se montoit à douze mille Combattans; mais par son activité, sa hardiesse & sa vigilance, il la faisoit paroître plus nombreuse. Intrepide dans le combat, actif, infatigable dans les travaux, il exigeoit severement des autres les mêmes efforts, dont il leur donnoit l'exemple. Il excitoit encore ses qualités naturelles par le dépit qu'il avoit conçu des paroles lâchées par le Roi, qui n'avoit pû s'empêcher de dire publiquement, que partout où il ne se trouvoit pas en personne, les choses se passoient, ou avec peu de bonheur, ou avec beaucoup de négligence. Le Maréchal, qui attribuoit à sa bravoure, ou à sa fortune, la plûpart des victoires passées, voyant qu'on lui disputoit alors cette gloire, qu'il croyoit certainement avoir bien acquise, d'ailleurs plein de vanité & d'une hauteur insupportable, étoit transporté de la plus vive indignation, & faisoit tous ses efforts, pour se signaler par quelqu'exploit capable de prouver sa valeur, sans qu'il fut besoin que le Roi se trouvât à l'armée, ou la commandât. Ainsi, quoique les Assiegés fussent en si grand nombre & si braves, que pour les resserrer & les attaquer dans les formes, il eut fallu un grand corps d'armée, néanmoins le Maréchal étoit résolu d'en venir à bout, à quelque prix que ce fut, avec les seules troupes qu'il commandoit.

On commença d'abord par jetter un pont sur la Somme au village de Longpré, cinq quarts de lieues au-dessus de la ville, & on le fortifia avec deux demi-lunes, une de chaque côté de la riviere, tant pour passer librement au-dessus & au-dessous de la place, que pour empêcher les ennemis de passer la Somme en cet endroit, où elle se partage, & de secourir la ville du côté, où elle n'étoit point assiegée. Outre cette fortification, on tira un retranchement, qui, commençant auprès des bords de la riviere, en-

Henri IV. 1597.

viron à un quart de lieue d'Amiens, venoit en forme de demi-lune, environner la plaine, & se terminoit aussi au bord de la riviere, à un quart de lieue au-dessous de la ville. Ce retranchement étoit partagé en sept parties par sept forts Royaux, qui, garnis de petite artillerie, battoient & flanquoient le retranchement, & fermoient entierement l'entrée de la campagne. Un autre retranchement d'une plus vaste enceinte & garni d'autant de forts, fermoit le côté de la plaine qui regarde Dourlens, & tous les chemins qui menent en Flandres & dans le Cambresis ; mais de ce côté-là, les fossés étoient encore plus profonds, & le parapet plus élévé, pour repousser, à couvert de ces fortifications, les attaques de l'armée Espagnole. On employoit à ce travail toute l'armée & un très grand nombre de Pionniers, qui rassemblés de tout le païs d'alentour, par les ordres séveres de Biron, travailloient jour & nuit, presque sans aucun salaire.

Les Assiegés ne marquoient pas moins de bravoure & de fierté, attentifs à saisir toutes les occasions d'interrompre les travaux, ils sortoient à tous momens, soit à pied, soit à cheval, obligeoient l'armée Françoise à prendre les armes, & engageant des escarmouches qui duroient longtemps, ils tenoient les travaux suspendus, & causoient toujours quelque dommage, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Il y eut un combat vif & sanglant le 24 de Mai. Ce jour-là le Marquis de Montenegro & Porto-Carrero lui-même sortirent de la place par deux endroits, chacun avec 300 chevaux & pareil nombre de fantassins. Tandis que Porto Carrero donnoit une allarme très-chaude au-dessous de la ville, le Marquis marcha vers Longpré, & cotoyant le retranchement qui n'étoit point encore achevé, il attaqua & mit dans un désordre extrême ceux qui le gardoient. Il auroit même détruit la demi-lune, & encloué trois pieces de canon qui s'y trouvoient, si Montigni n'y fut accouru, à la tête de la Cavalerie Légere, avec laquelle il escarmoucha vigoureusement. Cependant le Maréchal de Biron songea à se poster entre son retranchement & la riviere, pour couper la retraite aux ennemis. Mais s'étant avancé au grand pas de ce côté-là, avec plusieurs Compagnies de Cavalerie

il trouva que Diego Durando, François Del Arco & le Capitaine Falma Irlandois s'étoient emparés de ce poste, pour faciliter la retraite de leurs gens. Il s'engagea dans cet endroit un combat plus furieux que le premier. L'Infanterie Espagnole profitant des chemins creux & des hayes, qui sont fréquentes en cet endroit, endommagea considérablement la Cavalerie Françoise, & le Marquis ayant fait volte face, chargea la troupe du Maréchal, en flanc & en queue, avec tant de vigueur, qu'il la rompit au centre. Elle couroit très-grand risque d'être défaite, si le reste de la Cavalerie, sous les ordres du Commandeur de Chattes, ne fut promptement accouru, pour la dégager. Dès qu'elle parût, les fantassins Espagnols s'éloignant d'un côté, & le Maréchal se retirant de l'autre, les Combattans se séparerent, vers le coucher du Soleil, laissant de part & d'autre un grand nombre de morts sur la place.

Le Roi arriva à l'armée le sept de Juin, au grand regret du Maréchal de Biron, qui vouloit achever les retranchemens, avant que ce Prince vint au siége. Ensorte qu'ayant vû arriver avec lui au camp Gabrielle d'Etrées, il dit publiquement, que c'étoit là le bonheur que le Roi traînoit après lui, & il ne se seroit pas aisément calmé, si le Roi en visitant les rétranchemens, n'eût extrêmement loué l'ouvrage & l'activité du Maréchal, & reglé qu'il commanderoit l'armée, & dirigeroit tous les travaux du siege, comme il avoit fait jusqu'alors. Le Roi prit avec les Princes, son poste dans les ruines de l'Abbaye de la Magdeleine, où il restoit encore quelques voutes entieres, & ne voulut point l'abandonner, malgré les volées de canon qui venoient de ce côté-là. Le Connétable, les Ducs de Mayenne, d'Epernon & le Prince de Joinville établirent leurs quartiers dans des forts, & le Maréchal de Biron prit le sien dans un hermitage, à une portée de Mousquet de la Contrescarpe, dans le dessein de commencer l'attaque de ce côté là, dès que les lignes du camp seroient achevées. Les soldats y firent des baraques de planches, pour se garantir des pluyes & des autres injures de l'air, depuis que le Roi eut décidé dans le Con-

Henri IV. 1597.

ſeil de guerre, qu'on feroit les approches à la faveur des tranchées, quoique ce travail dût être plus long, mais pour expoſer moins la vie des ſoldats, dont on avoit perdu un ſi grand nombre dans les dernieres guerres, qu'il falloit abſolument les menager, le Royaume ſe trouvant extrêmement épuiſé d'hommes & la Nobleſſe diminuée de plus de moitié. Comme on avoit renvoyé la plûpart de ceux qui manioient autrefois les deniers publics, les ſommes, deſtinées à payer l'armée, paſſoient immédiatement par les mains d'Incarville (*a*), Sur-Intendant des Finances, aſſiſté de Villeroi, Secrétaire d'Etat, qui abandonnant preſque toutes les autres affaires, ſe livroit particulierement à cet objet, tant pour empêcher que les fraudes des Officiers ne diſſipaſſent l'argent, dont on n'étoit pas trop abondamment pourvû, que pour ſavoir au juſte, jour pour jour, l'augmentation ou la diminution des troupes, & qu'on n'en fit point paſſer davantage que n'en portoient les rôles de chaque corps : précaution qu'on n'avoit jamais gardée avec tant d'exactitude par le paſſé, car alors les troupes s'étoient plutôt ſoûtenues par les quartiers & le butin, que par une ſolde reglée; mais dans l'occurrence préſente, tout le païs d'alentour étant ruiné & depeuplé, & l'Infanterie ſurtout devant travailler aſſidûment aux lignes & aux tranchées, il falloit qu'elle fut exactement payée, ce qui joint aux autres dépenſes du ſiege, coûta plus de trois millions (*b*) de Ducats. L'artillerie étoit commandée par S. Luc, qui excité par ſon propre genie & par l'émulation de ſurpaſſer la Guiche ſon prédeceſſeur, s'employa avec une extrême habileté à tous les travaux, auxquels le regiment des Suiſſes & celui des Anglois ſe portoient avec plus d'activité que tous les autres; car, à l'exception des regimens de Picardie & de Navarre, l'Infanterie Françoiſe étoit tou-

(*a*) C'étoit Sanci & non d'Incarville, qui avoit alors la Surintendance des Finances. D'Incarville n'étoit qu'Intendant & Controlleur Général des Finances. *Remarques ſur Davila, pag.* 260.

(*b*) M. de Thou rapporte que M. de Villeroi, qui avoit tenu un état exact de toute la dépenſe du ſiege, la faiſoit monter à ſix millions. *De Thou, Liv. CXVIII.*

te composée de nouvelles levées, qui n'étoient point accoûtumées à la fatigue des travaux, ni à camper en plein air. Néanmoins l'année fut si saine, jointe à l'excellente discipline des Généraux, & aux commodités qui regnoient dans le camp, qu'il y eût très-peu de maladies, & que presque personne n'en mourut. La Cavalerie Légere, commandée par Montigni, campoit sur les derrieres de l'armée, ses partis s'étendoient au loin, elle escortoit les convois, & ravageoit tout le païs jusqu'aux portes de Dourlens. Louis Melzi s'étoit jetté dans cette place, avec dix Compagnies de Cavalerie, qui escarmouchoient souvent, & livroient de sanglans combats aux Chevaux Légers François.

Les Assiegés n'étoient pas moins alertes à troubler les travaux & à harceler sans cesse l'armée. Quoiqu'elle se fut augmentée jusqu'à dix-huit mille hommes, & que, quelqu'en fut la cause, il regnât dans la ville plusieurs maladies, que la chaleur rendit contagieuses, néanmoins l'audace des soldats & l'intrepidité des Chefs surmontoit tous les obstacles. Ils faisoient des sorties continuelles, & causoient beaucoup de ravage avec leur canon, dont une volée ayant donné dans le haut de la voute, sous laquelle logeoit le Roi, le couvrit de poussiere & de plâtras, de maniere que si le mur n'avoit pas été bâti solidement, il auroit couru grand risque d'y être écrasé avec toute sa maison. La valeur des Assiégeans fut secondée par les intelligences de quelques-uns des Habitans. Un Capitaine Bourguignon, s'étant introduit dans la ville deguisé en Augustin, persuada à ces Religieux de cacher dans leur maison d'autres personnes, qui portoient des armes offensives & défensives, & engagea même quelques soldats Wallons à livrer une des portes éloignées de l'endroit, où l'on avoit ouvert la tranchée, lorsqu'ils y seroient de garde. Mais tandis qu'ils songeoient à en mettre plusieurs autres dans leur complot, le Gouverneur, qui en eût vent, fit pendre neuf des Conjurés, emprisonner la plûpart des Moines, & mit bonne garde dans leur Couvent. Cet événement causa une nouvelle inquiétude aux Assiegés, car ne

Henri IV. 1597.

ſe fiant plus aux Bourgeois, dont ils ſoupçonnoient un très-grand nombre de tremper dans la conſpiration, qu'on venoit de découvrir, ils étoient obligés, à chaque ſortie, de faire la ronde, en même temps, dans toutes les rues de la ville, avec de fortes patrouilles, pour empêcher les Habitans de ſe ſoulever, & quand on donnoit l'allarme, ils étoient forcés de tenir des troupes ſur la place, comme ſur les remparts. Malgré tous ces obſtacles, ils ne négligeoient aucune occaſion de faire des ſorties, jugeant que c'étoit le plus ſûr moyen de rétarder les travaux du Roi, & de donner le temps au Cardinal Archiduc de raſſembler ſon armée pour les ſécourir.

Tandis qu'ils s'occupoient à troubler les travaux des François & ceux-ci à les pouſſer, le Maréchal de Biron ſongea à tenter quelque ſurpriſe. La nuit du vingt-un de Juin qui fut obſcure & nebuleuſe, il fit avancer ſans bruit deux Capitaines & quelques fantaſſins, qui étant deſcendus dans le foſſé, ſans qu'on les apperçût, jetterent pluſieurs ſauciſſons dans les cannonieres & dans l'intérieur des caſemates, ils y mirent le feu ſur le champ, & cauſerent quelque effroi aux aſſiégés, mais comme ils n'avoient pû les placer aiſément, & qu'ils ne prirent pas feu en même temps, ils cauſerent plus de peur que de mal, abbâtirent ſeulemenr quelque crepi de la muraille & quelques guerites, & ne tuerent que trois ſentinelles. Les Officiers ne voyant aucune brêche, pour tenter quelque coup de main, & qu'on faiſoit pleuvoir de toutes parts dans le foſſé une grêle de feux d'artifice, ils ſe retirerent en abandonnant pluſieurs ſauciſſons, qui furent d'un grand ſecours aux Aſſiegés, vû la mediocre quantité de munitions qui leur reſtoit. Ces ſauciſſons ſont de longs ſachets de cuir, remplis de poudre à canon, auxquels on met le feu, & qui font un effet approchant de celui du petard ou de la mine. Ce danger excita les Aſſiegés à renforcer les troupes qui gardoient la contreſcarpe, où ils placerent deux Compagnies d'Eſpagnols & deux de Wallons, qui y demeurerent enſuite jour & nuit. Ils mirent auſſi bonne garde dans toutes les caſemates du foſſé, enſorte que le Colo-

nel du Regiment de Navarre ayant tenté d'attacher de nouveaux saucissons au ravelin de la porte qui regarde Longpré, il fut repoussé dès l'entrée de la Contrescarpe, & obligé de se retirer avec perte.

Cependant le Maréchal de Biron fortifioit l'hermitage, pour ouvrir delà deux tranchées. Le Marquis de Montenegro, résolu de l'en empêcher de tout son pouvoir, sortit le ving-neuf du mois à la tête de quatre cens chevaux, soûtenus de deux cens fantassins Irlandois & Italiens; & marchant droit à l'hermitage, il engagea un combat si vif avec les travailleurs, que le Maréchal fut obligé d'y prendre part à la tête de sa Compagnie, & n'auroit pas été en état de le repousser, si le Comte d'Auvergne ne fut accouru, suivi d'un gros corps de Cavalerie. A son arrivée le Marquis se battit toujours en retraite, & son Infanterie combattit alors intrepidement. Postée dans de chemins creux, elle causa tant de perte à la Cavalerie Françoise, qu'elle l'obligea de se retirer, sans faire une longue résistance. Les Assiegés ne perdirent pas plus de dix hommes, & il en coûta environ deux cens aux François. La nuit suivante, le Maréchal mit deux cens fantassins en embuscade dans les ruines de l'Eglise de S. Jean, que les Espagnols avoient détruite, ainsi que les Fauxbourgs, dès le commencément du siege, & le matin il se mit en bataille avec sa Cavalerie, attendant que les Assiegés fissent quelque sortie à leur ordinaire. Le Marquis sortit en effet, avec autant de troupes que la veille, & étant tombé imprudemment dans l'embuscade, il ne perdit pas tête, mais serrant sa troupe, & caracolant il voulut rebrousser chemin. Alors le Maréchal sortant de son poste, le chargea en queue, & l'obligea de faire volte face. On se mêla de si près, que le Marquis accablé par le nombre & blessé au côté, y auroit péri avec tous les siens, si le Gouverneur, suivi de tout le reste de sa Cavalerie, ne fut sorti, pour le dégager. Il détacha d'abord à l'escarmouche deux Compagnies de Cuirassiers & une de Lanciers. La mêlée devint furieuse : on combattit long-temps avec acharnement, mais enfin un Regiment Anglois, qui

Henri IV. 1597.

vint ſoûtenir le Maréchal, repouſſa les Eſpagnols, & les mena battans juſqu'à la contreſcarpe. Les Aſſiegés perdirent en cette occaſion ſoixante & dix hommes, entr'autres Jean de Guſman, Gentilhomme d'une Maiſon très-illuſtre, & qui en dernier lieu leur avoit amené du ſecours. Cet échec ne les empêcha pas de faire le lendemain une ſortie, dans laquelle ils fondirent ſur l'Infanterie qui travailloit à fortifier l'hermitage, & tuerent pluſieurs ſoldats & Pionniers; mais voyant venir à eux quatre eſcadrons François & le bataillon des Anglois, ils s'en retournerent, ſans rien entreprendre d'avantage. Les jours ſuivans, ils troublerent encore les travaux par des ſorties vives & fréquentes. Mais le cinq de Juillet, le Maréchal ayant dreſſé deux embuſcades dans la campagne, enveloppa ſi bien ceux qui ſortoient, que la Compagnie de Diego Benavidés y fut entierement défaite, lui-même, après avoir perdu ſon Sergent & ſon Enſeigne, eût bien de la peine à ſe retirer, & Ruggiero Taccon qui le ſoûtenoit avec la Cavalerie, fut repouſſé, pourſuivi l'épée dans les reins, & ſe ſauva à grand peine à l'abri du chemin couvert. Cet échec & les maladies qui faiſoient, de jour en jour, plus de ravages, rallentirent un peu l'ardeur des Aſſiegés, & Biron eût le temps d'établir dans l'hermitage onze groſſes pieces d'artillerie, qui foudroyant toute la plaine, empêchoient les Eſpagnols de ſortir de la contreſcarpe, & dont le feu protegeoit ceux qui commençoient à travailler aux tranchées. Comme on les pouſſoit vivement, les Aſſiegés ſongerent à troubler l'ouvrage par une ſortie aſſez forte, pour ruiner une partie des travaux, enclouer l'artillerie de Biron, & retarder de quelques jours les attaques.

Pour cet effet, le Gouverneur ordonna aux Capitaines Diego Durando & François Del Arco, à qui il avoit donné une Compagnie, de ſe tenir prêts dans le chemin couvert, le premier avec deux cens fantaſſins Eſpagnols, & l'autre avec un pareil nombre d'Italiens & de Wallons. Il commanda pour les ſoûtenir deux Capitaines Irlandois à la tête de trois cens hommes de leur Nation, & mit pour arriere-garde Charles de Sangro avec quatre-vingt Gen-

darmes à pied & armés de hallebardes. Il régla que les Capitaines Ruggiero Taccon & Francesco Fontana sortiroient par la porte attaquée, chacun avec cent chevaux, qui seroient soutenus par de l'Infanterie, & que le Capitaine Simon Latro, à la tête de deux cens chevaux, sortiroit par la porte de Beauvais, pour donner l'allarme d'un autre côté, & traverseroit ensuite la plaine, pour venir soûtenir les autres. Le seize de Juillet, à l'heure de midi, Porto-Carrero fit donner le signal de la sortie par un coup de canon, au bruit duquel les troupes sortirent avec intrepidité. Diego Durando marcha promptement à la tranchée de la droite, & François Del Arco à celle de la gauche. Ils s'y jetterent avec tant d'impetuosité, qu'après avoir culbuté & mis en deroute les gardes avancées, ils attaquerent le régiment de Navarre, qui montoit la tranchée, sans lui donner le temps de se mettre en bataille, pour recevoir leur choc. Ils tuerent les premiers qui se présenterent au combat, entr'autres les Capitaines Flessan, la Viette & Fouquerolles, enfoncerent & dissiperent le régiment entier qu'ils mirent en fuite, & le poursuivirent jusqu'aux redoutes de l'hermitage. Là les fuyards & les ennemis tomberent si impétueusement sur le régiment de Champagne, qui gardoit ce poste, qu'ils le mirent aussi en désordre. Il prit la fuite, & courut se rallier dans la place d'armes, qui étoit sur ses derrieres. Durant ce désordre & cette fuite générale, les Officiers Espagnols, suivis bravement de tous leurs gens, après avoir fait un carnage horrible dans les tranchées, arriverent au debouché des redoutes de l'hermitage, qu'ils auroient sans doute emportées, si le Maréchal de Biron, avec quatre de ses Gentilshommes, le Capitaine François Benzi Florentin, & un petit nombre de soldats de sa Compagnie, ne se fut opposé la pique à la main aux efforts des ennemis. On combattit avec fureur de part & d'autre. L'entrée des redoutes étoit à la vérité fort étroite; mais le Maréchal & le petit nombre des siens ne pouvoient tenir long temps contre les charges violentes d'un si grand nombre d'ennemis. Il ne lui arrivoit aucun secours, le Capitaine Simon qui battoit la plai-

Henri IV. 1597.

ne, ſuivi du Marquis de Montenegro, & d'un autre côté Ruggiero Taccon & Franceſco Fontana mettoient tous les autres corps dans la néceſſité de défendre leurs poſtes. Ainſi la batterie de l'hermitage couroit grand riſque d'être forcée, & le Maréchal celui de périr, ſi le Prince de Joinville, qui étoit dans le fort le plus voiſin, voyant le danger preſſant de ce côté-là, n'eût pris le parti d'accourir vers les redoutes à la tête de cent hommes. A ſon arrivée, les Gendarmes de Sangro ſe préſenterent de bonne grace au combat. Comme ils étoient armés de toutes pieces, ils paroient mieux les coups qu'on leur portoit, & ils chargerent les François de maniere que ceux-ci, quoique toujours en combattant, reculerent juſqu'à leur artillerie.

Le Maréchal de Biron, couvert de ſueur & de ſang, ſes cheveux tout brulés du côté droit, faiſoit pluſieurs ſignaux pour annoncer l'extrême danger qu'il couroit. Le Roi prit ſur le champ ſon parti, mit pied à terre, & ſaiſiſſant une pique, ſuivi des Gentilshommes qui ſe trouverent auprès de ſa perſonne, il courut défendre, avec intrepidité, ſa batterie. Après lui arriverent, de proche en proche, les Comtes d'Auvergne & de S. Paul avec un grand nombre de Nobleſſe, qui ſortit du poſte de la Magdeleine. Il s'y engagea un combat qui reſſembloit fort à une bataille rangée, durant plus de deux heures. Le Roi étoit à la tête de ſes troupes, mais enfin le nombre des François augmenta, & les Gendarmes Eſpagnols, manquans de forces, & excedés du poids exceſſif de leurs armes dans la plus grande chaleur du jour, ſe retirerent au petit pas, toûjours pourſuivis & chargés par le Prince de Joinville, qui combattoit avec un courage digne de ſa naiſſance. Au debouché des tranchées, le combat recommença, parce que la Cavalerie Eſpagnole, qui étoit venue au ſecours des ſiens, chargeant en flanc l'eſcadron du Prince de Joinville, le ſépara de ceux du Roi & du Maréchal de Biron; de maniere que les uns ne ſachant ce que faiſoient les autres, on combattit avec fureur de toutes ſes forces & avec le plus grand danger. Mais le Duc de Mayenne ſurvint fort à propos, avec cinq ou ſix cens chevaux, qui, malgré le

Henri IV. 1597.

feu continuel du canon de la place, traverſerent la plaine, qui ſe trouvoit entre les quartiers de l'armée Françoiſe & le foſſé, où les Eſpagnols fatigués & épuiſés, prirent le parti de ſe retirer, après avoir été pourſuivis juſques ſur la contreſcarpe. Le Prince de Joinville fut pluſieurs heures ſans paroître. Le Roi qui s'étoit arrêté au debouché de la tranchée, demandoit à haute voix de ſes nouvelles, & déja on le croyoit mort, quand on le vit revenir, accompagné d'un petit nombre de gens, tout couvert de ſang & de bleſſures, ce qui diſſipa la triſteſſe de l'armée, qui perdit plus de 900 (*a*) hommes. Les Eſpagnols n'en perdirent que quatre-vingt dix. Il y eût quantité de bleſſés & des Principaux de l'armée Françoiſe, outre pluſieurs Gentilshommes, entr'autres Henri Davila, Auteur de cette Hiſtoire, qui reçût un coup de pertuiſanne au genou droit. Depuis ce jour, & à cauſe du grand nombre de morts que les Aſſiegés avoient perdus, tant par les ſorties, que par les maladies, qui augmentoient de jour en jour, les fievres malignes ayant dégéneré en contagion, ils ceſſerent de faire des ſorties; mais pour y ſuppléer les Capitaines Durando Falma, Irlandois & François Del Arco firent planter de fortes palliſſades autour du chemin couvert, afin d'écarter l'ennemi, & l'empêcher d'attaquer ſi-tôt la contreſcarpe, qui ſe défendit juſqu'à la fin de Juillet.

Le premier d'Août les tranchées étant en état d'être debouchées, les Aſſiegés y appliquerent deux petards, & en ouvrant eux-mêmes l'entrée avant le temps, ils les attaquerent, & y cauſerent quelque dommage; mais dès le même jour, ſur le ſoir, les François couperent la contreſcarpe, & ſe logerent deſſus. Dans le même temps, les Eſpagnols firent jouer une mine qu'ils y avoient préparée, & ils firent ſauter plus de quarante hommes. On fortifia pendant cette nuit les debouchés de la tranchée, & le lendemain on commença à éléver à côté un grand cavalier,

(*a*) M. de Thou aſſure tenir de Villeroi, Secrétaire d'Etat, qui avoit une liſte fort exacte du nombre des morts, étant chargé de diſtribuer la paye aux ſoldats, que dans tout ce ſiege, l'armée Françoiſe ne perdit pas plus de ſix cens hommes. *Voyez de Thou, Liv. CXVIII.*

Henri IV. 1597.

pour battre les défenses & les flancs des bastions. Les jours suivans on travailla à force de fourneaux, de saucissons, de feux d'artifice & d'autres pareilles machines à emporter, ou à détruire les casemates, & on combatit, pour cet effet, comme on eût fait à un assaut nuit & jour, mais les Assiegés étoient si actifs & si intrepides, qu'à peine gagnoit-on quelques pieds de terrain en plusieurs jours. Néanmoins on avança à la sappe, le plus avant qu'on pût, & déja l'on avoit poussé les galeries jusques sous la muraille. S. Luc établit une batterie de huit canons, pour s'emparer du ravelin qui couvroit le pont & la porte. Lartillerie tira jusqu'au vingt-quatre, & alors les François & les Anglois monterent à l'assaut de deux côtés, & se rendirent maîtres du ravelin. Mais la fatigue & la brieveté de la nuit ne leur ayant pas permis de s'y retrancher suffisammenr, le lendemain, dès le point du jour, le Capitaine Durando les y attaqua avec vigueur, & les en delogea, tandis qu'on lançoit de dessus les remparts, quantité de feux d'artifice, & que les Mousquetaires du Capitaine Ollana faisoient en flanc un feu terrible. Comme ce poste étoit déja ruiné par l'artillerie & foudroyé par le cavalier qui commençoit à le dominer, on le reprit dès le soir même, & le Régiment de Cambrai s'y retrancha. Le Gouverneur voyant la muraille emportée, fit faire une petite demi-lune par le Capitaine Pierre Gagliego, sur le bord du terre-plein. On la construisit avec de la terre qu'on portoit dans des hottes & des paniers ; en même temps, pour menager des retirades, le Marquis de Montenegro fit tirer un retranchement sur le bord d'un des bras de la riviere, qui de ce côté là, passe auprès des murs, afin d'opposer cet obstacle aux ennemis, s'ils s'emparoient des premiers remparts.

Cependant les Assiegeans songeoient à emporter le bastion de la porte ; après l'avoir battu vigoureusement, ils y donnerent un assaut le vingt-quatre, & en même temps, on mit le feu à une mine, pratiquée entre ce bastion & la muraille, elle fit une très-grande brêche, qui combla tellement la gorge du même bastion, qu'il demeura separé de la ville & destitué de seconrs. Néanmoins

moins le Capitaine Ollana & un Enseigne chargés de le défendre, s'en acquittoient bravement. Le Marquis & le Gouverneur travaillerent avec une extrême activité à faire enlever les décombres, pour leur donner quelque secours. Comme on travailloit de toutes parts, l'action dura jusqu'à la nuit. Alors la gorge du bastion étant debarrassée, quatre-vingt Italiens & autant d'Irlandois y entrerent pour le défendre, à la place de ceux qui y avoient tenu jusques-là, & qui étoient extrêmement fatigués & maltraités. Néanmoins on vint à bout par la sappe, de ce qu'on n'avoit pû faire par le courage des troupes. Quatre jours après, les François demeurerent maîtres du bastion & de la muraille contigue, & ne tarderent pas à gagner le terreplein, sur lequel, outre la demie-lune, construite par Gagliego, Frederic Paciotto en avoit fait élever deux autres, pour arrêter les Assaillans, & sur le front desquelles il avoit pratiqué plusieurs casemates & un nouveau retranchement.

Sur ces entrefaites, le Roi informé que le Commissaire Contreras, accompagné de plusieurs Officiers, étoit parti de Douai, pour reconnoître les chemins, & les quartiers de son armée, en laissa le soin au Duc de Mayenne, & partant le soir du vingt-neuf d'Août avec le Maréchal de Biron & six cens chevaux, il s'avança en personne, pour combattre Contreras, ordonnant au Comte d'Auvergne de le suivre le lendemain avec huit cens autres chevaux. Le Roi marchoit en avant, accompagné de cent Gentilshommes, & Montigni suivoit avec le reste de la Cavalerie. Dans cet ordre, le trente-un d'Août, sur les neuf heures du matin, après avoir monté une colline, il se trouva tout-à-coup en présence des ennemis, qui debouchoient d'un bois. On étoit si près les uns des autres, qu'il étoit inutile de songer à se retirer, il fallut donc faire bonne contenance, malgré l'inégalité des forces: aussi le Roi baissant la visiere, marcha au grand pas pour charger les ennemis. Cette audace eût le succès qu'il s'en étoit promis. Les Espagnols surpris de cette attaque imprévûe, & persuadés que la hardiesse des François ne venoit que de ce qu'ils étoient soutenus par de forts Escadrons, tournerent le dos, sans faire

Henri IV. 1597.

de resistance. Le Roi les poursuivit chaudement assez loin jusqu'à ce qu'étant arrivés à une petite riviere, qui prend sa source à Miremont, & tombe dans la Somme auprès de Corbie, ils la passerent avec précipitation, & s'étant dispersés, ils se sauverent à Bapaume avec bien de la peine. Ils ne perdirent néanmoins qu'onze soldats & un Capitaine de Cavalerie, quelques autres furent faits prisonniers; mais le Roi ne vint pas entierement à bout de son dessein, car d'un autre côté, le Comte Jean-Jacques Belgioioso & Emmanuel de Vega ne l'ayant ni rencontré, ni eû vent de sa marche, parce qu'ils étoient très-peu accompagnés, pénétrerent si proche du camp, qu'ils en reconnurent, à leur aise, toute la position, & retournerent bien informés en rendre compte exact au Cardinal Archiduc. Le Roi de retour à l'armée, conjecturant que les ennemis viendroient dans peu au secours de la place, fit pousser les travaux si vivement, que le quatre de Septembre ses troupes tenterent d'emporter les demi-lunes. Elles n'y réussirent pas à la vérité, mais les Assiegés y firent une perte irréparable. Le Gouverneur Porto-Carrero s'étant avancé pour secourir les ravelins, reçût dans le côté gauche, au défaut de la cuirasse, un coup d'arquebuse, dont il mourut sur le champ. Cet événement si triste pour les Assiegés, lui attira même les regrets des François qui admiroient sa valeur. Le Marquis de Montenegro lui succéda dans le commandement, & se chargea de la défense de la place, avec une fermeté & une bravoure égales à celle de Porto-Carrero. Il fit entrer dans les demi-lunes Alonzo Rivera & le Capitaine Durando. D'un autre côté, S. Luc avec le Régiment de Navarre, & le Maréchal de Biron avec un Régiment Anglois, poussoient deux tranchées à travers le terreplein, pour ruiner les défenses des deux côtés, & gagner le rempart qu'on leur opposoit de front. Le Marquis de Montenegro & Frederic Paciotto y étoient continuellement, & comme l'Infanterie étoit presque ruinée par les fatigues, ou retenue au lit par les maladies, les Gendarmes, les Cuirassiers & les Chevaux-Legers faisoient volontiers le même service, remuant la terre comme les

fantassins, & combattant comme eux, avec la pique & l'arquebuse. Tandis qu'on travailloit à ces tranchées, S. Luc y étant entré le huit de Septembre pour hâter les travaux, fut tué d'un coup de mousquet à la tête & rapporté au camp. Le Roi qui l'aimoit, à cause de sa valeur & de ses autres talens, fut vivement touché de sa perte. En effet ce Seigneur joignoit à l'expérience militaire la connoissance des belles Lettres. La nature l'avoit doué d'une figure avantageuse, & on le regardoit comme un homme excellent pour le conseil & pour l'exécution, & aussi célébre par son éloquence, que par sa bravoure. On attaqua le douze les remparts coustruits en face des tranchées; mais quoique l'assaut durât depuis le lever du soleil, jusqu'à deux heures après midi, les François ne remporterent aucun avantage. On songea les jours suivans à recommencer les attaques & à vaincre la constance des Assiegés, mais l'arrivée de l'armée Espagnole detourna les esprits de ces attaques, pour les occuper à en soutenir de plus dangereuses. Le Cardinal Archiduc avoit rencontré bien de obstacles à remettre son armée sur pied. Les Ministres d'Espagne ayant voulu reviser les comptes de ceux qui avoient prêté de l'argent au Roi Catholique, & user de rigueur mal à propos, les Banquiers avoient fermé leurs bourses, & l'on n'avoit pû trouver à temps l'argent nécessaire pour payer les troupes. Aussi celles qui venoient d'Italie, sous les ordres d'Alphonse d'Avalos, s'étoient mises tard en marche, & celles qu'on levoit en Allemagne, ne s'étoient assemblées que lentement. Néanmoins le Cardinal Archiduc, surmontant tous ces obstacles par son intelligence & son activité, avoit rassemblé à Douai, sur la fin d'Août, son armée forte de vingt mille hommes de pied & de quatre mille chevaux. Quoique les Hollandois attaquassent les Païs-Bas par divers endroits, & fissent des conquêtes considérables en Frise & dans le Comté de Brabant, l'Archiduc, soit qu'il eût des ordres d'Espagne, soit qu'il fut plus porté à défendre & à conserver les conquêtes faites depuis qu'il commandoit dans les Païs-Bas, avoit résolu préférablement de marcher au secours d'Amiens, pour

conſerver tant de braves ſoldats renfermés dans cette place. Il eſperoit d'ailleurs ſe couvrir de gloire en faiſant lever ce ſiege au Roi de France, qui s'y trouvoit en perſonne avec toutes les forces de ſon Royaume.

HENRI IV. 1597.

L'Archiduc à la tête d'une puiſſante armée, marche au ſecours d'Amiens.

Dans cette vûe, il partit de Douai au commencement de Septembre, avec un grand attirail d'artillerie, de pontons, de chariots & de munitions. Il revint à Arras, où Belgioioſo & Vega l'informerent de ce qu'ils avoient remarqué, & il propoſa dans ſon Conſeil de guerre, quel chemin il faudroit tenir pour jetter du ſecours dans Amiens, où pour forcer l'armée Françoiſe à decamper. Quelques-uns étoient d'avis qu'on paſſât la Somme au-deſſous de Corbie, & qu'on fit marcher l'armée du côté d'Amiens, qui regarde la France, & que le Roi n'aſſiegeoit point par-là; prétendans que par ce moyen, on pourroit jetter dans la place un ſecours conſidérable, ſans riſquer d'en venir à une bataille, & que ce nouveau ſecours joint à l'hyver qui approchoit, mettant un puiſſant obſtacle aux efforts du Roi, les rendroit inutiles. Mais la plûpart des Généraux conſidérerent, que de paſſer la riviere, pour entrer dans un païs ruiné, deſert & environné de tant de villes ennemies, c'étoit pour ainſi dire, ſe faire aſſieger ſoi-même: que le Roi maître de tous les paſſages de la Somme, ne manqueroit pas de leur couper la retraite, & qu'ils ſeroient forcés de périr de famine, ou de prendre les réſolutions les plus étranges & les plus haſardeuſes. Cette difficulté fit conclure à marcher droit au camp des François, par le chemin de Dourlens, dans l'eſperance que le Roi ſortiroit de ſes lignes, pour livrer bataille, & leur fourniroit quelque moyen de faire entrer du ſecours dans Amiens.

Pour cet effet, l'Archiduc ſe rendit à Dourlens le douze de Septembre, & y établit de grands magaſins de vivres, tant pour la ſubſiſtance de ſon armée, que pour en faire entrer dans la ville aſſiegée, ſi l'on pouvoit y pénétrer, & le quatorze il marcha de grand matin aux ennemis. Les premiers eſcadrons étoient commandés par Louis Melzi & par Ambroiſe Landriano, au milieu deſquels

Henri VI. 1597.

marchoit un corps de troupes légeres de quatre mille fantassins, tant Espagnols, qu'Italiens, sous les ordres de Diego Pimentel. A la tête de ce corps étoient plus de deux cens Officiers, armés de piques & de corcelets. Ils étoient suivis de trois bataillons, dont deux Espagnols étoient commandés par Charles Columbo & par Louis Velasco, & le troisieme composé de Wallons, faisoit le centre, ayant à sa tête le Comte de Buquoi. Venoit ensuite le corps de bataille, où étoient le Duc d'Aumale, le Comte de Sore, & le Prince d'Orange. Un corps composé de deux Régimens Espagnols, aux ordres d'Alonzo Mendozza, fermoit la marche. L'artillerie étoit conduite par les trois premiers bataillons, & les deux aîles de l'armée étoient couvertes par les chariots des bagages, enchainés les uns aux autres, suivant la méthode du Duc de Parme. Le Comte Pierre Ernest de Mansfeld, vieux Capitaine respectable par ses cheveux blancs, faisoit les fonctions de Mestre de Camp Général, son grand âge ne lui permettant plus de monter à cheval, il se faisoit porter dans une litiere découverte, & n'avoit accepté cette Charge, que pour remplacer de Rône, tué quelques mois auparavant d'un coup de canon au siege de Hulst. L'Archiduc marchoit aussi en litiere, & avoit auprès de lui pour conseil, le Duc d'Arschot & l'Amirante d'Arragon.

Le Roi dont l'armée, renforcée par l'arrivée des Ducs de Nevers & de Montpensier, se montoit à (a) dix-huit ou vingt mille fantassins & à plus de huit mille chevaux, ayant jetté de fortes garnisons dans Corbie & dans Pequigni, pour disputer aux ennemis le passage de la Somme, résolut, par l'avis du Maréchal de Biron, de marcher aux Espagnols en rase campagne avec toute sa Cavalerie. Il jugeoit, que l'emportant de beaucoup à cet égard sur eux & par le nombre des hommes & par la bonté des chevaux, ils les écartetoit de son Infanterie, sur laquelle il comptoit peu. Dans le moment qu'il se préparoit à monter à che-

(a) L'armée du Roi n'étoit composée que de douze mille hommes de pied & de trois mille chevaux, suivant M. de Thou, qui le tenoit de Villeroi, préposé pour payer aux troupes leur prêt. *De Thou, Liv. CXVIII.*

Henri IV. 1597.

val, le Duc de Mayenne arriva. Ayant appris quel étoit le dessein du Roi, il dit assez hautement pour être entendu de plusieurs personnes, que ceux qui donnoient ce conseil à Sa Majesté, ne connoissoient pas bien la force des ennemis, & qu'en se hasardant avec sa Cavalerie seule contre une puissante armée, composée de vieux soldats, elle couroit risque de recevoir quelqu'échec funeste qui entraîneroit la défaite de l'Infanterie, abandonnée à elle-même, & par consequent la perte de l'armée, des quartiers & des peines infinies que les troupes avoient prises pour les fortifier, & que c'étoit hasarder le Royaume sur un coup de dé. Le Roi lui demanda, ce qu'il y avoit donc à faire? Le Duc répondit, qu'ils étoient venus pour prendre Amiens, qu'ils ne devoient point avoir d'autre but, & qu'ainsi en retenant l'armée bien retranchée dans ses lignes, c'étoit à eux à attendre que l'Archiduc osât les attaquer & les forcer. Le Roi repartit que les ennemis passeroient la riviere, & jetteroient du secours dans Amiens. *Votre Majesté peut demeurer tranquille*, lui repliqua le Duc, & *s'assurer que les ennemis ne pourront, ni passer la Somme, ni forcer ces retranchemens.* Malgré le dépit du Maréchal, qui penchoit toujours pour les coups de main, le Roi se détermina à rester, & à confier la défense des lignes au Duc de Mayenne. Ce Général fit d'abord passer au-delà de la riviere 1500 hommes d'Infanterie, commandés par De Vic, les posta & les fit retrancher promptement dans une Eglise, située sur le bord de la Somme à environ une demi-lieue d'Amiens, & plaça plusieurs corps-de-garde sur les deux bords de la riviere. Il se transporta ensuite en personne à Longpré, afin de le faire mieux fortifier. On posta aussi l'Infanterie dans les forts & derriere les retranchemens, & la Cavalerie se mit en bataille derriere elle, pour défendre les lignes.

L'Archiduc campa le soir avec toute son armée à l'Abbaye de Betricourt, & fit faire une décharge générale de son artillerie, pour donner signal aux Assiegés que le secours étoit proche. Montigni qui avoit sans cesse battu l'estrade à la vûe des ennemis, avec sa Cavalerie Légere, ren-

tra dans le camp ſur le minuit. Il rendit compte au Roi de la poſition des Eſpagnols, & l'aſſura qu'ils arriveroient à lui le lendemain. On le renvoya dans ſon quartier ſe repoſer avec ſes gens fatigués d'avoir manœuvré deux jours ſans relâche. Le lendemain quinze de Septembre, à une heure après midi, l'on découvrit la tête de l'armée de l'Archiduc, qui ayant paſſé à gué un ruiſſeau à deux lieues audeſſus d'Amiens, & laiſſant Pequigni ſur la main droite, prit un détour à gauche, comme pour marcher droit à Longpré. Alors une foule de Vivandiers, de Goujats & d'autres perſonnes qui campoient dans ce quartier, plus commode que les autres, prirent la fuite avec précipitation, & coururent ſe ſauver dans les lignes. Ce déſordre épouvanta l'Infanterie, qui crût que Montigni avoit été mis en deroute, & fuyoit devant les ennemis, parce qu'étant rentré de nuit au camp, peu de perſonnes en étoient informées. Les troupes abandonnerent donc les retranchemens avec tant de précipitation, que ni le Connétable, ni le Duc d'Epernon ne purent les arrêter, ni les empêcher de s'enfuir à toutes jambes avec leurs Enſeignes, qui couroient encore plus vîte que les autres, vers la riviere & du côté d'Abbeville. Cependant les troupes légeres des Eſpagnols étoient à la vûe des lignes, & les vieux Officiers qui formoient leurs premiers rangs, voyant le déſordre de nos troupes & nos drapeaux s'enfuir, crioient victoire, & demandoient le combat. L'Archiduc entendant ce bruit & ces cris, penchoit d'abord à leur permettre d'attaquer les retranchemens, mais l'Amirante d'Arragon & le Duc d'Arſchot lui conſeillerent de ne point s'en rapporter à la témérité du ſoldat, qui ne demande toujours qu'à combattre ſans refléxion, mais d'aller bride en main, & de reconnoître avant tout la poſition des François. Ils ſe détermina à faire halte.

Les deux armées demeurent en préſence quelques jours.

Cependant les Ducs de Nevers & de Montpenſier s'avançant avec la Cavalerie de l'avant-garde, dont ils deployerent les rangs, garnirent toute la face des retranchemens, & les Canoniers tirerent ſans relâche, afin que la fumée derobât aux ennemis la vûe du deſordre qui ſe paſ-

Henri IV. 1597.

ſoit dans les lignes, & de donner le temps à l'Infanterie de ſe remettre de ſa frayeur. Le Maréchal de Biron courant à toute bride lui fit appercevoir ſon erreur, & remarquer que les ennemis avoient fait halte au milieu de la campagne. Il l'engagea enſuite toute entiere à reprendre ſes poſtes. L'Archiduc perdit ainſi, par les précautions exceſſives de ſes Conſeillers, l'occaſion aſſurée d'une victoire ſi glorieuſe & ſi importante, que de ſimples Officiers ſubalternes, mais experimentés, avoient jugée infaillible du premier coup d'œil. Le Marquis de Montenegro en jugea comme eux, & voulut faire une ſortie ſur les tranchées, que les François avoient pouſſées dans le foſſé & ſur le terreplein vis-à-vis de ſes remparts. Mais il trouva que le Régiment de Navarre qui les gardoit, n'avoit fait aucun mouvement, & que les Suiſſes, poſtés un peu au-deſſus, l'attendoient de pied ferme & en bataille. Le reſte du jour ſe paſſa en différentes eſcarmouches dans la plaine. Le Roi en fit engager de groſſes & de très-vives, pour amuſer les ennemis. L'Archiduc perſiſtoit toujours dans le deſſein d'attaquer les lignes, mais ſes Officiers Généraux lui remontroient qu'il falloit auparavant combattre avec toute l'élite de la Cavalerie Françoiſe, rangée en bataille hors des retranchemens, & protegée par le feu d'une ſi nombreuſe artillerie, & que c'étoit une folie que de penſer la défaire. Ils lui faiſoient remarquer ces retranchemens & ces forts ſi élévés, que depuis long-temps, on n'avoit vû de camp mieux fortifié. C'eſt pourquoi il réſolut, pendant la nuit, de tenter quelqu'autre voye.

Elles ſe livrent differens combats.

Le ſeize au matin le Comte de Buquoi avec ſon camp volant & pluſieurs batteaux qu'on tranſportoit ſur des chariots, s'approcha de la riviere, pour tâcher de la paſſer; mais les Gardes, poſtées par le Duc de Mayenne, le repouſſerent vigoureuſement, & quoiqu'on combattit avec chaleur en divers endroits, & qu'il ſembloit quelquefois que les Wallons viendroient à bout de leur entrepriſe, néanmoins ils ſe retirerent ſans aucun ſuccès, après avoir combattu toute la journée. D'un autre côté, la Cavalerie ſoutenue par du canon, eſcarmouchoit vivement. Le Roi

fit

fit placer ſept coulevrines ſur une hauteur ſituée derriere l'avant-garde, & elles furent ſi bien ſervies, que deux de leurs volées tuerent les mulets qui portoient la litiere du Cardinal, ce qui l'obligea de monter à cheval. La Cavalerie ennemie en fut auſſi fort maltraitée. Les Eſpagnols firent auſſi jouer leur artillerie, mais comme elle étoit placée dans un lieu trop élévé, les boulets s'enfonçoient en terre, & cauſoient peu de dommage. Durant ces différentes eſcarmouches qu'on livra continuellement dans la plaine, pluſieurs remarquerent que quand le combat ſe paſſoit entre Cuiraſſiers ou Carabins de part & d'autre, l'avantage demeuroit pour l'ordinaire aux François, mais que lorſque les Gendarmes Flamands ou Fran-Comtois entroient en lice, la Cavalerie Françoiſe ne pouvoit ſoutenir le choc de leurs lances. Pour obvier à cet inconvenient qui cauſoit beaucoup de perte & de chagrin à la Nobleſſe, le Roi s'avançant à la tête des eſcadrons, ordonna de ne point ſe ſerrer en eſcarmouchant, mais de laiſſer beaucoup de vuide entr'eux. On en fit l'eſſai pluſieurs fois, & l'on vit que le choc des Lances ne rencontrant rien de ſolide, demeuroit preſqu'entierement inutile. Cette manœuvre produiſit un grand avantage, tant parce qu'on eſcarmouchoit par pelotons dans une vaſte plaine, où il étoit aiſé de s'étendre, que parce que les Lances des Eſpagnols étoient en très-petit nombre, en comparaiſon de la Cavalerie Françoiſe.

L'Archiduc ſe retire.

Sur la fin du jour, on acheva un retranchement, auquel le Duc de Mayenne avoit fait travailler toute la journée, pour fermer l'entrée du village de Longpré. Ainſi la tentative du Comte de Buquoi étant demeurée inutile, & les Eſpagnols perdant l'eſperance de paſſer la riviere, pour n'avoir ni attaqué Longpré dès le premier jour, ni aſſailli les lignes du Roi, les Généraux, ſur les avis deſquels ſe régloit le Cardinal Archiduc, réſolurent de reprendre le même chemin qu'ils avoient tenu en venant, & de faire leur retraite, avant que les vivres qu'ils avoient amenés, leur manquaſſent, & que l'armée commençât à ſouffrir, d'autant plus que le païs étoit ſi ruiné, qu'à quinze lieues

Henri IV. 1597.

à la ronde, on ne trouvoit rien pour la subsistance des hommes & des chevaux. Le lendemain matin on reconnut qu'ils se disposoient à partir par le grand nombre de bagages & de valets qui couvroient le chemin de Dourlens. Le Roi qui ne vouloit pas laisser les ennemis se retirer, sans les harceler, avoit rangé en bataille deux escadrons de Gendarmerie, appuyés par deux autres de Carabins, pour les charger en queue. Mais au moment du depart, comme il étoit grand jour, on remarquaun si bel ordre & une si belle contenance dans leur retraite, qu'on s'en tint au but principal, qui étoit de prendre Amiens, & que le Roi luimême & ses Généraux jugerent qu'il étoit inutile de rien entreprendre de plus. L'armée Espagnole marcha donc, l'avant-garde, commandée par Alonzo de Mendozza, si l'on peut appeller avant-garde les premieres troupes qui se retirent. Les troupes légeres étoient restées les dernieres à l'arriere-garde, pour couvrir la retraite. Leurs Piquiers formoient le centre de cette troupe, & sur chaque flanc étoit une longue aîle de Mousquetaires, rangés en croissant ou en demi-lune. En s'approchant pour les charger, il falloit essuyer d'abord une grêle furieuse de Mousquetades, & rencontrer ensuite de front un corps de bataille presqu'impénétrable, herissé de piques, qui présentoient une haye terrible. Si quelque troupe de Cavalerie faisoit mine d'attaquer les deux aîles, les escadrons de Melzi & de Landriano s'avançoient tout-à-coup, & avec deux gros de Lanciers, flanqués de Carabins, ils soutenoient le choc des ennemis, jusqu'à ce que les Mousquetaires, après avoir rechargé & repris leurs rangs, recommençassent à faire une furieuse décharge. Dans cet ordre les Piquiers marchoient au petit pas la pique sur l'épaule gauche, & au moindre coup de tambour, ils faisoient volte face en un moment. Ils se retiroient de la sorte avec tant de sang froid & de lenteur, qu'à peine au bout de deux grandes heures avoient-ils fait cinq cens pas. Durant cet intervalle la Cavalerie légere du Roi tenta souvent de les charger, mais toujours avec perte, les derniers rangs des troupes légeres répondant trop bien à leurs decharges. En-

fin Montigni ayant obtenu d'engager l'escarmouche par divers endroits, les troupes légeres s'arrêterent, & firent un feu si vif & si soutenu sur les Chevaux Legers, qu'ils furent obligés de prendre le large en caracolant. En même temps les Carabins qui sortirent à droite & à gauche, les chargerent vigoureusement, & les repousserent jusqu'aux escadrons de la Cavalerie du Roi, qui s'avançant au petit pas, suivoient les ennemis, plutôt pour soutenir la réputation de nos armes, que pour en venir aux mains. Les Chevaux Legers eurent plus de quarante hommes de tués & beaucoup plus de blessés, entr'autres Coquinvilliers qui reçût un coup de mousquet au bras droit. Après cette derniere charge des Chevaux Légers, la Cavalerie Françoise fit halte quelque temps, & les Espagnols commencerent à doubler le pas, qnand ils furent à une portée du canon, ils marcherent la pique & le mousquet sur l'épaule, & continuerent leur route sans précipitation.

Lorsqu'ils furent arrivés au ruisseau qu'ils étoient obligés de passer, le Roi s'avança avec toute sa Cavalerie, pour voir, si cet obstacle ne lui offriroit point quelqu'occasion de mettre les ennemis en désordre; mais leur corps de troupes légeres fit promptement volte face, & tint ferme au milieu du chemin jusqu'à ce que le reste de l'armée fut passé. Ensuite en faisant les mêmes manœuvres qu'auparavant, il passa à son tour, les soldats ayant de l'eau jusqu'au genou, mais sans perdre leurs rangs, ni marquer que rien les arrêtât. Cet ordre merveilleux de faire une retraite, en présence de tant d'escadrons ennemis, qui couvroient de toutes parts la campagne, fit dire au Roi, qu'il n'y avoit point dans le monde d'autres troupes qui sçussent en faire autant, & que s'il avoit une pareille Infanterie jointe à sa Cavalerie, il entreprendroit la conquête du monde entier. Dès que les Espagnols eurent passé le ruisseau, les François cesserent de les poursuivre, parce que le Roi voulut renvoyer une partie de sa Cavalerie à la garde du camp, & sur le soir, il se remit à la poursuite des Espagnols, accompagné des Ducs de Nevers, de Montpensier & du Maréchal de Biron. L'Archiduc campa ce même soir à l'Abbaye de Be-

tricourt, & le lendemain il passa à la vûe de Dourlens, & marcha droit à Arras, dans le dessein de pourvoir aux affaires de Flandres, qui commençoient à tourner mal, puisqu'il n'avoit pû réussir à secourir Amiens.

Amiens capitule.

Le Roi de retour dans son camp, envoya un Heraut sommer le Marquis de Montenegro, de se rendre, puisqu'il n'y avoit plus d'esperance d'être secouru, & lui offrir des conditions honorables, plutôt que de voir périr tant de braves gens. Le Marquis à qui l'Archiduc avoit déja envoyé par un Valet de pied, une permission par écrit de capituler, voulût néanmoins prendre l'avis des autres Officiers, qui conclurent tous d'une voix, qu'il étoit impossible de tenir plus long temps, tant à cause de la peste, du défaut de mêche & du petit nombre auquel ils étoient réduits, que parce que les ennemis étoient maîtres du terreplein. Il fit demander au Roi un sauf conduit pour envoyer un Officier à l'Archiduc, & prendre plus précisement ses ordres. On le lui accorda volontiers, & il dépêcha Frederic Paciotto, qui rapporta une permission expresse de capituler. La négociation ne dura pas longtemps & les Assiegés convinrent de se rendre à ces conditions : qu'on ne toucheroit point aux tombeaux de Hernando Tellez Porto-Carrero, ni d'aucun autre Officier Espagnol, mort durant le siege, & qu'on n'en effaceroit point les épitaphes, mais qu'il seroit permis aux Espagnols de les exhumer, quand ils le jugeroient à propos : que tous les gens de guerre pourroient en sortir en bataille avec armes & bagages, Enseignes deployées, tambours battans & trompettes sonnanres : qu'on leur fourniroit des chariots aux depens du Roi, pour conduire leurs malades & leurs effets jusqu'à Dourlens : que si quelque malade ou blessé restoit dans la ville, il y seroit bien traité & libre de partir quand il le voudroit : que les soldats seroient déchargés du payement des medicamens qu'on leur auroit fournis dans la ville, & de deux mille livres de balle de mousquet qu'ils avoient empruntées aux particuliers & employées : que les prisonniers, de part & d'autre, seroient rendus sans rançon : que les Habitans de la ville pour-

roient y rester, sans être inquietés, mais traités comme de fideles sujets, pourvû qu'ils prêtassent de nouveau serment de fidelité au Roi : que ceux d'enrr'eux qui voudroient suivre la garnison, en auroient la liberté : qu'il y auroit une trêve pour les six jours suivans, au bout desquels les Assiegés rendroient la ville, s'ils n'étoient secourus de deux mille hommes au moins, & que cependant ils donneroient pour sûreré, trois ôtages, savoir, un Capitaine Espagnol, un Italien & un Wallon. Le Sergent Major porta la capitulation à l'Archiduc, qui la ratifia, & les Espagnols qui avoient défendu Amiens, en sortirent le ving-cinq de Septembre au nombre de dix-huit cent fantassins & de quatre cent chevaux. Le Marquis de Montenegro étoit à leur tête, revêtu de ses armes, montant un cheval fier & tenant à la main son bâton de commandement. Il le quitta, lorsqu'il approcha de l'endroit, où le Roi l'attendoit avec toute son armée rangée en bataille. Il mit pied à terre, & accolant la botte de ce Monarque, il lui dit assez haut, pour être entendu des assistans, qu'il remettoit la place entre les mains d'un Monarque guerrier, puisque son Maître n'avoit pas jugé à propos de le faire secourir par des Généraux qui entendissent la guerre. Ces paroles firent faire refléxion à tout le monde, que si l'armée Espagnole eut passé la riviere, ou saisi l'occasion que lui offroit la fortune, par le désordre arrivé dans nos lignes, elle auroit sûrement fait lever le siege. Le Roi lui repondit, qu'il devoit être content d'avoir défendu cette place en brave, & de la remettre entre les mains de son Roi légitime, avec tous les honneurs dûs aux braves gens. Ce Prince le combla de politesses, ainsi que les autres Officiers de la garnison, qu'il voulnt tous connoître par leur nom. Le Roi & toute l'armée Françoise leur donnerent de grands éloges, & on les fit escorter, en sûreté, jusqu'à Dourlens. Le Connétable, à qui l'on remit la place, y entra, accompagné du Maréchal de Biron & du Duc de Montbason. Le Roi y fit ensuite son entrée, alla à la Cathédrale, & nomma pour Gouverneur De Vic. Il n'y séjourna point, tant à cause de la peste qui y regnoit, que, parce qu'il vouloit

Henri IV. 1597.

pourſuivre l'Archiduc, qui s'étant arrêté deux jours ſur les bords de la riviere d'Authie, étoit enfin arrivé ſous les murs d'Arras.

Il arriva le vingt-ſix un accident, qui, s'il fut ſurvenu plutôt, eut mis l'armée dans un étrange embarras, mais qui parut alors plus riſible que funeſte. Le feu prit tout-à-coup, ſans qu'on pût ſavoir comment, mais ſi violemment dans le quartier du Roi, que toutes les baraques furent brûlées en peu de temps, ſans néanmoins endommager les troupes, ni les bagages, parce que l'armée étoit déja decampée & ſur ſon départ. Tout le monde en rit, diſant que c'étoit un feu de joye, & pluſieurs le regarderent comme un préſage de la paix prochaine, ce que l'événement juſtifia bientôt. Le Général de l'Ordre de S. François étant revenu vers ce temps-là de la Cour d'Eſpagne, & paſſé en Flandres auprès de l'Archiduc, pour lui rendre des lettres, menagea une entrevûe ſur les frontieres d'Artois & de Picardie, entre Villeroi, Secrétaire d'Etat pour le Roi, & le Preſident Richardot pour l'Archiduc. Ces deux Miniſtres convinrent que le Cardinal Légat & le Pere François de Gonzague, Evêque de Mantoue & Nonce du Pape, avec les Plenipotentiaires des deux Couronnes, s'aſſembleroient à Vervins, petite ville ſituée ſur la même frontiere & fameuſe par les congrès qu'on y avoit tenus autrefois. La ſituation des affaires de Flandres faiſoit pencher Philippe II. à la paix. Elles avoient été ſi négligées depuis deux ans, & étoient en ſi mauvais état, que ce Prince, pour conſerver ſes propres Etats, étoit forcé à ne plus ſonger à de nouvelles conquêtes. D'ailleurs l'épuiſement de ſes finances l'avoit obligé de ſuſpendre cette année tous les payemens, ce qui faiſoit peu d'honneur à ſa puiſſance & un préjudice extrême aux Banquiers, accoûtumés à prêter à la Couronne d'Eſpagne. Ses dernieres vûes étoient d'aſſurer la ſucceſſion de ſon fils. Chargé d'années & prêt à deſcendre dans le tombeau, il ſouhaitoit que ſon Succeſſeur encore enfant, ne ſe trouvât point, à ſon événement au trône, engagé dans une guerre dangereuſe & terrible, contre un Roi d'un âge mûr, plein de forces, d'ex-

perience & favorisé de la fortune. Ceux qui l'approchoient, ajoûtent, que dans les dernieres années de sa vie, il voulut mettre sa conscience en repos, & terminer sa carriere en donnant la paix à la Chrétienté, en restituant ce qui ne lui appartenoit pas : (*a*) conjecture que la bonté de ce Prince toujours extrêmement moderé dans ses démarches, rend fort vraisemblable. Il est néanmoins évident que la perte d'Amiens contribua infiniment à déterminer Philippe II. à suivre ces dispositions, & inspira les mêmes vûes (*b*) au Cardinal Archiduc, qui, par son mariage avec l'Infante Isabelle, devant avoir la Souveraineté des Païs-Bas, étoit bien aise de n'avoir point sur les bras une guerre aussi forte & aussi embarrassante, que celle où l'Espagne étoit alors engagée avec la France.

Villeroi revint à la Cour avec la convention arrêtée entre lui & le President Richardot. Il trouva le Roi poursui-

(*a*) Cet éloge est une basse flatterie dementie, non-seulement par l'événement, mais encore par toute la conduite de Philippe II. durant le cours de son regne. Il ne fut jamais question aux conférences de Vervins de la restitution de la Navarre. Il ne rendit pas non plus Final, qu'il avoit usurpé, sous prétexte de lever des troupes en Italie contre le Turc. Quelle modération, que de soûtenir les Guises & la Ligue contre Henri III, son Beaufrere ! Nous ne disons rien de ses procedés envers Dom Carlos, son fils, Elizabeth de France, sa femme, Dom Juan d'Autriche, son frere naturel, ni des cruautés que le Duc d'Albe exerça sous son nom dans les Païs-Bas. Toute la vie de ce Prince est du moins un tissu de duplicités refléchies & de vûes ambitieuses au préjudice de ses voisins & surtout de la France, qui dispensoient bien Davila d'un Panegyrique, surtout dans un temps si voisin des événemens, qu'il n'étoit pas possible d'en imposer au Public sur les actions & les défauts de Philippe II. *Remarques sur Davila, page* 261, *& suiv.*

(*b*) Quelqu'ayent pû être les raisons politiques du Cardinal Archiduc, il est certain qu'outre la médiation du Légat, un de ces événemens qui ne paroissent rien en eux-mêmes, accélera les ouvertures de la paix. Voici ce qu'en raconte l'Auteur des Remarques sur Davila. » Un nommé Sancerre, » Controlleur de l'argenterie, qui avoit » été tailleur de la Reine Elizabeth, » femme de Charles IX, & avoit de» meuré longues années près d'elle, de» puis qu'elle étoit sortie de France, » s'étoit conservé amitié & connoissan» ce ès païs de la Maison d'Autriche, » & particulierement aux Païs-Bas. Par » le moyen de l'intelligence qu'il y » avoit, il fit faire à Bruxelles des ar» mes de toutes pieces, que le Roi » avoit trouvées fort belles, il en vou» lut avoir de la façon de cet Armu» rier, & le dit à Sancerre, qui en » écrivit à Bruxelles, & fit demander » permission pour l'Armurier de les fai» re & de les sortir du païs. L'Archi» duc s'étant fait enquérir secrettement » pour qui c'étoit, & ayant sû que le » Roi les désiroit, il fit recommander

Henri IV. 1597.

Le Roi fait une courſe dans le Comté d'Artois.

Le mauvais temps & les maladies le forcent à ſe reretirer.

vant ſa victoire & campé ſous Dourlens. Ce Prince, après avoir fait des courſes juſqu'aux portes d'Arras, & répandu la conſternation dans tout l'Artois, s'étoit apperçu du danger qu'il couroit à laiſſer derriere lui les places de Picardie, & avoit réſolu le ſiege de Dourlens, comme du poſte le plus voiſin, & dont la priſe ſeroit la plus avantageuſe à la France. Mais déja les pluyes de l'Automne maltraitoient ſes troupes, & quoiqu'elles euſſent été juſqu'alors exemptes de maladies, la diſſenterie & la peſte s'y étoient miſes, ſi violemment, que ſes Treſoriers lui ayant repréſenté, qu'ils manquoient abſolument de fonds pour payer l'Infanterie, il réſolut de ſéparer ſon armée, & de penſer ſerieuſement à la paix, qu'il déſiroit avec plus d'ardeur & plus publiquement, depuis que comblé d'honneur & de gloire, il avoit ſatisfait à ce qu'il ſe devoit à lui-même, & rempli l'attente de ſes ſujets. Le déſir mutuel des deux Rois facilitoit la concluſion du Traité, mais il ſe trouvoit accroché par les intérêts du Duc de Savoye. Quoique depuis deux ans la guerre qu'il ſoutenoit contre la France, eût été ſignalée à ſon déſavantage, par de grands & ſanglans combats, où il avoit été preſque toujours battu; quoique Leſdiguieres maître de S. Jean de Maurienne & de toute la vallée de ce nom, eût paſſé les Alpes, pour deſcendre dans le Piémont, & y mettre tout à feu & à ſang, néanmoins le Duc, réſolu de retenir le Marquiſat de Saluces, ou traverſoit la paix, ou ne ſe ſoucioit pas de la voir concluë. Les Plenipotentiaires s'aſſemblerent néanmoins

» très-ſoigneuſement à l'Armurier de les » bien élabourer, & y commanda divers enrichiſſemens que Sancerre n'avoit pas demandés, étant fort magnifiques, il les fit payer & envoyer à » Sancerre, lui faiſant écrire qu'il les » donnoit & préſentoit de très-bon cœur » au Roi, priant Dieu, qu'elles ne » fuſſent employées que contre les Infideles, & de voir en un ſi grand Roi » cette valeur & cette experience aux » armes, admirée contre un ennemi » commun. Le Roi fit répondre par » Sancerre à cette courtoiſie avec toute ſorte de civilité, & proteſta que » c'étoit à ſon très-grand regret, qu'il » épandoit le ſang Chrétien; qu'il n'y » étoit jamais venu que malgré lui & » forcé, ſe défendant, & qu'il ſe montreroit toujours porté à la paix, quand » les autres feroient le ſemblable. » *Remarques ſur Davila, page 264. & ſuiv.*

à Vervins ; ce furent, de la part du Roi de France, Pompone de Bellievre & le Préſident Nicolas de Sillery, & de celle du Roi d'Eſpagne, le Préſident Richardot, Jean-Baptiſte Taxis & Louis Veirreken, Auditeur du Conſeil de Brabant. Les Plénipotentiaires François furent conduits par le Nonce du Pape, & ceux d'Eſpagne par le Général de l'Ordre de S. François. Le Cardinal Légat ſe tranſporta auſſi à Vervins, & écarta, par ſon autorité, toutes les diſputes ſur la préſceance, mais on ne pût entrer en matiere avant le commencement de Fevrier de l'année 1598, année deſtinée par la providence à fermer les plaies ouvertes depuis quarante ans.

HENRI IV. 1597.

HENRI IV. 1598.

Les deux partis déſiroient également la paix, & reſpectoient également l'autorité du Légat. Leurs prétentions mêmes n'étoient pas fort oppoſées. Les Eſpagnols conſentoient à rendre ſans difficulté Ardres, Dourlens, la Capelle, le Câtelet, Montoulin en Picardie, & le Port de Blavet en Bretagne, & demandoient ſeulement qu'on leur laiſſât Calais, tant que dureroit la guerre, qu'ils avoient avec les Hollandois, offrant même de donner un échange, un équivalent au Roi de France. Les François de leur côté redemandoient préciſement Calais & de plus Cambrai, & renouvelloient quelques anciennes prétentions ſur les frontieres de Flandres. Les Eſpagnols leur montrerent que ces prétentions avoient été réglées par le Traité conclu entre les deux Couronnes à Câteau-Cambreſis en 1559. Que Cambrai n'appartenoit point au Roi de France, mais avoit été uſurpé ſur l'Archevêque peu d'années auparavant par les armes du Duc d'Alençon, que c'étoit une ville libre, ſur laquelle le Roi n'avoit aucun droit, mais que le Souverain des Païs-Bas en avoit eû de tout temps la protection, & que ſa poſſeſſion, à cet égard, étoit conſtante, quoiqu'il n'eût pas le domaine direct de cette Place. Les François convaincus de ces raiſons ſe déſiſterent aiſément de leurs anciennes prétentions & de la demande de Cambrai, & les Eſpagnols de leur côté, marquerent autant de facilité à ſe deporter de la demande qu'ils avoient faite de Calais. Toute la difficulté ne roula plus que ſur un article. Le Roi

Le Cardinal Légat fait des ouvertures de paix entre les deux Couronnes.

Les Plénipotentiaires s'aſſemblent à Vervins.

Henri IV. 1598.

de France vouloit qu'on rendît Blavet dans l'état, où il étoit actuellement avec toute l'artillerie, les boulets & les munitions de guerre, & les Espagnols prétendoient raser tous les ouvrages qu'ils y avoient construits, & emmener l'artillerie & tous les autres effets qu'ils y avoient apportés. On surmonta encore aisément cet obstacle, car comme on traitoit de bonne foi, les François se relâcherent de leurs prétentions, sentant que celles des Espagnols étoient mieux fondées.

Tout le reste étoit de peu d'importance. Il falloit seulement ménager les intérêts des Alliés de part & d'autre. Le Roi de France vouloit que la Reine d'Angleterre & les Etats de Hollande fussent compris dans la paix, & le Roi d'Espagne demandoit la même chose pour les Ducs de Savoye & de Mercœur. Il s'éleva à ce sujet une contestation très-vive: les François ayant dit qu'ils ne vouloient point comprendre dans le Traité le Duc de Mercœur, parce qu'il étoit sujet du Roi, les Espagnols répondirent que les Etats de Hollande étoient également sujets du Roi d'Espagne. On se reprocha de part & d'autre qu'on donnoit du secours à des Rebelles, & l'on s'échauffa jusqu'à se piquer de paroles. Néanmoins le Légat interposa ses bons offices, & les Plénipotentiaires convinrent d'informer de cet obstacle leurs Souverains respectifs & d'en attendre des ordres positifs. Mais peu de jours après, on leva toutes ces difficultés, car le Roi ayant laissé le Connétable en Picardie avec des forces suffisantes, se rendit en personne à Angers, pour y rassembler une autre armée, & entrer en Bretagne avec toutes ses forces. Le Duc de Mercœur qui vit tous ses projets échoués, ne voulant point attendre la derniere extrêmité, & se sentant hors d'état de résister au Roi, donna les mains à un accommodement, par lequel en mariant sa fille unique à César de Vendôme, fils naturel du Roi, & moyennant des pensions, des recompenses & des sommes considérables, il remit, sous l'obéissance du Roi les Cantons de la Bretagne qui suivoient son parti; ensorte que le Roi catholique n'eut plus besoin de le faire comprendre dans le Traité. On ne contesta pas long-tems pour la Reine d'Angleterre, ni

Le Duc de Mercœur se soumet au Roi.

pour les Etats de Hollande. Ces Puissances, après avoir fait tout ce qui dépendoit d'elles, pour empêcher la paix, se plaignirent du Roi, de ce que, dans l'alliance qu'il avoit conclue avec elle l'année précédente, il leur avoit promis de ne point traiter sans elles, & elles refuserent d'accéder au Traité, ni de faire jamais la paix avec l'Espagne.

Difficulté par rapport au Duc de Savoye.

Il ne restoit plus que l'article concernant le Duc de Savoye, qui pensa faire rompre le Traité au moment de la conclusion. Le Marquis de Lullin son Ambassadeur, ayant été admis aux conférences, déclara que dès l'année précédente, le Président de Sillery, l'un des Plénipotentiaires François avoit entamé un Traité avec le Duc, auquel le Roi avoit permis de tenir le Marquisat de Saluces en Fief de la Couronne. Le Président répondit qu'à la vérité le Roi y avoit consenti, mais dans un temps où l'état des affaires l'engageoit à détacher le Duc du Roi d'Espagne, à quelque prix que ce fût, & que le Marquis n'ignoroit pas qu'à cette condition, on en avoit ajoûté d'autres qu'il passoit sous silence, pour ne pas brouiller ensemble des Puissances amies: voulant donner à entendre, que le Duc en retenant le Marquisat de Saluces, auroit aidé le Roi dans la conquête du Milanez. Les contestations furent très-vives,& tout sembloit rompu, lorsque le Général de l'Ordre de S. François ayant été trouver le Roi, & Jean-Baptiste Taxis s'étant rendu auprès de l'Archiduc, ils revinrent peu de jours après, & l'on convint que le Duc & le Roi demeureroient en possession de ce qu'ils avoient alors, & que les différends concernant le Marquisat de Saluces, seroient remis à l'arbitrage du Pape, qui porteroit son jugement dans l'espace d'une année, après laquelle on se rendroit tout ce qu'on avoit pris de part & d'autre. Le Marquis ne voulut pas consentir que le Roi gardât la Vallée de Morienne, & refusa de signer le Traité, sans avoir de nouveaux ordres de son Maitre, & il n'étoit pas d'un caractere à accorder aisément cet article; mais un heureux hasard leva encore cet obstacle; car le Duc reconquit, vers ce temps-là, le païs de Morienne. Après avoir tué bien du monde à Lesdiguieres, qui de son côté, prit un fort construit par le Duc aux en-

Henri IV. 1598.

virons de Grenoble, il en tailla en pieces la garnison, & le rasa jusqu'aux fondemens. Ainsi le Duc ne restant plus maître que de Berre en Provence, on convint qu'il rendroit actuellement cette place, & qu'on mettroit en compromis devant le Pape les droits des deux parties sur le Marquisat de Saluces.

La paix générale est enfin signée & publiée.

Les Deputés conclurent & signerent la paix le deux de Mai, sous la clause expresse qu'on ne la publieroit qu'un mois après: le Roi de France voulant que les Ambassadeurs d'Angleterre & de Hollande eussent eû leur audience de congé, afin de ne point leur donner cette mortification, & le Cardinal Archiduc demandant du temps, pour recevoir d'Espagne, la ratification de la cession de Blavet. On publia la paix le sept de Juin à Paris & le même jour à Amiens en présence du Légat & des Plénipotentiaires de France. On la publia aussi le même jour à Bruxelles, & les peuples firent éclater leur joye de voir qu'après des guerres si longues & si funestes, le Royaume de France, auparavant divisé en tant de factions, réuni enfin sous la domination d'un Roi Catholique & François, alloit goûter à l'avenir, au lieu des maux qu'il avoit essuyés, les avantages & les douceurs de la paix.

7 June 1598

Fin du Livre Quinziéme.

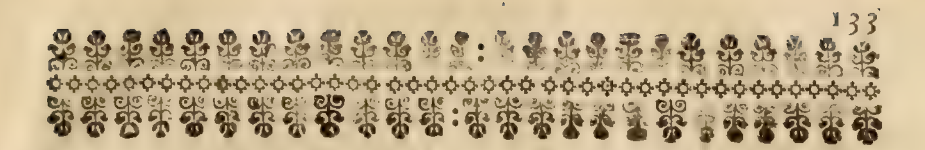


TABLE DES MATIERES

Contenues dans le Quinzieme Livre.

A.

Fin de la Table des Matieres.







